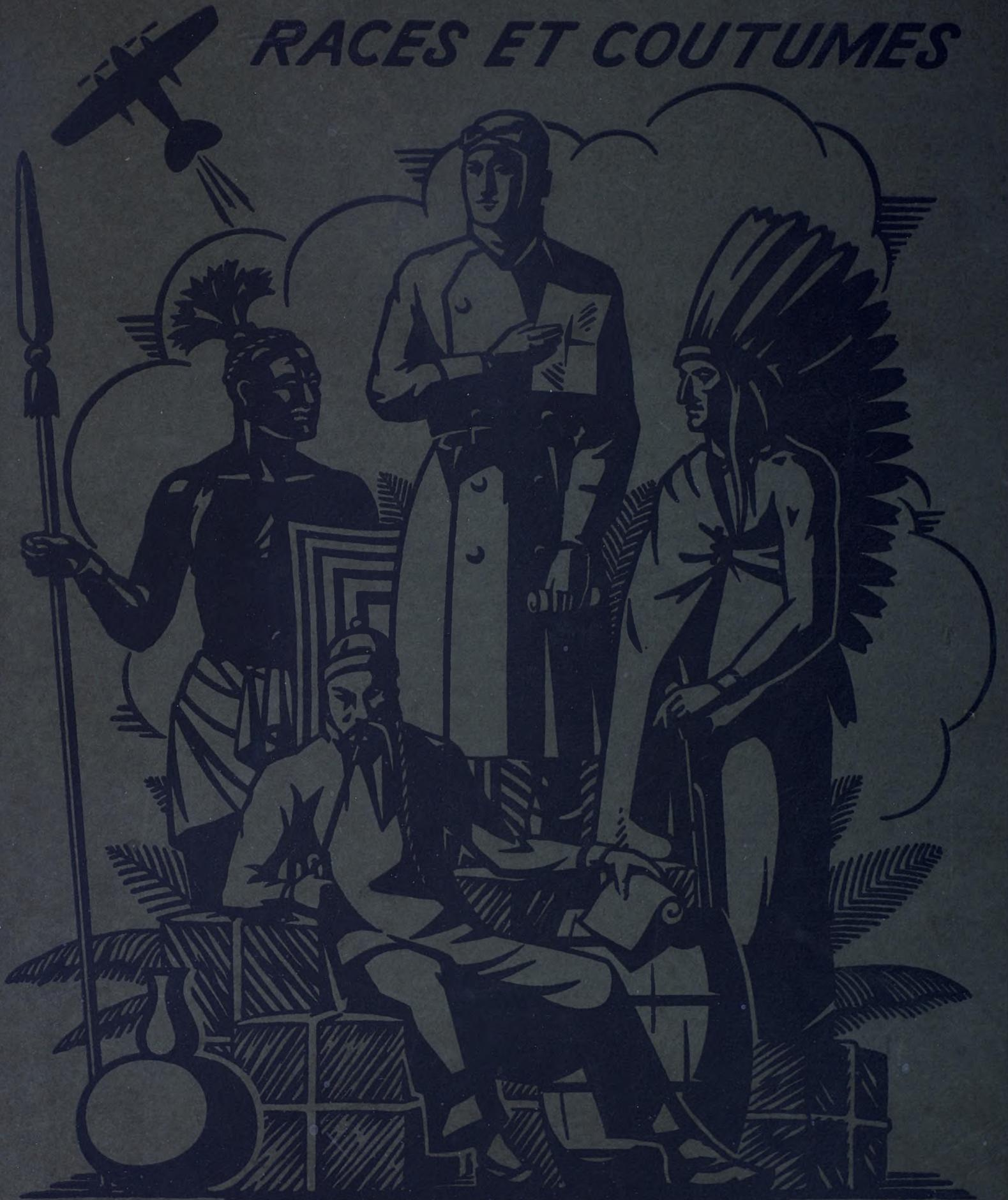


# L'HOMME

*RACES ET COUTUMES*



**LAROUSSE**

# L'HOMME

.

**DANS LA MÊME COLLECTION :**

**Les Animaux**, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 gravures photographiques, 1110 dessins, 11 planches en couleurs, 18 planches en noir.

**Les Plantes**, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 gravures photographiques, 338 dessins, 12 planches en couleurs, 14 planches en noir.

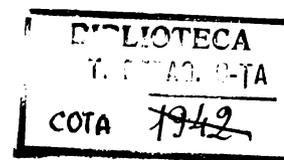
**L'Air et sa conquête**, par A. BERGET, ancien président de la Société française de navigation aérienne. 700 gravures photographiques, 276 cartes ou dessins, 26 planches en noir et en couleurs, dont 20 héliogravures.

**Le Ciel, nouvelle astronomie**, par A. BERGET. 710 gravures photographiques, 275 dessins ou cartes en noir, 2 cartes en couleurs, 8 planches en couleurs, 16 planches monochromes.

**La Mer**, par CLERC-RAMPAL. 636 gravures photographiques, 4 planches en couleurs, 16 planches en noir, 316 cartes ou dessins en noir.

**La Terre, ses aspects, sa structure, son évolution**, par Aug. ROBIN, correspondant du Muséum. 760 gravures photographiques, 24 planches hors texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins, 3 cartes géologiques en couleurs.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, PARIS (6<sup>e</sup>)



HISTOIRE NATURELLE ILLUSTRÉE

---

# L'HOMME

RACES ET COUTUMES

PAR

LE DOCTEUR **R. VERNEAU**

Professeur à l'Institut de Paléontologie humaine  
Professeur honoraire au Muséum d'Histoire naturelle  
Conservateur honoraire du Musée d'Ethnographie



630 Reproductions en héliogravure  
37 Planches hors texte  
dont 5 en héliochromie

**LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS (VI<sup>E</sup>)**

13 à 21, RUE MONTPARNASSE, et BOULEVARD RASPAIL, 114

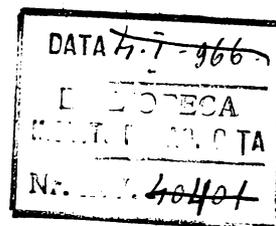
---

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,  
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION RÉSERVÉS  
POUR TOUS PAYS

---

*Copyright 1931*  
BY AUGÉ, GILLON, HOLLIER-LAROUSSE, MOREAU ET C<sup>ie</sup>  
(*Librairie Larousse*), Paris.

---



32743



PEINTURES PRÉHISTORIQUES DE LA CAVERNE DE FONT-DE-GAUME, PRÈS DES EYZIES, VALLÉE DE LA VÈZÈRE (Dordogne).  
RECONSTITUTIONS DE L'ABBÉ H. BREUIL.

## AVANT-PROPOS

---

**D**E tous les êtres organisés, l'Homme est, sans contredit, celui dont l'étude est la plus passionnante et il n'est pas surprenant qu'elle ait été abordée dès la plus haute antiquité. Mais la connaissance de l'être humain implique avant tout la connaissance de ses organes et, si les premières recherches sur l'anatomie remontent à une époque reculée, ce n'est qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle que cette science a réellement progressé.

Dès 1315, on faisait, à l'École de Médecine de Montpellier, des démonstrations anatomiques sur le cadavre ; à Paris, on ne commença qu'en 1478 à opérer des dissections. Jusqu'en 1635, la structure du corps humain ne fut enseignée que dans les Écoles de Médecine ; mais, à cette date, une chaire de chirurgie fut créée au « Jardin royal des Plantes médicinales » ; elle comportait nécessairement des leçons d'anatomie. Marin Cureau de la Chambre, qui en fut le premier titulaire, y adjoignit la physiologie et il projeta même d'écrire un livre sur « les mœurs et les coutumes des peuples, les diverses inclinations des hommes, les traits de leur visage ». Les documents manquaient alors pour mener à bien une telle œuvre, et il y renonça. Mais, parmi ses ouvrages, se trouve un Traité de la connaissance des animaux, fort remarquable pour l'époque. L'auteur y démontre que, comme l'Homme, les animaux sont susceptibles d'amour et de haine, qu'ils peuvent penser et raisonner.

Parmi les successeurs de Marin Cureau de la Chambre figurent de grands anatomistes, tels que Dionis, Duverney, Winslow, Ferrein, Antoine Petit, Vicq-d'Azyr.

La Convention transforma le Jardin du Roi en Muséum national d'Histoire naturelle et en modifia l'enseignement. La vieille chaire de chirurgie prit le titre de chaire d'anatomie humaine ; Portal l'occupa jusqu'en 1832. Son successeur, Flourens, était avant tout physiologiste et c'est dans le sens de la physiologie qu'il orienta ses recherches.

Tous ces savants avaient déjà poussé très loin leurs recherches sur l'anatomie et la physiologie humaines, mais ils n'avaient considéré que l'individu et avaient agi comme si tous les hommes étaient construits sur un type identique. Jean Riolan avait bien disséqué un Maure ; Alexis Littré, un Nègre ; Winslow, un Esquimau ; Meckel et Camper, deux Nègres chacun, mais cela ne suffisait pas pour permettre de se rendre compte des caractéristiques des différentes races humaines que les grandes explorations scientifiques, inaugurées au XVIII<sup>e</sup> siècle, découvraient à tout moment. Cependant, dès 1775, Blumenbach avait soutenu une thèse sur la Diversité naturelle du genre humain et, pendant de longues années, il publia une série de mémoires consacrés aux crânes des différents groupes de l'Humanité dont on possédait alors quelques spécimens. En 1785, paraissait à Francfort un important mémoire de Sæmmering, intitulé : « le Nègre comparé à l'Européen, » dans lequel l'auteur mettait en parallèle les caractères des principaux organes de ces deux types humains et les comparait même à ceux des animaux.

Nous n'avons cité jusqu'ici que des savants ayant uniquement fait porter leurs recherches sur l'anatomie et la physiologie, et cependant Buffon avait montré que, pour connaître l'Homme, il fallait tenir compte de ses manifestations intellectuelles, de son genre de vie, de ses mœurs et de ses coutumes, l'étudier, en un mot, comme on étudie un animal quelconque. De telles idées paraissaient encore subversives au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, car, en 1751, lorsque les premiers volumes de son monumental ouvrage sur l'Histoire naturelle eurent paru, Buffon reçut la visite des syndics et députés de la Faculté de théologie. Ils venaient l'informer que son livre renfermait « des principes et des maximes qui ne sont pas conformes à ceux de la Religion » et que les propositions qu'il contenait « avaient été jugées répréhensibles » par la censure. Buffon dut se rétracter.

La Révolution allait laisser la pensée se manifester plus librement. Lamarck, Cuvier, Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire découvraient des lois biologiques d'une haute importance qu'ils appliquèrent à l'Homme comme à l'ensemble des êtres organisés. Les matériaux d'étude commençaient à arriver dans les musées et lorsque, en 1839, Serres remplaça Flourens dans la chaire du Muséum, il était possible de reprendre l'idée de Buffon en la complétant et en tenant compte des nouveaux faits acquis à la science. Aussi modifia-t-on le titre de la chaire, qui devint « chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'Homme ».

Flourens avait abandonné la chaire d'anatomie humaine pour celle de physiologie générale ; le nouveau professeur était éminemment anatomiste et ne s'intéressa guère aux caractères de l'Homme qui ne rentraient pas dans sa spécialité. Déjà, grâce aux relations que possédait Cuvier, les collections du Muséum s'étaient sensiblement enrichies ; Serres s'évertua à accroître celles qui rentraient dans son domaine. Il se préoccupa surtout de réunir des types nationaux, autrement dit, de rassembler les éléments d'une galerie où l'on pourrait voir la succession des types historiques de la France caractérisés à la fois par leurs ossements et par le mobilier funéraire rencontrés dans les sépultures. La collection s'est accrue à cette époque, non seulement de pièces ostéologiques, mais de portraits et de nombreux bustes de sujets exotiques, moulés, les uns à Paris, les autres au cours de l'expédition de Dumont d'Urville en Océanie. Quand, en 1855, la chaire d'anatomie comparée devint vacante par suite de la mort soudaine de Duvernoy, Serres permuta et il fut remplacé par Armand de Quatrefages de Bréau dans la chaire qu'il avait occupée pendant seize ans.

A. de Quatrefages était un véritable naturaliste, dont les premières recherches avaient porté sur les animaux inférieurs. Membre de l'Académie des Sciences, il devenait, une seconde fois au Muséum, le collègue de ses deux prédécesseurs, qui appartenaient, eux aussi, à l'Institut. Admirateur de Buffon, il voulut, dès le principe, indiquer dans quelle voie il comptait orienter ses recherches et son enseignement : pour bien marquer ses intentions, il intitula ses leçons : « Cours d'Anthropologie, » et il fit suivre ce titre d'un sous-titre entre parenthèses ; c'était : « Histoire naturelle de l'Homme. » Pour lui, le moment était arrivé d'envisager l'Histoire naturelle de l'Homme comme une science à part, qui, tout en ayant besoin du concours d'autres sciences, n'en possédait pas moins son domaine spécial. A ses yeux, le champ de l'Anthropologie était extrêmement vaste ; il devait embrasser toutes les questions qui se posent à propos des autres êtres organisés : étude des variations et leurs causes (influence du milieu, hérédité, métissage, etc.) ; ancienneté et origine de l'homme ; centre d'apparition, migrations, acclimatation, etc. Les caractères anatomiques, physiologiques, pathologiques des races humaines anciennes et modernes, leur genre de vie, leurs mœurs, leur industrie, leur organisation familiale et sociale, leurs croyances, en un mot, toutes les manifestations de l'intelligence, devaient faire l'objet d'études particulièrement soignées.

Pour remplir un tel programme, l'anthropologiste est obligé de faire appel à d'autres sciences : à la Géologie et à la Paléontologie, quand il s'agit de l'antiquité de l'Humanité ; à l'Anatomie comparée et à la Physiologie, lorsqu'on veut établir les rapports entre l'Homme et les autres Mammifères et essayer de découvrir les liens de parenté qui peuvent les unir ; à la Linguistique, à la Sociologie, etc. Ce qu'il importe, c'est d'aborder l'étude de l'être humain sans parti pris et sans faire intervenir le dogme, comme on le faisait jadis et comme on le fait encore trop souvent. Tels étaient les principes d'Armand de Quatrefages ; tels furent ceux de Broca et de tous les savants qui ont contribué aux progrès rapides de la jeune science. On a dit que Buffon avait été le fondateur de l'Histoire naturelle de l'Homme ; il serait plus juste de dire qu'il en a été le précurseur et que le véritable créateur en a été de Quatrefages.

L'Anthropologie, que James Hunt définissait « la science de l'Homme », est une science bien française, ainsi qu'on le reconnaît à l'étranger. Certes, de nombreux savants ont contribué, hors de France, à ses progrès et nous dirons même que, à l'heure actuelle, sous le rapport de l'enseignement et de la vulgarisation de l'Histoire naturelle de l'Homme, la France ne peut prétendre tenir le premier rang. Il n'en est pas moins vrai que c'est à de Quatrefages que revient l'honneur d'en avoir établi le programme sur de solides bases ; que c'est Broca qui, en fondant la Société d'Anthropologie de Paris, en 1859, a créé un mouvement d'enthousiasme en faveur de la science nouvelle et que c'est à celui-ci que nous devons les rigoureuses méthodes d'investigation qui ont conduit à de si beaux résultats. C'est un Français, Boucher de Perthes, qui, par son admirable persévérance, a fini par faire admettre que l'Homme avait été le contemporain d'espèces animales depuis longtemps

éteintes ; c'est Édouard Lartet qui a été le vrai fondateur de la Paléontologie humaine ; c'est Gabriel de Mortillet qui, en classant avec méthode les innombrables objets recueillis dans les fouilles, a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de leur étude. Et partout, en France, les savants, les chercheurs se sont mis à l'œuvre et ont apporté leur pierre à l'édifice. Les collections anthropologiques se sont entassées au Muséum et à la Société d'Anthropologie. En 1880, Hamy fonda le musée d'Ethnographie dont les collections s'accrurent avec une telle rapidité que les locaux qui leur avaient été assignés sont devenus bien vite insuffisants.

Grâce aux matériaux qui se sont accumulés depuis trois quarts de siècle et au labeur des savants, une véritable révolution s'est opérée dans les idées qu'on se faisait autrefois de l'Homme, de son passé, de son origine et de ses diverses variétés. Nous n'en sommes plus au temps où, pour représenter un Nègre, on se contentait de peindre en noir la figure d'un Blanc. Nous savons aujourd'hui que nos plus vieux ancêtres ont été de véritables sauvages, à peine supérieurs aux grands Singes actuels, dont ils se rapprochaient par certains caractères anatomiques. Il est possible de suivre, pour ainsi dire pas à pas, l'évolution de l'Humanité depuis l'époque très lointaine où ses premiers représentants ont fait leur apparition à la surface de la terre. Mais cette évolution ne s'accomplit pas partout avec la même rapidité et, parmi les populations modernes, nous allons en rencontrer qui sont singulièrement arriérées.

Les problèmes que soulève l'étude de l'Homme sont tellement vastes que nous ne saurions songer à les passer tous en revue. Nous nous en sommes tenu aux questions qui nous ont semblé devoir intéresser plus particulièrement le public auquel cet ouvrage est destiné, et encore avons-nous été obligé de nous borner à de brèves descriptions. L'abondante illustration qui accompagne le texte vaudra mieux, dans bien des cas, que de longues dissertations qui ont pour résultat de rendre très fastidieuse la lecture d'un livre. Cette illustration constitue une véritable documentation scientifique. Elle a été exécutée à l'aide de photographies provenant, pour une bonne part, de la riche collection du laboratoire d'Anthropologie du Muséum (1) et, pour une autre part, de diverses missions, notamment de la mission Citroën Centre-Afrique qui nous a gracieusement autorisé à reproduire un certain nombre de ses plus beaux clichés.

(1) Les documents provenant des collections du laboratoire d'Anthropologie du Muséum d'Histoire Naturelle sont indiqués par la mention : Coll. M. H. N.



TÊTE DE L'ATHLÈTE DE BÉNÉVENT. BRONZE ANTIQUE.  
Musée du Louvre. — CL. GIRAUDON.



LES RACES HUMAINES : NÈGRES D'AFRIQUE. — Chefs indigènes de la Rhodésie du Nord rassemblés à Boma pour la visite du prince de Galles. Cl. Rol.

# L'HOMME

## INTRODUCTION

### L'Homme et les Mammifères.

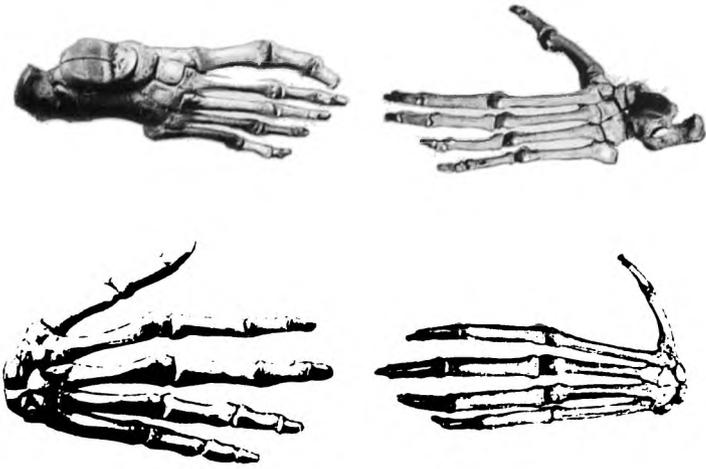
**L'**HOMME est-il un être à part qu'il faille séparer complètement des autres animaux? A cette question, les naturalistes répondent presque unanimement, à l'heure actuelle, par la négative. Au point de vue anatomique et au point de vue physiologique, l'être humain est, en effet, un simple Mammifère. Mais des divisions s'imposent dans la classe des Mammifères, car il est naturellement impossible de confondre dans un même groupe les Marsupiaux, les Ruminants, les Carnassiers, les Singes, etc. Par suite, on est conduit à se demander quelle place il convient d'assigner à l'Homme parmi les animaux de cette classe. Sur ce point, les opinions ont varié et quelques divergences — minimes, il est vrai — subsistent encore entre les savants.

Linné rangeait l'être humain dans l'ordre des *Primates*, qu'il avait créé et dans lequel il faisait rentrer tous les genres et toutes les familles de Singes. Frappé des ressemblances qui existent entre l'Homme et les grands Singes anthropomorphes, il les réunit dans le même genre, le genre *Homo*. Buffon et Cuvier n'admirent pas cette classification et scindèrent en deux l'ordre des *Primates* : les Hommes devinrent des *Bimanes* et les Singes des *Quadrumanes*. Cette division fut adoptée par la plupart des auteurs classiques jusqu'en 1869.

A cette date, Broca publia une magistrale étude dans laquelle il démontra péremptoirement qu'au point de vue anatomique, aucune différence notable ne nous sépare des *Anthropoïdes* et que,

comme nous, tous les Singes ont deux pieds et deux mains. Leurs pieds comprennent les mêmes éléments osseux et musculaires, sauf que, chez nous, les muscles qui permettent d'opposer le gros orteil aux autres doigts se sont atrophiés, faute d'usage, et n'existent plus qu'à l'état de rudiments. Toutefois, dans certains groupes humains (*Annamites*, *Indiens de l'Amérique du Sud...*), la faculté de saisir des objets avec le pied persiste, non pas par un mouvement d'opposition du gros orteil, mais par des mouvements d'écartement et de rapprochement de ce doigt. Si l'on en juge par la disposition des surfaces articulaires du premier cunéiforme, du métatarsien correspondant et des phalanges qu'on note sur des squelettes fossiles découverts en France, nos propres ancêtres possédaient la même faculté. Il faut donc renoncer à cette division des *Primates* en *Bimanes* et *Quadrumanes*.

Cependant, dira-t-on, si les Singes ont deux pieds et deux mains, ils se servent de leurs quatre membres dans la locomotion et l'Homme seul est bipède; seul, il se tient dans l'attitude verticale. Cette assertion est quelque peu exagérée. Assurément, l'Homme est un bipède parfait, mais la disposition des apophyses épineuses des vertèbres des *Anthropoïdes* et la légère convexité antérieure de leurs vertèbres lombaires montrent qu'ils sont des bipèdes imparfaits. Il leur suffit, pour se tenir dans la position verticale, d'un léger appui, et même le Gorille, lorsqu'il fonce sur un adversaire, se dresse sur ses pieds et marche en se tenant droit. D'ailleurs, dans la marche, les Singes anthropomorphes ne posent pas la paume de la main sur le sol : ils se bornent à y appuyer légèrement la face dorsale des doigts fortement fléchis. Notre vieille race fossile de Néanderthal, dont il sera question plus loin, n'avait



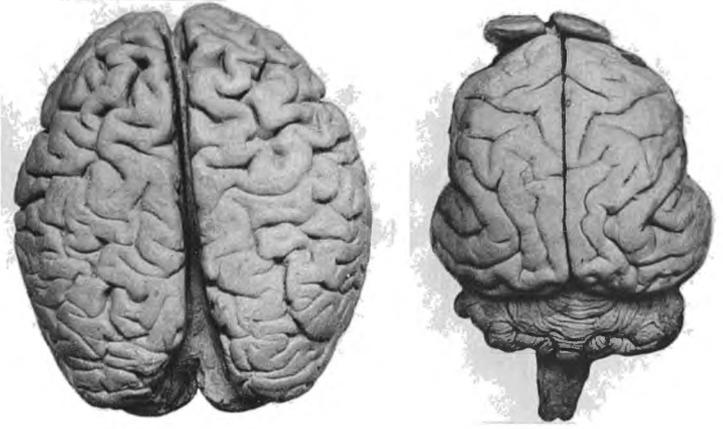
PIEDS ET MAINS D'HOMME (à gauche) ET D'ANTHROPOÏDE (à droite).  
COLL. M. H. N.

pas encore acquis la station verticale parfaite : la conformation de l'extrémité inférieure du fémur et de l'extrémité supérieure du tibia dénote que l'Homme de cette époque lointaine devait, selon toute vraisemblance, marcher quelque peu fléchi sur ses jambes.

Il est incontestable que l'être humain normal possède un cerveau plus développé que les autres Primates, mais à cet égard encore il ne s'agit que d'une question de degré. L'Homme et les Anthropoïdes ont la même conformation cérébrale, et un savant naturaliste, Gratiolet, qui s'est évertué à découvrir des différences, n'a pu en signaler que de bien faibles. D'autre part, il existe des hommes, disgraciés sous ce rapport, qui se placent au-dessous des Anthropoïdes : ce sont les microcéphales. Tout en étant anormaux, ils sont issus de parents normalement constitués et on ne saurait, par suite, les exclure du groupe humain.

Depuis Aristote, on répète volontiers que les animaux ont la voix et que l'Homme seul a la parole, c'est-à-dire la possibilité d'articuler des sons. Il faudrait en conclure que les animaux ne possèdent pas les organes de la phonation que nous possédons nous-mêmes; or, il n'en est rien. En laissant de côté les oiseaux qui apprennent à parler, il est certain que, parmi les Mammifères, il en est qui, en modulant les sons qu'ils émettent, savent parfaitement faire comprendre les sentiments qui les animent. S'il fallait en croire Garner, qui prétend avoir appris le langage du Chimpanzé et du Gorille, ces deux Anthropoïdes posséderaient même un vocabulaire, très réduit assurément, mais dont chaque mot serait exprimé par un son articulé d'une façon spéciale. Tout cela ne constitue, il est vrai, qu'un langage des plus rudimentaires, mais le mécanisme de la production des sons, leur but, leur résultat sont, au fond, les mêmes que chez nous. Aussi A. de Quatrefages, qui a créé pour l'Homme un *règne* à part, a-t-il renoncé à considérer la parole comme étant l'apanage exclusif de l'Humanité.

Les quelques faits que nous venons d'énumérer prouvant qu'il n'existe aucun fossé entre l'Homme et les Anthropoïdes si l'on tient compte de leurs caractères physiques, Broca en a conclu, comme Linné, qu'il est impossible d'exclure l'être humain de l'ordre des Primates, où il convient, d'ailleurs, de lui assigner le premier rang. Cette conclusion n'a pas été du goût de tout le monde et Gratiolet terminait ainsi l'une de ses leçons : « Oui, par sa forme, par sa structure, par l'ensemble de ses dispositions organiques, l'homme est un singe; mais par son intelligence, par les créations de sa pensée, l'homme est un dieu ! » C'est évidemment le même sentiment qui avait fait dire à Buffon que, « pour confondre l'homme avec



CERVEAUX D'EUROPÉEN ET D'ANTHROPOÏDE. — COLL. M. H. N.

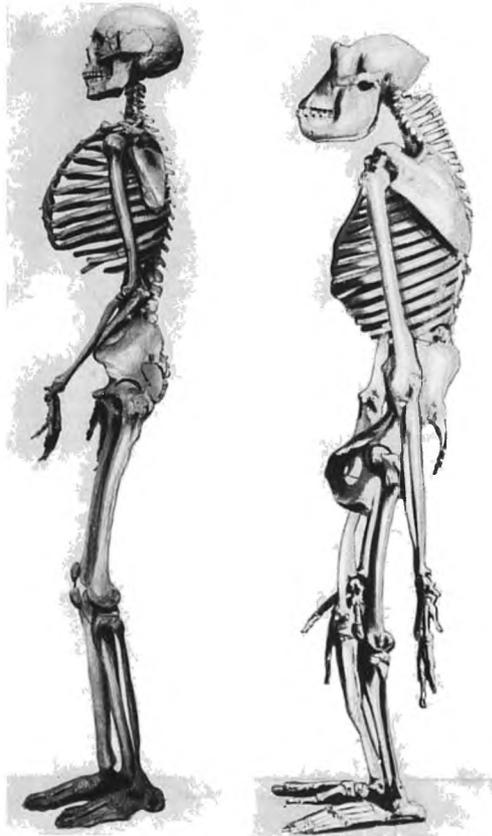
les bêtes, il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles ». Examinons rapidement si l'intelligence est l'apanage exclusif de l'Humanité, si les autres animaux en sont totalement dénués, s'ils sont incapables de raisonner et même d'aboutir à des créations parfois étonnantes.

Il n'est pas besoin de faire remarquer combien l'intelligence humaine varie suivant les individus. À côté d'hommes de génie, on rencontre des idiots et des microcéphales qui, au point de vue intellectuel, se placent parfois au-dessous de beaucoup d'animaux appartenant à des ordres fort différents. Darwin, en effet, a cité nombre de faits qui démontrent que les animaux en général, et les Mammifères en particulier, font souvent preuve, non seulement d'intelligence, mais d'un véritable raisonnement. A. de Quatrefages lui-même partage, sur ce point, l'opinion du savant anglais. Tout le monde connaît l'intelligence que déploient les Castors pour construire les digues qui établiront une série de biefs à niveau d'eau constant, dans lesquels ils bâtissent leurs curieuses demeures, avec chambres de repos à l'abri des inondations.

Parmi les centaines d'observations rapportées par Darwin pour démontrer que les animaux raisonnent, il n'en est guère de plus frappante que celle qui concerne les Singes de Rengger. Cet observateur raconte « que la première fois qu'il donna des œufs à ses Singes, ils les écrasèrent si maladroitement qu'ils laissèrent échapper une grande partie du contenu; bientôt, ils imaginèrent de frapper doucement une des extrémités de l'œuf contre un corps dur, puis d'enlever les fragments de coquille avec leurs doigts ». Ces Singes étaient très friands de sucre. Rengger leur en donnait souvent des morceaux enveloppés dans du papier. Une fois, il remplaça le sucre par une guêpe vivante et, dans leur hâte à déployer le papier, les animaux furent piqués par l'insecte; ils ne s'y laissèrent plus prendre et, lorsqu'on leur jetait un paquet, ils avaient soin de le porter à leur oreille pour s'assurer qu'il ne se produisait aucun bruit à l'intérieur.

Non moins intéressant est le cas de la Guenon de Camille Pelletan, qui raffolait du sirop de groseille. Un jour, en présence d'amis qu'il avait invités à sa table, Pelletan enterra dans son jardin un flacon entièrement rempli de ce sirop, en ne laissant que le goulot hors du sol. La Guenon se mit à humer le liquide, mais bientôt le niveau en avait trop baissé pour qu'elle pût en aspirer la moindre goutte. Elle parut réfléchir profondément, et, au bout de quelques instants, elle se mit à gambader : elle avait trouvé la solution du problème. Dans les allées, elle ramassa de petits cailloux qu'elle introduisit dans le flacon et, au fur et à mesure que le liquide montait, elle satisfaisait sa gourmandise.

Il serait fastidieux de multiplier ces exemples; cependant il en est un que



SQUELETTES D'EUROPÉEN ET DE CHIMPANZÉ.  
COLL. M. H. N.

nous tenons de M. Bricard et qui mérite d'être signalé, car il nous met en présence d'une invention réalisée par un Singe anthropoïde. Lorsqu'il résidait en Afrique occidentale, cet administrateur des colonies avait un Chimpanzé qui avait élu domicile sous l'avent que formait l'avancée du toit autour de la case. En cet endroit, le singe conservait tout son mobilier, qui consistait en une vieille casserole de fer-blanc jetée au rebut et qu'il avait précieusement recueillie, en un caillou qui lui servait de marteau pour casser les noyaux, en un morceau de verre de bouteille et en un chiffon noir. Edgar — c'est le nom que Bricard avait donné à l'animal — passait là de longues heures, paraissant se livrer à une occupation sérieuse. En vain, son maître s'efforça-t-il, à maintes reprises, de découvrir ce qui l'occupait tant; dès qu'il entendait du bruit, le Chimpanzé s'empressait de remettre dans sa casserole le caillou, le tesson de bouteille et le chiffon noir. A force de patience, Bricard finit par découvrir la mystérieuse occupation : le Singe contemplait ses traits dans un miroir de son invention. En appliquant le chiffon noir derrière le verre, il avait inventé un miroir, dans lequel il avait vu se refléter son image et, jaloux sans doute de sa découverte, il la tenait soigneusement cachée. Ce singe inventeur a mal fini. Donné au Jardin des Plantes, il a eu son heure de célébrité, mais ses gardiens ont voulu lui faire apprécier les boissons alcooliques; il y a pris goût et il en est mort.

En somme, il est impossible de ne pas être d'accord avec de Quatrefages lorsqu'il dit : « Pour qui s'en tient à l'observation et à l'expérience, il est parfaitement évident que les animaux *raisonnent* et ont jusqu'à un certain point *conscience* de leurs actes; ils sont donc *intelligents*. Leur intelligence est, sans contredit, infiniment inférieure à la nôtre; mais cette infériorité ne touche en rien à la nature des choses. Pour être moins développée que chez nous, la faculté n'en reste pas moins la même au fond. » Ce savant ajoute : « Les passions, les sentiments, le caractère établissent entre les animaux et nous des rapports non moins étroits. »

⌘ Cependant, après avoir déclaré que, « par son corps », l'être humain est un simple Mammifère, qu'il est soumis à toutes les lois générales qui régissent les êtres organisés et en particulier les Mammifères, de Quatrefages a créé pour l'Homme un règne à part : le *règne humain*. Il se base sur deux caractères qui existeraient chez tous les peuples de la terre et qui feraient défaut à tous les animaux : la *moralité* et la *religiosité*. Il définit la moralité : « La notion du bien et du mal moral indépendante de toute idée d'utilité » La religiosité consiste « dans le pressentiment d'une autre vie » et en la croyance « à des êtres invisibles supérieurs » pouvant influencer sur notre destinée. Il n'est pas démontré que la religiosité ainsi comprise se rencontre chez certaines peuplades, et Darwin a cité des faits qui portent à croire que des Mammifères pourraient bien, en présence de certains phénomènes inexplicables pour eux, les attribuer à des êtres supérieurs, invisibles.

Quant à la moralité, chacun sait combien l'idée qu'on s'en fait varie suivant les populations. Le vieux Boschiman instruit (il savait compter jusqu'à cinq), qui s'était familiarisé avec Livingstone, avait une conception de la morale n'ayant rien de commun avec la nôtre. Dans sa jeunesse, il avait tué cinq personnes de sa race : « Deux, dit-il au missionnaire, étaient des femelles, le troisième était un mâle, et les deux autres, des veaux. » Livingstone, lui ayant reproché ces actes et lui ayant demandé ce que dirait Dieu

lorsqu'il comparait devant lui, en reçut cette réponse : « Il dira que je suis un homme adroit. » Le sauvage interrogé par Waitz sur la différence entre le bien et le mal lui dit, après réflexion : « Bien est quand nous enlevons les femmes aux autres; mal, quand les autres nous enlèvent les nôtres. » Et ce Thug de l'Inde, qui regrettait de n'avoir pas pu étrangler et voler autant de voyageurs que son père l'avait fait avant lui, avait-il la notion du bien et du mal indépendante de toute idée d'utilité? Dans les sociétés les plus civilisées, ne rencontre-t-on pas trop souvent des êtres humains dénués de tout sens moral?

En revanche, on cite, chez les animaux, de très nombreux actes de pitié et de courage qui, loin d'avoir une utilité pour eux, sont de nature à leur être préjudiciables et témoignent de beaux sentiments moraux.

Les caractères métaphysiques sont, le plus souvent, fort difficiles à discerner et, quand on croit en avoir entrevu, chacun les interprète à sa façon. Aussi nous paraît-il inutile d'insister sur ce sujet. Les caractères anatomiques et physiologiques ont, au contraire, une éloquence d'une telle portée que lorsqu'on examine l'Homme à ce point de vue, on ne peut s'empêcher de conclure avec Broca qu'il est un Primate, supérieur à tous les autres, « le premier des premiers », suivant l'expression de ce savant qui ajoute : « Cela peut bien suffire à son ambition et à sa gloire. »

## Quelques lois biologiques applicables à l'Homme.

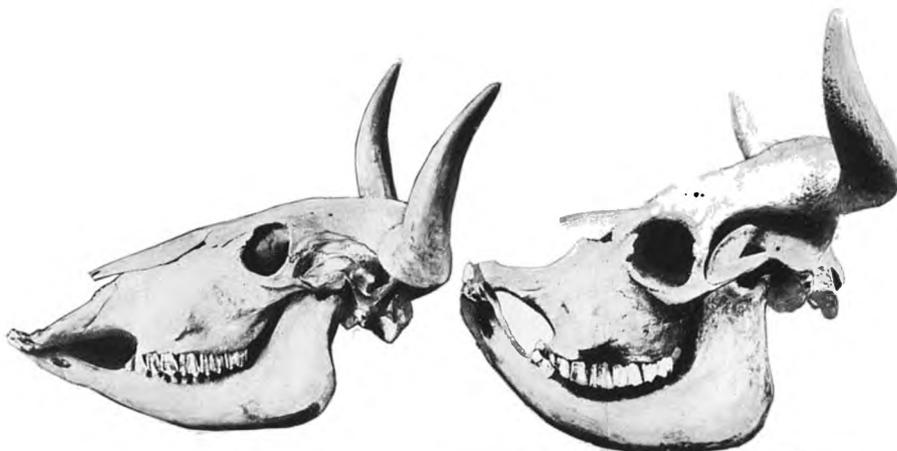
De l'avis unanime des biologistes, l'Homme est soumis non seulement à toutes les lois qui régissent les Mammifères et spécialement les Primates, mais aussi à celles qui s'appliquent à l'ensemble des êtres organisés, végétaux comme animaux. Suivant la remarque d'A. de Quatrefages, « les végétaux et les animaux ont été étudiés depuis bien plus longtemps que l'Homme; ils l'ont été à des points de vue exclusivement scientifiques et sans aucune trace des préoccupations ou des partis pris que nous verrons trop souvent intervenir dans l'étude de l'Homme ». De ces lois, dont l'examen détaillé ne saurait prendre place dans le présent ouvrage, il en est quelques-unes qui ont un intérêt particulier pour expliquer la diversité des races humaines actuelles; nous allons les exposer brièvement.

a) *Influence du milieu*. — Les conditions dans lesquelles se trouve placé un individu, depuis le début de sa formation jusqu'à sa mort, influent d'une façon extrêmement accusée sur ses caractères. Tous les êtres organisés varient lorsque le milieu dans lequel ont vécu leurs parents vient à changer; le fait est démontré quotidiennement par les expériences des horticulteurs et des éleveurs, qui obtiennent des races nouvelles en modifiant les conditions d'existence des sujets. Quelques exemples suffiront pour fixer les idées.

Au Jardin des Plantes, Decaisne a obtenu de multiples variétés de ronces ou de plantains en semant les graines d'un même pied dans des terrains de nature différente ou diversement exposés. En Amérique, les animaux domestiques transportés par les Européens ont varié suivant les milieux : sur les hauts plateaux des Andes, les porcs ont acquis une véritable toison; en revanche, dans les plaines chaudes de l'Amérique tropicale, les bœufs ont perdu leurs poils (bœufs *pelones*) et même leurs cornes (bœufs *calongos*). Chez le bœuf *gnato*, la face s'est tellement raccourcie qu'elle peut se comparer à celle du bouledogue. L'Homme trouvé dans son intel-



J.-L.-A. DE QUATREFAGES DE BRÉAU.  
CL. P. PETIT.



CRANES DE BŒUF EUROPÉEN ET DE BŒUF GNATO. — COLL. M. H. N.

lignage le moyen d'atténuer l'action du milieu sur son organisme, mais il ne l'annihile pas. Les créoles se distinguent des habitants de la mère patrie. Les Anglo-Saxons des Etats-Unis ne sont plus exactement semblables à ceux qui sont restés dans les Iles Britanniques. Dans l'île de la Réunion, il s'est formé deux catégories de Blancs, issues cependant de la même souche, mais qui ne mènent pas la même existence, c'est-à-dire qui se sont soumises à des conditions de milieu différentes. L'une comprend les citadins, les gens riches qui mènent une vie oisive et se gardent surtout du travail de la terre, considéré par les créoles comme déshonorant et meurtrier; cette catégorie a donné naissance à une race anémiée, qui paie un large tribut à la maladie. L'autre, désignée sous le nom de *Petits-Blancs*, est formée des descendants d'anciens colons, obligés, par leur pauvreté, de cultiver de leurs propres mains les districts les moins fertiles. Ces Petits-Blancs constituent une race robuste en voie d'accroissement, et leurs femmes sont remarquables par la beauté de leurs formes et de leurs traits.

Il n'est pas nécessaire que l'être humain change de pays pour être soumis à des influences de milieu différentes : le milieu peut changer sur place, et nous verrons dans le chapitre suivant qu'il s'est singulièrement modifié depuis l'époque lointaine où l'Homme est apparu dans nos contrées.

*b) Hérité et accumulation des caractères.* — L'action du milieu est lente, progressive. Dès qu'une variation se manifeste dans l'organisme, l'hérité, qui tend à transmettre intégralement les caractères des parents à leurs descendants, s'en empare et la transmet aux générations suivantes. Tant que la cause qui a produit les premières modifications persiste, le type nouveau va en s'accroissant, en vertu de la *loi d'accumulation*.

Indépendamment des variations lentes que déterminent les changements dans les conditions d'existence, on assiste parfois à des variations brusques, qu'on qualifie de *spontanées* parce qu'on n'en découvre pas la raison. Il est assez vraisemblable qu'il s'agit encore de modifications dans le milieu durant la vie embryonnaire. Quoi qu'il en soit, ces variations spontanées ont également une tendance à se transmettre par hérité, moins peut-être que les précédentes, ce qui se conçoit aisément. La cause qui les a produites peut exercer son action sur une seule génération, tandis que, dans le premier cas, cette action se prolongeant, ses effets



NÈGRESE DE SURINAM ET SA FILLE, MULATRESSE, ISSUE DU CROISEMENT AVEC UN JUIF. — COLL. ROLAND BONAPARTE. M. H. N.

vont en s'accumulant. Toutefois, on connaît un certain nombre d'observations qui démontrent la tendance à la transmission héréditaire des variations spontanées. En 1717, par exemple, est né, de parents qu'on dit parfaitement sains, un individu, nommé Edward Lambert, dont la peau fort épaisse formait une sorte de carapace fendillée qui lui valut le nom d'*homme porc-épic*. Marié à une femme normale, il en eut six enfants qui héritèrent tous de son anomalie cutanée, de même que ses deux petits-fils, bien que sa bru n'en présentât pas la moindre trace. Nous-mêmes avons connu des représentants de la quatrième et de la cinquième génération de familles ectrodactyles (avec des doigts en moins) et polydactyles (avec doigts en surnombre). Malgré l'infusion de sang normal à chaque génération, l'anomalie allait en s'accroissant dans la première famille et elle se transmettait intégralement dans la seconde.

*c) Sélection et lutte pour l'existence.* — De la tendance que possède l'hérité à transmettre intégralement les caractères des parents et de la loi d'accumulation, il résulte que, si l'on choisit comme progéniteurs des individus présentant une particularité quelconque, jugée intéressante, déjà bien accusée, on obtiendra assez rapidement le type qu'on désire. C'est en tenant compte de ce principe, en faisant de la sélection, que les horticulteurs et les éleveurs multiplient les races et les variétés.

Dans l'Humanité, la sélection n'intervient guère, mais nous savons néanmoins qu'elle donne les mêmes résultats que chez les autres êtres organisés. L'expérience a été faite par Frédéric-Guillaume, Frédéric II et un duc de Deux-Ponts. En mariant des femmes de grande taille aux géants de leur garde, ils avaient créé une race caractérisée par sa haute taille.

Si la sélection intentionnelle ne joue qu'un rôle infime dans l'espèce humaine, il se produit cependant une sélection qui est la conséquence de la lutte pour l'existence; ce sont les plus forts ou les plus habiles qui remportent la victoire et qui ont, par suite, le plus de chances de parvenir à imposer à leur groupe les caractères physiques ou intellectuels qui leur ont valu l'avantage.

*d) Atavisme.* — Nous ne saurions passer sous silence l'atavisme, car il a une importance particulière quand il s'agit de découvrir les caractères ancestraux d'un type quelconque.

L'atavisme est une force inexplicquée, mais réelle, qui fait réapparaître, au bout d'un nombre parfois considérable de générations, des caractères disparus; en voici un curieux exemple. Un éleveur voulant accroître la taille de ses poulets, avec l'espoir d'en tirer un meilleur profit, introduisit dans sa basse-cour un coq cochinchinois et sacrifia tous les autres. Il obtint des volailles plus volumineuses, mais de qualité inférieure, de sorte qu'en fin de compte, la vente en était moins rémunératrice. Il se décida donc à tuer le coq cochinchinois et, pour éliminer toute trace de son sang, il n'hésita pas, durant plusieurs années, c'est-à-dire plusieurs générations, à mettre à mort tous les poussins naissant avec la moindre particularité rappelant la race qu'il voulait supprimer, et il atteignit son but. Brusquement, une vingtaine d'années plus tard, il vit éclore un poussin incontestablement cochinchinois.

En anthropologie, l'atavisme a une réelle importance, car il peut nous mettre sur la voie des caractères de nos premiers ancêtres.

*e) Métissage.* — L'hérité tendant à transmettre les caractères des parents dans leur intégralité, on doit se demander ce qu'il advient lorsque le père et la mère appartiennent à des types différents. Les expériences faites sur les végétaux et les animaux nous renseignent encore à cet égard. Deux cas se présentent : ou bien les caractères se fusionnent et il en résulte un type mixte, intermédiaire entre ceux des progéniteurs; ou bien les caractères se juxtaposent, le mâle et la femelle léguant chacun au produit une partie des leurs.

Dans l'Humanité, où les croisements entre races deviennent de plus en plus fréquents, il en est exactement de même. En règle générale, les caractères se fusionnent; par exemple, le produit qui naît de l'union d'un Blanc et d'une Nègresse, ou inversement, est un mulâtre, intermédiaire entre les deux parents sous le rapport de la coloration de la peau. Toutefois la fusion complète est un fait exceptionnel : ainsi, dans le croisement dont il s'agit, le mulâtre a la chevelure et d'autres particularités de l'élément noir. Mais il arrive également qu'il y ait juxtaposition de caractères infiniment plus apparente : on connaît des exemples de croisements entre Européens et Nègresse qui ont donné des produits pie.

Une question qui a soulevé, et soulève encore beaucoup de controverses, est celle qui se réfère à l'action que peut avoir le



NÈGRE PIE, D'APRÈS UNE PEINTURE. — COLL. M. H. N.

métissage sur l'intelligence et la vitalité des produits, quand il s'opère entre races assez différentes l'une de l'autre. On a prétendu que s'il s'agit de races humaines quelque peu distantes, l'union est inféconde, ce qui est une erreur; souvent même la fécondité est accrue, par exemple, dans le croisement entre Français et Cambodgienne. Il en est de même de l'union entre Blanc et Hottentote. La meilleure preuve que le croisement n'est pas une cause d'infécondité, c'est que les races pures sont excessivement rares à l'heure actuelle et que la population du globe se compose en grande partie de métis.

De nombreuses observations démontrent que le mélange des sangs n'est pas une cause de dégénérescence. La population de l'État de São Paulo se compose presque exclusivement de métis et compte parmi les plus vigoureuses et les plus intelligentes de tout le Brésil. Dans le petit îlot de Tristan da Cunha, isolé dans l'Atlantique, à mi-chemin entre le cap de Bonne-Espérance et l'Amérique méridionale, vit une population qui ne comprend que des métis de Nègres et de Blancs. Taylor, après avoir vanté la « taille admirablement prise » de ces mulâtres et la beauté de leur type, ajoute : « Parmi les jeunes filles, il y en avait de si complètement belles de tête et de corps, que je ne me rappelle pas avoir rien vu d'aussi splendide. Et pourtant je connais tous les rivages de la terre, Bali et ses Malaises, la Havane et ses créoles, Taïti et ses nymphes, les États-Unis et leurs femmes les plus distinguées. »

Quant à la répercussion du croisement sur l'intelligence, il semble bien qu'elle n'ait rien de fâcheux. Si les parents appartiennent à deux races voisines, on ne comprendrait pas qu'il en fût autrement. Les deux Humboldt étaient fils d'un père Prussien et d'une mère Française. Lorsque les races croisées appartiennent à des types aussi différents que le Blanc et le Nègre, il paraît en être de même. Alexandre Dumas était un tierceron; le grand poète russe Pouchkine était le petit-fils métis du nègre Annibal; Lislet Geoffroy, correspondant de notre Académie des sciences, était un vrai mulâtre.

f) *Influence de l'exercice sur le développement des organes.* — C'est Lamarck qui a formulé cette loi dans les termes suivants : « Les organes se développent par l'action et diminuent, puis s'atrophient par l'inaction. » Il n'est pas un biologiste qui mette

en doute la parfaite exactitude de cette loi. Elle explique, en effet, que l'évolution puisse être progressive ou régressive : progressive, lorsque, par suite de son utilité, un organe est soumis à un exercice plus ou moins intensif; régressive si un organe n'a plus à remplir qu'un rôle insignifiant ou même nul.

## Doctrines anthropologiques.

a) *Monogénisme et Polygénisme.* — Que l'Homme subisse l'action du milieu et que ses caractères varient suivant les conditions dans lesquelles il se trouve placé, c'est un fait indéniable. Or, il vit aujourd'hui sous toutes les latitudes et toutes les longitudes, dans les contrées les plus froides comme dans les régions équatoriales; il habite des pays fertiles où il trouve en abondance tout ce qu'il lui faut pour satisfaire ses besoins, et d'autres pays où il peut à grand-peine subvenir à sa subsistance. Il est donc tout naturel qu'il ne présente pas partout les mêmes caractères et que l'Humanité comprenne actuellement des types multiples. Ces types se transmettent de génération en génération, en vertu de la loi d'hérédité, et ont même une tendance à devenir d'autant plus stables que le milieu sous l'influence duquel ils se sont constitués reste sans changement.

Nous verrons que l'être humain a fait son apparition à une époque qui se perd dans la nuit des temps et que, dans le cours des siècles, les conditions dans lesquelles il s'est trouvé placé à l'origine se sont singulièrement modifiées. Nos premiers ancêtres ont connu un climat doux, mais avaient à lutter contre de redoutables animaux, avec des armes de pierre des plus rudimentaires. Peu à peu, ils perfectionnèrent leurs armes, mais ils eurent à subir les rigueurs d'un climat tantôt froid et humide, tantôt froid et sec. Ces changements ont eu fatalement un retentissement sur le type de l'Homme primitif.

Mais, dans le passé lointain, les conditions d'existence n'étaient pas plus uniformes à la surface de la terre qu'elles ne le sont aujourd'hui. Or, l'Homme n'est pas resté cantonné dans une contrée limitée du globe; il a accompli de lentes migrations dans toutes les directions. Du fait de ces migrations, il s'est trouvé exposé à l'action de milieux très divers qui ont modifié ses caractères en différents sens.

Les races qui ont ainsi pris naissance se sont souvent croisées et il en est résulté des métis qui, lorsqu'ils ont été isolés, comme le fait s'est produit dans l'îlot Tristan da Cunha, ont fini par former une population nouvelle à caractères fixes.

Il résulte de tout cela que plus on remonte dans le passé et plus le nombre des races a été restreint. Les *monogénistes* admettent qu'à l'origine, il n'en a existé qu'une seule, qui a fait son apparition sur un point limité du globe. Ce centre d'apparition, bien difficile à préciser, fut le *berceau de l'Humanité*. Malgré les différences qu'ils présentent entre eux, tous les groupes actuels descendraient d'une souche unique et ne constitueraient, par conséquent, qu'une seule espèce.

☞ Tel n'est pas l'avis des *polygénistes*. Tenant compte des grandes différences existant entre les Blancs, les Jaunes et les Nègres, par exemple, ils estiment qu'on ne saurait les faire naître de la même souche et que, par suite, l'Humanité comprend plusieurs espèces. Chacune des écoles invoque des arguments en faveur de sa manière de voir, et la querelle, qui dure depuis longtemps, peut se prolonger indéfiniment. Suivant la thèse des polygénistes, il n'y aurait pas eu un berceau unique, mais plusieurs berceaux de l'Humanité.

On a reproché aux monogénistes de se laisser guider par des idées dogmatiques, et ceux-ci ont reproché aux plus fervents de leurs adversaires d'avoir obéi à des préoccupations politiques et sociologiques. Il est vrai que, en Amérique, les plus ardents défenseurs de la multiplicité des espèces humaines ont été les esclavagistes. D'après eux, les Nègres n'appartenant pas à la même espèce que les Blancs, ceux-ci avaient le droit de les maintenir en esclavage. En science, ni la politique, ni le dogme ne doivent intervenir. Nous avons d'ailleurs la conviction que la majeure partie des adeptes de chacune des doctrines qui viennent d'être mentionnées sont des hommes de bonne foi, sans idées préconçues, n'ayant envisagé la question que du point de vue scientifique.

☞ Une nouvelle théorie a été émise naguère par un savant italien, Daniele Rosa. Sous le nom d'*Ologénèse*, le professeur de Modène estime que la vie a pris naissance simultanément sur la terre entière et que les premiers êtres vivants, d'une extrême sim-



CRANES D'EUROPÉEN ET DE CHIMPANZÉ, ET CALOTTE CRANIENNE DU PITHÉCANTHROPE. — COLL. M. H. N.

plicité, étaient tous semblables. Répartis dans des milieux très différents, ces premiers êtres ont donné naissance à diverses espèces qu'il qualifie d'*espèces-mères*, dont chacune a enfanté deux *espèces-filles* dissemblables entre elles. L'une et l'autre de ces espèces-filles ont engendré à leur tour deux autres espèces-filles, et ainsi de suite. Mais les produits de chaque génération n'ont pas eu la même durée : un rameau est arrivé à *maturation* plus tôt que l'autre et s'est éteint. Le rameau tardif a duré plus longtemps et a évolué davantage.

Le D<sup>r</sup> George Montandon a été séduit par la conception de Rosa et il en a fait l'application à l'Homme. Il l'a développée dans de nombreux écrits, notamment dans *l'Ologénèse humaine*. Pour lui, l'espèce humaine « a pris naissance simultanément sur une très grande partie des terres », et c'est par dichotomies successives que se sont formées les différentes races humaines. Il n'y aurait donc pas eu de berceau de l'Humanité, pas plus qu'il n'y aurait eu de berceaux des diverses races humaines. Le D<sup>r</sup> Montandon ne nie pas les migrations et il admet l'action du milieu sur les variations qu'a subies progressivement le type primordial. A son sens, la doctrine de l'Ologénèse « concilie les deux théories apparemment irréductibles de la monogénèse et de la polygénèse, du monophylétisme et du polyphylétisme ». Cette nouvelle doctrine, comme celles qui l'ont précédée, est basée sur des postulats, et, par conséquent, prête à discussion.

b) *Théorie de l'évolution.* — Nous examinerons plus loin le problème de l'origine de l'Humanité; pour le moment, nous nous en tiendrons à exposer en quelques lignes les hypothèses émises à ce propos par les savants.

Ici encore, nous trouvons deux écoles en présence. La première regarde l'Homme comme un être ayant apparu avec tous les caractères qui le distinguent des autres Mammifères. La seconde estime, au contraire, que l'être humain dérive d'une forme antérieure qui, au cours d'une lente évolution, aurait acquis les traits qui lui sont propres; c'est l'école *évolutionniste* ou *transformiste*. La doctrine qu'elle soutient est

couramment qualifiée du nom de Darwinisme; il conviendrait mieux de lui appliquer celui de Lamarckisme. Si, en effet, Darwin a eu le mérite de grouper en sa faveur de nombreux faits connus, d'y ajouter une somme importante d'observations personnelles et de tirer de l'ensemble des conclusions fort séduisantes, c'est à Lamarck que revient l'honneur d'en avoir jeté les bases.

Les principes sur lesquels repose la théorie sont les suivants : tous les êtres organisés évoluent avec le temps, suivant les conditions dans lesquelles ils se trouvent placés. L'évolution qui, comme nous l'avons dit, peut être régressive, se fait presque toujours dans le sens du progrès. Quand on examine l'en-

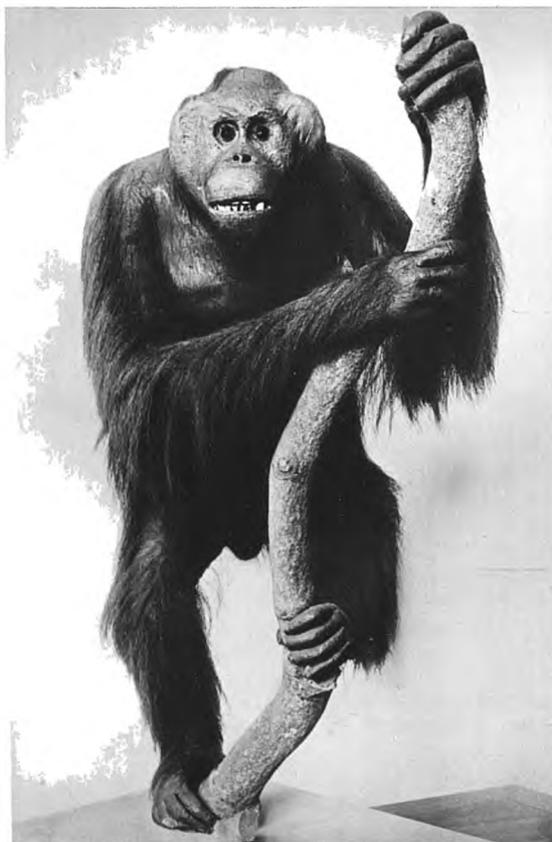
semble du règne animal, par exemple, on constate que les ordres, les classes, les embranchements se sont succédé en allant des types les plus simples à des types plus élevés en organisation. Lorsqu'un type se transforme en un autre, on rencontre chez le second un certain nombre des caractères du premier qui dénotent entre eux une parenté : tantôt par le fait de l'exercice, tel organe s'est développé; tantôt, ayant perdu toute utilité, tel autre organe s'est atrophié et il n'en reste parfois que des rudiments.

L'Homme, régi par les mêmes lois que l'ensemble du monde organique, a évolué comme tout le règne animal. Les multiples rapports qu'il présente avec les Anthropoïdes dénotent qu'il a des liens de parenté avec les Singes supérieurs. Haeckel, disciple de Darwin, malgré les nombreux points de contact entre l'être humain et les Singes anthropomorphes, avait admis l'existence d'un intermédiaire qu'il avait dénommé *Pithecanthrope* (Singe-homme).

La théorie évolutionniste fut vivement combattue. On lui reprocha d'exagérer les ressemblances entre l'Homme et les Anthropoïdes et d'imaginer, pour établir le passage entre les deux groupes, un être tout à fait hypothétique, le Pithecanthrope. On demandait à Haeckel de montrer le fameux Homme-singe. En 1891, le professeur Eugène Dubois en a découvert les restes dans l'île de Java. D'autre part, au fur et à mesure que nos connaissances progressent,

nous constatons que plus nous reculons dans le passé et plus nous rencontrons des caractères simiesques chez les vieux représentants de l'Humanité.

La doctrine de l'évolution se base évidemment sur des constatations de l'ordre matériel, mais il ne faudrait pas croire, cependant, qu'elle soit inspirée par le sectarisme. Darwin est resté déiste jusqu'à la fin de sa vie; le professeur Gaudry a démontré, par son exemple, qu'on pouvait être à la fois ardent transformiste et chrétien convaincu et pratiquant; d'éminents ecclésiastiques admettent sans hésitation les conséquences qui découlent des découvertes scientifiques, tout en conservant leur foi intacte. On ne saurait trop répéter, avec A. de Quatrefages, que le dogme et la science sont deux choses distinctes, qu'il ne faut jamais mêler.



UN SINGE ANTHROPOÏDE : L'ORANG-OUTAN.



UN SITE PRÉHISTORIQUE : LA GORGE D'ENFER ET LAUGERIE-BASSE DANS LA VALLÉE DE LA VÈZÈRE, PRÈS DES EYZIES (Dordogne). — CL. NEURDEIN.

## PREMIÈRE PARTIE

# LE PASSÉ DE L'HUMANITÉ

### CHAPITRE PREMIER

## L'ANCIENNETÉ DE L'HOMME

I. HISTORIQUE. — La conception que les Anciens se faisaient des débuts de l'Humanité a varié suivant le temps et suivant les lieux. Selon une légende très répandue, l'Homme aurait connu d'abord un *âge d'or*, ère d'abondance et de félicité parfaite. A cette heureuse période aurait succédé l'*âge d'argent*, durant lequel l'être humain jouissait encore d'un bonheur relatif. Puis vint l'*âge d'airain*, qui vit éclore l'injustice, l'esprit de rapine et les guerres. Enfin, la mentalité s'affaiblissant de plus en plus et la méchanceté remplaçant l'innocence du début, la nature devint de plus en plus ingrate : ce fut l'*âge de fer*.

Cette légende ne fut pas acceptée, cependant, par tous les vieux auteurs. Lucrèce, qui naquit vers l'an 95 avant notre ère et fut l'un des plus grands poètes et des plus grands penseurs qu'ait produits Rome, exposa des idées bien différentes dans son célèbre poème : *De la nature des choses*. Pour lui, l'Humanité a traversé une longue période de barbarie. Les premières armes de l'Homme furent ses mains, ses ongles et ses dents, auxquels il ajouta des pierres et des branches d'arbre. Plus tard, en possession du feu, il découvrit les propriétés du fer et de l'airain, mais l'emploi du fer précéda celui de l'airain. Horace nous dit, de son côté, que les êtres humains primitifs formaient un troupeau muet et hideux et qu'ils combattaient pour se procurer du gland et des tanières.

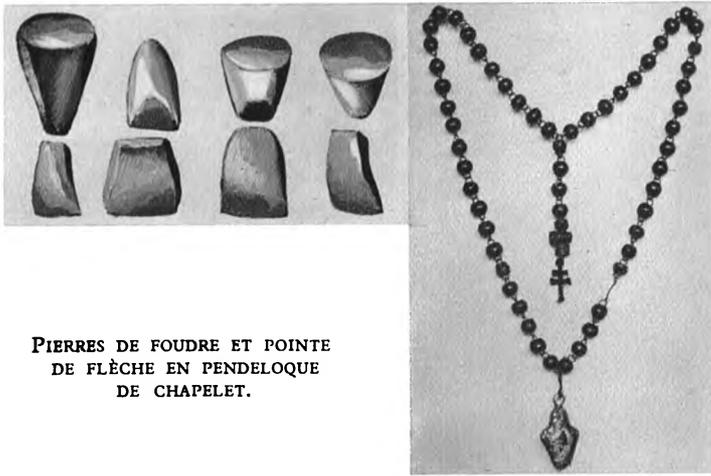
En adoptant les traditions bibliques, le christianisme fit revivre à peu près les légendes anciennes. L'âge d'or devint le paradis terrestre, et la faute de nos premiers parents mit rapidement fin à cette ère de félicité. La mentalité humaine s'affaiblissant de plus en plus, le déluge fut la punition de cet affaiblissement.

A quelle date les traditions bibliques fixent-elles la création d'Adam et d'Ève? Sur ce point, les commentateurs de la Bible ne sont pas plus d'accord que ne l'étaient les Anciens lorsqu'il s'agissait des débuts de l'Humanité. Un savant Oratorien, le P. Henri de Valroger, estime, comme Dortouz de Mairan, qui fut secrétaire de l'Académie des sciences, à soixante-dix ou soixante-quinze le nombre des systèmes chronologiques ayant pour but de déterminer le nombre d'années qui ont séparé la création de l'ère chrétienne; les évaluations oscillent entre 3700 et 7000 ans.

D'autres traditions remontent à une époque infiniment plus reculée. Qu'il nous suffise de rappeler celles des Égyptiens et celles des Chinois. Les premières embrassent une période d'au moins 30 000 ans et les secondes nous parlent d'événements qui se seraient passés il y a 130 000 ans.

Mais laissons de côté les légendes et les traditions et occupons-nous des documents qui ont permis aux savants de projeter la lumière sur la haute antiquité de l'Homme et les débuts de l'Humanité.

✽ Depuis longtemps, on connaissait de curieuses pierres, les unes parfaitement polies, les autres affectant la forme de pointes de lances ou de flèches. Les Grecs et les Romains les recueillaient avec soin — surtout les premières —, car ils leur attachaient des propriétés merveilleuses. Pour eux, ces pierres tombaient des nuages pendant les orages et ils les considéraient comme de précieux talismans. En raison de l'origine qu'ils leur attribuaient, ils les appelaient *céramies*, ce qui signifie *pierres de foudre* ou *pierres de tonnerre*. Certains faits étaient bien de nature à les confirmer dans leur croyance. Ainsi, lorsque Galba était gouverneur de l'Espagne Tarraconaise, il vit, un jour, la foudre tomber dans un lac de la région cantabrique; il fit fouiller le lac et on y découvrit douze pierres de tonnerre. Il regarda cette trouvaille comme un



PIERRES DE Foudre ET POINTE  
DE FLÈCHE EN PENDELOQUE  
DE CHAPELET.

message des dieux qui, par ce moyen, l'avertissaient qu'il serait empereur. Nous savons aujourd'hui que les céraunies étaient de simples haches en pierre polie dont nos ancêtres faisaient usage à l'époque où ils ne connaissaient pas les métaux. Leur présence dans le lac des Cantabres s'explique aisément, puisque, en beaucoup de points, l'Homme aimait alors à construire ses habitations sur des pilotis enfoncés au fond même des eaux.

Il n'est pas surprenant, en raison de l'origine qu'on leur attribuait, qu'on attachât un grand prix à de pareils talismans. L'Espagne paya comme tribut à Rome une pierre de foudre. Les diadèmes de quelques déesses étaient ornés de céraunies. Les guerriers germains en portaient sur leurs casques pour s'assurer la victoire.

Ces superstitions ont duré longtemps et persistent encore chez certains paysans de France, d'Italie, d'Écosse, etc. Au XII<sup>e</sup> siècle, Marbode, évêque de Rennes, certifiât qu'avec les pierres de foudre on pouvait gagner sa cause, triompher dans les combats, affronter les flots sans crainte d'un naufrage, se garantir de la foudre et en préserver sa maison, avoir de doux songes et un agréable réveil... L'énumération des propriétés surnaturelles des céraunies occupe une page entière de son livre.

Au Musée lorrain de Nancy, existe une hache en pierre polie qui a été apportée, au XVII<sup>e</sup> siècle, « à monseigneur François de Lorraine, Evêque de Verdun, par M. de Marcheville, ambassadeur pour le roi de France auprès du Grand Seigneur, laquelle pierre néphrétique — dit la vieille étiquette — portée au bras, ou sur les reins, a une vertu merveilleuse pour jeter et préserver de la gravelle, comme l'expérience le fait voire journellement ».

De nos jours, on rencontre, dans l'Aveyron, des bergers convaincus qu'une pierre de tonnerre préserve leurs troupeaux de la foudre. Il y a soixante ans, nous avons vu des paysans tourangeaux chercher un si précieux talisman dans une étable qui venait d'être incendiée par le fluide électrique. De belles pointes de flèche en pierre, montées en pendeloques ou en épingles de cravate, ou bien suspendues à un chapelet, sont encore parfois considérées comme des amulettes.

✽ Cependant, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un minéralogiste éminent, mort en 1593, avait découvert la véritable origine des céraunies : c'était Michel Mercati, premier médecin du pape Clément VIII et intendant du jardin des plantes du Vatican. Son livre ne fut publié qu'en 1717, par ordre de Clément XI. Il semble, toutefois, que déjà la vieille croyance aux pierres de foudre avait suscité des doutes dans quelques esprits. Quant à lui, il dit ceci : « La plupart des hommes croient que les céraunies sont projetées par la foudre. Ceux qui étudient l'histoire estiment qu'avant l'usage du fer, elles ont été détachées par un choc violent de silex très durs pour servir aux folies de la guerre; car les plus anciens des hommes ont eu pour couteaux des éclats de silex. »

Mercati rappelle que, d'après les auteurs sacrés, le fer était forgé avant le déluge par Tubalcaïn, mais il suppose que le grand cataclysme a pu faire perdre l'usage de ce métal et que l'Homme en a été réduit alors à se servir de la pierre.

En 1636, Boèce de Boot, qui ne connaissait naturellement pas les écrits de Mercati, puisqu'ils ne devaient être publiés que quatre-vingt-un ans plus tard, n'hésita pas, au risque d'être taxé de folie, à s'élever contre l'opinion des hommes de son temps qui considéraient les instruments de pierre comme « la fiesche de foudre ». Pour lui, ce n'étaient que des marteaux, des coins, des haches, des

socs de charrue, façonnés primitivement en fer et transformés en pierre par le temps.

✽ Bientôt, la vérité allait être découverte, mais ce ne fut pas sans peine qu'on la fit pénétrer dans les milieux officiels. En 1723, Antoine de Jussieu fit à l'Académie des sciences une communication dans laquelle il traitait *De l'origine et des usages de la pierre de foudre*. Après avoir rappelé les idées qui régnaient sur les céraunies, il ajoutait : « Mais aujourd'hui un peu d'attention à deux ou trois espèces de pierres qui nous viennent les unes des îles d'Amérique, les autres du Canada, est capable de nous détromper de ce préjugé, du moment que nous apprenons, à n'en pas douter, que les sauvages de ces pays-là se servent à différents usages de pierres à peu près semblables qu'ils ont taillées avec une patience infinie par le frottement contre d'autres pierres, faute d'aucun instrument de fer ou d'acier. » Il en concluait qu'avant la découverte des métaux, les habitants de la France et de l'Allemagne étaient des sauvages et que les pierres de foudre étaient les outils dont ils se servaient; ces outils, n'étant pas susceptibles de s'altérer, se retrouvaient entiers dans la terre. Ses arguments ne convainquirent pas l'Académie.

L'année suivante, le jésuite Lafitau soutint les idées de Jussieu en deux gros volumes consacrés à la comparaison des mœurs des sauvages américains « aux mœurs des premiers temps »; il n'eut guère plus de succès. En 1730, Mahudel reprit la thèse de Jussieu et de Lafitau devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres; on lui reprocha de ne point avoir exposé « les raisons qui prouvent l'impossibilité que ces pierres se forment dans les nues ».

✽ A la suite de fouilles exécutées en Allemagne, Eccard établit, dès 1750, une première division dans les âges préhistoriques, et, huit ans plus tard, un magistrat fort érudit, Goguet, déclarait nettement que l'âge du fer avait été précédé par un âge du cuivre « durci par la trempe et surtout par l'alliage », et que l'âge du cuivre avait été lui-même précédé par celui de la pierre. Un antiquaire danois, Thomsen, se mit à fouiller les vieux tombeaux de son pays et ses recherches confirmèrent pleinement les idées de Goguet. Mais les fouilles de Thomsen ne permettaient pas de fixer approximativement l'ancienneté des sépultures qu'il avait explorées. C'est à trois de ses compatriotes, Forchammer, Steenstrup et Worsaae, que devait revenir l'honneur de démontrer que l'Homme vivait en Danemark dès le début de l'époque géologique actuelle.

Avant d'exposer les recherches de ces savants, il est indispensable de résumer ce que la géologie nous enseigne sur l'histoire de notre planète.

II. NOTIONS SUCCINCTES DE GÉOLOGIE. — Si les astronomes sont dans le vrai, la terre a été d'abord une *nébuleuse*, puis passa à l'état d'*étoile*. Ces périodes n'intéressant pas le naturaliste, nous n'en parlerons pas.

D'après les idées admises généralement, notre planète fut d'abord une sphère liquide entourée d'une atmosphère contenant une énorme quantité de vapeur d'eau et, à l'état de vapeur également, tous les minéraux volatils à une température d'au moins 1 500 degrés. Par suite du refroidissement, une croûte solide se forma autour de la sphère et la vapeur d'eau condensée tomba sur cette croûte, qui se trouva entièrement recouverte d'une nappe aqueuse.

Dans cet Océan sans fin se déposèrent des matériaux solides qui constituèrent les premiers *terrains de sédiment*. A un moment donné, des terres émergèrent et peu à peu les continents empiétèrent sur les mers. Au début de cette première période, qui constitue l'*époque primaire*, la température était encore extrêmement élevée et les savants pensaient qu'aucun être organisé n'aurait pu vivre à la surface du globe. On croit, aujourd'hui, qu'il a existé alors des organismes d'une très grande simplicité.

Par suite de la formation de nouveaux dépôts sédimentaires, de soulèvements et d'affaissements partiels, l'aspect de la terre s'est modifié progressivement. Dans cette évolution du globe, les géologues et les paléontologistes distinguent des époques, qualifiées de *secondaire*, de *tertiaire*, de *quaternaire*, chacune d'elles étant caractérisée par la nature des terrains qui se sont formés pendant sa durée et par les plantes et les animaux qui ont existé. Il est, en effet, absolument démontré que les êtres organisés se sont succédé dans un ordre régulier, les plus simples étant apparus les premiers. Au commencement de l'*époque primaire*, ils étaient d'une telle simplicité qu'ils ne consistaient parfois qu'en de petits amas de cellules. Des mollusques, des annélides, des crustacés, des insectes apparurent successivement. Ce furent ensuite les poissons cartilagineux, les batraciens et les premiers reptiles.

A l'époque secondaire, les formes animales se multiplièrent. Ce fut l'ère des reptiles marins et terrestres de taille gigantesque (Diplodocus, Iguanodon, etc.), mesurant parfois 25 mètres de longueur. On estime que l'un d'eux, le *Broniosauve*, devait peser environ 20 tonnes. Au milieu de cette époque apparut un curieux animal, l'*Archéoptéryx*, qui tenait à la fois de l'oiseau et du reptile. A la fin, de petits Mammifères, de la grosseur du rat, firent leur apparition.

La température avait diminué progressivement ; elle était encore chaude, néanmoins, à l'époque tertiaire ; c'est ce que prouvent les nombreuses espèces animales qui vivaient alors dans nos contrées. A côté de grands Oiseaux, nous trouvons de grands Mammifères : Hippopotames, Rhinocéros, Proboscidiens (notamment des Mastodontes) et des Singes.

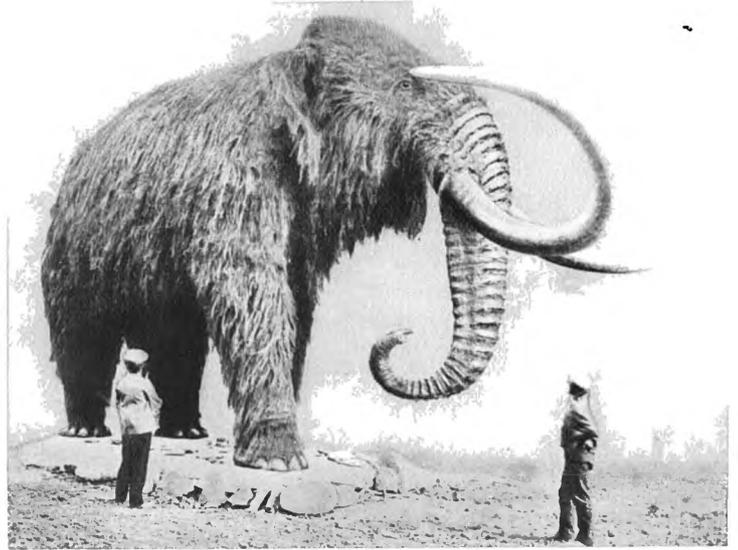
L'apparition de types de plus en plus élevés, au fur et à mesure que s'écoulent les siècles, doit faire penser que l'Homme, le plus élevé de tous les Mammifères au point de vue organique, a dû apparaître le dernier. Mais des Singes supérieurs, qui se placent bien près de lui, vivant déjà à l'époque tertiaire, on doit se demander si des êtres humains n'ont pas existé dès cette époque. C'est une question que nous examinerons plus loin.

A l'époque quaternaire, des changements sont survenus à diverses reprises dans le climat et dans la faune. Au début, la température était plus élevée que de nos jours : des Hippopotames, des Éléphants, des Rhinocéros très voisins de ceux qui vivent actuellement dans les pays chauds prospéraient dans notre propre pays.

Survint ensuite une période de grands froids. De puissants glaciers, qui atteignaient jusqu'à 1 600 mètres d'épaisseur, recouvrirent les montagnes de l'Europe. Toute la Scandinavie, le Danemark, la Hollande, une partie des Îles Britanniques, de l'Allemagne et de la Russie disparaissaient sous la glace. Durant cette période glaciaire, il y eut des alternances d'extension et de retrait des glaciers. D'ailleurs, le climat n'était pas partout aussi rigoureux, car dans les plaines vivaient un grand nombre d'herbivores et de carnassiers. On est un peu surpris de constater que, pendant la période froide, une Hyène et un Lion de grande taille, dont les squelettes ressemblent à ceux de l'Hyène tachetée et du Lion actuels d'Afrique, aient vécu chez nous, de même que l'Éléphant à défenses recourbées ou Mammouth et le Rhinocéros à narines cloisonnées. Toutefois, pour ces deux derniers animaux, la surprise a cessé le jour où l'on a découvert, dans les glaces de la Sibérie, leurs restes qui s'y sont parfois conservés comme dans un appareil frigorifique. Nous avons su alors qu'ils étaient préservés contre le froid, non seulement par l'épaisseur de leurs téguments, mais aussi par une épaisse toison feutrée.

A la fin de l'époque quaternaire, la faune de notre pays comptait le Renne, l'Antilope saïga, le Bœuf musqué, le Glouton, c'est-à-dire les animaux qui caractérisent actuellement la faune des steppes et des toundras des régions boréales. Il faut en conclure que le climat était à la fois sec et froid.

✽ En se basant sur les variations de la faune, du climat et des phénomènes géologiques durant l'époque quaternaire, on peut diviser, avec M. Boule, l'époque quaternaire en diverses périodes : 1<sup>o</sup> au début, la période de l'Hippopotame ou Quaternaire inférieur, avec climat doux ; 2<sup>o</sup> la période du Mammouth, correspondant au



ÉPOQUE PLÉISTOCÈNE : RECONSTITUTION DU MAMMOUTH.

Quaternaire moyen, dont le climat a été froid et humide, ainsi que le dénote la grande extension des glaciers à ce moment ; 3<sup>o</sup> la période du Renne, à climat froid et sec. Nous démontrons que l'Homme a vécu pendant toute l'époque quaternaire et qu'on en suit les traces jusqu'à la période de l'Hippopotame, inclusivement.

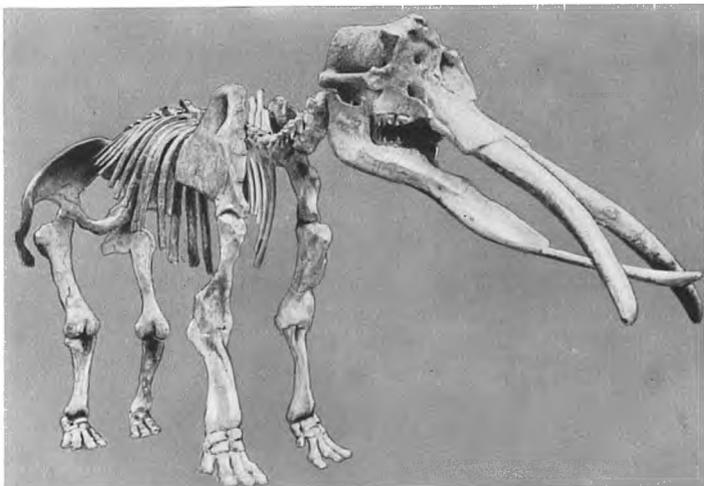
✽ Après la dernière période du Renne, d'appréciables changements se produisent dans les conditions climatiques, dans la faune et dans la flore. La température s'adoucit, les glaciers fondent en grande partie, découvrant peu à peu les régions septentrionales de l'Europe qui avaient été ensevelies sous la glace ; le climat devient voisin de celui dont nous jouissons aujourd'hui. La répercussion de ce changement climatique se fait sentir sur les végétaux et les animaux ; la flore est semblable à celle que nous avons sous les yeux ; de même que la faune. Parmi les espèces animales, il en est qui, ne pouvant s'adapter au milieu nouveau, s'éteignent sur place ; quelques-unes émigrent pour trouver en d'autres contrées ou sur les hauteurs des conditions en harmonie avec leur organisme ; d'autres enfin résistent, non sans subir généralement quelques modifications organiques. En somme, c'est une époque toute nouvelle qui commence.

Cependant, pour la plupart des géologues, l'époque actuelle n'est que la continuation de l'époque quaternaire. Tous les savants admettent qu'aucune séparation tranchée n'existe entre une époque et celle qui l'a suivie et, néanmoins, ils établissent des divisions. De la fin de l'époque tertiaire au début du Quaternaire, la transition est tellement insensible qu'on ne sait à quel moment il convient de faire terminer la première époque et commencer la suivante. Entre la fin de l'âge du Renne et l'époque actuelle, les changements sont beaucoup plus accusés et, par suite, une division s'impose. C'est ce que reconnaissent implicitement ceux des naturalistes qui n'arrêtent pas le Quaternaire à la fin de l'âge du Renne, car ils sont obligés de faire quand même une coupure : pour eux, les trois premières périodes du Quaternaire constituent le *Pléistocène* ; à celle que nous appelons, avec la majorité des préhistoriens et des archéologues, l'époque actuelle, ils donnent le nom d'*Holocène*. En somme, la discussion porte sur les mots plutôt que sur les faits.

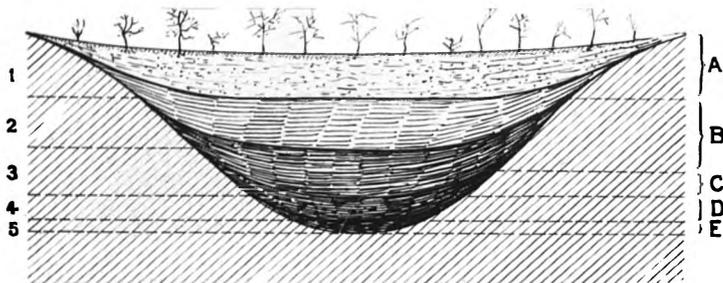
Cette petite digression était indispensable. Nous emploierons souvent, dans la première partie du présent ouvrage, les expressions « quaternaire », « époque actuelle », et il était nécessaire de préciser le sens que nous attachons à ces termes.

La vraie méthode, quand on aborde la question de l'ancienneté de l'Homme, c'est, évidemment, de partir du présent et de remonter aussi loin que possible dans le passé. Pour affirmer l'existence d'un être humain à une époque déterminée, point n'est besoin d'en découvrir les restes ; un fragment de poterie, une simple pierre ou un os portant des traces incontestables de travail, une gravure, une ébauche de sculpture, si grossière qu'elle soit, constituent des preuves tout aussi convaincantes. Il suffit que l'âge en soit établi de façon à défier la critique.

Passons maintenant à l'examen des faits qui prouvent que l'apparition de l'homme à la surface de la terre remonte à une haute antiquité.



FAUNE TERTIAIRE : LE *Mastodon angustidens* DE SANSAN (Gers).  
COLL. M. H. N.



COUPE D'UN MARAIS TOURBEUX (Skovmose) DU DANEMARK : 1, couche de végétaux actuels ; 2, couche des chênes ; 3, couche des pins ; 4, couche des mousses polaires ; 5, argile.

A, objets de l'âge du fer ; B, objets de l'âge du bronze ; C, objets de l'âge de la pierre polie ; D, objets en pierre taillée ; E, couche stérile.

III. PREUVES DE L'EXISTENCE DE L'HOMME DÈS LE DÉBUT DE L'ÉPOQUE ACTUELLE. — En 1847, la Société des antiquaires du Nord chargea trois savants, Forchammer, Steenstrup et Worsaae, d'explorer des gisements qui pouvaient fournir des renseignements sur l'ancienneté de l'Homme en Danemark. Une association de trois spécialistes aussi éminents ne devait pas tarder à aboutir à des résultats du plus haut intérêt. Leurs premières recherches portèrent sur les *kjökkenmøddings*.

✿ Les archéologues danois appliquent ce nom, qui signifie débris de cuisine, à de petites collines qui existent le long des rivages de leur pays et mesurent de 100 à 300 mètres de longueur sur 45 à 60 mètres de largeur et de 1 à 3 mètres de hauteur. L'une d'elles était surmontée d'un moulin à vent. Les savants danois y ont pratiqué des fouilles et ont constaté que ces monticules sont formés surtout par une accumulation de coquilles comestibles, principalement d'huîtres de grande taille, de moules, de bucardes, de bigorneaux. Au milieu de ces coquilles, ils ont rencontré de nombreux ossements d'animaux, parfois brisés intentionnellement comme pour en extraire la moelle, parfois en partie brûlés. Les ossements proviennent de Mammifères, d'Oiseaux et de Poissons ; tous les Mammifères et les Oiseaux appartiennent à des espèces sauvages, à l'exception du Chien, qui était déjà domestiqué, ce qui ne l'empêchait pas d'être parfois mangé. Il est à noter que les animaux dont les restes ont été découverts comptent tous des représentants à notre époque, mais que, cependant, le grand Pingouin et le Coq de bruyère ne vivent plus en Danemark depuis longtemps. Il en est de même du Renne dont Steenstrup a recueilli quelques débris.

Les archéologues danois ont tiré de leurs observations la conclusion qu'ils se trouvaient en présence des restes des repas d'une population préhistorique qui vivait de la pêche et de la chasse. De cette population, dont l'existence était encore démontrée par des amas de cendres et de charbons au milieu des dépôts, ils ont découvert l'industrie. Elle consistait en instruments de pierre, généralement taillés grossièrement, parfois polis sur une partie de leur surface. Aucune trace de métal n'a été découverte dans les *kjökkenmøddings*.

✿ Si intéressantes que soient les recherches effectuées par Forchammer, Steenstrup et Worsaae, dans les collines dont il vient d'être question, elles n'ont pas l'importance de celles que ces mêmes savants ont pratiquées dans les marais tourbeux de leur pays.

En Danemark, existent de nombreux gisements de tourbe qui s'est accumulée lentement dans de grandes dépressions en forme d'entonnoir. D'après la nature de la tourbe, dont l'épaisseur atteint et dépasse même parfois 10 mètres, les Danois distinguent trois sortes de tourbières, qu'ils appellent *engmose* (marais à prairies), *lingmose* (marais à bruyères), *skovmose* (marais à forêts) ; nous ne nous occuperons que de cette dernière catégorie.

En explorant couche par couche les *skovmose*, les archéologues ont constaté que les couches superficielles de tourbe renferment des hêtres, des bouleaux, des aunes, des noisetiers, des bruyères, c'est-à-dire la flore actuelle du pays. Au-dessous, se rencontre une autre couche compacte dont l'arbre caractéristique est le chêne, qui ne se trouve plus actuellement dans la contrée. Plus profondément se montre le pin sylvestre qui a disparu également du Danemark, où il devait croître lorsque vivait le Coq de bruyère découvert dans les *kjökkenmøddings*, cet oiseau faisant sa nourriture favorite des bourgeons du pin. Puis vient une couche renfermant des plantes aquatiques parfaitement reconnaissables et des

mousses qui, de nos jours, ne se rencontrent plus que sous le cercle polaire. Enfin, le fond de la cuvette est recouvert d'une couche d'argile. Ce qu'il importe de noter, c'est la parfaite stratification des couches de tourbe. Les arbres qui poussaient sur les parois des excavations se sont renversés en mourant et ont entrecroisé leurs branches, contribuant ainsi à maintenir le tout en place. Des objets tombés à la surface de la tourbe en formation ne pouvaient guère pénétrer dans les couches sous-jacentes. Or, l'Homme fréquentait les *skovmose* et y égarait des outils, de sorte que les tourbières danoises sont devenues, suivant les expressions d'A. de Quatrefages, « des espèces de musées chronologiquement stratifiés, où chaque génération a laissé sa trace dans la tourbe contemporaine ». Voyons en quoi consistent ces traces.

Dans la couche superficielle, on rencontre des instruments en fer. La couche des chênes et la partie supérieure de la couche des pins contiennent des instruments en bronze. Le reste de la couche des pins ne livre que des instruments en pierre, souvent fort beaux, parfois admirablement polis dans la partie supérieure, moins soignés au fur et à mesure qu'on descend. Quant à la couche des mousses, elle fournit des outils en pierre grossièrement taillés et quelques bois ou ossements de Renne.

Il est difficile de trouver des preuves plus convaincantes de la succession des âges de la pierre, du bronze et du fer. Mais les observations de Forchammer, Steenstrup et Worsaae permettent de tirer de leurs découvertes quelques déductions nouvelles relatives à l'ancienneté de l'Homme en Danemark. Elles démontrent en effet qu'il y vivait dès l'époque où les premières couches de tourbe se sont déposées dans les *skovmose*. Or, à cette époque, le climat était froid et humide. La température basse est dénotée par l'existence des mousses, qui croissent maintenant dans les régions boréales, et du Renne, qui, lui aussi, prospère dans les contrées les plus septentrionales des continents. L'humidité est prouvée, d'une part, par la présence d'algues dans la couche inférieure et par la formation des tourbières elles-mêmes, formation qui est d'autant plus intense que le climat est plus humide. Or, ces conditions se sont réalisées en Danemark au début de la période géologique que nous traversons, lorsque, par suite du réchauffement relatif de la température qui régnait à la fin de l'époque quaternaire, les glaciers qui couvraient antérieurement tout le nord de l'Europe, notamment le grand glacier scandinave, commencèrent à fondre et à se retirer peu à peu vers les régions septentrionales. De la fonte des glaciers résulta une grande abondance d'eau, et des terres, telles que le Danemark, auparavant ensevelies sous la glace, devinrent habitables. Le Renne, qui, jusque-là, trouvait chez nous des conditions favorables à son existence, gagna les terres nouvelles, dont le climat encore froid convenait mieux à son organisme.

En somme, les découvertes faites dans les *skovmose* prouvent d'une façon indéniable l'existence de l'Homme en Europe occidentale à l'aurore même de la période actuelle. A cette époque, ce n'était pas seulement en Danemark, mais en France, en



INSTRUMENTS PRÉHISTORIQUES EN PIERRE TAILLÉE OU POLIE. — COLL. M. H. N.



UN EMPLACEMENT DE STATION LACUSTRE : LE LAC DU BOURGET (Savoie).



STATION LACUSTRE ACTUELLE : UN VILLAGE MALAIS, PRÈS DE SINGAPOUR.

Suisse, etc., que se formaient de grandes tourbières, et partout l'être humain y a laissé ses traces. Nous avons choisi comme exemple celles du Danemark parce qu'elles sont les plus démonstratives.

Est-il possible d'aller plus loin et d'évaluer approximativement le nombre de siècles qui se sont écoulés depuis l'époque où nous sommes arrivés ? C'est un point que nous examinerons bientôt.

§ Lorsque les eaux d'un torrent aboutissent à une surface horizontale, elles déposent les matériaux solides qu'elles roulaient et qui constituent des cônes (appelés *cônes de déjection* par les géologues), dont l'épaisseur s'accroît d'année en année. Ce phénomène s'est produit avec une grande intensité au début de notre époque, alors que les torrents étaient singulièrement grossis par les pluies et la fonte des glaces. Parmi les objets entraînés par les eaux, il peut s'en trouver qui ont été façonnés par l'Homme; c'est ce que l'on constate, par exemple, en Suisse, à la Tinière, près du rivage actuel du lac Léman.

Pour la construction d'une ligne de chemin de fer, une vaste tranchée de 133 mètres de longueur sur 7<sup>m</sup>,70 de profondeur a été ouverte dans le cône et, sur les parois de la tranchée, on a pu reconnaître un certain nombre de couches nettement superposées. A une faible profondeur, qu'il est impossible de préciser parce que la superficie du dépôt n'était pas intacte, on a trouvé des tuiles et une médaille romaines. A 3 mètres, on a recueilli des poteries non vernissées et une pince en bronze. A 6 mètres de la surface, gisaient des morceaux de charbon, des os brisés et des poteries grossières qu'on peut rapporter à l'âge de la pierre.

Nous n'insisterons pas sur cette découverte qui montre simplement la succession des industries, pas plus que sur celles, extrêmement nombreuses, qui ont été faites dans des grottes naturelles ou artificielles, dans des camps retranchés, dans des dolmens, des fonds de cabanes, des cachettes, des ateliers en plein air dans lesquels on travaillait la pierre, comme celui du Grand-Pressigny, en Indre-et-Loire, et qui se réfèrent soit à l'époque de la pierre polie, soit à l'âge du bronze. Elles ont fourni de précieux renseignements sur nos ancêtres préhistoriques, leur genre de vie, leurs mœurs, mais souvent elles ne permettent pas de préciser leur ancienneté.

§ Il n'en est pas tout à fait de même des *cités lacustres*. On appelle ainsi les groupements d'habitations élevées sur des pilotis enfoncés au fond des lacs et dont les restes ont été découverts en Suisse, en France (lac du Bourget), en Italie, en Bavière, etc. Au temps d'Hérodote, il en existait en Roumélie. De nos jours, on en rencontre encore au Dahomey, en Malaisie, dans l'Amérique du Sud, en Nouvelle-Guinée et même en Portugal.

Depuis longtemps, les pêcheurs de Suisse, de France et d'Italie se désolaient de voir leurs filets déchirés par des pieux fichés au

fond des eaux et qui faisaient une saillie de 50 à 60 centimètres au-dessus de la vase, mais ils ne s'en expliquaient pas la présence. Pendant l'hiver exceptionnellement sec de 1853-1854, les eaux du lac de Zurich s'abaissèrent considérablement et laissèrent à découvert une assez large bande auparavant submergée. Les habitants du village de Meilen en profitèrent pour en extraire du limon, qui constitue un excellent engrais. Ils rencontrèrent une grande quantité de pieux, au milieu desquels ils découvrirent des instruments de pierre, de la poterie très grossière, une petite hachette de bronze et un bracelet fait d'un fil de laiton. Le Dr Keller, informé de la trouvaille, se rendit sur les lieux et fut convaincu qu'il se trouvait en présence d'un ancien village lacustre, construit sur pilotis, dont les habitants connaissaient déjà l'usage du bronze. Depuis, de nombreuses découvertes du même genre ont été faites qui ont entièrement confirmé cette opinion. A Morges, par exemple, sur le lac de Genève, les pilotis occupent une surface de 60 000 mètres carrés. A Wangen, sur le lac de Constance, on a compté plus de 40 000 pieux, et ailleurs leur nombre dépasse 100 000. Il s'agit donc parfois de grands villages, de véritables cités.

Toutes ces cités ne datent pas de la même époque; il en est qui, comme celle de Meilen, contiennent des objets de bronze avec des instruments en pierre souvent polis; d'autres ne livrent que des instruments en pierre et en os. Ces dernières sont donc plus anciennes que les autres, et leur mode de construction l'indique. Les pieux qui supportaient les habitations sont de simples troncs d'arbre non dégrossis, appointés au feu, tandis que dans les cités lacustres — qu'on appelle aussi des *palafittes* (du mot italien *palafitti*, pilotis) — qui datent de l'âge du bronze, les arbres étaient fendus en quatre et les assemblages des traverses avec les pieux étaient pratiqués au moyen de mortaises. Sur les traverses, on établissait un plancher qui supportait des cabanes rondes ou carrées, dont les parois étaient en branches et en terre glaise et le toit en paille. On a rencontré quelques restes de ces habitations qui, en partie détruites par des incendies, s'étaient écroulées au fond des eaux avec leur contenu et qui se sont conservées dans la vase tourbeuse, ce qui a permis d'en reconstituer le type.

§ Les cités lacustres présentent un intérêt particulier, car, en se basant sur certaines découvertes les concernant, les préhistoriens ont pu tenter d'en déterminer l'âge.

Il est évident que ces cités, élevées au-dessus des eaux, vraisemblablement dans un but de défense, étaient situées à quelque distance du rivage. Les habitants y accédaient au moyen de barques ou par des ponts dont on a rencontré plusieurs fois des vestiges. L'intervalle qui les séparait des rives des lacs a été en diminuant par suite d'un phénomène bien connu qui, en géologie, porte le nom d'*atterrissement*; voici en quoi il consiste. Les eaux qui se déversent dans les lacs y entraînent des matériaux de toute sorte (boue, cailloux, bois, etc.), surtout aux époques où les torrents et



HABITATIONS CONSTRUITES SUR PILOTIS, EN NOUVELLE-GUINÉE.

les rivières coulent à pleins bords. Ces matériaux, qui se déposent au fond et sur les rives des lacs, en diminuent peu à peu la capacité, de sorte que la distance entre les vieilles cités et le rivage va elle-même en diminuant. Nous en avons une preuve palpable dans le fait que la vieille abbaye de Saint-Jean, construite en l'an 1100 sur le bord du lac de Bienné, s'en trouve aujourd'hui à 400 mètres au moins; le rivage a donc reculé d'environ 50 mètres par siècle. Or, au pont de la Thièle, à près de 4 kilomètres du lac, on a découvert les pilotis d'une ancienne cité lacustre qu'il faudrait dater de 7 000 à 8 000 ans. Ces chiffres n'ont assurément rien de rigoureux. Pour qu'on puisse y attacher une confiance absolue, il serait nécessaire d'avoir la preuve que le phénomène de l'atterrissement a suivi une marche régulière dans le cours des siècles. Et même, si la démonstration en était faite, on serait amené à augmenter l'ancienneté que donne le calcul, car il est bien évident que, la capacité du lac étant plus grande autrefois, il fallait plus de matériaux qu'aujourd'hui — et par conséquent plus de temps — pour faire reculer ses rives d'une quantité déterminée.

Les mêmes réserves s'appliquent aux tourbières du Danemark, dont on a cherché à évaluer l'ancienneté des couches, renfermant des traces de l'Homme. En effet, l'accroissement annuel des couches de tourbe varie dans la proportion de 1 à 10 au moins suivant les localités. En outre, une épaisseur d'un mètre, par exemple, de la tourbe compacte du fond représentait primitivement une hauteur qu'il est impossible d'évaluer, mais qui était incontestablement beaucoup plus considérable qu'après son tassement.

Un ingénieur suisse, Forel, a eu recours à un procédé qui n'est pas plus que les autres à l'abri de la critique. Il a calculé la quantité de limon que les eaux du Rhône charrient, avant de se jeter dans le lac Léman, pendant les quatre-vingt-dix jours d'été. Estimant que le phénomène de l'atterrissement a commencé au début de l'époque actuelle et que la capacité du lac était trois fois plus considérable qu'aujourd'hui, il est arrivé à la conclusion qu'il a fallu environ 100 000 ans pour en combler le tiers. Mais il n'a tenu aucun compte des matériaux apportés par les autres cours d'eau ni de la quantité infiniment plus notable de sédiments charriés par le Rhône lui-même durant l'hiver. Il reconnaît d'ailleurs que, s'il avait fait entrer en ligne ces différents facteurs, ce n'est pas à 100 000 ans qu'il faudrait remonter pour marquer le début de l'époque à laquelle nous avons pu constater l'existence de l'homme, mais à une date sensiblement postérieure.

Lyell a tenté à son tour d'arriver à quelque précision. Il a noté que les chutes du Niagara reculent d'environ un pied par année et qu'elles se trouvent actuellement à plus de sept milles de l'emplacement qu'elles occupaient au commencement de l'époque que nous traversons; il en a conclu que le phénomène a débuté il y a à peu près 37 000 ans.

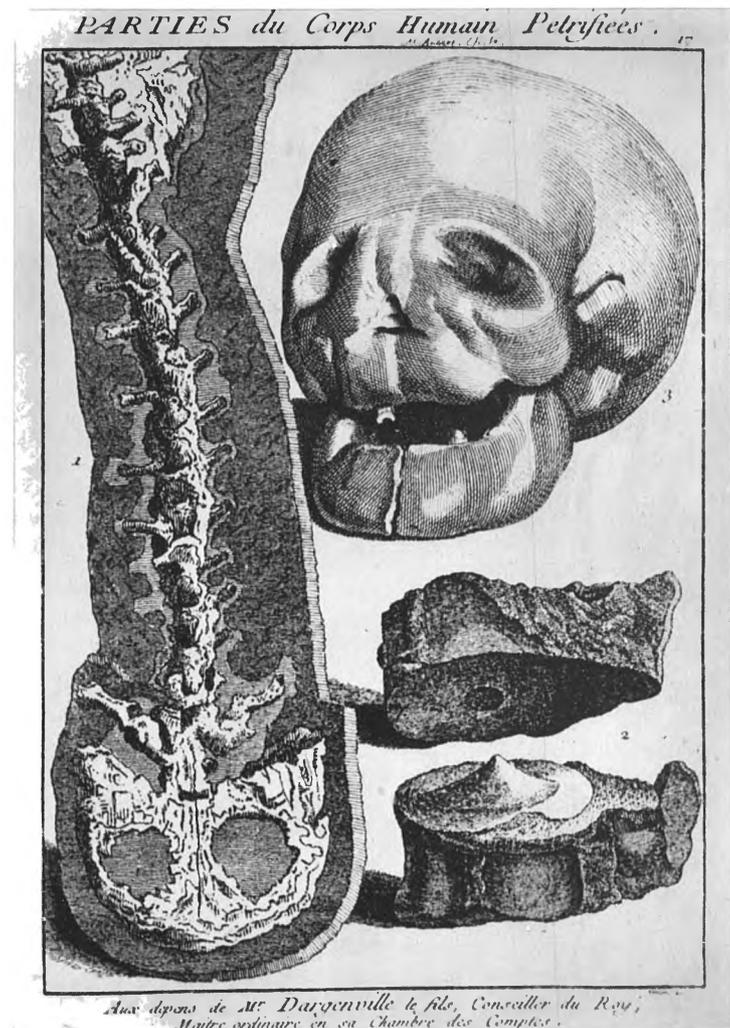
Tous ces chiffres — et bien d'autres — donnés par les auteurs prouvent le peu de confiance qu'on peut avoir dans les calculs qui ont été effectués. Le chronomètre qui a donné les résultats peut-être les plus voisins de la vérité semble être celui qui est basé sur la distance qui sépare aujourd'hui les pilotis du pont de la Thièle du lac de Bienné. Mais le chiffre obtenu par ce moyen (7 000 à 8 000 ans) étant incontestablement trop faible, on peut, pour fixer les idées, admettre que l'Homme qui a connu le début de l'époque actuelle vivait, dans l'Europe occidentale, il y a 10 000 à 12 000 ans, ces chiffres n'étant encore que très approximatifs.

Nous nous en tiendrons, pour ce qui concerne la période géologique que nous traversons, aux quelques données qui précèdent. Les observations que nous avons résumées sont devenues classiques, et si de nombreuses observations nouvelles ont été faites, il n'en est aucune qui soit plus démonstrative que celles que nous avons rapportées; c'est pour ce motif que nous les avons choisies. Elles prouvent, d'une façon incontestable et incontestée, que l'Homme existait longtemps avant les temps historiques. Nous allons voir que nous sommes encore bien loin des débuts de l'Humanité.

#### IV. L'HOMME FOSSILE. PREUVES DE L'EXISTENCE DE L'HOMME PENDANT L'ÉPOQUE QUATERNAIRE.

— S'il a fallu du temps pour faire pénétrer dans les esprits l'idée que l'Homme avait vécu à une époque fort antérieure à l'histoire et qu'il ne se servait alors que d'instruments en pierre, en os et, sans doute, en bois, il en a fallu bien davantage pour faire admettre l'existence de l'Homme fossile. On a souvent reproché à Cuvier d'avoir nié que l'être humain ait pu vivre à une époque antérieure à celle que nous traversons; cette accusation n'est pas justifiée: notre grand naturaliste a simplement soutenu qu'on n'avait aucune preuve de la contemporanéité de l'Homme et des espèces animales éteintes qu'il réussissait à reconstituer. Il est mort avec la conviction qu'on n'avait pas découvert cette preuve et, sur ce point, il était dans l'erreur. On s'explique aisément le scepticisme de l'éminent savant: dans les ossements qu'on prétendait provenir d'hommes fossiles, il reconnaissait tantôt les os d'un Éléphant ou d'un Cétacé, tantôt ceux d'une Tortue ou d'une grande Salamandre.

Il est nécessaire, avant tout, de bien se mettre d'accord sur la signification du mot « fossile ». Il s'applique à tout être organisé, plante ou animal, qui a vécu avant le début de la période actuelle. L'espèce peut s'être éteinte (Éléphant antique, Mammouth, Rhinocéros de Merck, Rhinocéros à narines cloisonnées, etc.), ou bien compter encore des représentants, soit sur place (Homme), soit dans des contrées où ils ont émigré (Renne, Antilope saïga, etc.). Dans le cas où l'espèce est encore représentée, tous les individus qui ont vécu à une époque antérieure à la nôtre et dont les restes se rencontrent dans de vieilles couches de terrain



non remaniées doivent être considérés comme fossiles. S'il s'agit d'un os, sa structure et, surtout, sa composition chimique sont d'ordinaire profondément altérées. Les substances organiques disparaissent toujours au bout d'un temps qui varie suivant la nature du sol dans lequel l'os a séjourné : elles sont remplacées par des substances minérales solubles qui pénètrent plus ou moins rapidement dans la matière osseuse. Mais cette « fossilisation » ne saurait servir à déterminer l'ancienneté d'un débris animal, puisqu'elle dépend essentiellement de la composition du terrain où l'ossement s'est trouvé enfoui.

En ce qui concerne l'Homme fossile, il n'est nullement indispensable de découvrir ses restes osseux pour affirmer son existence. Il suffit de rencontrer un objet quelconque façonné par lui, à la condition que cet objet ait été recueilli dans une couche bien datée qui n'ait jamais subi de remaniement. Or, les trouvailles de cette nature sont aujourd'hui si nombreuses que l'existence de l'Homme pendant toute l'époque quaternaire ne peut faire le moindre doute.

✽ En 1797, un Anglais, John Frère, avait recueilli des silex taillés dans une couche de terrain qui renfermait des ossements d'animaux appartenant à des espèces éteintes. Il en conclut que ces silex devaient remonter « à une période certainement très reculée, bien plus lointaine que le monde actuel ». Son observation passa inaperçue.

Avant la mort de Cuvier, survenue en 1832, des naturalistes anglais (Buckland) et français (de Christol, Émilien Dumas, Marcel de Serres, Tournal) avaient entrepris de fouiller les dépôts qui s'étaient accumulés dans les cavernes pendant l'époque quaternaire; ils y avaient rencontré des silex taillés et des ossements humains associés à des restes de Renne, d'Hyène et d'autres animaux qui, chez nous, caractérisent cette époque. Tournal comprit tout de suite l'importance de ces trouvailles, car, en 1829, il écrivait que la géologie seule pouvait désormais « nous donner quelques notions sur l'époque de la première apparition de l'Homme sur le globe terrestre ».

Les découvertes de nos compatriotes n'eurent pas alors un grand retentissement, pas plus que celles de Schmerling qui, dans les cavernes de la province de Liège, avait recueilli des ossements

humains gisant à côté des restes d'Hyène et de Rhinocéros, ainsi que des silex et des os travaillés. En 1833, il publiait un travail intitulé : *Recherches sur les ossements des cavernes de la province de Liège*, dans lequel on lit cette phrase : « Si même nous n'avions pas trouvé des ossements humains dans des conditions tout à fait favorables pour les considérer comme appartenant à l'époque antédiluvienne, ces preuves nous auraient été fournies par les os taillés et les silex façonnés. »

Malgré tout, l'idée de la haute antiquité de l'espèce humaine ne faisait guère de chemin. Il fallut toute la persévérance de Boucher de Perthes pour la faire accepter par les savants et le public.

✽ Directeur des douanes à Abbeville, Boucher de Perthes s'était passionné dès sa jeunesse pour les antiquités de toutes sortes. De grands travaux ayant entamé des couches d'alluvions dans lesquelles gisaient des restes d'animaux fossiles, il les suivit avec attention. En 1838, il y recueillit deux instruments grossièrement taillés, mais incontestablement travaillés par l'Homme. En 1846, il avait déjà collectionné une quantité suffisante d'instruments en pierre, rencontrés dans des couches d'alluvions quaternaires intactes, qui renfermaient des ossements d'espèces animales disparues, pour proclamer qu'il avait les preuves de l'existence de l'Homme « antédiluvien ». Il publia alors un volume intitulé : *De l'industrie primitive ou des arts à leur origine*, dans lequel, à propos des pierres façonnées par « l'Homme antédiluvien », il s'exprimait ainsi : « Dans leur imperfection, ces pierres grossières n'en prouvent pas moins l'existence de l'Homme aussi sûrement que l'eût fait tout un Louvre. » Nous avons à peine besoin de faire remarquer que l'Homme antédiluvien de Boucher de Perthes n'est autre que celui qui est qualifié aujourd'hui du nom d'Homme fossile.

Les déclarations du directeur des douanes d'Abbeville furent accueillies par du dédain ou des railleries dans le monde officiel. L'Académie des sciences, notamment, se montrait franchement incrédule. Son secrétaire perpétuel, Elie de Beaumont, qui prétendait que de grands orages éclatant tous les mille ans bouleversaient les couches de terrain jusqu'à une certaine profondeur, se demandait si les instruments recueillis à Abbeville n'étaient pas l'œuvre des Romains. Trente ans plus tard, un autre académicien nous déclarait que les instruments en pierre les plus primitifs dataient du moyen âge.

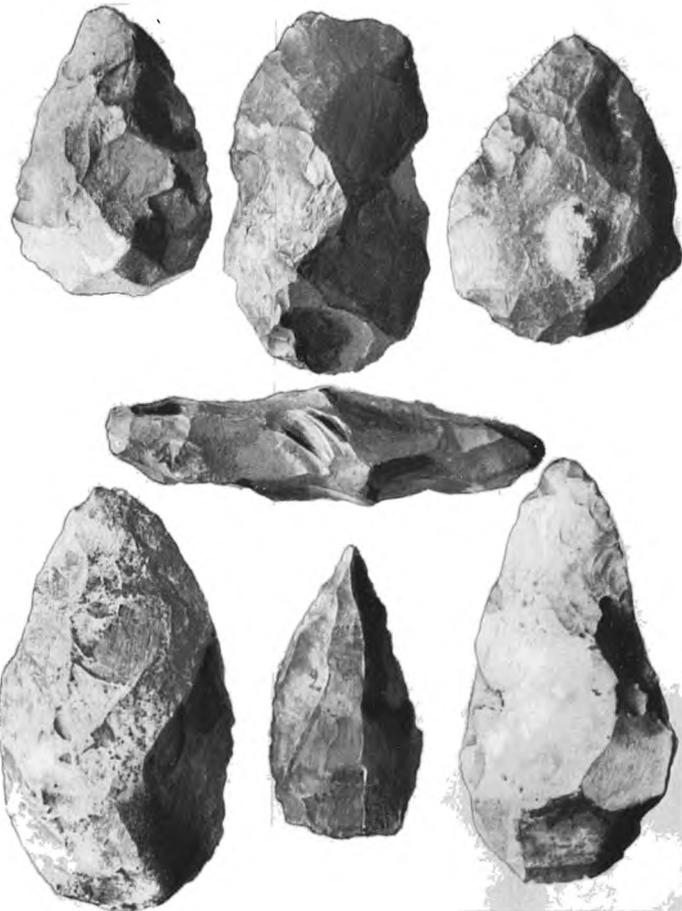
Rien ne découragea Boucher de Perthes. Soutenu par de rares savants, il persévéra dans ses recherches. En 1853, le D<sup>r</sup> Noulet, de Toulouse, faisait, dans la Haute-Garonne, une découverte qui confirmait celles faites dans la Somme. En 1854, ce fut au tour du D<sup>r</sup> Rigollot de recueillir à Saint-Rigoul des instruments semblables à ceux d'Abbeville. En 1859, Albert Gaudry réussit à extraire lui-même neuf de ces instruments de pierre, qu'on désigne sous le nom de « haches », qui étaient engagés dans le diluvium.

Impressionnés par ces trouvailles, d'éminents savants anglais — John Evans, Falconer, Flower, Lyell, Prestwich — se rendirent dans la Somme afin d'étudier la question sur place; ils s'en retournèrent convaincus de la justesse des conclusions de Boucher de Perthes. Le nombre des hommes de science qui se rangeaient à l'opinion du découvreur s'accroissait d'année en année; toutefois la discussion reprit en 1863, lorsque Boucher de Perthes annonça qu'une mâchoire humaine venait d'être rencontrée dans les alluvions quaternaires de Moulin-Quignon. Un véritable congrès, comprenant les savants les plus qualifiés de France et d'Angleterre, se réunit alors dans la Somme et, si quelques réserves furent formulées à propos de la mâchoire, la contemporanéité de l'Homme et des Mammifères quaternaires était désormais hors de conteste aux yeux de naturalistes aussi prudents que de Quatrefages, Milne-Edwards, Hébert, Desnoyers, etc.

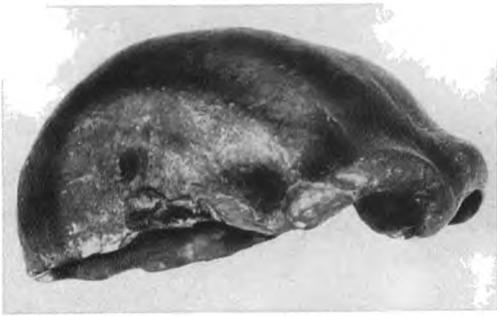
✽ En 1856, un squelette, malheureusement brisé en grande partie par des ouvriers, a été rencontré dans une petite grotte du ravin de Néanderthal, situé dans l'ancienne Prusse rhénane,



J. BOUCHER DE CRÈVECŒUR DE PERTHES.



INSTRUMENTS EN PIERRE TAILLÉE, DE CHELLES ET DE SAINT-ACHEUL.  
COLL. M. H. N.



MOULAGE DE LA CALOTTE CRANIENNE DE NÉANDERTHAL. — COLL. M. H. N.

le considérer, non pas comme le représentant d'une vieille race fossile, mais comme un pur idiot. Des découvertes postérieures ont démontré que le naturaliste allemand était dans l'erreur la plus complète, ainsi que nous le verrons plus loin.

✱ Si l'existence de l'Homme à l'époque quaternaire était désormais à l'abri de toute discussion, on n'avait pas tenté de classer les découvertes chronologiquement; Édouard Lartet entreprit cette tâche. En s'appuyant sur les conditions dans lesquelles gisaient les restes humains rencontrés dans des terrains anciens, sur la géologie et surtout sur les espèces animales fossiles qui accompagnaient l'industrie et les ossements de l'Homme, il établit des divisions dans l'époque quaternaire, chacune étant caractérisée par un genre ou une espèce mammalogique. Ces divisions comprenaient : l'âge du *Grand Ours des cavernes*, l'âge de l'*Éléphant* et du *Rhinocéros*, l'âge du *Renne* et l'âge de l'*Aurochs*. Cette classification, qui reposait en partie sur les propres découvertes de Lartet, a été amendée, mais elle n'en est pas moins restée la base de celles qui ont été proposées depuis.

L'exemple de Lartet « fut suivi en France par de nombreux savants ou chercheurs : P. Gervais, de Vibraye, A. Milne-Edwards, Louis Lartet, Piette, etc., tandis qu'en Belgique, Dupont reprenait et perfectionnait l'œuvre de Schmerling et qu'en Angleterre, où l'on avait aussi mené le bon combat, Lubbock, John Evans, Boyd-Dawkins publiaient sur la Préhistoire des travaux de grand mérite » (Marcellin BOULE, *les Hommes fossiles*). Beaucoup de noms seraient à ajouter à cette liste; nous nous contenterons de citer ceux de trois préhistoriens disparus : Gabriel de Mortillet, Émile Cartailhac et Joseph Déchelette.

Les découvertes se multipliaient et les documents s'entassaient dans les musées et les collections particulières, mais il fallait mettre de l'ordre dans les milliers d'objets recueillis par les chercheurs; G. de Mortillet s'en est chargé. Sa classification des temps quaternaires tient compte des phénomènes climatiques et géologiques, de la flore dans certains cas, de la faune, et surtout de l'industrie. Quoiqu'il soit nécessaire de la modifier aujourd'hui sur certains points — ce qu'a fait notamment le professeur Boule — et que Mortillet ait accordé à l'industrie un rôle trop important, les bases sur lesquelles cette classification s'appuie sont considérées comme les meilleures par les Préhistoriens. L'industrie ne mérite assurément pas le dédain, car elle fournit souvent des renseignements du plus haut intérêt, ainsi que nous le verrons par la suite.

C'est elle, par exemple, qui a permis de diviser l'âge de la pierre en deux grandes périodes : l'*époque de la pierre polie* ou *néolithique*, qui a débuté au commencement de l'époque actuelle, et l'*époque de la pierre taillée* ou *paléolithique*, qui embrasse tous les temps quaternaires. Mais il faut se garder d'imiter certains archéologues qui, dès qu'ils rencontrent un type nouveau d'outil, s'empressent de créer une époque nouvelle.

Les découvertes relatives à l'Homme fossile se chiffrent à l'heure

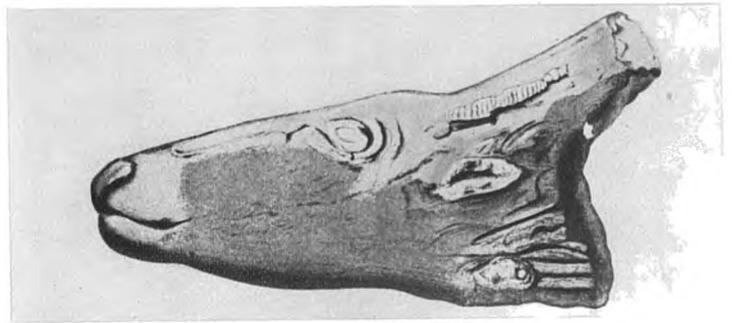
actuelle par centaines et fournissent des preuves variées de son existence. Ce n'est pas, en effet, l'industrie seule qui démontre qu'il a été le contemporain d'espèces animales éteintes ou émigrées, car on ne compte pas moins de quatre-vingts trouvailles d'ossements d'Hommes de l'époque quaternaire dans l'espace d'un siècle environ. En outre, à un moment donné, nos vieux ancêtres sont devenus artistes et ils ont figuré par la gravure, la peinture et la sculpture les animaux auxquels ils

donnaient la chasse. Ces animaux sont parfois représentés avec tant de fidélité qu'il est impossible de se refuser à admettre que les artistes ne les aient eus sous les yeux : tel est le cas, par exemple, du Rhinocéros à narines cloisonnées, du Mammouth, de l'Antilope saïga, du Bison, du Renne, etc. Une des meilleures preuves qu'on puisse invoquer en faveur de la contemporanéité de l'Homme et du Renne est la découverte qu'Édouard Lartet et H. Christy ont faite aux Eyzies, dans la Dordogne : ils ont trouvé là une vertèbre de jeune Renne dans laquelle est restée enfoncée la pointe en pierre du trait qui a donné la mort à l'animal. Des entailles faites incontestablement par la main humaine sur des os frais d'animaux dont se nourrissaient nos ancêtres, des objets de parure ensevelis avec leurs cadavres fournissent également des arguments qui ne sont pas négligeables.

Ces multiples découvertes permettent de suivre les traces de l'Homme jusqu'à l'aurore de l'époque quaternaire. C'est par l'étude des restes de leur squelette, par celle des vestiges de leur industrie et de leurs œuvres d'art, qu'il nous est possible de nous rendre compte des caractères de nos vieux ancêtres, de leur genre de vie, et de suivre l'évolution de l'Humanité pas à pas, depuis les temps lointains où, pour lutter contre les redoutables animaux qui l'entouraient et assurer son existence, l'Homme ne disposait que de grossiers instruments en pierre.



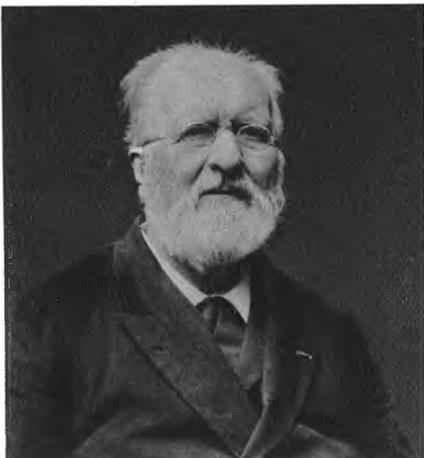
ÉD. LARTET.



SCULPTURE EN RONDE BOSSE : RENNE DE LA VÈZÈRE.



GRAVURE SUR SCHISTE DE LAUGERIE-BASSE (Dordogne), ÉPOQUE DE LA MADELEINE : COMBAT DE RENNES. — COLL. VIBRAYE.



G. DE MORTILLET.



GRAVURE SUR IVOIRE, DE LA MADELEINE (Dordogne) : MAMMOUTH.

Les résultats actuellement acquis à la science sont assurément d'un puissant intérêt; mais notre curiosité serait bien plus satisfaite s'il était possible d'évaluer en chiffres le nombre des siècles qui se sont écoulés depuis le début de l'époque quaternaire. Des tentatives ont été faites dans ce sens et nous ne saurions nous dispenser d'en dire quelques mots. Après les divergences d'opinion que nous avons constatées entre les auteurs qui se sont efforcés de chiffrer la durée de l'époque actuelle, on ne saurait s'étonner qu'il en soit de même pour une époque infiniment plus longue et plus éloignée de nous.

Gabriel de Mortillet estimait à 222 000 ans la durée des temps quaternaires. En y ajoutant « les 6 000 ans historiques auxquels nous font remonter les monuments égyptiens et une dizaine de mille ans qui, très probablement, se sont écoulés entre les temps géologiques et ce que nous connaissons de la civilisation égyptienne », il arrivait au total de 230 000 à 240 000 ans pour l'antiquité de l'Homme. « Ces chiffres, disait-il, n'ont rien d'exagéré; ils sont même très vraisemblablement au-dessous de la vérité. »

Si cette précision a séduit quelques esprits, il faut bien reconnaître qu'elle a laissé sceptiques la plupart des hommes de science. Des géologues, des paléontologistes, des préhistoriens, des astronomes se sont livrés à des calculs qui les ont conduits à des résultats tellement éloignés les uns des autres qu'au lieu de résoudre la question, ils l'ont rendue de plus en plus obscure. Certaines évaluations, exagérément modérées, ont été influencées par les idées philosophiques ou religieuses de leurs auteurs. En les laissant de côté, on se trouve en présence de chiffres qui oscillent entre 30 000 et 1 620 000 ans. De cet énorme écart entre les évaluations, on est tenté de conclure que les méthodes employées ne reposent sur aucune base solide. C'est l'opinion du professeur Boule qui, après avoir montré l'ampleur des changements qui se sont opérés pendant les temps quaternaires au point de vue géologique et paléontologique, termine sa critique par les phrases suivantes : « La seule notion chronologique que nous puissions tirer de ces spectacles est celle d'une durée immense; le vertige de l'incompréhensible commence à nous gagner ! »

« Dès lors, si aucun des chiffres proposés pour la durée des temps quaternaires et pour l'antiquité de l'Homme chelléen ne saurait satisfaire notre besoin de précision, aucun ne saurait nous surprendre et encore moins nous effrayer. » Il s'abstient prudemment de proposer lui-même un chiffre, et nous ne sommes pas plus qualifié que lui pour trancher la question. Toutefois, à notre sens, quelque chose ressort des chiffres qu'il a empruntés à onze savants différents. Si on élimine les deux, incontestablement trop faibles, donnés, l'un par Arcelin et de Ferry (10 000 ans), l'autre par Holst (30 000 ans), on reste en présence de chiffres dont aucun n'est inférieur à 100 000 ans. On peut donc, avec quelque raison, considérer comme un minimum le chiffre de « 100 000 ans », auquel est arrivé le géologue américain Warren Upham, pour la durée de l'ère quaternaire.

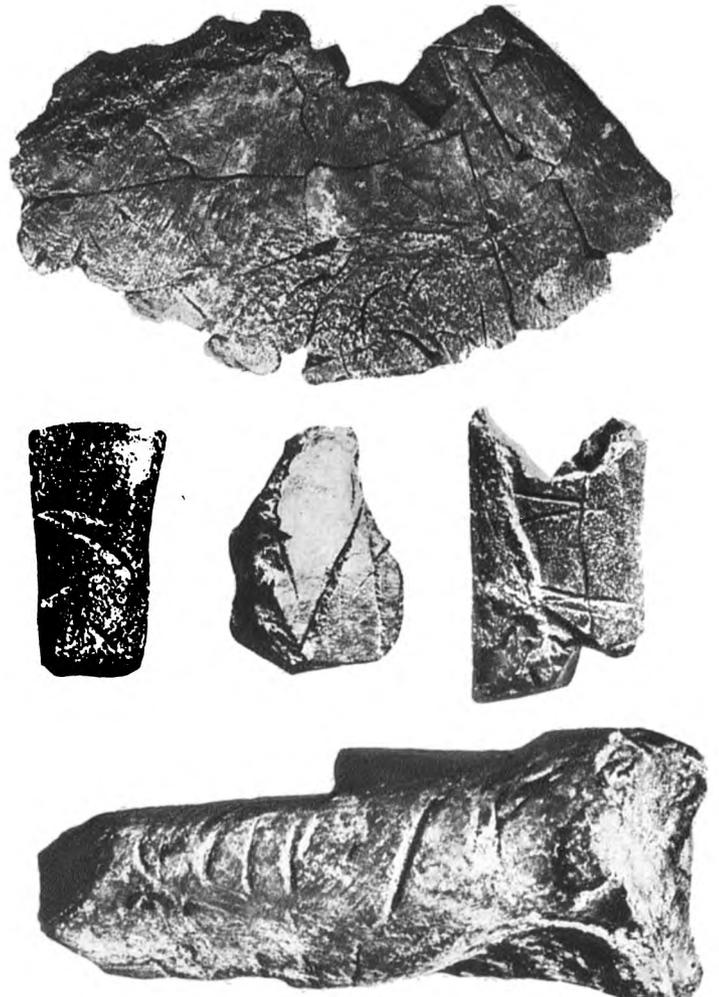
Il nous reste à rechercher si l'Homme a fait son apparition à une époque antérieure.

**V. LA QUESTION DE L'HOMME TERTIAIRE.** — A priori, on ne voit aucune raison qui empêche de croire à l'existence de l'Homme pendant l'époque tertiaire. Simple Mammifère, il a pu vivre en ces temps reculés, puisqu'un grand nombre d'espèces mammalogiques s'accommodaient fort bien des conditions qu'elles trouvaient alors dans nos régions. L'argument invoqué par Cuvier pour mettre en doute l'existence d'êtres humains à des époques antérieures à la nôtre ne peut plus être pris en considé-

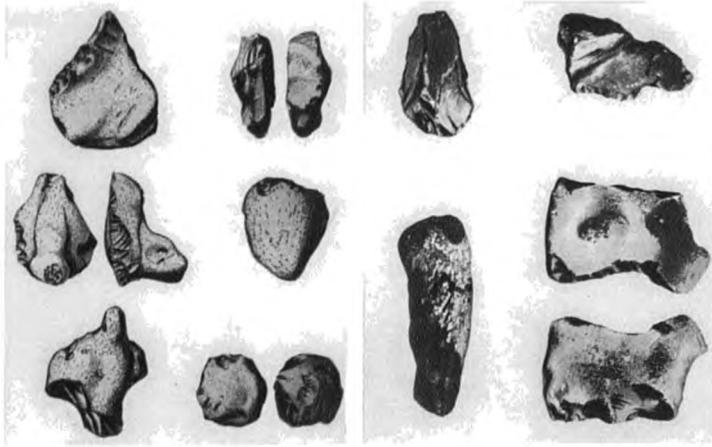
ration. Ses découvertes lui avaient montré que les animaux avaient fait leur apparition suivant un ordre régulier, les plus élevés en organisation succédant à des organismes moins élevés. Or, si du temps de ce grand naturaliste, on n'avait découvert aucun débris de Singe fossile, il n'en est plus de même aujourd'hui; on connaît des Singes fossiles, et même des Singes supérieurs. On a rencontré des restes de Primates dans des couches qui datent presque du début du Tertiaire. Mais les raisonnements à priori n'ont de valeur que lorsqu'ils sont confirmés par des faits.

Des faits, on en a cité pour prouver que l'Homme existait durant la dernière période des temps tertiaires et même dès le milieu de cette longue époque. Ils sont de trois catégories différentes : 1<sup>o</sup> des entailles observées sur des ossements d'animaux tertiaires ont été considérées comme des incisions faites sur des os frais par un être intelligent; 2<sup>o</sup> des cailloux, dont quelques petits éclats ont été détachés, seraient les outils dont se servaient les premiers Hommes; 3<sup>o</sup> des ossements de l'Homme lui-même auraient été recueillis dans des couches tertiaires. Disons tout de suite qu'il n'y a pas lieu de faire état des ossements humains, car ils laissent de forts doutes sur leur ancienneté. Nous n'avons donc à nous occuper que des ossements d'animaux tertiaires portant des entailles et des cailloux qui paraissent avoir été utilisés par un être assez intelligent pour être regardé comme un être humain.

Certains de ces ossements offrent des dépressions qui se sont produites dans le sol après leur enfouissement et que les géologues qualifient d'impressions géologiques; il nous faut encore les éliminer. D'autres proviennent d'animaux marins et ont été recueillis sur les bords des grands lacs salés qui existaient à l'époque tertiaire; aussi n'a-t-on pas manqué d'attribuer les entailles à la dent de quelque squal ou de quelque autre animal marin carnassier. La chose est possible dans quelques cas, mais il semble qu'il ne faille pas trop se presser de généraliser. En effet, près de Monte Aperto, en Italie, Capellini a découvert les ossements d'une petite Baleine qui vivait à l'époque dont il s'agit, et ces ossements portent



OSSEMENTS INCISÉS D'ANIMAUX TERTIAIRES; en haut et au milieu : PETITE BALEINE DE MONTE APERTO (Italie); en bas : HALITHERIUM DE POUANCÉ (Maine-et-Loire).



ÉOLITHES ET PSEUDO-ÉOLITHES : à gauche, les vrais ; à droite, les faux.

des incisions très différentes de celles que font les squales qui s'attaquent à une proie. En raison de la forme triangulaire de leurs dents, qui sont finement denticulées sur leurs bords, ces carnassiers font des entailles dont les deux côtés sont semblables. Or, il n'en est pas ainsi sur les os de la petite Baleine. Les sillons sont nettement entaillés sur un bord et éclatés sur l'autre, exactement comme le fait se produit lorsqu'on se sert d'un instrument tranchant — d'un silex, par exemple — qui, en pénétrant dans l'os, forme coin et en fait éclater des fragments. En outre, on observe, sur certains ossements de Monte Aperto, des incisions décrivant des courbes d'un si petit rayon qu'on se figure difficilement un requin exécutant les mouvements giratoires qui lui auraient été nécessaires pour les produire. Par contre, c'est ce que fait instinctivement la main qui, tenant un instrument tranchant, prend le pouce comme point d'appui pour entamer une surface plane.

✳ Quant aux cailloux paraissant avoir servi à l'Homme, ils ont provoqué de grandes discussions, qui se poursuivent encore. En principe, il est difficile de considérer les plus anciens instruments en pierre de l'époque quaternaire, qui, malgré leur travail grossier, offrent des formes bien définies (notamment la forme en amande), comme les premières ébauches industrielles de l'être humain. Par suite, on devait penser qu'avant d'en arriver à ce point, l'Humanité avait traversé une période de tâtonnements. Aussi, dès qu'on eut découvert, dans des couches tertiaires, soit des éclats ayant pu servir de couteaux, soit des pierres offrant des formes naturelles, mais auxquelles le détachement de petits éclats donnait l'apparence d'avoir subi quelques retouches pour les adapter à certains usages, des préhistoriens s'empressèrent-ils de les considérer comme des preuves de l'existence de l'Homme tertiaire. Un savant belge, Rutot, se mit à leur recherche et il en découvrit un grand nombre, trop même aux yeux de beaucoup d'archéologues pour qu'il fût possible d'admettre que les premiers Hommes, dont le nombre devait être assez restreint, aient utilisé une telle quantité d'outils. Quoi qu'il en soit, si l'est trouvé maints savants pour attacher une haute importance à ces pierres, auxquelles on donna le nom d'*Éolithes* (littéralement, pierres de l'aurore, du début [de l'Humanité]).

En revanche, les adversaires des nouvelles idées prétendirent que les éclatements étaient simplement le résultat de chocs accidentels entre pierres entraînées, par exemple, par des torrents. Une découverte faite dans une fabrique de ciment à Guerville, près de Mantes, sembla leur donner raison. Pour débarrasser la craie qu'on emploie des rognons de silex qu'elle contient, on la soumet, pendant vingt-neuf heures, à un brassage, sous un courant d'eau, dans des cuves où elle est remuée constamment par une roue horizontale, munie de herbes animées d'un mouvement rapide de rotation. Les rognons s'entre-choquent, éclatent et, quand on les sort des délayeurs, on trouve des éclats qui ressemblent singulièrement aux éolithes de Rutot. Par suite, on peut en conclure que des chocs accidentels sont susceptibles de produire des effets analogues à ceux qu'obtiendrait l'Homme dégrossissant une pierre pour l'utiliser et qu'en tout cas les éolithes ne sont pas nécessairement le résultat d'un travail humain.

Tout en admettant cette possibilité, les partisans de la théorie des éolithes répondent qu'il ne s'ensuit pas qu'aucune des pierres éclatées rencontrées dans de vieux gisements n'ait servi d'outil. En Angleterre, on a même découvert une nouvelle forme de caillou

grossièrement éclaté, qu'on a baptisé du nom de rostro-caréné et qui serait un instrument de l'Homme tertiaire.

La question en est là. Pour notre part, tout en reconnaissant que les faits invoqués en faveur de l'existence de l'Homme tertiaire laissent prise à la critique, nous estimons qu'il ne faut pas les rejeter en bloc. Certes, il serait contraire à la vérité de dire que nous possédons, à l'heure actuelle, des preuves matérielles, décisives de cette existence, mais il convient de retenir certaines observations et ne pas en faire litte de parti pris. Boule, qui a combattu les idées de Rutot, déclare franchement qu'il ne prétend pas que tous les éolithes aient une origine naturelle plus ou moins analogue à celle des éolithes de Guerville. Il ajoute même que, comme paléontologiste, il croit fermement à l'existence de l'Homme tertiaire. Cette conviction, nous la partageons, mais le jour où la démonstration en sera faite, ce sera sûrement à des centaines de millénaires qu'il faudra faire remonter l'origine de l'Humanité.

Toutefois, dans le chapitre suivant, qui va être consacré à l'évolution de l'Humanité, nous ferons complètement abstraction de l'Homme tertiaire, car tout ce que nous pourrions en dire ne serait que de l'hypothèse. Or, pour être plausible, une hypothèse doit reposer sur des observations plus positives que celles que nous venons d'exposer.

## CHAPITRE II

# LES RACES HUMAINES FOSSILES

## Classification des temps quaternaires.

Rappelons d'abord que l'âge de la pierre comprend deux époques bien distinctes : l'époque de la pierre taillée ou paléolithique et l'époque de la pierre polie ou néolithique. La première embrasse tous les temps quaternaires, la seconde ne commence qu'au début de la période actuelle.

Étant donné la durée de l'époque quaternaire et les importants changements qui se sont produits à diverses reprises dans le climat, la faune, le type et l'industrie de l'Homme, les auteurs ont été amenés à la subdiviser. La classification de Gabriel de Mortillet, à laquelle il a été fait allusion plus haut, comportait quatre divisions, qui sont, en allant du passé vers le présent : 1<sup>o</sup> le *Chelléen* ; 2<sup>o</sup> le *Moustérien* ; 3<sup>o</sup> le *Solutréen* ; 4<sup>o</sup> le *Magdalénien*. Ces noms, qui ont d'ailleurs été conservés, mais auxquels il a fallu en ajouter d'autres, étaient tirés de ceux des localités dans lesquelles l'industrie caractéristique de chaque période avait été rencontrée pour la première fois : Chelles (Seine-et-Marne), Le Moustier (Dordogne), Solutré (Saône-et-Loire), La Madeleine (Dordogne). Les découvertes se multipliant, plusieurs auteurs ont proposé des classifications nouvelles, qui s'appliquent surtout à l'Europe occidentale. Ce sont celles qui nous intéressent spécialement, car, afin de ne pas compliquer notre exposé et de le mettre à la portée de tous les lecteurs, nous nous en tiendrons presque exclusivement, pour le Préhistorique, aux observations qui ont été faites dans notre contrée. Ce sont d'ailleurs les plus nombreuses et les plus probantes. L'une des dernières classifications qui aient vu le jour est celle que notre savant collègue, le professeur Marcellin Boule, a publiée dans son beau livre intitulé : *les Hommes fossiles*, dont la seconde édition a paru en 1923. C'est d'elle que nous nous sommes inspiré pour dresser le tableau qui suit. Les colonnes où sont résumés les Phénomènes et formations géologiques, les Caractères paléontologiques et les Divisions archéologiques sont la copie exacte de son propre tableau. Nous n'avons fait que traduire en français les noms latins des animaux donnés comme exemples de la faune caractérisant chaque période et ajouter quelques noms de Mammifères qui, de nos jours, sont typiques soit de la faune des steppes, soit de la faune des toundras. Nous avons conservé, sans y apporter le moindre changement, les grandes divisions archéologiques admises à l'heure actuelle. Il nous semble utile, cependant, d'ajouter quelques commentaires. Ces divisions sont basées essentiellement sur l'industrie et, lorsqu'elles sont confirmées par la stratigraphie et par la faune, on doit les accepter sans réserve. Il n'en est pas de même lorsqu'elles reposent uniquement sur quelques différences dans la forme, voire dans la perfection du travail de certains instruments. Dans ce cas, on ne saurait regarder un type d'outil comme caractéristique d'une époque. Il peut y avoir — et il y a incontestablement — des régions qui se distinguent, soit par l'existence d'instruments de formes un

## TABLEAU DES TEMPS QUATERNAIRES

DIVISIONS GÉOLOGIQUES.	PHÉNOMÈNES ET FORMATIONS GÉOLOGIQUES.	CARACTÈRES PALÉONTOLOGIQUES.	DIVISIONS ARCHÉOLOGIQUES.	RACES HUMAINES.	
QUATÉNAIRE.	SUPÉRIEUR.	Dépôts supérieurs des grottes. Partie supérieure du lœss. Climat froid, sec, régime de steppes et de toundras. <b>Phase post-glaciaire.</b>	Faune de steppes. ( <i>Renne, Antilope saïga, Bouquetin, Bison, etc.</i> ) Époque du <b>Renne</b> . Faune de toundras. ( <i>Renne, Glouton, Bœuf musqué, etc.</i> )	MAGDALÉNIEN.	Race de CHANCELADE.
	MOYEN . . .	Grands dépôts de remplissage des cavernes. Lœss. Alluvions des bas niveaux seulement. Moraines de la dernière <b>grande phase glaciaire</b> . Climat froid, humide.	Époque du <b>Mammouth</b> .  ( <i>Mammouth, Rhinocéros à narines cloisonnées, etc.</i> )	SOLUTRÉEN.  AURIGNACIEN.	Race de CRO-MAGNON.  Race de GRIMALDI.
	INFÉRIEUR.	Vieilles alluvions des cavernes. Alluvions des terrasses moyennes et inférieures. <b>Grande phase glaciaire</b> . Climat doux. Moraines de l'avant-dernière <b>grande phase glaciaire</b> .	Époque de l' <b>Hippopotame</b> .  ( <i>Hippopotame amphibie, Rhinocéros de Merck, Éléphant antique.</i> )	MOUSTÉRIEN.  ACHEULÉEN.  CHELLÉEN.	Race de NÉANDERTHAL.   Race d'HEIDELBERG (?).

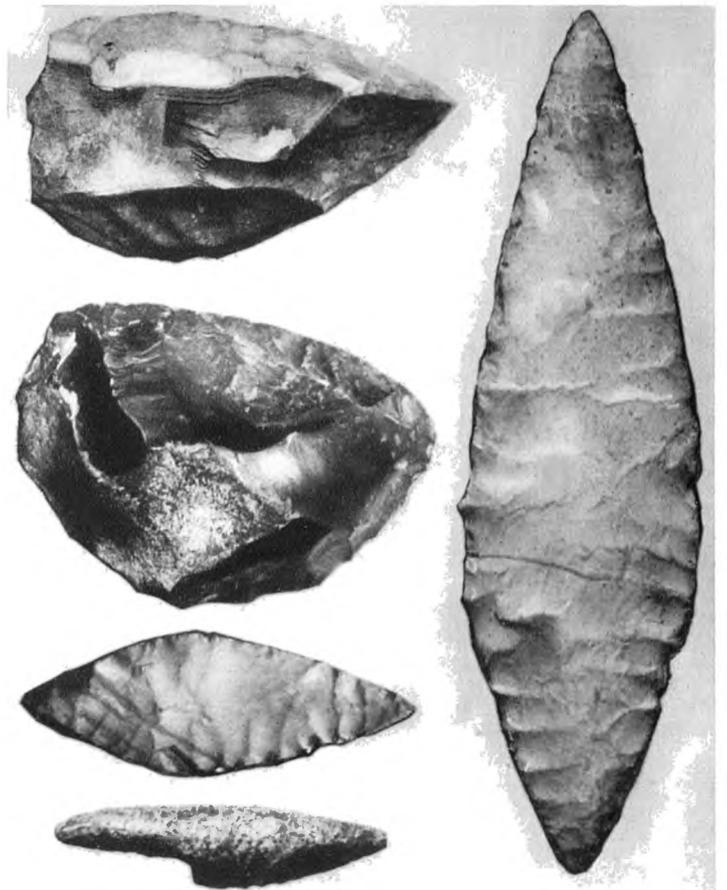
peu particulières, soit par le travail, plus soigné, de types qu'on rencontre ailleurs. On n'est pas en droit, pour cela, de proclamer que telle industrie est d'un âge différent de telle autre offrant un faciès quelque peu spécial. La forme et les dimensions d'un instrument en pierre tiennent parfois à la nature de la roche dont il est tiré, de même que le fini du travail dépend de l'habileté de l'ouvrier. Quand on songe aux grandes différences qui, de nos jours, séparent encore nos provinces au point de vue industriel, malgré les facilités des communications, on ne peut se défendre de penser qu'il en a été de même aux époques préhistoriques.

Ces remarques visent moins les grandes divisions du tableau que les subdivisions proposées à tout moment, ainsi qu'il a été dit plus haut, par des archéologues qui tiennent compte d'un détail minime de technique pour multiplier les époques paléolithiques. Toutefois, il est deux grandes divisions dont la séparation ne se justifie guère quand on se place au point de vue industriel : ce sont les époques chelléenne et acheuléenne. Elle ne se justifie pas plus quand on envisage la faune. Dans les graviers inférieurs de la ballastière de Chelles et des alluvions de Saint-Acheul, on rencontre les mêmes espèces mammalogiques : l'Éléphant antique, le Rhinocéros de Merck, l'Hippopotame, le Machairodus (carnassier redoutable, dont les longues canines supérieures sont aplaties comme des lames de poignard et crénelées sur les bords), des Singes, notamment le Magot qui, de même que l'Hippopotame, a émigré vers le Sud quand la température s'est refroidie.

Si la faune est la même à Chelles et à Saint-Acheul, les mêmes formes se rencontrent dans les deux gisements, certains instruments recueillis dans le premier étant aussi bien travaillés que ceux découverts dans le second, et inversement. Il convient donc de ne pas attacher aux subdivisions industrielles une importance que, parfois, elles n'ont pas. Sous ces réserves, nous sommes les premiers à reconnaître que, lorsqu'on ne tombe pas dans l'exagération, l'évolution de l'industrie au cours des siècles apparaît avec une netteté qui ne laisse rien à désirer; c'est ce que nous proposons de démontrer dans ce chapitre.

A la dernière colonne, nous avons apporté plusieurs modifications. Nous avons d'abord supprimé la séparation purement hypothétique, à notre sens, entre le fameux *Homo sapiens* et les races qui l'ont précédé; nous en exposerons les raisons plus loin. Nous avons supprimé également, parmi les vieilles races, celle qui, sous le nom de *Homo Dawsoni*, figure entre l'Acheuléen et le Chelléen. Le motif qui nous a conduit à cette suppression, c'est que les frag-

ments découverts à Piltdown, en Angleterre, sont mal datés; que le crâne a été reconstitué d'une façon très critiquable, à l'aide de morceaux insuffisants, qui ne se rejoignent pas; que la mâchoire



INSTRUMENTS EN PIERRE DU MOUSTIER (les deux en haut, à gauche) ET DE SOLUTRÉ. — MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE et COLL. M. H. N.



INSTRUMENTS EN PIERRE DE L'ÉPOQUE MAGDALÉNIENNE. — COLL. M. H. N.

inférieure ainsi qu'une canine attribuées au même sujet ont des caractères absolument simiens, tandis que le crâne présenterait des caractères qu'on observe de nos jours dans l'Humanité.

En revanche, nous avons maintenu la *Race d'Heidelberg*, tout en la faisant suivre d'un point d'interrogation, parce qu'elle ne nous est connue jusqu'ici que par une seule mandibule découverte à Mauer, près d'Heidelberg, dans le Grand-Duché de Bade. Une mâchoire unique est évidemment bien insuffisante pour permettre d'affirmer qu'elle appartient à un représentant d'une race ignorée auparavant, mais elle a été recueillie dans des conditions qui autorisent à la faire remonter au début du Quaternaire; elle présente, de ce fait, un intérêt exceptionnel. En outre, elle offre des caractères qui, sans qu'il soit impossible de ne pas la considérer comme humaine, la rapprochent singulièrement de celles des Singes anthropomorphes, ce qui en augmente encore l'intérêt.

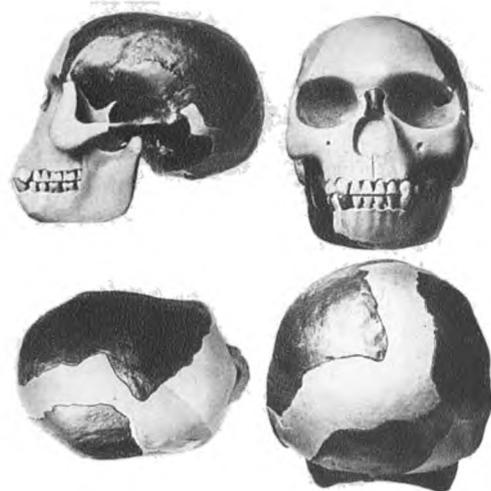
Enfin, nous avons changé la place assignée à la *Race de Grimaldi*. Au lieu de la faire remonter à une époque intermédiaire entre l'Aurignacien et le Moustérien, nous l'avons placée entre le Solutréen, caractérisé, au point de vue anthropologique, par la race de Cro-Magnon, et l'Aurignacien. Les deux squelettes complets que nous connaissons de la race de Grimaldi, qui gisaient à 8<sup>m</sup>,50 de profondeur, n'étaient, en effet, séparés du squelette d'un homme du type de Cro-Magnon que par une couche de 70 centimètres d'épaisseur. Il y a lieu de tenir compte de deux faits : 1<sup>o</sup> l'industrie rencontrée au même niveau que les squelettes, tout en étant attribuée à l'Aurignacien, renferme assez de pièces offrant un aspect plus récent pour qu'on l'ait d'abord regardée comme magdalénienne; 2<sup>o</sup> les squelettes reposaient dans une fosse et étaient donc moins anciens que la couche dans laquelle la fosse avait été creusée. Le professeur Boule, qui les fait dater d'une époque plus reculée, a dit : « Il ne faut pourtant pas se payer de mots. Il n'en reste pas moins établi que les Négroïdes (ce sont nos sujets de la race de Grimaldi) remontent au début de l'âge du Renne...; » c'est précisément la place que nous leur assignons.

**I. LES HOMMES CHELLÉENS ET ACHEULÉENS. LA RACE D'HEIDELBERG.** — Nous ne sommes guère renseignés sur les caractères physiques des êtres humains qui ont vécu au début du Quaternaire, mais nous connaissons suffisamment leur industrie. On a rapporté à cette époque lointaine quelques restes osseux, notamment quelques mâchoires inférieures, quelques dents, indépendamment des fragments de crâne trouvés à Pilt-down, en Angleterre, dont nous ne ferons pas état pour les raisons déjà exposées. Si minimes que soient les autres débris humains recueillis dans des couches renfermant des ossements des grands animaux de la faune chaude qui caractérisent les plus vieilles alluvions de l'époque quaternaire, ils n'en présentent pas moins un intérêt considérable. Ils ne permettent assurément pas de retracer le portrait de nos vénérables ancêtres qui vivaient il y a plus de 100 000 ans, mais ils offrent certains caractères dont nous aurons à tenir compte lorsque nous essaierons de découvrir les origines de l'Humanité.

✽ A Taubach, près de Weimar, on a rencontré, dans des tufs calcaires, avec des os d'Éléphant antique, deux molaires, que les uns ont attribuées à un Chimpanzé fossile, les autres à un être humain, tout en leur reconnaissant quelques caractères pithécoïdes. Sur l'une d'elles, les traits humains et les caractères simiens se mélangent à tel point qu'un savant anglais, Duckworth, en a dit : « Il est difficile de décider si c'est une dent humaine

ou une dent d'un précurseur pithécoïde. »

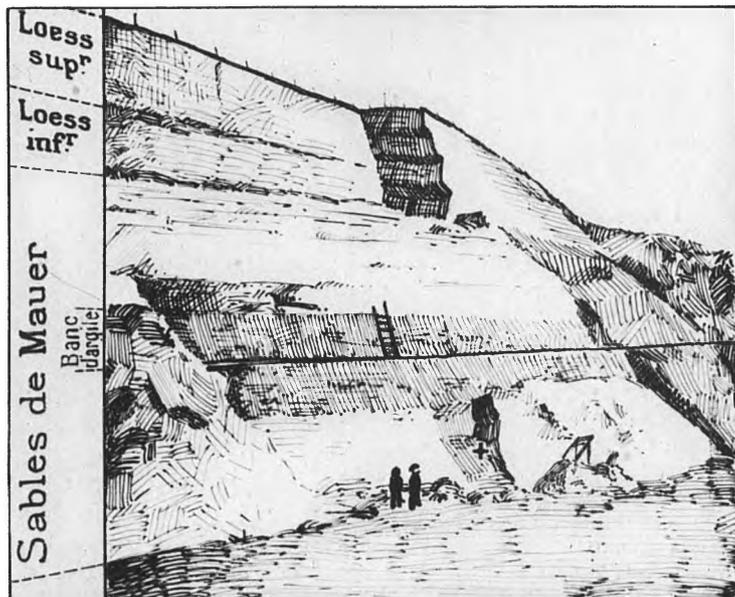
A Ehringsdorf, également dans le voisinage de Weimar, on a découvert deux mandibules assez mutilées, l'une provenant d'un adulte, l'autre d'un enfant. Les dents sont incontestablement humaines, mais les mâchoires qui les portent ont, par l'absence de menton, par leur épaisseur, par la largeur de la branche montante et par quelques autres particularités, des rapports avec celles des Anthropoïdes.



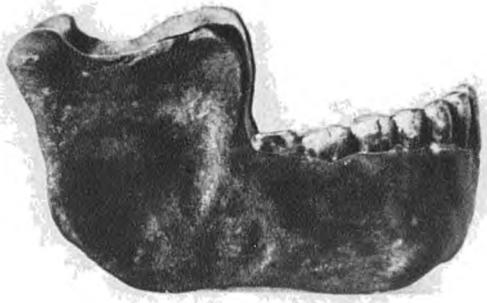
CRANE RECONSTITUÉ DE PILTDOWN.

✽ La pièce la plus intéressante datant de ces temps lointains est la mâchoire découverte à Mauer, à 24 mètres de profondeur. Son âge n'est pas douteux : elle remonte sûrement au début même de l'époque quaternaire, car, parmi les fossiles qui l'accompagnaient, on a reconnu l'Éléphant antique et d'autres animaux caractéristiques de cette période, et même le Rhinocéros étrusque qui, lui, vivait à la fin du Tertiaire et qui n'avait pas encore été remplacé par le Rhinocéros de Merck. En outre, on a recueilli des ossements d'un Cheval et d'un Ours qui présentent des caractères intermédiaires entre les espèces pliocènes (c'est-à-dire de la fin du Tertiaire) et celles qui leur ont succédé. Il s'agit donc bien d'un gisement qui se place à l'aurore même des temps quaternaires. Ce n'est pas à Mauer seulement qu'on a rencontré la preuve de l'existence de l'Homme à cette époque reculée; en différents points de la France, on a recueilli de grossiers instruments de pierre dans des couches qui renfermaient des restes de la même faune.

En raison de son incontestable antiquité, la mandibule de Mauer offre donc un intérêt exceptionnel. Si la dentition en est tout à fait humaine, elle est très volumineuse, très massive, très robuste en comparaison des mâchoires des Hommes actuels. Par ces caractères, elle se rapproche des mandibules des Anthropoïdes. Elle s'en rapproche également par son absence complète de menton, par la largeur insolite et le peu de hauteur de sa branche montante, par la troncature de ses angles, l'épaisseur de son bord inférieur, etc. Suivant une expression fort juste du professeur Boule, « il y a, dans cette très remarquable pièce anatomique, dans ce vénérable débris d'un de nos plus vieux ancêtres, comme un mélange savam-



COUPE DU GISEMENT OÙ FUT DÉCOUVERTE LA MANDIBULE DE MAUER.



MANDIBULE DE MAUER.

ment dosé de caractères humains et de caractères pithécoïdes ».

✱ Du genre de vie, des mœurs de l'Homme du début du Quaternaire, nous ne savons rien. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que la douceur du climat

lui permettait de n'avoir pas à se préoccuper de vêtements ni d'habitations confortables. Cependant, le voisinage des grands Mammifères dont il était le contemporain devait le mettre dans l'obligation de chercher un refuge pour y reposer en sécurité. Ce refuge fut, selon toute vraisemblance, la caverne, qui a été l'abri des races qui lui ont succédé.

On ne conçoit pas, pour des êtres aussi primitifs que les Hommes des premiers temps quaternaires, d'autre genre de vie que celui du chasseur errant à la poursuite du gibier et recueillant quelques végétaux sauvages pour parfaire sa nourriture. Leurs aliments, ils devaient les soumettre, tout au moins en partie, à la cuisson, car ils connaissaient déjà le feu, comme l'atteste la présence de foyers et d'os brûlés dans les couches qui renferment des restes des animaux caractéristiques de l'époque de l'Hippopotame.

✱ G. de Mortillet prétendait que l'Homme chelléen ne possédait qu'un seul instrument, servant à la fois d'arme et d'outil; il l'avait nommé *coup-de-poing*, parce qu'il devait être tenu directement à la main. C'est un bloc de pierre, généralement de silex, dont de grands éclats ont été détachés sur les deux faces, de façon à lui donner une forme plus ou moins amygdaloïde. Le même instrument a été rencontré en abondance dans les vieilles alluvions de la Somme, notamment à Saint-Acheul et dans les environs d'Abbeville; au lieu de *coup-de-poing*, on l'a nommé hache. Comme il n'offre aucun bord tranchant, c'était une massue, qui, maniée par des hommes robustes, devait constituer une arme contondante redoutable; on en connaît qui mesurent jusqu'à 28 centimètres de longueur sur 14 centimètres  $\frac{1}{2}$  de largeur et dont le poids atteint plus de 1 900 grammes. En revanche, il en existe dont la longueur ne dépasse pas 7 à 8 centimètres et qui pèsent moins de 100 grammes. La plupart ont une longueur variant de 10 à 14 centimètres et un poids de 200 à 300 grammes.

Quelques populations modernes fort arriérées font encore usage de massues analogues, mais elles les munissent d'un manche qui consiste soit en un bâton dont l'extrémité a été fendue, soit en une liane, recourbée de façon à former une anse dans laquelle est insérée l'arme. La solidité est assurée par des ligatures ou au moyen de résine. En a-t-il été ainsi à l'origine? la chose est peu probable, ces emmanchements supposant un progrès que n'avaient pas dû accomplir les Hommes dont il s'agit. Il n'est pas besoin de faire remarquer que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous en sommes réduits à des hypothèses, car le manche en bois n'aurait pu résister à l'action du temps et parvenir jusqu'à nous. Pour justifier l'idée qu'il a émise relativement à l'emploi du *coup-de-poing*, G. de Mortillet a invoqué deux arguments: dans certains cas, le rognon de silex ou d'une autre roche présentant une forme qui permettait de le tenir aisément dans la main, l'ouvrier n'en a taillé qu'une partie et a ménagé un talon pour le saisir. Quand le bloc a été entièrement taillé sur ses deux faces, on observe qu'un grand éclat a été enlevé intentionnellement vers l'extrémité la plus large, de façon à en faciliter la préhension. Il y a, dans cette seconde assertion, une exagération manifeste, un grand nombre de massues ne présentant pas la taille en question. En revanche, les pièces à talon facilement préhensibles ne sont pas très rares.

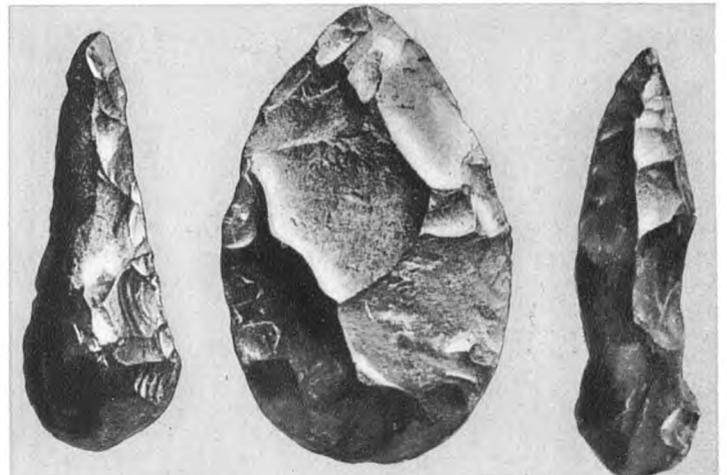
Le *coup-de-poing*, si variée qu'en soit la forme, n'est pas le seul instrument de l'époque chelléenne; il est accompagné d'éclats taillés sur une seule face et, parfois, à une extrémité seulement, d'éclats tranchants sur un bord qui ont pu servir de couteaux, d'autres qui ont dû être des raclours. Les instruments en pierre travaillés d'un seul côté sont très abondants à l'époque du Moustier, mais c'est une erreur de croire qu'ils ne se rencontrent qu'à cette

période. On en a trouvé aux Baoussé-Roussé au même niveau que des ossements d'animaux caractéristiques du Quaternaire inférieur, et ils ont persisté jusqu'à la fin de l'âge de la pierre. On conçoit très bien que des instruments de cette sorte aient été fabriqués dès le moment où l'Homme a commencé à tailler la pierre, car il est beaucoup plus simple d'obtenir un éclat, rendu utilisable par quelques sommaires retouches, que de donner à un bloc la forme d'une amande.

✱ Nous avons dit qu'il était difficile d'établir une distinction nette entre le Chelléen et l'Acheuléen puisque la faune est la même et que la différence qu'on a signalée au point de vue industriel est à peu près inexistante. Si on considère le Chelléen comme le début de l'époque de l'Hippopotame et l'Acheuléen comme la fin, il est tout naturel que pendant cette période, qui a été de très longue durée, l'Homme ait accompli des progrès. Néanmoins, ces progrès sont peu manifestes. Dans la Somme, on a découvert des outils en forme d'amande, que les carriers appellent des *limandes* parce qu'ils sont plus plats, plus symétriques, plus soignés que d'autres, mais les instruments épais, taillés à grands coups, y constituent la majorité. D'autre part, dans la ballastière de Chelles, on rencontre aussi des instruments relativement plats, réguliers et mieux travaillés que d'autres. En réalité, tout ce que nous venons de dire du Chelléen peut s'appliquer à l'Acheuléen.

✱ L'Homme de la fin du Quaternaire inférieur avait-il progressé physiquement? nous n'en savons rien. Naguère, on estimait que la race de Néanderthal vivait à cette époque et, s'il en était ainsi, on serait en droit de supposer que le type de l'être humain avait quelque peu évolué, car la mâchoire de Mauer a des apparences de bestialité plus accusées que l'Homme de Néanderthal. Mais les découvertes récentes ont obligé à rajeunir cet Homme dont les restes se trouvent associés à ceux des Mammifères de l'époque du Mammouth et à l'industrie moustérienne. Or, s'il semble supérieur à la race encore si mal connue d'Heidelberg, il n'en conserve pas moins, comme nous allons le voir, beaucoup de caractères simiens. On peut donc conclure que l'évolution de l'Humanité a été fort lente au début et que, par suite, l'Homme de la fin de l'époque de l'Hippopotame ne devait pas différer sensiblement de celui du début. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que le milieu n'avait guère changé, que le climat était resté doux, que les mêmes espèces animales persistaient, et que l'être humain en était à la période de tâtonnements qui ne lui permettait pas d'accomplir de rapides progrès susceptibles de modifier sensiblement ses conditions d'existence.

II. L'HOMME MOUSTÉRIEN. LA RACE DE NÉANDERTHAL. — Si la race de Néanderthal n'a pas vécu dans nos contrées avant l'époque du Moustier, il s'est écoulé une très longue période sur laquelle nous sommes bien peu renseignés. G. de Mortillet estime, en effet, à 78 000 ans la durée de l'époque chelléenne qui, pour lui, correspond à tout le Quaternaire inférieur. Marcellin Boule n'essaie pas d'évaluer cette durée en chiffres; il se borne à dire qu'elle « a dû être immense ». Le savant professeur ajoute: « On devrait s'attendre à de nombreuses découvertes d'ossements humains contemporains; » jusqu'ici ces découvertes se réduisent à bien peu de chose. Et cependant, les nombreux instruments



INSTRUMENTS EN PIERRE TAILLÉE DU TYPE ACHEULÉEN.



CRANE DE SPY (Belgique) et MACHOIRES DE SPY (en haut)  
et DE MALARNAUD (Ariège) [en bas].

rencontrés dans les différentes couches chelléennes et acheuléennes démontrent que l'Homme n'avait pas cessé de vivre en Europe. La rareté de ses restes osseux peut s'expliquer par les chances de destruction auxquelles ils ont été exposés au cours des siècles et, d'autre part, par le fait que c'est le hasard seul qui met en présence de fossiles enfouis parfois à de grandes profondeurs.

Une autre explication pourrait également être invoquée, qui comblerait en partie la lacune dans nos connaissances sur les caractères physiques des êtres humains de la fin de l'époque de l'Hippopotame. Nous avons dit les raisons qui nous empêchent de tenir compte, jusqu'à plus ample informé, de la découverte faite à Piltdown de quelques débris humains; mais la race de Néanderthal n'a-t-elle pas fait son apparition avant le début du Quaternaire moyen, comme persistent à le croire certains savants? S'il est démontré que cette race prospérait à l'époque du Moustier, rien ne prouve qu'elle n'ait pas vécu antérieurement. On serait assez tenté de le croire quand on constate que, si ses représentants offrent un type fondamentalement le même, ils ne présentent pas tous des caractères absolument identiques. Il s'agirait de savoir si tous sont vraiment contemporains et si les plus grossiers sont plus anciens que les autres. C'est un point qui doit retenir l'attention des chercheurs, car, dans l'affirmative, on suivrait assez facilement l'évolution depuis l'Homme d'Heidelberg (dont la mandibule est, jusqu'ici, le seul reste humain bien authentique du début du Quaternaire) jusqu'au type de La Ferrassie, sur lequel apparaît une ébauche assez nette de menton. La découverte récente, dans l'Afrique australe, d'un crâne néanderthalien bien plus bestial que ceux rencontrés en Europe permet de supposer que le type primitif de la race de Néanderthal était encore plus grossier qu'il n'apparaissait auparavant; nous y reviendrons dans les pages qui vont suivre.

Examinons maintenant les caractères de cette intéressante race.

✱ Quand, en 1856, on en a découvert les premiers vestiges, malheureusement brisés par les ouvriers, on s'est trouvé en présence d'un type étrange, si étrange même que des anatomistes allemands et quelques Français se sont refusés à voir, dans l'individu trouvé dans une petite grotte de la vallée de Néanderthal, un être normal : ce ne pouvait être qu'un malade ou un idiot. Après les découvertes à La Naulette et à Spy (Belgique), à Krapina (Croatie), à Gibraltar, à Banolas (Espagne), et surtout en France, à Malarnaud, à La Chapelle-aux-Saints, au Moustier, à La Ferrassie, à La Quina, le doute n'est plus permis : les mêmes caractères essentiels se retrouvent sur tous les crânes et squelettes dont il s'agit et qui se rapportent à quinze individus au moins. Nous nous trouvons donc bien en présence d'une race et, grâce au bon état de conservation de beaucoup d'ossements, nous en connaissons les caractéristiques d'une manière très satisfaisante.

De petite taille, mais extrêmement robustes, les Hommes de Néanderthal devaient mesurer environ 1<sup>m</sup>,55. Ils se tenaient sûrement dans l'attitude verticale comme le démontrent la conformation du bassin et le grand développement des muscles fessiers qui est révélé par la vigueur des points où ils s'inséraient sur les os. Toutefois, à en juger par le renversement en arrière de la surface articulaire supérieure du tibia et une disposition correspondante des surfaces articulaires inférieures du fémur, ces Hommes n'avaient pas une attitude verticale parfaite : ils se tenaient

un peu fléchis sur leurs jambes. En outre, si l'on tient compte du grand volume de la face, de la situation du trou occipital, qui est reporté un peu plus en arrière que dans les races actuelles, des courbes moins prononcées de la colonne vertébrale et de la direction des apophyses épineuses des vertèbres du cou qui, au lieu de se diriger fortement en bas, sont horizontales, comme chez le Chimpanzé, on est en droit d'en conclure que leur tête penchait en avant. Toutes ces dispositions s'observent — beaucoup plus accusées — chez les Anthropoïdes.

Presque tous les os du squelette offrent, d'ailleurs, des particularités simiennes; l'humérus est un de ceux sur lesquels ces particularités apparaissent avec le moins de netteté. Boule a noté que l'humérus droit est toujours un peu plus fort que le gauche, ce qui permet d'en conclure que, dès ce moment, nos ancêtres étaient droitiers.

La tête offre un aspect des plus singuliers. Dolichocéphale, c'est-à-dire longue par rapport à sa largeur, elle est extrêmement aplatie dans le sens vertical. Le front fuit démesurément au-dessus d'arcades sourcilières d'une forme particulière. Ces arcades se prolongent, en effet, sans discontinuité d'un côté à l'autre du front et sont tellement épaisses, tellement saillantes qu'elles constituent un énorme bourrelet surmonté d'un véritable sillon transversal. En arrière, un vaste méplat, qui siège sur la partie postérieure des pariétaux, et un fort renflement de l'écaïlle occipitale, qui se projette en forme de chignon, font le pendant de l'aplatissement du front et de la saillie des arcades sourcilières. Nous avons déjà noté la situation du trou occipital qui est reporté plus en arrière que dans les races actuelles. Par ces particularités et d'autres que nous passons sous silence, le crâne de l'Homme de Néanderthal reproduit les caractères atténués des grands Singes anthropomorphes.

Relativement au crâne, la face est fort volumineuse. Sensiblement projetée en avant, elle est à la fois très basse et très large. Les orbites rondes ont un volume infiniment supérieur à celui des races modernes. Le nez est large, mais sa forme est toute différente de la forme du nez des Anthropoïdes : il est, en effet, très déprimé à la racine et les os nasaux font une saillie bien accusée. La région maxillaire supérieure est remarquable par son défaut de modelé. Quant à la mandibule, elle offre les caractères moitié simiens, moitié humains de la mâchoire de Mauer, avec une atténuation des caractères simiens. Dans son ensemble, la face présente un aspect bestial des plus frappants.

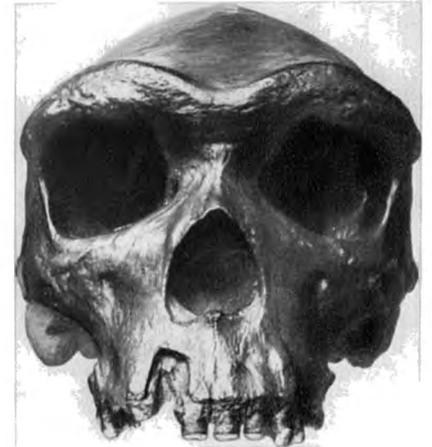
Malgré tous les signes d'infériorité que les anthropologistes sont obligés de reconnaître à la race de Néanderthal, cette race



CRANE DE LA CHAPPELLE-AUX-SAINTS (Corrèze).

possédait une capacité crânienne très notable. L'aplatissement du crâne est compensé par sa grande longueur d'avant en arrière et par son grand développement transversal au niveau des bosses pariétales. Puisqu'il est démontré que le cerveau est l'organe de l'intelligence, faut-il en conclure que l'Homme bestial, dont nous venons de résumer les caractères essentiels, était doué d'une remarquable intelligence? ce serait aller beaucoup trop loin. On sait, en effet, que le grand volume du cerveau est loin d'être toujours en rapport avec une intelligence supérieure et que parfois des aliénés, des épileptiques, voire de parfaits crétins, ont une grande quantité de substance cérébrale. La quantité n'est pas tout; elle semble même moins importante que la texture et la qualité de cette substance. Pour se rendre compte de la qualité, pour ainsi dire, du cerveau, l'un des moyens auxquels on peut avoir recours est d'en étudier les circonvolutions. Plus elles sont sinueuses et multipliées, plus la quantité de substance grise, qui constitue la couche superficielle du cerveau, occupe de surface; et c'est cette substance grise qui préside aux fonctions intellectuelles.

Comment se rendre compte de la morphologie d'un cerveau qui a disparu depuis des milliers d'années? Les professeurs Boule et Anthony ont pensé qu'on pouvait tirer parti d'un moulage intracrânien. Mais lorsqu'on coule du plâtre à l'intérieur d'un crâne, on n'obtient pas l'image du cerveau; on a la reproduction de l'encéphale recouvert des méninges. Or, les méninges masquent plus ou moins les circonvolutions, souvent à tel point qu'on en distingue à peine les plus volumineuses. Par conséquent, les résultats qu'on tire de l'examen d'un moulage intracrânien sont des plus aléatoires. Quoi qu'il en soit, voici les conclusions que le professeur Boule a cru pouvoir déduire de l'examen de celui de l'Homme de La Chapelle-aux-Saints, l'un des meilleurs types de la race de Néanderthal: « Il est donc probable que l'*Homo Neanderthalensis* ne devait posséder qu'un psychisme rudimentaire, supérieur certainement à celui des Singes anthropomorphes, mais nettement inférieur à celui de n'importe quelle race actuelle. Il n'avait sans doute qu'un rudiment de langage articulé. Au total, l'encéphale de cet Homme fossile est déjà un encéphale humain par l'abondance de sa matière cérébrale. Mais cette matière n'offre



CRANE DE BROKEN HILL (Rhodésia).

pas encore l'organisation supérieure qui caractérise les Hommes actuels.»

✱ La race de Néanderthal, la plus ancienne des races humaines fossiles, dont les restes découverts en Europe sont assez nombreux et assez complets pour que nous puissions nous rendre un compte exact de ses caractères, offrait un aspect singulièrement bestial. Il est difficile de ne pas être frappé des nombreux traits qui rapprochaient ces vieux ancêtres des Singes anthropomorphes. Et cependant, avons-nous dit, il est vraisemblable que les individus de cette race, dont les ossements ont été recueillis dans nos contrées, n'en représentaient pas le type primitif. Une des raisons qui le font supposer, c'est que, à la fin de l'année 1921, on a trouvé au fond d'une mine de la Rhodésie britannique, dans l'Afrique du Sud, un crâne présentant les caractères généraux de la race de Néanderthal, quelques-uns légèrement atténués, mais la plupart beaucoup plus accentués dans le sens de la bestialité. Quoique présentant de grandes dimensions extérieures, sa capacité ne serait que d'environ 1 250 centimètres cubes. Ses épaisses arcades sourcilières sont encore plus saillantes que celles de l'Homme de La Chapelle-aux-Saints; sa face projetée en avant, avec de grands maxillaires plats, hauts, sans modelé, lui donne une apparence de *museau*, suivant l'expression fort juste employée par Boule pour qualifier cette face et celle de l'Homme de La Chapelle-aux-Saints. Nous ajouterons que si les os du nez font plus de saillie que chez les Anthropoïdes, l'ouverture nasale très large, l'aplatissement de la partie basilaire de l'occipital et les grandes dimensions de la voûte palatine rapprochent cet être du Gorille ou du Chimpanzé. C'est cependant un être humain et sa dentition est tout à fait celle d'un homme.

Plusieurs savants ont voulu en faire une espèce distincte; mais la grande majorité des anthropologistes n'y voient qu'un représentant primitif de la race de Néanderthal, ce qui ne nous semble guère contestable.

La haute antiquité de ce fossile a été discutée. Il a été trouvé au fond d'une caverne creusée dans une colline dénommée *Broken Hill*, qui est exploitée pour l'extraction des minerais de plomb et de zinc. Il gisait tout à fait à la base des matériaux qui avaient rempli ladite caverne. On a dit qu'il n'était pas fossilisé parce que ses matières organiques — dont il ne conserve d'ailleurs plus de traces — n'ont pas été remplacées par des substances minérales et qu'il était simplement recouvert d'une mince couche de silicate de zinc.

A notre sens, on attache beaucoup trop d'importance à ce qu'on appelle la fossilisation, car cette transformation chimique varie considérablement suivant les milieux. Dans le cas présent, ne serait-ce pas simplement la couche de silicate de zinc dont il était recouvert qui s'y serait opposée? Nous l'avons eu entre les mains et nous avons constaté qu'il n'a nullement l'aspect très frais qu'on lui a prêté. Les instruments en pierre trouvés avec lui sont extrêmement grossiers.

Fût-il moins ancien que nos Néanderthaliens d'Europe, que son intérêt n'en serait pas amoindri et qu'on pourrait toujours le regarder comme le prototype de la race de Néanderthal. C'est ce que reconnaît implicitement un savant qui se refuse à attribuer une grande antiquité au crâne de Broken Hill et dont nous citons volontiers l'opinion à propos des Hommes fossiles à cause de sa compétence en cette matière, tout en ne partageant pas ses idées sur certains points. Nous avons nommé le professeur Boule. Il



VUE DE L'ENTRÉE DE LA GROTTÉ DU MOUSTIER (Dordogne).

constate que, dans l'Afrique du Sud, il existe dans la faune et dans la flore actuelles des espèces qui ne se trouvent chez nous qu'à l'état fossile et il y voit des survivants « d'un passé européen depuis longtemps révolu ». L'explication de ce fait lui semble bien simple. « Non seulement elle représente (l'Afrique du Sud) une des plus vieilles surfaces terrestres, mais encore nous savons qu'elle a joui continuellement, depuis la fin des temps mésozoïques (époque secondaire), de conditions très confortables d'habitat, alors que, depuis les temps tertiaires, les continents boréaux ont été soumis à toutes sortes de vicissitudes. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on y retrouve quelques-uns des plus vieux représentants de l'Humanité et que, parmi ses races vivantes, il y ait encore des formes devenues fossiles dans les autres continents. » (*L'Anthropologie*, 1925, p. 608.) Et, ailleurs, il déclare que si on y trouvait des représentants vivants de l'Homme de Néanderthal ou de sa variété, l'Homme de la Rhodésia, le fait ne serait pas plus extraordinaire que la découverte de l'Okapi dont les ancêtres ont laissé leurs ossements en Europe dans des terrains qui datent du milieu du Tertiaire. Par conséquent, quelle que soit son ancienneté, rien ne s'oppose à ce qu'on le considère comme la persistance d'un type remontant à une très haute antiquité et que les Néanderthaliens européens actuellement connus n'en soient qu'une variété déjà évoluée.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur les caractères de la race de Néanderthal, bien que nous nous en soyons tenu aux plus saillants, parce que cette race nous fournira des indications précieuses lorsque nous rechercherons l'origine de l'Humanité. Il nous faut maintenant dire quelques mots de son industrie et de son genre de vie.

\* Les restes osseux de la race de Néanderthal découverts en Europe étaient accompagnés d'une industrie dite moustérienne et d'une faune qui comprend le Mammouth, ce qui autorise à les considérer comme datant du Quaternaire moyen. Toutefois, à Krapina, on a recueilli des os de Rhinocéros de Merck, l'un des Mammifères caractéristiques du Quaternaire inférieur, et, à La Ferrassie, les restes de l'Homme gisaient à la base d'une assise moustérienne qui reposait directement sur une couche renfermant des ossements d'animaux et une industrie de l'époque antérieure. Il est donc vraisemblable que les premiers représentants de la race ont fait leur apparition à la période de transition entre l'époque de l'Hippopotame et l'époque du Mammouth.

C'est ce que confirme l'étude de l'industrie. Les instruments dénotent incontestablement un progrès sensible sur ceux de Saint-Acheul et cependant les massues en forme d'amande ont persisté, mais, elles aussi, ont subi quelques modifications : elles sont plus petites et mieux travaillées. D'ailleurs, toute l'industrie accuse chez l'Homme une tendance à remplacer les instruments — et particulièrement les armes, qui agissaient surtout par leur poids — par des armes plus minces, plus soignées et douées d'un pouvoir de pénétration sensiblement accru. Qu'il s'agisse de pointes ou de raclours, on constate que la plupart n'ont été travaillés que sur une face, l'autre face, lisse, ayant été détachée, par un coup sec, du bloc ou *nucléus*. Il y a là une évolution tout à fait appréciable.

Les pointes présentant une face lisse sont de deux sortes. Lorsque l'éclat, en se détachant du bloc, affectait une forme triangulaire avec une extrémité aiguë, il était utilisé tel quel. Si, au contraire, les bords et le sommet en étaient trop épais, l'ouvrier les retouchait, ce qui prouve, chez lui, le souci de se procurer une arme ayant une puissance de pénétration suffisante. Du fait même que ces armes étaient relativement légères, pour leur assurer cette puissance il était de toute nécessité de les munir d'une hampe, que les raclours devaient sans doute servir à préparer. Il est à noter que certaines pointes ont été travaillées avec tant de soin pour en effiler le sommet qu'on se demande si elles n'ont pas été employées comme perçoirs.

Les raclours sont des éclats de forme irrégulière, plus ou moins plats, avec un bord convexe généralement plus épais que le reste de la pièce et qui a été retouché en biseau. Ils devaient être tenus directement à la main.

Les lames consistent en simples éclats allongés qui, lorsqu'ils ont été détachés du nucléus, offraient un bord ou les deux bords tranchants. La retouche de ces bords n'aurait pu que leur enlever leur qualité.

L'Homme de Néanderthal ne semble pas avoir utilisé les os des animaux pour en tirer des outils.

\* A cette période, nos ancêtres étaient essentiellement chasseurs; à elle seule, l'abondance des armes en fournit un indice que d'autres

observations viennent corroborer. Dans les grottes qui leur servaient d'habitations, on rencontre des os de nombreux Mammifères, les uns — ceux qui contenaient de la moelle — brisés intentionnellement, les autres ayant subi l'action du feu. A la chair de ces animaux, ils devaient ajouter des végétaux sauvages pour compléter leur alimentation.

Au climat doux de la période antérieure, avait succédé un climat plus froid et humide. L'Homme a donc été obligé, pour lutter contre le froid; non seulement d'allumer, dans sa demeure, des foyers dont on retrouve les cendres et les charbons dans les grottes où l'on récolte ses instruments de pierre, mais aussi de se couvrir. Les premiers vêtements n'ont pu être, comme ceux des populations les plus arriérées de nos jours, que les peaux des animaux dont il s'emparait. Les raclours lui servaient sans doute à les préparer, en même temps qu'à dégrossir les hampes de ses armes.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les Hommes de cette époque reculée n'abandonnaient pas au hasard les cadavres de leurs morts. Ils les ensevelissaient souvent dans des grottes ou des abris sous roche. Le très intéressant squelette de La Chapelle-aux-Saints avait été même inhumé dans une fosse creusée dans le sol marneux de la grotte, ce qui explique, en partie, son état de conservation.

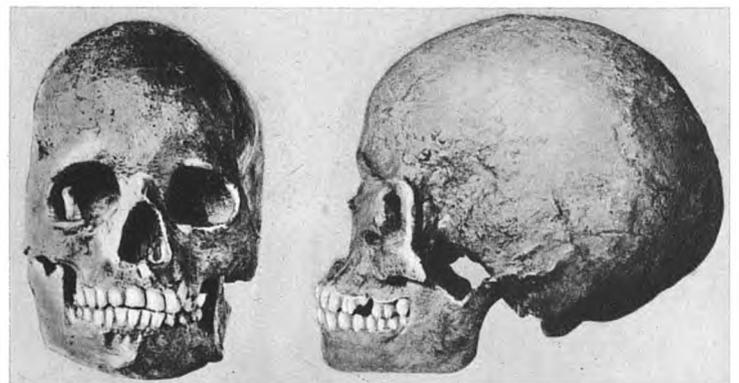
III. LA RACE DE GRIMALDI. — Il nous faut encore franchir une longue période avant de rencontrer une nouvelle race humaine. Avec la race de Grimaldi, nous arrivons, en effet, à l'époque où le Renne pullulait déjà dans nos contrées et où le climat humide de l'époque du Mammouth avait fait place à un climat toujours froid, mais sec. La phase des grands glaciers avait pris fin dans nos contrées.

Si l'on n'a pas encore découvert d'ossements humains remontant à la période qui s'est écoulée entre l'époque du Moustier et le Quaternaire supérieur, il ne s'ensuit pas que l'Humanité n'ait plus compté de représentants en Europe durant cet intervalle; le contraire est même amplement démontré. En effet, dans toutes les couches du Quaternaire, l'Homme a laissé ses traces. A tous les niveaux, on rencontre soit des instruments en pierre, soit des cendres et des charbons qui prouvent son existence aussi sûrement que le feraient ses propres ossements. Les instruments en pierre se conservent indéfiniment, tandis que les ossements sont exposés à bien des chances de destruction.

C'est en Italie, dans les fameuses grottes des Baoussé-Roussé (1) situées sur la commune de Grimaldi, à 200 mètres environ de la frontière française, qu'ont été découverts les deux squelettes dont nous allons nous occuper. En raison de leur proximité de la France, ces grottes sont parfois désignées sous le nom de grottes de Menton, le territoire de cette ville s'étendant jusqu'à la frontière même. Lorsque nous avons fait connaître la race nouvelle, nous nous sommes conformé à l'usage admis en préhistoire : nous lui avons donné le nom de la localité dans laquelle ses restes ont été rencontrés pour la première fois.

Dès 1846, les grottes des Baoussé-Roussé avaient déjà fourni un certain nombre d'objets préhistoriques et, depuis cette date, elles ont été fouillées par un bon nombre d'explorateurs. Malheureusement, les fouilles avaient été pratiquées sans la méthode rigoureuse qui, seule, peut donner des résultats scientifiques sérieux; aussi le prince Albert I<sup>er</sup> de Monaco prit-il la résolution de tirer

(1) *Baoussé-Roussé* (*Balzi Rossi* en italien) est une expression du dialecte mentonnais qui signifie « *Rochers Rouges* ».



CRANE DE LA GROTTTE DES ENFANTS, A GRIMALDI :  
TYPE NÉGRÓIDE.



TYPES NÉGRÖIDES (vieille femme et jeune homme) DE LA GROTTÉ DES ENFANTS,  
A GRIMALDI (Italie).

le meilleur parti possible de l'exploration des couches qui n'avaient pas encore été bouleversées. Les fouilles qu'il y fit exécuter commencèrent en 1895 et se prolongèrent pendant huit années, toujours conduites avec le soin le plus méticuleux. Les très intéressants résultats auxquels elles ont abouti ont été exposés avec détails dans un luxueux ouvrage publié aux frais du prince (1).

C'est dans une de ces grottes, dénommée la grotte des Enfants, parce que Rivière y avait rencontré deux squelettes de jeunes sujets dont l'Institut catholique a fait l'acquisition, qu'ont été découverts les squelettes d'une vieille femme et d'un adolescent offrant des caractères inconnus jusqu'alors. Ils gisaient à 8<sup>m</sup>,50 de profondeur et à 2<sup>m</sup>,30 au-dessus d'une assise qui contenait des restes d'animaux de l'époque de l'Hippopotame. Leurs têtes avaient été protégées par une pierre plate reposant sur deux pierres plantées verticalement. Les cadavres avaient été inhumés dans une fosse, de sorte qu'on ne peut pas affirmer qu'ils soient tout à fait contemporains de l'industrie recueillie à leur niveau. Toutefois, la différence d'âge entre cette industrie et la sépulture ne saurait être bien notable, car presque immédiatement au-dessus des squelettes se trouvait une couche intacte d'environ 70 centimètres d'épaisseur. Sur cette couche, en partie recouverte par un foyer, était étendu un sujet de grande taille, appartenant à la race de Cro-Magnon, dont nous verrons bientôt les caractères. Enfin beaucoup plus haut gisait un autre squelette ne se différenciant pas de l'Homme actuel, tout en remontant, sans aucun doute, à l'époque paléolithique, mais à la fin de cette époque.

En somme, le grand intérêt des découvertes faites dans la grotte des Enfants réside, non seulement dans la rencontre d'un type humain dont on n'avait trouvé, jusque-là, aucune trace dans les terrains quaternaires, mais dans la superposition de trois types fossiles, au milieu de couches qui n'avaient jamais été remuées. Cette superposition permet d'établir l'ancienneté relative de chacun d'eux et d'affirmer, par exemple, que la race de Grimaldi a vécu, aux Baoussé-Roussé, à une époque antérieure à la race de Cro-Magnon.

✽ La race de Grimaldi est franchement négroïde. La vieille femme avait une taille de 1<sup>m</sup>,59 à 1<sup>m</sup>,60, supérieure d'au moins 2 centimètres à la moyenne des Parisiennes. L'adolescent, âgé de quinze à dix-sept ans, atteignait déjà 1<sup>m</sup>,56 ; il aurait grandi d'environ 10 centimètres s'il avait achevé sa croissance, en admettant qu'elle se fût faite suivant les règles que nous observons habituellement chez nos contemporains. La longueur très notable de l'avant-bras par rapport au bras, et de la jambe par rapport à la cuisse, la longueur exagérée du membre inférieur comparativement à celle du membre supérieur, la saillie très prononcée du talon, l'étroitesse et la grande hauteur du bassin, la prognathisme considérable des maxillaires, la fuite du menton, la grande largeur du nez dont le plancher se continue par des gouttières sur les maxillaires supérieurs, sont des caractères nettement négroïques. Par le volume de ses dents et les caractères de ses molaires, l'adolescent se rapproche très sensiblement des Australiens actuels et du Chimpanzé. Par la grande courbure à concavité postérieure du fémur et le renversement en arrière de la tête du tibia, la race



VUE D'ENSEMBLE DES GROTTES DE GRIMALDI (Italie).

de Grimaldi rappelle à la fois les Anthropoïdes et la race de Néanderthal.

Nous nous trouvons donc en présence d'un type humain inférieur, qui a conservé certains caractères atténués de la race de Néanderthal et même quelques traits des Singes anthropoïdes, mais qui cependant a évolué incontestablement par rapport aux êtres humains qui l'ont précédé. En dehors de la taille, qui s'est notablement accrue, nous rencontrons une évolution frappante de la tête. Elle est restée dysharmonique, le crâne étant très allongé et la face basse et large, mais, au lieu d'être aplatie, elle est très développée dans le sens vertical. Au lieu d'être fuyant, le front offre une belle courbe, et l'occiput, tout en faisant une saillie assez prononcée en arrière, n'est plus comprimé de haut en bas ; le volume du cerveau était sûrement très appréciable. Les arcades sourcilières ne forment plus l'énorme bourrelet transversal qui rapproche les Néanderthaliens des Anthropoïdes ; elles font une saillie assez forte dans leur portion interne, mais cette saillie disparaît totalement dans leur moitié externe. Les orbites qu'elles surmontent sont très larges et, par contre, fort peu développées dans le sens vertical.

Les deux squelettes négroïdes de la grotte des Enfants sont complets et dans un état de conservation qui permet d'en décrire les caractères avec certitude. Leur découverte a provoqué un certain étonnement parmi les anthropologistes, qui étaient surpris qu'un type nègre eût vécu en Europe à l'époque où le Renne prospérait jusque à la Méditerranée. Quelques savants ont pensé qu'il s'agissait soit de deux êtres anormaux, soit plutôt de deux Nègres échoués, on ne sait comment, aux Baoussé-Roussé, mais n'ayant joué aucun rôle dans l'ethnologie européenne. Il a fallu se rendre à l'évidence. Depuis que nous les avons fait connaître, le même type a été rencontré dans diverses sépultures préhistoriques, qui remontent parfois à l'âge de la pierre polie (en Bretagne), et persiste jusqu'à nos jours en quelques points du bassin du Rhône, de l'Italie du Nord, etc. Il s'agit, il est vrai, de sujets isolés, mais ils prouvent que la race de Grimaldi a légué de son sang aux générations qui lui ont succédé.

✽ Avec les squelettes eux-mêmes, il n'a été rencontré que quelques lames en silex, sans caractère, et deux petits galets de serpentine qui ne présentent pas de traces de travail, mais qui ont dû être mis là intentionnellement : l'un était placé entre les deux têtes, l'autre sur le front de la vieille femme. Dans le voisinage des sujets, au contraire, gisaient de nombreux instruments en silex et en jaspe, pour la plupart d'assez petites dimensions. Ces instruments consistent en lames, parfois retouchées, en racloirs,

(1) BOULE (M.), CARTAILHAC (É.), VERNEAU (R.), et VILLENEUVE (L. DE), *les Grottes de Grimaldi*. 2 vol., grand in-4<sup>o</sup>, 686 pages, 64 planches en héliogravure, et figures dans le texte (Monaco, 1906-1919).



SQUELETTE DE MENTON.

en grattoirs convexes, tantôt allongés, tantôt courts, et en burins, grattoirs, pointes analogues à ceux qu'on trouve en grande quantité vers la fin de l'âge du Renne, à l'époque de La Madeleine. L'analogie est même assez frappante pour qu'on ait d'abord rapporté à cette époque l'industrie rencontrée au niveau et un peu au-dessus des Négroïdes, de même que les deux squelettes, mais, depuis, on les a un peu vieillis et datés de la fin de l'époque aurignacienne. Ce qui est incontestable, c'est que les instruments en pierre dénotent un progrès sensible sur ceux de l'époque précédente. Les types se multiplient et le travail se perfectionne.

La race de Grimaldi continuait à vivre dans des grottes et à pourvoir à sa nourriture au moyen de la chasse, ce que démontrent les ossements d'animaux découverts à tous les niveaux dans la grotte des Enfants. Mais l'habitation devenait un lieu de sépulture quand un décès se produisait et elle était alors abandonnée pendant un temps plus ou moins long. Une couche de terre d'environ 70 centimètres d'épaisseur s'était déposée au-dessus des squelettes des Négroïdes avant que l'Homme ne revînt allumer son foyer dans la grotte.

Les morts, que les Néanderthaliens ensevelissaient déjà dans des cavernes, ont été l'objet de soins tout particuliers à l'époque où nous sommes arrivés. Le jeune homme de la grotte des Enfants avait sans doute été inhumé dans une fosse qui n'avait pas assez de longueur pour recevoir le corps allongé, car ses membres inférieurs étaient repliés de telle façon que les talons se trouvaient sous le siège. La vieille femme était dans une posture encore plus forcée : ses cuisses étaient ramenées le long du thorax, les genoux se trouvant près des épaules. Ses avant-bras étaient complètement fléchis et les mains arrivaient au niveau du cou. Il semble donc qu'on ait cherché à réduire le volume des cadavres pour les faire tenir dans la tombe qui leur avait été préparée.

Mais ce qui appelle surtout l'attention, ce sont les soins dont avaient été entourés les restes de l'adolescent. Une cuvette avait été creusée dans le foyer sur lequel reposaient les cadavres pour recevoir sa tête, qui était abritée en outre, comme nous le disions tout à l'heure, par une sorte de petit caisson composé de deux pierres plates posées de champ, supportant une autre pierre horizontale. Ce petit caisson était rempli de peroxyde de fer qui a teint les os du crâne en rouge. Il est probable qu'un lit de peroxyde de fer avait été préparé pour recevoir le cadavre, comme nous l'avons constaté nettement dans des grottes voisines, car des traces de coloration rougeâtre s'observent sur les autres parties du squelette.

La vieille femme n'avait pas été l'objet d'autant de soins. Son cadavre avait été inhumé la face en bas, recouvrant en partie celui du jeune sujet. Sa tête n'était pas préservée par des pierres et elle ne reposait pas sur un lit de peroxyde de fer, puisque ses ossements n'ont pas été colorés par cette substance. Toutefois, elle avait été enterrée avec ses objets de parure, comme le jeune sujet, d'ailleurs.

Dès cette époque, en effet, les êtres humains songeaient à se parer. Les bijoux étaient naturellement fort simples. L'adolescent portait une sorte de couronne, composée de quatre rangées d'une petite coquille marine, la *nassa neritea*, dont un certain nombre sont restées solidement adhérentes au pariétal gauche. La vieille femme avait deux bracelets formés des mêmes éléments, l'un au poignet gauche, l'autre au-dessus du coude. Le petit galet de serpentine trouvé sur son front ne présente pas de trou de suspension et ne peut pas, par conséquent, être considéré comme un objet

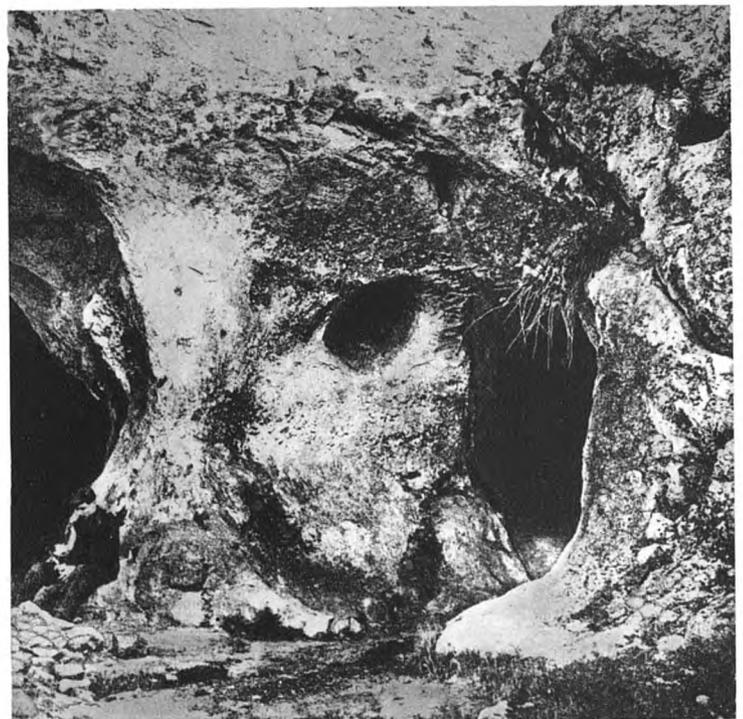
de parure. S'agit-il d'une amulette, de même que le galet rencontré entre les deux têtes des Négroïdes? c'est ce qu'il est impossible de décider.

Nous ne sommes nullement renseignés sur le vêtement dont avaient sûrement besoin les êtres humains pour se préserver du froid rigoureux qui régnait alors. Il est vraisemblable qu'il devait consister en peau des animaux tués par les chasseurs, comme celui de la race qui a succédé à celle de Grimaldi et celui des populations boréales modernes, livrées à leurs propres ressources.

IV. LA RACE DE CRO - MAGNON. — A l'âge du Renne, la population n'était déjà plus homogène. Dans la célèbre station de Solutré (Saône-et-Loire), on a rencontré plusieurs types fort différents les uns des autres, mais il est certain qu'ils n'étaient pas tous contemporains. Ce que les dernières fouilles ont démontré, c'est que l'intéressante race de Cro-Magnon, qui a joué un rôle si important dans le sud-ouest de la France à l'époque magdalénienne, vivait dans le Mâconnais dès la fin de l'époque aurignacienne. Elle a compté des représentants aux Baoussé-Roussé pendant un temps relativement assez court, après l'époque à laquelle nous font remonter les Négroïdes de Grimaldi, car, à 70 centimètres au-dessus de la double sépulture de la grotte des Enfants, on a découvert un beau squelette, bien conservé, qui se rattache incontestablement à la race de Cro-Magnon. En différentes contrées de l'Europe, on a également rencontré des restes bien caractérisés de cette race qui datent des temps quaternaires. Grâce à la multiplicité des découvertes, nous connaissons parfaitement, non seulement les caractères physiques, mais aussi l'industrie, le genre de vie, les mœurs, les productions artistiques de ce groupe ethnique. On pourrait actuellement écrire un volume sur la race de Cro-Magnon et ses descendants; nous allons résumer brièvement ce que nous en savons.

✿ La race de Néanderthal était d'une taille sensiblement inférieure à la moyenne; celle de Grimaldi atteignait la moyenne et devait même la dépasser quelque peu. Lorsque le premier représentant de la race de Cro-Magnon fut découvert, en 1848, dans un abri sous roche de ce nom, situé sur la commune de Tayac, près des Eyzies (Dordogne), Broca en avait évalué la stature à 1<sup>m</sup>,80; cinq sujets masculins du même type nous ont donné une moyenne dépassant encore ce chiffre de quelques centimètres. Au point de vue de la taille, il y a donc eu un progrès continu chez nos vieilles races quaternaires.

Ces hommes de très grande taille étaient en même temps extrêmement robustes, comme le dénotent tous les os de leur squelette. Le bord postérieur du fémur, par exemple, qui donne insertion aux muscles puissants de la cuisse, est si épais et si saillant qu'il



ENTRÉE PRINCIPALE, A DROITE, DE LA CAVERNE DE FONT-DE-GAUME, VALLÉE DE LA VÈZÈRE (Dordogne).

forme une véritable colonne de renforcement. Nous ne mentionnerons pas les intéressantes particularités morphologiques que présente cet os pour ne pas entrer dans des détails trop techniques, mais nous ne saurions nous dispenser de signaler la forme spéciale du tibia. Normalement, il possède trois faces : une interne, une externe et la troisième postérieure. Or, dans la race de Cro-Magnon, le tibia est tellement aplati transversalement, que sa face postérieure a presque disparu ; on le qualifie de platycnémique ou en lame de sabre.

Les caractères de la tête sont très particuliers et sont exagérés chez le vieillard rencontré dans l'abri de Cro-Magnon. La tête est doublement dysharmonique. Pour qu'elle soit harmonique, il faut que la face soit haute (allongée de haut en bas en comparaison de sa largeur) quand le crâne est lui-même allongé d'avant en arrière par rapport à sa largeur. Inversement, un crâne court doit être accompagné d'une face courte et large. Or, dans le type qui nous occupe, le crâne est long (dolichocéphale, pour employer le terme usité en anthropologie) et la face est courte : de là une première dysharmonie. Dans la face, on remarque une autre dysharmonie très prononcée : la partie supérieure est très large, avec des orbites rectangulaires, peu hautes et d'une largeur exagérée, tandis que le nez est étroit, de même que les maxillaires. Le nez présente une forte dépression à sa racine et les maxillaires se projettent assez sensiblement en avant. La mandibule est très robuste, avec des branches montantes larges et un menton proéminent.

Le crâne est volumineux : sa capacité est au moins égale à celle de la moyenne des Parisiens modernes, ce qui n'a rien de surprenant, étant donné la haute stature des individus, car il existe incontestablement un certain rapport entre la taille et le volume du cerveau. Mais le cerveau des Hommes de Cro-Magnon devait être bien organisé, si nous en jugeons par l'industrie et les œuvres d'art qu'ils nous ont laissées.

Le crâne proprement dit offre une conformation caractéristique. Lorsqu'on le regarde par sa partie supérieure, on constate qu'en raison de son grand développement transversal au niveau des bosses pariétales et de la saillie que fait en arrière la région occipitale, il affecte une forme pentagonale. Si on l'examine de profil, on remarque la belle courbe du front, puis un surbaissement qui s'étend sur les trois quarts environ des pariétaux, ensuite un vaste méplat portant sur le quart postérieur de ces os et une partie de l'écaïlle occipitale, méplat auquel succède une saillie très prononcée du reste de cette écaïlle qui forme, en arrière, une sorte de chignon. La nuque et la base du crâne sont relativement planes.

Par l'aplatissement de la voûte crânienne, par le méplat pariéto-occipital et le chignon qui lui fait suite, le crâne de l'Homme de Cro-Magnon rappelle, dans une certaine mesure, celui de l'Homme de Néanderthal, dont il ne possède pas l'aspect bestial. L'adoucissement très notable de cet aspect chez les individus de la race de Cro-Magnon tient en partie à ce que leurs arcades sourcilières ne forment pas l'énorme bourrelet qui fait ressembler, dans une certaine



CRANE DU VIEILLARD DE CRO-MAGNON (Dordogne).

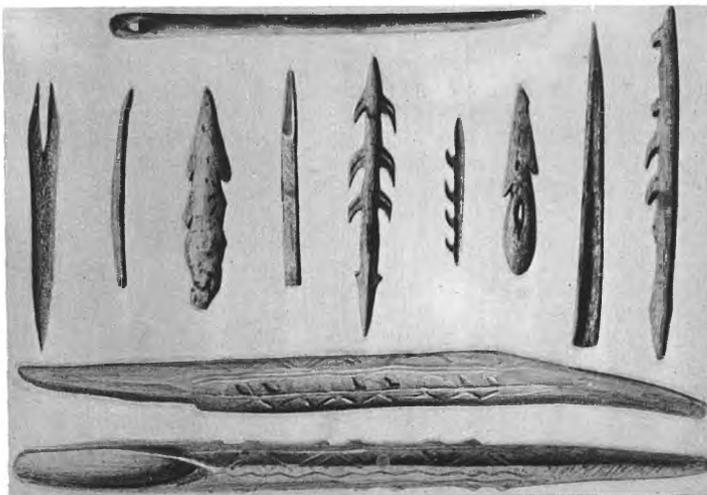
mesure, les Néanderthaliens à des Anthropoïdes : ces arcades font une saillie bien prononcée à leur partie interne seulement et s'effacent totalement dans la moitié, au moins, de leur portion externe, comme dans la race de Grimaldi.

Nous venons d'énumérer les caractères essentiels de la race de Cro-Magnon, tels qu'on les observe chez les individus qui semblent en représenter le type le plus pur ; mais déjà la population offrait quelques traces de mélanges. Tantôt c'est le crâne qui s'élève et se raccourcit chez certains sujets, tantôt c'est la taille qui s'abaisse chez d'autres. Néanmoins, partout, dans nos contrées, l'élément nettement caractérisé prédomine durant l'âge du Renne.

✱ Si le type physique de la race de Cro-Magnon dénote une évolution sensible, l'industrie accuse un progrès encore plus marqué. Ce n'est pas que le travail de la pierre se soit considérablement perfectionné ; on dirait même, au premier abord, qu'il a subi un recul, mais on ne tarde pas à s'apercevoir que cette première impression est trompeuse. En y regardant de plus près, on constate, en effet, que si les retouches paraissent moins abondantes sur beaucoup d'instruments en pierre, c'est que les ouvriers avaient acquis une habileté qui leur permettait d'obtenir sans beaucoup de travail des outils parfaitement adaptés aux usages auxquels ils étaient destinés. Or, à ce moment, l'Homme avait reconnu tout le parti qu'il pouvait tirer des os des animaux qu'il chassait et des bois des Rennes. Pour travailler l'os et le bois de Renne, il fallait des outils spéciaux : si les pointes, les racloirs, les lames des époques précédentes gardaient leur utilité, les scies, les burins, les perçoirs, les grattoirs, etc., devenaient indispensables ; aussi se rencontrent-ils en abondance dans toutes les stations où l'Homme a séjourné pendant une période d'une certaine durée. Comme les burins, les grattoirs affectent des formes assez variées ; tantôt longs, tantôt courts, ils sont souvent situés à l'extrémité d'une lame qui, parfois, se termine à l'autre bout par un burin ou un perçoir. Ce qui caractérise les grattoirs de cette époque, c'est leur forme convexe et leur biseau court et épais. Les perçoirs varient aussi considérablement de formes et de dimensions : il en est qui consistent en de simples petits éclats très étroits et très allongés qui, souvent, ont néanmoins été finement retouchés ; nous allons voir à quel usage ils étaient destinés. Sans être aussi minuscules que ces petits outils, la plupart des instruments en pierre de l'époque de La Madeleine sont de dimensions assez réduites.

A Solutré, pourtant, on a rencontré de très grandes pointes en forme de feuilles de saule qui mesurent parfois plus de 20 centimètres de longueur ; elles ont été travaillées sur leurs deux faces et sont d'une telle minceur qu'on se demande comment il a été possible de les tailler sans les briser. Avec ces pointes, on en trouve de beaucoup plus petites avec pédoncule et cran d'un seul côté, qui existent aussi dans d'autres gisements, notamment dans la Charente. Pour les archéologues, ces pointes caractérisent une époque antérieure à celle de La Madeleine, mais elles doivent être l'œuvre d'ouvriers de la race de Cro-Magnon. En effet, les récentes fouilles effectuées dans les gisements de Solutré ont démontré que les Hommes dont on découvre les restes et qui dateraient même d'une époque plus ancienne que le Solutréen (de la fin de l'Aurignacien) appartiennent à la race de Cro-Magnon.

Ce qui est certain, c'est que cette race a tiré de l'os et du bois de Renne une grande quantité d'objets divers. Déjà, avant l'époque de La Madeleine, l'Homme façonnait, avec de l'os, des pointes de javalot à la base fendue et il ne devait pas tarder à utiliser aussi



PETITS OBJETS SCULPTÉS EN OS ET BOIS DE RENNE DE LA DORDOGNE (époque magdalénienne). — COLL. M. H. N.



OBJETS DE PARURE QUATERNAIRES.

le bois de Renne qui, par sa texture compacte, constitue une très bonne matière première; parfois, il y ajouta encore l'ivoire du Mammouth, qu'il a surtout employé pour ses œuvres d'art.

Parmi les nombreux objets en os ou en bois de Renne, nous citerons : de simples bâtonnets, fréquemment décorés de gravures, dont on ignore l'usage; d'autres bâtonnets effilés aux deux extrémités; des poinçons et des pointes de sagaies à base taillée en biseau; des propulseurs pour sagaies; de très beaux harpons barbelés d'un seul côté ou des deux côtés; des phalanges de Renne percées d'un trou et qui sont regardées comme des sifflets de chasse; des aiguilles percées d'un chas, etc.

On ne fabrique pas de semblables aiguilles si l'on n'a rien à coudre; de leur présence dans les grottes qui servaient d'habitation à nos ancêtres, il faut conclure que l'Homme assemblait les pièces de ses vêtements. Les peaux des animaux fournissaient la matière première du costume. Dans la terre recueillie au-dessous d'un des squelettes des Baoussé-Roussé, on a découvert des poils qui ne pouvaient provenir que d'une peau de Renne ou d'Antilope saïga.

Le goût de la parure était très développé chez les troglodytes de la race de Cro-Magnon. Les coquilles, les dents d'animaux souvent décorées de gravures ou sculptées et percées d'un trou de suspension, des pendeloques en ivoire, des vertèbres de poissons entraînés dans la confection de leurs colliers, de leurs bracelets, de leurs ornements de jambes et, parfois, servaient à faire des espèces de résilles et de diadèmes. On est même tenté de croire qu'ils se tatouaient ou, tout au moins, qu'ils se peignaient la peau. Dans certaines stations, on a rencontré des morceaux de limonite ou de sanguine et des petits godets en pierre ayant servi à broyer ces substances colorantes, dont il est resté des traces au fond des cupules. Ce qui a fait penser à la possibilité du tatouage, c'est la découverte d'une coquille encore remplie d'une substance rouge dans laquelle plongeait une fine esquille d'os qui aurait pu servir à introduire la matière colorante dans la peau.

✽ L'Homme vivait de la chasse et de la pêche. L'abondance du gibier lui permettait une existence à demi sédentaire. La grande quantité d'instruments, d'ossements d'animaux, souvent brisés méthodiquement quand il s'agit d'os à moelle, ou bien ayant subi l'action du feu, l'épaisseur des foyers dans les cavernes dont il habitait l'entrée, impliquent un séjour d'assez longue durée sur le même point. Mais ce qui démontre encore davantage cette sédentarité relative, ce sont les œuvres d'art qu'on a découvertes sur les parois de certaines cavernes et dont l'exécution a demandé un séjour prolongé; nous en parlerons dans les lignes qui suivent.

Les troglodytes chassaient les grosses bêtes aussi bien que le

petit gibier et les Oiseaux. Le Mammouth comptait encore des représentants dans nos contrées et tombait sous leurs coups. Les Chevaux, les Bovidés, les Antilopes, les Bouquetins fournissaient des aliments en abondance aux Hommes de Cro-Magnon. A Solutré, on estime à cent mille au moins le nombre de Chevaux qui ont été dépecés sur place au pied d'une falaise abrupte. Pour expliquer une telle accumulation d'ossements de solipèdes sur un espace restreint, on suppose que, à la manière des Cafres actuels, les Solutréens pourchassaient les chevaux en poussant de grands cris et leur faisaient escalader la colline du côté en pente douce. Arrivés au sommet, les animaux affolés se précipitaient dans le vide.

Le gibier de prédilection à l'époque de La Madeleine était le Renne, qui fournissait aux Hommes de Cro-Magnon sa chair, ses bois, sa peau et jusqu'à ses tendons, dont on tirait des fils pour coudre. Souvent, en effet, on a observé, dans les points où les longs tendons s'insèrent sur les os, des incisions qui dénotent que ces tendons étaient soigneusement détachés en vue de leur utilisation. Le Renne était chassé à la sagaie, car dans une grotte des Eyzies (Dordogne), on a rencontré une vertèbre de jeune Renne transpercée par une grande pointe de silex. Piette a prétendu que cet animal était déjà domestiqué, parce que, dans la grotte de Gourdan, il a trouvé une énorme quantité de ses ossements provenant, d'après ses calculs, d'environ trois mille sujets. Cette domestication n'est pas démontrée, pas plus que n'est prouvée l'anthropophagie attribuée par cet auteur aux Magdaléniens.

Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que, dès l'âge du Renne, il se faisait une sorte de commerce. Au centre des Pyrénées, on a rencontré des coquilles provenant, les unes de la Méditerranée, les autres de l'Océan. Il est possible que quelques-unes aient été apportées par des chasseurs nomades venus du littoral, mais il est fort probable que la plupart, qui étaient alors considérées comme de précieux bijoux, y sont arrivées en passant de main en main. C'est, en tout cas, la seule hypothèse plausible pour expliquer la présence d'une coquille de la mer Rouge en Suisse, dans le dépôt quaternaire de la grotte de Thayngen, près de Schaffhouse.

Il semble que la race de Cro-Magnon ait atteint un certain degré d'organisation sociale. Aux Baoussé-Roussé, dans la grotte dite la Barma Grande, nous avons observé une véritable sépulture de famille contenant les squelettes d'un homme, d'une femme et d'un adolescent. Si certains objets fort curieux en bois de Renne étaient réellement des *bâtons de commandement*, comme on l'a supposé, la société était déjà hiérarchisée. Il s'agit de grands fragments de bois de Renne, comprenant en général la base de la corne dont le premier andouiller a été scié; ils sont percés de trous parfaitement circulaires, qui mesurent jusqu'à 32 millimètres de diamètre, et sont décorés de gravures ou de sculptures en bas-relief représentant des animaux. Des objets assez analogues servaient d'insignes à des chefs indiens du fleuve Mackenzie (Canada) et c'est ce qui a fait penser qu'il en a été de même chez nos ancêtres de l'âge du Renne. La signification de ces bois a été souvent discutée sans que les préhistoriens se soient mis d'accord. En faveur de l'existence d'une hiérarchie dans la société de l'âge du Renne, on a fait observer que les grandes lames en forme de feuilles de saule de Solutré ne pouvaient servir d'armes usuelles en raison de leur fragilité et qu'elles devaient être réservées, comme certains poignards en ivoire, d'un travail particulièrement soigné, à des personnages d'un rang élevé.

✽ Les Cro-Magnons, hommes robustes, qui, à en juger par la vigueur de leurs membres postérieurs, devaient être des marcheurs infatigables, possédaient des armes assez redoutables et étaient entourés d'une telle quantité d'animaux qu'ils pouvaient aisément pourvoir à leur nourriture. La chasse leur laissait de nombreux loisirs, et ces loisirs, ils les consacraient en partie à l'art.

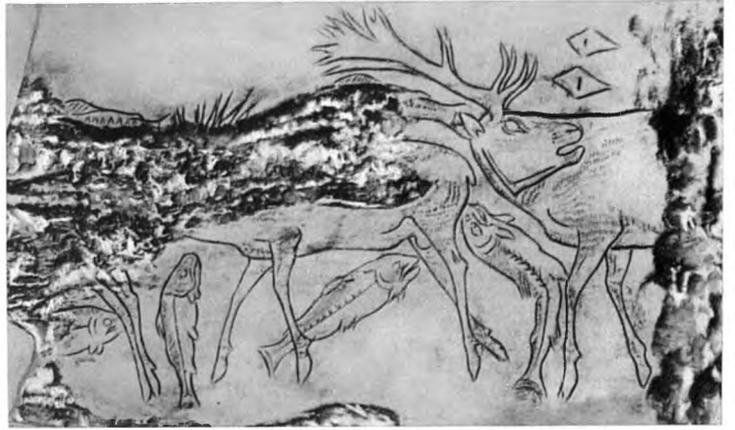
Dès 1834, un os, sur lequel l'artiste avait gravé l'image d'un Ruminant, fut découvert dans la grotte du Chaffaud (Vienne). Cette découverte n'appela guère l'attention à cette époque. Trente ans plus tard, Édouard Lartet rencontrait, dans l'abri sous roche de La Madeleine (Dordogne), une figure représentant un Mammouth, gravée sur une plaque d'ivoire du même animal. Depuis, Lartet lui-même, le marquis de Vibraye, Piette surtout et beaucoup d'autres préhistoriens ont découvert une foule de spécimens de l'art quaternaire.

Cet art consiste en gravures, en sculptures (bas-reliefs et rondes bosses) et en peintures. L'os, l'ivoire, les roches, de simples galets même ont été utilisés par les artistes pour y reproduire la figure des animaux qui vivaient autour d'eux. Les plantes sont très rarement représentées, mais des Poissons, des animaux marins, quelques Oiseaux et surtout les Mammifères auxquels l'Homme

donnait la chasse sont figurés parfois avec une telle fidélité qu'il est possible de reconnaître l'espèce qui a servi de modèle. Tel est le cas du Mammouth, du Renne, de l'Antilope saïga, du Bison, du Bouquetin, etc. Certaines œuvres, particulièrement remarquables au point de vue de l'attitude des animaux, dénotent non seulement un esprit d'observation très précis, mais un véritable sentiment de l'art.

L'Homme de Cro-Magnon nous a laissé un grand nombre de productions artistiques. Naturellement, toutes ces productions ne sont pas des chefs-d'œuvre, et il semble que l'artiste le mieux doué n'arrivait pas d'emblée à la perfection; il esquissait d'abord son dessin, dans certains cas, et si son esquisse ne le satisfaisait pas, il la recommençait. C'est ce que montre une gravure sur os découverte à Laugerie-Basse, qui représente un cheval d'une magnifique allure. On voit plusieurs traits, les uns très superficiels, les autres, plus profonds, correspondant au dessin recherché. Il aurait suffi de racler un peu l'os pour faire disparaître les premiers et il serait resté une figure qu'un artiste moderne ne désavouerait pas. L'image classique du Renne broutant, trouvée dans la grotte de Thayngen, en Suisse, est d'un réalisme saisissant.

En sculpture, nous connaissons des bas-reliefs et des statues en ronde bosse qui ne sont pas moins remarquables. On dirait que ce fut un besoin pour l'Homme de Cro-Magnon de graver et de sculpter. De simples bâtonnets en os ou en bois de Renne sont couverts de sculptures. L'un d'eux, creusé à une extrémité, a été considéré comme une cuiller destinée à extraire la moelle

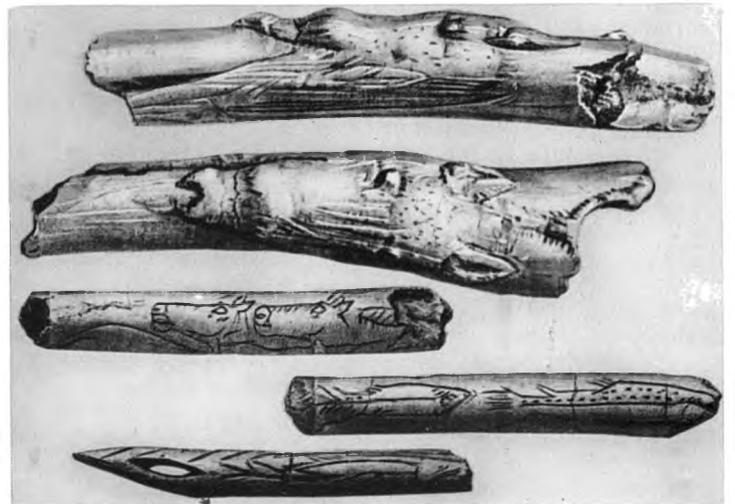


RENNES GRAVÉS DE LA GROTTÉ DE LORTHET. — MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

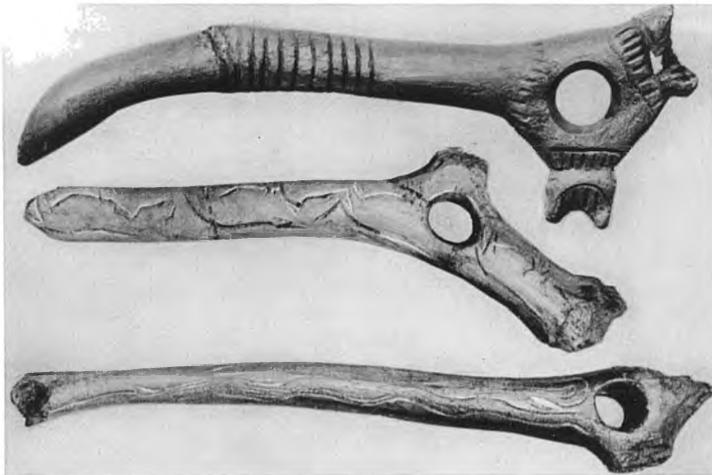
ont particulièrement frappés. Or, ajoute-t-on, les statuettes féminines montrent des fesses très volumineuses; par conséquent, il faut en conclure que la femme était alors atteinte de *stéatopygie*, c'est-à-dire d'un grand développement du tissu graisseux dans les fesses, qui proéminaient fortement en arrière, comme chez les Boschimanes actuelles. De là à établir une parenté entre les Paléolithiques de l'âge du Renne et les Boschimans de l'Afrique australe, il n'y avait qu'un pas, et ce pas a été franchi.

D'abord, en admettant que la stéatopygie ait attiré l'attention des artistes, il ne s'ensuivrait pas qu'elle fût générale à l'âge du Renne. D'ailleurs, toutes les statuettes féminines ne sont pas stéatopyges; il en est qui n'en présentent aucune trace. Chez d'autres, le développement exagéré de la graisse s'observe latéralement ou non en arrière. D'autres encore paraissent atteintes d'adipose généralisée, c'est-à-dire d'une accumulation anormale de graisse dans toutes les parties du corps. Chez nous-mêmes et dans d'autres races qui n'ont rien de commun avec les Boschimans, on rencontre des femmes adipeuses et des femmes réellement stéatopyges. Si les artistes quaternaires ont représenté certains personnages féminins avec des fesses volumineuses, ne serait-ce pas tout simplement parce qu'ils avaient été frappés par une particularité exceptionnelle? Cette hypothèse ne vaut guère mieux que les autres.

Mais ce qui est absolument inadmissible, ce sont les arguments, autres que celui tiré de la stéatopygie, qu'invoquent les savants qui ont mis à la mode la prétendue parenté des femmes de l'âge du Renne et des Boschimanes. On a vieilli quelques statuettes qu'on fait remonter au Solutréen et même à l'Aurignacien et alors voici ce qu'on a trouvé. La race qui vivait à l'époque aurignacienne était la race de Grimaldi. Or, cette race négroïde présente les mêmes caractères que les Boschimans. Il y a là une erreur absolue. Les Boschimans sont des Pygmées; les Négroïdes de Grimaldi étaient d'une taille supérieure à la moyenne. Les premiers ont la tête aplatie avec une face extrêmement prognathe; les seconds ont la tête très développée en hauteur et la face sensiblement moins projetée en avant, quoique prognathe. La morphologie du crâne, celle du nez, des orbites, des maxillaires sont totalement diffé-



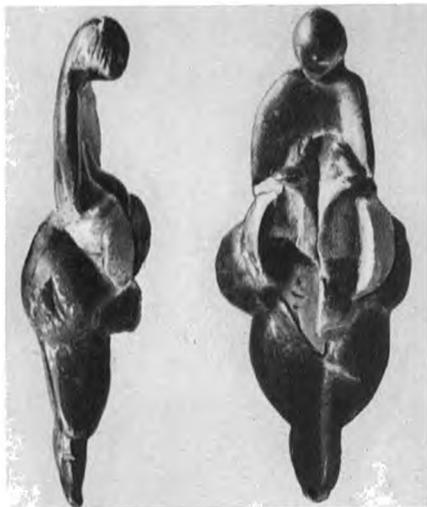
BOIS DE RENNE GRAVÉS ET SCULPTÉS DE LA VALLÉE DE LA VÈZÈRE.



BATONS DE COMMANDEMENT EN BOIS DE RENNE. — COLL. VIBRAVE.

des os longs, préalablement brisés. Des dents de carnassiers, qu'un trou de suspension a transformés en pendeloques, sont décorées de gravures représentant un Phoque, un Poisson ou des pointes de sagaie. Parfois, l'artiste quaternaire exécutait des scènes plus compliquées: sur une côte de Bovidé, l'un d'eux a figuré un Homme lançant une sagaie à un Aurochs qui fuit devant lui. Une pièce rencontrée par Piette dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège) est tout à fait étonnante: à l'extrémité d'un bois de Renne sont sculptées deux têtes d'Equidés en haut-relief et, sur le fût même de la corne, se trouve une autre tête décharnée qui dénote certaines connaissances anatomiques.

On est tout surpris de voir des artistes aussi remarquables se montrer aussi maladroits lorsqu'ils ont représenté des êtres humains. On connaît actuellement des gravures et des statuettes quaternaires figurant parfois des hommes, mais le plus souvent des femmes, et on peut dire, sans exagération, qu'en faisant abstraction de quelques fragments, tous les personnages sont de véritables caricatures. Lorsqu'il s'agit de figures sculptées dans du bois de Renne, voire dans du calcaire, comme les bas-reliefs de Laussel (Dordogne), on comprend que le travail en soit grossier; mais s'il s'agit d'une gravure sur os ou de statuettes en stéatite ou en ivoire, le même motif ne saurait être invoqué. Naguère, on attribuait toutes ces œuvres d'art à l'époque magdalénienne et, pour expliquer l'imperfection des figurations humaines, on émettait l'hypothèse que leurs auteurs avaient été empêchés par quelque idée superstitieuse de faire preuve du même talent que lorsqu'ils représentaient un animal. Cette hypothèse, toute gratuite, a été remplacée par une autre aussi critiquable. Si les gravures et les statuettes sont loin de la perfection, c'est, dit-on, que les artistes n'ont eu en vue que de représenter quelques caractères qui les



STATUETTE STÉATOPYGE DE LESPUGUE (Haute-Garonne). Profil et face.

rentes dans les deux races. Quant à la stéatopygie et aux caractères de la chevelure chez les Négroïdes, nous n'en pouvons rien dire, car on n'en retrouve aucune trace sur le squelette.

Est-il possible d'observer sur les statuette stéatopyges, ou prétendues telles, quelques caractères des femmes boschimanes? Prenons comme exemple la belle statuette en ivoire découverte dans la grotte de Lespugue (Haute-Garonne) par le D<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> de Saint-Périer, statuette que le professeur Boulé a baptisée du nom de « reine des

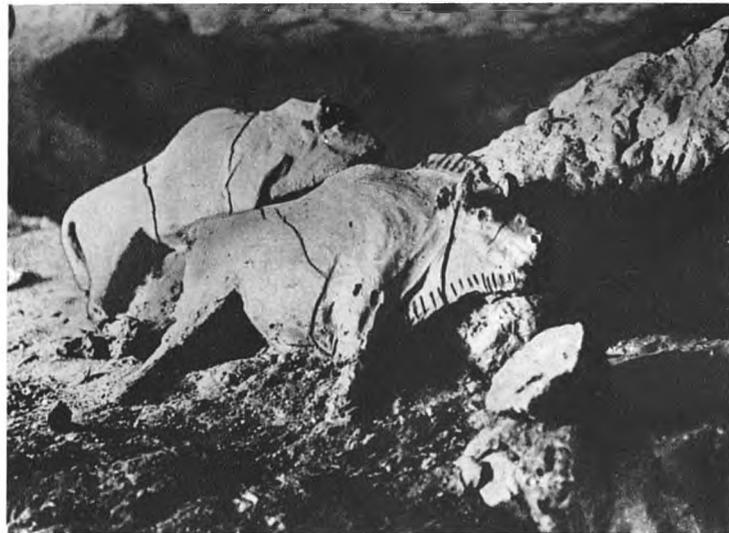
Vénus aurignaciennes », quoique, pas plus que les autres, elle puisse être regardée comme un portrait. Elle a, en effet, une petite tête pointue, sans qu'aucun trait de la face soit dessiné; son thorax est ridiculement aplati; ses seins naissent au niveau de l'abdomen et descendent presque au niveau de la partie inférieure des fesses; les cuisses sont arrondies et d'une brièveté singulièrement exagérée; un tout petit moignon informe a la prétention de représenter les jambes et les pieds. Quant aux fesses, certes très volumineuses, elles ne se développent pas en arrière, mais sur les côtés.

Si l'on tenait compte de la tête, malgré sa figuration informe, il faudrait en conclure qu'elle était haute et extrêmement courte. On a prétendu que la chevelure était comparable à celle des Boschimanés; or, chez celles-ci, les cheveux sont extrêmement crépus et s'enroulent en grains, tandis que, sur la statuette de Lespugue, ils sont figurés par quelques lignes droites.

En réalité, vouloir apparenter cette statuette et les similaires à la race boschimane est une hypothèse qui ne résiste pas à l'examen. Dire qu'elles reproduisent les traits de la race de Grimaldi en est une aussi peu soutenable. La seule raison qu'on puisse invoquer en faveur de cette seconde hypothèse, c'est que certaines d'entre elles dateraient de l'époque aurignacienne, comme les Négroïdes de la grotte des Enfants, et cet argument n'a qu'une valeur des plus douteuses. Les récentes découvertes faites à Solutré ont, en effet, démontré que la race de Cro-Magnon vivait dès cette époque. Or, si l'on tient compte de l'absence complète d'œuvres d'art dans l'assise des Négroïdes, si l'on admet — ce qui n'est pas contestable — que la race de Cro-Magnon a été la race artiste de l'âge du Renne, il paraît tout naturel de lui attribuer les statuette, stéatopyges ou non, même celles qui remonteraient à la période aurignacienne. Mais, alors, tout porte à croire que les artistes ont reproduit des caractères de femmes de leur propre groupe, et tout rapprochement entre ces femmes de très haute taille et les Pygmées de l'Afrique du Sud devient impossible. Il faut des arguments autrement significatifs que ceux qui ont été produits pour faire admettre qu'une race boschimane, originaire d'Afrique, ait compté des représentants en Europe à l'âge du Renne.

Parmi les œuvres d'art quaternaires, il en est qui ont causé une vive surprise : ce sont celles qui décorent les parois de certaines cavernes et qui en occupent parfois les parties les plus éloignées de l'entrée. Elles consistent en gravures, en bas-reliefs, en peintures et même en animaux modelés en argile; leurs dimensions sont parfois très notables. La plupart datent de l'époque de La Madeleine.

Des doutes ont été émis au sujet de leur ancienneté, doutes qui peuvent persister pour les peintures qu'on découvre sur des rochers et qui sont très communes en Espagne; mais il n'en est pas de même pour les œuvres d'art qui se trouvent au fond des cavernes, à l'abri de la lumière et des intempéries. Certaines gravures ont été recouvertes d'une épaisse couche stalagmitique qui les a conservées. Ce qui met hors de discussion la haute antiquité de beaucoup de ces œuvres, c'est qu'elles représentent souvent, avec fidélité, des animaux de l'âge du Renne et que, par suite, les artistes ont dû forcément les avoir sous les yeux. Toutes ne sont pas, d'ailleurs, contemporaines. L'abbé Breuil, qui s'est consacré



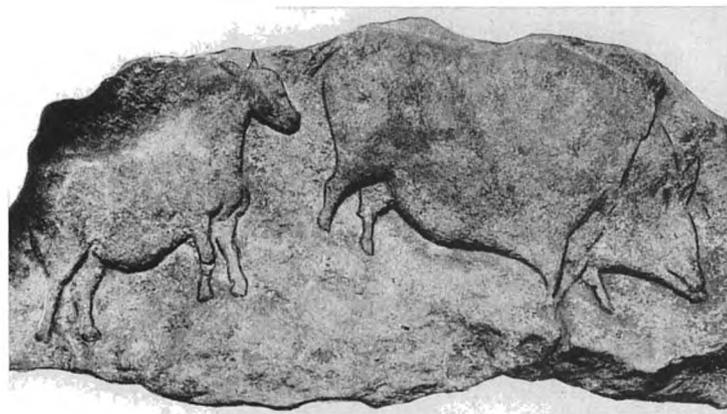
GRUPE DE BISONS EN ARGILE DU « TUC » D'AUDOUBERT. — COLL. J. BRUNHES.

spécialement à leur recherche et à leur étude, les a classées en diverses époques en se basant sur leur facture et, dans quelques cas, sur leur superposition. A priori, il semble, en effet, que des peintures formant de vrais tableaux, représentant, par exemple, des combats dont les acteurs sont armés d'arcs, ne puissent être attribuées à la même époque que des bas-reliefs ou des gravures d'un caractère tout différent.

✿ Les Hommes de Cro-Magnon avaient-ils des croyances religieuses? rendaient-ils un culte à certaines divinités? On le pense généralement. L'existence d'un décor à l'extrémité la plus reculée de profondes cavernes, où l'air et la lumière ne pénétraient pas, a fait considérer ces endroits comme des sortes de sanctuaires. Les soins donnés aux morts font supposer la croyance à la survivance d'une partie de l'individu après le décès. Certaines figurations ont fait penser à un culte solaire. D'autres, beaucoup plus étranges, représentant des êtres d'aspect vaguement humain, ont été regardées, soit comme des sorciers, soit comme des Hommes qui se seraient masqués pour des danses ayant apparemment un caractère religieux. Des pendeloques ne seraient pas de simples objets de parure, mais de véritables amulettes. Avec un peu d'imagination, on peut aller très loin dans cette voie.

Ce qui résulte de l'exposé qui précède, c'est que la race de Cro-Magnon, la mieux connue sous tous les rapports de celles qui ont vécu à l'époque quaternaire, démontre que l'Humanité avait singulièrement évolué depuis l'époque lointaine où l'être humain a fait son apparition sur la terre. Cette intéressante race ne mérite plus d'être qualifiée de primitive : les progrès qu'elle a accomplis font prévoir l'apparition de nouveaux progrès qui produiront de profonds changements dans l'existence de l'Homme.

V. LA RACE DE CHANCELADE. — La race de Cro-Magnon ne s'est pas éteinte sans laisser de traces, pas plus d'ailleurs, comme nous le verrons, que celles qui l'avaient précédée. Elle a continué à jouer un rôle en Europe et, de nos jours, il en



CHEVAL ET PSEUDO-BOVIDÉ SCULPTÉS DANS UN BLOC DE L'ATELIER SOLUTRÉEN DU ROC (Charente). — COLL. DU D<sup>r</sup> HENRI MARTIN.

BISON ARRÊTÉ  
CAVERNE D'ALTAMIRA (Espagne).



BISON FEMELLE RAMASSÉ  
CAVERNE D'ALTAMIRA.



GRANDS RENNES AFFRONTÉS  
CAVERNE DE FONT-DE-GAUME  
VALLÉE DE LA VÈZÈRE (Dordogne).



SANGLIER AU GALOP  
CAVERNE D'ALTAMIRA.

GRAND BISON  
CAVERNE DE FONT-DE-GAUME.





COMPARAISON ENTRE UN CRANE D'ESQUIMAU, à gauche, ET LE CRANE DE CHANCELADE (Dordogne), avant la reconstitution.

existe de nombreux représentants dans l'Afrique du Nord, jusqu'aux Canaries. Mais chez nous, de nouveaux types se montrent avant la fin des temps quaternaires et, parmi eux, se place le type de Chancelade.

Le seul spécimen que nous connaissions jusqu'ici de la race de Chancelade a été découvert en 1888, dans un abri sous roche situé dans la commune de ce nom, près de Périgueux. Il s'agit d'un squelette dont les membres supérieurs et inférieurs étaient si fortement fléchis qu'il est vraisemblable que le cadavre avait été solidement ficelé pour pouvoir être introduit dans une fosse de petites dimensions. Le corps a dû être saupoudré de peroxyde de fer, qui a coloré les os en rouge. La faune et l'industrie dénotent que l'inhumation a eu lieu vers la fin de l'âge du Renne.

⌘ A en juger par le squelette, qui provient d'un sujet masculin, la race de Chancelade était de petite taille, cet homme mesurant 1<sup>m</sup>,55 environ. Nous avons vu que la stature avait été en progressant depuis la race de Néanderthal jusqu'à celle de Cro-Magnon ; ici, nous assistons à un recul, qui ne peut s'expliquer par de profondes modifications dans le milieu, puisqu'il était sensiblement le même que celui qu'avait connu la race précédente. Il faut en conclure, par conséquent, que le type nouveau s'était constitué dans une autre région et que nous nous trouvons en présence d'un immigrant.

Très allongée d'avant en arrière (dolichocéphale), comme chez les races fossiles dont il a été question, la tête est fortement développée dans le sens vertical, comme chez les Négroïdes de Grimaldi, mais la face est haute, nullement prognathe, avec un nez long et étroit et un menton saillant. Le front est bombé et l'occipital ne se projette pas en arrière. Par certains caractères de la tête, l'homme de Chancelade se rapproche des Esquimaux actuels. Il est à noter que cet individu de petite taille avait une capacité crânienne (environ 1 710 centimètres cubes) qui dépasse la moyenne des Parisiens (1 560 centimètres cubes).

Les os des membres supérieurs, comme les autres os du squelette, sont massifs, trapus et indiquent une constitution vigoureuse. Les fémurs, malgré leur brièveté, rappellent ceux de Cro-Magnon par plusieurs caractères. Les tibias ont le corps aplati transversalement (comme ceux des Cro-Magnons) et leur extrémité supérieure renversée en arrière (comme chez les Néanderthaliens). Au pied, on constate une disposition notée dans la race de Néanderthal : le gros orteil s'écarte des autres doigts et tient le milieu, à ce point de vue, entre celui des Anthropoïdes et celui des Européens modernes. Le type de Chancelade, tout en s'étant constitué ailleurs que chez nous, a conservé certains caractères d'infériorité. On est tenté, par suite, de penser que ses propres ancêtres offraient un type beaucoup plus primitif, comme les ancêtres des races qui vivaient dans nos contrées lors de son arrivée.

Il est possible que la race de Grimaldi soit venue du dehors, mais il paraît certain que des migrations, sans doute peu importantes au point de vue du nombre des émigrants, avaient atteint l'Europe occidentale avant la fin des temps quaternaires. En dehors de l'individu de Chancelade, nous nous bornerons à mentionner un type brachycéphale (à tête courte) rencontré dans les alluvions quaternaires de Grenelle. On en a contesté l'ancienneté, car les cadavres ont pu être entraînés là par des inondations de la Seine à une époque postérieure au Quaternaire. Néanmoins, la faune recueillie dans ces alluvions, non pas, il est vrai, à côté des restes humains, est une faune fossile qui, dans les graviers du fond où gisaient les ossements de l'Homme, comprend le Mammouth, le Rhinocéros à narines cloisonnées, le Renne, le Cerf du Canada, l'Aurochs, etc. Il est donc bien probable que l'Homme lui-même, dont les restes ont été recueillis dans ces couches, a été le contemporain de ces Mammifères. Toutefois, en raison des doutes qui subsistent, il vaut mieux ne pas insister sur la race de Grenelle.

### CHAPITRE III

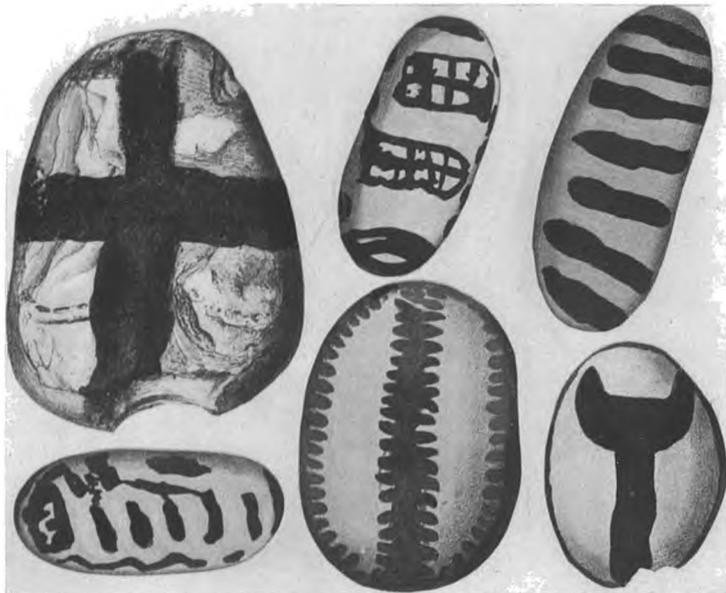
## LES RACES HUMAINES PRÉHISTORIQUES

I. ÉPOQUE DE TRANSITION. — Nous avons vu qu'à la fin de l'époque quaternaire de grands changements se sont opérés dans le milieu européen. La température s'est adoucie ; les glaces, qui occupaient encore de grandes surfaces sur les hauteurs, ont fondu partiellement. Il en est résulté une abondance d'eau que les pluies ont encore accrue ; c'est alors que les fleuves ont creusé leurs lits définitifs. Des animaux des périodes antérieures, les uns se sont éteints, d'autres ont émigré, notamment le Renne, qui était un gibier si précieux pour les Hommes de Cro-Magnon ; d'autres enfin ont continué à vivre dans leurs anciens pays, mais parfois en cherchant dans les montagnes des conditions en rapport avec leur organisme : tel a été le cas de la Marmotte, du Bouquetin, etc.

Ces changements ne se produisirent pas brusquement ; il y eut une période de transition durant laquelle on a cru que l'Homme avait cessé d'habiter nos régions. Les découvertes de Piette dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège) ont prouvé que l'hiatus n'avait pas existé. Les Hommes de la période azilienne différaient de ceux de l'époque quaternaire. On a dit que les premiers immigrants étaient caractérisés par la brièveté de leur crâne. Dans une assise azilienne, Vaillant-Couturier a rencontré un squelette dont la tête est nettement dolichocéphale. A Ofnet, en Bavière, on a récolté, dans un dépôt d'âge azilien, trente-trois crânes rangés dans deux fosses peu profondes et englobés dans une masse d'ocre rouge ; ils présentent les types les plus variés, les uns dolichocéphales, les autres brachycéphales, d'autres intermédiaires. Les nouveaux venus appartenaient donc au moins à deux races très différentes, si l'on admet que les intermédiaires soient les produits du croisement de la race à tête longue et de la race à tête courte.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle population, qui comprenait sûrement des représentants de la race de Cro-Magnon, puisque nous allons retrouver les traces de cette race à l'époque postérieure, ne connaissait pas encore les métaux. Ses instruments en pierre étaient généralement de dimensions réduites. Elle continuait à se servir de harpons barbelés, comme les Hommes de l'époque de La Madeleine, mais elle n'avait plus le Renne pour lui fournir ses bois et elle a dû se rabattre sur les bois de Cerf, qui ne possèdent pas les mêmes qualités. Les ouvriers n'en ont pu tirer que des harpons plats, relativement larges et courts, qui présentent vers la base une ouverture elliptique, comme les harpons à détente des Esquimaux actuels. Il est vraisemblable qu'il s'agit d'une arme de cette sorte, encore en usage chez diverses populations modernes.

Au Mas d'Azil, Piette a rencontré de nombreux galets fort curieux : ils sont couverts de points, de lignes droites, courbes ou en zigzag, de cercles peints en rouge au moyen de peroxyde de fer. On s'est étonné que la couleur ait pu persister pendant des siècles sur des cailloux enfouis dans le sol ; mais le peroxyde de fer est un produit inaltérable qui, même exposé à l'air, ne peut subir aucune modification. Avec son imagination ardente, Piette a vu dans les taches des signes d'un alphabet primitif, une numération décimale, l'emblème du soleil, etc. Ce sont les seules manifestations artistiques — s'il est permis de qualifier d'artistiques des peintures aussi grossières — que nous connaissons de la période de transition entre le Paléolithique et le Néolithique.



GALETS COLORIÉS.

II. ÉPOQUE NÉOLITHIQUE OU DE LA PIERRE POLIE. — Quand le climat, les plantes et les animaux furent devenus à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, les invasions se multiplièrent. Les envahisseurs, comme ceux de l'époque azilienne, appartenaient à plusieurs races : les uns étaient brachycéphales, petits ou de taille moyenne; les autres, dolichocéphales et de taille élevée. La tête de ces derniers ne ressemblait plus à celle des dolichocéphales quaternaires : le crâne est elliptique, très allongé et très développé dans le sens vertical, et la face est elle-même très longue, avec un léger prognathisme sous-nasal.

Les nouveaux venus, qui arrivèrent avec des armes très meurtrières, notamment l'arc au moyen duquel ils lançaient des flèches pourvues de pointes finement travaillées, se heurtèrent, dans le sud-ouest de la France tout au moins, aux descendants des Hommes de Cro-Magnon. Quoique moins bien armés, ceux-ci défendirent courageusement leur territoire. Dans les grottes qu'ils continuaient à habiter, le Dr Prunières a rencontré à diverses reprises leurs ossements perforés par les pointes en pierre des flèches lancées par leurs adversaires, pointes qui étaient restées encastrées dans les os. A la longue, les hostilités se calmèrent et des alliances se conclurent entre les ennemis. Dans les dolmens, qui furent les cimetières des nouveaux venus, on rencontre des squelettes de tous les types d'alors et de leurs métis, inhumés côte à côte. Peu à peu, les Cro-Magnons se trouvèrent submergés, et leur type, constamment atténué par le croisement avec les étrangers, finit par disparaître de nos contrées; ce n'est plus que par atavisme qu'on le voit parfois réapparaître parmi nous.

La race, toutefois, ne s'est pas éteinte. Une partie des chasseurs de Rennes de la fin du Quaternaire ont suivi leur gibier favori dans sa migration vers le Nord, et Hamy a signalé en Dalécarlie, au centre de la Suède, un petit groupe humain qui, de nos jours, possède encore la plupart des caractères de la race de Cro-Magnon.

Durant l'époque quaternaire, cette race avait franchi les Pyrénées. Lors des invasions néolithiques, il semble que de nouveaux émigrants aient gagné la péninsule Ibérique et se soient avancés progressivement vers le Sud. Nous avons constaté l'existence du type, à l'époque néolithique, dans la province de Ségovie et, en Andalousie, à l'âge du bronze. La mer ne les a pas arrêtés. En Algérie, dans les dolmens de Roknia, le général Faïdherbe et Bourguinat ont recueilli des monnaies romaines et les restes de représentants de la race de Cro-Magnon. Les Berbères des environs disent que ce sont leurs ancêtres qui reposent dans ces sépultures, et, en effet, ces Berbères, comme la plupart de ceux qui n'ont pas trop subi l'influence arabe, ont conservé le type de notre vieille race. Il est à peu près certain que cette race a vécu dans l'Afrique du Nord à une époque déjà ancienne, car deux crânes recueillis dans une grotte située près d'Oran en offrent les caractères essentiels. Or, dans cette grotte, on a rencontré quelques ossements de Mammifères qui ont émigré vers le Sud à une époque difficile à préciser et qui ne remonte peut-être pas bien haut dans le passé. Dans l'archipel canarien, les Guanches, que les Européens rencontrèrent à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, appartenaient incontestablement à la race de Cro-Magnon.

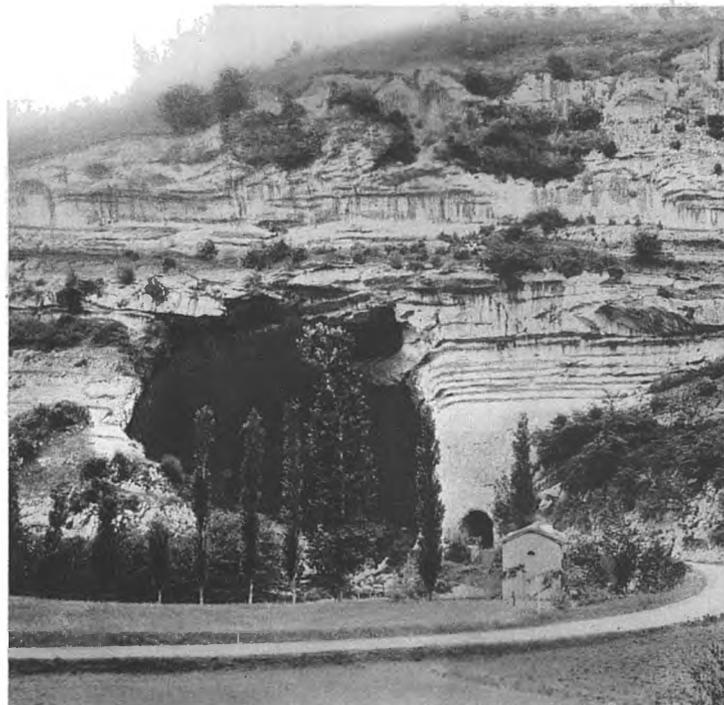
✿ A l'époque néolithique, une civilisation nouvelle apparaît dans l'Europe occidentale. C'est toujours la pierre, principalement le silex, qui fournit la matière première des armes et des outils, mais certains instruments devaient subir un travail si soigné qu'il fallait se procurer des roches de très bonne qualité pour les fabriquer. Au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), un silex un peu grenu, qui fournit des lames mesurant jusqu'à 43 centimètres de longueur, se rencontre en abondance à fleur de terre; on l'exploitait et on le travaillait dans de vastes ateliers d'où les produits étaient disséminés dans toutes les directions. Lorsque les ouvriers ne trouvaient pas à leur portée le silex à leur convenance, ils n'hésitaient pas à aller le chercher dans les entrailles de la terre. Au Bas-Meudon, au Mur-de-Barrez (Aveyron), on a découvert des puits profonds qui, une fois déblayés, ont permis d'accéder à des galeries creusées par des mineurs néolithiques, qui ont laissé leurs traces; parfois, ce sont les pointes de leurs pics en bois de cerf qui sont restées dans les parois des galeries; d'autres fois, des pics entiers ont été abandonnés; ailleurs, ce sont des tas de rognons de silex qui ont été préparés pour être hissés à la surface au moyen de cordes dont les empreintes se voient encore sur les parois des puits.

Ce qui caractérise les instruments en pierre de l'époque néolithique, ce sont les fines retouches d'une part, le polissage d'autre part, mais tous n'étaient pas retouchés ni polis. Les éclats allongés qui devaient servir de couteaux, par exemple, et qui, en se détachant du bloc, présentaient des bords bien tranchants auraient perdu leur qualité si on avait retouché ces bords ou si on les avait polis. Le vulgaire caillou, qui, tenu directement à la main, devait servir de percuteur pour détacher des éclats, n'avait nul besoin de subir aucun travail pour remplir son office. Les grattoirs, les perçoirs sont restés à peu près identiques à ceux des époques précédentes.

Les instruments destinés à être retouchés ou polis étaient d'abord ébauchés au moyen du percuteur. Nous nous bornerons à citer, parmi ceux qui ont été retouchés, les tranchets, les scies, les pointes de flèche et de lance et les poignards. Les instruments polis les plus remarquables sont les haches, les ciseaux, les gouges et les marteaux.

Les tranchets, en forme de triangle à sommet tronqué, varient considérablement dans leurs dimensions. La partie rétrécie pour être insérée dans un manche est la seule qui ait été travaillée parfois d'une façon assez rudimentaire. Le tranchant a été obtenu par l'enlèvement d'un seul éclat transversal du côté de la base du triangle.

Les scies sont souvent des lames allongées retouchées sur les faces et les bords. L'un des bords ou les deux présentent une série de dents régulières dont la finesse varie. Un type, fréquent au Grand-Pressigny, a la forme d'un rectangle assez large dont les deux bords les plus longs sont denticulés, tandis que les deux autres



ENTRÉE DE LA GROTTÉ DU MAS D'AZIL (Ariège).



TIBIA DE LA GROTTA DE GÉMENOS (Bouches-du-Rhône) ET VERTÈBRE HUMAINE D'UN DOLMEN DE LA LOZÈRE avec pointes de flèche en silex. En haut, à droite, sternum de Patagon traversé par une pointe de flèche.

portent des encoches qui servaient à fixer l'outil sur un manche.

Les pointes de flèche sont souvent retouchées d'une façon merveilleuse; elles présentent des formes variées. Les unes sont triangulaires, d'autres losangiques; il en est qui ont la base excavée, tandis que d'autres sont pourvues d'un pédoncule. Beaucoup présentent des barbelures plus ou moins longues qui empêchent l'arme de sortir

de la plaie. Généralement, les retouches étaient opérées au moyen de pressions exercées sur les bords avec un corps dur; les petits éclats ainsi détachés ont laissé sur les faces des sillons parallèles et, sur les bords, de fines denticulations.

Parmi les pointes de lance, il en est de tout à fait remarquables au point de vue du travail. Elles affectent la forme d'une feuille de saule et sont munies, près du talon, d'encoches symétriques qui permettaient de les fixer solidement sur la hampe par une ligature.

Les poignards, surtout ceux du Danemark qui datent de la fin de l'époque néolithique, sont d'une beauté, d'une régularité de forme qui donnent une haute idée de l'habileté des ouvriers qui les ont façonnés. La lame et le manche sont d'une seule pièce, et, pour arriver à la perfection qu'ils dénotent, il a fallu en détacher des centaines de petits éclats.

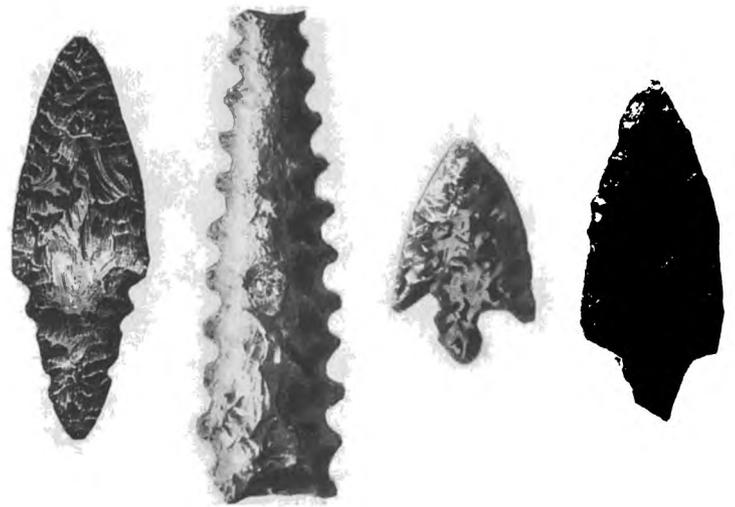
Les haches varient de formes et de dimensions. Il en est de minuscules qui sont parfois percées vers le talon d'un petit trou fort régulier permettant de les suspendre. Ces pendeloques ont été regardées comme des amulettes. Un grand nombre de haches mesurent de 8 à 12 centimètres de longueur. On en connaît qui atteignent 40 centimètres. Le talon est toujours plus étroit que le tranchant et parfois même l'extrémité opposée au bord coupant se termine en pointe.

Une fois la hache ébauchée, on la polissait en la frottant sur une pierre siliceuse ou gréseuse. Certains polissoirs sont de gros blocs qui, en raison de leur volume, ne pouvaient être déplacés, mais il existe aussi de petits polissoirs à main. Les haches sont parfois polies sur toute leur surface; d'autres fois, elles ne le sont que partiellement. Dans ce dernier cas, c'est naturellement le tranchant qui a été l'objet de soins particuliers.

Comme presque tous les instruments en pierre de l'époque néolithique, les haches étaient emmanchées. La base d'un bois de Cerf était creusée dans le sens de la longueur et le talon de la hache était introduit dans la cavité qui avait été pratiquée de façon que l'outil s'y adaptât exactement. Mais cela n'avait pas suffi pour rendre cet outil maniable; il fallait le munir d'un manche d'une certaine longueur. Pour cela, deux procédés ont été employés. Le premier consistait à pratiquer dans le bois de Cerf, un peu en arrière du talon de la hache et perpendiculairement au grand axe de la corne, un trou assez grand pour y introduire un manche en bois. Le second procédé consistait, au contraire, à insérer l'extrémité de la corne opposée à la hache dans le manche lui-même. A cet effet, cette extrémité est amincie jusqu'à un épaulement qui l'empêche de pénétrer trop profondément.

Les ciseaux ne diffèrent des haches que par leur forme plus étroite, plus allongée et par leur épaisseur généralement à peu près égale dans toute la longueur.

Les gouges peuvent compter parmi les plus



INSTRUMENTS NÉOLITHIQUES EN PIERRE : SCIE, POINTES DE FLÈCHES.

beaux outils de l'époque néolithique. Leur convexité sur une face et leur concavité sur la face opposée sont d'une régularité parfaite et soigneusement polies.

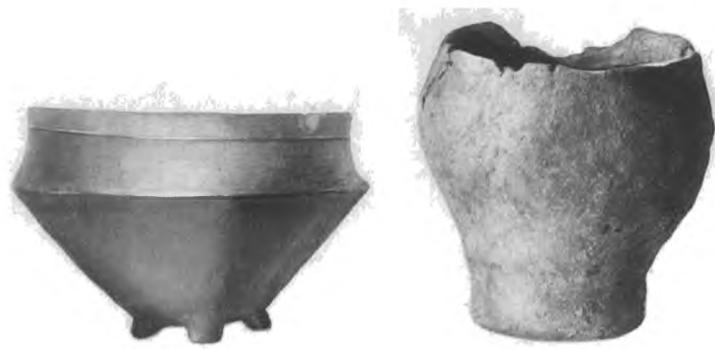
Les marteaux en pierre sont d'épaisses masses, habituellement taillées en biseau à une extrémité, même lorsqu'elles ne sont destinées qu'à frapper. Mais, assez souvent, cette extrémité, au lieu d'être mousse, est amincie au point de devenir tranchante, et alors l'outil peut servir à deux usages: il est à la fois hache et marteau. Certaines haches-marteaux affectent des formes véritablement élégantes. Comme les marteaux simples, elles sont percées vers le centre d'un trou pour recevoir le manche.

Bien que le bois de Cerf ne présente pas les mêmes qualités que celui du Renne pour la fabrication de beaucoup d'objets, il a rendu de grands services aux Néolithiques en leur permettant d'emmancher leurs haches d'une façon ingénieuse et pratique, comme on vient de le voir. Nous avons dit qu'ils en tiraient aussi des pics dont les mineurs se servaient pour creuser des galeries souterraines. Ces pics, qui pouvaient en même temps remplir le rôle de marteaux, se terminaient à une extrémité par une tête perpendiculaire au grand axe de l'outil et, à l'autre bout, par un biseau très oblique. Une douille, tout à fait semblable à celle qu'on observe sur les gaines des haches que nous avons décrites, recevait le manche en bois de l'outil. Les nombreuses trouvailles faites en Suisse, sur l'emplacement des vieilles cités lacustres, ont montré que le bois de Cerf et surtout l'os ont été utilisés pour confectionner une foule d'instruments, tels que poinçons, lissoirs, ciseaux, pointes et quelques harpons.

L'industrie ne se bornait pas au travail de la pierre et de l'os; dans toutes les stations néolithiques, on rencontre de la poterie.



INSTRUMENTS NÉOLITHIQUES EN PIERRE : HACHES, POLISSOIRS, GOUGES, CISEAUX ; à gauche, une hache moderne emmanchée.



CÉRAMIQUE NÉOLITHIQUE. — MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

On a prétendu que celle-ci avait fait son apparition dès les temps quaternaires, mais la question est toujours discutée. Les plus anciens vases néolithiques sont extrêmement grossiers, fort irréguliers et friables. Façonnés à la main, ils portent les empreintes des doigts des ouvriers. Pour leur donner un peu de solidité, de minuscules fragments de roches ou de coquilles ont été mélangés à l'argile; la cuisson en est des plus imparfaites. Lorsque ces vases sont ornés, le décor consiste simplement dans des empreintes d'ongle ou en quelques dépressions faites avec l'extrémité d'un bâton.

Bien que le tour et le four pour cuire les poteries aient été inconnus à l'époque néolithique, des progrès sensibles ont été accomplis dans l'industrie céramique au cours de cette période, dans certaines régions principalement. Les formes sont devenues plus régulières, plus symétriques, parfois élégantes. Des pieds, des mamelons, des anses rudimentaires ont été ajoutés à certains vases et des décors d'un assez joli effet ont été obtenus par la combinaison de lignes pointillées, de hachures, de lignes brisées, de petits cercles.

✳️ Déjà nous constatons que de notables progrès ont été accomplis dans l'industrie, mais nous allons en rencontrer de bien plus considérables, en corrélation avec les changements qui se sont opérés dans le genre de vie de nos ancêtres. Jusqu'à la fin de l'âge du Renne, ils avaient vécu de la chasse et de la pêche; à l'époque de la pierre polie, ils sont devenus pasteurs et agriculteurs et, par suite, sédentaires. Certains d'entre eux continuèrent à habiter les grottes naturelles, d'autres se creusèrent des demeures sur les flancs de collines calcaires, comme les grottes artificielles qu'on a découvertes dans la Marne, mais souvent ils préféraient se construire des cabanes, dont on retrouve de temps en temps les fonds, où gisent encore des instruments et divers objets caractéristiques de l'époque. Enfin, grâce à leur outillage perfectionné, ils étaient en mesure d'abattre des arbres, de les débiter et d'en tirer les matériaux qu'ils ont utilisés dans la construction des habitations sur pilotis dont il a été question plus haut (V. p. 13).

Il semble que le souci de se mettre à l'abri d'un coup de main n'ait pas été sans exercer quelque influence sur ce dernier mode de construction. Reliées au rivage par un pont, les habitations élevées au-dessus de l'eau devenaient relativement faciles à défendre en cas d'attaque : il suffisait de détruire le pont qui leur donnait accès. Or, la paix ne régnait pas sur la Terre à l'époque néolithique. Après que les hostilités entre les Cro-Magnons et les envahisseurs eurent cessé, les tribus ne vécutent pas en parfaite harmonie; la preuve nous en est fournie par l'existence de véritables camps retranchés qu'on découvre sur des hauteurs et qui datent de cette époque. Ils sont entourés de fossés et de murailles formées souvent de volumineux blocs de pierre entassés en dedans des fossés.

Tout en élevant des animaux domestiques, les Néolithiques ne dédaignaient pas la chasse ni la pêche. Dans nos contrées, ils chassaient le Cerf, plusieurs espèces de Bovidés, le Cochon des marais et même le Renard, dont on rencontre les restes parmi les débris des repas. Pour s'emparer du poisson, ils ne se servaient pas seulement de lignes et de harpons, mais aussi de filets, dont on retrouve des parties dans les emplacements qu'ont occupés les villages lacustres, en même temps que des fragments de cordes et des pesons de filet.

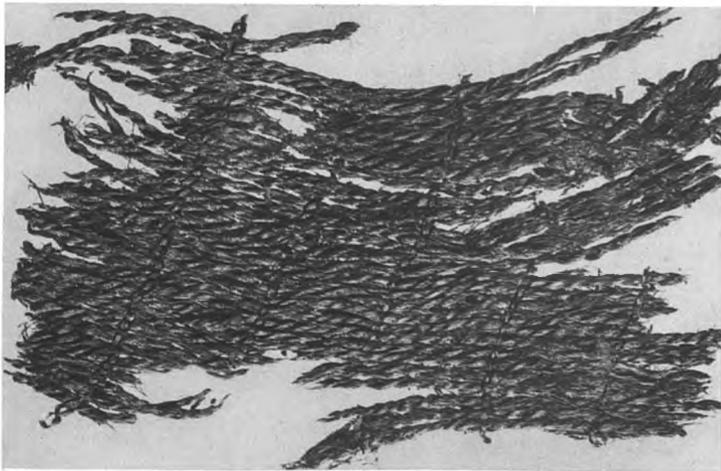
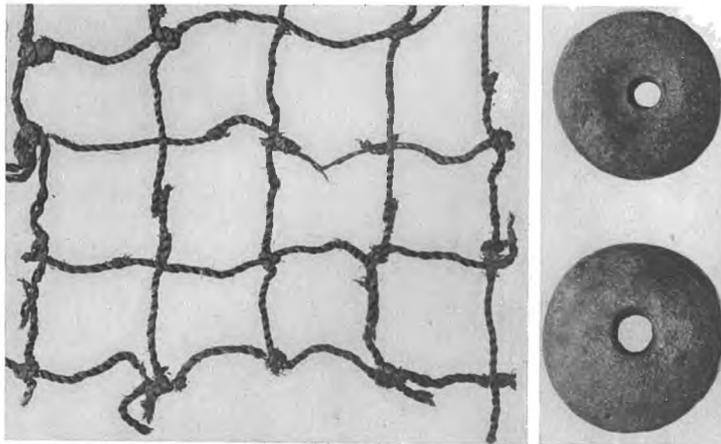
Aux ressources qu'ils tiraient du règne animal, les Hommes de la pierre polie ajoutaient des produits végétaux provenant soit de plantes sauvages, soit de plantes cultivées. Grâce à ses propriétés conservatrices, la couche tourbeuse située au-dessous des antiques cités nous a fourni des renseignements à ce sujet comme à beau-

coup d'autres. Les Néolithiques mangeaient les fânes de hêtre, les glands, la châtaigne d'eau, la prune, la noisette, la cerise sauvage, la cornouille et même la graine de pin. Ils cultivaient le poirier et le pommier; on a rencontré souvent des pommes coupées en deux, apparemment pour les sécher.

La culture leur procurait également des céréales et des matières textiles. Parmi les céréales, figurent une variété de blé, qui a disparu, l'orge à deux rangs et surtout l'orge à six rangs. Les grains étaient broyés sur des pierres plates, qu'on trouve en grande quantité dans les stations néolithiques. Avec la grossière farine ainsi obtenue, on faisait des sortes de galettes dont on a recueilli des spécimens au milieu des ruines des habitations sur pilotis. En les brisant, on reconnaît qu'elles renferment, non seulement de la farine, mais des grains mal broyés et des glumes.

Les animaux domestiques, qui comprenaient le Chien, le Cheval, le Bœuf, le Mouton, la Chèvre, le Cochon, fournissaient à la population leur viande et aussi du lait. On suppose que le lait était parfois transformé en fromage, car on a découvert des vases en terre, percés de petits trous jusqu'à la base, dans lesquels on voit des « formes » analogues à celles employées de nos jours pour égoutter le caillé.

Les Néolithiques avaient donc leur existence assurée, et cependant on les a accusés d'avoir été anthropophages. Nous avons vu que la même accusation a été lancée contre les Paléolithiques sans qu'aucune preuve sérieuse l'ait confirmée. Elle a été renouvelée à propos de populations bien plus récentes sans qu'on puisse ajouter plus de confiance aux récits des auteurs. Annibal aurait fait manger de la chair humaine à ses soldats pour les rendre plus féroces. Strabon raconte que les Irlandais, plus féroces que les Bretons d'Angleterre, mangeaient leurs parents lorsqu'ils venaient à mourir. Saint Jérôme, qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle, dit qu'un peuple breton de la Gaule, les Attacotes, qui rencontrait cependant des troupeaux de Porcs, de Moutons et de Bœufs dans ses forêts, coupait les fesses des jeunes garçons et les seins des femmes pour s'en nourrir. Comme l'a dit fort justement Cartailhac, « on ne saurait s'en rapporter au récit d'écrivains qui parlaient par ouï-dire et avaient tout intérêt à noircir les étrangers, les barbares, les ennemis ». Ce qui est certain, c'est qu'aucun indice d'anthropophagie à l'époque néolithique n'a été rencontré jusqu'à maintenant.



FILET, FUSAIOLLES (pesons de fuseau) ET ÉTOFFE D'UNE CITÉ LACUSTRE DE LA SUISSE (époque néolithique).

✿ En dehors des arbres fruitiers et des céréales, les Néolithiques cultivaient le lin et le filaient; les fusaioles, ou pesons de fuseau, soit en grès, soit, le plus souvent, en terre, sont communes dans les stations de l'époque. Les fils servaient à faire des étoffes dont les unes sont simplement tressées; mais les autres ont été fabriquées par tissage. Quelle était la forme des vêtements? nous l'ignorons.

La parure jouait un rôle aussi important qu'à l'époque de La Madeleine. Des coquilles terrestres, des coquilles marines, venues parfois de loin, voire des coquilles fossiles, étaient percées d'un trou et portées en pendeloque, ou bien découpées en petites rondelles qui, enfilées dans une cordelette, formaient des colliers. Les dents d'animaux perforées sont plus rares qu'à la fin de l'âge du Renne. On rencontre quelques pendeloques en os. Mais les objets de parure les plus abondants sont les perles et les pendeloques en pierre. Les roches les plus souvent utilisées étaient le silex, le calcaire, le schiste et la turquoise. Le schiste se travaille avec facilité, et cependant on trouve beaucoup de petits morceaux de cette roche qui sont simplement percés d'un trou. L'ornement le plus remarquable en schiste, commun dans la vallée de la Seine, consiste en une sorte de croissant, perforé à chaque extrémité, qui, par sa forme, rappelle le hausse-col que nos officiers portaient en grande tenue.

Les perles en silex sont souvent de petits galets roulés qui ne mesurent parfois que 6 à 7 millimètres de longueur. Malgré la dureté de la roche, les Néolithiques sont parvenus à les trouer, comme ils ont troué leurs marteaux. En raison de la petitesse des objets, il fallait que l'ouvrier possédât une grande habileté pour arriver à les perforer. Nous avons récolté, dans le dolmen des Mureaux (Seine-et-Oise), une perle de ce genre qui mesure 17 millimètres d'épaisseur et qui présente une ouverture d'une régularité parfaite, formée par deux troncs de cône se rejoignant au centre de la pièce. Elle a été sûrement pratiquée à l'aide d'un outil pointu auquel était imprimé un rapide mouvement de rotation.

Les perles qui ont le plus appelé l'attention sont celles en turquoise, parce que cette roche n'existe pas dans nos régions et que, par suite, elle a été importée de loin. Dans le seul département du Morbihan, on a découvert des centaines de ces perles. Elles sont également communes dans la Marne, dans l'Aveyron, dans la Lozère, dans les Pyrénées, en Provence, sur la côte orientale d'Espagne, en Portugal.

Les coquilles marines trouvées loin du littoral et transformées en pendeloque, les roches exotiques, comme la jadéite et certaines autres dont sont faites des haches, et la turquoise, si appréciée comme objet de parure, ne sont pas arrivées seules dans les endroits où on les recueille; elles y sont évidemment parvenues par voie d'échanges. Si les Hommes du Grand-Pressigny exportaient leurs instruments en silex, l'importation de matières étrangères était déjà assez active. Certains trafiquants pouvaient même aller chercher des produits dans quelques pays séparés d'eux par des bras de mer, car la navigation était connue. On a découvert, en effet, en plusieurs points de l'Europe, des pirogues enfouies dans le sol; elles sont creusées dans des troncs d'arbre et ont parfois des dimensions suffisantes pour opérer de petites traversées.

Les Néolithiques vivaient en société. On a rencontré un certain nombre de fonds de cabanes groupés sur un petit espace. Les camps retranchés n'ont pas été fortifiés pour une seule famille; les habitations sur pilotis occupaient parfois de telles superficies qu'elles formaient d'importantes cités. Ce qui dénote également des agglomérations d'individus, ce sont les sépultures et les monuments mégalithiques.

✿ Les morts étaient encore inhumés quelquefois dans des grottes naturelles, mais rarement. On en déposait aussi, en petit nombre, dans les grottes artificielles dont il a été question et qui avaient pu servir d'habitations avant de devenir des cimetières. On a signalé des ensevelissements de cadavres dans des souterrains, dans des puits, dans des murailles. L'incinération a fait son apparition sur quelques points. Mais les cimetières les plus caractéristiques sont les *dolmens*.

Les dolmens appartiennent à la catégorie de monuments qu'on qualifie de *mégalithiques*, c'est-à-dire construits au moyen de grandes pierres, dont les dimensions atteignent, dans beaucoup de cas, des proportions gigantesques. Près de Fontevault (Maine-et-Loire), une des pierres formant le toit du monument mesure 22 mètres de longueur. Aussi n'est-il pas surprenant que l'imagination populaire ait attribué la construction de semblables édifices à des géants, à des fées, à des saints, à des personnages légendaires, comme Gargantua, au diable, etc. Au sujet de leur destination, les



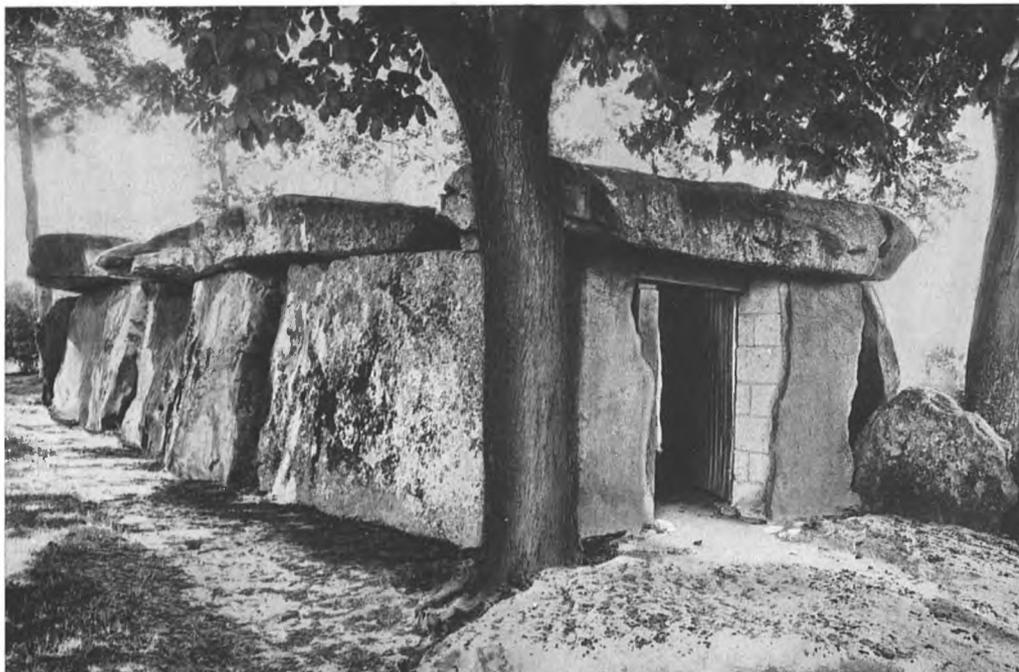
OBJETS DE PARURE NÉOLITHIQUES.

avis ont été partagés : les uns les considéraient comme des maisons, les autres comme des temples, mais l'opinion la plus accréditée était qu'il s'agissait de grands autels sur lesquels les druides faisaient des sacrifices humains. Dans un remarquable travail sur *les Anciennes Sépultures nationales*, communiqué à l'Institut, le 7 ventôse an VII, Legrand d'Aussy a fait justice de ces hypothèses et a démontré que les dolmens n'étaient autre chose que des cimetières. Cependant, il n'y a pas longtemps que des vulgarisateurs répétaient qu'il s'agissait d'autels à sacrifices des druides.

Il est à peine utile de décrire les dolmens. Ce sont des chambres de dimensions très variables, composées de grandes dalles verticales dont les plus petites ne mesurent pas moins d'un mètre de large sur 2 mètres de long et qui souvent atteignent des dimensions colossales. D'autres grandes dalles, placées horizontalement sur les premières, en forment la toiture. Quelquefois, dans le bassin de la Seine, les dalles des parois sont remplacées par des murs en pierres sèches qui supportent les grandes pierres du toit. Ces chambres ont une forme carrée ou rectangulaire; si elles sont très allongées, elles prennent le nom d'*allées couvertes*. Il n'est pas extrêmement rare de voir une allée couverte donner accès dans un dolmen. Dans beaucoup de départements, ces constructions sont appelées *pierres couvertes*.

Les matériaux ont souvent été amenés de loin, sans doute sur des troncs d'arbre faisant office de rouleaux. On a même constaté qu'il avait été nécessaire de faire traverser des rivières à certaines dalles volumineuses. Pour mettre les dalles des parois en place, on devait creuser de profondes tranchées dans lesquelles on les faisait basculer, et ensuite on faisait glisser sur elles celles qui formaient la toiture. Il ne restait alors qu'à déblayer l'intérieur de la chambre.

On s'imagine le nombre d'hommes qu'il fallait pour effectuer le travail, mais, lorsqu'il était terminé, on possédait une chambre sépulcrale qui pouvait résister aux plus violentes perturbations atmosphériques. Néanmoins, le nombre des dolmens intacts, quoique fort notable, est loin de représenter la totalité de ceux qui existaient jadis. Il est vrai que si certains se sont écroulés d'eux-mêmes, beaucoup ont été détruits par l'Homme. Des dalles ont été cassées pour être utilisées. Des conciles chrétiens, qui voulaient effacer tout souvenir du passé, en ont fait renverser un nombre considérable. On peut dire que tous ceux qui sont aujourd'hui à découvert ont été vidés de leur contenu, la plupart par des gens qui espéraient y trouver des trésors. Néanmoins, de temps à autre, on en rencontre enfouis sous terre, ce qui a permis de se rendre compte de leur véritable destination. On a même pu cons-



DOLMEN DE BAGNEUX (Maine-et-Loire). — Cl. NEURDEIN.

tater parfois que des monuments de ce genre avaient été recouverts jadis d'un monticule de terre. Quelques dolmens ont leurs dalles ornées de signes gravés, dont il est à peu près impossible de connaître la signification. Il est un de ces signes qui se retrouve néanmoins, sculpté en bas-relief, à l'entrée de grottes artificielles regardées comme des sanctuaires : c'est la hache de pierre. On suppose qu'en raison des services qu'il rendait, cet instrument était l'objet d'un culte.

Les dolmens ne sont pas les seuls monuments mégalithiques érigés à l'époque de la pierre polie. Il en est d'autres qui ont demandé le concours d'un grand nombre de personnes; tels sont les *menhirs* ou *pierres levées*, énormes pierres allongées, plantées debout. Il en existe qui n'ont que 5 mètres de hauteur environ, mais en Bretagne, où ils sont les plus nombreux, plusieurs dépassent 11 mètres. Le plus colossal de tous, celui de Locmariaquer (Morbihan), aujourd'hui couché sur le sol et brisé en trois morceaux, mesure 21 mètres de long sur 4 mètres d'épaisseur; son poids est évalué à 250 000 kilogrammes.

Les *cromlechs* sont également des pierres plantées debout, mais de dimensions moins gigantesques, qui sont disposées en lignes droites ou quelquefois en cercle. Les alignements de Carnac, en Bretagne, rentrent dans la première catégorie : ils sont au nombre de 34 et comprennent 1 991 petits menhirs. La signification des menhirs et des cromlechs est encore hypothétique.

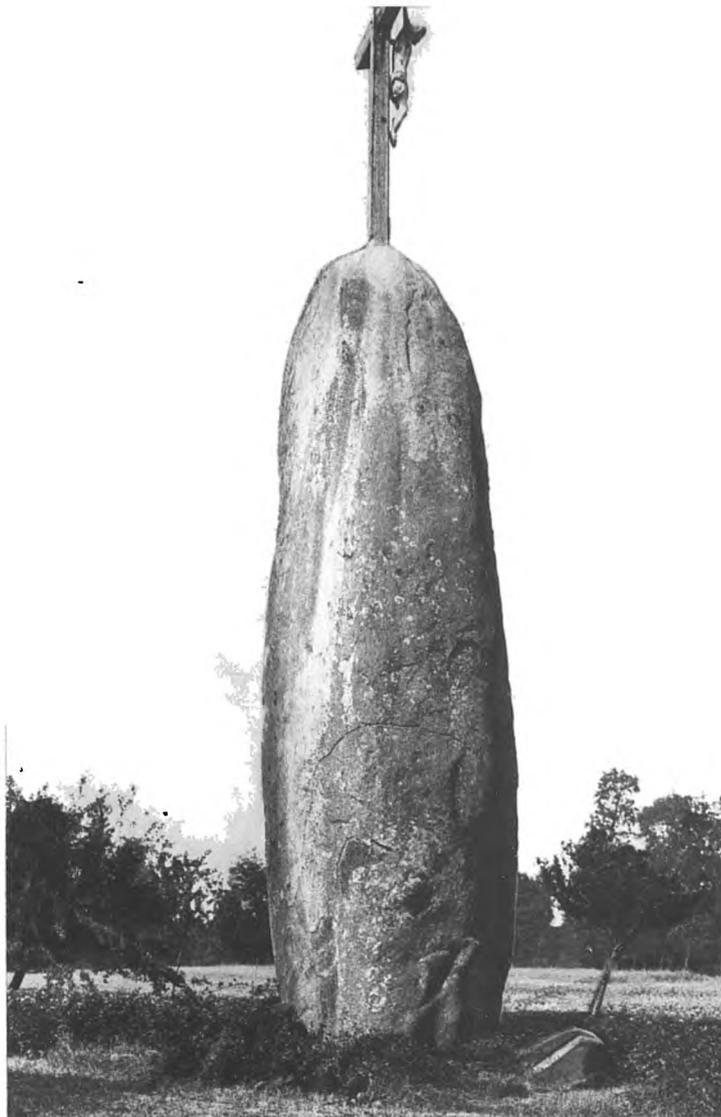
✽ A l'époque néolithique, l'art est en pleine décadence. Il est vraisemblable que les envahisseurs venus de l'Est, qui ont importé l'agriculture, qui possédaient des animaux domestiques et ont introduit dans l'Ouest toute une industrie, toute une civilisation nouvelle, n'étaient pas doués du sentiment artistique de la race de Cro-Magnon. Les représentants de cette race qui n'avaient pas émigré durent songer à se défendre contre les nouveaux venus plutôt qu'à graver, à sculpter ou à peindre. Absorbés dans la masse des envahisseurs, ils en adoptèrent le genre de vie, les mœurs, l'industrie, mais du temps s'était écoulé et ils avaient oublié la tradition de leurs ancêtres. Telles sont, selon toute apparence, les raisons de la décadence de l'art, si évidente à l'époque néolithique. Le rôle de la race de Cro-Magnon est à peu près achevé en Europe occidentale.

En dehors des signes déjà mentionnés sur les dolmens bretons, de quelques gravures très simples (lignes droites, croix, triangles), observées sur la face inférieure d'une dalle qui recouvrait une sépulture néolithique à Brézé (Maine-et-Loire), et des décors également simples qui ornent certaines poteries, il nous reste à signaler les sculptures des grottes artificielles de la Marne et les pierres à cupules.

Les sculptures en bas-relief de la Marne représentent la hache de pierre emmanchée, une sorte de battoir et un personnage féminin. La hache, figurée d'une façon exacte, est parfois peinte en

noir pour la distinguer du manche. La représentation féminine, dont on a découvert quelques spécimens dans d'autres régions, est tellement grossière qu'on a cru y reconnaître l'image d'une chouette ou d'un être moitié chouette et moitié femme. On a dû renoncer à cette idée lorsqu'on eut rencontré d'autres qui forment une série allant de cette représentation informe à des bas-reliefs qui ne laissent aucun doute sur le sujet que les artistes ont voulu figurer. L'une ne montre qu'un grand nez placé vers le sommet de la tête et un collier de perles, qui porte au centre un grain plus gros que les autres. Au-dessous du collier, se voit une hache emmanchée. Une autre sculpture représente la même tête, avec deux points noirs qui simulent les yeux. Le gros grain placé au milieu du collier est peint en jaune et la hache est remplacée par deux seins assez proéminents. Une troisième sculpture montre le même nez, les mêmes yeux, une bouche nettement dessinée et, au-dessous, un collier à plusieurs rangs. Il est à noter que sur aucune de ces figures les bras ne sont représentés. On s'accorde généralement à les regarder comme des divinités féminines auxquelles on rendait un culte en même temps qu'à la hache.

corde généralement à les regarder comme des divinités féminines auxquelles on rendait un culte en même temps qu'à la hache.



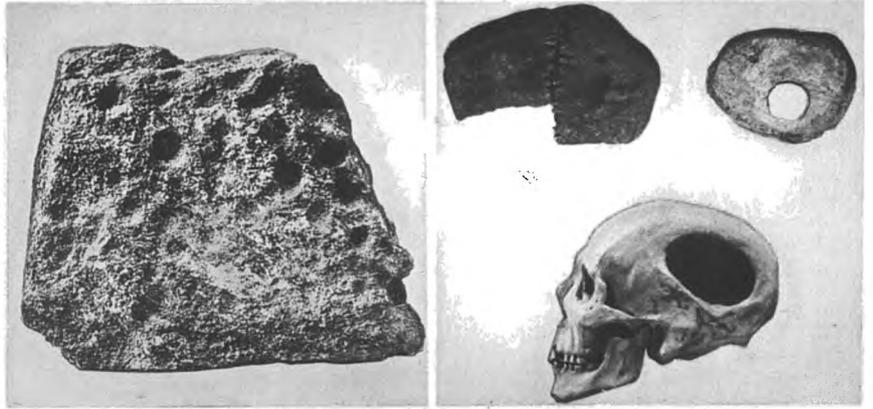
MENHIR DE DOL (Ille-et-Vilaine).

Les pierres à cupules ou à écuellenes sont datées de l'époque de la pierre polie, parce qu'on rencontre des cupules sur les dalles de certaines sépultures, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et sur quelques menhirs; mais il en existe aussi sur de grandes pierres isolées. L'existence de ces godets ne pouvant s'expliquer par des causes naturelles, on les a naturellement attribués à l'Homme. Dans le département de l'Ain, un bloc erratique est couvert d'une soixantaine de cupules; lorsque les jeunes filles et les veuves se rendent en pèlerinage à Saint-Blaise, elles s'arrêtent auprès de lui et se livrent à certaines pratiques pour obtenir un époux dans l'année. Dans les Pyrénées, en Suisse, dans les pays scandinaves, les pierres à écuellenes sont l'objet d'une vénération; on y apporte des offrandes pour obtenir la réalisation d'un vœu. Dans l'Inde, il existe des pierres semblables dans quelques temples; les femmes, pour devenir mères, versent dans les cupules de l'eau qu'elles vont puiser dans le Gange.

Les pierres à cupules ont-elles été l'objet de superstitions analogues à l'époque néolithique? on le suppose, mais il est naturellement impossible de le démontrer.

✂ Un dernier argument a été invoqué à l'appui de l'idée que les Hommes de l'âge de la pierre polie croyaient à l'existence d'êtres surnaturels : nous voulons parler de la trépanation du crâne. On connaît actuellement un bon nombre de crânes de cet âge qui présentent des pertes de substance résultant incontestablement de cette opération. Elle se pratiquait par raclage à l'aide d'un instrument en silex, comme le prouve la forme elliptique de la plaie, dont les bords sont extrêmement obliques. Beaucoup d'individus trépanés ont survécu et la plaie osseuse s'est cicatrisée sur les bords. Dans quel but pratiquait-on cette opération? Broca a émis l'hypothèse qu'elle était faite pour remédier à certaines maladies attribuées à des génies logés dans le corps des patients et auxquels il fallait ouvrir une porte de sortie. Parmi ces maladies, il cite comme exemple l'épilepsie et les convulsions. Au moyen âge, l'épilepsie était traitée par le même moyen. Un auteur, Taxil, qui a écrit un *Traité de l'épilepsie*, recommandait de racler la partie extérieure du crâne « en profondant jusqu'à la dure-mère ».

Une observation très curieuse a été faite dans des sépultures néolithiques. A l'intérieur de certains crânes trépanés, on a parfois



PIERRE A CUPULES. — CRANE NÉOLITHIQUE TRÉPANÉ DE NOGENT-LES-VIERGES (Oise) ET RONDELLES CRANIENNES. — COLL. M. H. N.

découvert des rondelles d'os sciées après la mort, tantôt sur le crâne de l'individu trépané lui-même, tantôt sur ceux d'autres sujets. Mais les morceaux d'os ainsi obtenus n'étaient pas toujours enterrés avec les défunts : on en polissait les bords et on pratiquait dans la rondelle une ouverture qui permettait de la suspendre, exactement comme on le faisait pour les pendeloques en os d'animaux, en coquilles ou en pierre. On en a conclu que l'individu trépané avait acquis une sorte de sainteté aux yeux de ses contemporains et qu'un fragment de son crâne constituait une précieuse amulette, de même que, de nos jours, une relique d'un saint, si minime qu'elle soit, est un talisman pour celui qui la possède ou qui peut simplement la toucher.

Gabriel de Mortillet a vu dans la tonsure des prêtres un reflet de la trépanation préhistorique, à laquelle il attribuait un caractère religieux.

En résumé, nous ne possédons aucune preuve certaine que la religiosité ait existé chez les Néolithiques. Mais les faits relatés au cours de ce rapide exposé, qui peuvent être interprétés dans ce sens, sont assez nombreux pour rendre très probable l'existence, chez nos ancêtres de l'âge de la pierre polie, de croyances à des êtres surnaturels et même d'un véritable culte.

En tout cas, l'époque néolithique marque un grand progrès



ALIGNEMENTS DE CARNAC (Morbihan). — CL. NEURDEIN.

sur les époques antérieures. C'est toute une civilisation nouvelle qui est apparue en Europe occidentale, civilisation importée par des races qui avaient évolué plus rapidement que nos races indigènes, sans doute sous l'influence d'un milieu plus favorable. L'introduction dans nos contrées de certaines espèces végétales cultivées et de certaines espèces animales domestiquées porte à croire que les envahisseurs étaient partis de quelque contrée de l'Asie.

**III. LES AGES DES MÉTAUX. — a) L'âge du Bronze.** — Malgré l'intérêt que présentent pour les archéologues les âges du cuivre, du bronze et du fer, nous ne leur consacrerons que quelques pages. Nous approchons, en effet, des temps historiques et même, lorsque les métaux ont fait leur apparition dans l'Occident, certains peuples de l'Orient connaissaient déjà l'écriture et étaient, par conséquent, en mesure de consigner par écrit les faits importants de leur histoire.

Les premiers métallurgistes ont employé le cuivre natif, qu'ils se contentaient de marteler et dont ils tiraient un nombre assez restreint d'instruments, notamment des haches plates rappelant par leur forme les haches en pierre de la période néolithique. Dès que fut découverte la fonte des métaux, les types industriels se multiplièrent, mais les fondeurs s'aperçurent qu'en associant l'étain au cuivre, on obtenait un alliage à la fois plus fusible et plus dur; tout de suite, le bronze supplanta le cuivre.

Il est vraisemblable que l'invention du bronze a été faite dans une région où il existait à la fois des gisements de cuivre et des gisements d'étain. Les premiers sont extrêmement répandus, mais il n'en est pas de même des seconds. Les principaux gisements d'étain se trouvent en Extrême-Orient et dans le sud-ouest des îles Britanniques (comtés de Cornouailles et de Devon). L'étain se rencontre, en moindre abondance, dans le Khorassan, la Perse, le nord-ouest de l'Espagne, entre la Saxe et la Bohême, en Italie, dans le centre et l'ouest de la France. Il est donc bien difficile de savoir dans quel pays l'Homme a eu, pour la première fois, l'idée de l'allier au cuivre.

Ce qui est démontré à l'heure actuelle, c'est que l'industrie du bronze était très florissante dans le bassin de la Méditerranée



DIFFÉRENTS TYPES DE HACHES EN BRONZE. — MUSEE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. CL. GIRAUDON.

orientale, alors qu'il était inconnu chez nous. On a cru qu'elle nous avait été importée de l'Inde par des fondeurs nomades qui la répandirent dans toute l'Europe, et cette idée, émise par Gabriel de Mortillet, a joui d'une grande vogue. Il se basait sur la petitesse des poignées des épées de bronze, qui impliquait de petites mains pour s'en servir. Or, disait-il, les Tziganes, originaires de l'Inde, ont les mains petites, ils sont nomades et, de nos jours encore, ils sont fondeurs et chaudronniers. Ils représentent donc le type des métallurgistes habitués à fabriquer des épées à petites poignées, qui parcouraient autrefois l'Occident, exerçant leur industrie de village en village et laissant dans des cachettes, en vue d'un futur voyage, des provisions de matière première et des objets déjà manufacturés. Depuis les belles découvertes faites en Crète, dans des îles de la mer Égée, etc., et celle des grandes voies commerciales d'autrefois, on a plus de tendance à chercher le centre de diffusion du bronze soit dans les îles grecques, soit dans le sud-ouest de l'Asie Mineure où existent des gisements d'étain. Par contre, un périple grec nous apprend que l'étain était importé dans l'Inde par les navigateurs égyptiens. La connaissance de l'alliage se répandit de proche en proche dans l'Occident par les voies commerciales qui étaient déjà suivies à l'époque néolithique.

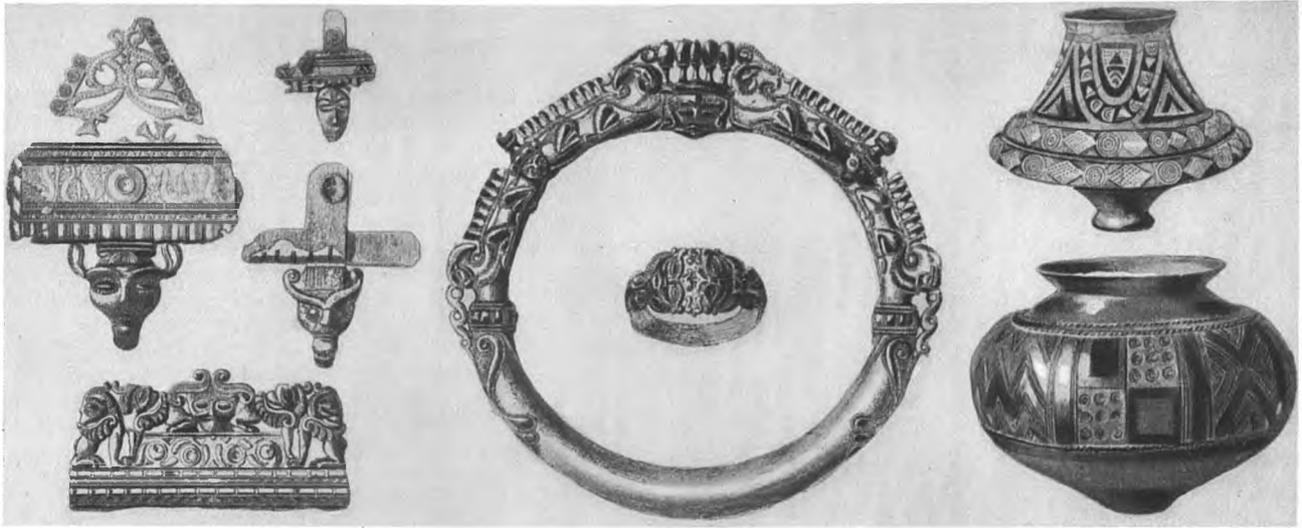
✱ Les mélanges de races ont continué à s'opérer, mais il ne semble pas qu'il y ait eu alors de grandes invasions comme à l'époque précédente. Les Néolithiques ne modifient que lentement leur genre de vie après l'apparition du bronze. En Suisse, en Italie, en Savoie, dans le Jura, on rencontre des palafittes qui contiennent des instruments en pierre et des instruments en bronze. Il en est de même dans les bourgades terrestres où le bronze est rare dans les fonds de cabanes, tandis que les instruments en pierre sont communs.

Toutefois, des progrès ont été accomplis dans le mode de construction. Les assemblages des matériaux des habitations sur pilotis sont plus parfaits et l'Homme se construit parfois des demeures du même genre, non plus au-dessus des eaux des lacs, mais sur la terre ferme pour se mettre à l'abri de l'humidité. Des villages de ce type, qui portent le nom de *terramares*, se rencontrent surtout dans le bassin du Pô, en Italie, principalement dans les provinces de Reggio, Parme et Modène. Ils étaient entourés d'un fossé rempli d'eau et d'une large levée en terre.

C'est que les tribus de l'âge du bronze n'étaient pas plus pacifiques que celles de l'époque néolithique; la preuve nous en est fournie par leurs enceintes fortifiées et par l'abondance de leurs armes offensives et défensives. Les armes offensives consistent en poignards, en haches-poignards ou pics d'armes, en épées, en lances, en arcs, en massues, toutes en bronze et fort meurtrières. Les épées étaient protégées par des fourreaux. Les armes défensives comprennent des casques, des cuirasses et des boucliers. Les archers faisaient usage de doigtiers et de brassards pour garantir leurs mains et leurs bras. Des trompettes étaient utilisées dans les combats.

✱ L'industrie n'est pas restée stationnaire pendant tout l'âge du bronze; des progrès constants se sont opérés, ce qui a permis aux archéologues de subdiviser cet âge en quatre périodes secondaires. Ces subdivisions ont des limites un peu arbitraires, comme toutes celles qui ont été établies dans les temps préhistoriques. Telle qui s'applique à un pays ne convient pas à un autre, car chaque contrée offrait ses particularités industrielles. Néanmoins, en raison de l'extension des relations commerciales à cette époque, des emprunts se faisaient d'un pays à l'autre et l'industrie avait des tendances à s'uniformiser. Quelle que soit la cause du progrès, il apparaît très nettement dans l'Europe occidentale. La hache la plus primitive a été la hache plate, rappelant souvent les formes de haches en pierre polie de l'époque néolithique; puis les bords en ont été relevés à angle droit pour maintenir l'instrument plus solide dans le manche où il était introduit. Un nouveau perfectionnement apparaît ensuite: un talon est ménagé à peu près au tiers postérieur de l'outil, afin de l'empêcher de pénétrer trop profondément dans le manche et de le faire éclater. Plus tard, des ailerons fortement recourbés sur chaque face forment une douille incomplète. Enfin, la douille devient complète, et c'est alors toute l'extrémité coudée du manche qui pénètre dans l'instrument, au lieu que ce soit celui-ci qui pénètre dans le manche. Parfois les haches sont munies d'anneaux latéraux destinés à assujettir l'outil au moyen d'une ligature; quelquefois elles sont ornées d'un décor.

Les haches, comme toutes les armes et les instruments en bronze, étaient coulées dans des moules, une fois le métal fondu dans d'épais



AGRAFES EN BRONZE, BAGUE ET BRACELET EN OR, VASES PEINTS DE L'ÂGE DU FER. — D'après Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*.

creusets en grès ou en argile. Si un fondeur se déplaçait, il n'emportait pas avec lui tout son matériel, tout son métal, ni même tous les objets déjà fabriqués; il les cachait dans des trous creusés dans le sol. De nos jours, on rencontre beaucoup de ces cachettes, dont certaines contiennent une grande quantité d'objets. Parmi les plus riches, on cite celle de Pluvien (Côtes-du-Nord), qui contenait plus de 750 haches et de nombreux fragments; celle de Larnaud (Jura), où l'on a trouvé 1 800 objets ou fragments divers, et surtout celle de Maure-de-Bretagne, qui renfermait près de 4 000 petites haches réunies par des fils de bronze.

Les métallurgistes fabriquaient des objets en bronze extrêmement variés : faucilles, couteaux, rasoirs, ciseaux, tranchets, gouges, limes, vrilles, scies, poinçons, hameçons et harpons, mors, pièces de harnachement, roues, rouelles, sans compter de curieux vases dont certains étaient montés sur roues, une foule d'objets dont la destination reste problématique, et beaucoup de bijoux et d'ustensiles de toilette. Ils se servaient de marteaux et d'enclumes, indépendamment de la lime, pour achever le travail du fondeur.

✿ En Scandinavie, on a rencontré, dans des cercueils en chêne, des morts qui avaient été ensevelis avec leur costume en laine tissée. Les hommes portaient une tunique serrée à la taille par une longue ceinture, un large manteau et un bonnet; quelques débris de cuir trouvés aux pieds provenaient sans doute de chaussures. Les femmes faisaient usage d'une longue robe unie, d'une courte jaquette, d'une coiffe tricotée et de ceintures parfois ornées de franges. Elles étaient ensevelies avec leurs bijoux.

En Crète, on a découvert des statuettes féminines, vêtues d'un corsage ajusté et d'une jupe à volants « bouffant en cloche ».

Des pinces, des épingles, des fibules, des boutons, des peignes, des miroirs ont été recueillis dans de nombreuses stations de l'âge du bronze. Les bijoux consistaient en chaînettes, en bracelets, en bagues, en colliers, en anneaux de pieds, en boucles d'oreilles. Les objets de parure en or sont loin d'être rares, car le métal précieux était abondant au début de cette époque et servait même à la fabrication de vases et de divers ustensiles. Des tubes et des perles de verre ont également joué un certain rôle dans la parure. Quoique connus, l'argent et le plomb n'étaient guère employés.

La céramique a fait de grands progrès et les vases présentent des formes régulières, souvent élégantes, bien que le tour ait été ignoré des potiers de l'Europe occidentale. Ce qui caractérise surtout cette céramique, ce sont les décors dont elle est ornée. De véritables anses, parfois au nombre de quatre sur le même vase, des mamelons, des cannelures, des dessins obtenus au moyen de profondes incisions se voient sur un très grand nombre de produits. A la fin de l'âge du bronze, on rencontre des poteries dont le décor consiste en lamelles d'étain incrustées dans la pâte ou en peintures polychromes.

✿ L'Orient de l'Europe, quoi qu'on en ait dit, a contribué dans une assez large mesure aux progrès réalisés en Occident. Les peuples de la Crète et des îles de la mer Égée exportaient, non seulement des saumons de cuivre, portant des signes gravés qui ont

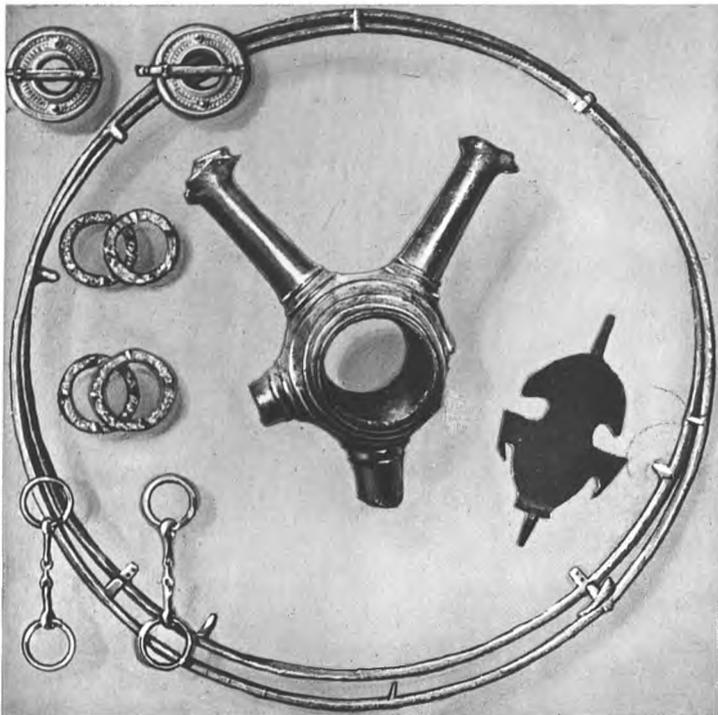
permis d'en reconnaître l'origine, et quelques saumons de bronze, mais aussi des objets manufacturés dont s'inspiraient les Occidentaux. Le commerce était alors soumis à des règles et il ne semble plus avoir été limité à des échanges. On a, en effet, découvert dans des palafittes de la Suisse des poids, l'un en étain, les autres en plomb, qui semblent bien correspondre à des mesures déterminées et dont un au moins rappelle exactement par sa forme le peson d'une balance romaine complète conservée au musée de Beaune. C'est également par comparaison avec des lingots d'argent romaine, qu'on a été amené à regarder comme des monnaies, des lingots semblables, non en argent, mais en cuivre, datant de l'âge du bronze. Ces bipennes ne pouvaient être utilisées comme instruments : les unes sont trop minces, les autres ne possèdent pas de trou pour le manche, ou bien, si elles en sont pourvues, le trou est de dimensions trop réduites pour faire supposer qu'elles aient été emmanchées; l'ouverture ne mesure parfois pas plus de 15 millimètres de diamètre.

✿ Les morts étaient toujours entourés de soins. Les modes de sépultures se sont modifiés à plusieurs reprises. Au début, les grottes naturelles ou artificielles ont continué à être utilisées, de même que les dolmens. En Bretagne, on rencontre fréquemment, sous des tumulus, des chambres sépulcrales qui, au lieu d'être construites en grandes dalles comme les dolmens, sont de dimensions réduites et ont leurs parois formées de petits matériaux. Puis apparurent de simples fosses avec d'épaisses parois en pierres sèches, ou des coffres en pierre formant des sortes de cercueils. Les véritables cercueils creusés dans un tronc de chêne, qui renfermaient des cadavres encore vêtus, ne se rencontrent qu'en pays scandinaves.

A la quatrième période de l'âge du bronze, l'incinération est beaucoup plus commune que l'inhumation. Les cendres étaient recueillies et renfermées dans des urnes qu'on déposait dans une loge voûtée, ménagée dans l'épaisseur d'un tumulus en pierre.

En Gaule, à l'âge du bronze, la religion a été naturiste. Un culte était rendu au soleil, à la hache, vraisemblablement aux Bovidés et aux eaux thermales. On considère comme des symboles solaires la roue et tous ses dérivés, jusqu'au *swastika* ou croix gammée, croix dont chaque branche se recourbe à angle droit à son extrémité, de telle sorte que tous les changements de direction des branches s'orientent dans le même sens. La hache, simple ou double, est figurée sur de nombreux objets et sur des autels. Les Bovidés sont souvent représentés sur des autels également, parfois par leurs cornes seules; mais on a découvert un grand nombre de petites statuettes de Bovidés qu'on regarde comme des statuettes votives. Des statuettes d'oiseaux aquatiques, principalement du Cygne, rencontrées dans des localités où existent des eaux thermales ou dans leur voisinage, ont fait penser qu'on rendait un culte à ces eaux.

✿ L'art de l'âge du bronze est loin de pouvoir se comparer au bel art de l'époque de La Madeleine. Les gravures rupestres attribuées à cette époque sont communes en Ligurie et en Scandinavie,



FER DE ROUE DE CHAR DE GUERRE GAULOIS, moyeu en bronze, mors et hipposandale en fer. — MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. CL. GIRAUDON.

mais elles sont si grossières que parfois on se demande ce que l'artiste a voulu représenter. Il en est de même des sculptures, désignées sous le nom de statues-menhirs, avec des personnages tellement informes que souvent on aurait de la peine à y découvrir des êtres humains si on n'en avait pas trouvé de moins imparfaites. Plusieurs portent, au-dessous des mains, des poignards placés en travers qui affectent une forme fréquente à l'âge du bronze. Toutefois, l'Homme avait le sentiment du décor. Au moyen de chevrons, de dents de loup, de zigzags, de croix, de losanges, de cercles, de hachures, de lignes pointillées, il arrivait à donner à ses poteries, à ses bijoux et souvent à des objets vulgaires un aspect vraiment agréable à l'œil.

b) *L'âge du Fer.* — L'introduction du fer dans l'industrie n'a pas fait abandonner le bronze. On peut même dire que presque tous les beaux ustensiles domestiques, les beaux vases, les magnifiques objets de parure de cette époque ont été fabriqués avec un alliage de cuivre et d'étain. Le fer a surtout été employé pour la fabrication des armes offensives, des outils, des instruments tranchants et des instruments aratoires. Les vases en bronze et les objets de parure, surtout ceux de la seconde période de l'âge du fer ou époque de la Tène (la première période est désignée sous le nom d'époque de Hallstatt), ont presque atteint la perfection, tant au point de vue de la forme que du décor. Il est vrai que l'influence grecque s'est exercée puissamment en Gaule à ce moment.

✽ Les mœurs et le genre de vie des habitants ne se sont guère modifiés. Les tribus paraissent avoir été animées d'un esprit de plus en plus belliqueux. Les enceintes fortifiées sont nombreuses. Les guerriers, avec leurs armes nouvelles, devaient livrer de sanglants combats. Ils combattaient souvent à cheval, comme l'indiquent certaines pièces de harnachement et les éperons qu'on a retrouvés, ou bien montés sur des chars de guerre dont on a découvert les restes, notamment les roues et les pièces d'attelage métalliques, dans quelques sépultures. Parfois, en effet, les morts ont été inhumés étendus sur leurs chars, avec leurs armes, voire avec leurs chevaux. La charrette étant déjà en usage, la charronnerie a pris alors une grande importance en Gaule.

Mais d'autres industries étaient nées. Les salines ont été exploitées dès la première période de l'âge du fer. Les mines de sel de Hallstatt, en Autriche, occupaient une population nombreuse, si on en juge par l'abondance des objets de toutes sortes qu'on y a rencontrés. Le verre, rare à l'époque du bronze, où il n'est représenté que par quelques perles et quelques tubes qui devaient faire partie de colliers, sert à faire des bracelets et même des vases. L'ambre, l'ivoire, le corail sont introduits dans la parure; des

colliers d'une seule pièce (torques), en métal, font leur apparition; l'usage de la ceinture se généralise et on la ferme au moyen d'agrafes fort décoratives. Les ustensiles domestiques se multiplient: ils comprennent des moulin à bras, des chaudrons en bronze, des fourchettes, des broches à rôtir, des chenets en métal ou en argile, des vases en chloritoschiste et en pierre ollaire. La céramique acquiert souvent des formes élégantes et les vases en terre sont fréquemment décorés de peintures. Dans le nord-est de l'Allemagne, les cendres des morts sont introduites dans des urnes à visage humain. Les portes des maisons sont pourvues de serrures qu'on ouvre et ferme au moyen de clefs. A l'époque de la Tène, les Gaulois décorèrent leurs armes, certains objets de parure, certaines pièces de harnachement, au moyen d'applications d'émail. Enfin la véritable monnaie a fait son apparition.

En résumé, l'âge du fer a été la continuation de l'âge du bronze, mais les progrès qu'avait permis de réaliser l'emploi de l'ancien métal se sont accentués lorsque l'usage du fer s'est ajouté à celui du bronze.

c) *Résumé sur l'évolution de l'Humanité.* — Depuis le moment où nos premiers ancêtres se bornaient à enlever quelques éclats à des cailloux pour se procurer des armes et des instruments rudimentaires, l'Humanité a accompli d'immenses progrès. Nous avons pu suivre pour ainsi dire pas à pas le chemin qu'elle a parcouru. Certes, il existe encore beaucoup de lacunes dans nos connaissances, mais d'ores et déjà on peut affirmer que la loi du progrès n'est pas un produit de l'imagination. Il y a eu des temps d'arrêt, il a même pu y avoir des périodes de recul, selon les conditions dans lesquelles l'Homme s'est trouvé placé, car nous avons vu que le milieu agit sur lui d'une façon incontestable.

Cette influence du milieu explique que l'être humain n'ait pas évolué partout avec la même rapidité. Bien que nous nous en soyons tenu à l'Europe, et spécialement à l'Europe occidentale, parce que nous sommes beaucoup moins renseignés sur les autres parties du monde, les découvertes faites de tous les côtés nous apportent chaque jour de nouvelles preuves que l'Humanité a débuté partout de la même façon. Or, le milieu n'a pas subi en tous lieux les mêmes changements. Tandis qu'en Australie il est resté à peu près stable depuis des temps extrêmement reculés, il a éprouvé chez nous des modifications multiples durant l'époque quaternaire. Que l'Australien ait continué à mener un genre de vie assez voisin de celui que menaient nos ancêtres fossiles, que son type physique se rapproche de celui de nos races quaternaires, cela se conçoit, et on ne comprendrait pas qu'il en fût autrement.

Toutefois, dans aucune des parties du globe où des recherches paléontologiques ont été effectuées, il n'a été constaté que le milieu soit resté absolument immuable depuis que l'Homme a fait son apparition sur la Terre. Les modifications ont été plus ou moins notables suivant les régions et elles ne se sont pas produites partout dans le même sens. D'ailleurs, dès le début du Quaternaire, l'être humain ne s'est pas trouvé placé dans des conditions d'existence identiques. Tandis que nos propres ancêtres avaient à subir les rigueurs des périodes glaciaires et le froid sec de l'âge du Renne, tandis qu'ils devaient lutter constamment pour assurer leur subsistance, d'autres peuplades vivaient dans des contrées plus favorisées. Celles-là ont dû fatalement progresser avec plus de rapidité. C'est, selon toute vraisemblance, d'une de ces contrées privilégiées que sont partis les émigrants qui, à l'époque de la pierre polie, ont introduit chez nous une civilisation toute nouvelle.

Malgré les progrès accomplis par la Préhistoire depuis trois quarts de siècle, il ne faut pas se dissimuler qu'il nous reste beaucoup à apprendre. D'ores et déjà, il apparaît, cependant, que partout les premiers hommes ont été des êtres d'un type singulièrement bestial et qu'ils ne possédaient que des instruments de pierre des plus rudimentaires.

Peut-on essayer, dans l'état actuel de la science, de découvrir l'origine de ces êtres primitifs? c'est la question que nous allons examiner maintenant.

## CHAPITRE IV

### L'ORIGINE DE L'HOMME

Plus nous remontons dans le passé, plus nous nous rapprochons naturellement de l'origine de l'Humanité. Nous ne connaissons encore que fort peu les caractères des êtres humains qui ont vécu au début des temps quaternaires, puisque, jusqu'à ce jour, on n'a rencontré qu'une mâchoire inférieure — la mandibule de Mauer —

qu'on puisse dater, avec une certitude presque absolue, de l'époque chelléenne, c'est-à-dire de l'époque chaude qui a fait suite à la période tertiaire. Si minime que soit cette vénérable relique de nos vieux ancêtres, elle va nous fournir quelques indications intéressantes. Dans l'hypothèse fort vraisemblable où l'Homme aurait fait son apparition dès les temps tertiaires, aucune découverte ne nous permet de nous rendre compte des caractères qu'il pouvait présenter. Néanmoins, étant donné que le type humain a été en évoluant, en se perfectionnant peu à peu au cours des siècles, on serait en droit de supposer que les prédécesseurs de l'Homme de Mauer offraient des caractères de bestialité encore plus accusés que ceux qui nous ont été révélés par sa mandibule, si voisine à divers égards de celle des Singes anthropomorphes.

Mais laissons de côté les suppositions et tenons-nous-en aux faits actuellement acquis à la science. La race la plus ancienne sur laquelle nous possédons aujourd'hui des renseignements précis, indiscutables, est la race de Néanderthal. Elle ne nous reporte pas au début du Quaternaire et elle avait évidemment accompli quelques progrès depuis l'époque où les êtres humains se contentaient de dégrossir sommairement des cailloux pour en faire les grossières massues trouvées dans les couches les plus anciennes de la ballastière de Chelles. Durant la longue période qu'il avait déjà parcourue, l'Homme avait assisté à des changements dans le milieu, puisque, de doux, le climat était devenu froid et humide, et que l'Hippopotame, l'Éléphant antique, le Rhinocéros de Merck avaient été remplacés par des Mammifères organisés pour résister à une basse température : le Mammouth et le Rhinocéros à narines cloisonnées, pourvus l'un et l'autre d'une abondante toison. L'être humain avait survécu à ces changements ; mais, soumis, comme tous les êtres organisés, à l'influence du milieu, il avait dû en subir les conséquences et adapter son organisme aux conditions nouvelles. On ne saurait donc regarder la race de Néanderthal comme présentant le véritable type de l'Humanité primitive. Quoi qu'il en soit, elle offrait un certain nombre de traits qu'on observe chez les Anthropoïdes. Nous les avons énumérés en partie, en décrivant les caractères de cette race, mais il convient d'y revenir pour en tirer des conclusions.

I. L'HOMME ET LES SINGES. — Nous rappellerons en premier lieu que les naturalistes attachaient naguère une telle importance à l'attitude, qu'ils se basaient sur elle pour établir une grande division dans la classe des Mammifères : d'un côté, les *Bipèdes*, représentés par l'Homme seul, et, d'un autre côté, les *Quadrupèdes*, qui, dans la marche, s'appuient sur leurs quatre membres. Les Singes, cependant, tout en se servant de leurs quatre membres pour la marche, étaient classés dans un ordre à part : l'ordre des *Quadrumanes*, parce qu'on leur attribuait quatre mains, comme on attribuait quatre pieds aux Quadrupèdes. Or, les prétendus Quadrumanes ont deux pieds et deux mains, conformés sur le même type que les nôtres. Le seul caractère sur lequel on se soit basé pour faire de leurs extrémités postérieures des mains et les isoler complètement de l'Homme à ce point de vue consiste dans la grande mobilité de leur gros orteil. Ce doigt de pied possède, chez eux, la faculté de s'écarter et de se rapprocher des autres doigts et même de s'opposer à ces doigts, ce qui leur permet de saisir des objets avec leur extrémité postérieure. Ce caractère a une valeur bien minime. La faculté d'écarter le gros orteil des autres doigts et de se servir du pied pour saisir des objets existe chez certains êtres humains et chez des populations entières ; il nous suffira d'en rappeler deux exemples. Le peintre Ducornet, né sans bras, maniait avec beaucoup de dextérité le crayon et le pinceau qu'il saisissait entre le gros orteil et les autres orteils. Un grand peintre japonais opérait de la même façon. Lorsque d'Orbigny se trouvait assis au milieu d'Indiens de l'Amérique du Sud, il lui fallait surveiller ses poches pour empêcher ces Indiens de lui dérober de menus objets avec leurs pieds. Chez nous, le pied, emprisonné dans des chaussures et ne servant plus qu'à supporter le poids du corps dans la station verticale, a perdu la faculté de s'écarter et de se rapprocher des autres doigts en vertu de la loi de Lamarck qui veut que tout organe se développe par l'exercice — de même que sa fonction — et s'atrophie par le défaut d'usage.

Il en a été ainsi du mouvement d'opposition. En effet, nous possédons les muscles qui produisent ce mouvement chez les Singes, mais ces muscles se sont atrophiés lorsqu'ils ont cessé de nous être utiles.

Chez la race de Néanderthal, le gros orteil possédait des mouvements plus étendus que de nos jours. Sur les squelettes de cette race, dont les os du pied ont été maintenus en place par la gangue dans laquelle ils se sont trouvés enchâssés, ce doigt est écarté

des autres. En outre, la conformation de ses surfaces articulaires doit faire admettre qu'il possédait une mobilité plus grande qu'à notre époque. En somme, si, à ce point de vue, l'Homme actuel diffère peu des Singes — principalement des Anthropoïdes — l'Homme de Néanderthal devait s'en rapprocher encore davantage.

Mais, dira-t-on, si le Chimpanzé, le Gorille, l'Orang, le Gibbon ont les pieds conformés comme les nôtres, il ne s'ensuit pas qu'ils soient des bipèdes en attachant à ce mot la signification d'attitude verticale ; ils s'appuient, en marchant, sur leurs quatre extrémités. Il est à noter d'abord que les mains ne leur fournissent qu'un point d'appui accessoire : ce n'est pas la paume, c'est la face dorsale des doigts qui porte sur le sol. Quand le Gorille veut fondre sur un ennemi, il se redresse, se bat les flancs avec les bras et se précipite en avant, un peu courbé, mais en se servant uniquement de ses membres inférieurs pour courir. Qui n'a vu, chez nous, des Chimpanzés qu'on exhibe marcher debout en donnant la main à une personne et même sans le secours de cette main ? Ces Singes anthropomorphes sont donc des bipèdes, dans le sens vulgaire du mot, bipèdes imparfaits, sans doute, puisque la station verticale n'est pas leur attitude constante.

L'Homme de Néanderthal n'était pas non plus un bipède absolument parfait, et nous en avons de nombreuses preuves ; l'une d'elles nous est fournie par sa colonne vertébrale. Chez les quadrupèdes, cette colonne ne présente que deux courbures : la première, qui porte sur la région cervicale, est convexe en bas ; la seconde, convexe en haut, comprend la région thoracique et la région lombaire. Chez l'Homme actuel, bipède parfait, pour que le centre de gravité de la tête et du corps tombe à peu près au centre du bassin, il existe trois courbures. La courbure cervicale, convexe en avant, reporte en arrière le poids de la tête qui est un peu plus pesante du côté de la face qu'en arrière de son point d'appui sur la colonne vertébrale. La courbure suivante, qui occupe toute la région dorsale, est convexe en arrière et reporterait en avant le centre de gravité, si la troisième courbure, qui correspond à la région lombaire et dont la convexité est de nouveau dirigée en avant, ne redressait tout le système de la tête et du tronc.

Voyons comment se présente la colonne vertébrale des bipèdes imparfaits que sont les Anthropoïdes. Dans la région cervicale, nous trouvons toujours la courbure à convexité antérieure qui existe aussi bien chez les Quadrupèdes que chez l'Homme. Chez le Gorille, la deuxième courbure paraît se continuer jusqu'au sacrum ; toutefois, quand on examine la colonne lombaire avec un peu d'attention, on constate que ses deux dernières vertèbres ne dessinent pas une courbe convexe en avant, mais que cette courbe n'est pas non plus concave dans ce sens. Pour employer l'expression dont s'est servi Broca, elle se continue avec la courbe concave dorso-lombaire comme le manche d'une serpette se continue avec sa lame. Du Gorille, on passe, par l'Orang et le Chimpanzé, au Gibbon Siamang, qui, lui, présente les trois courbures humaines, un peu moins accentuées.

En dehors des courbures de leur colonne vertébrale, les Singes anthropomorphes se distinguent nettement des Quadrupèdes par la direction des apophyses épineuses de leurs vertèbres et par d'autres caractères sur lesquels nous n'insisterons pas pour éviter



PIEDS D'EUROPÉEN, DE CARAÏBE ET DE GORILLE. — Moulages.  
COLL. M. H. N.

des détails trop techniques. Nous noterons, cependant, que, tandis que chez l'Homme actuel les apophyses épineuses des trois dernières vertèbres cervicales et de la première vertèbre dorsale sont fortement inclinées en bas, elles sont à peu près horizontales chez le Chimpanzé.

L'Homme de La Chapelle-aux-Saints, qu'on peut considérer comme le type de la race de Néanderthal, présente les trois courbures humaines, mais moins prononcées que chez l'Homme actuel. Il se rapproche néanmoins beaucoup plus de celui-ci que des Anthropoïdes. En revanche, le professeur Boule a montré que, par la direction des apophyses épineuses de ses vertèbres cervicales et de la première dorsale, non seulement il ressemble aux Anthropoïdes, mais qu'il exagère les caractères observés chez le Chimpanzé. A eux seuls, les caractères de la colonne vertébrale autoriseraient à croire que l'Homme de Néanderthal ne se tenait pas, lorsqu'il était debout, dans une position absolument verticale. C'est ce que confirme une observation faite par Julien Fraipont sur les squelettes de Spy et qui a été répétée sur les squelettes de notre vieille race découverts depuis.

Lorsqu'on examine les tibias de cette race, on constate que leur partie supérieure se renverse en arrière et que, par suite, leurs plateaux, sur lesquels reposent les fémurs, ne sont pas horizontaux, mais un peu obliques. En même temps, les surfaces articulaires inférieures des fémurs se prolongent davantage en arrière que chez nous, de sorte que lorsqu'on met les deux os du membre inférieur dans la position qu'ils devaient occuper sur le vivant, le tibia, au lieu de continuer la direction du fémur, forme avec celui-ci un angle ouvert en arrière. Les individus de cette époque se tenaient donc dans une attitude telle que la jambe était légèrement fléchie sur la cuisse, à la façon des Anthropoïdes qui se redressent pour marcher debout.

Une autre preuve de cette attitude fléchie de l'Homme de Néanderthal nous est fournie par la position qu'occupe le trou occipital à la base de son crâne. Nous n'avons pas besoin de rappeler que de chaque côté de ce trou existe un condyle qui s'articule avec la première vertèbre du cou. Or, chez les Quadrupèdes, dont la tête est penchée en avant, le trou est placé à la nuque. Chez les Anthropoïdes, la face se relève et le trou est placé plus en avant. Chez l'Homme actuel, il se trouve presque au centre de la base de la tête. Sous ce rapport, l'Homme de Néanderthal occupe une situation intermédiaire entre l'être humain de notre époque et les Singes anthropomorphes, tout en se rapprochant beaucoup plus du premier que des seconds. Tout nous permet donc de dire que les représentants de notre vieille race fossile n'étaient pas encore des bipèdes parfaits.

✽ La tête aplatie, avec ses arcades sourcilières formant d'énormes bourrelets, son front fuyant, son occiput projeté en arrière, établit bien des points de contact entre l'Homme de Néanderthal et les Anthropoïdes. La face de cet Homme, projetée en museau, mal modelée, présente un aspect singulièrement bestial. Quant à la mandibule, elle offre un mélange de caractères simiens et de caractères humains. Le menton est tellement fuyant qu'on a pu dire qu'il n'existait pas.

Presque tous les os du squelette présentent quelques particularités qu'on observe chez les Singes anthropomorphes. Et cependant, la race de Néanderthal est bien une race humaine qui, par certains côtés, rappelle les Anthropoïdes et se rattache à eux. Si frappants que soient, en effet, les caractères simiens notés sur les individus, déjà nombreux, de cette race qui ont été découverts en Europe, il faut bien reconnaître que les caractères humains l'emportent de beaucoup sur ceux des Anthropoïdes qui, eux, se montrent plus ou moins atténués. C'est ce qui avait fait dire à Julien Fraipont, à la fin de sa remarquable étude des squelettes découverts à Spy : « Entre l'homme de Spy et un singe anthropoïde actuel, il y a encore un abîme. » Il est vrai que, tout en se rattachant incontestablement à la race de Néanderthal, les deux sujets de Spy n'en représentaient que le type adouci. L'abîme se comble peu à peu. Le crâne rencontré dans la Rhodésie, dont il a été question plus haut, semble être le prototype de la race et il est, à coup sûr, plus bestial, plus simiesque que ceux découverts auparavant.

La mandibule de Mauer, qui remonte à l'aurore des temps quaternaires, est encore bien plus démonstrative, puisqu'elle présente « comme un mélange savamment dosé de caractères humains et de caractères pithécoïdes ».

En somme, plus nous nous rapprochons de l'origine de l'Humanité, plus nous trouvons chez l'être humain d'indices de sa parenté avec les Singes anthropomorphes. L'abîme dont parlait Fraipont n'est pas entièrement comblé, mais la distance qui sépare les plus

anciens Hommes, dont les restes ont été découverts jusqu'à ce jour, des Anthropoïdes actuels a singulièrement diminué.

Si les faits que nous venons de résumer ne permettent pas encore d'établir avec précision la généalogie humaine, ils suffisent pour démontrer qu'à l'origine de l'Humanité, il existait des liens de parenté entre nos premiers ancêtres et les Primates les plus rapprochés de nous. Il n'est guère possible d'admettre une filiation directe, mais cette parenté, que reconnaissent aujourd'hui la plupart des naturalistes, implique forcément une origine commune remontant plus ou moins loin dans le passé.

II. LE PITHÉCANTHROPE. — Ainsi que nous le disions au début de cet ouvrage, entre l'Homme de Mauer et l'ancêtre commun, il a dû, théoriquement, exister au moins un intermédiaire; c'est ce qu'avait supposé Hæckel, qui avait donné le nom de *Pithécantrophe* (Singe-Homme) à cet être hypothétique. Gabriel de Mortillet était allé plus loin et, en se basant sur l'industrie primitive, il avait admis quatre intermédiaires, qu'il qualifiait d'*Anthropopithèques* (Hommes-Singes, au lieu de Singes-Hommes). Les adversaires des théories d'Hæckel demandaient qu'on leur montrât le fameux Singe-Homme et, comme on n'en avait pas découvert la moindre trace, ils en concluaient que la doctrine de l'Évolution, étayée cependant par Darwin de tant de preuves, était une pure rêverie. Il n'en est plus de même à l'heure actuelle : le Pithécantrophe a été découvert, en 1891, à Trinil, dans l'île de Java, par le Dr Eugène Dubois, médecin militaire hollandais d'origine française. Les restes de ce précieux fossile se réduisent à la calotte cranienne, à un fémur et à trois dents. Ces débris n'ont pas été recueillis exactement sur le même point, mais ils gisaient dans la même couche, à la base d'un volcan sur les flancs duquel l'eau coule en abondance à certaines époques; ils ont donc fort bien pu être dispersés par les torrents. Ce qui porte à croire qu'ils proviennent du même sujet, c'est que, malgré de minutieuses recherches, ils sont les seuls restes de Primate qu'on ait trouvés dans le gisement.

Le Dr Dubois estime que la couche dans laquelle ont été rencontrés les ossements date de la fin de l'époque tertiaire. Malgré toutes les discussions qui se sont élevées à ce propos, il semble qu'il faille admettre l'opinion du docteur, qui est à la fois savant géologue et paléontologiste. Fût-il moins ancien, le fossile n'en conserverait pas moins sa valeur, car il est incontestable que des types fort archaïques ont persisté dans certains pays, alors qu'ils avaient disparu depuis longtemps d'autres régions.

Le fémur est complet; il présente une volumineuse exostose pathologique vers sa partie supérieure, mais sa forme est tout à fait normale. Il ressemble à un fémur humain, ce qui doit faire admettre que le Pithécantrophe se tenait dans une attitude à peu près verticale. Les dents se rapprochent un peu plus des dents simiennes que des dents humaines.

La calotte cranienne offre un volume intermédiaire entre celui d'un crâne humain et celui du crâne d'un grand Anthropoïde. Très étroite dans sa partie antérieure, cette calotte se dilate au niveau des bosses pariétales. Quand on l'examine de profil, on constate qu'elle est très surbaissée, que le front est extrêmement fuyant, qu'il est limité en avant par des arcades sourcilières qui, sans former un très volumineux bourrelet, se projettent en une sorte de visière au-dessus des orbites.

Les savants ont vivement discuté au sujet de cette curieuse calotte cranienne. Les uns l'ont considérée comme provenant d'un Singe anthropomorphe très supérieur à tous ceux connus soit à l'état vivant, soit à l'état fossile. Pour les autres, elle appartient à un être humain, mais à un Homme très inférieur à tous les types que nous connaissons. Une troisième opinion, admise par la plupart de ceux qui ont étudié les ossements de Trinil sans parti pris, est celle qu'avait émise, dès l'abord, Eugène Dubois : le Pithécantrophe est un intermédiaire entre l'Homme et les Anthropoïdes.

Quoique chacun soit resté sur ses positions, nous répéterons ce que nous avons dit souvent : tout le monde est d'accord sur la place qu'il convient d'assigner au Pithécantrophe de Java. Qu'il s'agisse d'un Singe anthropomorphe très supérieur à tous ceux qui ont été rencontrés, ou d'un Homme très inférieur à tous ceux que nous connaissons (abstraction faite, bien entendu, des anormaux), nous nous trouvons en présence d'un être intermédiaire entre l'Humanité et les Anthropoïdes.

Ceux qui ne veulent admettre à aucun prix la doctrine de l'Évolution — doctrine, cependant, en accord avec tant de faits — ne manqueront pas, à propos du Pithécantrophe, d'invoquer le vieil adage latin : preuve unique, preuve nulle. Cet argument a déjà

été invoqué, en 1856, lorsqu'on a rencontré l'Homme de Néanderthal. La découverte de Dubois n'est d'ailleurs plus isolée à l'heure actuelle. Tout récemment on a trouvé en Chine les restes d'un être intermédiaire entre l'Homme et les Anthropoïdes, qui a reçu le nom de *Sinanthropus pekinensis*. Et, même si l'on excluait le Pithécanthrope de la généalogie humaine, les caractères simiesques de la race de Néanderthal, quelque atténués qu'ils soient, sont trop nombreux, trop évidents, pour qu'on puisse se refuser à accepter l'idée d'un ancêtre commun aux Anthropoïdes et à l'Homme primitif.

III. L' « HOMO NEANDERTHALENSIS » ET L' « HOMO SAPIENS ». — Défendue par des savants de grande valeur, l'idée de la communauté d'origine de l'Humanité primitive et des Anthropoïdes fait chaque jour des progrès. Mais, parmi les partisans de cette thèse, il en est qui ne peuvent se résoudre à avoir des liens de parenté avec d'humbles Singes, voire avec l'Homme primitif ni même avec l'Homme de Néanderthal. Ils ont alors émis une nouvelle théorie dont il nous faut parler : voici en quoi elle consiste.

Les premiers Hommes descendraient bien de la même souche que les Singes supérieurs, mais, après avoir évolué lentement pendant de longs siècles, ils auraient disparu sans laisser aucune postérité à la surface du globe. L'Homme d'Heidelberg, que nous ne connaissons que par la mâchoire de Mauer, a pu être un représentant de l'Humanité primitive. Malgré ses caractères plus simiens, cette mandibule n'est pas sans présenter un air de parenté avec celle des Hommes de la race de Néanderthal, de sorte que ceux-ci peuvent être regardés comme des survivants, d'ailleurs évolués, du type primitif. L'Homme d'Heidelberg et l'Homme de Néanderthal appartiendraient à une espèce qui, à l'époque moustérienne, arrivait au terme de son existence, « car le type de Néanderthal semble disparaître brusquement ». Cette espèce, « dont les origines sont, de toutes façons, très archaïques, s'est éteinte sans laisser de postérité. Elle est doublement fossile : parce qu'elle remonte à une époque géologique antérieure à l'époque actuelle et parce que nous ne lui connaissons pas de descendants à partir du Pléistocène supérieur ».

Cette espèce éteinte, la Terre n'a pas été privée d'habitants : l'*Homo sapiens* l'a remplacée. Le qualificatif, emprunté à Linné, est on ne peut plus mal choisi. Le grand naturaliste suédois l'avait employé dans un sens tout différent : il avait rangé dans un même ordre, désigné par le mot *Homo*, les Bimanes (les Hommes) et les Quadrumanes (les Singes). Mais, comme il ne pouvait pas les confondre entièrement, il appliqua l'épithète *sapiens* à tous les êtres faisant partie de l'Humanité. Se servir de ce terme, qui ne peut s'appliquer qu'à une qualité intellectuelle ou morale, pour désigner une partie de l'Humanité, c'est supposer que toutes les races qui ont vécu depuis le Quaternaire moyen ont possédé cette qualité, tandis qu'elle aurait fait défaut à la race de Néanderthal.

Cette conception d'une vieille humanité éteinte sans laisser de traces remonte à plus de cinquante ans ; à cette époque, les savants discutaient avec passion la question de l'Homme tertiaire. Les théologiens intervinrent au nom du dogme, et voici comment s'exprimèrent quelques-uns d'entre eux.

En 1869, dans un article publié par la *Revue des questions historiques*, un oratorien, le P. Henri de Valroger, écrivait : « Si le règne animal fut couronné jadis par des *Primates anthropomorphes* supérieurs à ceux qui existent encore, la Providence aura probablement laissé périr ces précurseurs de l'homme avant de créer nos premiers parents. » Ailleurs, il ajoute : « L'idée de ces précurseurs mystérieux du Règne humain peut être chimérique, mais elle n'a rien d'hétérodoxe. »

Il n'est question que de *Primates anthropomorphes* qui auraient été les précurseurs de l'Homme, et c'est la thèse qu'a exposée un célèbre prédicateur, le P. Monsabré, dans une de ses conférences à Notre-Dame. « De deux choses l'une, a-t-il déclaré, ou bien les savants reconnaîtront qu'ils ont exagéré la valeur de leurs chronomètres et se verront obligés de rajeunir leurs terrains, ou bien de nouvelles découvertes nous mettront sur la trace d'un être anthropomorphe, qui fût, dans l'admirable progression du plan divin, l'ébauche et le précurseur de l'Homme, et auquel il faudra attribuer les instruments de l'époque tertiaire. »

L'abbé Fabre d'Enviéu, professeur à la Faculté de théologie de Paris, est allé plus loin. Dans un livre intitulé : *les Origines de la Terre et de l'Homme, d'après la Bible et d'après la science*, qui a paru en 1873, il a écrit : « L'archéologie préhistorique et la paléontologie peuvent, sans se mettre en opposition avec la sainte Écriture, découvrir, dans les terrains tertiaires et dans la première

partie de la période quaternaire, des traces de préadamites. En ne se préoccupant pas des créations antérieures à l'avant-dernier déluge, la Révélation biblique nous laisse libres d'admettre l'homme du diluvium gris, l'homme pliocène et même l'homme éocène (du début du Tertiaire). D'un autre côté, toutefois, les géologues ne sont pas fondés à soutenir que les hommes qui auraient habité sur la Terre à ces époques primitives doivent être comptés au nombre de nos aïeux. » Il ne s'agit plus d'êtres anthropomorphes, mais d'hommes, qui ne seraient pas les ancêtres de l'Humanité actuelle.

C'est la thèse qui a été reprise par les partisans de l'*Homo Neanderthalensis*, espèce disparue, qui aurait précédé l'*Homo sapiens*. Nous n'avons pas besoin de dire que les savants qui soutiennent cette manière de voir ne se basent pas sur le dogme et ne font intervenir que des considérations d'ordre scientifique. Examinons leurs arguments.

La Paléontologie démontre que les espèces, les genres même, s'éteignent après avoir parcouru leur cycle évolutif. Pendant l'époque quaternaire, d'importants changements se sont opérés dans la faune et ce sont précisément ces changements, provoqués par des modifications dans le milieu, qui ont permis, en partie, de subdiviser les temps quaternaires. L'Homme a suivi la règle générale et l'espèce « Neanderthalensis » s'est éteinte comme s'étaient éteints l'Éléphant antique, le Rhinocéros de Merck, et comme devaient s'éteindre plus tard le Mammouth et le Rhinocéros à narines cloisonnées. A cet argument, on peut objecter que diverses espèces mammalogiques n'ont pas disparu, mais ont simplement émigré, et que d'autres se sont parfaitement adaptées aux conditions nouvelles. L'Homme pouvait d'autant mieux résister aux changements climatiques et autres qu'il trouvait dans son intelligence le moyen de se préserver, dans une large mesure, de leur action néfaste. Les êtres humains qui, au début des temps quaternaires, taillaient les grossiers instruments de Chelles et de Saint-Acheul ne pouvaient appartenir qu'à la prétendue espèce *Homo Neanderthalensis* et ils n'étaient pas dénués d'intelligence. Boule le reconnaît quand il dit : « Certes, l'invention des premiers instruments, la production du feu sont les résultats de phénomènes intellectuels aussi merveilleux que les plus grandes inventions modernes qu'elles ont permis d'accomplir. »

Les caractères qui différencient l'*Homo sapiens* de l'*Homo Heidelbergensis* consistent essentiellement dans la disparition chez le premier des traits simiens, si nombreux chez le second. « Tandis, écrit-il, que l'*Homo Heidelbergensis*, du Pléistocène inférieur, possédait une mâchoire tout aussi dépourvue de menton que celle des Singes, l'étude des diverses mandibules fossiles du Pléistocène moyen de nos contrées nous fait assister à la formation du menton, attribut de l'*Homo sapiens*. » Or, l'Homme de La Ferrassie possède déjà un menton, de sorte que ce Néanderthalien se rattacherait par ce caractère à l'*Homo sapiens*. D'autre part, dans les races noires actuelles, on rencontre des individus qui ont le menton aussi fuyant que n'importe quel sujet de « l'espèce » de Néanderthal. C'est donc un caractère qui est loin d'avoir la valeur qu'on lui attribue.

Le savant professeur de Paléontologie du Muséum déclare, comme nous l'avons dit, que nous ne connaissons pas de descendants de l'Homme de Néanderthal. Il rejette toutes les observations faites sur des sujets isolés des temps préhistoriques, historiques ou actuels de nos pays, et qui ne peuvent s'expliquer que par l'atavisme. Il n'admet pas plus que les tribus du sud de l'Australie, en voie de disparition depuis l'occupation anglaise, dont les caractères néanderthaloïdes ont frappé tant de voyageurs et tant d'anthropologistes, aient aucune affinité avec « l'espèce » fossile du Quaternaire inférieur. « En réalité, dit-il, tous ces « Néanderthaloïdes » ne sont que de faux Néanderthaliens, c'est-à-dire de véritables *Homo sapiens*, remarquables par la présence accidentelle



DOCTEUR EUG. DUBOIS.

de quelques traits morphologiques exagérés normalement chez l'Homme de Néanderthal. » Il serait bien extraordinaire qu'après les milliers de siècles écoulés depuis le Quaternaire inférieur et les importants changements survenus dans le milieu, le type primitif se fût perpétué sans aucune modification. En Australie même, où le milieu est resté relativement stable, les conditions d'existence ont subi néanmoins certains changements qui ont dû fatalement exercer quelque influence sur le type des vieux habitants. On ne peut cependant se refuser à reconnaître que les tribus néanderthaloïdes du Sud ont conservé suffisamment de caractères de la race de Néanderthal pour expliquer le rapprochement établi par des savants qui, certainement, n'obéissaient à aucune idée préconçue.

Après avoir déclaré formellement que l'*Homo Neanderthalensis* constituait une « espèce » éteinte à l'époque moustérienne sans laisser de postérité, Boule s'est montré moins affirmatif et il s'est demandé si le type, au lieu de s'être éteint sur place, ne s'était pas simplement déplacé; autrement dit, s'il n'avait pas émigré. La découverte du crâne de Broken Hill (Afrique australe) l'a conduit à reprendre l'examen de la question. Pour lui, ce crâne est « relativement récent (dans le sens géologique du mot, bien entendu) » et cependant il est impossible de ne pas admettre son étroite parenté avec celui de l'Homme de Néanderthal. D'autre part, il ne conteste plus les affinités des Australiens actuels avec ces individus appartenant au même type archaïque, et il se demande comment il faut expliquer « la ressemblance de l'*Homo Rhodesiensis*, de l'*Homo Neanderthalensis* et du type australien actuel ». Voici l'explication qu'il propose, « du moins à titre provisoire ».

« L'Homme de Néanderthal, l'Homme de la Rhodésie, la race australienne actuelle offrent un fond commun de caractères primitifs. Malgré les différences qui les séparent, on peut admettre que les trois formes ont une origine commune; elles ont dû se répandre et vivre longtemps sur de vastes territoires. Chez nous, l'Homme de Néanderthal semble disparaître assez brusquement après la période glaciaire, mais peut-être ne s'agit-il pas d'une extinction totale. Il a pu continuer à vivre dans d'autres régions. Il semble bien que l'*Homo Rhodesiensis* nous révèle la persistance en Afrique d'un type humain devenu fossile en France depuis longtemps... » Et ce type compte peut-être encore des exemplaires vivants dans quelque coin inexploré de l'Afrique. « Leur découverte ne serait pas plus extraordinaire que celle faite naguère de l'Okapi, ce grand et curieux Ruminant dont nous connaissons depuis longtemps les ancêtres directs par des ossements extraits des terrains miocènes de l'Europe. »

Ainsi donc, voilà une « espèce » qui ne se serait pas éteinte sans laisser de postérité; voilà une race — la race australienne actuelle — qui, comme les autres races actuelles, devrait appartenir à l'espèce *Homo sapiens* et qui présente assez de ressemblances avec la vieille race humaine à caractères simiens pour qu'on puisse attribuer à l'une et à l'autre une origine commune. Malgré la fixité relative du milieu dans lequel ils ont vécu, les Australiens ont cependant évolué. D'autres races actuelles placées dans des milieux où se sont opérés de notables changements ne pourraient-elles pas avoir subi de plus grandes modifications dans leur type physique, tout en descendant d'ancêtres bien humbles? Nous emprunterons une dernière citation au professeur Boule, à qui nous avons déjà emprunté beaucoup, parce que nous avons une haute estime pour le savoir de notre excellent collègue et ami, et parce que les adversaires de la conclusion que nous allons formuler nous semblent n'avoir vu dans son beau livre sur *les Hommes fossiles* que les

arguments qui militent en faveur de leurs idées. Boule est un savant trop honnête pour avoir passé sous silence les faits qu'on peut opposer à ses propres conceptions et les déductions qui en découlent.

A propos des caractères ataviques qu'on observe de nos jours chez certains individus, il est d'avis qu'on ne peut pas en conclure que l'*Homo sapiens* descende « en ligne directe » de l'*Homo Neanderthalensis*. Ce qu'on peut admettre, c'est que les caractères en question sont vraiment primitifs, qu'ils ont fait partie du fond commun des lointains ancêtres de ces deux espèces. Chez l'*Homo Neanderthalensis*, beaucoup plus près de ses origines, ils se sont conservés; chez l'*Homo sapiens*, plus évolué, ils ne réapparaissent plus qu'accidentellement. » En d'autres termes : si nous pouvions remonter assez loin dans le passé, nous aboutirions à la souche d'où sont issues les races à caractères simiens du début du Quaternaire, aussi bien que les races les plus évoluées chez lesquelles l'atavisme fait réapparaître de temps à autre des caractères extrêmement primitifs.

IV. CONCLUSIONS. — De ce qui précède, on est en droit, selon nous, de tirer les conclusions suivantes :

1° Dans l'état actuel de nos connaissances, il apparaît nettement qu'il existe des liens de parenté entre l'Humanité primitive et les Singes, spécialement entre l'Homme du début du Quaternaire et les grands Singes anthropomorphes;

2° La filiation directe entre ces deux catégories de Primates est encore douteuse. Malgré la découverte du Pithécantrophe, il semble qu'il faille remonter bien au delà du Quaternaire inférieur la souche commune dont sont issus les Anthropoïdes, d'une part, les Hommes d'Heidelberg et de Néanderthal, d'autre part;

3° On ne saurait admettre que l'Humanité actuelle ait une origine toute différente de l'Humanité primitive, telle que nous la font entrevoir les découvertes de Néanderthal, de Spy, de La Chapelle-aux-Saints, de La Ferrassie, de La Quina, etc. Les Hommes à caractères simiesques ne sauraient être regardés comme une *espèce distincte éteinte depuis longtemps*. Leur type, légèrement modifié dans le cours des siècles, persiste en Australie. Il réapparaît par atavisme dans les populations actuelles de l'Europe. La division de l'Humanité en deux espèces : l'*Homo Neanderthalensis*, disparu « sans laisser de traces », et l'*Homo sapiens*, qui lui aurait succédé sans en être le descendant, paraît des plus hypothétiques;

4° L'hypothèse la plus plausible à notre sens (puisque nous en sommes réduits aux hypothèses) consiste à admettre que le type archaïque de l'Humanité s'est perpétué, sans grandes modifications, dans les contrées où le milieu lui-même a peu varié. Ailleurs, il a évolué, plus ou moins rapidement, selon les conditions dans lesquelles nos ancêtres primitifs se sont trouvés placés. En certains points, particulièrement privilégiés, les progrès ont été relativement rapides et il en est résulté les races que nous avons rencontrées chez nous à partir de la fin du Quaternaire moyen et, plus tard, à l'époque néolithique.

Ce qui n'est plus contestable, c'est que l'Humanité est partie de bien bas. Loin d'avoir à rougir de l'humilité de nos origines, nous devons en éprouver une certaine fierté. Quand on songe au chemin parcouru depuis le moment où l'Homme en était réduit à dégrossir quelques cailloux, on peut avoir pleine confiance dans l'avenir. Un jour viendra, car le progrès est une loi de l'Humanité, où nos successeurs considéreront avec une sorte de pitié la civilisation d'aujourd'hui, dont nous sommes si orgueilleux.



LA Table des Marchands, DOLMEN DE LOCMARIAQUER (Morbihan).

CL. ARCH. PHOT. D'ART ET D'HISTOIRE.



LES TROIS GRANDS TYPES DE L'HUMANITÉ : TYPE BLANC, TYPE MONGOL, TYPE NÈGRE. — COLL. M. H. N.

## DEUXIÈME PARTIE

# LES RACES HUMAINES ACTUELLES

### Classifications et statistiques.

**A** PART les régions polaires, l'Homme habite aujourd'hui toute la surface de la Terre; il se trouve donc soumis, suivant la contrée où il vit, à l'action de milieux extrêmement variés. Or, nous avons vu que l'influence du milieu s'exerce sur tous les êtres organisés et que l'être humain n'échappe pas à la loi générale.

Sans remonter au delà des temps quaternaires, les conditions d'existence se sont considérablement modifiées sur place, ainsi qu'il a été dit plus haut (V. page 9). En outre, il est incontestable que l'Homme a accompli de bonne heure des migrations et s'est exposé à l'action de milieux que n'avaient pas connus ses ancêtres. Si, à ces causes de changements, on ajoute les croisements qui se sont opérés lorsque des races, déjà caractérisées, se sont trouvées en contact, on comprend la multiplicité des types qu'on rencontre actuellement sur notre globe.

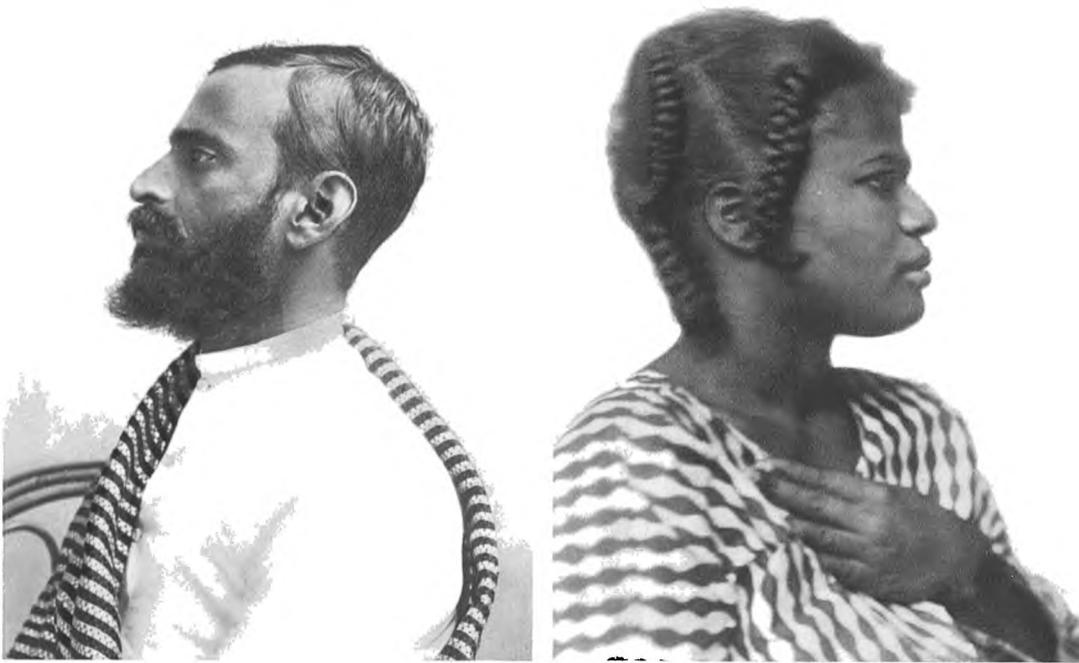
a) *Classification.* — Pour décrire ces types, les anthropologistes ont essayé de les classer méthodiquement. Malheureusement, aucune des classifications proposées n'est entièrement satisfaisante, parce qu'elle ne tient compte que de quelques caractères, à l'exclusion des autres. L'une des plus anciennes est basée sur la couleur de la peau et ce caractère est loin de suffire à lui seul. Par exemple, dans le groupe des Blancs — qu'on désigne parfois du nom impropre de Caucasiens —, il est impossible de ne pas faire rentrer les Hindous à peau noire, que leurs traits fins ne permettent pas de classer parmi les Nègres. Dans le groupe Jaune, on trouve des peuplades à peau blanche et d'autres à peau brune. Chez les Nègres, la couleur de la peau varie du jaune au noir le plus intense, en passant par toute la gamme intermédiaire. Il en est même, en Afrique orientale, qui offrent une coloration d'un beau rouge acajou. On a voulu encore classer la plupart des Indiens de l'Amérique du Nord dans une catégorie à part, à laquelle on a appliqué le nom de race rouge, quoique beaucoup d'entre eux n'aient pas cette teinte et que, parmi ceux qu'on qualifie de Peaux-Rouges, il s'en trouve qui doivent cette coloration à un badigeonnage.

Bory de Saint-Vincent a divisé toutes les races en deux groupes seulement : les *lissotriches*, à cheveux lisses, et les *ulotriches*, à cheveux laineux. L'étude de la chevelure a donné lieu, depuis, à de nombreuses recherches qui ont porté, non seulement sur la forme et la couleur, mais sur l'abondance, sur le volume du cheveu et sur la forme qu'il affecte sur une coupe. On en est arrivé à diviser les races en trois catégories : les races à cheveux crépus, noirs, fins, de coupe elliptique; celles à cheveux droits, gros, de couleur noire, à coupe à peu près circulaire; celles à cheveux droits ou simplement bouclés, mais fins, dont la couleur est souvent châtain plus ou moins clair ou blonde et la coupe intermédiaire entre celle des deux autres catégories. Pour donner une idée du peu de valeur de ce caractère, il nous suffira de dire que des races aussi différentes que les Européens et certains Australiens sont placées dans le même groupe.

On a voulu attacher une grande importance à la morphologie du nez, à la taille, aux indices céphaliques, c'est-à-dire aux rapports qui existent entre les différents diamètres de la tête, mais aucun de ces caractères pris isolément n'a donné de résultats satisfaisants.

Nous ne dirons rien de la linguistique, sur laquelle on a tenté de baser une classification des populations du globe. Dans un ouvrage intitulé : *les Langues du monde*, on trouve cités environ sept mille trois cents langues ou dialectes. La langue, qui peut servir parfois, comme les caractères précédents, à établir des divisions secondaires, est un des plus mauvais caractères anthropologiques sur lesquels on puisse s'appuyer. Il est, en effet, trop fugace et on connaît un bon nombre de populations qui ont remplacé leur langue par une autre très différente, sans que leur type se soit modifié. C'est ce qui se produit généralement lorsqu'une race plus civilisée impose sa domination à une race arriérée, celle-ci finissant par adopter la langue des vainqueurs.

Pour aboutir à une bonne classification, il faudrait faire entrer en ligne l'ensemble des caractères de chaque groupe, ce qui est d'autant plus difficile à l'heure actuelle que beaucoup de peuplades ne nous sont encore connues que d'une façon fort imparfaite. Il en est même dont nous connaissons à peine le nom. Cependant, des tentatives ont été faites dans ce sens, mais les auteurs sont



HINDOU DE TYPE ÉLEVÉ : les Hindous à peau noire présentent les traits des races blanches.

COLL. M. H. N.

MULATRESSE DE SURINAM, fille d'un Européen et d'une Nègresse.

COLL. DU PRINCE R. BONAPARTE. M. H. N.

loin d'être d'accord sur le nombre de races que comprend l'Humanité. En 1860, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire admettait 4 races principales et 13 races secondaires. En 1870, Huxley porta ce nombre à 5 races principales et 14 secondaires. En 1885, Topinard énuméra 19 races. Pour Hæckel, l'Humanité comprend 4 tribus (races principales) comportant 12 espèces, subdivisées en 34 races. A. de Quatrefages admet 4 troncs ou, plutôt, 3 troncs (les troncs nègre, jaune et blanc) et un autre groupe mixte comprenant, d'une part, les races océaniques, et, d'autre part, les races américaines. De ces troncs, partent 18 branches, qui se subdivisent en rameaux composés chacun de plusieurs familles. Enfin, Deniker estime que le nombre des groupes principaux doit être fixé à 6, comprenant 29 races et une dizaine de sous-races; les grandes divisions sont toutes basées sur la forme des cheveux, à laquelle il ajoute, dans un cas, celle du nez et, dans deux autres cas, la couleur des yeux. Pour les races, il fait intervenir, en première ligne, la couleur de la peau, puis, tantôt la taille, tantôt la forme du crâne ou de la face.

On reste perplexe en présence de semblables divergences d'opinion. Toutefois, lorsqu'on ne tient compte que des divisions principales, on constate que leur nombre ne varie que de quatre à six. Quelle que soit la classification à laquelle on donne la préférence, il restera toujours des groupes dont la place sera indécise. A l'heure actuelle, on peut répéter ce qu'écrivait Topinard en 1885 : « L'anthropologie en est encore à la période analytique; elle cherche les types à admettre; la filiation de ces types est tout entière à établir. »

Il est cependant indispensable, pour donner un aperçu des races qui vivent de nos jours à la surface du globe, d'adopter un plan qui permette de les décrire dans un ordre méthodique. Or, quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble de l'Humanité, on reconnaît sans trop de difficultés que trois grands groupes se dégagent; ce sont : le groupe nègre, qu'on désignait autrefois sous le nom impropre d'éthiopien; le groupe jaune ou mongolique, et le groupe blanc, qu'on ne peut plus qualifier de « caucasique ». Ces divisions primordiales ne semblent guère discutables.

Le groupe nègre est réparti dans toute la partie de l'Afrique qui s'étend depuis le Sahara jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Sur la limite septentrionale de son domaine, on rencontre, dans l'Est, des enclaves d'un autre élément ethnique. Une deuxième fraction du même groupe occupe, en Océanie, les îles qui constituent les différents archipels de la Mélanésie. Enfin, dans les îles Philippines et dans le sud-est de l'Asie, vivent des tribus nègres, aujourd'hui fractionnées, remarquables par leur petite taille, qui comptent des représentants dans l'Inde : ce sont les Négritos, auxquels on peut rattacher les Négrilles de l'Afrique équatoriale et les Boschimans de l'Afrique australe. Ailleurs, l'élément nigritique est disséminé au milieu des autres groupes.

L'Asie est le domaine des races jaunes, qui débordent en Malaisie

et dans quelques archipels de la Mélanésie. Elles sont répandues également sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord et en diverses régions de l'Amérique du Sud, mais, dans le Nouveau Monde, elles ont fortement été influencées par les races indigènes. En Europe orientale, où elles étaient arrivées, les races jaunes furent, presque totalement, absorbées par les Blancs. Une zone entière de l'Asie a échappé à l'action des Jaunes : c'est la région sud-ouest, occupée par les Persans, les Afghans, les Hindous, les Arabes.

A ce domaine asiatique des races blanches, il faut ajouter l'Europe entière et tout le nord de l'Afrique. Actuellement, les Blancs se répandent partout. En Amérique, ils se substituent aux races indigènes, qui disparaissent peu à peu.

Sur les limites de chaque domaine, et partout où deux types ethniques se sont trouvés en contact, des croisements se sont opérés, qui ont donné naissance à un nombre incalculable de métis. Aujourd'hui, le métissage s'opère

sur une si large échelle que les races pures deviennent de plus en plus rares.

Après avoir éliminé les Nègres, les Jaunes, les Blancs et leurs métis, on se trouve en présence de races qu'on ne sait dans quel groupe classer. A. de Quatrefages, qui a été à la fois un éminent anthropologiste et un éminent naturaliste, a voulu appliquer aux races humaines la *méthode naturelle*, c'est-à-dire « tenir compte de tous les caractères, n'en dédaigner aucun, déterminer leur valeur relative et ne se décider qu'après une étude aussi complète que possible ». Il s'est vu dans l'obligation d'admettre un groupe de *races mixtes* pour y faire rentrer celles qu'il n'a pas cru devoir classer dans l'un des troncs nègre, jaune ou blanc.

A l'heure actuelle, malgré les efforts des anthropologistes de toutes les nations, le problème n'est pas résolu. Depuis un demi-siècle, les explorateurs ont recueilli d'intéressants renseignements sur des populations dont, parfois, nous ignorions même l'existence; mais que de lacunes existent encore dans nos connaissances ! D'ailleurs, comme l'a dit fort justement A. de Quatrefages, il ne faut pas s'abuser sur la valeur réelle des classifications, qu'elles s'appliquent aux végétaux, aux animaux ou à l'Homme.

Nous ne tenterons pas une nouvelle classification, qui, sans doute, risquerait d'être aussi critiquable que les autres. Nous nous bornerons à noter que la plupart des races mixtes américaines et océaniques d'A. de Quatrefages — sinon toutes — peuvent être rattachées soit au tronc blanc, soit au tronc jaune (1).

b) *Statistique de la population humaine.* — Bien que les statistiques manquent encore de précision dans un grand nombre de cas, nous citerons néanmoins quelques chiffres.

Il serait intéressant, sans contredit, de pouvoir indiquer approximativement le nombre des individus purs ou métissés que comprend chaque groupe humain, mais cette évaluation est à peu près impossible, puisque nous ne connaissons même pas, d'une manière quelque peu approchée, le chiffre global de la population vivant à la surface de la Terre. En 1826, Balbi l'évaluait à 737 millions d'individus, mais, au fur et à mesure que nos connaissances ont progressé, il a fallu augmenter ce chiffre. En 1869, d'Omalius d'Halloy le portait à 1 200 millions, puis Peterman l'éleva à 1 397 millions et, enfin, en 1883, Wagner et Behm estimèrent la population totale du globe au chiffre de 1 436 197 000 habitants. Malgré la précision que semble avoir ce dernier chiffre, on ne peut y attacher qu'une confiance limitée. En dehors de celles portant sur les Européens, toutes les statistiques prêtent à bien des incer-

(1) Quoique nous ayons dit que la classification basée sur la couleur de la peau soit très défectueuse, nous emploierons néanmoins les épithètes blanc, jaune et nègre pour désigner les trois groupes de l'Humanité, ces expressions étant d'un usage courant.

titudes. Il semble qu'on avait exagéré le nombre des Chinois, tandis que celui donné pour les Nègres était inférieur à la réalité.

Si l'on prend le chiffre le plus élevé (un milliard et demi en chiffres ronds) et si l'on fait rentrer les métis dans les races dont ils se rapprochent le plus, les êtres humains se répartissent à peu près de la façon suivante :

Races blanches plus ou moins pures.....	634 000 000
Races jaunes — .....	650 000 000
Races nègres — .....	170 000 000
Races mixtes océaniques.....	34 000 000
Races mixtes américaines .....	12 000 000
TOTAL.....	1 500 000 000

La proportion centésimale de chaque groupe s'établirait ainsi :

Jaunes .....	44
Blancs .....	42
Nègres .....	11
Océaniques.....	2
Américains .....	1
TOTAL.....	100

Nous avons dit qu'il est impossible d'évaluer, même approximativement, la proportion de métis. D'Omalius d'Halloy estimait qu'ils représentaient au moins la soixantième partie de la population totale. A. de Quatrefages, dans sa statistique, les a réunis pour la plupart aux races blanches, « parce que, dit-il, le sang blanc constitue un élément ethnique commun à tous les *sang mêlé* que le savant belge a cités comme exemples ». Si on les éliminait, la proportion des Blancs dans l'Humanité s'abaisserait légèrement.

Hübner a donné une curieuse statistique des religions. Leur nombre, si l'on y fait rentrer les sectes diverses, s'élèverait à 1 000 environ. L'auteur évalue la population totale de la Terre à 1 392 millions et demi d'habitants, dont 400 millions appartiendraient aux différentes sectes chrétiennes, et le reste, soit 992 millions et demi, à des religions non chrétiennes. Voici, d'ailleurs, selon lui, la répartition des races humaines suivant leurs croyances religieuses :

CHRÉTIENS. . . . .	{	Catholiques.....	200 millions	}	400 millions
		Protestants.....	110 —		
		Grecs .....	80 —		
		Sectes diverses.....	10 —		
NON CHRÉTIENS	{	Bouddhistes.....	500 millions	}	992 millions ½
		Brahmanistes.....	150 —		
		Mahométans .....	80 —		
		Israélites .....	6 ½		
		Religions diverses connues.....	240 —		
		Religions inconnues... ..	16 —		
TOTAL.....					1 392 millions ½

Sans prétendre à la précision, ces statistiques sont néanmoins intéressantes, car, si elles sont appelées à subir des modifications, elles reflètent assez bien l'idée qu'on peut se faire, à l'heure actuelle, de l'ensemble de l'Humanité.

✽ Après avoir passé en revue, dans la première partie, les races fossiles et préhistoriques actuellement connues, il nous paraît logique d'aborder l'étude des populations modernes par celles qui en sont encore à un état primitif. Quelques-unes, sous certains rapports, se rapprochent des vieux ancêtres de l'Humanité. Telles sont les tribus naines, à caractères franchement nigritiques, qu'on rencontre en Asie, en Afrique et en Océanie; tels sont également les Veddahs de l'île de Ceylan, les Australiens; tels étaient les Tasmaniens, dont la race s'est éteinte en 1877. Les Esquimaux, tout en offrant des caractères qui les rattachent aux Jaunes, sont aussi des primitifs à beaucoup d'égards. Au point de vue des caractères céphaliques, ils rappellent la race fossile de Chancelade, et, sous le rapport de l'art et de certaines industries, ils nous reportent à l'époque où la race de Cro-Magnon chassait le renne dans nos contrées. On peut donc, à bon droit, les classer parmi les primitifs actuels. Les Fuégiens, qui habitent l'extrémité méridionale du continent américain, se classent également parmi les populations les plus arriérées de notre époque.

Outre les populations primitives que nous venons d'énumérer, il existe incontestablement, en particulier en Amérique du Sud, de nombreuses peuplades singulièrement arriérées; mais la plupart sont encore trop peu connues pour qu'on en puisse faire une étude détaillée. Nous nous bornerons à les mentionner et à exposer ce qu'on en sait lorsque nous décrirons les races du Nouveau Monde.



PYGMÉES D'EUROPE : les Lapons de Norvège. — Cl. BOULANGER.

## CHAPITRE V

# LES PRIMITIFS ACTUELS

## A) PYGMÉES

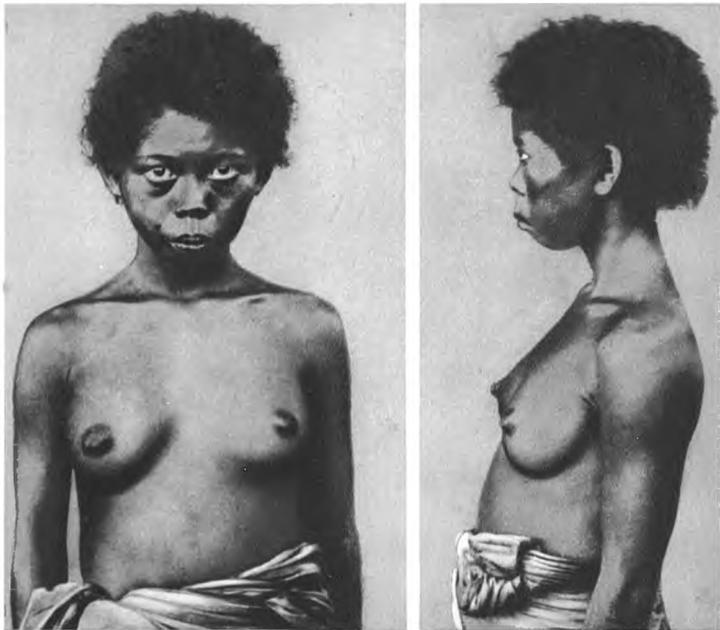
Les Anciens ont connu des peuplades de petite taille, menant une vie des plus primitives, qu'ils ont désignées sous le nom de *Pygmées*. Ce nom provient d'un mot grec qui signifie *coudée*, et la coudée équivalait à 44 centimètres. En attribuant une taille aussi minuscule à des peuplades humaines, les Anciens sont tombés dans une singulière exagération. Il est vrai que les vieux auteurs de la Grèce n'en parlaient que par ouï-dire, et leurs récits fantastiques ont fait considérer l'existence des Pygmées comme une pure fable. Homère, à qui nous en devons la première mention, nous dit que les grues leur livraient de terribles combats, mais il ne précise ni leur stature, ni leur habitat.

La légende ne tarda pas à s'emparer de cette narration. Hercule, par exemple, après avoir terrassé le géant Antée, s'endormit sur les sables de Libye et il fut entouré, pendant son sommeil, par une multitude de Pygmées qui résolurent de le réduire en captivité. Un bataillon de nains donna l'assaut à sa main gauche, pendant que des compagnies d'élite s'attaquaient à sa main droite et que des archers faisaient le siège de ses pieds. Sur l'ordre du roi, on amena des machines de guerre, qui lancèrent des feux artificiels dans la chevelure du héros. Brusquement tiré de son sommeil, Hercule partit d'un grand éclat de rire à la vue des nains et il emporta tous ses agresseurs dans sa peau de lion.

En 1726, dans une curieuse satire de la société de son temps, un auteur anglais, Swift, fait voyager son héros, Gulliver, au royaume de Lilliput, où vivaient des hommes qui mesuraient à peine 6 pouces de hauteur. Malgré leur taille réduite, les Lilliputiens étaient braves et, loin de fuir devant l'étranger, projetèrent de s'en emparer. Profitant de son sommeil, ils le couvrirent de chaînes et l'emmenèrent dans leur capitale.

D'autres écrivains nous donnent des détails tout à fait amusants sur les Pygmées. Selon eux, les Pygmées étaient de si petite stature qu'ils vivaient dans des maisons faites de coquilles d'œufs ou dans des trous creusés dans le sol. Ils faisaient traîner leurs chariots par des perdrix. Le blé était pour eux ce que sont les arbres pour nos bûcherons, et ils l'abattaient à l'aide d'une cognée. A trois ans, leurs femmes enfantaient; à huit ans, elles étaient vieilles.

Avec Hérodote, nous commençons à sortir du mythe. Il nous raconte, en effet, que cinq jeunes Nasamons, munis de vivres et d'eau, étaient partis pour explorer les déserts de la Libye. Ils



FEMME NÉGRITA de la province de Zambales, île de Luçon (Philippines)  
COLL. M. H. N.

furent surpris, en pleine région désertique, par des hommes d'une « stature fort inférieure à la taille moyenne ». Saisis par ces nains, ils furent emmenés dans une ville auprès de laquelle coulait un fleuve qui nourrissait des crocodiles, et dont tous les habitants étaient noirs.

D'autres auteurs de l'antiquité paraissent avoir eu quelques renseignements sur la région occupée par les Pygmées. Aristote place leur patrie dans la région marécageuse de la Haute-Égypte, d'où sort le Nil. « C'est, écrit-il, le pays des Pygmées auxquels les grues font la guerre; car les Pygmées ne sont pas du tout une fable et il existe réellement une race d'hommes de très petite taille, ainsi que leurs chevaux, et qui passent leur vie dans des cavernes. » Pline leur assigne le même habitat. Pomponius Méla les fait vivre à l'intérieur des terres, en face d'un petit enfoncement situé au delà du golfe Arabe.

Les Égyptiens ont connu de bonne heure les Pygmées, car un nain est figuré sur un monument de l'ancien Empire et il est désigné sous le nom d'Akka, nom que porte encore une peuplade naine retrouvée par Schweinfurth. Des peintures, dont plusieurs sont antérieures à la VI<sup>e</sup> dynastie, représentent également des nains, qui sont aussi mentionnés dans quelques inscriptions.

Ce n'est pas seulement en Afrique que les Anciens ont signalé des populations de très petite taille. D'après Pline, il en existait en Thrace, non loin du Pont-Euxin, en Asie Mineure, à l'intérieur de la Carie et dans l'Inde. Ctésias affirme que, dans ce dernier pays, vivaient des Hommes ne mesurant pas plus de 2 coudées (environ 90 centimètres), et il ajoute : « Leur chevelure est très longue; elle leur descend jusqu'aux genoux et même plus bas. Ils ont la barbe plus longue que tous les autres hommes. Quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtements : leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu. Ils sont camus et laids. »

Les voyageurs modernes ont retrouvé dans l'Inde des Pygmées noirs, qui vivent encore dans les monts Vindhya et les monts Nilgherries. Ils sont d'une taille moins réduite que celle que leur attribuait Ctésias, et leur barbe et leur chevelure ne sauraient leur servir de vêtements. Il est assez vraisemblable qu'ils portaient autrefois des vêtements en longues graminées, comme ceux dont font actuellement usage des femmes des environs de Travancore, et que ces graminées ont été prises pour de la barbe et des cheveux par les premiers voyageurs, qui les ont aperçus de loin.

D'ailleurs, tous les récits des auteurs de l'antiquité sont remplis de tant d'invéraisemblances, de tant de détails fantastiques, que Buffon n'en voulut faire aucun cas. Pour lui, les prétendus Pygmées n'étaient que des singes. « Comme par leurs stratagèmes, leurs mimes et leurs postures, ils semblent, dit-il, imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits. Voilà l'origine et l'histoire de ces fables. »

Buffon était dans l'erreur, et Aristote était dans le vrai quand il affirmait l'existence « d'une race d'hommes de très petite taille ». Des Nègres, non pas d'une coudée de hauteur, mais d'une stature

sensiblement inférieure à la moyenne, ont été rencontrés de nos jours non seulement en Afrique, mais dans le sud de l'Asie et en Océanie jusqu'aux Philippines et à la Nouvelle-Guinée. Lorsque les Espagnols se sont trouvés en leur présence aux Philippines, ils les ont appelés Négritos (diminutif de *Negro*), c'est-à-dire petits Nègres. Le nom a été conservé pour désigner tous ceux d'Asie et d'Océanie. Hamy a proposé d'appeler Négrilles ceux d'Afrique, afin de séparer ce groupe des précédents, tout en rappelant que tous sont caractérisés par leur petite stature.

En Europe même, il existe une race de très petite taille : la race lapone. En Suisse, au Schweizersbild, près de Schaffhouse, on a rencontré les restes de quelques individus de petite stature qui paraissent dater du début du Néolithique. Kollmann y a vu les représentants d'une race pygmée, mais, comme ils gisaient à côté de squelettes de taille normale, il est plus vraisemblable qu'il s'agissait de nains tels qu'il en existe actuellement dans toutes les races du monde.

Nous ne nous occuperons dans ce chapitre que des Pygmées noirs de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, qui forment un groupe spécial, considéré comme réellement primitif par tous les anthropologistes.

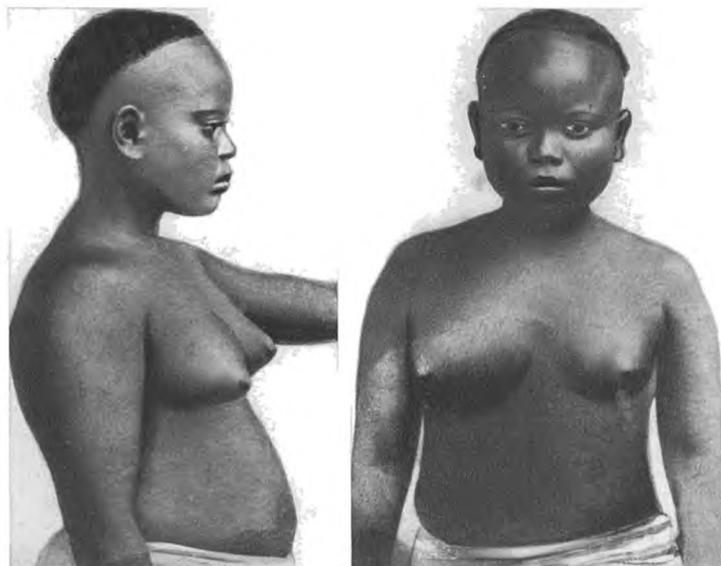
#### I. PYGMÉES D'ASIE ET D'OCÉANIE. NÉGRITOS. —

Les Négritos semblent avoir occupé anciennement un très vaste territoire, mais, refoulés par des races de plus grande taille, ils ne se rencontrent plus qu'à l'état d'îlots disséminés, comme nous venons de le dire, de l'Inde à la Nouvelle-Guinée. D'après les traditions chinoises, il en aurait existé autrefois dans le sud de la Chine. A l'heure actuelle, on en trouve dans le sud de l'Inde, où Lapicque a pu les étudier dans les monts Nilgherries, et, d'après les renseignements recueillis par Rousselet, jusqu'au centre de l'Indoustan, sur les sommets les plus inaccessibles des monts Vindhya. Les indigènes les qualifient volontiers de *Bandra-Lokh*, c'est-à-dire Hommes-Singes. A Ceylan, une partie des Veddahs appartient au même type. Au pied de l'Himalaya et sur les rives du Gange, on en a signalé quelques représentants. De l'autre côté du golfe du Bengale se trouvent deux groupes très importants de Négritos, l'un dans les îles Andaman, l'autre dans la presqu'île de Malacca. Ces Négritos semblent avoir joué autrefois un rôle important en Indochine, où ils comptent encore des descendants sur les hauts sommets de la chaîne qui s'étend entre le golfe de Siam et la région du Tonlé-Sap.

On avait prétendu qu'il n'existait aucune trace de Nègres dans l'archipel Malais. Or, Rienzi a vu quelques individus venant de l'intérieur de Sumatra qui mesuraient seulement 3 pieds 6 pouces (1<sup>m</sup>,37) et qui, sans avoir la peau tout à fait noire, étaient d'une teinte fuligineuse et dont les cheveux étaient crépus.

Dans l'archipel Malais, les Chinois en ont connu de tout temps sur le littoral de l'île Soulou. Les colons venus de Bornéo et des Philippines les ont refoulés dans les districts montagneux, où leur nombre a sensiblement diminué.

A Bornéo, les Dayaks leur donnaient constamment la chasse pour leur couper la tête, qu'ils conservaient comme trophées, les Négritos se sont réfugiés dans les montagnes de l'intérieur. Aux Philippines,



FEMME MINCOPIE des îles Andaman. — COLL. W. E. MAXWELL. M. H. N.

ils ont dû également abandonner le littoral et les plaines et se retirer sur les hauteurs d'accès difficile, afin d'échapper aux persécutions des envahisseurs. A la Nouvelle-Guinée, ils se sont croisés pour la plupart avec les Nègres de grande taille appartenant à la race papoua.

Ainsi, depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'Inde, on constate l'existence d'une traînée de petits Noirs qui ont dû former jadis une nappe continue, dont il ne reste que des îlots. Traqués partout, ils ont été obligés, comme aux Philippines, de se réfugier soit sur les hauteurs, soit au sein des forêts les plus impénétrables, sauf aux îles Andaman, où ils ont été, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'abri du contact des étrangers. D'après les traditions de beaucoup de leurs tribus, leurs ancêtres auraient été les maîtres des territoires dans lesquels les derniers représentants de la race mènent une vie misérable. Il semble que les Négritos soient en pleine décadence par suite des conditions dans lesquelles ils se trouvent actuellement placés et que, jadis, ils aient atteint un certain degré de civilisation. C'est ce que prétendent des peuplades naines de la presqu'île de Malacca et ce que confirment, non seulement les restes d'une industrie déjà évoluée parfois, mais aussi une organisation sociale et des mœurs qui ne sont pas en rapport avec leur état présent.

Ce n'est pas seulement à la Nouvelle-Guinée que les Négritos se sont croisés avec d'autres races. Aux Philippines, par exemple, les métis sont nombreux et on ne les sépare pas généralement des individus qui ont conservé la pureté de leur type ancestral. C'est ce qui explique que les auteurs ne soient pas toujours d'accord sur les caractères ethniques des Négritos. Mais, si on élimine les métis, on se trouve en présence d'un type qui, avec de légères variantes, est le même aux Philippines, dans la presqu'île de Malacca, aux îles Andaman et dans les contrées du sud de l'Asie, où l'on a constaté l'existence de quelques peuplades de petits Nègres. Il se pourrait, toutefois, qu'il y ait eu jadis deux variétés de Négritos, car, aux Philippines, on en rencontre qui sont brachycéphales (à crâne court) et forment la grande majorité, tandis que d'autres ont le crâne allongé (dolichocéphale). Mais, sous les autres rapports, ils présentent les mêmes caractères physiques, intellectuels et moraux, et mènent le même genre de vie que ceux appartenant au type qui prédomine partout. Aussi va-t-il nous être possible de les englober tous dans une même description, ce qui nous évitera des répétitions fastidieuses. Il ne nous restera qu'à signaler quelques particularités propres à chacun des grands groupes.



HUTTE DE NÉGRITOS (île Luçon). — COLL. A. MARCHE. M. H. N.

✿ Bien que la *taille* soit toujours petite, elle n'est pas aussi réduite que pourrait le faire croire le qualificatif de Pygmées qu'on leur applique volontiers. Voici quelques chiffres qui suffiront pour fixer les idées :

	MOYENNE DE LA TAILLE :	
	HOMMES	FEMMES
Négritos purs des Philippines.....	1 <sup>m</sup> ,46	1 <sup>m</sup> ,41
Andamanais.....	1 <sup>m</sup> ,49	1 <sup>m</sup> ,40
Sakaïes noirs et Manthras de Malacca.....	1 <sup>m</sup> ,49	1 <sup>m</sup> ,42

Chez les nombreux métis de la presqu'île de Malacca (Sakaïes jaunes et blancs, Knabouis, Jakouns, Udaï), en contact depuis des siècles avec les Malais et les Hindous, la taille est naturellement plus élevée; elle atteint en moyenne 1<sup>m</sup>,53 chez les hommes et 1<sup>m</sup>,48 chez les femmes.

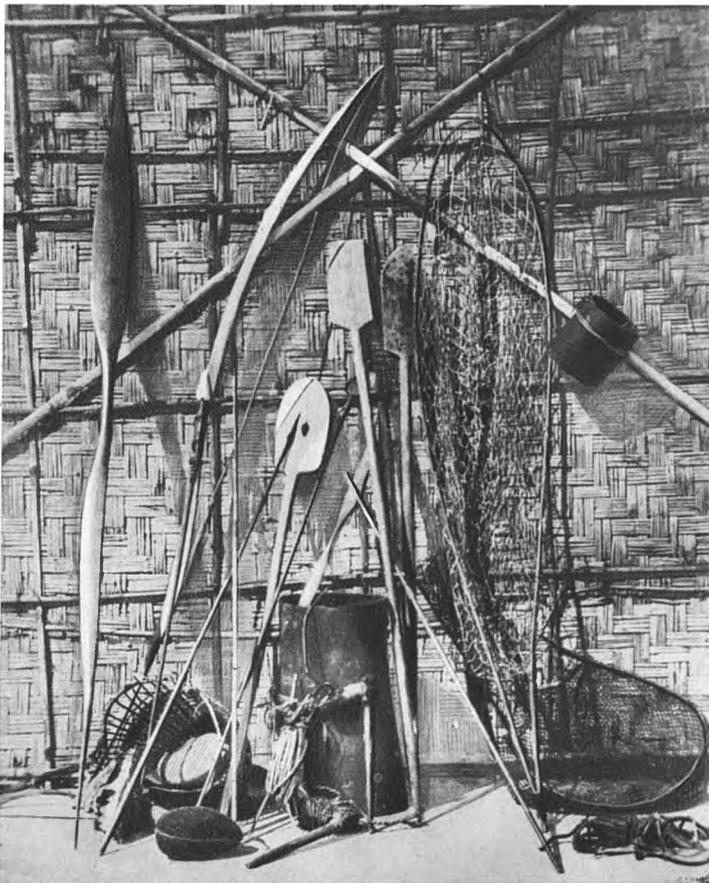
En laissant de côté tous les métis, qui peuvent avoir la peau jaune ou même presque blanche et les cheveux lisses (Sakaïes), on constate que la teinte des véritables Négritos n'est pas absolument noire, mais tire sur le brun. Leur chevelure est noire et fortement crépue.

Le tronc est largement développé au niveau des épaules et rétréci au niveau du bassin. Les avant-bras sont très longs par rapport aux bras, et les jambes très longues par rapport aux cuisses. Les muscles présentent un beau développement.

La tête a généralement une forme plus ou moins arrondie et semble volumineuse; en réalité, la capacité du crâne est faible. Tandis que, chez le Parisien, elle atteint 1 560 centimètres cubes, elle n'est que de 1 230 centimètres cubes chez les Négritos des Philippines, ce qui est un chiffre très peu élevé, même pour des individus de petite taille. Le front, qui offre une belle courbe, a un aspect infantile qu'il doit au développement de ses bosses.

La face diffère considérablement de celle des grands Nègres d'Afrique. Elle est courte, comme le crâne, et ne se projette pas, ou fort peu, en avant. Cette absence de prognathisme et la largeur du visage auxquelles s'ajoutent un nez moyen, un peu large aux ailes, mais non écrasé, des lèvres un peu épaisses, mais n'ayant rien de comparable à celles des Africains noirs, un menton qui n'est nullement fuyant, constituent la caractéristique de la face des Négritos. Chez les Andamanais, les pommettes sont très saillantes, de même que leurs yeux ronds, qui sont séparés l'un de l'autre par un large intervalle.

✿ Les Négritos vivent essentiellement de la chasse et des végétaux sauvages qu'ils trouvent dans leurs forêts. Ceux qui campent ou habitent de petits villages près de la mer ou d'une rivière se



INDUSTRIE DES MINCOPIÉS des îles Andaman. — COLL. M. H. N.



SAKAÏE CHASSANT A LA SARBACANE. — Coll. M. H. N.

livrent également à la pêche. Quelques rares tribus font un peu de culture par des procédés tout à fait rudimentaires.

La vie de chasseur oblige à de fréquents déplacements; aussi, la plupart des petits Nègres se contentent-ils d'abris très sommaires. Il en est qui dorment même dans les arbres. Beaucoup improvisent un abri d'une grande simplicité : ils plantent en terre quelques bambous qu'ils réunissent au sommet par une traverse et, sur cette traverse, vient s'appuyer une sorte de claie recouverte de feuilles de palmier qui se dirige très obliquement en bas. Lorsqu'ils doivent séjourner quelque temps sur le même point, ils se construisent des cases, habituellement copiées sur celles de leurs voisins.

Le costume est peu compliqué : une bande entourant les reins, et dont les bouts sont ramenés en avant, en fait habituellement tous les frais.

L'industrie se réduit à peu de chose et souvent, en dehors des armes, on ne rencontre que quelques corbeilles, quelques récipients en bois ou en bambou, parfois des filets de pêche, chez les peuplades voisines de la mer. L'arc est l'arme habituelle des Négritos. Tout en connaissant cette arme, ceux de la presqu'île de Malacca préfèrent de longues sarbacanes avec lesquelles ils lancent de petites flèches en bambou, empoisonnées. Ignorant le travail des métaux, ils n'employaient que la pierre, l'os et la coquille pour fabriquer leurs instruments et les pointes de leurs flèches.

La famille est parfaitement organisée. Sauf dans la péninsule de Malacca, où l'Homme peut prendre deux femmes, la monogamie est la règle. La jeune fille n'est mariée qu'avec son consentement. La cérémonie du mariage varie suivant les groupes; elle n'est jamais compliquée, mais présente de très curieuses particularités que nous passerons en revue.

Jadis, chaque petit groupement obéissait à un chef, qui, généralement avec l'assistance des vieillards, appliquait les lois. Cette organisation persiste dans la plupart des tribus.

Les Négritos sont fort ignorants, mais ne sont pas dénués d'intelligence et ils possèdent de grandes qualités morales. Leur physionomie est douce, même celle des Andamanais que l'on considérerait comme de féroces cannibales, ce qui est tellement erroné qu'ils regardent la chair humaine comme un poison. En présence des étrangers, ils paraissent craintifs, ce qui s'explique par les persécutions dont ils ont été l'objet. Les Aëtas des Philippines, traités avec douceur par les Européens, sont restés timides, redoutant toujours d'être emmenés en esclavage, comme le faisaient naguère les Malais. « Tous ces pauvres diables, dit le D<sup>r</sup> Montano, ont la mine humble et piteuse des chiens de saltimbanques qui attendent le moment de sauter dans les cerceaux avec accompagnement de coups de fouet. » Mais il suffit de quelques bonnes

paroles et de quelques cadeaux pour calmer leurs appréhensions. Malgré ces apparences, ils font preuve d'une grande bravoure quand il s'agit de défendre leur liberté; ils l'ont montré aux Philippines comme aux îles Andaman.

C'est que, pour eux, la vie libre est le plus grand bien qu'on puisse rêver. On a vu de jeunes Négritas, épousées pour leur beauté par des Européens, s'enfuir dans la montagne. Des enfants, élevés et choyés par des familles qui les avaient adoptés, ont fait de même. Un jeune Aëta, instruit en Europe et ordonné prêtre, a regagné son pays avec l'intention de catéchiser ses frères. À peine débarqué, il ne put résister au besoin d'indépendance qui anime toute la race et il a rejoint ses congénères dans la forêt, où il a repris sa vie de sauvage.

Les jeunes filles jouissent d'une grande liberté et elles en abusent très rarement. Le sentiment de la pudeur est tellement développé chez elles, qu'une jeune Andamanaise ne changerait pas devant sa compagne le très petit tablier de feuilles qui constitue tout son costume. Si l'une d'elles se laisse séduire et devient enceinte, on oblige, dans certaines tribus, le séducteur à l'épouser.

Les liens de famille sont très étroits. La femme est bien traitée et très fidèle à son conjoint, de même que celui-ci est fidèle à son épouse. Si un cas d'adultère est constaté, le châtiment qu'on inflige aux coupables est généralement la peine de mort. Chez les Manthras de la presqu'île de Malacca, les deux coupables sont couchés dans le plus proche ruisseau et leurs têtes sont maintenues sous l'eau à l'aide d'une fourche. D'ailleurs, l'adultère est extrêmement rare chez les Négritos, de même que le vol. Le respect de la propriété est poussé si loin, qu'un Andamanais, par exemple, ne changerait pas de place un objet qui ne lui appartiendrait pas.

Cette honnêteté se manifeste dans les rapports avec les étrangers. Quelques tribus d'Aëtas font un petit commerce avec leurs voisins. Pour se procurer du tabac, du fer pour leurs pointes de flèches ou bien quelques étoffes, ils apportent en échange du miel et divers produits du sol, notamment des résines qu'ils recueillent dans leurs forêts; ce sont toujours eux qui sont volés. Généralement, ce commerce d'échanges se fait sans que les trafiquants entrent directement en contact. À certains jours, les Négritos se rendent dans une clairière où ils déposent les produits qu'ils ont apportés, puis ils se retirent après avoir frappé sur un gong. Les marchands s'avancent et déposent à leur tour, en face de chaque tas, ce qu'ils offrent en échange et disparaissent. Rappelés par le gong, les Négritos reviennent et, si le marché leur convient, ils emportent ce qu'on leur a offert et laissent scrupuleusement leur marchandise sans en distraire la moindre parcelle.

L'hospitalité est un devoir que le Négrito doit remplir envers tout visiteur qui se présente avec des sentiments amicaux. Aux Andaman, on l'enseigne aux enfants dès le jeune âge. Chaque famille met en réserve une certaine quantité de nourriture pour les étrangers qui pourraient être présentés par des amis et qui alors sont chaudement accueillis et servis les premiers. Au moment de se séparer, on se serre les mains et on se souffle au visage.

Ce qui précède s'applique aux Négritos en général. Nous allons maintenant signaler ce que chaque groupe important présente de particulier.

### a) Négritos des Philippines : Aëtas et Mamanuas.

En 1521, lorsque les Espagnols abordèrent aux Philippines sous la conduite de Magellan, ils trouvèrent le pays habité par des races diverses. Les premiers occupants paraissent avoir été les petits Nègres, auxquels les navigateurs donnèrent le nom de *Négritos del Monte* en raison de leur habitat dans la montagne. À une époque antérieure, ils avaient dû abandonner déjà la plus grande partie du littoral aux Indonésiens, et l'arrivée des Malais les obligea à se retirer dans les forêts qui couvrent les hauts sommets de l'intérieur des îles. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la population de l'archipel comprenait des Malais plus ou moins purs, tels que les Tagals, les Tagalocs, les Bisayas, les Bicolos; des Chinois; quelques Arabes et quelques Hindous; les Négritos; enfin, une race de petite taille, plus élevée cependant que celle des Négritos : les Igorotes, qui ne présentent pas de caractères nigritiques. Depuis, le mélange s'est encore compliqué par suite de l'arrivée des Espagnols et de l'établissement des Américains des États-Unis.

Les petits Nègres eurent fort à souffrir de la venue de tous ces étrangers. Les Malais les capturaient pour les emmener en esclavage et les autres représentants des nations dites civilisées leur donnaient la chasse. Avides d'indépendance, les Négritos se soulevèrent à diverses reprises, mais, malgré leur courage, ils durent se réfugier dans des endroits de plus en plus inaccessibles. Com-

ment auraient-ils pu résister à ce flot d'invasisseurs quand on songe que, dans la seule île de Luçon, les Tagalocs sont actuellement au nombre de 1 200 000 au moins et que le chiffre des Chinois dépasse 50 000 ?

Comme tous les Négritos, ceux des Philippines sont cependant d'humeur douce. Un certain nombre d'entre eux se croisèrent avec les nouveaux venus, mais les métis sont comptés parmi les Négritos, ce qui explique la diversité des types signalés dans ce groupe. Quelques tribus, principalement les Aëtas de la sierra de Marivelès et les Mamanuas du nord-est de Mindanao, ont conservé les caractères physiques de leurs ancêtres. Une partie des Hilloonas de cette dernière île et des Ates ou Atas de l'île de Panay offrent le même type.

Dans les montagnes où ils se sont réfugiés, ces anciens possesseurs du sol sont redevenus de véritables sauvages, et, cependant, il est certain que, livrés à eux-mêmes et placés dans des conditions meilleures, ils auraient évolué. En effet, à Luçon, dans la province de Bataan, ils ont trouvé une complète sécurité sous l'administration paternelle et éclairée du gouverneur Estanislao Chavès et ont renoncé à leur vie errante de chasseurs; ils sont devenus agriculteurs. Le D<sup>r</sup> Montano a visité leurs défrichements et admiré leurs plantations. A Mindanao, « les Mamanuas, quoique sans cesse traqués par les féroces Manobos, profitaient du moindre répit, dit ce voyageur, pour construire des cases, défricher un coin de forêt et y cultiver le bananier et la patate ».

⌘ Les caractères physiques, le vêtement, les abris sont ceux mentionnés chez les Négritos en général. Ce n'est que dans le voisinage des Blancs, lorsqu'ils se sentent protégés, qu'ils élèvent des cases en matériaux légers, avec un plancher à quelques pieds au-dessus du sol, mais ce mode de construction leur a été enseigné.

Dans les montagnes, ils trouvent des fruits sauvages, du miel et du gibier, surtout des sangliers qui pullulent dans les forêts. Pour s'en emparer, ils se servent d'une très courte lance et d'un arc qui mesure environ 2 mètres de longueur, mais, comme ils sont mauvais tireurs, ils ont volontiers recours à des pièges. Avec leur grand arc, ils lancent de petites flèches empoisonnées dont l'effet est terrible. Lorsque La Gironière déterra un squelette d'Aëta qu'il voulait rapporter en France, il fut blessé au doigt par une de ces flèches, et au bout de quelque temps il était à toute extrémité. Il s'en tira néanmoins, mais un an plus tard il ressentait encore des douleurs dans le bras et la poitrine.

L'industrie est des plus rudimentaires; quelques vases grossiers et quelques corbeilles sont à peu près les seuls ustensiles qu'ils sachent fabriquer.

⌘ Les Négritos des Philippines n'ont plus le grand gouvernement de leurs ancêtres, dont la tradition leur a conservé le souvenir; mais chaque petite tribu, composée le plus souvent d'une douzaine d'hommes et d'une douzaine de femmes, a son chef, qui juge les différends et dont les décisions sont toujours scrupuleusement exécutées. Ces chefs ajoutent à leur pagaie une sorte de jarretière en poils, qu'ils portent au-dessous du genou.

Le peu que possède le Négrito lui appartient en propre et personne n'y toucherait. Si, par hasard, il fait un défrichement, il en est le propriétaire incontesté et ses droits se transmettent à ses héritiers.

La jeune fille, qui doit mener une vie très correcte sous peine de ne pas trouver de mari, n'est jamais mariée sans son consentement. Lorsque la demande du prétendant a été agréée par les parents de la fille, à qui il a fait un petit cadeau, ceux-ci envoient l'élue se cacher dans la forêt; il incombe au jeune homme de la trouver dans un délai déterminé. S'il ne réussit pas, tout est rompu. Quand la jeune fille consent à l'union, elle ne tarde pas à se laisser découvrir; sinon, il ne lui est pas difficile d'échapper aux recherches.

La cérémonie du mariage est bizarre. Chaque fiancé grimpe dans un arbre flexible, à très faible distance l'un de l'autre, et un vieillard fait ployer ces arbres de façon à les rapprocher. Quand les têtes des deux jeunes gens se touchent,

les formalités sont remplies. La cérémonie se termine par un festin et des danses.

Les ménages sont très unis. Si, ce qui est extrêmement rare, la femme commet un adultère et que le fait soit prouvé, elle encourt la peine de mort; encore faut-il que ses parents y consentent, ce qu'ils font généralement. Lorsque le mari outragé se fait justice sans ce consentement, il est tenu pour assassin et passible lui-même de la peine encourue par la coupable.

L'accouchement donne lieu à une curieuse pratique. Dès qu'elle est délivrée, la mère va se plonger dans un ruisseau avec son enfant, puis brûle le placenta, dont elle recueille les cendres qu'elle avale avec un peu d'eau pour assurer une bonne santé au nouveau-né.

⌘ Montano n'a découvert aucune trace de religion ni chez les Aëtas, ni chez les Mamanuas. Il pense qu'ils ont cependant quelques croyances à des êtres surnaturels et à une survivance d'une partie d'eux-mêmes après le décès. Dans les danses, il a vu, en effet, un personnage jouer, d'après ce qu'on lui a dit, le rôle du diable. En outre, lorsqu'un homme meurt, on creuse à grand-peine une fosse de près de 3 mètres de profondeur pour y enterrer le cadavre et, sur la tombe, on dépose l'arc et les flèches du défunt pour qu'il puisse chasser la nuit.

### b) Négritos des îles Andaman : Andamanais ou Mincopies.

On désigne habituellement les insulaires des îles Andaman sous le nom de Mincopies, qu'on a cru être celui qu'ils se donnent eux-mêmes, mais le mot n'existe pas dans leur langue, d'après Man, qui a appris leurs différents dialectes. Quoi qu'il en soit, nous nous servirons indifféremment de ce nom, passé dans l'usage, ou de celui d'Andamanais.

Les Mincopies sont, à l'heure actuelle, les Négritos qui ont le mieux conservé les caractères de la race. Toute la description générale que nous avons faite du type s'applique parfaitement à eux. Ils doivent cette conservation des traits ancestraux à l'isolement dans lequel ils ont vécu. Leur existence était connue des Arabes depuis des siècles, mais aucun navire n'osait s'approcher de leurs côtes à cause de la réputation de férocité et de cannibalisme qui leur était faite. Après une tentative infructueuse, les Anglais réussirent, en 1857, à fonder un pénitencier à la Grande Andaman et les savants britanniques ont pu étudier sous tous les rapports les insulaires qui, à différents points de vue, sont moins arriérés que les Aëtas.

Comme ceux-ci, ils sont chasseurs et pêcheurs, mais sont beaucoup mieux outillés. Leur arc, beaucoup plus grand que les chasseurs, a une forme toute particulière. Les moitiés latérales sont aplaties, larges au milieu, rétrécies aux extrémités qui, lorsque l'arc est détendu, sont courbées en sens contraire; l'arme a alors la forme d'un S très allongé. Le centre de l'arc, qui sert de poi-



MINCOPIES DES ILES ANDAMAN, dont deux bandent l'arc spécial à ces insulaires.

COLL. W. E. MAXWELL. M. H. N.

gnée, est épais et cylindrique. Pour le tendre, il faut une force qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez ces petits Nègres, si bien musclés qu'ils soient; les plus robustes matelots anglais parviennent à peine à le bander. Avec cet arc de 2 mètres, un indigène perce une planche de sapin de 4 centimètres d'épaisseur, à une distance de 30 à 40 mètres. A près de 100 mètres, la flèche fait encore une grave blessure. Il est vrai que, depuis longtemps, les Andamanais utilisaient, pour faire les pointes de leurs flèches, le fer qu'ils retiraient des embarcations qui venaient se perdre sur leurs côtes et qu'ils martelaient à froid au moyen d'une pierre. Actuellement, ils s'en procurent facilement par voie d'échanges avec les Anglais. Lorsqu'ils n'avaient pas de fer, ils armaient leurs traits de pointes en bambou, en arêtes de grands poissons ou en coquilles.

Pour la pêche, ils emploient des filets de 20 mètres de long sur 5 de large. Ils chassent souvent à l'arc les animaux marins et ils emploient alors des flèches et des harpons dont la pointe, attachée à la hampe, s'en détache quand elle a pénétré dans le corps de l'animal; la corde se déroule et, la hampe faisant l'office de flotteur, permet au chasseur de suivre la proie blessée.

Extrêmement agiles, doués d'une acuité des sens qui leur permet, dit-on, de reconnaître à l'odeur des fruits cachés dans les feuillages ou les fleurs sur lesquelles les abeilles ont butiné, et de harponner, par les nuits sombres, des tortues que leur vue perçante et la finesse de leur ouïe leur font découvrir, ils se procurent facilement leur nourriture. Ils ne mangent jamais crue la chair du gibier ou du poisson; ils la cuisent dans des vases en terre, qui, simplement séchés au soleil, vont cependant au feu, et, chose curieuse, ils ignoraient totalement le moyen de se procurer du feu avant l'arrivée des Anglais; aussi conservaient-ils toujours avec grand soin quelques tisons allumés.

La nourriture a donné lieu à de véritables tabous. Pour plaire à la divinité, il faut s'abstenir de certains fruits, de certaines racines à des époques déterminées. Des mets sont défendus à la femme enceinte et à son mari. La chair de dugong et de marsouin est interdite à tout individu qui n'a pas été initié à certaines cérémonies.

Quoique pouvant se procurer du fer, les Mincopies, ne sachant pas le forger, avaient surtout — et ont encore — recours à la pierre pour fabriquer leurs instruments, mais ils travaillent les roches de la façon la plus grossière. Souvent, ils les éclatent au feu et en utilisent tous les éclats. En raison de leur vie errante, ils n'emploient guère de vases en terre, bien qu'ils sachent en confectionner d'une contenance de plus de 10 litres. Leurs récipients sont surtout en bambou; les coquilles de nautilé leur servent de vases à boire. Ils savent encore tresser de grandes corbeilles, qu'ils portent sur le dos, à la façon d'une hotte. Ce qui a le plus étonné les Anglais, ce sont les canots, creusés dans des troncs d'arbres, qui tiennent parfaitement la mer et avec lesquels les indigènes ont maintes fois battu, dans des courses, les meilleures embarcations européennes.

Si le costume est aussi sommaire que celui des Négritos des Philippines, les colliers, les ceintures en feuilles de pandanus ne sont nullement dédaignés des hommes et des femmes. A certains moments, les Andamanais se roulent dans la boue qui, lorsqu'elle est sèche, leur forme une sorte de carapace. Avec des terres de

différentes couleurs, ils se tracent sur le corps des dessins qui varient suivant les circonstances.

En dehors de ces badigeonnages, les adultes des deux sexes se couvrent le corps de tatouages fort simples résultant de petites incisions verticales et horizontales, disposées en séries alternantes. A l'exception des trois premières incisions de la région lombaire, toutes les autres sont faites par les femmes.

✽ L'organisation sociale et familiale est à peu près la même que chez les Négritos des Philippines. Les tribus comprennent un plus grand nombre d'individus et comportent des subdivisions qui ont chacune un chef secondaire à leur tête. Le grand chef de la tribu, pas plus que les petits chefs, n'a le droit de récompenser ou de punir, leur rôle à tous se bornant à trancher les différends, à régler les déplacements, les assemblées et les fêtes. Élus, ils jouissent d'une influence qui, pour être toute morale, n'en est pas moins très réelle. Le respect de la propriété est poussé à un très haut point et l'hospitalité est pratiquée sur une large échelle.

On a dit que les Mincopies vivaient dans une véritable promiscuité, ce qui est faux; leurs mœurs ne laissent rien à désirer. En dehors des abris très sommaires qu'élèvent rapidement les femmes quand les tribus se déplacent, on trouve, dans les îles Andaman, de petits villages dont les maisons sont construites solidement et sont couvertes en feuilles de palmier. Groupées autour d'une place centrale, on en voit qui mesurent jusqu'à 13 mètres sur 12. Les filles ne dorment jamais dans les cases des jeunes gens ni des gens mariés. Très pudiques, il est extrêmement rare qu'elles se laissent séduire. Si l'une d'elles commet une faute, le gardien de la jeunesse recherche le séducteur et l'oblige à prendre pour épouse celle qu'il a rendue mère.

Les enfants sont fiancés dès le bas âge. A partir de onze à douze ans, ils doivent s'abstenir, jusqu'à leur mariage, de certains mets, de certaines friandises, tels que chair de certains reptiles, larves d'un grand capricorne, etc. Les unions entre parents sont formellement interdites jusqu'à un certain degré. Lorsque le jour du mariage est arrivé, les fiancés se rendent dans la case du chef et feignent une certaine résistance. Le chef entraîne le futur vers la fille, dont les femmes maintiennent les jambes, et, quand il s'est assis sur ses genoux, la cérémonie est accomplie. Les époux gagnent leur case, où ils doivent rester plusieurs jours sans se parler et même sans se regarder, avant de rentrer dans la vie ordinaire. Pendant ce temps, les membres de la tribu leur apportent des aliments et de petits cadeaux.

Quand un enfant vient au monde, les parents lui choisissent un nom qu'il gardera jusqu'à deux ou trois ans. On lui en impose alors un autre qu'il conservera jusqu'à la période d'abstinence. A ce moment, nouveau changement : la jeune fille prend le nom d'une fleur d'un arbre dont la floraison a coïncidé avec l'apparition chez elle des signes de puberté. Une fois mariée, elle perd son nom de fleur et prend le titre de *chana* (mère).

Malgré l'amour des parents pour leurs enfants, il arrive qu'ils consentent à céder l'un d'eux, en témoignage d'amitié, à un homme marié, qui l'adopte. Ils ne peuvent le reprendre sans le consentement du père nourricier.

✽ Les pratiques funéraires sont des plus curieuses et diffèrent un peu suivant qu'il s'agit d'un enfant ou d'un adulte; voici la description qu'en fait de Quatre-fages : « A la mort d'un enfant, les parents, les amis, restent pendant des heures entières pleurant autour du petit corps. Puis, en signe de deuil, ils se peignent de la tête aux pieds avec une pâte d'argile olivâtre. En outre, après s'être rasé la tête, les hommes se placent au haut du front, et les femmes sur le sommet de la tête, une motte de la même pâte.

« Dix-huit heures sont généralement employées à faire la toilette du mort. La mère, après avoir rasé la tête, la peint, ainsi que le cou, les poignets et les genoux, avec de l'ocre et de l'argile blanche. Puis on ploie les membres et on les enveloppe dans de larges feuilles, mainte-



CANOT DE MINCOPIES creusé dans un tronc d'arbre. — COLL. P. REV. M. H. N.



MINCOPIES : l'un boit dans une coquille de nautile ; l'autre compte en se touchant le nez avec les doigts. — COLL. P. REV. M. H. N.

nues par des cordelettes. Le père creuse la fosse sous le foyer même de la hutte. Quand tout est prêt, les parents disent un dernier adieu à celui qu'ils ont perdu, en lui soufflant doucement deux ou trois fois sur la figure. Enfin, on achève de l'envelopper de feuilles et on le descend

accroupi dans la fosse, qui est immédiatement comblée. Alors on rallume le feu, et la mère dépose sur la tombe une coquille contenant quelques gouttes de son propre lait pour que l'esprit de son enfant puisse se désaltérer. Les Mincopies croient, en effet, que l'un des deux principes qui animent le corps hante pendant quelque temps son ancienne demeure. Pour qu'il ne soit pas troublé, la communauté abandonne son campement, après avoir entouré la hutte ou même le village entier d'une haie de roseaux (*ara*), dont la présence doit apprendre à tout survenant que la mort a frappé un des habitants et qu'il doit s'éloigner.

« Tant que dure le deuil, le village reste abandonné. Au bout de trois mois environ, on y revient; on enlève la guirlande funèbre et on exhume le corps. Le père recueille les ossements, les nettoie avec soin, et les divise en petits fragments propres à être disposés en colliers. Le crâne est soigneusement peint en jaune, recouvert d'une sorte de filet que décorent de petites coquilles, et la mère le suspend à son cou par une cordelette. Le père, au bout de quelques jours, porte à son tour cette espèce de relique. Les autres os servent à faire des colliers que les parents distribuent à leurs amis à titre de souvenir. A la même époque, on enlève la motte de terre glaise portée jusque-là comme signe de deuil, et l'on reprend les peintures et les ornements habituels.

« Toutes les cérémonies ne sont pourtant pas encore accomplies. A un jour convenu, les amis de la famille se réunissent autour de la hutte. Le père, tenant serrés dans ses bras les enfants qui lui restent, chante quelque vieux chant, dont le refrain est repris par les femmes, tandis que tous les assistants expriment leur sympathie par de bruyantes lamentations. Puis les parents, après avoir exécuté la *danse des pleurs*, se retirent dans la hutte et la danse dure encore pendant plusieurs heures. »

Quand le mort est un adulte, son corps est enterré dans la jungle, puis exhumé au bout d'un certain temps, et le crâne, conservé dans le campement, est porté à tour de rôle, pendant quelques heures, par tous les membres de la communauté.

Cette croyance à la survivance de l'esprit implique des idées religieuses. Les Andamanais pensent qu'il existe un être suprême, *Puluga*, et des génies, les uns bons, les autres mauvais. Le soleil, la lune et les étoiles sont, à leurs yeux, des divinités secondaires, mais ils ne rendent pas de culte à leurs dieux.

❁ Quoiqu'ils ne soient pas dénués d'intelligence, les Mincopies sont singulièrement arriérés à certains égards. On ne rencontre chez eux ni figuration de plantes ou d'animaux, ni ébauche de pictographies. Leurs chefs-d'œuvre graphiques consistent en simples lignes en zigzag gravées sur leurs poteries, leurs canots et leurs pagaies. Au point de vue musical, leurs chants ne se composent habituellement que d'une phrase qui se répète indéfiniment. Pour accompagner leurs mélodies, ils n'ont qu'un seul instrument des plus primitifs : c'est une planche sonore, posée sur le sol, soulevée à un bout, sur laquelle ils frappent en cadence avec le pied.

Ils ne savent compter que jusqu'à dix, et encore ne possèdent-ils que deux nombres cardinaux : *un* et *deux*. A partir de trois, ils se touchent successivement le nez

avec chacun des doigts en disant : « Encore celui-ci. » Au delà de dix, ils se contentent de dire : « Beau-coup. »

En somme, dans leur isolement, ces représentants d'une vieille race très primitive ont cependant accompli des progrès. En contact avec la civilisation, ils pourraient progresser davantage si les Blancs n'importaient chez eux beaucoup de vices, beaucoup de maladies qu'ils ignoraient et qui amèneront vraisemblablement la disparition de ces insulaires.

Dans les îles Nicobar, leurs frères, au contact des Malais établis depuis longtemps dans le pays, y ont laissé à peine de traces. C'est le sort qui semble réservé à toutes les populations primitives.

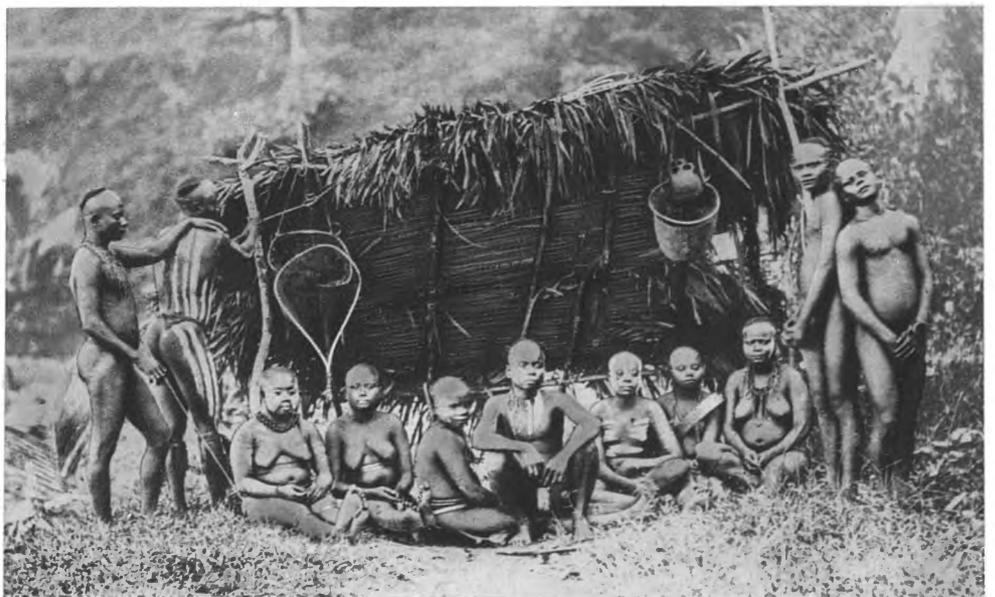
### c) Négritos de la presqu'île de Malacca.

Les Négritos de la presqu'île de Malacca sont au moins aussi mélangés que ceux des Philippines. Dans le seul groupe des Sakaïes, trois types se distinguent nettement les uns des autres par tout un ensemble de caractères. L'un a la peau noire, la taille petite (1<sup>m</sup>,49 en moyenne chez les hommes), le crâne assez court, les cheveux crépus; il représente le type ancien le mieux conservé, mais n'entre guère que pour un tiers dans l'ensemble du groupe. Un second type a la peau jaunâtre, la taille plus élevée, le crâne plus allongé, les cheveux lisses et raides. Le troisième type a la peau presque blanche, le crâne allongé, les cheveux noirs et lisses; sa taille atteint en moyenne 1<sup>m</sup>,58 dans le sexe masculin et 1<sup>m</sup>,46 chez la femme. Toutefois, ces trois types ont conservé le front bombé et les caractères faciaux des autres Négritos.

Les Manthras, qui sont les moins métissés des Négritos de Malacca, offrent l'ensemble des caractères généraux de la race exposés plus haut. Néanmoins, leurs paupières supérieures pré-



MINCOPIES parés pour la danse. — COLL. P. REV. M. H. N.



CAMPMENT DE MINCOPIES. — COLL. P. REV. M. H. N.



COIN DE FORÊT DE LA PRESQU'ÎLE DE MALACCA habité par les Négritos.  
Coll. M. H. N.

sentent un petit repli falciforme, différent, il est vrai, de celui des races jaunes : au lieu que le bord de ce repli soit vertical, il s'allonge dans le sens transversal.

Quant aux Binouas, aux Jakouns, aux Knabouis et aux Udaïs, ils ont subi, peut-être encore plus que les autres, l'influence des Malais. Le genre de vie est cependant le même dans toutes les tribus, quels que soient les caractères physiques des individus.

Tous vivent au milieu des forêts, sur les hauts sommets, mais ils se souviennent du temps où leurs ancêtres étaient les maîtres du pays. Ils disent qu'à l'époque de l'invasion malaise, leurs aïeux avaient beaucoup d'écrits tracés sur des feuilles d'arbres. Depuis qu'ils ont été refoulés dans les montagnes, ils ont non seulement oublié la lecture et l'écriture, mais ils ont même modifié sensiblement leur langue primitive en y introduisant beaucoup de mots malais, qu'ils ont d'ailleurs notablement défigurés.

Comme tous les Négritos, ceux de Malacca sont hospitaliers. Des missionnaires ont pu pénétrer chez eux et ont tenté d'améliorer leur sort en leur enseignant à cultiver le sol. Mais ils n'ont pas obtenu beaucoup de succès, et les petits Nègres sont toujours attirés par la forêt, où ils se livrent à la chasse. Ils connaissent l'arc, mais s'en servent rarement ; ils préfèrent les longues sarbacanes avec lesquelles ils lancent de toutes petites flèches empoisonnées. Pour s'emparer du gros gibier, ils ont recours à des pièges. L'un d'eux consiste en une forte lance attachée à un arbre recourbé et maintenue par une sorte de déclivité ; lorsque l'animal pose le pied sur la détente, il est transpercé par l'arme. Les Négritos de la presqu'île de Malacca sont d'ailleurs mieux outillés que leurs congénères, car s'ils fuient les Malais, qui leur ravissent leurs femmes et leurs enfants et qui s'emparent également des hommes, quand ils le peuvent, pour en faire des esclaves, ils savent se procurer, au moyen du commerce à distance — dont il a été question plus haut dans les généralités relatives aux Négritos —, des métaux, des étoffes et même des monnaies. Ils possèdent notamment un large couteau dont ils se servent très habilement pour abattre des arbres et couper les bambous qu'ils utilisent pour se construire des cases.

Parmi les petits Nègres de la péninsule, s'il en est qui s'abritent dans des cavernes ou sous des abris en feuillages élevés à la hâte, ou bien qui dorment simplement sous un arbre, il en est d'autres qui se construisent des cases en bambou à toit en double pente, recouvert en feuilles de palmier. Un plancher en bambou, placé à 2 pieds au-dessus du sol, les préserve de l'humidité.

Malgré la possibilité qu'ils ont de se procurer quelques étoffes,

ces Négritos n'emploient comme vêtement qu'une bande de tapa, faite de la deuxième écorce, macérée et battue, de certains arbres. Les hommes relèvent sur le sommet de la tête leurs cheveux qu'ils lient avec une cordelette et les femmes se piquent des fleurs dans la chevelure. Les deux sexes ne dédaignent pas, d'ailleurs, les parures : colliers de graines noires et blanches et petites spirales de cuivre, bracelets, également en cuivre, etc. Pour s'embellir, les Binouas et les Manthras ont la coutume de se limer les dents, et toutes les tribus se les noircissent en mâchant constamment du bétel, comme les Malais, auxquels ils ont emprunté cette habitude. Le petit panier qui contient la chaux et la noix d'arec pour mélanger au bétel ne les quitte jamais.

Le mobilier est peu compliqué : quelques vases en terre pour cuire les aliments, quelques récipients en bambou et quelques corbeilles en font les frais. Lorsqu'ils errent dans la jungle, les Sakaïes portent sur le dos une petite hotte en rotang, fort bien tressée ; elle est munie de bretelles en écorce et contient les provisions.

Les aliments sont cuits à l'eau ou grillés. Tous les Négritos de la presqu'île de Malacca savent se procurer du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec ; mais l'opération leur coûtant un peu de travail, ils entretiennent leurs foyers le plus longtemps possible.

Certaines tribus creusent des canots dans des troncs d'arbres ; les Sakaïes n'en possèdent pas. Lorsqu'ils veulent descendre une rivière, ils confectionnent un radeau avec des bambous qu'ils attachent avec des lianes.

✿ Au sujet de l'organisation de la société et de la famille, il nous faudrait répéter à peu près ce que nous avons dit à propos des autres Négritos. De mœurs douces, les sauvages de la péninsule malaise n'ont guère de contestations entre eux. S'il s'en élève, elles sont jugées par le plus ancien, qui est à la fois chef, juge et médecin, c'est-à-dire sorcier. Chez les Binouas, où il existe quelques agglomérations, on rencontre des chefs supérieurs (*batin*) et des chefs secondaires. Quand le *batin* meurt, il est remplacé par le fils d'une de ses sœurs. Foncièrement honnêtes, les sauvages se rendent rarement coupables de crimes, mais alors ils sont sévèrement châtiés. En cas d'adultère, c'est la mort qui en est le châtiment. Nous avons parlé de la façon dont ce châtiment est appliqué chez les Manthras (la noyade des deux criminels), mais il faut que la faute soit bien prouvée. S'il ne peut en fournir la preuve, le mari a la faculté de quitter sa femme en lui abandonnant quelques objets. L'épouse répudiée ne peut se remarier tant que le mari n'a pas pris une autre femme. Chez les Sakaïes, l'adultère peut se racheter en versant à l'époux offensé une certaine somme.

Lorsqu'un homme veut se marier, il commence par faire un cadeau au père de la jeune fille, ce qui n'est pas considéré comme un achat, car celle-ci peut ne pas consentir à l'union. Quand le mariage est décidé, le père de famille, chez les Binouas et les Manthras, organise une fête qui dure plusieurs jours. Les invités apportent de nombreuses victuailles et mangent, boivent et dansent jusqu'à ce qu'ils succombent à la fatigue. Ces préliminaires achevés, on se rend au bord de la rivière : la fiancée monte dans un canot et fuit. Au bout d'un certain temps, le futur s'efforce de la rejoindre et, s'il réussit, le mariage est conclu sans plus de cérémonie. Comme la fille manie la pagaie aussi bien que l'homme, il ne dépend que d'elle, dit Marche, d'échapper à la poursuite si le fiancé ne lui convient pas. Généralement, elle ralentit sa course au premier coude de la rivière.

La femme est toujours bien traitée. Lorsqu'elle est sur le point d'accoucher, le mari l'étend près d'un grand feu pour chasser le diable qui cherche à boire son sang. Dès sa naissance, l'enfant est couvert d'amulettes. Si c'est un fils, l'événement est célébré par une fête. Comme chez les Andamanais, le nouveau-né reçoit un nom qui sera changé à l'époque de la puberté.

Malgré l'affection des parents pour leurs enfants, ils les échangent volontiers : les marchands et les planteurs chinois en achètent beaucoup par ce procédé. Dans ce pays, la vente d'un enfant semble une chose naturelle. Montano estime que lorsqu'un Manthra livre sa fille à un Chinois, il ne doit guère éprouver plus de regret qu'un de nos paysans quand ses enfants le quittent pour se placer comme domestiques dans la ville voisine. D'ailleurs, de jeunes Négritas élevées à l'orphelinat des Dames de la Congrégation de Saint-Maur, à Malacca, préfèrent épouser un Chinois qu'un homme de leur race.

✿ Lorsqu'un individu meurt, son cadavre est diversement traité suivant les tribus. Les unes le brûlent en incendiant sa case ; mais

la plupart enterrent le mort dans des fourrés impénétrables. Pour éviter la profanation de la sépulture, on recouvre la tombe d'un monticule de terre et, chez les Manthras, on plante sur ce monticule des broussailles épineuses, parfois même un arbre.

Le feu allumé près d'une femme en couches, les amulettes dont on couvre le nouveau-né, démontrent que les Négritos de la presqu'île de Malacca croient à des êtres surnaturels. Ces êtres sont, les uns bons, les autres mauvais. Les sorciers ont le pouvoir, au moyen des talismans qu'ils remettent aux petits Nègres, de conjurer les maléfices des génies malfaisants. Toutefois, on ne possède encore que de vagues renseignements sur les croyances des indigènes.

Ces Négritos ont toutes les qualités de leurs congénères et, d'après la supérieure de l'orphelinat de Malacca, les jeunes filles, plus intelligentes que les Malaises, surpassent celles-ci et les Chinoises sous le rapport de l'obéissance et des bons sentiments. Il serait bien désirable que la race fût préservée des mauvais traitements que lui infligent les Malais. Les autorités anglaises font ce qu'elles peuvent à cet égard, mais elles résident près du littoral et, dit Erington de La Croix, la côte est loin de la forêt où sont réfugiés les pauvres Négritos.

#### d) Veddahs.

Les auteurs ne sont nullement d'accord sur la place qu'il convient d'assigner aux Veddahs de Ceylan. Le professeur Owen les compare aux Mincopies des îles Andaman et leur attribue, en dehors d'une petite taille, des cheveux crépus offrant une grande ressemblance avec ceux des Papous. Virchow ne voulait pas admettre ce rapprochement, en se basant principalement sur la forme de la tête, brachycéphale chez les Andamanais et les Négritos en général, dolichocéphale chez les Veddahs. Topinard prétendait qu'on n'avait jamais découvert de cheveux laineux dans l'Inde et que « la petite taille des Veddahs, qui se rapproche de celle encore plus petite des Andamanais et des Négritos de la Malaisie », est le seul argument qu'on pouvait faire valoir en faveur du rapprochement établi par Owen. Ces divergences d'opinion s'expliquent par le fait que les Veddahs sont loin de constituer un groupe homogène. Dès 1845, Itier avait signalé deux catégories de Veddahs : les uns qui vivent dans les forêts, sur des montagnes d'accès très difficile et qui ne se laissent pas approcher par les étrangers ; les autres qui, au contraire, ne fuient ni les Hindous ni les Européens. Ce sont naturellement ces derniers que les voyageurs ont pu observer, et leurs observations prouvent qu'ils sont très métissés.

Parmi les savants qui ont le mieux étudié récemment les Veddahs, on peut citer les D<sup>rs</sup> Paul et Fritz Sarasin, qui nous ont fourni des renseignements très précis sur les caractères physiques de cette population, et le professeur Seligmann, dont les recherches ont porté sur les caractères ethnographiques. On peut conclure de leurs observations que les Veddahs qu'il leur a été possible d'étudier sont effectivement très mélangés à l'heure actuelle, mais qu'il est facile malgré tout de reconnaître en eux un type à caractères nigritiques.

La taille atteint en moyenne 1<sup>m</sup>,55 pour les hommes (c'est celle qu'on trouve chez plusieurs des tribus négritas de la presqu'île de Malacca) et 1<sup>m</sup>,43 pour les femmes. Mais sur les vingt-quatre individus du sexe masculin mesurés par les frères Sarasin, le plus petit ne dépassait pas 1<sup>m</sup>,46, tandis que le plus grand atteignait 1<sup>m</sup>,60. Chez les femmes, l'écart entre les extrêmes est sensiblement le même.

La couleur de la peau varie du brun jaunâtre au brun noir intense, en passant par toute la gamme du bronze.

Les cheveux sont « ondulés », parfois presque « frisés ». Nous pouvons ajouter que, sur des photographies rapportées par Er. de La Croix, certains sujets ont les cheveux franchement crépus signalés par Owen.

La tête est réellement dolichocéphale, comme l'avait dit Virchow, mais nous avons rencontré la même forme allongée de la tête chez des Négritos des Philippines. La capacité du crâne est faible (1 278 centimètres cubes en moyenne), le front est bombé, la face peu prognathe, le nez moyen ou large, mais toujours assez saillant.

Il ressort de tout cela que dans la formation de cette population mixte est intervenu un élément de petite taille, à caractères sûrement nigritiques, qui, s'il n'appartenait pas à la race négrita, devait s'en rapprocher assez sensiblement.

✽ Au point de vue du genre de vie et des coutumes, une partie de la population veddah a subi l'influence de ses voisins, mais les



VEDDAHs-DE CEYLAN. — COLL. J. ERINGTON DE LA CROIX. M. H. N.

quelques centaines de Veddahs qu'on désigne sous le nom de Veddahs des rochers ont conservé un genre de vie des plus primitifs. Ce sont de véritables sauvages, tirant toutes leurs ressources alimentaires de la chasse et des végétaux de la forêt, errant dans la jungle à peine vêtus d'une ceinture dont les bouts retombent en avant, ne se construisant pas de cases et s'abritant soit dans les arbres, soit sous les rochers. Leur industrie est des plus rudimentaires ; on a découvert dans la région où habitent encore des Veddahs moins arriérés des instruments en pierre d'un travail extrêmement primitif. Le capitaine Percival nous a appris comment ils parvenaient à se procurer des pointes de fer pour les flèches qu'ils lancent avec leur grand arc : « N'étant pas, dit-il, en état de les faire eux-mêmes, ils s'en furent une nuit, avec quelques bois de flèche, une pièce de venaison, du miel ou de la cire, au plus proche village qui renfermait un forgeron et suspendirent le tout à la porte de sa hutte ; le forgeron comprit ce qu'ils désiraient, prit les objets en paiement, fit les pointes de flèche et les laissa à la même place, où elles restèrent jusqu'à ce que les Veddahs vinsent les chercher la nuit. » C'est le commerce à distance, le seul en usage chez les Négritos de l'Extrême-Orient.

Leur industrie est extrêmement rudimentaire : ils confectionnent quelques corbeilles, quelques vases en terre, de petits sacs pour le bétel, souvent en peau de singe. Pour se procurer du feu, ils se servent d'une planchette bien sèche et d'un bâtonnet qu'ils font tourner rapidement entre les mains.

Ceux qui laissent pénétrer chez eux les étrangers, pour en tirer profit, sont un peu moins primitifs. Ils se construisent des cases groupées en petits villages et peuvent se procurer quelques objets dont ne se servent pas leurs frères des rochers. Ils possèdent tous une petite hache en fer, d'ailleurs fort grossière, et des briquets à pierre, également en fer. Mais ils ont conservé en grande partie les mœurs de leurs ancêtres. Ils n'ont pas de chefs, quoique le plus vieux paraisse avoir quelque influence sur eux. Ils sont monogames et se marient très jeunes. Le mariage se fait de la façon la plus simple qu'on puisse imaginer. Vers onze ou douze ans, la fille « se joint » à un homme sans aucune cérémonie et ils partent ensemble pour la jungle. Ils s'accouplent ainsi suivant leur bon plaisir et deviennent mari et femme sans la moindre formalité. Le jeune Veddah n'a, le plus souvent, que treize ou quatorze ans, et on voit parfois un enfant dans un ménage où les époux n'ont pas trente ans à eux deux.

Malgré la facilité avec laquelle s'opèrent les unions, il ne s'agit pas d'unions passagères, d'une sorte de concubinage ; la fille qui a suivi le jeune homme est bel et bien mariée. On prétend que la bonne harmonie règne toujours dans les ménages, que les femmes sont si fidèles à leurs époux que l'adultère est chose inconnue chez les Veddahs. Toutefois, si les deux conjoints ne s'entendent pas, le mari a un moyen bien simple de dénouer la situation : il lui



ABRI DES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS DE CEYLAN. En haut, un Veddah se tient accroupi. — COLL. P. REV. M. H. N.

suffit de rendre la fille à son père. Le divorce ne réclame pas plus de formalités que le mariage.

Chez les Veddahs vivant dans les villages, la femme n'accouche jamais dans la hutte. Lorsqu'elle sent que le moment de la délivrance approche, elle se rend dans la forêt et choisit généralement un fourré pour mettre son enfant au monde. Le nouveau-né est déposé à terre et on place immédiatement une flèche à côté de lui. Pendant dix à quinze jours, la flèche doit suivre l'enfant partout où on pourra le transporter. Il semble donc que la venue au monde d'un nouvel être humain soit entourée d'un certain respect, mais la mort d'un membre de la famille n'est l'objet d'aucune attention.

✽ Il n'y a pas longtemps, les cadavres étaient abandonnés dans la jungle, où ils ne tardaient pas à devenir la proie des fauves. Aujourd'hui, partout où les autorités peuvent exercer quelque action, l'enterrement des défunts est obligatoire. Il est vrai que l'inhumation est rapidement faite : un trou est creusé avec un bâton et le corps est à peine recouvert de terre ; quelquefois, on le couvre seulement de feuilles. Au bout de peu de temps, la végétation envahit la sépulture et en fait disparaître les traces.

On connaît fort mal les croyances des Veddahs. Comme les Singhalais, ils paraissent croire que l'univers est peuplé de mauvais génies. Lorsqu'un individu est malade, on danse autour de lui pour écarter les démons. Beaucoup de danses semblent avoir un caractère rituel. Elles font partie, ainsi que les chants, du programme de toutes les fêtes.

✽ Les Veddahs n'ont pas d'instruments de musique. Seligmann a bien découvert un tambour entre leurs mains, mais c'est un tambour singhalais. Les danses sont rythmées par des chants très simples, les uns ne comportant que deux notes, les autres trois ou quatre notes qui se répètent à l'infini. Les danses sont souvent accompagnées de pantomimes ; l'une d'elles, appelée *kirikoraha*, a pour but de se rendre favorables les esprits du héros de la chasse, Kande Wanniya, et de son frère, Birlindi, en leur offrant du lait de coco : les danseurs rythment les mouvements en se frappant le ventre et les cuisses avec les mains.

Si l'art musical est resté dans l'enfance, l'art graphique n'est pas plus évolué. Il existe, en pays veddah, des dessins rupestres figurant des personnages et des animaux extrêmement stylisés, au point qu'il est souvent difficile de reconnaître les êtres que les

artistes ont voulu représenter. A côté des animaux figurés sur les parois d'une grotte, il se trouve un dessin dont il serait impossible de comprendre la signification si les indigènes n'en donnaient eux-mêmes l'explication : il s'agit de la corbeille dans laquelle ils recueillent le miel.

Tous ces dessins sont récents. Dans la grotte peinte où Seligmann les a photographiés, un Veddah a voulu ajouter un tableau qui a la prétention de représenter « l'Homme blanc à cheval ». L'artiste lui-même a été impressionné par la perfection de son chef-d'œuvre, qui peut à peine être comparé aux dessins qu'exécutent nos enfants avant d'avoir fréquenté l'école. Et cependant l'auteur de ce chef-d'œuvre est considéré par son entourage comme possédant un talent exceptionnel.

En réalité, les Veddahs, qu'ils soient ou non apparentés aux Négritos, peuvent être classés parmi les populations les plus primitives de l'époque actuelle.

✽ Nous laisserons de côté les peuplades naines de l'Indochine, du sud de l'Himalaya, des rives du Gange (Bengalis et Santals), de l'intérieur de l'Inde (Coorumbas, Khôles, Gounds, Oraons, Bhûihers, Jouangs, etc.) et les Brahouis du Béloutchistan, qu'on a rattachés aux Négritos. Nous savons que de véritables Négritos ont vécu autrefois en Indochine et dans le sud de la Chine, et R. Barthélemy, administrateur des services civils, en a aperçu des descendants au Cambodge, dans la chaîne de montagnes qui s'étend parallèlement à la côte, entre le golfe de Siam et le Tonlé-Sap ; mais ils n'ont pu être étudiés jusqu'ici.

La plupart des peuplades de petite taille du sud de l'Himalaya et de l'Inde sont fort mal connues. Celles sur lesquelles on possède quelques renseignements offrent, presque toutes, de telles traces de métissage qu'elles ont perdu en grande partie leurs caractères ethniques. Ce n'est guère qu'en tenant compte de leur stature, relativement petite, de leur teinte foncée et de leur chevelure frisée, qu'on a été amené à leur attribuer une certaine quantité de sang négrito.

II. PYGMÉES D'AFRIQUE. — Les premiers renseignements un peu précis sur les peuplades naines de l'Afrique auxquels on puisse ajouter foi datent de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; ils sont dus à un marin anglais, Andrew Battell, qui, capturé, en 1589, par les Portugais, passa près de dix-huit ans en captivité au Congo. Il raconte qu'à huit journées de marche vers l'Est, « habite une nation de Pygmées qui se nomment Matimbas, de la hauteur d'un garçon de douze ans, mais tous d'une grosseur extraordinaire ». Il les dépeint comme des hommes braves, grands chasseurs d'éléphants et tributaires d'un chef puissant appelé Mani-Kesock.

En 1686, Dapper a signalé d'autres Pygmées, les Mimos ou Bakké-Bakkés, au cœur du Loango.

Près de deux siècles s'écoulèrent sans qu'on signalât, pour ainsi dire, de nouvelles populations naines dans le continent noir ; mais, à partir de 1861, les renseignements commencèrent d'affluer. Les plus récents ont été recueillis par la mission Citroën Centre-Afrique, qui nous a rapporté des photographies et de curieux films donnant une idée de la vie des Négrilles du Congo belge.

Les Pygmées africains se divisent en deux groupes principaux : les Négrilles de la région équatoriale et les Boschimans du Sud, qui vivent surtout dans le désert de Kalahari.

### a) Négrilles.

Disséminés à travers l'Afrique équatoriale, les Négrilles se rencontrent, de-ci de-là, dans une zone qui s'étend du Gabon à la région des grands lacs de l'Est et qui ne semble guère dépasser 6° au nord et au sud de l'Équateur. Au Gabon, on a signalé les Akoas, les Bongos ou Obongos, les Babonkos, les M'Boulous, les M'Kamis qui sont, en partie, métissés. Dans le Congo français, les Babingas ou Babengas vivent sur les rives de la Sangha. A l'extrême sud du Cameroun, Crampel a rencontré les Bagayas. A l'ouest du Congo belge, sur les bords du lac Tumba, se trouvent les Batouas. Le groupe oriental paraît le plus important : il comprend les Akkas de l'Ouellé, les Ouambouttis, les Babourous, les Balias des grandes forêts de l'Arouimi et de l'Itouri. Le P. des Avranchers et d'Abbadie ont mentionné, au sud de l'Abyssinie, les Wa-Berikimos ou Cincallés et les Malas ou Mazé-Maléas.

Quels que soient leurs noms, tous ces petits Nègres, malgré certaines variantes portant sur la taille et la forme de la tête, présentent assez de caractères communs pour qu'il soit possible de les englober dans une description générale ; il suffira d'indiquer à l'occasion les particularités qu'offrent certains d'entre eux.



PETIT CHEF NÉGRILLE ET SES PORTEURS. — CL. WIDE WORLD.



NÉGRILLES DE LA FORÊT DE L'ITOURI (Congo belge) armés de l'arc. — CL. WIDE WORLD.

✳ La taille des Négrilles de l'Ouest est plus élevée que celle des Négrilles de l'Est. Crampel estime que les Bagayas du sud du Cameroun ne dépassent pas, en moyenne, 1<sup>m</sup>,40, mais la moyenne des Négrilles du Gabon est supérieure à 1<sup>m</sup>,45, et plus de cent sujets de la Sangha (Babingas) et du Congo belge (Batouas) ont donné comme moyenne 1<sup>m</sup>,53 pour les hommes et 1<sup>m</sup>,47 pour les femmes.

Dans l'Est, un Akka, sans doute un métis, atteignait 1<sup>m</sup>,52, mais les chiffres cités par les auteurs varient chez les individus masculins de race pure de 1<sup>m</sup>,20 à 1<sup>m</sup>,30, et, chez les femmes, de 1<sup>m</sup>,16 à 1<sup>m</sup>,22.

S'il faut en croire Stanley, c'est dans les forêts de l'Arouimi et de l'Itouri que vivent les plus petits Négrilles. Un Ouamboutti adulte mesurait 1<sup>m</sup>,22; la reine (?) d'Inde-Karou, âgée de dix-neuf à vingt ans, ne dépassait pas 1<sup>m</sup>,12; une jeune femme de l'Itouri atteignait seulement 84 centimètres. Il ajoute que la stature des Babourous tomberait en moyenne à 60 centimètres, mais il avoue qu'il n'en a jamais aperçu un seul.

La couleur de la peau est assez variable. Les Batouas sont les seuls qui soient aussi noirs que les Nègres qui les entourent. Les autres Pygmées sont d'un teint plus clair, généralement d'un brun rougeâtre, ou bien couleur de chocolat, de café légèrement grillé, de café au lait; Stanley parle même d'un ton d'ivoire jaune, mais aucun autre voyageur ne cite une coloration aussi claire.

L'odeur que dégagent les téguments est très forte. Les grands Nègres, qui n'en sont pas cependant dépourvus, disent que, sous ce rapport, les Négrilles « font camarade avec le Gorille ».

On a dit qu'ils avaient le corps entièrement recouvert d'une toison de fins poils comparable au lanugo qui revêt le corps d'un nouveau-né. Stanley, avec sa tendance à l'hyperbole, déclare, en parlant d'un Pygmée, qu'en lui passant la main sur le corps revêtu de poils longs de 12 centimètres et plus, il lui semblait toucher de la fourrure, mais aucun autre voyageur n'a observé une telle hypertrichose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces petits Nègres ont le système pileux bien développé; que leurs cheveux, fortement crépus, paraissent abondants et que, chez les hommes, contraire-



NÉGRILLE DE LA SANGHA. — MISSION COTTES. M. H. N.

ment à ce qui a lieu pour les Nègres, la barbe est très fournie, sans atteindre toutefois le développement de celle des Européens.

Ils ne sont pas tous d'une grosseur extraordinaire, comme le prétendait Battell. Toutefois, si les membres inférieurs sont généralement un peu grêles, le torse offre un beau développement et les membres supérieurs présentent souvent une musculature remarquable. Ces membres supérieurs sont longs, ce qui tient à l'élongation de l'avant-bras. Le tronc est également allongé, tandis que les membres inférieurs sont relativement très courts.

On croyait que le crâne était toujours brachycéphale (court); en réalité, il est fréquemment dolichocéphale (allongé) et bien développé dans le sens vertical. Le front est bombé avec des bosses qui se détachent très nettement.

La face est modérément prognathe, mais le prognathisme est loin d'être comparable à celui des grands Nègres du Soudan. Le nez, très déprimé et étroit à la racine, s'élargit d'une manière remarquable au niveau des ailes; au lieu d'être écrasé, il fait, au contraire, une saillie appréciable.

Les lèvres n'ont point le volume de celles des Noirs de grande taille; la supérieure est presque fine. Le menton ne fuit pas: il est, au contraire, bien indiqué.

En somme, les Négrilles ne sont pas les caricatures humaines qu'on a parfois décrites et qui, pour Stanley, forment « l'anneau depuis longtemps cherché entre l'Homme moderne et ses ancêtres darwiniens. Ce type, presque bestial, ajoute-t-il, mérite certainement d'être rangé parmi les plus bas, les plus dégradés de l'espèce humaine ». Comme dans toutes les races, il y a des individus qui sont franchement laids. Dans cette catégorie, rentre un petit homme du haut Ogôoué qui a été photographié par le P. Pringault. Mais le premier Pygmée dont on possède la photographie, que nous devons à l'amiral Fleuriot de Langle, était bien proportionné et de visage plutôt agréable, sans rien offrir de ce masque bestial que présentent certains types africains. Nous savons, aujourd'hui, qu'il en est de même de la plupart d'entre eux. L'explorateur américain déclare, d'ailleurs, que celle qu'il appelle la reine d'Inde-Karou lui a laissé l'impression d'une petite créature charmante. D'une jeune fille qu'il a pu contempler à son aise, car elle était absolument nue, et, « habituée sans doute à se voir admirer », elle paraissait ravie de sa curiosité, il dit qu'elle était « parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvais l'air d'une jolie femme de couleur en miniature, elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, celui de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une si petite personne, presque autant que ceux d'une gazelle ».

Qu'ils habitent les savanes du Nord et de l'Ouest ou les forêts vierges de l'Est, les Négrilles mènent partout la même existence. Ils tirent leur nourriture de la chasse, du miel et des végétaux sauvages. Leur seul animal domestique est le chien, qui offre, le plus souvent, un aspect misérable.

Comme chasseurs, ils sont d'une habileté remarquable. Ils n'hésitent pas à s'attaquer à l'éléphant; on peut même les classer parmi les plus grands destructeurs de ce proboscide en Afrique équatoriale. Avec leur arc, ils visent l'animal à l'œil, et il est rare, dit-on, que leur petite flèche empoisonnée manque le but. D'autres fois, ils se glissent en rampant sous le ventre de l'éléphant et lui



NÉGRILLES DE LA FORÊT DE L'ITOURI : mariage d'essai.  
COLL. P. HUEFLER. CL. WIDE WORLD.



HUTTES DES BABINGAS DE LA SANGHA. — COLL. GAILLARD, M. H. N.

ouvrent l'abdomen avec leur petite sagaie, ou bien ils ont recours à des pièges.

✽ Leur industrie est à peu près nulle. Le fer, dont ils munissent leurs flèches et leurs sagaies, ils se le procurent au moyen d'échanges. Il en est de même de leurs boucliers en vannerie, de leurs corbeilles, des anneaux en fer que quelques coquettes portent aux oreilles, des torques de même métal, des grands brassards-spirales en fer ou en cuivre qu'on voit aux bras de quelques-unes d'entre elles. Généralement, leurs colliers ne consistent qu'en une cordlette à laquelle sont suspendus des gris-gris. Le costume n'est pas plus compliqué. Chez les Batouas et les Pygmées de l'Itouri, beaucoup d'individus se contentent d'une cordelette autour de la ceinture. Ils ignorent totalement le tissage et ceux qui sont vêtus d'un petit pagne en étoffe en ont acquis les éléments par échange. Souvent, le pagne ne se compose que de feuillages suspendus à la corde qui entoure la taille. Cependant, le Dr Poutrin a vu les Batouas de l'ouest du Congo belge fabriquer une sorte de tapa en battant des feuilles de ficus avec un maillet en ivoire.

Les habitations des Négrilles sont des plus sommaires. Elles se composent habituellement de huttes dont la carcasse est faite de branches recourbées en demi-cercle et qui sont recouvertes de feuillages. Elles affectent la forme d'une moitié d'œuf coupé dans le sens de la longueur. Comme ouverture, elles n'ont qu'une porte très basse, que, malgré leur petite taille, les habitants ne peuvent franchir qu'en se courbant, voire, parfois, en rampant. On rencontre, en quelques points de l'Ouest, des cases imitées de celles de leurs voisins.

C'est au milieu de la forêt que les Négrilles passent toute leur existence; c'est près de la lisière ou dans quelques clairières qu'ils établissent leurs campements. S'ils ont des difficultés avec les grands Nègres du voisinage, si le gibier devient rare, ils n'hésitent pas à changer de place.

✽ Les Pygmées africains vivent par petits groupes de peu d'importance. Le chef de chaque groupe paraît être le chasseur le plus adroit.

Méprisés de leurs voisins, ils sont, a-t-on dit, les serfs ou les esclaves des grands Nègres sur les territoires desquels ils vivent; c'est une erreur: ils leur paient simplement, en diverses contrées, un tribut, mais, une fois cette redevance acquittée, ils trafiquent librement de l'ivoire, des peaux, des plumes des animaux dont ils s'emparent à la chasse. Schweinfurth a fait frissonner ses lecteurs en racontant que Mounza, roi des Momboutous, faisait à chaque instant tuer un petit Akka qu'on lui servait rôti. Le fait est possible, car ce potentat anthropophage avait plus de facilité à s'emparer d'un Akka que d'un Nègre vigoureux. Assurément, Mounza faisait peu de cas des nains: Schweinfurth en avait obtenu un de lui en échange d'un chien. Le voyageur italien, Miani, s'était également procuré chez les Momboutous deux jeunes Négrilles en échange

d'un chien et d'un veau. Il s'agissait vraisemblablement de prisonniers.

Les Pygmées d'Afrique sont tous fort jaloux de leur indépendance. Celui qui a été lésé sait fort bien se venger par ruse. Ils ont souvent été victimes de mauvais traitements de la part de leurs voisins de grande taille et, parfois, de quelques Européens. On comprend qu'en voyant des étrangers robustes, bien armés, s'approcher de leurs campements, ils aient souvent pris la fuite en abandonnant les huttes, qu'ils pouvaient remplacer sans beaucoup de peine. Et, cependant, ils ne manquent pas de courage: des voyageurs nous disent qu'ils savent se battre et que les femmes sont aussi vaillantes que les hommes. Tous les jours, ils font preuve de la plus grande bravoure dans leur lutte contre les animaux redoutables de la forêt; mais quand ils se sentent trop faibles, ils préfèrent fuir qu'être massacrés.

✽ On a dénié aux Pygmées toute qualité intellectuelle ou morale; or, les voyageurs s'accordent à leur attribuer de la finesse dans leur commerce d'échanges, et les ruses qu'ils inventent pour s'emparer du gros gibier dénotent de l'intelligence. Mais nous possédons une preuve convaincante de leurs aptitudes intellectuelles. Les deux petits Akkas ramenés en Italie par Miani furent légués par lui, quand il succomba aux fatigues de son voyage, à la Société de géographie italienne. Recueillis par le comte Miniscalchi Erizzo, les deux enfants ont été élevés avec soin et ils ont montré de remarquables dispositions pour l'étude. Ils ont appris l'arabe et l'italien et ont été supérieurs à leurs camarades européens dans toutes les branches de l'enseignement, sauf en arithmétique.

Les Négrilles paraissent très attachés à leur famille. Si, à leur premier contact avec des étrangers, ils paraissent craintifs et soupçonneux, leurs craintes disparaissent dès qu'ils se rendent compte qu'on ne leur veut aucun mal. Lorsqu'on leur a fait quelques cadeaux et qu'on les a traités avec douceur, ils savent témoigner leur gratitude par la parole et par des actes. L'infortuné Crampel, assassiné par ordre du sultan du Ouadaï, a raconté en termes émus les remerciements que lui a adressés le chef des Bagayas auxquels il avait distribué de petits cadeaux. « Nous n'avons rien à te donner en échange, lui dit celui qui paraissait le chef, car nous sommes pauvres; mais quand nous serons seuls, que les M'Fangs qui t'ont conduit seront partis, nous ferons tam-tam pour toi, comme pour un de nos fétiches. »

Et Stanley, qui n'est pas tendre pour les Négrilles, vante le dévouement dont fit preuve une jeune fille à l'égard du Dr Clarke, un des membres de l'expédition. Un autre Négrille, serviteur d'un officier, compagnon de l'explorateur, se montra tout aussi dévoué. Stanley, qui avait dépeint les nains comme des êtres bestiaux, plus



JEUNES AKKAS DE MIANI, élevés en Italie par les soins du comte Miniscalchi Erizzo. — COLL. M. H. N.



GROUPÉ DE BOSCHIMANS (l'individu le plus grand est un Hottentot). — CL. WIDE WORLD.

rapprochés des singes que de l'Homme, formule, en fin de compte, sa conclusion dans les termes suivants : « Les Pygmées donnent ainsi, par leur conduite, une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs de l'espèce humaine. »

Il nous manque encore bien des renseignements sur ces intéressants petits Nègres aujourd'hui peu nombreux et qui vraisemblablement disparaîtront dans un avenir plus ou moins rapproché.

### b) Boschimans.

Un autre groupe de Pygmées, bien différents des Négrilles, vit actuellement au sud de l'Afrique, dans le désert de Kalahari : ce sont les Boschimans, que les Anglais appellent *Bushmen*, c'est-à-dire *Hommes des buissons* ; ils se donnent le nom de Khuai. Cette population devait occuper, à une époque ancienne, la zone fertile du littoral, d'où elle a été refoulée dans le désert par les Hottentots. Ceux-ci considèrent les Boschimans comme les aborigènes du pays, mais les découvertes récentes faites dans l'Afrique australe permettent de croire que des races plus primitives encore que les Khuai ont vécu dans la région à une époque extrêmement reculée, dont les modernes n'ont pas conservé le moindre souvenir.

✽ Les Boschimans offrent des caractères si particuliers que les anthropologistes ne sont pas d'accord sur la place qu'il convient de leur assigner parmi les races actuelles. Par la couleur de leur peau, qui est d'un jaune légèrement brunâtre, et par la saillie de leurs pommettes, ils se rattacheraient aux races jaunes. Leurs cheveux noirs, extrêmement crépus, s'enroulant en petites touffes à peine plus grosses que des grains de poivre au sortir de la peau, le fort prognathisme de la face, l'épaisseur de leurs lèvres, la largeur de leur nez, les rattachent très étroitement aux Nègres les plus typiques. Leur taille atteindrait seulement, en moyenne, 1<sup>m</sup>,37 chez les hommes et 1<sup>m</sup>,22 chez les femmes, d'après les anciens voyageurs. Deniker attribue aux hommes une stature moyenne de 1<sup>m</sup>,53 et même 1<sup>m</sup>,54. A quoi tient ce désaccord entre les observateurs ? Vraisemblablement à ce que certains d'entre eux ont fait rentrer dans leurs moyennes des Hottentots réfugiés dans le désert de Kalahari où ils vivent à la façon des Boschimans. La coloration jaune de la peau dans les deux groupes peut les faire confondre, si on ne tient pas compte des autres caractères. Or, les Hottentots sont d'une taille bien supérieure à celle des Boschimans, de sorte que, si l'on mélange dans son calcul des individus des deux races, la moyenne ne s'appliquera ni à une race ni à l'autre. Ce qui est certain, c'est que la petitesse de la taille des Khuai a frappé tous les voyageurs, qui n'ont pas hésité à les classer parmi les Pygmées.

Les caractères les plus intéressants siègent dans le crâne et dans la face. Le crâne est allongé (dolichocéphale), très surbaissé, avec des bosses frontales saillantes et un occiput également saillant chez beaucoup d'individus. La face a surtout des caractères bien particuliers. Les arcades sourcilières sont peu prononcées et le visage offre, dans son ensemble, une forme triangulaire qu'il doit à sa grande largeur au niveau des pommettes et à un rétrécissement des plus notables de sa région inférieure, qui se termine par un petit menton triangulaire. Les femmes présentent une particularité qui s'exagère avec l'âge ; elle consiste dans un développement énorme du tissu graisseux dans la région fessière. Ce caractère a reçu le nom de *stéatopygie*. Il n'est pas spécial aux femmes boschimanes ; on le retrouve chez des femmes griques et koranas, qui, il est vrai, sont des métisses ayant du sang de la race boschimane, chez des Nègresses de l'Afrique moyenne, et même chez certaines Européennes.

Le type boschimane n'est assurément pas beau, mais on en avait exagéré la laideur lorsqu'on en jugeait par les individus qu'on exhibait de temps en temps en Europe. Livingstone, qui a vécu parmi eux, dit à ce propos : « Ceux qu'on amène en Europe ont été choisis pour leur extrême laideur, comme les chiens des marchands de pommes, et l'idée qu'on a en Angleterre des *Bushmen* est tout aussi exacte que celle qu'on aurait des Anglais, si les plus affreux d'entre nous étaient exhibés en Afrique et donnés comme spécimens de la nation. »

Les Boschimans mènent une existence errante dans le désert de Kalahari, se réfugiant dans des grottes lorsqu'il en existe dans la région où ils nomadisent, ou bien se construisant des abris en branchages des plus sommaires. Ils tirent leurs ressources à peu près exclusivement de la chasse, et le gibier abonde dans le désert, ce qui peut paraître surprenant, cette vaste contrée comprenant de grandes étendues de terrain stérile où l'eau est si rare que les nomades s'empressent de la cacher lorsqu'ils en découvrent en creusant le sol. Mais on y rencontre aussi une brousse buissonneuse et des fourrés de grands arbres où se réfugient les éléphants. De grands troupeaux d'antilopes, des carnassiers, des rongeurs, de nombreuses autruches, etc., vivent dans le Kalahari. Les Boschimans connaissent fort bien les habitudes des animaux sauvages et les suivent dans leurs migrations. Ils ont un flair étonnant pour découvrir la piste d'un animal. On a même prétendu que, s'il s'agit d'un être humain, ils reconnaissent, à première vue, à quelle tribu il appartient.

Comme armes, ils se servent de la sagaie et surtout de l'arc. Ils empoisonnent leurs flèches avec les entrailles d'une petite chenille, et l'effet en est tel que la moindre blessure rend fou de douleur. « Le lion, dit Livingstone, n'en éprouve pas des effets



BOSCHIMAN.

COLL. DU PRINCE R. BONAPARTE. M. H. N.

moins terribles : on l'entend alors rugir avec désespoir; il devient furieux et il mord les arbres et la terre avec une frénésie furieuse. » Ce poison est souvent remplacé par un autre, qui se compose de lait d'euphorbe, de suc d'amaryllis toxique et de venin de serpent.

Pour s'approcher du gibier, les Boschimans ont recours à des ruses, dont la plus simple consiste à s'abriter derrière une branche qu'ils portent verticalement à la main. Pour tromper les Autruches, le chasseur s'introduit dans la dépouille d'un de ces oiseaux.

Ils ne possèdent pas d'animaux domestiques, à part quelques chiens efflanqués et, dans le Nord, quelques chèvres dont ils ne mangent pas la chair, pour laquelle ils éprouvent une répugnance superstitieuse. Mais, lorsqu'ils le peuvent, ils volent sans scrupule des bœufs à leurs voisins.

Dans leur alimentation rentrent certaines racines et des fruits sauvages, ainsi que des fèves et des melons d'eau qui poussent spontanément en diverses régions. Les hommes ne se préoccupent nullement de la

nourriture des femmes, qui, disent-ils, savent fort bien y pourvoir elles-mêmes.

Les raptus de bœufs entraînent, naturellement, des luttes entre les ravisseurs et les volés; mais les relations qu'ont entre elles les petites tribus boschimanes sont loin d'être toujours pacifiques, et leurs flèches empoisonnées ne sont pas seulement employées contre les animaux féroces ou contre leurs ennemis : il leur arrive souvent de s'en servir contre des hommes de leur propre race. Témoin ce vieux Boschiman, dont nous avons parlé plus haut (V. p. 3), qui se vantait auprès de Livingstone d'avoir tué des femmes et des enfants de sa race. Aussi ont-ils cherché à se protéger contre les terribles effets des flèches empoisonnées et ils auraient, prétend-on, trouvé le moyen de neutraliser l'action de ce redoutable poison préparé avec des entrailles de chenilles.

✽ La vie errante des Boschimans et leur incroyable ignorance expliquent l'état rudimentaire de leur industrie. Comme vêtement, les deux sexes font usage d'un pagne, qui consiste, soit en un petit tablier de cuir de la grandeur d'une assiette, qui est attaché à une cordelette faisant le tour de la taille, soit en une bande de peau, dont la largeur atteint généralement une trentaine de centimètres, qui forme un très court jupon. Ils ont l'habitude d'y ajouter une peau d'antilope jetée sur les épaules. Des colliers, des anneaux d'oreilles, faits de perles ou de métaux d'origine étrangère, constituent la parure. Ils savent cependant fabriquer quelques grossières poteries en argile, mais ils préfèrent les ustensiles en bois, moins exposés à se briser dans leurs déplacements. Pour broyer les graines, ils se servent d'une meule ronde qu'ils font tourner sur une pierre plate à l'aide d'un bâton introduit dans un trou de la meule.

✽ On a parlé de la promiscuité des sexes chez les Boschimans; c'est une erreur. Quoique le mariage ne semble s'accompagner d'aucune cérémonie, la famille existe et les liens en paraissent suffisamment étroits. On ne saurait s'attendre à rencontrer une véritable organisation sociale chez des nomades dont les familles errent parfois isolément. Quand ils sont groupés en petite tribu, souvent le groupe ne comprend qu'une vingtaine de personnes; rarement, il arrive à cinquante. Mais chaque tribu, si minime que soit son importance, a un chef, qui ne transmet pas, d'ailleurs, son rang à ses enfants.

Préoccupés constamment de pourvoir à leur existence, les Boschimans ne cultivent guère leur intelligence. Ceux qui savent compter jusqu'à cinq sont des phénomènes. La plupart ne vont

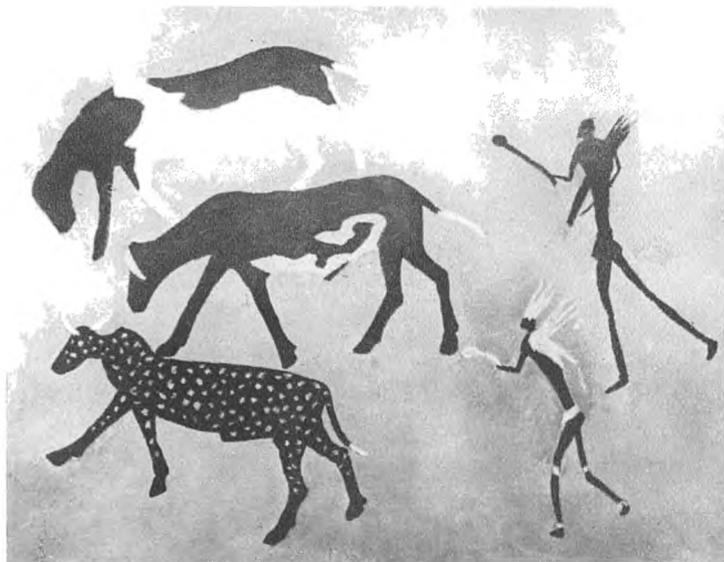
que jusqu'à trois et il n'est pas rare d'en rencontrer qui ne savent compter que jusqu'à deux.

Les dialectes parlés dans les diverses tribus sont très différents les uns des autres, mais tous sont caractérisés par la présence de sons particuliers, sortes de *claquements* qu'on désigne sous le nom de *kliks*. Outre ces claquements, basés sur l'inspiration de l'air, ils ont encore un son très particulier obtenu par des expirations brèves et répétées de l'air à travers les rangées de dents à demi ouvertes.

✽ Ce qui surprend, c'est de rencontrer, chez une race aussi arriérée, des manifestations artistiques des plus curieuses. La musique est, il est vrai, tout à fait dans l'enfance; le seul instrument que connaissent les Boschimans est la *gora*. Il se compose d'un tuyau de plume fendu et découpé en forme de feuille qu'on attache à l'extrémité d'un arc. On porte la partie en forme de feuille à la bouche et on fait vibrer l'appareil; c'est donc un instrument à la fois à anche et à corde. Mais les sons qu'il rend sont si faibles que, pour entendre sa musique, l'artiste est obligé de se mettre un doigt dans le nez et un autre dans l'oreille.

Il en est autrement de la gravure et de la peinture. Sur des roches très dures, sont gravées des figures d'animaux parfaitement reconnaissables. De grandes peintures rupestres ne sont pas moins remarquables. Sur la paroi d'une caverne, on a découvert un véritable tableau peint, représentant des Boschimans qui, ayant enlevé du bétail aux Betchouanas, sont poursuivis par ceux-ci. Tout y est bien observé, bien rendu, depuis la forme et la robe des bœufs jusqu'à la couleur, la taille et l'armement des adversaires. Les petits Boschimans sont représentés de couleur jaune et armés d'arcs; les grands Betchouanas sont noirs et leur armement comprend la sagaie et le bouclier.

✽ On est encore fort mal renseigné sur les croyances religieuses des Boschimans. Ce qu'on sait, c'est qu'ils n'ont ni prêtres, ni sorciers, ni fétiches. Toutefois, ils suspendent des amulettes à leurs colliers, ce qui pourrait faire supposer qu'ils ont une vague idée d'êtres invisibles, dont il faut se concilier les bonnes grâces ou écarter les maléfices au moyen de talismans. La coutume qu'ils ont de se couper des phalanges en signe de deuil peut-elle être regardée comme un indice de croyance au surnaturel? la chose est très discutable. Des voyageurs leur ont bien entendu parler de « chef du ciel » pouvant leur prêter assistance, et d'un démon, Ganna, qui serait la cause de leurs malheurs, mais de Quatre-fages se demande si ces idées ne leur ont pas été inculquées par des missionnaires protestants, malgré le peu de succès obtenu par ces missionnaires auprès de tribus aussi arriérées. Il remarque que, depuis la colonisation du Cap et de ses dépendances, les Boschimans n'ont été en contact qu'avec des protestants : Hollandais, Français réfugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Or, dit-il, « le culte ou, si l'on veut, l'honoration des saints, la foi en la puissance de leur intervention est une croyance essentiellement catholique, repoussée par toutes les sectes protestantes ». Les contrées de l'Afrique australe ayant « été évangélisées exclusivement par des protestants », l'action des missionnaires suffirait à expliquer l'absence de ces fétiches, si chers aux Nègres africains,



PEINTURE BOSCHIMANE. — D'APRÈS UNE COPIE DU MUSÉE DU TROCADÉRO.



UNE FORÊT AUSTRALIENNE. — CL. FORBIN.

en même temps que la croyance en un « chef du ciel » unique au lieu des multiples divinités nigritiques.

## B) AUSTRALIENS

L'Australie, qui ne mesure pas moins de 7 628 000 kilomètres carrés et qui est traversée à peu près dans son milieu par le tropique du Capricorne, offre des climats fort variés. Dans ce pays, « tout, dit Lumholtz, nous semble à contresens : mammifères à bec d'oiseau, cacatoès et cygnes noirs, abeilles dépourvues d'aiguillon... Certains arbres tournent la tranche de leurs feuilles vers le ciel au lieu de la présenter de côté; d'autres perdent leur écorce, non leurs feuilles, et l'on trouve des cerises dont le noyau couvre la chair... En Australie, dit un proverbe, la beauté manque aux femmes, le chant aux oiseaux et l'odeur aux fleurs. »

La flore et la faune présentent des caractères tout à fait archaïques. On trouve en Australie des fougères arborescentes, des cycas, des palmiers, des mimosas, des casuarines, des eucalyptus qui dépassent 100 mètres de hauteur, des buissons épineux, toutes plantes qui rappellent la flore européenne de l'époque secondaire. Parmi les animaux, les plus étranges sont les marsupiaux tels que les kangourous; les monotrèmes : ornithorynque à bec de canard et échidné à type encore reptilien, qui pondent des œufs et dont les femelles possèdent cependant des mamelles et allaitent leurs petits. Dans les rivières vit un poisson amphibie, le ceratodus, dont on rencontre les restes fossiles en Europe dans le Trias (époque secondaire). Les populations humaines appartiennent aussi aux types les plus primitifs de l'Humanité actuelle.

Le continent australien paraît avoir été habité par l'Homme depuis une époque fort reculée. En 1384, on a découvert à Talgai, dans le Queensland, un crâne d'adolescent que l'on considère comme datant de l'époque quaternaire. Il est remarquable par l'apparence bestiale de sa face, qui présente un énorme prognathisme. Mais ce type primitif, qui a d'ailleurs un peu évolué au cours des siècles, ne se rencontre plus guère que dans le Centre et dans le Sud. La plupart des Australiens modernes ont fortement

subi l'influence des Papouas. Les Malais ont également contribué, dans une proportion bien moindre, il est vrai, à en altérer les caractères.

☼ L'Australien le plus pur mesure en moyenne 1<sup>m</sup>,67 de taille. Sa peau n'est pas franchement noire, mais d'un ton chocolat. Ses cheveux et sa barbe sont d'un noir de jais, et, quoique, par l'ensemble de ses caractères, il se classe parmi les races nègres, ses cheveux ne sont pas crépus; ils sont généralement frisés ou presque droits. Son corps est mal proportionné; ses membres sont habituellement maigres et ses pieds, d'une longueur exagérée. Chez la femme, les jambes sont souvent arquées.

La tête offre surtout des caractères particuliers. Le crâne, qui est d'une faible capacité, est à la fois étroit et très allongé. L'occiput fait une notable saillie en arrière et le front, très fuyant, se prolonge en avant en une sorte de visière au-dessus des orbites. Chez les tribus du Sud, en voie d'extinction depuis leur contact avec les Anglais, la voûte crânienne est fortement aplatie de haut en bas.

La face est très projetée en avant. Le nez, fortement déprimé à sa racine et large, les pommettes saillantes, le menton fuyant, la bouche largement fendue, avec des dents volumineuses, font de l'Australien pur un type qu'on ne saurait qualifier de beau. Par un bon nombre de caractères, il rappelle notre vieille race fossile de Néanderthal.

☼ Dans le Nord, où la température moyenne n'oscille que dans des limites restreintes autour de 25° en toutes saisons, les Australiens vont complètement nus; ailleurs, ils se couvrent une partie du corps avec des peaux d'opossum. Lorsqu'ils peuvent se procurer de vieilles défroques européennes, ils se considèrent comme civilisés. Lumholtz a rencontré dans le Queensland, loin de la côte, deux indigènes dont l'un était affublé d'une vieille chemise et l'autre, d'un vieux chapeau de femme. Mais ces vêtements sont de simples atours dont ils se débarrassent d'ordinaire lorsqu'ils sont loin des regards des Blancs.

En revanche, ils ne dédaignent pas les parures. Une simple



AUSTRALIENS : l'un à cheveux lisses, l'autre à cheveux très frisés.  
COLL. M. H. N.

cordelette en fil de poil d'opossum sert à faire une ceinture ou un collier. Certains individus portent des colliers en tiges de graminées ou en coquilles. D'autres font usage de ceintures et de frontaux soit en écorce, soit en fils tissés. Des poignées de poils, fixés avec de la cire sur les épaules, sur la poitrine, dans le dos ou autour des hanches, constituent une parure très recherchée. Avec des cailloux tranchants, ils se font des incisions transversales sur le torse, ou bien disposées comme les cannetilles d'une épaulette sur les épaules, et en empêchent la cicatrisation en les recouvrant de cendre ou en faisant courir des fourmis sur les plaies. Quand il s'est produit un bourgeonnement suffisant, on laisse guérir les blessures et on possède alors un tatouage en relief, qui n'est toléré aux femmes que dans une limite très restreinte.

Beaucoup d'hommes se perforent la cloison du nez pour y introduire un bâtonnet, qui est un ornement très apprécié. Celui qui a pu se procurer une pipe en terre l'exhibe avec fierté et en introduit le tuyau dans l'ouverture nasale, à la place du bâtonnet.

Pour les fêtes, les hommes s'ornent le corps de larges raies peintes en blanc, en jaune et en rouge. Dans ces circonstances, les Aruntas de l'intérieur s'affublent d'une sorte de casque, surmonté d'ornements gigantesques décorés de dessins obtenus au moyen de duvet collé sur une armature. Parfois les dessins se prolongent sur la figure, où ils s'étalent d'une pommette à l'autre.

Les Australiens ne brillent pas par la propreté. Leur chevelure est remplie de vermine, qui, pour eux, constitue une gourmandise. Lorsque deux amis se rencontrent, ils se prêtent mutuellement leurs têtes et se livrent à la chasse des parasites, qu'ils croquent avec délice.

Errant presque constamment au hasard et n'aimant pas à séjourner longtemps dans le même endroit, les indigènes ne se construisent pas d'habitations solides. Ce n'est qu'au voisinage des établissements européens qu'ils élèvent quelques cases, groupées en villages; mais il arrive fréquemment qu'ils abandonnent leurs demeures, se dépouillent de leurs vêtements et reprennent la vie errante de leurs frères.

Quand la nuit est belle, ils abattent volontiers un arbre et dorment dans son feuillage. S'ils se trouvent dans un endroit où le gibier est abondant, ou bien si le temps est pluvieux, ils se construisent des abris extrêmement sommaires : quelques branches plantées obliquement en terre et recouvertes de feuillage en font tous les frais. Ils ont une telle horreur de la pluie, qu'ils restent tapis les uns contre les autres sous ces abris, grelottant de froid, sans nourriture durant plusieurs journées, plutôt que de s'exposer à recevoir l'averse.

Quel que soit le type auquel il appartient, le genre de vie de l'Australien est partout le même. Ne faisant aucune culture, ne possédant qu'un seul animal domestique, son chien (le *dingo*), il tire ses ressources de la chasse. Son idéal est d'avoir beaucoup à manger, mais cet idéal se réalise rarement, car il est assez mal outillé pour atteindre le gibier. Souvent, le chasseur est armé d'une simple branche d'arbre ou bien d'une lance en bois dur, parfois munie à l'extrémité d'une arête de poisson. Il a cependant inventé un propulseur pour lancer cette arme, et sait fabriquer de redoutables casse-tête en bois et des massues en pierre; il possède encore une arme très curieuse : le *boumerang*.

Parmi les massues en pierre, il en est de tout à fait primitives : elles consistent uniquement en deux pierres brutes, fixées, au moyen d'une masse de résine, à l'extrémité d'un bâton. D'autres sont en pierre polie; elles sont emmanchées dans l'anse formée par une liane recourbée, dont les deux bouts, ramenés l'un contre l'autre, sont réunis par une ligature.

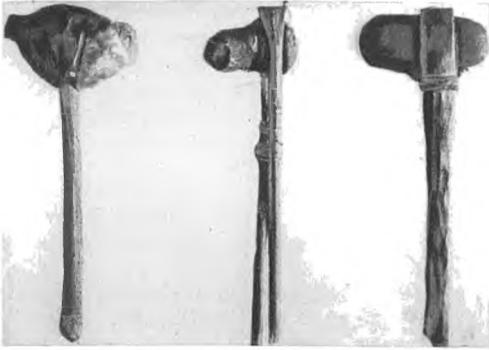
Le boumerang est une sorte de sabre de bois recourbé dont la face supérieure affecte l'aspect hélicoïdal d'une section de pas de vis. Lancé à une grande distance, il revient près du chasseur lorsqu'il n'atteint pas son but. Il n'est guère employé que pour la chasse aux oiseaux et dans les jeux.

Sur les bords des lacs et les rives de la mer, on rencontre quelques tribus qui se livrent à la pêche au moyen de filets ou de lignes armées d'hameçons en os. Pour les grands animaux marins, tels que les dugongs, ils se servent de harpons à détente en os, barbelés sur un bord.

Lorsqu'un chasseur a réussi à s'emparer d'un kangourou ou d'une sarigue, il se gave, avec les siens, de sa chair et dévore jusqu'aux extrémités des os. S'il revient sans avoir tué de gros gibier, ni même un iguane ou un serpent, qui constituent des mets appréciés, et sans avoir rencontré d'œufs de la poule de jungle, il se rabat sur des feuilles, des racines, des fruits sauvages et même sur des fourmis noires, des larves, des insectes. Le miel, qu'il recueille en grim pant dans les arbres avec une agilité surprenante, est, pour lui, un véritable régal. Tous les aliments carnés sont soumis à la cuisson. Le feu est obtenu par le procédé habituel des primitifs : avec les mains, l'indigène imprime un mouvement rapide de rota-



AUSTRALIEN ET AUSTRALIENNE avec parure nasale, incisions transversales et colliers.  
COLL. M. H. N.



MASSUES EN PIERRE DES AUSTRALIENS.

tion à un bâtonnet en bois dur qui repose sur un morceau de bois sec, et la poussière qui se détache de ce morceau finit par s'enflammer. Comme il faut un certain temps pour obtenir ce résultat et qu'on n'a pas toujours la certitude de trouver du bois suffisamment sec, les femmes

transportent des tisons ardents quand le groupe change de campement.

Le mets le plus apprécié des Australiens est la chair humaine. Ces cannibales raffinés font une distinction entre la chair du Blanc, qui leur paraît fade, et celle du Noir. Pour s'en procurer, ils commettent souvent des assassinats ou livrent des combats à des tribus rivales. Dans ces combats, ils emploient, comme armes défensives, de petits boucliers en bois munis d'une poignée taillée dans le même bloc. La forme en diffère suivant les tribus, mais ils sont toujours ornés de larges traits gravés et peints en rouge et en blanc.

Pour travailler le bois (sur la côte, ils possèdent même des canots creusés dans des troncs d'arbres), ils ne disposent que d'outils en pierre ou en coquilles : racloirs, grattoirs et couteaux analogues à ceux de nos ancêtres préhistoriques. Leurs couteaux sont de simples éclats de pierre allongés, tranchants sur les bords, auxquels ils font une poignée avec un bloc de résine et qu'ils portent dans une gaine en feuilles. Pour scier, ils utilisent des mâchoires de serpent ou bien de petits éclats de quartz qu'ils fixent avec de la résine dans une rainure pratiquée dans un bâton.

Ils ne connaissent pas la poterie, mais ils fabriquent des nattes, des corbeilles, parfois teintes avec du sang humain, et des récipients en écorce qui, lutés avec de la cire, peuvent servir à transporter de l'eau.

✳ Les tribus ont habituellement un chef, parfois deux (un vieux et un jeune). A défaut de chef, ce sont les vieillards qui tranchent les différends, lesquels se règlent, en général, dans des combats singuliers auxquels prennent part jusqu'à deux cents et



AUSTRALIEN PARÉ DE PEINTURES BLANCHES pour un *corroberie* (fête dansante). — CL. KERRY ET C<sup>ie</sup>.

trois cents combattants. Le vol en est rarement le motif, car la propriété est respectée, sauf quand il s'agit d'objets appartenant à des Blancs, et, dans ce cas, les larcins sont considérés comme licites. Ce sont les rapt de femmes qui, presque toujours, occasionnent les rixes.

La famille existe, cependant, chez les Australiens. On a signalé un singulier mode de mariage, qu'on appelle le mariage par groupes. Dans une tribu divisée en deux clans, tous les hommes de l'un de ces clans sont de droit les maris de toutes les femmes de l'autre clan, et réciproquement. Mais ce n'est, en réalité, qu'un droit virtuel, car, habituellement, lors de l'initiation des jeunes gens, dont nous dirons quelques mots, les vieillards distribuent entre les garçons d'un clan les filles disponibles de l'autre clan. Cela n'empêche pas, dans certaines circonstances, l'homme de s'emparer d'une femme qui n'est pas la sienne et de l'entraîner, quelle que soit sa résistance, en criant : « Je la prends pour moi. » Naturellement, si l'épousée ainsi conquise est déjà la propriété d'un mari, une rixe surgit entre les deux hommes, voire entre les deux clans auxquels ils appartiennent. Il arrive que, dans la distribution des filles, la même femme soit allouée à plusieurs hommes, et alors les rapports conjugaux sont réglés par l'usage : l'aîné des maris a le pas sur les plus jeunes.

Vers l'âge de quatorze ans, les garçons sont soumis à la cérémonie de l'*initiation*. Un vieillard grimpe dans un arbre et fait tourner une planchette sacrée, attachée par une cordelette en cheveux humains. Dans ce mouvement de rotation, l'instrument produit un bruit strident qui avertit les femmes et les enfants de s'éloigner sous peine de mort.

On pare les garçons, dont chacun a son parrain. Celui-ci fait boire de son sang au néophyte, puis le fait mettre à quatre pattes et lui pratique, du cou à la région lombaire, de longues entailles dans lesquelles il fait couler de son propre sang. Si le garçon supporte stoïquement l'opération, il est admis parmi les hommes; on lui révèle les secrets des guerriers et on lui remet, comme talisman, une pierre enveloppée de cheveux, qu'il ne devra jamais montrer aux femmes.

Tant qu'elles sont jeunes, les femmes sont assez bien traitées, mais, dès qu'elles avancent en âge, elles deviennent de véritables bêtes de somme exposées aux brutalités du mari, qui peut les tuer sans encourir le moindre châtement. Les hommes âgés sont constamment entourés des femmes les plus jeunes et les plus jolies, tandis qu'un jeune homme, dit Lumholtz, doit s'estimer heureux s'il lui tombe une vieille femme. Il est vrai qu'il a la ressource, s'il se sent fort, de s'emparer d'autres femmes qu'il fait vivre à côté de sa vieille épouse. Ce qui est surprenant, c'est que les femmes âgées deviennent parfois arbitres et que, dans les



INDIGÈNES PORTANT LE BOUMERANG, arme de jet des Australiens. COLL. M. H. N.



HUTTE AUSTRALIENNE. — COLL. M. H. N.

combats, elles protègent souvent le vaincu qui, sans elles, serait mis à mort.

L'Australienne n'est pas très prolifique et, quoiqu'elle ne se sépare jamais de ses enfants et qu'elle ne leur inflige pas de corrections, les infanticides ne sont pas rares. On a même vu des mères dévorer leur progéniture.

✽ La grande fête des Australiens est la *Corroberie*, qui s'accompagne de danses commençant une demi-heure après le coucher du soleil, quand la lune est dans son plein, et dure jusqu'à six semaines. Les danses ne s'exécutent que pendant la nuit; ceux qui y prennent part se reposent pendant le jour. C'est pour cette fête que les hommes se parent comme il a été dit plus haut. Aux ornements déjà énumérés, ils ajoutent des plumes fixées dans la chevelure à l'aide de cire d'abeille, d'autres touffes de plumes ou de poils d'opossum tenues entre les dents, des coquilles collées dans la barbe, etc. Pour la danse du squelette, les os sont dessinés en blanc sur la peau. Dans cet accoutrement, les danseurs se livrent à des pantomimes ou à des évolutions grotesques, accompagnées de grognements ou de chants. Leur seul instrument de musique est un bâton sonore ou, à défaut de ce bâton, un simple bœuf sur lequel on frappe avec une massue.

Les cadavres sont traités de diverses façons. Parfois, par peur de les voir revenir, on attache solidement leurs jambes, on leur ferme la bouche avec des bâtons et on les enterre, enveloppés d'écorces, dans une fosse qu'on recouvre d'un tumulus. D'autres fois, si on trouve un arbre mort présentant une cavité, on y introduit le mort et on l'incinère en mettant le feu à l'arbre. Parfois encore, on momifie le cadavre en le séchant au feu et à la fumée. Finch-Hattor nous dit que, dans quelques régions, « lorsqu'un vieux guerrier vient à mourir, on l'écorche avec soin; après s'être régalié copieusement de sa chair, avoir rongé et nettoyé ses os, on les emballe dans la peau pour les promener, ainsi logés, durant des années entières ».

S'il s'agit d'un jeune enfant, la mère enveloppe le corps d'écorces et on en voit qui portent le cadavre, préparé de cette façon, pendant six mois, le couchant, la nuit, à côté d'elles et ne l'enterrent que lorsqu'il est réduit à l'état de squelette. Dans le Sud, on avait l'habitude d'enlever la tête du défunt pour transférer le crâne en coupe à boire.

En signe de deuil, certaines femmes se peignent le cou en blanc. Dans le Queensland, les parents du mort portent un grand collier de fragments de tiges de graminées qui peut faire jusqu'à vingt fois le tour du cou.

✽ D'une intelligence paresseuse, les Australiens sont fort ignorants en toutes choses. La plupart ne savent compter que jusqu'à deux ou trois; ceux qui arrivent à quatre ou cinq sont l'exception. En médecine, ils ne connaissent que les formules magiques de leurs sorciers et, cependant, ils entourent leurs malades de sollicitude, ne les abandonnant jamais et les transportant avec eux de campement en campement.

Ce qui étonne le plus, c'est que des êtres aussi arriérés aient trouvé le moyen de correspondre de tribu à tribu à l'aide de signes divers gravés sur de tout petits morceaux de bois, que les Anglais appellent *message stick*.

Les indigènes du Queensland ont quelques notions de dessin. Dans une grotte où il a passé la nuit, Lumholtz a vu des figures, tracées au charbon et à la sanguine, qui représentaient un homme, une femme et leur enfant, avec de longs doigts et de grands orteils très écartés. Quoique grossièrement tracées, ces figures n'étaient pas dépourvues de toute symétrie: le côté gauche était la reproduction du côté droit, mais les proportions n'étaient pas observées.

Les Australiens n'ont ni culte, ni idoles. On prétend que ceux du Sud croient à une sorte de trinité, à laquelle ils n'adressent d'ailleurs aucune prière. *Boyoma*, l'être suprême, juge les défunts; *Grogoragalli*, son fils, les lui amène, et le troisième dieu, *Mudchigalli*, qui est moitié homme, transmet aux humains les ordres de *Boyoma*. Les bons vont dans un paradis où ils trouvent tous les plaisirs qu'ils recherchaient pendant leur vie; les mauvais sont voués aux flammes éternelles de l'enfer. Il est à remarquer que les tribus auxquelles on attribue ces croyances sont celles qui ont été le plus en contact avec les Européens.

Partout ailleurs, tous les êtres surnaturels sont de mauvais génies, dont les sorciers se flattent de pouvoir conjurer les maléfices, et qui ne sortent que la nuit. Une croyance très répandue parmi les indigènes, c'est que l'esprit quitte le corps pendant le sommeil. Pour la plupart d'entre eux, les Blancs sont des Nègres ressuscités.

Les Australiens ne représentent certainement pas le type *pur* de l'Humanité primitive. Ils ont accompli quelques progrès, comme le démontre leur industrie. Mais, placés dans un milieu relativement stable, ils ont moins évolué que la presque totalité des autres populations du globe. Ils ont pu conserver, dans leur genre de vie, dans leurs mœurs et jusque dans leurs caractères physiques, une partie des traits de nos lointains ancêtres.

## C) TASMANIENS

La Tasmanie ou Terre de Van-Diemen, située au sud-est de l'Australie, dont elle n'est séparée que par le détroit de Bass, a dû être reliée autrefois au continent australien. Elle possède la même flore et, quoique sa faune soit plus pauvre, elle compte le kangourou parmi ses mammifères.

Naguère, l'île renfermait une population des plus intéressantes, tant par son type que par son état social tout à fait primitif. En 1803, lorsque les Anglais tentèrent d'y fonder une colonie, les indigènes n'étaient qu'au nombre de 3 000 à 4 000. Le 2 mars 1869, mourait le dernier représentant masculin de la race; en 1877, décédait la dernière femme, qui avait été une véritable héroïne. L'extinction totale de la race est due à des causes qu'il n'est pas inutile de rappeler.



BUSTE DE WORRADDEY, chef de l'île Bruny (Tasmanie). — Moulage. COLL. M. H. N.



PARURES DE TÊTE AUSTRALIENNES pour un *Corroberie* (fête dansante).  
D'APRÈS UNE PLANCHE DU *Horn Expd. Cent. Aust. Anthrop.*

D'humeur douce et pacifique, les Tasmaniens avaient toujours eu de bons rapports avec les étrangers qui avaient abordé dans leur île, lorsque, en 1803, les Anglais décidèrent de fonder une colonie dans la Terre de Van-Diemen. Le premier contact avec les indigènes ne fut marqué par aucun incident. Le 3 mai 1804, des Tasmaniens, qui chassaient tranquillement le Kangourou, furent attaqués à l'improviste par des soldats, qui en massacrèrent un grand nombre. En 1806, les Anglais lâchèrent dans l'île des condamnés qui commirent les actes les plus odieux.

L'exemple des convicts fut contagieux et des scènes atroces se déroulèrent; voici en quels termes les résume A. de Quatrefages : « On vole les enfants, on les arrache de force à leurs parents au milieu d'une fête. On tire sur les indigènes comme sur des moineaux ou sur des corbeaux; on massacre les blessés; on tue les hommes pour s'emparer des femmes et parfois on suspend au cou des captives la tête de leur mari; on enchaîne ces malheureuses à quelque tronc d'arbre et on les roue de coups pour vaincre leur résistance; on émascule les hommes; on prend pour cible une femme enceinte mal cachée par les feuilles de l'arbre où elle s'était réfugiée; on surprend une tribu autour de ses feux, on tire dans le tas; puis, trouvant un enfant étendu par terre, on le jette dans les flammes, et ce fait n'est pas isolé. Parfois on tue en jouant et comme avec espièglerie : un Blanc prend une paire de pistolets dont un n'était pas chargé; il applique celui-ci près de son oreille et lâche la détente; puis il engage le Noir à en faire de même avec l'autre et a le plaisir de le voir se fracasser le crâne. Enfin, de vieux coureurs des bois déclarèrent qu'ils tiraient habituellement sur les indigènes pour nourrir leurs chiens de leur chair. »

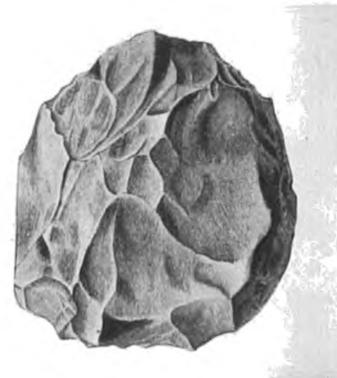
Malgré leur humeur pacifique, les Tasmaniens finirent par se révolter et firent preuve d'une grande bravoure. Ne possédant comme armes que des sagaies à pointe de bois et des casse-tête, ils se trouvaient dans un état d'infériorité qui ne pouvait laisser aucun doute sur les résultats de la lutte; ils eurent recours à la ruse. Leur nombre diminuait néanmoins avec rapidité, car le gouvernement colonial offrait une prime de 5 livres pour la capture d'un indigène adulte, et de 2 livres pour celle d'un enfant. En moyenne, on tuait neuf insulaires pour en prendre un.

En 1830, un homme de et de grande intelligence, Robinson, qui avait débuté comme simple maçon à Hobart-Town et était devenu architecte, demanda à être envoyé au milieu des tribus hostiles pour leur porter des paroles de paix et de pardon. Il parcourut toute l'île sans armes et, cinq ans plus tard, il ramenait les derniers Tasmaniens restés libres; on les déporta dans différentes îles, où ils moururent. En soixante-treize ans, la race avait disparu. Les renseignements que nous possédons sur cette race intéressante montrent que, par sa manière de vivre et par son industrie, elle présentait de grandes analogies avec les populations préhistoriques les plus primitives.

✽ Les Tasmaniens étaient de véritables Nègres, mais d'un type spécial et relativement très homogène, sauf sous le rapport de la taille. Il est assez surprenant que, dans une population aussi peu mélangée, on ait rencontré des hommes qui ne mesuraient que 1<sup>m</sup>,55, tandis que d'autres atteignaient 1<sup>m</sup>,82, et des femmes dont la stature oscillait entre 1<sup>m</sup>,30 et 1<sup>m</sup>,63. Toutefois, la majorité des individus de sexe masculin était d'une taille moyenne (1<sup>m</sup>,65 environ).

La peau, rugueuse, était noire, avec de légers reflets violacés.

Les yeux, également noirs, étaient profondément enfoncés sous des arcades sourcilières très volumineuses. Les cheveux, noirs et fortement crépus, étaient portés courts par les femmes, mais les hommes les laissaient croître, sauf sur le front. En raison de leur nature crépue, ces cheveux s'enroulaient en petites touffes, dont chacune formait, chez les sujets masculins, une mèche tordue en spirale. Tout le système pileux était d'ailleurs fort développé. Beaucoup de femmes, lorsqu'elles arrivaient à un certain âge, avaient elles-mêmes un collier de barbe qui leur encadrait la figure.



ARME TASMANIENNE EN PIERRE TAILLÉE. D'APRÈS LING ROTH.

La face, très prognathe, présentait des pommettes massives et un menton plus ou moins fuyant. Le nez, court, concave, enfoncé sous les énormes arcades sourcilières, large au niveau des narines, faisait cependant une saillie assez notable. De puissantes mâchoires portaient des incisives d'un volume exagéré. La bouche était encadrée de lèvres épaisses, qui ne se renversaient pas comme chez la plupart des Nègres africains. La lèvre supérieure attirait l'attention par sa forme : d'une longueur inusitée, elle apparaissait fortement convexe depuis la sous-cloison du nez jusqu'à la muqueuse labiale lorsqu'on regardait la tête de profil. Enfin, les oreilles étaient grandes et très écartées du crâne.

La boîte crânienne offre des particularités intéressantes. La capacité en est faible (1 200 à 1 300 centimètres cubes chez les hommes), ce qui tient surtout à la grande épaisseur des os. Allongée d'avant en arrière (dolichocéphale), elle possède des bosses pariétales coniques. Mais le caractère le plus singulier qu'elle présente est sa forme carénée. Dans sa partie médiane et supérieure, existe une sorte de bourrelet prononcé, que longe, de chaque côté, une dépression antéro-postérieure. Le crâne se renfle ensuite dans ses parties latérales, de sorte que, dans son ensemble, la voûte rappelle, jusqu'à un certain point, la quille d'un navire renversé.

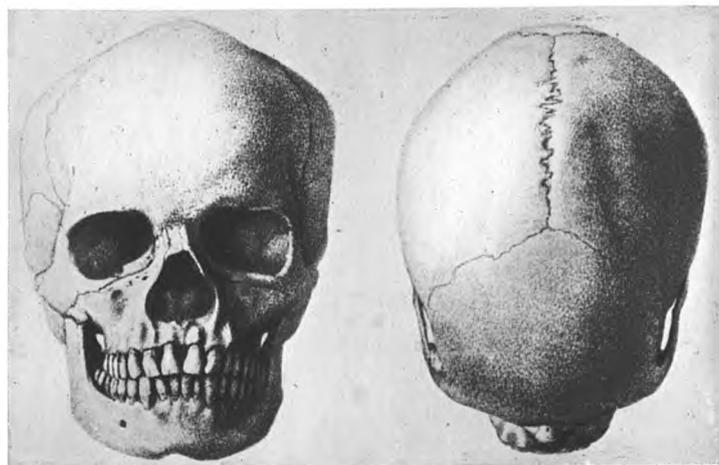
En somme, tout en se rattachant incontestablement au grand groupe des Nègres, la race tasmanienne se distingue de toutes les races noires connues par des caractères qu'on n'observe chez aucune autre et qui la séparent nettement des Australiens, avec lesquels on a voulu l'identifier.

Les Tasmaniens menaient une vie des plus primitives. Essentiellement chasseurs, ils erraient presque constamment à la poursuite de la sarigue et du kangourou, qui étaient leurs gibiers favoris. Lorsqu'ils apercevaient une sarigue cachée dans un arbre, les femmes étaient chargées de s'en emparer. Elles grimpaient au moyen d'une corde qui entourait l'arbre et soutenait leur corps; elles la faisaient monter peu à peu en lui imprimant des saccades. Pour s'abriter, les Tasmaniens se contentaient de planter en terre quelques branches sur lesquelles ils étendaient des peaux.

Chaque année, la plupart des indigènes se rendaient sur le bord de la mer pour manger des coquillages que les femmes allaient recueillir, en plongeant, au fond des eaux. Ils se livraient alors à la pêche, soit au moyen de lignes munies d'hameçons en os ou en coquilles, soit au moyen de filets rudimentaires. Pour se préserver du froid et du vent, ils construisaient des palissades et allumaient de grands feux. Parfois, ils bâtissaient même, avec des branches et du gazon, des huttes en forme de ruche.

Les œufs des grands oiseaux et surtout les produits végétaux (racines, feuilles, tiges et fruits) qui poussent spontanément dans l'île fournissaient aux Tasmaniens de précieuses ressources alimentaires. Ils faisaient entrer volontiers dans leur alimentation les champignons et, en particulier, une espèce de truffe (*Mytilletta australis*), dont le poids dépasse parfois 5 kilogrammes. La manne qui suinte du tronc des eucalyptus était, pour eux, un véritable régal. En réalité, malgré l'absence d'animaux domestiques, ils n'avaient pas trop de peine à se procurer leur nourriture. Néanmoins, il arrivait que les aliments fussent rares et, dans ce cas, les femmes devaient se contenter des restes des repas de leurs époux.

On a prétendu que les Tasmaniens ignoraient l'usage du feu avant l'arrivée des Européens; c'est une erreur. A l'aide des deux mains, ils imprimaient un rapide mouvement de rotation à un bâtonnet en bois dur reposant dans une cavité creusée dans un



FORME SPÉCIALE D'UN CRANE TASMANIEN. — D'APRÈS LING ROTH.



BUSTE DE TROUGANINA, Tasmanienne de Sullivan Cave. — Moulage.  
COLL. M. H. N.

morceau de bois sec et enflammaient ainsi des fragments de moelle. Il est vrai que, pour s'éviter la répétition fréquente de cette opération, ils avaient la coutume de transporter avec eux une torche allumée de bois résineux. Ils pouvaient donc cuire leurs aliments, ce qui ne leur demandait, d'ailleurs, pas grand travail : le gibier et le poisson étaient grillés sur les charbons; les œufs et les racines étaient cuits sous la cendre. Quelques ossements humains rencontrés, à moitié carbonisés, dans le sud de l'île, ont fait croire que les indigènes étaient cannibales; ces ossements provenaient de cadavres sommairement incinérés, certaines tribus ayant l'habitude de brûler leurs morts.

✽ A beaucoup d'égards, l'industrie des Tasmaniens était aussi primitive que celle de nos ancêtres de l'époque quaternaire. Ils savaient, il est vrai, confectionner les grossiers filets déjà mentionnés et quelques objets de vannerie, construire, parfois, les grandes huttes en forme de ruche dont il a été question, et fabriquer des canots d'écorce et des radeaux pouvant porter de cinq à dix hommes; mais leur vêtement se réduisait à des peaux de kangourou, fixées à la ceinture ou sur une épaule, et leurs instruments étaient presque tous tirés de la pierre. Leurs parures étaient également des plus primitives; elles consistaient en colliers, composés de nombreuses coquilles ou même de simples lanières de peau, auxquelles s'ajoutaient des tatouages obtenus par incision des téguments.

A part quelques pierres rondes, offrant une légère dépression sur chaque face et dont la forme paraît avoir été obtenue par frottement, tous les outils ont été fabriqués par percussion. La plupart sont de simples éclats; quelques-uns présentent de grossières retouches. Le plus répandu consiste en un petit disque, tranchant sur tout son pourtour, qui servait à maints usages : on l'utilisait pour pratiquer des entailles dans le tronc des eucalyptus afin de pouvoir y grimper avec plus d'aisance, pour travailler le bois, pour préparer les peaux et couper les cheveux des femmes. Les outils n'étaient taillés que sur une seule face et aucun n'était emmanché.

Quoique les insulaires fussent d'un caractère pacifique, les querelles entre tribus voisines étaient fréquentes; elles étaient d'ailleurs bientôt apaisées, sans grande effusion de sang. Généralement, elles étaient provoquées par les incursions des chasseurs en dehors des limites assignées à leur tribu, car chaque groupe avait son territoire rigoureusement déterminé. Dans les combats, les guerriers ne faisaient usage d'aucune arme défensive; leurs seules armes offensives consistaient en une longue lance dont la pointe était durcie au feu, en un bâton renflé à une extrémité, qui servait tantôt de massue, tantôt d'arme de jet, ou bien en un bâton, terminé en pointe aux deux bouts, qu'ils lançaient avec beaucoup d'adresse.

Les Tasmaniens n'avaient, avons-nous dit, aucun animal domestique, pas même le dingo, le chien sauvage d'Australie, dont les indigènes de la grande île voisine avaient cependant réussi à domestiquer un certain nombre.

✽ La population tasmanienne était divisée en nombreuses tribus parlant des dialectes quelquefois assez différents les uns des autres. Chaque tribu élisait son chef, qui était choisi parmi les plus valeureux. A partir de sa nomination, il était dispensé de certains travaux et ses ordres étaient fidèlement exécutés.

On a prétendu que les Tasmaniens vivaient dans un véritable

état de promiscuité, tandis que le mariage était, au contraire, parfaitement organisé et que la monogamie était la règle à laquelle étaient soumis les chefs comme les simples sujets. Ce qui a pu accréditer cette erreur, c'est une coutume assez singulière qui existait parmi les indigènes. Lorsqu'une femme perdait son mari, elle devenait la propriété de la tribu. Les hommes mariés pouvaient l'autoriser à prendre un nouvel époux, mais souvent ils la consacraient au service général du groupe, dans le but de protéger les épouses contre les entreprises des célibataires.

Les unions entre parents étaient rigoureusement prohibées, ce qui obligeait parfois les jeunes gens à prendre femme dans des tribus étrangères. Lorsque le mariage était convenu, le fiancé guettait sa future, feignait de l'assommer et l'emportait dans ses bras. Jusqu'à l'établissement des Blancs, les femmes avaient beaucoup de retenue dans leurs mœurs et, bien que le divorce fût facile, l'adultère en était rarement la cause. Si une épouse s'en rendait coupable, elle était mise à mort et son corps était déchiqueté. Quant à son complice, il avait les jambes transpercées par les sagaies des autres hommes.

La condition de la femme était assez dure, sans que cependant le mari se montrât trop despote; s'il se comportait mal à l'égard de sa conjointe, tout le clan féminin se chargeait de lui faire une réputation peu enviable. Lorsque, dans un combat, des femmes avaient été faites prisonnières, elles étaient assurées d'être respectées. Arrivées à un certain âge, les femmes acquéraient une influence considérable dans la tribu : elles décidaient de la paix et de la guerre; elles mettaient fin à un combat en élevant trois fois les mains en l'air; quand elles voyaient qu'on allait mettre à mort un vaincu, il leur suffisait d'accomplir le même geste pour lui sauver la vie.

La femme tasmanienne cessait prématurément d'être féconde et, si elle mettait au monde deux jumeaux, elle devait elle-même étrangler l'un d'eux. Si la mère succombait en couches, l'enfant était enterré vivant avec elle.

Les garçons arrivés à l'âge de la puberté étaient admis parmi les hommes, après une période d'initiation. Ils recevaient alors un talisman qu'ils conservaient toute leur vie et qui consistait en un simple fragment de cristal de roche.

✽ Les Tasmaniens, habituellement d'humeur douce, savaient, à l'occasion, déployer une grande bravoure. Les femmes étaient aussi vaillantes que les hommes. Dans leurs luttes intestines, ils ne torturaient jamais les prisonniers. Ils étaient loin d'être dépourvus d'intelligence : certains orphelins, placés dans des écoles avant l'extinction de la race, n'ont guère été inférieurs aux enfants blancs, quoiqu'ils fussent assez maltraités par leurs camarades.

Les Tasmaniens n'étaient pas artistes. Les seules manifestations d'art graphique qu'on ait rencontrées consistent en dessins représentant des oiseaux, des mammifères, des êtres humains, plus rudimentaires que les dessins les plus informes de nos ancêtres préhistoriques. C'est à peine si, parmi les figures, on peut reconnaître le kangourou. Ces dessins ont été observés dans les grandes huttes en forme de ruche dont il a été question plus haut. Les chants n'avaient rien d'harmonieux. La plupart des danses comportaient des mouvements imitant ceux du kangourou ou de l'émeu.

Les connaissances des indigènes en calcul étaient des plus restreintes. Des auteurs prétendent qu'ils n'avaient, pour compter, que deux noms de nombres (un et deux) et qu'au delà, ils employaient un mot signifiant « beaucoup ». D'autres citent, cependant, cinq nombres cardinaux, et disent même qu'en redoublant celui qui correspond à cinq, ils pouvaient exprimer le nombre dix.

Un gouverneur anglais, qui a pu se rendre compte de la mentalité de ces primitifs, leur prête de nobles instincts. La pudeur était un sentiment commun aux deux sexes et, à l'appui de cette assertion, on cite le fait que les jeunes gens couchaient dans des abris isolés et s'éloignaient de bonne heure du campement pour ne pas assister au lever des femmes. En outre, lorsque des célibataires apercevaient un groupe de femmes, ils devaient s'éloigner dans une autre direction.

✽ Nous possédons quelques renseignements sur les croyances religieuses des Tasmaniens. Ils admettaient l'existence d'êtres surnaturels, les uns bons, les autres mauvais, qui résidaient d'ordinaire dans les montagnes ou dans le creux des arbres. C'était un être malfaisant qui présidait à la nuit, et la peur qu'il leur inspirait les rendait très craintifs dès la chute du jour, surtout si les ténèbres étaient épaisses.

Ils avaient, à n'en pas douter, la notion d'une vie future. Ils pensaient que l'esprit d'un mort revenait dès qu'il entendait prononcer son nom, et comme on ignorait s'il protégerait ou persécuterait les vivants, pour ne pas s'exposer à ses maléfices, on avait toujours recours à une périphrase quand on parlait d'un défunt.

Les cadavres étaient l'objet de soins. S'il s'agissait d'un guerrier, ses compagnons s'asseyaient autour de lui et, dans la nuit qui suivait le décès, ils récitaient des incantations pour éloigner les génies maléficients. Au bout d'un an, le corps, qui avait été déposé dans le creux d'un arbre ou dans une caverne, était exhumé et incinéré, à l'exception du crâne, qui, entouré de feuilles et d'écorces, était transporté dans un abri destiné à recevoir tous les crânes de la tribu. Les parents en retiraient un petit fragment qu'ils suspendaient à leur cou dans un sachet en peau et qui, à leurs yeux, devait les préserver des maladies et leur assurer une longue existence.

Parfois, les morts étaient enterrés, à une faible profondeur, dans une position assise, et recouverts d'un petit tumulus qu'on entourait d'épines. Sur la tombe, on plantait quatre longues perches, qui se croisaient vers leur milieu. Au sommet, on accrochait des bandes et des nœuds d'écorce. Sur les sépultures des hommes, on déposait une lance pour qu'ils puissent s'en servir la nuit.

Les Tasmaniens se livraient-ils à quelques pratiques religieuses pour se rendre favorables les génies bienfaisants ou se mettre à l'abri des maléfices de ceux qui cherchaient à nuire aux humains ? Nous ne possédons guère de données à cet égard. Nous savons que le soleil, la lune, Castor et Pollux, Orion et son baudrier étaient l'objet d'un profond respect de leur part et le sujet de diverses légendes. Certaines pratiques font supposer que les indigènes considéraient ces astres comme des divinités. Ainsi, lorsque la lune était dans son plein, ils se promenaient au milieu des arbres, se formaient en cercle et feignaient de chercher quelque chose en abaissant vers le sol ou en élevant en l'air leur torche allumée.

Le lieutenant Jeffreys raconte que lorsque les hommes partaient à la chasse au phoque, les femmes récitaient une sorte de prière pour obtenir de leurs dieux qu'ils protègent les chasseurs. Ce qui fait surtout penser à quelques cérémonies magiques, ce sont les danses auxquelles il était interdit aux femmes et aux étrangers d'assister.

## D) ESQUIMAUX

Les Esquimaux sont répandus dans tout le nord de l'Amérique septentrionale, au delà du cercle polaire arctique. A l'Est, ils

occupent le Groenland, la Terre de Baffin, les rives et les îles de la baie d'Hudson et descendent même jusqu'au Labrador. A l'Ouest, dans l'Alaska et les îles Aléoutiennes, vit le groupe le plus important. On en retrouve à l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au Kamtchatka. Si on laisse de côté ceux d'Asie, on peut évaluer le nombre des Esquimaux à 35 000 environ, ainsi répartis :



FEMME ESQUIMAU DU GROENLAND. — Moulage.  
COLL. M. H. N.

Dans le Groenland.....	11 000
Dans la Terre de Baffin.....	1 300
Sur le pourtour de la baie d'Hudson et le Labrador.....	2 700
Dans l'Alaska et les îles Aléoutiennes.....	20 000
TOTAL.	35 000

Quelle est l'origine de cette race ? c'est une question très controversée. Des auteurs la considèrent comme autochtone ; d'autres, se basant sur les traditions de quelques tribus, la font venir d'Asie ; d'autres, enfin, en très petit nombre, lui attribuent une origine européenne.

Ce que nous savons, c'est que les Esquimaux ne constituent plus aujourd'hui une race homogène, et le fait s'explique aisément par des croisements dont les premiers remontent au moins au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les Scandinaves ont découvert le Groenland et n'ont pas tardé à y fonder d'importantes colonies. Au XII<sup>e</sup> siècle, les Européens possédaient, dans ce pays, près de trois cents villages, deux villes, des monastères, des églises et une cathédrale. Les Norvégiens furent suivis par des Islandais, des Irlandais, des Normands. Après plusieurs tentatives infructueuses, les Danois s'y installèrent à leur tour, en 1721. A l'Ouest, des Asiatiques suivirent l'exemple des Européens, et tous ces étrangers infiltrèrent une quantité plus ou moins considérable de leur sang dans la population esquimau. De nos jours, les Européens échan- gent leurs denrées contre les produits des chasseurs indigènes, dont l'industrie n'apparaît plus, en beaucoup de points, avec la netteté qu'elle présentait autrefois. Néanmoins, principalement lorsqu'on s'éloigne des côtes, il est facile de retrouver le type ethnique de l'Esquimau, avec ses mœurs, son industrie, ses croyances d'antan. C'est à ce type que se réfère la description qui suit.

Les Esquimaux sont des individus de petite taille, qui n'atteint que 1<sup>m</sup>,62 en moyenne au Groenland, et 1<sup>m</sup>,63 dans l'Alaska. Leur peau paraît brune, mais elle ne doit cette coloration qu'à la crasse qui la recouvre. L'homme ne se lave que rarement et, quand les femmes se nettoient, elles emploient, dans certaines contrées, leur urine à cet usage, ce qui leur communique une odeur dont le mélange avec celle de graisse et de poisson que dégagent leurs vêtements n'a rien de flatteur pour les narines d'un Européen. Une fois lavés, les Esquimaux ont la peau claire, un peu jaunâtre. Leurs cheveux sont longs, noirs et droits. Les hommes les portent flottants ou bien les rasent en ne laissant qu'une simple couronne. Les femmes les laissent croître et les relèvent en chignon sur le sommet de la tête ; dans diverses tribus, elles les nattent en mêlant à la chevelure des lanières de fourrure.

La tête des Esquimaux offre des caractères remarquables : le crâne est très long et très haut ; la face est très large. Au lieu de présenter des courbes régulières, harmonieuses, la voûte crânienne offre des contours heurtés et sa surélévation lui imprime une forme pyramidale. Le visage est non seulement très large, mais plat dans son ensemble ; seules les pommettes font une saillie assez notable pour masquer en grande partie le nez lorsqu'on regarde les individus de profil. Il est vrai que ce nez est court, relativement étroit et peu saillant. Les mâchoires sont larges, les lèvres fortes, les yeux petits et légèrement obliques ; le pavillon de l'oreille appelle l'attention par ses dimensions.



CHASSEUR ESQUIMAU DE LA BAIE D'HUDSON. — CL. J. HELLER.



PARURE DE LÈVRE DE FEMME ESQUIMAU.  
Ile Nunivak (mer de Béring). — CL. WIDE WORLD.

✿ Les vêtements des Esquimaux sont exclusivement confectionnés avec des peaux de renne, d'ours, de loup, de renard, de marmotte, comme devaient l'être ceux de nos ancêtres quaternaires. Après avoir été raclées avec des grattoirs en pierre tout à fait comparables à ceux qu'employaient les hommes de Cro-Magnon, ces peaux subissent une préparation qui leur donne une merveilleuse souplesse. Tail- lées et cousues

avec du fil tiré des tendons de la jambe du renne, elles servent à confectionner la blouse à capuchon et le pantalon des hommes, lequel pantalon va des hanches aux chevilles et s'introduit dans des bottes en cuir de renne qui montent jusqu'aux genoux, souvent même jusqu'à mi-cuisses; une bande de peau d'ours blanc en borde l'ouverture. Pour se préserver les yeux de la réverbération du soleil sur la neige, les Esquimaux font usage d'une grande visière de bois ou de lunettes en bois munies d'une simple fente horizontale.

Les pêcheurs revêtent des vêtements imperméables faits d'intestins de phoque ou de morse.

Le costume des femmes ressemble singulièrement à celui des hommes; leur robe est plus longue et plus ample que la blouse des hommes. Il en est qui sont ornées de plumes d'oiseaux, de queues de petits mammifères, de morceaux de peaux de couleurs différentes, formant parfois un décor assez gracieux. A l'ouest de la baie d'Hudson, le costume d'apparat des personnes du beau sexe est particulièrement remarquable.

Beaucoup d'Esquimaux remplacent aujourd'hui, surtout pendant l'été, les fourrures par des étoffes de laine ou de coton importées par les trafiquants.

Les Esquimaux de l'Alaska font usage de labrets en ivoire, en lignite, en jadéite, en serpentine ou en quartz, qu'ils portent aux commissures des lèvres. Il n'est pas rare de voir aux oreilles des hommes, des femmes et des enfants, des anneaux en ivoire de morse agrémentés de sculptures représentant des figurines humaines, des phoques, des oiseaux. Depuis une époque assez moderne, certaines femmes se tatouent le menton et les poignets. Les verroteries acquises des Blancs sont très appréciées des indigènes, qui en font des pendeloques, des colliers et des bracelets.

✿ En été, les Esquimaux vivent sous des tentes en peaux de phoque ou de morse; en hiver, ils habitent des huttes en partie souterraines. Elles sont construites en pierres mélangées de tourbe, parfois en blocs de neige. La toiture est supportée par une poutre verticale, sur laquelle s'appuient des solives; elle est recouverte de lattes, de branchages, de terre et d'herbes. La plupart des demeures d'hiver n'ont ni porte ni fenêtre. On y pénètre par une ouverture pratiquée au sommet, ouverture qui sert en même temps de passage à la fumée. Une hutte peut loger une seule famille; d'autres abritent jusqu'à huit familles différentes. L'intérieur en est garni de vieilles peaux, de bancs servant de lits, fréquemment de vertèbres de baleine, utilisées comme sièges, et toujours de la lampe, généralement en schiste, qui n'est autre chose qu'une sorte de grand plat oblong de peu de profondeur; on y brûle constamment, pour s'éclairer et se chauffer, de l'huile de poisson dans laquelle baigne une mèche d'herbe sèche. L'odeur qui se dégage de cette combustion jointe à celle qu'exhalent les peaux, le poisson, la viande parfois à moitié pourrie, et jusqu'aux excréments des gens et des chiens, rend épouvantable l'atmosphère de ces habitations.

La rigueur du climat ne permettant aucune culture, l'Esqui-

mau vit exclusivement de la chasse et de la pêche. Le gibier terrestre auquel il donne la chasse comprend le renne, le bœuf musqué, l'ours blanc, le renard, la marmotte, mais, depuis que les indigènes se sont procuré des fusils, ces animaux diminuent rapidement. Les morses, les phoques et le narval, sans abonder comme naguère, constituent encore une précieuse ressource pour les Esquimaux.

Pour la chasse aux grands animaux, ils emploient l'arc et surtout la lance et le harpon à détente. Ils connaissent aussi le propulseur qui leur permet de lancer leurs armes à une plus grande distance et avec plus de force. Leurs armes sont munies de pointes en défenses de narval ou de morse, souvent barbelées. Quand la pointe a pénétré dans le corps de l'animal, elle n'en ressort plus, et comme elle se détache de la hampe, à laquelle elle est reliée par une longue corde qui se déroule lorsque le gibier blessé fuit, il est facile au chasseur de suivre sa trace, et souvent de s'en emparer. Pour chasser les grands animaux marins ci-dessus énumérés et même la baleine, l'Esquimau possède deux embarcations : le *kayak*, qui ne peut porter qu'une seule personne, et l'*umiak*, qui peut porter toute une famille. L'une et l'autre de ces embarcations sont faites de peaux tendues sur une carcasse en bois ou en côtes de baleine.

Pour la pêche au saumon, à la morue et à d'autres poissons d'assez forte taille, lorsque la mer est gelée, l'homme pratique un trou dans la glace et, pour attirer les poissons à la surface, il fait descendre et monter une corde à laquelle sont suspendus plusieurs os sculptés. Dès qu'un saumon apparaît, il le harponne. D'autres fois, le pêcheur se sert d'une ligne munie d'un hameçon qui, naguère, était en pierre, en os ou en ivoire. Les Européens ont introduit des hameçons en acier dans une grande partie de la région.

Aussitôt que le chasseur s'est emparé d'un gros gibier, les assistants s'empressent de boire un peu de son sang et de manger, tout cru, un morceau de sa chair et de sa graisse. S'il s'agit d'un phoque, c'est généralement la femme du chasseur qui le dépouille et qui distribue de la graisse aux autres femmes présentes et aux enfants. Le gibier est ensuite découpé en lanières qu'on sèche pour en assurer la conservation. On procède de même pour les gros poissons. Ces aliments seront plus tard cuits dans l'eau avant d'être absorbés.

Il arrive que les Esquimaux aient à parcourir de grandes distances, soit pour se rendre sur le bord de la mer, soit pour gagner un point où des animaux terrestres ont été signalés. Ils attendent alors, à un traîneau très primitif, six, huit, dix chiens, qui font



FEMMES ESQUIMAUX DE LA BAIE D'HUDSON en costumes d'apparat.  
CL. J. HELLER.

aisément 100 kilomètres dans une journée avec une charge de 4 à 5 quintaux. Le traîneau se compose de deux morceaux de bois qui portent sur le sol et sont réunis par quelques traverses. A l'arrière, se trouve un dossier formé de deux montants et d'une planchette transversale qui sert d'appui au voyageur.

✽ Les Esquimaux ignoraient totalement l'usage des métaux, et actuellement encore ils ne les travaillent pas eux-mêmes : les instruments en métal qu'on trouve entre leurs mains leur sont fournis par les trafiquants, en échange de peaux et d'huile de poisson. Toutefois, quelques-uns arrivent à fabriquer des aiguilles en fer, en martelant des esquilles détachées d'épaves et en perçant le chas au moyen d'une pointe très fine; mais les aiguilles en os sont toujours employées le plus couramment.

Pour préparer les peaux d'animaux, coudre leurs vêtements, construire leurs tentes et leurs huttes semi-souterraines ou fabriquer leurs canots, leurs armes et leurs engins de pêche, ils se servent d'outils en pierre, en os, en ivoire, en bois de renne. Leurs instruments en pierre rappellent, d'une manière frappante, ceux dont se servaient les hommes préhistoriques d'Europe à l'époque de La Madeleine. Dans l'Est, notamment dans la Terre de Baffin et sur le pourtour de la baie d'Hudson, la roche préférée est le silex; dans l'Ouest, le schiste, qui se travaille plus facilement, est fréquemment employé. Après avoir ébauché l'objet qu'ils désirent au moyen de la percussion, les indigènes le finissent en détachant de petits éclats. Pour cela, ils se servent d'un retouchoir en os de baleine ou en bois de renne, souvent muni d'un manche, à l'aide duquel ils exercent une pression sur les bords de l'instrument qu'ils veulent obtenir. Il est rare qu'ils aient recours au polissage.

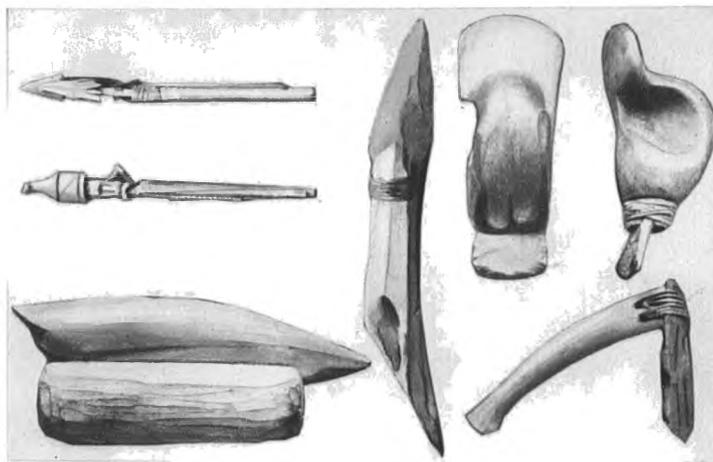
Nous avons déjà parlé de leurs armes et des pointes en os, en ivoire ou en bois de renne dont ils les munissent. Nous ajouterons que, dans la Terre de Baffin et à la baie d'Hudson, les pointes de flèches et de harpons sont le plus souvent en silex. Quant à l'arc, habituellement fait d'un bois résineux exposé à se briser, ils le renforcent au moyen de cordes qu'ils enroulent autour du bois.

De l'os, de l'ivoire et du bois de renne, les Esquimaux tirent encore divers instruments, tels que des couteaux, et des objets de parure. Ils savent faire de grossiers paniers, des plats en bois de diverses grandeurs et des récipients en écorce.

✽ Ces hommes, si arriérés à beaucoup d'égards, ont cependant le sentiment de l'art relativement très développé. De même que nos vieux ancêtres de Cro-Magnon, ils décorent, au moyen de la



PÊCHEUR ESQUIMAU DE L'ALASKA, près de son kayak. — CL. KEYSTONE.



OUTILS ESQUIMAUX : racloir, harpons, herminette.

gravure et de la sculpture, de vulgaires ustensiles de ménage aussi bien que leurs engins de chasse ou leurs embarcations. Les appliques de leurs vêtements forment souvent des dessins chatoyants, fort agréables à l'œil. Certains sacs en peau de phoque sont décorés d'appliques découpées figurant des personnages, des animaux, des embarcations. Mais ce sont surtout les objets en os et en ivoire qui sont ornés de gravures représentant des Esquimaux, des oiseaux, des mammifères et des embarcations. Les animaux sont si exactement dessinés qu'on peut reconnaître au premier coup d'œil ceux que l'artiste a voulu figurer. Actuellement, avec les outils en métal qu'ils obtiennent des Blancs, certains indigènes exécutent de véritables chefs-d'œuvre, destinés à servir de monnaie d'échange avec les étrangers; tels sont, par exemple, des anneaux d'ivoire pouvant être utilisés comme ronds de serviette et sur lesquels sont finement gravés des phoques ou d'autres animaux qui constituent le gibier habituel des chasseurs. L'influence européenne apparaît nettement dans ces sortes de dessins; mais, pour les exécuter, il faut néanmoins que leurs auteurs soient bien doués au point de vue artistique.

Les sculptures sur os ou ivoire sont également remarquables; elles représentent des figurines humaines, dont la face, large et aplatie, reproduit assez exactement les caractères de la race esquimaue, des mammifères, des oiseaux, des poissons, des embarcations. Dans le Groenland oriental, Holm a même rencontré des jouets en bois sculpté fort curieux qui rappellent assez exactement ceux que nos bazars vendent pour les enfants. Avec de petits morceaux de bois, un artiste a exécuté une chasse à l'ours comprenant plusieurs personnages armés de lances. Parmi les sculptures, il convient de signaler encore les masques en bois, employés par les *chamans* (devins) dans certaines cérémonies; ils sont souvent badigeonnés de diverses couleurs et représentent, dans beaucoup de cas, la tête de l'animal totem de la tribu (ours, loup, loutre, faucon, corbeau, etc.).

La musique comporte surtout des chants, exécutés en chœur pendant les danses, avec accompagnement de tambour. La caisse de cet instrument est recouverte de vessies de phoque ou de morse, ou bien de peau de renne non tannée; les baguettes sont fréquemment en ivoire sculpté. Les invocations aux génies, les fêtes des morts s'accompagnent toujours de chants.

✽ Le mariage ne comporte aucune formalité. Quand le jeune homme a choisi sa future, il la fait demander aux parents de la fille par deux vieilles femmes. La fiancée dénoue ses cheveux et se retire en repoussant les propositions du prétendant. Si elle persiste dans son refus, elle se coupe les cheveux et tout est rompu. Généralement, la résistance dure peu. Toutefois, si elle se prolonge et que la fille n'ait pas sacrifié sa chevelure, on se met à sa recherche et on la ramène de force.

La monogamie est la règle. On a signalé, cependant, des cas de polygamie et de polyandrie. A la baie d'Hudson, il est fréquent de voir un homme en possession de plusieurs épouses. Il existe même une bizarre coutume qui rend la polygamie obligatoire en certains cas : si un indigène a tué involontairement un homme marié, il doit épouser la veuve.

La femme doit se soumettre entièrement aux volontés de son époux. Autrefois, elle était, dit-on, d'une fidélité exemplaire; mais ses mœurs se sont notablement modifiées depuis que les Européens



HABITATION D'ESQUIMAUX construite en blocs de neige. — Cl. Rol.

ont étalé sous ses yeux des bibelots qui ont excité sa convoitise. Heureusement pour les maris, les Blancs fréquentant ces contrées désolées ne sont pas très nombreux. D'ailleurs, le divorce existe chez les Esquimaux et n'entraîne pas plus de formalités que le mariage lui-même. Quand, au bout d'un certain temps d'union, la femme n'a pas eu d'enfants, le mari quitte la tente ou la hutte, et l'épouse, qui a compris, s'empresse de se réfugier chez des parents ou chez des amis. Si la séparation se produit lorsque la femme a eu des enfants, les garçons suivent la mère et ne doivent plus revoir leur père.

La race est peu prolifique; il est très rare de rencontrer trois enfants dans un ménage. Au cap York, dans le nord-ouest du Groenland, les enfants en bas âge sont étranglés quand le père vient à mourir. La mortalité infantile n'est pas plus élevée que dans beaucoup de pays civilisés, et cependant les conditions dans lesquelles se fait l'accouchement sont des plus déplorables dans certaines tribus. Un médecin américain, le Dr C. G. Gleanes, raconte qu'au nord de l'Alaska, lorsque le moment de l'enfantement est proche, la femme doit aller toute seule dans les broussailles, sans qu'il soit même permis au mari de l'assister. Elle reste là, sans autre nourriture qu'un morceau de poisson pour « cinq sommeils », avant de pouvoir rentrer dans sa demeure. Appelé près d'une de ces malheureuses, une nuit où le thermomètre marquait 30° ou 40° F. au-dessous de zéro, le docteur trouva la femme « dehors au milieu des broussailles, dans un creux de neige de forme ovale, de 2 pieds sur 6, avec quelques branches de sapin semées sur les bords comme parements et en même temps un feu de petites branches fumant. La chambre des couches (!) avait été disposée par la femme elle-même, en éparpillant une mince couche d'herbe sèche préparée par elle à cette occasion et sur laquelle était étendue une peau de renne, sans couverture d'aucune espèce ».

La femme eut plusieurs syncopes, puis le travail s'acheva. Avec un morceau de tendon de renne dont elle s'était munie préalablement, elle lia le cordon et le coupa au moyen d'une pierre à bords denticulés. L'enfant fut lavé dans la neige et placé sous les plis de la peau de renne servant de manteau à la mère. Celle-ci, après avoir fixé à sa taille une ceinture en cuir, à laquelle étaient suspendus des morceaux d'ivoire, des boutons, des sacs de peau contenant ses objets les plus précieux, se dirigea péniblement, appuyée sur un bâton, vers une autre fosse de neige préparée auparavant. L'endroit où un enfant est né est, en effet, considéré comme impur.

La mère allaite ses enfants jusqu'à trois ou quatre ans. S'il s'agit d'un garçon, le père lui apprend d'abord à tirer de l'arc, puis à ramer et à pêcher. Lorsqu'il atteint l'âge de la puberté, l'adolescent accompagne son père à la chasse, et le jour où il tue son premier phoque est célébré par un grand festin. Les filles ne font d'abord que puiser de l'eau et jouer. Puis, on leur apprend à soigner les enfants, à faire la cuisine, à préparer les peaux, à construire les tentes et les huttes, à ramer, en un mot à faire tous les travaux pénibles dont elles resteront chargées après leur mariage.

Les Esquimaux n'ont ni gouvernement, ni police, ni tribunaux.

Chaque famille s'établit où bon lui semble; mais, cependant, plusieurs familles se groupent d'ordinaire sur un même point, de façon à former un petit village. Sauf sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, ces villages n'ont pas de chefs. D'une façon générale, le chef de famille est le maître absolu chez lui et laisse son voisin s'arranger à sa guise. Toutefois, dans les grandes huttes d'hiver contenant une quarantaine de personnes, le doyen d'âge des chasseurs ou bien le père du chasseur le plus adroit est reconnu comme chef de la communauté. Pendant l'hiver, le régime du clan se substitue donc au régime familial.

Malgré cette absence d'organisation sociale, il existe une certaine solidarité entre les membres d'un même groupement. Ainsi, au centre de chaque village s'élève une maison spacieuse: c'est la maison commune, où l'on se réunit pour les danses et les fêtes, pour discuter les questions qui intéressent l'ensemble du groupe, pour traiter les marchés avec les trafiquants. C'est également l'étuve commune où chaque semaine les hommes et les jeunes gens vont prendre un bain de vapeur. Un grand trou est creusé au centre, dans lequel on allume du feu, et, au bout d'un certain temps, la température s'élève à tel point que les hommes assis ou allongés sur des bancs ne peuvent plus y résister. Ils se frottent alors avec leur urine qu'ils gardent pour cet usage, puis ils se roulent dans la neige ou dans l'eau glacée pour retrouver leur vigueur.

Les coutumes, qui règlent les relations entre individus, sont scrupuleusement observées; elles s'appliquent à l'attribution ou au partage d'un animal chassé en commun, au prêt d'un objet dont le propriétaire n'a pas le droit d'exiger la réparation, quel que soit l'état dans lequel on le lui rende, au règlement des différends de toute nature, au châtement des coupables. Lorsqu'un homme se juge offensé, il prépare longuement une satire, puis provoque son adversaire, qui répond toujours à l'appel. Devant tous les voisins, l'offensé débite sa harangue, l'autre riposte et la controverse se prolonge. Le vainqueur est celui qui tient le plus longtemps. Quant au vaincu, il est couvert de ridicule.

L'assassin est toujours puni de mort, sans qu'il soit besoin de juges pour le condamner. Les amis de la victime se chargent d'exécuter le meurtrier, fussent-ils pour cela attendre plusieurs années. Ce n'est que dans le cas où le meurtre a été involontaire que son auteur est épargné, sous condition d'épouser la veuve, si le défunt a laissé des enfants.

✱ L'Esquimaux est loin d'être dénué d'intelligence; mais, en raison de son genre de vie et des conditions de milieu dans lesquelles il se trouve placé, ses connaissances sont forcément assez restreintes. En astronomie, elles sont plus étendues que sur les autres sujets; mais les étoiles sont l'objet de nombreuses fables: par exemple, toutes sont des hommes ou des animaux transportés au firmament. Dans les longues nuits d'hiver, le lever et le coucher de certaines étoiles servent à mesurer le temps. En comptant sur les doigts des mains et des pieds, l'indigène arrive jusqu'à vingt, mais ne dépasse pas ce chiffre; aussi n'est-il pas capable d'apprécier son âge au delà de vingt ans, ou, comme il dit, de *vingt hivers*. La position du soleil, le retour des oiseaux, la ponte de différentes espèces ornithologiques lui permettent de savoir à quelle période de l'année il se trouve.

En médecine, les Esquimaux emploient des infusions de mousses astringentes pour arrêter les hémorragies internes et les diarrhées.



DEUX TYPES DE FEMMES ESQUIMAUX du Groenland. — Coll. M. H. N.

S'il s'agit d'hémorragies externes, ils ont recours à l'urine. Les plaies et les ulcères sont pansés avec de la graisse et de la mousse. Ils maintiennent les fractures à l'aide de planchettes assujetties par des lanières de cuir.

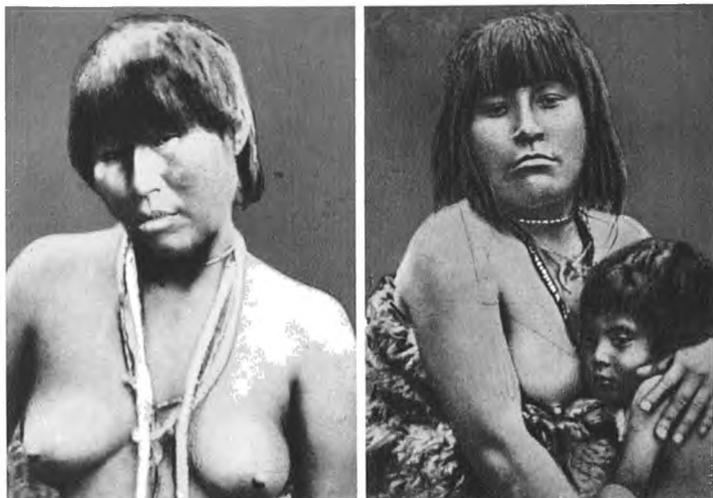
On prête aux Esquimaux un caractère pacifique, débonnaire et insouciant. Sans doute, leurs mœurs se sont adoucies au contact des trafiquants; mais jadis ils étaient en guerre constante avec leurs voisins du Sud et massacraient tous les prisonniers. Aujourd'hui encore, ils n'aiment guère les Blancs et regardent comme un honneur de voler un étranger. Leur méfiance à l'égard des commerçants qui viennent chez eux est telle que, lorsqu'ils vendent des fourrures, ils exigent un fort acompte, même s'ils ne peuvent pas les livrer immédiatement. Il est juste d'ajouter que, dans ce cas, ils sont scrupuleusement honnêtes et qu'ils viendront de loin pour livrer la marchandise au jour convenu. Il est sans exemple qu'un Esquimau ait manqué de parole vis-à-vis d'un trafiquant.

✿ Il est difficile de tirer des renseignements des Esquimaux sur leurs croyances religieuses. Néanmoins, les soins dont ils entourent les morts, dans la plupart des tribus, suffiraient à prouver qu'ils croient à la survivance d'une partie de l'individu. Les défunts sont revêtus de leurs plus beaux habits et, lorsque les cadavres ont été inhumés, on place auprès d'eux leurs armes et leurs instruments de toutes sortes, s'il s'agit d'hommes; leurs ustensiles de ménage et leurs ornements favoris, s'il s'agit de femmes. D'ailleurs, dès que le décès se produit, on a recours à diverses pratiques pour éloigner l'esprit du mort. Beaucoup de tribus croient que l'esprit se rend dans un lieu où il trouvera beaucoup à manger, ce qui est le suprême bonheur pour un Esquimau. Mais comme il peut venir rôder autour des vivants, on l'invite aux fêtes et on lui offre des aliments. Les indigènes admettent deux catégories de génies, les uns bons, les autres mauvais. Toutefois, ils ne semblent pas leur rendre de culte. Il existe bien, chez eux, des chamans, simples magiciens qui tirent des présages et sont chargés de chasser les mauvais génies et de conjurer les sortilèges des sorciers. Ces devins vendent des amulettes qui consistent en griffes d'animaux, en becs d'oiseaux, en morceaux d'os, de bois ou de pierre, mais on ne saurait les considérer comme les prêtres d'une religion.

Des missionnaires orthodoxes ont construit des églises, qui sont très fréquentées par les Esquimaux parce qu'on leur distribue des petites croix dorées qu'ils regardent comme de puissants talismans. Nelson affirme qu'il n'y a pas une douzaine d'indigènes qui comprennent — et fort mal — ce que leur enseignent les missionnaires chrétiens.

## E) FUÉGIENS

À l'extrême Sud du Nouveau Monde, dans l'archipel de Magellan ou Terre de Feu, vivent des Indiens qui, à divers égards,



FEMMES FUÉGIENNES. — Coll. M. H. N.

rappellent les Esquimaux de l'extrême Nord et, comme eux, mènent une existence très primitive. On désigne collectivement ces Indiens sous le nom de Fuégiens, quoique, en réalité, ils se divisent en deux groupes distincts : à l'Est et à l'intérieur des terres, habitent les Onas; à l'Ouest et sur les côtes, vivent les Yaghans et les Alakaloufs. Les uns et les autres sont en voie de disparition. Les Onas ne comptent plus que trois cents représentants environ et les Alakaloufs sont réduits aujourd'hui à une centaine d'individus. Quant aux Yaghans, dont le nombre s'élevait à peu près à un millier en 1884, ils n'existent plus, à l'heure actuelle, comme tribu libre. Des épidémies les ont décimés à tel point que les quarante-dix survivants ont été réunis dans deux stations de missionnaires, où ils ont perdu presque tout intérêt ethnique. Ils parlent anglais, sont habillés à l'européenne et sont employés à divers travaux par les colons. Nous serons donc très brefs sur les Fuégiens, qui ne tiennent qu'une place bien minime dans l'Humanité.

Les Onas se différencient nettement des Yaghans et des Alakaloufs par leurs caractères physiques. Tandis que les deux dernières tribus sont de petite taille (1<sup>m</sup>,58 en moyenne), les Onas sont de haute stature, comme les Patagons, dont il sera question plus loin et auxquels on les rattache : les hommes dépassent en moyenne 1<sup>m</sup>,73 et on en a mesuré qui atteignaient 1<sup>m</sup>,83. Le maximum obtenu chez les femmes s'élève à 1<sup>m</sup>,72. Ils ont la peau légèrement brune et leurs yeux ne sont pas obliques; les Yaghans et les Alakaloufs ont la peau d'un brun rougeâtre assez



BAIE WILKY DANS L'ÎLE DAWSON (Terre de Feu). — Expédition Pertuiset. Coll. M. H. N.



FUÉGIEN DU CAP HORN préparant un arc. — COLL. M. H. N.

clair et leurs yeux sont quelque peu obliques. Par les autres caractères, les trois groupes se ressemblent et rappellent, dans une certaine mesure, les Esquimaux : crâne assez allongé et très haut, face sans prognathisme, avec pommettes saillantes, nez un peu déprimé, yeux foncés, cheveux noirs, droits et abondants.

Les Onas se distinguent de leurs voisins par quelques particularités de leur genre de vie : au lieu d'être adroits pêcheurs, ils tirent principalement leurs ressources alimentaires de la chasse et ne possèdent pas les embarcations en écorce des Yaghans et des Alakaloufs. L'arme dont ils se servent volontiers est l'arc, avec lequel ils lancent des flèches munies de pointes en silex tout à fait semblables à celles de nos ancêtres de l'époque néolithique. Cette arme n'est pas inconnue des autres Fuégiens, qui préfèrent

néanmoins les harpons en os barbelés, analogues à ceux des Esquimaux, pour la chasse aux animaux marins. La fronde est employée par tous les indigènes de la Terre de Feu, qui ignoraient totalement les métaux jusqu'à leur récent contact avec les Européens.

Le costume est des plus simples. Lorsque la température est clémente, le Fuégien va complètement nu, sans le moindre pagne. Quand le temps se refroidit, le vêtement se compose uniquement de peaux de guanaco ou de loutre. Les parures sont peu recherchées et consistent simplement en colliers de coquilles ou de fragments d'os d'oiseaux, en bracelets faits de lanières de peau et en peintures linéaires sur la face et parfois, pour les fêtes, en lignes peintes sur le thorax.

L'habitation est aussi primitive que le costume. Généralement, elle n'est qu'une simple hutte en forme de cône, composée de troncs d'arbres qui se réunissent au sommet; les interstices sont bouchés avec des feuillages et des herbes. Dans une hutte de 4 à 5 mètres de diamètre s'entassaient parfois quarante à cinquante personnes.

Il n'existe ni chefs ni tribunaux; les crimes et les délits sont punis par la collectivité conformément aux coutumes. En revanche, la famille est constituée sur des bases solides, bien que le mariage ne s'accompagne d'aucune cérémonie. Deux jeunes gens qui se plaisent s'unissent et le ménage vit presque toujours en bonne intelligence. Il est vrai que les garçons et les filles, arrivés à l'âge de la puberté, sont soumis à une initiation plus ou moins prolongée, durant laquelle on les initie à leurs devoirs et on leur inculque des principes qui feraient souvent honneur à des civilisés. Si, malgré tout, la femme se rend coupable d'adultère, elle est punie de coups qui n'entraînent pas la mort.

Les Fuégiens aiment beaucoup leurs enfants et même ceux des autres. Si une mère meurt avant le sevrage de son rejeton, le bambin trouve immédiatement une nourrice qui lui donnera le sein, parfois pendant plusieurs années. Cependant, l'enfant qui vient au monde estropié est mis à mort. Il en est de même de la dernière fillette qui naît dans une famille qui ne compte que des filles.

Les insulaires du détroit de Magellan, contrairement aux Esquimaux, ne sont nullement artistes; ils ne possèdent aucun instrument de musique. Leurs danses sont rythmées par des chants. En dehors de la danse, ils ont une véritable passion pour la lutte.

Quoiqu'ils craignent des êtres invisibles, on n'a jamais constaté chez ces Indiens de manifestation d'un culte quelconque, et le Dr Hyades déclare qu'il n'a pas observé non plus, chez eux, de signes manifestes de la croyance à une vie future.



FUÉGIENNES DU CAP HORN avec peintures faciales. — COLL. M. H. N.



LES NÈGRES D'AFRIQUE. INDIGÈNES DU SOUAZILAND (Afrique australe) EXÉCUTANT UNE DANSE GUERRIÈRE. — Cl. Rol.

# LES RACES D'AFRIQUE

## A) NÈGRES

### GÉNÉRALITÉS

**E**N dehors des Pygmées (Négritos, Veddahs, Négrilles et Boschimans), des Australiens et des Tasmaniens, dont il a été question dans le chapitre précédent, il existe à l'heure actuelle deux grands groupes de Nègres, l'un qui vit en Afrique, l'autre qui est répandu dans une partie de l'Océanie. L'Amérique compte aujourd'hui de petits îlots de populations noires, plus ou moins métissées parfois, disséminées au milieu des Indiens et des Blancs, qui descendent des esclaves amenés jadis par les Européens. Il semble qu'avant les voyages de Christophe Colomb, quelques Nègres vivaient déjà dans le Nouveau Monde.

En Afrique, l'aire occupée par les Nègres s'étend du sud du Sahara, c'est-à-dire du 17<sup>e</sup> degré environ de latitude septentrionale, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Toutefois, dans l'Est, un autre élément s'avance jusque dans le voisinage de l'équateur : c'est l'élément éthiopien, qu'il ne faut pas confondre, comme on le faisait naguère, avec l'élément nigritique.

Dans l'immense étendue de son territoire, le groupe noir africain est loin de présenter un type uniforme. Le nombre des variétés qui ont été signalées est si considérable qu'il est impossible de les passer toutes en revue dans un ouvrage comme celui-ci. Néanmoins, il existe certains caractères qui se rencontrent dans l'ensemble des Nègres d'Afrique.

La taille ne rentre pas dans la catégorie de ces caractères. En laissant de côté les Négrilles et les Boschimans qui, comme nous l'avons vu, sont d'une stature très réduite, il est des populations

d'une taille moyenne, tandis que d'autres sont d'une stature très élevée.

La coloration de la peau est un peu plus typique, bien qu'elle varie du brun jaunâtre au noir le plus intense, en passant par le rouge acajou. Ce que la peau offre de particulier, c'est son aspect luisant, huileux, dû à une abondante sécrétion de l'humeur sébacée, qui communique à l'individu l'odeur spéciale de la race.

Sauf dans des contrées malsaines telles que l'estuaire du Gabon, les Nègres sont d'une constitution robuste. Leur tronc, large, bien développé en haut, s'amincit vers le bassin, qui est à la fois haut et étroit. Les membres supérieurs participent du beau développement de la portion supérieure du torse, mais les membres inférieurs, surtout les jambes, sont plutôt grêles; les mollets sont peu saillants. Les mains sont remarquables par leur longueur, due en grande partie à l'allongement des doigts. Les pieds sont plats et longs; le talon fait souvent une forte saillie en arrière; mais ce caractère n'est pas aussi général qu'on le pense.

La chevelure et la face sont très caractéristiques. Chez les Nègres d'Afrique, on ne rencontre pas les cheveux à peu près droits ou simplement frisés qu'on observe chez les Australiens; ils sont toujours noirs et crépus, à tel point que, parfois, ils s'enroulent en petites touffes à leur sortie du cuir chevelu. Les hommes ont habituellement la barbe rare. Le crâne, dans la grande majorité des cas, est long et étroit (dolichocéphale). On répète volontiers que le front est fuyant, ce qui n'est pas absolument exact. Chez l'homme, la fuite du front est fréquente, mais, chez la femme, il est plutôt de règle que les bosses frontales soient bien dessinées et saillantes, ce qui lui donne un certain aspect infantile.



TYPE NÈGRE (porteur du Loango). — Mission Cottés. COLL. M. H. N.



TYPE ÉTHIOPIEN (chasseur abyssin). COLL. M. H. N.

La face est toujours projetée en avant d'une façon plus ou moins notable, et, dans certaines populations, le prognathisme est tellement accusé que le bas du visage forme une sorte de museau. La projection en avant des maxillaires est encore accentuée par des lèvres volumineuses, violacées, qui se renversent, la supérieure vers le haut et l'inférieure vers le bas. Les yeux sont foncés et horizontaux, avec la sclérotique fréquemment injectée de sang. Le nez est large et épaté; dans divers groupes, sa largeur dépasse sa longueur. La dentition est rarement mauvaise, le Nègre ayant la coutume de se frotter les dents à tout instant avec un bâtonnet de bois tendre pour en enlever les débris d'aliments et le tartre qui tendrait à s'y déposer. Contrairement à l'opinion courante, l'oreille est petite et bien ourlée.

La puberté est beaucoup plus précoce dans l'Afrique noire que chez nous, ce qui est dû, en grande partie, au climat. La Négrresse est nubile à un âge si peu avancé qu'on en cite qui étaient mères à huit ans. Lorsqu'elle est jeune, elle a des seins fermes, présentant assez souvent, en arrière du mamelon, une sorte d'étranglement qui imprime à l'ensemble la forme d'une gourde. Quand elle a eu plusieurs enfants, ses mamelles s'allongent démesurément et lui permettent alors d'allaiter sa progéniture par-dessus son épaule, si elle porte l'enfant dans le dos.

⌘ La classification des Nègres d'Afrique est actuellement des plus difficiles, d'abord en raison de l'insuffisance de nos connaissances sur les caractères d'un très grand nombre d'entre eux, et, en second lieu, par suite des nombreux mélanges qui se sont opérés entre les populations noires. Quelques faits, dont les plus anciens ne remontent qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, suffisent à donner une idée



TYPE NÈGRE, DE PROFIL (N'Dzem du Cameroun). — Mission Cottés. COLL. M. H. N.

de l'amalgame de races qui s'est produit autrefois et s'est continué jusqu'à notre époque.

Un chef jaga, Zimbo, parti d'une contrée qu'on place au nord du Congo, s'est dirigé vers le Sud et vers l'Est à la tête de ses sujets, massacrant tous ceux qui lui résistaient et incorporant dans son armée, qui devint formidable, ceux qui se joignaient à lui. Il envoya ses lieutenants jusqu'au Zambèze d'une part, jusqu'aux confins de l'Abysinie, d'autre part. Lui-même se dirigea vers le Cap. Quand il mourut, il avait bouleversé tout le centre de l'Afrique, brassé, pour ainsi dire, les races les plus diverses et mélangé, dans ses propres troupes, des éléments ethniques fort variés.

Dans le Sud-Est, un Cafre, Chaka, suivit l'exemple de Zimbo, et ses campagnes eurent le même résultat que celles du chef jaga. Ces guerres produisaient par contre-coup un effet analogue : les populations fuyaient devant les dévastateurs et allaient mêler leur sang à celui d'autres populations. On évalue à 50 000 le nombre des Mantatis qui quittèrent leur pays.

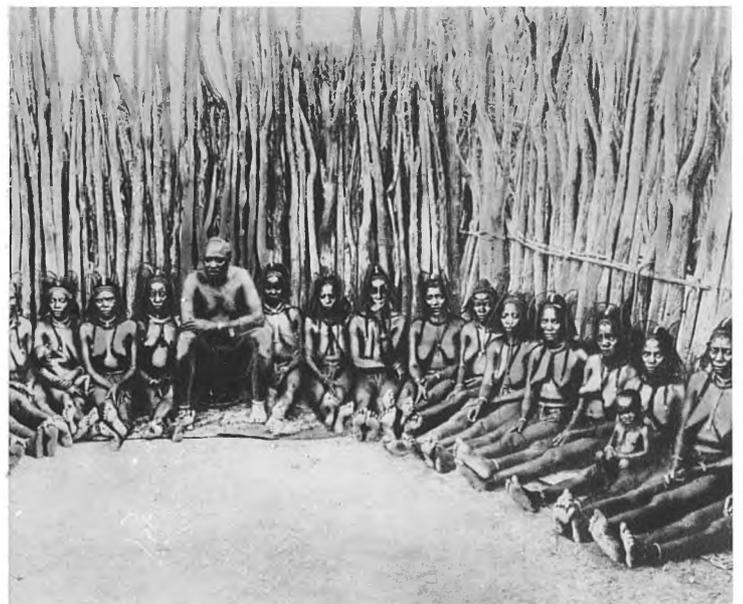
L'empire haoussa — l'empire de Samory, que nous avons fini par renverser en 1898 — groupait également des races hétérogènes. Les Achantis, attaqués et obligés de fuir lors de l'introduction de l'islamisme, se sont croisés avec les populations chez lesquelles ils avaient dû se réfugier. Sur la côte orientale, les Arabes fondèrent des établissements et infusèrent de leur sang jusqu'à la baie de Sofala. Les Foulbé, venus du Nord-Est, sont répandus à l'heure actuelle dans presque toute la Sénégambie et se croisent avec les populations locales.

Comment se reconnaître au milieu de tous ces mélanges? Certains savants ont proposé de résoudre le problème en tenant compte de la linguistique, qui est un caractère beaucoup

trop fugace pour qu'on base sur lui une classification anthropologique. Nous avons déjà dit que des populations, dans l'espace de quelques siècles, ont complètement oublié la langue de leurs ancêtres sans que leur type se soit néanmoins modifié. En Afrique, les linguistes ont établi un groupe bantou qui embrasse les populations échelonnées depuis le Cameroun jusqu'au sud du continent, à l'exception des Boschimans, des Hottentots, des Koranas et des Namaquas. Or, dans cette vaste zone, on rencontre des éléments ethniques fort différents les uns des autres.

En présence de ces difficultés, que nous estimons encore insolubles, nous nous bornerons à établir des divisions géographiques qui n'auront d'ailleurs rien d'absolu. En partant du Sud, nous trouverons les groupes suivants :

GROUPE MÉRIDIONAL	Boschimans (déjà décrits). Hottentots, Griquas, Bastards, Damaras, Ovambos. Koranas. Namaquas. Cafres.	GROUPE SUD-ORIENTAL	Macouas, Ouanyamouézis, Souahilis, Malgaches, etc.
		GROUPE CONGOLAIS	Angolais. Congolais. Gabonais. Négrilles (déjà décrits), etc.
GROUPE GUINÉEN	Bénins. Dahoméens. Achantis. Malinkés. Krous. Etc.	GROUPE SÉNÉGAMBIEN	Ouolofs. Sérères. Leybous. Bambaras. Bobos. Toucouleurs, etc.



PETIT CHEF OVAMBO ET SES FEMMES. — CL. RAP.

GROUPE  
 SOUDANAIS } Tombos.  
 Mossis.  
 Haoussas.  
 Sonrhâi.  
 Bournouans.  
 Kanembous, etc.

GROUPE  
 NILOTIQUE } Niams-Niams.  
 Mombouttous.  
 Chillouks.  
 Nouers.  
 Dinkas.  
 Etc.

## CHAPITRE VI

# GROUPE MÉRIDIONAL

A part les Boschimans, qui représentent un type ethnique très particulier, les autres populations de ce groupe semblent bien appartenir à une même race — la race hottentote —, dont diverses fractions ont subi, parfois dans une proportion notable, l'influence d'éléments étrangers. Tel est le cas des Koranas (aussi appelés Koras ou Koraquas par différents auteurs), qui abandonnent peu à peu leur langue et la remplacent par le hollandais. S'ils ont bénéficié à certains points de vue de leur contact avec les Blancs, leur caractère n'y a rien gagné. Ils sont restés doux, mais ils sont devenus indolents et montrent un fâcheux penchant pour le vol et l'alcoolisme.

Il en est de même des Griquas, plus métissés encore que les Koranas, car à leur sang hottentot est venu se mélanger du sang des Boschimans, des Boers (colons hollandais) et des Anglais. Réfugiés entre le fleuve Orange et la rivière Vaal, dans une contrée où les lois anglaises n'étaient pas appliquées, ils ont vu venir à eux une foule de Blancs qui redoutaient d'avoir maille à partir avec des juges européens. Avec les étrangers, la population actuelle du Griqualand dépasse 230 000 individus, dont la plupart ne brillent pas plus par la pureté des mœurs que par celle des caractères physiques.

Les Bastards portent un nom qui n'a rien d'infamant dans l'Afrique australe. Ils sont issus du croisement de Blancs et de Hottentots, et c'est pour cette raison qu'on leur applique un qualificatif rappelant simplement leur origine métisse.

Quant aux Damaras, qui s'appellent eux-mêmes Ovas-Hereros, ils ne présentent pas non plus un type homogène. D'après les voyageurs, la plupart d'entre eux se rapprochent des Zoulous par leur grande taille et la régularité de leurs traits. Ils se rasant la tête, à l'exception d'une mèche qu'ils conservent au sommet et d'une couronne de cheveux qui contourne le crâne au-dessus des oreilles.

Leur costume, tout en peau, est très remarquable. Les hommes portent une espèce de jupe en courroies garnies de nœuds diversément disposés qui représentent la généalogie du porteur. Le costume des femmes est orné de rondelles de fer et de coquilles



CHEF HERERO. — Cl. Rap.

d'œufs d'autruche. Il se complète par un casque, avec trois morceaux de cuivre qui se dressent comme les oreilles d'un âne.

Les Ovas-Hereros cultivent un peu de tabac; mais ce sont avant tout des pasteurs et des chasseurs. Leur nourriture se compose d'un peu de viande de leurs bestiaux, de lait et principalement des produits de leur chasse, de fruits et de racines de végétaux sauvages. Quoique ayant à leur tête un chef, qualifié communément de roi, ils vivent sous un régime communiste : le sol et le bétail sont la propriété commune de tous les individus.

On ne leur attribuait pas d'idées religieuses, mais on a reconnu qu'ils avaient le culte des ancêtres et que la fille du roi était chargée d'entretenir le feu autour de l'arbre consacré aux aïeux.

Les Ovambos agriculteurs, qui vivent au nord des Damaras, paraissent avoir du sang d'Hereros, de Boschimans, d'Anglais et de Cafres.

Ce n'est pas chez ces populations métisses qu'on peut retrouver les véritables caractères de la race hottentote. En revanche, les Namaquas ou Namakouas paraissent la fraction de la race qui en a le mieux conservé le type. Ils se divisent en Grands Namaquas, au nord du fleuve Orange, et en Petits Namaquas, au sud du même fleuve. Les premiers sont au nombre de 20 000 à 30 000; les seconds, au nombre d'environ 3 000 seulement. C'est à eux et aux Hottentots proprement dits que s'applique la description qui suit.

**I. HOTTENTOTS PROPREMENT DITS ET NAMAQUAS.** — En 1652, lorsque les Hollandais fondèrent la colonie du Cap, ils trouvèrent la côte et les plaines fertiles occupées par une population qui se donnait le nom de Khoi-Khoi, ce qui signifie, dans sa langue, « Hommes-Hommes », autrement dit « Hommes par excellence ». De ce nom, certains auteurs ont fait le mot *Quaqua*. Ce sont les Hollandais qui ont appelé « Hottentots » les Nègres avec lesquels ils ont été en contact dès leur arrivée, et cette appellation leur est restée.

Les Hottentots n'étaient pas les premiers occupants du sol; ils avaient été précédés par les Khuai, qu'ils refoulèrent dans les contrées arides de l'intérieur. A ces Khuai, les colons donnèrent le nom de *Bosjesmans*, dont nous avons fait le mot *Boschimans*, et les Anglais le mot *Bushmen*, appellations qui signifient toutes « Hommes de la brousse ».

Hottentots et Boschimans sont donc deux populations d'origine différente, et cependant des savants considèrent qu'ils appartiennent à la même race; c'est là une opinion que nous ne saurions accepter. Les seuls arguments invoqués en faveur de cette unité consistent dans la coloration de la peau et dans l'existence, dans la langue de ces deux populations, de sons claquants que les linguistes appellent des *kliks*.

L'argument linguistique n'a ici qu'une valeur bien minime, car des *kliks* existent dans la langue d'autres groupes qu'aucun anthropologiste ne songe à rattacher ni aux Hottentots ni aux Boschimans, par exemple chez les Betchouanas. On en a même signalé chez des Nègres des montagnes de l'Abyssinie. Au surplus, un son ne constitue pas la langue, et le peu qu'on connaît de celle des Boschimans a fait dire à un auteur qu'elle diffère de la langue des Hottentots autant que l'anglais diffère du sanscrit.

La couleur de la peau ne paraît pas avoir, dans le cas présent, l'importance qu'on a voulu lui attribuer. Elle est d'un jaune sale chez les Boschimans et, chez les Hottentots, elle est sensiblement moins foncée que chez les autres Nègres de la région, tout en présentant un ton plus sombre que chez les Khoi-Khoi. Il faut tenir compte des nombreux croisements qui se sont opérés entre ceux-ci et les misérables tribus du désert de Kalahari, voire avec des Européens, croisements qui n'ont pu avoir pour résultat que d'éclaircir le teint des Hottentots.



HOTTENTOT DE 34 ANS.

Presque tous les caractères physiques séparent radicalement les deux races. Le Hottentot est d'une taille légèrement supérieure à la moyenne (1<sup>m</sup>,66). Son crâne est très étroit, très allongé, très développé verticalement. Sa face, losangique et non carrée, s'allonge en même temps que sa largeur diminue, et se projette considérablement en avant. Le nez, remarquable par l'épaisseur de ses ailes, est large, épaté, sans exagération, toutefois. La bouche, largement fendue, est bordée de lèvres volumineuses et renversées. Le système pileux est peu développé sur le corps, la barbe est rare; en revanche, la chevelure, très crépue, est abondante. Les oreilles ne présentent pas l'écartement de la tête et la forme particulière de celles des Boschimans; elles ressemblent à celles des Européens.

En somme, les Hottentots sont des Nègres très caractérisés qui se distinguent de tous leurs voisins.

Bien que le pays qu'ils habitent se prête à la culture, les Hottentots ne cultivent qu'un peu de tabac et un peu de chanvre, qu'ils mélangent volontiers au tabac dans la pipe qu'ils ont presque constamment à la bouche. Essentiellement pasteurs, ils élèvent une grande quantité de bœufs, de moutons et de chèvres. L'état pastoral implique nécessairement une vie nomade, mais la fertilité du sol dans les plaines où pâturent leurs bestiaux permet aux Hottentots de faire des séjours assez prolongés sur le même point. Aussi se construisent-ils des huttes, ou *kraäl*, composées de matériaux légers et facilement démontables, ce qui leur permet de les transporter avec eux lorsqu'ils vont camper ailleurs. On prétend que, jadis, certaines de ces demeures avaient de telles dimensions qu'elles pouvaient abriter cinq cents personnes.

Malgré l'abondance de leurs troupeaux, les Hottentots n'aiment pas sacrifier leurs bestiaux pour s'en nourrir. Ils demandent à leurs vaches, à leurs brebis et à leurs chèvres de leur fournir le lait qui entre pour une large part dans leur alimentation. Les bœufs servent également de bêtes de somme et de montures. Un bâtonnet qu'on leur passe dans les narines, lorsque ces animaux sont jeunes, permet d'y adapter une corde qui est utilisée comme guides.

Le Hottentot ne dédaigne pas néanmoins la viande, mais il s'en procure assez aisément au moyen de la chasse, car le gibier ne manque pas et le chasseur possède des armes qu'il manie avec beaucoup d'habileté. Ces armes consistent en sagaies et en flèches



JEUNE FILLE HOTTENTOTE vêtue à l'européenne. — CL. RAP.

munies de pointes en fer que l'homme lance à une notable distance avec son arc. Toutes les flèches employées à la chasse sont empoisonnées.

En dehors de la construction de leurs cases et de la fabrication de leurs armes, les Hottentots exercent différentes industries. Ils savent préparer les peaux de bœuf ou de mouton qu'ils emploient pour leur vêtement. Ce vêtement est peu compliqué: il comprend, pour les deux sexes, une peau jetée sur les épaules; les femmes y ajoutent une seconde peau attachée à la taille dont elles ramènent les deux bouts en avant, de façon à former une sorte de jupon. Parfois les hommes fixent à la ceinture une peau, ou plutôt un morceau de peau qu'ils laissent retomber en avant, et un autre morceau qui pend en arrière. Les objets de parure employés par le beau sexe consistent en colliers et en ceintures de verroteries d'importation européenne, en bracelets, en anneaux de jambe et en grands anneaux d'oreilles en métal, fabriqués dans le pays. Comme

presque tous les Nègres africains, les Hottentots savent, en effet, travailler le fer et le cuivre.

On est un peu surpris de rencontrer des poteries assez nombreuses chez un peuple nomade, les ustensiles en terre étant exposés à se briser dans les déplacements. En réalité, pour la raison indiquée plus haut, les changements de campement sont moins fréquents que chez beaucoup d'autres populations pastorales.

Outre les armes offensives déjà mentionnées, les Hottentots font usage d'une arme défensive: c'est un bouclier en peau de bœuf tendue sur une armature en bois, qui ressemble au bouclier des Cafres, auxquels ils l'ont sans doute emprunté.

Bien que la polygamie soit très répandue, il est rare qu'un homme ait plus de deux femmes. L'homme se contente de chasser et de garder les bestiaux; tous les autres travaux incombent au beau sexe. Toutefois, la condition de la femme n'est pas trop dure; elle est loin d'être l'esclave du mari, comme on l'a cru. En public, celui-ci commande et doit être obéi; « mais à la maison, au dire de M. Hahn, les rôles sont intervertis. Ici, la femme (*taras*) règne en maîtresse absolue. Le mari ne peut sans sa permission prendre une bouchée de viande ou boire une goutte de lait. S'il s'avise d'enfreindre la loi, les voisines le mettent à l'amende en lui prenant un certain nombre de brebis et de vaches qui vont grossir la propriété personnelle de l'épouse. Bien plus, à la mort d'un chef dont le fils est encore en bas âge, il arrive souvent que sa femme hérite du pouvoir et devient *gautâs*, mot que l'auteur traduit par « reine de la tribu ». Quelques-unes de ces femmes-chefs ont laissé des noms honorés dans les traditions indigènes.

« La fille aînée a aussi de grands privilèges. Elle est seule chargée de traire les vaches, et c'est à elle qu'on s'adresse pour obtenir un peu de lait... » (De Quatrefoies.)

Ce n'est pas seulement le chef de la famille qui est parfois pris à partie par les femmes; les chefs de tribus eux-mêmes sont en butte aux vexations des épouses, s'ils sont impopulaires dans le clan féminin. Ils ne tardent pas à entendre des chants qui les traitent sans le moindre ménagement et qui sont l'œuvre des mécontentes.

Les Hottentots sont divisés en tribus; chacune d'elles obéit à un chef suprême, pourvu de pouvoirs militaires, et à un chef civil. Viennent ensuite le sorcier-médecin et le *surri*, qui est une sorte de prêtre. Cette organisation sociale est imposée à la population par son instinct belliqueux. A chaque instant, ces pasteurs se livrent à des razzias de bestiaux chez leurs voisins qui, naturellement, cherchent à prendre leur revanche, d'où des luttes fréquentes.

Bien que la plupart des Hottentots aient perdu toute individualité ethnique, que beaucoup d'entre eux s'habillent à l'européenne, parlent anglais ou hollandais et vivent comme les colons, on retrouve chez eux des coutumes qui sont un héritage ancestral.



HOTTENTOTS FUMANT LA PIPE. — CL. DELIUS.

S'ils ont emprunté aux Blancs ou à des Nègres plus avancés qu'eux-mêmes un système décimal, qu'on est tout surpris de rencontrer chez eux, c'est certainement à l'hérédité qu'ils doivent leur caractère satirique et certaines coutumes qui en résultent, notamment celle des duels. Lorsqu'un individu se juge offensé par une satire, il va trouver son adversaire, qu'il provoque en lui présentant sa main pleine de poussière. Le combat est accepté si l'offenseur fait tomber la poussière à terre. Le duel se déroule à coups de pied, à coups de bâton, ou même à la sagaie, chaque adversaire tâchant de parer les coups avec le bouclier.

A la naissance d'un enfant, on allume du feu dans la hutte, en observant certains rites, et ce feu ne doit pas s'éteindre avant la chute du cordon ombilical. Le nouveau-né reçoit le nom de la mère, s'il est du sexe masculin; celui du père, s'il s'agit d'une fille. La circoncision est d'un usage constant pour les garçons, qui ne sont admis parmi les hommes qu'après une cérémonie d'initiation.

Quand un parent âgé ne pouvait plus subvenir à ses besoins, on l'enfermait dans une cabane où on le laissait mourir de faim. On procédait de même à l'égard des personnes soupçonnées de sorcellerie.

Les Hottentots n'ont ni temples ni idoles, mais ils croient à des génies, les uns bienveillants, les autres malveillants. Dans la première catégorie, se classent d'abord *Tsûigoa*, qu'on invoque fréquemment, puis le *grand-père*, qui s'incarne parfois dans le corps d'un homme ou d'un taureau; le génie des eaux, grand homme rouge à cheveux blancs; enfin, la lune et diverses constellations. Le dieu du mal est *Gaunab*. Il a comme ministres les sorciers, qui ont le privilège de pouvoir manier sans crainte les serpents les plus venimeux. Ses sujets sont les vieillards qu'on laisse mourir de faim et tous ceux qui, ayant été privés de sépulture, ont eu leur corps dévoré par les hyènes et les corbeaux. On invoque les ancêtres et on leur fait des offrandes, comme on en fait aux divinités elles-mêmes. Il est à remarquer qu'il n'y a pas de culte public et qu'en réalité le rôle du *surri* est plutôt celui d'un maître de cérémonie que celui d'un prêtre à proprement parler. Il n'intervient pas auprès des divinités et ne joue un rôle important que dans certains cas, par exemple à l'occasion du mariage ou du passage des jeunes gens dans les rangs des hommes.

Certes, les mœurs des Hottentots se sont bien modifiées au contact des Blancs, mais on peut dire que, si les missionnaires chrétiens ont fait des adeptes parmi eux, ils n'ont guère réussi à extirper les vieilles superstitions de la masse de la population.

II. CAFRES. — Le nom de Cafres, adopté par les ethnographes pour désigner un ensemble de populations de l'Afrique australe, dérive du mot *kafir* (infidèles), que les Arabes appliquent aux peuples qui n'ont pas embrassé l'islamisme. Cette appellation n'a donc aucun sens anthropologique. Cependant, malgré les variantes que présente le groupe sous le rapport des caractères physiques — variantes qui résultent de croisements avec des populations d'un autre type —, il semble qu'il offre un certain nombre de traits communs. Tous les Cafres parlent des langues appartenant à la famille bantoue, ce qui n'est pas un argument de grande valeur, comme nous l'avons dit. Tous présentent des similitudes de mœurs, de genre de vie, d'industrie, ce qui n'est pas surprenant, puisque la plupart se trouvent placés dans des conditions assez analogues et qu'en outre, ils ont eu de nombreux contacts les uns avec les autres.

Les Cafres occupent un vaste territoire qui s'étend de la partie orientale de la colonie du Cap jusqu'au Zambèze, et de l'océan Indien à la région orientale du désert de Kalahari où vit toute une fraction, celle des Betchouanas. Le Transvaal et l'Orange forment actuellement une enclave européenne dans la zone cafre. Certains auteurs y englobent même des tribus établies à la fois sur la rive septentrionale et sur la rive méridionale du Zambèze, telles que les Barotsé, et des populations du Sud-Ouest, par exemple les Damaras ou Ovas-Hereros et les Ovambos que nous avons déjà cités. S'il en est ainsi, il faut admettre que toute l'extrémité méridionale de l'Afrique, à l'exception du pays boschiman, a été le domaine d'un même peuple jusqu'à l'arrivée des Hottentots.

Nous ne savons rien du passé lointain des Cafres; nos connaissances sur leur histoire ne nous reportent pas au delà des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque que le fameux chef zoulou, Chaka, entreprit de se créer un vaste empire. En 1817, il réussit à chasser vers l'Ouest une fraction du même groupe, les Matabélés, qui ne reconnaissaient pas son autorité; 20 000 d'en-



FEMMES CAFRES DE TYPE ÉLEVÉ, écrasant le maïs. — CL. FORBIN.



CAFRE DE L'EST (Zoulou). — Cl. Rap.

tre eux se retirèrent sur une des branches mères du fleuve Limpopo. Mais là, ils se heurtèrent aux colons hollandais, les Boers, qui les battirent et les obligèrent à fuir vers le Nord. Ils gagnèrent le haut Zambèze, revinrent sur leurs pas, battirent à leur tour les Bakalakas et s'établirent dans le pays des Machonas, qu'ils refoulèrent vers le Nord-Est. C'est à l'ouest de la contrée où vivent actuellement les Matabélés, dans la Rhodésia anglaise, qu'a été découvert le crâne extrêmement bestial de Broken Hill, qui a été décrit dans la première partie de ce livre et qui doit remonter à des temps très reculés.

L'ambition de Chaka ne fut pas satisfaite lorsqu'il eut chassé les Matabélés de leur domaine. Il continua ses expéditions contre ses voisins puissants que les Anglais

et il laissa à ses successeurs un royaume qui ne parvinrent à détruire qu'en 1885.

Vers 1840, on vit arriver, près de la côte située au sud du Zambèze, des hordes nombreuses d'un peuple dont on n'avait jamais entendu parler, les Mabsitis. Après avoir ravagé le pays, massacré les habitants et s'être emparés des bestiaux, une fraction, celle des Ba-Niungués, se fixa sur la rive droite du Zambèze, mais une seconde, les Ba-Ngunu, dut repasser le fleuve, et on la perdit de vue. On croit que les Mabsitis étaient proches parents des Zoulous.

On a l'habitude de diviser l'ensemble des Cafres en deux ou trois groupes secondaires comprenant chacun un grand nombre

de tribus. Le plus oriental de ces groupes secondaires est le groupe *Zoulou*, qui comprend, outre les Zoulous proprement dits, les Matabélés, les Amakosas, les Amapondas, les Amatembous, etc. Le plus occidental est le groupe *Betchouana*, renfermant plus d'une dizaine de tribus. Entre les deux, vers le Nord, séparé des Zoulous par la chaîne de Brakenberg, et en contact avec les Betchouanas, auxquels certains auteurs le rattachent, se trouve le groupe *Bassouto*, composé d'un grand nombre de tribus, parmi lesquelles les plus connues sont les Bassoutos proprement dits, les Balakas, les Makololos.

Dans toutes ces tribus, on note de nombreuses traces de mélanges. Il est prouvé que les Arabes fondèrent des établissements sur la côte orientale d'Afrique, depuis Quiloa jusqu'à la baie de Sofala et sans doute plus au Sud, comme ils en fondèrent de l'autre côté du canal de Mozambique, dans la grande île de Madagascar. Sur la côte africaine, ils se croisèrent avec des Zoulous, ce qui explique que les traits de ceux-ci soient moins nigritiques que ceux des autres Cafres.

Les Betchouanas, au contraire, se sont fréquemment croisés avec les Boschimans. Ce métissage a eu pour résultat d'éclaircir le teint des premiers et d'accentuer les caractères nigritiques de leur face.

Décrire successivement toutes les tribus cafres dont nous connaissons les noms serait bien fastidieux pour le lecteur et nous entraînerait au delà des limites que nous nous sommes imposées. Nous nous bornerons donc à énumérer les caractères principaux communs à l'ensemble du groupe, en signalant ceux qui sont propres à chacun des groupes secondaires.

☼ Chez tous les Cafres, la taille dépasse la moyenne des races humaines. Elle s'élève à 1<sup>m</sup>,72 chez les Cafres de l'Est (Zoulous, Amakosas). Les Betchouanas et les Bassoutos sont moins grands : leur stature moyenne n'atteint que 1<sup>m</sup>,68, ce qui peut être attribué tant à l'infusion plus ou moins notable de sang boschiman chez certains d'entre eux, qu'à la stérilité relative des contrées qu'ils habitent.

Les Cafres de l'Est sont des hommes particulièrement robustes. Leur tronc et leurs membres supérieurs sont surtout remarquables par leur beau développement. Les femmes n'atteignent pas naturellement la taille ni la robustesse des hommes ; toutefois les voyageurs vantent la belle esthétique des jeunes femmes du groupe zoulou, dont tous les membres « offrent ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les antiques ».

Les Betchouanas sont bien moins robustes et paraissent émaciés.



COSTUMES MASCULINS DES ZOULOUS.



UN CAFRE ÉLÉGANT DU NATAL. — CL. RAP.

La coloration de la peau varie considérablement. Les Zoulous ont, en général, le teint d'un brun noirâtre, jamais franchement noir; souvent il est même relativement clair. C'est évidemment au sang arabe que beaucoup doivent l'éclaircissement de la couleur de leur peau, et le fait est démontré par l'affinement des traits de la face chez ceux dont le teint est le moins foncé. Il faut aussi attribuer au métissage la coloration brun jaunâtre de certains Cafres, coloration due, selon toute vraisemblance, à l'infusion de sang boschiman.

Chez tous les Cafres, les cheveux sont rudes, épais et très crépus. Chez

tous également, le crâne est nettement dolichocéphale; néanmoins, il existe des différences entre les groupes.

Tandis que les Bassoutos et, surtout, les Betchouanas ont la tête extrêmement allongée d'avant en arrière, chez les Zoulous et les Amakosas, la dolichocéphalie est moins accusée.

La capacité du crâne, notamment chez les Zoulous, dénote un beau développement du cerveau.

La face, très prognathe chez les Bassoutos et les Betchouanas, l'est moins que chez la plupart des Cafres de l'Est. C'est encore à l'influence arabe que beaucoup de Zoulous et de Matabélés doivent l'atténuation de leur prognathisme. On peut attribuer à la même cause la saillie du nez qu'il n'est pas rare d'observer chez eux, quoiqu'il soit toujours relativement large. Les Bassoutos et les Betchouanas ont le nez sensiblement plus épaté, bien que sa largeur soit, par rapport à sa longueur, moins grande que chez certaines tribus nègres qui vivent au nord du Zambèze.

✽ Les jeunes garçons vont généralement complètement nus. Vers quinze ou dix-huit ans, ils commencent à revêtir le costume



JEUNES FILLES CAFRES A LEUR TOILETTE. — CL. RAP.



CURIEUSES COIFFURES DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — CL. RAP.

qu'ils porteront jusqu'à la fin de leur vie. Les jeunes filles n'ont comme vêtement qu'une étroite ceinture ornée de franges qui n'ont pas plus de 5 centimètres de longueur. Après le mariage, la femme a droit à un costume moins sommaire.

Chez tous les Cafres, le vêtement se composait uniquement de peaux de leurs bestiaux ou des animaux qu'ils chassaient. Aujourd'hui, ceux qui ont des relations avec les Blancs emploient volontiers des étoffes européennes. Les Zoulous, les Matabélés, les Bassoutos, qui possèdent de nombreux troupeaux, utilisaient la peau de bœuf pour se vêtir. Chez les Betchouanas, moins riches en bovidés, les peaux de mouton ou d'antilope remplacent ordinairement la peau de bœuf. Quel que soit l'animal dont la dépouille servira à confectionner le vêtement, il faut faire subir à cette dépouille une préparation préalable et voici comment on procède. La peau fraîche est tendue sur un cadre au moyen de chevilles, pour l'empêcher de se rétracter en séchant. Une fois sèche, on l'amincit avec une sorte de doloire et on l'enduit de graisse. Pour l'assouplir, on racle ensuite l'envers avec un peigne en fer et on la frotte avec un corps gras ou du lait. Ainsi préparées, les peaux, jetées sur les épaules, remplissent le rôle de manteaux; elles servent de couvertures durant la nuit. Les deux sexes les emploient aux mêmes usages.

Le costume est complété de diverses manières, mais habituellement au moyen de peaux ou de cuir. Les femmes bassoutos, par exemple, se font une sorte de courte jupe en enroulant une longue et large bande de peau souple autour de la taille. Les femmes betchouanas se contentent d'un petit tablier fait de lanières de cuir mesurant environ 50 centimètres de longueur. Les hommes remplacent souvent le tablier féminin par un morceau de cuir mesurant à peu près 20 centimètres de diamètre.

Si le costume est sommaire, la parure est abondante. Aux bras, aux jambes et aux oreilles, hommes et femmes portent des anneaux en cuivre ou en ivoire. Les colliers et les ceintures en verroterie sont fort appréciés. Les dimensions des anneaux sont parfois considérables; ainsi, on voit des femmes bassoutos avec des anneaux de chevilles en cuivre de la grosseur du doigt et des bracelets en ivoire de plus de 3 centimètres de large. Inutile de dire que les chevilles en souffrent, que souvent elles gonflent et même s'ulcèrent; mais il n'est pas facile d'enlever le bijou lorsqu'il a été mis en place. Les deux sexes ont la coutume de s'enduire le corps de graisse, généralement mélangée d'ocre. Quant à la coiffure, elle varie suivant les caprices de chaque individu.

Tel est le costume habituel; mais, pour les fêtes et surtout les danses guerrières, il se complète au moyen de queues d'animaux attachées autour du corps, des bras, des jambes, et d'immenses panaches sur la tête.

✽ Tous les Cafres se livrent à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Dans l'Est, et également chez les Bassoutos, les villages sont entourés de champs bien soignés, où l'on récolte principalement du millet, qui entre pour une large part dans l'alimentation des indigènes. Il est à noter que, tandis que dans presque toute l'Afrique noire ce sont les femmes et les esclaves qui sont seuls



VILLAGE CAFRE DU NATAL.

chargés des travaux des champs, il n'en est pas de même dans le pays bassouto. Là, les hommes y participent et le grand chef lui-même donnait l'exemple à ses sujets. Les Betchouanas qui vivent sur la lisière du désert de Kalahari, c'est-à-dire dans une contrée aride, ne renoncent pas à la culture; à force de travail, ils arrivent à récolter quelques melons et quelques citrouilles.

Ce sont les Bassoutos et leurs congénères, principalement les Makololos, qui possèdent les plus beaux et les plus nombreux troupeaux. On cite comme un fait étrange la coutume qu'ils ont de déformer les cornes de leurs bœufs, en les amincissant par places lorsqu'ils sont jeunes, de façon à leur imprimer des formes bizarres. Une pratique tout aussi étonnante consiste à brûler, de distance en distance, le poil de ces animaux, ce qui a pour résultat de remplacer les poils détruits par d'autres de couleur différente. La raison de ces pratiques est la même que celle qui incite les Malgaches noirs du sud de Madagascar à faire des ouvertures variées dans les oreilles de leurs bovidés : c'est de permettre aux propriétaires de reconnaître les animaux qui leur ont été volés, ce qui se produit fréquemment.

Les Betchouanas, qui habitent des régions où les pâturages sont maigres, n'élèvent guère que des chèvres et des moutons.

D'une façon générale, les Cafres ont leur nourriture largement assurée par les récoltes de leurs champs, par certains tubercules et fruits sauvages et par les ressources que leur fournissent leurs bestiaux, surtout le lait, qu'ils consomment toujours après l'avoir coagulé au moyen du suc de diverses plantes. Néanmoins, comme ils n'aiment pas sacrifier beaucoup de leurs animaux domestiques, ils se livrent volontiers à la chasse pour se procurer de la viande. Ils ont même imaginé un procédé curieux pour capturer le gros gibier. Ils creusent dans le sol de grandes trappes profondes à l'extrémité d'un long couloir limité de chaque côté par des claies. Ce couloir, très large à l'ouverture, va en se rétrécissant jusqu'aux fosses, où il n'a plus que la largeur des trappes elles-mêmes. Se réunissant alors en grand nombre, les chasseurs cherchent à diriger une antilope ou quelque autre animal vers le couloir et, lorsqu'il s'y est engagé, ils le pourchassent en poussant de grands cris jusqu'à ce qu'il vienne tomber dans le piège.

D'autres fois, la trappe est creusée dans un endroit giboyeux et recouverte d'une mince couche de roseaux, de terre et de gazon, de façon à la dissimuler à la vue du gibier. Dans ce cas, le couloir est inutile, et on attend que quelque animal passe au-dessus du piège, dont il ne pourra plus sortir lorsqu'il y sera tombé.

Tout cela n'empêche pas les Cafres de chasser les grands animaux avec la lance et la sagaie. Ce sont des chasseurs habiles autant que courageux, qui n'hésitent pas à s'attaquer à l'éléphant, quoique, le plus souvent, ils aient recours à la trappe pour s'en emparer.

Les Cafres étaient des gens sobres, et l'eau était leur boisson habituelle. Sur les limites du désert, où l'eau est rare, ils en découvrent cependant au-dessous d'une couche peu épaisse de sable, et, pour se désaltérer, ils emploient un procédé fort simple : ils creusent dans le sol un trou qui se remplit d'eau et ils aspirent ce liquide avec un roseau. S'ils veulent en faire une petite provision, ils chargent les femmes de la recueillir, et voici comment celles-ci

opèrent. Elles enfoncent leur roseau dans le sable, aspirent l'eau qu'elles laissent écouler le long du tube dès qu'elle arrive dans leur bouche, pour la recueillir dans une coquille d'œuf d'autruche qui sert de récipient et qui est posée par terre, au-dessous du roseau. Un auteur a dit que presque toute l'eau qui se boit dans le désert de Kalahari a passé d'abord par la bouche du beau sexe. Malheureusement, les Européens ont introduit de l'alcool en Cafrerie et là, comme partout où le trafiquant blanc importe son poison, l'alcoolisme fait des progrès.

✿ Indépendamment de la préparation des peaux déjà décrite, les Cafres exercent diverses industries.

La construction des maisons n'est pas bien compliquée : quelques pieux, des branches recourbées en demi-cercle de façon à donner à l'habitation (*kraâl*) la forme d'une demi-sphère, en constituent la carcasse; le tout est recouvert de paille. Chez les Bassoutos, on rencontre certaines cases construites sur pilotis.

Tous les Cafres savent travailler le fer et le cuivre. En dehors des objets de parure que nous avons énumérés, ils font des pointes de lance, dont les dimensions atteignent une vingtaine de centimètres, et différents outils en fer, tels que houes, haches, herminettes. Leur bouclier, de forme elliptique, est confectionné avec une peau de bœuf, soigneusement battue pour la rendre résistante, et séchée au soleil. Pour la maintenir rigide, on lui adapte intérieurement un solide bâton, auquel elle est fixée par des courroies de cuir qui traversent la peau elle-même et s'attachent sur le soutien. Le bâton sert en même temps de poignée.

Les hommes fabriquent les mortiers et les pilons en bois dont se servent les femmes pour décortiquer le millet; ils font des masques en bois dur, qui constituent entre leurs mains des armes redoutables; ils creusent des canots dans des troncs d'arbres et façonnent les pagaies, etc. Certains Cafres des bords du Zambèze se contentent de simples radeaux formés de paquets de roseaux solidement liés ensemble.

Aux femmes incombe la fabrication des cordes, des nattes et de corbeilles tressées avec tant d'habileté qu'elles conservent parfaitement les liquides. Ces corbeilles remplacent avantageusement les coquilles d'œufs d'autruche, qui, de même que les gourdes, servent également de récipients pour l'eau.

Les ustensiles domestiques sont presque tous en bois. La poterie est très rare et ne comporte guère que les marmites pour cuire les aliments. Cependant, lorsqu'on remonte vers le haut Zambèze, les vases en terre deviennent plus abondants et leurs formes se diversifient. Chez les Barotsé, par exemple, on trouve des sortes de carafes en argile qui offrent un assez joli galbe. Les ustensiles en corne ne sont pas plus communs; ils consistent surtout en cuillers.

En revanche, les objets en bois sont nombreux et travaillés avec habileté. Dans toutes les huttes cafres, on rencontre des mortiers en bois et des pilons, des coupes dont les pieds sont souvent ajourés et qui sont fréquemment décorées de dessins géométriques (losanges et triangles), parfois peints, parfois pyrogravés. Les cuillers en bois sont beaucoup plus abondantes que celles en corne et il en existe de toutes dimensions : certaines mesurent près d'un mètre de longueur, et le cuilleron est en proportion du manche.

JEUNES MARIÉS ZOULOUS devant leur *kraâl*. — CL. RAP.

Ce sont des espèces de grandes louches qui, naturellement, ne peuvent être utilisées pour porter les aliments à la bouche; elles servent à puiser de l'eau, comme les petitesalebasses munies, en guise de manche, d'un bâton qui traverse le récipient près de l'ouverture. Il existe des cuillers, fort curieuses, dont le manche est orné de sculptures en haut-relief représentant un bateau, une panthère debout sur ses pattes, ou tout autre animal. Dans la collection du musée d'Ethnographie du Trocadéro, se trouve une cuiller dont le manche est formé par deux personnages très allongés qui ne sont réunis qu'au niveau des épaules. Le petit chapeau rond dont ils sont coiffés et leur veston peint en noir démontrent que l'artiste a voulu représenter des Blancs.

De grandes tasses très hautes, des plats généralement circulaires, mais parfois rectangulaires, profonds, en forme d'auge, munis d'anses et atteignant 40 centimètres de longueur et même davantage, offrent presque toujours un décor peint ou pyrogravé.

Ce qui donne peut-être la meilleure idée de l'habileté et du goût du sculpteur cafre, ce sont les tabourets, les appuis-tête servant d'oreillers et certains petits vases en ébène présentant la forme d'une timbale ou d'un coquetier avec couvercle délicatement décoré comme tout le reste du vase. Les tabourets ont habituellement l'aspect de coupes très peu profondes, dont le pied est plus ou moins ouvragé. Les appuis-tête surpassent encore la plupart des autres objets en bois par les difficultés que l'ouvrier est parfois parvenu à vaincre. On sait que ces espèces d'oreillers étaient en usage dans l'ancienne Égypte et qu'ils sont répandus de nos jours dans presque toute l'Afrique noire. La nuque seule repose sur ces appuis, de sorte que la coiffure, souvent très compliquée, qui a réclamé plusieurs journées de travail, ne se trouve pas dérangée. De même que les autres objets en bois, ils sont sculptés dans un seul bloc. Le pied est rarement simple; tantôt il est découpé de diverses manières, tantôt il est sculpté en forme d'animal. Le plus extraordinaire que possède notre musée d'Ethnographie a le plateau supérieur mobile, tout en étant relié au pied par des anneaux pris dans la même masse de bois.

On ne saurait être surpris que les sculpteurs qui ont exécuté de tels travaux aient fait de véritables statuettes. Les Zoulous se distinguent à ce point de vue de la plupart des autres Nègres.



INDIGÈNE JOUANT DU *balafon*. — Cl. RAP.

Leurs personnages humains ne sont pas disproportionnés et ne sont pas inférieurs à leurs statuettes animales. Les Betchouanas eux-mêmes reproduisent par la sculpture les animaux auxquels ils donnent la chasse (éléphant, girafe, antilope, singe, panthère). De nombreux bâtons ont une extrémité sculptée en forme de tête humaine ou de tête d'un mammifère quelconque, et ces figurines offrent souvent beaucoup d'expression. Il en est de même de certains fourneaux de pipe modelés en argile.

La sculpture et le décor ne sont pas les seules manifestations du sentiment artistique des Cafres; ils aiment également la musique. Leurs instruments comprennent des instruments à vent et des instruments à percussion. Les premiers se réduisent à des trompes en corne d'antilope et à des flûtes en roseau. Les instruments à percussion consistent : 1° en tambours, les uns en terre cuite, les autres en bois, ouverts à une seule extrémité, sur laquelle est tendue la peau; 2° dans le *balafon* ou *marimba*, sorte d'harmonica répandu à travers toute l'Afrique. Il se compose de grandes touches en bois sonore posées sur deux traverses et sur lesquelles on frappe avec deux baguettes. Suivant leur longueur et leur épaisseur, les touches

rendent des sons différents, dont des calebasses, placées au-dessous de l'appareil, renforcent l'intensité. Un dernier instrument musical est formé de lamelles de fer légèrement recourbées, appliquées sur une petite caisse rectangulaire faite d'un seul morceau, qui a été évidé à l'intérieur et sert de caisse de résonance. Parfois, la sonorité est accrue par l'adjonction d'une calebasse. On fait vibrer les lamelles de fer avec les doigts, et le son qu'elles rendent n'a rien de désagréable pour l'Européen.

☞ La polygamie existe chez tous les Cafres, mais le nombre des femmes dépend de la richesse de l'homme. Chez les Betchouanas, qui sont des gens pauvres, et chez les Bassoutos, beaucoup de maris n'ont que deux épouses. Chez les Zoulous et les Matabélés, on rencontrait fréquemment vingt ou trente femmes pour le même homme. Quel qu'en soit le nombre, elles vivent en bonne harmonie. On prétend même que le plus cher désir de la première épouse d'un Cafre est de voir son mari lui acheter une compagne, puis d'autres. Pour lui en procurer les moyens, elle travaillera avec ardeur et s'efforcera de réaliser des économies. Dans certaines tribus, il existe une singulière coutume qui donne à l'époux le droit d'échanger une femme contre une autre. Ainsi, chez les Ba-Niungués, si l'époux répudie une de ses femmes — et le cas est assez fréquent chez les Cafres — il peut réclamer aux parents de la répudiée le prix qu'il leur en a versé le jour du mariage, ou bien l'échanger contre une de ses sœurs. Il n'est pas rare, non plus, de voir une femme arrivée à l'âge où ses appas se flétrissent, ce qui se produit de bonne heure chez les Nègresses, amener à son mari une sœur plus jeune pour la remplacer. Chez les Zoulous, au contraire, l'homme qui répudie une de ses femmes ne peut pas exiger des parents de celle-ci la restitution des vaches qu'il a données pour l'obtenir.

Le mariage n'est pas, d'ailleurs, un simple achat; le consentement de la future est nécessaire. Quand le jour fixé pour l'union est arrivé, une fête a lieu, qui consiste en danses et en festins. A partir de ce moment, l'épouse est chargée d'une foule de travaux, parfois pénibles, mais elle n'est pas cependant une esclave, car elle a le droit d'abandonner la case conjugale si elle a des griefs légitimes contre son époux; mais, dans ce cas, les parents de la femme sont tenus de rendre ce qu'ils ont reçu comme prix de leur fille. Les séparations sont d'ailleurs très rares en pays cafre.

Une bizarre coutume existe chez les Ba-Niungués. Si un homme a commis un meurtre involontaire, il peut racheter sa faute en prêtant une de ses sœurs à la famille de sa victime jusqu'à ce qu'elle mette au monde un enfant, qui est considéré comme remplaçant le mort.

Les enfants sont choyés dans toutes les tribus. La mère les allaite pendant une longue période, qui dépasse parfois quatre ans.



MUSICIENS ZOULOUS. — Cl. Rol.



GUERRIER ZOULOU DU NATAL.

Les garçons arrivés à l'âge de la puberté et déjà circoncis sont soumis à une épreuve avant d'être admis parmi les hommes. Complètement nus, ils défilent devant les habitants mâles du village qui, armés de verges, en administrent des coups aux néophytes pour s'assurer de leur courage. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agisse d'un simple simulacre, car à la fin de l'épreuve les enfants ont le dos couvert d'entailles qui leur laisseront des cicatrices indélébiles.

Les jeunes filles sont initiées aux travaux qui seront leur lot après le mariage, et on les habitue à supporter la douleur en leur faisant des

brûlures sur les bras. Ces traitements s'expliquent par le caractère des Cafres. D'humeur belliqueuse, autrefois constamment en guerre, ils ne veulent pas avoir de pleutres parmi eux, quel que soit le sexe des individus. De leur bravoure, ils ont donné maintes preuves dans leur lutte contre les Anglais.

L'organisation sociale des Cafres leur a été imposée par les circonstances. Pour ses expéditions guerrières, Chaka avait besoin d'hommes vaillants, mais disciplinés. Et pour conserver ses conquêtes, pour éviter les révoltes, il lui fallait des hommes toujours prêts à combattre lorsque l'existence de son empire serait menacée. De là est née la forte organisation militaire des tribus, qui répond d'ailleurs au caractère de la population. Habités à batailler, exposés à des attaques de la part de leurs voisins et des Blancs, les Cafres, quoique divisés en plusieurs grands groupes, ont conservé cette organisation. Chaque village a son chef, qui tranche les différends entre les habitants. Chaque tribu possède un chef jouissant de pouvoirs plus étendus, mais qui, dans les cas difficiles, prend l'avis des anciens. A la tête de toutes les tribus d'un groupe,

se trouve un chef suprême, sorte de monarque absolu. Si une guerre éclate, tous les hommes valides doivent répondre à son appel.

Dès qu'ils ont subi l'épreuve qui les fait passer au rang d'hommes, les jeunes gens sont affectés à des sortes de régiments, parfaitement disciplinés, dont tous les membres sont égaux. Il n'est pas besoin de chefs pour maintenir la discipline, car si quelqu'un n'observe pas le règlement, ses camarades se chargent de lui infliger une correction. Ce n'est qu'après cette période d'initiation militaire qu'ils regagnent leurs villages et prennent part aux travaux qui incombent aux hommes. On comprend que, dans de telles conditions, une armée cafre, convoquée par le chef suprême, ne soit pas une cohue de soldats sans discipline.

Un Français, Delegorgue, a assisté, en 1840, à une grande fête dansante à laquelle prirent part vingt-cinq mille guerriers, et elle fit sur lui une profonde impression. La fête était présidée par le roi des Zoulous, vêtu d'un manteau de pourpre et entouré de quatre-vingts belles Nègresses. Les régiments défilèrent en bon ordre devant le souverain pendant que les femmes chantaient; puis des orateurs improvisèrent des discours que Delegorgue apprécia en ces termes : « Il y a de beaux moments dans ce genre d'éloquence, où étonne toujours l'excessive facilité d'élocution, si éminemment renforcée par les gestes parlants; mais aussi, vers la fin, lorsque l'orateur veut porter le dernier coup, ses traits se contractent comme par conviction : c'est un démon qui bondit et semble menacer de percer de son *omkondo* ou poignard quiconque ne pense pas comme lui. »

Ce n'était qu'un prélude; les vingt-cinq mille guerriers entonnèrent un chant formidable. Le roi, qui s'était retiré, reparut en costume de guerre, la tête ornée de grands panaches de plumes; il tenait quatre sagaies d'une main et une de l'autre. En exécutant de rapides mouvements, il se mit à chanter et à brandir ses armes. Il se plaça ensuite à la tête de ses soldats, le chant recommença et les vingt-cinq mille hommes prirent part à la danse.

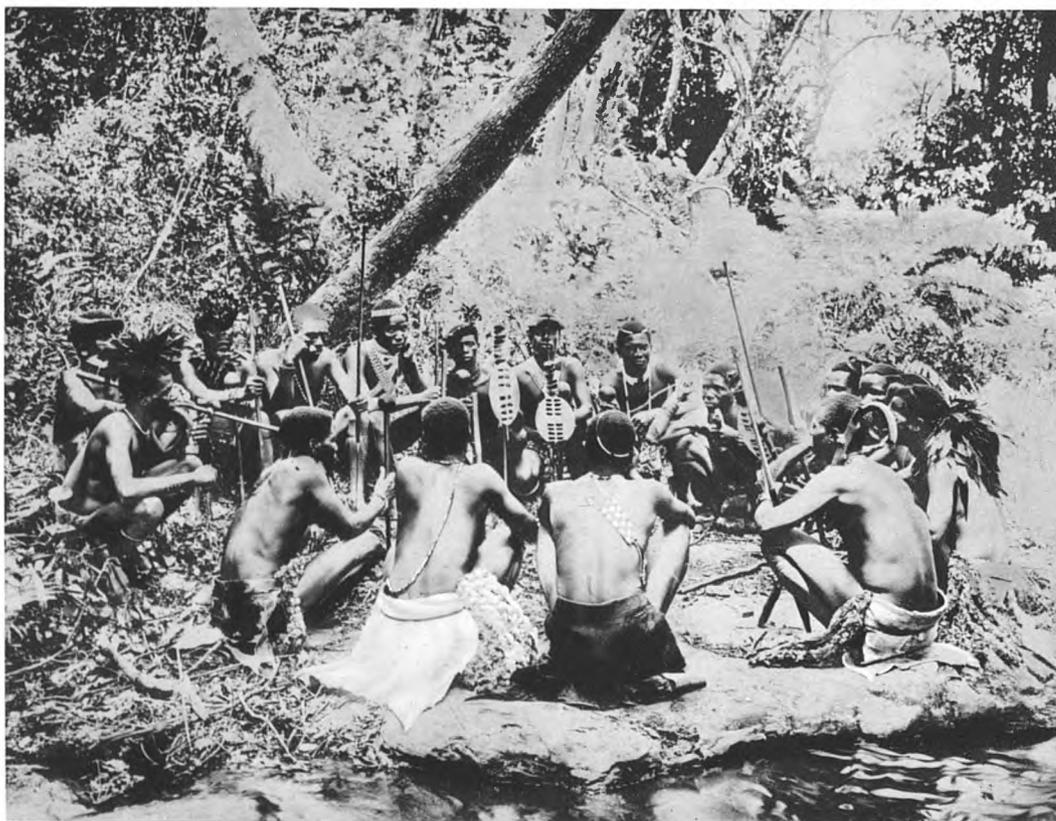
Le pouvoir est héréditaire; chez les Bassoutos, les filles peuvent en hériter aussi bien que les fils. Pour administrer les districts et pour commander les régiments, le roi désigne souvent un membre de sa famille. Les chefs subalternes jugent les procès, qui sont d'ailleurs rares. Le plaignant expose ses griefs, l'adversaire répond et les deux sont écoutés en silence.

A côté des chefs subalternes, il faut placer l'*imianga*, à la fois devin et médecin; c'est lui qui prépare le poison d'épreuve qu'on fait avaler à un inculpé pour savoir s'il est coupable ou innocent; s'il vomit le breuvage, son innocence est proclamée.

La propriété est respectée. La terre appartient à celui qui l'occupe le premier. Les biens d'un défunt, y compris ses femmes, passent à l'aîné de ses frères. Le droit d'aînesse est tellement entré dans les mœurs qu'on l'applique dans une foule de circonstances. Celui qui voudrait passer avant un homme plus âgé que lui serait sévèrement puni. Les chefs eux-mêmes sont obligés de s'y conformer, et on en a vu maltraités pour n'avoir pas tenu compte de la règle.

✿ A part les Betchouanas du désert de Kalahari, dont l'intelligence s'est surtout concentrée sur les moyens de lutter contre les difficultés qu'ils éprouvent à subvenir aux premiers besoins de la vie, les Cafres ont une faculté de compréhension remarquable. Ils apprennent vite l'alphabet; ils s'adaptent rapidement à la civilisation européenne, ainsi qu'on peut en juger par ceux employés dans les établissements des Blancs.

Leur moralité, peut-être trop vantée par Livingstone, a été trop critiquée par d'autres. Il semble que l'action exercée sur eux par les Européens n'ait pas toujours eu des résultats favorables. Ils n'ont pas seulement acquis le goût de l'alcool, mais leur mentalité s'est modifiée. La conduite des femmes



CONSEIL DE CHEFS ZOULOUS. — Cl. Rap.

laisse beaucoup plus à désirer qu'autrefois. On se demande si ce qu'écrivait Livingstone, il y a soixante ans, au sujet des Makololos pourrait leur être appliqué aujourd'hui. « Aucun individu, disait-il, n'aura jamais sur eux aucune influence s'il n'a des mœurs irréprochables et un caractère loyal; tous les actes d'un étranger sont profondément scrutés par eux, et chacun apporte à cet examen une pénétration qui est rarement en défaut, un jugement presque toujours équitable. J'ai vu des femmes parler avec admiration d'un Blanc, parce qu'il se respectait, disaient-elles, et ne faisait jamais rien d'impur. »

Des voyageurs vantent aussi, non seulement leur bravoure, mais leur caractère hospitalier. Un étranger était assuré de trouver le gîte et la nourriture dans tout village où il se présentait, et c'était le chef lui-même qui était tenu de le recevoir. Chez les Makololos, le roi n'était pas exempt de ce devoir. Dès l'arrivée de voyageurs, des femmes leur apportaient des pots de bière, fabriquée avec du millet ou du sorgho, et elles en absorbaient de grandes gorgées pour montrer qu'elle n'était pas nuisible. Après les avoir installés dans une case, le grand chef leur envoyait des provisions de bouche et désignait les vaches dont le lait serait réservé à ses hôtes. Ces sentiments hospitaliers ont-ils disparu depuis les luttes que les Cafres ont eu à soutenir contre les Blancs? on affirme que non. Les modifications qui ont pu se produire dans la mentalité des Noirs n'affectent guère que ceux qui sont en contact direct avec les Européens et qui travaillent pour eux.

☼ Les Cafres croient à des êtres surnaturels et, dit-on, à une autre vie. Les êtres surnaturels comprennent deux catégories : les bons et les méchants. Parmi les bons, se place un dieu suprême et, parmi les méchants, une sorte de démon très redouté.

Il est admis généralement que les soins donnés aux morts dénotent la croyance à une autre vie. Dans beaucoup de cas, en effet, on enterre avec le mort, ou bien l'on dépose sur sa tombe, des aliments, des armes, des objets divers qui doivent lui être utiles dans l'autre monde; mais, rien de semblable chez la plupart des Cafres. Dans certaines tribus, on se contente de passer des cordes sous les bras du mort et on le traîne dans la brousse, où son cadavre est abandonné, sans sépulture, aux animaux carnassiers. Dans d'autres, le corps est ficelé aussitôt après le décès et on le conserve ainsi, durant plusieurs jours, dans la hutte; il est ensuite inhumé dans une fosse profonde et sa case est brûlée.

Les auteurs nous disent que les Cafres n'ont ni culte, ni fétiches, ni gris-gris. Cependant, il existe chez eux des *iniangas*, sortes de devins, à la fois médecins et magiciens. On ne saurait les considérer comme les ministres d'un culte à proprement parler. Chez les Betchouanas, ils interviennent, il est vrai, pour demander aux divinités de faire pleuvoir, dans les grandes périodes de sécheresse. Ils sont chargés de découvrir les voleurs et les personnes qui ont le pouvoir de jeter des sorts. Lorsqu'on vient les consulter pour un motif quelconque, ils commencent par réclamer un cadeau et, invariablement, ils ordonnent ensuite de sacrifier un bœuf pour apaiser le génie du mal. Ces observations, et d'autres du même genre, ne fournissent que des données bien insuffisantes pour permettre d'en tirer des conclusions solides; chacun est libre de les interpréter à sa guise.

## CHAPITRE VII

### GROUPE SUD-ORIENTAL

I. MOZAMBIQUES. — Entre le Zambèze et l'Équateur, d'une part, l'océan Indien et l'État du Congo, d'autre part, s'étend une vaste région qui ne mesure pas moins de 2 000 kilomètres de long sur 1 000 à 1 100 kilomètres de large. Sur cet immense territoire, d'une superficie d'environ 2 000 000 de kilomètres carrés, vivent de nombreuses tribus qu'on a voulu grouper dans une même famille anthropologique, subdivisée d'ailleurs en quatre groupes secondaires (groupe méridional, groupe de l'intérieur, groupe de la deuxième zone et groupe du littoral). Les recherches poursuivies par les Portugais, les Anglais et les Allemands, bien que fort insuffisantes jusqu'ici, ont démontré néanmoins que

ces divisions basées sur la géographie n'ont qu'un vague rapport avec les caractères physiques. Elles ont mis surtout en évidence la complexité du problème ethnique, d'autant plus difficile à résoudre que partout les populations sont très mélangées, que le nombre des métis est relativement considérable et que, dans la même tribu, on rencontre des individus fort différents les uns des autres.

En revanche, quand on envisage l'ensemble de ces

multiples tribus au point de vue ethnographique, on est frappé des ressemblances qu'elles présentent, en général, sous le rapport du genre de vie, des mœurs, des coutumes, de l'industrie et des croyances. C'est que, malgré son étendue, la vaste région dont il s'agit offre à l'Homme des conditions d'existence à peu près semblables. Largement arrosée, parsemée de grands lacs, qui sont, en allant du Sud vers le Nord, le Nyassa, le Bangouéolo, le Moéro, le Tanganyika, le Victoria-Nyanza et l'Albert-Édouard, elle est presque partout fertile et se prête fort bien à l'agriculture et à l'élevage. Le gros gibier y est abondant, de sorte que l'indigène peut y faire des chasses fructueuses.

Quoique la linguistique n'offre, au point de vue anthropologique, qu'une importance très secondaire, il convient de noter que les tribus du Sud-Est africain parlent des langues qui appartiennent, les unes à la famille bantoue, les autres à la famille soudanaise. A. de Quatrefages n'admet qu'une famille unique : la famille « mozambique ».

Innombrables sont les tribus qui ont été rangées dans ce groupe. Il en est même qui vivent au sud du Zambèze et qui ont été rattachées à la famille mozambique parce qu'elles habitent la colonie portugaise de ce nom; tels sont les Amatongas, les Batongas, les Inhambanes ou Nyambanes, les Banyais, qui sont, en réalité, des Cafres, apparentés pour la plupart aux Zoulous et dont certains ont reçu, comme ceux-ci, une plus ou moins grande quantité de sang arabe.

D'autres tribus — les Barotsés, les Batokas, les Mamboundas, les



*Inanga* (devin et médecin cafre).



CONSEIL DE GUERRIERS CAFRES en grande tenue. — Coll. M. H. N.

Machonas, etc. — habitent le long du Zambèze et leurs fractions sont disséminées sur les deux rives du fleuve. Celles du Sud, en contact avec les Cafres, ne semblent guère s'en différencier.

En remontant vers le Nord, les deux principaux groupes que l'on rencontre sur le littoral sont les Macouas, dans la colonie portugaise de Mozambique, et les Souahilis, dans l'ancienne colonie allemande de Zanguebar. Les Macouas, qui comprennent de nombreuses tribus (Malomués, Matambas, Mavias, Médos, etc.), s'avancent assez loin dans l'intérieur. Les Souahilis forment le fond de la population noire de Zanzibar; mais, dans cette île, ils sont fortement métissés d'Arabes.

Sur la rive de l'océan Indien, ou à une faible distance du littoral, on trouve les Magangas, les Pimbos, les Yaos ou Mojaos, les Mahengués, les Oukamis, les Ouasagaras, et quelques dizaines d'autres tribus. A l'intérieur, le nombre en est encore beaucoup plus élevé; les principales sont les Maguangaras, les Magangas, les Macondés, les Macarangas, dans la colonie portugaise; les Ouhéhés, les Ouazamos, les Ouroris, les Ougogos, les Ouanyamouézis, les Ousoukoumas, les Ouahas, dans l'ex-colonie allemande.

Ne pouvant songer à décrire séparément la centaine de tribus qui vivent dans le sud-est de l'Afrique, entre le Zambèze et l'équateur, nous allons essayer d'en résumer les caractères généraux.

⌘ Nous avons vu, plus haut, combien les mélanges ont été fréquents dans cette région, et on en trouve la preuve en examinant un caractère quelconque. La taille, par exemple, varie dans des limites extrêmement étendues : sur quatre cent soixante-sept sujets masculins mesurés par différents auteurs, elle varie de 1<sup>m</sup>,51 à 1<sup>m</sup>,90. D'une façon générale, on peut dire cependant qu'elle atteint à peine la moyenne des races humaines (1<sup>m</sup>,65) chez les populations du littoral (Macouas et Souahilis), qu'elle dépasse de 2 à 4 centimètres cette moyenne chez les tribus de l'intérieur. Les Macondés, qui vivent au nord-ouest du lac Nyassa, dans une contrée particulièrement fertile, qu'ils cultivent avec grand soin, paraissent surpasser les autres Nègres de la région. Toutefois, même dans cette tribu, les hommes de très haute stature sont exceptionnels.

La coloration de la peau est encore plus variable; elle va de la couleur café au lait, chez les individus qui ont reçu une forte proportion de sang arabe, au noir le plus pur. Il est à remarquer que l'influence des Arabes ne s'est pas uniquement fait sentir sur le littoral : commerçants et traitants, ils ont pénétré très loin à l'intérieur. Sur les Macouas, cette influence s'est peu exercée et ils ont conservé des caractères nigritiques très accentués, notamment dans leur teint, plus foncé que celui de leurs voisins. Plus au Nord, cependant, en face de l'île de Zanzibar, séparés de la côte par les Souahilis seulement, les Ouazamos considèrent une peau noire comme un signe de beauté et beaucoup d'entre eux sont d'un noir de jais.

Dans le nord de la zone que nous envisageons actuellement,



FEMMES BATONGAS DU SUD DU ZAMBÈZE, broyant le grain.  
CL. RAP.



CHEF KIKOUYOU DU KÉNYA à caractères nigritiques. — CL. WIDE WORLD.

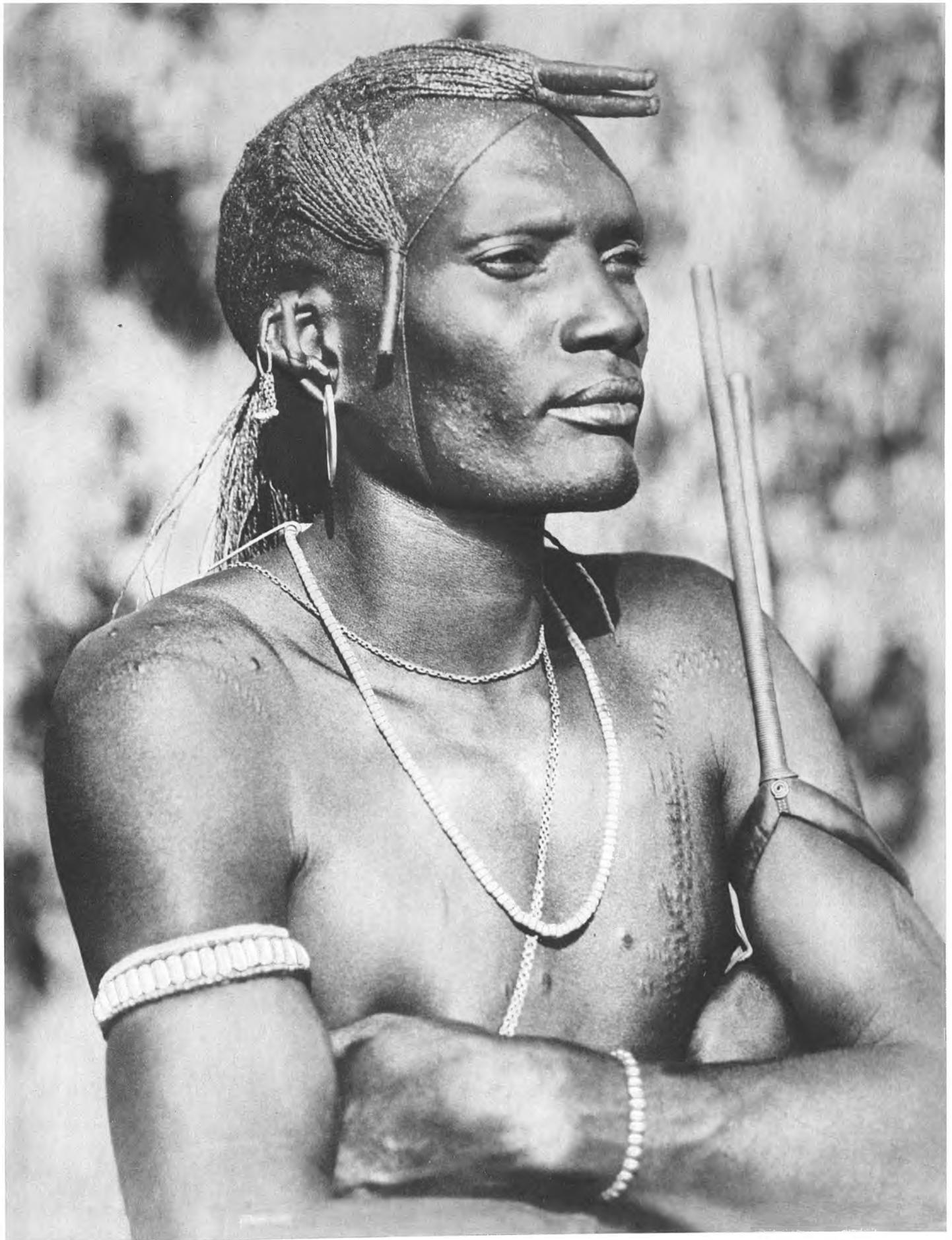
l'élément éthiopien a fortement imprimé sa trace chez les Massaï; leur teint est plutôt bronzé que noir et leurs cheveux sont infiniment moins crépus que ceux des véritables Nègres. Toutefois, les Kikouyous du Kenya paraissent avoir échappé à l'influence éthiopienne.

Ce qui cause une réelle surprise, c'est de rencontrer jusqu'à la côte des Nègres d'un beau rouge acajou, qui n'est pas dû à une matière colorante appliquée sur les téguments. En 1856, de Froberville a eu l'occasion de mouler quelques sujets venus de l'intérieur qui présentaient cette coloration très accentuée. Il a acquis la certitude qu'ils n'appartenaient pas à un groupe spécial, mais qu'il existait des Nègres rouges parmi diverses tribus.

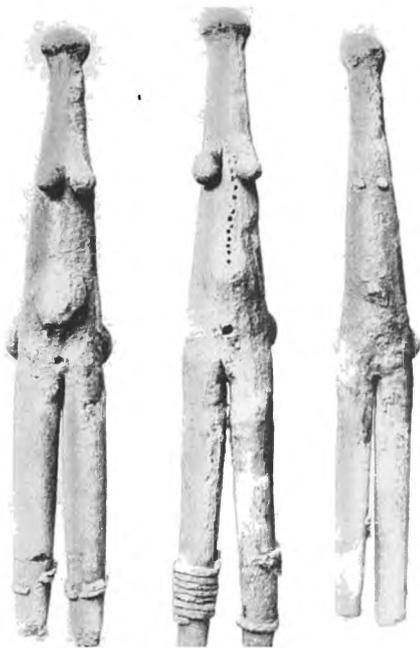
A part les individus qui ont subi l'influence de quelque race étrangère, les Nègres du sud-est de l'Afrique présentent les caractères nigritiques les plus accusés. Leurs cheveux sont très crépus, leur crâne est franchement dolichocéphale, de forme elliptique et très développé en hauteur. Leur face se projette fortement en avant; leur nez, très épaté, est souvent aussi large que long; leurs lèvres sont volumineuses, et le menton fuit d'une façon frappante. Quand le nez est d'une largeur moyenne, et assez saillant, on peut affirmer sans crainte que le sujet qu'on a devant soi est un métis.

C'est au métissage que les Souahilis de Zanzibar doivent leur faible développement musculaire. Ceux de l'intérieur et les autres populations continentales offrent la forte constitution que nous avons signalée chez les Nègres en général. Seuls, les membres inférieurs paraissent un peu grêles en comparaison des membres supérieurs et du torse. Les membres thoraciques sont relativement très longs, ce qui tient essentiellement à l'élongation de l'avant-bras. Il n'est pas rare d'observer, chez les populations septentrionales de la zone qui nous occupe en ce moment, une tendance marquée à l'obésité. Entre le lac Nyassa et le Tanganyika et chez les Ousoukoumas (fraction des Ouanyamouézis), on rencontre des femmes qui présentent une accumulation de graisse dans la région fessière aussi notable que celle signalée chez les femmes boschimanés. Ce caractère, auquel on a donné le nom de stéatopygie, était considéré comme spécial à la race boschimane et au sexe féminin. Des statuettes extrêmement grossières, en argile simplement séchée au soleil, fabriquées par les Ousoukoumas, montrent la stéatopygie chez des individus des deux sexes.

⌘ Le vêtement varie suivant les tribus. Les enfants vont généralement nus. Les Ouanyamouézis se couvrent de peaux, mais les chefs sont toujours vêtus d'étoffes européennes. D'ailleurs, quelques indigènes connaissent le tissage et fabriquent des étoffes assez grossières, qu'ils teignent en rouge, jaune, blanc et noir. Toutefois,



CHASSEUR DE L'EST AFRICAIN à caractères nigritiques très atténués. — EXTRAIT DU FILM « CIMBO ».



STATUETTES STÉATOPYGES en argile des Ousoukoumas (sud du lac Victoria-Nyanza).  
COLL. M. H. N.

les Nègres qui ont des relations avec les Blancs préfèrent généralement celles qui sont importées d'Europe. Sur la côte, la plupart des individus portent des vêtements en étoffes exotiques. Il en est de même chez les Ouazaramos. Les Macouas s'entourent les reins d'une pièce de cotonnade bleue ou d'indienne, qu'ils relèvent entre les jambes de manière à former une sorte de caleçon, s'il s'agit des hommes; les femmes laissent pendre l'étoffe, qui leur fait ainsi une courte jupe.

Les chefs sont toujours vêtus avec beaucoup de recherche, sinon avec beaucoup de goût. Ceux

des Ouazaramos font usage d'une écharpe aux couleurs vives, qu'ils drapent autour des hanches, et d'un turban blanc. Dans l'Ouganda, on voit des chefs affublés de façon grotesque et très fiers d'exhiber des parures qui sont interdites à leurs sujets.

Les Macouas des deux sexes portent souvent une petite calotte de toile ou de jonc tressé, mais habituellement les Nègres de la famille mozambique ne se couvrent pas la tête. Les uns rasent une partie de leur chevelure. Les cheveux conservés sont enduits d'une terre ocreuse mélangée de graisse et disposés suivant le caprice de chacun. Les Banyais du Sud ne se rasent pas la tête; ils divisent leur chevelure en petites mèches de 30 centimètres environ de longueur qu'ils enferment dans une gaine en écorce remplie d'une matière colorante rouge. En voyage, ils relèvent tous leurs petits tortillons sur le sommet de la tête. Les Banyais sont habituellement d'une parfaite propreté.

Ce qui frappe, chez ces populations, c'est la profusion des objets de parure. Elles font usage de colliers en métal (le plus souvent en cuivre), en dents d'animaux, en perles de porcelaine ou en verroterie de diverses couleurs. Aux bras, aux poignets et aux chevilles, se portent des anneaux, habituellement en cuivre ou en laiton, dont le nombre et le volume varient suivant la fortune des individus. Les anneaux de bras et de jambes en métal sont parfois remplacés par des anneaux en ivoire. Les ceintures en perles de verre et de porcelaine sont très recherchées par le beau sexe. En



FEMME SOUAHILI D'OUJDIDI. — CL. RAP.

pays ouazaramo, hommes et femmes portent une sorte de cravate d'environ 2 centimètres de large, composée de perles blanches et noires ou bien jaunes et rouges. Les Ouanyamouézis font usage des mêmes objets de parure, mais ils y ajoutent de petites clochettes de fer aux chevilles.

Ce que nous voyons apparaître, ce sont les mutilations ethniques. Beaucoup de tribus se taillent les incisives supérieures de diverses manières. Les Macouas les taillent en biseau, de façon à laisser un intervalle entre les deux médianes, ou bien ils pratiquent, sur le bord libre des quatre incisives, une ou plusieurs encoches, de sorte que chaque dent offre deux petites pointes latérales, ou bien deux petites pointes latérales et une médiane. La proportion des Macouas présentant des mutilations dentaires est d'environ 27 pour 100. Chez les Manicas, cette proportion s'élève à 45 pour 100. La mutilation diffère de celle des Macouas. Parfois, les deux dents médianes sont seules taillées en forme de triangles; parfois les quatre incisives supérieures ont été mutilées, ce qui est le cas le plus fréquent. La mutilation consiste alors dans l'ablation d'un morceau de la couronne à la partie interne de chacune des incisives médianes et d'un morceau analogue à la partie externe des incisives latérales. Ces mutilations se pratiquent sur les deux sexes.

Les oreilles sont perforées pour y introduire des objets divers. Chez les Manganjas, peuple qui vit sur les bords de la rivière Chiré, l'ouverture pratiquée dans le lobule est peu à peu dilatée jusqu'à ce qu'on puisse y introduire une énorme cheville de bois. Chez les Macouas, des trous sont pratiqués non seulement dans le lobule de l'oreille, mais sur le pourtour du pavillon et, dans ces petits trous, on introduit des anneaux de cuivre ou de la verroterie. Les femmes macouas portent dans la cloison du nez soit un bâtonnet en cristal de roche, soit un bijou de cuivre ou d'ivoire. Les ailes du nez reçoivent également un anneau ou un disque en ivoire ou en métal. Habituellement, une seule aile est ornée d'un bijou.

Chez la femme, la lèvre supérieure subit aussi une mutilation. Dès le jeune âge, on y pratique un trou, qu'on agrandit progressivement jusqu'à ce qu'on puisse y introduire un gros cylindre en os, en ivoire, en bois ou en cristal de roche. Nous verrons ces mutilations se multiplier d'une façon fantastique dans les régions situées un peu plus au Nord.

Le tatouage en relief fait son apparition chez les Macouas. Naguère, on ne rencontrait pas un individu de ce groupe qui ne portât un fer à cheval tatoué sur le front. Sur les tempes, se répétait le même dessin, accompagné de quelques traits horizontaux. En outre, les guerriers se tatouaient la poitrine et le ventre; mais les figures tracées sur ces parties du corps dépendaient du caprice de chacun. A l'heure actuelle, ce genre de parure est encore très en vogue, et chaque fois qu'on rencontre un Nègre avec le tatouage en fer à cheval, on peut être certain de se trouver en face d'un Macoua. Ce signe peut être considéré comme une marque nationale.



FEMMES OUAHOUMAS D'UNYORO (Ouganda) avec pagnes formant jupes.



CHEF DE L'UGANDA, avec les parures réservées aux chefs. — CL. RAP.

Les Ouanyamouézis ont aussi leur tatouage national. Il consiste en deux cicatrices parallèles qui vont du sourcil au milieu de la joue; parfois, les cicatrices descendent jusqu'à la mâchoire inférieure. Elles se détachent en noir foncé chez les hommes et en bleu chez les femmes. La suprême élégance pour une femme est d'ajouter aux cicatrices verticales de petites raies horizontales au-dessous des yeux.

✽ Tous les Nègres qui vivent dans l'est de l'Afrique, entre le Zambèze et l'équateur, se livrent à l'élevage et à l'agriculture. Leurs troupeaux ne sont pas aussi nombreux que dans la région située au nord de l'équateur; ils se composent de bœufs, de chèvres et de moutons. La chair du bœuf

et de la chèvre est très appréciée; celle du mouton l'est beaucoup moins. Mais ni le bœuf ni la chèvre ne constituent un régal comparable à la viande d'antilope et surtout de zèbre; aussi les Noirs ont-ils recours à la chasse pour se procurer ces aliments de choix. Ils demandent surtout à leurs troupeaux de leur fournir du lait, qu'ils ne consomment d'ailleurs qu'après l'avoir fait cailler.

Ce ne sont pas seulement les antilopes et les zèbres que chassent les Noirs du Mozambique; ils chassent tout le gibier, qui abonde dans leur pays, et, pour eux, tout le gibier, c'est tout ce qui remue, car ils mangent aussi bien les insectes, les batraciens et les reptiles que les poissons, les oiseaux ou les mammifères. Pour s'emparer du menu gibier, ils se servent de grands filets dans lesquels viennent se prendre les petits animaux de la brousse fuyant le feu qui a été mis aux herbes. Toutefois, la chasse aux gros animaux est la seule qui les passionne réellement. Dans beaucoup de cas, ils ont recours à des trappes profondes, vers lesquelles ils s'efforcent de diriger le mammifère dont ils ont résolu de s'emparer; mais la lance, la sagaie, l'arc, la massue, le poignard et, aujourd'hui, le fusil jouent également leur rôle.

S'il s'agit de chasser l'éléphant, les indigènes se réunissent au nombre d'une vingtaine et, pendant une semaine, se livrent à des



BANTOUS DE L'EST AFRICAÏN, avec mutilations des dents et des oreilles. CL. RAP.

libations et à des danses auxquelles les femmes prennent part. Ils partent ensuite de bonne heure à la recherche d'une troupe d'éléphants et essaient d'en isoler un qui deviendra leur proie. Dès qu'ils l'ont mis à mort, ils lui enlèvent soigneusement les défenses et absorbent la pulpe qu'elles contiennent. Ils complètent leur repas avec de la graisse et les intestins de l'animal. Ils emportent au village les défenses, de nombreux quartiers de viande et de grands morceaux de cuir. Les plantes que cultivent les Nègres de la région des grands lacs comprennent le bananier, le palmier, le sorgho, le millet, le manioc, la patate et le riz, cette dernière plante n'étant cultivée que sur une petite échelle. Le travail des champs se fait à la houe et la plupart des plantations sont assez mal soignées. Un pays, cependant, fait exception : c'est le Condé, situé au nord-ouest du lac Nyassa. Le lieutenant Giraud a été émerveillé du bel aspect des champs des Ouakondés.

L'anthropophagie n'existe pas dans la région qui nous occupe, sauf, d'après Burton, dans la tribu des Vouadoés. Cet auteur raconte qu'un jour, au milieu d'un combat où la victoire allait leur échapper, « ils se mirent, en présence de leurs adversaires, à faire rôtir et à manger les morts. Cette manœuvre fut couronnée de succès : les Vouakambas, qui ne redoutaient pas les coups de l'ennemi, reculèrent devant l'idée de lui servir de pâture, et s'éloignèrent du champ de bataille. »

La boisson habituelle est le *pombé*, bière fabriquée avec le sorgho, le millet ou le maïs, dans les contrées où cette plante est cultivée. Bien que le *pombé* ne contienne pas une forte dose d'alcool, les indigènes en absorbent, dans certaines circonstances, une telle quantité qu'ils finissent par s'enivrer.

✽ Les habitations sont ordinairement des cases rondes avec un toit conique en paille, qui déborde parfois suffisamment pour former une sorte de véranda que soutiennent, en dehors, des troncs d'arbres fourchus et polis. Dans l'Ouhéhé, les cases affectent une forme rectangulaire, avec un toit plat en argile battue. Dans certaines localités, une grande construction quadrilatère constitue l'unique maison d'un village. Au centre, existe une vaste place carrée et les quatre côtés de la demeure sont subdivisés en autant de logis qu'il y a de familles. A ce genre de construction, on donne le nom de *tembé*.

Quelle que soit la forme de l'habitation, les parois en sont toujours faites par le même procédé : des branches, des bambous, de gros pieux, de distance en distance, en forment la carcasse. Des torchis remplissent les intervalles et sont recouverts, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'une couche d'argile lissée. Le sol est en argile battue.

Dans le Condé, on voit de jolies cases d'une forme particulière : elles s'évasent en haut, de telle façon qu'elles ont l'aspect d'un grand cône tronqué et renversé. Les murs sont formés de deux rangées de bambous laissant entre elles un intervalle qui est rempli de boules en terre cuite de la grosseur du poing, cimentées au moyen d'un mortier d'argile. « La muraille et le seuil, dit V. Giraud, sont intérieurement crépis d'argile, mais d'une argile appliquée avec tant de soin et séchée si doucement pour l'empêcher de se fendiller qu'on la prendrait pour du plâtre. » Toute la maison repose sur un plateau de terre durcie de 20 centimètres d'épaisseur, afin de la mettre à l'abri des inondations. Le toit est l'objet de grands soins. Sur la charpente, une couverture de paille est étendue et, sur cette couverture, on étale une couche d'argile qu'on laisse sécher au soleil et qu'on recouvre d'une autre couche de paille. Groupées au nombre d'une dizaine au milieu de bananiers, de palmiers et de cultures soignées, ces cases du Condé forment de petits villages coquets et d'une propreté remarquable. Entre les maisons, se trouvent des cours bien battues, toujours propres, même lorsqu'il pleut abondamment.

Généralement, les villages sont entourés d'une palissade afin d'éviter les surprises, car, pour le moindre motif, la guerre éclate entre les indigènes.

Les greniers ont les mêmes formes que les maisons; ils sont toujours élevés sur pilotis, dans le but de préserver leur contenu de l'humidité et de la dent des rongeurs, qui pullulent dans ces contrées.

Le mobilier est à peu près le même que celui des Cafres; il comprend des mortiers, des plats de toutes dimensions, des tabourets, des appuis-tête, des cuillers, des sacs en cuir et en sparterie, des corbeilles en vannerie, des nattes, des boîtes rondes en écorce, avec couvercle en peau. D'une façon générale, les objets en bois sont travaillés avec moins d'art que chez les Cafres; cependant, les puisettes pour l'eau, soit en noix de coco, soit en courge, sont habituellement décorées de traits finement gravés et peints. Il en est



CONSTRUCTION D'UNE CASE DANS L'OUGANDA. — CL. RAP.

de même des petites tabatières en bois qui portent souvent, en dehors des gravures, des incrustations en fer ou en laiton.

La poterie est rare, mais on trouve néanmoins dans chaque case une grande jarre pour la fabrication de la bière, une cruche à large panse pour l'eau, la marmite et quelques vases, qui présentent parfois la forme de bouteilles assez élégantes. Lesalebasses jouent un grand rôle comme récipients et on doit leur attacher un certain prix, car il en est qui sont ornées de rondelles de métal ou de glands faits de grosses perles en quartz, en roches diverses ou en verroterie, suspendus près de l'ouverture.

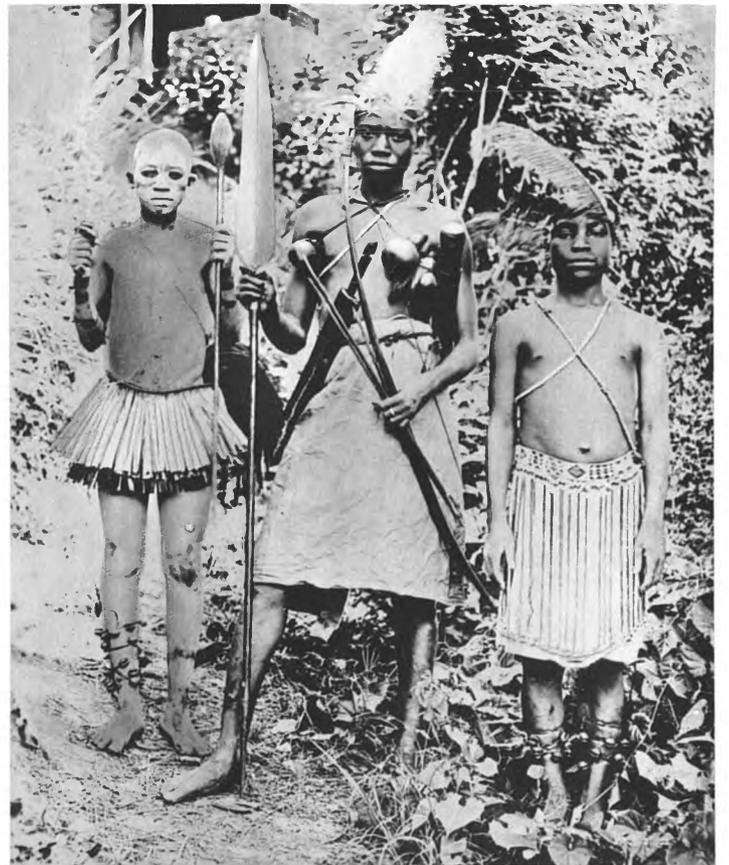
La pipe est d'un usage constant dans les deux sexes; elle atteint fréquemment des dimensions considérables. Le fourneau est couramment en terre cuite, mais on en trouve en pierre tendre, voire en fer ou en cuivre.

Comme la plupart des Nègres africains, ceux de la région des lacs sont des métallurgistes assez remarquables. Ils traitent eux-mêmes le minerai de fer dans de hauts fourneaux en argile et, avec des instruments primitifs, ils forgent leurs instruments aratoires, leurs poignards, leurs haches, les pointes de leurs armes, dont certaines sont munies de barbelures récurrentes, des couteaux, des outils pour le tatouage, etc. Le soufflet qu'emploient les forgerons nègres est partout le même : il consiste en deux poteries ayant vaguement la forme d'une pipe, dont l'ouverture est recouverte d'une peau lâche, au centre de laquelle est fixé un bâton. A l'aide de ce manche, un homme élève et abaisse alternativement chacune des peaux et obtient ainsi un courant d'air continu. L'extrémité de chaque poterie débouche dans une tuyère en argile ou en grès qui conduit dans le foyer l'air chassé par les peaux, lorsque l'homme préposé à ce travail les abaisse.

Des populations vivant dans une contrée où les rivières et les fleuves sont nombreux et où existent de grands lacs qui sont, en quelque sorte, des mers intérieures, devaient fatalement s'efforcer de tirer parti des ressources que contiennent les eaux. On ne saurait donc être surpris que les Nègres fabriquent des filets pour la pêche, comme ils en fabriquent pour la chasse, et possèdent des canots creusés dans des troncs d'arbres qu'ils manœuvrent sur les lacs avec de jolies rames en bois palmées.

✿ Les gravures, les peintures dont sont décorés les instruments, parfois les plus usuels, des Nègres, dénotent chez eux un certain goût artistique. Les masques en bois qui sont employés dans certaines danses ne donneraient pas une haute idée du talent des sculpteurs, si nous ne savions que c'est intentionnellement qu'ils impriment à ces masques un caractère grotesque, souvent en rapport avec quelque mythe religieux. Les personnages humains sculptés en bois, sans pouvoir être qualifiés de chefs-d'œuvre, reproduisent assez exactement les proportions du corps et des membres et les traits de la physionomie sont souvent rendus d'une façon tout à fait remarquable.

Ce qui frappe, chez les Noirs de la région des lacs, c'est l'abondance et la variété des instruments de musique. Le Nègre, comme les enfants, aime à faire du bruit, et ce n'est pas sans raison que Burton a écrit que « sans le tambour, l'existence de l'Africain serait vide ». Les indigènes dont il s'agit en ce moment aiment incontestablement beaucoup le tambour, car ils en possèdent une grande variété. Il en est qui ont l'air de reposer sur un support en bois ajouré et cependant le support et le tambour ne forment qu'un seul bloc. D'autres ont l'apparence de deux élégantes coupes réunies par une partie étroite sculptée avec soin. Un des types les plus communs consiste en une caisse plus ou moins



PANGAS DE L'EX-AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE armés de lances munies de grandes pointes en fer. — CL. RAP.



CHEF DE L'OUOUNDI en costume de danse. — Cl. RAP.

ovoïde, dont une seule extrémité est largement ouverte. L'instrument tout entier est recouvert de peau, indépendamment de la peau tannée, fortement tendue, sur laquelle on frappe avec la baguette. En outre, de petites lanières, très rapprochées les unes des autres, forment un véritable décor sur le tiers supérieur du tambour.

La collection d'instruments de musique comprend des clochettes en fer, simples ou doubles, quelquefois de grandes dimensions; des grelots, dont les plus curieux comprennent quatre rangées de petites sphères creuses, contenant chacune une bille; des chalumeaux; des flûtes simples et des flûtes de Pan; des trompes en corne et des trompes en ivoire, espèces d'olifants gigantesques; le balafon et la petite caisse avec touches en métal ou en bambou dont il a été question à propos des Cafres; enfin, de nombreux instruments à cordes. Le nombre des cordes varie d'une à une dizaine; la caisse de résonance est tantôt unealebasse, tantôt un petit cylindre allongé recouvert de peau à l'un des bouts, tantôt une sorte de barquette allongée. Les instruments à cordes peuvent se diviser en deux catégories: la harpe et la guitare. C'est au son d'un bruyant orchestre que les Nègres exécutent les danses animées dont ils sont très friands et auxquelles prennent habituellement part les chefs, richement parés pour la circonstance.

✽ Le mariage n'est qu'un simple achat de la jeune fille à ses parents. Partout, la polygamie existe; mais le nombre des femmes que possède un homme est relativement restreint. On cite, il est vrai, un chef des rives du lac Nyassa qui avait trois cents épouses, chiffre bien faible en comparaison de celui des femmes du roi du Bénin, qui devait toujours s'élever à trois mille trois cent trente-trois. Le puissant chef du Nyassa constituait une exception dans l'Afrique orientale; le plus riche de l'Ouanyamouézi n'en avait que dix.

Une fois qu'un jeune homme a acheté une femme moyennant quelques vaches, quelques brasses d'étoffe ou des bracelets, il en devient le maître absolu: il peut la renvoyer, la vendre ou la tuer. Chez les Ouazaramos, bien qu'achetées comme dans les autres pays de la région, les femmes sont relativement bien traitées; mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que, chez les Banyais, ce soit la femme qui commande. Quand, dans cette population, un jeune homme a fait choix d'une fiancée, c'est à la mère de la fille qu'il doit s'adresser. S'il est agréé, il doit aller vivre chez sa femme et rendre toutes sortes de services à sa belle-mère. En présence de celle-ci, il lui est interdit de s'asseoir: il se met à genoux ou s'accroupit sur ses talons. Il peut s'en aller

quand il lui plaît; mais, en cas de divorce, si des enfants sont nés, ils deviennent la propriété de la mère. Dans les autres tribus, au contraire, c'est le mari qui met la femme à la porte lorsqu'elle a cessé de lui plaire, et qui garde les enfants.

La jeune fille n'est pas déshonorée si elle a eu des enfants avant le mariage. Une fois qu'elle est devenue la propriété d'un homme, elle doit mener une vie régulière. Néanmoins, il n'est pas rare qu'une femme mariée manque à ses devoirs, et alors, non seulement l'époux peut la vendre ou la renvoyer, mais il a également le droit d'exiger une amende du séducteur, voire de le vendre s'il ne peut payer. En général, le mari n'est pas très exigeant au sujet de la fidélité de ses femmes, surtout depuis que l'esclavage a été aboli, officiellement tout au moins, dans une grande partie des pays noirs; il trouverait difficilement un de ces grands marchés de bétail humain où naguère il pouvait vendre l'épouse fautive et son séducteur. Quand une femme met au monde deux jumeaux, l'un doit être mis à mort chez les Ouanyamouézis; chez les Ouazaramos, les deux bébés étaient vendus ou bien abandonnés dans la jungle. Cependant, les Ouazaramos ont une foule d'attentions pour leur progéniture. Dès que la mère a accouché, elle porte l'enfant sur son dos, dans une peau dont les bouts sont attachés par devant; elle ne le sort de là, pendant le jour, que pour lui donner le sein, et comme l'allaitement dure deux et trois ans, pendant toute cette période, la femme ne se sépare pas de son fardeau.

Dans la plupart des tribus, l'affection des parents pour les enfants et des enfants pour leurs parents semble inexistante. Tous vivent dans la même case sans se manifester la moindre tendresse, au moins lorsque la première enfance est passée. On a même prétendu qu'à partir d'un certain âge, il était de règle que le père et le fils devinssent ennemis, « à la manière des animaux sauvages ».

Malgré leur humeur belliqueuse, les Nègres du Sud-Est africain n'ont pas une organisation militaire comparable à celle des Cafres. Le chef ne dispose que de forces bien minimes et parfaitement indisciplinées. S'agit-il d'attaquer un village? chaque homme, paré comme pour une fête et muni de son bouclier, s'embusque à l'endroit où il juge que sa vie est le moins exposée. Si une rencontre entre deux adversaires a lieu en plaine, le combat n'est généralement pas bien meurtrier. En effet, dès que le premier



INSTRUMENTS DE MUSIQUE du Sud-Est africain. — Cl. Rol.

homme tombe, les combattants de son parti s'empresment de fuir dans toutes les directions.

Il n'est pas rare de rencontrer des chefs dont l'autorité ne s'étend pas au delà des limites de leur village; mais ces petits potentats sont d'un orgueil et d'une jactance dont il est difficile de se faire une idée. Ils ont, il est vrai, une raison pour s'attribuer une puissance qu'ils n'ont pas : c'est le cadeau que doit leur payer tout étranger qui traverse leur territoire, cadeau qui doit naturellement être en rapport avec la puissance du chef à qui l'on a affaire. Pour éblouir leur visiteur, ces monarques en miniature déploient tout le luxe dont ils sont capables. Voici en quels termes le lieutenant de vaisseau Victor Giraud raconte son entrevue avec le chef Moïné Muiva, entre le Condé et l'Uemba : « Moïné Muiva m'attendait au fond d'une large cour entourée d'une palissade, au côté d'une petite hutte. Sa Majesté était assise sur un tronc d'arbre dissimulé sous des amas de tapis et d'étoffes aux couleurs voyantes; à ses pieds, par terre, un autre tapis; sur ses épaules, une couverture rouge; enfin, sur son auguste tête, un parasol qu'Elle tenait de la main gauche.

« Son peuple était massé en deux groupes, laissant entre eux un espace vide, où je vins m'asseoir sur une chaise, à 50 mètres de Moïné Muiva. A ma droite étaient cinquante hommes armés de vieux fusils; à ma gauche, cent cinquante autres armés de flèches, tous accroupis et silencieux. Je distinguai enfin, près du chef, négligemment accroché à la palissade comme un torchon, le cadeau d'étoffe que je lui avais envoyé la veille.

« Deux interprètes chargés des communications naviguaient entre nous deux, saluant chaque fois en se roulant sur le dos, sur le ventre, et frappant des mains. Après dix minutes de ce manège, nous avions à peine fini de nous dire bonjour, quand la voix du chef lui-même se mit à tonner avec des accents colères :

« Msungu (Blanc), me dit-il, regarde tous ces fusils, tous ces guerriers, cette grande ville, tout cela est à moi. Tous les villages que tu traverses depuis un mois sont ma propriété. Tu te figurais peut-être Moïné Muiva un de ces chefs de rien comme tu en rencontres tous les jours. Regarde ces riches cadeaux que m'ont faits les caravanes arabes, et dis-moi si je puis me contenter des chiffons que tu m'as envoyés hier. »

Moïné Muiva exagérait singulièrement sa puissance et l'étendue de ses domaines. Il n'en était pas moins un grand chef en comparaison de certains de ses voisins qui pouvaient disposer d'une armée de vingt à vingt-cinq hommes.

La plupart de ces chefs sont des despotes absolus, mais certaines contrées sont sous le régime d'une monarchie tempérée, le chef suprême étant assisté d'un conseil composé de chefs subalternes

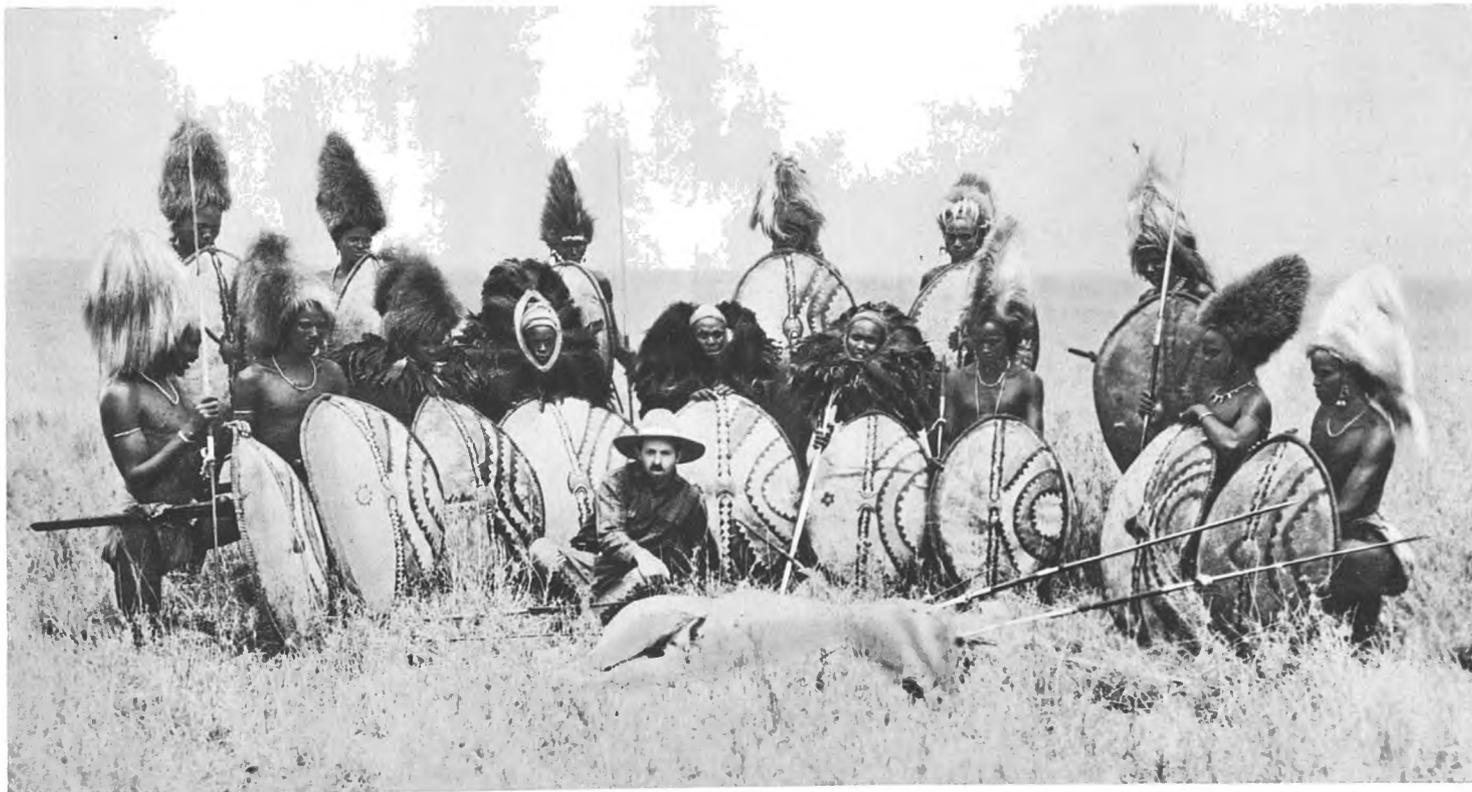


TYPE DE CHASSEUR DE LIONS de la région des grands lacs.  
CL. WIDE WORLD.

et de vieillards. En réalité, les avis du conseil ne sont pris en considération que s'ils plaisent au potentat.

Le pouvoir est héréditaire dans presque toutes les populations du Sud-Est. Quelques-unes, néanmoins, font exception et élisent leur chef; mais, une fois élu, celui-ci devient un monarque aussi absolu que ceux qui ont hérité du pouvoir. Généralement, c'est au fils aîné du défunt que revient la succession; mais, chez les Ousoukoumas, on préfère le fils de la sœur du chef décédé. Il en est de même chez les Banyais, qui ont une sorte de gouvernement féodal : le chef qu'ils choisissent est généralement le fils de la sœur du mort. Si ce candidat ne réunit pas la majorité des suffrages, on cherche un autre parent du défunt, de préférence à son fils.

Au-dessous du grand chef, prend place le *mganga*, à la fois devin



GUERRIERS DES PLAINES DU TANGANYIKA PARÉS ET ARMÉS POUR UNE EXPÉDITION. — CL. WIDE WORLD.



SULTAN OUZINZA (sud du Victoria-Nyanza). — CL. RAP.

et médecin, qui jouit d'un pouvoir redoutable. Il désigne l'individu qui a jeté un sort à une personne malade, car, dans la croyance des indigènes, toute maladie est le résultat d'un sortilège. La personne désignée est brûlée vive, si elle avoue; elle est soumise à des épreuves qui varient selon les tribus, si elle se déclare innocente. Parmi ces épreuves, nous signalerons le fer rouge qu'on introduit dans la bouche de l'inculpé, le grand clou, également rouge, qu'on lui enfonce dans les chairs à coups de maillet, l'eau ou l'huile bouillante dans laquelle on lui plonge la main, les crins de gnou qu'on lui passe au travers de l'oreille. Dans certaines tribus, on prépare une infusion de plantes vénéneuses, mais au lieu de la faire boire à l'accusé, comme dans l'Afrique-Occidentale, on la fait absorber à une poule.

Quand le coupable — c'est-à-dire la personne désignée par le magicien — a été livré aux flammes, le devin chasse du corps du malade le mauvais génie qui a été la cause du mal. Par-

fois il fait absorber au patient quelque drogue, mais, pour qu'elle agisse, une mise en scène est indispensable : il est nécessaire que le malade boive, au son du tambour, de la bière jusqu'à ce qu'il soit ivre et qu'il danse en même temps. Le diable est alors prié par le devin de quitter le corps dans lequel il s'était installé et d'aller se loger dans un objet inanimé.

Le *mganga* remplit beaucoup d'autres fonctions, à la chasse, à la guerre et dans une foule de circonstances. Dans les combats, par exemple, il vient puissamment en aide aux guerriers : il prend une abeille, prononce des incantations, et la relâche pour qu'elle réunisse d'innombrables essaims, qui viendront fondre sur l'ennemi. Habituellement, le devin est reconnaissable à sa saleté, mais, quand il prédit l'avenir, il s'oingt le corps de graisse, s'orne le front de cornes d'antilope et, avant d'opérer, commence par solli-



MUSUKA, CHEF DU MOUANZA (sud-est du Victoria-Nyanza).

citer des offrandes. Il se livre ensuite à toutes sortes de danses, de contorsions et de simagrées qui ont pour but d'impressionner les assistants.

Au-dessous du magicien, viennent les hommes libres, qui sont d'ailleurs soumis à tous les caprices des chefs et du devin. Naguère, les esclaves étaient durement traités. Dans l'Uemba, on rencontrait souvent des malheureux privés de doigts, de nez, d'oreilles ou d'yeux : c'étaient des esclaves que leurs maîtres avaient mutilés pour les punir de fautes parfois bien légères.

✽ Tous les Nègres du sud-est de l'Afrique sont turbulents, querelleurs et toujours prêts à en venir aux mains. Dans la plupart des cas, cependant, les querelles donnent lieu à de bruyantes disputes plutôt qu'à des conflits sanglants; toutefois, les guerres entre tribus, voire de village à village, ne sont pas rares, mais, comme il a été dit plus haut, elles consistent surtout en embuscades, sans grande effusion de sang.

Un autre côté de leur caractère est un égoïsme outré et une tendance au vol. Les étrangers qui s'aventurent chez eux doivent être constamment sur leurs gardes. Les Nègres les harcèlent sans cesse de leurs demandes et, non contents de mendier, ils s'introduisent sans gêne dans leurs tentes et s'emparent de ce qui est à leur convenance. Les jeunes Ouazaramos ont, à ce point de vue, une réputation déplorable. Quelques-uns se rendent à la côte, où ils consentent à servir de porteurs, mais beaucoup n'effectuent le voyage que pour se livrer au pillage et ils excellent dans ce genre d'opérations. Ils creusent des galeries souterraines pour s'introduire la nuit dans les maisons qu'ils veulent dévaliser. On a eu beau en décapiter un certain nombre pris en flagrant délit et planter leurs têtes sur des piquets à l'entrée des villages, ils trouvent toujours des imitateurs.

Le penchant à l'ivrognerie n'est pas un de leurs moindres défauts. Une foule d'événements : la naissance d'un enfant du sexe masculin, une chasse fructueuse, une expédition heureuse, sont autant de prétextes à des orgies sans fin. On n'a pas idée de la quantité de *pombé* (bière de millet, de sorgho ou de maïs) qui est absorbée en ces circonstances. Celui qui peut boire plus que les autres se considère comme un être supérieur; aussi les chefs, pour maintenir leur prestige, sont-ils généralement les plus grands ivrognes. On ne saurait donc s'étonner que l'alcool introduit par les Européens soit très recherché par les indigènes. Là, comme en beaucoup d'autres contrées, des Blancs profitent de la passion des indigènes pour faire de bonnes opérations commerciales.

Superstitieux à l'excès, les Noirs de la région des grands lacs croient aux revenants et aux sortilèges. Le plus grand crime qu'un homme puisse commettre est de jeter un sort sur son voisin. Nous avons vu quel châtement encourt celui que le devin a accusé de sorcellerie.

Une curieuse coutume, que nous allons retrouver à Madagascar, existe chez les Ouazaramos et d'autres populations voisines : c'est la *fraternisation par le sang*. Deux hommes deviennent frères et se jurent une amitié éternelle. L'échange du serment s'accompagne d'une cérémonie que préside le devin. Les deux hommes, assis en face l'un de l'autre sur une peau de bête, ont leurs armes posées en travers sur leurs cuisses et le devin prononce de violents anathèmes contre celui qui manquera à sa parole. On immole un mouton, dont on fait rôtir le cœur, qui est partagé en deux morceaux. Chaque impétrant mange celui qu'il reçoit après qu'il a été arrosé du sang de son partenaire, à qui il a fait, dans ce but, une incision sur la poitrine.

✽ Les Nègres du sud-est de l'Afrique sont fétichistes et ont pleine confiance dans la vertu des amulettes que leur vendent les devins. Ils croient à la survivance de l'esprit. Les Banyais visitent les tombes de leurs morts et y déposent des vivres, ce qui démontre bien qu'ils admettent une autre vie, puisque après le décès l'individu aurait encore besoin d'aliments. Naguère, les Ouanyamouézis se contentaient de traîner les cadavres dans la brousse, où ils les abandonnaient à la dent des hyènes; cependant, lorsqu'un de

leurs chefs venait à mourir, ils donnaient la sépulture à son corps et enterraient avec lui trois esclaves vivantes pour lui tenir compagnie dans l'autre monde. Les Ouazaramos enterrent leurs morts avec leurs vêtements.

Les indigènes croient surtout aux mauvais génies. Beaucoup vénèrent le soleil et la lune et il en est qui ont une vague idée d'une divinité supérieure. Les Banyais sont dans ce cas : au-dessus des génies, trônerait un être suprême à qui ils sacrifient des volailles ou des moutons. Les Macouas admettent également l'existence d'un bon génie, qu'ils appellent *Mouloukou*, mais ils croient aussi à l'existence d'un génie malfaisant, nommé *Minepa* ou *Mitoha*, ce qui correspondrait au dieu et au diable des traditions bibliques. On retrouve aussi chez eux des légendes qu'on a rapprochées de celles de la Bible, notamment celles relatives à la création du premier homme et de la première femme et au premier péché. Voici ces légendes : « Au commencement, le bon Dieu (*Mouloukou*) fit deux trous dans la terre; de l'un, il sortit un homme, de l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme et à la femme, le bon Dieu donna la terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison, d'y faire cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au lieu d'obéir au bon Dieu, mangent cru le millet, cassent l'assiette, répandent des ordures dans la marmite, jettent au loin leurs outils et vont chercher un refuge dans les bois. Dieu, voyant cela, appelle le singe et la guenon, leur donne les mêmes outils et les mêmes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux-ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, cuisent et mangent le millet. Alors Dieu fut content. Il coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon et l'attacha à l'homme et à la femme. Puis il dit aux premiers : « Soyez hommes, » et aux seconds : « Soyez singes. »

Les Macouas ont également une légende qui explique l'origine des Nègres. Au début, les Noirs étaient blancs. Un jour, *Mouloukou* (le bon Dieu) s'étant enivré tomba dans un chemin, les vêtements en désordre. Des Africains vinrent à passer et se moquèrent de lui. Les Européens, au contraire, eurent pitié de *Mouloukou*; ils cueillirent des feuilles et l'en couvrirent respectueusement. Dieu punit les Africains en leur retirant l'intelligence et en leur donnant une peau noire.

Quelles que soient les conceptions religieuses des Nègres de la région des lacs, on ne trouve chez eux ni temple, ni caste qu'on puisse considérer comme une caste sacerdotale, ni culte à proprement parler. Les sacrifices d'animaux dont il a été question sont



MÉTIS DE NÈGRE ET D'ÉTHIOPIEN du pays massai. — CL. METRO GOLDWYN.

faits par n'importe quel homme. S'il existe quelques exceptions à ces règles, on ne les rencontre que dans les groupes qui ont été plus ou moins christianisés par des missionnaires, et encore, le plus souvent, les Noirs convertis mêlent-ils leurs anciennes croyances à celles qu'on leur inculque.

II. MASSAÏS. — Dans le nord de la région que nous venons d'examiner, entre le 5<sup>e</sup> degré de latitude sud et l'équateur, vit une population qu'on ne peut pas assimiler complètement aux véritables Nègres : c'est la population Massai. Certains auteurs ont comparé les Massaïs aux Sémites, et l'un d'eux, se basant sur leurs conceptions religieuses, a voulu en faire les ancêtres des Hébreux. En réalité, ils constituent une population très mêlée, dans laquelle prédominent, tantôt les caractères des Nègres, tantôt ceux des Somalis.

Les Massaïs habitent de temps immémorial les steppes de l'Afrique-Orientale, dans lesquels ils mènent une vie semi-nomade. On les a classés en trois groupes : les chasseurs, les pasteurs et les agriculteurs, mais cette division est totalement erronée. Les mêmes individus vivent de la chasse, de l'élevage et de brigandage et, à l'occasion, se livrent à l'agriculture, qu'ils abandonnent d'ailleurs aux femmes. Le chasseur se transforme en agriculteur quand le gibier devient rare; il devient pasteur, lorsqu'une expédition heureuse l'a mis en possession de bestiaux dérobés à d'autres tribus. L'agriculteur se fait chasseur quand la sécheresse a détruit ses récoltes. Le pasteur se métamorphose en chasseur ou en agriculteur quand les épidémies ravagent ses troupeaux.

Les Massaïs en sont restés à peu près à l'âge de la pierre jusqu'à l'époque récente où ils ont emprunté à leurs voisins ou aux Européens la lance, les parures en fils métalliques et en perles de verre dont ils font un usage immodéré. Ils y ajoutent les ornements les plus invraisemblables. Leurs vêtements, souvent réduits à un simple pagne, sont faits de peaux cousues avec des tendons, et parfois d'étoffes européennes. Leurs principaux ustensiles sont des Calebasses et une épée qui leur sert bien moins d'arme que d'instrument pour déterrer les racines qui, avec les fruits sauvages, entrent dans leur alimentation. Ils mangent la viande à peine grillée et boivent le sang chaud des animaux qu'ils tuent.

La polygamie est la règle. La femme ne doit pas avoir de rapports avec des célibataires, mais son époux la prête à ses amis et à ses hôtes mariés. Si la femme abandonne le *kraal* conjugal, le mari est toujours prêt à adopter les enfants qu'elle peut avoir dans la suite, surtout s'il s'agit de garçons. Quoique la mortalité soit fort grande, la population se maintient en raison de la fécondité des femmes. Merker a constaté que 83 femmes avaient donné le jour à 548 enfants, soit une moyenne de 6,6 par femme.

Les liens du mariage sont très lâches, à cause surtout de la façon dont se font les unions. L'homme paie aux parents de la fiancée une somme minime. Il ne paie rien pour une veuve qui n'a donné naissance qu'à des filles. Une veuve sans enfants ne donne lieu à un prix d'achat que le jour où elle a un enfant de son deuxième mari.

Les Massaïs pratiquent la circoncision des filles et des garçons. Chez les filles, elle a lieu vers l'époque de la première menstruation



CURIEUSE PARURE DE TÊTE du pays massai. — CL. METRO GOLDWYN.



FEMME MASSAI parée de bijoux en fils métalliques. — CL. WIDE WORLD.

et les femmes seules peuvent y assister. Pour les garçons, l'opération, à laquelle n'assistent que les hommes, est l'objet d'une grande fête, qui ne se renouvelle que tous les onze ans massais, ce qui correspond à huit de nos années. Lorsque l'époque est arrivée, les anciens et les guerriers demandent au chef de fixer la date de la cérémonie. La fête a lieu dans une vaste plaine et débute par un abatage de bœufs et de moutons qui sont partagés entre la foule; les guerriers se contentent de boire du lait. Pendant plusieurs jours, on ne fait que manger, boire, chanter et danser. Les guerriers se peignent, pour la circonstance, le corps en rouge et en blanc. Cette première partie de la fête leur est consacrée.

Après un court intervalle, commence la fête des garçons qui doivent être circoncis. Ils revêtent une coiffure en peau de lion ou en plumes d'autruche et se peignent le corps en blanc. La veille de l'opération, le garçon est tondu sur tout le corps et il passe la nuit enveloppé dans une peau de mouton dont on a enlevé tous les poils et qu'on a peinte en noir. Le matin, il prend un bain, puis on l'assied sur une peau de bœuf et l'opération est pratiquée. La plaie est lavée avec un mélange d'eau et de lait.

Les jeunes gens non circoncis n'ont pas le droit d'avoir des relations avec une femme circoncise, mais ils peuvent s'unir à une fille non opérée.

Les Massais ont une telle peur des morts qu' aussitôt après le décès d'un des leurs, ils s'empressent de porter le cadavre dans un endroit où ils savent qu'il sera dévoré par les bêtes féroces.

Le brigandage, avons-nous dit, fait partie de leur existence; ils le considèrent comme une chose licite. Ne sont-ils pas, d'après leurs croyances, le peuple élu de Dieu et n'est-ce pas pour eux seuls que Dieu a créé le monde? Par conséquent, s'ils font la guerre à un autre peuple et qu'ils emportent du butin, ils ne font que prendre possession de ce qui leur appartient. Dans ces rapines, comme dans toutes les circonstances de la vie, chaque Massai a un ange gardien qui le protège contre les périls et ne le quitte qu'à la mort. A ce moment,

il porte son âme dans l'au-delà et devient le protecteur d'un enfant né le même jour. L'au-delà comprend le paradis divisé par nationalités et composé de verdoyantes prairies remplies de troupeaux. Il comprend aussi un enfer, où les âmes des méchants errent dans un désert sans eau. Enfin, les Massais admettent une sorte de purgatoire, annexe du paradis, où ceux qui ont commis des fautes sont obligés de se livrer à de durs travaux en manière de punition.

En maintes contrées de l'Afrique orientale, des croisements se sont produits. Les Arabes ne se sont pas bornés à faire sentir leur influence sur le littoral. Depuis longtemps, leurs marchands s'avancent à l'intérieur des terres et infusent peu à peu de leur sang dans les populations indigènes. Les Ethiopiens ont pris part au mélange des races jusqu'au lac Tanganyika, et il semble bien que ce soit à eux que les Massais doivent l'atténuation de leurs caractères nigritiques. Enfin, dans leurs colonies, les Européens ont contribué au métissage. On est frappé de la diversité des types qu'on rencontre de tous côtés, par exemple chez les Ouandaras de l'ancienne Afrique orientale allemande. Mais nulle part, peut-être, le fait n'est aussi accusé que dans le Kikuyuland (Afrique orientale anglaise). Là, au milieu des indigènes, vivent de nombreux Massais et les croisements entre les deux populations s'opèrent avec tant de fréquence que presque tous les chefs massais sont des demi-sang.

**III. NÈGRES DE MADAGASCAR.** — L'île de Madagascar, séparée de la côte orientale d'Afrique par le canal de Mozambique dont la largeur, en certains points, ne dépasse pas 400 kilomètres, ne saurait être isolée des régions sud-africaines que nous venons de passer en revue. Cette grande île, à laquelle se rattache, à tous les points de vue, celle de Diégo-Suarez, mesure 592 000 kilomètres carrés; elle dépasse la superficie de la France, qui n'a que 550 986 kilomètres carrés. Son climat est généralement chaud et humide; néanmoins, il est loin d'être homogène, ce qui s'explique aisément par l'étendue de l'île et par les différences d'altitude de ses diverses régions. Du Nord-Est au Sud-Ouest, sa longueur atteint, en effet, 1 580 kilomètres et l'altitude de certains plateaux s'élève à 2 680 mètres. A Tananarive, sur le plateau central, le maximum de la température ne dépasse pas 23° et le minimum tombe à 0°; sur le bord de la mer, le maximum atteint 33° en janvier et le minimum ne descend pas au-dessous de 16° en juillet.

Le Centre est relativement aride; il y pousse des graminées, des solanacées, des iridacées, des bruyères. Dans le Sud, de grandes étendues sont couvertes uniquement de cactacées et d'euphorbes. Les régions orientales sont tapissées de forêts où croissent les palmiers, les fougères arborescentes, les bambous, les pandanus, les copaliers, les ravenalas (arbres des voyageurs), les podocarpes, les

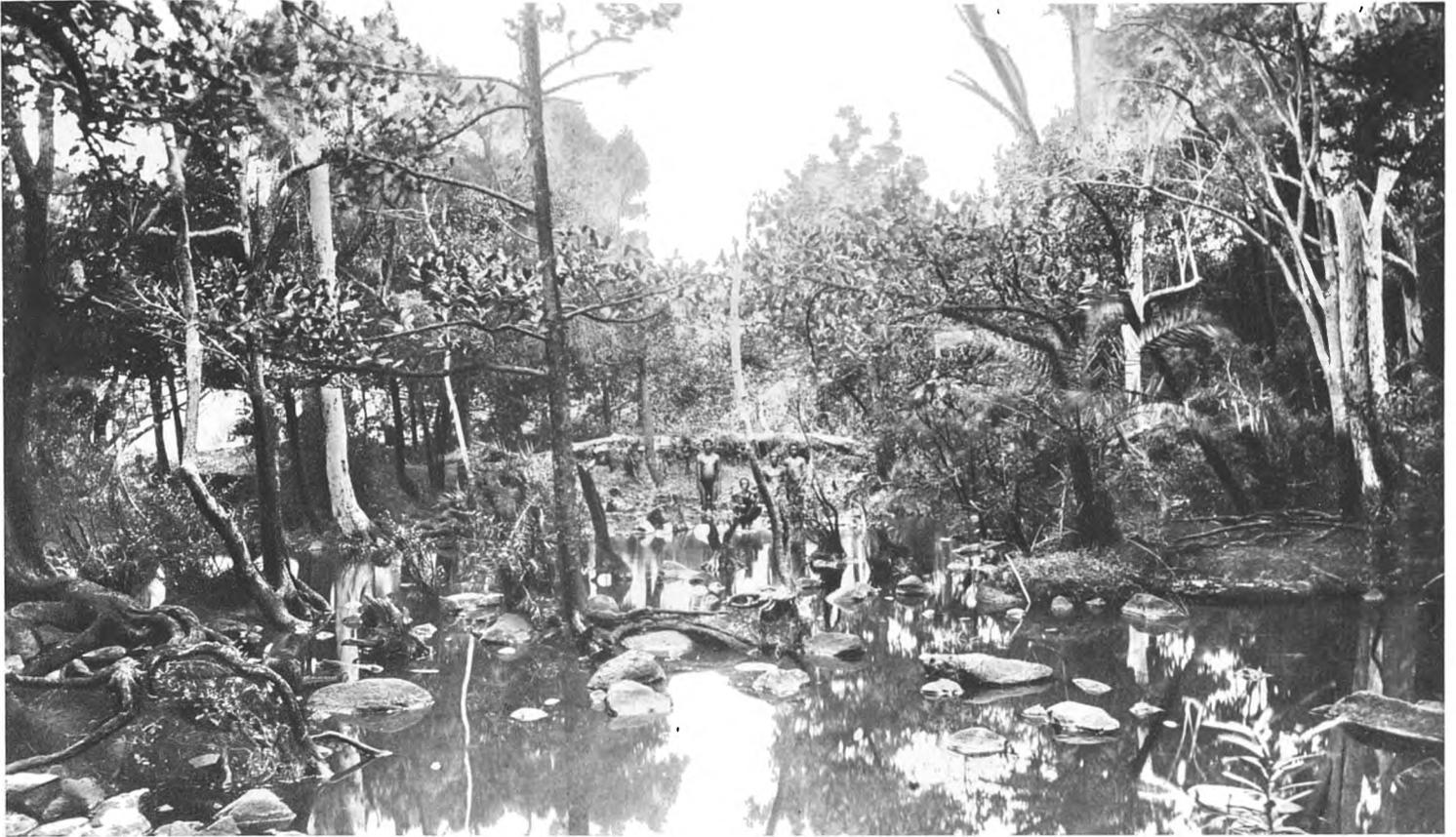


MASQUES ÉTRANGES PORTÉS PAR DE JEUNES CIRCONCIS (région des grands lacs). — CL. WIDE WORLD.



PARURES DIVERSES UTILISÉES CHEZ LES MASSAIS ET, EN GÉNÉRAL, PARMI LES POPULATIONS  
DE LA RÉGION DU TANGANYIKA.

On remarquera combien les caractères primitifs sont atténués chez les deux sujets visibles de face et de profil ; conséquence des nombreux croisements qui se sont produits dans ces contrées. — Cf. MISTRO COLLETTA.



GUÉ SUR LA RIVIÈRE DES CAÏMANS A DIÉGO-SUAREZ. — CL. ALLAUD.

éléodendrons, etc. Sur les pentes occidentales, on trouve des lataniers, des baobabs. Partout, au milieu des forêts, poussent des lianes et des orchidées.

Qu'on envisage la faune ou la flore, on constate de curieux mélanges de genres et d'espèces. A côté d'espèces indigènes, on rencontre un nombre important d'espèces africaines et quelques espèces océaniques. Parmi les espèces indigènes, il convient de citer les lémuriers, faux singes spéciaux à l'île, et un gigantesque oiseau, aujourd'hui disparu, l'Æpyornis, qui mesurait 4 mètres de hauteur et dont les œufs avaient une capacité de 8 à 10 litres.

Toutes les régions de Madagascar étant habitées, l'homme s'y trouve soumis à des conditions fort diverses qui doivent forcément avoir une influence plus ou moins marquée sur son type et sur sa manière de vivre. En outre, si l'être humain a occupé la grande île à une époque déjà ancienne, comme il est vraisemblable, les ancêtres des populations actuelles ont dû vivre dans des conditions quelque peu différentes de celles que l'homme y trouve aujourd'hui. Des changements se sont sûrement opérés dans le milieu, puisque des espèces animales ont disparu.

Des premiers habitants, nous ne connaissons rien de précis jusqu'à ce jour. D'après les traditions indigènes, ils auraient été de véritables nains portant le nom de Kimos, mais on n'en a pas encore retrouvé les traces. L'une des plus anciennes races semble avoir été celle des Wazimbas, véritables Nègres avec lesquels se sont croisés des Malais arrivés à une époque récente sur le plateau central; leur arrivée sur ce plateau, qui constitue l'Imérina ou l'Émyrne, ne paraît remonter qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces Malais qu'on désigne à tort sous le nom collectif de Hovas, ce nom ne s'appliquant qu'à la caste des bourgeois et des roturiers, les nobles portant celui de *Andrianas*, et les esclaves étant appelés *Andevos*. Par suite, il convient de renoncer à l'appellation de Hovas pour désigner l'ensemble du groupe établi sur le plateau central et de la remplacer par celle de « Mérimas » qu'a proposée Alfred Grandidier.

Aux Nègres primitifs, se sont mêlés non seulement des Malais, mais des Arabes, qui avaient fondé d'importants établissements dans l'île, des Hindous, des Persans, des Chinois, des Japonais, des Européens, et, entre toutes ces races, des croisements se sont opérés. Le nombre des métis est actuellement des plus notables. Le nom de Malgaches qu'on applique indistinctement à tous les habitants de Madagascar n'a donc aucun sens ethnique. Nous ne nous occuperons en ce moment que des Nègres plus ou moins

purs et renverrons à plus tard l'étude des Mérimas qui ne peuvent être séparés des Malais.

Quelle est l'origine des Nègres? c'est une question très controversée. Les premiers navigateurs qui accostèrent l'île furent frappés des ressemblances entre les Noirs qu'ils y rencontrèrent et ceux qu'ils avaient vus sur le continent africain. Alfred Grandidier et son fils, Guillaume, font venir au contraire de l'Extrême-Orient les populations noires de Madagascar. Ils s'appuient sur la linguistique et sur quelques caractères ethnographiques. Ils font remarquer, d'autre part, que les Nègres d'Afrique ne sont pas navigateurs et qu'il leur aurait été difficile de lutter contre les vents et les courants qui constituent un obstacle à la traversée du canal de Mozambique en partant de l'Ouest. Or, parmi les animaux domestiques de Madagascar, il en est, tels que les bœufs, qui sont incontestablement d'origine africaine, et il va sans dire qu'ils n'ont pas traversé le canal à la nage. En outre, personne ne nie que certains Nègres malgaches, tout au moins, ne soient venus du continent voisin. MM. Grandidier l'admettent, mais ils ne font jouer à l'élément africain qu'un rôle tout à fait secondaire. Nous savons qu'un certain nombre de Macouas ont été importés comme esclaves par les Européens et que leurs descendants constituent une partie de la confédération des Betsimisarakas, mais on ne saurait considérer comme ayant été importés par les Européens tous les Macouas de l'île que les indigènes regardent comme originaires d'Afrique. En 1891, le village d'Ademba, sur 600 habitants, comptait 550 Macouas, 40 Sakalaves et une dizaine d'Hindous et d'Arabes. En 1881, il existait, à Majunga et dans les environs, 3 000 Macouas avec leurs familles. MM. Grandidier, à qui nous empruntons ces chiffres, nous disent qu'il en est de même un peu partout et qu'on rencontre, « principalement dans l'Ouest et dans le Centre, un grand nombre d'Africains de sang pur ».

Examinons la valeur de l'argument tiré de la linguistique. La langue parlée dans l'île entière est malayo-polynésienne, déclarait A. Grandidier dès 1872. Le Dr Bouchereau a constaté, lui aussi, que presque tous les mots « de la langue originelle répandue aujourd'hui dans l'île entière sont malais; quelques-uns seulement sont d'origine arabe ou bantoue ». Nous remarquerons, toutefois, que les recherches des linguistes font découvrir dans le malgache beaucoup plus de mots bantous qu'on ne le supposait naguère. Mais il y a plus : la langue malayo-polynésienne n'impliquerait nullement le peuplement de Madagascar par des Nègres mélanésiens. Il est vrai qu'en Mélanésie, les Malais et les Polynésiens



FEMME MACOUA (ou makoa) du nord-est de Madagascar. — COLL. M. H. N.



FEMME SAKALAVE du nord-ouest de Madagascar. — COLL. M. H. N.

ont exercé une influence sur la langue, mais on a démontré que les Nègres océaniques parlent des dialectes, voire des langues multiples, et que, dans la même île, pour peu qu'elle ait une certaine étendue, de nombreuses tribus ne se comprennent pas entre elles. Le malayo-polynésien, au lieu d'être l'idiome originel des Mélanésiens, semble donc s'être simplement superposé à une vieille langue qu'il n'a pas complètement supplantée. Et, de cette vieille langue, rien ne nous dit qu'on en retrouve les traces à Madagascar. Il faudrait admettre plutôt que, loin d'avoir été des Nègres orientaux, les premiers habitants de la grande île africaine ont été des Malais, hypothèse absolument gratuite.

On a beaucoup insisté sur l'unité de mœurs et des caractères physiques des populations de l'île entière. Il est vrai que les Malgaches ont de plus en plus adopté les mœurs des Mérimas, c'est-à-dire des Malais, et ces mœurs, comme la langue, se sont propagées de proche en proche, ce qui n'a rien de surprenant. Partout où des races de civilisations différentes se trouvent en contact, les plus arriérées adoptent les usages, la langue, l'industrie de la population la plus civilisée, même si celle-ci leur est numériquement très inférieure. Mais, à ce point de vue encore, on a exagéré cette identité de mœurs, ainsi que nous allons le voir, et surtout on a commis une erreur en attribuant à des Mélanésiens certaines particularités observées soit dans la totalité de l'île, soit dans quelques régions seulement. Au fur et à mesure que progressent nos connaissances sur les Nègres d'Afrique, on retrouve, sur le continent noir, des traits de mœurs qu'on regardait comme spéciaux aux Malgaches et qui semblaient s'opposer à tout rapprochement avec les Africains. Telle est, pour n'en citer qu'un exemple, la fraternisation par le sang, qui, nous l'avons vu, existe chez les Ouazaramos et d'autres populations de l'Est africain. Il en est de même de diverses industries qu'on rencontre à la fois à Madagascar et à travers toute l'Afrique, jusqu'à la côte occidentale. Si ces coutumes, ces industries ont été importées dans la grande île, il paraît beaucoup plus logique d'en rechercher l'origine à l'Ouest que dans les contrées lointaines de l'Océanie.

Malgré tout, il reste un certain nombre de faits qu'on ne saurait expliquer par une influence africaine, mais il est à remarquer que presque tous dénotent une influence malaise, et fort peu une intervention mélanésienne.

En résumé, quand on envisage l'ensemble de la population malgache, on y découvre deux éléments fondamentaux : un élément nègre, incontestablement le plus important et le plus ancien, et un élément malais. L'élément nigritique est loin d'être homogène, mais, si l'on tient compte des caractères physiques, il est surtout apparenté au type nègre le plus répandu en Afrique, le type mélanésien ne jouant dans la population actuelle qu'un rôle secondaire. C'est pourquoi nous pouvons difficilement admettre l'opinion du savant A. Grandidier quand il dit que « l'île de Madagascar a été peuplée par des immigrations successives, remontant à des temps très éloignés, de nègres indo-océaniques ou orientaux ». Étant donné que nous ne savons rien du passé, il semble un peu téméraire d'ajouter que les premières de ces migrations de « nègres indo-océaniques » remontent « à bien des siècles avant Jésus-Christ ».

Ce qui complique le problème ethnologique, ce sont les croisements qui se sont opérés, non seulement entre les éléments fon-

damentaux, mais aussi avec tous les éléments adventifs qui ont accosté à Madagascar et que nous avons énumérés plus haut. Le nombre des métis est considérable dans l'île.

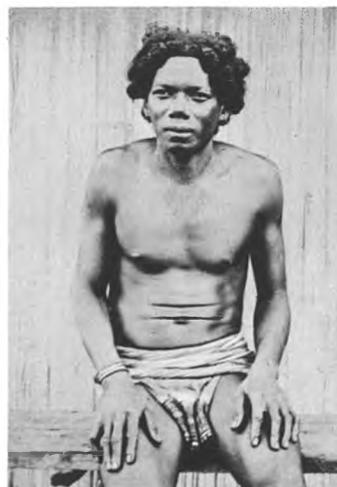
✿ Les Sakalaves forment une grande confédération qui occupe les deux tiers de la côte occidentale de l'île et qui exerçait autrefois sa suprématie sur une grande partie de Madagascar. Sur les 2 656 000 indigènes qu'accusait le recensement de 1905, les Sakalaves de la côte occidentale comptaient pour plus de 500 000. Et si, à l'exemple du Dr Catat, on rattache au même groupe les Antankaranas de l'extrême Nord, les Baras de l'intérieur, les Mahafaly, les Antandroy et les Antaisakas du Sud; si on ajoute encore les nombreux individus de la côte orientale, notamment ceux qui font partie de la confédération des Betsimisarakas qui offrent le même type, on peut se faire une idée de l'importance de l'élément noir à Madagascar.

La taille de ces Nègres est sensiblement supérieure à la moyenne. Chez les Baras et chez les Sakalaves proprement dits, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui atteignent 1<sup>m</sup>,80. La peau est d'un noir intense, la barbe et le système pileux sont peu abondants. Ces caractères rappellent ceux des Nègres africains et écartent nos Malgaches des Papouas ou Nègres océaniques qui sont de taille moyenne et ont une barbe très fournie. Chez les Sakalaves qui ne présentent pas de caractères de métissage, les cheveux sont très crépus.

La tête est franchement dolichocéphale et développée en hauteur, sans exagération, toutefois. La face est haute et prognathe, le nez large, peu saillant, les arcades sourcilières font une saillie modérée et le maxillaire inférieur, relativement peu développé en largeur, mais plutôt en longueur, a généralement le menton fuyant. Par ces caractères céphaliques, le groupe sakalave se rapproche encore des Noirs d'Afrique et s'éloigne du groupe mélanésien.

Comme dans l'Est africain, on trouve à Madagascar des individus qui offrent une atténuation du type dont il s'agit et qui possèdent un teint plus clair et des cheveux moins crépus, mais dans les deux cas cette atténuation est due à la même cause : au croisement. On peut même penser que l'élément étranger qui a mêlé son sang à celui des populations vivant sur les deux rives du canal de Mozambique a souvent été le même. En effet, nous savons que les Arabes ont joué un rôle dans la grande île comme sur la partie du continent située en face.

Divers explorateurs ont été frappés de l'aspect que présentent

BARA ZAFIMAROZAHA (type sémitique).  
COLL. LE BARBIER.HOMME ANTANDROY ET FEMME ANTANOSY vêtus du *seidik*. — COLL. M. H. N.



COSTUME EN FIBRES NATTÉES D'UN TANALA sylvicole du sud-est de Madagascar.

certain individus du nord-est de l'île, notamment sur les bords de la baie d'Antongil et dans l'île Sainte-Marie, et plus fréquemment encore dans le Sud, chez les Antanosy des environs de Fort-Dauphin, les Mahafaly et dans quelques tribus baras. Ces individus, qui, pour la plupart, ont conservé du prognathisme et des lèvres volumineuses, possèdent des cheveux longs et simplement ondulés, et un nez fort, saillant. On estime qu'ils ont reçu une proportion notable de sang sémitique et, comme les tribus portent des noms qui commencent par *Zafi* (*Zafi Ibrahim* [fils d'Abraham], *Zafimarozaha*, *Zafimihala*, etc.), on a supposé qu'ils descendent d'Israélites émigrés avant la captivité de Babylone. Ceux de l'île Sainte-Marie auraient conservé des traditions bibliques, en même temps que la coutume de circoncire les enfants et de sacrifier des animaux à la divinité. Ces deux pratiques ne prouveraient rien puisqu'elles existent chez des Nègres d'Afrique, mais il en est autrement des caractères physiques, des noms des tribus et des traditions bibliques qui rendent vraisemblable l'origine qu'on leur attribue.

Pour établir un rapprochement entre certaines populations de l'Est et les Mélanésien, G. Grandidier invoque leur visage ovale, leur front haut, leur nez large et aplati, leurs grosses narines, leur grande bouche et leurs lèvres épaisses. Et cependant tous ces caractères s'appliquent mieux aux Nègres africains qu'aux Papouas. Ce qui est certain, c'est que, dans l'est de Madagascar comme parmi les Sakalaves, il existe des sujets en nombre appréciable offrant les caractères extrêmement accusés des Noirs d'Afrique connus sous le nom de Macouas, qui est précisément celui que leur donnent les Malgaches.

Il n'est pas niable, cependant, qu'on rencontre dans la grande île des hommes qui ressemblent à des Papouas, mais ils ne constituent qu'une faible minorité, et il est par suite difficile de leur attribuer un rôle important dans la formation de la population très hétéroclite de Madagascar.

✽ Les Sakalaves et la plupart des Malgaches noirs font usage d'un vêtement qui comprend deux pièces d'étoffe : l'une est enroulée autour de la taille et les bouts en sont ramenés entre les jambes, chez les hommes, de façon à former un petit pagne; c'est le *seidik*. Chez les Betsimisarakas, les extrémités de la bande d'étoffe n'étant pas ramenées, l'une en arrière, l'autre en avant, il s'ensuit que cette partie du costume a l'apparence d'une courte jupe. Dans la seconde pièce, beaucoup plus ample, les Malgaches se drapent comme dans une vaste cape; elle porte le nom de *sim'bou*.

Le costume des femmes comporte également les deux pièces d'étoffe, mais elles se font avec le *seidik* une jupe plus longue et s'enroulent le *sim'bou* sous les aisselles. Dans l'après-midi, elles revêtent un corsage court,

extrêmement collant, dont les manches descendent jusqu'aux poignets et qui leur serre tellement la poitrine et les bras qu'il est très difficile de l'ôter sans le déchirer. Ce corsage ne rejoint pas la jupe, de sorte qu'une petite partie du torse reste apparente. Le *sim'bou* est alors jeté sur les épaules à la façon d'un châle. Les deux sexes ont emprunté leur costume aux Mérimas.

Les étoffes sont en raphia ou en coton. Celles en raphia sont faites avec des fils tirés de l'épiderme des folioles d'un palmier commun dans le pays et sont désignées sous le nom de *rabanes*, les unes très fines, les autres plus grossières. Elles sont généralement rayées de couleurs diverses. Les étoffes de coton ne sont pas teintes, mais elles portent des franges ou des bandes de couleur en bas du vêtement. À Tananarive, on fabrique de belles étoffes de soie dont ne font usage que les riches. En revanche, les Tanalas, qui vivent dans les forêts au sud-est du Betsileo, se contentent souvent de nattes dont ils se font une sorte de tunique sans manches.

Hommes et femmes se couvrent la tête d'une sorte de bonnet d'avocat en jonc, beaucoup trop large, qui a surtout pour but de garantir du soleil, mais les Nègres portent également des chapeaux de paille comme un bon nombre de leurs congénères africains.

Les Nègres sont d'une propreté qui contraste avec la malpropreté des Mérimas. Ceux qui vivent à proximité d'une rivière s'y rendent matin et soir pour se laver la bouche, les dents, la figure et les bras. Les objets de parure ne sont pas très abondants chez les Noirs; toutefois les Bétanimènes de l'Est, qui ont acquis une certaine aisance par le commerce avec les Blancs, achètent aux commerçants de Maurice et de La Réunion des broches en or pour leurs femmes. Depuis que les Français se sont répandus dans toute l'île, le goût de la parure se développe partout et le costume européen gagne chaque jour du terrain. Les indigènes apportent un grand soin à leur coiffure; celle des Baras est particulièrement remarquable. Leurs cheveux, enduits de graisse, sont divisés en boule de la grosseur d'un œuf d'oie. Dans beaucoup de tribus, la coutume veut qu'en cas de deuil, la chevelure soit laissée flottante sur les épaules.

✽ Tous les Malgaches se livrent à l'agriculture et surtout à l'élevage. Ce sont les Betsileos, population mixte qu'on qualifie à tort de *Hovas du Sud*, qui montrent le plus d'aptitudes pour les travaux agricoles, mais tous les indigènes cultivent du riz et la plupart joignent à cette culture celle du maïs, de l'igname, du manioc, du bananier, des arbres fruitiers et des légumes. Les légumes se bornent d'ailleurs aux choux verts, aux feuilles de citrouille et aux feuilles de morrelle, que les indigènes font cuire avec la viande.

Depuis vingt ans, l'aspect du pays a bien changé, surtout dans le Nord, où il existe actuellement de grandes exploitations agricoles appartenant à des Français, qui emploient de la main-d'œuvre indigène. Ces exploitations sont fort belles, très bien en-



COIFFURE EN BOULES D'UN BARA. COLL. LE BARBIER.



FEMME BETSIMISARAKA vêtue d'étoffes européennes.



CASES MALGACHES A ANTSIRANA. — COLL. COLLOMB. M. H. N.

tretenues, et les Antankars prennent goût à l'agriculture. Les Antankars étaient jadis les plus grands éleveurs de l'île. Il n'y avait pas de petit chef de village qui ne possédât au minimum un millier de bœufs. On estime à 30 000 le nombre des bêtes à cornes qu'ils exportaient chaque année dans les îles Maurice et de La Réunion. Les Mérinas ayant établi des postes sur le littoral pour empêcher ce trafic, le commerce des Antankars se trouva ruiné. Néanmoins, à l'heure actuelle, il existe à Madagascar une quantité énorme de bétail bovin. Dans le Sud, chez les Baras, les Mahafaly, etc., l'élevage se fait sur une grande échelle, quoiqu'il ne puisse se comparer à celui qui se faisait naguère dans le Nord. Mais le désir qu'a chacun de posséder plus de bœufs que son voisin a de déplorables conséquences : il entraîne les gens à commettre des larcins. Le vol des bœufs est un véritable sport dans le Sud. Un propriétaire a beau ajourer les oreilles de ses bêtes d'une façon qui lui permettra de les reconnaître si elles lui sont ravies, il n'est pas sûr de les retrouver et pas davantage certain de rentrer en leur possession s'il les découvre. Il lui faudra pour cela avoir recours à la force. Les luttes incessantes entre les individus, ou entre les villages, n'ont souvent d'autre cause que les raptus de bestiaux.

En dehors des bœufs, les indigènes élèvent des moutons, des dindes, des oies, des canards, des poulets. Aux aliments qu'il peut tirer de l'élevage et de la culture, le Malgache ajoute encore les

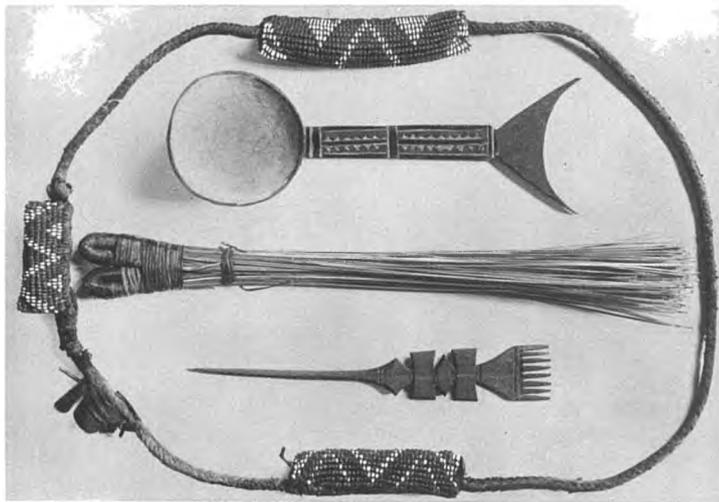


CANOT A BALANCIER DE MADAGASCAR. — COLL. M. H. N.

produits de sa pêche. Il a donc sa nourriture assurée. Cependant, malgré l'abondance de son bétail, il ne tue que rarement des bœufs ; il n'en sacrifie guère que les jours de fête. Toutefois, dans les grands centres, il existe des boucheries, d'ailleurs fort malpropres. Avant notre colonisation, le bœuf n'était jamais écorché, parce qu'on en mangeait la peau. Pour vendre l'animal, le boucher le divisait en petits morceaux qu'il étalait sur une natte. A la viande adhéraient des parties d'intestin qui n'avaient pas été nettoyées et il s'en dégageait une odeur infecte.

Un des mets les plus appréciés des Sakalaves est le veau à l'état de fœtus. Pour les grandes cérémonies, on immole parfois une vache en gestation pour se procurer ce mets délicat. Quand un Nègre a abattu un bovidé, il conserve la viande qui n'a pas été consommée fraîche, en la boucanant. A cet effet, il se sert d'une sorte de grand gril en bois qui est supporté, aux quatre angles, par des pierres pointues d'environ 1 m, 30 de hauteur, pour qu'il ne soit pas brûlé par le feu qu'il faut allumer au-dessous. Ce gril, qui a une grande importance pour tous les Malgaches, porte le nom de *salaza*. On ne le nettoie jamais, surtout chez les gens riches, qui sont fiers d'en posséder un très grand et très malpropre parce qu'il est l'indice que son propriétaire a souvent des invités.

✿ Jadis, dans certaines contrées, les Sakalaves établissaient leurs demeures dans des abris sous roche ; maintenant, ils se construisent des maisons rectangulaires couvertes d'un toit à double



CUILLER EN BOIS SCULPTÉ, PEIGNES ET COLLIER A AMULETTES MALGACHES. COLL. G. PETIT.

penne. Le type en est partout presque le même. La charpente en est faite au moyen de troncs d'arbres non dégrossis, simplement dépouillés de leur écorce. Les traverses et les poutres qui supportent la toiture sont d'autant plus volumineuses que le propriétaire est plus riche. Sur la carcasse ainsi ébauchée, on applique des branches et des feuilles qui en constituent les parois. Le toit est recouvert de paille. Pour les indigènes aisés, les parois sont un peu différentes : au lieu de branchages et de feuilles, elles sont faites de bambous ou de planches. Pour éviter l'humidité et les inondations, les maisons sont souvent élevées à une cinquantaine de centimètres au-dessus du sol. A l'extrémité opposée à la direction des vents régnants, se trouvent l'unique porte et l'unique fenêtre. Le plancher de l'habitation est fait de bambous juxtaposés, dont les interstices sont comblés avec du sable et de l'argile.

L'intérieur d'une maison est généralement divisé en deux pièces, dont l'une sert de chambre à coucher et l'autre de salle à manger. Le mobilier comprend le lit posé sur quatre pieds ; quelques tabourets recouverts de nattes et rembourrés de feuilles sèches ; d'autres nattes, non pas pour couvrir le plancher, qui reste nu habituellement, mais pour y déposer les feuilles de ravenala ou arbre des voyageurs, sur lesquelles on sert le riz. On trouve, dans chaque case, le mortier en bois pour piler le riz, un van, des appuis-tête en bois, des corbeilles en vannerie, des plats en bois ou en terre, de grandes cuillers en bois pour prendre le riz dans la marmite, d'autres cuillers en bois ou en corne, des instruments en fer (cou-teaux, ciseaux, grandes fourchettes, peignes, etc.).

L'industrie de la vannerie est très développée, de même que le travail du bambou. De gros bambous de 3 mètres environ de long, dont les entre-nœuds ont été détruits à l'exception de celui de la



CUILLER EN BOIS AVEC PERSONNAGE, ZÉBU EN ARGILE, BRIQUET, BRÛLE-PARFUMS RITUEL (sud de Madagascar). — MUSÉE DU TROCADÉRO ET COLL. G. PETIT.

base, sont utilisés pour le transport de l'eau. Tous les Malgaches travaillent assez habilement le fer. Les forgerons emploient, comme soufflets de forge, deux gros cylindres en bois, munis de pistons qui chassent l'air vers le foyer. Ce sont eux qui fabriquent leurs coutelas, leurs fers de sagaie, etc. De temps immémorial, les indigènes exploitent les gisements de minerai de fer. On trouve, d'ailleurs, dans la population noire, des hommes aptes à exercer les industries les plus diverses. Nous avons cité leurs étoffes, parmi lesquelles il en est d'une finesse remarquable; or, en dehors des tissus de soie, qui sont fabriqués à Tananarive par les Mérimas, les rabanes les plus belles sont souvent faites par des tisserands de villages qui ne se servent que de métiers très primitifs. Les pirogues sont parfois creusées dans des troncs d'arbres, mais il en est qui sont munies d'un balancier pour assurer leur stabilité et d'autres qui sont faites de planches soigneusement assemblées et munies de bancs.

Pour transporter les fardeaux, les Malgaches emploient un long bambou, à chaque extrémité duquel ils suspendent une charge à peu près équivalente et dont le milieu repose sur leur épaule. Mais ils avaient — et ont encore — un curieux appareil pour le transport des voyageurs : c'est le *filanzane*. Il se compose de deux barres que quatre porteurs soutiennent sur leurs épaules; au centre, se trouve une sorte de chaise légère, destinée au voyageur, dont les pieds reposent sur une tablette suspendue aux barres. Les porteurs se relayent sans ralentir leur marche et, avec une équipe de douze hommes, on fait de 60 à 90 kilomètres par jour.

✽ Les Nègres de Madagascar ne sont pas dépourvus de sentiment artistique. Ils modèlent dans l'argile des personnages humains et des animaux fidèlement représentés. Ils sculptent dans le bois les mêmes sujets, principalement des zébus et des crocodiles. Nous dirons quelques mots des poteaux funéraires, désignés sous le nom d'*aloalos*, lorsque nous parlerons de leurs coutumes funéraires, et de leurs statuettes fétiches, en bois ou en fer, quand nous en arriverons à leurs pratiques religieuses. Avec les cornes des bovidés, qu'ils ramollissent préalablement, ils façonnent des oiseaux d'une seule pièce qui ne manquent pas d'élégance.

La gravure ne le cède en rien à la sculpture. Les bois de lit, notamment, sont décorés de motifs géométriques et de scènes ayant parfois un caractère vraiment artistique. Actuellement, on voit souvent dans les scènes des soldats, des cavaliers européens. Sur des troncs d'arbres et des murs enduits d'argile, on rencontre des graffiti, des personnages, des mammifères, des oiseaux.

Les Malgaches aiment la danse, le chant et la musique. Leurs instruments sont assez variés; ils comprennent des grelots qu'ils s'attachent aux chevilles pour les danses; d'autres grelots composés d'une sorte de boîte plate en bambou, de forme rectangulaire, renfermant des graines, qu'on tient à la main; d'une trompe faite d'une grande coquille marine (cassis) percée d'un trou; de tambours de dimensions variables, parfois gigantesques; de guitares, avec

calebasse comme caisse de résonance (l'une d'elles ne possède qu'une seule corde et le musicien appuie la calebasse sur sa poitrine). L'instrument le plus curieux est la *vahlia*. Il consiste en un long bambou, sur tout le pourtour duquel d'étroites lamelles, jouant le rôle de cordes, sont soulevées par des chevalets, les extrémités des lamelles restant adhérentes au bambou lui-même. Cet instrument rend un son harmonieux et donne plusieurs octaves avec tons et demi-tons. La *vahlia* étant en usage à Timor et au Laos, on l'a considérée comme ayant été importée à Madagascar par des émigrants partis de l'Extrême-Orient. Or, elle est répandue en Afrique, et le Dr Ruelle l'a rencontrée jusque chez les Mossis.

✽ Le Malgache est monogame. La femme étant considérée comme l'égal de l'homme, le consentement de la fille est indispensable pour le mariage. Jusqu'au jour où elle accepte l'union, elle est absolument libre de ses actes et elle use largement de sa liberté; une fois mariée, elle doit fidélité à son époux. Si les fiancés sont parents, ils sacrifient, à la divinité et aux mânes des ancêtres, un bœuf dont ils se partagent le cœur. Le seul acte officiel que l'on constate parfois consiste dans la plantation d'un arbre commémoratif.

Le divorce est fréquent, et la femme peut y avoir recours avec la même facilité que l'homme; il lui suffit de se retirer chez ses parents; mais, dans ce cas, elle doit restituer au mari les cadeaux qu'elle en a reçus, et elle n'a pas le droit de prendre un nouvel époux. Le mari peut renvoyer sa femme si elle ne lui plaît plus, et la répudiée ne peut pas non plus se remarier, à moins que le mari n'ait déclaré devant témoins qu'il lui rend sa liberté.

Les mœurs sont assez relâchées chez les Nègres de Madagascar, mais les hommes sont d'un naturel peu ombrageux et beaucoup d'époux ferment les yeux sur l'inconduite de leur femme ou bien se contentent de faire payer une amende à celui qui l'a détournée de ses devoirs.

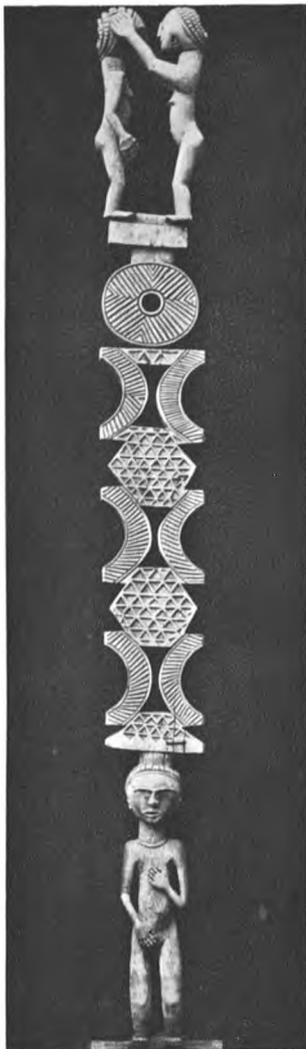
La naissance d'une fille est toujours mal accueillie; celle d'un garçon met, au contraire, la famille en joie, surtout le père. Quel que soit le sexe de l'enfant, on s'empresse d'appeler l'*ombiache*, c'est-à-dire le devin, pour tirer l'horoscope du nouveau-né. Si la prédiction est funeste, on sacrifie le bambin. Autrement, il est choyé par le père autant que par la mère. Les enfants mâles sont toujours circoncis.

Chaque village possède un chef qui jouit de pouvoirs assez étendus, mais ne peut néanmoins trancher les questions importantes sans prendre l'avis des notables et des vieillards. A la tête de chaque tribu se trouve un chef supérieur qui donne ses ordres aux chefs des villages. Les Sakalaves possédaient un roi à peu près omnipotent. D'après la coutume, les biens d'un mort passaient à son frère. Or, si le défunt avait échangé le serment du sang avec le roi, celui-ci s'emparait à peu près de tout l'héritage, sous prétexte de se conformer à la coutume, puisqu'en échangeant leur sang ils étaient devenus frères.

✽ Comme les Nègres d'Afrique, la plupart de ceux de Madagascar sont superficiels, vantards et paresseux. Toutefois, les Bétanimènes et les Betsiléos sont des travailleurs actifs. Tous sont intelligents, sociables, hospitaliers. Les Mahafaly et les Baras avaient cependant la réputation d'être de véritables brigands qui cherchaient plutôt à détrousser les étrangers qu'à leur offrir l'hospitalité;



RÉCIPIENT CREUSÉ DANS UN TRONC D'ARBRE, pour l'eau ou le miel (région de Tuléar). COLL. G. PETIT.



ALOALO (poteau funéraire de la région de Tuléar).  
COLL. G. PETIT.

mais ils étaient un peu excusables. Habités à se voler mutuellement les troupeaux, ils croyaient que ceux qui arrivaient chez eux avaient des idées de rapine; ils cherchaient à défendre leurs biens et leur pays. Aujourd'hui, leurs idées changent et leur naturel apparaît sous un aspect moins sombre que naguère.

On retrouve chez les Malgaches noirs cet amour de la discussion qui donne lieu à d'interminables palabres chez les Noirs africains. Il existait même, chez les Sakalaves, des avocats, notamment ceux du roi, qui défendaient énergiquement les intérêts de la couronne et finissaient, d'ailleurs, par avoir toujours gain de cause.

Une coutume montre combien les indigènes ont le respect du serment : c'est le *fatidra* ou fraternisation par le sang. Ce ne sont pas seulement deux Malgaches qui jurent de rester frères toute leur vie; le serment peut s'échanger entre un Malgache et un étranger, un Français, par exemple (1); on ne cite pas d'exemples qu'il ait été violé. Cette coutume a été longtemps considérée comme spéciale à Madagascar, et nous avons vu qu'elle existe en Afrique, chez les Ouazaramos et d'autres tribus de la région des grands lacs. Voici comment elle se pratique dans la grande île. Un devin ou un vieillard, qui remplit le rôle d'officiant, plongé, dans un vase rempli d'eau, la pointe d'une sagaie dont les deux futurs frères tiennent la hampe. Un autre homme jette dans le vase des pièces d'argent, ce qui signifie que les deux contractants s'engagent à partager leurs biens présents et futurs; des pierres

à fusil, de la poudre, des balles, qui indiquent que tous les dangers doivent leur être communs; de petits morceaux de bois, des pincées de terre, prises aux quatre points cardinaux, qui ont également leur signification. L'officiant demande alors aux néophytes s'ils promettent de tenir les engagements qu'ils prennent en jurant d'être frères durant toute leur vie et, sur leur réponse affirmative, il les prévient que les plus grands malheurs fondraient sur eux s'ils manquaient à leur serment. Il s'anime et s'écrie : « Que le caïman vous dévore la langue, que vos enfants soient déchirés par les chiens des forêts, que toutes les sources se tarissent pour vous et que vos corps, abandonnés aux oiseaux de proie, soient privés de sépulture, si vous parjurez ! »

Il fait ensuite une petite incision à chacun des futurs frères au creux épigastrique et recueille le sang qui s'en écoule sur deux morceaux de gingembre. Le morceau imbibé du sang de l'un des partenaires est avalé par l'autre, et les deux boivent ensuite un peu de l'eau dans laquelle ont été jetés les objets mentionnés ci-dessus. La cérémonie se termine par un festin. A quelques détails près, la fraternisation se pratique de la même façon dans toute l'île, ainsi que chez les Ouazaramos de la région des grands lacs, chez les Balondas du Zambèze, etc.

✽ Avant l'occupation de Madagascar par la France, les Malgaches traitaient leurs morts de singulière façon.

Chez les Sakalaves, le cadavre était sorti de la case aussitôt après le décès et déposé sur une estrade d'environ 2 mètres de hauteur.

(1) Au cours d'une mission qu'il a accomplie à Madagascar dans les derniers mois de 1927, M. G. Julien, gouverneur honoraire des Colonies, a vu, entre les mains des indigènes, un papier qu'ils conservent pieusement et qui portait la signature d'Alfred Grandidier : c'était le procès-verbal de la cérémonie du *fatidra*, au cours de laquelle le savant explorateur avait échangé un peu de son sang avec celui d'un Malgache dont il était devenu frère.

Sous les pieds du mort, on allumait du feu qu'on entretenait pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le cercueil fût prêt. Ce cercueil était creusé dans un tronc d'arbre, percé de trous pour permettre l'écoulement des matières putrides, et recouvert par un autre tronc d'arbre. Après l'inhumation, on élevait un monticule de pierres dans lequel on fixait un piquet destiné à attacher un morceau de toile blanche.

S'il s'agissait d'un prince, le corps était enveloppé dans une peau de bœuf et conservé deux mois sous une tente où l'on brûlait constamment des résines aromatiques. Lorsque le roi venait à décéder, on lui enlevait les reliques avant d'inhumer son cadavre. Ces reliques ou *jiny* consistaient en une vertèbre du cou, un ongle et une mèche de cheveux. Elles étaient renfermées dans une dent de crocodile arrachée à un animal vivant et gardées dans une maison sacrée avec celles de ses prédécesseurs. Pour se procurer la dent qui devait servir de reliquaire, on s'emparait d'un crocodile de forte taille, on le ligotait solidement et on introduisait entre ses mâchoires une patate brûlante. Au bout d'un quart d'heure, la dent était facilement arrachée.

Chez les Betsiléos, lorsque, vers le troisième jour, le cadavre était bien tuméfié, on le roulait sur des planches, puis on l'attachait tout droit au poteau central de la case. Des incisions étaient faites aux talons et le liquide qui s'écoulait par les entailles était soigneusement recueilli; on le gardait jusqu'à l'apparition d'un petit ver. Ce n'était parfois qu'au bout de deux ou trois mois qu'on enterrait les restes du mort et la jarre dans laquelle plongeait un long bambou qui affleurait à la surface du sol pour permettre, disait-on, au petit ver de sortir et de venir visiter les parents du défunt après s'être transformé en serpent.

Les Antankars ficelaient étroitement le cadavre dans une peau de bœuf ou entre des lattes et resserraient progressivement les liens jusqu'à ce qu'il ne restât plus guère que les os. On le déposait alors dans un cercueil composé de deux troncs d'arbres, dont le supérieur était taillé en forme de toit. Transporté dans un endroit isolé, le cercueil n'était pas enterré, mais abandonné sur le sol. Les chefs subissaient une sorte d'embaumement au moyen de plantes aromatiques et de sable chaud, puis étaient déposés dans leurs cercueils avec de la graisse, du rhum et du sel. Les esclaves recueillaient dans des pots le liquide qui s'écoulait pendant la préparation du cadavre pour s'en frotter les membres.

Les coutumes funéraires des Betsimsaraks étaient assez analogues aux précédentes, mais la veuve ne devait pas désertier la couche funèbre pendant tout le temps que le corps était conservé dans la maison. Quant aux chefs, on les enterrait immédiatement, sans que la tribu en fût avertie.

✽ Aux coutumes funéraires, se rattachent les *aloalos*. Ce sont de grands poteaux de bois sculptés dont la hauteur varie de 2 à 4 mètres et qui, la plupart du temps, décorent des tombeaux. On en érige également en mémoire d'une personne décédée loin de son pays et dont le corps n'a pu y être ramené; dans ce cas, ce sont des monuments commémoratifs ayant toujours un caractère funéraire. Les Malgaches en ont même érigé un à la mémoire d'un bon Français, Bastard, mort à Madagascar après avoir rendu les plus grands services à son pays. Il était si aimé et si populaire



FÉTICHES MALGACHES EN BOIS ET EN FER.  
MUSÉE DU TROCADÉRO. CL. LIBR. DE FRANCE.



FEMME MÉDECIN entourée de femmes sakalaves. — COLL. M. H. N.

dans le Sud que les tribus qu'il avait ralliées à la France par la seule persuasion ont voulu perpétuer son souvenir par ce procédé.

Ces grands poteaux sont en bois dur et imputrescible; ils sont décorés de figures géométriques (losanges, cercles, croissants) et surmontés de statues d'hommes, de femmes ou d'animaux. Autrefois, les sujets figurés ne représentaient que des animaux (bœufs, oiseaux, crocodiles) sculptés dans le bois. Plus tard, on a sculpté des femmes et des hommes nus. Enfin, depuis la conquête française, on représente des tirailleurs, des Européens à cheval ou en filanzane. Les personnages humains portent parfois, sur la tête, un échafaudage bizarre de figures géométriques, souvent surmontées elles-mêmes de figurines représentant des mammifères ou des oiseaux; mais fréquemment ce sont des êtres humains qui sont situés au sommet de l'aloalo.

Autrefois, lorsque le défunt était un personnage important, sa famille devait payer un tribut d'une trentaine de bœufs pour être autorisée à lui élever un de ces poteaux. Depuis l'occupation française, chacun est libre d'en faire autant que bon lui semble.

✽ Les Nègres de Madagascar croient en un Dieu suprême et en un mauvais génie qu'ils appellent *angatch*. Auprès de la divinité bienfaisante, se rangent les âmes des ancêtres qui sont les intermédiaires entre cette divinité et les vivants. Ils admettent également l'existence de nombreux génies qui président à la guerre, à la chasse, à la pêche, à la garde des troupeaux, à l'agriculture. Dans toutes les circonstances de la vie, les Malgaches invoquent les *razanes*, c'est-à-dire les mânes des ancêtres, et leur font des sacrifices. Certains croient à une sorte de métempsycose, les âmes des chefs passant dans le corps des crocodiles et celles du peuple dans le corps des loups-cerviers.

Il n'existe pas de caste sacerdotale à Madagascar. Chacun immole un bœuf aux ancêtres sans avoir recours à l'ombiache. Celui-ci, dans lequel les indigènes ont une confiance absolue, est à la fois guérisseur et devin. Il n'a pas, d'ailleurs, le monopole de la guérison des maladies : chez les Sakalaves, on rencontre des femmes médecins qui, comme les ombiaches, ont recours à des procédés magiques. Pour prédire l'avenir, il porte dans un panier les choses les plus disparates (ergots de coq, os de dindon, pierres rondes, éclats de bois, graines, etc.). Il existe néanmoins de curieuses idoles, généralement en bois, quelquefois en fer. Le Malgache a surtout foi dans ses amulettes (*odys*), qui comprennent notamment des colliers formés de bâtonnets informes, des poils de mammifères ou une matière quelconque. Il porte des gris-gris non seulement au cou, mais en sautoir, aux poignets, aux chevilles, dans les cheveux. Beaucoup de talismans se composent d'une corne dont la base est ornée d'une collerette de petites perles de couleurs variées, et qui renferme du sable arrosé de graisse, des bouts de parchemin, de vieux clous, des vis, de petits morceaux de bois. Le Noir attribue à ses amulettes des

propriétés multiples : elles procurent la santé et la fortune; elles préservent de la foudre et de la pluie; elles font vaincre dans les luttes; elles assurent l'impunité aux voleurs, ou bien, s'ils sont mis en prison, leur permettent de s'évader; elles ont surtout le pouvoir de se faire aimer des jolies femmes sans avoir à les payer.

Au contact des Français, les mœurs se modifient rapidement à Madagascar. Les chemins de fer, les routes que parcourent déjà les automobiles multiplient les relations entre les Blancs et les indigènes et, dans un avenir qui n'est vraisemblablement pas très éloigné, il ne restera que de faibles traces de la plupart des coutumes qui viennent d'être décrites.

## CHAPITRE VIII

### GRUPE CONGOLAIS

Le groupe congolais comprend des populations multiples qui occupent un immense territoire s'étendant, à l'ouest et dans la plus grande partie du centre de l'Afrique, depuis le 18° degré de latitude Sud jusqu'au 5° degré de latitude Nord environ et même au delà. On y fait rentrer les indigènes de l'Angola, du Congo belge, du Congo français (Congo proprement dit, Loango, Gabon compris), du Haut-Oubangui et d'une partie du Cameroun.

Partout, dans cette vaste région, des éléments divers se sont mélangés, surtout à la suite de ce brassage de races qu'ont occasionné les expéditions des grands conquérants nègres dont il a été question plus haut.

Classer méthodiquement les populations congolaises est une tâche impossible à l'heure actuelle. Poutrin a tenté de résoudre le problème en ce qui concerne l'Afrique-Équatoriale française et, pour cette seule contrée, il énumère cent trente-huit populations diverses, qu'il a divisées en une vingtaine de groupes. Nous ne saurions songer à passer successivement en revue cette multitude de tribus, pas plus que celles extrêmement nombreuses des possessions belges et portugaises. Nous nous bornerons à donner des renseignements forcément succincts sur les principaux types de chaque pays.

I. NÈGRES DE L'ANGOLA. — Si l'on fait entrer dans le groupe des Angolais les populations du Mouata Yamvo qui, en réalité, ne sauraient en être séparées, le nombre des tribus signalées par les auteurs portugais atteint au moins cinquante. Il est vrai que beaucoup de ces tribus ne sont que des fractions, parfois peu importantes, d'une même peuplade. Ainsi les Louanas appartiennent à la population *quico*; les Loubas, les Louimbés, les Loulouas, les Mossoumbas ne sont que des Loundas. Il est très vraisemblable que, lorsque l'on connaîtra mieux les indigènes de cette grande contrée, on arrivera à grouper les Angolais en un nombre relativement restreint de peuples.

Quoi qu'il en soit, il apparaît déjà que, malgré les mélanges qui se sont produits, les Nègres de l'Angola, dont le nombre est évalué à 12 500 000 environ, présentent tout un ensemble de traits communs, tant au point de vue des caractères physiques que du genre de vie, des aptitudes, des mœurs et des coutumes. Toutefois, dans l'Est, on constate l'influence exercée par les Cafres sur un certain nombre d'individus et, dans le Sud, dans la pro-



FEMMES CONGOLAISES : à gauche, type grossier; à droite, type élevé. — Cl. RAP.



ANGOLAIS. — COLL. PRINCE R. BONAPARTE.

vince de Mossamédès, une partie de la population a subi l'action de l'élément boschiman. Chez ces sujets, en effet, la taille s'est abaissée, la peau est moins foncée, la face, avec ses pommettes larges et son menton étroit, tend vers la forme triangulaire. Le crâne surtout fait songer au crâne boschiman. Il présente un indice céphalique inférieur à celui des autres Angolais (c'est-à-dire que la tête est franchement allongée), et un aplatissement très marqué de la voûte, si caractéristique des Boschimans. En outre, la tête osseuse a un aspect infantile, qu'elle doit à la proéminence du front, à la petitesse des apophyses mastoïdes et au peu de robustesse de l'ossature. Ces Mossamédès, qui ont subi l'influence boschimane, se trouvant placés dans des conditions meilleures que leurs congénères du désert de Kalahari, ont progressé et se sont mis à l'unisson des autres Angolais sous le rapport du genre de vie et des mœurs. Ils ne forment d'ailleurs que la minorité de la population de la province et, comme il arrive toujours lorsque deux races de civilisation différente se trouvent en contact intime, ils ont bénéficié de la supériorité de ceux auxquels ils se sont mêlés.

✿ Envisagés dans leur ensemble, les Angolais sont des individus d'une taille supérieure à la moyenne; elle varie chez l'homme de 1<sup>m</sup>,67 à 1<sup>m</sup>,70 suivant les tribus. Leur peau est noire, tout en tirant légèrement sur le brun chocolat. Les cheveux sont franchement noirs et très crépus; la barbe est rare et le système pileux est fort peu développé sur le corps. Le crâne, tout en étant long par rapport à sa largeur, ne présente qu'une dolichocéphalie modérée. La face est généralement courte et modérément prognathe. Les yeux sont foncés et horizontaux. Les pommettes sont un peu fortes, et le nez est à peu près aussi large que long, mais, au lieu d'être écrasé comme chez certains Nègres de l'Est et du Soudan, il fait une saillie appréciable. Quant aux lèvres, elles sont toujours épaisses et ont une tendance à se renverser, surtout la lèvre inférieure. D'une corpulence moyenne, les Angolais sont cependant robustes et bien proportionnés.

✿ En raison de leur habitat, les Angolais n'ont pas besoin de vêtements confortables. L'expédition portugaise qui explora le Mouata Yamvo de 1884 à 1888 observa, au mois de juillet — c'est-à-dire pendant la saison froide dans l'hémisphère austral — des températures oscillant entre 19° 5 et 23°, le matin, de neuf heures à dix heures, à des altitudes de plus de 1 100 mètres.

Cependant, les hommes ne vont pas nus; ils ne se couvrent généralement, il est vrai, que d'un simple pagne en coton tissé dans le pays; tantôt ils le relèvent entre les jambes, tantôt ils le laissent retomber jusqu'au-dessous des genoux. Les femmes s'enroulent, sous les aisselles, une pièce d'étoffe qui leur descend aux chevilles. Toutefois, on rencontre, principalement parmi les chefs, des individus habillés plus copieusement et même vêtus de costumes européens, sauf du pantalon, qui les gêne autant que les chaussures.

Pour s'embellir, les Angolais ont recours à toutes sortes de procédés. Le tatouage est loin d'être d'un usage général et on le rencontre plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. Il se pratique par piqûre et ne laisse que des traces linéaires affectant la forme de simples lignes droites, de rectangles ou de cercles. Le tatouage en relief, commun au Congo belge, n'est pratiqué que dans un très petit nombre de tribus. Dans ce cas, le motif le plus fréquent consiste dans la figuration d'un arbre. Les parties du corps qu'on tatoue sont la poitrine, l'abdomen, les épaules, les bras, parfois les cuisses. Le tatouage n'existe pas sur les joues, mais quelquefois sur le front. Il est à noter que les signes représentés ne sont pas caractéristiques de telle ou telle tribu.

Les jeunes femmes se peignent volontiers le corps et surtout la face en vermillon. La peinture corporelle est employée comme parure et pour combattre les maladies ou se préserver des sortilèges.

Les mutilations dentaires sont surtout fréquentes dans les régions septentrionales. Elles consistent dans l'éclatement des angles des dents de façon à leur imprimer une forme aiguë.

Le lobule de l'oreille est perforé pour permettre d'y introduire des pendentifs, des anneaux, voire de minces feuilles de fer, de cuivre ou de laiton enroulées en cylindres, dont le diamètre atteint 4 à 5 millimètres.

Beaucoup d'Angolais des deux sexes portent les cheveux courts, enroulés en petites boules. D'autres les laissent pousser, les étirent et les divisent en toutes petites nattes; les élégantes suspendent à l'extrémité de chacune de ces nattes un disque de coquille ou de métal de dimension très réduite. L'usage de bandeaux de front est très répandu, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Les personnages ne se contentent pas de ces bandeaux: on en voit avec une coiffure simulant des cornes sur les parties latérales et le sommet de la tête; d'autres avec un gros paquet de plumes de perroquet sur le vertex; d'autres encore coiffés d'un bicorne rehaussé en avant de plaques métalliques. L'une des plus singulières coiffures observées par la mission portugaise consiste en une sorte de calotte emboîtant la partie antérieure du crâne et laissant retomber en arrière des petites tresses de cheveux. Sur cette calotte se dressait une grande crête trans-

versale s'étendant d'une oreille à l'autre et peinte de vives couleurs. Au-dessus de l'oreille gauche, était fixée verticalement une longue corne contournée; une bande en fibres, également peinte en bleu et en rouge, retombait jusque sur la poitrine. Enfin, des sphères de métal ornaient la base de la corne et de la crête.

Il n'est pas rare de voir, plantés dans la chevelure, des peignes en bois ou de simples épingles à l'extrémité desquels pend une chaînette qui supporte divers objets de parure.

Les bijoux sont extrêmement appréciés. En dehors de ceux qu'ils portent dans les oreilles, les Angolais se parent de colliers, de bracelets, de brassards, d'anneaux de jambes, etc. Les colliers sont faits de coquilles, de fragments d'os, de graines, de perles métalliques, de verroteries. Ils sont parfois d'une telle longueur qu'après avoir entouré le cou, ils descendent sur la poitrine, la traversent obliquement, passent sous une aisselle et remontent en biais dans le dos. Les ornements de bras et de jambes consistent le plus souvent en fils métalliques (fer, cuivre ou laiton), enroulés en spirale, qui couvrent une grande partie du bras, de l'avant-bras et de la jambe. Ce genre de parure se rencontre fréquemment en diverses contrées de l'Afrique noire.



COIFFURE ET COLLIER en usage dans l'Angola et le Congo belge. — CL. RAP.



JEUNES ANGOLAISES SURCHARGÉES DE COLLIERS ET DE BRACELETS EN FILS DE FER OU DE CUIVRE. — CL. WIDE WORLD.

✽ Les habitations des Angolais sont de différentes sortes. Elles affectent presque toutes une forme circulaire; les cases rectangulaires n'existent que dans quelques districts. La plupart du temps, le toit conique descend à 60 ou 80 centimètres du sol; parfois même il arrive jusqu'à la terre. La charpente en est faite de troncs d'arbres assez rapprochés les uns des autres, dont les interstices sont comblés au moyen de branchages. Une ouverture étroite et basse est laissée entre deux troncs : c'est la porte, qu'on ne peut franchir qu'en se courbant fortement.

Les habitations les plus simples sont construites à l'aide de troncs d'arbres munis de leurs branches. On les incline les uns vers les autres de manière qu'ils se touchent au sommet; on les assujettit au moyen de liens et on entrelace les branches après avoir coupé celles qui gênent. Il ne reste plus qu'à boucher les interstices et à recouvrir le tout de paille ou de feuilles de palmier.

Sauf dans la construction des cases de chefs, l'argile ne joue qu'un rôle très secondaire. Mais lorsqu'il s'agit de l'habitation d'un grand personnage — habitation qui est, naturellement, de dimensions plus imposantes —, les parois en sont enduites d'argile à l'extérieur et à l'intérieur. Il n'est pas rare, dans ce cas, que la couche d'argile soit elle-même revêtue de nattes aussi bien en dehors qu'en dedans. Le sol, surélevé de 25 à 30 centimètres, est soigneusement battu, ainsi qu'une bande, large d'un mètre environ, autour de la case. Si celle-ci est vaste, l'intérieur en est divisé en plusieurs compartiments par des nattes.

Pour ses audiences, tout grand chef a, près de sa demeure, une case spéciale où il reçoit ses sujets en cas de pluie. En diverses

régions, on rencontre des constructions inhabitées : elles sont destinées aux voyageurs étrangers au pays.

✽ Sur le littoral et le long des cours d'eau, les indigènes se livrent à la pêche. Pour pêcher en mer, ils s'aventurent dans des embarcations très primitives en bois léger, dont les diverses pièces sont reliées les unes aux autres par des cordes; mais si la barque chavire ou coule, ils peuvent se sauver à la nage, car ils ne s'éloignent jamais beaucoup du rivage et sont tous de bons nageurs. Ce n'est guère que pour la pêche maritime qu'ils emploient la ligne et les filets. Il est rare que ceux de l'intérieur se servent de ces engins; ils ont recours aux barrages des rivières poissonneuses et aux nasses simples ou doubles. Une fois le poisson encerclé, ils empoisonnent l'eau avec des stupéfiants et s'en emparent à la main.

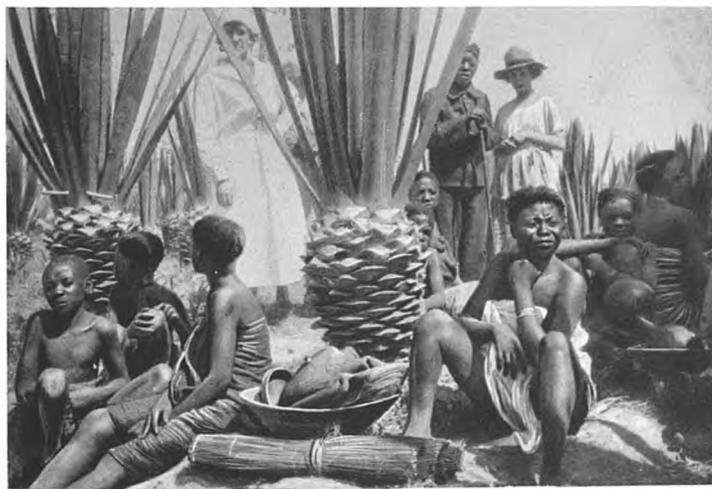
Le gibier ne manque pas, surtout dans l'intérieur du pays, et nous allons voir que, armés comme ils le sont, les indigènes peuvent se livrer à des chasses fructueuses. L'ivoire leur fournit une marchandise dont ils tirent un réel profit.

C'est à l'intérieur également que se fait l'élevage du bétail, des porcs et de la volaille sur une échelle assez étendue. Partout, même dans la partie basse où, le long des rivières, le sol est relativement fertile, les habitants se livrent à l'agriculture. Ce sont les femmes qui sont chargées de tous les travaux des champs. Pour le labourage, elles emploient la bêche et la houe. Certaines houes sont emmanchées d'une façon curieuse. Deux branches sont coupées au-dessous de leur bifurcation et c'est au point même où elles se bifurquent que le fer est inséré verticalement. Chacune des branches étant conservée sur une certaine longueur et s'écartant de sa voisine, il en résulte que l'outil se trouve muni de deux mancherons, comme nos charrues ordinaires, ce qui permet à la femme de se servir de ses deux bras.

Le palmier à huile, le cocotier, le copalier, l'indigotier, l'orseille, l'arachide, le ricin, le tabac, le coton, le caféier, la canne à sucre poussent fort bien dans l'Angola. Les Nègres cultivent, comme plantes alimentaires, le manioc, le blé et le maïs. Ils en tirent des farines qui entrent pour une large part — surtout celle du manioc — dans leur alimentation. Mais ces produits du sol leur fournissent également des denrées dont ils font commerce.

L'Angolais est un commerçant habile, qui ne se laisse pas facilement tromper. Comme tous les Nègres africains, il aime à palabrer, et un marché ne se conclut pas sans de longues discussions.

✽ L'indigène est très industrieux. Il travaille le bois d'une façon remarquable. On trouve partout des mortiers, des plats, des bancs, de petits oreillers qui servent à supporter la nuque pour ne pas déranger la coiffure, et beaucoup de ces objets sont sculptés et décorés avec art. Des idoles, des masques en bois, usités dans certaines cérémonies, tout en ne répondant pas à nos goûts artistiques, n'en dénotent pas moins une véritable habileté dans leur exécution. Des calebasses gravées, qui servent à différents usages, des cuillers en calebasses sont souvent décorées d'une façon remar-



ANGOLAIS AU REPOS DANS UNE PLANTATION.

On remarque auprès d'eux divers ustensiles de fabrication indigène.



TAM-TAM CREUSÉ DANS UN TRONC D'ARBRE (Congo belge et Angola).  
CL. MISSION CITROEN.

quable. On trouve dans l'Angola un jeu très répandu en Afrique : il consiste en une épaisse planche dans laquelle sont creusées de nombreuses cupules. Des graines ou d'autres jetons sont lancés par le joueur dans ces petites cavités.

Le coton pousse fort bien dans le pays et les habitants savent le filer et le tisser. Les tisserands emploient un métier vertical établi sur le même principe que celui qui était en usage dans nos campagnes. Les étoffes sont habituellement teintées de diverses couleurs et les teinturiers savent parfaitement imprimer des dessins variés.

La sparterie et la vannerie sont loin d'être dans l'enfance. De belles corbeilles, les unes avec décors géométriques, des mallettes avec couvercles, des hottes, des récipients en forme de bouteilles, des plateaux, témoignent, comme les nattes, du goût et de l'habileté des ouvriers. Nous avons cité les nasses et nous pourrions allonger l'énumération des objets qui sortent des mains des vanniers.

Aux femmes incombe la fabrication de la céramique et elles s'en acquittent à merveille. Inutile de dire qu'elles ignorent l'usage du tour, et cependant elles arrivent à faire des plats, des vases, des gargoulettes, des tasses, des coupes d'une régularité parfaite et d'un galbe presque toujours d'une véritable élégance. Le décor dont elles les ornent parfois est aussi remarquable par sa sobriété que par son bon goût.

Les Angolais des deux sexes fument et prisent beaucoup. Leurs petites tabatières en bois sculpté pour la poudre sont souvent de vrais chefs-d'œuvre. Leurs pipes, dont le fourneau est en terre ou en métal, sont, dans certains cas, munies d'un très long tuyau en bois sculpté. Ils ont même inventé un véritable narguilé en se servant d'une gourde à long col qu'ils perforent pour l'aspiration de la fumée. Un court tuyau fixé au fourneau pénètre dans la panse contenant une quantité déterminée d'eau à travers laquelle passe la fumée avant d'arriver à la bouche du fumeur.

Les Nègres de l'Angola feraient exception parmi les Noirs africains s'ils ne travaillaient pas les métaux avec art. Ils tirent le fer en longs fils, qui, enroulés en spirale autour des bras ou des jambes, constituent les parures recherchées dont nous avons parlé. Ils fabriquent des bijoux en métal et forgent leurs instruments aratoires; ils font aussi des couteaux d'un emploi quotidien et des coutelas variés à larges lames qui constituent, avec les haches, les lances, les casse-tête et les flèches, leurs armes habituelles. Les casse-tête sont en bois très dur; l'extrémité utile en est sculptée de mille manières et décorée avec soin. Indépendamment des traits gravés dessinant des losanges, des chevrons, voire des faces humaines, l'extrémité de la massue porte parfois, à son sommet, un oiseau ou un homme à cheval se détachant en haut-relief.

Les haches ont un fer plat, très évasé au tranchant, et sont généralement décorées de motifs très simples, gravés dans le métal.

Les lances et les sagaies appartiennent à des types variés. Il en est dont le fer et la hampe ne forment qu'une seule pièce, entièrement métallique. Le plus souvent, le fer est lancéolé, plus ou moins large, sans aucune barbelure; on en rencontre cependant qui sont munies de barbelures, en petit nombre, des deux côtés ou d'un seul. Il existe de belles hallebardes avec deux haches en regard l'une de l'autre, au-dessous de la pointe. Parfois, au lieu d'une deuxième hache, c'est une pointe sinieuse qui fait face à la hache unique.

De singulières armes à trois pointes en forme de lyre sont pourvues d'un long fût. Quelquefois, l'une des pointes latérales disparaît et il ne reste plus que deux longues dents étroites, l'une prolongeant la hampe, et l'autre, à double courbure, s'en écartant plus ou moins. On se croirait en présence d'une simple fourche si l'on ne savait qu'il s'agit d'une arme pouvant servir à l'attaque comme à la défense, et même, lorsqu'elle est plantée dans le sol, à appuyer le canon d'une arme à feu, maintenant que le fusil a été mis entre les mains des Noirs. L'introduction du fusil a entraîné la fabrication de poires à poudre et de cartouchières. Celles-ci sont de simples boîtes en cuir, et les poires à poudre, des cornes souvent décorées de jolis motifs en relief.

L'arc n'offre rien de particulier, mais les pointes des flèches affectent des formes variables : les unes sont lancéolées, les autres en forme de triangle large et court. Le triangle peut s'allonger, et alors la pointe s'accompagne de barbelures récurrentes au nombre de deux ou de quatre. Les flèches, qui servent surtout à la chasse, sont portées dans un carquois en sparterie.

Parmi les instruments en métal fabriqués par les forgerons, il conviendrait de citer encore des faux dont la lame ressemble à celle des nôtres.

✿ Nous avons vu que les Angolais aiment la gravure, la sculpture et même la peinture, et qu'ils décorent fréquemment des ustensiles d'un usage tout à fait vulgaire. Ils ne sont pas dénués non plus de sens musical. Leurs chants ne sont pas dépourvus d'harmonie et ils les accompagnent du son de différents instruments. Les plus simples de ces instruments sont des hochets ou des grelots qui ne servent qu'à marquer la cadence lorsque les danseurs se livrent à leurs exercices. Les tam-tams et les tambours ne peuvent guère, non plus, donner des sons modulés. Cependant, les grands tam-tams creusés dans des troncs d'arbres n'ayant généralement pas la même épaisseur de chaque côté de la fente longitudinale dont ils sont munis à leur partie supérieure, on en tire un certain nombre de notes.

Pas plus que les grelots, les cloches en fer ne peuvent donner de gamme. Les unes sont simples, les autres doubles, et celles-ci sont reliées l'une à l'autre par un arc métallique rigide, de telle façon que ces deux cloches, qui atteignent jusqu'à 25 à 30 centimètres de hauteur, ne forment en réalité qu'un instrument unique.

Avec les sifflets, on peut moduler des sons, mais les Angolais possèdent des instruments plus mélodieux. Citons d'abord l'arc musical, qui se compose d'un arc ordinaire auquel le musicien adapte la moitié d'une calebasse qu'il appuie sur sa poitrine et qui joue le rôle de caisse de résonance. C'est en faisant vibrer avec les doigts la corde de l'arc qu'on obtient des sons très adoucis ne se percevant qu'à une très faible distance de l'exécutant. Comme la plupart des Nègres d'Afrique, ceux de l'Angola possèdent le *balafon* ou *marimba* et le *quissanje*, c'est-à-dire la petite caisse sonore sur laquelle sont fixées de nombreuses touches concaves en fer — rarement en bambou. Ils ont, en outre, des flûtes de divers modèles.

Le *balafon*, vulgairement appelé « piano des Nègres » par les Européens, est le même que celui des Cafres.

La caisse du *quissanje* ne mesure que 25 à 30 centimètres de long, 15 à 17 centimètres de large et environ 3 centimètres d'épaisseur. Elle est d'un seul morceau, que l'indigène a soigneusement creusé par une ouverture pratiquée sur le côté. Une calebasse placée en-dessous en augmente la sonorité. Vers le tiers de la face supérieure, sur un chevalet de faible épaisseur, reposent les touches, petites, étroites et très minces, dont les deux bouts se relèvent légèrement, en raison de la concavité qui leur est imprimée. On les fait vibrer avec les doigts et on en obtient une gamme très étendue. Quant aux flûtes, malgré leurs variétés, elles peuvent être divisées en deux catégories : les flûtes en roseau et les flûtes en bois.

En Europe, on se fait généralement une idée fautive de la musique nègre. Certes, le Noir aime le bruit, et souvent il ne se préoccupe guère de l'harmonie; pour les danses, les musiciens ont surtout en vue la cadence et généralement le tambour leur suffit. Mais il existe en Afrique — et en Angola comme ailleurs — de véri-

tables artistes, capables d'exécuter des morceaux d'ensemble susceptibles de satisfaire l'oreille d'un Blanc.

✳ La polygamie existe chez les Angolais, mais la femme n'est pas toujours l'objet d'un marché. Dias de Carvalho est très affirmatif sur ce point : le mariage d'amour existe et il est fréquent dans les classes supérieures de la société (il existe même dans la langue un mot qui peut se traduire par « amour »). Quand deux jeunes gens se plaisent, le jeune homme fait des cadeaux aux parents de la fille ou s'évertue à leur rendre des services. Une fois que les parents ont donné leur consentement, le mariage est célébré par des festins avec accompagnement de chants et de danses, sans aucune autre formalité. La première épouse a dans la famille une situation privilégiée : elle s'occupe uniquement des travaux domestiques et laisse aux autres, qu'elle commande, les durs travaux qui sont l'apanage des femmes africaines. La polygamie est naturellement restreinte chez les pauvres. Les grands chefs (rois) prennent, au contraire, autant d'épouses qu'il leur plaît. Si, dans une guerre, des femmes ont été faites prisonnières, ils choisissent celles qui leur conviennent et distribuent les autres à leurs sujets, de préférence aux jeunes gens qui n'ont pas encore d'épouses. Les prisonnières peuvent prendre rang parmi les privilégiées si l'homme éprouve de l'affection pour elles. Souvent, les rois ont une demi-douzaine de femmes qu'on pourrait qualifier de véritables épouses et qui sont d'ailleurs classées en catégories; les autres sont considérées comme des concubines ou des servantes.

Les femmes qu'on achète sont celles qui appartiennent à la classe inférieure ou celles qui, répudiées par un premier mari, passent dans cette classe par le fait du renvoi dont elles ont été l'objet; elles ne peuvent être vendues, d'ailleurs, qu'à des hommes étrangers à la province à laquelle elles appartiennent. La valeur de la femme est estimée parfois à plus de 20 000 réis (environ 560 francs de notre monnaie). Après avoir battu les Loundas, les chefs quiocos ont imposé aux chefs vaincus le paiement d'un tribut en femmes.

La jalousie des maris est très fréquente dans l'Angola et souvent l'époux fait disparaître la coupable sans qu'on cherche à savoir comment; on met simplement la disparition sur le compte de la sorcellerie. Un grand chef, qui éprouvait une affection particulière pour une femme qui n'appartenait pas à la catégorie des premières épouses, se vengea de l'infidèle d'une façon terrible, pour servir d'exemple : il la fit attacher à un arbre et ordonna de lui couper une oreille et de lui faire, au moyen d'un fer, de profondes marques sur la poitrine et les côtés. Il l'obligea ensuite à porter chaque jour le bois et l'eau à toutes ses femmes. D'autres fois, l'adultère est simplement puni de la bastonnade, ou bien la coupable est livrée à un homme de bas étage. Néanmoins, il n'est pas rare de voir des femmes commettre des infidélités avec le consentement de leurs époux, quand ceux-ci doivent en tirer profit. Aperçoit-on une caravane? les sirènes vont au-devant des arrivants auxquels elles offrent des cadeaux et s'efforcent de les conquérir. Celui qui se laisse prendre devra payer une redevance en rapport avec le temps que la femme aura passé avec lui.

Il existe même de singulières coutumes. Une femme répudiée par son époux, ou qui l'a abandonné, peut se livrer à un autre homme pour un temps déterminé — la durée d'un voyage par exemple — moyennant une rétribution fixée à l'avance. S'il s'agit d'une Lounda qui suit volontairement, parfois même sur l'ordre de son mari, un homme d'une autre tribu, elle est sûre d'être bien traitée, car les femmes loundas sont très appréciées des Quiocos, des Bangalas, etc. Elles reviennent dans leur tribu, au bout d'un certain temps, fières des bijoux et des cadeaux de toutes sortes dont elles ont été comblées.

Il ne faudrait pas cependant exagérer et croire que toutes les Angolaises n'aient aucune retenue. Il existe des familles dans lesquelles hommes et femmes se témoignent une véritable affection. Quand une des

épouses devient enceinte, elle est entourée de soins par le mari. La naissance d'un enfant, surtout s'il est du sexe masculin, est l'occasion de grandes réjouissances. Tous les parents, même les plus pauvres, apportent des cadeaux à la mère et au père.

Le nouveau-né reçoit un nom qu'on lui changera plus tard, lorsqu'il sera circoncis. Les garçons subissent l'opération vers l'âge de sept ans et les filles, quelque temps avant la puberté. Pour les premiers, elle est pratiquée, après une retraite hors des villages, durant laquelle personne ne doit approcher des néophytes, par un opérateur spécialement affecté à cet office; les filles sont opérées par une vieille femme. Les parties enlevées sont offertes à une idole.

Il y a des classes dans la population. Le chef suprême de chaque tribu est à peu près omnipotent : c'est lui qui décide de la guerre et de la paix, qui tranche les différends entre individus, qui juge les coupables, qui préside les cérémonies. Les audiences qu'il accorde à ses sujets s'entourent d'un certain cérémonial, à moins qu'il ne s'agisse d'affaires peu importantes, auquel cas il se fait remplacer par un chef secondaire. Mais, pour les affaires d'État, pour recevoir des messagers, il ne laisse à personne le soin de présider les réunions. A côté de lui, se tiennent les porteurs du parasol et du chasse-mouches, qui sont les emblèmes du pouvoir. Il a ses musiciens, ses troubadours, son cuisinier. Dans ses déplacements, il est accompagné d'une suite nombreuse. Lorsque le moment d'ensemencer les champs est arrivé, c'est lui qui lance dans les sillons les premières poignées de graines. La répartition des récoltes, qui est faite par ses ordres, sans distinction de la condition des sujets, dénote un certain collectivisme. Tous doivent le respect au monarque, de même qu'à sa première femme, devant laquelle les autres se courbent.

Au-dessous du grand chef, se trouvent des chefs secondaires, puis viennent les guerriers. Un personnage important dans toutes les peuplades angolaises est le devin, qui traite en même temps les maladies et qui inspire aux Noirs une confiance illimitée. Une personne tombe-t-elle malade? on appelle le devin, qui ne manque guère d'attribuer le mal à un sortilège. Pour obtenir la guérison, il a recours à des pratiques magiques à l'aide desquelles il fera sortir du corps du patient un morceau de peigne, une balle et une queue d'animal, par exemple. Il est vrai qu'il oublie rarement d'ajouter à son traitement quelque tisane ou quelques frictions.

Au bas de l'échelle sociale se placent les serviteurs, qui étaient souvent des prisonniers de guerre réduits en esclavage. Les Portugais se sont efforcés de supprimer les esclaves, mais il en existe encore quelques-uns qui sont d'ailleurs traités avec assez d'humanité par leurs maîtres. S'ils sont malades, ils ne sont jamais laissés sans soins, car aucun être humain infirme, malade ou blessé, n'est abandonné sans secours.

✳ Comme tous les Nègres, les Angolais ont une tendance au mensonge, à la jactance et à la paresse. Mais ils possèdent aussi de sérieuses qualités. Quoiqu'on puisse citer tel grand chef qui se plaisait à frauder, on ne peut leur dénier de la probité envers leurs créanciers. Ils ont le vol en horreur et, pour certains crimes, ils appliquent facilement la peine du talion. Charitables, hospitaliers, ils gardent de la reconnaissance à leurs bienfaiteurs et, loin d'éprouver de la haine pour le Blanc, ils lui témoignent généralement un respect qui n'est pas simulé.

Leurs chants, leurs adages, leurs proverbes dénotent souvent de la sensibilité et beaucoup de bon sens. Leurs jeux de mots, leurs devinettes prouvent qu'ils ont l'imagination vive, et maintes observations font ressortir une intelligence toujours en éveil. Henrique Augusto Dias de Carvalho, qui a vécu quatre années au milieu d'eux, n'hésite pas à déclarer qu'il est facile de les adapter à nos coutumes. L'un des plus grands obstacles à cette adaptation, ce sont leurs croyances dans la puissance de leurs fétiches et certaines superstitions fortement enracinées dans leur cerveau. Ils croient que le coq qui chante la nuit hors des heures habituelles, le chien qui aboie, également



FÉTICHEUR OU DEVIN. — Cf. RAP.



TYPES DIVERS DE FEMMES DU CONGO. — CL. THOLLON. COLL. M. H. N.

la nuit, d'une façon particulière, annoncent un décès. Les féticheurs angolais ont recours, comme ceux du Congo belge, à des accessoires souvent bizarres pour en imposer à la foule.

Pour le Nègre d'Angola, tout ce qui survient en dehors des conditions ordinaires est attribué à la sorcellerie. Beaucoup de décès seraient dus à la même cause. On recherche alors le sorcier capable de ces méfaits et, quand une personne en est accusée, on la soumet au poison d'épreuve, qui occasionne la mort de tant d'innocentes victimes dans la région congolaise. Parfois, cependant, au lieu de faire absorber le breuvage à l'inculpé, on l'administre à une volaille qui représente censément l'individu soupçonné.

Pour éviter les mauvais sorts et pour être heureux dans la vie, les indigènes s'adressent à leurs idoles, qu'ils désignent collectivement sous le nom de *muquixis*. On trouve dans le pays de nombreuses petites statuettes en bois grossièrement sculptées, qui ne sont autre chose que des fétiches. Parfois l'image apparaît en relief sur un tronc d'arbre, ou bien elle est simplement gravée sur un bloc de bois. Il existe des sortes de petits temples qui consistent uniquement en quatre pieux plantés en terre et soutenant une toiture. A une certaine hauteur, est fixée une tablette qui supporte un fétiche.

On attribue aux Angolais la croyance à un être supérieur, invisible, mais qui voit tout et qui réside au ciel : c'est *Zâmbi*. On lui adresse une prière qui ressemble singulièrement au *Pater* des catholiques. Après la mort, *Zâmbi* récompense les bons et punit les méchants. S'agit-il d'une conception indigène ou d'une croyance inculquée par des missionnaires portugais ? On est d'autant plus en droit d'admettre la seconde hypothèse que, dans les pays où la croyance existe, *Zâmbi* est représenté par un petit crucifix en cuivre que les missionnaires répandent à profusion parmi les Nègres. Avant d'entreprendre un voyage ou de se livrer à une opération un peu importante, les naturels se suspendent ce crucifix au cou.

**II. NÈGRES DU CONGO.** — Au nord de l'Angola, s'étend l'immense région du Congo, dont les divisions territoriales ne correspondent nullement à des divisions ethniques. Il est d'ailleurs fort difficile, sinon impossible à l'heure actuelle, de tenter une classification des innombrables peuplades qui vivent dans le Congo belge et le Congo français, auxquelles se rattachent celles de la Guinée espagnole et d'une partie du Cameroun. Dans la seule Afrique-Équatoriale française, Poutrin cite 138 populations différentes, englobant 284 tribus principales. Il est vrai qu'il arrive jusqu'au lac Tchad et que, dans le chiffre qu'il donne, sont comprises des tribus qu'on ne saurait incorporer dans le groupe congolais. Même en les éliminant et en s'en tenant à celles qui habitent au sud du 6<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale, on trouve encore plus de 100 groupes distincts. Dans le Congo belge, il semble qu'il en existe un nombre au moins aussi considérable.

Ce qui accroît encore la difficulté, c'est que nous manquons de renseignements précis sur beaucoup de ces populations. Il est certain que le jour où on les connaîtra mieux, on sera amené à réduire singulièrement les subdivisions. Il apparaît déjà, par

exemple, que les Namales, les Besoundous, les Batoumbas, les Bayoumbas, les Betempas, etc., du Congo belge, ne sont que de simples fractions des Basongués, et que ceux-ci appartiennent, comme les Babinjis, les Bakouangas, les Bakouankosh, à la famille *baluba*. Dans le Congo français, il en est de même, et sans doute le chiffre des familles se réduira à un petit nombre.

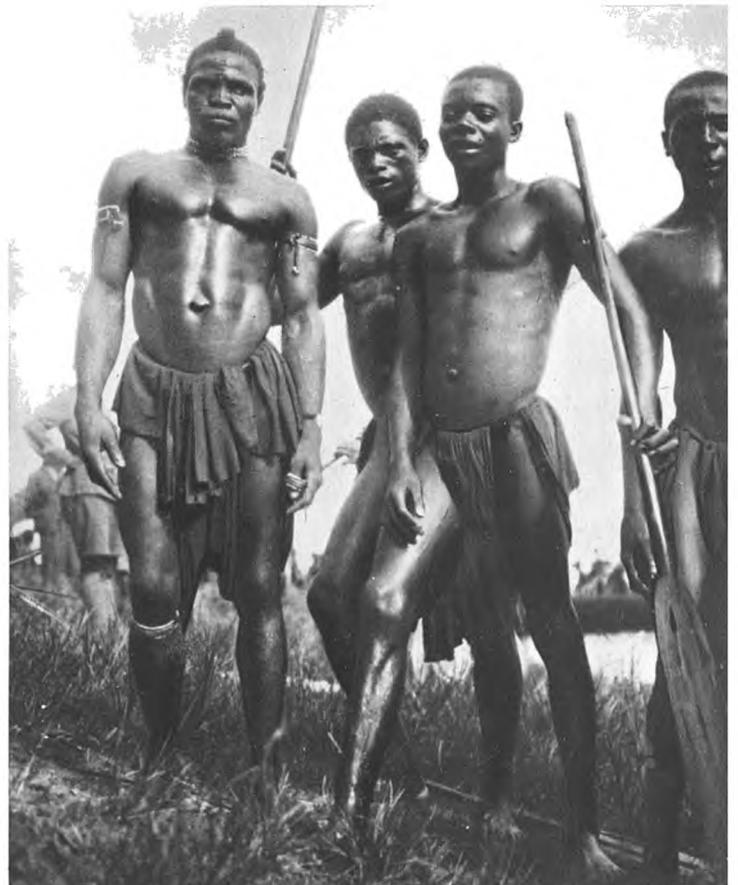
Il est incontestable, néanmoins, que les Nègres du Congo n'appartiennent pas à un type unique. Les Fans ou Pahouins ne se confondent pas avec les Bakalais, les Batékés ou les Balubas, pas plus que les Négrilles de la grande forêt équatoriale, ni même ceux de la Sangha ne sauraient se comparer aux Okandas et autres Nègres de grande taille du groupe mpongoué.

Quel que soit le nombre des races qui sont intervenues dans le peuplement de cette vaste contrée, il est un point sur lequel aucune discussion ne semble possible : c'est que des croisements multiples se sont opérés entre les populations. Dans la même tribu, il est fréquent de rencontrer des types tellement différents les uns des autres que le voyageur

le moins expert en anthropologie en est frappé au premier abord.

Nous n'essaierons pas de décrire les types multiples — purs ou métis — de la région congolaise. Nous nous bornerons à donner une idée de l'ensemble de la population, en notant toutefois les particularités qui appartiennent à tel ou tel groupe. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit des populations naines (V. Négrilles, p. 58) et nous consacrerons un paragraphe aux Pahouins, qui sont des nouveaux venus, trop différents des autres pour être englobés dans la même description.

Nous savons bien peu de chose du passé et de l'origine des Congolais. Les travaux exécutés par les Belges ont mis à jour une quantité considérable d'instruments en pierre, dont beaucoup sont fort bien travaillés et polis ; ils ressemblent à nos beaux instruments de l'époque néolithique. Des découvertes identiques ont été faites dans le Congo français. Cette partie du continent noir a donc eu



PAGAYEURS DU CONGO. — CL. MISSION CITROEN.

son âge de pierre, comme les autres régions africaines. Il apparaît, dès maintenant, que l'Humanité a débuté en Afrique de la même façon que dans les autres contrées du globe, ainsi qu'on l'avait prévu. La découverte, dans la Rhodésia, du crâne dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, autorise à penser que les vieux habitants du sol africain offraient des caractères simiesques, aussi accusés, sinon plus, que nos hommes de la race de Néanderthal. Nous ignorons si un type aussi bestial a vécu autrefois au Congo et nous ne connaissons même pas les caractères de la race qui a fabriqué les instruments en pierre auxquels nous venons de faire allusion. On a supposé que les Négrilles représentaient un élément ethnique extrêmement ancien et qu'ils pourraient bien avoir été les habitants primitifs de l'Afrique-Équatoriale, mais c'est une simple hypothèse.

Si les régions congolaises ont été peuplées, à l'origine, par une race unique, ce qui paraît certain, bien des types y sont arrivés depuis. Il suffira d'un rapide coup d'œil sur les caractères des populations actuelles pour le démontrer. Celles qui sont placées dans des conditions à peu près identiques ont naturellement une tendance à s'unifier au point de vue du genre de vie; mais comme l'ont observé E. Torday et Hilton-Simpson, il existe, à ce point de vue, des différences appréciables entre les tribus qui vivent dans la grande forêt équatoriale et les tribus des prairies.

✿ Les Congolais sont, pour la plupart, des hommes de grande taille, bien découplés et vigoureux. Les Mongoles du groupe Balolo, qui peuplent, en territoire belge, toute la région comprise dans la grande boucle du Congo, mesurent en moyenne 1<sup>m</sup>,74. Dans le groupe Okandé, qui forme le fond de la population du Gabon et qui comprend les Mpongoués ou Gabonais proprement dits, on



BATÉKÉS DE L'ALIMA vêtus du pagne. — Cl. THOLLON. COLL. M. H. N.



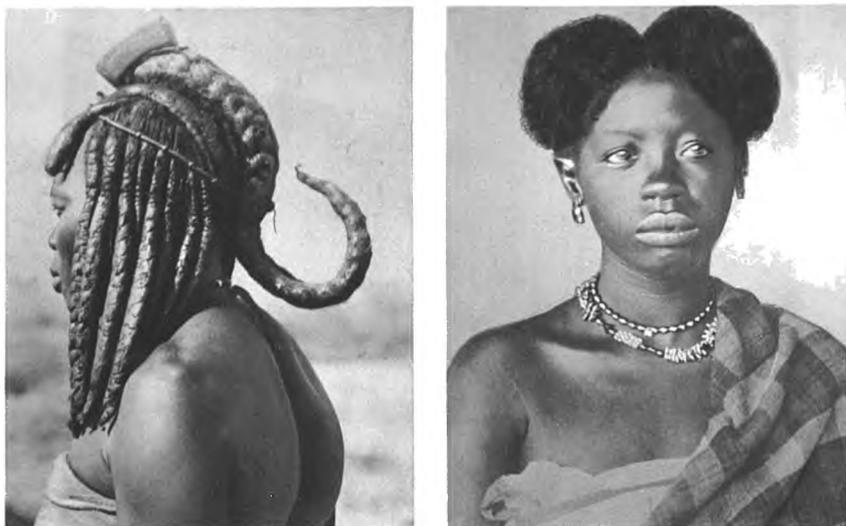
CHEF DES ENVIRONS DE STANLEYVILLE ET SES ENFANTS. — Cl. RAP.

rencontre des hommes qui atteignent et dépassent même 1<sup>m</sup>,80. Cependant, les Galoas, qui appartiennent au même groupe, ne mesurent que 1<sup>m</sup>,63 en moyenne. Il est vrai que ces Galoas habitent l'immense plaine marécageuse et malsaine située autour de la baie de Fernan-Vaz et que l'abaissement de leur stature peut dépendre de l'insalubrité de leur pays. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs un teint terreux attribuable à la même cause. Il en est de même des Boulous des rives de l'estuaire du Gabon, dont la taille moyenne n'atteint que 1<sup>m</sup>,64 et qui comptent parmi eux des hommes de 1<sup>m</sup>,55 seulement. Mais les Basokos du confluent de l'Arouimi et du Congo vivent dans des conditions meilleures, et cependant la moyenne de leur taille ne dépasse pas 1<sup>m</sup>,63. Les Adoumas du moyen Ogooué, réputés pour leur laideur, sont également des individus de taille au-dessous de la moyenne. Enfin, dans une même population, on observe un tel mélange au point de vue de la stature qu'on se demande quel est le type qui en constitue le fond.

Sous le rapport de la coloration de la peau, les mêmes variantes se notent. D'une façon générale, les Congolais ont le teint d'un noir tirant plus ou moins sur le chocolat. Il en est, comme les Mpongoués, qui sont franchement noirs. D'autres, surtout dans le Sud-Est, ont la peau olivâtre, voire d'un jaune assez clair, avec des lèvres relativement minces, ce qui doit faire exclure l'idée qu'ils aient subi l'influence de l'élément boschiman.

Les cheveux sont toujours noirs et très crépus, et les yeux toujours foncés. Le nez est habituellement plus large que long; les exceptions à cette règle sont extrêmement rares et dénotent le plus souvent un métissage. Les lèvres, dans la plupart des populations, sont volumineuses, mais ne se renversent pas comme chez certains Soudanais. Quant au crâne, il offre des formes très variées. Généralement, il est long, étroit (dolichocéphale), de forme elliptique et si développé dans le sens vertical que sa hauteur surpasse sa largeur; mais on rencontre aussi des crânes courts (brachycéphales) et, à l'époque où l'on considérait la brachycéphalie comme caractéristique des Pygmées africains, on a émis l'opinion que les brachycéphales du Congo étaient des métis de Négrilles. C'est une idée qu'on ne saurait plus admettre aujourd'hui, d'abord parce que nous savons que la dolichocéphalie est fréquente chez les nains, et, en second lieu, un crâne relativement court se rencontre chez des Congolais de grande taille.

Le front est tantôt un peu fuyant, tantôt bombé, avec des bosses frontales saillantes. On a pu cuber un certain nombre de crânes et il en résulte que la capacité crânienne est aussi variable que les autres caractères. Dans le grand groupe Bakalais, qui comprend les Bakalais proprement dits, au nombre de 100 000 environ, les Banokos, les Bengas, les Bangoués, les Bangomos, les Ingouesiés, la taille est élevée et la capacité crânienne parfois remarquable.



DEUX COIFFURES GABONAISES. — COLL. M. H. N.

Chez un sujet, elle atteignait 1 790 centimètres cubes, tandis que la moyenne des Parisiens actuels est de 1 560 centimètres cubes. Chez les Boulous, qui sont de taille relativement petite, on a trouvé une capacité qui a varié, pour le sexe masculin, de 1 200 à 1 541 centimètres cubes, c'est-à-dire dans des limites très étendues.

En somme, bien que, depuis 1862, le drapeau de la France flotte sur le territoire situé entre le petit fleuve Gabon et l'Ogôoué, il faut reconnaître que nous manquons encore de documents positifs pour essayer de classer les races du Congo — même celles du Congo français — en nous basant sur les caractères physiques. Il est vrai que nos possessions se sont singulièrement étendues depuis 1862 et que nos vaillants explorateurs n'avaient ni le temps ni la préparation nécessaires pour se livrer à de semblables recherches. Il s'écoulera, sans doute, bien des années avant que les anthropologistes puissent décrire les caractères du groupe Ambou, par exemple, dont le territoire, traversé par la Sangha, est d'un accès relativement facile. Mais ce groupe comprend les Afourous ou Bafourous, les Balois, les Bobanguis, les Banguilis, les Yassouas, les Pandés, en tout un million d'individus au minimum. Les Afourous qu'a vus Dybowski lui ont semblé grands, bien bâtis, solides, mais laids, avec un front bas, des yeux très petits, un nez aplati et une large bouche. Ce n'était pas les tatouages en relief que les hommes et les femmes portaient sur le front et les tempes, ni ceux que le beau sexe y ajoutait autour des seins, qui embellissaient ces indigènes aux yeux de l'explorateur.

A défaut de documents anatomiques, les voyageurs belges et français ont recueilli une foule de renseignements curieux sur l'ethnographie et les mœurs des populations congolaises.

✽ A part les Noirs en rapports constants avec les Blancs, les Congolais sont vêtus sommairement. Le costume de l'homme consiste essentiellement dans un pagne fabriqué soit avec des écorces ou des feuilles de ficus battues, soit avec des étoffes tissées dans le pays, soit avec des tissus d'importation européenne. Le costume de la femme ne diffère guère de celui de l'homme : le pagne s'allonge simplement et devient parfois une sorte de chemise qui remonte au-dessus de la ceinture et recouvre une partie de la poitrine. Le pagne est remplacé, dans certaines populations, par deux peaux ou deux petites nattes suspendues à une ceinture, l'une par devant, l'autre par derrière, ou bien par des paquets de feuilles formant une courte jupe analogue au tutu des danseuses de ballets.

Au Congo belge et au Congo français, près des établissements européens et à l'intérieur des villes, beaucoup d'indigènes s'habillent à la façon des Européens pour paraître civilisés. Ce qu'ils adoptent le plus difficilement, ce sont nos chaussures. Le pantalon semble également un accessoire incommode à beaucoup d'hommes, et il n'est pas rare de voir certains jours, à Libreville, par exemple, des individus affublés d'une chemise, d'une veste, voire d'un chapeau haut de forme, avec les jambes nues. Naturellement, les grands chefs — les rois — sont fiers de pouvoir s'habiller comme les Blancs et ils ont une affection particulière pour les uniformes. Le Dr Griffon du Bellay, qui, en 1865, prit part aux négociations avec le roi Denis — négociations qui eurent pour résultat de placer sous notre autorité les populations du cap Lopez —, nous a donné

quelques renseignements sur les costumes arborés en la circonstance par le potentat. Denis a toujours été un fidèle ami de la France. Dès 1839, il avait accordé au capitaine de vaisseau Bouët Willaumez l'autorisation, pour notre pays, de s'établir sur la rive gauche de l'estuaire du Gabon. En toutes circonstances, il s'est efforcé de nous être utile. Pour le récompenser de sa fidélité, le Gouvernement français lui fit de nombreux petits cadeaux et le décora de la Légion d'honneur. Le Gouvernement britannique, auquel il avait rendu maints services et dont il avait recueilli et soigné l'équipage d'un de ses navires, qui avait naufragé, lui témoigna aussi sa gratitude par des dons. La reine Victoria lui offrit notamment une couronne d'or. En 1865, il possédait une garde-robe merveilleuse et il fut enchanté d'avoir l'occasion de la faire admirer. « Pendant près de six semaines, dit Griffon du Bellay, il a pu apparaître à ses sujets émerveillés, chaque jour dans un costume nouveau, et chaque jour plus brillant que la veille : aujourd'hui en général français, demain en marquis de Molière, plus tard en amiral anglais, et toujours la tête ornée d'une perruque, qui n'est certes pas la partie de son costume à laquelle il attache le moins d'importance, car cette perruque n'est pas devenue aussi banale pour les chefs indigènes que les uniformes militaires. »

Lors du voyage du marquis de Compiègne, un autre grand chef gabonais, N'Combé, roi des Galoas, n'avait pas une aussi riche collection de costumes, mais il n'en était pas moins fier de ceux qu'il possédait. Il reçut en grande pompe le voyageur et voici en quels termes celui-ci a raconté son entrevue avec le monarque : « C'était un homme d'une taille énorme et d'une figure toute joviale ; il était revêtu d'une immense robe de chambre de popeline écossaise à brandebourgs noirs, entièrement déboutonnée, afin de laisser admirer sa chemise blanche sur laquelle brillaient une broche et trois gros diamants fabriqués à Hambourg à deux pour un sou. Son pagne, d'un rouge éclatant, était un peu plus court que la décence ne l'aurait voulu. Autour de son cou flottait une ample cravate taillée dans un vieux rideau. Il tenait à la main une canne de tambour-major, et son chef était orné d'un chapeau dit *tuyau de poêle*, cerclé d'un galon d'or, au milieu duquel étincelait un magnifique soleil en or. Cette allusion délicate au nom du roi (on l'appelait le roi-soleil) était due à la munificence de la maison allemande, toujours à l'affût de ce qui pouvait flatter le maître de ces parages. Le possesseur de tant de merveilles se tenait debout devant moi, se rengorgeant comme un paon. Il répétait sans cesse : « *Miaré* (c'est moi qui suis) *N'Combé, rey pass todos, rey sobre todos, roi, king, king, Kingman.* » Jamais l'autre roi-soleil, Louis XIV, ne dut paraître aussi fier de sa personne. Tout en me déclinant son nom et ses attributs, N'Combé me serrait les deux mains en riant aux éclats, car N'Combé rit toujours, même et surtout quand il

TATOUAGE FRONTAL EN RELIEF DES BANGALAS (Congo belge).  
CL. ALEXANDRE.

coupe le cou d'un Bakalais ou entaille le dos de ses femmes. »

Depuis 1874, date à laquelle le marquis de Compiègne est revenu du Gabon, la civilisation a pénétré peu à peu dans le Congo. On voit aujourd'hui des indigènes qui portent avec aisance nos costumes européens, mais le nombre en est encore bien limité. La masse de la population a conservé les coutumes, les croyances, le vêtement sommaire d'autrefois. Beaucoup de tribus de l'Est ont à peine vu les Blancs et elles en sont restées au point où en étaient leurs pères il y a plus d'un demi-siècle. Leur caractère ne s'est pas modifié et leurs chefs éprouvent toujours le besoin d'afficher, dans certaines circonstances, tout le luxe que leur permettent leurs ressources. En 1908-1909, E. Torday et M. W. Hilton-Simpson ont vu, dans le Congo belge, à l'est du Kasai et du Loango, notamment chez les Bouchongos, des costumes de cérémonie éblouissants. Qu'on se figure des espèces de tutus de danseuses avec larges bordures de graines, de coquilles, etc., des ceintures pectorales richement ornées, des coiffures en peau agrémentées de plumes, de coquilles ou de graines, et qu'on ajoute à cela des bijoux variés (colliers, anneaux aux bras, aux poignets, aux chevilles et jusque, parfois, au gros orteil), et on se fera une idée de la splendeur de ces costumes et de l'attrait qu'ils ont pour les Noirs. Un jour, un jeune homme, qui avait fait plusieurs années de service militaire, revint dans son pays habillé à l'européenne; le lendemain, il avait repris le costume indigène et, comme on lui demandait la raison de ce brusque changement, il répondit : « Je suis un Bouchongo, n'ai-je pas le droit d'être beau ? »

Être beau, c'est le rêve de tout Nègre et de la plupart des Blancs. Pour s'embellir, les Congolais ont recours à divers procédés : ils se font des coiffures parfois étranges, ils se tatouent ou se peignent le corps et la face, ils se taillent les dents en pointe, ils se percent les oreilles et la cloison du nez pour y introduire des objets de parure et se couvrent de bijoux extrêmement variés.

Les femmes mpongoués se font avec leurs cheveux, de la terre glaise, de la sciure de bois et de l'huile de palme, une sorte de casque fort apprécié. Les femmes galoas, par le même moyen, arrivent à surmonter leur tête d'un édifice en forme de triangle dont chaque angle se termine par des boules de cheveux enroulés. D'autres se font des couronnes, des cornes, etc. Souvent la chevelure est teinte de différentes couleurs à l'aide d'ocre et de poudre de bois. Les hommes ne sont pas moins coquets : les uns se rasent le cuir chevelu par place, chacun cherchant à se faire une coiffure originale; les autres conservent leurs cheveux, mais les teignent ou les arrangent suivant leur caprice.

Le tatouage est extrêmement répandu. Tantôt il consiste en simples incisions, qui ne laissent que des cicatrices linéaires, tantôt on fait bourgeonner les plaies pour obtenir, après cicatrisation, des saillies plus ou moins volumineuses. Chez les Bangalas, par exemple, le comble de l'élégance est de porter une belle crête formée par une succession de bourgeons qui s'étendent, en ligne droite, depuis le sommet du front jusqu'à la racine et même jusqu'à l'extrémité du nez. Certains de ces bourrelets font parfois une saillie d'un centimètre et plus encore, affirme-t-on. Il n'est pas rare de voir coexister, sur le même individu, des cicatrices et des bourgeons. Dans certains cas, les signes sont des marques de tribus, mais le plus souvent ils n'ont d'autre but que d'embellir la personne qui a été tatouée. Les motifs sont aussi variés que possible : simples lignes, disposées généralement avec symétrie de chaque côté du corps, carrés, triangles, cercles, parfois branches avec feuilles opposées, ou même arbres entiers. Toutes les parties du corps peuvent recevoir des tatouages. Une femme baté-téla du Nord, figurée par Torday et Joyce, a le front et les joues entièrement couverts de cicatrices linéaires ne faisant pas de saillie, le cou, les épaules, les bras, les avant-bras, le torse, jusqu'à la vulve et le coccyx, ornés de tous les motifs en relief imaginables; la partie antérieure de chaque cuisse porte plus de vingt longues cicatrices courbes et à peu près parallèles qui donnent l'impression que le tatoueur a voulu figurer une coquille bivalve. Les seins paraissent la seule



TATOUAGE DORSAL DE CONGOLAISES. — CL. RAP.

partie du tronc de la femme qui ne reçoive pas de tatouage. Dans la face, les lèvres sont habituellement respectées, mais pas toujours, au moins dans le sexe masculin, car on voit des hommes tofokés qui portent de gros bourgeons sur les deux lèvres comme sur le front, les pommettes, le nez, les angles de la mandibule et le menton.

La peinture corporelle est commune aux deux sexes dans un grand nombre de tribus, mais c'est surtout les jours de fête que les Nègres ont recours à ce mode de parure. Pour les fêtes dansantes des Batékés, les femmes, jeunes et vieilles, se badigeonnent la face et tout le corps de blanc, de rouge, de bleu et de noir; elles se teignent aussi la chevelure en rouge. Les chefs adoumas se barbouillent entièrement de blanc. Les vieillards et les chefs obambas se peignent la barbe et les cheveux en rouge et s'enduisent le corps d'un onguent composé d'un rouge végétal délayé dans de l'huile de palme. Chez les Bouchongos du Congo belge, ce sont les hommes, plutôt que les femmes, qui ont recours à la peinture corporelle et, sauf dans une tribu (celle des Isambos), ce sont les femmes qui l'appliquent sur le corps de leurs maris, de leurs fils ou de leurs frères. La matière employée fait l'objet d'un commerce assez important. C'est une pâte obtenue en frottant contre une pierre, avec addition d'eau, un bois très apprécié que les indigènes appellent *tukula*. On donne à cette pâte la forme d'un pain et, lorsqu'on veut l'appliquer, on la délaie dans de l'huile de palme. La même coutume existe en diverses tribus du Congo belge (Bachilelés, Bagongos, etc.). Habituellement, les personnes en deuil ne se peignent pas ou bien s'enduisent d'une couche d'argile blanche.

Il est extrêmement fréquent de rencontrer des Congolais dont les incisives — surtout celles de la mâchoire supérieure — sont taillées en pointe. La taille la plus simple consiste à abattre les angles des dents à l'aide d'un morceau de fer sur lequel on frappe avec une masse quelconque. L'opération exige une habileté particulière quand on veut obtenir une très courte pointe médiane se détachant à angle droit du reste de la dent, ou bien lorsqu'il s'agit, au contraire, d'enlever la partie médiane en laissant une petite pointe sur chaque bord des incisives. Il n'est pas rare qu'en face des dents ainsi taillées, on arrache les deux incisives moyennes de la mâchoire inférieure. Ce qui est plus exceptionnel, c'est de voir les autres incisives et les deux canines du maxillaire supérieur sectionnées horizontalement vers le milieu de la couronne et creusées d'un sillon sur le plan ainsi obtenu. Quelle que soit la mutilation pratiquée, son seul but est d'embellir la personne qui l'a subie.

La perforation du lobule de l'oreille et celle de la cloison nasale, perforations qu'on dilate peu à peu pour y introduire des bijoux d'un certain volume, ne sont pas aussi fréquentes que dans les contrées que nous rencontrerons en nous dirigeant vers le Tchad.

Ce qui dépasse l'imagination, c'est la quantité et parfois le volume des bijoux dont la Congolaise aime à se parer; les hommes ne les dédaignent pas non plus.



TATOUAGE EN RELIEF D'UN ÉLÉGANT CONGOLAIS. — CL. RAP.



JEUNES FILLES RICHEMENT PARÉES de la région orientale du Congo belge. — Cl. Rap.

Nous ne citerons pas les colliers faits d'une simple cordelette ou d'un bout de rotin, ni ceux en coquilles d'escargot des Bam-balas, ni même les colliers en graines des Basongos qui, tout en servant de parure, sont, avant tout, des amulettes. Les véritables bijoux sont ceux en ivoire, ceux en métal fabriqués par les forgerons du pays, et ceux en perles de verre importées d'Europe, perles fort appréciées des indigènes. Les bijoux en ivoire consistent presque uniquement en bracelets et en anneaux de chevilles, qui sont généralement réservés aux chefs. On voit des personnages porter jusqu'à cinq de ces gros anneaux au-dessus de chaque cheville et d'autres au poignet et au niveau du biceps.

Les métaux employés pour la fabrication des objets de parure sont le fer, le cuivre et le laiton. On en tire des fils d'une certaine épaisseur qui, enroulés en spirale au-dessus du poignet, finissent par faire une sorte de brassard recouvrant la moitié de l'avant-bras. Le même ornement se porte parfois aux chevilles. A ces spirales, les Basongos préfèrent des anneaux de fer d'environ 4 à 5 millimètres de diamètre pour les hommes et de 15 millimètres pour les femmes. Les premiers en superposent de dix à quinze au-dessus de chaque poignet, tandis que les femmes n'en portent habituellement que cinq, mais comme le diamètre en est trois fois plus grand, il en résulte que, dans les deux sexes, les bracelets recouvrent la même superficie. Chez les Bangongos, ce sont les grands chefs, leurs femmes et leurs enfants qui ont seuls le droit de porter des anneaux de fer ou de cuivre aux chevilles, jusqu'à concurrence de vingt à chaque jambe. Les bracelets et les anneaux de chevilles en fibres recouvertes de cauris (*Cypræa moneta*) sont réservés aux chefs locaux.

Avec le métal, les Congolais fabriquent également d'énormes colliers massifs, qui sont de véritables instruments de supplice. Dybowski a rapporté un collier de femme afourou qui pèse 8 kilogrammes. C'est généralement le cuivre, ou bien le laiton, qui est employé pour la fabrication de ces bijoux. Une fois préparés, les colliers massifs en métal, comme les gros anneaux métalliques de chevilles, sont mis en place et fermés à coups de marteau par le forgeron, de sorte qu'il serait extrêmement difficile et douloureux de les retirer.

Les perles de verre sont utilisées pour confectionner des ceintures, des bracelets et surtout des colliers qu'on supposerait agréables à porter, mais, en raison du prix qu'attachent les Nègres à posséder des objets de parure volumineux, on voit de pauvres fillettes qui sont chargées de colliers de verroterie pesant plusieurs livres. Chez les Basongos, on rencontre des hommes et des femmes parés de colliers en métal, de bracelets aux poignets et au-dessus du coude, d'anneaux de fer de 4 centimètres de largeur à chaque pied, de bagues à tous les doigts des deux mains et de bagues aux gros orteils. Certains y ajoutent même des épingles en fer ou en cuivre, auxquelles sont suspendues des hachettes, des

houes en miniature ou de minuscules têtes sculptées; ces épingles sont plantées dans la chevelure. Si le costume est sommaire, la parure est, en revanche, aussi variée qu'abondante.

✽ Dans le Congo, les cases affectent une forme soit rectangulaire (dans le Sud principalement), soit circulaire, mais le mode de construction des unes et des autres est sensiblement le même. Des pieux plantés verticalement servent d'armature aux parois; l'intervalle des pieux est rempli de branchages, d'herbes, de feuilles, et le tout est maintenu par des feuilles de palmier que des traverses horizontales soutiennent, ou bien par un enduit d'argile. Dans ce dernier cas, le mur est parfois décoré à l'extérieur de peintures représentant des animaux et des êtres humains ou de simples figures géométriques. Le toit, en paille ou en feuilles de palmier, est très haut.

Les habitations des grands chefs sont naturellement plus soignées et plus vastes que les autres. Il en est tout tous les poteaux sont sculptés, ainsi que les poutres du toit. À côté des cases des hommes se trouvent celles des femmes, dont le nombre est en

rapport avec celui des épouses. S'il s'agit d'un roi, les fonctionnaires sont généralement logés à côté du monarque et, chez les Bouchongos du Congo belge, on voit souvent, à l'entrée des habitations royales, une case plus petite où se tiennent les sentinelles.

Le mobilier comporte d'habitude un lit composé d'un cadre en bois rempli de feuilles sèches sur lesquelles est tendue une natte. D'autres nattes sont posées sur le sol. Des mortiers, desalebasses, des paniers, des vases en terre, des instruments aratoires, des engins de pêche gisent par terre ou sont suspendus, soit aux parois de la case, soit aux poutres de la toiture. Les hommes ont toujours leurs armes à leur portée.

Les habitations sont groupées en hameaux, qui ne comptent parfois pas plus d'une douzaine de cases, ou en villages plus ou moins considérables. En raison du caractère belliqueux de presque tous les Congolais, chaque agglomération, quelle que soit son importance, est habituellement fortifiée. Il est vrai que, dans bien des cas, la fortification consiste en une simple palissade qui entoure le village. Souvent, néanmoins, les abords d'une agglomération sont défendus par des pointes de bambou empoisonnées, dissimulées dans le sol.

✽ Tous les Nègres du Congo se livrent à l'agriculture, à l'élevage, à la pêche et à la chasse. Ils ont un penchant marqué pour le commerce et, parmi ceux qui sont en relations constantes avec les Blancs, il en est, comme les Mpongoués du Gabon, qui préfèrent le négoce à la culture du sol. Ils déploient d'ailleurs une rouerie à rendre des points à nos maquignons. Pour traiter une affaire avec eux, il faut s'armer de patience, car on doit s'attendre à de longues palabres.

Les plantes cultivées sont celles que nous avons signalées dans l'Angola (V. p. 111). Dans telle région, c'est le manioc qui est la base de l'alimentation; dans telle autre, ce sont les céréales (sorgho, millet ou maïs). Les provisions sont conservées dans des greniers élevés sur des pieux, afin de préserver les grains de la dent des rongeurs et de l'humidité. La plupart des Congolais ne tirent d'ailleurs du sol que des ressources insuffisantes, car ils sont d'une paresse incroyable. D'autre part, ce ne sont que de très médiocres éleveurs et certaines tribus ne possèdent pas de bovidés. Il en est même qui n'ont, comme animaux domestiques, que des volailles et des chiens. Ceux qui vivent à proximité des fleuves et des rivières se livrent à la pêche, et les autres cherchent tous à parfaire leur alimentation au moyen de la chasse. Dans les contrées où le gibier est difficile à atteindre, on voit des indigènes, comme les M'Bwakas de la rive droite de l'Oubangui, dévorer tous les animaux qu'ils peuvent capturer : vers palmistes, termites ailés, rats, etc. Mais ce que le M'Bwaka prise au-dessus de tout, c'est la chair humaine. À une faible distance de rivières où le poisson est abondant, il n'est pas rare de rencontrer des cases décorées à profusion de



MAISONS PEINTES DU VILLAGE D'EKIBONDO (Congo belge). — CL. MISSION CITROEN.



CASES RECTANGULAIRES DE LA RÉGION SUD DU CONGO.

crânes humains, vestiges de festins de cannibales. Souvent, des villages voisins entrent en lutte pour se procurer de la viande. Les morts sont mangés sur place; les prisonniers, les femmes, les enfants sont emmenés au village du vainqueur où ils savent le sort qui les attend, à moins qu'ils ne soient échangés contre divers objets.

L'anthropophagie est une coutume encore très répandue dans le bassin de l'Oubangui et, naguère, elle existait au Gabon, où les morts étaient dévorés dans leurs propres villages; on mangeait même parfois les cadavres d'individus qui avaient succombé à la maladie. Au fur et à mesure que les Européens s'établissent dans une contrée, le cannibalisme disparaît. Le même phénomène se produit dans le Congo belge, comme dans le Congo français, mais, dans des territoires aussi vastes que ceux sur lesquels s'étend la souveraineté nominale des Blancs, le fonctionnaire ne peut avoir l'œil partout. Il y a d'ailleurs de nombreuses régions où l'Européen ne pénètre encore que difficilement et c'est là précisément que l'anthropophagie persiste. On pourrait en citer de nombreux exemples dans le Congo belge, sur les affluents méridionaux du Kassai, sur les rives du Sankourou, du Loukénié, du Loubéfou, etc. Les Bankoutous ne mangent jamais d'hommes de leur race; leurs victimes sont toujours des esclaves. Chez les Tofokés, la rébellion et la désobéissance aux chefs sont punies de mort et le cadavre du supplicié est mangé par les habitants du village du délinquant. Les Bambalas et les Bayanzis enterrent les corps des individus qui ont succombé à l'épreuve du poison, mais ils les déterrent ensuite pour les dévorer, comme ils dévorent les ennemis tués à la guerre et même leurs propres parents défunts, à l'exception des père, mère, enfants, oncles et tantes. Les femmes ne doivent pas prendre part à ces festins, mais elles savent parfaitement braver l'interdiction qui les frappe. Une vieille Bambala disait à un Blanc : « Quand le soleil brille nous disons : « Manger de la chair humaine ! « Jamais ! » et nous crachons par terre, mais lorsque vient la nuit, nous nous glissons furtivement vers la tombe et nous prenons notre part aussi bien que les hommes. »

Chez les Baboundas, tribu congolaise du bassin du Kassai, il existe une singulière coutume anthropophagique. Un grand chef — le plus riche de la région — engraisse un esclave qu'il sacrifie quand il est à point. Il convie alors au festin les autres chefs, et ceux qui y prennent part s'engagent à ne pas commettre d'assassinat.



TAMBOUR DE DANSE DES ABABUAS du Congo belge. — CL. MISSION CITROEN.

Il ne faudrait pas croire que ces cannibales, qui ont un goût si prononcé pour la chair humaine, soient des êtres farouches, chez lesquels l'Européen ne puisse s'aventurer sans risquer d'être rôti; ils ne dévorent que certaines catégories de cadavres et se montrent hospitaliers envers les étrangers. E. Torday et M. W. Hilton-Simpson, qui ont visité diverses populations anthropophages du Congo belge, en ont fait l'expérience. Il ne faut certes pas manifester des sentiments hostiles, mais si l'on se présente en ami, on est presque toujours assuré d'être bien accueilli.

Les Nègres du Congo sont industriels et artistes pour la plupart. Leurs forgerons sont généralement d'une habileté remarquable. Ils fabriquent non seulement les colliers, les bracelets, les anneaux de jambes mentionnés plus haut, mais les instruments aratoires (bêches, houes), les ustensiles domestiques en métal (hachettes, couteaux) et les armes. Du Nord au Sud, les armes présentent certainement quelques variantes, mais elles consistent toujours en lances, en javelots, en arcs, en poignards et parfois en couteaux de jet. Les pointes des lances et des javelots offrent une assez grande diversité de formes : elles sont tantôt longues et étroites, tantôt très larges, généralement en forme de feuilles de laurier. Les unes sont munies, le long de la douille, de barbelures plus ou moins longues, plus ou moins nombreuses; les autres n'ont pas de barbelures. Il en est de même des pointes des flèches, mais on rencontre aussi des flèches dont l'armature métallique, au lieu de se terminer en pointe, s'élargit et présente un bord mince et tranchant. Il en existe également qui n'ont qu'une pointe de bambou, mais cette pointe est habituellement empoisonnée; elles ne servent qu'à la chasse.

Les poignards ont la lame mince, étroite, longue et très aiguë, ou bien large et terminée par un bord droit, convexe, sinueux ou simplement obtus; ce sont alors les bords, soigneusement affilés, qui en constituent la partie redoutable. Tous les poignards ou couteaux ne sont pas, d'ailleurs, des armes de guerre; certains ne sont que des armes de parade et sont utilisés, par exemple, dans les danses. Dans ce cas, les bords en sont généralement mousses et la lame est souvent ornée de gravures. Il est vrai qu'il n'est pas rare de rencontrer des couteaux de guerre dont la lame est décorée soit de gravures analogues, soit de sillons longitudinaux, soit de dessins ajourés.

Parmi les couteaux de guerre, il en est un qui mérite une mention spéciale : c'est le *troumbache* ou couteau de jet. La lame en est sinieuse, étroite, assez fortement recourbée dans son tiers supérieur qui se termine par une pointe aiguë, parfois en forme de cœur. Sur la partie convexe de l'arme s'insère une autre pointe courte, de forme variable, mais toujours tranchante ou aiguë. Une troisième pointe se trouve sur le bord concave, mais pas en



GUERRIERS CONGOLAIS ARMÉS DE LA LANCE A LARGE POINTE.

face de la précédente. Quelle que soit la partie de cette arme qui frappe l'ennemi, il est presque fatal que ce soit l'une des pointes qui l'atteigne. Le troumbache ne semble avoir fait son apparition dans le centre et le sud-est du Congo belge que vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Son usage n'a jamais été très répandu dans cette partie de l'Afrique et déjà l'arme est tombée en désuétude dans un bon nombre de tribus. En revanche, lorsqu'on remonte vers le Nord et vers l'Est, on la rencontre en abondance dans le bassin du Chari, par exemple, et chez les Niams-Niams ou Sandès. Sa répartition actuelle paraît jalonner la route qu'aurait suivie une migration qui, partie de l'Est, se serait dirigée d'abord vers l'Ouest, puis vers le Sud.

Le forgeron est toujours respecté, parfois parce qu'on lui attribue un pouvoir magique. Ses fils héritent de sa profession comme d'une propriété.

Naguère, les Nègres du Congo avaient une arme défensive qui consistait en un bouclier en vannerie long d'un mètre environ; mais, depuis l'introduction des armes à feu dans la région, ils se sont rendu compte que le bouclier ne les protégerait guère contre les balles et ils renoncent peu à peu à s'en servir.

Ce n'est pas seulement dans le travail des métaux qu'excellent les Congolais; ils montrent en général de grandes aptitudes pour les travaux manuels et, au Gabon comme dans le Congo belge, on trouve aujourd'hui de bons jardiniers, de bons maçons, de bons charpentiers, etc. Il est vrai que la plupart d'entre eux ont été élevés dans des établissements européens où ils ont appris, en même temps que le français, les divers métiers dont il s'agit. Mais, parmi les populations qui n'ont reçu aucune leçon des Blancs, il existe des artisans d'une habileté tout à fait remarquable. Ceux qui travaillent le bois sont souvent de véritables artistes. Assurément, les mortiers qui servent à décortiquer et à broyer les céréales n'ont rien d'artistique, mais des sièges, des plats, des coupes, des gobelets, des tambours, des boîtes à piment, des boîtes à fard, peuvent être qualifiés, sans exagération, de vrais chefs-d'œuvre, tant au point de vue de l'élégance des formes que leur a données le sculpteur que du décor dont il les a revêtus.

A l'heure actuelle, l'art nègre est l'objet d'un grand engouement de la part des civilisés, mais le public ne peut s'en faire qu'une idée totalement erronée par les spécimens qu'on lui montre dans les salles de vente ou dans les ouvrages que publient certaines maisons d'édition. Pour lui faire apprécier cet art, on lui met, la plupart du temps, sous les yeux des sculptures bizarres, des statuette sans proportions qui sont habituellement des fétiches, des masques grotesques destinés aux féticheurs ou à des cérémonies mystiques, et on en arrive à répandre l'opinion que le Nègre est entièrement dépourvu de sens artistique. Nous verrons, à propos des croyances

et des fétiches, la raison qui explique la bizarrerie de beaucoup de ces œuvres. Mais si, au lieu de s'en tenir à ce que l'indigène produit de plus extravagant, on jette un coup d'œil sur l'ensemble de ses sculptures et de ses gravures, on est bien obligé de lui reconnaître du goût et, parfois même, un goût réellement artistique. Des poteaux de cases sculptés, des objets tout à fait vulgaires, tels que des clystères en bois ou en courges, de simples gourdes servant de récipients, sont souvent décorés de fines gravures formant un ensemble des plus harmonieux. Chez les Bouchongos du Congo belge, on a rencontré une série de statuette en bois, représentant leurs anciens rois, qui ne manquent ni de proportions ni d'expression.

Du bois, les Congolais tirent les objets les plus divers. Ils creusent des pirogues dans des troncs d'arbres; ils font des nasses simples ou doubles; ils confectionnent des pièges ingénieux pour le gros gibier; des manches, souvent sculptés, pour leurs outils; des bâtons, également sculptés, qui sont parfois des insignes de chefs. La vannerie et la sparterie sont très répandues dans toutes les régions. L'écorce, ramollie et battue avec des maillets, est employée par maintes tribus à la confection des pagnes. Ailleurs, ce sont les étoffes en raphia qui servent à cet usage. Ces étoffes peuvent se diviser en quatre catégories: les étoffes unies que le tisserand fabrique avec les fibres naturelles extraites des feuilles du palmier; les étoffes damassées au tissage; les étoffes brodées et les étoffes teintées avec des dessins réservés. Toutes les populations ne possèdent pas la même habileté pour le tissage et il en est même qui ne fabriquent aucun tissu. D'autres, en revanche,

comptent dans leur sein des tisserands et des teinturiers très experts en leur métier respectif.

Les danseuses makérés du Congo oriental n'ont besoin ni d'écorces battues, ni d'étoffes tissées pour confectionner leur costume: avec de simples feuilles de bananier, elles se font des tutus originaux, qui ne manquent pas d'une certaine grâce.

Si les vanniers font d'élégantes corbeilles aux formes variées; si certaines brodeuses exécutent des dessins très décoratifs, beaucoup de femmes fabriquent, sans l'aide du tour, des poteries d'une régularité parfaite et parfois d'un galbe gracieux. Ces poteries sont ornées pour la plupart de dessins gravés dans l'argile avant la cuisson.

A ces diverses industries, il serait facile d'en ajouter un certain nombre d'autres: fabrication de cordages, d'huile de palme, d'instruments de musique (tambours à baguettes, tambours à friction, arc musical, sifflets, balafons, harpes, guitares à nombre variable de cordes et à manche recourbé, terminé par



SIÈGE SCULPTÉ DU CONGO BELGE.  
COLL. WALSCOT. CL. RAP.



TUTUS DES DANSEUSES MAKÉRÉS DU CONGO BELGE. — CL. MISSION CITROEN.

une tête sculptée, etc.). Tout cela prouve que les Nègres du Congo ne sont pas les êtres primitifs qu'on se représente communément

✽ La polygamie est la règle, et la femme est chargée généralement de la plupart des travaux pénibles. Il y a cependant des exceptions à cette règle; la plus remarquable s'observe chez les Bouchongos du Congo belge. Chez eux, le premier personnage du royaume est une femme, la mère du roi. Les femmes sont nombreuses dans le conseil des anciens. La fille ne s'achète pas, mais on considère comme juste que l'homme qui l'enlève à son père, à qui elle était utile, doive à celui-ci une légère compensation. Le fait que la femme doit donner son consentement au mariage et qu'il lui est loisible de quitter son mari s'il manque à ses devoirs éloigne toute idée d'esclavage.

Toutefois, cette situation privilégiée de la femme n'existe que dans un petit nombre de contrées. Partout ailleurs, elle est sous la dépendance absolue de l'époux qui, l'ayant achetée, en dispose à sa guise et la châtie quand bon lui plaît. Il existe même, au Gabon notamment, un instrument qui joue un grand rôle dans les relations conjugales : c'est le *cassingo*, sorte de martinet en lanières de peau d'hippopotame, qui sert au mari à « marquer » ses épouses, c'est-à-dire à les frapper avec une telle violence que les coups laissent des marques indélébiles sur le corps des femmes désobéissantes.

Au Congo, l'estime qu'on a pour un homme est généralement en rapport avec le nombre de ses femmes. La première a autorité sur les autres. Les Congolaises ne sont pas réputées pour leur vertu, mais les maris ferment facilement les yeux sur les infidélités de leurs épouses, à la condition qu'ils en tirent eux-mêmes profit. Dans certaines tribus, lorsque l'adultère n'a rien rapporté au maître, celui-ci peut vendre la coupable comme esclave ou la mettre à mort, mais le cas est plutôt rare. Il suffit presque toujours au complice de verser une amende au mari trompé. En plusieurs contrées, il existe même une singulière coutume : moyennant une redevance à l'époux, tout homme peut devenir l'amant (le *congué*) d'une femme mariée, et le mari est tenu de le tolérer.

Chez les Baboundas et les Bapendés du Kasai, il existe une coutume particulière. A l'époque où mûrit le millet, les jeunes gens d'un village s'assemblent pour louer dans un autre village une jeune fille trop jeune pour mettre au monde un enfant. On la loge dans une case spéciale où, à tour de rôle, tous les membres de la petite association ont accès auprès d'elle. Pendant les deux mois environ que dure le séjour de la jeune fille ainsi prostituée, c'est sa mère qui lui fournit la nourriture et le vin de palme. Au terme de la location, la mère reçoit de chacun des jeunes gens une rétribution qui consiste en cinquante ou soixante rouleaux de sel. La fille ne se prostitue ainsi qu'une seule fois en sa vie et cela ne diminue en rien ses chances de mariage dans l'avenir.

Pendant la grossesse, la femme est traitée avec ménagement. Les enfants sont toujours choyés par les parents.

Dans tout le Congo, la société est hiérarchiquement organisée. Il n'est guère de village qui ne possède son chef. Chaque tribu a un chef supérieur et chaque groupement de tribus est gouverné par un grand chef ou roi. Le monarque est à peu près omnipotent et tout homme doit répondre à son appel quand il a décidé de faire une expédition guerrière. En beaucoup d'endroits, le sol lui appartient et ceux qui le cultivent n'en ont que l'usufruit. Il rend la justice, bien que souvent il fasse trancher les différends par des fonctionnaires sous ses ordres. Il reçoit des tributs et il prélève habituellement une taxe sur les étrangers qui traversent son territoire. Il a des insignes qui consistent d'abord dans le parasol indispensable à tout grand chef de l'Afrique-Occidentale qui se respecte, dans le chasse-mouches en crin, dans un sceptre qui d'ordinaire est une simple canne soigneusement sculptée, et parfois dans une sonnette qu'on agite devant lui. Il existe d'ailleurs, au point de vue des insignes, du cérémonial et des prérogatives des chefs, des variantes dans le vaste territoire congolais.



MAGICIENNE MALOUBA DU CONGO BELGE. — CL. MISSION CITROEN.

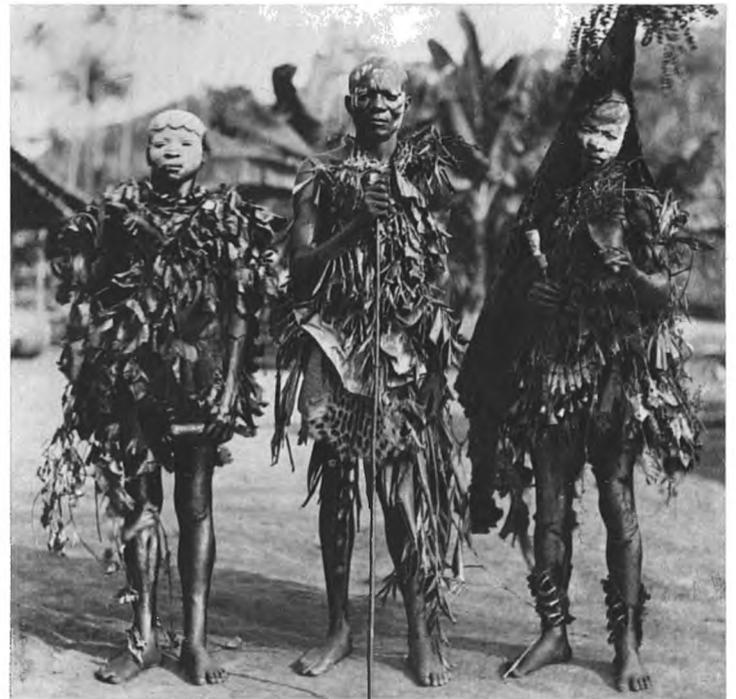
Certains rois sont assistés de fonctionnaires civils ou militaires, les premiers chargés d'assurer le respect des coutumes qui ont force de loi.

Les hommes libres possèdent en propre leurs cases et celles de leurs femmes, ces femmes elles-mêmes, leurs bestiaux, leurs objets mobiliers, leurs récoltes, leurs esclaves, c'est-à-dire tout ce dont ils jouissent, à l'exception du sol. Les enfants héritent de l'avoir du père, les femmes devenant les épouses du fils aîné, sauf celle qui lui a donné le jour.

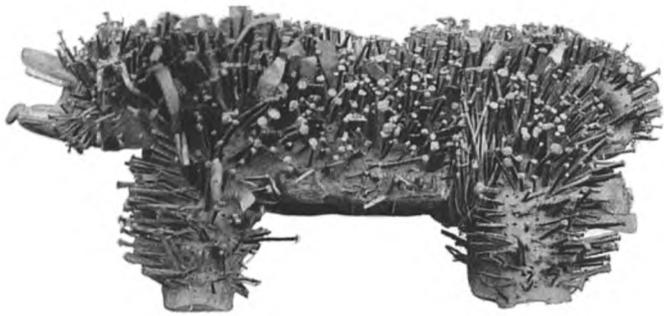
Les Européens ont aboli l'esclavage dans leurs possessions et tous les philanthropes ont applaudi à cette mesure humanitaire. En réalité, ce sont les marchés qui ont disparu, mais il existe encore des esclaves en diverses contrées du Congo. A part les pays où règne toujours l'anthropophagie, leur sort n'est généralement pas trop lamentable. Il en est même (les captifs de case) qui peuvent travailler pour eux pendant un temps déterminé et qui arrivent à posséder un petit avoir. Lorsque

les Français ont commencé à libérer les esclaves, il s'est produit un phénomène qui n'a pas été sans causer quelque surprise : au bout de quelques semaines, les libérés venaient prier nos administrateurs de les rendre à leurs anciens maîtres. Avec les subsides qu'on leur avait fournis, ils n'avaient pu pourvoir à leurs besoins que pendant un temps trop limité, tandis que, dans leur condition antérieure, ils avaient au moins leur nourriture assurée.

Dans toutes les sociétés congolaises, il est un personnage qui joue un rôle important : c'est le devin, qu'il ne faut pas confondre avec le sorcier. Celui-ci est l'individu — homme ou femme — qui a le pouvoir de jeter un sort à une personne quelconque; c'est l'être malfaisant, dont les sortilèges peuvent faire échouer toute entreprise et même occasionner la mort. Le devin, au contraire, peut conjurer les mauvais sorts; il a le don de guérir les maladies par des procédés magiques, de dévoiler les sorciers, les voleurs, les assassins, d'assurer la victoire à des combattants, une expédition fructueuse aux chasseurs, de faire pleuvoir quand les récoltes ont besoin de pluie, de rendre facile l'accouchement et aussi de



MAGICIENS BAROTAS DU CONGO FRANÇAIS.



FÉTICHE A CLOUS DU LOANGO (Congo français).

connaître l'avenir, tout cela grâce à ses talismans et, surtout, aux puissants fétiches qu'il possède. Pour en imposer au vulgaire, il s'affuble de façon extravagante, se badigeonne le corps, se couvre de queues d'animaux et parfois se met sur le visage un masque d'aspect effrayant. Il porte avec lui, lorsqu'il va se livrer à ses opérations magiques, dont le secret lui a été révélé par quelque vieux devin, les objets les plus disparates : cailloux, morceaux de bois, graines, ossements, cornes d'animaux, chiffons, etc. Les Nègres, superstitieux à l'excès, ont une confiance absolue dans le devin, dans les amulettes et dans les fétiches.

✿ Les Congolais croient à des êtres surnaturels, les uns bons et les autres mauvais. Des premiers, ils ne se préoccupent guère, car ils ne sauraient leur nuire. Les mauvais génies, au contraire, qui sont en nombre infini, sont la cause de tous les maux qui affligent l'humanité. Pour les apaiser, les Nègres ont recours à divers procédés : ils leur sacrifient des animaux (volailles, chèvres); ils se couvrent de gris-gris ou talismans, ils invoquent leurs fétiches. Ce qu'ils veulent obtenir, c'est la réussite en ce monde, car ils ne paraissent pas avoir la notion de récompenses ou de châtimens après la mort. Certains semblent bien avoir une vague idée de la survivance d'une partie de l'individu après le décès : l'esprit du défunt passerait dans le corps d'un animal, et c'est à cette croyance qu'il faudrait attribuer le respect qu'ils professent pour le serpent, le crocodile, etc.

Les amulettes consistent en un objet quelconque : un caillou, une coquille, un bout de bois ou de corne, quelques poils, un mor-

ceau de ferraille, un chiffon, peuvent porter bonheur. Chacun choisit le gris-gris dans lequel il a confiance, et, s'il n'en obtient pas ce qu'il désire, il le jette et le remplace par un autre ou par plusieurs autres, car on voit des Congolais qui en portent une multitude. Cette naïveté nous fait sourire et cependant que d'exemples n'en rencontre-t-on pas chez nous !

Les gris-gris que le premier venu choisit n'ont pas, néanmoins, une valeur comparable à ceux dont le devin fait commerce. Il en est de même des fétiches fabriqués par une personne quelconque et de ceux que possède le féticheur. Ces fétiches sont censés représenter des êtres surnaturels et on s'explique leur diversité. Tel individu se contentera d'un paquet de chiffons, tel autre sculptera grossièrement un morceau de bois auquel il donnera la forme d'un animal ou bien, le plus souvent, une forme plus ou moins humaine. Le Nègre ne se figurant pas les êtres surnaturels sous les traits d'un personnage humain, il ne s'évertuera pas, quand il fabriquera un fétiche ayant l'aspect d'un homme ou d'une femme, à copier la nature. On comprend, par suite, dit un des auteurs qui connaissent le mieux la mentalité nègre, que des sculpteurs capables de produire des chefs-d'œuvre n'aient fait que des statuettes sans proportions et parfois informes.

Pour obtenir d'un fétiche qu'il fasse réussir une entreprise, découvrir un voleur, mourir une personne dont on veut se venger, procurer de la pluie, etc., le plus sûr moyen est de s'adresser à un féticheur. Moyennant une honnête rétribution, il mettra en œuvre tous les procédés magiques dont il dispose et garantira le succès. Souvent, il est vrai, il aboutit à un échec, mais cela ne diminue en

FÉTICHE A CLOUS DU CONGO BELGE.  
COLL. WALSHOT. CL. RAP.

INTÉRIEUR DE LA CASE D'UN FÉTICHEUR DU CONGO BELGE. — CL. RAP.

rien la confiance que le Noir a dans son pouvoir : s'il a échoué, c'est qu'une autre personne possède un fétiche plus puissant que le sien et qui s'est opposé à la réussite.

En dehors des fétiches individuels, il en est qui sont communs à tout un village ou à toute une tribu; on les abrite dans de petits temples ou sous un simple petit toit le long des chemins. Parmi les plus curieux, se classent ceux des Nègres du Loango. Ils consistent en grossières statuettes en bois représentant des êtres humains ou des animaux. Beaucoup de ceux de la première catégorie portent, au niveau du nombril, une saillie cylindrique creusée d'une cavité remplie de gris-gris divers et fermée soit par un morceau de verre, soit par un fragment de miroir. Ce que ces fétiches présentent de particulier, ce sont les clous, les ferrailles de toutes sortes qui sont plantés dans leur corps. Parfois, une seule lame est fichée dans le thorax : il s'agit sans doute d'un cas d'envoûtement. D'autres sont couverts de clous, de lames, de vrilles en nombre incalculable. Beaucoup sont des fétiches vengeurs auxquels on demande de rendre fou ou de faire mourir celui qui a tort, celui qui a commis un vol ou à qui on veut du mal pour un motif quelconque. Mais il en est dont on attend des services d'un autre ordre, par exemple le succès à la guerre, à la chasse ou en amour, la guérison des maux de dents, des maux d'yeux ou de maladies variées.

Pour les Nègres du Congo et d'autres contrées, la mort est souvent occasionnée par un sorcier, et on a recours au devin pour découvrir le coupable. Celui qui est accusé n'a qu'un moyen d'échapper à la mort : c'est de sortir victorieux de l'épreuve du poison. Le magicien prépare, avec des plantes, un breuvage vénéneux qu'on fait absorber à l'individu formellement accusé ou simplement soupçonné. S'il le vomit ou s'il n'en meurt pas après l'avoir avalé, il est déclaré innocent; dans le cas contraire, sa mort est la preuve qu'il était coupable. Presque toujours le résultat de l'épreuve dépend du devin qui a préparé la boisson. Lorsqu'il a été suffisamment rémunéré, le breuvage sera fort peu toxique ou même pas du tout. Il n'en est pas moins vrai que cette coutume, que les Européens s'efforcent d'abolir totalement, contribuait naguère, dans une large mesure, au dépeuplement de l'Afrique-Occidentale. Chaque année, pour se disculper, nombre de personnes des deux sexes, indépendamment de celles désignées par le devin, réclamaient spontanément d'être soumises à l'épreuve du poison lorsqu'elles sentaient peser sur elles le moindre soupçon.

En somme, les Nègres du Congo ont incontestablement des défauts qu'ont exagérés les observateurs superficiels; mais ils possèdent aussi de sérieuses qualités. Attardés, ils le sont, bien moins toutefois qu'on ne se le figure généralement. Ils sont intelligents, industriels, doués de sentiments artistiques, hospitaliers. Si, en tenant compte dans une certaine mesure de leur mentalité, on s'attaque à leurs défauts et on s'efforce de développer leurs qualités, il est hors de doute qu'ils progresseront assez rapidement.

**III. FANS OU PAHOUINS.** — Les Pahouins sont répandus depuis la frontière nord du Cameroun jusqu'au fleuve Ogooué, qu'une de leurs tribus, celle des Ossyébas, a même franchi sur plusieurs points. Quoiqu'ils occupent une assez grande étendue dans le nord du Gabon, ils ne peuvent être classés parmi les vrais Congolais, car ce sont des envahisseurs qui ne sont arrivés dans notre colonie qu'il y a soixante-cinq ans environ. Ils diffèrent d'ailleurs de leurs voisins à bien des points de vue.

Les Fans sont des hommes de grande taille (1m,77 en moyenne), bien bâtis, d'un teint qui varie du brun clair au brun noir. Leurs cheveux sont très crépus, mais ils atteignent cependant jusqu'à 30 centimètres de longueur. Leur crâne est sensiblement plus court que celui des Congolais proprement dits. Ils ont le front haut, le nez droit et relativement peu épaté, les lèvres peu volumineuses pour des Nègres, et les traits du visage réguliers. Leur cou est long, leur tronc moins large en haut que leurs voisins, malgré son apparence vigoureuse, les membres supérieurs sont moins allongés; le pied est remarquable par ses petites dimensions.

Tous les Pahouins ont la coutume de

se mutiler les dents. La plupart taillent en pointe les incisives supérieures et parfois les canines, d'autres les transforment en crochets, et presque toujours les dents correspondantes du maxillaire inférieur sont arrachées. Les hommes se font souvent des tatouages en relief sur la face, le dos, la poitrine et le ventre, tandis que les femmes se tatouent principalement le bas-ventre et la partie supérieure des cuisses.

La coiffure est habituellement très compliquée; la plus commune simule un casque surmonté d'un cimier, flanqué de crêtes latérales ornées de perles et de boutons. Beaucoup d'autres rangées de perles sont disséminées dans toute la chevelure. Les moins fortunés se rasent la tête par places ou bien se ceignent le front d'un bandeau d'écorce sur lequel sont parfois fixées de nombreuses coquilles.

Le costume comprend le pagne en usage chez les Congolais ou bien une simple ceinture à laquelle sont suspendues deux peaux, l'une par devant, l'autre par derrière.

Indépendamment des anneaux en métal portés aux bras et aux chevilles et des colliers en verroterie, les Pahouins des deux sexes s'introduisent dans les oreilles des boutons de cuivre ou d'os, des bâtonnets d'ivoire ou de bois, des douilles de cartouches, etc. Ils se percent la cloison du nez pour livrer passage à une baguette d'os, d'ivoire ou de bois, ou bien encore, chez les riches, à un cordon de perles de couleur, qui, après avoir traversé ensuite les oreilles, vient s'attacher sur la nuque.

Les Fans, habiles forgerons et assez bons potiers, dédaignent un peu l'agriculture, à laquelle ils préfèrent la chasse. Pour s'emparer des éléphants, dont les défenses constituent pour eux un important article d'échange, ils encerclent, dans la forêt, un troupeau de proboscidiens au moyen d'une forte palissade et, quand les animaux sont assoiffés, ils introduisent dans l'enceinte des récipients pleins d'eau empoisonnée. Ce sont des cannibales endurcis qui, naguère, ne réduisaient aucun prisonnier en esclavage; ils mangeaient tous les captifs, et même des individus de leur propre race.

La femme est considérée par eux comme une véritable bête de somme, chargée de tous les travaux pénibles. Malgré cela, elle est d'une fécondité remarquable; mais là où les Pahouins se trouvent loin des Européens, ils vendent facilement leurs enfants, comme ils vendent également leurs femmes.

Les Pahouins sont divisés en nombreuses tribus, dont chacune obéit à un chef. Ce sont des hommes belliqueux, constamment en guerre avec leurs voisins et qui se battent également entre eux, la discorde éclatant fréquemment de village à village ou de tribu à tribu.

**IV. NÈGRES DU HAUT-OUBANGUI ET DU CHARI.** — Entre la boucle de l'Oubangui et le lac Tchad, vivent de nombreuses tribus, dont les unes se rattachent à celles du Congo pro-



PAHOUINES DU N'TEM. — MISSION COTTES. COLL. M. H. N.



FEMMES LANGOUASSIS DU HAUT-OUBANGUI.  
CL. MISSION DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT. COLL. M. H. N.

prement dit, tandis que d'autres ont subi l'influence d'éléments divers. Au fur et à mesure qu'on s'avance dans la direction du Nord, on constate que l'influence des éléments étrangers se fait sentir de plus en plus et, avant d'arriver au Tchad, l'un de ces éléments — l'élément arabe — prédomine sur le type nègre. Dans une zone fort étendue, les deux types se sont mélangés, et il est impossible de délimiter avec quelque précision les territoires occupés par chaque élément ethnique.

A l'Est, des mélanges identiques se sont produits. On rencontre, aussi bien dans les possessions françaises que dans les possessions belges, des Nilotiques, tels que les Niams-Niams, Sandés ou Azandés, dont nous parlerons plus loin. Actuellement, nous nous en tiendrons à trois grands groupes de populations qui se relient, à différents égards, aux Congolais; ce sont les Mandjias, les Bandas et les Saras. Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous passerons très rapidement sur les caractères qui leur sont communs avec leurs voisins déjà décrits et nous nous bornerons à signaler les curieuses particularités propres à chacun de ces trois groupes.

### a) Mandjias.

Les Mandjias sont répandus sur un territoire qui s'étend approximativement de 3°30 à 7°35 de latitude Nord et de 11° à 17° de longitude Est. Ils vivent donc en partie dans le Moyen-Congo. Ils occupaient autrefois des régions situées beaucoup plus au Nord-Est, dont ils ont été chassés par des populations de souche banda qui ont pris leur place et se sont même établies au milieu du territoire actuel des Mandjias. Ceux-ci se trouvent maintenant divisés en cinq tronçons : les Bayas, les Kakas et les Babas, les Bakkas, les Bidigris et les Bajas, subdivisés en une vingtaine de tribus. Ce sont des hommes de grande taille (1<sup>m</sup>,73 en moyenne), mais assez mal conformés et paraissant peu robustes. Leur crâne est relativement court et leur visage peu régulier, avec un front fuyant, un nez large et écrasé, des pommettes saillantes, des maxillaires massifs et très prognathes, des lèvres épaisses. Ils ont une passion effrénée pour les bijoux, qui consistent, pour les hommes, en anneaux dans les oreilles, en bâtonnets dans la cloison du nez, en disques de bois ou d'étain dans la lèvre supérieure et en cylindres de cristal de roche, mesurant jusqu'à 5 centimètres de longueur, dans la lèvre inférieure. A toutes ces parures, ils ajoutent des colliers en dents de phacochère, des bracelets composés de minces lamelles de fer enroulées en spirale, des bagues de fer ou d'étain. Les femmes emploient surtout, pour confectionner leurs colliers et leurs bracelets, des perles bleues, qui servent également de monnaie; certaines d'entre elles en portent une telle quantité de rangées sur la poitrine qu'elles semblent revêtues d'une cuirasse. L'un des objets de parure qu'elles

apprécient particulièrement est un anneau de fer rivé aux chevilles, auquel est suspendu un grelot.

Le costume est, en revanche, d'une grande simplicité : il comprend uniquement un petit pagne en écorce très étroite, fixé à une ceinture soit en écorce, soit formée d'une mince lamelle de fer entourant la taille. Beaucoup y ajoutent des sandales, qui sont de simples semelles de cuir maintenues par des lanières de peau.

Les Mandjias sont anthropophages. Ils mènent le même genre de vie et exercent les mêmes industries que les autres Congolais. Toutefois, leurs maisons offrent plusieurs particularités : elles sont rondes, les murs sont en argile et le toit, toujours en paille, affecte une forme conique. La forme des cases semble avoir un certain intérêt ethnographique : rectangulaires ou carrées dans les contrées que nous venons de parcourir, elles deviennent circulaires dans les régions plus septentrionales.

Les Mandjias possèdent un moyen de correspondre entre eux à distance, qui a été signalé par Maistre. Ils se servent à cet effet d'un sifflet et en tirent des sons modulés, dont ils comprennent la signification. Ce mode de langage ne permet vraisemblablement d'exprimer qu'un nombre restreint d'idées et non de tenir une conversation portant sur un sujet quelconque, comme le font, en sifflant, les habitants de la Gomère, dans l'archipel canarien.

### b) Bandas.

Les Bandas ne forment pas seulement des îlots au milieu des Mandjias et un groupe important sur la rive droite de l'Oubangui, au sud de la grande courbe de cette rivière, mais ils occupent, à partir de Bangui jusqu'au Soudan anglo-égyptien, un vaste territoire qui confine au Congo belge, dans la direction du Sud, et au Dar-Rouna, dans la direction du Nord. Poutrin énumère trente-quatre grandes tribus bandas principales, subdivisées en un nombre considérable de tribus secondaires.

Si les Mandjias ont été refoulés dans l'Ouest par les Bandas, ceux-ci ont eux-mêmes subi la pression des peuples musulmans du Haut-Nil qui, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ont fait, dans le Dar-Banda, de véritables expéditions militaires pour approvisionner leurs marchés d'esclaves. Malgré leur vaillance, les Bandas ont dû fuir devant les incursions musulmanes, pour ne pas être razzisés complètement. Senoussi, sultan de N'Délé, a décimé les tribus Banda-Banda, Mbala, Bongo, etc., qui, après avoir victorieusement résisté, sont en train de disparaître. Les régions du Nord-Est, jadis riches et peuplées, sont aujourd'hui à peu près désertiques. Les razzias des marchands d'esclaves se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Le type physique des Bandas ne diffère guère de celui des populations que nous venons de passer en revue. Leur taille moyenne est d'environ 1<sup>m</sup>,66 pour l'homme et 1<sup>m</sup>,53 pour la femme. Leur crâne a une tendance à s'arrondir. Leurs cheveux sont extrêmement crépus et cependant beaucoup de femmes arrivent à les tresser en petites nattes qu'elles maintiennent appliquées contre la tête au moyen d'un bandeau recouvert de perles.

La parure présente de grandes analogies avec celle des Mandjias.



LA GANZA, DANSE DES CIRCONCIS BANDAS DE L'OUBANGUI. — CL. MISSION CITROEN.

Le tatouage en relief sur le corps est extrêmement fréquent dans les deux sexes, mais n'offre aucun caractère ethnique, chacun ne consultant que son caprice. Les incisives supérieures sont presque toujours taillées en pointe. Le lobule de l'oreille est assez rarement perforé; s'il reçoit des objets de parure, ils consistent en anneaux de fer, de cuivre ou de laiton, auxquels s'ajoutent parfois de petites cornes d'antilope. Dans la cloison du nez, les indigènes introduisent des bâtonnets de bois de différentes grosseurs, des cônes ou des disques de métal. La lèvre supérieure est ornée d'une sorte de clou en étain à large tête dont la tige se recourbe en avant; dans les commissures des lèvres se voient des disques de même métal et la lèvre inférieure est invariablement traversée par un long cylindre de quartz.

Le costume, moins compliqué que la parure, se réduit, pour l'homme, à un étroit pagne noué par derrière et à un sac de cuir cylindrique qu'il porte suspendu à l'épaule et qui contient des aliments, la pipe et le briquet. Celui de la femme comporte parfois un pagne plus long, mais fréquemment ce pagne est remplacé par quelques paquets de feuilles suspendus à une ceinture ornée de perles bleues. Les garçons qui viennent d'être circoncis portent des tutus en feuillage et une bizarre coiffure.

Les habitations sont généralement rondes, en pisé, parfois ornées de peintures. Elles sont éloignées les unes des autres, mais néanmoins disposées symétriquement autour d'une place centrale au milieu de laquelle se trouvent la demeure du chef et la case destinée aux réunions. Les Bandas ne se livrent guère à de grandes cultures; toutefois, dans les espaces situés entre les maisons, ils cultivent du manioc, du tabac et quelques plantes dont ils font un usage quotidien, leurs plantations importantes se trouvant hors des villages.

L'anthropophagie ne restera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Déjà, avant la venue des Européens, les Bandas ne tuaient plus d'êtres humains pour s'en nourrir; ils ne mangeaient que les ennemis restés sur le champ de bataille. Le cannibalisme n'était plus qu'une sorte de coutume rituelle à laquelle ils renoncent sans trop de difficultés. La fertilité de leur pays leur procure, d'ailleurs, des aliments végétaux en abondance, et le gibier, le poisson, leur fournissent des aliments carnés à peu de frais.

Envisagées dans leur ensemble, les tribus bandas sont plus civilisées que la plupart des autres populations de la région. Bien que, au premier abord, on rencontre chez les Bandas le même genre de vie, les mêmes industries que chez leurs voisins et qu'on soit tenté de les placer sur le même pied, on s'aperçoit, lorsqu'on les étudie de plus près, qu'ils leur sont supérieurs à certains égards. Ils sont polygames comme les Nègres de toute l'Afrique noire, mais ils ne considèrent pas la femme comme une simple bête de somme. Le mariage, la naissance d'un enfant donnent lieu à des fêtes qui s'accompagnent de danses et de chants. Le décès d'un membre de la famille ou même du village est également l'objet de certaines cérémonies. Le chef de village rend la justice, et ses sentences sont toujours respectées. Moins sanguinaires que beaucoup de Congolais, ils considèrent les délits, même les plus graves, comme passibles seulement d'une amende dont l'importance varie selon les cas. La forme et l'ornementation de leurs vases, le décor de leurs armes, les dessins et les sculptures qui se voient sur les portes de leurs cases dénotent un certain goût artistique.

Signalons, chez les Bandas, le « tippoy », chaise à porteurs analogue au filanzane de Madagascar et qui se rencontre jusque dans le Chari.

Les voyageurs qui ont pu les étudier d'un peu près vantent, non seulement leur courage, dont ils ont donné la preuve en luttant à armes inégales contre les envahisseurs musulmans et en résistant vigoureusement à la pénétration de l'islamisme, mais aussi leur franchise. Il semble que, plus peut-être que les autres races nègres, ils soient susceptibles de devenir de bons auxiliaires des Blancs. S'ils ont conservé leur humeur guerrière, le fait s'explique sans peine. Attaqués sans cesse, ils se sont vus dans la nécessité de se défendre. Mais le jour où nous leur aurons fait comprendre que nous n'en voulons pas à leur liberté et que notre but est de leur venir en aide, ils se convaincront rapidement — puisqu'on leur attribue un esprit beaucoup plus ouvert que leurs voisins de l'Ouest —



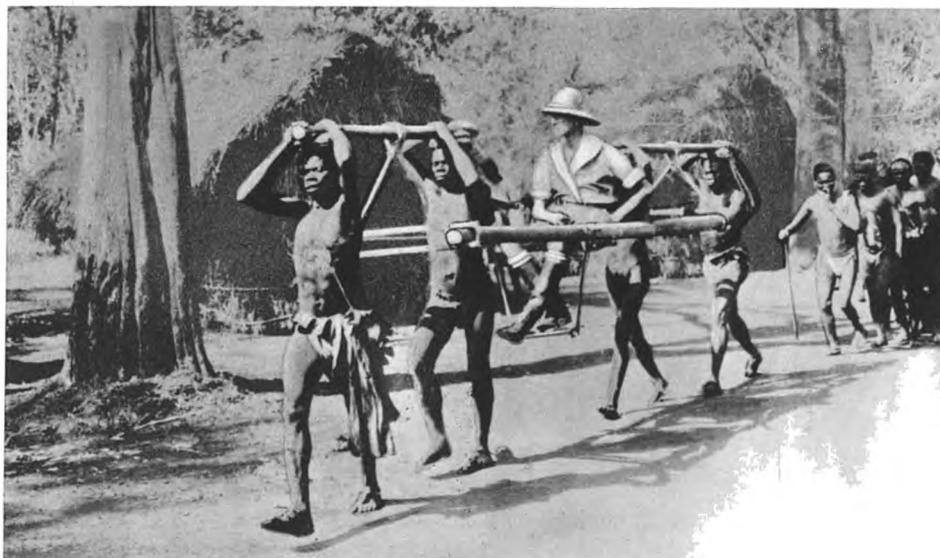
HABITATION DE L'OUBANGUI A PAROIS DÉCORÉES. — CL. MISSION CITROEN.

des avantages qu'ils peuvent retirer de leur contact avec notre civilisation européenne.

✳ Disséminés au milieu des tribus bandas, vivent trois groupes qui s'en distinguent à quelques points de vue : les N'Sakkaras, les Sabangas et les Patris. Ce sont des hommes bien proportionnés, d'une taille moyenne, de couleur chocolat. Ils sont cannibales et, comme les Congolais en général, dont ils mènent le même genre de vie, ils se tatouent le corps et le front, se taillent les dents en pointe, se perforent les oreilles, le nez et les lèvres pour y introduire les ornements que nous avons signalés chez les Bandas. Ils ont recours au poison d'épreuve dans certains cas, notamment quand une femme est soupçonnée d'adultère. Il n'y aurait donc aucune raison de les classer à part s'ils ne parlaient, dit-on, une langue qu'on retrouve chez les Sandés ou Niams-Niams de l'Est.

Avant de quitter l'Oubangui, disons quelques mots des populations qui vivent sur les deux rives de cette grande rivière et qui se distinguent des autres populations que nous venons de décrire, aussi bien par leur genre de vie et leurs mœurs que par leurs caractères physiques : ce sont les Banziris et les Sangos. Les premiers occupent les deux rives du fleuve depuis la Bangui jusqu'à la Lobaye, et les seconds, depuis la Kotto jusqu'à la Bangui.

Les Banziris, au point de vue physique, sont considérés comme la plus belle population du centre africain. Grands, élancés, bien proportionnés, ils ont un teint de couleur bronze clair, des traits fins et réguliers, un nez souvent droit, d'une largeur modérée, et des lèvres charnues, mais peu renversées. Par la chevelure, ce sont



TIPPOY OU CHAISE A PORTEURS DE L'OUBANGUI-CHARI. — CL. MISSION CITROEN.

cependant des Nègres, mais des Nègres d'un type singulièrement plus élevé que tous leurs voisins. Beaucoup d'auteurs estiment qu'ils ont des liens de parenté avec les anciens Égyptiens. L'homogénéité de leur race s'explique par le fait qu'ils ne se marient jamais qu'entre eux.

Les Sangos, dont la taille moyenne atteint 1<sup>m</sup>, 68 chez l'homme, ont les traits moins fins que les Banziris, tout en présentant, par l'ensemble de leurs caractères, un air de famille avec eux. Ils en ont d'ailleurs les mœurs et parlent la même langue.

Les Banziris sont des piroguiers réputés, qui franchissent les rapides avec une audace et une habileté surprenantes. Ils possèdent des villages fixes à quelque distance des rives de l'Oubangui, mais, dans la saison des basses eaux, ils s'établissent sur les bancs de sable déposés par le fleuve et se livrent à la pêche. Ils ne sont pas anthropophages et, comme ils font peu d'agriculture, c'est de la pêche qu'ils tirent leurs principales ressources alimentaires.

Vivant une partie de l'année sur les bords mêmes du fleuve et sur l'eau, dans une région située à 4° environ de l'équateur,

dans lesquelles abondent le poisson et les hippopotames et où viennent s'abreuver des troupes d'antilopes. D'immenses plaines sont couvertes d'herbes, avec des îlots d'arbustes et d'arbres de petite futaie qui remplacent les grandes forêts équatoriales. Le sol est d'une fertilité inouïe et se prête admirablement à la culture.

Dans cette région vit une population fort intéressante, celle des Saras, qui se distingue à bien des égards des Congolais proprement dits et qui mériterait d'être classée à part si on n'hésitait pas à multiplier les divisions. D'ailleurs, une partie des Saras offre des signes non équivoques de croisements avec les populations plus méridionales et on serait assez perplexe pour savoir où faire la coupure. Déjà les explorateurs ont séparé les Saras qui vivent à l'ouest du Chari de ceux qui vivent à l'est, et chacun de ces deux grands groupements a été subdivisé en un nombre considérable de tribus. Certes, on constate, d'une tribu à l'autre, quelques différences, surtout au point de vue ethnographique, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il semble bien que toutes offrent



UN PAYSAGE DU CHARI. — CL. RAP.

on ne saurait s'étonner de la simplicité de leur costume. Hommes et femmes se contentent d'une étroite ceinture qui se compose de quelques rangs de perles ou de cauris. En revanche, ils se font des coiffures très compliquées. Les hommes enfilent des perles dans leurs cheveux en si grand nombre que ces perles forment une espèce de calotte. Les femmes agissent de même, mais elles se tressent, en outre, de petites nattes qu'elles entremêlent de perles de différentes couleurs et s'évertuent à donner à leur chevelure les formes les plus bizarres et les plus variées.

Les Sangos se couvrent le corps et la face de tatouages en relief. Parmi ces tatouages, on remarque, chez tous les individus, une ligne de gros points saillants qui part de la racine du nez et s'étend jusqu'à la naissance des cheveux. Ces gros points, qui forment une véritable crête, se rencontrent chez les Yakomas de l'Oubangui comme chez les Sangos, avec lesquels ils offrent certaines ressemblances, mais dont ils se distinguent par la largeur beaucoup plus considérable de leur nez.

### c) Saras.

Quand on remonte vers le Nord et qu'on atteint le 9° degré de latitude, on arrive dans une région largement arrosée, non seulement par le Chari et ses affluents, mais par une infinité de petits cours d'eau qui, dans la saison sèche, se transforment en mares

suffisamment de caractères communs pour qu'on puisse les englober dans une même description.

☼ Les Saras sont des individus de très grande taille. Chez ceux de l'Ouest, la moyenne de la stature atteint 1<sup>m</sup>, 82 chez les hommes et 1<sup>m</sup>, 68 chez les femmes. Il n'est pas rare de rencontrer des individus dépassant 2 mètres, même, affirment les voyageurs, parmi les sujets de sexe féminin. Tous donnent l'impression d'être robustes. Les Saras de l'Est sont également de taille élevée, un peu moins grands néanmoins que ceux de l'Ouest, la moyenne des hommes ne dépassant pas 1<sup>m</sup>, 78. Ce qui frappe surtout, c'est que, contrairement à leurs congénères de l'Ouest, ils paraissent peu résistants malgré leur haute stature. Par leurs autres caractères physiques, les deux groupes se confondent. Leur teint n'est pas franchement noir, mais d'un brun foncé. Au premier abord, beaucoup d'entre eux semblent avoir la peau grisâtre, mais cela tient à l'habitude qu'ils ont de se couvrir le corps de cendre. Contrairement aux autres Nègres de l'intérieur de l'Afrique, qui ont la tête très longue, les Saras possèdent un crâne arrondi, très court par rapport à sa largeur. Leurs traits sont franchement nigritiques, de même que leurs cheveux, qui sont très crépus.

☼ Le costume de l'homme ne se compose que d'une peau de chèvre ou d'antilope qui, au lieu d'être portée en avant, retombe



COIFFURES DE FEMMES MOUNDANGS DU CHARI.  
CL. BRUSSEAU. COLL. M. H. N.

en arrière, maintenue à la taille par une ceinture. Quant aux femmes, elles vont généralement complètement nues. Les deux sexes se taillent les incisives et les canines en forme de spatule et se font, sur la face, des tatouages en relief consistant en multiples raies verticales qui sillonnent le front, les joues et les tempes. Dans l'Est, les incisives supérieures sont habituellement taillées en pointe et le tatouage du front et des tempes affecte la forme d'un M majuscule dont les jambages seraient très écartés. Les cheveux sont souvent rasés, surtout chez les femmes, qui se coiffent alors d'une calotte taillée dans unealebasse. Celles qui conservent leur chevelure la divisent en petites nattes ou se font de hauts édifices, dont le volume est parfois augmenté par l'adjonction de faux cheveux, et ces édifices, agrémentés de perles et de coquilles, sont maintenus par des bandelettes.

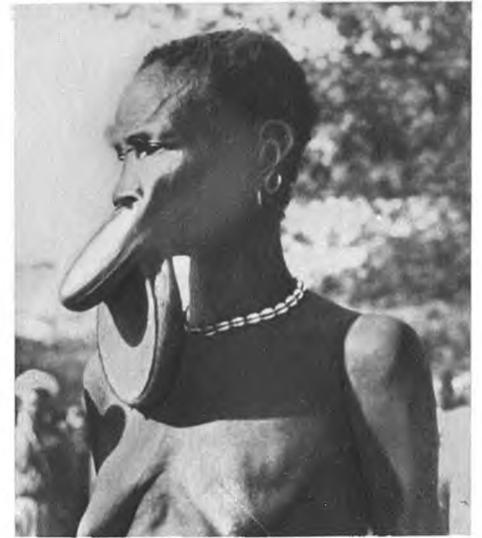
Dans aucune population du centre africain on ne rencontre peut-être une plus grande abondance d'objets de parure. Ils consistent, comme d'habitude, en colliers et en bracelets de fer, de cuivre ou de verroterie, en plaquettes de métal en forme de pointes de flèche percées d'un trou de suspension, en anneaux de cuivre qui bordent tout le pavillon de l'oreille, etc. Quand la femme ne va pas nue, elle se pare d'une étroite ceinture formée de quelques rangées de perles ou de cauris. Les bijoux métalliques des Saras ne sont pas simplement forgés ou fondus : ils sont soigneusement ciselés et couverts de dessins géométriques formant parfois d'élégants décors.

L'ornement le plus singulier est celui que les femmes de différentes tribus (Kabbas, Djingés, par exemple) portent dans les lèvres. Dès son jeune âge, la fille a les deux lèvres perforées au milieu. On introduit d'abord, dans les ouvertures ainsi pratiquées, une simple paille qu'on remplace peu à peu par des bâtonnets de plus en plus gros. On en arrive ainsi à obtenir une dilatation d'une dimension considérable, surtout pour la lèvre inférieure qui se trouve réduite à une longue et mince bandelette. Cette bandelette est destinée à soutenir un disque de bois très léger dont le diamètre atteint jusqu'à 24 centimètres. Dans la lèvre supérieure est inséré un autre plateau de dimension plus réduite. Pour faire place à ces sortes d'assiettes, on arrache les dents antérieures des deux mâchoires et le bord des disques s'appuie en arrière sur les premières molaires. Il n'est pas rare que la bandelette qui soutient le plateau vienne à se rompre, mais la femme à laquelle

arrive cet accident ne renonce pas pour cela à sa parure; on lui lie simplement les deux bouts du ruban qui s'est rompu et la malheureuse peut continuer à porter son *soundou* (c'est ainsi que s'appelle le disque de bois). Avec ces deux plateaux dans les lèvres, la femme sara est affreuse; lorsqu'elle en est privée, elle l'est peut-être encore davantage avec les bandelettes labiales qui lui tombent sur la poitrine. Il arrive qu'on ne puisse plus ligaturer les deux bouts d'un cordon labial rompu et, si la rupture a porté sur les deux lèvres, l'aspect de la face devient véritablement répugnant. Alors, dit le D<sup>r</sup> Gaston Muraz, « le reliquat des cordons labiaux, quatre petits boudins rétractés, encadre un trou qui n'est plus une bouche; on regrette que les plateaux grotesques ne voilent encore des maxillaires en général édentés, dont les bords limitent une cavité qui a des apparences de cloaque ».

Ces hideux ornements n'empêchent pas les femmes saras qui les portent de fumer la pipe, d'avaler la bouillie de miel qui constitue leur nourriture, et de boire. Pour absorber un liquide, elles le versent sur le plateau inférieur, qui est légèrement excavé, inclinent fortement la tête en arrière et le liquide coule dans la bouche. Lorsqu'elles parlent — et elles ne s'en privent pas —, les deux plateaux s'entre-choquent et produisent un bruit qu'on a comparé à celui que fait le bec de la cigogne.

On s'est demandé quelle a été l'origine de cette bizarre mutilation. Quelques auteurs ont émis l'hypothèse que les hommes, en défigurant ainsi leurs femmes, avaient eu pour but d'empêcher les Musulmans, qui jusqu'à nos jours ont opéré des razzias dans la contrée, d'emmener des femmes aussi laides. D'autres ont pensé qu'il ne fallait voir dans cette pratique qu'une étrange manifestation de la coquetterie féminine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes attachent une grande importance au port de leur *soundou*. Ainsi, l'une d'elles, dont les deux cordons labiaux supérieur et inférieur s'étaient rompus et rétractés, et à qui le D<sup>r</sup> Muraz refit



FEMME SARA, DITE FEMME A PLATEAUX, de Fort-Archambault (les *soundous* sont vus de profil). — CL. MISSION CITROEN.



FEMME DENDI DE L'OUBANGUI-CHARI.  
CL. MISSION CITROEN.



SARA AVEC TATOUAGE FACIAL.  
CL. MISSION CITROEN.

une bouche, supplia le docteur de lui laisser, au milieu de chaque lèvre, une petite ouverture qu'elle se proposait de dilater à nouveau, afin d'être plus tard en mesure de porter son précieux objet de parure.

✽ Aux Saras se rattachent de nombreuses tribus, telles que les M'biras du Chari. Dans cette peuplade, certaines femmes portent, dans les lèvres, les mêmes plateaux que les Saras. Lorsqu'elles sont en deuil, elles s'habillent de feuilles de bananier. Certes, on observe, entre les tribus de la région, des variantes dans les caractères physiques et dans le genre de vie, mais ces variantes ne sont pas assez notables pour les séparer des Saras proprement dits. Beaucoup des différences, assez minimes au fond, que l'on constate aujourd'hui entre les groupements s'expliquent sans trop de peine. Indépendamment d'infiltrations, sur divers points, d'éléments étrangers et des croisements qui en ont été la résultante, il faut tenir compte des événements auxquels nous avons déjà fait allusion : les expéditions guerrières et les razzias opérées par les armées du Ouadaï, de Senoussi et d'une foule de Musulmans, marchands d'esclaves.

Sur la rive orientale du Chari, les razzias ont présenté un caractère de férocité particulière : les femmes et les enfants étaient massacrés, les villages détruits et les hommes les plus vigoureux emmenés comme esclaves. La conséquence de cet état de choses a été de ruiner un pays autrefois prospère, comme le démontrent les nombreuses ruines qu'on y rencontre, d'en faire disparaître l'élevage et l'industrie, et de produire cette déchéance de la population que nous avons signalée chez les Saras de l'Est auxquels on enlevait les hommes les plus robustes. Les femmes n'échappaient pas aux razzias et, chez les Mbirjas, on rencontre certaines beautés qui portent un large disque de bois dans la lèvre



FEMME M'BIRA DU CHARI vêtue de feuilles de bananier en signe de deuil. — CL. RAP.

supérieure. Sur la rive gauche, au contraire, pays extrêmement fertile, les razzias ont été moins fréquentes et moins féroces. Les indigènes étaient bien tenus, jusqu'à il y a peu de temps, de payer un impôt en nature et en esclaves aux sultans dont ils étaient les tributaires, mais ils ne liraient que les hommes les moins robustes. La race a pu continuer à prospérer et à conserver cette apparence de vigueur qu'on n'observe plus dans l'Est.

Quoi qu'il en soit, on retrouve dans toute la zone que nous attribuons à la race sara les mêmes coutumes et le même genre de vie. Toutes les tribus se livrent à l'agriculture et à l'élevage; certaines ont de grands troupeaux de bœufs et de chèvres et élèvent même des chevaux de petite taille, mais très résistants. Partout, la base de l'alimentation est le mil, que l'on consomme en bouillie, de même que le maïs et, avec ces deux céréales, les indigènes fabriquent une boisson fermentée qui produit facilement l'ivresse.

Comme le Chari, le Logone et leurs affluents, les mares que laissent les petits cours d'eau pendant la saison sèche sont très poissonneuses. Les habitants peuvent donc se procurer, au moyen de la pêche, d'abondantes ressources alimentaires. Pour s'emparer du poisson, ils ont recours à un procédé qui ne manque pas d'ingéniosité. Ils établissent, dans les cours d'eau, des barrages qui vont d'une

rive à l'autre, en laissant, de distance en distance, quelques petits passages. A chaque passage, le pêcheur pose une nasse, de sorte que le poisson ne peut franchir un barrage sans rencontrer un piège où il se fasse prendre.

Le gibier est nombreux, et les Saras, qui, comme tous les peuples chasseurs, connaissent admirablement les habitudes de chaque espèce animale, savent où et à quel moment ils rencontreront tel ou tel gibier. Ils possèdent toutes les armes que nous avons mentionnées chez les Congolais et savent s'en servir adroitement.



DEUX TYPES DE FEMMES A PLATEAUX montrant, de face, leurs *soundous* et la déformation labiale consécutive. — CL. WIDE WORLD.

Les Toubouris, qui vivent sur les bords du lac dont ils portent le nom, quoique établis dans une région très fertile, ne font guère d'agriculture; la pêche et la chasse suffisent à leur procurer leur nourriture.

Étant donné la facilité qu'ont les Saras de pourvoir à leurs besoins, ils sont sédentaires. Les habitations varient quelque peu suivant les tribus, mais ce sont toujours des cases rondes, généralement divisées à l'intérieur en plusieurs compartiments, dont un sert de magasin. Parfois, les parois en sont faites au moyen de paillassons en tiges de mil, solidement fixés à des pieux plantés en terre, ce qui est le procédé le moins fréquemment employé : la plupart des cases ont leurs murs en pisé. Le toit, sauf chez les Massas du Logone, où il a la forme d'une grande calotte hémisphérique faite de paille tressée, est en forme de cône souvent très élevé et comprend des rangées de paille imbriquées. Les Mousgous de l'Ouest se construisent des demeures en pisé, sans aucune armature à l'intérieur des parois, et leur donnent l'aspect d'une tiare.

Les habitations sont, tantôt groupées en villages, tantôt disséminées au milieu des plantations. À côté de la case des parents,

avec bienveillance et vivent de la vie de famille. Sauf les Moundangs, qui ont embrassé en partie la religion musulmane, les autres tribus de la famille sara sont restées foncièrement fétichistes.

## CHAPITRE IX

### GROUPE NILOTIQUE

Dans la région orientale de l'Oubangui, nous avons rencontré des tribus qui, par la langue et les caractères physiques, se rattachent à une population qui occupe une contrée située plus à l'Est : c'est la population des Niams-Niams ou Sandés. Ceux-ci font partie du grand groupe des Nilotiques, c'est-à-dire des populations habitant le vaste territoire baigné par les nombreux affluents du Nil Blanc et par le Nil Bleu.

En contact, d'un côté, avec les peuples vivant immédiatement au sud de l'équateur, à l'Est avec les Somalis et les Gallas qui les séparent de l'océan Indien, à l'Ouest et au Sud-Ouest avec les



CHEZ LES SARAS : les *Hyondos*, membres d'une société secrète. — CL. MISSION CITROEN.

se trouvent celles des enfants et des filles mariées. L'ensemble des demeures d'une famille est généralement entouré d'une palissade. Chez les Mousgous, les villages ont parfois un mur d'enceinte flanqué de tours.

Tandis que sur la rive gauche du Chari les villages sont souvent importants, sur la rive droite on rencontre plutôt de misérables demeures isolées et cachées dans la brousse, les habitants cherchant à échapper aux razzias qui ont si souvent ruiné le pays et contribué à sa dépopulation.

Nous ne parlerons pas de l'industrie, car il nous faudrait répéter ce que nous avons dit à propos de celle de leurs voisins du Sud, mais nous ne saurions nous dispenser d'ajouter quelques mots au sujet de leurs sentiments artistiques. Déjà nous avons mentionné les élégantes ciselures de leurs objets de parure métalliques. Les mêmes dessins géométriques se retrouvent sur leurs lances, leurs sagaies, leurs couteaux de jet. Leurs grands boucliers en jonc tressé, ornés de peaux de singe ou de félins, sont décorés des mêmes motifs. On rencontre chez les Saras de jolies calebasses, artistiquement pyrogravées. Dans les chants qui accompagnent leurs danses, dans leur musique, se manifeste un certain sentiment de l'harmonie.

Les Saras sont tous polygames, mais ils ne prennent d'épouses que dans les tribus qui leur sont apparentées. La condition des femmes est plus douce que dans beaucoup d'autres populations noires du centre africain.

Il existe, chez les Saras, une société secrète extrêmement puissante, qui commande aux chefs eux-mêmes : c'est celle des « *Hyondos* ». Pour en faire partie, il faut avoir subi toute une série d'épreuves et s'être soumis à une longue période d'initiation.

Les esclaves, qui sont tous des captifs de guerre, sont traités

Congolais, au Nord et au Nord-Ouest avec les Soudanais, les Nilotiques se rapprochent plus ou moins des populations qui les environnent et avec lesquelles ils se sont croisés sur bien des points. En outre, on note, chez diverses tribus, une influence égyptienne. On ne saurait donc être étonné de la diversité des types qu'ils présentent. On peut néanmoins les diviser en deux sous-groupes : les Noubas — qu'il ne faut pas confondre avec les Nubiens — et les Nilotiques proprement dits.

**I. NOUBAS.** — Les principales populations noubas sont : les Momboutous ou Mangbetous, les Niams-Niams Azendés ou Sandés, les Bongos, les Mittous, les Berthas, les Logos, les Krédés, les Sehres. Elles forment un ensemble d'une grande importance numérique et, pour en donner une idée, il suffira de dire que le chiffre des Niams-Niams dépasse 2 000 000 et que celui des Momboutous atteint 1 000 000 au minimum.

Certains auteurs estiment que ces Nègres sont originaires du Bornou. Ils auraient été refoulés vers l'Est et le Sud-Est, à une époque relativement récente, par une race conquérante avec laquelle les Noubas demeurés dans le pays se seraient croisés. Ceux qui ont gagné les régions plus orientales ne sont pas restés à l'abri des mélanges; ils présentent néanmoins un certain nombre de caractères communs.

✿ La taille n'est pas élevée chez les individus de ce groupe; très peu d'hommes dépassent 1<sup>m</sup>,65, qui est la moyenne atteinte par les sujets de sexe masculin. A part les Mittous, les autres populations sont cependant robustes, principalement les Bongos, qui possèdent des épaules massives et des membres fortement musclés. La couleur de la peau varie du rouge brun (Bongos) au



UN CHEF LOGO : Maruka. — CL. MISSION CITROËN.

brun chocolat (Niams-Niams) et à une teinte encore plus sombre chez les Mittous. Les cheveux sont courts et fortement crépus; les Bongos les ont tellement crépus qu'ils n'arrivent pas à les natter. Sauf chez les Mombouttous, qui ont la barbe plus longue et plus fournie que leurs voisins, les autres Noubas ont le système pileux peu développé sur le visage.

On peut se demander si les caractères de la barbe des Mombouttous ne dépendent pas de croisements avec des populations non nigritiques.

Schweinfurth a remarqué que la vingtième partie environ de ce peuple possède des cheveux blonds et le teint le plus clair qu'il ait rencontré depuis la Basse-Égypte. Pour la chevelure, il ne s'agit pas d'une décoloration artificielle, comme on l'observe fréquemment chez les Nilotiques proprement dits. Il y a là un problème qui n'est pas résolu. Il est à noter que les Niams-Niams et, plus encore, les Mittous ont une tendance marquée à l'embonpoint, et que, chez les femmes mittous, la stéatopygie est fréquente.

Au point de vue des caractères de la tête, diverses particularités avaient été remarquées par Schweinfurth chez les Niams-Niams : il a signalé la forme arrondie de leur crâne, leur visage habituellement rond avec des joues pleines, leur nez plat et large, leur bouche étroite, leurs lèvres épaisses et leur menton rond. Cette description est à peu près confirmée par les documents que nous possédons à l'heure actuelle. Toutefois, le crâne et la face sont moins arrondis que ne l'avait pensé le voyageur allemand; ils ne sont pas allongés comme chez les Nègres que nous avons passés en revue jusqu'ici, mais ils rentrent, sous ces deux rapports, dans une catégorie moyenne. Ce qui caractérise surtout la tête, c'est le peu de développement relatif du crâne dans le sens vertical, le fort prognathisme de la face et le large intervalle qui existe entre les yeux.

Il est un caractère qui nous avait frappé chez les Mombouttous et sur lequel on n'avait pas appelé l'attention : nous voulons parler de la déformation artificielle du crâne. La mission Citroën Centre-Afrique nous a appris que cette déformation est la règle dans la population et qu'elle est appliquée aux deux sexes. Au moyen de bandes, on comprime le crâne des enfants, qui, ne pouvant se développer en largeur, s'allonge d'une façon démesurée. Par le fait de cette compression, le front devient extrêmement fuyant.

D'autres mutilations s'opèrent sur la face dans le but d'embellir le sujet en permettant de lui introduire des bijoux dans les lèvres, le nez, les oreilles. Nous en parlerons à propos de la parure.

✽ Le costume, toujours sommaire, varie selon les tribus. Celui de l'homme comprend, chez les Berthas, une simple peau, suspendue à la ceinture, qui pend en arrière et leur est plus utile pour s'asseoir que pour se couvrir. Les Mombouttous



DÉFORMATION ARTIFICIELLE D'UN CRANE MOMBOUTTOU. — COLL. M. H. N.

font usage de *tapa*, c'est-à-dire d'une sorte de feutre obtenu en faisant macérer et en battant ensuite la seconde écorce d'une espèce de mûrier. Avec ce feutre, teint en rouge brun, ils s'enveloppent le corps depuis les aisselles jusqu'à mi-jambes. Les Niams-Niams portent une peau d'animal dont la queue, qui retombe en arrière, a donné lieu à une singulière méprise à l'époque où l'on n'avait vu que de loin des représentants de cette population : on l'avait regardée comme faisant partie de l'individu lui-même, et on y avait vu la confirmation de la légende des hommes à queue.

Les femmes sont aussi légèrement vêtues que les hommes. Leur costume se compose, tantôt d'un morceau de *tapa* ou de feuille de bananier large comme la main, attaché à la ceinture (Mombouttous); tantôt de deux petits morceaux d'étoffe, qui ne servent pas de cache-pudeur, car ils sont portés sur les hanches (Berthas); tantôt de deux paquets d'herbe ou de feuillage, l'un par devant, l'autre par derrière.

La sobriété du vêtement est compensée par l'abondance de la parure, principalement chez les femmes. Les Mombouttous sont peut-être ceux qui en abusent le moins. En dehors des tatouages qui ornent leur dos et leur poitrine, les femmes se peignent le corps de dessins variés qu'elles remplacent tous les deux ou trois jours. Les hommes se contentent de s'enduire de graisse mélangée à une poudre de bois rouge. La coiffure est un véritable monument.

Sur une carcasse en roseaux qui s'évase en arrière en forme d'entonnoir, les deux sexes ramènent leur chevelure et, si elle n'est pas suffisante pour couvrir l'appareil, on y ajoute de faux cheveux.

Les femmes y plantent de grandes épines ou des peignes en piquants de porc-épic. Les hommes ornent leur coiffure de longues plumes brillantes et portent, dans le pavillon de l'oreille, un bâtonnet de la grosseur du doigt.

Le tatouage par incision est très répandu parmi ces populations. Les Niams-Niams se tatouent le front, les joues, les tempes, les bras et la poitrine. En outre, ils portent des colliers et des pendeloques en coquilles, en dents humaines, en dents d'animaux, en morceaux d'ivoire et, souvent, des colliers faits de nombreux cercles de métal, comme leurs bracelets, mais ils ne se perforent ni les lèvres ni le nez pour y introduire des objets de parure. Leur coiffure est parfois fort originale : elle comprend un cercle qui se fixe au-dessus des oreilles et se dresse transversalement. A ce cercle viennent s'attacher une multitude de petites nattes de cheveux, de sorte que la tête paraît surmontée d'une auréole qui



COIFFURE D'UNE FEMME MOMBOUTTOU A CRANE DÉFORMÉ. — CL. MISSION CITROËN.

ressemble au nimbe des saints. Les femmes mittous se perforent les deux lèvres; dans la supérieure, elles introduisent de grandes plaques d'ivoire, de corne ou de quartz, et dans l'inférieure un grand cylindre de quartz poli, long de 6 centimètres. Schweinfurth dit que « cette bouche saillante et cuirassée permet de produire un claquement analogue à celui d'un bec de hibou, de cigogne, voire de baleine, claquement qui, dans la colère, devient très expressif ».

Mais ce sont les femmes bongos qui tiennent le record de la parure. Elles s'arrachent d'abord les cils et les sourcils et se tatouent. Dans les ailes du nez, dans les lèvres, aux commissures labiales, elles introduisent des cylindres, des clous, des spirales de cuivre et suspendent des grelots à leurs oreilles; elles portent des anneaux de cuivre aux poignets et aux chevilles. Les hommes ne leur cèdent guère sous ce rapport : ils font usage de brassards métalliques composés d'anneaux superposés depuis le poignet jusqu'au coude, et s'introduisent souvent des clous de cuivre à large tête dans les lèvres; leurs oreilles sont bordées de petits anneaux également en cuivre. Enfin, ils se perforent la peau du ventre pour y introduire un bâtonnet de bois.

Les chefs mittous se tatouent, s'enduisent d'huile et se parent de chaînes de fer et de verroterie. Outre la chaîne, ils portent un lourd collier métallique qui, une fois soudé, ne peut plus s'enlever. Leur coiffure est un grand bonnet pointu surmonté d'une touffe de poils. « Quand un seigneur mittou, décoré de ses chaînes et de ses carcans, passe, tout fumant d'huile et de graisse, à côté de la plèbe, il n'est pas moins rempli de son importance que le diplomate chamarré d'ordres, qui, mince et raide, traverse nos salons sans desserrer les lèvres. »

✽ A part certaines maisons des Momboutous qui ont une forme rectangulaire et sont ornées de peintures, toutes les habitations des Nègres qui nous occupent sont rondes avec un toit conique en paille. Chez les Golos, les Sehrès et les Niams-Niams, le toit débord largement en dehors des murs et vient s'appuyer



POULAILLER DES BARIS. — COLL. M. H. N.

sur une colonnade de pieux, de sorte que la maison est entourée d'une sorte de véranda. Les parois sont toujours faites en pisé, solidement maintenu par des troncs d'arbres, des bambous, des branches entrelacées et des herbes. Elles ne possèdent qu'une seule ouverture, parfois ronde et située à une certaine hauteur au-dessus du sol (Golos), quelquefois si basse qu'on ne peut pénétrer à l'intérieur qu'en rampant (Bongos). Il en est dont le sol est fait d'argile si soigneusement battue qu'il est imperméable. Le toit des habitations des Bongos présente une curieuse particularité : près du sommet, se trouve un gros bourrelet en paille, comme la toiture elle-même, qui sert de siège au propriétaire pour surveiller ses récoltes. Une couronne de bois recourbés lui permet d'y appuyer les pieds. Il n'est pas rare, surtout chez les Niams-Niams, de voir au sommet des cases de grosses coquilles d'achatine enfilées dans des perches; ce sont évidemment des talismans. Dans la même population, on rencontre des cases spéciales pour les jeunes garçons. Lorsqu'un homme possède un certain nombre de femmes, elles ont aussi leurs cases à part.

A côté des habitations, se trouvent les greniers, les poulaillers et, généralement, les cuisines. Les greniers sont toujours sur pilotis, à une hauteur qui varie de 2<sup>m</sup>,50 à 5 mètres; ils ont un toit conique qui s'enlève d'une seule pièce. Chez les Sehrès, il en existe qui offrent la forme élégante d'un gobelet, reposant sur un pied unique, orné de cordons à diverses hauteurs.

Les maisons des Momboutous méritent une mention spéciale : elles sont souvent de forme rectangulaire, et leurs parois, enduites d'argile, sont parfois couvertes à l'extérieur de curieuses peintures. Le roi Mounza en possédait une qui mesurait 50 mètres de long sur 20 de large et à peu près autant de haut. Les murs laissaient voir les pétioles de raphia qui en constituaient l'armature. Malgré ses dimensions, ce palais n'avait qu'une ouverture. Comme toutes les maisons, il était divisé en deux pièces : une chambre servait d'habitation et l'autre de magasin.

✽ Les Nègres du groupe nouba se livrent tous à la chasse, à



CASE DE CHEF MOMBOUTOU à parois peintes. — CL. WIDE WORLD.

l'élevage et à l'agriculture. Comme ils n'élèvent que peu de bœufs et que leurs autres animaux domestiques consistent presque exclusivement en chèvres, en poules et en chiens, ils ont recours à la chasse pour se procurer de la viande. Leurs gibiers préférés sont l'éléphant, le sanglier, le buffle et l'antilope. Ils mangent également le chien, mais ils ne sont pas difficiles sur le choix de leurs aliments carnés. Les Bongos se régalaient des restes, à demi putréfiés, des repas du lion et ne reculent pas devant une nourriture qui nous inspirerait le plus profond dégoût. Voici ce que raconte Schweinfurth à ce propos : « Chaque fois que j'ai fait tuer un bœuf, j'ai vu mes porteurs se disputer avidement le contenu de la panse, de même que les Esquimaux, qui prennent la seule idée qu'ils peuvent avoir des légumes dans ce que leur fournit l'estomac des rennes. J'ai vu les Bongos arracher avec calme les vers qui tapissent tout l'appareil digestif du bétail de cette région — d'affreux amphistomes — et s'en emplir la bouche. Après cela, je n'ai pas été surpris qu'ils tiennent pour gibier tout ce qui grouille et qui rampe, depuis les rats jusqu'aux serpents, et de les voir manger sans répugnance du vautour puant la charogne, de l'hyène galeuse, de l'hétéromètre palmé, gros scorpion terrestre, des chenilles et des larves de termites à l'abdomen huileux. »

Mais l'aliment le plus apprécié des Niams-Niams et des Mombouttous était la chair humaine. Les Niams-Niams mangeaient leurs prisonniers de guerre, sans distinction d'âge ni de sexe, et même les morts de leurs propres villages décédés sans famille.

Les Mombouttous, bien supérieurs aux autres par l'intelligence, l'industrie, l'organisation sociale, avaient les mêmes mœurs. Fréquemment, ils faisaient des razzias de bétail et d'êtres humains chez leurs voisins. Les ennemis restés sur le champ de bataille étaient découpés en lanières qu'on boucait et qu'on emportait comme provisions de bouche. On réservait les prisonniers pour plus tard, mais ils étaient destinés au même sort. Les femmes échaudaient les corps des victimes et boucaient des quartiers d'hommes pour les conserver. Les enfants étaient un mets délicat réservé au roi. On affirme que Mounza, le grand potentat des Mombouttous, faisait très fréquemment tuer un Akka, de la tribu naine vivant sur son territoire, pour se le faire servir rôti sur sa table.

En parlant de l'anthropophagie, nous avons employé le passé. Certes, les mœurs se modifient rapidement au contact des Blancs, mais, si l'Afrique n'est plus à l'heure actuelle la terre inconnue et mystérieuse qu'elle était naguère, si les Européens la traversent de part en part et dans tous les sens, le continent noir renferme encore bien des coins où l'indigène est à l'abri des regards des Blancs. Et qui pourrait affirmer que dans ces coins le goût de la chair humaine n'ait pas persisté chez les Nègres cannibales ?

Quoique cultivant une assez grande variété de plantes, telles que le bananier, la patate, l'arachide, l'igname, le maïs, le manioc, le sorgho, l'éleusine, les Nègres du groupe nouba sont de mauvais



FORGERONS BARIS. — COLL. M. H. N.

agriculteurs, qui soignent mal leurs récoltes; aussi font-ils entrer dans leur alimentation des racines et des fruits sauvages. Comme presque tous les Noirs, ils font une grande consommation de tabac, qui pousse facilement dans leur contrée.

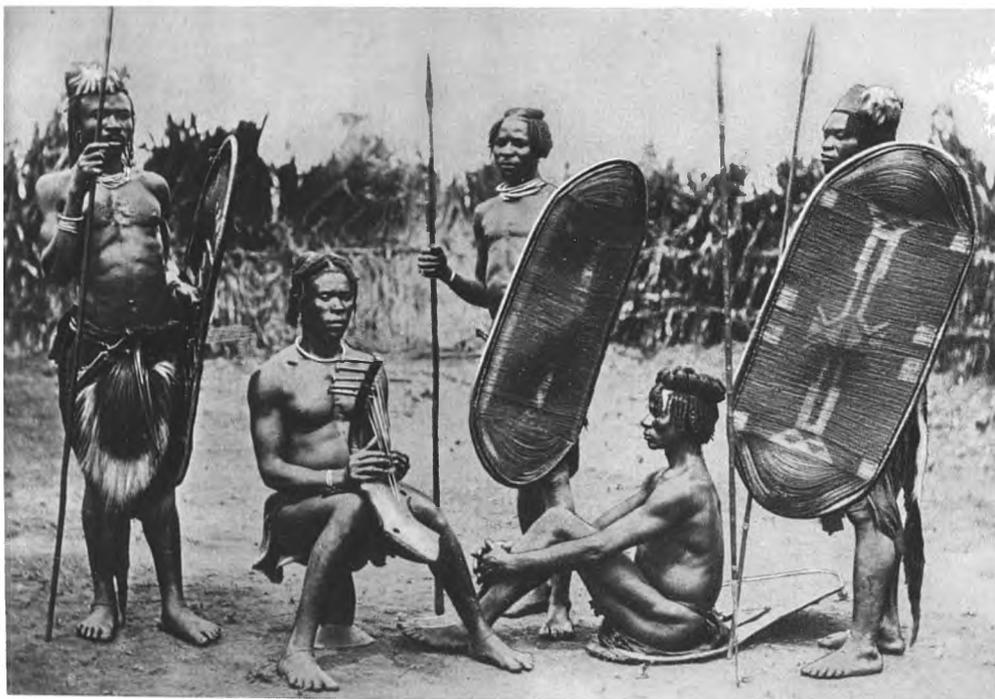
Les soins apportés à la construction de leurs maisons devaient faire supposer que les Nègres de la région située au nord de l'équateur sont des hommes industriels; ils comptent, en effet, parmi eux des ouvriers d'une habileté remarquable. Dans toutes les maisons, on trouve des lits montés sur quatre pieds, dont les plus beaux sont fabriqués par les Mombouttous. Avec des pétioles de raphia ou des rotins fendus, les indigènes font une sorte de sommier qu'ils recouvrent de nattes ou de peaux de bêtes (Bongos).

Les hommes tirent du bois une foule d'objets; nous citerons de grands canots mesurant 10 mètres de longueur, creusés dans des troncs d'arbres; des bancs également taillés d'une seule pièce; des tabourets admirablement sculptés munis d'un dossier fort ingénieux, qui sert à supporter les armes et qui fait corps avec le siège; des plats à deux ou quatre anses atteignant parfois 1<sup>m</sup>,70 de longueur; des battoirs pour égrainer le maïs et le sorgho; des mortiers et des pilons pour décortiquer le grain; des auges pour la fabrication de l'huile d'éleusine. Parmi les objets en bois sculpté, nous ne saurions oublier ces singuliers petits bancs en miniature, si communs chez les Nègres, dont la face supérieure est légèrement concave et qui ne sont que des appuis-tête sur lesquels le dormeur repose la nuque pour ne pas déranger sa coiffure. Mentionnons

encore les cuillers en bois, en corne ou en fer, et les pipes à fourneau de terre ou de fer, dont les énormes tuyaux en bois sont souvent sculptés. Des boîtes en écorce, des ruches, des nasses, des hottes à quatre pans, munies de bretelles, des corbeilles en vannerie font honneur aux ouvriers qui les ont fabriquées.

La poterie n'est pas moins remarquable. Les marmites sont presque toujours décorées de dessins géométriques gravés, de même que les récipients pour l'huile et pour l'eau, qui affectent des formes variées et parfois élégantes.

La métallurgie est aussi très florissante. Tous les Nègres du groupe savent extraire le fer du minerai et ils travaillent le métal avec la même habileté que le bois ou l'argile. Pour l'extraction du fer, ils emploient des hauts fourneaux en argile qui comprennent trois chambres communiquant entre elles par une ouverture centrale. En bas et dans la chambre du haut, on ne met que du charbon de bois; dans la chambre du milieu, on superpose des couches alternées de charbon et de minerai. Quatre tubes situés près de la base permettent d'activer la combustion au moyen de soufflets. Ces soufflets, construits sur le même principe chez tous les Nègres d'Afrique, comprennent deux corps en



GUERRIERS NIAMS-NIAMS ARMÉS DE LA LANCE ET DU BOUCLIER. Le personnage assis à gauche joue de la harpe-guitare. — COLL. M. H. N.



CHEF NIAM-NIAM. — CL. MISSION CITROEN.

extrémité dont les deux moitiés se serrent à l'aide d'un anneau de fer, et en de grosses masses de fer quadrangulaires qui remplissent le rôle de marteau et d'enclume. Avec ces outils, ils fabriquent des bêches, des haches, des herminettes, des couteaux de diverses formes, des armes et certains instruments de musique, sans compter les objets de parure en fer, en cuivre ou en laiton dont nous avons parlé.

Les populations du nord de l'équateur, braves et belliqueuses, apportent un soin particulier à la fabrication de leurs armes. Elles possèdent tout un arsenal d'armes offensives et, pour se défendre, de grands boucliers, en peau chez les Mombouttous, en vannerie formant des dessins de différentes couleurs, chez les autres populations. Les armes offensives comprennent des poignards, des dagues, des sabres, des couteaux de jet, des lances, des sagaies, des arcs et des flèches. Parmi les poignards, il en est de très courts avec un petit manche en bois ou en ivoire, d'autres en forme de faucilles ou de spatules, d'autres encore dont l'extrémité se termine en demi-cercle. Les sabres sont parfois recourbés en forme de cimeterre. Les couteaux de jet sont des plus curieux : eux aussi sont recourbés et ils se terminent par une pointe en forme de cœur, de feuille, etc. Du bord convexe, à une certaine distance de l'extrémité, se détache une autre pointe, de forme variable. Enfin, sur le bord opposé, assez près de la poignée, se trouve une troisième pointe très aiguë, offrant généralement la forme d'un triangle très allongé. Quelle que soit la partie qui atteigne l'ennemi, ce sera toujours une des pointes qui le frappera.

Les pointes des lances, des sagaies, des flèches sont, pour la plupart, munies de fines et longues barbelures récurrentes. Les flèches sont disposées, dans les carquois de rotang, de façon qu'elles n'arrivent pas toutes au même niveau, afin qu'on puisse les saisir plus facilement. Elles sont empennées d'un morceau de peau de genette au lieu de plumes.

Les sculpteurs ne se contentent pas de décorer des ustensiles domestiques : ils sculptent des personnages humains qui, vraisemblablement, sont des fétiches. Mais c'est dans l'art musical que les Nègres du groupe nouba excellent. Il existe chez eux des chanteurs et des musiciens ambulants, et le roi des Mombouttous avait à sa cour un orchestre composé de véritables artistes.

Les instruments qu'on rencontre dans cette région sont de trois sortes : les instruments à percussion, les instruments à vent et les instruments à cordes.

Les instruments à percussion sont les grands tam-tams, les tambours d'alarme, les tambours de guerre, les tambours de fête

argile affectant la forme d'une énorme pipe, dont l'ouverture supérieure est recouverte d'une peau lâche. En élevant et en abaissant chacune des peaux, on chasse l'air dans une tuyère qui s'adapte aux tubes du fourneau. C'est le même soufflet qui sert pour la forge.

En dehors de ce soufflet, les forgerons n'emploient que des instruments assez primitifs, qui consistent en une pince en bois vert, simple branche fendue à une

et les timbales en bois mince ayant la forme de cloche aplatie. Dans la même catégorie se classe le *balafon* ou *marimba*, le fameux « piano des Noirs », si répandu en Afrique (V. page 112).

Les instruments à vent comprennent des sifflets, des flûtes simples, des flûtes de Pan, des trompes en corne d'antilope ou en écorce et de magnifiques olifants en ivoire, souvent de dimensions considérables.

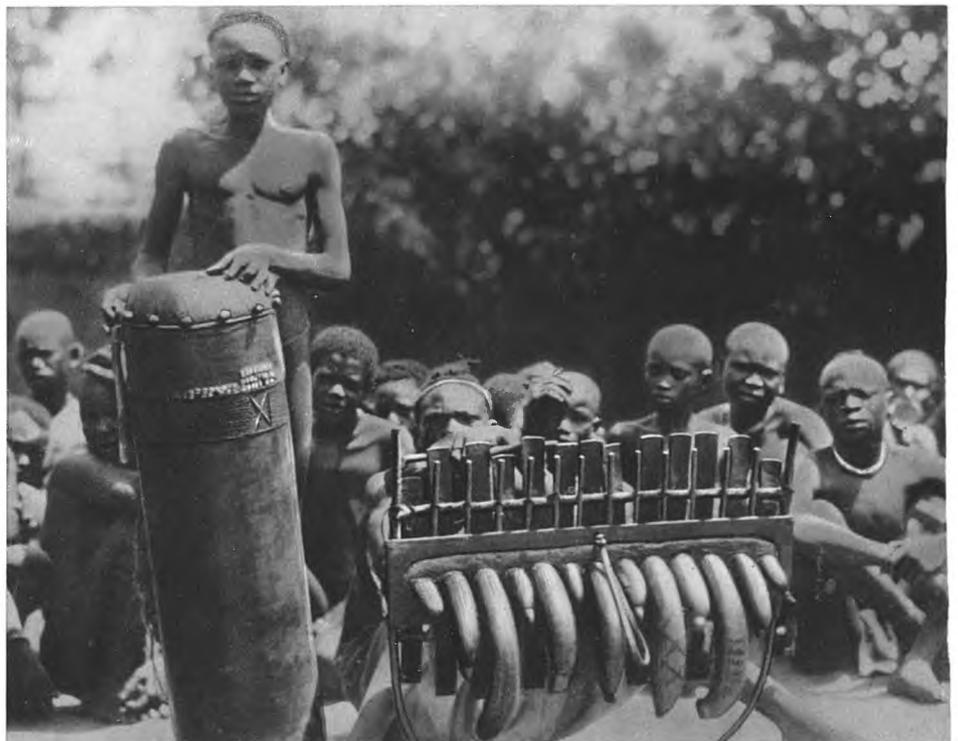
Le plus simple des instruments à cordes est l'arc musical, dont la bouche de l'artiste fait l'office de caisse sonore. Le son en est si faible qu'il faut être près du joueur pour l'entendre. Il n'en est pas de même des autres instruments à cordes, dont la caisse de résonance est constituée tantôt par unealebasse, tantôt par une mince caisse en bois recouverte d'une peau fortement tendue. Dans cette catégorie rentrent les guitares, dont le manche se termine souvent par une tête humaine sculptée dans le bois, les harpes-guitares et les véritables harpes.

Nous passons sous silence les grelots en osier ou en tiges de graminées, quoique ces derniers soient curieux en raison de leur forme rectangulaire qui leur donne l'aspect de petites boîtes plates remplies de graines ou de petits cailloux. Nous laissons également de côté les cloches en bois ou en fer et les anneaux de bras et de jambes, ces instruments qu'on agite en dansant ayant surtout pour but de marquer la cadence.

La polygamie est générale chez les Nègres du groupe nouba et le nombre des femmes que possède un homme est en rapport avec sa fortune. Mounza, le fameux roi des Mombouttous, avait quatre-vingts épouses, mais après qu'il eut hérité de celles de son père et de ses belles-sœurs, le chiffre de ses femmes atteignit environ deux cents. Chacune d'elles avait son logement séparé et ses esclaves.

Le mariage ne s'accompagne d'aucune formalité ni d'aucune cérémonie; tout au plus, l'homme paie-t-il une redevance aux parents de celle qu'il a choisie et la fille devient sa propriété; il en dispose à sa guise à partir du moment où elle a été conduite chez lui. Quoiqu'elles soient la chose du maître, les femmes ne sont pas maltraitées. Presque partout, elles ne mangent pas avec leurs maris. On prétend que celles des Niams-Niams sont d'une fidélité exemplaire, mais il n'en serait pas de même des femmes mombouttous qui, dit-on, ont si peu de retenue qu'elles en deviennent obscènes. Les travaux qui leur incombent consistent à cultiver les champs, à préparer les repas et à s'occuper de la coiffure de leurs époux.

Chez les Niams-Niams, les habitations étant disséminées par petits groupes au milieu des cultures, il n'existe pas de chef à la tête de ces groupes isolés. Mais là, comme ailleurs, chaque tribu a son chef et tous les hommes capables de porter une lance

ORCHESTRE INDIGÈNE AVEC TAMBOUR DE FÊTE ET *balafon*. — CL. WIDE WORLD.



UN DEVIN (*binsa*) NIAM-NIAM.  
COLL. M. H. N.

doivent répondre à son appel. Néanmoins, au-dessus de tous, il existe un chef qui a des pouvoirs plus étendus et qui, seul, peut décider de la paix et de la guerre. Son fils aîné lui succède et ses fils cadets commandent l'armée en temps d'hostilités. Il a le privilège d'exécuter de sa main les condamnés à mort.

Ce qui a surpris les voyageurs a été de rencontrer, chez les Momboutous, une monarchie constituée comme il en existe peu dans l'Afrique noire. Le roi Mounza, qui était à la tête du gouvernement lors du voyage de Schweinfurth, était un puissant monarque sur le compte duquel le voyageur allemand nous a donné des renseignements circonstanciés. Il avait soumis à son autorité un certain nombre de populations et possédait de grandes richesses. En dehors de

son palais et des maisons de ses épouses, il avait de nombreux bâtiments ombragés d'arbres et fort bien entretenus, dont plusieurs étaient consacrés à sa garde-robe. La nuit, lorsque le monarque allait rendre visite à ses femmes, les trompes et les timbales retentissaient et les courtisans poussaient des cris d'allégresse.

Outre ses courtisans, le roi avait auprès de lui des hommes de sa famille et ses serviteurs particuliers. Une garde du corps veillait sur sa personne et des agents de police maintenaient l'ordre les jours où il y avait foule dans le gros bourg qui était la résidence de Mounza. Le monarque avait ses jours de réception et, lorsqu'il donnait une fête, les maîtres des cérémonies devaient en régler tous les détails. Dans ces occasions, intervenaient les bouffons, les musiciens, les danseurs de la cour.

Au point de vue administratif, le royaume était divisé en provinces et les provinces en districts, dont chacun avait un gouverneur à sa tête. Les trois frères du roi commandaient ces gouverneurs et avaient en même temps sous leurs ordres les grands officiers de la couronne qui, au nombre de cinq, étaient en quelque sorte des ministres, le conservateur des armes et le conservateur des magasins, véritables intendants militaires et civils. Les attributions des frères de Mounza, qui remplissaient en somme le rôle de vice-rois, étaient donc extrêmement variées. Elles s'étendaient même aux affaires privées du monarque, car ils donnaient des ordres aux maîtres des cérémonies et à l'intendant des maisons des épouses royales.

Ce qu'il y avait peut-être de plus surprenant dans cette organisation gouvernementale, c'est qu'il existait chez les Momboutous une sorte de ministère des affaires étrangères dirigé par un drogman chargé des relations extérieures. Le roi était un personnage omnipotent, sans aucun doute, mais il se déchargeait du pouvoir sur ses subordonnés, qu'il révoquait si bon lui semblait. Tous devaient se soumettre entièrement à ses moindres caprices. Personne ne pouvait mettre la main sur ce qu'il avait touché, et cette prohibition allait si loin que ses femmes enterraient les reliefs de ses repas, qui étaient devenus sacrés.

Dans l'Ouganda, Mounza avait un rival dans la personne de M'Tsé. Lui aussi déployait un grand faste et avait un pouvoir sans limite sur les biens et la vie de ses sujets. Lorsque, par exemple, quelque personnage étranger lui faisait une visite, on décapitait, en sa présence et en l'honneur de ses visiteurs, un certain nombre de victimes humaines. Mais l'organisation politique et administrative de son royaume ne pouvait se comparer à celle du royaume du potentat anthropophage dont nous venons de donner un aperçu.

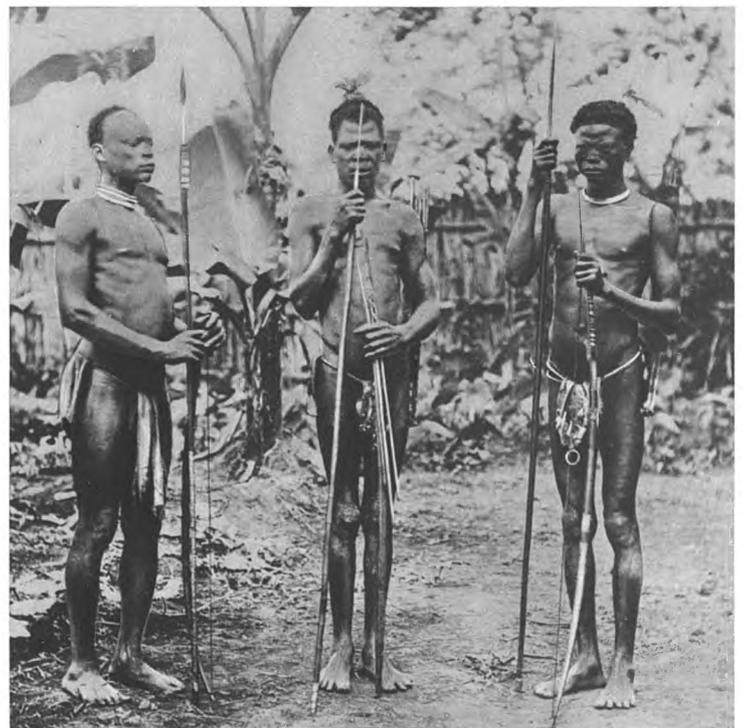
☼ Tous les Nègres du groupe nouba ont le respect de leurs morts. Aussitôt après le décès, les Niams-Niams parent le défunt, puis ils creusent la fosse dans laquelle il sera inhumé. Tantôt le cadavre est enterré dans la position assise, tantôt il est couché dans un cercueil creusé dans un tronc d'arbre. Une cabane de dimensions réduites, mais semblable aux habitations des vivants, est élevée au-dessus de la sépulture.

Les Bongos recouvrent la tombe d'un monticule de pierres et l'entourent de pieux. A côté, ils plantent de grands poteaux sculptés qui rappellent les aloalos des Malgaches, mais ils sont surmontés de grandes cornes de bovidés au lieu de statuette d'animaux ou d'êtres humains. Sur la tombe elle-même est déposé un vase à eau. Schweinfurth a vu toute une série de statuette humaines en avant d'une sépulture de ce genre; on lui a expliqué qu'elles représentaient la famille du mort revenant des funérailles ou d'une visite au tombeau. Les personnages, grossièrement sculptés en bois, mesuraient environ 1<sup>m</sup>,30 de hauteur, sauf celui qui était en tête et qui était d'une plus petite taille : il figurait le plus jeune de la famille.

Le souvenir que les Bongos conservent des parents qu'ils ont perdus se manifeste parfois d'une autre façon : ils sculptent avec soin une statue qui représente la personne décédée et ils la gardent dans leur maison ou bien la plantent sur la tombe.

Ces pratiques funéraires semblent bien dénoter la croyance à la survivance d'une partie de l'être humain. Que devient cette partie après la mort? Quelles sont les conceptions religieuses des Noirs dont nous nous occupons? ce sont là des questions auxquelles il est bien difficile de répondre avec certitude. Chez les Momboutous, Schweinfurth a entendu parler d'un être mystérieux appelé *Nôro*, et comme il demandait à un indigène où se trouve cet être, l'homme qu'il questionnait a levé la main vers le ciel. Le voyageur ayant tenté de se renseigner davantage sur *Nôro*, et demandé au Nègre s'il l'avait vu, celui-ci se contenta de répondre par un sourire. En cette région, comme dans toute l'Afrique noire, il est très difficile d'obtenir le moindre renseignement digne de foi sur les croyances religieuses, à moins d'avoir capté entièrement la confiance de celui qu'on interroge, ce qui est fort rare. Tout ce qu'on a pu constater chez les Nègres du groupe nouba, c'est qu'ils ne semblent avoir ni prêtres ni devins. Ils croient certainement à des génies malfaisants qui cherchent à nuire aux hommes et qui leur inspirent une grande crainte. Ils consultent les augures, mais pour cela ils n'ont recours à aucun personnage doué d'un pouvoir divinatoire : ils se livrent, chacun à sa guise, à certaines pratiques, ce qu'ils ne manquent guère de faire avant d'entreprendre quoi que ce soit.

## II. NILOTIQUES PROPREMENT DITS. — Les Nilo-



MONDOUS DU BAHR-EL-DJEBEL. — COLL. M. H. N.



JEUNE FILLE BARI. — COLL. M. H. N.

tiques (Dinkas ou Mondjans, Chillouks, Djours, Bélandas, Nouers, Chirs, Foundjés, etc.) habitent les vallées basses, marécageuses de la région du Haut-Nil, tandis que les Noubas, dont il vient d'être question, vivent pour la plupart dans les hautes vallées. Les conditions de milieu sont donc très différentes pour les deux, et on ne saurait être surpris qu'ils se distinguent très nettement les uns des autres par les caractères physiques. Mais il existe une autre cause qui explique les variantes du type chez un certain nombre d'individus : c'est l'influence éthiopienne qui s'est fait sentir en quelques points de la région. Elle s'est exercée d'une façon très nette sur les Foundjés, par exemple. Néanmoins, l'élément fondamental du groupe nilotique est un élément nigritique des plus caractérisés.

Numériquement, les Nilotiques constituent un groupe d'une réelle importance. Les Dinkas comptent plus d'un million d'individus et les Chillouks dépassent considérablement ce chiffre. La seule tribu des Djours qui, comme celle des Bélandas, n'est qu'une fraction des Chillouks, compte au moins 1 250 000 représentants.

✳ Au point de vue des caractères physiques, les Nilotiques proprement dits se différencient nettement des Noubas. Ils sont de très grande taille, la stature moyenne atteignant 1<sup>m</sup>,79 chez les hommes et 1<sup>m</sup>,65 chez les femmes. Les Dinkas sont particulièrement remarquables à cet égard : sur quinze sujets masculins mesurés par Lombroso et Carrara, neuf avaient une taille qui oscillait entre 1<sup>m</sup>,85 et 1<sup>m</sup>,90. Les Nouers ont donné 1<sup>m</sup>,80 comme moyenne des hommes.

Ces hautes tailles tiennent surtout à l'allongement des membres inférieurs; quelques chiffres le démontrent clairement. Si on calcule le rapport entre la longueur des membres inférieurs et la stature, on constate qu'il atteint :

Chez les Belges . . . . .	52 %
Chez les Nègres en général . . . . .	53,1 %
Chez les Dinkas . . . . .	58,2 %

Étant donné que cette population ne présente pas la tendance à l'obésité qu'on observe chez d'autres populations noires de plus petite taille, les individus ont un aspect remarquablement élancé. Ils ressemblent, avec leurs longues jambes, aux échassiers des marais sur les bords desquels ils vivent eux-mêmes. On attribue à l'action du milieu leur esthétique si particulière, ce qui semble assez vraisemblable.

Il en est de même des autres Nilotiques (Mondous, Choulis, Paris, etc.).

Le teint des Nilotiques est franchement noir. Lorsqu'ils ne sont pas métissés, ils ont la conjonctive, les lèvres, la langue et le palais fortement pigmentés. Leurs cheveux sont également très noirs; ils sont en même temps très crépus et s'enroulent en spirale. Chez l'homme, la barbe est rare et courte; mais, contrairement à ce qu'on observe chez les Nègres en général, elle est peu crépue.

La tête est remarquable par sa dolichocéphalie et son développement en hauteur : le diamètre vertical du crâne dépasse sensiblement son diamètre transversal maximum. Le front est fuyant et la boîte crânienne est relativement petite pour des hommes d'aussi grande taille. La capacité moyenne des crânes qu'on a pu cuber ne dépasse pas 1 355 centimètres cubes, tandis que chez les Parisiens modernes, dont la taille n'arrive qu'à 1<sup>m</sup>,65 en moyenne, la capacité s'élève à 1 560 centimètres cubes.

La face est à la fois longue et étroite, comme le crâne; elle se



CHEF DINKA DU NIL BLANC.  
COLL. M. H. N.



JEUNE FILLE CHILLOUK DU NIL BLANC. — COLL. M. H. N.

projette fortement en avant, avec des lèvres épaisses, retroussées, et un nez large et peu saillant.

En somme, les Nilotiques proprement dits, lorsque leur type n'a pas été altéré par le métissage, sont des Nègres très caractérisés à tous égards.

✳ A part les Foundjés, qui sont assez fortement métissés d'Éthiopiens et qui leur ont fait des emprunts, les autres Nilotiques font usage d'un costume réduit à sa plus grande simplicité. Les Foundjés s'enroulent généralement à la taille une pièce de coton blanc à bord de couleur qui leur fait une sorte de jupe. Les Dinkas vont complètement nus, mais leurs femmes font usage de deux courts tabliers de peau bordés de petits anneaux de fer ou de verroterie; certaines y suspendent même des clochettes. Les Chillouks remplacent le vêtement par une couche de cendre dont ils s'enduisent le corps entier après l'avoir délayée dans un liquide qui la fait adhérer. Les uns emploient à cet effet la cendre de bois, qui leur communique un ton gris; mais les élégants ont recours à la cendre provenant de bouse de vache qui, délayée dans de l'urine du même animal, leur laisse un ton roux et une odeur particulière. Ces enduits ont pour but, dit-on, de préserver les personnes qui en font usage de la piqure des insectes, fort nombreux dans la région. Les Djours portent une petite ceinture à laquelle sont fixées, en arrière, deux lanières de peau.

La chevelure est l'objet de soins variés. Certains individus la rasent ou la coupent très courte; c'est ce que font généralement les Dinkas qui, parfois, conservent, au sommet de la tête, une touffe de cheveux, à laquelle ils fixent des plumes d'autruche. Ceux qui ne sacrifient pas leur chevelure la décolorent en la lotionnant fréquemment avec de l'urine de vache, ou bien en faisant des applications prolongées de bouse fraîche mélangée de cendre. Ils obtiennent ainsi un ton fauve fort apprécié. Ils divisent ensuite leurs cheveux en petites mèches qu'ils enduisent d'argile pour les faire tenir toutes droites. Les Chillouks se donnent autant de peine pour avoir de belles coiffures. Enduits d'argile, de bouse de vache et de gomme, les cheveux sont disposés en crête, en bandes transversales, en casque, en éventail, suivant le goût de chacun. Certains Nouers, au lieu de se donner tant de travail pour disposer leurs cheveux d'une façon élégante, se rasent simplement la tête et couvrent leur crâne d'une perruque en fils de coton teints en rouge. Il est à



NILOTIQUE COIFFÉ D'UNE COURGE.  
COLL. M. H. N.



VILLAGE DINKA DU BAHR-EL-DJEBEL.

noter que ce sont les hommes qui se parent de ces diverses manières, les femmes nilotiques se bornant d'habitude à se raser la tête ou à couper très courts leurs cheveux qui, en raison de leur nature crépue, s'enroulent en toutes petites touffes.

Le tatouage n'est pas d'un usage général parmi les tribus du Haut-Nil. Celles qui y ont recours, comme les Dinkas et les Djours, le pratiquent toujours par incision. Les premiers se font dix incisions qui partent de la base du nez pour se diriger en éventail vers les tempes et le front. Les Djours se tatouent uniquement le front.

Les bijoux sont hautement appréciés de tous les Nilotiques. Les matières affectées à leur fabrication sont l'ivoire, le fer, le cuivre et le laiton; on en tire des colliers, des bracelets qui se portent aux poignets ou au-dessus du coude, des anneaux de jambes, de petits anneaux pour le nez et les oreilles, etc. Ces bijoux sont aussi recherchés par les hommes que par les femmes. Il est peu d'individus du sexe masculin qui ne portent de gros anneaux d'ivoire au niveau du biceps. Chez les Djours, certains hommes ont, dans les ailes du nez, jusqu'à une douzaine de petits anneaux de métal. Leurs femmes s'en introduisent une quantité illimitée dans l'ourlet des oreilles, et un anneau de fer leur traverse la cloison nasale. Elles font, en outre, usage de gros bracelets de laiton décorés parfois de facettes polies très régulières, qui leur impriment un cachet réellement artistique. Chez les Béländas, les hommes sont plus chargés de bijoux que les femmes. Chaque aile de leur nez est perforée de deux ouvertures, et dans chacune de ces ouvertures est introduit un paquet de petits anneaux de cuivre. Avec l'anneau de même métal, mais plus volumineux, qui traverse leur appendice nasal, le nombre total de ces anneaux peut dépasser deux douzaines. Cela ne suffit pas encore à un Bélända élégant pour se croire bien paré : il y ajoute un labret en bois dans sa lèvre supérieure.

Le record de la parure semble cependant appartenir aux Dinkas. Les deux sexes considèrent que l'avulsion des incisives inférieures les embellit et tous pratiquent cette mutilation. Hommes et femmes s'ornent les oreilles de nombreux anneaux de fer. L'homme porte, comme ses voisins, le gros anneau d'ivoire au niveau des biceps et, s'il est riche, il en couvre presque entièrement ses avant-bras. Les queues de chèvre et de vache constituent pour lui des parures très appréciées. Les bracelets et les colliers se composent parfois de simples lanières de peau d'hippopotame tressées. Quant aux femmes, indépendamment des bijoux déjà énumérés, elles se chargent les poignets et les chevilles de pesants anneaux de fer. Elles se percent la lèvre supérieure pour y introduire une perle de verre. Schweinfurth déclare avoir vu certaines épouses d'hommes riches qui portaient sur elles une telle quantité de bijoux qu'on pouvait, sans exagération, en évaluer le poids à un demi-quintal.

§ Les Nilotiques se construisent tous des habitations circulaires, dont les parois sont faites d'un clayonnage recouvert d'argile mélangée de paille hachée. La charpente en est très solide : les poutres qui supportent le toit reposent sur les murs à l'extérieur et, parfois, à l'intérieur, sur un arbre planté au milieu de la case sans avoir été ébranché (Dinkas). La toiture varie de forme : le plus souvent, elle est conique, mais les Dinkas lui donnent une forme presque hémisphérique, tandis que chez les Djours elle affecte souvent la forme d'une pyramide triangulaire. Toutes les habitations sont couvertes de paille disposée en bandes régulières qui se superposent, de façon que la pluie s'écoule aisément sans filtrer à l'intérieur.

Au point de vue des dimensions, les cases varient selon les populations. Tandis qu'elles sont petites chez les Chillouks, elles atteignent jusqu'à 15 mètres de diamètre chez les Dinkas. Chez ceux-ci, où elles sont surmontées d'une longue flèche en bois, elles mesurent jusqu'à 10 mètres de hauteur. Partout, sauf chez les Chillouks, elles sont disséminées au milieu des cultures. Les cases chillouks, au contraire, sont groupées en villages et tellement rapprochées les unes des autres que, vues de loin, ces agglomérations ressemblent à des champignonnières.

Les femmes vivent toujours dans des habitations séparées de celles des hommes. Très fréquemment, l'époux dinka se construit une case qui se distingue à première vue de celles de ses épouses : elle est précédée de deux porches, de même forme que la demeure proprement dite, à laquelle ils sont accolés, mais de dimensions infiniment réduites, surtout le porche extérieur. Chez cette population, on rencontre une construction qui mérite d'être signalée par le soin qu'elle apporte son propriétaire à l'entretenir en bon état : c'est l'infirmerie des bestiaux malades, qui est élevée à côté de la case de l'homme et de celles de ses femmes.

§ Toutes les populations du Haut-Nil se livrent à l'agriculture, à l'élevage et à la chasse, et cependant, à ces divers points de vue, elles diffèrent quelque peu les unes des autres. Ainsi, tandis que les Chillouks et les Dinkas possèdent d'énormes troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, les Djours et les Béländas, qui semblent de simples fractions des Chillouks, sont essentiellement agriculteurs et n'élèvent que des volailles et quelques chèvres. Les plantes cultivées dans ces régions comprennent le sorgho, le petit mil, le maïs, le pois bambara, plusieurs espèces de haricots, l'arachide, le sésame, l'igname, le tabac. Les Foundjés, qui habitent entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, cultivent aussi le blé, mais le sorgho reste leur céréale préférée. Les grains ne sont pas conservés habituellement dans des greniers, comme dans les contrées plus méridionales, mais dans de grandes jarres en argile. Une fois broyés, ils servent à préparer des bouillies.

Les Chillouks font une grande consommation du lait que leur fournissent leurs nombreuses vaches. On a signalé chez eux une singulière coutume : tous les vases destinés aux produits de la traite doivent être lavés avec l'urine de ces animaux.

Malgré l'abondance du bétail chez les Dinkas (certains individus possèdent plus de 2 000 bêtes à cornes) et le goût qu'ils ont pour la viande, le bœuf n'est jamais abattu pour être mangé. Les bovidés sont tellement aimés de leurs propriétaires que ceux-ci les entourent de plus de soins que leurs femmes et leurs enfants. Toutefois, lorsqu'un de ces animaux vient à mourir, soit de maladie, soit par suite d'accident, on n'en laisse pas perdre la chair; ce sont les voisins qui s'en régalaient pendant que le propriétaire lui-même pleure sa bête. Pour se procurer des aliments carnés, le Dinka se livre à la chasse ou à la pêche. S'il abat un lièvre ou un chat sauvage, il allume du feu, rôtit son gibier et le dévore séance tenante. Il dédaigne l'iguane, le crocodile et différents petits animaux dont se régalaient ses voisins. Sa nourriture habituelle est la farine et le lait.

Les Djours et les Béländas, qui ne possèdent que la chèvre pour leur fournir du lait, complètent, au moyen de la pêche et de la chasse, les aliments qu'ils tirent de leurs champs. A une période de l'année, ils quittent leurs villages, emmenant avec eux femmes et enfants, et vont camper dans la forêt.

Les uns s'y livrent à l'extraction et au travail du fer, les autres à la chasse et à la pêche. Avec les hauts fourneaux en argile des forgerons, les armes, les engins de pêche, le poisson et les quartiers de viande suspendus aux branches, le campement offre l'aspect le plus pittoresque. Lorsque le moment des semailles est arrivé, chaque famille rejoint son village pour s'occuper de ses champs.

Les Foundjés, qui diffèrent des autres Nilotiques par leurs caractères physiques, ainsi que nous l'avons vu, s'en distinguent aussi quelque peu par leur genre de vie. Ils font bien de l'agriculture et de l'élevage, mais ils ne sont pas de remarquables pasteurs. Ils possèdent, il est vrai, un assez grand nombre de chèvres et de moutons; ils ont à peu près domestiqué un petit cochon; ils élèvent des zébus et connaissent le cheval, mais, cet animal se reproduisant assez mal entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, ils emploient le plus souvent le zébu comme monture. Les Foundjés sont surtout de grands chasseurs qui s'attaquent volontiers au gros gibier, tel que l'antilope, la gazelle, le gnou, le buffle, la girafe, l'éléphant et, également, au crocodile et à l'hippopotame. Toutes ces bêtes entrent dans leur alimentation, au même titre que leurs bœufs, leurs chèvres et leurs moutons. Ils ont un goût si prononcé pour la viande et sont tellement voraces que, suivant

les dres de certains voyageurs, ils se gavent de viande crue dès qu'ils se sont emparés d'un gros gibier, qu'ils en avalent les viscères et jusqu'au « contenu infect de l'estomac et des intestins ». Si affamés qu'ils soient et bien qu'ils se réunissent en bande pour chasser la grosse bête, ils ne sauraient absorber sur place la chair d'un éléphant, par exemple. Ils en emportent des quartiers dans leurs villages, et alors même que cette viande est à moitié corrompue, ils n'hésitent pas à la manger. On ne signale pas ces répugnantes coutumes chez les autres Nilotiques.

Dans les régions humides où vivent les populations dont nous nous occupons, les moustiques et d'autres insectes pullulent et constituent un voisinage fort désagréable, même pour des gens habitués dès l'enfance à leurs attaques. Afin de s'en préserver, les hommes qui se réunissent, le soir, au milieu du village, pour fumer leurs énormes pipes, allument des tas de bouse de vache desséchée : la fumée et l'odeur qui s'en dégagent font fuir les insectes sans paraître incommoder les fumeurs allongés sur des peaux ou des nattes. La nuit, beaucoup de gens couchent sur un lit de cendre de la même bouse qui a, paraît-il, la propriété d'écarter toute la vermine.

✱ Ce ne sont pas seulement les Djours qui travaillent les métaux d'une façon remarquable, bien qu'ils n'emploient à cet effet que des outils très primitifs; tous leurs voisins sont également d'habiles forgerons. Les bijoux en fer, en cuivre et en laiton mentionnés plus haut sont tous fabriqués dans le pays. Les Foundjés, qui surpassent les autres Nilotiques à ce point de vue, travaillent aussi les métaux précieux. Les armes offensives comprennent, chez toutes les populations de la contrée, la grande lance dont la douille est munie de nombreuses barbelures. Les Chillouks ne se servent ni de l'arc ni du javelot, qui, au contraire, sont d'un usage très répandu chez les autres Nègres du groupe. Les flèches sont toujours armées de pointes de fer qui, fréquemment, sont barbelées comme des pointes de lance. On rencontre, chez les Dinkas en particulier, une lance dont la pointe et la hampe sont forgées en une seule pièce : c'est une arme de parade. Des poignards à larges lames se trouvent partout. Les Foundjés paraissent être les seuls à faire usage du curieux couteau de jet signalé chez les populations plus méridionales, couteau à lame recourbée, parfois sinueuse, munie non seulement d'une pointe à l'extrémité, mais de deux autres à des niveaux différents, l'une sur un bord, l'autre sur le bord opposé. Nous avons déjà dit qu'il se retrouve, sur une bande assez étroite, à travers le continent et semble jalonner la route d'une migration qui, partie de l'Est, aurait gagné l'Afrique-Occidentale. D'autres observations viennent à l'appui de cette hypothèse.

Aux armes offensives qui précèdent, s'ajoutent des massues en bois, dont la plus originale consiste en un bâton long d'environ un mètre, effilé à une extrémité et terminé à l'autre bout soit par une boule, soit par un plateau circulaire légèrement excavé. Dans l'un et l'autre cas, la massue a l'aspect d'un clou gigantesque.

Comme les Nègres en général, les Nilotiques font usage d'armes défensives. Ce sont presque toujours des boucliers en peau, de forme elliptique plus ou moins allongée, mesurant jusqu'à 1 mètre dans leur grand axe. La peau est maintenue rigide par un bâton fixé à l'intérieur; ce bâton sert en même temps de poignée. Les Dinkas possèdent un autre bouclier en bois, beaucoup plus petit, effilé aux deux extrémités, qui sert à parer les coups de massue.

Chez les Foundjés, on trouve des armures matelassées en coton piqué, qui paraissent d'importation étrangère quoiqu'elles se fabriquent actuellement dans le pays. On les rencontre, en effet, dans le Baguirmi et dans d'autres contrées situées à l'ouest et au nord du Tchad. Les Foundjés portent, dans les combats, des sortes de cuirasses de cette nature et protègent leurs chevaux par le même moyen. Le coton pousse en abon-

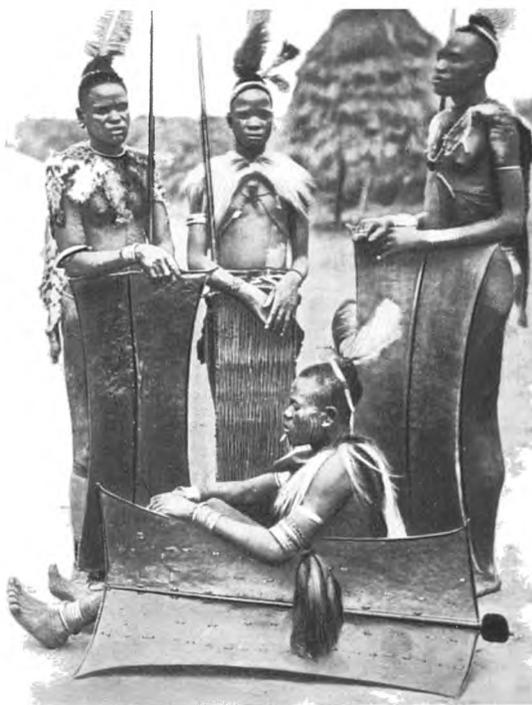
dance dans la région qu'ils habitent et ils savent le tisser et le teindre de vives couleurs. Les étoffes qu'ils fabriquent sont très appréciées des autres Nègres des pays du Haut-Nil.

L'industrie des Nilotiques ne se borne pas à la fabrication des bijoux et des armes offensives et défensives. Certains chefs utilisent les courges pour se faire des coiffures originales. Les forgerons font des harpons, des hameçons, des bêches, etc. Partout, les femmes, qui sont chargées des travaux agricoles, confectionnent de belles poteries, très régulières, bien qu'elles ignorent l'usage du tour. La céramique des Dinkas est généralement noire et porte un décor gravé dans la pâte. La poterie des Foundjés est moins remarquable; en revanche, leur vannerie et leur sparterie, souvent teintées de couleurs vives comme leurs étoffes, sont parfois fort belles. Ils fabriquent notamment de solides nattes qui, tendues sur un cadre en bois supporté par des pieds, leur servent de lits.

Il faudrait signaler encore les divers objets en bois (mortiers, plats, bancs), les cuillers en corne ou en coquille, les nasses, les nombreux instruments de musique (cloches en fer ou en bois, sifflets, flûtes en bois ou en roseau, tambours tronconiques, creusés dans des troncs d'arbres, avec peau de chèvre tendue sur une extrémité ou sur les deux, harpes, etc.), pour donner une idée de l'industrie variée des Nègres nilotiques.

Il est deux objets qu'on ne saurait passer sous silence : ce sont les pirogues et les flotteurs. Dans une contrée où les cours d'eau abondent, l'indigène devait fatalement s'ingénier à trouver le moyen de les traverser. Il a résolu le problème d'une façon très simple. Il avait sous la main une plante curieuse, qui croît également sur les bords marécageux du lac Tchad : elle porte les noms d'*ambatch*, *maréa*, *fogou* ou *tororo*, suivant la contrée. C'est une Papilionacée que les botanistes appellent *Herminiera elaphroxylon*. Le bois en est extrêmement léger et elle donne de longues tiges coniques remplies de moelle comme le sureau. Il suffit d'en couper un tronc volumineux ou de faire un fagot de branches pour avoir un flotteur, à l'aide duquel, en se mettant à califourchon et en se servant de ses mains en guise de rames, on peut aisément franchir une rivière. Étant donné la forme des tiges, qui vont en s'effilant de la base au sommet, on obtient une pirogue à l'avant élané en liant solidement plusieurs fagots les uns aux autres. On peut même perfectionner cette pirogue en en relevant l'avant et en lui confectionnant des bordages à l'aide d'autres paquets de tiges. Un homme peut, sans fatigue, porter plusieurs pirogues sur ses épaules.

Certaines populations ayant une habileté particulière pour telle ou telle industrie, il était naturel qu'il s'exerçât un commerce d'échanges entre elles. Dans les transactions, les fers de lance, les bêches, les graines, les étoffes (chez les Foundjés) servent de monnaie. Une coquille marine, la *Cypræa moneta*, désignée com-



GUERRIERS CHOULIS. — COLL. M. H. N.



FAMILLE CHOULI. — COLL. M. H. N.

munément sous le nom de cauris, est également affectée à cet usage, comme elle l'est dans une grande partie de l'Afrique noire. Sur les marchés de la région orientale, les Nègres trouvent même des produits européens, notamment des verroteries, dont ils sont grands amateurs. S'il s'agit d'un achat important, c'est le bétail qui tient lieu de monnaie. Naguère, il se faisait un important commerce d'esclaves dans toute la région du Haut-Nil.

✽ La polygamie est générale chez les Nilotiques. Le nombre de femmes que possède un mari est en rapport avec sa fortune, car la femme s'achète ici, comme dans la plupart des pays nègres; elle est payée en bétail. Toutefois, il est des épouses qui ne sont pas achetées : ce sont celles qui ont été capturées dans des tribus voisines, au cours des guerres fréquentes que les indigènes se livrent entre eux. Dans ce cas, elles occupent une situation inférieure, mais leurs enfants ont le même rang que les autres. La première épousée jouit d'une certaine autorité et préside à la préparation des mets, à l'approvisionnement en eau et en bois,

trouve aujourd'hui un inspecteur dans chaque village; des fonctionnaires d'un rang plus élevé contrôlent les inspecteurs. Les populations dont les représentants vivent disséminés au milieu des cultures ont conservé plus d'indépendance. En revanche, dans la région comprise entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, c'est-à-dire dans le pays des Foundjés, l'organisation sociale est devenue singulièrement compliquée. On y rencontre des chefs indigènes de tous les degrés et, à côté d'eux, une légion de fonctionnaires égyptiens qui imposent leurs décisions aux premiers. Il en résulte, pour les Foundjés, une situation tout à fait étrange. Un coupable peut être condamné à la décapitation et exécuté par le chef indigène, mais, si la sentence n'est pas appliquée tout de suite, le bey égyptien peut le déclarer innocent. Le contraire se produit avec assez de fréquence, de sorte que les malheureux sujets ne sont jamais sûrs de ne pas avoir la tête tranchée.

Au point de vue religieux, l'islamisme n'a guère fait de progrès chez les Nilotiques. Ceux mêmes qui semblent s'être convertis à la nouvelle religion ont conservé leurs idées fétichistes. Ils



UN PAYSAGE DU NIGER : la mission Citroën dans la brousse, à l'ouest du lac Tchad. — CL. MISSION CITROËN.

à l'entretien de l'habitation. Nous avons vu que les femmes sont chargées des travaux agricoles, de la fabrication de la poterie et des travaux ménagers en général; cependant leur condition n'est pas trop dure. Chez les Foundjés, l'homme aide même ses épouses dans la culture des champs. D'ailleurs, une femme maltraitée a toujours le droit de se séparer de son mari si elle peut prouver que les mauvais traitements dont elle se plaint sont réels. Quant à l'homme, il est libre de répudier une femme lorsqu'elle a cessé de lui plaire, à la seule condition de lui restituer ce qui lui appartient en propre.

En règle générale, le fils aîné hérite des femmes de son père, à l'exception de celle qui lui a donné le jour, et, s'il a des enfants de ces femmes, il les regarde comme ses frères. Chez les Dinkas du Bahr-el-Gazal, les fils cohabitent avec les femmes de leur père lorsque celui-ci n'est plus en âge de procréer, et les enfants qui naissent de ces unions sont considérés comme ceux du vieillard.

Les enfants sont choyés dans tous les pays nilotiques. Jeunes, ils sont entourés de soins. Tandis que les parents se contentent de cendres de bouse de vache ou de nattes pour dormir, les bambins sont couchés sur des peaux dans des sortes de berceaux en vannerie. Les vieillards sont également l'objet de beaucoup de prévenances et les jeunes ne leur manquent jamais de respect.

Parmi les populations du Haut-Nil, il en est, comme les Chilouks, les Djours, les Nouers, les Foundjés, qui possédaient naguère un gouvernement régulier, avec des chefs de différents grades. Chez les Dinkas, ces chefs n'avaient qu'une autorité purement nominale. D'après Casati, qui a passé dix années dans la région, les tribus dinkas auraient à leur tête des chefs jouissant de privilèges héréditaires, mais leur gouvernement serait tout patriarcal.

En étendant sa domination vers le Sud, l'Égypte a introduit ses fonctionnaires jusqu'au Bahr-el-Gazal. Chez les Cilillouks, on

croient à la métempsycose, ils ont confiance dans les idoles, et presque partout ils ont, pour les serpents, un respect qui n'est, au fond, qu'une sorte de culte.

## CHAPITRE X

### GROUPE SOUDANAIS

S'il est bien difficile d'assigner des limites précises à l'immense région africaine qui, sous le nom de Soudan, s'étend de la Sénégambie et de la Mauritanie aux territoires baignés par le Nil et ses affluents, il est à peu près impossible de classer systématiquement les populations qu'on y rencontre. Il ne semble pas douteux que le fond de la population n'ait été, primitivement, entièrement nègre. Les Noirs avaient même fondé, dans le Soudan, de puissants empires : empire Sonrhäi, empire de Sokoto ou Haoussa, empire de Mali ou Mandingue, etc. De bonne heure, ces empires entrèrent en lutte les uns contre les autres. Ainsi les Sonrhäis, dont la puissance s'étendait sur le Kaarta vers le x<sup>e</sup> siècle et qui avaient embrassé l'islamisme dès l'an 1009, furent soumis par les Mandingues, puis reconquirent leur indépendance et s'emparèrent de Tombouctou. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, un de leurs rois réunit à ses possessions le Mellé, le Borgou et le Kebbi. Mais, en 1591, le Maroc profita des dissensions intestines qui s'étaient produites chez les Sonrhäis pour détruire leur empire.

Dans tout le Soudan, où la végétation est parfois luxuriante, des événements analogues ont abouti à des mélanges de races. Nulle part, peut-être, ces mélanges n'ont été plus compliqués qu'à l'est du lac Tchad. Dans cette région, les Arabes et une foule de popu-



FAÇADE DÉCORÉE D'UNE MAISON DE KANO (Soudan central). — CL. WIDE WORLD.

lations déjà métissées sont venus se mêler aux populations nègres autochtones. A l'heure actuelle, il est peu de groupes qui aient échappé au croisement dans le Soudan oriental, à part les Nilotiques que nous avons déjà décrits et qui, eux-mêmes, n'ont pas toujours conservé leur pureté ethnique. Quand on remonte vers le Nord ou qu'on se dirige vers l'Est, les influences éthiopienne, égyptienne et arabe se font de plus en plus sentir.

Nous n'essaierons pas de débrouiller ce chaos ethnique. Nous prendrons simplement, à titre d'exemples, quelques populations dans l'Est, autour du lac Tchad et dans l'Ouest.

### I. SOUDANAIS ORIENTAUX. —

Toute la région orientale du Soudan a été occupée autrefois par des populations franchement nègres, mais, de bonne heure, des éléments étrangers s'y infiltrèrent. Dans le Kordofan, ce furent les Égyptiens, les Éthiopiens et enfin les Arabes qui y exercèrent leur action. Cette contrée, qui ne se prête guère qu'à la vie pastorale, sauf sur les bords du Nil, a connu cependant une période relativement prospère, à l'époque encore récente où elle faisait avec l'Égypte un important commerce d'or, d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruche, de bestiaux et d'esclaves. Cette prospérité cessa lorsque, en 1883-1884, Mohammed Ahmed (le Mahdi) s'empara du Kordofan et du Darfour. En 1900, ces contrées furent reconquises par les armées anglo-égyptiennes.

Les Toundjers ou Toundjours avaient fondé un vaste royaume qui englobait le Darfour, l'Ouadaï et la Baguirmi. Les Toundjers étaient des Arabes, en partie nomades et pasteurs, en partie agriculteurs et sédentaires, qui se sont infiltrés parmi les populations noires et ont laissé de nombreux descendants dans leur ancien royaume. Battus par les Fofirs ou Foraouis, les Toundjers virent s'écrouler leur royaume, et leurs vainqueurs établirent leur domination principalement sur le Darfour. Les nouveaux venus étaient déjà métissés, mais à leur suite de nombreux Arabes pénétrèrent dans le pays.

D'autres Arabes, originaires du Fezzan, les Ouled-Sliman, arrivèrent à leur tour, et atteignirent le Kanem vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils prirent des femmes dans la population sédentaire, mais ces croisements ont été trop restreints pour masquer les caractéristiques de la race. Ce sont des hommes d'une taille de 1<sup>m</sup>,71 en moyenne, très dolichocéphales, à cheveux fins et longs, à peau claire, à nez mince et busqué. Demi-nomades, ils campent dans des huttes faites de simples nattes supportées par quelques perches. Ils changent souvent de place, toujours à la recherche de pâturages pour leurs grands troupeaux de chameaux.

Des Toubous, originaires du Tibesti, se sont répandus dans tout le Sahara méridional et ont gagné le Borkou, l'Ouadaï, le Kanem; partout ils se sont mélangés aux indigènes. Les uns ont adopté les mœurs sédentaires des populations au milieu desquelles ils se sont installés et se livrent à l'agriculture; les autres, plus nombreux, sont restés nomades et tirent leurs principales ressources de leurs troupeaux de chameaux. Ces Toubous ou Tédàs ont la peau très noire et les cheveux crépus; ce ne sont pas cependant des Nègres purs, car leurs narines sont moins épatées et leurs lèvres plus minces que celles des Noirs qui les entourent.

A tous ces éléments, il faudrait encore ajouter des Foulbés, qu'on rencontre jusque dans la partie occidentale du Darfour, et des Kanouris qui, partis du Bornou, se sont infiltrés parmi les tribus de l'Ouadaï, du Darfour et même du Kordofan, où ils se livrent à la culture du coton et de l'indigotier. Ce sont ces Kanouris qui, avec les Baguirmiens, ont le monopole de la teinturerie d'indigo dans tout le Soudan oriental. Il est donc assez difficile de se rendre compte des caractères des populations autochtones du Soudan oriental, d'autant plus que, sous l'influence des envahisseurs, auxquels elles ont fait bien des emprunts et qui ont introduit l'islamisme chez beaucoup d'entre elles, leurs mœurs et leur genre de vie se sont modifiés généralement d'une façon notable. Nous allons essayer néanmoins de donner un rapide aperçu des caractères de celles de ces populations qui se rattachent encore foncièrement à l'élément nigritique.



FEMME TOUBOU PHOTOGRAPHIÉE A N'GUIGMI  
par la Mission Citroën.



FEMME DE L'OUADAÏ.  
COLL. M. H. N.

✳ Quelques groupes paraissent avoir conservé les caractères des vieux indigènes et peuvent, par suite, donner une idée du type des habitants du Soudan oriental avant les invasions dont nous venons de dire quelques mots. Ce type n'était d'ailleurs pas homogène dans tout le territoire. Malgré l'insuffisance des documents que nous possédons à l'heure actuelle, il apparaît déjà que les Bouakaras, les Sarrouos, les Barmas, qui forment le fond de la population noire du Baguirmi, et les Babalias, aujourd'hui dispersés dans ce pays par les incursions ouadaïennes, sont des hommes de grande taille, comme les Saras, leurs voisins. Les Mabas de l'Ouadaï, au contraire, qui comptent parmi les premiers indigènes convertis à l'islamisme et qui, jusqu'à l'époque toute récente où la France a pris possession de cette contrée, formaient une caste noble dans laquelle les membres de la famille royale prenaient leurs épouses, ne mesurent que 1<sup>m</sup>,67 en moyenne. Les Foriens tiendraient le milieu par leur taille (1<sup>m</sup>,70 en moyenne) entre les Baguirmiens nègres et les Mabas.

Toutes les populations regardées comme autochtones sont d'un teint extrêmement foncé et ont les cheveux très crépus. Fraction des Mabas, les Kodois, qui vivent dans les montagnes de Ouara, possèdent des dents rougeâtres, ce qui leur a valu, de la part des Arabes, l'appellation de Bou-Senoun (les pères de la dent), mais les voyageurs attribuent cette coloration à la qualité des eaux qu'ils consomment.

A côté de ces tribus franchement nègres, on rencontre, dans toute la région de l'est du lac Tchad, de nombreux métis chez lesquels prédomine le sang noir. Tels sont, par exemple, les Zaghauas, qui comptent environ 4 000 représentants dans l'Ouadaï, et forment un groupe beaucoup plus important dans le Darfour.

D'une façon générale, les Soudanais orientaux sont de beaux hommes, solidement bâtis, qui donnent l'impression d'être doués d'une grande force musculaire. Le métissage affine leurs traits et, dans la population féminine, on rencontre de nombreux sujets qui méritent leur réputation de beauté.

✳ Le vêtement n'est plus aussi sommaire que dans les groupes noirs que nous avons jusqu'ici passés en revue. L'homme porte le *boubou*, sorte de grande chemise ou de tunique qui descend jusqu'au bas de la jambe. La femme s'enveloppe dans une pièce d'étoffe noire qui s'enroule sous les aisselles, en laissant à nu les épaules et les bras, et tombe jusqu'à la cheville. Les femmes riches se jettent sur les épaules une espèce de châle.

Le tatouage et les bijoux sont infiniment plus sobres que chez leurs voisins du Sud. Les Mabas de l'Ouadaï se contentent d'un petit tatouage en relief de la grosseur d'un noyau de cerise, en avant de l'oreille. Les femmes du Baguirmi s'introduisent une petite perle de corail dans l'aile gauche du nez. Elles tressent leurs cheveux en petites nattes qu'elles laissent retomber autour de leur tête. D'autres Soudanaises se font, avec leurs cheveux, une



FEMMES OUANDARAS, DU BORNOU. — CL. RAP.

sorte de panache au sommet du crâne. On rencontre, il est vrai, un certain nombre de Nègres des deux sexes, notamment dans le Baguirmi et le Bornou, parés d'une profusion de tatouages ou de ces affreux bijoux que nous avons signalés chez les indigènes du Congo, de l'Oubangui et du Chari, mais ce ne sont pas des autochtones. Il se faisait jadis un grand commerce d'esclaves dans le Soudan et principalement dans le Baguirmi. On y amenait des Bandas, des Mandjias, des Saras, aussi bien que des indigènes de l'Ouadaï et du Darfour.

✱ Les habitations sont le plus souvent des cases rondes en roseaux tressés, soutenues par des pieux solidement fichés en terre. Toutefois, dans le Baguirmi, ce genre d'habitation n'est guère en usage que dans la saison des pluies, lorsque l'eau détrempe les parois en argile des demeures ordinaires et, dans le Tibesti, la case est souvent remplacée par la tente. Les sultans d'origine étrangère qui se partageaient la région avaient des habitations plus confortables. Certains même possédaient de vrais palais à deux étages, construits en brique.

✱ Les Nègres du Soudan oriental sont des hommes vaillants et d'humeur belliqueuse, comme à peu près tous leurs congénères. Les attaques incessantes auxquelles ils ont été en butte n'ont fait que développer leurs qualités guerrières. Toutefois, ils se livrent à l'agriculture et à l'élevage et ne délaissent pas l'industrie. Ils ne tirent de la chasse qu'une très faible partie de leurs ressources alimentaires. La base de leur nourriture consiste dans la farine de sarrasin; ils y joignent des fèves, du riz, des graines de sésame, qui leur fournissent aussi de l'huile. Ils cultivent également des pastèques, des oignons, quelques légumes et, dans certaines contrées, le blé. Avec la chair et le lait de leurs animaux domestiques, leur alimentation est assurée.

L'industrie du bois et du métal est moins développée que chez beaucoup d'autres Nègres. Ils comptent bien des forgerons parmi eux, mais ces ouvriers n'extraient pas eux-mêmes le fer du minerai. Ils achètent ce métal aux indigènes des pays voisins et se contentent de le travailler. En revanche, le tissage est très florissant dans le Soudan oriental. Les bandes de cotonnade que fabriquent les tisserands servent de monnaie courante. S'il s'agit cependant d'opérations commerciales importantes, cette monnaie est remplacée par le bétail. Naguère, les esclaves constituaient également un article d'échange très apprécié. Nous avons dit que la teinture des étoffes est presque entièrement entre les mains des Kanouris.

✱ La polygamie existe dans tout le Soudan oriental, dont les habitants ont pour la plupart embrassé l'islamisme. Les tribus restées fétichistes ont naturellement conservé une coutume si chère aux populations noires en général. La femme n'est pas maltraitée et il était très rare qu'elle fût vendue comme esclave. Les acheteurs n'auraient cependant pas manqué, étant donné la réputation dont jouissent beaucoup d'entre elles, particulièrement celles du Baguirmi. Comme la plupart des Nègresses, les Soudanaises ne brillent pas par la vertu; mais si elles donnent, par leur conduite, trop de motifs de plaintes à leur époux, celui-ci se contente habituellement de les renvoyer. Le divorce n'exigeant aucune formalité, les séparations sont extrêmement fréquentes.

La société comprenait — et comprend encore en certaines contrées — des hommes libres et des esclaves. Ceux-ci faisaient, comme nous l'avons dit, l'objet d'un commerce intense et, néanmoins, ils n'étaient pas traités comme des bêtes de somme. Ils servaient dans les armées et pouvaient même conquérir des grades élevés. Certaines tribus, qui ont conservé une indépendance relative, ont, à leur tête, des chefs indigènes dont l'autorité est illimitée. La plupart obéissent aux chefs étrangers qui ont établi leur domination sur presque toute la contrée. Ces chefs musulmans exercent un pouvoir absolu et sont entourés d'une foule de fonctionnaires de tous rangs. Naguère, avant la prise de possession par la France du Baguirmi, de l'Ouadaï, d'une partie du Darfour et d'autres contrées voisines, ces souverains possédaient des armées permanentes composées d'infanterie et de cavalerie. La cavalerie du Darfour comprenait plus de 10 000 hommes, et celle de l'Ouadaï plus de 8 000. Une partie des cavaliers ouadaïens portait la cotte de mailles; la plupart d'entre eux, de même que ceux du Baguirmi, faisaient usage d'une sorte d'épaisse cuirasse en coton soigneusement piquée, et protégeaient leurs chevaux au moyen de couvertures faites de la même façon. Ces armures n'ont pas entièrement disparu.

L'arme habituelle des soldats était la lance et souvent l'arc et les flèches à pointes métalliques. Aujourd'hui, presque tous les soldats portent un poignard au bras gauche; très peu sont armés d'épée, en raison du prix de cette arme qui ne se fabrique pas dans la contrée. Le fusil, autrefois rare, est devenu d'un emploi commun.

Lorsque les expéditions françaises sont arrivées dans la région du Tchad, elles se sont trouvées aux prises avec les armées de Rabah et ont pu se rendre compte qu'il ne s'agissait pas de forces négligeables. Rabah, né au Soudan, avait été d'abord esclave et devint plus tard lieutenant d'un aventurier, Zobéir, qui avait établi sa domination sur toute la région du Bahr-el-Ghazal. Lorsque son chef se soumit à l'Égypte, Rabah se rendit indépendant, occupa plusieurs districts du Darfour, puis s'avança dans le Baguirmi, le Bornou et sur les bords du Tchad. Ce ne fut qu'après des combats acharnés que nos petites colonnes vinrent à bout de sa résistance.

Les populations noires du Soudan oriental, malgré les invasions des populations arabes ou arabisées, qui les surpassent en nombre à l'heure actuelle, jouent encore un rôle fort important. Intelligentes pour la plupart, il est vraisemblable qu'elles comprendront rapidement les avantages qu'elles pourront retirer de leur contact intime avec les Européens. Mais, pour que ceux-ci puissent les administrer efficacement, il importe que nous apprenions à les connaître, et il reste beaucoup à faire pour compléter les documents sommaires que nous possédons à leur sujet.

II. SOUDANAIS CENTRAUX. — Parmi les Nègres du Soudan central, nous rangeons toutes les populations noires qui s'échelonnent depuis le Tchad inclusivement jusqu'à la rive droite du Niger, et même les Kanembous qui, tout en occupant la rive orientale du lac, ne sauraient être séparés des Boudoumas. Avant l'assèchement d'une partie de ce grand lac, ils vivaient, en effet, dans des groupes d'îles, comme les Boudoumas actuels, dont ils ont conservé un bon nombre d'usages. Dans ce paragraphe, nous allons passer en revue les principales populations nègres du Kanem et du Tchad, de la colonie française du Niger, du Bornou, de l'Adamaoua et de la Nigeria anglaise.

Cette vaste contrée, où l'on rencontre jusqu'à des individus originaires du Fezzan, nourrit des populations numériquement considérables, dont il est encore impossible de donner une statistique un peu précise. On évalue la population de la Nigeria anglaise à 22 millions et celle de l'Adamaoua à 4 ou 5 millions. Les Haoussas, répandus sur une superficie de plus de 100 000 kilomètres carrés, doivent atteindre un chiffre d'environ 5 millions d'individus, dont 372 000 vivent sur le territoire français du Niger;



FEMME DU SUD DU LAC TCHAD,  
originaire du Fezzan.

les premiers, se placent les Arabes, qui ont parfois supplanté presque totalement les indigènes dans les régions septentrionales et se sont infiltrés en maintes contrées, où ils ont importé l'islamisme et modifié plus ou moins les anciennes mœurs. Les Nègroïdes, ou plutôt les métis de Blancs et de Noirs, tels que les Toubous, ou bien des Éthiopiens aujourd'hui fortement nigritisés, comme les Peuls ou Foulbés, ont joué un rôle dans le métissage, surtout les Peuls qui, de nos jours, se sont avancés jusque dans l'Adamaoua, où on en compte environ 100 000. Sur le Niger, leur nombre est évalué à 76 000 et on en rencontre 42 000 au Dahomey et 7 400 dans la Guinée française. Mais c'est dans le Soudan français, dans la Haute-Volta et au Sénégal, qu'ils sont particulièrement nombreux (425 000 au Soudan, 234 000 dans la Haute-Volta et 191 000 au Sénégal). Nous laissons de côté, pour le moment, ces éléments adventifs, que nous décrirons après en avoir terminé avec les Nègres proprement dits. Nous ne les mentionnons ici que pour montrer combien il est difficile à l'heure actuelle de débrouiller le chaos ethnique formé par l'amalgame et le croisement de races aussi diverses.

### a) Tchadiens et Kanembous.

Les îles du Tchad sont habitées par deux populations : les Boudoumas et les Kouris, qui ne diffèrent guère que par le nom. Isolés des Nègres des régions voisines par les eaux du lac et les marais, ils ont conservé leur type physique et leurs mœurs spéciales. Ce sont des hommes de taille élevée (1<sup>m</sup>,75 en moyenne), avec des membres inférieurs très allongés par rapport au tronc, comme il est de règle chez les habitants des contrées lacustres et marécageuses. Ils ont également les membres supérieurs longs, la peau noire, les cheveux crépus des Nègres en général. Leur crâne est étroit, haut et très développé d'avant en arrière. Leur face est prognathe, sans exagération. Des tatouages, composés de longues lignes verticales, s'observent sur leur visage, leur tronc et leurs membres. Il semble que certaines lignes, disposées de la même manière au niveau des tempes et des pommettes, constituent un tatouage de race ; d'autres sont pratiquées dans un but purement thérapeutique et sont difficiles à séparer des cicatrices esthétiques. Enfin, la circoncision est pratiquée chez tous les individus.

Le costume comprend un pantalon et une longue tunique faite de bandes de coton, tissées par ces indigènes, bandes teintées en bleu sombre et cousues ensemble ; elles servent aussi de monnaie d'échanges.

Les habitations consistent en vastes huttes coniques, très surbaissées, très larges à la base, dont les parois, faites de roseaux, se continuent avec le toit sans ligne de démarcation. Elles ont, en somme, l'aspect de grosses cloches posées sur la terre.

Les Boudoumas et les Kouris sont de grands éleveurs, qui possèdent d'immenses troupeaux de bœufs et de chèvres. Naguère, ils étaient constamment en guerre les

leur nombre est infiniment plus élevé dans la Nigéria anglaise.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer sur une aussi grande étendue un type ethnique unique. Ici, comme ailleurs, des croisements multiples se sont opérés et s'opèrent encore chaque jour. Le fond de la population est, incontestablement, franchement nigritique, tout en comprenant des races diverses. Mais sur ce fond primitif se sont greffés de nombreux éléments étrangers, blancs ou simplement négroïdes. Parmi

uns contre les autres, dans le seul but de se ravir mutuellement du bétail.

En raison de l'absence totale d'arbres dans leurs îles, les habitants du Tchad n'ont pas la possibilité de se construire de véritables embarcations ; mais ils ont à profusion cette plante que nous avons signalée dans certaines régions nilotiques et qui est vulgairement désignée sous le nom d'ambatch (V. p. 139). Avec ses longues tiges, liées en paquets qu'ils réunissent, ils confectionnent des pirogues qui peuvent porter d'assez lourdes charges. S'il n'a rien à transporter, l'insulaire se contente d'un énorme fagot pour traverser les chenaux. Lorsqu'il parvient à la rive, il le met à l'eau et, vêtu d'un simple pagne, il se met à cheval sur son flotteur. En se servant de ses mains et de ses pieds en guise de rames, il avance avec une rapidité incroyable.

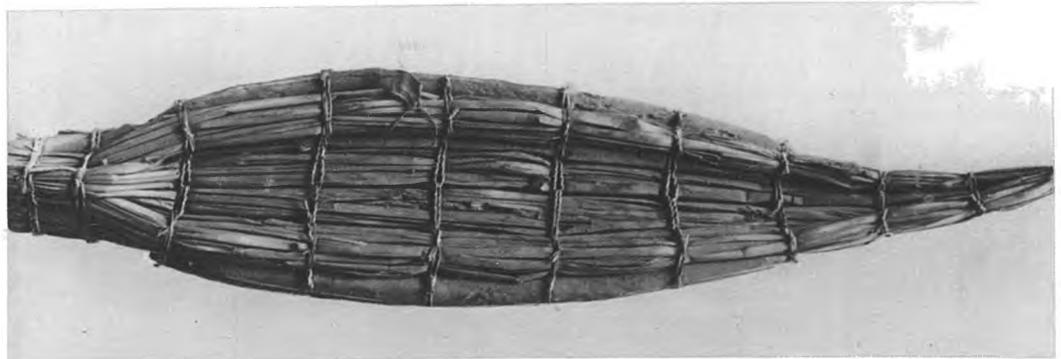


FEMME BÉRIBÉRI TATOUÉE, DE GOURSÉLIK (ouest du lac Tchad).  
COLL. M. H. N.

Les Kanembous, dont les Boulalas de la lagune de Fitri ne sont qu'une fraction, paraissent être les plus vieux habitants du Kanem. Mais, dans tout le nord du pays, de nombreux Arabes, du groupe des Oulad-Sliman, et un nombre important de Toubous se sont infiltrés parmi eux. Quoiqu'ils ne soient arrivés que dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, ces envahisseurs ont exercé leur influence sur une partie de la population, dont le type s'est modifié dans une certaine mesure. En outre, à maintes reprises, les Ouadaïens et les Bornouans ont envahi le Kanem et ont infusé de leur sang chez les indigènes.

Malgré tout, on observe encore beaucoup d'individus qui ont conservé le type ancestral ; ils ressemblent singulièrement aux Boudoumas et aux Kouris. Les seules différences que l'on constate consistent dans une réduction de la taille, qui tombe à 1<sup>m</sup>,68 en moyenne chez les hommes, et dans une largeur un peu moindre du nez. Les membres supérieurs et inférieurs présentent la même élévation par rapport au tronc ; le crâne offre exactement les mêmes caractères ; la couleur de la peau et la nature des cheveux sont identiques. Nous ajouterons que les femmes portent les cheveux longs et les enduisent de graisse et de suie, comme celles des îles du Tchad, et que le costume des deux sexes se ressemble dans les deux populations.

Le pays des Kanembous comprend une série de collines séparées par de profondes dépressions, couvertes en partie par des efflorescences salines. Jadis, il était envahi par les eaux sur une grande étendue et les hauteurs actuelles constituaient autant d'îles. Dans les basses vallées, autrefois submergées, des limons s'étaient déposés qui en ont rendu le sol très fertile ; aussi les habitants les cultivent-ils avec soin et y récoltent-ils de grandes quantités de mil, de maïs, de dattes, ce qui ne les empêche pas de se consacrer à l'élevage. Indépendamment des bœufs et des chèvres, ils élèvent



CANOT D'AMBATCH EMPLOYÉ SUR LE LAC TCHAD. — COLL. M. H. N.



DANSEUSE KANEMBOU DE N'GUIGMI. — CL. MISSION CITROEN.

beaucoup de chevaux et quelques chameaux. Les chevaux sont réservés aux chefs et aux personnages; les chameaux servent aux transports, conjointement aux bœufs, qui sont également utilisés comme montures.

Grâce à l'agriculture et à l'élevage, les Kanembous jouissent d'une certaine aisance. Ils sont sédentaires et habitent des cases rondes, plus surbaissées que celles des Boudoumas et construites de la même façon. Toutes celles d'une même famille sont entourées d'une enceinte de branchages ou de paille tressée.

Ce peuple a embrassé l'islamisme et pratique la circoncision.

### b) Kanoris.

Les Kanoris forment un groupe dont il est encore impossible d'évaluer approximativement l'importance numérique. Ils constituent le fond de la population du Bornou (les Ouandaras paraissent se rattacher à ce groupe). Parmi les 3 500 000 Nègres environ qui vivent actuellement dans l'Adamaoua, ce sont eux qui occupent le premier rang. On en retrouve un nombre notable dans l'est du Territoire français du Niger et dans la Nigéria anglaise. Mais, à l'heure actuelle, ils sont partout mêlés à d'autres races, parmi lesquelles les Peuls ou Foulbés, les Arabes, les Haoussas, voire à des Égyptiens qui, dans l'Adamaoua, détiennent le monopole du haut commerce. Rien d'étonnant, par suite, à ce que de multiples croisements se soient opérés, même dans le Bornou, où, cependant, on peut encore retrouver le type primitif plus aisément peut-être qu'ailleurs. Il semble que les Makaris, les Kéribinas et les Mangas, qui ne sont que de petites fractions des Kanoris, aient échappé presque totalement aux influences étrangères.

Les véritables Kanoris sont des hommes d'une taille au-dessus de la moyenne, massifs, vigoureux, fortement charpentés. Leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus. Ils ont le crâne long et étroit, le visage irrégulier, avec fort prognathisme, nez large et écrasé, lèvres volumineuses et menton fuyant.

Dans une population aussi mélangée, on ne saurait s'attendre à trouver la moindre uniformité ethnographique. Il

existe, en certains points, des villes d'une importance relative, telles que Yola, la capitale de l'Adamaoua, qui compte plus de 10 000 habitants. A Kouka, l'ancienne capitale du Bornou, la population atteignait, lors du voyage de Barth, le chiffre de 100 000 environ; elle a été à peu près anéantie par les bandes de Rabah. Il existe de grands édifices dans les principales villes, mais ils ont été construits par les envahisseurs. Les habitations des Kanoris sont en réalité des huttes en terre recouvertes d'un toit conique en paille.

La population des villes porte le costume des Arabes. Dans les campagnes, le vêtement se réduit, soit à un simple pagne, soit à un tablier de cuir. Chez quelques tribus, la femme mariée va complètement nue. En revanche, les objets de parure ne font pas défaut au beau sexe. Ils consistent en anneaux de laiton aux bras et aux jambes, en labrets dans la lèvre inférieure et en bijoux dans les ailes du nez. Le bijou nasal, pour les femmes du Bornou, consiste en une perle rouge. Un ornement en argent est fixé dans leur chevelure, en arrière de la tête.

Quelques tribus vivent presque exclusivement de la chasse, qu'elles pratiquent au moyen de l'arc. Mais généralement les Kanoris se livrent à l'élevage et à l'agriculture. Dans les régions fertiles, ils cultivent le maïs, le mil, l'orge, le coton, l'indigo; partout, ils élèvent une grande quantité de chèvres et de moutons, des bœufs et des chameaux. Le lait entre pour une bonne part dans leur alimentation. Au Bornou, on prépare même du beurre, mais souvent, pour le rendre plus savoureux à leur avis, les indigènes le malaxent avec de l'urine.

✻ L'industrie est assez développée et acquiert de plus en plus d'importance. Les forgerons fabriquent les instruments aratoires, les haches, les armes (sabres, lances, pointes de flèche) et les bijoux des femmes. Les tisserands font des bandes d'étoffes que teignent les teinturiers et qui sont très recherchées dans les pays voisins. Elles servent même de monnaie, concurremment avec le sel et les cauris. En pays kanori, il existe un commerce assez important, mais il est surtout aux mains des Haoussas, des Arabes et même des Égyptiens, comme l'a observé Maistre dans l'Adamaoua. Parmi les objets usuels dont se servent les Kanoris, nous citerons ceux qu'ils tirent des Calebasses. Les petites sont transformées en coupes; de plus grandes servent de récipients pour le lait, et une énorme courge qui croît au Bornou, une fois munie d'une vaste ouverture au sommet et assujettie en bas sur une traverse en bois, est employée, en guise de bateau, pour traverser les rivières.

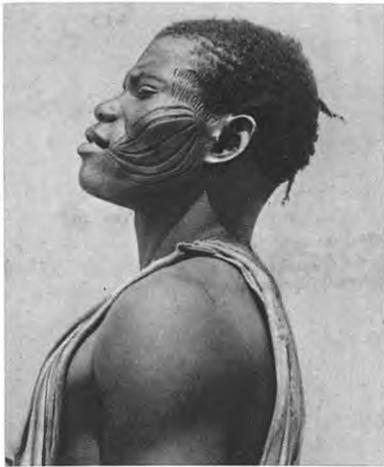
Les Kanoris sont polygames. Presque tous musulmans, ils n'ont que quatre femmes légitimes, mais ils peuvent avoir des concubines, qui sont des jeunes filles achetées. Souvent, ces jeunes filles acquièrent une grande influence dans la famille, surtout si elles mettent au monde des enfants. Certains chefs ont de véritables harems gardés par des eunuques.

Le commerce des esclaves se pratiquait sur une très vaste échelle, et il est vraisemblable qu'il se continue encore en plus d'un point. Il y avait des villages entiers d'esclaves et de grands marchés toujours bien achalandés.

Chez cette population, existe une véritable hiérarchie. Les hommes libres possèdent des chefs à divers degrés. A leur tête est placé un chef suprême qu'on qualifie de sultan dans l'Adamaoua, et de cheik ou roi au Bornou. Ce chef suprême, à peu près omnipotent, a parfois plusieurs résidences, mais sa résidence officielle est toujours dans la capitale où se trouve son principal palais. Il est à noter que les chefs, secondaires ou supérieurs, appartiennent, dans beaucoup de cas, à une autre race qu'à la race kanori.

A côté des musulmans, qui généralement ne sont pas de fervents croyants, on rencontre un nombre appréciable d'idolâtres qui, dit-on, ne se livrent à aucune des pratiques fétichistes en usage chez tant de populations noires. Leur culte serait purement naturiste et, pour invoquer leurs divinités, ils se réuniraient dans des bois sacrés.

FEMMES KANORIS DE BILMA (territoire du Niger).  
COLL. M. H. N.



HAOUSSA TATOUÉ DU CERCLE DE ZINDER.

### c) Haoussas.

Les Haoussas qui, avonous dit, sont au nombre de 5 millions environ, répandus sur une superficie de plus de 100 000 kilomètres carrés, occupaient une partie des territoires dont s'empara un conquérant peul au début du XIX<sup>e</sup> siècle et qui formèrent l'empire de Sokoto. Cet empire se disloqua dans la suite, mais les Peuls y restèrent en grand nombre. Des Arabes étaient déjà arrivés antérieurement dans le pays et y avaient introduit l'islamisme. Des croisements multiples s'opèrent entre Haoussas et envahisseurs, croisements auxquels prirent part des Nègres venus des contrées voisines. De leur côté, les Haoussas essaimèrent en différentes directions, notamment dans l'Adamaoua, où certains d'entre eux ont des postes importants; beaucoup s'y livrent au commerce. Dans le Territoire français du Niger, où ils sont au nombre de 372 000, ils ont pour voisins immédiats, dans le Nord, les Touareg et les Toubous, qui, sans avoir exercé sur eux la même action que les Peuls ou Foulbés, n'ont pas été sans leur infuser un peu de luer sang.

Dans ces conditions, on comprend la diversité de caractères que présentent les Haoussas et la difficulté qu'on éprouve à en retrouver le véritable type. Il semble néanmoins que ce type ne soit pas très différent de celui des Kanoris du Bornou. La majorité de la population offre des traits plutôt négroïdes que véritablement nègres. Les hommes mesurent 1<sup>m</sup>,68 en moyenne et leur crâne est modérément allongé. Leur face est moins prognathe, leur nez moins écrasé, le menton moins fuyant que chez la plupart des Nègres du Soudan. Leurs cheveux, tout en étant crépus, atteignent cependant une certaine longueur.

Le costume des Haoussas varie suivant la contrée où ils vivent et surtout suivant leur condition sociale. Quelques-uns se contentent d'un simple pagne ou d'un tablier de cuir, mais la plupart portent une culotte et une ample chemise foncées. Leur coiffure consiste en un bonnet de coton blanc ou en un chapeau de paille à larges bords. Ils font usage de sandales et ne se séparent guère du sac en cuir rouge qu'ils suspendent à leur cou.

Les riches ont un goût prononcé pour une sorte de châle épais, rayé de diverses couleurs. Le *lamido* ou gouverneur de Belli (Adamaoua), rencontré par Maistre, portait un burnous en belle étoffe et de grandes bottes en maroquin de plusieurs teintes. Il convient de noter que les Haoussas achètent habituellement aux Arabes leurs sandales, leurs bottes et leurs sacs en cuir.

Le tatouage, sans être général, se rencontre assez fréquemment. Il consiste en petites incisions sur le front, les tempes et les joues. Les femmes nattent leurs cheveux et se contentent presque toujours, comme bijoux, de colliers en perles de verre.

✽ L'habitation haoussa est une case ronde en terre battue, recouverte d'un toit conique en paille. Ces cases sont groupées en villages souvent entourés, surtout dans l'Adamaoua, d'une enceinte de 3 mètres de hauteur, également en terre battue, garnie de créneaux pour permettre le tir des archers. Cette enceinte est elle-même entourée d'un profond fossé.

En pays haoussa proprement dit (dans la Nigéria anglaise), il existe de grandes villes, avec d'importants édifices qui ont été construits par les envahisseurs. Kano, par exemple,

compte 100 000 habitants et possède une triple enceinte. C'est le plus grand entrepôt de commerce du Soudan central. L'industrie est en partie entre les mains des Haoussas, qui tissent des étoffes très appréciées et les teignent, qui font de jolies vanneries et se montrent habiles forgerons. Dans ce riche pays, l'agriculture n'est pas délaissée, mais ce qui semble avoir le plus d'attrait pour cette race, c'est le commerce. Dans un périmètre très étendu, on est certain de rencontrer des trafiquants haoussas. Leur langue est la plus répandue de l'Afrique centrale; c'est une langue commerciale parlée par beaucoup d'autres Nègres. Les linguistes lui trouvent des analogies avec les langues chamitiques.



FÉTICHEUR HAZÉNA DU CERCLE DE ZINDER. CL. MISSION CITROEN.

✽ La polygamie est la règle dans cette population, mais, à part les personnages, il est rare qu'un individu ait plus de deux femmes. Bien que placés actuellement sous la dépendance de la France et de l'Angleterre, les Haoussas ont conservé leur organisation sociale d'autrefois. Leurs chefs sont pour la plupart de race étrangère (Arabes et surtout Foulbés), mais il existait, dans l'Adamaoua, un gouverneur qui était un pur Haoussa. Ses palais (il avait deux résidences) étaient cependant de vastes cases en terre battue, et, pour donner à Maistre une idée de sa puissance, il défila devant lui à la tête de quelques cavaliers, précédé de cinq ou six musiciens et d'un héraut d'armes qui soufflait dans une trompette en fer et en cuivre de plus de 2 mètres de longueur. Les Haoussas sont d'ailleurs assez bons soldats et les compagnies anglaises en prennent volontiers à leur service.

Bien que la grande majorité soit convertie à l'islamisme (elle l'a été de force par les conquérants), on retrouve, dans la masse de la population, beaucoup de croyances ancestrales. Des groupes sont même restés foncièrement attachés à leurs pratiques fétichistes.



MUSICIENS HAOUSSAS DU SULTAN DE MATADI (cercle de Zinder). — CL. MISSION CITROEN

**III. SOUDANAIS OCCIDENTAUX.** — Administrativement, le Soudan occidental ou Soudan français comprend le Moyen-Niger et le Haut-Sénégal-Niger. Sa population s'élève, au total, à 2 474 000 indigènes, appartenant à huit races différentes, si l'on tient compte des trois groupes peul, targui et maure, qui se distinguent des Nègres et que nous étudierons plus loin.

Les cinq races noires représentées dans le Soudan occidental sont les suivantes :

Mandingues (y compris Sarakolés et Dioulas). 871 000 individus		
Sénoufos. . . . . 128 000	—	} 1 263 000 individus.
Habbés. . . . . 120 000	—	
Sonraïs. . . . . 104 000	—	
Toucouleurs. 40 000	—	

Les divisions administratives ne correspondent que vaguement à des régions géographiques bien délimitées et nullement à des circonscriptions ethnographiques. Les races ci-dessus mentionnées s'enchevêtrent d'une façon parfois inextricable et presque toutes dépassent les limites du Soudan. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que les Mandingues sont représentés par 920 000 sujets dans la Haute-Volta, la Côte d'Ivoire, la Guinée et le Sénégal. Si nous les décrivons à cette place, c'est que la plupart semblent être partis du Soudan même.

#### a) Mandingues.

Delafosse divise la famille mandé ou mandingue en trois groupes: le groupe du Nord, comprenant les Bozos, les Soninkés (ou Sarakolés ou Markas) et les Dioulas; — le groupe du Centre, dans lequel rentrent les Kâgoros, les Banmanas (ou Bambaras), les Khassonkés, les Malinkés (ou Mandingues) et les Foulankés; — le groupe du Sud, composé des Dialonkés, des Samos (ou Samhoros), et les Sias (ou Bobos-Dioulas).

La patrie primitive des Mandingues était probablement située dans la région montagneuse qui s'étend à l'ouest de Bamako et qui portait autrefois le nom de Mali.

D'après les auteurs arabes, les Soninkés auraient fondé, vers l'an 200 avant notre ère, le royaume de Ghanat, qui, après avoir atteint une haute puissance, a été détruit, en 1076, par les Almoravides. En 750, ils fondèrent un nouveau royaume dans le Ouagadou.



UN DIOULA DE LA FAMILLE MANDINGUE. — COLL. M. H. N.

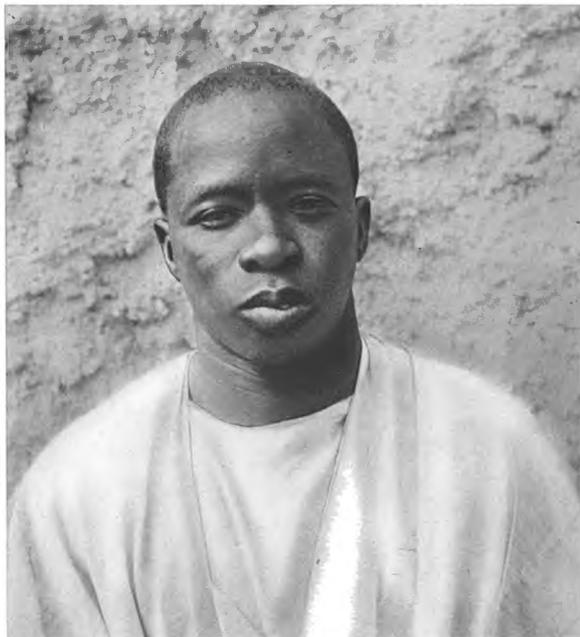
Mais ce furent les Malinkés ou Mandingues qui, peu à peu, à partir de 1213, constituèrent le royaume le plus puissant de l'Afrique-Occidentale. Il s'étendait de la Guinée jusqu'à Gao, sur le Niger, et jusqu'aux confins actuels de l'Algérie. Ce royaume a eu le sort de tous les empires, mais les Mandingues, tout en constituant encore des groupes importants dans le Soudan, se sont répandus hors des limites de leur ancien État. D'après les statistiques officielles, la famille mandé compterait, dans nos seules colonies, au moins 3 173 000 représentants, parmi lesquels 1 263 000 vivent dans le Soudan, les autres étant dispersés dans la Guinée (1 151 000), dans la Haute-Volta (499 000), dans la Côte d'Ivoire (188 000), dans le Sénégal (114 000) et même en Mauritanie (18 000). En dehors de nos possessions, on en rencontre de tous côtés, jusqu'en Sierra-Leone. La famille mandé offre, par conséquent, une réelle importance numérique et mérite une description un peu détaillée. Nous ne saurions néanmoins entrer dans des détails au sujet de chacun des peuples énumérés ci-dessus; nous nous bornerons à décrire leurs caractères généraux et à signaler les particularités les plus notables que présentent certains d'entre eux.

Les races multiples qui vivent dans le Soudan occidental se croisent entre elles, et le nombre des métis est tel qu'il est difficile de reconnaître les caractères originels de la famille mandingue. La plupart des auteurs estiment que ce sont les Malinkés, les Bambaras et les Soninkés qui les ont conservés avec le plus de pureté. La taille est élevée; elle atteint, en moyenne, dans le sexe masculin, 1<sup>m</sup>,72 chez les premiers, 1<sup>m</sup>,71 chez les seconds, et 1<sup>m</sup>,70 chez les Soninkés. La coloration de la peau est toujours foncée chez les Nègres du Soudan qui n'ont pas subi l'influence des populations blanches; elle est plus noire dans la zone soudanaise que dans la zone forestière, ce qui peut tenir à l'action plus intense du soleil dans les régions découvertes. Les Kâgoros et les Bambaras sont les plus foncés de tous, puis viennent les Soninkés, les Bozos et les Dioulas. Mais la coloration n'atteint jamais le noir pur des Ouolofs; elle est plutôt d'un brun foncé, tirant légèrement sur le chocolat, et offre un aspect luisant. Chez certains Malinkés du Sud, on constate un teint simplement bronzé, qui s'observe chez beaucoup de populations du golfe de Guinée. Les cheveux sont toujours crépus. Les Malinkés et les Foulankés les nattent; si les Dioulas, les Kâgoros, les Bambaras, les Dialonkés et les Samos les ont parfois nattés, le plus souvent ils les rasent. Quant aux femmes, elles les disposent presque toujours en cimier et agrémentent cette coiffure, chez les Bambaras et les Khassonkés, de petites nattes qui leur retombent sur les oreilles. Le crâne est dolichocéphale chez tous les Nègres de la famille mandé. La face est toujours prognathe (davantage chez les Kâgoros et les Bambaras que chez les autres populations du groupe), avec des pommettes fortes, un nez large et des lèvres épaisses.

L'excision du clitoris est générale chez les



BAMBARA DU KAARTA. — COLL. M. H. N.



SARAKOLÉ. — COLL. M. H. N.

femmes. La circoncision des garçons, quoique largement répandue, n'est pas universelle comme l'excision des filles.

✽ Les Soudanais occidentaux se contentent assez fréquemment, pour se vêtir, d'une pièce d'étoffe passée entre les jambes, s'il s'agit des hommes, ou d'un simple pagne, s'il s'agit des femmes. Les jeunes enfants vont complètement nus et ce n'est qu'après l'excision ou la circoncision que filles et garçons peuvent faire usage d'une bande d'étoffe.

Toutefois, le costume est loin d'être toujours aussi simple, et l'on constate qu'il a une tendance manifeste à s'unifier dans tout le Soudan français. L'homme adulte porte volontiers une culotte large et courte et une petite blouse à manches courtes. Les gens de qualité font usage du *boubou*, ample et longue chemise, de coupe variée.

La coiffure des hommes consiste dans un bonnet de cotonnade qui, chez les Bambaras, est pourvu de deux appendices au niveau des oreilles. Lorsqu'ils vont aux champs ou en voyage, ils portent un chapeau de paille à larges bords. Les sandales ne sont guère en usage que pour les longues marches.

Le tatouage ne se rencontre pas partout. Les Malinkés, les Foulankés, les Dioulas ne sont pas tatoués; les Kâgoros ne le sont qu'exceptionnellement. Les peuples qui ont recours à cette sorte de parure obtiennent les cicatrices qu'ils désirent au moyen de scarifications. Les Bambaras se font trois longues lignes verticales ou obliques de chaque côté de la figure; les Khassonkés ont trois petites cicatrices entre les sourcils et sur chaque tempe; les Dialonkés, trois petites incisions au-dessous de chaque œil, etc. Chaque population a son tatouage propre, qui est devenu une marque nationale.

La parure des femmes est plus variée que le vêtement. Même chez des peuples qui ne se tatouent pas la face, on rencontre des individus des deux sexes portant sur la nuque, les bras, la poitrine, les seins, le ventre ou les cuisses de petites cicatrices ponctiformes en relief, qui dessinent des figures géométriques très variées. Ce sont les femmes surtout qui multiplient ces décors à l'infini, et on en rencontre, chez les Malinkés et les Soninkés, qui en ont le corps presque entièrement couvert.

✽ L'habitation adoptée généralement dans tout le Soudan occidental est la hutte cylindrique en argile surmontée d'un toit conique en paille. On trouve aussi la maison à terrasse, vraisemblablement d'origine marocaine, qui, à Dienné, par exemple, atteint des dimensions lui donnant un certain air de palais. Elle est construite en briques séchées au soleil ou à demi cuites, qui



FEMMES BAMBARAS.

reposent souvent sur un soubassement en pierres. La terrasse est faite de rondins de bois, recouverts d'une épaisse couche d'argile séchée. Elle est bordée d'un parapet avec clochetons ou orné de petites pyramides. Ces maisons à terrasse ont parfois plusieurs étages. Elles se rencontrent fréquemment dans les grandes villes voisines du Niger et elles sont communes dans les gros villages habités par des Bozos, des Soninkés ou des Dioulas. Chez les Bambaras, elles constituent un type d'habitation presque aussi répandu que les huttes cylindriques.

✽ Intelligents, actifs, les Mandingues sont, en général, des travailleurs énergiques ou d'habiles commerçants. Tous se livrent



CASES ET FAMILLE MANDINGUES. — CL. WARRENHORST. COLL. M. H. N.

à l'agriculture, mais les Kâgoros et les Bambaras sont surtout remarquables à cet égard. Certains Malinkés, demeurés les plus primitifs, sont également chasseurs. Très attachés au sol natal, les Soudanais de la famille mandé, non islamisés, n'émigrent pas volontiers. Toutefois, les Soninkés et les Dioulas sont doués du génie commercial et du goût des voyages; il est vrai qu'ils sont presque tous musulmans et qu'ils ne se trouvent pas dépayés dans les contrées où a pénétré l'islamisme. Ils laissent l'agriculture à leurs esclaves et à leurs serfs, et se livrent eux-mêmes à l'industrie et au négoce. Leur ambition est d'acquérir une richesse qui leur permette d'occuper un rang élevé dans la société. Il n'est pas de Nègres qui ne s'assimilent plus facilement les civilisations, les langues et les techniques des différents métiers étrangers. Ceux qui ne s'expatrient pas exercent volontiers les professions de tisserands, de teinturiers, de forgerons, de cordonniers, ceux-ci déployant dans le travail du cuir une habileté toute particulière.

Parmi les Mandingues du Centre, il existe une caste spéciale, celle des *Somonos* ou pêcheurs, qui passent leur vie sur les bords du Niger, où existent de nombreux villages uniquement occupés par eux. Ils conservent le poisson en le séchant sur des claies et arrivent parfois à amasser une véritable richesse. Malheureusement, leur procédé de conservation est des plus primitifs et une partie du poisson exposé au soleil est dévorée par les larves des mouches.

Nous avons dit que les Soninkés et les Dioulas ont une aptitude particulière à s'assimiler les techniques des diverses professions étrangères; mais, avant l'arrivée des Européens, ils possédaient déjà, comme presque tous les Mandingues, une industrie assez développée. L'organisation sociale de la plupart des groupes de la famille mandé était bien de nature à former des ouvriers habiles, grâce à l'existence des castes dont il est question ci-dessous, les membres de chacune d'elles exerçant le même métier, de génération en génération.

Autrefois, les Mandingues, animés pour la plupart d'un esprit belliqueux, avaient à lutter contre des ennemis souvent puissants. Les guerres intestines étaient fréquentes et les razzias de village à village presque continuelles. A l'heure actuelle, ils sont plus pacifiques, mais ils doivent toujours se tenir sur la défensive. Il existe entre eux et les 425 000 Peuls qui ont envahi le Soudan une haine héréditaire. Or, il n'est pas rare que ces Peuls s'établissent tout à côté d'un village mandingue sans qu'aucune relation se noue entre les deux groupes. Les Mandingues ont d'ailleurs l'habitude d'adosser leurs villages soit à un bois, soit à un escarpement d'accès difficile, et de les entourer d'une solide palissade haute de 2 à 3 mètres. A travers cette palissade, ils se ménagent une issue



Garan Sissoko, DERNIER ROI DU BAMBOUK (Soudan français).  
Coll. M. H. N.

qui leur permettra de se réfugier dans le bois ou sur les hauteurs en cas d'attaque inopinée.

✽ La polygamie est en usage chez tous les Mandingues. Aux quatre femmes légitimes auxquelles ils ont droit, ceux qui sont musulmans et qui sont riches y adjoignent un nombre illimité de concubines. La première épouse a autorité sur toutes les autres. La femme n'est pas à proprement parler l'objet d'un achat; le fiancé doit cependant verser aux parents de la fille une dot qui restera leur propriété. Le jour du mariage, il doit, en outre, remettre à l'épouse quatre pagnes qui deviennent sa propriété personnelle et constituent son trousseau. Le versement de la dot aux parents n'assure pas toujours au futur la possession de celle qu'il a choisie. Il arrive qu'une fille soit promise dès sa naissance, mais, tout en agréant les cadeaux de l'homme qui la convoite, les parents s'engagent le plus tard possible, pour profiter des cadeaux des nombreux amateurs qui pourront se présenter.

Le jour du mariage, tout le village prend part à un grand tam-tam, et le soir les mariés sont conduits à leur case, accompagnés par une vieille femme qui a un rôle à remplir. Lorsque le premier contact entre les époux aura laissé des traces nettes sur le pagne blanc qui recouvre leur couche, elle sortira de la case et agitera le pagne devant l'assistance. La fête reprend, les chants s'élèvent de toute part et le vacarme se prolonge une partie de la nuit. Le lendemain, on tue des bœufs, des moutons et on prépare une grande quantité de couscous. La noce dure huit jours; le marié seul y prend part, la mariée ne devant ni sortir, ni recevoir, pendant ce laps de temps, de visites autres que celles des jeunes filles de son âge. La femme est bien traitée, quoiqu'elle soit souvent chargée des travaux des champs. Généralement, elle s'occupe des soins du ménage et exerce quelques petites industries. Le divorce est rare; cependant, l'époux peut renvoyer sa femme en abandonnant la dot qu'il a versée.

Bien que la polygamie soit fréquente, beaucoup de Mandingues, de Bambaras, de Soninkés n'ont qu'une seule épouse.

✽ La chute des grands États mandingues a occasionné de profondes modifications dans l'organisation de la société. Jadis, il existait des sortes de gouvernements monarchiques avec des armées permanentes composées en partie de captifs. Chez les Bambaras, ces captifs étaient même placés au premier rang et, en les excitant à coups de fouet, on les obligeait à pratiquer, à l'aide de la hache et du pieu, une ouverture dans les enceintes fortifiées, pour permettre au reste de l'armée de s'élancer à l'assaut. Les esclaves de case étaient classés parmi les vrais guerriers et avaient droit à une part des prises.

Aujourd'hui, les Mandingues n'ont plus de cohésion, et leurs nombreuses petites agglomérations forment, pour ainsi dire, autant de républiques indépendantes. Lorsqu'elles sont composées de musulmans, elles sont administrées par deux chefs, l'un civil, *alcaty*, l'autre religieux, *almamy*, qui ne sont pas toujours d'accord. Chaque village a conservé son chef, qui préside les palabres interminables que tiennent les Nègres à tout propos.

En déclarant l'abolition de l'esclavage, nous n'avons guère changé la situation des esclaves de case. Il existe, en réalité, trois catégories d'individus dans la société mandingue : une sorte de noblesse, qui fournit les chefs; les anciens hommes libres; les affranchis. Les castes persistent et comprennent : 1° les *Noumos* ou forgerons; 2° les *Garankés* ou cordonniers; 3° les *Dialis* ou griots; 4° les *Finankés*. On pourrait y ajouter une cinquième caste, celle des tisserands.

Pour appartenir à la caste des forgerons, il suffit qu'un de ses ancêtres ait exercé cette profession. Mais, d'habitude, le métier se continue de père en fils. Le *noumo* cumule les fonctions : il extrait le fer et le travaille; il en tire des outils : la houe du cultivateur et la hache du bûcheron; il fabrique les lances et les pointes de flèche des tribus qui s'en servent encore, comme les couteaux et les sabres que portent les indigènes; il travaille le bois, confectionne les grands récipients en terre pour la bière de mil; il fabrique les pipes et les bijoux. Ces bijoux comprennent des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles et d'élégantes chaînes en or. Outre ces multiples fonctions, il fait les demandes en mariage, pratique la circoncision avec les cordonniers et les griots, et chasse les mauvais génies qui sont entrés dans le corps d'un individu.

Tant de talents font du forgeron un personnage important dont souvent les conseils sont plus écoutés du chef que ceux des notables. Ils le font redouter du peuple qui croit que porter — ne serait-ce qu'un instant — le vêtement d'un « noumo » suffit à communiquer une maladie.

Les cordonniers font tous les ouvrages en cuir. Ils fabriquent les sandales, les fourreaux de sabre et les jolis sacs en cuirs de plusieurs couleurs, souvent ornés de franges, de même que les fourreaux.

Les griots sont des musiciens bouffons, bateleurs, qui vont chanter de village en village ou bien qui s'attachent à un chef qu'ils exploitent en célébrant ses exploits. Mais ils jouent un autre rôle : ils recueillent et conservent les traditions, qu'ils se transmettent de génération en génération, non sans les déformer parfois.

Les *finankés* forment une caste peu nombreuse, assez mal considérée, sans doute parce qu'elle fournit les collecteurs d'impôts, les policiers et les espions.

Les tisserands peuvent être regardés comme une caste spéciale dans différentes contrées. En général, les étoffes qu'ils tissent sont teintées en indigo par les femmes des forgerons.

Quant aux esclaves, qui étaient bien traités par leurs maîtres, ils se divisaient en deux catégories : 1° les esclaves de case, bien logés, bien nourris, travaillant pour eux-mêmes certains jours de la semaine et ne pouvant être vendus ; 2° les captifs de guerre qui, tout en étant souvent affublés de loques, n'étaient ni maltraités, ni mal nourris. Ceux-ci pouvaient être vendus, lorsque le commerce des esclaves s'opérait ouvertement et sur une grande échelle, mais ils pouvaient aussi devenir esclaves de case s'ils donnaient satisfaction à leurs maîtres. Si les marchés d'esclaves n'existent plus, il serait téméraire d'affirmer qu'il n'y ait plus d'esclaves dans tout le Soudan.

✻ Les Mandingues ne sont pas des sculpteurs aussi bien doués que la plupart des Nègres que nous avons passés en revue jusqu'ici. Les fétiches en bambou des populations qui n'ont pas embrassé l'islamisme ne sont que de très grossières figurines humaines.

En revanche, ils ont un goût très prononcé pour la musique. Ils possèdent des violons à trois cordes, des tam-tams variés, des balafons — les pianos des Noirs à touches de bois que nous avons eu souvent l'occasion de citer —, des guitares, des fifres, le *bourou*, sorte de trompe longue de 50 à 70 centimètres, qui donne les sons les plus discordants qu'on puisse rêver. C'est un tube creusé généralement dans du bois de caïlcédra et quelquefois dans une défense d'éléphant. L'embouchure est creusée au centre d'une saillie située près de la petite extrémité de l'instrument.

L'instrument le plus répandu et le plus intéressant est la *kora*, harpe à seize cordes, montée sur unealebasse, recouverte d'une peau de mouton, qui sert de caisse de résonance. Les cordes sont fixées aux deux bouts d'un long manche qui traverse la calebasse sous la peau de mouton. Elles sont tendues par des colliers en cuir et par un chevalet en bois souvent surmonté d'une plaque métallique à laquelle sont suspendus des anneaux de métal qui vibrent lorsqu'on joue de l'instrument. Nous mentionnerons encore les sonnettes en fer, d'un usage très répandu.

La majorité des Mandingues a embrassé de force l'islamisme ; mais, d'une façon générale, les peuples musulmans de la famille mandé ne sont pas de fermes croyants. Les Soninkés et les Dioulas ont paru à certains faire exception à la règle. On les a dépeints comme dévots et fanatiques à l'excès ; ils ne se montrent ainsi que lorsque leur intérêt l'exige, tandis qu'ils pratiquent d'habitude la plus large tolérance. Au fond, il est rare de rencontrer un Mandingue qui n'ait pas conservé dans son for intérieur une bonne part des croyances fétichistes de ses ancêtres et gardé une foi absolue dans la vertu des gris-gris.

Delafosse, qui était peut-être le colonial connaissant le mieux les populations de l'Afrique-Occidentale, répétait souvent qu'on s'exagère le danger que fait courir l'islamisme à nos possessions. Le nombre des Noirs sincèrement convertis à la religion de Mahomet est moindre qu'on ne se le figure habituellement, et, en



MAISONS CIRCULAIRES EN ARGILE, A BOUREM, sur le Niger. — CL. MISSION CITROEN.

revanche, il existe de nombreuses tribus qui ont conservé leurs vieilles croyances animistes. Chez les Bambaras eux-mêmes, qui ont été des premiers pliés sous la domination musulmane par le prophète El-Hadj Omar, lorsque celui-ci est venu prêcher la doctrine de Mahomet les armes à la main, combien de soi-disant musulmans ne vont-ils pas sacrifier quelques poules ou quelques chèvres à leurs fétiches enterrés dans des endroits connus d'eux !

Comme les Mandingues restés fétichistes, la plupart des convertis croient surtout à des divinités malfaisantes auxquelles ils font des offrandes pour se mettre à l'abri de leur colère. Pour obtenir le même résultat, le Nègre a volontiers recours aux gris-gris ou amulettes. Un gris-gris est un objet quelconque (un caillou, un bout de bois, un morceau de corne ou d'os, une touffe de poils, une graine, etc.) auquel son possesseur attache la plus grande vertu. Mais l'amulette peut n'avoir qu'une valeur temporaire. Si l'entreprise qu'elle devait faire réussir échoue, on la rejette et on la remplace par une autre.

« Il ne faut pas toujours juger le but du gris-gris sur sa forme, a écrit le Dr Tautain. Outre l'exemple de l'arc (un petit arc destiné à protéger la naissance d'un enfant), je citerai celui d'Éli, chef de la tribu suzeraine des Trarzas. Ce gris-gris a une forme allongée et il est couvert de drap écarlate ; on pourrait le supposer destiné à prévenir l'impuissance ; or, Éli s'en sert à la guerre : si ses gens viennent à plier, il brandit son gris-gris, le secoue comme on ferait pour sortir l'épée d'une canne, et il en sort une hyène monstrueuse qui se rue sur l'ennemi. La chose lui a déjà réussi une fois et la hyène a mis l'ennemi en fuite. »

Une croyance assez répandue parmi les Mandingues consiste à voir des parents parmi les animaux. Telle famille sera parente d'un serpent, telle autre d'un quadrupède, et l'animal ainsi choisi devient sacré pour tous les membres de la famille.

## b) Sénoufos.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés au sujet des Mandingues, qui forment le groupe de beaucoup le plus important du Soudan occidental, nous permettent de passer très rapidement sur les autres groupes. Si nous voulions les décrire complètement, il nous faudrait répéter en grande partie ce que nous avons dit des populations de la famille mandé.

La majeure partie des Sénoufos vit à la Côte d'Ivoire ; on n'en compte que 128 000 dans le Soudan, sur les 333 000 environ que comprend le groupe entier. Ce peuple est divisé en dix tribus, qui sont : les Bamânas ou Miniankas, qu'il ne faut pas confondre avec les Banmanas ou Bambaras de la famille mandé ; les Siénérhés, les Tagbas ou Tagouas, les Mbouins ou Gouins, les Karaboros, les Komonos, les Nanergués, les Folos ou Foros, les Tourkas et les Sémous.

Sauf les Sénoufos du Sud, qui se distinguent des Soudanais

par une coloration de peau un peu plus claire, comme on l'observe chez beaucoup de peuples du voisinage du golfe de Guinée, tous les caractères physiques des Nègres sénoufos sont sensiblement les mêmes que ceux des Mandingues : taille élevée (1<sup>m</sup>,71 en moyenne chez l'homme), cheveux crépus, que les femmes portent généralement courts, crâne dolichocephale, face prognathe, nez large, etc.

La circoncision n'est pas générale dans cette population. En revanche, le tatouage est tellement en vogue que les femmes se couvrent entièrement le tronc de petits points dessinant des figures géométriques. Quant aux hommes, ils pratiquent sur eux des tatouages variés; les plus fréquents consistent en trois cicatrices disposées en éventail ou en trois longues incisions verticales sur les joues.

✽ Beaucoup d'individus portent le costume bambara, tandis que d'autres se contentent d'un simple pagne. Les femmes remplacent même volontiers le pagne soit par une sorte de mouchoir, soit par des franges en cuir, soit tout simplement par un paquet de feuilles, le vêtement n'ayant pour elles d'autre but que de cacher les parties génitales.

Mais, si elles sont légèrement vêtues, les élégantes Sénoufos sont bien plus richement parées que les femmes mandingues. Elles ont fréquemment dans les oreilles, tantôt un simple cordonnet de cuir auquel sont suspendus des cauris, tantôt toute une série de petits anneaux de cuivre, qui recouvrent tout l'ourlet et le lobule. Une petite boule de cuir dans chaque narine et un cône de quartz, inséré dans la lèvre supérieure, la pointe en bas, complètent leur parure.

Dans le Soudan, l'habitation des Sénoufos est la hutte cylindrique habituelle, avec ses parois en terre battue et son toit conique en paille. Mais, dans la Côte d'Ivoire, ils se construisent souvent des demeures très particulières : ce sont des huttes bicylindriques, autrement dit deux huttes cylindriques accolées et communiquant largement entre elles, qui sont recouvertes d'un toit ovoïde.

✽ Voici en quels termes Delafosse, qui les a longuement étudiés, résume les caractères intellectuels et moraux des Sénoufos : « Les Sénoufos sont par excellence des hommes de la glèbe; ils rappellent beaucoup les Banmanas (Bambaras), mais apparaissent comme des Banmanas demeurés très primitifs. Profondément attachés au sol, travailleurs patients et méthodiques, de goûts simples et frustes, résignés avec fatalisme, se soumettant facilement aux ordres de l'autorité comme aux coups du sort quand ils ne peuvent faire autrement, mais s'y soustrayant par la fuite ou la force d'inertie lorsqu'ils en ont la faculté, sujets à des accès de colère sauvage comme il arrive aux gens habituellement froids et calmes, d'une intelligence généralement au-dessous de la moyenne, mais cultivable et capable de progresser au contact d'un milieu favorable, très arriérés quant à la civilisation extérieure, mais adroits de leurs mains et aptes aux travaux industriels comme aux travaux agricoles, peu idoines par contre aux opérations commerciales, par-



MAISONS A TERRASSE DE TOMBOUCTOU.

dessus tout calmes et patients, ils constituent un peuple éminemment propre à fournir la main-d'œuvre sans initiative, mais facilement dirigeable, dont le développement d'un pays neuf a surtout besoin.»

Tous les Sénoufos sont animistes; tous possèdent leurs fétiches, leurs amulettes et leurs sorciers.

### c) Sonraï, Sonrhais ou Songaï.

Les Sonraï ne forment pas un peuple bien nombreux; on en compte environ 104 000 dans le Soudan et 50 000 dans la Haute-Volta. Ils sont disséminés sur les deux rives du Niger, depuis Tombouctou jusqu'à la rivière Sokoto, et à l'intérieur de la grande bouche du fleuve. On en trouve quelques-uns dans la Nigéria anglaise.

Ce peuple a joué autrefois un rôle important. Dès le x<sup>e</sup> siècle, il avait fondé un puissant empire dans le Kaarta. En l'an 1000, il embrassait l'islamisme. Soumis par les rois mandingues de Mellé, les Sonraï reconquirent leur indépendance, s'emparèrent de Tombouctou, imposèrent leur suzeraineté à Djenné et, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, au moment où ils atteignirent l'apogée de leur puissance, ils conquièrent le Mellé, le Borgou et le Kebbi. Mais la discorde éclata parmi eux. Le Maroc en profita et détruisit leur empire en 1591. Les Touareg et les Peuls ou Foulbés achevèrent de les disperser, tout en leur infusant de leur sang, de même que les Mandingues.

✽ A l'heure actuelle, les Sonraï sont divisés en deux petits groupes : ceux du Nord-Ouest et ceux du Sud-Est ou Djermas, qui comprennent les Dendis, auxquels on peut rattacher les Armas, quoique ceux-ci aient été fortement influencés par les Blancs. On rencontre, d'ailleurs, assez fréquemment, chez les Sonraï, principalement dans la classe supérieure, un type affiné qui résulte du croisement de cette race avec des Arabes, des Juifs, des Peuls et surtout des Marocains, mais le type pur est manifestement nègre.

Les hommes mesurent en moyenne 1<sup>m</sup>,70 de taille. Leurs membres sont relativement longs par rapport au torse. Les individus à peau d'un brun marron, légèrement cuivrée, ont incontestablement du sang étranger dans les veines, car ceux qui ont le mieux conservé le type primitif se classent parmi les plus noirs des Soudanais. Leurs cheveux, que les hommes portent très courts et que les femmes disposent de manières diverses, sont toujours très crépus.

Le crâne, relativement petit par rapport à la taille, est allongé et étroit dans la région frontale. La face est courte, prognathe, avec un nez large, mais saillant. Beaucoup de sujets ont même un nez moyennement développé en largeur et des lèvres peu épaisses pour des Nègres, ce qui tient sans aucun doute au métissage.

Le tatouage est peu usité chez cette population; quelques hommes ont trois longues cicatrices verticales sur chaque tempe. L'habitation et le vêtement sont les mêmes que chez les Mandingues. Toutefois, les hommes portent assez souvent le turban et le voile des Touareg. Les femmes qui ne se contentent pas d'un simple pagne (elles sont la minorité) font usage du même costume que les hommes, avec cette différence que leur pantalon et leur blouse sont plus amples. Les deux sexes s'ornent volontiers d'anneaux les oreilles et la cloison du nez. Les femmes ajoutent parfois à ces parures une cheville en étain qui traverse la lèvre inférieure. Elles aiment à se bleuir les lèvres et les paupières avec de l'antimoine et à se parer d'un bandeau de front garni d'une quantité de petites perles de verre de couleurs diverses. A leurs nattes de cheveux, elles ajoutent fréquemment des bandes de peau sur lesquelles sont fixés de nombreux cauris.



FEMME DU GROUPE SONRAÏ avec ornement nasal. — COLL. M. H. N.



CAVALIERS DJERMAS DU CERCLE DE NIAMEY. — CL. MISSION CITROEN.

⌘ Les Sonraïs sont avant tout agriculteurs et pêcheurs. Ils possèdent bien parmi eux des artisans qui travaillent les métaux, le cuir, les matières textiles, mais dont les produits n'ont rien de remarquable. Il existe des castes dans cette population : celle des *Gabilis* ou cultivateurs, celle des *Goous* ou chasseurs, celle des *Sorkos* ou pêcheurs. Dans beaucoup de tribus djermas du cercle de Niamey, les cavaliers se distinguent de ces trois castes par leurs costumes de parade, qui rappellent ceux de nos guerriers du moyen âge : hommes et chevaux sont entièrement caparaçonnés de matelas de kapok et chaque cavalier porte un heaume de tôle et de

cuire, empanaché d'un beau plumet. La langue des Sonraïs est une langue très simple, ce qui lui a valu, sans doute, d'être devenue la langue commerciale le long du Niger. Elle est parlée dans quelques oasis du Sahara méridional et elle est d'un usage courant à Djenné même, où le nombre des Sonraïs est fort limité.

Ce peuple, qui a embrassé l'islamisme en l'an 1000, comme nous l'avons vu, est resté entièrement musulman.

Nous renvoyons aux chapitres qui vont suivre la description des Habbés et des Toucouleurs, les premiers appartenant par tous leurs caractères à la famille voltaïque, et les seconds ne comptant que 40 000 représentants au Soudan, tandis qu'ils sont 147 000 au Sénégal, qui semble, d'ailleurs, être leur pays d'origine.

## CHAPITRE XI

## GROUPE VOLTAÏQUE

Delafosse a donné le nom de *famille voltaïque* à un ensemble très important de populations qui compte, d'après les statistiques qu'il a pu se procurer, 2 292 600 représentants, c'est-à-dire plus de la moitié de la population de race noire du Haut-Sénégal-Niger (4 233 500). Ce nom de voltaïque est justifié par le fait que le domaine de la famille est localisé au bassin de la Volta. L'influence de l'islamisme s'est fait fort peu sentir dans cette région, où le nombre des musulmans n'est que de 26 200. Ils se rencontrent uniquement dans deux sous-groupes : les Mossis (25 200 musulmans sur une population totale de 1 578 900 individus) et les Lobis (1 000 musulmans sur 74 650 sujets). Il ne s'ensuit pas que la famille voltaïque, dont le territoire s'étend au Sud sur une notable partie de la Côte d'Ivoire, de la Côte de l'Or, du Togo et du Dahomey, soit restée parfaitement pure et homogène, car des mélanges se sont fréquemment opérés entre les divers peuples qui la composent. Mais, à part un petit nombre de Peuls, disséminés çà et là, et de colonies de Mandingues, dont les caractères physiques sont assez voisins de ceux des Voltaïques, les individus qui se sont mélangés différaient peu les uns des autres par leur type.

Néanmoins, le milieu n'est pas partout le même et son action s'est fait sentir dans une certaine mesure sur les caractères, le genre de vie et jusque sur la mentalité des vingt et un peuples faisant partie de la famille. D'autre part, des différences apparaissent au point de vue linguistique, ce qui a conduit Delafosse à établir des subdivisions dans ce vaste ensemble. Voici, sous forme de tableau, l'énumération des groupes et des peuples qu'il admet.



DIVERS TYPES DE CONSTRUCTIONS DU GROUPE VOLTAÏQUE : Au centre, une ancienne résidence de familles mossis et habbés à Bandiagara.

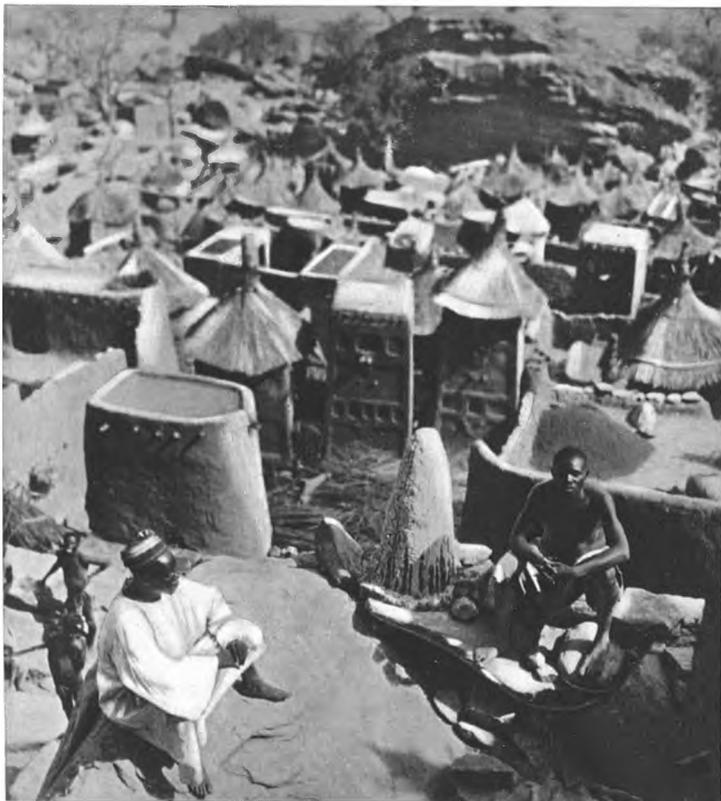
CL. WIDE WORLD.

Pour les données statistiques, qui ne sont évidemment qu'approximatives, nous avons simplement arrondi les chiffres.

GROUPES.	PEUPLES.
1° TOMBO ou HABBÉ (137 500 individus).	<i>Tombo ou Habbé.</i> <i>Dogom.</i> <i>Déforo.</i>
2° MOSSI (1 579 000 individus, dont 1 155 000 Mossis proprement dits).	<i>Mossi.</i> <i>Yansi.</i> <i>Nankana.</i> <i>Gourmantché ou Bimba.</i> <i>Dagari.</i> <i>Birifo ou Bérifon.</i>
3° GOUROUNSI (265 000 individus).	<i>Nioniossé ou Lilsé.</i> <i>Nounouma.</i> <i>Sissala.</i> <i>Boussansé.</i>
4° BOBO (227 500 individus).	<i>Bobo</i> (quatre tribus).
5° LOBI (74 600 individus).	<i>Lobi.</i> <i>Pougouli ou Bougouri.</i> <i>Dian ou Dian-né.</i> <i>Gan ou Gan-né.</i>
6° KOULANGO (4 000 individus).	<i>Koulango ou Pakhalla.</i>
7° BARIBA (5 000 individus).	<i>Bariba.</i> <i>Soumba</i> (tribu des Takambas).

Malgré l'importance numérique de la famille voltaïque, nous passerons assez rapidement, parce qu'en dépit des efforts de nos administrateurs coloniaux, il nous manque encore beaucoup de renseignements sur ces peuples et que, d'autre part, à maints points de vue, il nous faudrait répéter ce que nous avons dit des Soudanais, avec lesquels ils ont, sous bien des rapports, de nombreux points de contact.

**I. TOMBOS ou HABBÉS.** — Les Habbés, qui vivent à l'intérieur de la boucle du Niger, dans la région montagneuse de Hombori, semblent être les aborigènes du pays. Un groupe, celui des Tombos proprement dits, habite les montagnes, tandis que les Dogoms occupent les plaines. Quant aux Déforos, ils vivent à toutes les altitudes. Ce sont des Nègres très caractérisés, à peau d'un noir intense, de grande taille (1<sup>m</sup>,72 en moyenne), avec crâne franchement dolichocéphale et face fortement prognathe.



VILLAGE HABBÉ. — CL. WIDE WORLD.



MASQUE RITUEL DES HABBÉS SYMBOLISANT LE CROCODILE.  
CL. WIDE WORLD.

Ils ont le nez très large et les lèvres épaisses. D'après Hamy, il est difficile de les distinguer de la plupart des Soudanais par leurs caractères physiques.

Quelques-uns ne portent qu'un simple pagne, mais la plupart se vêtent comme les Bambaras. Tantôt ils rasant leurs cheveux, tantôt ils les laissent croître et retomber sur le cou, soit libres, soit nattés. Beaucoup en font une grosse tresse dont ils forment une sorte de cimier sur le sommet de la tête. Leur tatouage consiste généralement en trois petites incisions, colorées en bleu, entre les sourcils, et en trois autres semblables sur chaque temple. Les hommes se parent d'une couronne de cauris, de colliers d'agate et d'opale, de bracelets et de bagues en fer, en cuivre ou en argent. Les femmes portent les mêmes bijoux, mais souvent leurs bracelets consistent en anneaux de bois superposés au-dessus des coudes. Elles y joignent trois ou quatre anneaux de métal dans l'ourlet de l'oreille, un autre dans une narine ou dans la cloison du nez et même, parfois, dans la lèvre inférieure.

✿ Les Tombos habitent des maisons rectangulaires, avec toit légèrement bombé, presque plat. Ces maisons sont construites en pierres sèches et souvent pourvues d'un étage; les portes et les fenêtres en sont sculptées. Il n'est pas rare qu'une grotte naturelle ou un pan de falaise soit utilisé pour constituer une ou plusieurs faces de la demeure et parfois sa toiture.

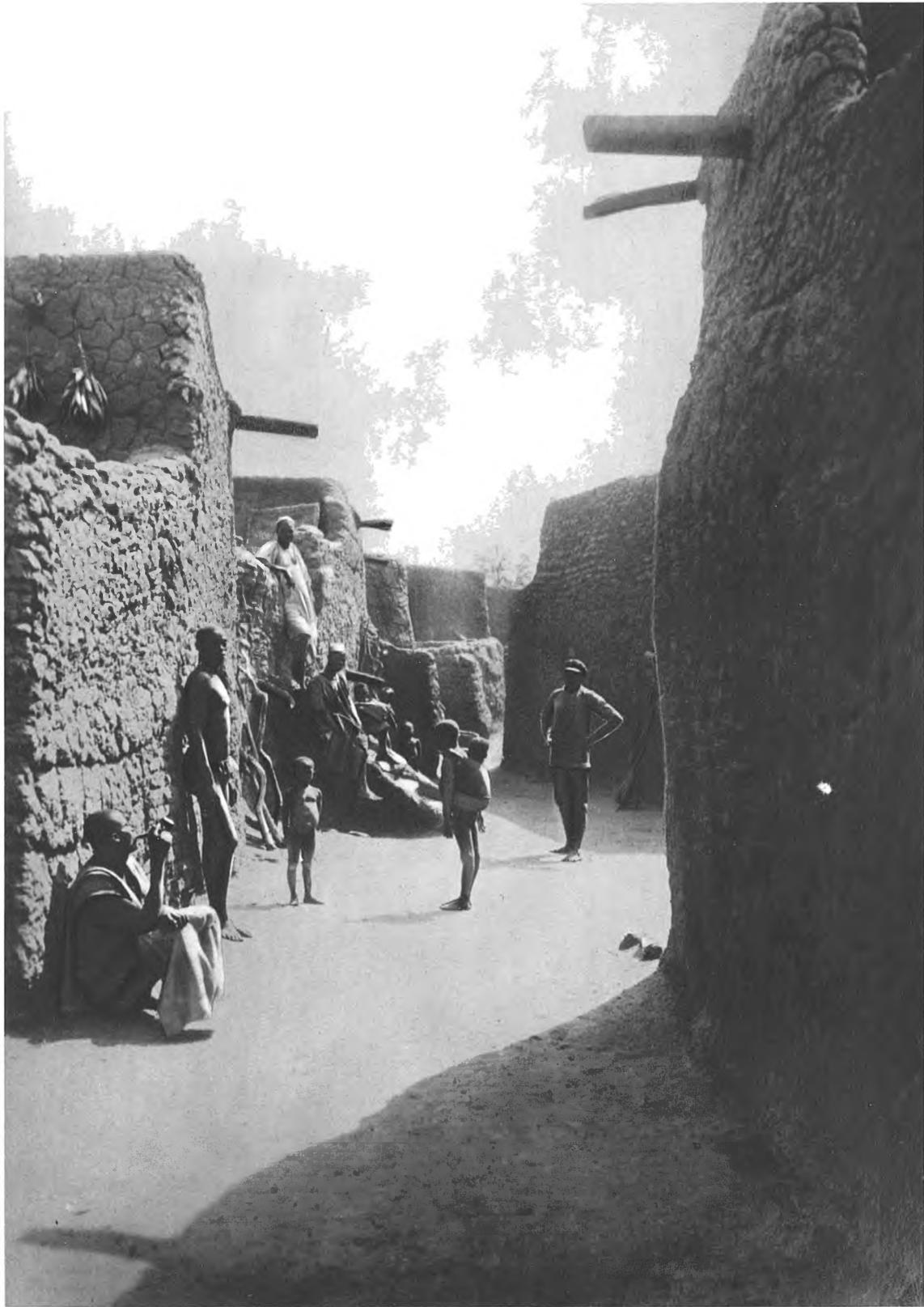
Les Habbés font un peu de culture lorsque le terrain s'y prête et élèvent des chèvres et des moutons. Très jaloux de leur indépendance, ils sont animés d'un courage qui leur a assuré, durant des siècles, la conservation de leur liberté. Ils vivent sous un régime à demi théocratique, mais leurs chefs religieux sont soumis à l'élection. Ces chefs religieux, ou *Hogons*, élisent à leur tour un chef suprême, *Hogon-dale*, qui, autrefois, possédait un pouvoir absolu, politique et religieux à la fois. Il doit actuellement tenir compte des délibérations du Conseil des anciens, composé de tous les chefs de famille. Le grand chef vit isolé, près de l'« autel de la patrie », où sont conservés les gris-gris échangés entre certaines familles et leur dieu protecteur. A côté de lui, ce grand chef a un sorcier, *Laggam*, dont le rôle est d'éloigner les mauvais esprits.

**II. MOSSIS.** — Les Mossis habitent au sud des Habbés et occupent presque toute la partie centrale de la Haute-Volta. On



DANSE RITUELLE CHEZ LES HABBÉS. Le personnage central porte un masque symbolisant l'antilope.

CL. WIDE WORLD.



UNE RUE DE BOBO-DIOULASSO (Haute-Volta).  
CL. G' G' A. O. F.

en retrouve quatre peuples importants dans la Côte de l'Or anglaise : les Gbanians ou Gondjas ou Ntas, les Dagombas ou Dagbomas, les Bouras ou Frafras et les Mam-poursis. Il en existe également un petit nombre dans le Togo. C'est dans la Côte de l'Or, principalement dans la vallée de la basse Volta-Blanche, qu'a dû se constituer le noyau primitif de ce groupe. De là sont parties des migrations qui se sont portées vers le Nord-Est, le Nord et le Nord-Ouest, où les envahisseurs ont fondé de puissants États à Fadan-Gourma, à Ouagadougou et à Ouahigouya.

Tous les peuples issus de la souche primitive ont cependant conservé des affinités très étroites au point de vue du type physique et de la langue, mais, suivant l'influence qu'a exercée sur eux l'empire d'Ouagadougou, qui avait atteint un degré de civilisation remarquable, leur état social n'a pas tardé à présenter des différences assez notables.

Les Mossis sont des hommes de haute taille (1<sup>m</sup>,70 ou 1<sup>m</sup>,72 en moyenne), moins foncés que les Tombos, et offrant, comme les autres Voltaïques, une coloration de peau tirant quelque peu sur le chocolat. Les Mossis proprement dits, les Yansis, les Gourmantchés se font trois ou quatre longues cicatrices verticales sur chaque joue; les Nankanas n'ont qu'une cicatrice verticale allant du front au milieu du nez et une cicatrice oblique au-dessous de chaque œil. Chez les Birifos, le tatouage n'est pas en usage; il est rare chez les Dagaris. Les hommes se rasent la tête ou portent les cheveux courts; les femmes conservent au sommet de la tête une épaisse touffe de cheveux qui forme une sorte de cimier.

Nous ne parlerons pas du costume, qui est généralement le même que celui des Bambaras. Toutefois les Nankanas, les Dagaris et les Birifos vont souvent complètement nus, à part les notables qui suspendent volontiers à leur cou une peau de bête retombant sur leur dos. Quant aux femmes, elles cachent leur nudité, chez les Birifos, au moyen d'un paquet de feuilles par devant et d'un autre par derrière.

Les parures ne diffèrent guère de celles des Habbés. Nous notons seulement que, chez les Dagaris, c'est une paille ou un petit bâtonnet que les femmes s'introduisent dans la lèvre supérieure ou dans les deux lèvres, et que, chez les Birifos, elles remplacent le bâtonnet par un disque d'ivoire ou de pierre.

A côté de la hutte cylindrique en terre battue, qui est la plus répandue dans le groupe mossi, on rencontre un type de maison à terrasse, souvent surmontée d'une tourelle, qui abrite parfois toute la population d'un village.

☼ Les Mossis sont agriculteurs et éleveurs. Beaucoup font garder leurs bestiaux par des Peuls. Ils comptent également des artisans habiles. A part la poterie, dont la fabrication est réservée aux femmes, les industries diverses sont exercées par les hommes, qui travaillent les métaux et le cuir, qui tissent et teignent le coton d'une façon remarquable, etc.

La polygamie et l'exogamie sont la règle. Le chef suprême, qui résidait à Ouagadougou, possédait même un véritable harem, gardé par des eunuques. La femme n'est pas considérée comme un être inférieur; après le mariage, chaque époux conserve ses biens séparés.

Il existe, chez les Mossis, des castes comme chez les Mandingues. A la tête de chaque village, se trouve un chef, qui rend la justice en premier ressort. De ses jugements, on peut en appeler au chef de canton et, en dernier ressort, au chef suprême.

Les Mossis se classent parmi les plus intelligents et les plus avancés des Nègres de la famille voltaïque. Gais, rieurs, amateurs de bons mots, braves, ils ont montré une énergie guerrière, qui, néanmoins, paraît souvent manquer aux Nankanas et aux Dagaris. Ils possèdent un certain sens artistique qui se révèle dans leur musique et dans leurs statuettes en bois figurant des êtres humains



COUPE RITUELLE EN BOIS, DU HOGON, CHEZ LES HABBÉS. — COLL. DE M<sup>me</sup> KLEIN.

ou des animaux. Fétichistes, ils ont une grande confiance dans leurs sorciers, leurs fétiches et leurs gris-gris.

### III. GOUROUNSI ET BOBOS. —

A l'est des Mossis vivent les Gourounsis et les Bobos, sur lesquels nous n'avons pas à nous étendre longuement, car ce qui a été dit précédemment des Voltaïques peut s'appliquer presque totalement à eux. Les noms qu'on leur applique seraient des termes de mépris, le premier signifiant « incirconcis », ce qui est une tare parmi ces Nègres qui pratiquent régulièrement la circoncision, et le second ayant le sens de « bègue » dans la langue mandé.

Tandis que la plupart des Nioniossés, des Nounoumas et des Bobos se ralliaient aux Mossis et fournissaient un contingent à la constitution de ce peuple, certaines familles ne voulurent pas accepter la suzeraineté des conquérants et durent émigrer en diverses directions, notamment vers la Côte d'Ivoire. Les Sissalas et les Boussansés ne forment plus aujourd'hui que des petits peuples sans importance.

☼ Les caractères physiques des Gourounsis et des Bobos sont ceux des Mossis. Ils ne se tatouent qu'exceptionnellement, sauf les femmes nounoumas, qui se couvrent le corps de petits points jusqu'aux bas du ventre. En fait de mutilations, nous n'avons à signaler que la taille en pointe des incisives, qui est en usage chez les Bobos.

Le costume est habituellement des plus sommaires chez tous les peuples gourounsis et bobos. C'est à peine si quelques hommes portent un tout petit tablier de cuir ou de cotonnade par devant, mais l'usage d'un fourreau pour les organes génitaux est, au contraire, très répandu. Quant aux femmes, elles se vêtent de deux paquets de feuilles

comme leurs voisines, et portent les mêmes bijoux. Les cheveux de l'un et de l'autre sexe sont portés courts ou bien partiellement rasés. Lorsqu'ils se rasent la tête, la plupart des Gourounsis et des Bobos en conservent une ou plusieurs bandes longitudinales séparées par des espaces nus.

La hutte circulaire en pisé avec toit conique en paille se rencontre dans les deux groupes, mais la maison à terrasse, avec ou sans tour, y est plus commune que partout ailleurs. Elle offre cette curieuse particularité de ne posséder ni porte ni fenêtre au rez-de-chaussée. Pour y accéder, on grimpe sur la terrasse au moyen d'une échelle et on descend à l'intérieur de l'habitation par un trou pratiqué dans le toit. Les maisons, de quelque type qu'elles soient, sont groupées sans ordre en villages, toujours d'une insigne malpropreté.

Les Mossis et les Bobos se livrent, comme les autres Voltaïques, à l'agriculture et à l'élevage. Ils font une grande consommation d'une bière qu'ils fabriquent avec leurs céréales. Ils fument constamment du tabac dans des pipes à gros fourneaux de cuivre dont le tuyau mesure environ 1 mètre de longueur.

Les autres Nègres accusent les Bobos d'anthropophagie et quelques auteurs ont même décrit avec force détails leurs festins de cannibales. En réalité, les observateurs modernes les plus qualifiés ont vainement cherché la confirmation de l'assertion des Noirs.

☼ Très superstitieux, les Gourounsis et les Bobos vont consulter le sorcier pour le moindre motif. Ils invoquent leurs fétiches et se couvrent d'amulettes. Les seconds possèdent des *dou* qui se livrent à de singulières pratiques pour éloigner les mauvais esprits qui détruiraient les récoltes, pour obtenir de l'eau dans les périodes de sécheresse, pour faire réussir une entreprise quelconque. Ces *dou* s'affublent de vêtements ornés de chanvre, de fibres et de feuilles de palmier. Ils se coiffent de grands bonnets de coton munis de deux pointes sur les côtés et parfois surmontés d'un piquet peint en rouge affectant grossièrement la forme d'un bec d'oiseau. Ces *dou*, masqués et armés de triques, après s'être excités en absorbant beaucoup de bière, se livrent pendant la nuit « à

UNE PROCESSION DE *dou* CHEZ LES BOBOS. — CL. G<sup>1</sup> A. O. F.

de véritables sarabandes, escortés de chœurs d'hommes exécutant des chants graves à plusieurs voix, réellement beaux lorsque l'ivresse n'est pas trop forte, car ils se transforment alors en hurlements » (Ruelle).

IV. LOBIS. — Les Lobis sont sans doute les plus primitifs de tous les Voltaïques. D'après leurs traditions, ils seraient originaires de la Côte d'Ivoire, du Kipirsi, et les premiers émigrants n'auraient quitté leur pays originel que vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Ce ne fut qu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle que, les armes à la main, ils occupèrent les régions montagneuses et aurifères des environs de Gaoua. D'un caractère plus guerrier que leurs voisins, c'est toujours en combattant qu'ils s'étendirent vers le Sud-Ouest et arrivèrent dans le nord de la Côte d'Ivoire. Ils se sont maintenus dans le territoire où ils vivent maintenant, malgré de vives attaques dirigées par les Dioulas de Bobo-Dioulasso et plus récemment par les bandes de Samori.

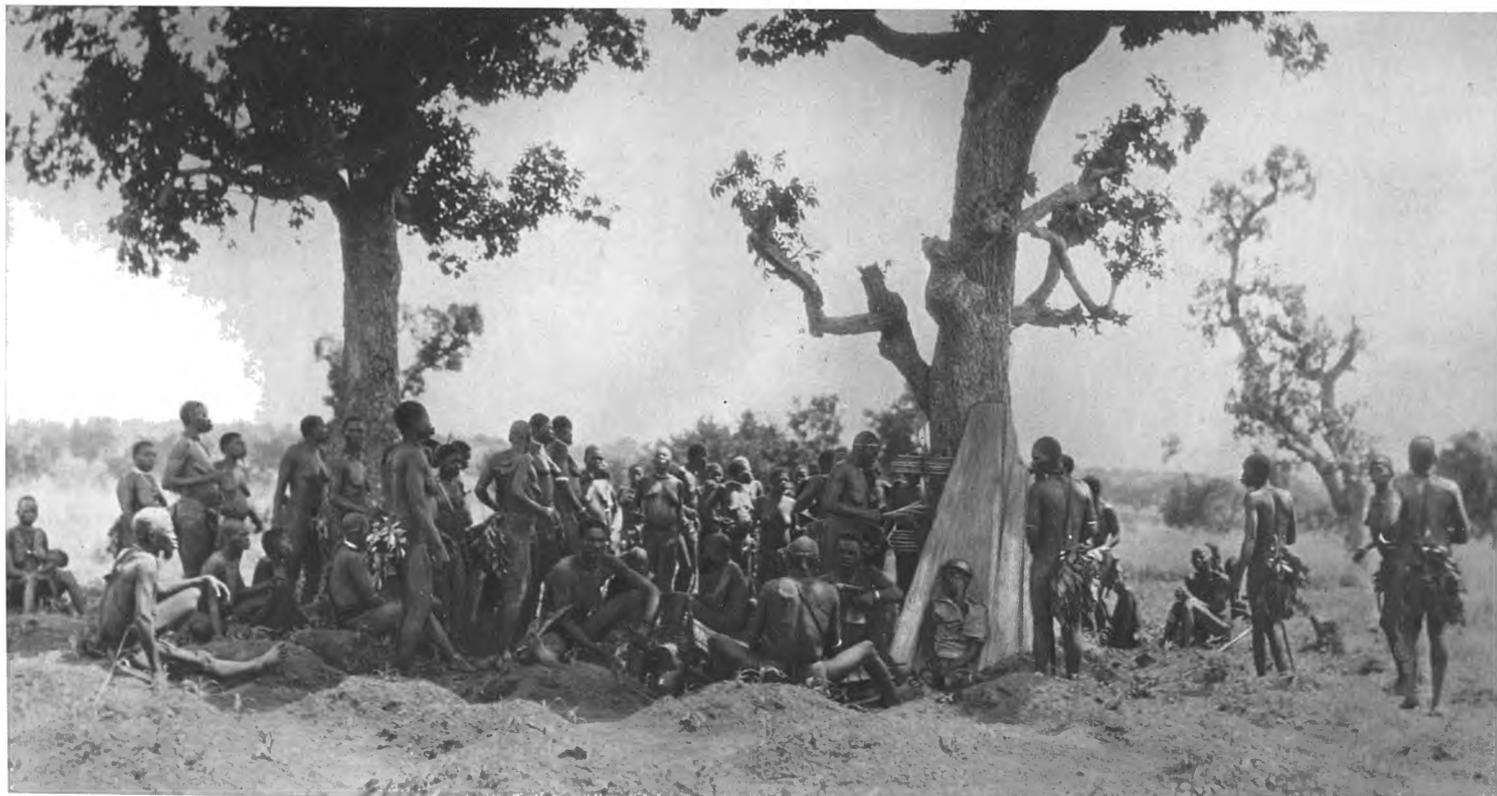
✿ Les Lobis se classent parmi les plus grands de tous les Nègres, puisque le D<sup>r</sup> Ruelle a trouvé comme moyenne de la taille de soixante-dix-sept hommes, 1<sup>m</sup>,754, et comme moyenne de vingt-deux femmes, 1<sup>m</sup>,66. La couleur très foncée de leur peau, leur crâne allongé et étroit, leur face très prognathe, leur nez large, leurs lèvres épaisses, leur menton fuyant et leur chevelure crépue, en font des Nègres des plus caractérisés. Il existe cependant des individus présentant une atténuation de ces caractères qui dénote un métissage certain.

Les Lobis sont des agriculteurs remarquables et des chasseurs habiles. Quoique possédant d'assez jolis troupeaux, ce ne sont pas des éleveurs à proprement parler. Ils se nourrissent des produits que le sol leur fournit en abondance, de la chair de leurs animaux domestiques, y compris celle du chien, et de gibier, qui comprend les quadrupèdes et les oiseaux — à l'exception de la grue couronnée — et même le boa. Comme ils n'ont pas de sel, étant toujours en guerre avec les Dioulas qui pourraient leur en fournir, ils le remplacent par un condiment bizarre. Ils mettent, dans une sorte de passoire, des excréments de bœuf sur lesquels ils versent lentement de l'eau; c'est cette eau qui sert à assaisonner les aliments. Le miel tient lieu de sucre. De même que les autres Voltaïques, ils

font une grande consommation de *dolo* (bière de mil).

Les hommes et les femmes vont généralement nus; c'est à peine si les premiers se cachent les parties sexuelles avec un petit morceau d'étoffe flottant ou un fourreau, et, les secondes, avec un paquet de feuilles. Il est rare qu'ils se tatouent, mais ils s'en-duisent fréquemment le corps d'une terre ferrugineuse rougeâtre mélangée de beurre de karité. Leurs bijoux sont les mêmes que ceux de leurs voisins.

✿ La maison est ordinairement la *soukhala* à terrasse, construite en argile et pourvue d'une entrée, de forme rectangulaire. Elle abrite la famille entière et parfois plusieurs familles. Le plus âgé des hommes est le chef de la communauté et le seul personnage qui jouisse d'une autorité, car, chez les Lobis, il n'existe pas plus de gouvernement qu'il n'existe de castes. En revanche, la famille est régulièrement organisée. La fiancée est consultée avant le



FUNÉRAILLES D'UN CHEF LOBI. — CL. WIDE WORLD.

mariage et non achetée. L'homme peut prendre plusieurs épouses légitimes et des concubines. Le divorce est relativement facile. La parenté en ligne directe est reconnue jusqu'au cousin germain inclusivement.

✽ Nous avons dit que les Lobis constituent un des peuples les plus primitifs de la région. Chez eux, l'industrie est des plus rudimentaires. Les forgerons eux-mêmes ne savent pas extraire le fer du minerai, et les métaux qu'ils se procurent par échanges sont grossièrement travaillés. Les poteries, dont la fabrication incombe aux femmes, ne sont soumises qu'à une cuisson sommaire.

Les arts ne sont pas plus développés. La musique est peu harmonieuse; les arts graphiques et plastiques se bornent à des représentations grossières, sur bois, d'hommes et de femmes. Les grandes fêtes dansantes, si en vogue chez la plupart des Nègres, n'ont guère lieu qu'à l'occasion des funérailles.

Le passe-temps favori des Lobis est la guerre. Ils ont recours aux armes pour vider non seulement leurs querelles de tribu ou de village à village, mais aussi de maison à maison. Ils possèdent peu de fusils et se servent principalement de casse-tête en bois et de flèches armées de pointes en fer qu'ils empoisonnent. De ces armes, ils ne se séparent jamais; lorsqu'ils vont aux champs, ils les emportent avec leurs instruments de labour.

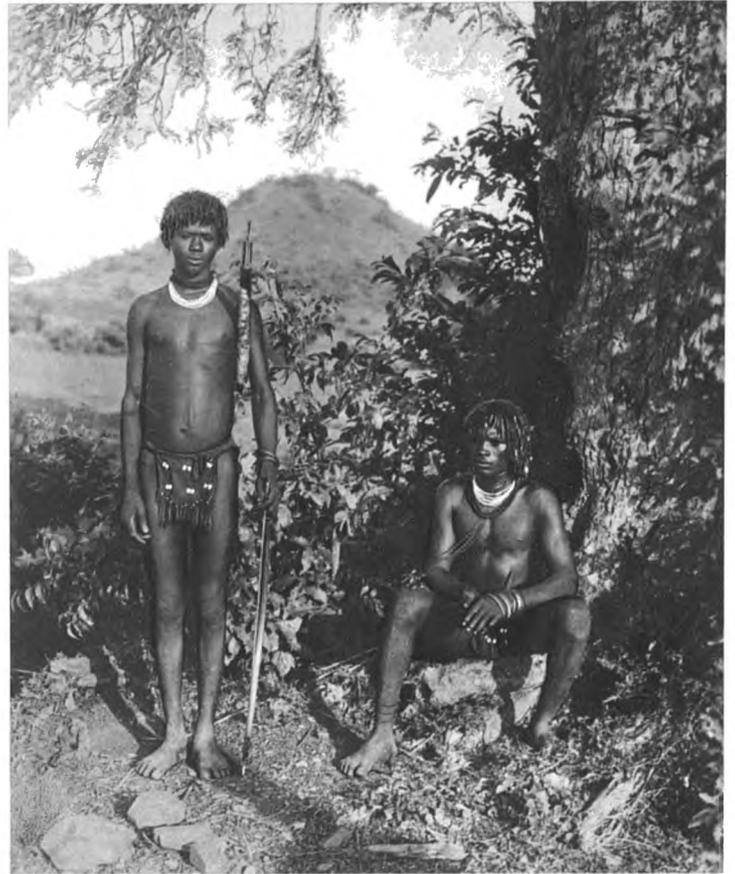
Les Lobis ne paraissent pas croire à une vie future, mais ils ont foi, pour ce qui concerne les affaires temporelles, dans la sorcellerie qu'exercent les plus anciens des villages.

V. KOULANGOS ou PAKHALLAS. — BARIBAS. — Bien que les Koulangos soient plus nombreux à la Côte d'Ivoire (cercle de Bondoukou) et dans la Côte de l'Or que dans la Haute-Volta, où ils ne comptent que 4 000 représentants environ, et que les Baribas vivent surtout dans le Haut-Dahomey (100 000 individus contre 5 000 dans la Haute-Volta), nous les rangerons, à l'exemple de Delafosse, parmi les Voltaïques.

✽ Les Pakhallas semblent originaires du Togo. A l'heure actuelle, ils occupent un vaste territoire limité au Nord par le Lobi, au Sud par l'Assinie, à l'Est par la Volta-Rouge et à l'Ouest par le Comoé. Leur nombre doit dépasser 50 000. Ce sont de grands hommes, très vigoureux, d'un ton généralement chocolat, ayant le système pileux très développé, contrairement à la plupart des Nègres.

Le costume de l'homme se compose d'un tablier triangulaire qui se porte par derrière et dont les cordons, noués en avant, cachent les parties sexuelles. En voyage, ils ramènent la pointe du tablier entre les jambes. Le cache-pudeur des femmes consiste dans une bande d'étoffe large de deux doigts, qui se fixe, en avant et en arrière, à une ceinture de perles multicolores.

Beaucoup de Pakhallas ne se tatouent pas; les autres ont des



JEUNES GUERRIERS LOBIS. — CL. G' G' A. O. F.

tatouages fort variés qui n'ont aucune signification nationale. Pauvre, en général, ce peuple ne fait pas abus des parures. Les femmes portent des colliers soit en verroterie commune, soit en cauris, soit en coquilles d'escargot. Leurs anneaux de bras sont habituellement en fibres végétales. Leurs bijoux de luxe consistent en spirales de cuivre aux chevilles et aux bras.

Les deux sexes sont d'une propreté exemplaire: hommes et femmes se baignent aussi souvent que l'occasion s'en présente et se lavent quotidiennement avec de l'eau chaude et du savon du pays. Après l'ablution, la femme frotte son conjoint avec du beurre de karité. Chaque repas est suivi d'un lavage de la bouche. Entre les repas, tous, même les fillettes, fument le tabac dans des pipes en terre de fabrication européenne.

✽ Les habitations, soit rondes, soit carrées (celles-ci avec un toit à double pente), ont leurs parois en pisé et leur toiture en feuilles de rônier. Ce qu'elles offrent de remarquable, ce sont les modelages et les peintures dont les parois sont couvertes extérieurement. Les modelages consistent en seins — symboles de la fécondité — et en mains — symboles de l'hospitalité. Les peintures représentent le plus souvent de naïves scènes de chasse.

Les Pakhallas ne possèdent pour ainsi dire pas d'armes, pas même l'arc, et le fusil est une rareté chez eux. On les voit armés d'un simple bâton et d'une machette d'abatis. Cela ne les empêche pas de faire des chasses fructueuses, grâce aux pièges multiples qu'ils ont inventés.

Les Pakhallas sont fétichistes. Dans chaque village, se trouve la case fétiche, entourée d'un enclos d'arbres de différentes essences. Cette case est une maisonnette dans laquelle s'entassent des tessons de bouteilles à gin, des débris de marmites, de vieilles ferrailles, des pagnes au rebut, des ossements, des balais. Ce sont les offrandes à *Sakarabro*, le fétiche qui joue un grand rôle dans la vie sociale des Koulangos.

✽ Les Baribas de la Haute-Volta, comme ceux du Haut-Dahomey, se rapprochent sensiblement des Dahoméens proprement dits par le type, par le genre de vie et par les mœurs; mais, au point de vue linguistique, ils se rattachent à la famille voltaïque. Les Peuls et les Haoussas, nombreux dans leur pays, y ont infusé une certaine quantité de leur sang. Les individus restés purs sont des hommes robustes, de haute taille, à teint foncé et à cheveux très



TYPE LOBI DE LA HAUTE-VOLTA. — CL. WIDE WORLD.

crépus, qu'ils portent courts ou rasant en partie, ne conservant qu'une touffe au sommet de la tête. Les Baribas proprement dits ne font usage que d'un costume très sommaire, consistant en un petit tablier de peau, quand il ne se réduit pas au simple fourreau pour les organes sexuels. Les Soumbas vont complètement nus. Quant aux femmes, elles se contentent, dans les deux groupes, de paquets de feuilles suspendus à la ceinture, l'un par devant et l'autre par derrière.

La circoncision n'est pas pratiquée dans toutes les tribus. Le tatouage est fréquent et les cicatrices, obtenues par incision, forment un fouillis de lignes, disposées de façons fort variées. Chez les Soumbas, elles s'entre-croisent, dessinant des hachures très serrées.

✽ Les Baribas constituent un peuple agriculteur et guerrier. Souvent ils entreprenaient des expéditions pour razzier des troupeaux ou pour se procurer des esclaves. Ils possédaient naguère des armées, comprenant des cavaliers, armés de lances ou sagaies, et des fantassins, armés d'arcs à l'aide desquels ils lançaient des flèches empoisonnées.

## CHAPITRE XII

### GROUPE GUINÉEN

Le groupe guinéen comprend toutes les populations noires qui occupent la côte de Guinée et s'avancent plus ou moins dans l'intérieur depuis le Cameroun jusqu'à l'embouchure de la Gambie. Nous avons déjà signalé, dans cet immense territoire, des représentants du groupe congolais, du groupe soudanais et du groupe voltaïque. Il nous resterait à mentionner plus de soixante autres peuples si nous voulions les passer tous en revue. Pour en donner une idée, il nous suffira d'en décrire quelques-uns. D'ailleurs, sous le rapport des caractères physiques, tous les Nègres guinéens, malgré certaines variantes, forment un ensemble relativement homogène. A quelques exceptions près, ils sont moins grands, moins dolichocéphales, moins noirs et ont le système pileux plus développé que les Soudanais et, comme nous le verrons, que les Sénégalais. Au point de vue du genre de vie, les différences sont peu considérables et en rapport, le plus souvent, avec l'habitat.

I. NÈGRES DU CAMEROUN. — Dans le Cameroun, nous avons déjà rencontré des Bakotas, des Mandjias, des Okandas, des Fans ou Pahouins, des Baguirmiens et des Haoussas. Les autres populations sont : les Doualas et les Bakokos, peuples venus du Sud, les Bamouns, les Bafonts, les Bobandis, les Bouyalas, etc.

Ces peuplades, d'un ton plus ou moins foncé, sont d'une taille qui, en moyenne, ne dépasse guère 1<sup>m</sup>,67 ou 1<sup>m</sup>,68 pour les hommes.

Elles se livrent à l'agriculture, un peu à l'élevage, à la chasse et à la pêche lorsqu'elles vivent sur les bords d'une rivière.



PÊCHEURS DU CAMEROUN DANS LEUR PIROGUE. — Cl. Rap.



GRAND TAMBOUR A SIGNAUX DU CAMEROUN.  
COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.

✽ La polygamie et l'endogamie règnent dans tout le Cameroun. La femme est achetée dans certaines tribus et cependant elle n'est pas traitée en esclave. Chez les Keakas et les Banjangs, par exemple, il existe une caste de personnes du beau sexe qui jouissent de grandes prérogatives et auxquelles on élève des tombeaux après leur mort. Dans le Nord-Ouest, chez les Bakoundous, une femme qui n'a pas eu d'enfants d'un premier mari peut en prendre un second sans avoir besoin de divorcer. Si un enfant vient à naître, il appartient au premier époux et non au procréateur. Lorsqu'elle est enceinte, la femme, qui d'habitude mange à part, est admise à partager les repas du mari. Au moment de l'accouchement, on la transporte dans une case spéciale, qu'elle quitte peu de jours après la naissance de l'enfant. Elle se teint alors une partie du corps et elle teint en même temps le corps du nouveau-né, avec une teinture rouge d'origine végétale.

Dans certaines tribus, le chef n'a autorité que sur les hommes, et les femmes élisent l'une d'entre elles pour les gouverner. Diverses professions sont réservées aux femmes; ce sont elles, par exemple, qui sont chargées de la confection des poteries, comme dans la grande majorité des populations noires. Les autres industries sont exercées par les hommes qui, pour la plupart, se montrent habiles artisans. Leurs grands tambours à signaux, creusés dans un tronc d'arbre et soigneusement sculptés, dénotent une véritable maîtrise dans le travail du bois. Si ceux qui vivent dans les forêts n'ont encore que de rares relations avec les Européens, les autres font avec les Blancs un commerce d'échanges assez suivi et, dans les villes, remplacent même volontiers la ceinture qui constituait jadis leur vêtement par le costume européen. Intelligents, ils profitent de leur contact avec les civilisés pour accroître leurs connaissances.

Il ne faudrait pas s'imaginer que les Nègres du Cameroun, livrés à eux-mêmes, fussent incapables de progresser. En 1899, lorsque les Allemands occupèrent Foubân, à 200 kilomètres au nord-est de Douala, le pays, gouverné à cette époque par le roi Njoya, possédait déjà une organisation remarquable. Le roi avait vu des manuscrits arabes entre les mains des commerçants haoussas, et des écrits, des livres européens chez les missionnaires. Il savait que les musulmans et les chrétiens pouvaient correspondre entre eux au moyen de l'écriture et il résolut d'en inventer une que ne connaîtraient ni les uns ni les autres. Il réunit ses notables et leur prescrivit de rechercher des signes pour représenter des mots de leur propre langue. Une fois en possession de ces signes idéographiques ou symboliques, il en fit un choix avec l'aide de trois de ses conseillers, et la liste en fut envoyée dans tous les villages pour y être enseignée. Très rapidement, Njoya arriva à transformer ces signes qui, en 1916, se réduisirent à quatre-vingts ayant une valeur purement phonétique. C'est donc une écriture alphabétique que des Nègres ont créée de toutes pièces en l'espace de dix-sept ans. Elle est enseignée dans les écoles aux enfants des notables qui apprennent rapidement à la lire et à l'écrire.

En dépit des efforts des marabouts et des missionnaires évangéliques, le nombre des fétichistes est encore considérable au Cameroun.

**II. NÈGRES DE LA NIGÉRIA.** — Dans la Nigéria anglaise et le protectorat de la Côte du Niger, les populations sont aussi mêlées que dans toutes les autres contrées du Soudan et de la Guinée. Nous avons vu le rôle important qu'y ont joué et y jouent encore les Haoussas. Des Bornouans, des Baguirmiens, des Kanembous et autres Soudanais y comptent des représentants parfois nombreux. Les Touareg et surtout les Peuls, dont nous parlerons plus loin à propos des populations non nègres de l'Afrique, y occupent une place plus ou moins importante, surtout les seconds. Mais il existe d'autres groupes, qui, tant sous le rapport des caractères physiques que sous celui de la langue, se classent parmi les Guinéens. Nous citerons notamment les Igaras, les Igberas, divisés en deux fractions, les Simas et les Pandas, les Idzos ou Ijos, les Bonkys, les Jakris. Plus à l'Ouest, sur le Bas-Niger et au delà, les Yoroubas, les Bénins, les Yébous, les Egbas ou Ikbas, les Calabaraï, les Nagots qui occupent en partie notre colonie du Dahomey et sur lesquels nous reviendrons.

En général, ces peuples sont de bons agriculteurs et de bons artisans, d'humeur assez belliqueuse, parfois cruels. Les Jakris sont des commerçants très habiles et très actifs. Les Idzos comptent parmi eux de bons constructeurs de navires, mais très turbulents; à diverses reprises, ils ont attaqué les établissements de la Compagnie anglaise du Niger.

Les Yoroubas, qui sont d'une taille inférieure à la plupart de leurs voisins (1<sup>m</sup>,65 en moyenne), d'un ton moins foncé et dont le crâne est plus court, s'étendaient primitivement assez loin dans l'intérieur. Refoulés vers la Côte des Esclaves (ainsi nommée parce que jadis les négriers venaient s'y approvisionner, surtout chez les Bonkys et les Calabaraï, de malheureux qu'ils transportaient au Brésil), ils ont envahi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les royaumes de Porto-Novo, de Ouida ou Juida, le Dahomey et le Togo.

Sur tout le Bas-Niger, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, les Nègres s'étaient organisés en sociétés et avaient fondé des royaumes, toujours en guerre les uns contre les autres. Les chefs suprêmes jouissaient d'une autorité presque sans limite et ordonnaient souvent des sacrifices humains. A leur mort, on inhumait avec eux des esclaves vivants; tel était le cas des Ibos et des Bénins. A ces derniers, il nous paraît bon de consacrer quelques lignes qui donneront une idée des mœurs de diverses populations de la Nigéria à une époque toute récente.

### Bénins.

Ce peuple était à la fois agriculteur et guerrier. Aux produits du sol, il ajoutait ceux de la chasse et de la pêche et également ceux que lui fournissait son bétail.

La société était parfaitement organisée et comportait plusieurs classes. Au-dessous du roi, venait une sorte de noblesse compre-



FAMILLE DU BAS-NIGER DEVANT SA CASE. — CL. LACOMBE. COLL. M. H. N.

L'HOMME.



CHASSEUR DU BAS-NIGER A L'AFFUT. — CL. WIDE WORLD.

nant trois catégories. La première choisissait le roi parmi les membres de la famille royale avant le décès du souverain régnant. Il était rare que le choix se portât sur le fils aîné du monarque. L'élu devait faire un stage dans l'administration d'une province. C'est parmi cette noblesse que le roi recrutait tous les dignitaires, ministres, gouverneurs de provinces, commandants d'armées, etc., à l'exception des juges. La justice était rendue par une assemblée de vieillards qui se montraient aussi implacables pour les grands que pour les gens du peuple. Ainsi, un commandant d'armée qui avait essuyé une défaite était condamné à mort comme le plus vulgaire assassin. Celui qui avait violé un secret d'État était attaché vivant à un arbre et livré à la voracité des animaux carnassiers.

En dehors des hommes libres chargés de la culture du sol, il existait des esclaves, qui étaient des captifs de guerre.

✿ La polygamie était la règle; la femme était achetée, sauf dans certains cas. Les dignitaires, par exemple, recevaient en cadeau du roi des fillettes de quatre à huit ans, qui étaient confiées à des femmes âgées jusqu'à leur nubilité. En revanche, les grands personnages offraient leurs filles au roi. Les mêmes échanges s'opéraient entre les dignitaires des différents degrés. Mais, pour le peuple, l'achat de la fille par le jeune homme ne souffrait pas d'exception et il arrivait parfois que le futur époux fit l'acquisition d'une fillette, dont il n'entrait en possession que lorsqu'elle avait atteint la puberté. S'il avait séduit une jeune fille, il était réputé marié avec elle et payait alors la dot aux parents; si la fille était trop jeune, il était condamné à une forte amende.

Les femmes du Bénin n'étaient pas exemptes de coquetterie.

Indépendamment des bijoux recherchés par les Nègresses (colliers, bracelets, bagues, anneaux de chevilles), elles consacraient un temps considérable à leur coiffure. Elles divisaient leurs cheveux en une infinité de nattes minuscules qu'elles agrémentaient d'un nombre incalculable de perles de verre et de grains de corail.

✿ En dehors des sacrifices humains, qui se pratiquaient dans des sortes de temples, au milieu des bois, la coutume la plus curieuse de ce peuple avait rapport aux funérailles des rois. Aussitôt après la mort du souverain, on creusait une fosse vaste et profonde dans laquelle on descendait le cadavre du défunt et ses pre-



TÊTE EN BOIS SCULPTÉE DU BÉNIN.  
COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.  
CL. LIBRAIRIE DE FRANCE.

miers ministres vivants. « L'ouverture — dit Tardieu, qui écrivait ces lignes lorsque la coutume était encore en usage — en est fermée par une grande trappe. Tous les jours, on demande d'en haut si le roi est mort; les malheureux répondent qu'il est bien malade, et bientôt ne répondent plus. Alors on retire leurs corps et celui du roi; on les rend à leurs parents, qui leur donnent la sépulture au fond de leurs maisons. » Au-dessus de la sépulture définitive du roi, on déposait des défenses d'éléphant sculptées.

Les Bénins ne sont pas dépourvus de sens artistique, qui se manifeste surtout dans la musique et la sculpture. On rencontre chez eux de nombreuses idoles en bois et, depuis l'occupation de leur pays par les Européens, ils exécutent volontiers des statuettes caricaturales qui dénotent, en même temps qu'une habileté technique remarquable, un certain don d'observation.

**III. NÈGRES DU DAHOMEY ET DU TOGO.** — Nous laisserons de côté pour le moment les Achantis, qui ne sont représentés au Dahomey que par un tout petit groupe, sur le littoral, en face de Grand-Popo, et par un nombre restreint d'individus au Togo, tandis qu'à la Côte de l'Or ils comptent près de 4 millions de sujets. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut des Baribas et des Soumbas, auxquels nous aurions pu joindre les Pila-Pilas qui ne s'en distinguent guère que par une taille plus élevée. Nous réservons pour plus tard les Peuls ou Foulbés qui ne sont pas des Nègres véritables et qui comptent pour 42 000 dans la population totale du Dahomey, dont le chiffre s'élève à 841 000. Enfin, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit des Nègres du groupe sonrai (Dendis) ou du groupe voltaïque (Gourmantchés) qui sont représentés dans la région qui nous occupe.

Ces éliminations faites, nous restons en présence de deux groupes : 1<sup>o</sup> les Fons ou Djedjés ou Gèges, c'est-à-dire les Dahoméens proprement dits (361 000 individus); 2<sup>o</sup> les Nagots, dont nous avons signalé l'existence dans la Nigéria et qui comptent 83 000 représentants au Dahomey.

Parmi les petits peuples, nous citerons le groupe des Adjas, Mahis et Dogbos au Dahomey seulement; les Dompagos et les Krépis au Dahomey et au Togo; les Anlos ou Anglos au Togo seul : nous nous bornons d'ailleurs à mentionner leurs noms.

#### a) Fons, Djedjés ou Gèges.

Les Dahoméens sont des hommes de grande taille, très robustes, offrant des caractères nigritiques extrêmement accentués. Orig-



FABRICATION DE L'HUILE DE PALME AU DAHOMEY.



DAHOMÉEN. — COLL. DU PRINCE R. BONAPARTE. M. H. N.

naires des montagnes de l'intérieur, ils se sont avancés peu à peu vers la mer, qu'ils ont atteinte en 1726, lorsqu'ils se sont emparés du royaume de Ouidah. A son tour, le royaume des Djedjés a pris fin au mois de janvier 1894, lorsque son dernier roi, Behanzin, ayant violé tous ses engagements envers la France, fut vaincu et fait prisonnier par le général Dodds. Depuis que les Français se sont emparés du Dahomey, l'administration et les conditions économiques du pays se sont naturellement profondément modifiées. Ce n'est donc pas l'état actuel des Fons dont nous nous occuperons dans les lignes qui vont suivre, mais de leur genre de vie et de leurs mœurs de naguère qui, d'ailleurs, ont persisté en partie dans le peuple.

Chez cette population guerrière, le roi possédait des armées toujours prêtes à entrer en lutte avec ses voisins. L'agriculture n'était cependant pas délaissée, surtout dans le Bas-Dahomey, où le sol est fertile et où l'huile de palme faisait l'objet d'un important commerce. Dans le Haut-Dahomey, au contraire, à l'élevage que s'adonnaient de

préférence les habitants. L'industrie était relativement assez développée, principalement le tissage, la vannerie, la poterie et la métallurgie. Des artisans travaillaient le bois avec une habileté remarquable. Les trônes des rois, les sièges, souvent supportés par des personnages humains, les coupes à offrandes, sculptées et décorées de peintures comme les sièges, dénotent non seulement de l'habileté technique, mais un certain sens artistique. Toutefois, leurs peintures nous choquent par leurs tons criards. Le caractère artistique apparaît bien plus nettement dans certaines statuettes — idoles ou autres — en bois ou en terre. La gravure desalebasses est d'un goût irréprochable. Naguère, le travail du cuivre, qui était considéré comme un métal impur, était interdit aux forgerons. Depuis que Glé-Glé, le père de Behanzin, a levé l'interdiction, les artistes se sont mis à fabriquer une quantité de statuettes en cuivre, ou plutôt en laiton, représentant des personnages humains, des animaux, même des groupes d'une certaine importance. Ces objets, obtenus par le procédé de la cire fondue, sont très recherchés des Européens.

Les bas-reliefs des cases royales d'Abomey étaient des plus curieux. Comme les huttes des paysans, elles avaient leurs parois en argile et ces parois étaient couvertes de reliefs profondément modelés dans l'argile même. Les uns représentaient des animaux, d'autres des symboles mythiques, mais un grand nombre figuraient des épisodes des guerres des Dahoméens contre les Nagots. Naturellement, les Djedjés étaient toujours les vainqueurs, et on les reconnaissait facilement à leur peau peinte en noir. Tous les sujets étaient d'ailleurs badigeonnés de diverses couleurs.

Sous les influences atmosphériques, ces intéressants documents se sont délités et ils seraient perdus pour la



TRÔNE DE GLÉ-GLÉ, ANCIEN ROI DU DAHOMEY.

COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.

science si Waterlot, directeur de l'imprimerie officielle au Dahomey, n'avait eu la louable idée de les estamer et de noter avec grand soin, au moyen de l'aquarelle, les tons des différentes parties sur un carnet. De retour en France, il a tiré lui-même des épreuves en plâtre qu'il a peintes. Cette précieuse collection existe au musée d'Ethnographie du Trocadéro, auquel il l'a offerte.

La polygamie est générale au Dahomey, mais naguère le nombre de femmes que pouvait avoir un homme était soumis à des règles. Le roi en avait mille; les grands personnages, cent, et les simples sujets ne pouvaient dépasser dix.

✽ Le roi possédait un pouvoir absolu. Il avait à côté de lui un conseil de ministres et il nommait les gouverneurs de provinces, de même que les commandants d'armées. Tous devaient exécuter ponctuellement les ordres du souverain. Les esclaves étaient nombreux et assez bien traités; ils faisaient partie de l'armée en temps de guerre. Dans l'armée existaient également des régiments d'amazones, recrutées presque toutes parmi les esclaves d'un certain âge, mais robustes. Elles recevaient une éducation militaire très dure et, dans les combats, elles étaient plus redoutables que les hommes. Elles n'avaient comme armes qu'un gourdin et un grand coutelas, dont elles se servaient pour couper les têtes des ennemis qu'elles emportaient comme trophées et dont les crânes, une fois nettoyés, servaient à orner les tambours.

Les *cabécères* constituaient une sorte de corps de police et étaient en même temps chargés de porter les ordres du roi. Comme insigne, ils avaient un bâton dont l'extrémité supérieure était soigneusement sculptée ou munie d'un sujet en métal (récade). La récade jouait un grand rôle au Dahomey : celle du roi ouvrait tous les chemins du royaume, mais, à défaut de ce passeport, il fallait obtenir la récade du gouverneur d'une province pour passer dans une autre.

Des sacrifices humains avaient lieu à l'occasion de certaines fêtes et des funérailles des chefs. Ils étaient nombreux chaque année à une époque déterminée, qui était la *grande coutume*, en quelque sorte la fête nationale. Il arrivait qu'on fit auparavant une expédition guerrière pour se procurer des prisonniers destinés à ces sacrifices, mais, si le nombre n'en était pas suffisant, on égorgeait des esclaves et même, dit-on, des hommes ou des femmes qui s'offraient spontanément.

La religion des Djedjés s'accompagne d'un véritable culte pratiqué par les féticheurs, qui forment une puissante corporation. Ce sont eux qui sont appelés à soigner les malades, à mettre fin



VILLAGE LACUSTRE SUR LA LAGUNE D'AVANSOURI (Dahomey).  
COLL. M. H. N.

aux épizooties, aux embarras financiers, aux brouilles domestiques, aux pêches malheureuses. Les divinités dahoméennes sont, pour la plupart, malfaisantes, et cependant les indigènes croient à un être suprême, qui régit toutes choses et qui est bon; ils l'appellent *Maô*. L'arc-en-ciel est aussi un fétiche bienfaisant. Les caïmans et les serpents sont des fétiches bons ou mauvais, suivant le plaisir de *Maô*. Aux fétiches, on élève souvent de petits temples; c'est ainsi qu'un petit singe, *Edou*, a les siens, et que, à Ouidah, les serpents sacrés avaient le leur. Celui qui, même involontairement, aurait tué un de ces animaux était mis à mort.

En dehors du culte, qu'on pourrait qualifier de public, existait et existe encore le culte familial. Dans des cases isolées, on voit un vase rempli de terre et de débris de poterie, et dans cette terre sont fichés de petits symboles en fer-blanc qui représentent des fétiches. Sur ces dieux lares, on fait des libations d'eau-de-vie et d'huile de palme. Mais si le Nègre n'en obtient pas ce qu'il attend d'eux, il s'empresse alors d'aller consulter les féticheurs.



TOMBE ROYALE A ABOMEY. — CL. G<sup>e</sup> G<sup>e</sup> A. O. F.

✱ A une certaine distance du littoral, existent de grandes lagunes sur lesquelles s'élèvent parfois des villages sur pilotis : telle est la lagune ou lac Nokoué, en face de Cotonou. Là, vit, dans des cases construites sur des plates-formes reposant sur des pieux à quelques mètres au-dessus de l'eau, une population de 8 000 à 10 000 habitants, qui tire de la pêche à peu près toute sa nourriture. Les cases laissent entre elles des rues et des places d'eau, dans lesquelles circulent des pirogues achetées pour la plupart aux riverains du Lagos.

### b) Nagots.

Le royaume de Porto-Novo, situé entre le Dahomey et la colonie anglaise de Lagos, constamment en lutte avec celui des Fons, exposé, d'autre part, aux empiétements des Anglais, demanda, en 1863, le protectorat de la France. Le protectorat lui fut accordé, puis, à la suite d'incidents, retiré en 1864. Le roi Toffa le réclama de nouveau en 1883 et l'obtint le 2 avril de cette même année.

Ce royaume comptait environ 250 000 habitants, les uns de race djedjé, les autres, en majorité, de race nagot, qui possédaient le pouvoir. Entre les deux races, les différences ne sont pas très notables; c'est à peine si les Nagots sont de taille un peu plus élevée que les Dahoméens proprement dits. Leurs traits sont moins réguliers et cependant leur physionomie est plus ouverte, moins antipathique. Ni les uns ni les autres n'ont la beauté du corps et du visage de Minas, émigrés du pays achanti, qu'on rencontre parmi eux.

Au point de vue du genre de vie, de l'industrie, de l'organisation sociale, des croyances, on constate de grandes analogies entre les Nagots et les Djedjés. Vivant dans une région où le sol, qui ne renferme pas une pierre, est d'un travail facile, le Nagot s'adonne à la culture, à l'élevage et à la pêche. Il consomme une grande quantité de poisson fumé; son bétail et les produits du sol, parmi lesquels figurent des fruits variés (bananes, mangues, dattes, cocos, papayes, oranges, etc.), lui fournissent d'abondantes ressources. De grands marchés se tiennent dans les villes, notamment à Porto-Novo, la capitale, et là se débitent, non seulement les tissus, la vannerie, les objets métalliques fabriqués dans le pays, l'huile de palme, le bois à brûler, les plantes médicinales et les vivres, mais la maroquinerie musulmane et une foule de produits européens (vin de muscat, genièvre, liqueurs, tissus, mercerie, verronnerie et jusqu'aux fards).

✱ Les maisons ont leurs parois en terre battue et leur toit en feuilles de palmier. Le palais du roi Toffa comprenait un amas de maisons édifiées de la même façon, plus un bâtiment construit à l'europpéenne, dans lequel se trouvait la salle de réception, meublée de sièges provenant d'Europe. Un canapé faisait l'office de trône royal.

Le roi, souverain absolu, disposant même du sol à sa guise, avait ses ministres, comme celui du Dahomey, ses commandants



NAGOTS DE PORTO-NOVO.



NÈGRES DU TOGO PORTEURS DE VENTOUSES EN CORNE. — CL. RAP.

d'armées, ses cabécères. Il rendait lui-même la justice et donnait généralement raison à celui qui lui avait fait le plus beau cadeau. Après notre occupation, l'armée, qui ne comprenait pas d'amazones, a été licenciée et une partie des soldats a été transformée en danseurs.

La polygamie existe. Le roi avait cent femmes, qui lui étaient données par ses sujets pour s'attirer ses bonnes grâces. Deux femmes, désignées chaque jour par la duègne qui dirigeait tout le sérail, étaient de service la nuit auprès du monarque. S'il arrivait à celui-ci d'en choisir une qui n'eût pas été désignée, il devait lui faire un cadeau le lendemain.

Il y avait naguère un grand commerce d'esclaves à Porto-Novo, comme sur toute la côte, qui avait été dénommée, de ce fait, Côte des Esclaves. L'esclave, logé, nourri et vêtu par son maître, était occupé aux travaux des champs, mais, là où existaient des factoreries européennes, il était autorisé à y travailler, pour son propre compte, trois jours par semaine. Il est vrai que le roi prélevait en compensation une forte dîme sur les factoreries.

Comme au Dahomey, la canne sculptée envoyée par le roi ou un chef servait de passeport. Pour se rendre à Abéokouta, grande ville de 80 000 habitants, il fallait se munir d'un insigne spécial qui consistait en une queue de cheval montée sur un manche d'ivoire.

La sculpture est très répandue à Porto-Novo; les sièges des féticheurs en sont un bel exemple. Ils se composent de deux plateaux en bois, l'un inférieur, l'autre supérieur, reliés entre eux par des colonnades d'environ 0<sup>m</sup>,75 de hauteur, formées de personnages masculins ou féminins, parfois de cavaliers. De nombreuses statues en bois, idoles pour la plupart, dénotent souvent un véritable sentiment artistique. Ce sentiment se retrouve dans la musique, bien que les Nagots se préoccupent plus du son que de l'harmonie. Parmi leurs instruments de musique, il en est un particulier, qui se rencontre au Dahomey comme à Porto-Novo : c'est une sorte de guitare, composée d'un rectangle formé de morceaux de bambou reliés les uns aux autres, sur lequel sont fixées, en guise de cordes, douze lianes de grosseur différente que soulèvent des traverses. On en tire des sons assez agréables, et l'indigène se sert de cet instrument pour accompagner son chant.

✱ Les fêtes, assez fréquentes, consistent en danses, en chants et en libations; elles durent souvent quatre ou cinq jours. Elles ne donnaient jamais lieu à ces sacrifices humains que nous avons signalés chez les Djedjés.

Les féticheurs y jouent un grand rôle et, lorsqu'elles ont un caractère cultuel, ils se contentent de sacrifier aux fétiches une poule ou une chèvre. De même que leurs voisins, les Nagots croient à une foule de divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes, et ils vénèrent, à l'égal des divinités, certains animaux, notamment le boa. Les caïmans étaient l'objet de la même vénération, mais ils cessèrent d'être fétiches le jour où l'un d'eux mordit une femme qui se baignait dans la lagune de Porto-Novo.

IV. NÈGRES DE LA CÔTE DE L'OR. ACHANTIS. — Comme dans toute la région, les populations de la Côte de l'Or sont très mélangées. Sur le littoral, vivent les Fantis, qui s'adonnent volontiers au commerce; des Assiniens, qui débordent dans la Côte d'Ivoire; des Koulangos, que nous avons déjà rencontrés dans la Haute-Volta; des Tons, pasteurs et agriculteurs, qui habitent le haut pays. Mais la population de beaucoup la plus importante est la population achanti, qui compte des représentants dans le Togo, où elle s'est mélangée aux Baribas, aux Dahoméens, aux Foulbés, aux Haoussas, etc. Dans la seule Côte de l'Or, le nombre des Achantis est évalué à 3 millions environ. Ce sont d'eux dont nous nous occuperons dans ce paragraphe.

Leur origine est inconnue; tout ce qu'on sait, c'est qu'ils sont venus du Nord-Est vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils forment une belle race, de taille moyenne, bien proportionnée, d'un beau noir, avec une face moins prognathe et des lèvres moins épaisses que la plupart de leurs voisins. Quoiqu'ils aient le crâne relativement un peu petit, les Achantis sont doués cependant d'une intelligence tout à fait remarquable.

Les Achantis font de l'agriculture et de l'élevage, mais laissent les travaux des champs aux femmes et aux esclaves. Ils tirent parti des richesses minières de leur pays, se livrent à l'industrie et font un important commerce avec le Soudan. Bien que très jaloux de leur indépendance et se méfiant des Anglais, qu'ils soupçonnaient, non sans raison, d'avoir des visées sur leur territoire, ils étaient entrés en relations commerciales avec les Européens. Les nombreuses routes qu'ils avaient tracées dans leur contrée facilitaient le transport des denrées, et les marchés qui se tenaient dans les villes contribuaient à l'activité des échanges.

Coumassie, la capitale, comptait, au moment de sa plus grande prospérité, près de 200 000 habitants. Elle avait de larges rues plantées d'arbres et des maisons qui, bien qu'en terre battue pour la plupart, étaient décorées de bas-reliefs et de peintures.

Mais les Achantis étaient avant tout un peuple guerrier qui réussit à fonder un puissant royaume par la force des armes. En 1824, ils avaient atteint l'apogée de leur puissance et attaquèrent les forces anglaises qui occupaient des forts construits le long du littoral. Battus, ils préparèrent patiemment leur revanche et, en 1873, ils tentèrent d'expulser les Anglais. Sous la conduite de leur roi, ils envahirent le pays, sur lequel la Grande-Bretagne avait établi son protectorat, et s'avancèrent jusque sous les murs des forts de la côte. Ce ne fut pas sans peine que les Anglais réussirent à se venger de leur défaite et à s'annexer le royaume achanti.

Ces indigènes, si fortement organisés au point de vue militaire, obéissaient à un roi, dont le pouvoir était absolu. Ce monarque choisissait ses ministres, ses commandants d'armées, ses gouverneurs de provinces et tous les fonctionnaires dans les rangs d'une sorte de noblesse descendant des chefs qui avaient contribué à la fondation du royaume; les membres de cette noblesse portaient le titre de *cabocirs*. Le roi pouvait conférer ce titre à ceux qui, à la guerre, avaient accompli quelque action d'éclat. En outre, le souverain avait son conseil d'État, qui n'était convoqué que dans les grandes circonstances, mais dont les membres pouvaient rendre la justice comme lui-même.

Les *cabocirs* déployaient un luxe inouï. Ils se vêtaient souvent d'étoffes de soie et se paraient de fourrures, de plumes, de bijoux en or et en ivoire. Les gens du peuple se contentaient d'un simple pagne. Depuis que des relations commerciales s'étaient nouées avec les Blancs, on voyait, dans les villes, des femmes vêtues de robes faites d'étoffes européennes, et ces robes courtes, décolletées et sans manches, ressemblaient à celles que la mode a introduites chez nous. Mais ces dames marchaient pieds nus, comme les femmes et les hommes du peuple.

L'armée était fortement organisée. Lorsque la guerre éclatait, le roi nommait un commandant en chef auquel il donnait l'investiture en lui frappant trois fois sur la tête avec une épée à garde



ASSINIENNE D'ACCRA (Côte de l'Or).  
COLL. DU PRINCE R. BONAPARTE. M. H. N.

d'or qu'il lui remettait comme insigne de son grade. Ce grand chef se tenait à l'arrière, affectant l'indifférence pour donner confiance aux guerriers. Les autres chefs marchaient à l'avant. Chacun d'eux possédait un signal particulier qui lui permettait d'indiquer sa position au commandant en chef.

Les Achantis avaient un code remarquable, prévoyant tous les crimes et délits qui pouvaient se commettre. S'il édictait des peines parfois barbares, il n'était point exempt d'un esprit d'humanité. Ainsi, si la lâcheté manifeste était punie de mort, si le vol à l'égard du souverain entraînait l'émasculature du coupable, si l'individu soupçonné de sorcellerie était torturé jusqu'à la mort, en revanche, le code accordait à l'esclave maltraité par son maître le droit de changer de propriétaire.

✿ La polygamie existe chez les Achantis : le roi avait 3 333 femmes, chiffre qui était considéré comme fatidique. Lorsqu'il en donnait à des guerriers qui s'étaient distingués, il était tenu de les remplacer. Seuls, les nobles avaient le droit de vendre leurs épouses. Cependant la situation de la femme n'était généralement pas celle

d'une esclave, car elle jouissait de certains droits. Elle pouvait engager un procès en son nom, et c'était sa propre famille qui en supportait les frais. Si son mari lui déplaisait, elle pouvait le quitter en lui abandonnant la moitié de sa dot et à la condition de ne pas se remarier. Quand elle restait trois ans sans avoir de nouvelles de son époux, elle avait le droit de contracter une nouvelle union, mais les enfants qui naissaient du second mariage étaient, s'il revenait, la propriété du premier mari.

✿ L'organisation sociale et militaire des Achantis dénote un degré de civilisation déjà avancé. Malheureusement, il y avait un revers à la médaille. Les sacrifices humains qui se pratiquaient à tout moment jettent un voile sombre sur le tableau. A l'occasion de nombreuses fêtes, des esclaves étaient sacrifiés. Très fréquem-



FAMILLE ACHANTI. — COLL. E. CHANTRE.

ment, les féticheurs conseillaient au roi d'immoler des victimes aux divinités. Souvent, un mari ordonnait de sacrifier ses femmes et ses esclaves lors de son décès. Quand le souverain décédait, aucun de ses esclaves n'échappait à la mort.

Presque tous fétichistes, les Achantis ont pleine confiance dans leurs féticheurs, dans les amulettes et dans les devins chargés de découvrir les individus accusés de sorcellerie. Les inculpés étaient soumis à l'épreuve du poison, mais ils avaient de grandes chances d'échapper à la mort s'ils avaient fait, au devin qui devait préparer le breuvage, un cadeau jugé suffisant. Dans ce cas, le poison était remplacé par une boisson inoffensive.

V. NÈGRES DE LA CÔTE D'IVOIRE. — Ce qui frappe lorsqu'on étudie l'ethnologie de la Côte d'Ivoire, c'est l'extrême variété des types physiques et les nombreuses modifications que subissent, sur toute l'étendue du territoire, les mœurs, le langage et l'état social. Les auteurs distinguent un nombre considérable de tribus, parlant des idiomes différents : nous nous limiterons ici aux grands groupes ethniques. D'après les statistiques officielles, la population indigène de la Côte d'Ivoire comprend 1 545 000 individus, qui se répartissent de la façon suivante :

Baoulés.....	326 000
Sénoufos.....	204 000
Mandés.....	188 000
Dans ou Manous.....	98 000
Bétés.....	94 000
Gouros.....	80 000
Divers.....	555 000

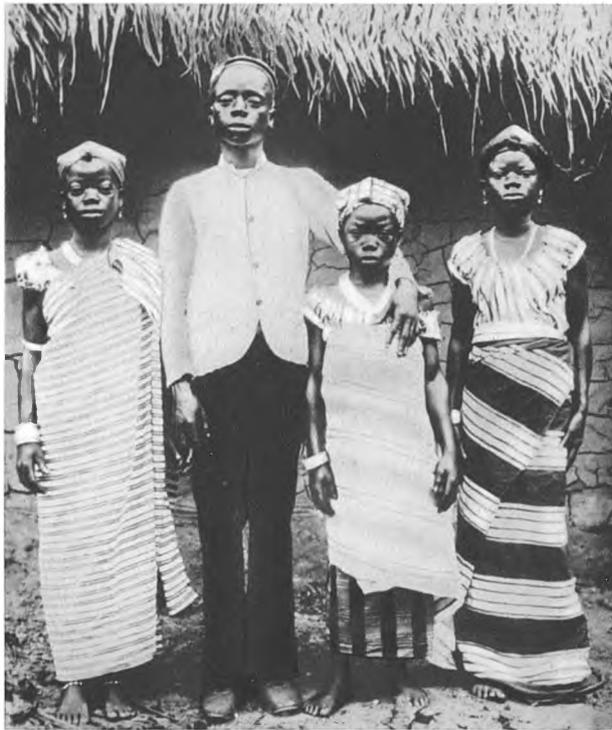
Sous la rubrique « divers » sont classés de nombreux petits groupes, parmi lesquels nous citerons les Agnis (Paï-pi-bris, Bonnas, Indéniés ou N'déniéfoués, Abbeys, Abidjis, Alladiens, Attiés, Ebriés, M'batous, Afemas, Abourés, Apolloniens), les Kroumen (Bakomés, Didas, Neyaux), les Lobis, les Diolas, dispersés dans une grande partie de la Guinée, les Pakhallas ou Koulangos, les Mahous, qui ne sont autres que des Mandingues.

Nous avons déjà parlé des Lobis et des Pakhallas en traitant des populations voltaïques et des Diolas à propos des Mandingues. Quant aux Kroumen, nous en renvoyons la description au paragraphe suivant, parce que la République de Libéria est plutôt leur pays que la Côte d'Ivoire.

Les Paï-pi-bris ne forment qu'une fraction de la famille agni, et c'est à tort que quelques auteurs les considèrent comme offrant le prototype de cette famille. Ils se distinguent, en effet, des autres populations du groupe par la coloration plus claire de leur peau, par un prognathisme moins accentué, un nez plus saillant, des lèvres moins volumineuses. L'amiral Fleuriot de Langle les qualifiait de « population blanche » ; en réalité, ce sont de véritables Nègres, d'un ton moins foncé que leurs voisins. Cette atténuation de la coloration de la peau et des caractères nigritiques de la face semble indiquer un métissage avec une autre race qu'il est impossible, à l'heure actuelle, de désigner. D'ailleurs, au point de vue du genre de vie et des mœurs, ils se confondent avec les autres populations de la famille agni.

Les Apolloniens ou Zemmas sont de race agni ; ils parlent un dialecte de la langue à laquelle appartiennent de nombreux idiomes de la côte de Guinée. Ce sont les plus beaux des Nègres de toute la région et ils ont fourni jadis des milliers d'esclaves au Brésil. Venus de la colonie anglaise de la Côte de l'Or, ils occupent l'extrême Sud-Est de la Côte d'Ivoire. Beaucoup sont commerçants, interprètes, secrétaires, commis de factorerie.

Lorsqu'on examine attentivement l'ensemble des Nègres de la Côte d'Ivoire, on est tenté de les classer approximativement de la façon suivante. Au Nord, vivent des races relativement évoluées qui appartiennent toutes à la famille mandingue (Mandés, Sénoufos, Diolas), aux Pakhallas et aux Lobis. À l'Est et au Centre,



Ayémou, FILS DU ROI DES ATTÎÉS (Côte d'Ivoire), avec sa femme et ses sœurs. — COLL. M. H. N.

on rencontre les nombreuses tribus agnis, auxquelles se rattachent les Baoulés, les Paï-pi-bris. Au Sud-Est, habitent d'autres peuplades de la famille agni, les Apolloniens, les Attiés, les Ebriés, etc. À l'ouest des Agnis, si nous laissons de côté, pour le moment, les Kroumen, nous trouvons un groupe important, très attardé, qui est représenté notamment par les Gouros et les Gagous.

Nous n'avons pas à revenir sur les Mandingues, les Pakhallas et les Lobis ; nous nous en tiendrons aux Agnis, aux Gouros et aux Gagous.

### a) Agnis proprement dits et Baoulés.

Les Agnis sont arrivés dans la zone qu'ils occupent il y a cent soixante-quinze ans environ. Quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, ils ne sont ni des géants, comme certains Sénégalais, ni des hommes musclés comme les Dahoméens. Ils sont, toutefois, bien proportionnés et agiles. Leur peau est d'un beau bronze. Leur crâne est dolichocéphale et leur face prognathe, mais leur nez fait une saillie assez notable et leurs lèvres ne sont pas aussi

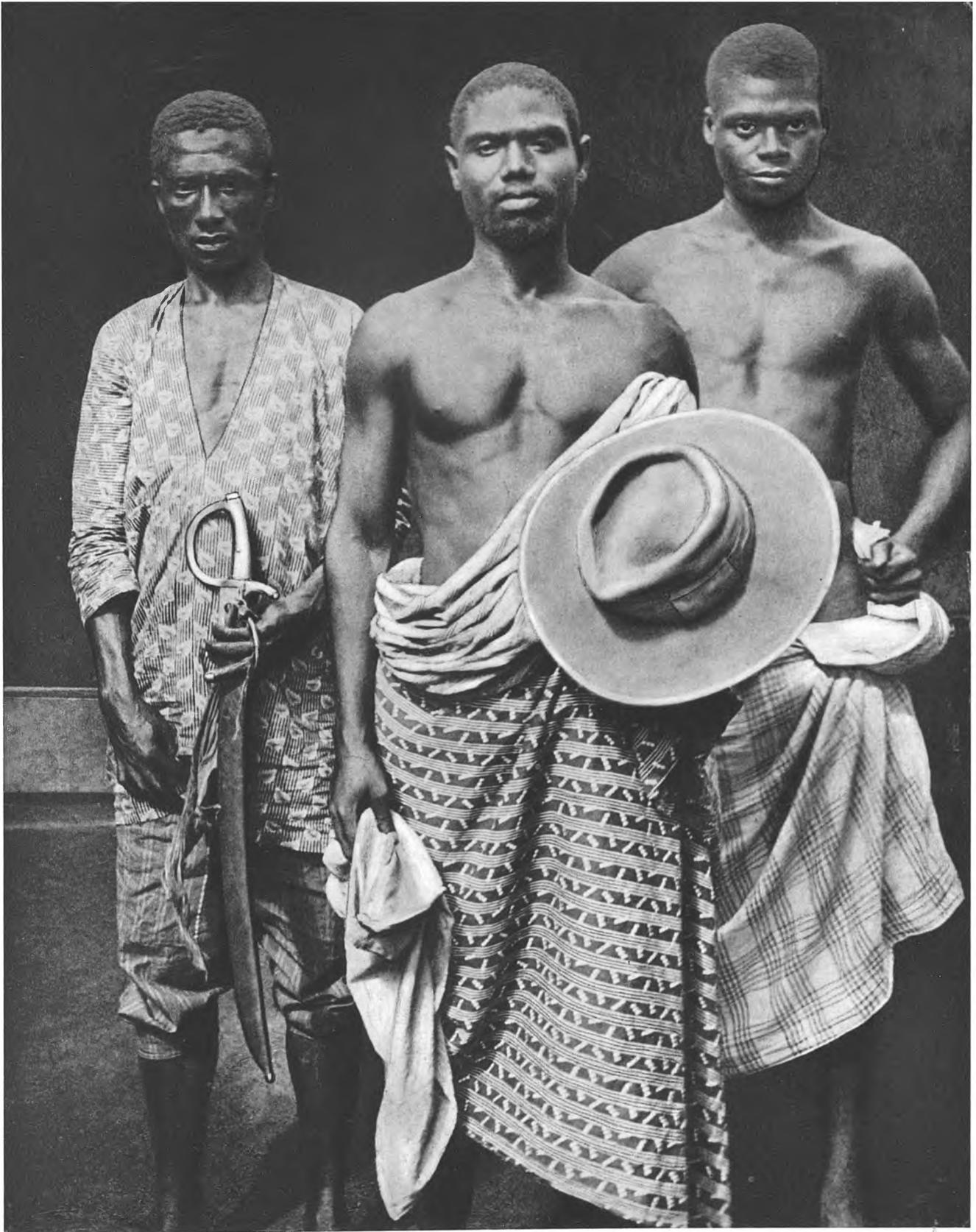
épaisses que celles des Soudanais. Ils ont plus de barbe que les autres Nègres de la Guinée et ils la laissent croître. Ils taillent leurs cheveux ou les rasent par places ; les uns gardent une couronne et une touffe au sommet de la tête, d'autres se font des dessins bizarres comprenant des bandes, des touffes, des cônes de cheveux séparés par des parties complètement rasées ; il en est qui conservent une grande crête transversale qui va d'une oreille à l'autre.

Les Agnis se tatouent le cou, les épaules, la poitrine, quelquefois les bras et les mains, mais non la face. Ces tatouages consistent en points saillants disposés de façon à former une foule de signes divers.

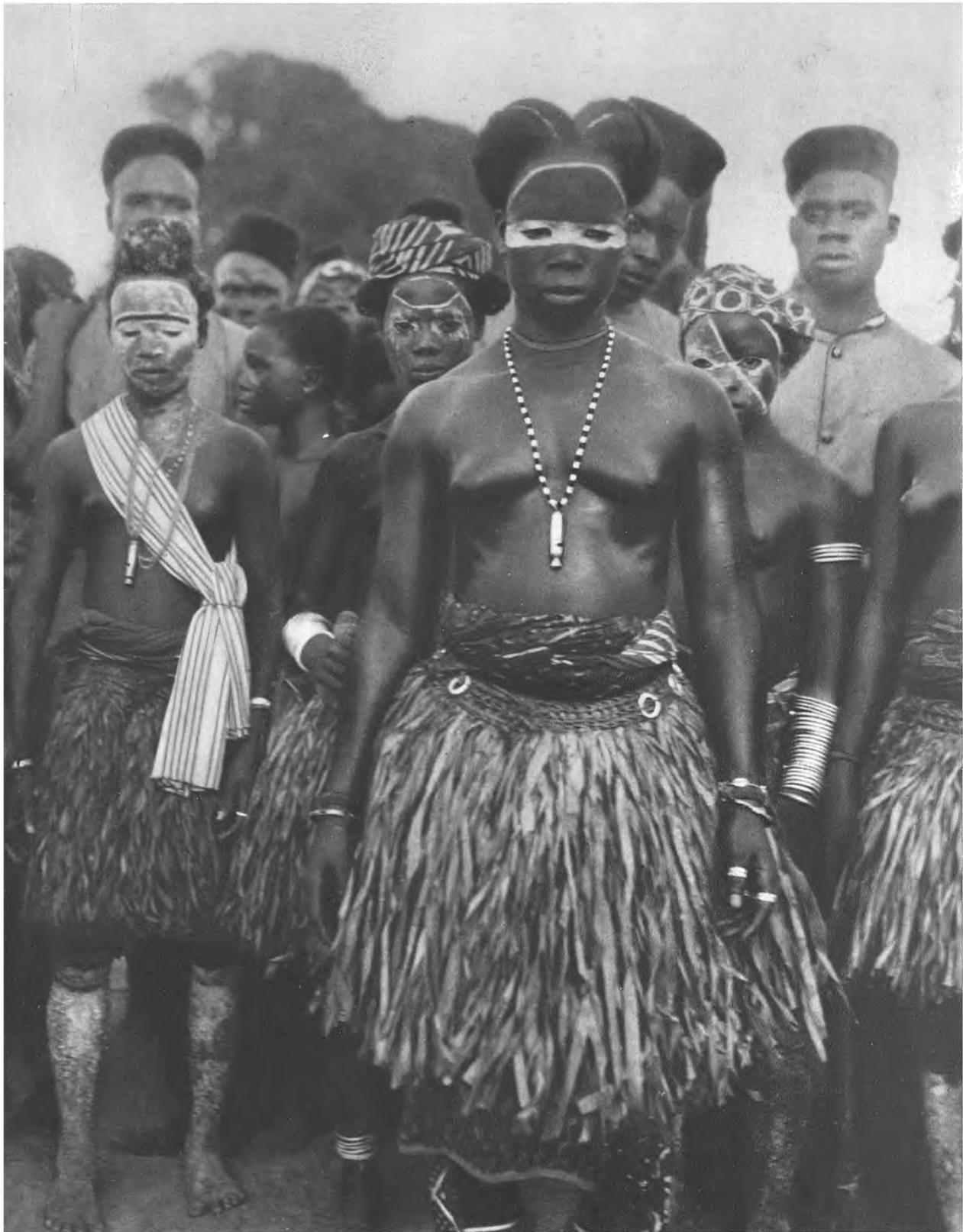
Le costume comprend, pour les deux sexes, une bande d'étoffe enroulée à la taille et dont les bouts sont ramenés entre les jambes. Les femmes y ajoutent une ceinture de perles. Les riches jettent



VILLAGE DANS LA RÉGION DES FORÊTS.



NÈGRES DE LA CÔTE D'IVOIRE.



CHEZ LES NÈGRES DE LA CÔTE D'IVOIRE : Jeunes filles gouros parées pour une danse rituelle.  
Cl. WIDE WORLD.

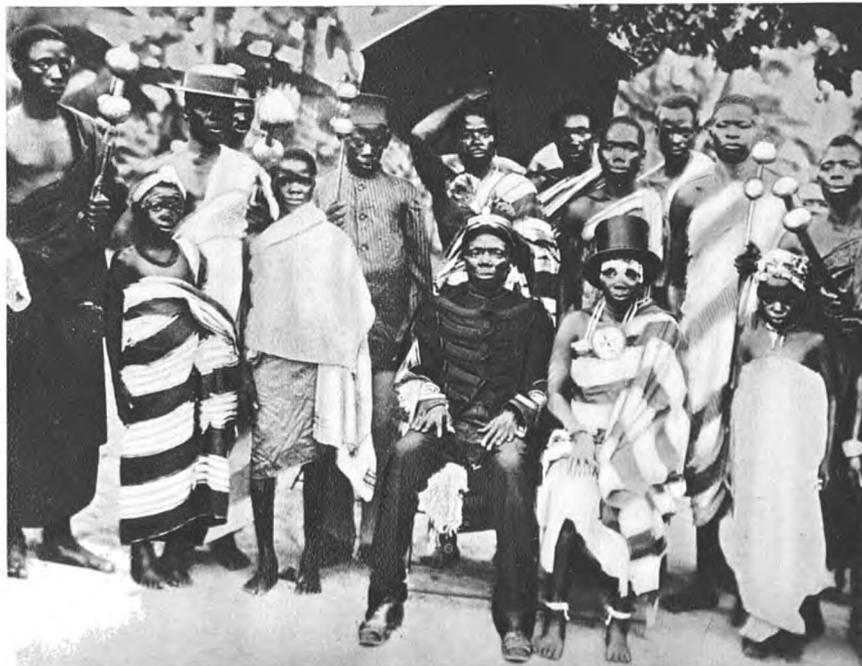
sur leurs épaules une grande pièce d'étoffe de coton, composée de bandes étroites, souvent teintées de couleurs différentes, qui sont fabriquées dans le pays. A l'intérieur de la Côte d'Ivoire, il n'est pas rare de voir la cotonnade remplacée par la seconde écorce de certains arbres qu'on bat après l'avoir fait macérer. Les chaussures sont inconnues. Les indigènes vont tête nue, bien qu'on fabrique de vastes chapeaux en feuilles de palmier, mais ces chapeaux ne sont utilisés que pour se garantir de la pluie.

Hommes et femmes se parent de bracelets en ivoire, de colliers de perles, de bijoux, en or dans les districts miniers, en coquillages, en dents ou en griffes de carnassiers, dans les autres régions. Delafosse dit que « les femmes des chefs sont souvent plus vêtues d'or que de vêtements : bagues, bracelets, colliers, boucles d'oreilles, ornements de poitrine, anneaux de bras et de jambes, c'est un vrai déluge d'orfèvrerie ». Outre leurs bijoux, les femmes portent toutes une ficelle serrée au-dessus du genou.

✽ A la côte, les indigènes ont des maisons carrées, dont les parois sont en bois; à l'intérieur, les cases sont rondes, à toit conique en feuilles de palmier; leurs parois sont simplement en roseaux, sauf celles des chefs, dont l'armature de roseaux est recouverte d'une couche d'argile, dans laquelle on modèle parfois des sujets en relief ou qu'on décore de dessins de diverses couleurs qui n'ont aucun caractère artistique.

Les Agnis cultivent surtout l'igname, le manioc et le piment. Le bananier, le cocotier, le palmier à huile, qui leur fournissent de grandes ressources alimentaires, poussent sans qu'ils aient à s'en occuper. Ce sont les femmes qui sont chargées des travaux des champs. Les semailles et la récolte des ignames donnent lieu à de grandes fêtes. On prétend que ces fêtes s'accompagnaient autrefois de sacrifices humains et certains voyageurs ont même assuré que jadis les Agnis étaient anthropophages, mais ces assertions ne reposent sur aucun fondement. Bien qu'ils soient infiltrés d'Achantis, ils n'ont nullement l'esprit guerrier et sanguinaire de ceux-ci. Certes, des querelles éclatent entre les multiples confédérations dont se compose l'ensemble de ce peuple, mais, contrairement à ce qui se passe d'habitude dans les sociétés nègres, elles sont presque toujours résolues par voie d'arbitrage. Une coutume barbare persiste encore, ou du moins persistait il y a très peu d'années, dans certains pays de l'intérieur : lorsqu'un chef recevait l'investiture, il devait trancher de sa propre main la tête d'un homme. Il est vrai qu'on réservait généralement pour ce sacrifice un condamné à mort.

Les Agnis mangent peu de viande, et c'est alors du mouton ou de la volaille. La chasse n'est pas une de leurs occupations habituelles et le gibier qu'ils préfèrent comprend uniquement les singes et les rats palmistes. S'ils tuent un éléphant, ils en apprécient hautement la chair. Sur le littoral et sur le bord des lagunes et des rivières, les indigènes font une grande consommation de poisson.



GRUPE D'AGNIS DE LA CÔTE D'IVOIRE : une féticheuse est assise à gauche du chef.  
COLL. M. H. N.

✽ L'industrie est assez développée; elle comporte le tissage, la teinturerie, la fabrication des filets, des pirogues, des bijoux, des sabres et couteaux, des ustensiles de ménage, des nattes, des instruments de musique, de l'huile de palme, du beurre végétal, etc. Les pirogues, étroites et élégantes, légèrement relevées aux deux bouts, sont creusées dans des troncs d'arbres. Les bijoux, presque tous en or, sont façonnés par les orfèvres avec des outils très primitifs et, néanmoins, ils ne manquent pas de cachet. Les dames cachent leurs seins sous des cupules d'or suspendues à leur collier par des chaînettes de même métal.

Les Agnis ont le génie du commerce. Avides et avarés, ils déploient une rouerie sans égale dans les transactions; mais une fois la parole donnée, ils l'exécutent fidèlement, même lorsque l'échéance d'un contrat est portée à plusieurs mois, quelquefois à plusieurs années.

Les statues des Agnis, qui représentent leurs divinités protectrices, sont extrêmement grossières. Il existe cependant de véritables artistes à la Côte d'Ivoire, comme en témoignent certains tambours gigantesques, habilement sculptés sur toute leur hauteur. Beaucoup de Nègres de la région sont fort bien doués au point de vue musical. Chantez à un homme un air quelconque et donnez-lui une flûte : « après quelques tâtonnements qui sont assez naturels, vu qu'il ne connaît pas l'instrument, il vous jouera votre air d'une façon à peu près satisfaisante. »

✽ La polygamie est admise, mais, à part les chefs, l'Agni se contente généralement d'une seule épouse. Le mariage ne s'accompagne d'aucune cérémonie : le mari se borne à payer une dot à la famille de la jeune fille. Quoique l'époux ait droit de mort sur sa femme, il est excessivement rare qu'il en use. L'adultère est assez commun, mais jamais l'homme trompé ne répudie sa conjointe; il se contente de se faire payer des dommages-intérêts. La situation de la femme dans la société agni est enviable : honorée, nullement maltraitée, elle exerce une grande influence sur son mari et sur ses fils.

✽ La société comprend quatre classes : les chefs, les hommes libres, les boys et les esclaves. Les boys, dont le nom a été emprunté aux Anglais, sont des sortes d'esclaves libres. Il arrive fréquemment qu'un débiteur qui ne peut payer sa dette aille s'offrir en otage à son créancier : il devient boy. Il fait partie de la famille du maître et, lorsque le temps de servage est considéré comme ayant éteint la dette, il peut recouvrer sa liberté, mais le plus souvent il n'use pas de ce droit, car l'esclavage de cette nature est fort doux. Les esclaves proprement dits (prisonniers de guerre ou enfants achetés tout jeunes) ont toujours été en nombre très restreint. Traités avec une grande douceur, ils prenaient part aux réunions publiques. S'il s'agissait d'enfants achetés, les maîtres les mariaient lorsqu'ils étaient devenus nubiles, et les enfants de ces unions naissaient libres.

La population du pays agni est morcelée en un grand nombre de petits États sans lien commun. Chaque village élit un chef, et la confédération de plusieurs villages nomme un chef supérieur, qui



TAMBOUR EN BOIS SCULPTÉ, DE LA CÔTE D'IVOIRE.  
COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.



MASQUE BAULÉ DE LA CÔTE D'IVOIRE.  
COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.

peut être une femme. Quoique entourés de considération, les chefs ne peuvent prendre aucune décision sans l'assistance d'un conseil, composé de tous les hommes adultes, *boys* et esclaves compris.

Les Agnis se classent parmi les peuples les moins religieux de la terre. Ils croient, il est vrai, à un être supérieur et à des divinités bienfaisantes et malfaisantes, mais ils ne les prient pas et ne leur offrent que rarement des sacrifices. Ils placent des fétiches en certains endroits, parce que c'est la coutume, mais ils n'ont pour eux qu'un bien médiocre respect. Les féticheurs des deux sexes qui, dans cer-

taines cérémonies, se masquent le visage, remplissent plutôt le rôle de médecins que de ministres du culte.

Le peuple agni est un peuple doux, poli, intelligent, possédant une organisation familiale et sociale qui le rend facilement assimilable par les Européens. Tout ce que nous venons d'en dire s'applique aux Baoulés, qui ne constituent, d'ailleurs, qu'une fraction de ce peuple, un peu mélangée d'éléments étrangers.

## b) Gouros et Gagous.

Ces deux groupes, qui vivent au contact des Agnis du Baoulé, présentent certains traits de mœurs — et même des caractères physiques — qui les rapprochent de leurs voisins de l'Est. Toutefois, ils offrent également des différences (surtout les Gagous), que nous allons résumer en quelques lignes.

Les Gagous sont des hommes de grande taille, atteignant 1<sup>m</sup>,70 en moyenne chez les sujets de sexe masculin et 1<sup>m</sup>,58 chez les femmes. Les Gagous, au contraire, sont petits. Leur taille moyenne ne dépasse pas 1<sup>m</sup>,60 chez les hommes et 1<sup>m</sup>,50 chez les femmes. Tauxier a même rencontré des hommes de 1<sup>m</sup>,47 et des femmes de 1<sup>m</sup>,33. Il semble donc que Gouros et Gagous appartiennent à deux races différentes, la seconde comprenant un élément nain, que l'auteur assimile aux petits Nègres ou Négrilles de l'Afrique équatoriale. Les Gouros se distinguaient encore des Gagous par leur crâne plus allongé d'avant en arrière, plus dolichocéphale. Mais les uns et les autres sont de véritables Nègres qui se rapprochent de leurs voisins par la couleur de leur peau, leurs cheveux crépus, leur nez large et leurs lèvres charnues, sans être démesurément volumineuses.

Quoi qu'il en soit, les deux peuples sont très comparables au point de vue du genre de vie, des mœurs, de l'industrie, et au point de vue social. Toutefois, les Gouros du Centre ont bénéficié de leur contact avec les Agnis et se montrent un peu supérieurs aux autres.

✿ La chasse et l'agriculture procurent à ces indigènes la plus grande partie de leurs ressources alimentaires. Ils font aussi une énorme consommation d'escargots et ils en conservent en les faisant sécher. Ils n'élèvent que très peu d'animaux domestiques et ils ne se montrent pas difficiles sur le choix de leurs aliments, principalement les Gagous. Ils mangent des vers, de grosses chenilles et tous les parasites qu'ils peuvent trouver dans les intestins des animaux qu'ils tuent. Il paraît qu'ils ne reculent même pas devant l'absorption des excréments contenus dans ces intestins. La chair du gibier est appréciée lorsqu'elle est faisandée, voire en putréfaction. Ils avalent la peau aussi bien que les muscles.

A part le tissage et la teinture, l'industrie est peu développée. Il n'existe pas de castes d'artisans, ce qui explique peut-être le

défait d'habileté des ouvriers. Les Gagous ne savent pas préparer la peau et travaillent fort mal le bois. Les Gouros, au contraire, préparent les peaux et travaillent le bois d'une façon passable. Ni chez les uns ni chez les autres, les forgerons ne sont capables d'extraire le fer du minerai. La bijouterie n'existe pour ainsi dire pas; c'est à peine si on trouve, chez les Gouros, des épingles à cheveux en métal et des bracelets en ivoire qui sont portés par les riches. Le costume se borne à une bande d'étoffe passant entre les jambes. On voit parfois des hommes drapés dans une pièce d'étoffe et des femmes vêtues d'un pagne fixé à la ceinture et tombant un peu au-dessous des genoux.

Les habitations sont le plus souvent des cases rondes, en pisé, avec une courette au centre. On rencontre néanmoins des cases rectangulaires chez les Gouros de l'intérieur.

✿ La polygamie existe, mais les hommes riches peuvent seuls s'offrir plusieurs épouses. D'après Tauxier, le prix d'une femme gagou représente environ 5 000 francs de notre monnaie. Souvent, la fillette a été fiancée (c'est-à-dire vendue) à un âge très tendre, mais elle peut toujours refuser plus tard le mari auquel on la destinait. Chez les Gouros, un certain nombre de filles ne se marient pas; elles restent dans leurs familles et ont le droit de prendre un amant et d'en changer. Elles ne peuvent néanmoins en avoir qu'un à la fois. La femme travaille beaucoup, car il n'y a pas d'esclaves.

✿ Il existe deux catégories de chefs : les chefs religieux et les chefs civils. Les Gagous n'ont pas de chefs de guerre, tandis que les Gouros en possèdent.

Les deux peuples ont les mêmes croyances religieuses que leurs voisins (un dieu suprême et des divinités bienfaisantes et malfaisantes). Les féticheurs font des sacrifices — généralement de poulets — aux arbres, aux marigots, aux collines, aux rochers et aux pierres. Ces féticheurs jouissent d'un grand prestige aux yeux de leur entourage et on a recours souvent à leur intervention, qu'ils n'accordent jamais gratuitement.

VI. NÈGRES DE LIBÉRIA ET DE SIERRA-LEONE. — En 1822, les anti-esclavagistes des États-Unis rachetèrent en Amérique un bon nombre d'esclaves noirs pour les affranchir et les réinstaller comme colons en Afrique, leur pays d'origine. Ces premiers colons furent débarqués dans une île, située près de la Côte du Poivre, qui était occupée par des Nègres indigènes, les Dés. Dans la nuit du 2 décembre 1822, les nouveaux venus battirent les indigènes et, dès 1823, sous la conduite de leur chef, ils s'emparèrent d'un territoire sur le continent et y fondèrent la ville de Monrovia. Rapidement, ils agrandirent leur domaine et, en 1847, proclamèrent l'indépendance du pays. Ainsi prit naissance la *République libre et indépendante de Libéria*, qui fut dotée d'une constitution imitée des États-Unis.

Les affranchis appartenaient à des races diverses et, depuis,



INDIGÈNES DE LA CÔTE D'IVOIRE OCCIDENTALE revêtus de parures rituelles.  
CL. WIDE WORLD.



STATUETTE EN STÉATITE DE L'ILE  
DE SHERBRO.  
COLL. MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.

des Nègres de différentes régions vinrent se joindre à eux. On ne saurait trouver en Libéria un type ethnique particulier, nettement caractérisé par ses traits physiques ou par ses mœurs.

Dans l'île de Sherbro, située en face de Sierra-Leone, des Nègres affranchis ont été également établis. On y rencontre encore de curieuses statuette en pierre (stéatite), qui sont l'œuvre des anciens habitants.

Mais, à une certaine distance du littoral, vit une population qui s'est conservée assez pure et qui compte plusieurs milliers de représentants dans notre colonie de la Côte d'Ivoire : c'est la population des Krous.

### a) Krous ou Kroumen.

Les Krous ou Kroumen, auxquels se rattachent les Bassas et les Grebos de l'extrême sud-ouest de la Côte d'Ivoire, qui parlent la même langue, sont de fort beaux hommes, très robustes, d'une taille de 1<sup>m</sup>,69 en moyenne. Ils ont de larges épaules, le cou court, le crâne très long d'avant en arrière. Leur peau n'est pas noire, mais d'un bronze foncé. Ils ont beaucoup de points de ressemblance avec les Mandingues. Ils se liment habituellement les dents en pointe. Ils se tatouent la face, et leur tatouage national consiste en une ligne bleue qui part du sommet du front pour aboutir au milieu du nez.

Leur costume était le pagne, mais beaucoup ont adopté le costume européen depuis qu'ils sont recherchés dans les factoreries à cause de leur intelligence et de leur ardeur au travail. Ce sont, pour les Blancs, des auxiliaires précieux. Ils s'engagent volontiers, pour un temps déterminé, à bord des navires et ils rendent les plus grands services pour l'embarquement des denrées. On ne rencontre pas, sur toute la côte de Guinée, des marins qui puissent leur être comparés.

Les Krous apprennent les langues avec une étonnante facilité. Ils sont courageux, fidèles, obéissants et dociles au point de supporter sans se plaindre les mauvais traitements de leurs maîtres. On en est d'autant plus surpris que, dans leur pays, ils se montrent très batailleurs. Divisés en deux fractions principales, les Cavallis et les Biribris, subdivisées elles-mêmes en tribus (Bakonés, Bétés, Didas, Neyaux), ils entrent à tout propos en guerre les uns contre les autres.

De Compiègne dit que les Krous « ne peuvent pas travailler sans chanter ; mais, quand ils chantent, les travaux les plus pénibles ne sont qu'un jeu pour eux. L'un d'eux prononce quelques paroles invariablement accueillies par de grands éclats de rire, et la troupe chante en chœur un refrain qui va toujours s'animant à mesure que la besogne devient plus dure ».

Les Krous, très attachés à leur pays, ne contractaient des engagements avec les Européens que pour une durée limitée, variant de deux à six ans, espérant retourner chez eux avec un petit pécule. On croirait qu'après s'être familiarisés avec la civilisation européenne, ils en auraient conservé le souvenir, et il n'en était rien. « A peine revenus dans leur pays, ils paraissent prendre à tâche d'oublier ce qu'ils ont appris, et malheur au Blanc qui s'aventure chez eux ! ils sont féroces pour lui. Chose singulière, il est presque sans exemple qu'un Krouman, quelque bien traité qu'il soit, quelque heureux qu'il paraisse dans nos colonies, ne les quitte pas au bout de quelques années ». La petite fortune qu'il avait amassée avait pour but principal de payer la dot de la jeune fille qui se laisserait séduire par l'appât des perles de verre, du corail, des boutons de nacre, des étoffes qu'il rapportait.

Aujourd'hui, les choses ont changé. De Compiègne a exécuté son voyage en 1872-1874, et le Haut et le Bas-Cavally n'appartenaient pas à la France. Les Krous, à l'expiration de leur engagement, étaient parfois fort mal traités par certaines Compagnies, comme nous l'a appris le voyageur lui-même ; de là, la rancune qui

engendrait des représailles. En vertu du traité conclu le 8 décembre 1892 avec la République de Libéria, le Cavally est devenu terre française et ses habitants sont sujets de la France. Les Krous ont certainement gardé au cœur l'amour de leur pays natal, mais, étant donné leur intelligence, ils ont compris que notre occupation les mettait à l'abri des exactions dont ils ont été victimes jadis. Leur facilité à apprendre les langues, leur ardeur au travail leur permettent de se créer une situation dans les factoreries et de faire de leurs économies un meilleur emploi qu'autrefois. Beaucoup deviennent commerçants, et on peut dire qu'à l'heure actuelle ils détiennent dans leur pays une bonne partie du négoce.

### b) Vais ou Veïs.

Les Vais ou Veïs occupent un territoire situé en partie dans la Sierra-Leone et en partie dans la République de Libéria. Jadis, ils s'avançaient fort loin dans la direction de l'Est, car le capitaine Binger en a retrouvé les traces au nord-est de Bondoukou, dans la Côte d'Ivoire.

Les Vais appartiennent, aussi bien par les caractères physiques que par la langue, à la race mandingue. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, fortement charpentés, ils ont la peau d'un noir bronzé, les cheveux crépus, le crâne long, étroit aux tempes et un peu aplati dans sa partie supérieure. Leurs pommettes sont saillantes, leurs lèvres épaisses et leur nez est large, mais généralement droit et assez saillant.

Les hommes se rasent la plus grande partie de la tête, ne conservant qu'une mèche de cheveux à l'occiput, mèche à laquelle ils suspendent une amulette. Les femmes portent les cheveux courts sur le devant de la tête et demi-longs en arrière, où elles les nattent en trois tresses de chaque côté.

Les jeunes enfants vont complètement nus ; les adolescents n'ont pour costume qu'une bande d'étoffe passée entre les jambes. Quant aux adultes, ils ont adopté les vêtements des Mandingues musulmans : culotte serrée à la taille, large au niveau des cuisses, étroite en bas, qui descend souvent jusqu'aux chevilles ; par-dessus la culotte, une sorte d'ample chemise courte à manches ou de *gandoura* sans manche, mais plus longue, elle-même recouverte soit par un grand pagne drapé comme une toge romaine, soit par une espèce de dalmatique sans coutures. Les femmes font usage d'un pagne enroulé à la taille qui laisse tout le torse nu. Quelquefois, elles se couvrent la poitrine d'un autre pagne court, attaché sous les bras.

La tête des hommes est coiffée d'une chéchia, d'une toque ou d'un bonnet, tantôt plat, tantôt en forme de tronc de cône. La coiffure des femmes consiste en un mouchoir de soie roulé autour de la tête. Les tatouages ne se rencontrent que chez les femmes et encore chez un petit nombre d'entre elles. Ils consistent en points en relief formant des lignes ou des dessins géométriques sur les reins et les bras. En revanche, les élégantes se couvrent de bijoux, généralement en argent, rarement en or (bagues, bracelets, anneaux de jambes, boucles d'oreilles). Il en est un dont peu de femmes vais sauraient se passer : c'est une corne de jeune taureau ou d'antilope montée sur argent, qui se porte sous l'aisselle gauche, suspendue à une chaîne en argent qui passe sur l'épaule droite. On y met des parfums, de l'argent ou n'importe quoi. Ajoutons à tout cela les épingles ouvragées, en argent ou en ivoire, que les femmes aiment à piquer dans leurs cheveux, les colliers et les tours de bras ou de jambes en dents de panthère, qui sont également fort appréciés du beau sexe.

Les hommes sont moins bien parés. Ils se contentent d'amulettes généralement vendues par les marabouts musulmans, d'un verset du Coran qu'on renferme dans un sachet en cuir ou en écaille de tortue, de couteaux ou petits poignards portés en bandoulière dans des fourreaux de cuir, et de sortes de portefeuilles en cuir contenant des papiers ou un livre, suspendus à leur cou. Tous les ouvrages en cuir sont travaillés et ornements avec beaucoup de goût.

Les habitations des Vais sont des cases rondes ou rectangulaires dont les parois sont faites d'un clayonnage recouvert, en dehors et en dedans, d'une couche d'argile rouge non polie. Les premières ont un toit de paille conique surmonté d'une flèche en paille, portant souvent une paire de cornes de bœuf au sommet. Les secondes ont un toit à double pente, soit en paille, soit en feuilles de palmier.

Les Vais s'adonnent à l'agriculture, à l'industrie et surtout au commerce. Les négociants européens ont en eux leurs meilleurs



Momofanga, TIMÉNÉ DE SIERRA-LEONE.  
COLL. M. H. N.



Haciné, SOUSSOU DE LA GUINÉE FRANÇAISE.  
COLL. M. H. N.

clients. Un certain nombre d'indigènes ont réalisé des fortunes, grâce à leurs entreprises commerciales.

✿ La polygamie existe; le père est le chef de la famille et ne reçoit d'ordres de personne. Toutefois, dans un village, les chefs des différentes familles investissent d'une sorte d'autorité morale soit le plus âgé, soit le plus riche, soit le plus éloquent ou le plus diplomate. Il n'y a, dans ce peuple, ni chefs de districts, ni chef de nation.

D'un tempérament pacifique, les Vaïs, autrefois fétichistes, ont accueilli chez eux les marabouts musulmans et les missionnaires protestants. Actuellement, ils sont en majorité musulmans, mais leur islamisme est tout superficiel. On les voit rarement faire leurs prières et leurs ablutions. Le nombre des fétichistes est cependant plus notable encore qu'on ne le supposerait au premier abord. Ils se cachent pour se livrer à leurs pratiques.

Ce qui est remarquable chez ce peuple nègre, c'est que presque tous les hommes sont lettrés; beaucoup d'enfants et un certain nombre de femmes savent lire l'écriture arabe et l'écriture vaï. Fort intelligents, ces Nègres ont inventé, à une époque déjà ancienne, une écriture syllabique particulière, qui comprend un grand nombre de caractères. Loin d'être une écriture morte, comme l'a prétendu un auteur anglais mal renseigné, l'alphabet vaï est employé pour les affaires commerciales, la tenue des livres, la correspondance entre indigènes, pour la conservation des contes populaires, des fables, des légendes, etc. A part quelques Mandingues qui se sont établis en pays vaï, très peu d'étrangers connaissent cette écriture, les Vaïs n'aimant pas enseigner leur alphabet aux autres peuples. Chez eux-mêmes, l'enseignement ne se fait pas dans des écoles. Le père qui sait écrire apprend l'écriture à ses enfants ou bien un homme lettré s'érige, à ses moments perdus, en professeur de quelques jeunes gens qui sont venus spontanément à lui.

### c) Timénés ou Timaney.

Sur la côte de Sierra-Leone est arrivée, à une époque relativement récente, une population très étroitement apparentée aux Bagas de la Guinée française, dont il sera question plus loin : c'est la population des Timénés ou Timaney. De taille moyenne, fortement charpenté, le Timéné, avec sa face large et ses traits nigritiques très accusés, n'a rien de séduisant dans la physionomie. Il est très apprécié comme travailleur agricole dans la contrée, et cependant, chez lui, il laisse tout le travail à la femme. Épris de liberté, doué d'un esprit guerrier, ce peuple a fourni de nombreux mercenaires aux Soussous et pris part à de nombreuses révoltes contre les Anglais. Groupés en villages indépendants les uns des autres, les Timénés reconnaissent néanmoins des rois, dont l'autorité est à peu près nulle, chaque chef de village agissant à sa guise. Les Timénés sont restés fétichistes.

VII. NÈGRES DE LA GUINÉE FRANÇAISE ET DE LA GUINÉE PORTUGAISE. — Pour la Guinée française, les sta-

tistiques accusent une population de 1 874 000 indigènes, ainsi répartis :

Foutas et Dialonkés.....	655 000
Malinkés.....	496 000
Soussous.....	293 000
Kissiens.....	104 000
Tomas.....	36 000
Bagas.....	24 000
Landoumans.....	22 000
Coniaguais.....	13 000
Bassaris.....	11 000
Foulacoundas.....	10 000
Peuls.....	7 400
Nalous.....	6 600
Divers.....	196 000

Des représentants de certaines de ces populations (Foutas, Soussous, Foulacoundas) se rencontrent dans la Guinée portugaise, où vivent également des Mandjaks (tribus des Papels) et des Boudjagos, dans les îles Bissagos.

Ces divers groupes sont subdivisés en une infinité de tribus, qui se sont croisées et ont donné naissance à une innumérable quantité de métis.

Pour éviter des répétitions, nous laisserons de côté les Malinkés dont il a été suffisamment question à propos des Mandingues du Soudan occidental. Bien qu'appartenant, selon toute vraisemblance, à la même race, nous décrirons néanmoins les Foutas et Dialonkés, dont le type a été notablement atténué par le croisement, et nous dirons quelques mots des Tomas et des Kissiens qui semblent deux petits groupes mandingues restés très primitifs. Nous réserverons, pour les décrire à la suite des races nègres, les Peuls et les Foulacoundas, ceux-ci paraissant avoir plus de sang peul que de sang noir.

### a) Foutas et Dialonkés.

Dans le Fouta, il n'existe pas d'unité de type. Il semble que les Dialonkés, venus du Soudan, aient mieux conservé leurs caractères primitifs, qui sont ceux des Mandingues. Mais des Peuls ont envahi la région, refoulant une partie des vieux habitants vers la mer, disloquant d'autres groupes pour s'installer à leur place. Toutefois, une notable proportion d'indigènes est restée dans le pays et des croisements se sont opérés entre les anciens occupants et les nouveaux venus. L'influence étrangère s'est exercée à tel point que, dans beaucoup d'endroits du Fouta-Djalou, le sang peul, *foula*, est arrivé à prédominer sur le sang mandingue. C'est ce qui explique que les auteurs ne soient pas d'accord sur la place qu'il convient d'assigner à la population du Fouta.

Si nombreux que fussent les nouveaux venus, ils auraient difficilement conservé leurs conquêtes s'ils n'avaient fait appel aux Bambaras (de race mandingue) et conclu un traité d'alliance avec eux. Fort habilement, les chefs peuls proposèrent aux Mandingues de se partager le pouvoir, chaque parti devant l'exercer à son tour. Cette constitution dura jusqu'à l'occupation française.

On ne saurait donc s'étonner de rencontrer des individus à peau d'un ton chocolat, avec de fortes pommettes, un nez large et des lèvres épaisses, à côté d'autres qui ont la peau d'un rouge brique clair et des traits relativement fins, et surtout un grand nombre de types intermédiaires.

✿ Le costume de cette population comprend une courte culotte qui s'arrête aux genoux et un boubou blanc ou bleu, souvent sale, qui flotte autour du corps. Les hommes portent une petite calotte de toile blanche agrémentée de dessins noirs. Les femmes ornent leur chevelure de pièces de monnaie, de boules d'ambre. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent la tête d'un grand voile blanc, qui leur est imposé par la religion musulmane.

✿ Les habitations se ressentent de la dualité de la population; elles sont tantôt rondes ou oblongues, tantôt rectangulaires, toujours spacieuses et bien aérées. La toiture en paille déborde largement les parois en pisé, formant ainsi une véranda sur le pourtour ou les côtés de la case. Un autre type d'habitation ne comporte pas de véranda, et la porte, petite, en est toujours soigneusement fermée. A l'intérieur, des poutres supportées par des piliers sont noircies par la fumée et servent de perchoirs aux poules. Toutes les demeures sont groupées en villages qui ont

une mosquée au centre, et c'est autour d'elle que se tiennent les réunions du vendredi.

Une remarque s'impose au sujet des villages. Les Peuls sont méfiants, sournois, peu sociables; aussi mènent-ils une vie nomade et il leur répugne de vivre dans des villages, au contact d'étrangers. Ceux qui sont restés à peu près purs dans le Fouta continuent la même vie que leurs ancêtres et se livrent à l'élevage. Dans les villages, on ne rencontre guère que des Mandingues, qui représentent l'élément civilisateur indigène, et des métis. Ceux-ci, au contact des Mandingues, sont devenus agriculteurs et commerçants.

✿ La polygamie existe, mais la femme jouit d'une certaine indépendance. Souvent, on lui laisse le droit de choisir son mari, et elle devient vite la maîtresse de la maison. Plutôt paresseuse, elle exige de ses serviteurs, qui sont généralement des captifs, une grosse somme de travail. Les maris étant très jaloux, il est rare qu'un étranger puisse voir leurs épouses. Il arrive assez fréquemment, toutefois, qu'une femme fouta ait des relations avec un Noir, homme libre ou esclave, et dans ce cas, si le pseudo-mari n'est pas un Mandingue, le métis qui pourra naître de cette union passagère contribuera encore à compliquer le mélange ethnique, si embrouillé à l'heure actuelle.

La langue peule est la langue parlée dans le Fouta-Djalon, mais il paraît qu'il existe deux langages assez différents : l'un, le plus courant, est le poular, qu'on emploie entre égaux; l'autre, encore mal connu, est parlé par l'individu qui s'adresse à un personnage de situation plus élevée que la sienne.

✿ Les Tomas et les Kissiens, qui habitent au nord de la République de Libéria, sont des Mandingues. Les uns et les autres sont de taille moyenne, très robustes, mais les premiers, qui vivent dans les forêts, ont une physionomie beaucoup plus bestiale que les seconds.

Les Tomas sont chasseurs et guerriers. Leurs expéditions ont pour but le pillage, et ils poussent l'audace jusqu'à attaquer des villages situés à quelques centaines de mètres de nos postes militaires. Les hommes sont vêtus d'une simple bande de coton passée entre les jambes ou d'un pagne assez court formé de plusieurs bandes d'étoffe cousues ensemble. Les femmes portent un pagne

un peu plus long, teint de différentes couleurs, et se parent de colliers et de bracelets en verroterie.

Les cases sont le plus souvent rondes, parfois carrées ou rectangulaires, toujours sales et malsaines. Elles n'ont pas de véranda et l'entrée en est très basse. Les villages, dont les maisons sont bâties sans ordre, sont situés dans des clairières, au milieu des forêts.

✿ Les Kissiens seraient venus du Fouta, il y a environ deux siècles, d'après leurs traditions. Ce sont des gens plus doux, plus pacifiques que leurs voisins, quoique, à l'occasion, ils deviennent guerriers. Ils se livrent à l'agriculture et soignent remarquablement leurs plantations. La chasse leur fournit des ressources alimentaires qui ne sont pas négligeables. Les hommes se vêtent de la culotte et du boubou en usage chez presque toutes les populations de la Guinée, et se coiffent d'un bonnet à deux pointes. Les femmes portent un pagne fait de bandes de cotonnade teintée habituellement en blanc et en bleu.

### b) Soussous ou Sosos.

Les Soussous habitent une large bande de terrain, parallèle à la côte, qui s'étend du Nord-Ouest au Sud-Est, depuis le rio Componi (près de la frontière de la Guinée portugaise) jusqu'à la frontière de Sierra-Leone. Sauf en quelques points, où ils sont séparés de la mer par les Landoumans et les Nalous, et, dans le Sud, par quelques Mandingues, ils atteignent le rivage.

Originaires du Fouta-Djalon, les Soussous ont été refoulés par les envahisseurs et se sont heurtés à des populations autochtones (Nalous, Landoumans, Bagas), qu'ils ont décimées ou disloquées. Ils ont eux-mêmes subi l'influence d'éléments divers, car on constate que, du Nord au Sud, leur type est loin d'être homogène.

Le Soussou est un homme de grande taille, dépassant 1<sup>m</sup>,70 chez la plupart des individus. Il est généralement maigre et alerte, sauf dans le Nord, où l'on trouve fréquemment des sujets plus petits, plus trapus et corpulents. Ses membres sont un peu longs et ses extrémités petites. Son crâne est dolichocéphale. Arcin, voulant voir dans les Soussous des Peuls, nous dit qu'ils ont « la figure d'un bel ovale qui la rend très agréable ». Les pommettes, reconnaît-il



VILLAGE SOUSSOU DES ENVIRONS DE KONAKRY.

pourtant, sont assez saillantes, ainsi que les arcades sourcilières; la peau est marron, à reflets cuivrés; les cheveux sont « laineux » et le menton est peu accusé. Si « le prognathisme est très modéré » et le nez bien dessiné chez certains Soussous, il faut en conclure que la race n'a pas été à l'abri de tout croisement — ce qui serait bien extraordinaire dans un pays où maints éléments ethniques se coudoient —, mais, par l'ensemble des caractères, la population est incontestablement nègre dans sa généralité. La femme, nous dit-on, est gracieuse, parfois charmante; mais « les seins, comme d'ailleurs ceux de la plupart des Nègresses, acquièrent de très bonne heure un développement exagéré. Ils sont piriformes...; fréquemment, pendant la période de développement de la glande, le mamelon forme une saillie considérable, semblable à une glande surajoutée à la première, ce qui nuit beaucoup à l'esthétique ». Enfin, dès que la femme a eu un enfant, les seins s'aplatissent et s'allongent au point qu'un Européen a photographié une femme soussou qui vaquait à ses travaux de ménage debout, mais le buste penché sur son foyer. « Un petit garçon qui pouvait avoir deux ou trois ans avait profité de cette position pour saisir la glande mammaire qui se balançait à sa portée et pour la têter avec avidité » (Arcin). Si gracieuse qu'elle ait pu être pendant sa jeunesse — et il n'est pas rare de rencontrer, dans des populations franchement nigritiques, des jeunes filles gracieuses, — cette femme présentait des caractères qui se rencontrent communément dans la race noire.

✽ Le costume n'est pas compliqué chez les enfants soussous. Jusqu'à neuf ou dix ans, il se réduit à une étroite bande de cotonnade qui entoure les reins et dont un bout pend en arrière en manière de queue terminée par un pompon. Le garçon porte ensuite une chemise sans manches, et les filles, un pagne. Les femmes qui vivent à Konakry adoptent volontiers un costume à peu près européen. Toutes, paysannes ou citadines, passent beaucoup de temps à leur coiffure et se couvrent la tête d'un mouchoir à ramages, dont les pointes retombent sur la nuque et dont les bouts sont noués sur le front. L'homme porte l'ample boubou des musulmans, ou bien il fait usage d'un simple pagne ou d'un pantalon européen. Sa coiffure est la grecque brodée en velours noir ou en toile blanche avec dessins noirs.

La parure des femmes comporte des bracelets en métal, mais surtout de volumineuses ceintures en perles ou en graines.

Les cases, rondes ou rectangulaires, sont vastes et pourvues de vérandas, toujours très propres, de même que les villages, entourés de fort beaux arbres. Le mobilier comprend des coffres en bois, des calebasses, des mortiers, des vases en terre, des nattes et parfois un lit de bois.

✽ Le Soussou se livre à l'agriculture, mais il a un goût très prononcé pour le commerce, où il déploie une habileté remarquable. Il est arrivé à accaparer presque tout le négoce de la côte depuis le Sénégal jusqu'en Libéria. Quoique musulmans, beaucoup de commerçants de cette nation ont contracté des habitudes d'intempérance, un peu grâce aux boissons alcooliques que les Européens introduisent sur les marchés d'Afrique et d'ailleurs.

### c) Nalous, Bagas et Landoumans. — Bassaris et Coniaguais.

Les trois premières de ces peuplades ont été refoulées sur le littoral par les Soussous. Les Nalous occupaient autrefois un domaine beaucoup plus étendu; ils paraissent être venus de la Guinée portugaise et être très proches parents des Boudjagos des îles Bissagos. Sur les deux rives du rio Nuñez, les Nalous présentent souvent des traces de métissage avec les Mandingues. Ils offrent bien des ressemblances avec les Soussous, mais les caractères nigritiques sont plus accusés chez eux. Au contact des Européens, leur intelligence s'est développée et leur goût s'est affiné. Leurs cases, rondes



Fodé Bokary, CHEF BAGA DE KONAKRY. — COLL. MACLAUD.

ou rectangulaires comme celles des Soussous, sont spacieuses et souvent divisées en plusieurs pièces. Les parois en sont faites d'un clayonnage recouvert d'argile, et le toit est en paille.

Malgré le chiffre réduit de leur population, les Nalous avaient naguère un roi opulent, qui entretenait des griots, des chanteurs, des musiciens, et possédait un grand nombre de femmes. Le Dr Corre a constaté, non sans surprise, que les habitations de ce souverain, dont toutes les pièces étaient proprement entretenues, contenaient des lits, des tables, des chaises, etc. Les vêtements richement brodés du roi étaient serrés dans des coffres. « J'ai vu, dit le docteur, chez des parents du roi, jusqu'à des glaces à cadres dorés et des buffets remplis de vaisselle en grosse faïence française; quand je descendais chez l'un d'eux, les femmes ne manquaient jamais de mettre le couvert à l'européenne. »

✽ Ce qui enrichit ces Nègres, ce n'est pas le travail, car ils sont paresseux et ivrognes: c'est le pillage et le commerce. Pour aller piller ses voisins, le roi pouvait mettre sur pied une armée d'un millier de guerriers. Quant au commerce, il est d'une certaine importance, les Nalous servant d'intermédiaires entre les Noirs de la région et les Européens.

Dans une peuplade visitée par le capitaine d'Allone et qui paraît faire partie du groupe nalou, il existe une curieuse coutume. Les filles jouissent de la plus grande liberté et peuvent accorder leurs faveurs à qui bon leur semble, à la condition qu'il s'agisse d'hommes du village même. Si un étranger en bénéficie, tous les hommes ont le droit d'exiger un cadeau comme dommages-intérêts. On peut en conclure que, jusqu'au mariage, les filles sont considérées comme étant la propriété de tous. La femme mariée devient la propriété de son époux qui, en cas d'infidélité de sa conjointe (ce qui se produit assez fréquemment), touche intégralement l'indemnité que le séducteur est tenu de verser en pareille circonstance.

✽ Les Bagas, dont les Landoumans ne sont qu'une fraction, sont divisés, à l'heure actuelle, en plusieurs groupes échelonnés le long de la mer. Ils constituaient autrefois un puissant royaume dans le Fouta. Avides de liberté et très attachés à leurs coutumes, ils ont lutté vaillamment contre leurs adversaires, mais, faute de cohésion et d'une forte organisation politique, ils finirent par succomber. Tout en étant restés ennemis acharnés des Peuls et jaloux de leur indépendance, ils n'ont cependant pas conservé intact leur type ancestral. Les moins métissés sont les Bagas-Forés ou Bagas noirs, que leurs ennemis n'ont pas osé attaquer dans les marécages bourbeux où ils se sont retirés. Ce sont des hommes de grande taille, fortement musclés, avec des cheveux très crépus et des traits grossiers. Ils se tatouent, se rasent la tête par places, et ne se vêtent que de simples pagnes, à part quelques hommes riches qui portent le boubou. Dans les nombreux trous dont est percé le pavillon de leur oreille, ils introduisent des morceaux de jonc et font usage d'un petit anneau de cuivre dans la cloison du nez. A part celles qui peuvent se procurer des étoffes européennes, les jeunes filles n'ont pour vêtement qu'un collier et une ceinture de paille; parfois, elles couvrent leurs parties sexuelles d'une bande de cotonnade passée entre les jambes ou d'une simple feuille de bananier. Une fois mariées, elles se rasent la tête et revêtent le pagne. Les personnes du beau sexe se parent de lourds anneaux de cuivre aux bras et aux chevilles.

✽ Les Landoumans, moins farouches, accueillent certains Nègres qui cultivent les terres fertiles du rio Nuñez. Ils sont eux-mêmes paresseux et grands buveurs de vin de palme et d'alcools importés, comme tous les Bagas. Malgré la présence d'étrangers parmi eux, ils ont conservé leurs anciennes coutumes. Ils se tatouent un carré sur les bras, se liment les dents en pointe, pratiquent la circoncision des garçons et l'excision des filles et sont restés fétichistes pour la plupart. C'est à la femme qu'incombent tous les durs travaux. Beaucoup de femmes bagas se louent comme rameuses. Toutefois, elles jouissent d'une grande

liberté, dont elles usent pour commettre de fréquentes infidélités à leurs époux, qui ferment facilement les yeux sur les écarts de conduite de leurs femmes, surtout s'ils doivent en tirer profit. Très souvent, ce sont les femmes qui commandent à la maison, et on suppose même que le matriarcat était jadis la règle. De l'autorité de la femme dans le ménage, il est resté une trace curieuse chez les Landoumans : c'est une personne du beau sexe qui couronne le roi.

✱ Les Coniaguais et les Bassaris représentent, sur la frontière du Sénégal, le type des populations aborigènes. Pratiquant l'endogamie, ils sont peu mélangés d'éléments étrangers. Guerriers courageux, ils ont résisté aux attaques des Foutas. En 1903, pour venger la mort d'un de nos officiers assassiné par eux, il nous a fallu envoyer une colonne, et ce ne fut pas sans nous avoir infligé de fortes pertes que les Coniaguais se sont soumis. Ces deux peuplades, qui ne se différencient que par la langue, ont conservé presque intacts leur type ancestral et leurs coutumes. Ce type est le type mandingue grossier.

Les hommes sont de taille moyenne, un peu maigres, mais suffisamment musclés. Leur peau est d'une couleur chocolat. Ils ont le crâne dolichocéphale, étroit dans sa région frontale. Leur face, aux pommettes saillantes, se fait remarquer par la forte saillie des arcades sourcilières et de la glabelle, ce qui a pour résultat de faire paraître les yeux enfoncés et d'accentuer la dépression de la racine du nez, en même temps que d'imprimer à leur physionomie un air de dureté.

Comme costume, l'homme se contente d'un étui pour le membre viril, et la femme, d'un petit tablier carré suspendu à la ceinture. Quand la femme s'assied, elle tourne ce tablier en arrière et se pose dessus. Les hommes se rasent les cheveux et ne conservent qu'un cimier sur le sommet de la tête. Souvent, les femmes ont le crâne totalement rasé. Des anneaux dans le nez, de lourds anneaux de fer empilés les uns au-dessus des autres aux bras et aux jambes, sont les objets de parure les plus recherchés.

La femme jouit de la plus grande liberté et la jeune fille a même le droit de choisir son époux. Ni l'un ni l'autre de ces deux peuples ne possédait d'esclaves. Excellents cultivateurs, les Coniaguais et les Bassaris sont en même temps des chasseurs hors ligne, qui, tout en possédant des fusils, continuent à se servir de l'arc qu'ils manient avec une grande habileté. Ils obéissent à des rois dont l'autorité est d'ailleurs très limitée et qui sont plutôt des chefs de

guerre. Des jeunes gens constituent leur garde et les nourrissent.

Dans le continent noir existaient de nombreuses sociétés secrètes qui disparaissent peu à peu. Nulle part, peut-être, elles n'ont été plus puissantes que dans l'Afrique-Occidentale. L'une d'elles compte encore beaucoup d'adeptes dans la Guinée française : c'est la société des *Scymos*, *Simos* ou *Simons*, qui avait été fondée par les Nalous, les Bagas et d'autres peuplades voisines, dans le but de se défendre contre les envahisseurs. C'est à un dignitaire de cette société, chef d'un village baga, qu'a appartenu le curieux tambour dont nous reproduisons la photographie.



TAMBOUR DE RASSEMBLEMENT DES SCYMOS (Guinée française).

## CHAPITRE XIII GROUPE SÉNÉGAMBIEN

La population indigène du Sénégal (y compris la Casamance) s'élève à 1 220 000 individus environ. Elle comprend :

Ouolofs.....	369 000	Mandingues.....	67 000
Sérères.....	200 000	Sarakolés.....	24 000
Peuls.....	191 000	Bambaras.....	23 000
Toucouleurs.....	147 000	Lébous.....	13 000
Diolas.....	104 000	Maures.....	3 000
Divers.....			53 000

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte ethnographique de la Sénégambie, on remarque que, malgré les mélanges qui se sont opérés dans cette région, les divers groupes sont répartis d'une façon assez régulière. Les Mandingues, dont nous avons parlé et sur lesquels nous ne reviendrons pas (Mandingues proprement dits, Bambaras, Sarakolés), sont abondamment représentés dans le Soudan; c'est sur la limite du Soudan et du Sénégal, à l'ouest de la Falémé et au sud de la Guinée française et de la Guinée portugaise, qu'on les trouve en Sénégambie. Le Nord et le Nord-Est sont occupés par les Toucouleurs; l'Ouest, jusqu'à la Gambie, comprend deux populations sœurs, les Ouolofs et les Sérères; au delà de la Gambie, le groupe diola s'étend le long de la mer et, dans la direction de l'Est, sur une profondeur d'environ 100 kilomètres. C'est au centre qu'on rencontre les Peuls, qui ont envoyé des essaims dans tout l'Ouest et dans le Sud-Ouest, sans dépasser la Gambie, dans notre colonie du Sénégal. De ces Peuls, qui ne sont pas des Nègres, nous renvoyons l'examen au chapitre suivant.

I. OUOLOFS, SÉRÈRES ET LÉBOUS. — Les Ouolofs, qu'on a qualifiés parfois de « Blancs d'Afrique », comptent parmi les populations les plus noires du continent africain. Leur peau a le ton de l'ébène; elle est complètement mate. Ce sont des hommes de haute taille (1<sup>m</sup>,72 en moyenne), avec de larges épaules et un bassin étroit. Leurs bras sont longs, leurs jambes grêles, leurs cheveux crépus; la barbe est toujours peu fournie. Le crâne, très long, très haut, relativement peu développé transversalement au niveau des bosses pariétales, offre néanmoins un beau front, à la fois large et bombé. Tous ces caractères sont franchement nigritiques et cependant ce n'est pas par dérision qu'on a comparé à des Blancs des hommes aussi noirs. On s'est basé sur les caractères de la face qui, chez les Ouolofs, sont bien moins nigritiques que chez les autres Nègres. Le visage est ovale, sans saillie prononcée des pommettes; le nez est large, sans exagération, mais saillant et non aplati; les lèvres, quoique un peu charnues, ne se renversent pas comme chez les Soudanais restés à l'abri du métissage. Enfin, le prognathisme est modéré et le menton est peu fuyant.



FEMMES BAGAS DE KONAKRY. — COLL. MACLAUD.

Le costume des Ouolofs est à peu près le même chez l'homme et chez la femme. Il consiste en un court pantalon et en une ample tunique de cotonnade bleue, largement ouverte pour le passage des bras. L'homme y ajoute un bonnet de cotonnade blanche posé sur ses cheveux coupés courts, souvent des sandales et toujours des amulettes (caillou, morceau de corne ou de bois, coquilles, très fréquemment un verset du Coran renfermé dans un petit sachet de cuir), qu'il porte suspendues au cou. La femme étire ses cheveux et les divise en une multitude de petites tresses qui pendent autour de sa tête. Elle aime les parures, notamment les colliers de verroterie, et celles qui en ont les moyens achètent volontiers des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles de fabrication européenne.

✽ Les Ouolofs sont de bons agriculteurs et, dans le voisinage des villes, ils se livrent même à la culture maraîchère. Ceux du littoral sont pêcheurs. Grâce à cette intelligente population, les Européens sont approvisionnés de légumes et de poisson. Ils ont aussi une grande aptitude pour les travaux manuels que leur apprennent les Blancs, et on trouve aujourd'hui parmi eux de bons ouvriers maçons, charpentiers, menuisiers, ébénistes, serruriers, etc. Quoiqu'ils élèvent des bestiaux, de la volaille, des abeilles, on ne peut pas les comparer, au point de vue de l'élevage, à certaines des populations noires de l'Afrique que nous avons passées en revue.

✽ Les Ouolofs sont divisés en castes. Au-dessous des chefs se trouvent les *Ndiam-bour*, comprenant une sorte d'aristocratie et des hommes occupant une certaine situation. Puis viennent les *Dom-i-ndiam-bour*, dont les femmes sont souvent teinturières, et les *Niolés*, ces deux castes étant assez méprisées. Les forgerons ou bijoutiers occupent le quatrième rang; les cordonniers et les corroyeurs, le cinquième. Au dernier rang viennent les *Guéwels*, dont font partie les tisserands et les griots. Jadis, il existait une septième caste, celle des esclaves, subdivisée en esclaves de la couronne, esclaves de case et esclaves de trafic, tous généralement bien traités. Les Ouolofs sont sincèrement ralliés à la France et depuis longtemps ils fournissent le plus fort contingent de nos tirailleurs sénégalais; aussi ont-ils accepté facilement l'abolition de l'esclavage. Il arrivait auparavant que des maîtres donnassent leurs propres filles en mariage à des esclaves et on a vu des esclaves s'élever à la dignité de chefs.

A l'heure actuelle, un bon nombre d'enfants noirs fréquentent



OUOLOFS DE SAINT-LOUIS (Sénégal). — COLL. BARBIER.



Rocaya, FEMME OUOLOVE DE GORÉE (Sénégal). — COLL. BARBIER.

nos écoles et s'adaptent de plus en plus à nos coutumes. Les castes disparaissent peu à peu et si, autrefois, elles ne pouvaient pas s'allier entre elles, à l'exception de celles des forgerons et des cordonniers, il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Ouolofs sont de bons auxiliaires des Français. Un fait peu connu, que nous tenons de la bouche du général Faidherbe, prouve de quel dévouement ils sont capables. Lorsque ce grand militaire, aussi bienveillant et juste que ferme à l'occasion, fut nommé gouverneur du Sénégal, il gagna de suite l'estime et l'affection de ses tirailleurs. Un jour, dans un combat contre les Maures, un Ouolof vit un ennemi mettre en joue son chef; il se précipita devant lui et reçut la balle destinée au gouverneur. Dans plus d'une circonstance, ce ne fut pas un Ouolof isolé, mais toute une bande de tirailleurs de la même race qui s'empressèrent de faire de leurs corps un rempart au chef de bataillon Faidherbe.

Pendant la Grande Guerre, la conduite des Ouolofs a mérité tous les éloges. Beaucoup ont conquis des grades dans l'armée et c'était justice.

✽ Les Sérères, qui séparent les Ouolofs du Nord de ceux du Sud, présentent bien des ressemblances avec leurs voisins. Ils ont cependant la peau un peu moins noire et plus luisante et des traits moins fins. Le nez, notamment, est un peu plus large et les lèvres sont plus volumineuses. On n'hésite guère cependant à les regarder comme issus de la même souche, les différences pouvant être attribuées à l'infusion d'une certaine quantité de sang mandingue.

Il n'existe pas de tatouages de race chez cette population, mais les femmes portent sur le ventre des cicatrices en relief de formes variées qui leur sont faites à l'époque de la puberté. Au contact des Ouolofs, les hommes ont adopté leur costume; cependant, dans l'intérieur, ils ne font usage que de la bande de coton enroulée à la taille et dont un bout est ramené entre les jambes. Les femmes ont un pagne court qui dépasse à peine les genoux; rarement, elles se couvrent le torse. Jusqu'au mariage, les hommes se font, de chaque côté, une douzaine de petites nattes qui se rejoignent sous le menton, et une autre derrière la nuque; une fois mariés, ils se rasent la nuque. Quant aux femmes, elles divisent leurs cheveux en petites mèches et y suspendent, par derrière, une ou deux chaînettes de verroterie ou de monnaies. Les bijoux sont peu variés: ils consistent en gros anneaux de fer dans les oreilles, en bagues et en bracelets de même métal, jamais en or ni en argent. Des colliers de verroterie, de corail, de coquillages entremêlés de pièces de monnaie, et, pour les femmes, des ceintures de même nature que les colliers, complètent la parure.



TISSERANDS OUOLOFS. — COLL. M. H. N.

✽ Les habitations sont des cases rondes à toit conique en paille; les parois en sont faites de lattes, de faisceaux de paille ou de roseaux; elles sont disposées par carrés dans les villages, qui sont toujours malpropres, mal tenus et ne sont entourés d'aucune enceinte.

Les Sérères se livrent à l'agriculture et à l'élevage; ils ont surtout de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, beaucoup d'ânes, mais pas de chevaux. L'industrie, souvent aux mains de Mandingues ou d'Ouolofs, est peu prospère. Quoique le système des castes existe dans la société sérère, les tisserands ne constituent pas une catégorie d'artisans à part; la fabrication des poteries est réservée aux femmes des griots.

✽ La polygamie est la règle, le nombre des épouses ne dépassant guère trois ou quatre. Les femmes sont prises dans la tribu du mari; la première a autorité sur les autres. Une jeune fille peut être fiancée dès sa tendre enfance et, pendant toute la période d'attente, le fiancé doit aider son futur beau-père. Les maris sont peu jaloux et acceptent très bien l'adultère. Le jeune frère peut partager les faveurs de la femme de son aîné. Les garçons sont circoncis vers l'âge de dix ans, souvent plus tard. Après l'opération, ils sont séquestrés hors du village jusqu'à la guérison. Ils reviennent ensuite couverts de colliers de verroterie et coiffés d'un casque en paille orné de graines rouges et de pendeloques, après avoir brûlé leur abri. De grandes fêtes ont lieu, accompagnées de danses et de ripailles. Le père a, sur ses enfants, une autorité moindre que l'oncle maternel. Quant à la mère, elle n'est jamais consultée; son rôle se borne à exécuter tous les gros travaux.

Moins intelligents que les Ouolofs, les Sérères ont un grand penchant pour l'alcool. Ils sont cependant de mœurs douces, mais très méfiants. Ils n'accueillent jamais les étrangers dans leurs cases; ils les installent sur la place publique et, après leur départ, ils brisent tous les ustensiles qui ont contenu leurs aliments.

✽ Les Sérères sont fétichistes et très superstitieux. Ils croient à une vie future et à la métempsycose. Ils redoutent les sorciers, à qui ils attribuent la plupart des décès. A chaque mort, un devin recherche le « mangeur d'âmes », et la personne soupçonnée était naguère soumise à l'épreuve du poison ou du feu : un fer rouge lui était appliqué sur la langue et, s'il faisait une brûlure profonde, l'accusé était déclaré coupable, roué de coups et souvent mis à mort. Nous avons supprimé ces coutumes barbares, mais les Sérères prétendent que les sorciers, étant maintenant sûrs de l'impunité, multiplient leurs méfaits et que les décès augmentent. Ils accusent également les missionnaires, qui veulent les faire renoncer à leurs gris-gris, de favoriser les décès en les privant de leurs amulettes protectrices.

✽ Les Lébous ou Leybous, qui vivent sur le promontoire du cap Vert et entourent Dakar, ne méritent guère qu'une mention. On est assez enclin à les rattacher aux Ouolofs et eux-mêmes s'intitulent volontiers « Ouolofs de Dakar ». Ils en diffèrent cependant à divers points de vue. Très grands (1<sup>m</sup>,73 en moyenne), ils ont la peau couleur chocolat, un peu plus claire que celle des Ouolofs et légèrement luisante au lieu d'être mate. La face et le nez sont plus



VILLAGE SÉRÈRE DANS LE CAYOR.

larges, les lèvres plus épaisses et, assez fréquemment, le menton est fuyant.

Au point de vue du genre de vie et des mœurs, ils ressemblent considérablement aux Ouolofs, dont ils n'ont pas, néanmoins, la même aptitude pour les travaux manuels.

## II. DIOLAS OU FELOUPES, BALANTES ET BAGNOUNKS. —

Les Diolas de la Casamance, que les Portugais appellent *Fellupes*, et auxquels se rattachent les Balantes et les Bagnounks, ne doivent pas être confondus avec les Dioulas du Soudan occidental, dont il a été question plus haut. Ils forment un important groupe nègre divisé en dix tribus principales qui vivent sur les deux rives de la Basse-Casamance.

Moins grands que les Ouolofs, les Sérères et les Lébus (moyenne de la taille : 1<sup>m</sup>,68), ils ont la peau moins foncée, les épaules larges, la tête petite, le front bas, la face large, le nez épaté et les lèvres volumineuses : en somme, des traits grossiers. Toutefois, avant d'être abrutis par l'alcool, ils ont souvent une physionomie éveillée et intelligente. Ils ont l'habitude de se tailler les incisives en pointe. Le tatouage de race n'existe ni chez l'une ni chez l'autre de ces populations, mais les femmes se tatouent généralement le ventre pour s'embellir.

✽ Le costume de l'homme consiste le plus souvent en une simple bande d'étoffe entre les jambes; cependant, chez les Bagnounks, on voit beaucoup d'hommes vêtus d'un pantalon court et d'une pièce d'étoffe jetée sur les épaules. Quant aux femmes, elles portent toutes un pagne qui dépasse rarement les genoux. Celui des femmes balantes offre une particularité : il se compose d'une étoffe assez large dont la moitié supérieure est enroulée à la taille. Au bout d'un an environ, lorsque la partie formant la petite jupe est usée, la femme déroule la partie supérieure qui vient remplacer celle hors d'usage.

Habituellement les populations de la Casamance ne se couvrent pas la tête, sauf les jours de fête. Ces jours-là, les Diolas se coiffent d'un bonnet en toile ou en paille tressée, muni de deux pointes et de cache-oreilles et qui est orné d'une bande de peau de bouc à poils hérissés formant une sorte de crête antéropostérieure sur le sommet de la tête. La coiffure des chefs et des personnages est teinte en rouge.

La parure est sensiblement la même chez les Diolas, les Balantes et les Bagnounks. Elle consiste surtout en colliers, bracelets et



LÉBOU OU LEYBOU, DU SÉNÉGAL. — COLL. BARBIER

anneaux d'oreilles en fer ou en cuivre, très rarement en argent. Les femmes y ajoutent des ceintures en verroterie et en corail. Celui-ci est une substance si appréciée que le bijou qui en est fait est considéré comme un bijou de famille et se transmet de génération en génération.

✽ Les habitations varient selon les tribus, mais elles sont toujours spacieuses. Chez les Bagnounks, des cases rondes en pisé, divisées en plusieurs compartiments, se voient dans certains villages; dans d'autres, ce sont de grandes cases rectangulaires avec un couloir central à ciel ouvert sur lequel donnent différentes chambres. Au centre du couloir existe une mare dans laquelle viennent s'ébattre les canards. Chez les Balantes, où les vols sont quotidiens, le maître fait entrer ses animaux dans son habitation, puis il ferme soigneusement sa porte et se couche en travers pour éviter d'être

pillé pendant la nuit. Chez les Diolas du Fogy, les cases sont de simples huttes circulaires couvertes en paille et à moitié enterrées. Les plus remarquables demeures se rencontrent chez les Diolas du Nord et de la côte. Ce sont de très vastes constructions rectangulaires en pisé qui contiennent sept ou huit compartiments. Les uns servent de chambres à coucher, les autres de salles de réunion, d'autres encore de greniers à riz. Ces constructions très solides peuvent durer plusieurs années. Elles sont pourvues de fenêtres garanties par des barreaux de bois et de volets à l'intérieur. Le plafond est souvent recouvert d'argile. En dehors, elles sont ornées de colonnades et d'arcades en ogive. Quelques-unes sont à étage avec escalier en terre pour y accéder.

✽ Les Diolas ne sont ni guerriers ni turbulents. Ils se livrent à l'agriculture et à l'élevage. Leurs rizières sont les plus belles de la région. Les animaux qu'ils élèvent comprennent surtout des chèvres, des porcs et des chiens, ces derniers constituant pour eux un mets très estimé. Les Balantes et les Bagnounks ne font que peu de culture, bien que la terre soit propriété familiale. Les Balantes possèdent des bœufs relativement nombreux, qui proviennent pour la plupart de rapt chez les voisins.

L'industrie est très rudimentaire parmi ces peuples. Les forgerons fabriquent les instruments aratoires, les couteaux, les poignards, les pointes de flèche. Le travail du cuir n'existe pour ainsi dire pas. Une seule tribu, celle des Bayottes, confectionne de grossiers boucliers en peau d'hippopotame. En revanche, les Diolas travaillent habilement le bois, et beaucoup d'Ouolofs et de Sérères viennent leur acheter des pirogues. Tous savent filer et tisser le coton, fabriquer des nattes, des corbeilles et des poteries.

✽ La famille ne repose pas sur des bases bien solides et les séparations d'époux sont fréquentes. La polygamie existe; il n'est pas rare de voir un Balante en possession de trois, quatre ou cinq femmes. Parfois, une fillette est fiancée dès son jeune âge et, tant qu'elle n'est pas pubère, le futur époux doit aider ses parents et leur faire des cadeaux. Chez les Bagnounks et les Diolas proprement dits, qui se contentent habituellement d'une femme, la coutume des fiançailles des fillettes presque dès leur naissance existe. Chez les Balantes, qui sont de fiefés voleurs et pour qui le vol est un acte méritoire, aucun jeune homme ne peut se marier sans avoir prouvé qu'il est habile. S'il ne peut fournir cette preuve, il doit commettre un rapt, dans la nuit, accompagné de deux témoins, qui n'interviendront en aucune façon, même si le jeune voleur est en danger de mort. Un des exploits les plus appréciés consiste à dérober de petits chiens sans être mordu par la mère.

Dans la famille, la femme ne compte guère. Dès son mariage, le mari abandonne à sa conjointe la direction de la maison et les travaux des champs, pendant que lui se repose. L'épouse doit pourvoir à tous ses besoins. Lorsqu'il y a plusieurs femmes, la première a une certaine autorité sur les autres. Chez les Balantes, le mari n'a d'autre occupation que la chasse, la rapine et la récolte du vin de palme.

Si la femme n'est l'objet d'aucune attention de la part de son époux, celui-ci n'est guère plus respecté par ses enfants. Il est



VILLAGE DIOLA DE GUILLANGOUÉ. — CL. WARENHORST. COLL. M. H. N.

assez fréquent de voir un jeune homme adulte provoquer son père et se battre avec lui sur la place publique. Si le fils est le plus fort, l'auteur de ses jours doit lui abandonner une partie de son autorité.

✽ La société n'est pas divisée en castes. Les unions avec les forgerons sont très recherchées par les chefs. Chez les Balantes, tous les villages sont indépendants les uns des autres et souvent en hostilités. Ces êtres paresseux et pillards ont presque toujours deux chefs par village ou plutôt deux conseils : celui des vieux et celui des jeunes. Le premier a à sa tête l'homme le plus âgé, et celui des jeunes, le plus audacieux et le plus habile au vol. Certaines tribus élisent un roi qui ne peut occuper le pouvoir qu'après avoir été soumis à une série d'épreuves. Une fois nommé, il ne doit plus quitter son territoire et certains actes lui sont interdits. En revanche, il a le droit de choisir ses femmes parmi toutes celles de sa tribu, fussent-elles mariées ou non.

✽ Les Diolas, les Balantes et les Bagnounks sont fétichistes, à peu d'exceptions près. Très superstitieux, ils croient à une divinité supérieure aux autres et à une foule de génies bienveillants ou malveillants, ainsi qu'au pouvoir des sorciers et des féticheurs. Pour eux, la mort et même la maladie ne sont jamais occasionnées par une cause naturelle; elles sont dues à quelque sortilège et il convient de découvrir le sorcier pour le châtier. Avant que l'administration française ne l'interdise formellement, l'accusé était invariablement soumis au poison d'épreuve. Nous avons souvent parlé de cette épreuve, qui a fait tant de victimes sur la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Gabon inclusivement, et il ne paraît pas hors de propos de donner quelques détails au sujet de cette barbare coutume qui sévissait plus peut-être dans la Casamance que partout ailleurs.

Dès que le féticheur avait désigné l'individu qui, par ses sortilèges, avait causé la mort d'une personne ou tout autre malheur (épidémie, mauvaise récolte, etc.), l'inculpé était tenu de s'inscrire pour la prochaine épreuve, le poison n'étant administré qu'à des époques déterminées. Celui qui s'y refusait n'échappait pas à la mort. Chez les Bagnounks, il était brûlé vif séance tenante. Il n'y a encore pas longtemps, c'étaient les Diolas qui avaient la spécialité de la préparation du poison. D'après le D<sup>r</sup> Lasnet, le *tali* (c'est le nom que donnent les Balantes au poison) était composé d'écorce de *tali* (*Erythrophleum guineense*) pulvérisée, de viscères desséchés et réduits en poudre des cadavres de l'empoisonnement précédent, et de verre pilé. D'après Marche, au cœur des hommes décédés dans l'année, à leur cervelle et à leur foie, on ajoutait du sang humain, et tout cet affreux mélange infusait et fermentait pendant des mois.

Au jour fixé pour la cérémonie, on se réunissait dans une clairière de la forêt, à proximité d'une source. Le poison, apporté dans unealebasse sous forme de pâte, était délayé dans de l'eau. Les inculpés le buvaient dans l'ordre qui leur était assigné par un tirage au sort. « Dès que le poison est absorbé, écrivait Lasnet en 1900, les parents dépouillent de leurs vêtements ceux qui viennent de boire, les conduisent à la source et leur font prendre force calebasses d'eau; on les surveille avec soin pour qu'il n'y ait aucune fraude et qu'il ne soit fait usage d'aucun contrepoison; les bons, qui ne peuvent pas supporter la chair humaine, ne tardent pas à être pris de vomissements et rendent le *tali* : les parents les ramènent dans la clairière, tirent trois coups de feu, les revêtent et les accompagnent avec des cris de joie jusque dans leurs villages. Les autres, mangeurs d'âmes habitués à la chair humaine, ne vomissent pas et meurent empoisonnés; ils s'éteignent par arrêt du cœur, sans convulsions, de une à quatre heures après l'ingestion du poison; leurs cadavres sont traînés par les pieds et jetés dans la brousse, abandonnés aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie, leurs biens sont confisqués et partagés entre les notables. La cérémonie est lugubre; il n'y a pas de tam-tam, pas de chant; on n'entend que les cris et les plaintes de ceux qui vont succomber, avec les imprécations et les injures qui leur sont adressées. »

Ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants à la mamelle ne



DIOLA DU FOGNY. — CL. WARRENHORST. COLL. M. H. N.

peuvent se soustraire à l'épreuve. On voit des personnes non accusées, mais simplement soupçonnées, la réclamer avec insistance et, cependant, il fallait payer une redevance de 2 fr. 50 pour être admis à boire l'affreux poison. Les inculpés ou les buveurs volontaires se disputent pour boire les premiers. Les Balantes qui sont sortis plusieurs fois indemnes de l'épreuve sont entourés de considération. On estime que le *tali* faisait environ 95 pour 100 de victimes parmi ceux qui l'absorbaient.

Voilà où conduisent la superstition et le fanatisme des populations douces comme les Diolas et les Bagnounks, aussi bien que des Balantes pillards et voleurs. Tous sont actuellement adonnés à l'alcool, ce qui ne les empêche pas de se montrer hospitaliers envers les étrangers.

III. TOUCOULEURS. — On pourrait croire que ce nom provient de la variété de coloration que présentent les Toucouleurs, et c'est l'opinion de divers auteurs anglais qui attribuent leurs caractères au croisement de deux races différant par le teint (*two colours*), les Peuls et une race franchement noire. En réalité, l'appellation qu'on leur applique est tirée de l'ancien nom de leur pays, le *Tekrou* ou *Toukouror*. Les Mandingues les appellent Foutankés.

Si des croisements ont altéré quelque peu les caractères d'un nombre assez notable de Toucouleurs, il n'est pas contestable que le fond de la population se rattache nettement à l'élément nègre. Le Toucouleur est de haute taille (1<sup>m</sup>,72 en moyenne) et bien musclé, à l'exception des jambes, qui sont grêles. Ses cheveux sont crépus; la coloration de sa peau varie du noir pur aux teintes claires chez les individus fortement métissés. Il a le crâne long, la face modérément allongée et prognathe, le nez large, mais saillant et les lèvres charnues. Il serait bien surprenant que la race fût restée homogène après s'être trouvée en contact avec maintes populations. En effet, en dehors des 147 000 Toucouleurs qui, au Sénégal, sont entourés de Mandingues, de Peuls, de Maures et d'Ouolofs, on en compte encore 40 000 dans le Soudan et 37 000 en Mauritanie.

✽ Le costume des Toucouleurs comporte la culotte et le bou-



GROUPE DE DIOLAS DU FOGNY. — CL. WARRENHORST. COLL. M. H. N.

bou pour les hommes, souvent le pagne seul pour les femmes. Les cheveux des premiers sont presque toujours rasés après le mariage; ceux des femmes sont disposés d'une façon assez compliquée. A la partie supérieure de la tête, ils forment un cimier en arrière duquel sont fixés des paquets de gris-gris. Le reste de la chevelure est tressé en nattes ornées de coquillages, de morceaux d'ambre, de perles de verre. Le cimier médian est entouré d'un bourrelet de toile et la tête recouverte d'une mousseline noire.

Les Toucouleurs aiment les gris-gris et les bijoux. Les bagues en argent ou en cuivre dont font usage les deux sexes sont remarquables par leur volume, de même que les anneaux en argent que les femmes portent aux bras et aux chevilles.

Très intelligents, très entreprenants, les Toucouleurs sont remplis d'orgueil et parfois insolents. Ils méprisent les autres Nègres et détestent les Maures, qui les ont souvent pillés. Ils n'ont guère de sympathie pour les Peuls, bien qu'ils se soient fréquemment croisés avec eux. Musulmans fanatiques, ils comptent parmi eux beaucoup de marabouts qui ont souvent prêché la guerre sainte contre les fétichistes et les chrétiens. Hardis et courageux, ils s'engagent volontiers dans les rangs de nos tirailleurs, comme ils s'engageaient dans les bandes du prophète El Hadj Omar.

✽ Les Toucouleurs sont de bons agriculteurs et font de l'élevage. Ils possèdent un assez grand nombre de bœufs et de moutons et des petits chevaux très vigoureux. Tout en méprisant les travaux manuels, ils n'hésitent pas cependant, pour amasser un pécule, à offrir leurs services aux commerçants européens du Sénégal et aux travaux publics qui les emploient comme manœuvres et terrassiers. Chez eux, il existe une caste de forgerons qui extraient le fer du minerai et le travaillent habilement. L'or et l'argent sont réservés aux bijoutiers, qui sont mieux considérés que les forgerons. Les cordonniers qui, outre les sandales, font une foule d'objets en cuir (sacs, étuis, fourreaux de sabre et de poignard, etc.) peuvent s'allier aux bijoutiers et aux forgerons. Les tisserands étaient presque tous des captifs. Les femmes font la poterie et il n'en est guère qui ne sachent teindre à l'indigo.

✽ La famille est constituée comme dans les autres pays musulmans. L'homme peut avoir quatre femmes légitimes et des concu-



FEMMES TOUCOULEURS DU SÉNÉGAL.

bines qui naguère étaient surtout des esclaves; les enfants de ces concubines sont considérés comme légitimes.

La société avait à sa tête l'*almamy*, chef exerçant à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir religieux. L'*almamy* avait sous ses ordres des chefs secondaires. Actuellement, il n'existe plus de chef suprême; les chefs de canton et les chefs religieux sont placés sous les ordres de l'administration française. La caste noble existe toujours et on ne trouve guère de personnages influents qui n'aient leurs griots.

Les écoles musulmanes sont nombreuses en pays toucouleur; le moindre village en possède au moins une. Les maîtres sont rétribués par les parents des enfants, qui fréquentent l'école aussi longtemps que le permettent les ressources de leurs familles. En dehors de leur salaire, les instituteurs reçoivent des cadeaux. Chaque enfant doit faire matin et soir la quête pour eux et leur apporter les provisions qu'ils ont recueillies.

IV. PEULS. — Bien qu'il paraisse impossible de classer les Peuls parmi les Nègres, nous en plaçons ici la description, d'abord parce que la plupart d'entre eux sont à l'heure actuelle plus ou moins nigritisés et, en second lieu, à cause du rôle considérable qu'ils jouent dans tous les pays noirs de l'Afrique-Occidentale, depuis le Niger et le Soudan jusqu'au golfe de Guinée. Dans cette vaste région, ils sont, en effet, au nombre d'environ un million. En dehors des 191 000 qui vivent au Sénégal et des 7 400 cantonnés dans la Guinée française, nous en trouvons, dans les seules possessions de la France : 76 000 dans le Niger, 425 000 dans le Soudan, 234 000 dans la Haute-Volta et 42 000 au Dahomey.

Il n'est pas de population qui ait reçu autant de noms différents. Ils s'appellent eux-mêmes Foulbé (sing. Poulo). Les Maures les dénomment Foullania ou Foullaniyin (sing. Foullani); les Touareg, Ifoulân ou Ifellân (sing. Afouli); les Haoussas, Foulani ou Fouloua (sing. Bafilatché); les Kanouris, Fellata ou Filata; les Mandingues, Foula ou Fila ou encore Foulanka; les Mossis, Silmissé (sing. Silmiga). Nous avons adopté en France le nom Peul qui est le radical du mot Foulbé tel que le prononcent les Ouolofs. Ce nom est tellement entré dans nos habitudes que bien qu'il soit, au même titre que Foulbé, le pluriel de Poulo, nous disons couramment un Peul. C'est pourquoi, contrairement à certains coloniaux, nous donnons à ce mot, qui fait partie de notre langue, la marque du pluriel, comme nous le faisons pour tous les noms de peuples.

On a attribué aux Peuls les origines les plus diverses : on les a fait venir du sud du Maroc et du Touat, de l'ancienne Égypte, de l'Asie, d'où ils auraient gagné l'Afrique en même temps que les Bohémiens, qui seraient leurs frères, et se seraient répandus en Europe. On les a même fait descendre de légionnaires romains égarés dans le désert. G. d'Eichthal plaçait leur berceau en Malaisie. Ce qui nous paraît le plus vraisemblable, c'est qu'ils sont originaires de l'Éthiopie, et cette opinion est celle qui rallie aujourd'hui la grande majorité des ethnographes.

Les Peuls sont des hommes de grande taille (1<sup>m</sup>,74 en moyenne), bien proportionnés, avec des mains et des pieds petits, aux attaches fines. Quand ils sont purs, ils ont la peau cuivrée et les cheveux lisses ou simplement ondulés. Ils n'ont pas l'odeur des Nègres et, si leur personne ne dégage pas un parfum agréable, cela tient à leur saleté et à la graisse dont ils s'enduisent les cheveux. Ils ont le crâne dolichocéphale, ovoïde, ou bien pentagonal, par suite de la saillie des bosses pariétales; ces deux types se rencontrent en Éthiopie. La face est allongée comme le crâne, sans saillie notable des pommettes, avec des yeux bien fendus, horizontaux, sans pigment dans la sclérotique. Le nez est droit, parfois aquilin, ni large, ni aplati. Les lèvres sont fines, et si l'inférieure est très souvent volumineuse chez les femmes, c'est qu'elles ont l'habitude, de même que les femmes ouoloves, de se la tatouer en bleu par coquetterie, ce qui a pour résultat de la faire grossir. Les seins de la femme ne sont ni piriformes ni pendants, comme chez les Nègresses, lorsqu'elle arrive à un certain âge.

À part les fétichistes qui ne portent qu'une bande de toile entre les jambes et une pièce d'étoffe sur les épaules, les autres Peuls font usage d'une chemise blanche à manches courtes, d'une culotte à larges plis qui ne dépasse pas les genoux et d'un ample boubou sans manches, largement fendu sur les côtés pour le passage des bras. Les femmes se vêtent d'un pagne en cotonnade teinte à l'indigo, qui se fixe à la taille par simple chevauchement des extrémités supérieures. Elles se couvrent le torse d'une autre étoffe dont l'extrémité est rejetée sur une épaule.

Les hommes portent les cheveux nattés jusqu'à leur mariage, puis ils les rasent. Quant aux femmes, elles mettent beaucoup



COIFFURE EN CASQUE D'UNE FILLE PEULE.  
Coll. M. H. N.



FEMME PEULE AVEC COIFFURE DE FRUITS.  
Coll. M. H. N.



FEMME PEULE NIGRITISÉE PORTANT SES  
AMULETTES MUSULMANES.

de temps à se coiffer; il est vrai que la coiffure dure environ deux mois. Le plus souvent, elles se font, sur le sommet de la tête, une sorte de cimier, soit transversal, soit longitudinal, entouré de bandelettes et de nombreuses nattes qu'elles surchargent d'amulettes, de pièces d'argent, de perles d'ambre, de verroterie. Certains hommes se coiffent comme les femmes. L'arrangement de la chevelure varie d'ailleurs suivant la contrée qu'habitent les Peuls.

La coquetterie des femmes ne se borne pas à la coiffure et au tatouage des lèvres; elles se noircissent les sourcils et le bord des paupières avec de l'antimoine et se colorent la paume des mains avec du henné. Les deux sexes portent des colliers en verroterie, des boucles d'oreilles et des bracelets en argent ou en cuivre. Les bijoux en or sont particulièrement appréciés.

✽ Les Peuls sont, avant tout, pasteurs et, par suite, forcément un peu nomades. Aussi ne se construisent-ils habituellement que des paillotes rondes faites de paillasons fabriqués par les femmes; ils les abandonnent lorsqu'ils se déplacent. En certains points, ils ont cependant des villages fixes avec de belles cases en pisé. A côté de son habitation, chaque Peul a son parc à bestiaux, simple enceinte formée de piquets soutenant des paillasons. Les Peuls font un peu de culture et se livrent volontiers à la chasse. Ils dédaignent les travaux manuels et, cependant, on trouve parmi eux d'habiles ouvriers; il est vrai que presque tous les artisans sont des étrangers.

Les Peuls ont un caractère pacifique et des mœurs douces; il semble que, pourvu qu'on n'intervienne pas dans leurs affaires et qu'on les laisse vivre à leur guise, ils soient satisfaits. Néanmoins, en dépit de leur caractère indépendant, beaucoup acceptent de servir de domestiques à des Nègres. Les plus orthodoxes musulmans d'entre eux n'éprouvent aucune répugnance à se louer comme bergers au service d'un propriétaire infidèle, ou bien à s'engager dans les rangs des soldats d'un prince païen en guerre avec un prince musulman.

✽ La polygamie est admise par les Peuls, mais il est rare qu'un homme ait plus d'une femme. Contrairement à ce qui a lieu chez les Nègres, l'épouse n'est pas heureuse d'avoir des compagnes. Elle a d'ailleurs une grosse influence dans la société, aussi bien que dans la famille, et peut-être craint-elle de la voir diminuer si d'autres épouses lui étaient adjointes. Insinuante, habile, elle arrive rapidement à commander chez elle. Le fait est si patent que dans toute la Sénégambie on entend fréquemment dire : « Introduisez une femme peule dans une maison, fût-ce comme esclave, elle en sera bientôt la maîtresse. » Dans les plus petits détails, on

trouve l'ascendance de la femme. Chez les Nègres, l'homme a la prérogative de traire les vaches; chez les Peuls, c'est la femme qui s'est réservé ce droit. A propos de la traite, nous devons signaler l'extrême propreté des vases destinés à contenir le lait, propreté qui contraste avec la saleté des personnes et de leurs vêtements. Ce souci d'avoir des vases soignés pour le lait est inspiré par des idées superstitieuses.

Le mariage n'entraîne aucune autre formalité que le versement de la dot aux parents de la fille. Comme chez les populations noires de beaucoup de régions, une fillette peut être fiancée dès sa tendre jeunesse. Le divorce est facile; il suffit du consentement des deux parties. Une femme divorcée ne peut être demandée en mariage que trois mois après sa dernière séparation. Les maris sont très jaloux, contrairement aux Nègres, qui ferment les yeux sur les infidélités de leurs épouses à la condition qu'ils en tirent profit. Toutefois, parmi les Peuls, il existe une caste dans laquelle les femmes ne sauraient être citées comme des modèles de vertu, ni les maris comme tout à fait intrançais sur ce chapitre : c'est la caste des *Laobé*. On dit couramment chez les Ouolofs que « coucher avec une *Labo* (sing. de *Laobé*) porte bonheur », et les époux peuls n'hésitent guère à exploiter cette superstition. A vrai dire, la caste des *Laobé* est loin de comprendre des Peuls purs. Elle a reçu tellement de sang noir que, à l'heure actuelle, les représentants de cette caste ont un type plus voisin du type nègre que du véritable type peul. La différence est si frappante que des auteurs se refusent à classer les *Laobé* parmi les Peuls et en font une race à part.

Dans tous les pays où il existe de grandes agglomérations de ce peuple, les Peuls étaient organisés en républiques théocratiques, l'*almamy* placé à la tête exerçant à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir religieux. Ce chef suprême était pris alternativement dans une de deux familles royales et nommé pour deux ans. Habituellement, il s'adjoignait l'*ardo* et le *tamsir* de chaque district : le premier, chef politique et militaire; le second, chef religieux. L'*almamy* ne pouvait prendre de décisions sans l'avis des notables et des anciens. Les Français ont supprimé ce haut personnage, mais ont conservé l'*ardo* et le *tamsir*, qui donnent des ordres aux chefs de villages.

Le peuple est divisé en castes. En tête, immédiatement après la caste noble dans laquelle sont pris les chefs, viennent les pasteurs et les agriculteurs; les artisans les suivent et comprennent les forgerons, les cordonniers, les tisserands, les *laobés* et les griots. Les forgerons se subdivisent en deux catégories : 1° les forgerons rouges, qui ne travaillent que l'or et l'argent et réparent les fusils. Leurs femmes s'occupent des objets délicats en cuir. Cette catégorie comprend de véritables Peuls; 2° les forgerons noirs — ce

sont souvent des étrangers —, qui fondent le minerai et travaillent le fer, d'ailleurs avec habileté. Certaines lances à hampes serties de cuivre et surtout les lances de parade à pointes multiples et ouvragées sont des pièces remarquables. Les femmes des forgerons noirs fabriquent la poterie.

Non moins remarquables que les objets qui sortent des mains des forgerons sont ceux que fabriquent les cordonniers. Quant aux tisserands, ils opèrent comme tous les Nègres des pays voisins.

✽ Les Laobés, auxquels les autres Peuls n'étendent pas l'appellation de Foulbé, méritent une mention spéciale. Ce sont des artisans qui se rendent de village en village, de campement en campement, pour exercer leur métier et vendre leurs produits. Avec une hache, une petite herminette et un couteau, ils travaillent le bois et en tirent des plats, des mortiers à piler le mil, des cuillers et différents ustensiles de ménage. Une catégorie spéciale de Laobés, les *Lanas*, qui a la spécialité de fabriquer des pirogues, est profondément méprisée par les autres,

qui lui reprochent de s'allier aux Nègres, même de castes inférieures.

Les griots, quoique peu nombreux chez les Peuls, sont divisés en deux catégories : les *gaoulos*, chanteurs, bateleurs, bouffons, et les *bambados*, musiciens qui jouent d'une harpe spéciale et qui sont toujours bien accueillis dans les campements parce qu'ils sont de la race peule. Il n'en est pas toujours de même des *gaoulos*, qui, la plupart du temps, sont de vrais Nègres.

En dehors des articles que vendent les Laobés, les Peuls font peu de commerce. Les femmes vendent du lait, qu'elles portent dans des outres, et du beurre. Les hommes ont une telle affection pour leurs bestiaux qu'ils ne consentent jamais à se séparer des vaches ni des veaux et que c'est à peine s'ils se décident à faire quelques exceptions pour les bœufs.

Sous le rapport artistique, cette population est assez mal douée. Elle possède cependant certains instruments à cordes qui donnent des sons agréables, mais, généralement, elle préfère ceux qui font beaucoup de bruit.



GRAND BRONZE ANCIEN DU BÉNIN (Nigéria anglaise).  
COLL. P. LOEB.



VUE GÉNÉRALE DE TANANARIVE : au premier plan, les rizières. — Cl. GERVAIS COURTELLEMONT.

## B) RACES DIVERSES

### CHAPITRE XIV

## LES MONGOLOÏDES, LES BLANCS D'AFRIQUE ET LES ÉTHIOPiens

I. LES MONGOLOÏDES : HOVAS OU MÉRINAS. — En Afrique, on ne trouve de traces de sang mongolique qu'à Madagascar, chez les Hovas ou, mieux, Mérimas. Certains auteurs ont voulu rattacher au groupe des races jaunes les Boschimans, à cause de la couleur de leur peau et de la largeur de leur face au niveau des pommettes. Mais les caractères nigritiques sont tellement accusés chez eux que ce rapprochement est tout à fait inadmissible à nos yeux.

En revanche, il ne saurait y avoir la moindre hésitation pour la population qu'on désigne couramment sous le nom de *Hova*, terme d'ailleurs impropre, car ce mot ne s'applique qu'à une classe de ce peuple, celle des bourgeois ou roturiers. Les nobles portent le nom d'*Andrianas*, et la classe inférieure, jadis esclave, celui d'*Andevos*. Aussi, comme l'a proposé A. Grandidier, est-il préférable d'appeler la race dont il s'agit *race mérimina*, du nom du pays qu'elle occupe, l'Imérina ou Émyrne, c'est-à-dire le plateau central de Madagascar. Toutefois le nom Hovas est tellement en usage chez nous que les autres sont inconnus du public; aussi l'emploierons-nous pour désigner l'ensemble de la population mongoloïde.

Les Hovas ont conservé la vague tradition de l'arrivée de leurs ancêtres à Madagascar sur une flotte nombreuse de *prahos*. Cette migration a dû avoir lieu vers le XI<sup>e</sup> ou le XII<sup>e</sup> siècle. Les nouveaux

venus s'établirent sur la côte sud-est; mais, battus par les indigènes qui essayèrent de les chasser, ils gagnèrent l'intérieur et, après bien des péripéties, atteignirent le plateau central, où ils réussirent à fonder un petit État, qui, en 1527, avait à sa tête une femme, la reine Rafohy. Ils étaient alors divisés en petites principautés rivales et incapables d'agrandir leur territoire aux dépens des Nègres qui les entouraient. Ce ne fut qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un prince habile, Andrianampoinimérina, parvint à réunir sous son sceptre toutes les fractions mérimas. En 1817, le royaume hova s'étendait, à l'Est, jusqu'à la mer et, depuis, il n'a cessé de s'accroître jusqu'en 1894, époque où la France fut amenée à envoyer une expédition à Madagascar. Mal préparée, cette expédition nous coûta 100 millions et 5 736 hommes qui succombèrent presque tous de maladie; elle aboutit cependant à imposer à la reine Ranavalona notre protectorat sur l'île. Le 18 janvier 1896, par un nouveau traité, cette reine reconnaissait « colonie française l'île de Madagascar avec les îles qui en dépendent ».

L'Émyrne n'était pas un pays sauvage lors de notre occupation. Les Hovas, peuple intelligent, avaient construit dans la capitale, Tananarive, des édifices importants. Les Anglais, qui s'y étaient insinués depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient réussi, en 1868, à faire proclamer, par la reine, le protestantisme religion d'État et promulguer un code élaboré par eux. Tananarive, outre les palais et les tombeaux royaux, qui sont de vrais monuments, possédait bientôt treize temples protestants et quatre églises catholiques. Les mœurs britanniques se substituaient rapidement aux coutumes indigènes et déjà les Hovas avaient perdu une partie de leur intérêt ethnographique. Des changements autrement importants se sont opérés depuis notre occupation; des routes, des lignes de chemins de fer ont été construites et la colonie est à l'heure actuelle en pleine prospérité. Toutefois, il est encore possible de retracer le genre de vie et les mœurs propres aux Hovas.

Qu'étaient ces Hovas arrivés par mer, dont les descendants réussirent à implanter une civilisation nouvelle au milieu de populations noires ? La réponse n'est pas douteuse : c'étaient des Malais, comme le prouvent beaucoup de traits de mœurs, la langue qu'ils parlent et surtout leurs caractères physiques, bien que des mélanges se soient opérés entre les Mérimas, les Nègres qui les entourent et même les Européens. Sur les 850 000 individus qui, lors du recensement de 1913, ont déclaré appartenir à la nation hova, 550 000 étaient des métis. Ces métis éliminés, nous nous trouvons en présence d'un type offrant les caractères suivants : peau plus ou moins olivâtre, parfois plus claire que celle de divers habitants de l'Europe méridionale; cheveux noirs, gros et raides; barbe assez rare, sauf à la lèvre supérieure; yeux noirs et horizontaux. La taille, au-dessous de la moyenne (1<sup>m</sup>,62), est celle des Malais. Les membres sont bien proportionnés et les extrémités fines. La face, légèrement prognathe, a des pommettes proéminentes, un nez droit, court, un peu aplati à son extrémité, et des lèvres un peu épaisses. Tous ces caractères se retrouvent chez les Malais. Ce qui pourrait susciter quelque doute, c'est que, sur vingt-neuf crânes provenant du plateau de l'Émyrne, plus des trois quarts sont dolichocéphales (allongés), tandis que les Malais ont le crâne brachycéphale (court). Mais, étant donné qu'on ignore si les crânes qu'on a pu étudier proviennent de Hovas, de métis ou de Nègres, qui sont assez nombreux parmi les Mérimas, cette constatation n'a qu'une valeur bien minime. L'existence de crânes brachycéphales dans cette série, si faible qu'en soit la proportion, vient à l'appui de la thèse qui attribue aux Hovas une origine malaise. En effet, tous les Malgaches qui entourent les Mérimas ont le crâne allongé d'avant en arrière et, par suite, les crânes courts ne peuvent être attribués qu'aux Hovas. D'ailleurs, les observations faites sur des individus vivants, offrant les caractères les plus purs de la race, ont démontré que, chez eux comme chez les Malais, la tête est globuleuse et présente, en arrière, la chute verticale de la région occipitale, si frappante chez les représentants de la race.

Certes, la race malaise n'est pas restée à l'abri des mélanges sur le plateau central de Madagascar. Nous savons qu'à leur arrivée, les nobles (andrianas) ont parfois épousé des filles de chefs nègres et que les gens du peuple ont souvent imité leur exemple. Au fur et à mesure que les Hovas étendaient leur domaine, les croisements se multiplièrent sur la périphérie. Les Betsiléos, par exemple, qui vivent dans le sud de l'Émyrne et qui forment une population paisible, adonnée à l'agriculture, ont subi l'influence des Mérimas. On les qualifie souvent de Hovas du Sud, ce qui est une erreur, car ils n'ont reçu qu'une faible proportion du sang de leurs voisins.

Les Hovas, malgré leur caractère belliqueux, avaient une industrie bien supérieure à celle des Malgaches noirs. Le tissage, notamment, est très développé chez eux. Avec les fils tirés de l'épiderme des folioles du raphia (palmier très abondant à Madagascar) et

avec le coton, ils tissent les étoffes, souvent très fines, rayées de diverses couleurs, ou bien agrémentées de franges rouges et bleues, qui servent à la confection des pagnes. A Tananarive, on fabrique de belles étoffes de soie à l'usage des riches.

Avant même l'occupation de l'île par la France, des personnages portaient des vêtements européens, voire de brillants uniformes. Le costume national comprend le *salaka*, pièce d'étoffe qui, enroulée plusieurs fois à la taille, enveloppe la partie inférieure du corps, et le *lamba*, sorte de manteau dans lequel les gens se drapent. Le matin, les femmes s'enveloppent jusqu'aux aisselles; dans l'après-midi, elles revêtent un court corsage qui ne rejoint pas le *salaka* et elles portent alors le *lamba* comme un châle. Les femmes riches se parent d'anneaux d'or aux oreilles, de broches, de colliers également en or, d'épingles et de peignes dans la chevelure. Les pauvres se contentent de peignes en bois souvent décorés avec beaucoup de goût. Les orfèvres sont d'une habileté remarquable; ils ne fabriquent pas seulement des bijoux, mais des plats et des couverts en argent d'un travail très soigné.

✿ Les habitations des Hovas sont des maisons rectangulaires, dont la charpente est extrêmement solide. Les parois sont en bois ou formées d'un entrelacement de branches et de feuilles. Le toit à double pente est en feuilles de palmier ou en paille. Chaque case est pourvue d'une porte et d'une fenêtre tournées vers l'Ouest à cause des vents froids qui soufflent habituellement du Sud et de l'Est. Ces maisons, élevées à 50 centimètres environ du sol, sont construites à côté des rizières et groupées en petits villages. Dans l'Émyrne et le Betsiléo, il existe des villages plus importants, dont les demeures s'échelonnent sur les versants des collines. Les unes sont construites comme celles que nous venons de mentionner, les autres sont faites de briques simplement séchées au soleil. A Tananarive, la reine possédait même un palais tout en pierre.

Le mobilier comprend généralement des lits, dont les bois sont ornés de bas-reliefs représentant des scènes diverses; des tabourets recouverts d'une natte et rembourrés de feuilles, des billots qui servent de sièges à l'occasion, des coffres en jonc, de jolies vanneries, un van, un mortier à piler le riz, des cuillers en bois ou en corne, des vases en terre, de longs et gros bambous, dont les entre-nœuds ont été détruits à l'exception de celui du fond et qui servent à transporter l'eau, etc. Il est rare de rencontrer des nattes sur le plancher, qui est fait de bambous juxtaposés dont les interstices sont comblés avec du sable et de l'argile.

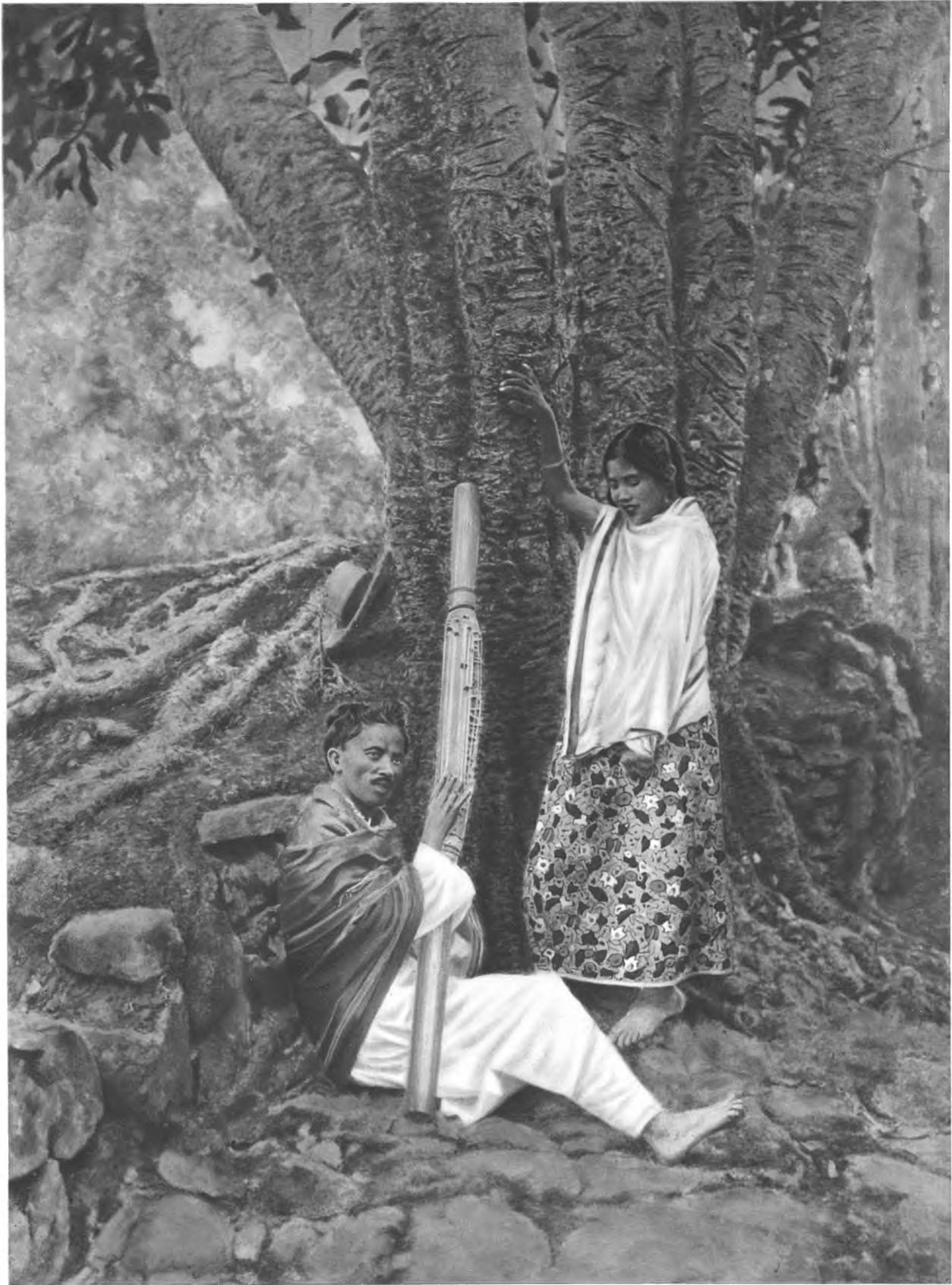
Ce qu'on trouve toujours dans une habitation hova, c'est le *salaza*, sorte de grand gril en bois, soutenu aux quatre angles par de grandes roches pointues d'environ 1<sup>m</sup>,30 de hauteur; il sert à boucaner la viande. Plus il est sale, plus le propriétaire en est fier, car cela prouve qu'il traite souvent ses



LA REINE RANAIVO : coiffure de jour.  
COLL. M. H. N.



PALAIS D'ARGENT ET TOMBEAUX ROYAUX A TANANARIVE. — CL. GRANDIER.



DRACER IMP.

MUSICIEN HOVA JOUANT DE LA VAHLIA. CL. MISSION CITROEN.

amis. Contrairement aux Malgaches nègres, les Mérinas ne présentent pas beaucoup la propreté. Nous pourrions citer encore divers objets mobiliers, notamment d'énormes chandeliers en pierre, creusés au sommet d'une cuvette dans laquelle on brûle les graisses qui servent à l'éclairage.

Naguère, le seul moyen de transport dont disposaient les voyageurs était le *filanzane*, sorte de chaise légère suspendue à deux longues barres parallèles que quatre hommes portent sur les épaules. Quand les porteurs sont fatigués, quatre autres les remplacent sans interrompre la course. Avec huit bons porteurs, on peut franchir 80 kilomètres en une journée. Les colis et toutes les denrées sont transportés à chaque extrémité d'un long bambou qu'un homme, *bourjane*, porte sur l'épaule.

Les Hovas ne sont ni grands agriculteurs, ni grands éleveurs de bestiaux comme les Malgaches du Nord et du Sud. Ils récoltent cependant du riz, qui fait le fond de leur alimentation, du manioc, des ignames et des fruits. Ils élèvent des bœufs, des moutons et des volailles de toutes sortes. Ils ne sacrifient guère de bœufs que les jours de fête, sauf dans les centres, où il existait des boucheries avant notre occupation. La viande qu'on y débitait n'était guère appétissante, car le bœuf n'était jamais écorché. Le boucher se contentait de couper l'animal en petits morceaux qu'il étalait sur une natte, et les parties d'intestin qui adhéraient à la viande et qui n'avaient pas été nettoyées répandaient une odeur épouvantable.

✽ Les Hovas sont actifs, mais fourbes, rusés et d'une cruauté qui les faisait redouter de leurs voisins. Pour eux, le vol, la dissimulation, le mensonge sont des marques de supériorité. Ils ont néanmoins le respect de l'autorité, l'esprit d'obéissance, l'habitude du travail et une organisation sociale qui a été certainement influencée dans une certaine mesure par les Anglais, mais qui existait déjà avant l'arrivée des Européens.

La femme est l'égale de l'homme; elle ne peut être mariée sans son consentement. Jeune fille, elle est libre de ses actes, mais, une fois mariée, elle doit fidélité à son époux. Les liens du mariage ne sont pas d'ailleurs indissolubles et le divorce est même assez fréquent. La femme hova est très féconde et tous les enfants qui viennent au monde sont gâtés, même par le père, qui cependant a une préférence pour les garçons.

Une curieuse coutume existe chez les Mérinas comme chez les autres Malgaches : c'est le *fatidra*, c'est-à-dire la fraternisation par le sang. Deux hommes deviennent frères et sont acceptés comme tels par les deux familles, lorsqu'ils ont scellé le serment qu'ils prononcent à cette occasion en absorbant chacun quelques gouttes du sang de son partenaire. Nous avons décrit (p. 108) le cérémonial en usage en pareille circonstance chez les Malgaches noirs et nous y renvoyons le lecteur, la cérémonie étant la même chez les Mérinas, à quelques légères variantes près.

Autrefois, la société comprenait des hommes libres et des esclaves. Chaque village avait à sa tête un chef assisté d'un conseil de vieillards et de notables, et dans chaque tribu existait un chef supérieur qui jouissait de plus grandes prérogatives. Depuis qu'Andrianampoinimérina eut réuni tous les Hovas sous son sceptre, le gouvernement était devenu monarchique et les femmes pouvaient régner. Sous l'impulsion des Anglais, le gouvernement a été organisé sur le même plan que ceux d'Europe. La dernière reine, Ranavalona, avait son conseil des ministres et le royaume était divisé en provinces, divisées en districts, chaque province, chaque district étant administré par un fonctionnaire nommé par le gouvernement. L'impôt pesait durement sur toutes les classes de la population, et à tout moment Ranavalona et ses ministres confisquaient quelques propriétés à leur profit. Les collecteurs d'impôts, accompagnés de soldats, se présentaient chez les particuliers et plantaient en terre une sagaie en argent qui représentait la reine. Si le contribuable était récalcitrant, on l'accusait d'incivisme, on le ligotait et on l'envoyait juger au chef-lieu. S'il perdait son procès, dit d'Escamps, on lui prenait toute sa fortune; s'il le gagnait, on ne lui en retenait que la moitié.

Nous avons dit que le protestantisme était devenu la religion



TYPES HOVAS. A droite, femme dont la coiffure en désordre indique qu'elle a perdu un proche parent. — CL. RAP.

d'État, mais au fond beaucoup de Hovas ont conservé leur confiance dans les fétiches et les amulettes. Ils avaient gardé également les curieuses coutumes funéraires de leurs ancêtres.

Lorsqu'un individu décédait, on enroulait son corps dans des lambas et des nattes et on transportait son cadavre dans la chambre sépulcrale. Les chambres sépulcrales étaient de véritables dolmens formés de cinq très grandes dalles qu'on allait chercher au loin. Quatre d'entre elles formaient les parois du caveau et la cinquième servait à le couvrir. Parfois il avait fallu plusieurs milliers de bras pour transporter à pied d'œuvre les énormes blocs destinés à la construction du tombeau. Pour l'édifier, les parents et les amis étaient convoqués et, à cette occasion, avaient lieu des réjouissances. Le caveau de famille était enfoui sous terre, mais on élevait au-dessus un petit monument carré, formé de quatre murs en pierres sèches, dont l'intérieur était rempli de terre.

Les morts étaient portés au tombeau sur une sorte de civière. Les corps étaient déposés soit sur le sol, soit sur des tablettes en pierre disposées autour de la chambre. Au retour d'un enterrement, les parents se lavaient et purifiaient leurs vêtements. Un repas terminait la cérémonie. Le deuil était sévère : le port de certains vêtements était interdit et ceux dont on se couvrait devaient être sales. Les parents du mort ne pouvaient se laver que le bout des doigts, et les femmes laissaient flotter leurs cheveux.

De temps en temps, les familles allaient dans leur caveau pour changer les morts de côté, afin qu'ils ne se fatiguent pas en restant longtemps dans la même position. Habituellement, la cérémonie, appelée *mamadika*, avait lieu dans l'année qui suivait le décès. Elle était l'occasion d'une fête, à laquelle prenaient part les parents, qui, revêtus de leurs plus beaux habits, se rendaient d'abord au tombeau, musique en tête. Grandidier donne des détails sur une curieuse cérémonie dont il a été témoin. « J'ai vu un jour, dit-il, passer, avec violons et tambours, un convoi qui transportait les ossements d'une femme de haut rang du tombeau de son avant-dernier mari dans celui du dernier, où elle devait rester définitivement. Depuis quelques années, elle les avait tous visités les uns après les autres, tenant compagnie à chacun d'eux pendant quelques mois; on l'enlevait de ce tombeau parce que la femme qui l'avait remplacée dans le cœur de ce défunt venait de mourir et avait besoin d'une place. » Par mesure d'hygiène, l'administration française a supprimé ces singulières coutumes, et les Hovas paraissent y avoir renoncé sans trop de peine.

Très intelligents, les Mérinas ont de bonnes dispositions pour les arts. La musique est en honneur chez eux et ils possèdent, en dehors des tambours et des gros tam-tams, une série d'instruments dont le plus curieux est la *vahlia*. C'est une sorte de guitare composée uniquement d'un gros bambou sur le pourtour duquel des lamelles ont été détachées en guise de cordes. Ces cordes, restées adhérentes à chaque bout, sont soulevées par de petits chevalets. Nous avons entendu des Hovas exécuter, d'une façon très correcte, sur cet instrument, des airs qu'on leur avait joués trois ou quatre fois seulement. L'un d'eux, d'ailleurs, compositeur distingué, obtint un véritable succès à Paris.

Ils ne présentent pas moins d'aptitude pour la peinture, la gravure et la sculpture. Une école des Beaux-Arts a été fondée à Tananarive et elle est fréquentée par un bon nombre d'élèves. Avides de s'instruire, les Hovas sont reconnaissants à la France

de ce qu'elle a fait pour faciliter leur instruction et ils ne peuvent manquer d'apprécier ses efforts pour améliorer les conditions matérielles de leur existence. Dans toute l'île, des progrès rapides s'accomplissent grâce à l'administration française et grâce aussi à l'initiative de colons qui ont établi à Madagascar des usines et des fermes modèles où les indigènes s'initient à des procédés de culture pleins de promesses.

**II. LES BLANCS.** — Le nord de l'Afrique est le domaine des Blancs. Aussi loin qu'il soit possible de remonter dans le passé, on voit la région située entre le Sahara et la Méditerranée occupée par des populations totalement différentes, au point de vue du type et de la civilisation, des populations noires que nous avons passées en revue. Dans le Nord-Est, une population remarquablement civilisée vivait dans la vallée du Nil à une époque qui nous reporte à plusieurs millénaires avant notre ère : c'était la population égyptienne. Les Égyptiens firent sentir leur influence tout le long de la mer Rouge et, en s'avancant vers le Sud, ils rencontrèrent des populations de couleur plus foncée qu'eux-mêmes, mais offrant une physionomie très différente des Nègres. A l'ensemble de ces populations, les auteurs de l'antiquité ont donné le nom d'Éthiopiens. Le long de la Méditerranée vivaient d'autres peuples qui présentaient les traits des Berbères, et ce type ethnique se rencontre encore dans la région méditerranéenne, dans le Sahara (*Touareg*), jusqu'au Sénégal et à l'Atlantique (*Maures*). Il est démontré à l'heure actuelle que le Sahara présentait autrefois des conditions très différentes de celles qu'il offre à l'heure actuelle et qu'il était habité par des tribus encore à l'âge de pierre, dont nous ignorons jusqu'ici les caractères.

Ce que nous savons, c'est que des mélanges se sont opérés de tous côtés. Les Égyptiens ont été en relations avec les Babyloniens, comme avec les Éthiopiens, puis les Perses, les Grecs, etc., intervinrent et mêlèrent leur sang à celui de l'ancienne population. Les Éthiopiens, qui s'avancèrent jusqu'auprès de l'équateur, rencontrèrent des Nègres et se croisèrent avec eux sur beaucoup de points. D'autre part, des migrations éthiopiennes se dirigèrent peu à peu vers l'Ouest à une époque relativement peu reculée et finirent par atteindre le Sénégal. C'est à ces émigrants qu'il faut rattacher les Peuls décrits plus haut. Mais, dans leur course vers l'Ouest, les Éthiopiens rencontraient des populations nigritiques et se croisaient avec elles.

Le long de la Méditerranée, les Phéniciens, grands navigateurs, fondèrent des colonies, et les Européens imitèrent leur exemple. Le peuple européen qui a joué dans le passé le plus grand rôle

dans l'Afrique du Nord, c'est le peuple romain qui, sous le règne d'Auguste, avait annexé à l'empire le littoral méridional de la Méditerranée, y compris l'Égypte. Toutefois, malgré les grands travaux qu'ils exécutèrent dans cette vaste région, les villes qu'ils y fondèrent, les grands monuments qu'ils y construisirent, les Romains n'ont guère laissé de traces de leur sang dans les populations indigènes. Il

en a été de même des Barbares qui, d'ailleurs, à l'époque de leurs invasions, n'occupèrent, et en petit nombre, que la Mauritanie.

Au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, les Arabes commencèrent à envahir l'Afrique du Nord. Vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, leur domination s'étendait jusqu'à l'océan Atlantique, et, dans la direction du Sud, jusqu'au Soudan. L'Égypte et une partie de la Nubie dépendaient de l'empire arabe. Nous avons vu que, depuis, ce peuple s'est infiltré de tous côtés dans les populations noires; nous verrons qu'il a agi de même en Asie. Musulmans fanatiques, les Arabes vont partout prêcher la doctrine de Mahomet et, lorsqu'ils réussissent à gagner une population à leur religion, ils n'hésitent plus à contracter des unions avec les convertis. C'est ce qui s'est passé dans le nord de l'Afrique, où le métissage avec les Berbères s'est opéré sur une si grande échelle qu'ils sont souvent groupés sous le nom d'Arabo-Berbères. Malgré leur prédominance numérique dans la région qui s'étend de la côte atlantique du Maroc à la mer Rouge, nous renvoyons la description des Arabes au moment où nous occuperons des races blanches d'Asie, parce qu'il s'agit d'un peuple réellement asiatique, dont le berceau semble avoir été l'Arabie, où vivent encore les représentants les plus typiques de la race.

Aux nombreux éléments ethniques que nous venons d'énumérer dans l'Afrique du Nord, il faudrait ajouter des Nègres venus de diverses contrées, des Juifs, des Européens (Français, Espagnols, Italiens) qui, sans avoir modifié d'une façon appréciable les caractères physiques des anciens habitants, influent peu à peu sur leurs mœurs et leur manière de vivre.

Ce rapide exposé, si incomplet qu'il soit, peut donner une idée de la complexité du problème ethnique de l'Afrique du Nord, dont la population est subdivisée en une multitude de tribus. Nous n'essaierons pas de décrire chacune de ces tribus; nous nous en tiendrons aux principaux groupes actuels.

### a) Berbères.

Les Blancs sont encore représentés dans l'Afrique du Nord par deux grands groupes : les Arabes et les Berbères, et au milieu de ces groupes vivent, non seulement des Européens, mais de nombreux Juifs. De ces



NÉGRESSE MÉTISSE de Béni-Abbès.  
CL. MISSION CITROËN.



FEMME DE BISKRA (type berbère).  
CL. FRECHON.



CAÏD ALGÉRIEN (type arabe).  
CL. BOURGAIN.



JEUNE FILLE JUIVE  
DE TUNIS.



DEUX MARABOUTS BERBÈRES DU RIFF; au centre, un Arabe d'Algérie.  
CL. G. BUCHET.

Juifs et des Arabes, nous nous occuperons à propos des races blanches d'Asie.

Les Berbères sont disséminés aujourd'hui de l'Égypte au Maroc et de la Méditerranée au Sénégal. On y distingue deux types : un type blond et un type brun, celui-ci beaucoup plus largement représenté que le premier. La majorité des Berbères sont sédentaires, mais un groupe vit à l'état nomade dans le Sahara : il comprend les Touareg et les Maures.

Les Berbères occupaient tout le nord de l'Afrique avant les temps historiques. Sont-ils autochtones ? Sont-ils venus du dehors ? Sur ce point, les avis sont très partagés. Les ressemblances que présentent avec notre vieille race de Cro-Magnon (V. p. 28) ceux qui ont le moins subi l'influence d'autres races, et les indices que nous avons pu rencontrer d'une ancienne migration de cette race du Nord vers le Sud, nous portent à croire qu'ils sont venus de l'Europe à une époque qu'il est très difficile de déterminer. Ils ne se sont pas cantonnés dans l'Afrique continentale, car il est indiscutable que les Guanches des Canaries, dont les derniers descendants se sont entièrement fondus dans la population espagnole, appartenaient à la même race.

Les vieux Berbères ont eu à subir bien des assauts de la part d'étrangers. Les Carthaginois, peuple exclusivement commercial, fondèrent des établissements sur le littoral de la Méditerranée et les Berbères adoptèrent leurs divinités. Les Grecs laissèrent peu de traces dans l'Afrique du Nord; mais les Romains vinrent ensuite et occupèrent une zone assez large, important avec eux leur religion. Puis ce fut le tour des Vandales qui, au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, envahirent l'Afrique du Nord. Certains auteurs leur attribuent l'introduction de l'élément blond parmi les Berbères, ce qui est inadmissible. Leur nombre n'a jamais dépassé 50 000 et il est tombé rapidement à 1 000; d'autre part, l'existence de blonds avait été signalée avant l'invasion des Vandales.

Il n'en a pas été de même des Arabes musulmans. A leur arrivée, au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, ils convertirent facilement à l'islamisme des populations qui avaient déjà changé plusieurs fois de religion. Des croisements eurent lieu, mais ils devinrent surtout fréquents à la suite de la grande invasion arabe du <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècle. Néanmoins, une partie de l'élément berbère resta à peu près intacte. Les tribus qui tinrent à conserver leur indépendance se retirèrent vers les confins les plus éloignés de la zone occupée par les Arabes et dans les régions difficilement accessibles des massifs montagneux. Malgré les invasions, les Berbères conservèrent une situation prépondérante jusqu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, arrivèrent les Espagnols et les Turcs, et alors commença la déchéance définitive des Berbères, déchéance qui fut activée par le reflux qui ramena, avec de nombreux Juifs, les Maures chassés d'Espagne. A ce moment, les races de l'Afrique du Nord formaient déjà un amalgame que n'a guère compliqué l'arrivée des Européens.

Les Berbères peuvent être divisés en deux grands groupes : les sédentaires des montagnes et les nomades des plaines. Dans le premier groupe rentrent : les Matmatas du sud de la Tunisie; les Chaouïas de l'Aurès et les Kabyles du Djurdjura et de la Petite

Kabylie en Algérie; les Riffains et les Chleuhs du Maroc. Les Mzabites, qui vivent en même temps sur un plateau rocheux et dans les oasis du Sahara septentrional, sont également sédentaires. Les nomades sont surtout représentés par les Touareg du Sahara et les Maures. Les Chaouïas des grandes plaines de l'ouest du Maroc, très différents des Chaouïas de l'Aurès, rentrent aussi dans cette catégorie. Nomades et sédentaires se subdivisent en tribus trop nombreuses pour que nous puissions songer à les décrire; nous nous bornerons à en prendre quelques-unes comme exemples.

<sup>1</sup><sup>o</sup> *Guanches*. — Lorsque, en 1402, Jean de Béthencourt débarqua aux Canaries, la population était déjà mélangée. Des navigateurs, partis des rives de la Méditerranée, y avaient abordé à une époque ancienne, ainsi que le prouvent quelques inscriptions en caractères libyco-puniques gravées sur des rochers. Néanmoins, les Guanches, qui constituaient le fond de la population, avaient conservé les traits de la race berbère. C'étaient de beaux hommes, de grande taille, très robustes, à peau à peine légèrement bistrée et à cheveux généralement noirs. Toutefois, il s'en trouvait parmi eux qui avaient la peau blanche et les cheveux blonds. Leur tête, dolichocéphale, était relativement peu développée dans le sens vertical, mais très large au niveau des bosses pariétales avec un occiput faisant en arrière une saillie en forme de chignon, ce qui imprimait au crâne une forme pentagonale. Un beau front, bien développé dans tous les sens, surmontait une face sans prognathisme, qui, au lieu d'être allongée comme le crâne, était courte et large au niveau des pommettes. Le nez était droit, saillant et étroit. Les arcades sourcilières formaient une saillie prononcée à leur partie interne, avec d'épais sourcils qui abritaient des yeux largement fendus et parfaitement horizontaux. Le menton, bien dessiné, était plutôt triangulaire que carré. Par tous les caractères de leur squelette, les Guanches rappellent entièrement notre race quaternaire de Cro-Magnon.

Cette race, très peu industrielle, ne connaissait aucun métal. Elle n'avait à sa disposition, pour fabriquer ses outils, que des roches volcaniques se prêtant difficilement au travail. Elle savait cependant faire de la poterie, de la vannerie et, avec ses mauvais outils, façonner quelques récipients en bois, des massues, des sabres, des javalots et des lances. Sauf à la Grande Canarie, où les habitants confectionnaient avec du jonc des espèces de courtes jupes et de mantelets, les Guanches employaient, pour se vêtir sommairement, des peaux de chèvre ou de mouton. Avec des coquilles, des fragments de roche ou des grains de terre argileuse séchés au soleil, ils se faisaient des colliers. Ceux de la Grande Canarie s'imprimaient sur le corps des dessins à l'aide de porte-empreintes en terre cuite (*pintaderas*) et d'ocre.

Les Guanches vivaient dans des grottes, et c'est également dans des grottes qu'ils déposaient leurs morts, parfois après les avoir momifiés et les avoir enveloppés dans des peaux soigneusement cousues et superposées au nombre de quatre, cinq et même six couches.

Ces primitifs cultivaient cependant des céréales dont ils torréfiaient les grains avant de les réduire en farine au moyen de petites meules semblables à celles dont se servaient les Romains. Cette farine (*gofio*) forme encore la base de l'alimentation de paysans canariens. Au *gofio*, ils joignaient le lait et la chair de leurs troupeaux de chèvres et de brebis. Ils élevaient également des porcs et se livraient à la pêche.

Les Guanches étaient des hommes habituellement doux, pacifiques et très hospitaliers. Ils entouraient leurs chefs d'un grand respect. Les femmes étaient toujours bien traitées et il existait même des sortes de vestales, *harimaguadas*, qui étaient entourées du même respect que les chefs. Malgré leur pacifisme, des difficultés, qui se résolvèrent en des combats, surgissaient quelquefois entre les tribus : hommes et femmes déployaient alors une bravoure dont les conquérants ont pu se rendre compte.

Ce peuple avait une religion naturaliste et croyait à des êtres supérieurs, auxquels il rendait un culte et faisait des sacrifices.

Les descendants des Guanches sont aujourd'hui de fervents catholiques et ont totalement oublié la langue de leurs ancêtres. Ils se sont si bien assimilés aux Espagnols que le plus caractérisé au point de vue du type resterait complètement incrédule si on lui disait qu'il compte des Guanches parmi ses ascendants.

<sup>2</sup><sup>o</sup> *Kabyles*. — En Algérie, on donne le nom de Kabyles à tous les Berbères qui vivent dans les montagnes du littoral méditerranéen.

Ce sont des hommes de grande taille (1<sup>m</sup>,70 en moyenne),

robustes, beaucoup plus musclés que les Arabes. Leur peau est blanche et finit par se bronzer très légèrement à un certain âge. Ils ont les cheveux noirs (les cheveux blonds ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans cette population) et les yeux foncés. Le crâne, un peu étroit aux tempes, est large dans la région pariétale et fait saillie en arrière dans la région occipitale. La face est basse, un peu large aux pommettes, étroite en bas. Les arcades sourcilières sont fortes, le nez est droit, rarement convexe, long et relativement étroit. La physionomie est intelligente, franche et ouverte.

✽ Le costume kabyle se compose d'une longue chemise de coton ou de laine grossière, par-dessus laquelle l'homme porte un ou deux burnous lorsqu'il quitte sa montagne. Il se coiffe d'une calotte de laine tricotée ou bien d'un chapeau de paille à larges bords quand il veut se préserver du soleil. La femme s'enveloppe dans une pièce d'étoffe en laine ou en coton qu'elle fixe sur les épaules au moyen de fortes agrafes en métal. Sa coiffure habituelle est un capuchon qu'elle serre autour de la tête par un mouchoir.

Le tatouage est en usage dans les deux sexes, sauf chez les riches. Les hommes n'y ont recours que dans un but thérapeutique, tandis que les femmes y voient un moyen de s'embellir. La plupart d'entre elles se font tatouer des dessins fantaisistes sur le front, les tempes, les joues, le menton et les bras. Et, bien que leurs cheveux et leurs sourcils soient noirs, elles en accentuent la couleur avec une teinture; elles se passent les cils au *koheul* et se fardent le visage en rouge. Pauvres ou riches, elles portent des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets, des anneaux de chevilles en argent ou en cuivre émaillé. Et ces femmes si coquettes font autant fi que les hommes de la propreté. Le colonel Duhoussat, qui avait commandé le Fort-Napoléon (aujourd'hui Fort-National) pendant plusieurs années et qui connaissait à fond la Grande Kabylie, écrivait : « Tous les Kabyles sont d'une saleté révoltante; il n'y a pas un établissement de bains dans toute la Kabylie du Djurdjura. » Bien que musulmans, les habitants font simplement le simulacre des ablutions prescrites par le Coran.

✽ Les maisons, construites en pierre et en boue en guise de ciment, et les rues des villages, ne sont pas plus propres que les gens. Dans les maisons, qui sont parfois crénelées, vivent les

familles et les animaux domestiques. Les villages se dressent sur les crêtes pour en rendre la défense facile; leurs rues sont encombrées d'immondices qui y séjournent si longtemps que des arbustes finissent par croître sur ces tas d'ordures.

Les Kabyles sont essentiellement agriculteurs et commerçants. Ils ne font guère d'élevage : quelques vaches laitières, des bœufs pour le labour, quelques moutons et des chèvres représentent le bétail. Le cheval est rare, le mulet est la véritable monture dans ce pays accidenté.

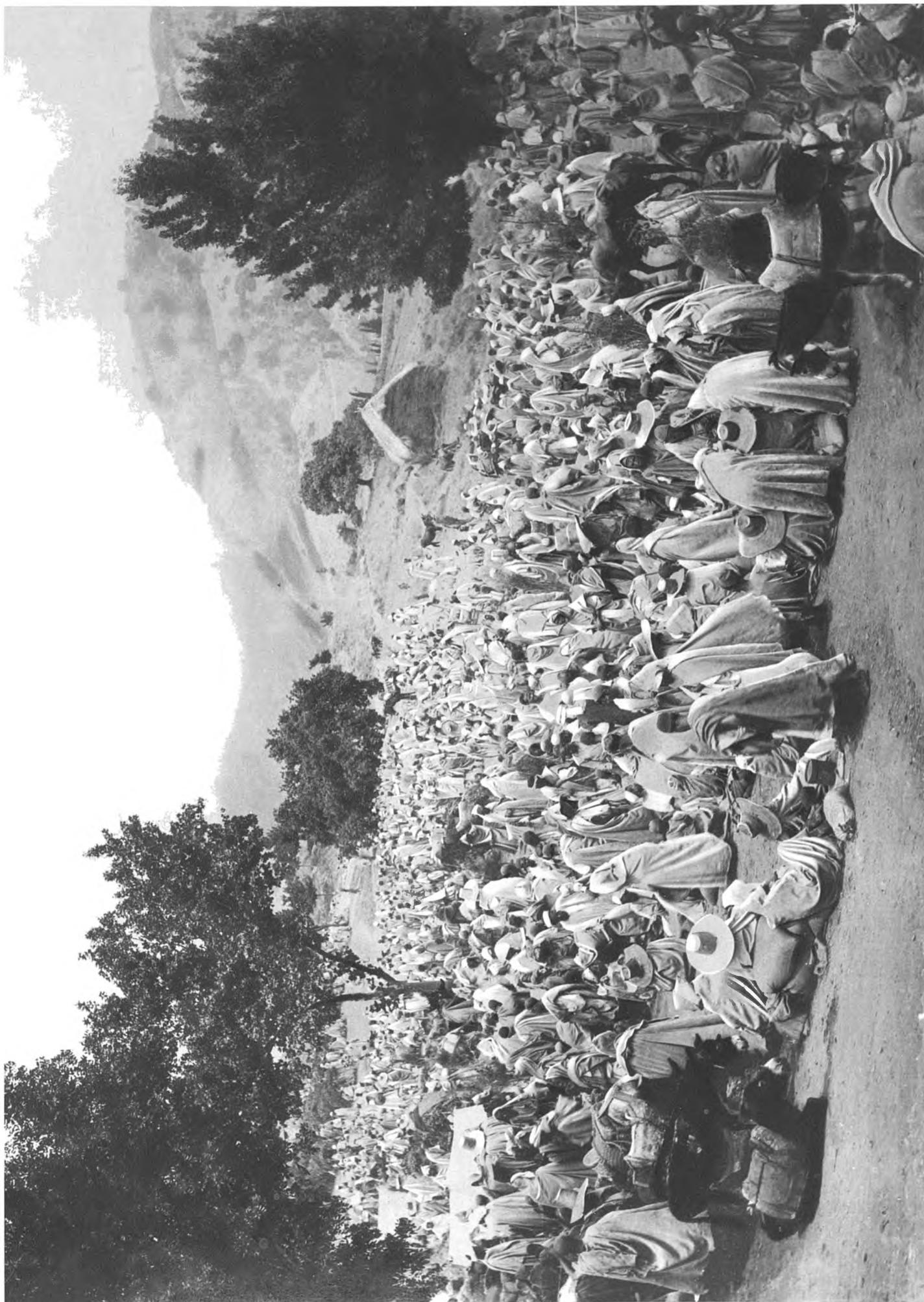
La population de la Kabylie est très dense (102 habitants par kilomètre carré); aussi la terre est-elle travaillée avec soin pour qu'elle produise la nourriture nécessaire aux habitants. Le cultivateur ne possède cependant pour son travail qu'une charrue très primitive. En raison même de la densité de la population, la propriété est très morcelée et aucun terrain ne reste inculte. Les pentes sont plantées d'arbres fruitiers et ressemblent à de vastes vergers où croissent principalement le figuier et surtout l'olivier. On y voit aussi presque tous nos arbres. L'huile fait l'objet d'un important commerce. On cultive également la vigne, dont le raisin est pressé ou séché. Partout où le terrain le permet, on récolte du blé, de l'orge, des fèves, des gesses, du sorgho, du maïs, des lentilles, des haricots, des pois chiches, etc. Dans les jardins, les femmes cultivent des légumes de toutes sortes et des plantes condimentaires.

Le Kabyle est actif, entreprenant, prévoyant et industriel. Il emmagasine des provisions pour l'hiver. Il descend dans la plaine pour cultiver les terres des Arabes. Il va chercher fortune dans les villes et revient dans son village dès qu'il a amassé un petit pécule qu'il emploie à l'achat d'un lopin de terre. Les ouvriers sont nombreux en Kabylie et exercent toutes sortes de métiers : ils tannent et teignent le cuir; ils travaillent le fer et fabriquent des armes, des fusils, des pistolets, des sabres, des poignards et des couteaux; d'autres font de la poudre, du savon, de la chaux, des tuiles; il en est qui se livrent à la maçonnerie, à la menuiserie ou à l'exploitation des mines. Les femmes sont chargées du tissage et de la fabrication de curieuses poteries qu'elles peignent en rouge et en noir avant la cuisson.

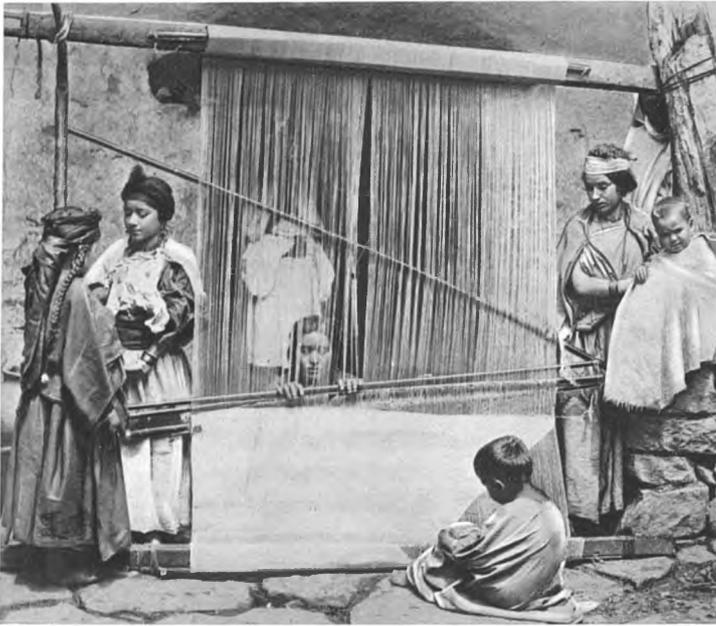
Les Kabyles sont bien doués pour le commerce. Ils exportent des bijoux, des poteries, des cuirs, des vêtements, des figues, des raisins secs, de l'huile, etc. Résistants à la fatigue, ils ne craignent



UN VILLAGE KABYLE DU DJURDJURA. — CL. BOURGAIN.



MARCHÉ INDIGÈNE A FORT-NATIONAL (Haute-Kabylie).



FEMMES KABYLES DEVANT LEUR MÉTIER A TISSER. — CL. NEURDEIN.

pas de faire de longues marches pour échanger les produits de leur industrie. Le service militaire ne leur répugne pas; avant la Grande Guerre, les 9/10 du bataillon de tirailleurs indigènes étaient berbères et surtout kabyles.

Les Berbères n'ont ni le fanatisme religieux, ni les mœurs, ni le caractère des Arabes. Les Kabyles sont presque tous monogames, et la femme jouit chez eux de droits qui lui sont garantis, non seulement par les coutumes, mais par certaines lois. Elle exerce même parfois son influence dans les affaires de la communauté.

L'organisation sociale des Kabyles est essentiellement démocratique. L'esprit d'égalité est poussé chez eux jusqu'à l'excès. Tous les citoyens adultes d'un village constituent une assemblée, *djemâa*, qui veille à l'observation du *kanoun* (droit coutumier), vote les impôts et leur emploi, administre les biens de la commune, décide de la paix et de la guerre et rend la justice. La *djemâa* élit son chef, *amin*, pris parmi les vieillards. Chaque quartier, *karouba*, possède son conseil municipal. Plusieurs villages réunis constituent une tribu, et la réunion de plusieurs tribus forme une confédération. Ces confédérations sont souvent en lutte les unes contre les autres, et il n'est même pas rare de voir un village partagé en deux camps. L'administration française a respecté dans la mesure du possible cette organisation sociale, à laquelle les Kabyles sont très attachés.

Le Kabyle a une attitude fière et digne. Il a horreur du mensonge et respecte toujours la parole donnée. Il a le sentiment inné de la justice, et tout manquement à l'honneur est sévèrement puni. Quand il s'agit de l'honneur des femmes, « tout est coupable et également coupable : un geste, un attouchement, etc. Un baiser se paye plus cher qu'un assassinat, et, appliqué sur la bouche, il équivaut à l'adultère ». C'est la *djemâa* qui prononce les sentences. Toutefois, à côté de la justice de la communauté se place celle de la famille : les parents peuvent châtier la femme adultère ou lui pardonner. D'après le *kanoun*, le châtiement pouvait aller jusqu'à la mise à mort, par les siens, de la femme coupable.

L'esprit de solidarité est très développé chez les Kabyles. Le pauvre est toujours assuré de trouver assistance dans le village ou dans la tribu. L'hospitalité à l'égard des étrangers est un devoir sacré.

✽ A quelques variantes près, tout ce que nous venons d'exposer au sujet des Kabyles s'applique à l'ensemble des Berbères sédentaires.

Les Matmatas de la région montagneuse du sud de la Tunisie se livrent à l'élevage et à la culture des céréales, de l'olivier, du dattier. Ce qu'ils présentent de très remarquable, ce sont leurs habitations souterraines, creusées dans le limon, à une profondeur de 10 à 12 mètres. On y descend par une pente en demi-cercle qui aboutit à une grande cour à ciel ouvert, entourée de parois taillées à pic. Le long de ces parois, on voit des ouvertures étagées qui donnent accès dans les chambres. Celles du bas servent d'habi-

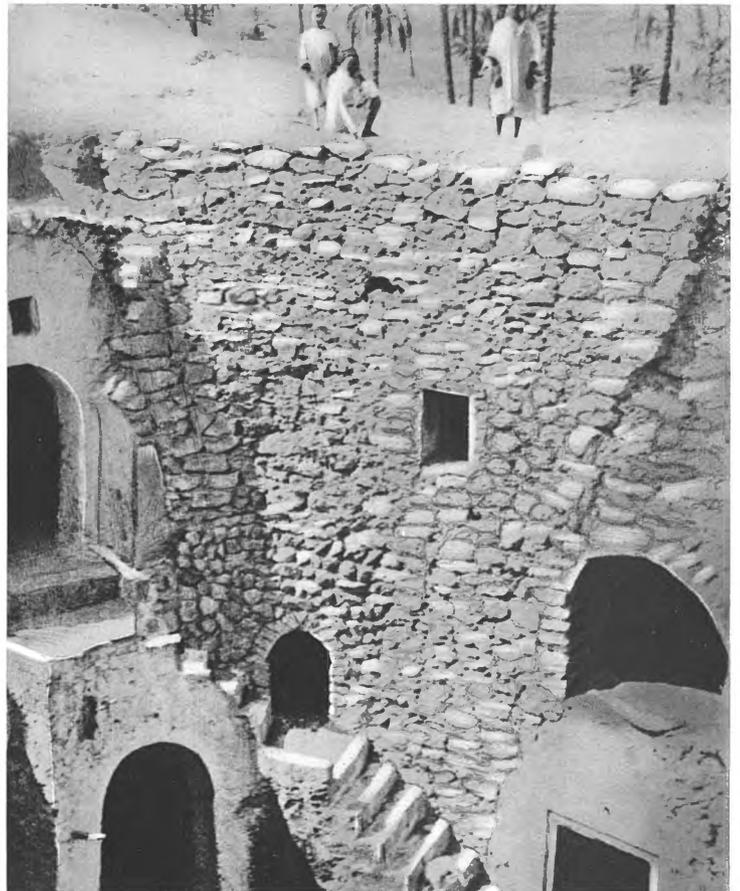
tations, d'écuries, d'ateliers, etc.; celles du haut sont des greniers qu'on atteint par un escalier ou au moyen d'une corde. Généralement, la façade des habitations est maçonnée, mais les parois des chambres ne portent aucun revêtement.



JEUNE FILLE CHAOUÏA DE L'AURÈS. — CL. FRECHON.

✽ Les Chaouïas de l'Aurès sont plus métissés que les Kabyles. Ils font davantage l'élevage de chèvres, d'ânes et de moutons, mais moins de culture. On est très surpris de rencontrer, chez une population aussi primitive, une tribu de trépanateurs qui n'hésitent pas, pour le moindre motif, à enlever des morceaux de crâne, parfois grands comme la main. Ils déclarent, en effet, qu'en semblable circonstance, on pêche plutôt par défaut que par excès. Et pour pratiquer cette opération qui paraît délicate, ils n'ont que des instruments fort grossiers fabriqués par les forgerons du pays : l'un est une sorte de tarière, *brima*, à laquelle on imprime, directement avec la main, un mouvement de rotation; l'autre est une petite scie coudée, *menchar*, dont l'extrémité aplatie, mesurant à peine 2 centimètres de largeur, est munie de dents plus ou moins fines. L'opérateur se contente de percer une série de petits trous ou de petits sillons rapprochés, sans perforer complètement le crâne, et attend que le fragment ainsi limité se nécrose et se détache de lui-même. Si la plaie osseuse est très vaste, le trépanateur fait porter à l'opéré une plaque de liège sur le cuir chevelu, après cicatrisation des parties molles, afin d'éviter les chocs du cerveau.

La trépanation est pratiquée dans un but thérapeutique, à la



HABITATIONS SOUTERRAINES DES MATMATAS (Tunisie).

suite de traumatisme de la tête; mais on a parfois recours au trépanateur dans d'autres circonstances. Une femme, par exemple, est-elle fatiguée du joug conjugal? elle n'hésite pas à dire qu'elle a été assommée par son mari et elle réclame une trépanation. Elle vient ensuite devant le *cadi*, auquel elle exhibe le fragment d'os qui lui a été enlevé, et réclame le divorce, qui lui est accordé. Les Chaouïas estiment que l'opération est des plus bénignes et tel trépanateur se vante de l'avoir pratiquée 350 ou 400 fois sans insuccès.

✽ Les Riffains sont considérés comme étant l'un des peuples berbères ayant le mieux conservé le type originel de la race. A la vérité, on les connaît encore mal, à l'exception de ceux qui vivent sur la côte. Nous savons, cependant, qu'il existe deux types parmi eux : un type brun et un type blond, celui-ci paraissant comprendre 40 pour 100 environ de la population.

Les Riffains sont des hommes de haute taille qui portent comme costume la *djellaba*, sorte de large pardessus en tissu de laine, avec d'amples manches courtes et un capuchon qui ne se rabat sur la tête qu'en cas de mauvais temps. Habituellement, ils vont tête nue avec un cordon en coton ou en poils de chameau enroulé autour du crâne. Quoique musulmans, les femmes ne se voilent jamais le visage. Beaucoup vivent dans des cavernes, au sommet des montagnes. Au point de vue moral, ils présentent les mêmes caractères que les Kabyles, sauf qu'ils sont plus turbulents, pillards et peu industriels.

✽ Chez les Chleuhs ou Chellouhs, qui vivent en partie dans le grand Atlas, on ne rencontre pas de blonds. Ce sont des musulmans fanatiques, doués d'un talent remarquable pour le commerce, mais dépourvus de franchise et de générosité. Toutefois, les tribus qui ont reconnu l'autorité du sultan du Maroc sont meilleures, plus abordables et plus civilisées que les autres.

✽ Les Mzabites qui, au nombre de 30 000 environ, habitent les oasis du Sahara algérien prétendent représenter la race berbère dans sa pureté originelle. D'après leur tradition, ils descendraient des Amalécites chassés de Palestine par les Hébreux. Moins grands que les autres Berbères, ils offrent, en effet, certaine ressemblance avec les habitants du sud de la Palestine.

Ils cultivent le dattier, le blé, l'orge, mais les récoltes des oasis ne suffiraient pas pour nourrir la population; aussi beaucoup de Mzabites émigrent-ils vers le Tell, où ils créent des comptoirs et où ils emmagasinent des céréales en quantité suffisante pour alimenter leur commerce pendant plusieurs années.

Les tombeaux mzabites sont faits de grosses pierres formant un caisson reposant sur le roc. Ils sont entourés de vases en terre, de plats, de fragments d'œufs d'autruche, et sont orientés vers La Mecque comme le prescrit la religion musulmane.

3° *Touareg*. — Les Arabes désignent sous le nom de Touareg (au singulier, Targui) des tribus nomades du Sahara qui s'appellent elles-mêmes Imochars ou Imouchars.

Les Touareg se divisent en cinq confédérations, dont les chefs ont peu d'influence, chacune d'elles comprenant quelques tribus réunies autour du même massif montagneux. Les cinq confédérations sont : 1° au Nord-Est, les Azdjers (sur le plateau du Tassili du Nord); 2° au Nord-Ouest, les Ahaggars (dans le Hoggar); 3° au Sud-Est, les Kelouis (dans l'Air); 4° à l'ouest des Kelouis, les Auellimidens; 5° à l'Ouest, les Ar' Rerf Ahnets (dans l'Adrar Ahnet, à l'ouest du Hoggar). A cette dernière confédération sont annexés deux tribus arabes, quatre tribus de serfs et différentes tribus mal définies. C'est une erreur de prétendre que les Touareg forment une population berbère exempte de tout mélange. Dans différentes tribus, on constate une infusion non discutable de sang arabe et même de sang nègre.

La population targuie comprend des nobles ou *Ihaggarens* et des serfs ou *Imrads*. Nobles et serfs ont des esclaves nègres. Les nobles constituent naturellement la classe dirigeante de la confédération. Les serfs sont des Touareg pauvres, trop faibles pour se défendre, qui se sont inféodés à un voisin puissant pour être protégés par lui. Ils lui doivent la redevance et la corvée, mais, à part cela, ils vivent sur un pied d'égalité avec leurs seigneurs. Il n'est pas rare, d'ailleurs, de voir des mariages unir les familles des deux castes.



FEMME TARGUIE. — COLL. M. H. N.



CHEF TARGUI DU NIGER. — CL. MISSION CITROEN.

✽ Le costume des hommes se compose d'un caleçon descendant jusqu'aux chevilles et d'une ample blouse sans manches, en cotonnade à carreaux bleus et blancs, plus ou moins richement brodée; d'une longue pièce de cotonnade blanche ou indigo qui, après avoir formé turban, s'enroule par-dessus les autres vêtements, et d'un voile noir, le *litham*, qui leur cache tout le bas de la figure et qu'ils n'enlèvent ni pour manger ni pour dormir. Aux repas, ils se contentent de le soulever pour porter les aliments à leur bouche.

Le costume féminin comprend une blouse, noire d'ordinaire, rayée pour les jours de fête, une ceinture, plusieurs haïks superposés et une mantille. Il est complété par des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, des bagues en or ou en argent. Les femmes se teignent les mains, les bras et la figure avec de l'ocre jaune ou de l'ocre rouge et, parfois, avec de l'indigo.

Quand il est jeune, l'homme a souvent un grand anneau d'argent dans une oreille. Pendant toute sa vie, il porte, au-dessus du coude droit, un gros bracelet de serpentine, à bord aigu, qui devient une arme dangereuse dans les luttes corps à corps. Pillard, et exposé par suite à engager la lutte avec ceux qu'il dévalise, il est toujours armé jusqu'aux dents. Son armement comprend un fusil, une épée à double tranchant avec poignée en croix, un poignard fixé à l'avant-bras gauche, une sagaie barbelée et un grand bouclier rectangulaire.

Les ressources des Touareg consistent dans leurs troupeaux de moutons, de chèvres, de chameaux et de zèbres; ils ont quelques ânes et très peu de chevaux. Le chameau de course, *méhari*, est leur monture habituelle. Cet animal, très docile, obéit à une simple pression des jambes ou des pieds, de sorte que, s'il est attaqué ou s'il attaque lui-même, l'homme a les deux mains libres pour se servir de ses armes.

L'industrie est très peu développée chez ce peuple nomade, vivant sous la tente, obligé de se déplacer à chaque instant. Il n'emporte avec lui que les objets qui lui sont strictement nécessaires. Ce qui leur est utile et qu'ils ne fabriquent pas eux-mêmes, les Touareg peuvent se le procurer en donnant en échange quelques têtes de leurs troupeaux. Mais, le plus souvent, ils préfèrent s'en emparer de vive force. On les a surnommés les « corsaires du désert » et ce qualificatif leur convient pleinement : le vol est leur plus grande occupation. S'ils se sont chargés de guider une caravane à travers le désert, la cargaison risque fort de passer entre leurs mains. Ils pillent les oasis, ils se pillent entre eux et ils n'hésitent pas à aller au loin exercer leurs brigandages. Les leçons que leur infligent depuis plusieurs années nos patrouilles militaires commencent à porter leur fruit, et il est probable que le temps n'est pas éloigné où il sera possible de traverser le Sahara en toute sécurité.

Hypocrites, malgré leur fière allure, menteurs et voleurs, les Touareg sont bien loin de ressembler aux honnêtes Kabyles dont il a été question ci-dessus.

Dans la société targuie, la femme occupe une situation élevée. Lorsque, vers l'âge de vingt ans, la fille, qui a reçu de l'éducation, veut se marier, elle est absolument libre de son choix. Une fois mariée, elle gère sa fortune personnelle; elle mange avec son mari;



MAURE TRARZA DE LA RIVE DROITE DU SÉNÉGAL.

elle s'occupe des enfants; elle donne même son avis dans les conseils. Plus instruite que l'homme, elle sait généralement, non seulement lire et écrire, mais elle possède certaines notions scientifiques. Les dames nobles se réunissent entre elles, causent, font de la musique et jouissent en somme d'une complète liberté. On assure que leur conduite ne laisse pas prise à la critique; en tout cas, les divorces sont rares.

Les Touareg sont musulmans et suivent les prescriptions du Coran. Les femmes prient et jeûnent comme les hommes. La prière se fait en arabe, quoique la langue des nomades soit une langue berbère très voisine de celle que parlent les Kabyles. L'écriture est également totalement différente de l'écriture arabe.

4° *Maures*. — On donne couramment le nom de Maures à des métis, très nombreux en Algérie, qui résultent du croisement de Berbères, d'Européens et d'Arabes ou de deux de ces types seulement. Ce sont des individus à peau blanche, à cheveux noirs, à traits réguliers, qui présentent fréquemment une tendance à l'embonpoint. Parmi les Mauresques, il est des femmes d'une réelle beauté. Les hommes sont vêtus d'une culotte bouffante, d'une veste très courte, n'arrivant pas à la ceinture, d'un turban et de babouches. Très indolents, ils passent des journées entières, les jambes croisées, devant leurs boutiques, où ils vendent des étoffes, des broderies, des bijoux, des parfums. Ce sont d'habiles commerçants, qui font généralement honneur à leurs affaires. Musulmans, ils prennent plusieurs femmes, qui mènent la vie des autres musulmanes, sans observer rigoureusement, toutefois, les prescriptions du Coran.

✽ Mais il ne s'agit pas là d'un type ethnique, et les véritables Maures sont ceux qui vivent en Mauritanie et qui sont de souche berbère. Leur pays s'étend de l'Atlantique aux campements des Touareg et de la frontière méridionale du Maroc au Sénégal. Leurs trois principales tribus sont les Trarzas, les Braknas et les Douaïchs.

A l'heure actuelle, ces Maures sont fortement mélangés de Nègres. Depuis des siècles, ils font des esclaves et prennent des femmes chez leurs voisins noirs; aussi trouve-t-on parmi eux des individus qui ont la peau très brune, sans jamais présenter néanmoins une coloration franchement noire. Les plus purs sont d'un ton de bronze clair, parfois même presque blanc, et, dans ce cas, ils ont le nez droit et fin, le front large, les lèvres fines; l'ensemble du visage est ovale et allongé. Les individus offrant ces caractères ne constituent, aujourd'hui, que la dixième partie à peine de la population.

Les Maures ne portent pas de voile sur la figure comme les Touareg. Ils s'habillent du pantalon turc et du *cassouba*, sorte de chemise ou de soutane de coton bleu. Ce sont de grands éleveurs de chameaux et, en même temps, des caravaniers. Ils transportent des barres de sel de Taodeni jusqu'au Niger. Leur organisation sociale rappelle celle des Touareg: il existe chez eux des nobles, des tributaires et des esclaves. Mais à côté de l'aristocratie guerrière s'est formée une aristocratie religieuse: celle des marabouts. Ils vivent sous des tentes en poils de chèvre ou de chameau. Quoique nomades, ils ont parmi eux des artisans qui fabriquent tous les objets dont ils ont besoin.

Ils ne sont pas rigoureusement monogames et la femme, sans être traitée comme dans la plupart des pays nègres, ne jouit pas de la même considération que chez les Kabyles et les Touareg. Il est vrai que ses mœurs sont moins sévères, ce qui tient vraisemblablement à l'introduction, par les Nègresses auxquelles nous avons fait allusion, de coutumes qui étaient jadis étrangères à la

race berbère. Les Maures qui ont gardé leur pureté ethnique réprovent ces coutumes et méprisent profondément les véritables Nègres.

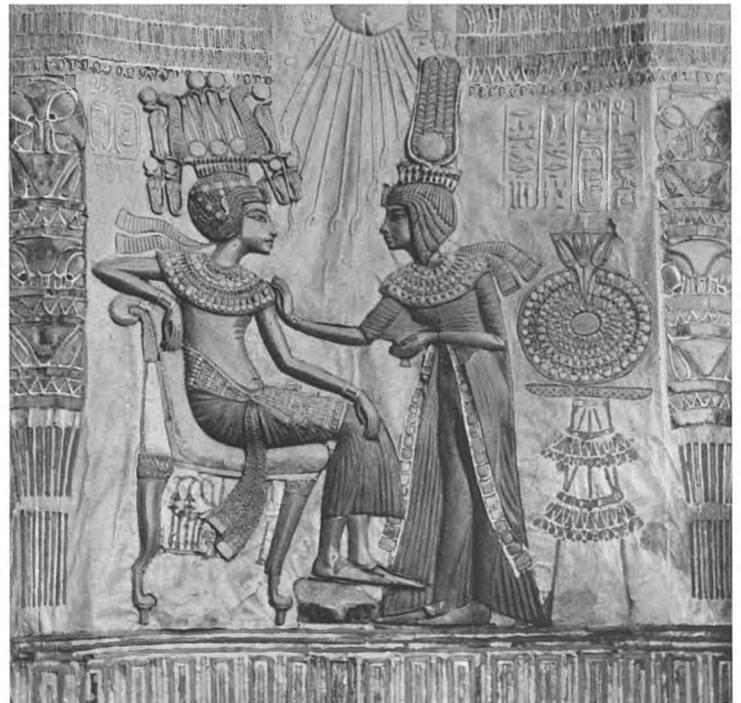
D'une façon générale, on peut dire que les Maures sont réservés, graves, économes, doués d'un esprit curieux et observateur; ce sont des musulmans fanatiques. Ils parlent deux langues, l'arabe et le *zenaga*, qui est un dialecte berbère.

Dans le Sahara, vit une population nomade d'origine incontestablement arabe: ce sont les Chaambas, qui se rattachent étroitement aux Arabes d'Algérie par le type, la langue et le costume. Musulmans fanatiques, ils obéissent à des chefs religieux. Cinq familles de Chaambas Mouadhis étaient fixées dans l'oasis d'El-Golea, où elles étaient chargées de garder les jardins. Trop pauvres pour posséder des chameaux, elles ne pouvaient accompagner leurs frères nomades. Ceux-ci sont aussi pillards, aussi voleurs et de mauvaise foi que les Touareg.

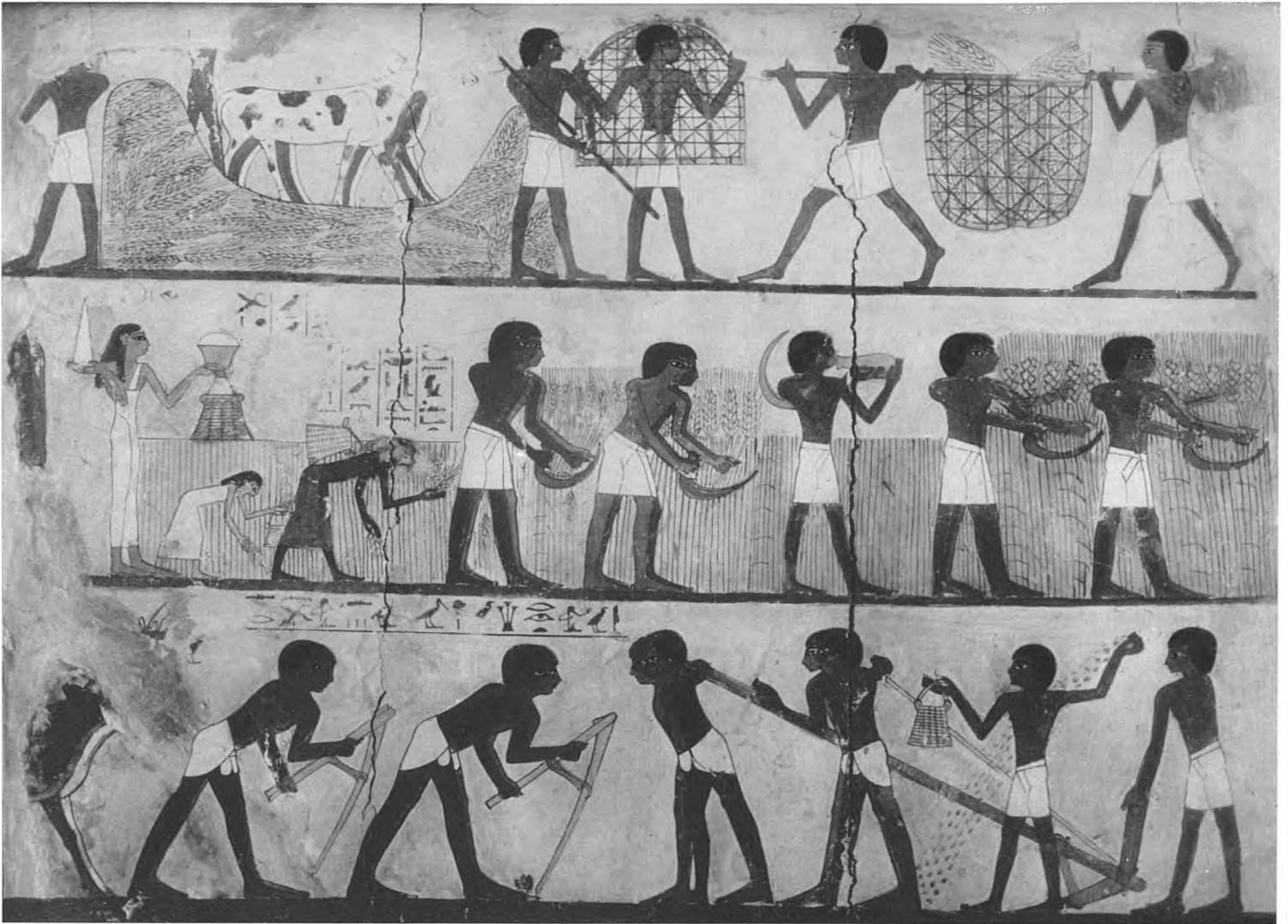
## b) Égyptiens.

Par les anciens monuments qu'ils nous ont légués, par leurs sculptures, leurs peintures et par leurs inscriptions hiéroglyphiques, que, depuis Champollion, on est arrivé à déchiffrer, nous sommes renseignés sur le type et les mœurs des anciens Égyptiens. Cinq mille ans au moins avant notre ère, l'Égypte était habitée par un peuple agricole, déjà très civilisé, qui ne devait pas s'arrêter en route. Dès la II<sup>e</sup> dynastie de leurs rois, les Égyptiens élevaient ces étonnantes pyramides qui étaient de simples sépultures royales. On a calculé que certaines de ces pyramides, comme celle de Chéops, qui a été construite environ cinq siècles plus tard, pourraient fournir une quantité de pierres suffisante pour entourer toute la France d'un mur de 2 mètres de haut. Les temples étaient des merveilles d'architecture et de décors. Les bas-reliefs, les statues de personnages qui abondaient de tous côtés sont de véritables portraits qui nous font connaître les caractères physiques des vieux habitants de la vallée du Nil. Les scènes peintes à l'intérieur des tombeaux nous font assister à toute la vie de ce peuple intéressant qui, tout en étant organisé pour la guerre, ne négligeait ni les arts, ni l'agriculture, ni l'industrie. Les artisans avaient acquis une habileté qui s'explique par le fait que la même profession se transmettait de père en fils.

Comme il arrive dans toute société ayant atteint un haut degré de prospérité et de civilisation, les anciens Égyptiens versèrent dans le luxe et les plaisirs. A partir de la XVIII<sup>e</sup> dynastie royale, les femmes s'enveloppaient à peine d'une gaze si légère qu'elle ne voilait nullement leur corps. En revanche, elles se paraient de

UN DOCUMENT SUR L'ANCIENNE CIVILISATION ÉGYPTIENNE :  
épouse royale oignant son époux.

Dossier du fauteuil de Toutânkhamon (XVIII<sup>e</sup> dynastie), environ 1350 avant notre ère. — CL. « THE TIMES ».



LES TRAVAUX DES CHAMPS DANS L'ÉGYPTÉ ANCIENNE; de bas en haut : paysans retournant la terre, puis semant, moissonnant, transportant et dépiquant le blé. — PEINTURE DU NOUVEL EMPIRE, MUSÉE DU LOUVRE.

rubans, de diadèmes en or émaillé, de colliers, de bracelets de toute beauté, en or, en perles, en pierres précieuses. Elles se maquillaient les paupières, se teignaient les cils, les sourcils et les cheveux, se fardaient et se parfumaient le corps entier. Aucun des secrets de la coquetterie moderne ne leur était inconnu.

La danse et la musique étaient déjà fort en vogue. Il existait, comme à l'heure actuelle, des danseuses de profession — des almées — qui, à peine vêtues de quelques écharpes, prenaient part aux fêtes organisées par les riches. Les instruments de musique étaient variés; ceux à vent comprenaient le cornet, la trompette et les flûtes en roseau, en bois ou en bronze; ceux à cordes consistaient dans le trigone, la guitare, la lyre et la harpe. Dans les cérémonies religieuses, les harpistes et les guitaristes, qui étaient habituellement des femmes, étaient accompagnés par des joueuses de tambour, de sistre et de crotales.

Les anciens Égyptiens étaient un peuple religieux. Au sommet de la hiérarchie divine était placé Ammon-Râ, l'être suprême d'où procédait tout l'univers. De l'union de ce principe mâle avec la déesse Mouth, était né le dieu Khons. De cette trinité suprême dérivait d'autres divinités, toujours groupées par trois; ainsi la terre était dirigée par Osiris, Isis et Horus. A chaque divinité était consacré un animal ou un végétal. Les Égyptiens croyaient à la métempsycose. A la mort, l'âme immortelle passait successivement dans le corps de divers animaux et réintégrait un corps humain au bout de trois mille ans.

Le peuple égyptien était divisé en trois castes : la caste sacerdotale, la caste militaire et la caste populaire. Cette dernière comprenait les commerçants, les artisans et les agriculteurs. L'armée se composait d'infanterie, de cavalerie et d'un corps de combattants montés sur des chars dont les roues étaient armées de faux. Les prêtres, en dehors de leurs fonctions religieuses, étaient chargés de l'embaumement des morts et de la toilette des momies, qui

étaient enveloppées de nombreuses bandelettes. Ainsi préparés, les cadavres étaient déposés dans des sarcophages en bois ou en pierre qu'on transportait dans des nécropoles. Sur les sarcophages des personnages importants, des inscriptions retraçaient la vie du défunt.

✽ Dans l'Égypte actuelle, au milieu des représentants de races multiples qui se coudoient dans les villes du Nord : Turcs, Arabes, Juifs, Arméniens, etc., on est frappé de rencontrer des individus qui reproduisent fidèlement les traits de ceux dont les portraits figurent sur les vieux monuments de la vallée du Nil : ce sont les Coptes et les Fellahs qui sont, en effet, les descendants directs des anciens Égyptiens.

Les Coptes et les Fellahs sont des hommes d'une taille un peu supérieure à la moyenne, à peau hâlée, à cheveux noirs et à thorax bien développé, tandis que leurs membres sont un peu grêles, leurs mains fines et leurs pieds petits. Leur tête est dolichocéphale, leur face est d'un ovale régulier, un peu allongé. De grands yeux noirs, fendus en amande, un nez droit, parfois étroit, parfois un peu large aux narines, mais toujours saillant, des lèvres un peu charnues, donnent à leur physionomie un aspect agréable. Quand on se dirige vers le Sud, on constate assez souvent une coloration plus foncée de la peau, en même temps que les cheveux s'ondulent ou même deviennent légèrement frisés.

Les Coptes sont au nombre de 610 000 environ et les Fellahs purs atteignent le chiffre de 6 350 000, ce qui représente, pour les deux groupes réunis, les 4/5 de la population totale de l'Égypte. Mais à côté des Coptes et des Fellahs qui ont conservé à peu près intacts les caractères de leurs vieux ancêtres, on retrouve encore une grande partie de leurs traits chez les Barabras, population de 180 000 individus, issue du croisement des Fellahs avec des Arabes et des Éthiopiens, qui vit entre la première et la quatrième cataracte.

Cette persistance, à travers les siècles, d'un type ancien se comprend sans peine. Rien n'a changé dans la vallée du Nil depuis une époque très reculée, ni le climat, ni le régime des eaux, ni la flore, ni la faune. Ce qui serait surprenant, ce serait que le Fellah, qui vit dans le même milieu et qui mène la même existence que ses aïeux, se fût modifié quand tout restait stable autour de lui. Batelier sur le Nil, conducteur d'ânes dans les villes et surtout cultivateur, il a gardé les mœurs frugales et les procédés d'autrefois. Pour labourer le sol, il emploie la houe et la charrue primitives, sans roues, sans avant-train, qu'on voit figurées sur les monuments antiques du pays. Pour irriguer ses champs, il se sert toujours du « chadouf », cette machine si simple et si ingénieuse, en usage plusieurs millénaires avant notre ère dans la vallée du Nil.

✽ Les Coptes et les Fellahs se distinguent les uns des autres par leurs croyances religieuses, ce qui explique les différences qu'on observe dans leur caractère et dans certaines coutumes. Les premiers ont embrassé de bonne heure le christianisme, mais leur doctrine fut condamnée, en 451, par le concile de Chalcédoine. Ils constituèrent alors, sous l'autorité de patriarches, une Église particulière indépendante de la papauté, ce qui leur valut d'être persécutés par les empereurs orthodoxes de Constantinople. A l'arrivée des Arabes en Égypte, ils obtinrent d'abord d'appréciables privilèges, tout en restant fidèles à leurs croyances. Mais ils ne tardèrent pas à être persécutés de nouveau, cette fois par les Arabes qui les avaient protégés. Aujourd'hui, ils jouissent des mêmes droits et supportent les mêmes charges que les musulmans.

Les persécutions qu'ils ont subies les ont rendus méfiants et mélancoliques. Plus instruits que les Fellahs, très doués pour les langues, ils sont employés volontiers dans les ministères, notamment dans les services des finances et de l'instruction, dans la magistrature et dans l'administration provinciale. Ils exercent différents métiers, surtout ceux qui demandent certain sentiment artistique, tels que l'orfèvrerie, la joaillerie. Ils n'hésitent pas d'ailleurs à exercer d'autres métiers, suivant la région où ils se trouvent : dans le Fayoum, ils travaillent à la distillation de l'eau de rose ; à Siout, ils tissent le lin ; au Caire, il en est qui sont tailleurs.

Les Fellahs sont presque tous musulmans. Ils n'ont pas eu — comme les Coptes — à supporter de mauvais traitements et ils ont gardé l'amour de la danse, des chants et des plaisirs de leurs vieux ancêtres. Beaucoup de leurs femmes sont danseuses de profession, *almées*, et comme les mœurs sont très relâchées en Égypte, que la plupart des almées ne sont pas des modèles de vertu, certaines danseuses arrivent à l'opulence, surtout depuis qu'il leur est interdit de se livrer à leurs exercices chorégraphiques sur la voie publique. Les danses chez les particuliers sont, en effet, bien plus rémunératrices.

Les danses des almées sont toujours très licencieuses ; elles savent d'ailleurs les graduer avec science de façon à stimuler de plus en plus l'enthousiasme des assistants. Après une danse imitée de celle des Grecs, entremêlée de quelques pas, l'almée accélérera ou ralentira voluptueusement les mouvements de ses hanches, de ses reins, en feignant avec impudeur les émotions physiques les plus sensuelles. A la fin de la séance, elle exécutera la danse des guêpes, *nahleh*, la plus impudique, peut-être, de toutes. Simulant d'avoir été piquée par un de ces insectes, elle le cherche dans ses vêtements, dont elle se dépouille peu à peu, ne gardant qu'un très léger voile qu'elle laisse flotter et qu'elle entr'ouvre de temps en temps.

Les femmes coptes sont beaucoup plus réservées. Dans cette population chrétienne, le mariage crée des liens plus serrés entre les époux. Une partie du clergé est autorisée à se marier. Ne sont astreints au célibat que les moines et les membres du haut clergé. Lorsqu'un prêtre marié vient à décéder pendant qu'il exerce ses fonctions sacerdotales, la veuve ne peut prendre un nouvel époux. Réciproquement, il lui est interdit de se remarier s'il survit à son épouse.



FATHMA, ALMÉE DU CAIRE. — Cl. RAP.

L'ancienne langue égyptienne s'est conservée chez les Coptes, qui s'en servent en partie comme langue liturgique. Ils l'écrivent en caractères grecs auxquels ils ont ajouté six lettres nouvelles pour rendre des sons qu'ils n'obtenaient pas à l'aide de l'alphabet grec. La littérature copte est très riche. Grâce aux lettrés, des traités d'hérésiarches célèbres du début de notre ère, dont on ne connaissait que quelques fragments, sont parvenus jusqu'à nous. La langue copte est aujourd'hui enseignée dans les grandes universités d'Europe.

*Bedjas ou Bicharis.* — Les Bedjas ou Bicharis vivent dans la région qui s'étend entre l'Égypte, l'Abyssinie, la mer Rouge et le Nil. Au nombre de 200 000 environ, ils sont divisés en nombreuses tribus : Ababdéh, Beni-Amers, Djalins, parlant l'arabe en même temps qu'une langue khamitique ; Khababs, Hassaniéh, Abou-Roufs, Choukouriéh, qui ne parlent que l'arabe. Les tribus méridionales accusent souvent un mélange de sang nègre.

Ce mélange explique la diversité de coloration de la peau et la nature différente de la chevelure qu'on observe dans cette population. Les plus purs ont la peau d'une couleur intermédiaire entre le jaune et l'ocre rouge, et leurs cheveux sont noirs et lisses. Les métissés sont d'un ton chocolat clair et leurs cheveux sont légèrement frisés, sans être crépus. Tous sont bien proportionnés, de formes élégantes, et, quand ils ne sont pas croisés, ils ont une face ovale avec des traits réguliers, « des figures charmantes et très distinguées », a dit Linant. La maigreur est à peu près constante chez eux, ce qui ne saurait surprendre, puisqu'ils mènent la vie nomade dans un pays entrecoupé de déserts de sable, de steppes et de montagnes.

On reconnaît de loin les Bedjas à leur coiffure, à leur costume et à leurs armes. Les cheveux sont divisés en trois grosses touffes ; la plus volumineuse se trouve à la partie médiane de la tête, et les deux autres occupent les parties latérales. Le costume comprend un pagne et une draperie blanche qu'ils jettent sur leurs épaules et ramènent en avant. Les armes comportent la lance, le sabre, le poignard au bras gauche, comme les Touareg, et un bouclier rond. Le pagne des femmes ne va que de la ceinture aux genoux.

Les Bicharis sont pasteurs et élèvent une grande quantité de bœufs, de chèvres, de moutons, d'ânes et de chameaux très bons coureurs (*méhara*). Ils vivent sous des tentes de cuir qu'ils sont



VILLAGE FELLAH. — Cl. GERVAIS COURTELLEMONT.



UNE FAMILLE DE FELLAHS.



BEDJAS OU BICHARIS.

obligés de déplacer souvent en raison du nombre de leurs bestiaux et du peu de fertilité du sol. Ce sont leurs troupeaux qui leur fournissent toute leur nourriture; elle se compose à peu près exclusivement de viande et de lait.

Leur industrie se limite presque à la confection de grosses outres en peau pour le transport de l'eau et de récipients en terre pour le lait.

Chaque tribu a son chef, mais toutes sont indépendantes les unes des autres. L'héritage se transmet au fils de la sœur et à celui de la fille, au détriment des enfants mâles que pouvait avoir le défunt. « Pour justifier cet usage, dit Linant, ils allèguent que la naissance des fils de la sœur et de la fille n'est point équivoque, et qu'ils appartiennent incontestablement à la famille, soit que leur mère les ait eus de son mari ou d'un autre ».

**III. LES ÉTHIOPiens.** — Autrefois, le nom d'Éthiopiens était synonyme de Nègres; mais, maintenant que l'on connaît l'Éthiopie et ses habitants, il n'est plus permis de lui attribuer une semblable signification. Assurément, sur différents points de la région, principalement dans le Sud, des Nègres ont mêlé leur sang à celui de la race éthiopienne, mais lorsqu'on examine les individus qui ont échappé au croisement avec l'élément noir — et ils sont très nombreux —, on ne saurait se refuser à faire des Éthiopiens une race à part, qui doit être rattachée aux races blanches.

Dans le groupe éthiopien nous rangeons les Abyssins proprement dits ou Amharas, les Danakils ou Afars, les Choans, les Somalis et les Gallas ou Oromos, chacune de ces populations se subdivisant en un certain nombre de familles. Si l'on se basait sur la linguistique, il faudrait établir des subdivisions extrêmement nombreuses, car les Éthiopiens parlent plus de soixante-quinze dialectes différents, qu'on peut d'ailleurs faire rentrer dans quatre familles linguistiques. Les langues *sémitiques* sont parlées par les Abyssins, les Tigréens, les Gouraghés et les Arabes qui occupent une bande de terrain dans le Nord-Ouest. Les langues *kouchitiques* forment des îlots au nord et au sud du Tigré, au nord, à l'ouest et au sud du lac Tana et au sud-ouest du pays galla. Les langues *khamitiques* sont celles que parlent les Danakils.

Enfin, dans le Sud-Ouest, des langues à caractères négroïdes sont parlées par de nombreuses tribus dont nous n'avons pas à nous occuper ici, parce que, bien que comprises dans les limites de l'Éthiopie, ces tribus ne sauraient être considérées, à aucun point de vue, comme éthiopiennes;

elles sont au contraire à ranger dans le groupe des Nilotiques.

Ce qui complique le problème ethnologique, ce sont les mélanges auxquels nous venons de faire allusion. Les paysans, dit-on, gardent soigneusement la pureté de leur race et, avant de s'unir, les fiancés s'informent de leurs ascendants réciproques jusqu'à trois ou quatre générations. Il n'en est pas de même des habitants des villes, surtout des chefs, qui ont souvent auprès d'eux des femmes étrangères. Et comme l'épouse est tenue d'accepter à son foyer tout enfant né de relations adultérines de son mari, enfant qui légalement fait partie de la famille; que, de son côté, la femme, en l'absence de son mari, peut avoir des enfants qui jouissent des mêmes privilèges, on comprend à quel point le métissage peut atteindre dans le pays. Enfin, la question religieuse joue également un rôle. Les Abyssins sont chrétiens en très grande majorité et les alliances entre chrétiens et hérétiques sont formellement interdites. Qu'il soit catholique, juif (*Fellacha* ou *Khment*), musulman, fétichiste (*Galla* ou *Changalla*) ou bien païen véritable, *Oëta*, aucun infidèle ne peut épouser une Abyssine tant qu'il ne se convertit pas à la religion du pays. Une fois converti, le Galla devient Abyssin et peut mélanger son sang à celui de la race dominante. Un vrai Nègre peut même être incorporé à la nation.

Étant donné la mobilité de l'Abyssin, le lieu où il est né ne peut guère fournir d'indication sur le groupe ethnique auquel il appartient. On voit, par exemple, des gouverneurs de provinces, appelés par l'empereur, arriver à Addis-Abeba avec 50 000, voire 100 000 soldats, qui camperont sous des tentes pendant toute une saison et ne seront pas sans procréer des enfants. Ceux-ci, bien que nés dans la capitale, devraient cependant être rattachés, au point de vue ethnique, à des contrées parfois très éloignées.

Par ce rapide exposé, on peut entrevoir les difficultés que rencontre l'anthropologiste dans la solution du problème. Dans la même localité, il trouvera des hommes qui se diront tous Amharas parce qu'ils sont chrétiens. Les uns auront le teint simplement cuivré, et les autres, la peau noire; les cheveux seront lisses ou fortement frisés; des hommes mesureront 1<sup>m</sup>,57, d'autres 1<sup>m</sup>,85 et même 1<sup>m</sup>,94. Et cependant, au milieu de ce chaos, émergent quelques types dont nous allons essayer de décrire les caractères.

#### a) Nubiens.

Les Nubiens forment une population des plus mélangées. Jadis vivaient en Nubie des tribus noires que les Égyptiens désignaient sous le nom de Nahasu et qui entrèrent souvent en lutte avec les armées de l'Égypte. Très braves, les Nahasu opposèrent à leurs puissants voisins du Nord une résistance que ceux-ci n'arrivèrent à vaincre que de nos jours. Au milieu de ces Nègres vinrent s'établir des Barabras que les uns considèrent comme de vrais Berbères, tandis que d'autres les regardent comme issus de croisements des Éthiopiens avec les Fellahs et les Arabes. Sur les 2 millions environ d'habitants que compte actuellement la Nubie, les Barabras et leurs métis forment la majorité de la population. Les Égyptiens, les



PETITE ÉGLISE CHRÉTIENNE DE DIRÉ DAOUA (Éthiopie). — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

Turcs, les Arabes prirent également part au mélange, mais, malgré tout, les Nègres d'autrefois ont conservé des représentants assez purs dans certains districts montagneux.

La majeure partie des Nubiens présente une coloration de peau tirant sur le chocolat ou la cannelle et des cheveux assez fortement frisés. Le nez est large à son extrémité et les lèvres sont épaisses. A côté de ce type qui dénote une influence nigritique évidente, on en rencontre un autre beaucoup plus fin, avec la peau simplement bronzée, les cheveux moins frisés, un nez droit et saillant et des lèvres moins épaisses, tout en restant assez charnues.

Le costume le plus répandu consiste dans une ample pièce de cotonnade à bordure rouge dont les deux sexes s'enveloppent jusqu'au-dessous des mollets. Cependant la femme ne le porte qu'après son mariage; jeune fille, elle fait usage d'une simple jupe courte et parfois même du pagne en herbes de beaucoup de Nègresses. Inutile d'ajouter que les Arabes, les Turcs et autres étrangers conservent leurs costumes en Nubie.

La simplicité du costume féminin n'empêche pas le beau sexe d'aimer à se parer. En dehors des petites lignes qu'elles se tatouent sur les joues, les femmes portent un bijou en argent dans une aile du nez, des colliers, des bracelets au poignet et au-dessus du coude, et souvent un diadème orné de pendeloques.

✽ Beaucoup de Nubiens vivent dans de simples paillotes ou sous la tente, car la plupart sont pasteurs et chasseurs. Avec leur court javelot, qui leur sert à la fois de lance et d'arme de jet, et leur épée à double tranchant, ils chassent la girafe, le rhinocéros, l'éléphant. Ils font aussi un peu d'agriculture, surtout les Barabras qui cultivent sur une assez vaste échelle le sorgho, dont les grains, broyés entre deux pierres par les femmes, servent à préparer des galettes. Tous savent extraire le fer du minerai, fabriquer leurs pointes de lance et leurs épées, et travailler le cuir. Les arts sont dans l'enfance en Nubie, qu'il s'agisse du dessin, de la gravure ou de la musique. Il en est de même du commerce, qui est surtout entre les mains des étrangers. Souvent en querelle les uns contre les autres, les indigènes se rendent en armes aux marchés. « Par une singularité assez étrange, dit Letourneau, la monnaie la plus usitée est un thaler autrichien de 1780 à l'effigie de Marie-Thérèse; il vient d'Autriche, où on le fabrique par l'intermédiaire de l'Égypte. D'autres monnaies moins savantes ont cours; ce sont : des morceaux de cotonnades européennes, des cristaux de sel gemme, quelquefois tout simplement une mesure de *dourah* (maïs africain). »

Les Nubiens sont musulmans, sans fanatisme; ils sont polygames comme les autres mahométans. Ils achètent leurs femmes, mais une fille n'a de valeur que si elle est vierge; aussi pratique-t-on l'infibulation pour obliger les filles à rester chastes, ce qui n'est pas, d'ailleurs, toujours suffisant.

Divisés en nombreuses tribus turbulentes, les Nubiens s'imposent néanmoins une certaine discipline. Afin de pouvoir résister aux attaques auxquelles elle est exposée à chaque instant de la part de ses voisins, chaque tribu a un chef à sa tête, et ce chef dispose d'une autorité presque sans limites. En cas d'alerte, tous doivent répondre à son appel. Naguère, l'esclavage régnait en grand dans le pays. Tous les prisonniers de guerre étaient réduits à l'état d'esclaves, mais, pour éviter qu'ils prissent la fuite, on s'empressait d'aller les vendre au loin.

Les hommes libres ne possédaient aucune parcelle de terrain en propre, le territoire de chaque tribu étant la propriété commune de tous ses membres; mais chacun avait le droit d'en cultiver la partie qui lui convenait.

Les Nubiens sont très hospitaliers : toute personne qui se présente est assurée de trouver le gîte et le couvert. Les vieillards et les faibles se placent sous la protection de quelque chef puissant et ne courent pas le risque d'être inquiétés par qui que ce soit.

## b) Abyssins ou Amharas.

Les Abyssins proprement dits sont souvent désignés sous le nom d'Amharas, qui ne doit s'appliquer qu'à ceux professant le christianisme; mais comme on ne peut faire partie de la nation sans avoir embrassé la religion officielle, ainsi que nous venons de le voir, il semble qu'il n'y ait pas grand inconvénient à employer indistinctement l'une ou l'autre de ces appellations. Toutefois, du moment que, parmi les Amharas, il y a des hommes de différentes races, il est préférable de ne pas se servir de cette dénomination. Par le mot « Abyssins », nous entendons les individus qui répondent le mieux au type éthiopien tel qu'on peut se le représenter et qui diffère essentiellement du type nègre.

L'Abyssin pur est d'une taille supérieure à la moyenne. Il a la peau bronzée, parfois assez claire, parfois tirant sur le chocolat, avec reflet rougeâtre. Ses cheveux sont toujours noirs, tantôt simplement ondulés, tantôt frisés, ce qui est le cas le plus fréquent. Les épaules larges, les bras bien musclés, le torse offrant un beau développement à sa partie supérieure et se rétrécissant en bas, rappellent les statues antiques de l'Égypte. Les extrémités sont fines et les avant-bras sont un peu longs. Quant à la tête, elle présente une harmonie parfaite entre le crâne allongé et la face également allongée en un ovale très pur, sans prognathisme. Les yeux, bien fendus en amande, sont d'une couleur toujours foncée; le nez est proéminent, droit ou un peu convexe, très fin, très étroit; les lèvres sont parfois un peu fortes, sans cependant rappeler en quoi que ce soit celles des Nègres; lorsqu'on ne se trouve pas en présence de métis, elles sont bien dessinées, de même que le menton.

Ce type se rencontre dans toute sa pureté chez les Agaous (les « libres ») des hauts plateaux, qui sont considérés comme les



GRAND DIGNITAIRE AMHARA, CHEF DE LA GARDE DU NÉGUS.  
CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

aborigènes de l'Abyssinie. On le retrouve chez les Danakils des environs d'Obock, chez les habitants du Choa, du Tigré, dans le sud du pays de Massaoua et chez les Gallas et les Somalis, lorsqu'ils n'ont pas été trop influencés par le croisement.

En dehors de ce type qui est le plus pur, il en existe un autre différent par la forme du crâne : au lieu d'être elliptique, le crâne affecte une forme pentagonale qu'il doit à l'élargissement notable de la boîte crânienne au niveau des bosses pariétales. Nous laissons de côté, naturellement, les populations métissées, comme les Ghimirrhas, chez lesquelles prédominent de beaucoup les caractères nigritiques.

✽ Le costume habituel du peuple consiste en une grande pièce de coton, le *chamma*, avec bordure de couleur, qu'on enroule autour du corps et dont on rejette une extrémité sur l'épaule. Beaucoup d'individus se divisent les cheveux en petites nattes qu'ils laissent flotter autour de la tête, en réservant, toutefois, une grosse touffe sur le sommet. Dans les villes, on commence à voir des costumes européens, mais les riches qui restent attachés aux vieilles coutumes ne se contentent pas du vêtement du peuple. Ils portent par-dessus le *chamma* de luxueux vêtements brodés de soie ou parfois de fils d'or, et les chefs surtout sont éblouissants. Les grands dignitaires font usage, par-dessus leur costume d'apparat, d'un col en crinière de lion, *lempd*, avec des lanières en peau du même animal qui pendent sur la poitrine.

Les bijoux sont nombreux et souvent de toute beauté. Les uns sont en cuivre, les autres en argent, doré ou non, finement ciselés ou filigranés. Ils consistent en ornements d'oreilles, en colliers, en bracelets, en brassards, en bagues, en épingles à cheveux pour les femmes et pour les hommes. Ceux-ci, en effet, font souvent usage de ces épingles pour maintenir la touffe de cheveux qu'ils ramènent sur le sommet de la tête. Il est à noter que, parmi les chasseurs, il existe une sorte de corporation qui se livre spécialement à la chasse à l'éléphant. Ces tueurs d'éléphants se parent de bijoux particuliers, qui consistent en boucles d'oreilles à longues chaînettes d'argent et en bracelets en filigrane d'argent d'où pendent également de nombreuses chaînettes de même métal.

✽ Les Abyssins sont, les uns nomades, les autres sédentaires. Les premiers sont pasteurs et vivent sous des tentes en cuir; ils possèdent de grands troupeaux de chèvres, de moutons et de bœufs. Les sédentaires habitent des maisons construites en pierres brutes et en argile; ils se livrent à l'agriculture et n'emploient pour cultiver le sol que des outils très primitifs (grosière charrue avec petit soc en fer, houe et simple bâton pointu). Ils conservent les grains dans d'immenses récipients en argile. Une fois broyées dans des mortiers, les céréales servent à faire, soit des galettes, qu'on cuit dans de la graisse, soit des bouillies fortement épicées, auxquelles on ajoute des oignons et, souvent, de la viande séchée et pilée. La viande fraîche est, de préférence, mangée crue, ce qui explique la fréquence du ver solitaire dans la population et l'usage, à époques rapprochées, de la décoction de couso pour se débarrasser du parasite. Le lait, les fruits, les légumes entrent pour une bonne part dans l'alimentation des indigènes. Le miel, provenant des nombreuses abeilles qu'élevent les Abyssins, sert à la préparation de l'hydromel, qui est la boisson la plus consommée dans le pays.

Si les Abyssins se livrent à l'agriculture et surtout à l'élevage, il ne s'ensuit pas qu'ils négligent l'industrie. Les beaux bijoux que nous venons de mentionner sont sortis des mains de leurs artisans. Il est vrai qu'aujourd'hui une partie des objets de parure sont fabriqués à Paris sur des modèles fournis par les bijoutiers indigènes. La préparation et la teinture des cuirs sont des industries très développées en Abyssinie. Les harnachements des chevaux et des mulets sont souvent décorés d'appliques en argent. Avec le cuir, les Abyssins fabriquent des sandales, des outres, des gobelets, des étuis de toutes sortes. Ils savent travailler la corne, dont ils tirent des coupes, des gobelets, des cuillers, ainsi que le bois, avec lequel ils font des mortiers, des plats, des appuis-tête, etc. La vannerie, souvent polychrome, a atteint un haut degré de per-



ABYSSIN PARTANT POUR LA CHASSE AUX BÊTES FAUVES.  
CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

fection. On pourrait en dire autant de la poterie. Les tissus teints de l'Abyssinie sont très appréciés dans toute la contrée.

D'humeur belliqueuse, les Abyssins ne pouvaient négliger la fabrication des armes. Ils achetaient — et achètent encore — à l'étranger leurs fusils, mais ils fabriquent eux-mêmes leurs poignards et leurs sabres à lame recourbée. La lance est une arme très en vogue : la pointe, étroite et effilée, n'est presque jamais accompagnée de barbelures. Beaucoup d'hommes ont l'habitude de porter, au bras gauche, un couteau dans une gaine de cuir. Leur arme défensive est un bouclier rond, en cuir d'hippopotame, le plus souvent. Certains de ces boucliers sont richement décorés d'appliques en argent ou en or, notamment ceux des grands dignitaires.



LA GARDE D'UN RAS ABYSSIN. — CL. WIDE WORLD.



LE NÉGUS D'ABYSSINIE ET L'IMPÉRATRICE EN GRAND COSTUME DE CÉRÉMONIE.

Les Abyssins sont également commerçants, et même commerçants fort habiles. Les monnaies courantes dans le pays sont le sel gemme, de vieilles monnaies européennes et américaines, et surtout, comme en Nubie, le thaler de Marie-Thérèse frappé à Trieste sous le millésime 1780. Il existe bien d'autres thalers et des monnaies divisionnaires, frappés à Paris, à l'effigie de Ménélik II, mais ces pièces n'ont pas cours dans toute l'Éthiopie.

✽ La femme abyssine est achetée par le mari et cependant sa situation n'est pas celle d'une esclave. Elle jouit d'une assez grande liberté et on prétend que souvent elle en abuse. Chez les Hassanièh, qui, il est vrai, sont plutôt des Nubiens que des Abyssins, l'épouse jouit même d'un curieux privilège : elle a le droit, le troisième jour de chaque semaine, d'accorder ses faveurs à un étranger.

A la tête du gouvernement abyssin, se trouve le *négus*, le roi des rois d'Éthiopie, dont le pouvoir est absolu et qui fait remonter sa généalogie jusqu'à Salomon. Chaque province est administrée par un *ras*, à la fois gouverneur civil et militaire, qui dispose d'une armée. Parmi ces *ras*, il en est de très puissants qui ne reconnaissent guère l'autorité du *négus*. Naguère l'esclavage régnait en Abyssinie et certains *ras* possédaient jusqu'à 2 000 esclaves.

Le pouvoir judiciaire est entre les mains de toute une hiérarchie de juges; l'empereur seul (le *négus*) a le droit de condamner à mort. Les peines sont très variées : elles vont de la simple amende à la peine capitale. Les prisons n'existent pas dans toutes les villes et les condamnés à cette peine sont le plus souvent enchaînés dans une cabane quelconque. Le vol, lorsqu'il est commis par un récidiviste, entraîne l'amputation de la main droite. Le clergé, très puissant en Abyssinie, prononce également des jugements. D'un autre côté, les églises et les monastères sont des asiles inviolables pour les délinquants qui s'y réfugient.

Les religions sont multiples en Éthiopie. Les Abyssins proprement dits ou Amharas professent un christianisme spécial, mais ils sont entourés au Nord et à l'Est par des musulmans, à l'Ouest et dans tout le Sud, par des païens. Il existe également quelques petits groupes de catholiques romains et de juifs.

Le christianisme abyssin est un mélange de la doctrine chrétienne et de coutumes païennes et judaïques.

### c) Choans.

Depuis plus de quatre siècles, le Choa forme un État qui a été successivement vassal, suzerain ou indépendant de l'Éthiopie; il n'est donc pas surprenant que les habitants présentent de nombreuses ressemblances avec les Abyssins. Sous le rapport des caractères physiques, la plupart offrent le type éthiopien que nous avons décrit. Il semble néanmoins, à en juger par la teinte un

peu plus foncée de la peau et la chevelure un peu plus frisée d'un certain nombre d'individus, que l'élément nigritique ait infusé de son sang dans la population.

Les deux sexes se drapent dans une pièce d'étoffe blanche à bordure de couleur; mais, tandis que les hommes portent en dessous une sorte de caleçon, les femmes s'enroulent à la taille une autre pièce d'étoffe formant jupe. Les guerriers se jettent sur les épaules une peau de lion ou de panthère. On voit des femmes vêtues de longues tuniques à manches serrées à la taille par un cordon. Les chrétiennes portent des vêtements blancs et les cheveux courts; les musulmanes font usage de vêtements sombres et laissent croître leurs cheveux, qu'elles divisent en petites nattes flottantes. Quelle que soit leur religion, les femmes portent aux oreilles de petits bijoux en argent affectant la forme de grappes de groseilles.

✽ Les habitations des Choans sont des chaumières à toit conique

avec un tuyau en terre au sommet pour le passage de la fumée.

Une partie de la population se livre à l'élevage du bétail, l'autre à l'agriculture. C'est dans cette contrée qu'on rencontre les plus belles plantations de toute la région. Les céréales, réduites en farine par les femmes, servent à préparer des galettes, comme chez les Abyssins. La viande crue est le régal des habitants; on la mange en la trempant dans une sauce fortement pimentée. Certaines viandes sont interdites par les prêtres. Si un personnage offre un grand repas, les convives s'accroupissent sur une couche d'herbe fraîche autour de tables basses en osier. Le roi ne mange jamais en public.

✽ La femme n'est pas mariée sans son consentement; elle n'est nullement l'esclave du mari. Chacun des époux apporte sa dot à la communauté. Le mariage peut être simplement civil ou civil et religieux. Le premier n'exige d'autre formalité de la part des fiancés que de déclarer « sur la vie du roi », en présence des parents et de témoins, qu'ils entendent vivre ensemble. Ce mariage peut être dissous par le divorce. Il n'en est pas de même lorsqu'il a été sanctionné par le prêtre : il devient indissoluble.

L'organisation sociale ressemble tellement à celle des Abyssins proprement dits qu'il n'est pas besoin d'insister longuement sur le sujet. Avant l'agrégation du Choa à l'empire abyssin, le pays avait un roi à sa tête. D'ailleurs, les choses n'ont guère changé depuis l'annexion. Le *ras* qui gouverne le Choa est toujours une sorte de souverain qui, comme les autres gouverneurs de provinces, se considère uni à l'empire par de simples liens féodaux. Il a, sur les habitants de son pays, tous les pouvoirs : civil, militaire et judiciaire. Les dignitaires sous ses ordres portent le titre de *challagas*. Ils ont, comme insignes, un bracelet en argent au poignet, un anneau au-dessus du coude, un sabre à poignée d'argent et un petit bouclier garni de plaques d'argent. L'ornementation du bouclier varie suivant le rang du dignitaire.

La justice est rendue par un tribunal, mais le condamné peut toujours en appeler au chef suprême. Les peines couramment infligées sont l'amende et la bastonnade. Quelquefois le voleur est amputé de la main droite et d'un pied. La peine de mort est rarement appliquée. Naguère, quand le criminel avait assassiné un chrétien, il était condamné à la pendaison. Lorsqu'il était pendu, on le balançait sept fois, puis on coupait la corde; s'il survivait, il était gracié.

Au Choa, les musulmans sont rares, presque tous les habitants sont chrétiens. Le clergé est le même que celui des Abyssins proprement dits. Mais les Choans se disent, avec orgueil, « chrétiens d'avant le Christ ». Ils prétendent, en effet, descendre d'une colonie juive de la secte des Saducéens. Ils embrassèrent, dès l'an 2, la religion nouvelle. Comme l'a écrit Soleillet, ils sont encore aujourd'hui des « chrétiens hébraïsants ».

#### d) Danakils<sup>(1)</sup> ou Afars.

Les Danakils, qui s'appellent eux-mêmes Afars (les Nomades), vivent entre la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb et les montagnes de l'Éthiopie; au Sud, ils s'arrêtent à la rivière Aouach. Ils ressemblent aux Abyssins par les caractères physiques; ils ne s'en différencient que par un teint plus foncé, souvent d'un noir de suie. On trouve parmi eux des hommes d'une réelle beauté.

Le costume des Danakils se compose d'une pièce d'étoffe enroulée à la taille, qui couvre les membres inférieurs, et d'une autre grande pièce qu'ils se jettent sur les épaules. Leurs seules parures consistent en un ou deux sachets de cuir ou deux boules de porcelaine blanche attachés au cou. Leurs demeures sont des huttes rondes construites à la hâte ou de simples abris sous roches. C'est que, pasteurs et essentiellement nomades, ils sont obligés de se déplacer fréquemment.

Pillardés et batailleurs, les Danakils sont toujours armés, même lorsqu'ils gardent leurs troupeaux. Leurs armes consistent dans une lance de 2 mètres de long, à large pointe, et en un poignard à lame légèrement courbe qu'ils portent dans un fourreau orné sur ses deux faces de petits anneaux ou de lamelles de cuivre. Comme arme défensive, ils ont un petit bouclier rond à ombon.

L'industrie est peu développée chez les Afars. En dehors de leurs armes, ils ne font guère que des nattes et des corbeilles en fibres de palmier qu'ils teignent de couleurs vives, des outres en cuir pour l'eau et le lait, et des sandales de cuir.

✽ La femme est achetée par le mari qui paie la fille en chèvres et en chameaux. Voici en quels termes Caix de Saint-Aymour décrit la cérémonie du mariage : « Les affaires d'intérêt conclues, on construit une hutte dans laquelle se place la fiancée, puis on va chercher le futur mari. Il ne porte pas d'armes, mais il tient à la main un fouet. Tous les amis mâles des deux familles se rangent autour de la hutte et égorgent les animaux destinés au festin; la première victime abattue doit être une chèvre blanche. Pendant qu'elle saigne encore, on la place toute pantelante au seuil de la cabane et le mari doit marcher par-dessus pour aller trouver sa femme. A ce moment, toute la bande se met à hurler et à frapper sur la hutte avec des bâtons. Au tapage résonnent les cris de la malheureuse créature battue par son seigneur et maître. Puis ceux du dehors prennent la chèvre blanche et la jettent au-dessus de la hutte. »

Cette entrée en ménage a une signification symbolique. La femme est la bête de somme qui doit se résigner à recevoir les coups qu'il conviendra à son époux de lui administrer et à exécuter tous les travaux qui lui seront commandés. C'est à elle qu'incombe la fabrication des outres, c'est elle qui conduit le chameau par le licol tout en portant de lourdes charges qu'elle maintient en équilibre sur les reins au moyen d'une corde prenant son point d'appui sur son front. Elle ne jouira jamais de la moindre liberté, et si le mari s'absente pour un certain temps, il la fera infibuler, comme elle l'a été avant son mariage, pour s'assurer de sa fidélité. Le docteur Jousseume affirme que, malgré toutes les précautions prises par l'époux, la femme trouve souvent le moyen de le tromper sans qu'il puisse s'en apercevoir.

Bien que les Danakils soient fréquemment en guerre avec les Somalis, ils prennent souvent leurs femmes chez ceux-ci. D'ailleurs, quoique les Somalis soient un peu plus métissés, les deux peuples ont un fond commun, parlent des dialectes de la même famille kha-

(1) Danakils est le pluriel du mot arabe Danakali et on l'écrit souvent sans s. Nous estimons que du moment où il est entré dans notre langue il doit être soumis aux règles grammaticales du français et prendre la marque du pluriel. C'est ce que nous faisons pour tous les noms de peuples qui se trouvent dans le même cas : Peuls (plur. de Poulo), etc.

mitique et professent l'un et l'autre l'islamisme.

L'organisation sociale des Danakils présente quelques particularités. À la tête se trouve un chef supérieur qui porte le titre de *dardar*, mais sa fonction n'est pas héréditaire. Il a sous ses ordres des chefs secondaires dont le plus élevé en grade est le *bouleïta*, mot qu'on a traduit par vizir. En cas d'absence du *dardar*, ce n'est pas le vizir qui le remplace, mais un notable de la tribu. Et cependant, lorsque le sultan vient à mourir, c'est le vizir ou un membre de sa famille qui lui succède. Le fils aîné du défunt devient alors vizir et c'est à lui qu'écherra la succession du nouveau *dardar*. Le pouvoir est ainsi exercé alternativement par deux familles puissantes, toujours les mêmes.



FEMME GALLA. — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

#### e) Gallas ou Oromos

Au sud du plateau abyssin, depuis les environs du lac Tana jusqu'à l'extrême limite de l'extension des Éthiopiens vers le Sud et l'Ouest, vivent les Gallas ou Oromos qui, à l'Est, confinent au pays des Somalis. Il est d'autant plus difficile de connaître le chiffre exact de cette population que beaucoup vivent parmi les Abyssins proprement dits et sont considérés comme faisant partie de la nation amhara dès qu'ils ont embrassé le christianisme. On évalue approximativement leur nombre à 6 ou 8 millions.

Les Gallas sont très fréquemment plus ou moins métissés de Nègres, mais le type éthiopien tel qu'il a été décrit plus haut se rencontre aussi avec tous ses caractères essentiels. Chez les métis de Gallas et de Nègres, la taille reste élevée et les caractères tirés de la coloration de la peau, de la nature des cheveux, des traits de la face varient naturellement suivant la proportion de sang



DANAKILS ARMÉS DE LA LANCE ET DU BOUCLIER ROND. — COLL. M. H. N.

noir que possèdent les individus, ce qui rend presque impossible d'en tracer un portrait répondant à la généralité de la population. A côté des Gallas vraiment Éthiopiens et des Gallas métissés de Nègres, Lester signale un autre type qui, tout en étant caucasique, se distingue nettement de l'Abyssin, notamment par son crâne plus surbaissé et plus arrondi et par sa face plus courte, le nez restant étroit, comme chez l'Amhara.

Les Gallas avaient fondé autrefois le puissant royaume de Kit-tara et ce ne fut qu'au XVI<sup>e</sup> siècle qu'ils pénétrèrent en Abyssinie. Jusqu'à la conquête de leur pays par les Abyssins, ils formaient une multitude de petits royaumes et de petites républiques qui n'avaient d'autre lien que la communauté de la langue. Aujourd'hui, ils sont administrés par des gouverneurs abyssins.

On dépeignait les Gallas comme des hommes d'humeur belliqueuse et de véritables brigands. En réalité, ils forment un peuple laborieux, pacifique, adonné à l'agriculture. Ils sont d'un caractère méfiant, mais leur commerce semble plus agréable que celui des Abyssins. L'étranger qui passe dans leur pays trouve chez eux de la complaisance, sans doute parce qu'ils voient en lui un protégé du gouvernement et qu'ils ne veulent pas se brouiller avec les autorités. Or, ils ont un grand respect pour les supérieurs, respect qui peut être inspiré par la crainte. On raconte qu'autrefois, lorsqu'un personnage — chef civil ou chef militaire — venait à tousser ou à éternuer, tous se frappaient la poitrine et demandaient au ciel de les faire tousser ou éternuer pour accompagner leur maître.

Les habitations des Gallas sont des cabanes circulaires, généralement couvertes d'un toit hémisphérique très surbaissé. Les plus riches se construisent des cabanes de même forme, mais avec un toit conique qui déborde notablement en dehors des parois, de façon à constituer autour de l'habitation une sorte de véranda que soutiennent extérieurement de solides pieux espacés les uns des autres.

Le costume varie suivant la religion. Les musulmans se vêtent comme les Abyssins, tandis que les païens, qui forment la majorité de la population, ne portent habituellement qu'une peau de bête autour des reins.

Avant l'arrivée des Gallas dans le Sud, la contrée était habitée par une population dont on ignore jusqu'ici le type, mais qui a laissé des traces extrêmement nombreuses de son existence : ce sont des mégalithes, dont les uns forment des tombeaux rappelant, à une échelle très réduite, nos dolmens, et les autres sont constitués par des blocs de pierre plantés debout. Ces pierres dressées se divisent en deux catégories : la première comprend des stèles, généralement brutes, sur lesquelles ont été sculptés, au champlévé, une quantité de glaives offrant la forme de ceux qui sont encore en usage chez les Somalis, ou bien des signes énigmatiques ou, encore, des sujets humains aussi grossièrement figurés que possible. La deuxième catégorie comprend des monolithes cylindriques mesurant parfois plusieurs mètres de hauteur. Ils sont groupés en nombre souvent considérable sur le versant des montagnes, où l'on en a recensé plus de 10 000. Les stèles étaient très vraisemblablement placées à la tête des sépultures, mais elles sont certainement antérieures à l'introduction de l'islamisme dans la contrée. Quant aux colonnes cylindriques, il en est qui représentent vaguement de gigantesques phallus, et on en a conclu que les mégalithes du sud de l'Abyssinie étaient l'œuvre d'un peuple païen qui professait un culte phallique. Ce qui est sûr, c'est que ni les païens d'aujourd'hui, ni les musulmans, dont la religion n'a été introduite qu'au XVI<sup>e</sup> siècle dans la région, ne connaissent la signification de ces mégalithes.

Actuellement, les Gallas, païens ou musulmans, enterrent leurs morts dans des fosses profondes qu'ils entourent d'une palissade ou bien (les musulmans) d'une sorte de cage en osier tressé.

Musulmans ou païens, les Gallas ne semblent pas très attachés à leurs croyances, puisque, tous les jours, il en est qui se convertissent au christianisme spécial des Abyssins. Le paganisme des Oromos affecte une forme naturiste. Dans leurs cérémonies, de vieilles femmes peuvent présider et jouer le rôle de prêtresses. Toutefois, en règle générale, ce rôle est tenu par des hommes, qui sont les seuls qualifiés pour immoler les animaux qu'on sacrifie en l'honneur des divinités.

## f) Somalis.

Les Somalis occupent toute l'extrémité orientale de l'Afrique, depuis le golfe d'Aden, au Nord, jusqu'au fleuve Djouba, dans le voisinage de l'équateur, au Sud. A l'intérieur, ils s'avancent jusqu'au pays des Gallas. La France possède une très petite partie

de la Somalie du Nord, avec Djibouti, Tadjoura et Obok. Les Anglais sont établis dans toute la région en face d'Aden et les Italiens possèdent la partie méridionale, la plus vaste des trois. Mais les Européens n'occupent que le littoral et n'ont guère pu explorer l'intérieur, le fanatisme et la barbarie des Somalis musulmans rendant très difficiles l'exploration et la pénétration européennes.

Les Somalis se disent Arabes et sont très fiers de leur origine. En réalité, les Arabes, qui se sont avancés sur la côte orientale d'Afrique au moins jusqu'à Sofala, ont exercé une notable influence sur ce peuple, mais toutefois on s'accorde à retrouver dans la population beaucoup de traits éthiopiens.

Les Somalis sont divisés en trois groupes principaux : les Hachiyas au Nord, les Haouiyas au Centre, les Rahanouines au Sud. Chacun de ces groupes se subdivise en un grand nombre de tribus. L'ensemble de la population est évalué approximativement à 1 500 000 individus. Sur ce chiffre, un petit nombre vit à l'état sédentaire près du littoral, dans la zone où il est possible de cultiver un peu de riz et des dattiers. Ces sédentaires appartiennent aux tribus des Medjeurtines ou Medjourtines, des Ouarsanguélias, des Guerajis, etc. Tous les autres sont des nomades qui se livrent à l'élevage des chameaux, des chevaux, des ânes, des bœufs, des chèvres et des moutons; ils ont également recours à la chasse et à la pêche pour se nourrir, mais ils ne mangent pas d'oiseaux. Avec les ressources que leur fournissent leurs troupeaux, les famines sont rares, bien que la végétation soit fort maigre à l'intérieur du pays, sauf dans l'Ouest, où les pâturages sont assez abondants.

Les sédentaires vivent dans des cabanes carrées, couvertes en chaume et divisées en plusieurs compartiments. Ils se drapent dans de longues pièces d'étoffe, souvent de provenance américaine. Les hommes portent au cou un petit sachet de cuir contenant un verset du Coran, et des boules d'ambre. Les femmes riches se parent de nombreux bijoux : boucles d'oreilles formées de deux anneaux reliés par une chaînette, l'un dans le pavillon, l'autre dans le lobe; colliers composés de perles, de petites boules d'ambre, avec une grosse perle d'argent au milieu ou un curieux pendentif appelé *djilbet*; bracelets aux poignets et au-dessus des coudes. Les femmes pauvres remplacent la perle d'argent du collier par de simples cailloux.

Les nomades vivent sous des tentes faites de nattes et de peaux. Pour se vêtir, ils emploient, à la place d'étoffes, des peaux qu'ils garnissent de franges. Nomades et sédentaires aiment à se décolorer les cheveux au moyen de lavages à l'eau de chaux. Plus la teinte qu'ils obtiennent est rougeâtre, plus ils en sont fiers. Les hommes se plantent dans la chevelure de longues épingles de bois, ornées, au sommet, de plumes d'autruche. Pour se procurer ces plumes, les chasseurs ne tuent pas l'oiseau; ils répandent des fruits empoisonnés sur le passage des autruches et, dès que l'une d'elles semble étourdie par le poison, ils se précipitent, la ligotent, la plument vivante, puis la relâchent.

L'homme achète sa femme, souvent très jeune, mais le mariage ne peut pas être célébré avant l'âge de quinze ans. La cérémonie est d'ailleurs très simple. Après avoir promené le fiancé, on le conduit, le soir, chez sa future. Le prêtre récite quelques prières, et la fête se termine par un festin, des coups de fusil, des chants et des danses qui durent toute la nuit autour de la case. Pour divorcer, il suffit au mari de déclarer devant témoins qu'il rend la liberté à sa femme. Celle-ci n'est d'ailleurs pas maltraitée; elle n'est pas astreinte à se voiler le visage et elle n'a à sa charge que les travaux qui ne concernent ni la guerre, ni la chasse, ni les soins aux bestiaux.



FEMME SOMALI PORTANT LE DJILBET.  
COLL. REVOIL, M. H. N.

Les Somalis ne sont pas très industriels; il convient cependant de mentionner leur habileté dans le travail du bois et de la vannerie. Ils fabriquent des corbeilles en paille où l'on peut conserver les liquides.

Les sédentaires et les nomades vont toujours armés de lances, de massues, de frondes, d'arcs et de flèches empoisonnées. L'étranger est accueilli avec méfiance, mais il est sûr néanmoins qu'on ne manquera pas de l'inviter à participer au repas. Les vieillards et les fous sont entourés d'un grand respect.

Fervents musulmans, les Somalis ont, dans chaque village du littoral, une mosquée, qui n'est qu'une grossière construction en pisé, parfois blanchie à la chaux. Les nomades remplacent la mosquée par un morceau de cuir découpé sur le plan de La Mecque. Entouré de pierres, ce morceau de cuir est considéré comme un lieu saint et les croyants viennent s'y agenouiller pour prier. Les tombes, marquées par deux pierres levées, l'une à la tête, l'autre aux pieds du mort, sont l'objet d'une grande vénération et personne ne passe auprès de l'une d'elles sans réciter une prière.



RICHE FEMME ARABE DU CAIRE portant le voile.



ARCHITECTURE RELIGIEUSE D'EXTRÊME ASIE : PORTE D'UN TEMPLE BOUDDHIQUE A NIKKO (Japon).  
CL. UNDERWOOD.



LES RACES D'ASIE : UN QUARTIER CHINOIS SUR LA RIVIÈRE DE CANTON.

## LES RACES D'ASIE

### GÉNÉRALITÉS

COMME toutes les grandes contrées du globe, l'Asie renferme un amalgame de races qu'il est bien difficile de classer. Elle a été habitée dès les temps quaternaires, mais si l'existence de l'Homme fossile dans cette partie de l'ancien monde est aujourd'hui démontrée, nous ignorons encore quels étaient ses caractères physiques. Les traces de l'être humain — depuis l'époque où il vivait à côté d'animaux aujourd'hui disparus du continent asiatique et se contentait de dégrossir quelques pierres pour les utiliser comme armes ou comme outils — ont été suivies jusqu'à nos jours. Les belles découvertes de Henri Mansuy au Tonkin et celles de sa collaboratrice, M<sup>lle</sup> Colani, nous ont même fourni de précieux renseignements sur les populations néolithiques de l'Extrême-Orient. Elles nous ont appris que ces populations continuaient à vivre dans des cavernes naturelles, que souvent leur outillage de pierre comprenait de simples galets dont les extrémités avaient subi un léger affilage par frottement sur une autre pierre, et que ces ouvriers primitifs appartenaient soit au type négrito que nous avons décrit, soit au type nègre qui prédomine actuellement en Mélanésie, enfin au type indonésien. L'élément nigritique et l'élément indonésien sont encore représentés par des îlots dans la population moderne.

Dans le sud-ouest du continent asiatique, de grandes civilisations florissaient à une époque très reculée. Les Assyriens connaissaient déjà une écriture alphabétique (écriture cunéiforme) qui fut adoptée par les Chaldéens, les Susiens, les Arméniens, les Mèdes et les Perses. Partout s'élevaient de remarquables monuments dont les fouilles pratiquées à notre époque par les savants exhumèrent de magnifiques restes. Les Israélites en Palestine, les Phéniciens sur les bords de la Méditerranée, les Aryens dans

l'Inde ont, depuis longtemps, cessé d'exister comme nations, mais ils ont légué aux populations actuelles une quantité plus ou moins notable de leur sang.

Les races qui jouent aujourd'hui le rôle le plus important en Asie sont incontestablement les races jaunes ou mongoliques. En Extrême-Orient, les Chinois, qui appartiennent à ce groupe, étaient également arrivés à un haut degré de civilisation dès l'antiquité. Des conquérants de race mongole, tels Attila, au v<sup>e</sup> siècle de notre ère; Gengis-Khan, au xii<sup>e</sup> siècle, et Tamerlan, au xiv<sup>e</sup> siècle, promènèrent leurs guerriers à travers toute l'Asie et s'avancèrent même en Europe, brassant les populations, incorporant les vaincus dans les rangs de leurs armées. On peut se faire une idée des mélanges qui se produisirent alors. Comme des croisements s'étaient opérés antérieurement et qu'ils ont persisté jusqu'à nos jours, on comprend que les races jaunes soient loin de former un groupe homogène. C'est sans doute ce qui a fait dire à un savant français, le D<sup>r</sup> Legendre, qui, pendant ses longs séjours en Extrême-Orient, en a étudié les populations, qu'il n'existe pas de « race jaune ». Si l'on tient compte de la coloration de la peau, qui varie du blanc au brun dans le groupe dont il s'agit, le qualificatif couramment employé est évidemment très critiquable, mais, si l'on envisage l'ensemble des caractères, il est difficile de se refuser à admettre l'existence, non pas d'une race jaune, mais d'un ensemble de races jaunes ou mongoliques.

Cet élément ethnique ne se rencontre pas seulement dans le centre et l'est de l'Asie; on le retrouve, plus ou moins pur, au Japon, à Formose et en Malaisie. Dans l'Ouest, il compte des représentants en Russie. Nous en avons déjà signalé des traces indiscutables chez les Esquimaux des régions boréales de l'Amérique (p.73) et nous aurons à en mentionner d'autres exemples dans le Nouveau Monde. Pour le moment, nous devons nous en tenir aux races du

continent asiatique, dont il est difficile de séparer celles des archipels qui en constituent le prolongement.

La Malaisie, qu'on désigne également sous les noms d'*Insulinde*, d'*Indonésie*, d'*archipel Indien* et d'*archipel Asiatique*, se rattache intimement à l'Asie, tout au moins par sa partie occiden-

tales. Dans cette région, en effet, elle incline vers le continent voisin ses plaines basses et le rappelle par sa géologie, ses pluies tropicales, ses forêts et sa faune. Les liens ne sont pas moins frappants, comme nous allons le voir, tant au point de vue anthropologique qu'au point de vue ethnographique.

## A) RACES JAUNES OU MONGOLIQUES

Nous ne reviendrons pas sur le peu de valeur anthropologique que présente la coloration de la peau ni sur la grande variété de tons qu'on observe dans les races mongoliques. Toutefois, si la teinte jaune se rencontre dans d'autres groupes, c'est chez les Mongols qu'elle est le plus fréquente; parfois, elle tire sur le vert olive. La taille est également variable; toutefois, on peut dire que, d'une façon générale, elle est inférieure à la moyenne et que les hautes statures sont exceptionnelles.

Le système pileux offre plus de constance. Les cheveux, toujours noirs et gros, ont une coupe qui se rapproche du cercle, de sorte qu'offrant la même résistance dans tous les sens, ils restent droits et rigides. La barbe est rare.

Le crâne est, le plus souvent, court; c'est dans ce groupe qu'on rencontre la brachycéphalie la plus prononcée. Cependant, chez les Chinois, qu'on regarde à tort comme le prototype des Jaunes, on trouve des dolichocéphales aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Mais cet allongement du crâne peut être considéré comme un apport étranger avec d'autant plus de vraisemblance que les dolichocéphales de la Chine sont, en général, d'une taille plus élevée que les autres. Nous savons, d'ailleurs, que cinq ou six éléments ethniques ont pris part à la constitution de la nation chinoise.

Ce qui est très caractéristique des Jaunes, ce sont les traits du visage. Les pommettes, très saillantes aussi bien en avant qu'en dehors, impriment à la face une forme losangique. L'ouverture entre les paupières est étroite, ce qui tient à la brièveté de la paupière supérieure qui forme une sorte de bride dont le résultat est de relever l'angle externe de l'œil. Cet œil semble, par suite, non seulement petit, mais oblique. Le nez, sans être écrasé et démesurément large, comme chez le Nègre, ne fait qu'une saillie modérée et il est relativement court en comparaison de sa largeur. Chez certaines populations de la Sibérie, qui présentent une saillie exagérée des pommettes et un nez particulièrement court, c'est à

peine si l'on aperçoit l'appendice nasal quand on regarde les individus de profil.

Les lèvres des Jaunes tiennent le milieu entre les lèvres fines des Blancs et les lèvres volumineuses des Nègres. Il n'est pas rare de rencontrer du prognathisme, assez modéré généralement.

### CHAPITRE XV

## GROUPE SEPTENTRIONAL

Dans ce groupe, se classent les populations de la Sibérie échelonnées au nord du chemin de fer transsibérien. Parmi ces populations se trouvent des Esquimaux d'Asie, qui sont au nombre de 1 300 environ, disséminés à l'extrémité nord-ouest du continent et dans une partie des îles Sakhaline et Yéso. Étant donné qu'ils ressemblent à leurs frères d'Amérique que nous avons décrits parmi les primitifs actuels (p. 73), nous croyons inutile de nous en occuper de nouveau. Nous laisserons de côté pour le moment les Mandchous de la Sibérie, qui ne sont représentés que par 3 400 individus environ; nous les décrirons avec le groupe occidental où leurs congénères jouent un rôle important. Pour le même motif, nous renvoyons la description des Kalmouks de l'Altaï au chapitre où nous traiterons des races jaunes du groupe central.

Les multiples populations de la Sibérie sont, en partie, fortement mélangées. A l'Ouest, notamment, les Ostiaks sont tellement infiltrés d'éléments blancs que certains auteurs les classent parmi les Blancs. Il semble néanmoins que ce soit aux Mongols qu'il faille rattacher le fond de la population. De leur côté, les Russes sont venus compliquer singulièrement le mélange. Comme les bouddhistes dans l'Est, ils se sont efforcés de propager leur religion et de la substituer au paganisme des indigènes. Beaucoup de ceux qui se sont convertis à la religion orthodoxe l'ont fait par crainte ou par intérêt. Landouski cite, par exemple, le cas de néophytes bouriates qui se sont convertis trois fois, dans des missions différentes, pour recevoir chaque fois trois roubles et une robe de chambre en coutil bleu. En réalité, les convertis ne le sont qu'en surface et ils conservent au fond d'eux-mêmes les croyances païennes d'autrefois. Le chamanisme compte encore 60 pour 100 d'adeptes chez les Bouriates.

Le *chaman* peut être comparé, à maints égards, au féticheur des Nègres d'Afrique. Comme lui, il intervient auprès des esprits; comme lui également, il s'affuble d'une façon grotesque et se pare de queues d'animaux, de bandes de peau, de clochettes, de ciseaux, de ferraille de toute sorte. Il a également besoin d'accessoires: oiseaux sculptés, mammifères en bois, etc. L'accessoire qui lui est le plus indispensable est le tambour magique, simple peau, sur laquelle sont tracés différents signes et qui est tendue sur un cercle de bois. Le chaman est à la fois prêtre et sorcier. De même qu'en Afrique il existe des féticheuses, de même on trouve des chamans en Sibérie.

En allant de l'Ouest à l'Est, on rencontre: 1<sup>o</sup> les Samoyèdes, dont une partie vit en Europe. Le groupe entier occupe les steppes qui longent l'océan Glacial depuis la mer Blanche jusqu'au fleuve Iénisséi; 2<sup>o</sup> les Ostiaks, au sud des Samoyèdes, de l'Obi à l'Oural, dont ils occupent les deux versants et où ils sont désignés sous le nom de Vogoules; 3<sup>o</sup> les Tatars de l'Altaï et d'Abakan; 4<sup>o</sup> les Toungouses, répartis sur un immense territoire qui s'étend de l'océan Arctique au 40<sup>e</sup> degré de latitude Nord, et de l'Iénisséi au Pacifique; 5<sup>o</sup> les Bouriates, dans les steppes et forêts de la province d'Irkoutsk; 6<sup>o</sup> les Yakoutes, à l'est des Toungouses, jusqu'à la rivière Kolyma; 7<sup>o</sup> les Youkagirs, au nord des Yakoutes, dans la partie de la *toundra* qui s'étend le long de l'océan Arctique, de la rivière Iana à la Kolyma; 8<sup>o</sup> les Tchouktchis, à l'extrémité nord-est de la Sibérie; 9<sup>o</sup> les Koriaks, au sud des Tchouktchis



DEUX TYPES MANDCHOUS. — COLL. M. H. N.

et dans le nord du Kamtchatka; 10° les Kamtchadales, dans le centre et l'ouest de la presqu'île; 11° les Ghiliaks, au nord de l'île Sakhaline et à l'embouchure de l'Amour.

Au point de vue de leur importance numérique, ces diverses populations se classent de la façon suivante :

	INDIVIDUS
Bouriates . . . . .	289 000
Yakoutes . . . . .	277 000
Toungouses . . . . .	80 000
Tatars de Sibérie . . . . .	60 200
Ostiaks (total du groupe) . . . . .	20 000
Samoyèdes (total du groupe) . . . . .	16 000
Tchouktchis . . . . .	13 000
Koriaks . . . . .	7 500
Ghiliaks . . . . .	6 200
Kamtchadales . . . . .	1 600
Youkagirs . . . . .	750

Chacun de ces peuples est subdivisé en tribus dont la simple énumération nous entraînerait trop loin.

Le milieu dans lequel vivent les Sibériens impose à ces divers peuples un genre de vie et des mœurs identiques. Il est bien évident que si les peuplades qui habitent le sud de la Sibérie peuvent faire de l'agriculture et de l'élevage, il n'en est pas de même de celles qui séjournent dans les steppes glacées du Nord, où elles doivent demander à la chasse et à la pêche à peu près toutes leurs ressources alimentaires. Toutefois, dans cette région, le renne a été domestiqué, bien qu'il en existe encore des troupeaux sauvages, et cet animal, à l'état de domesticité, non seulement fournit du lait aux indigènes, mais leur sert de bête de trait pour leurs traîneaux.

Dans toute la Sibérie, la rigueur du climat, même dans le Sud pendant la saison d'hiver, ne permet pas aux habitants de vivre sous des tentes formées de quelques perches réunies au sommet et recouvertes soit de peaux de renne, soit d'écorces de bouleau; ils sont obligés de se construire des cabanes rectangulaires en bois (*iourtes*), parfois à demi enfouies dans le sol.

Ces quelques données générales vont nous éviter des répétitions fastidieuses.

**I. SAMOYÈDES.** — Nous avons dit que les Samoyèdes vivent en partie en Europe, où ils ont quelque peu subi l'influence des Finnois, et en partie en Sibérie. Ces derniers ont mieux conservé le type mongolique, dont ils présentent tous les caractères essen-



CHAMAN OROTCHONE AVEC LE TAMBOUR MAGIQUE.  
CL. TOUMANOW. COLL. M. H. N.

tiels. Leur peau semble assez foncée au premier abord, ce qui tient à la crasse qui la recouvre : lorsqu'elle est lavée, elle apparaît d'un jaune pâle.

Leur vêtement, en peau de renne, comporte une culotte, une ou deux tuniques suivant la saison et de longues bottes faites de la même matière, avec le poil en dedans. Souvent les tuniques sont agrémentées d'une frange en peau de chien. Les femmes, qui se procurent du drap européen, se font volontiers des robes moitié en drap, moitié en peau, qu'elles ornent en bas de bandes de fourrure. Elles ne quittent jamais leurs vêtements, tandis que les hommes ne gardent que leur culotte pour dormir. L'hiver, les deux sexes se couvrent la tête d'un petit capuchon que les femmes aiment à décorer de verroterie et de disques métalliques qu'elles achètent aux Européens. Toute la ferraille leur semble précieuse et on en voit qui fixent à leurs tuniques de vieilles clés, des débris de serrure, des batteries de fusil, comme les chamans dont il a été question plus haut.

Le Samoyède se livre presque entièrement à l'élevage du renne, mais il a un tel amour pour son bétail qu'il lui répugne de tuer un seul de ses animaux domestiques. Pour se procurer de la viande, les peaux qui lui sont indispensables pour ses vêtements et ses tentes, les bois qui lui servent de

pelles et avec lesquels il fabrique ses harpons et divers petits instruments, il chasse les rennes sauvages. Les indigènes qui vivent sur le bord de la mer chassent aussi les animaux marins et, l'hiver, lorsque la mer est gelée, ils harponnent de gros poissons qu'ils attirent, en regard d'un trou pratiqué dans la glace, au moyen d'appâts consistant en petits poissons sculptés en bois ou en os.

La vie de pasteur oblige les Samoyèdes à de fréquents déplacements dans les toundras longeant l'océan Glacial. Dans leur existence nomade, ils ne transportent pas tout leur bien avec eux, certains qu'ils retrouveront à leur retour l'intégralité de ce qu'ils auront laissé. Ce sont, en effet, des gens foncièrement honnêtes qui ne connaissent pas le vol. Un simple pieu supportant une tête de renne rend sacré ce qu'abandonne temporairement un individu. Leur bagage n'est ni encombrant, ni fragile. Ils n'ont pas d'objets en terre; tous leurs ustensiles (tasses, récipients divers, tabatières, berceaux, etc.) sont faits en peau ou en écorce de bouleau



UN ATTELAGE DE RENNES CHEZ LES SAMOYÈDES.



GROUPE DE SAMOYÈDES DE LA MER BLANCHE.

✽ Le mariage consiste dans un simple achat de la fille par le futur mari. Les pourparlers avec le père de la fiancée sont généralement longs, mais dès que le marché est conclu et que le jeune homme a payé le *kalim* (la rançon), il prend possession de sa femme sans plus de formalités. Les mariés ne s'en vont pas cependant les mains vides. Le beau-père et les parents qui auront une part de la rançon sont tenus de faire, à leur tour, des cadeaux aux jeunes époux. Dès qu'elle arrive à l'*iourte* de son mari, la femme se met en devoir de préparer la couche nuptiale. Pendant toute son existence, elle aura à sa charge une foule de travaux; en dehors des soins du ménage, c'est à elle qu'incombent le montage et le démontage des tentes, le chargement et le déchargement des traîneaux, les soins à l'époux et à la progéniture. Elle est soumise à une foule de pratiques qui sembleraient bien vexatoires aux civilisées. Quand elle a planté la tente, elle ne peut y pénétrer qu'après avoir purifié sa personne et tous les objets qu'elle a touchés au moyen de la fumée d'un petit brasier sur lequel elle brûle du poil de renne. En route, il lui est interdit de passer entre les traîneaux; pour aller d'un côté à l'autre, elle est obligée de courir et de traverser en avant du premier traîneau. Sous peine d'occasionner de grands malheurs, elle ne doit pas manger de la tête de renne. Quand elle est enceinte et que le moment de l'accouchement approche, toute viande fraîche lui est défendue. Quelques jours après la délivrance, elle reprend ses travaux en portant sur son dos le nouveau-né dans un berceau en écorce. Jamais elle ne mange avec son mari; elle doit se contenter de ce qu'il lui laisse. En somme, elle est considérée comme une servante dont le rôle est de se plier à des coutumes qui nous paraissent bizarres et d'être entièrement aux ordres de son conjoint.

On ne saurait s'attendre à rencontrer, chez une population aussi arriérée, nomade et dispersée, une organisation sociale. L'époux est le maître absolu dans la famille. Le seul personnage qui jouisse d'un certain prestige est le chaman. Il en impose par son accoutrement et par ses exercices de prestidigitation. Quelques Samoyèdes seulement ont embrassé le christianisme ou le bouddhisme. Dans chaque habitation, on rencontre une idole qui est parfois une peau brute, mais souvent une grossière poupée en bois.

Quand un individu décède, on emballe son cadavre dans des peaux de renne et, pour éviter des malheurs, on le sort de la demeure, non par la porte, mais par une ouverture qu'on fabrique spécialement à cet effet. Le corps est transporté à une certaine distance et enterré dans une fosse peu profonde qu'on recouvre de neige en hiver, et de branchages, de mousse et d'un peu de terre dans la belle saison. A côté, on dépose des provisions. Les rennes qui ont été attelés au traîneau sur lequel s'est effectué le

transport du cadavre sont sacrifiés sur la tombe; un autre renne fait les frais du repas funéraire. Lorsqu'un Samoyède passe près de la tombe d'un parent, il immole un renne, dont la tête est fichée au sommet d'un piquet qu'on plante à côté de la sépulture.

II. OSTIAKS. — Les Ostiaks, aujourd'hui réduits à un petit nombre, ont formé autrefois un peuple vaillant qui eut à lutter contre les Mongols et surtout contre les Russes. Ceux-ci n'en eurent raison qu'après de longs efforts. A l'heure actuelle, ils sont à peu près russifiés pour la plupart, en ce sens qu'ils sont devenus chrétiens orthodoxes, du moins en apparence, qu'ils font une énorme consommation de vodka, l'eau-de-vie si chère aux Russes, et qu'ils ont des écoles dans lesquelles on enseigne le russe. En réalité, ils ont conservé au fond de leur cœur les croyances de leurs ancêtres. Les pêcheurs du gouvernement de Tomsk sacrifient encore un coq rouge avant de tendre leurs filets, et s'ils ne font pas de sacrifices publics, comme naguère, s'ils déclarent n'avoir plus de chamans, c'est uniquement par crainte de leurs vainqueurs.

Nous avons vu que des croisements se sont néanmoins opérés avec assez de fréquence, principalement dans la région de l'Oural. Dans l'Iénisséï, au contraire, les indigènes offrent des traits franchement mongoliques; Deniker compare ces Ostiaks aux Tibétains et les sépare totalement de ceux de l'Ouest. A notre sens, les différences tiennent avant tout aux croisements qui ont modifié le type dans les régions où les Russes sont les plus nombreux.

Les Ostiaks du Nord ont un costume en peau de renne analogue à celui des Samoyèdes (culotte, tunique et bottes); ceux du Sud ont emprunté aux Tatars une partie de leur habillement; pour les hommes, il comporte un court pantalon, une tunique serrée à la taille, des bottes en toile à semelle de cuir, une casquette ou un chapeau de feutre. Les femmes portent une longue chemise flottante ornée de verroterie et souvent une casaque en cotonnade aux vives couleurs. Un long châle, qui tombe de la tête dans le dos, leur sert à se voiler le visage en en ramenant les pans sur la figure. La coutume leur défend de montrer leur figure aux vieillards et aux hommes mariés de leur tribu, mais l'interdiction est moins rigide pour les étrangers et pour les jeunes gens. Toutefois, cette règle n'est suivie que dans la région occupée par les Tatars.

Les Ostiaks habitent, soit la tente, soit l'*iourte*, selon les saisons. Dans la construction de l'*iourte*, ils se sont inspirés des habitations russes. C'est une cabane en bois, carrée ou rectangulaire, couverte d'un toit en bois et en écorce de bouleau. Parfois, la demeure d'hiver est en partie enfouie dans le sol. Certaines de ces maisons sont assez vastes pour abriter une trentaine de familles. Quel qu'en



DRAEGER IMP.

FAMILLE SAMOYÈDE DES ENVIRONS D'ARKHANGEL.

L'HOMME. — c.

soit le type, les habitations sont toujours d'une malpropreté repoussante. Les chiens couchent pêle-mêle avec les personnes, et bêtes et gens déposent leurs ordures à l'intérieur de la maison sans se donner la peine de les enlever, pas plus que les détritiques de leurs repas. Si l'on ajoute à cela l'odeur du poisson frais, séché ou fumé, on se fera une idée des odeurs qui se dégagent des demeures ostiaques.

Leur industrie consiste en la fabrication de récipients et de berceaux en écorce de bouleau, d'arcs et de flèches, de nasses et de filets de pêche. Ils savent tisser et, avec les fils qu'ils tirent de l'ortie, ils font l'étoffe dont les femmes se servent pour confectionner leurs chemises.

En été, les Ostiaqs se livrent à la pêche; le poisson est abondant dans l'Obi et les pêcheurs en conservent une partie pour l'hiver, soit en le séchant, soit en le fumant. Souvent il leur arrive de se déplacer en naviguant sur les cours d'eau; ce sont habituellement de solides jeunes filles qui rament et, pour se donner du courage, elles absorbent une quantité fantastique d'eau-de-vie.

Dès que la mauvaise saison arrive, les hommes partent en chasse avec un arc plus long qu'eux-mêmes. S'ils veulent ménager la fourrure d'un animal, ils se servent de flèches à tête arrondie ou bien ils ont recours à des pièges. Lorsqu'ils se trouvent en présence d'un jeune ours, ils cherchent à s'en emparer vivant. Ils mangent volontiers le gibier et le poisson crus. Quand ils ont tué un renne, ils ne manquent jamais de se gaver de sang chaud. Indépendamment de la chasse et de la pêche, un certain nombre d'Ostiaqs font de l'élevage, mais le bétail est loin de constituer la ressource principale de la population.

✽ Le mariage se pratique à peu près comme chez les Samoyèdes : le jeune homme achète la jeune fille à son père. Si ses moyens ne lui permettent pas de payer le *kalim*, il n'est pas cependant condamné au célibat : il lui suffit d'enlever celle qu'il a choisie et l'union est déclarée légitime. Les païens sont polygames et les christianisés le sont assez fréquemment. Rabot nous apprend le moyen très simple dont dispose l'homme pour tourner les lois de l'Église : il épouse une femme devant le pope et les autres suivant la coutume païenne.

Le même voyageur nous donne de curieux détails sur ce qui se passe lorsque le père de la jeune fille a reçu la moitié du prix convenu. Le jeune homme annonce à son futur beau-père qu'il viendra coucher chez lui le lendemain et le prie d'avoir sa fille à la maison. « Le prétendu vient le soir indiqué et se couche dans le lit qu'on lui a préparé. Quelques heures après, la future vient se mettre dans un lit voisin; elle y reste seule jusqu'à ce que les lumières et les feux soient éteints. Le lendemain au matin, la mère de la jeune fille demande au mari s'il est content. S'il répond oui, il donne à sa belle-mère une robe de peau de renne. Celle-ci prend alors la peau de renne sur laquelle les époux ont couché, la coupe en petits morceaux et les éparpille en triomphe. Lorsque le marié n'est pas satisfait, la mère de l'épouse est obligée de lui donner un renne. Dès ce moment, les mariés vivent librement ensemble. »

Tant qu'il n'est pas né d'enfant dans le ménage, la femme évite de rencontrer son beau-père et, le mari, de rencontrer sa belle-mère. S'ils se rencontrent par hasard, l'homme tourne le dos et la femme se couvre le visage.

Les fêtes s'accompagnent de danses, de chants, de musique et naturellement de festins au cours desquels il est fait une grande consommation de vodka, l'eau-de-vie de grains introduite par les Russes. Les deux instruments de musique les plus typiques sont une sorte de harpe à neuf cordes, dont le long manche très recourbé se termine d'habitude par une tête d'oiseau grossièrement sculptée, et une espèce de guitare composée d'une caisse plate sur laquelle sont tendues sept cordes de boyau. Les danses s'accompagnent souvent de mouvements désordonnés, mais il en est une, la danse de l'ours, qui présente un caractère tout à fait original : deux danseurs figurent, l'un l'animal femelle, l'autre l'animal mâle. Ils exécutent une pantomime, imitant les mouvements de l'ours, se flairent et poussent des grognements.

L'ours joue un rôle dans la vie des Ostiaqs. Lorsqu'ils ont tué un de ces animaux, ils procèdent à certains rites avant de le dépouiller. La bête est placée debout dans un coin de l'habitation et, devant elle, on met une table avec des bougies allumées. Préalablement, on a préparé de nombreux pâtés et une bonne provision d'eau-de-vie. Les assistants dansent devant l'ours et, avant de commencer le festin, ils placent un pâté sur sa tête et l'arrosent d'eau-de-vie.

Chrétiens ou chamanistes, les Ostiaqs font des sacrifices à leurs

divinités, au milieu des forêts. Ceux qui se disent orthodoxes cachent des idoles dans leurs demeures. Il est vrai qu'ils n'ont pas toujours beaucoup de respect pour elles. Si la prière qu'ils leur adressent n'est pas exaucée, ils les brisent.

En revanche, les morts sont l'objet d'un véritable culte. Généralement, le cadavre est enveloppé d'un linceul de toile et déposé dans une cabane en bois reproduisant l'ourte à échelle très réduite. À côté de lui, on dépose des vêtements et les objets dont il se servait dans ce monde. Sur la tombe est placée une rame, dont la forme varie suivant le sexe du défunt. Chaque année, à l'anniversaire du décès, les parents et les amis vont faire un repas funéraire sur la tombe. Enfin, le souvenir de la personne morte est pieusement conservé. Une grossière poupée, habillée de drap, représente celui ou celle qui n'est plus. On couche et on lève la poupée, on la place devant le feu et, au moment des repas, on dépose des aliments devant elle.

III. TATARS. — Sous le nom de Tatars (souvent écrit chez nous « Tartares »), les Russes désignent un ensemble de tribus disséminées en Sibérie, dans l'Asie centrale et en Russie d'Europe, dans les régions volgaïques et jusqu'en Crimée. Ceux d'Europe sont de beaucoup les plus nombreux, puisque dans la région du Volga ils atteindraient le chiffre de 2 millions environ, tandis qu'en Sibérie, leur nombre ne dépasserait guère 60 000.

Il est bien évident que, dispersés comme ils le sont actuellement, après avoir été en contact avec des populations à caractères très divers et avec des civilisations fort différentes, les Tatars ne forment pas un tout homogène. On leur attribue une origine turque, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient parents des Osmanlis actuels, mais des anciens Turcs appartenant incontestablement au grand tronc mongolique. Le type primitif s'est mieux conservé en Sibérie qu'en Asie centrale et surtout en Europe où, chez beaucoup de Tatars, c'est à peine si on retrouve quelques traits de la famille mongole.

Nous ne nous étendrons pas sur cette population dont les caractères ethniques ont été insuffisamment étudiés jusqu'ici. En Sibérie, ceux qui vivent dans les régions les plus froides présentent, au point de vue du costume, du genre de vie, des mœurs et des croyances, de grandes analogies avec les Samoyèdes et avec les Ostiaqs septentrionaux : mêmes vêtements en peau, mêmes habitations (la tente et la cabane fixe), même vie nomade, consacrée en grande partie à la chasse et à la pêche. Si nous voulions entrer dans quelques détails à leur propos, nous serions amené à répéter ce que nous avons exposé dans les deux paragraphes qui précèdent.

Quant à ceux de l'Altai, ils étaient eux aussi nomades, chasseurs



FAMILLE DE TATARS RUSSIFIÉS DE KASAN.



TATARS DE CRIMÉE (Russie d'Europe).

et pêcheurs jusqu'à une époque toute récente. Un bon nombre sont aujourd'hui sédentaires et font un peu d'élevage. Comme les Ostiaks, ils ont été russifiés dans une certaine mesure et sont devenus chrétiens orthodoxes, mais ils ont emprunté aux Russes beaucoup de défauts, notamment un goût immodéré pour les boissons très alcooliques. Tout en se disant chrétiens, ils ont conservé, de même que leurs voisins, la confiance dans les chamans. Lorsqu'ils peuvent se joindre, loin des regards des maîtres actuels du pays, à ceux qui sont restés païens, ils ne manquent pas d'aller offrir des présents aux divinités de leurs ancêtres.

IV. TOUNGOUSES. — Nous avons vu que les Toungouses occupent un immense territoire en Sibérie, mais leur extension a été encore plus considérable dans le passé. Il est très probable que les Huns, les premiers Asiatiques qui aient envahi l'Europe, appartenaient à cette race. Les grands mouvements de populations qui se sont accomplis en Asie ont refoulé les Toungouses dans le Nord-Est, où ils vivent aujourd'hui. Ils se divisent en trois groupes : septentrional, méridional et oriental.

Le groupe septentrional, qui arrive jusqu'à l'océan Arctique, à l'est de l'Iénisséï, comprend : les Oltchas ou Mangouses, les Oroks, les Orotchones, d'un type très pur, les Manègres, les Olennyiés, qui possèdent des troupeaux de rennes. Au groupe méridional, se rattachent les Goldes, aussi purs que les Orotchones, les Orotches

du littoral, les Solones-Daoures. Le groupe oriental ou maritime est représenté par les Lamoutes, qui habitent le long de la mer d'Okhotsk.

Des mélanges, peu nombreux, se sont opérés avec des éléments étrangers, par exemple chez les Lamoutes, dont le crâne s'est allongé par suite du croisement. Mais on peut dire que, d'une façon générale, le type mongolique se montre bien caractérisé, parfois même exagéré, chez les Toungouses.

Les vêtements des différentes tribus sont en peau de renne, comme ceux de presque tous les Sibériens. Toutefois, les Goldes emploient volontiers la peau tannée de certains poissons. Souvent la tunique est étroite et, lorsque la température n'est pas trop rigoureuse, ils la laissent entr'ouverte pour montrer les pendoques qu'ils portent en dessous. Leurs cheveux flottent autour de leur tête; une mèche plus longue que les autres est conservée au sommet du crâne et tressée. Cette natte leur sert à attacher leur arc lorsqu'ils traversent une rivière à la nage, afin d'éviter qu'il ne soit mouillé.

Les Toungouses sont en partie nomades, et leur habitation est la tente. D'autres sont mi-nomades et mi-sédentaires et possèdent la tente et l'ourte. D'autres, enfin, sont complètement sédentaires et habitent des maisons en bois, à l'instar des Russes.

Ces peuples sont avant tout chasseurs et pêcheurs. En dehors des rennes sauvages, de nombreuses antilopes et des chèvres sauvages vivent dans le steppe. En quelques points, on rencontre des écureuils auxquels les nomades donnent la chasse pendant l'hiver. Le gibier ne manque donc pas, comme on pourrait le supposer. Le poisson est abondant dans les rivières, et la mer fournit à ceux qui habitent le littoral d'abondantes ressources alimentaires. Dans les régions où le sol est moins aride, les Toungouses se livrent à l'élevage, non seulement des rennes, mais des chèvres et des moutons qui, dit-on, dépassent en grosseur ceux des Kirghizes, réputés comme les plus gras du monde entier. Ils ont encore, comme animaux domestiques, le chien, le cheval et quelques bovidés. Pallas affirme qu'il a vu de petites antilopes apprivoisées; elles errent, pendant le jour, dans la campagne et reviennent le soir dans les cabanes. « Lorsqu'elles sont poursuivies par des chiens, ajoute-t-il, elles se sauvent auprès des personnes qu'elles aperçoivent. »

Dans ces régions désolées, les habitants trouvent donc des ressources suffisantes pour pourvoir à leur nourriture, surtout dans les contrées où il est possible de faire de l'élevage.



HUTTE DE TOUNGOUSES. — CL. P. LABBÉ. COLL. M. H. N.

Ce qui leur manque le plus, ce sont les végétaux. Il est des pays où il ne pousse pas un arbre et où les Toungouses en sont réduits à employer comme combustible la bouse séchée de leurs animaux domestiques. Il est impossible, dans de telles conditions, de faire la moindre culture. Cependant les indigènes peuvent parfois se procurer un légume : c'est un petit ail dont un rat est très avide et dont il fait une provision dans ses terriers pour la mauvaise saison. Lorsqu'un Toungouse découvre une de ces cachettes, il s'empare du contenu.

Les Toungouses, qui ont donné, dans le passé, des preuves de leur bravoure, sont restés énergiques et ont pu conserver une certaine indépendance. Il n'est pas d'hommes, en Sibérie, qui soient aussi bons cavaliers, aussi bons tireurs d'arc et aussi courageux qu'eux. Ils fournissent à la Russie des soldats hors ligne. Caillot les a vus, sur leurs chevaux lancés au galop, exécuter les exercices les plus surprenants en guidant leurs montures par les seuls mouvements du corps et des jambes. A bride abattue, ils parvenaient à faire sauter au moyen de leur arc une flèche plantée en terre.

Ce peuple est resté jusqu'à nos jours en grande partie chamaniste.

**V. BOURIATES.** — Issus de Khalkas, c'est-à-dire de Mongols proprement dits, mélangés avec des Toungouses, des Yakoutes et des Russes, les Bouriates offrent pour la plupart des traits mongoliques très accentués. De taille au-dessous de la moyenne (1<sup>m</sup>,63), très brachycéphales, ils ont la peau d'un brun foncé sur la face et jaune sous les aisselles. Leurs yeux sont fortement bridés. Jadis, ils faisaient partie des grands empires mongols, mais, après le démembrement de ces empires, des luttes intestines les ont affaiblis et ils ont dû se soumettre à la Russie. Autrefois, ils étaient tous nomades, les uns pasteurs, les autres vivant exclusivement de la chasse et de la pêche. Répartis actuellement dans les forêts et les steppes de la province d'Irkoutsk, dans le centre de la Transbaïkalie et en Mongolie, ils trouvent, en différents points, un sol assez fertile et ils se livrent à l'agriculture et à l'élevage. Toutefois, les Russes leur ayant pris les meilleures terres, beaucoup ont en même temps recours à la chasse et à la pêche.

De nombreux Bouriates s'habillent à la mode chinoise; les autres font usage des pantalons et des longues chemises en peau qui constituent, pour les deux sexes, le costume habituel des Sibériens. Les femmes portent des coiffes ornées de coraux qui valent jusqu'à 500 roubles. Elles se parent de colliers, de pendentifs en corail et en verroterie. Les habitations sont des tentes en peau pendant l'été, des cabanes en bois, souvent hexagonales

ou polygonales, pendant l'hiver. Ces habitations peuvent lutter, au point de vue de la malpropreté, avec les plus sales abris des autres populations sibériennes.

On attribue aux Bouriates un caractère brutal et farouche. En réalité, ce sont des gens de mœurs paisibles et hospitaliers. Ils accueillent les étrangers et partagent avec eux leurs repas qui, chez les éleveurs, consistent en viande de mouton ou en viande de cheval. Ils ont toujours à leur offrir du thé avec du lait et du beurre de chèvre ou de brebis, dont ils font une grande consommation, et invariablement de l'eau-de-vie obtenue par la distillation du lait fermenté, dont ils abusent en général. L'arrivée des Russes a contribué largement à développer l'alcoolisme chez ces populations. Cependant, dans la région de la rivière Selenga (Transbaïkalie), l'ivrognerie est assez rare. En revanche, hommes, femmes et même jeunes enfants abusent tous du tabac.

Ces tribus de la Selenga sont relativement industrieuses. C'est chez elles que l'agriculture est la plus prospère et qu'on trouve les meilleurs pasteurs. Ils sont arrivés, par sélection, à avoir des troupeaux de chèvres sans cornes. Des ouvriers travaillent habilement le cuivre et l'argent. Indépendamment des récipients en écorce de bouleau, ils fabriquent des vases en bois et en cuir et même une poterie assez grossière. Les femmes tannent les peaux et préparent les pelleteries pour les vêtements et la fourrure. Les Bouriates fournissent aussi des chevaux de poste aux Russes et des chameaux pour le transport des bagages.

Le mariage se pratique comme dans les autres contrées de la Sibérie. Le jeune homme paie une rançon, mais il doit, en outre,



JEUNE FILLE BOURIATE. — CL. AULAGNON.



UNE RÉCEPTION OFFICIELLE CHEZ DES NOTABLES BOURIATES, SOUS L'ANCIEN RÉGIME RUSSE.



VIEILLE FEMME BOURIATE. — COLL. M. H. N.

accroupie en s'accrochant avec les mains à une corde fixée au plafond de la cabane. Le placenta est enterré sous le lit même et pendant un certain temps la mère ne doit pas toucher au foyer ni même y mettre une bûche.

**VI. YAKOUTES.** — Les Yakoutes ne forment pas une population homogène et c'est ce qui explique que les voyageurs ne s'accordent pas sur leurs caractères. Si on élimine les métis, d'ailleurs nombreux, on reste en présence d'un type dont il est impossible de méconnaître les caractères mongoliques. Ceux qui habitent les prairies du Sud se distinguent cependant par une taille un peu plus élevée, sans être cependant des géants, comme certains auteurs l'ont prétendu.

Au point de vue du costume et de l'habitation, on peut leur appliquer tout ce qui a été dit des Toungouses, leurs voisins, avec cette seule différence que leurs habitations d'hiver sont assez souvent des huttes en terre.

Les Yakoutes sont nomades. Ils élèvent beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. Des riches ont jusqu'à deux mille têtes de bétail. La viande de cheval, la graisse, le fromage et le *koumys*, c'est-à-dire le lait de jument fermenté, forment la base de l'alimentation des pasteurs. Les tribus du Nord, auxquelles l'aridité

simuler un enlèvement. La polygamie est admise; elle se pratique surtout lorsque la première épouse est restée stérile. Généralement le mari sait à quoi s'en tenir avant le mariage, car les relations entre filles et garçons sont chose courante. Quand une jeune fille est enceinte, elle trouve facilement un époux, puisqu'elle lui fournit la preuve qu'elle est en mesure de lui donner des enfants. Une fois mariée, la femme doit fidélité à son mari.

La femme accouche dans la position

du sol interdit l'élevage, se livrent à la chasse et à la pêche.

Ce qui est remarquable, c'est l'aptitude des Yakoutes pour l'industrie. Avec le fer, ils fabriquent de très bonnes haches et d'excellents couteaux, des briquets et maints autres outils. Ils savent également faire des marmites. Ils ont appris des Européens les métiers de maréchaux, de charpentiers, et beaucoup sont devenus d'excellents ouvriers. Le goût de la sculpture est extrêmement prononcé chez ceux qui ont été en contact prolongé avec les Blancs.

Du fait même de leur habileté dans les arts manuels, ils sont devenus les fournisseurs de nombreuses tribus de leur région, auxquelles ils vendent différents articles. Ils font aussi le commerce du renne, qui est leur bête de somme, et également du chien, les deux seuls animaux domestiques des Yakoutes vivant dans les toundras du littoral arctique. Ceux du Sud préfèrent les chevaux comme bêtes de somme et comme montures. Les Yakoutes vendent beaucoup de fourrures aux Européens et ils se montrent si habiles commerçants qu'on entend souvent dire qu'il « n'y a pas de Russes, même des plus artificieux, qui soient capables de tromper un Yakoute des bois ».

☞ La fille à marier est toujours l'objet d'un long marchandage entre son père et l'ami du jeune homme qui la convoite, mais, quand l'accord s'est établi en principe, tant sur le nombre de chevaux et de têtes de bétail que le futur devra payer que sur celui des bêtes qu'il lui faudra fournir pour le repas de noces, le père consulte sa fille. Si elle accepte le parti qu'on lui propose, une foule de formalités, qu'on ne rencontre pas chez les autres Sibériens, restent à remplir. Elles sont assez curieuses pour que nous en reproduisons la description qu'en a donnée Caillot. « Le jeune homme tue deux juments grasses, en préparant les têtes entières et la viande par morceaux, et il se rend avec deux ou trois amis chez son futur beau-père. Quand ils sont près de la hutte, un des amis prend une des têtes de jument, entre dans la hutte et place cette tête devant le feu; puis il va rejoindre ses compagnons sans prononcer un seul mot. Alors ils entrent tous ensemble dans la hutte. Un magicien se tient vis-à-vis du foyer. Le gendre met un genou en terre, le visage tourné du côté du feu, où l'on jette ensuite du beurre; relevant un peu son bonnet, il fait trois inclinations de tête, sans courber le corps. Le magicien le déclare homme fortuné et lui prédit une longue suite d'heureuses années. Il se lève alors, salue le père et la mère de sa future épouse et, gardant toujours le plus profond silence, il va s'asseoir vis-à-vis d'elle.

« Cependant on apporte dans la hutte la viande que le gendre a préparée. Le père de l'épouse la distribue à ses propres amis et sert à ses nouveaux convives celle d'une jument grasse qu'il a



YAKOUTES DEVANT LEUR HABITATION. — COLL. M. H. N.

fait tuer à cet effet. Quand on a fini de souper, le gendre se met au lit. La jeune épouse, qui n'a pas pris part au repas, est ramenée dans la hutte par une matrone qui la conduit au lit nuptial, et les nouveaux époux passent la nuit ensemble. Quelquefois la jeune fille ne se montre pas à la première visite.

« Le lendemain matin, les amis s'en retournent chez eux; mais l'époux reste trois ou quatre jours chez son beau-père; alors on fixe l'époque à laquelle le prix de l'épouse sera payé. Cette époque est toujours la nouvelle ou la pleine lune. Lors du paiement, les animaux vivants et la viande sont livrés au beau-père, en présence de plusieurs amis que l'on traite à cette occasion. Le gendre reste de nouveau trois ou quatre jours chez son beau-père et fixe le temps où il recevra sa femme chez lui. Il faut pour cela qu'il ait une hutte nouvellement bâtie, et que ce soit à la nouvelle ou à la pleine lune. »

Tout ce cérémonial, tout ce rituel, peut-on dire, prouve que chez les Yakoutes le mariage ne consiste pas dans l'achat pur et simple d'une jeune fille par un jeune homme. La présence d'un magicien, c'est-à-dire d'un chaman qui, pour les populations sibériennes, est un prêtre en même temps qu'un devin, imprime à la cérémonie une sorte de caractère sacré. En outre, le consentement de la future épouse, la présence de la mère à la cérémonie primordiale, le salut respectueux que lui adresse le gendre, tout cela prouve que la femme n'est pas considérée comme un être inférieur destiné à être la bête de somme de son mari. Elle est, en effet, bien traitée chez les Yakoutes, et Ouharowski affirme qu'elle le mérite. Elle honore le père, la mère et les parents âgés de son mari. Elle ne se laisse jamais voir tête et pieds nus; elle ne passe pas par le côté droit de la cheminée et n'appelle jamais par leurs noms yakoutes les parents de son mari. Ce sont là des qualités requises de toute femme qui ne veut pas être regardée comme une bête sauvage. Mais, généralement, les femmes yakoutes ont d'autres qualités : elles ne sont ni immorales ni légères. Si, malgré tout, le mari se juge mal loti, il a une ressource : c'est de prendre une ou plusieurs autres femmes, car la polygamie est permise. Quelques hommes riches ont jusqu'à six épouses. La première est toujours la plus considérée; elle est respectée par toutes les autres.

✽ Les Yakoutes sont divisés en tribus, dont chacune a un chef à sa tête. Ce chef, d'ailleurs affable envers tous, même envers les étrangers, ne prend jamais de décision importante sans consulter les vieillards. Ce sont ceux-ci qui rendent la justice, mais ils n'ont que rarement à intervenir, car le vol est presque inconnu et les attentats contre les personnes ne sont pas fréquents. S'il s'en produit dans le but de venger une offense, le fait est considéré comme parfaitement légitime.

Bien qu'on regarde les Yakoutes comme des chrétiens convertis à la religion orthodoxe, ils sont, au fond, restés chamanistes. Ils croient à un être suprême et à une foule de divinités malfaisantes. Ils adorent le soleil et le génie du feu, auxquels ils offrent des sacrifices.

VII. YOUKAGHIRS. — Nous ne ferons que mentionner ce peuple, qui ne mérite pas de retenir l'attention. Autrefois assez puissant, il est réduit à l'heure actuelle à 750 individus environ, divisés en trois tribus : les Omoks, les Anaouls et les Cheliaghs. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Youkaghirs, qui se sont surtout croisés avec des Toungouses, habitent le long des rives de l'océan Glacial Arctique, c'est-à-dire dans la région ingrate où la culture est à peu près impossible et où les indigènes n'ont d'autres animaux domestiques que le renne et le chien. Ils vivent donc de la chasse et de la pêche, se vêtent de peaux de renne et habitent des tentes pendant l'été et des cabanes à moitié enfouies sous terre pendant l'hiver. Ils aiment beaucoup la chair de l'écureuil et de la marmotte, auxquels ils donnent la chasse aussi bien qu'aux rennes sauvages et aux quelques antilopes qui errent encore dans ces parages désolés.

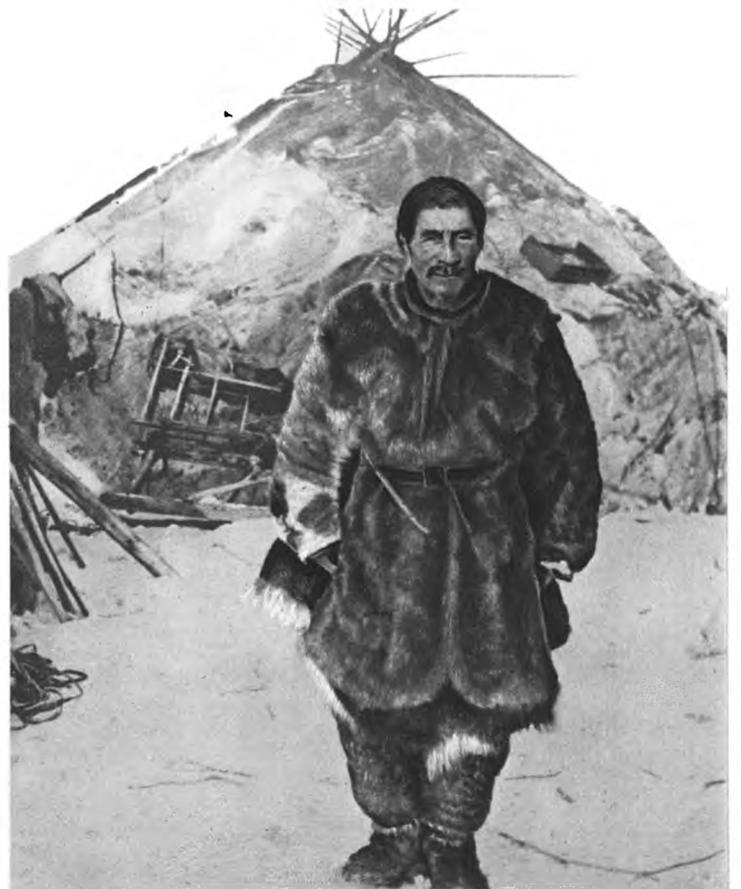
VIII. TCHOUKTCHIS et KORIAKS. — Les Tchouktchis, qui habitent la pointe nord-est de l'Asie, sont loin de présenter une uniformité de types; aussi les auteurs ne sont-ils nullement d'accord sur la place qu'il convient de leur assigner. Il en est de même des Koriaks, qui ressemblent tellement aux Tchouktchis à tous les points de vue qu'on a considéré à bon droit les uns et les autres comme deux fractions d'un même peuple. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Koriaks et les Tchouktchis forment une population mixte, dans la composition de laquelle les Esquimaux ont joué autrefois un rôle qui, sans avoir été prépondérant, se manifeste encore à l'heure actuelle, comme l'a montré G. Mon-

andon. Ces Esquimaux, qu'on rattache volontiers aux races mongoliques, se sont mélangés à un autre élément caractérisé par sa face large et glabre, ses pommettes saillantes, son nez court, ses yeux obliques, ses cheveux raides et sa peau d'un jaune brun, c'est-à-dire à un élément franchement mongolique, qui semble jouer le rôle principal aujourd'hui. Enfin, l'existence d'individus aux cheveux blonds et aux traits relativement fins dénote l'intervention d'une autre race apparentée aux races blanches. Le type mixte résultant du mélange de ces trois éléments ressemble d'une façon frappante, d'après presque tous les voyageurs, au type des Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique, tant au point de vue des caractères physiques que des caractères ethnographiques. Par le genre de vie, imposé, il est vrai, par le milieu dans lequel ils vivent, les Tchouktchis et les Koriaks offrent les plus grandes analogies avec les autres Sibériens.

Ce sont des populations à demi nomades et à demi sédentaires.

Tous se vêtent de peaux de renne, dont les Koriaks, notamment, possèdent d'immenses troupeaux. Ils élèvent également quelques bœufs et quelques chevaux. Les pêcheurs, au lieu de mener la vie nomade comme les pasteurs, s'établissent à demeure sur le bord de la mer, qui leur fournit toutes leurs ressources alimentaires. Non seulement ils pêchent le poisson, mais ils chassent le phoque, le morse et la baleine, et souvent ils mangent toute crue la chair de ces animaux. Leurs habitations sont de grandes tentes dont la charpente est faite de côtes de baleine reliées entre elles par des courroies. Sur cette charpente, ils étalent des peaux de phoque et de renne. L'huile de phoque leur sert à la fois à s'éclairer et à se chauffer. La combustion de cette huile répand dans l'habitation une odeur fort peu agréable qui, jointe à celle que dégagent les vivres et les personnes, tellement peu soucieuses de l'hygiène qu'elles ne sortent même pas pour satisfaire leurs besoins naturels, rend le séjour des tentes insupportable aux Européens. Une tribu koriaque construit des habitations en bois qui seraient plus confortables si elles possédaient d'autres ouvertures que celle qui existe au sommet du toit et qui sert à la fois à pénétrer dans la maison et à laisser échapper la fumée.

Tchouktchis et Koriaks sont des gens pacifiques qui se distinguent un peu de leurs voisins au point de vue de l'industrie et de l'art. Les Koriaks comptent parmi eux d'habiles forgerons qui vendent leurs produits aux autres peuples de la contrée. Les Tchouktchis ne possèdent guère comme ustensiles domestiques



TCHOUKTCHIS DEVANT SA TENTE. — CL. RAP



KORIAK.

que des sièges en vertèbres de baleine, quelques vases en peau de phoque et en os, des cuillers et des marmites en métal qu'ils achètent d'ailleurs aux Européens et aux Américains. Leurs traîneaux sont attelés de rennes par les pasteurs et de chiens par les pêcheurs. Pour tanner les peaux, les deux populations les font macérer dans l'urine ou dans une décoction d'écorce de saule. L'os est

employé pour la fabrication des raclours, des couteaux, des pioches et des haches. Les pêcheurs emploient des hameçons, des lances et des harpons. Ceux-ci, pour la chasse aux grands animaux marins, sont munis d'une pointe en os qui se détache de la hampe lorsqu'elle a pénétré dans le corps de l'animal et qui est reliée à une outre servant de flotteur. Grâce à cette outre, le chasseur peut suivre dans sa fuite le gibier blessé. Ce que les indigènes fabriquent peut-être de plus remarquable, ce sont leurs canots en peau de phoque ou de baleine tendue sur une armature en côtes de ce dernier cétacé; il en est qui peuvent porter une trentaine de personnes.

✽ Le mariage s'accomplit de la façon la plus simple : le jeune homme achète la jeune fille à son père. La rançon peut consister en rennes et en peaux; le futur peut la remplacer par un travail de plusieurs années au profit de son beau-père. La femme, tout en étant chargée de nombreux travaux, n'est pas considérée comme un être inférieur; elle est toujours consultée lorsqu'il s'agit de prendre une décision importante. Elle mange avec son mari et a le privilège de prendre part aux danses.

Les Tchouktchis et les Koriaks ne sont pas dénués de tout sentiment artistique. Leur musique est évidemment dans l'enfance : pour accompagner leurs chansons monotones, les virtuoses raclent une sorte de violon et frappent un tambour. Mais, au point de vue de la gravure et de la sculpture, ils témoignent d'un certain goût. Sur des bâtons d'ivoire de morse, ils gravent des troupeaux de rennes, des chasses à la baleine et diverses scènes. Leurs animaux sculptés ne peuvent pas assurément être qualifiés de chefs-d'œuvre, mais ils sont néanmoins parfaitement reconnaissables. Cet art rappelle singulièrement celui des Esquimaux.

Presque tous les Tchouktchis et les Koriaks se disent chrétiens; ils font baptiser leurs enfants par les popes, mais en dehors du signe de la croix qu'ils font devant toutes les images, qu'il s'agisse d'images de sainteté, d'images profanes ou de simples portraits, ils ne connaissent rien du christianisme. Ils ont conservé les croyances de leurs ancêtres et continuent à sacrifier des rennes et des chiens à leurs divinités. Très superstitieux, ils se couvrent d'amulettes et vont souvent demander aux chamans de leur prédire l'avenir. Néanmoins, ils n'ont confiance en ces magiciens que quand leurs prédictions se sont souvent réalisées. Ils croient évidemment à une autre vie, car à côté des tombes de leurs morts ils déposent soit des armes, soit des ustensiles de ménage, selon le sexe du défunt.

IX. KAMTCHADALES et GHILIAKS. — Les Kamtchadales sont tellement russifiés à l'heure actuelle qu'ils perdent une grande partie de leur intérêt ethnique. Ils ont presque tous remplacé le costume ancien, qui consistait en une culotte, une casaque, des bottes et un capuchon en peau de renne, par le costume russe. Ils ont conservé, comme habitations, la tente et l'ourte, celle-ci construite sous terre, avec une seule ouverture au sommet du toit pour le passage des gens et de la fumée.

Ce peuple vit de la chasse et de la pêche et ne possède guère que le chien comme animal domestique. Il est hospitalier et il a une façon bizarre de traiter ses hôtes. Lorsqu'un étranger se pré-

sente ou qu'un indigène a accepté l'invitation d'un ami, ce qui est fréquent, on lui enfonce de longues tranches de graisse dans la bouche; celui qui reçoit coupe ce qui déborde et avale le reste. Dans certains cas, c'est à une rude épreuve qu'est soumis l'invité. A son arrivée dans l'ourte, il se déshabille et on commence à le gaver. En même temps, l'hôte jette de l'eau sur des pierres rougies et la vapeur qui se dégage rend rapidement l'atmosphère étouffante. Lui-même peut sortir pour respirer un instant au dehors, mais l'invité est tenu de rester en place, de suer et de se laisser gaver jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. S'il vomit, on lui fait ingurgiter de nouveaux aliments, tant qu'il ne demandera pas grâce. Une fois qu'il s'est déclaré vaincu, il doit laisser à son hôte ses bons vêtements de peau et on lui en donne des vieux en échange. Il s'agit, en somme, d'une lutte dont le vaincu est presque fatalement l'invité. Mais celui-ci a droit à une revanche en invitant le vainqueur à son tour, et il ne manque pas d'en user.

✽ La femme n'est nullement malheureuse chez les Kamtchadales. La fille peut se marier sans le consentement des parents, mais, en général, les choses se passent de la façon suivante. Le jeune homme sert pendant quelque temps son beau-père, puis il lui demande la main de sa fille; la réponse est invariable : « Touche-la, si tu peux. » La future est alors étroitement gardée par des femmes, qui tombent sur l'amoureux dès qu'il s'approche, le frappent, lui arrachent les cheveux, l'égratignent. Pour mettre la fiancée hors d'état de lui venir en aide, on la ligote. Quand le malheureux a touché la fille, elle lui appartient, et le mariage est célébré par des festins qui durent plusieurs jours.

Une veuve qui veut se remarier n'a qu'à se faire purifier, c'est-à-dire partager sa couche avec un autre homme que celui qu'elle veut épouser. La polygamie existe et le divorce est facile et fréquent.

✽ Pour obtenir du feu, les Kamtchadales se servent encore d'une drille à l'aide de laquelle ils impriment un rapide mouvement de rotation à un bâtonnet qui s'appuie sur une planchette de bois sec.

✽ Les Ghiliaks ne font ni agriculture ni élevage; ils vivent uniquement de la chasse et de la pêche. Ils mangent cru le poisson



FEMMES DU KAMTCHATKA VÊTUES DE L'ANCIEN COSTUME. — Cl. RAP.

salé ou fumé, et souvent le gibier n'est soumis à aucune cuisson. Le chien, qui leur sert à remorquer les canots ou à tirer les traîneaux sur la glace, est mangé comme le gibier sauvage.

Le vêtement d'été du Ghiliak consiste dans une chemise et un pantalon de coton achetés aux Chinois ou aux Européens. Il va les pieds nus ou chaussés de bottes en peau d'une espèce de saumon. Les vêtements en intestins de poisson, qui étaient naguère d'un usage général, tombent en désuétude. En hiver, on endosse, par-dessus le vêtement d'été, un pantalon en peau de phoque ou en étoffe ouatée, une veste en peau de chien et de grandes bottes en peau de phoque comme le pantalon. Le costume de la femme comporte les mêmes pièces, mais plus amples; elle les agrémente de figurines découpées et de pendeloques en laiton. Elle se pare de bracelet en laiton, d'anneaux d'oreilles en étain garnis de verroterie qui mesurent environ 5 centimètres de diamètre et de colliers en perles de verre auxquels est suspendue une amulette en bois. La petite pipe en laiton, de fabrication chinoise, quitte rarement la bouche des personnes de l'un et l'autre sexe. A sa ceinture en peau de phoque, l'homme porte suspendus un couteau de chasse à fourreau de peau, une pochette avec rabat en peau de loutre, une boîte pour l'amadou et le briquet, une autre boîte pour les aiguilles en os. En dehors de ces objets, les Ghiliaks fabriquent des vases en bois en forme de canot, des tasses, des cuillers en bois sculpté, des filets à flotteurs de bois, des bateaux, des traîneaux, des idoles et des armes, qui consistent en lances, en arcs et en flèches. Les lances et les flèches sont munies de pointes en fer forgées par les indigènes eux-mêmes.

Les Ghiliaks vivent l'hiver dans des cabanes à moitié enfouies dans le sol et, l'été, dans des maisonnettes en bois construites sur pilotis. Ces demeures, comme les personnes, sont d'une saleté repoussante.

✽ Ces tribus sont paisibles et, bien que le mariage consiste en un simple achat de la femme, les hommes se montrent d'une remarquable douceur envers leurs épouses. Celles-ci divorcent d'ailleurs facilement : il leur suffit de trouver des amoureux qui les enlèvent à leurs maris. Les couples se cachent quelque temps dans les forêts, puis reviennent vivre tranquillement dans les villages des époux, qui se contentent généralement d'une légère indemnité. Il existe d'ailleurs de singulières coutumes conjugales. L'homme achète d'habitude deux ou trois femmes, mais il a des droits conjugaux sur les femmes de ses frères et sur les sœurs de ses femmes. Toutefois l'aîné des enfants mâles n'a pas de droits sur les femmes de ses frères cadets. Ces coutumes tendent à disparaître; néanmoins, les relations entre hommes et femmes de la même famille ne sont pas considérées comme des cas d'adultère du moment où les frères et les maris y consentent.

Lorsqu'un Ghiliak meurt, ses femmes deviennent la propriété d'un de ses frères, généralement du cadet; l'héritier doit les nourrir, mais il n'est pas obligé d'avoir avec elles des relations matrimoniales.

Tous les frères, les pères, leurs femmes et leurs enfants constituent un *khal* (une famille); plusieurs familles réunies forment un *clan*. Certaines familles comptent jusqu'à cent cinquante personnes.

La grande fête des Ghiliaks est la fête de l'ours. Il faut préalablement s'emparer d'un jeune ourson, qu'on enchaîne sur un traîneau pour l'amener au village. Là, on le place dans une cabane spéciale et une vieille femme est chargée de lui donner à boire et à manger. Sa nourriture consiste principalement en poisson et en déchets d'aliments. Lorsque le jour de la fête est arrivé, on lui donne une nourriture abondante et on le promène enchaîné dans tout le village. Dans chaque maison où il s'arrête, on lui offre du poisson, des baies et diverses friandises, car on considère que sa visite portera chance. Beaucoup de gens s'agenouillent devant lui.

Après la promenade, l'animal est attaché à un pieu et de toutes parts on lui lance des flèches et on l'achève à coups de lance. Souvent la vieille nourrice de l'ours pleure pendant qu'on le met à mort. Il est interdit d'ailleurs aux femmes d'assister au sacrifice de la bête, mais elles prennent part au festin qui suit et qui comprend non seulement la chair de l'ours, mais toutes les provisions que chacun apporte. A l'occasion de cette fête, les ripailles durent jusqu'à ce que les vivres et les boissons soient épuisés.

✽ Comme tous les Sibériens, les Ghiliaks croient à de multiples divinités et à des esprits bienfaisants ou malveillants qui peuvent s'incarner dans le corps d'un animal ou élire domicile dans un rocher, un pieu, un arbre et surtout dans les idoles. A ces divinités, ils font des offrandes lorsqu'ils désirent en obtenir quelque chose



KAMTCHADALE OBTENANT DU FEU AU MOYEN D'UNE DRILLE. — CL. RAP.

ou bien lorsqu'ils veulent se préserver des maléfices des mauvais génies. Ils n'ont pas de ministres du culte, car le chaman est pour eux un sorcier, un magicien qui peut guérir les malades aussi bien que conjurer la pluie ou prédire l'avenir. Quand il est appelé auprès d'un malade, il joue de son tambour magique, invoque les divinités et oblige le malade à faire une foule de gestes, notamment à sauter par-dessus le feu.

L'incinération est pratiquée à Sakhalin. Au-dessus des cendres, on élève une petite cabane dans laquelle on dépose les vêtements et les parures du défunt, sa pipe, une tasse, une soucoupe, en un mot tout ce qui pourra lui être utile dans l'autre monde; on y joint une petite poupée. On tue et on mange le chien favori du défunt à l'endroit où a eu lieu l'incinération. Les parents, en signe de deuil, défont leurs nattes de cheveux. De temps en temps, ils se rendent à la cabane mortuaire, ils exécutent des chants en l'honneur du mort et font un festin dont le disparu a sa part. On introduit dans la petite cabane, en même temps que des aliments, des pipes bourrées de tabac.

## CHAPITRE XVI

### GROUPE CENTRAL

Dans le groupe central, nous faisons rentrer les nombreuses populations qui vivent entre le 30<sup>e</sup> degré et le 50<sup>e</sup> degré de latitude Nord. Bien que compris dans cette vaste zone, nous réservons pour le groupe oriental les Chinois et les Bachkirs qui, tout en comptant un certain nombre de représentants en Asie, sont surtout dispersés dans plusieurs provinces de la Russie d'Europe.

Ces réserves faites, les autres populations asiatiques se classant parmi les races mongoliques peuvent être divisées en trois catégories : les Mongols proprement dits, les Tibétains et les peuples de la famille turque.

I. MONGOLS. — Les Mongols ont joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Asie. Au XII<sup>e</sup> siècle, surgit un grand conquérant, Temoudjin, surnommé Gengis-Khan (le chef des chefs) — nom qu'il a conservé dans l'histoire —, qui entreprit d'étendre la domination mongole dans toutes les directions. Lorsqu'il mourut, en 1227, son empire s'étendait de la Chine, qu'il avait soumise, jusqu'à l'extrême limite occidentale de l'Asie. Ses généraux ne s'en tinrent pas là : après la mort du grand chef, ils envahirent la Russie, la Pologne, la Sibérie et la Moravie. Ils s'attaquèrent alors à la Hongrie, passèrent le Danube, mais furent arrêtés par les deux fils de l'empereur Frédéric II qui, à la tête de leur armée, infligèrent une défaite aux Mongols. L'empire de Gengis-Khan, que ses quatre fils s'étaient partagé à sa mort, se morcela en une foule de principautés rivales et bientôt il n'en resta plus de traces.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, un chef de tribu, qui descendait de Gengis-Khan par les femmes, tenta de reconstituer l'empire de son aïeul : c'était Timour, plus connu sous le nom de Tamerlan. Il se dirigea d'abord vers l'Ouest, s'empara de Samarkand, du Turkestan, de la Perse et atteignit l'Arménie et le Caucase, semant partout l'effroi

sur son passage. A Ispahan, il faisait égorger 70 000 personnes; ailleurs, on tuait 100 000 captifs. Il entassait des hommes vivants avec de la brique et du mortier pour faire les fondations de tours, ou bien amoncelait 20 000, 30 000 et même 90 000 têtes humaines. Il s'empara de l'Indoustan, de la Géorgie, de l'Égypte, de la Turquie. A peu près seule, la Chine restait debout en Asie et il avait résolu de la soumettre quand la mort vint le frapper. Le deuxième empire mongol se disloqua comme s'était disloqué le premier. Dès le début du xv<sup>e</sup> siècle, les Mongols étaient divisés en trois groupes : les Khalkhas ou Mongols proprement dits, les Bouriates et les Kalmouks. Ces divisions persistent de nos jours. Mais les expéditions de Gengis-Khan et de Tamerlan avaient brassé les populations, mélangé les types et entraîné dans les armées mongoles de nombreuses tribus barbares de caractères parfois différents. Néanmoins, le type originel des Mongols s'est conservé assez pur au fond, beaucoup plus pur que celui de la plupart des populations issues des anciens Turcs. Nous ne reviendrons pas sur les Bouriates, dont nous nous sommes déjà occupé en décrivant les Sibériens.

### a) Khalkhas ou Mongols proprement dits.

Les Mongols habitent la région située entre la Sibérie méridionale, la Mandchourie, la Chine, le Tibet et la Dzoungarie. Dans l'est de la Dzoungarie, ils sont encore assez nombreux et sont désignés sous le nom de Torgotes. Au Sud, ils sont fractionnés en différentes peuplades, telles que les Toumets, les Tchagars, etc. Dans le Nord, ils ne forment qu'une seule nation, celle des Khalkhas.

Les Khalkhas, qui sont au nombre de 200 000 environ, présentent, bien accusé, le type des races mongoliques dont nous avons énuméré plus haut les caractères essentiels. Ils ont adopté le costume chinois, assez semblable au vieux costume indigène. Il se compose d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture et d'un bonnet à trois visières, relevées habituellement contre le fond, mais qui peuvent s'abaisser à volonté. Tous portent des chaussures chinoises.

L'habitation du Khalkha est la tente en feutre, sauf dans les villes, à Ourga, par exemple, où les demeures de l'indigène sont construites en pisé. Une palissade entoure aussi bien les tentes que les maisons. Les unes et les autres sont d'une insigne malpropreté, de même que les rues des villes habitées par des Mongols. Le grand voyageur Prjevalsky nous a fait de ces rues une peinture sinistre. Elles sont encombrées de mendiants en lambeaux qui passent leur existence au milieu des ordures, à peine



MONGOL DU DÉSERT DE GOBI MONTÉ SUR UN YACK. — CL. KEYSTONE.

abrités par de vieilles pièces de feutre dont on leur a fait l'aumône. Par les temps froids, les mendiants se disputent ces lamentables débris et beaucoup de ceux qui ne peuvent s'en procurer meurent dans les rues. Les chiens dévorent leurs cadavres. On voit même parfois ces animaux attendre patiemment la mort d'un misérable pour se repaître de sa chair.

Les Khalkhas sont avant tout des pasteurs nomades typiques, que l'aridité des steppes de la Mongolie oblige à changer fréquemment de campement. Leurs tentes, dont les différentes parties de la carcasse sont articulées, sont vite démontées, transportées à dos de chameau, avec tous les bagages, à quelques kilomètres de distance, et dressées de nouveau en peu de temps. Si, chez les nomades, la misère ne s'affiche pas aussi hideuse que dans les cités, si le pauvre trouve dans sa tribu le moyen de ne pas mourir de faim, l'existence des pasteurs n'est cependant guère enviable. L'eau est rare et celle que fournissent les puits creusés de distance en distance est de mauvaise qualité. On s'en sert néanmoins pour la cuisine et pour abreuver les gens et les bestiaux, mais on se garde bien de la gaspiller pour les soins de la toilette; aussi les nomades sont-ils d'une saleté dont on ne peut se faire une idée, et la vermine foisonne-t-elle dans leur chevelure. Ils ne trouvent pas de bois pour se chauffer ni pour cuire leurs aliments et ils sont obligés de se rabattre sur la fiente séchée de leurs bestiaux pour remplacer le combustible absent. Leurs seules ressources alimentaires, en dehors du rare gibier qu'ils rencontrent, leur sont fournies par leurs animaux domestiques. Grâce aux peaux, aux cuirs, aux feutres et au bétail, qu'ils échangent avec les Russes et les Chinois, ils peuvent cependant se procurer divers articles, tels que vieux fusils, draps, objets en métal, corail, tabatières, aiguilles, etc., et surtout — ce qui est d'une grande utilité pour les nomades — des briquettes de thé. Dans toute la Mongolie, il se fait une énorme consommation de thé, qui est la boisson habituelle de tous les Khalkhas, pasteurs ou citadins. Les riches achètent également des soieries, des brocarts, des montres.

Lorsqu'on voyage en Mongolie, il n'est même pas nécessaire de transporter avec soi une encombrante pacotille : il suffit de se munir de pièces d'argent, car toutes les hordes ont une véritable passion pour ce métal; mais, pour acheter un mouton, il faut s'attendre à d'interminables discussions, arrosées d'une quantité de tasses de thé. Lorsque le prix de l'animal est convenu, tout n'est pas terminé; le vendeur discutera encore la qualité de l'argent qu'on lui offre, le poids des pièces, etc., et lorsqu'il aura enfin livré son mouton, il en réclamera les intestins.

En dehors du thé et de l'argent, il est un autre article très apprécié des Khalkhas : c'est le tabac. Lorsque le pasteur a visité, à cheval, ses troupeaux, il passe son temps à fumer, à boire du thé ou à dormir. Il laisse à sa femme les soins du bétail et du ménage, la préparation des peaux et du cuir, le filage de la laine, la confection des vêtements et des chaussures. C'est elle également qui démonte la tente, qui la charge avec tous les bagages sur les chameaux, qui dresse de nouveau la tente à l'endroit où la tribu va camper, qui prépare les repas, en un mot c'est à elle qu'incombent tous les travaux qui peuvent se présenter dans une famille nomade. Il est rare néanmoins qu'elle soit maltraitée.

✿ La monogamie est la règle chez les Mongols. Le père accorde sa fille au plus offrant. Le prêtre bouddhiste unit les époux et de grands festins ont lieu à l'occasion du mariage. Pour la circonstance, on abat les animaux les plus gras, et on a eu la précaution de s'approvisionner largement de thé, d'eau-de-vie et de tabac, toutes choses que les Khalkhas peuvent aisément se procurer dans les villes. Ils y trouvent également de l'opium, dont ils abusent autant — du moins les sédentaires — que les Chinois eux-mêmes.

Nous n'avons eu en vue que les pasteurs et les citadins et, cependant, quelques Khalkhas s'adonnent à l'agriculture, mais leurs champs offrent généralement un triste aspect.

Ces Mongols n'ont plus l'humeur belliqueuse de leurs ancêtres du moyen âge, ni le caractère batailleur des Turcs nomades. Quoique doux et paisibles, ils ne manquent pas cependant de courage. Quelques chefs portant le titre d'*ambanes* (princes) se rencontrent encore en Mongolie. Ils ont des soldats divisés en fantassins et en cavaliers. Leurs armes consistent en arcs, en flèches, en fusils et en sabres de fabrication chinoise. Les cavaliers font, en outre, usage d'une lance de 3 à 4 mètres de longueur. Les ambanes sont aux ordres de la Chine et lui fournissent des soldats. La cavalerie mongole est aussi appréciée que celle des Toungouses.

Au-dessous des chefs, se placent les prêtres, puis les simples sujets. La religion des Mongols est le bouddhisme et, chez eux,



MOSQUÉE GOUR-EMIR A SAMARKAND. A l'intérieur de cette mosquée se trouve un monolithe de néphrite : c'est le tombeau de Tamerlan.



MONGOLS NOMADES DES STEPPES DE L'ASIE CENTRALE GARDANT LEURS TROUPEAUX. — Cl. FORBIN.



LAMAS TIBÉTAINS AVEC LEURS INSTRUMENTS DE MUSIQUE SACRÉE. — Cl. RoL.



GRAND LAMA DE LA TRANSBAÏKALIE. — CL. AULAGNON.

la caste sacerdotale est particulièrement nombreuse. Dans la seule ville d'Ourga, on évalue à une dizaine de mille le nombre des *lamas* habitant le quartier mongol. Ces prêtres reçoivent leur éducation dans des monastères du pays; il en est même qui ont été élevés dans les couvents du Tibet.

Le clergé comprend plusieurs catégories de prêtres : simples *lamas*, *higuènes* (sortes d'évêques), *houtouktous*, comparables aux archevêques dans la hiérarchie catholique et, au-dessus de tous, le *Dalai-lama*, le grand pontife de tous les bouddhistes, qui réside à Lhassa. Tout ce clergé a une influence énorme sur les nomades ignorants.

A Ourga, les murs du temple consacré au Bouddha futur qui doit un jour régner sur le monde disparaissent sous les idoles et les tableaux sacrés. Une statue assise de ce dieu, en cuivre fondu, pèse, dit-on, 131 000 kilogrammes. Devant elle se trouve une table destinée aux offrandes. De Prjevalsky, le voyageur russe à qui nous devons les détails les plus précis sur les Khalkhas, y a remarqué... un bouchon de carafe.

Si le prêtre catholique lit son bréviaire et prie, le lama ne lit rien et il prie par un procédé tout à fait spécial : il tourne son moulin à prières. Nous décrirons dans le paragraphe qui suit cet ingénieux instrument dont les Kalmouks ont multiplié les types.

### b) Kalmouks.

Les Kalmouks ne se rencontrent pas seulement en Asie; dans la Russie d'Europe, on en compte au moins 150 000. Jadis, ils étaient plus nombreux entre l'Oural et le Volga, mais, en 1771, mécontents de l'impératrice Catherine, ils quittèrent en masse le territoire qu'ils occupaient pour regagner la Chine. Malgré les difficultés sans nombre (ils emmenaient femmes, enfants, vieillards, bestiaux et bagages) et quoique poursuivis par une armée, ils atteignirent leur but, après avoir laissé de nombreux cadavres sur leur route.

En Asie, leur nombre doit dépasser 200 000. Le nom sous lequel on les désigne en Europe n'est pas celui qu'ils se donnent eux-mêmes; il a été appliqué par les Turcs à tous les Mongols occidentaux. Leur véritable nom est Éleutes. Ils semblent originaires du plateau central de l'Asie et sont aujourd'hui dispersés sur une très vaste surface. On en trouve depuis la Sibérie jusqu'à Lhassa (Tibet) et depuis la grande courbe du fleuve Jaune jusqu'au Don. Ce qu'on sait de leur passé se réduit à peu de chose. Au xv<sup>e</sup> siècle, ils étaient divisés en trois grandes hordes ou tribus. L'une de ces hordes s'étant scindée en deux depuis cette époque, il existe à l'heure actuelle quatre hordes principales : les Khochotes ou Khochoutes, les Torgotes ou Torgoutes en Dzoungarie, les

Derbetes ou Durbetes, les Zoongares ou Tchorosses. Les Khochotes et les Derbetes sont représentés à la fois en Asie et en Europe. Les grandes hordes se divisent à leur tour en petites hordes ou *oulous*.

Les Kalmouks sont des hommes vigoureux, dont les caractères mongoliques sont habituellement bien accusés. Pasteurs et nomades, ils passent à cheval une partie de leur existence.

Le costume diffère suivant les régions. En Dzoungarie et dans les contrées voisines, ils peuvent se procurer des étoffes par les Russes et même les Chinois. Ils portent une chemise chinoise qu'ils ne quittent que lorsqu'elle tombe en lambeaux, et, par-dessus, une espèce de robe de chambre en drap ou en coton. En hiver, cette tunique est doublée de fourrure et les hommes y ajoutent un pantalon. Le costume des femmes ressemble à celui des hommes, mais tandis que ceux-ci se rasent la tête et ne gardent qu'une mèche au sommet et la nattent comme les Chinois, les femmes conservent tous leurs cheveux, dont elles font une grosse tresse qu'elles enferment dans un fourreau à l'extrémité duquel elles suspendent un bâtonnet garni d'argent. Dans le Zaidam, les Kalmouks n'ont pas les mêmes ressources pour se procurer des tissus étrangers; ils fabriquent eux-mêmes un feutre en poil de chameau ou en laine, et c'est avec ce feutre qu'ils confectionnent leurs robes.

Les habitations des nomades consistent en tentes rondes avec toit conique, entièrement recouvertes de feutre qu'on maintient à l'aide de cordes en crin. La charpente, en osier, se replie comme celle des tentes des Khalkhas. Les demeures des riches et les chapelles ne diffèrent des autres constructions que par leurs plus grandes dimensions et par la couleur du feutre, qui est blanc au lieu d'être gris. Dans l'Altaï, quelques Kalmouks sédentaires se construisent des maisons en bois. Enfin, des chefs ont parfois des maisons et des chapelles à la manière des Russes et des Chinois, mais elles sont destinées aux visites, les propriétaires préférant vivre sous la tente.

Le mobilier des habitations ne comporte aucune poterie, qui serait fort exposée à être brisée dans les déplacements. Tous les objets sont en fer, en bois ou en cuir. Les plats en métal, dans lesquels on fait la cuisine, sont supportés par des trépieds en fer. L'ameublement d'une tente n'est pas aussi sommaire qu'on pourrait le croire. Dans chacune d'elles se trouve un petit autel (généralement une caisse renversée) sur lequel sont déposées les statuettes des divinités et les offrandes. Un lit avec coussins, traversins en feutre et couvertures; souvent une petite étagère pour la vaisselle (tasses en bois, gourdes en cuir, seaux pour traire les juments, malles en cuir ou en bois, sacs à provisions, nattes, matelas, etc.), font partie de l'ameublement.

Le Kalmouk est essentiellement nomade. Les quelques agriculteurs qu'on rencontre dans l'Altaï, de même que les pêcheurs du gouvernement d'Astrakan, sont presque tous des malheureux qui ont perdu leurs troupeaux à la suite d'une épizootie et qui ne peuvent les remplacer. Les pasteurs élèvent des moutons, des bêtes à cornes, des chevaux et des chameaux. Les zones où ils transhument étant aussi dépourvues d'arbres que celles où paissent les troupeaux des Khalkhas, ils ont recours au même moyen que ceux-ci pour faire du feu : ils emploient comme combustible les excréments séchés de leurs bestiaux.

La nourriture des Kalmouks comprend en première ligne la viande de mouton et, avec moins de fréquence, celle de leurs



GROUPE DE KALMOUKS.



KALMOUKS DEVANT UNE TENTE DE NOMADES.

autres animaux domestiques, même s'ils sont morts de maladie. Il leur répugne de sacrifier un cheval et surtout une jument, qui leur fournit leur lait préféré. On sait que ce lait fermenté devient le *koumys*, si apprécié de tous les nomades de l'Asie centrale. Le lait de vache est plutôt consommé aigre que tout frais. C'est avec le koumys que, par distillation, les Kalmouks obtiennent l'*arca*, eau-de-vie qu'ils absorbent en grande quantité, concurremment avec l'affreux *vodka* que leur fournissent les Russes. Tous les pasteurs font des fromages, même avec le résidu de la fabrication de l'eau-de-vie. Les quelques Kalmouks qui cultivent de l'orge et du blé ne font pas de pain; ils torrèfient les grains, qu'ils réduisent ensuite en farine, et cette farine est absorbée avec du lait.

✽ A part les « princes », les Kalmouks sont monogames. Le futur doit payer le *kalym* (la rançon de la fille) aux parents de la fiancée, mais en retour ceux-ci sont obligés de fournir au jeune ménage une tente neuve, de la literie, des objets de ménage et des vêtements. Le prêtre fixe la date du mariage à une date qui varie suivant les cadeaux qu'il a reçus. Au jour indiqué, la mariée, voilée, se rend à cheval au campement du jeune homme, accompagnée d'un cortège de parentes et d'amies. Elle entre dans la tente donnée par ses parents et le fiancé se tient dans une autre tente avec des amis. Après avoir récité des prières et béni la demeure nouvelle, le *gueulung* (prêtre bouddhiste) fait mettre à genoux, sur un tapis de feutre blanc, les deux jeunes gens et leur demande s'ils s'unissent de plein gré. Sur leur réponse affirmative, il recommande la douceur au mari et l'obéissance à l'épouse; puis, après leur avoir fait tenir un gigot, il les déclare unis.

Il arrive parfois que le jeune homme, lassé de la durée des négociations avec les parents de la fille, enlève celle-ci avec l'aide de ses amis. De quelque façon que se soit accompli le mariage, le mari peut renvoyer sa femme s'il en est mécontent. Il est tenu, dans ce cas, de restituer la dot si l'épouse a eu des enfants.

Les enfants sont baptisés quelques jours après leur naissance. Pendant des semaines, on les laisse dans un berceau en bois sans les en sortir pour les nettoyer. Il est vrai qu'on les place sur une sorte d'entonnoir par où s'échappent leurs excréments. La mère les allaite pendant plusieurs années et ne leur refuse rien. On voit des enfants de trois ou quatre ans qui têtent encore leur mère et qui fument déjà la pipe que les parents ont constamment à la bouche.

La société est organisée de la façon suivante. La réunion de plusieurs familles campant dans le même endroit constitue un *khoton*, dont l'homme le plus âgé est le chef. Plusieurs khotons campant à proximité l'un de l'autre constituent l'*aimak* (le clan). Plusieurs clans ayant un ancêtre commun forment une tribu (*anghi*). Enfin, la réunion de plusieurs *anghis* constitue un peuple (*oulou*). Chaque division a son territoire de transhumance limité. Autrefois, les Kalmouks avaient des chefs à la tête de tous les clans, de toutes les tribus, de tous les peuples, et ces chefs por-

taient le nom de *Tsagan-Yosto* (Os blancs), tandis que les simples mortels étaient les Os noirs, *Khara-Yosto*. Aujourd'hui, les Kalmouks de Russie ont un fonctionnaire russe à côté de chaque chef de peuple, tandis que ceux qui sont soumis à la Chine ont conservé leurs princes indigènes, *ambanes*, qui ne font d'ailleurs qu'exécuter les ordres des fonctionnaires chinois. Les Kalmouks de l'Est sont astreints au service militaire en Chine; ceux du Don servent dans le corps de cavalerie cosaque.

Jadis chamanistes, les Kalmouks ont presque tous embrassé le bouddhisme réformé (*secte vertueuse* ou *secte des Bonnets jaunes*). En dehors des milliers de moines et de nonnes qui vivent dans les couvents du Tibet et des lamas solitaires, *dagan-tchis*, le clergé bouddhiste comprend des séminaristes, des diacres, des prêtres, des patriarches ou cardinaux et, à la tête de cette caste extrêmement nombreuse, se trouvent deux pontifes, *lamas*. Tout ce monde vit sans rien faire.

Nous avons fait allusion, en parlant des Khalkhas, aux *moulins à prières* des prêtres kalmouks. Ces moulins à prières consistent habituellement en une petite boîte traversée par un axe mobile autour duquel

est enroulé un papier portant des prières. Il suffit au prêtre de faire tourner cet axe entre les doigts pour rendre les divinités favorables. Deniker nous dit qu'il a vu souvent auprès des tentes, dans les steppes kalmouks, « des machines analogues, mais en bois et plus grandes; on les fait tourner au moyen d'une corde. Pour faciliter encore la besogne, on adapte parfois à ces *kourdi* (c'est le nom des moulins à prières) des moulins à vent, dans le genre de ceux que l'on construit pour les appareils météorologiques; le vent fait tourner alors la machine à prier, ce qui évite à son propriétaire tout travail et lui procure quand même la bénédiction des dieux. « Dans les *khourouls* (monastères), il y a des machines analogues, en bois, de très grandes dimensions et qu'on fait aller aussi à l'aide du vent; dans le Tibet, il y en a de plus colossales encore, comme les décrit Prjevalsky; elles sont mises en mouvement par de petites roues hydrauliques. Un peu plus, et l'on aura des machines à prières à vapeur. »

En science et en littérature, personne ne saurait être surpris que les Kalmouks ne possèdent que des connaissances des plus rudimentaires. Les quelques livres dont ils disposent sont traduits du tibétain. Il existait cependant parmi eux des espèces de bardes qui composaient des poésies et des chansons populaires. Il nous suffira d'un seul exemple pour donner une idée de leur ignorance en science. Pour eux le globe terrestre comprend quatre grandes terres dont les habitants auraient une taille variant entre la leur et deux cents coudées. Les uns vivraient cent cinquante ans, les autres six cents et même mille ans.

II. TIBÉTAINS. — Les Tibétains, dont on estime le nombre à 2 ou 3 millions et qui se donnent eux-mêmes le nom de Bods (les Forts), sont encore assez mal connus. Ce que nous en savons, c'est qu'ils ne présentent pas un type uniforme, bien que le fond de la population soit incontestablement mongolique. Ceux qu'a pu observer Landor offraient même des traits aussi caractéristiques que les Mongols les plus purs. A côté de ceux-là, Bonvalot et divers voyageurs en ont signalé qui, avec un visage rappelant dans son ensemble celui de la race jaune la mieux caractérisée, s'en distinguent néanmoins, tantôt par un nez saillant, tantôt par des yeux horizontaux et non bridés. Enfin, en dehors des individus simplement mongoloïdes, il existe un autre type d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte, au teint bistré, à barbe fournie, frisée ou ondulée, dont le visage est ovale, le front haut et le nez droit et busqué. Ce type se rencontre notamment chez les Lolos du Sé-tchouen qu'on a, peut-être à tort, rattachés aux Tibétains. Chez ces Lolos, la femme est très respectée et les chefs de certaines tribus sont même des personnes du beau sexe. Il en a été de même jadis chez les vrais Tibétains. Cette diversité de type ne saurait surprendre du moment où l'on range volontiers actuellement dans le même groupe, non seulement les habitants du Tibet proprement dit, mais les populations de pays environnants. C'est ce qu'a fait Deniker en englobant dans ce groupe les Tangouts

de la province chinoise de Koukou-Nor, les Sifans du Sé-tchouen occidental, les Ladakis et les Champas du Cachemire oriental, les Gourongs, les Limbous et les Mourmis du Népal, les Leptchas ou Rongs du Sikkim et les Boutanis du Boutan. Dans les lignes qui vont suivre, nous n'aurons en vue que les Tibétains proprement dits.

✽ Parmi ces Tibétains, il y a lieu d'établir deux divisions : les pasteurs nomades et les agriculteurs sédentaires. Les premiers vivent principalement dans les montagnes, parfois à de grandes altitudes, où ils sont exposés, pendant une partie de l'année, à une température très rigoureuse. Hommes et femmes sont vêtus de longues pelisses en peau de mouton, serrées à la taille, qui recouvrent leur corps nu. Sur la tête, ils portent un bonnet également en peau de mouton, et, aux jambes, des bas en bure renforcés sous les pieds par une épaisse semelle de peau. Tout le vêtement est généralement horriblement sale. L'homme tresse ses cheveux en une longue natte qui lui descend souvent jusqu'aux reins. Les femmes ne se couvrent pas toujours complètement la tête, un large bandeau de peau de mouton leur suffisant. Elles divisent leurs cheveux en petites tresses dont une partie retombe sur leur figure. Elles se noircissent la face avec une sorte d'onguent, coutume que le P. Hue a parfois observée chez les femmes des sédentaires.

Les pasteurs vivent sous des tentes quadrangulaires en peau. Ils n'ont d'autres ressources alimentaires que la viande, le lait de leurs troupeaux et un peu de farine d'orge qu'ils se procurent par échanges. Comme animaux domestiques, ils ont le cheval, des moutons et des yacks, qui leur servent de bêtes de somme et leur fournissent le lait dont ils tirent le beurre qu'ils consomment en grande quantité dans leur thé. La fiente desséchée des animaux est leur combustible habituel.

On ne saurait espérer trouver chez ces nomades, très éparpillés en raison de l'infertilité du sol, une véritable organisation sociale. Chaque petit groupement reconnaît cependant un chef qui, d'ailleurs, s'incline toujours devant les représentants de l'autorité lorsqu'il en vient chez eux.

Bonvalot signale chez les habitants des hauts plateaux des coutumes tout à fait singulières. Par exemple, pour exprimer leur gratitude, ils ouvrent largement la bouche et tirent une langue énorme qui « à elle seule remplirait une boîte à conserves ». Inutile d'ajouter que ces malheureux nomades sont d'une ignorance dont rien n'approche.

Chez les sédentaires, les choses se passent d'une façon différente. Les agriculteurs récoltent de l'orge, un peu de blé et de riz. La nourriture habituelle, pour les pauvres comme pour les riches, consiste en farine d'orge pétrie avec les doigts et en thé beurré. Quoiqu'ils élèvent de nombreux troupeaux de chevaux, de yacks et de moutons, ils consomment peu de viande et la mangent indifféremment cuite ou crue. Dans les villes, notamment à Lhassa où réside le souverain pontife, le *Dalai-lama*, il existe des maisons, parfois en pisé, mais le plus souvent en pierre ou en brique et à plusieurs étages. Les murs sont badigeonnés à la chaux, à l'exception des encadrements des portes et des fenêtres qui sont peints en jaune ou en rouge. Ces maisons sont surmontées d'une terrasse. Les temples et le palais du *Dalai-lama* sont des monuments remarquables. Le palais, construit au sommet d'un piton qui se dresse au milieu d'une plaine, comprend plusieurs temples réunis. Celui du milieu « est élevé de quatre étages et domine tous les autres ; il est terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées ».

✽ Les Tibétains sédentaires sont industriels. Les métaux, en particulier l'or et l'argent, abondent dans le pays, et, à Lhassa, les ouvriers métallurgistes sont nombreux et habiles. Les orfèvres, indépendamment des bijoux, fabriquent des vases en or et en argent pour les lamaseries. Il existe également des fabricants d'écuelles en bois, de bâtonnets odorants — qu'on brûle dans



FEMME LOLO. — COLL. M. H. N.

quelques maisons riches, mais surtout dans les temples — et de draps de toutes les qualités. De tous ces produits et des bestiaux, il se fait un grand commerce. En revanche, les Tibétains achètent aux Chinois diverses marchandises, en particulier des soieries dont les femmes riches se font, pour les jours de fête, de larges pantalons, des jupes, des tabliers et des manteaux à manches. Le costume journalier, tant des hommes que des femmes, est en drap et ressemble beaucoup au costume chinois. Les bottes sont souvent de couleurs voyantes et la calotte est remplacée par des chapeaux de couleur rouge pour les personnes nages. Les femmes riches mettent des chapeaux en paille ornés de fleurs en papier. Parées de chaînettes d'argent, de ceintures avec plaques et agrafes de même métal, de bandeaux de tête en corail ou en turquoises lorsqu'elles n'ont pas de chapeau, d'un disque d'argent repoussé derrière la tête, de boucles d'oreilles et de bagues en métaux précieux, de bracelets en jade, les dames tibétaines peuvent rivaliser avec nos élégantes.

✽ A part quelques hommes riches qui sont polygames, les autres se contentent d'une épouse et il arrive même, souvent, que c'est la femme qui a plusieurs maris. Trois ou quatre frères ont une seule épouse en commun, sans que la bonne harmonie cesse de régner entre les maris. Dans le Sud, la polygamie et la polyandrie coexistent : tous les frères d'une même famille épousent en commun toutes les sœurs d'une autre famille.

La société est organisée théocratiquement. Le *Dalai-lama*, choisi par la caste sacerdotale la plus élevée parmi les enfants pauvres offrant certaines particularités requises, a tout pouvoir pour désigner les fonctionnaires de tous grades. En fait, il règne et s'occupe fort peu du gouvernement, qu'il laisse aux soins de ses subordonnés. C'est le *Talé-lama* qui nomme à tous les emplois, dont les titulaires sont toujours des prêtres. Au Tibet, le clergé fait usage de moulins à prières que nous avons signalés chez les Kalmouks.

Les morts sont traités de quatre façons différentes : le cadavre est incinéré, immergé dans un fleuve ou un lac, exposé sur le sommet des montagnes ou donné en pâture aux chiens. C'est ce dernier mode qui est le plus honorable. S'il s'agit d'un pauvre, son corps est simplement livré à la voracité des chiens errants, mais, quand il s'agit d'un riche, on le transporte dans un couvent



LAMAS TIBÉTAINS MENDIANT. Celui de gauche joue d'un instrument fait d'un os humain. — COLL. M. H. N.



VUE GÉNÉRALE DE LHASSA, la ville sainte des Tibétains.

spécial où sont élevés des chiens sacrés, qui le dévorent après qu'on l'a découpé en morceaux.

III. TURCS. — Par ce mot, il ne faut pas entendre les habitants de la Turquie actuelle, qui ne constituent qu'une fraction bien mélangée de la grande famille dont le rôle a été autrefois important en Asie, mais l'ensemble des populations qui se rattachent à la souche primitive.

Dans les premiers siècles de notre ère, les Turcs, originaires sans doute de l'Altaï, commencèrent à se diriger vers le Sud. Au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, ils avaient atteint l'Oxus. Peu à peu, ils soulevèrent toutes les tribus de l'Asie centrale et fondèrent un empire qui s'étendait de la Chine à la mer Caspienne. Ils subirent cependant l'influence aryenne et, plus tard, lorsqu'ils embrassèrent l'islamisme, ils se croisèrent avec toutes les populations mahométanes. Leur empire fut détruit par Gengis-Khan. A l'heure actuelle, ils sont divisés en trois groupes principaux : les Kirghizes, les Ouzbeks et les Turcomans.

#### a) Kirghizes.

Les Kirghizes comprennent les Kirghizes-Kazaks (Kirghizes Libres), qui nomadisent dans les steppes situés entre l'Irtych et la mer Caspienne, et les Kara-Kirghizes (Kirghizes Noirs) des monts Tian-Chan et du Pamir. Les premiers, dont le nombre est d'environ 3 millions, se subdivisent en trois hordes : la petite, la moyenne et la grande, composées chacune de différentes tribus. En dehors des Kirghizes d'Asie, il en existe tout un groupe en Europe, entre l'Oural et le Volga : c'est la horde de Boukey, qui s'est établie, en 1801, sur le territoire qu'occupaient les Kalmouks avant leur exode vers la Chine. Mais ces Kirghizes d'Europe sont déjà tellement russifiés qu'ils ont perdu la plus grande partie de leurs caractères ethniques.

On a beaucoup discuté sur la place qu'il convient d'assigner aux Kirghizes, les uns les considérant comme appartenant tous à une race unique, les autres voulant distinguer parmi eux des représentants de deux races au moins. Ces divergences d'opinion s'expliquent par le fait que cette population n'a pas conservé sa pureté primitive et que, suivant les tribus, les croisements ont été plus ou moins nombreux. Mais dans toutes, c'est le type mongolique qui prédomine nettement. Beaucoup de chefs prétendent descendre de Gengis-Khan, et, si cette prétention n'est pas fondée, il semble tout au moins que les Kirghizes aient la même origine que les Mongols du conquérant.

Les Kirghizes sont pasteurs et nomades; quelques-uns cependant se livrent à l'agriculture et sont devenus sédentaires. Tous, néanmoins, ont le même costume et les mêmes habitations.

Le costume des hommes et des femmes comprend une chemise

de laine ou de coton, un large pantalon de coton ou de cuir et une tunique à longues manches serrée à la taille par une ceinture de cuir. En hiver, on porte jusqu'à cinq ou six de ces tuniques, ou bien on a recours à d'amples robes fourrées de peau de mouton, comme les bonnets pointus dont les gens se couvrent la tête pendant la mauvaise saison. Hiver comme été, les deux sexes font usage de bas en feutre et de grandes bottes en cuir. Ce qui distingue l'homme de la femme, c'est la coiffure. Tandis que le premier se rase la tête, la seconde laisse croître ses cheveux, qu'elle divise en très petites tresses auxquelles elle suspend des pièces de monnaie et de petits bijoux. Les jeunes filles portent un bonnet rond en peau de mouton, les femmes mariées se couvrent la tête d'un énorme bonnet en forme de pain de sucre, maintenu rigide par une armature en osier. Au sommet de ce monument est attaché un grand châle en cotonnade ou parfois en soie qui leur retombe dans le dos et cache une partie de leur visage.

L'habitation est la tente de feutre avec carcasse en lattes articulées, de façon à pouvoir se plier aisément lorsqu'on change de campement. Une ouverture,

qui peut être fermée à volonté, est ménagée au sommet de la coupole; c'est par là et par la porte que pénètrent l'air et la lumière. Quelques agriculteurs construisent de véritables maisons, mais ils ne les utilisent que comme greniers, préférant vivre sous la tente. C'est une coutume que nous retrouverons chez les Ouzbeks.

Les Kirghizes nomades vont toujours camper à côté des puits appartenant à leur tribu, car l'eau est rare dans le steppe et ils en ont besoin plus pour leurs bestiaux que pour leurs personnes. Ils ne se lavent en effet pas fréquemment, mais ils élèvent des chevaux, des chameaux, des bœufs, des chèvres, quelques ânes, et surtout une grande quantité de moutons. Certains riches ne possèdent pas moins d'un millier de bêtes. Les déplacements sont donc nécessaires dès que les animaux ont brouté l'herbe autour des campements, et, comme chez les autres nomades de l'Asie centrale, ce



UNE BERGÈRE KIRGHIZE. — CL. RAP.

sont les femmes qui sont chargées de plier les tentes et d'opérer le déménagement. En tête de la caravane marche la mère de famille, à califourchon sur son cheval. Tous les Kirghizes, sans distinction de sexe ni d'âge, sont d'ailleurs d'excellents cavaliers.

☼ La femme, qui est achetée à son père, suivant l'usage d'une foule de populations mongoles, reçoit cependant en dot une partie de la rançon qu'a payée le mari. Cela ne l'empêche pas d'être considérée comme une servante; elle mange après les hommes, n'est pas admise à témoigner en justice et n'hérite pas de son époux si elle a des enfants mâles. Dans ce cas, c'est le plus jeune enfant qui hérite. Aux femmes incombent la fabrication des feutres en laine de mouton et poil de chameau, le filage, le tissage de draps grossiers, la confection des chapeaux en poil de chameau, des vêtements, des besaces, des coussins et des nattes, ainsi que la préparation des aliments. Les hommes se réservent la tonte des animaux et la fabrication des selles et des bottes. Comme ils ne savent pas tanner le cuir, ils n'emploient que des peaux auxquelles ils font subir une préparation sommaire. Ils achètent leurs fusils, leurs sabres et les pointes de leurs piques aux Russes et aux Chinois, mais ils fabriquent eux-mêmes les haches et les couteaux. L'usage de l'arc, dont se servaient leurs ancêtres, est tombé en complète désuétude.

Les Kirghizes sont honnêtes et hospitaliers, malgré l'accusation de banditisme qui leur a été faite. Cette accusation repose sur la fréquence des vols de chevaux qu'ils commettent. Mais ces vols, quoique répréhensibles et punis par les juges, sont considérés par eux à un tout autre point de vue. Ils sont une preuve d'audace et d'habileté et n'ont rien d'infamant; les plus riches ne dédaignent pas de se livrer à ce sport. En dehors des chevaux, tout ce qui appartient à autrui est sacré. Les homicides sont fort rares et, quand un individu s'en est rendu coupable, il est exposé à la vendetta de la tribu à laquelle appartenait la victime. La vendetta ne vise pas le meurtrier seul, mais tout le clan dont il fait partie.

Les Kirghizes ne connaissent pas la danse; leurs plus grandes distractions sont les courses de chevaux. Ils n'ont pas le sens artistique développé; à part quelques grossières figurations de silhouettes d'animaux, quelques dessins fort simples, leur art se réduit à la musique. Ils possèdent le flageolet, la guitare de forme triangulaire, munie de deux ou trois cordes, et une sorte de violoncelle à pied.

☼ Les Kirghizes ont des chefs de différents grades suivant qu'il s'agisse d'un clan, d'une tribu ou d'une horde. Ces chefs ou *khans* sont subordonnés aux fonctionnaires russes. Ils choisissent eux-mêmes leurs juges, dont les sentences peuvent être néanmoins révisées par les autorités de la Russie, à laquelle ils sont soumis.

Mahométans de nom, ils ne manquent guère, cependant, de déposer un peu de suif sur certaines roches qu'ils vénèrent. Le *moullah* ou prêtre intervient à l'occasion de la naissance, du mariage et en diverses circonstances de la vie. Les Kirghizes ont un grand respect pour les morts. Les cadavres sont inhumés dans la position assise et parfois de grossiers monuments en pierre ou en argile



TYPES KIRGHIZES.

sont élevés au-dessus de la tombe. Habituellement, les cimetières sont entourés de murs et les parents des défunts s'y rendent assez fréquemment pour y prier.

### b) Ouzbeks, Usbeks ou Euzbeks.

Les Ouzbeks, qu'on rencontre depuis la Chine jusqu'à la mer Caspienne, vivent surtout dans le sud du Turkestan russe. Ceux du Ferghana sont regardés comme les plus purs et ils offrent le type mongolique bien net. Toutefois, on rencontre chez eux et, beaucoup plus souvent encore, dans les autres tribus, des individus qui portent des traces incontestables de croisement avec l'élément blanc. Cela ne saurait surprendre, car autrefois les Ouzbeks possédaient des esclaves des deux sexes provenant de tribus voisines ou de la Perse, qui leur étaient vendus par les Turcomans. Or, ils n'avaient aucune répugnance à épouser des femmes esclaves.

En dehors des grandes pelisses que portent les deux sexes, les hommes se couvrent la tête du *tilpak*, haut bonnet en peau de brebis noire, et les femmes se coiffent d'un capuchon noir ou d'un énorme turban blanc. Tous font usage de bottes à talons hauts et étroits; ces bottes sont en cuir pour les hommes, en velours pour les femmes. Celles-ci ont l'habitude de se noircir les dents et de laisser tomber sur leurs épaules leur chevelure divisée en nattes.

Nomades jadis, les Ouzbeks ont conservé comme habitation la tente de leurs ancêtres. Ceux mêmes qui sont devenus sédentaires et agriculteurs se construisent des maisons groupées en villages, qui servent de greniers tandis que leurs propriétaires vivent sous la tente.

Les nomades élèvent les mêmes bestiaux que tous les pasteurs de l'Asie centrale, mais, comme les sédentaires, ils aiment la maraude. A l'heure actuelle, le chemin de fer arrive dans leur pays, et ils ne se privent pas de dévaliser les étrangers qui s'aventurent hors des zones, dont la sécurité est relativement assurée par les Russes. On prétend que, si les hommes sont partis en expédition, les femmes se chargent de soulager les voyageurs de leurs bagages.

☼ Le mariage n'est pas très compliqué chez les Ouzbeks. C'est toujours un marché qui se traite entre le père de la fille et le jeune homme, sans parfois que les futurs époux se soient jamais vus. Si l'homme a rencontré celle qu'il prendra pour épouse, il lui aura été difficile de contempler ses traits, car les Ouzbeks sont des musulmans fanatiques et les femmes ne sortent que soigneusement voilées. Vambéry raconte que si un individu s'endort à l'heure des prières ou fume en public, on s'empare de lui, on le fustige ou on le promène sur un chameau après lui avoir badigeonné la figure de noir.

Il existe chez ce peuple un mariage à terme. Lorsqu'un commerçant étranger s'installe dans une ville pour une certaine durée, il peut épouser une femme pour le temps où il y résidera. Quand il retourne chez lui, le mariage se dissout *ipso facto*.

La femme n'est pas maltraitée. Dans les tribus nomades, elle est chargée, il est vrai, de tous les travaux qui incombent aux femmes des nomades que nous venons de passer en revue, mais elle n'est pas tenue à l'écart de son époux pendant les repas. Elle n'est pas obligée de marcher à pied lors des changements de campement. Si le mari est pauvre et ne possède pas de montures pour sa famille,



TENTE KIRGHIZE.



RICHE OUBZEG (très métissé). — COLL. M. H. N.

il prendra en croupe, sur son cheval, sa femme et ses enfants.

Les Nogais, que l'on considère comme une tribu ouzbègue, ne comptent qu'un nombre restreint de représentants en Asie centrale; la plus grande partie s'est réfugiée dans les steppes qui s'étendent du Caucase au Volga. Ceux d'Asie mènent la même existence nomade que les Kalmouks, dont ils ont les mœurs et les coutumes. Intelligents, laborieux, ils connaissent presque tous le russe et servent d'interprètes entre les Russes d'Europe et les nomades des steppes asiatiques.

### c) Turcomans.

Les Turcomans ou Turkmènes sont divisés par Yavorsky en quatre tribus qui vivent dans le sud du Turkestan russe, entre l'Amou-Daria et la mer Caspienne; ce sont, en allant du Nord au Sud : 1<sup>o</sup> les Ersars; 2<sup>o</sup> les Tékés; 3<sup>o</sup> les Aliélis; 4<sup>o</sup> les Seryks. D'autres auteurs portent à huit le nombre des tribus. Il semble qu'il faille y joindre les Tarantchis du Turkestan oriental, devenus essentiellement sédentaires et agriculteurs. Le nombre total des Turcomans est de 500 000 à 600 000.

Les Turcomans ne forment pas une population absolument homogène, mais cependant on reconnaît sans peine leur origine mongolique. Certaines femmes ont des traits aussi accusés que beaucoup de Mongols proprement dits. L'influence d'un élément étranger se fait sentir, chez un certain nombre, par l'élévation de la taille qui dépasse un peu la moyenne, par l'allongement de la tête, par une atténuation de la saillie des pommettes et par le nez plus long et plus saillant.

Le costume de l'homme comporte une chemise souvent rouge et, par-dessus, une ample robe aux couleurs voyantes, qui est serrée à la taille par une ceinture dans laquelle est insinué un poignard. La coiffure consiste en un haut bonnet en peau de mouton noir. De grandes bottes en cuir et, presque toujours, un sabre pendu au côté complètent le costume masculin. Celui de la femme n'en diffère guère. La robe descend jusqu'à terre et le bonnet est remplacé par un haut turban blanc, d'où pend un voile rouge ou blanc qui tombe jusqu'à la ceinture sans cacher la face, quoique les Turcomans soient musulmans. Au lieu d'armes, le beau sexe se pare d'une quantité de bijoux : « Colliers, bracelets, plaques, chaînettes sont si multipliés dans la toilette des femmes turcomanes que, dit Burnes, quand une douzaine d'entre elles vont ensemble chercher de l'eau, elles font un cliquetis assez semblable à un bruit de sonnettes. » Les Turcomans de la Cappadoce, aujourd'hui plus ou moins métissés, ont sensiblement modifié ce costume.

La tente est l'habitation des Turcomans, aussi bien des sédentaires

que des nomades. Ces tentes, qui mesurent jusqu'à 8 mètres de diamètre, sont rondes, avec un toit en forme de dôme surbaissé, au sommet duquel est ménagée une ouverture pour le passage de la fumée. On est tout surpris de rencontrer dans un certain nombre de ces demeures, non seulement des peaux de mouton sur le sol, mais de riches tapis et des tentures à franges sur les parois. Des tablettes supportent les ustensiles domestiques, les vêtements et les couvertures qui servent à s'envelopper la nuit.

Les Turcomans sont dans un état de transition entre la vie nomade et la vie sédentaire. L'élevage des moutons, et, par suite, la production de la laine ont pris un tel développement que des relations commerciales se sont établies avec des maisons de Marseille. La production du coton a pris également un très grand essor; il était naguère acheté par les Russes.

Les agriculteurs forment, avec les ouvriers en feutre et en tapis, la dernière classe de la société, les pasteurs venant en première ligne. Ce sont toujours les pasteurs qui fournissent les nobles. Les chefs ne sont pas forcément choisis dans l'aristocratie : le plus hardi, le plus heureux dans ses incursions peut être appelé à commander les autres. C'est que les Turcomans avaient la réputation d'être d'audacieux pillards, grands voleurs de bestiaux; ils enlevaient sans scrupule des hommes pour les vendre comme esclaves aux Persans. S'il n'existe plus de marchés d'esclaves à Khiva et à Boukhara, il est certain que le Turcoman n'a pas renoncé complètement à ses vieilles habitudes de pillage. Certaines tribus sont gouvernées par douze *aksukals* (barbes blanches), c'est-à-dire par les douze vieillards les plus âgés de différentes familles.

✽ Au sein de chaque famille, le père est le maître. Les filles sont souvent mariées — autrement dit vendues — avant l'âge de la puberté, qui, chez elles, est assez tardif. Les naissances de garçons seraient sensiblement plus nombreuses que les naissances de filles (100 contre 70); on ne saurait donc s'étonner qu'une fille coûte très cher. Il y a une trentaine d'années, son prix variait de 600 à 4 000 francs. De cette pénurie de personnes du beau sexe, il résulte : 1<sup>o</sup> que, tout en étant musulman, le Turcoman est monogame; 2<sup>o</sup> que beaucoup de jeunes gens, au lieu de payer aux pères de leurs futures épouses le prix élevé qu'ils en demandent, enlèvent tout simplement leurs fiancées. C'est ce qui se produit notamment lorsque les jeunes gens, contrairement à ce qui se passe dans les autres populations, ayant pu communiquer librement ensemble, se sont mis d'accord. L' amoureux prend sa fiancée en croupe et file à toute vitesse vers le campement voisin, où ils se font unir. Les parents de la fille poursuivent bien le ravisseur, mais généralement ils ne font guère d'efforts pour le rejoindre. A partir du moment où le mariage a été célébré, le père de la fille cesse d'avoir des droits sur elle. D'ailleurs, les choses s'arrangent d'habitude, un parent du nouveau marié s'engageant à livrer quelques chevaux au père frustré.

Quel qu'ait été le mode de mariage, la femme ne va pas habiter tout de suite la tente de son époux; elle retourne chez son père jusqu'à ce qu'elle ait préparé les nattes et les tapis qui lui serviront à orner sa nouvelle demeure. Même lorsqu'il s'agit d'un mariage d'amour, l'épouse devient l'entière propriété de son mari. Des auteurs prétendent que les Turcomanes, qui, malgré les prescriptions du Coran, ne se voilent pas la face, n'ont aucune retenue; d'autres affirment qu'elles sont très chastes. Ce qui est certain, c'est qu'elles

TURCOMAN DE LA CAPPADOCE.  
COLL. CHANTRE, M. H. N.

sont chargées des travaux les plus pénibles : elles broient le grain, filent, tissent, montent et démontent la tente ; et, en cas d'adultère, l'époux peut tuer la coupable et son complice. Parfois les créanciers saisissent les filles de leurs débiteurs et les vendent. A la mort d'un Turcoman, les héritiers vendent souvent sa veuve, mais gardent ses enfants. Tout cela démontre le peu de considération dont jouit la femme chez ces populations.

Lorsqu'un décès se produit dans une famille, le cadavre est inhumé dans une fosse qu'on recouvre d'un monticule de terre (*kourgane*). Les steppes sont parsemés de ces tumulus, dont certains datent d'une époque ancienne. De loin en loin, s'élève la tombe de quelque saint musulman. Ces sépultures sont entourées d'un très grand respect, et les indigènes s'y rendent pour demander au saint la réussite d'une opération ou bien la guérison soit d'un parent, soit d'un cheval ou d'un chameau.

#### d) Osmanlis ou Ottomans.

Si nous tenions compte des caractères physiques des Turcs modernes ou Osmanlis, nous ne les ferions pas figurer à cette place. Ce sont, en effet, des hommes généralement grands, robustes, bien faits, à teint légèrement bistré et à visage ovale. S'ils ont le crâne court et arrondi des Mongols, ils n'en ont ni les pommettes saillantes, ni les yeux bridés, ni le nez court et peu proéminent. Leurs yeux sont, au contraire, grands et horizontaux, et leur nez est droit et saillant. Il n'est pas jusqu'à la chevelure qui ne présente des différences ; les cheveux sont noirs et lisses assurément, mais ils n'ont ni la raideur, ni la grosseur de ceux qui caractérisent les races jaunes. On serait donc beaucoup plus tenté de rapprocher les Turcs des Blancs que des Mongols.

Toutefois, si l'on se reporte à l'origine des Osmanlis, le problème apparaît sous un tout autre aspect. Ils sont sortis du centre de l'Asie et beaucoup d'entre eux seraient en droit de faire remonter leur ascendance au moins jusqu'aux Mongols des armées de Gengis-Khan. D'ailleurs, à côté du type dont nous venons de rappeler les traits les plus saillants, on rencontre des individus dont les étroites affinités avec les Mongols sont indiscutables.

Les causes des changements qui se sont opérés dans les caractères des Osmanlis, tout le monde les connaît. Les Turcs prennent des femmes de toutes les nationalités, principalement des Grecques et des Géorgiennes. De cette infusion perpétuelle de sang étranger dans les veines des Osmanlis, il résulte fatalement que le sang mongol se trouve tellement dilué que c'est le sang étranger qui finit par prédominer. A l'heure actuelle, la population de la Turquie est une population métisse dont les caractères ancestraux s'atténuent de jour en jour.

Dans l'ancienne Turquie d'Europe, les croisements sont d'autant plus faciles qu'il s'y trouve des musul-



FEMMES OSMANLIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME TURC : à gauche, costume d'intérieur ; à droite, costume de ville.  
COLL. M. H. N.

mans qui n'ont rien à voir, au point de vue de la race, avec les Osmanlis. La religion n'est donc plus un obstacle au métissage.

En même temps, les mœurs se modifient au contact de la civilisation occidentale. Déjà, des personnalités turques renoncent aux quatre femmes légitimes et aux concubines que leur accordait la loi de Mahomet et se contentent d'une épouse. Des femmes osent montrer leur visage sans voile en public et se vêtent comme les nôtres. L'abstinence de vin et de boissons alcooliques prescrite par le Coran n'est pas toujours observée. Les mœurs politiques se modifient et la société turque est en voie de transformation. Le temps n'est pas très éloigné où l'on ne rencontrera plus en Tur-

quie des vieillards coiffés du turban vert de leurs ancêtres et où il sera tout aussi difficile de retrouver chez les Osmanlis quelques traces des caractères physiques et des coutumes d'antan. Le progrès amène rapidement un changement notable dans la situation de la femme turque, puisque déjà nous en constatons des indices. Au lieu d'être cloîtrées dans des harems où elles avaient le droit de ne rien faire et où elles cherchaient par tous les moyens à combattre l'ennui, les femmes riches ne sont plus traitées en esclaves. Elles sortent librement, sans être gardées par des eunuques, et sans voile, et elles jouent déjà le rôle que toute femme est appelée à remplir dans les sociétés civilisées.

Décrire l'état actuel des Osmanlis nous paraît tout à fait superflu ; tout le monde le connaît. Nous n'apprenons rien au lecteur en lui parlant de Constantinople, par exemple, de ses monuments, de ses bazars, ou bien de cet art oriental si particulier et si beau par certains côtés.

#### CHAPITRE XVII

### GROUPE ORIENTAL

Dans ce groupe, nous classons les Mandchous, les Coréens, les Chinois, les Japonais et les Indochinois. Là, pas plus qu'ailleurs, moins, même, que dans quelques coins de la Sibérie, nous n'allons nous trouver en pré-



JEUNE FILLE TURQUE MODERNE. — CL. WIDE WORLD.

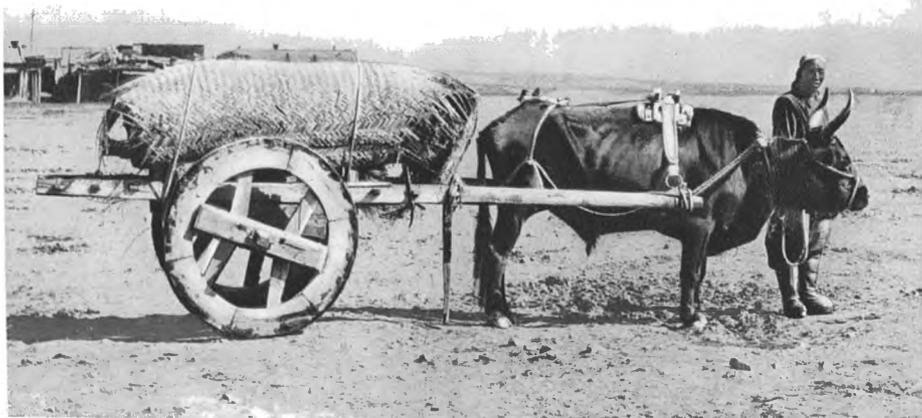
sence de races pures. L'Extrême-Orient a été peuplé à une époque extrêmement reculée, comme l'ont démontré les belles recherches de Mansuy et de sa collaboratrice, M<sup>lle</sup> Colani, au Tonkin, et des PP. Licent et Teilhard de Chardin dans la grande boucle du fleuve Jaune, en Chine. De ces primitives populations nous connaissons l'industrie grossière qui ne comprend que des instruments en pierre à peine ébauchés, mais nous ne sommes encore guère renseignés sur leurs caractères physiques. C'est à peine s'il apparaît que, dans ces temps lointains, la population était déjà mêlée et que l'un des éléments dont se composait celle du Tonkin présentait des affinités avec les Mélanésiens actuels. Y avait-il alors dans ces parages un type ethnique qu'il soit possible de rapprocher des Mongols qui vivent de nos jours? Nous l'ignorons totalement.

Depuis, des siècles se sont écoulés et des races diverses sont arrivées par terre et par mer en Extrême-Orient. Ces races sont entrées en lutte pour la possession du sol et la guerre continue de nos jours. Vainqueurs et vaincus ont connu des trêves et se sont mélangés. D'autre part, il s'est produit là ce qui s'est produit en maintes contrées du globe : des représentants d'une race se sont infiltrés lentement au milieu de populations de types différents, mêlant leur sang à celui des vieilles peuplades du pays. Non seulement leur action se faisait sentir sur le type des indigènes avec lesquels ils contractaient des unions, mais ils apportaient avec eux une industrie, des mœurs, voire une langue différente, qui ont fini par compliquer le problème. C'est ce chaos ethnique que nous allons essayer, non de débrouiller, mais de décrire rapidement.

**I. MANDCHOUS.** — Autrefois les Mandchous occupaient toute la région située au nord de la Chine, depuis le fleuve Amour jusqu'au Pe-tchi-li. C'étaient alors des Mongols, appartenant à la même famille que les Toungouses, pasteurs et nomades comme eux. Lors du démembrement de l'empire de Gengis-Khan (XIII<sup>e</sup> siècle), les Mandchous soumièrent la Chine, qui avait été déjà affaiblie et vaincue par le conquérant mongol. Depuis, ils furent repoussés par les Chinois, revinrent à la charge en 1664 et finirent par s'emparer du pouvoir. Actuellement, ils se sont entièrement assimilés les mœurs, le costume, le genre de vie des Chinois, à tel point qu'il est difficile de les en distinguer. Seul un petit groupe, qui vit à l'extrémité septentrionale de la Mandchourie, principalement dans la Sibirie russe, a conservé les mœurs ancestrales. Nous avons signalé ce petit groupe, qui ne compte guère plus de 4 000 individus, à propos des Sibériens orientaux.

De nombreux mélanges se sont naturellement opérés entre les Mandchous et les Chinois proprement dits; mais, chez les métis, le type mongolique se retrouve avec tous ses caractères essentiels. Le Mandchou pur ne se différencie du Chinois du Nord que par sa taille plus élevée (1<sup>m</sup>,69 en moyenne). Les paysans ont, naturellement, mieux conservé les caractères et les coutumes de leurs ancêtres que les citadins.

Comme il arrive toujours lorsque deux races de civilisation différente se trouvent en contact et se mélangent, c'est la race la moins évoluée qui fait des emprunts à celle qui a marché plus rapidement dans la voie du progrès. Les Mandchous ont emprunté aux Chinois non seulement leurs coutumes, leur industrie et leur manière de vivre, mais leur religion et leur langue. C'est à peine si on trouve encore quelques chamanistes dans la région de l'Amour,



PAYSAN MANDCHOU ET SON ATTELAGE. — CL. AULAGNON.



COOLIE CORÉEN : type grossier.

tous les autres ayant embrassé le bouddhisme. Quant à la langue, celle des Mandchous était cependant plus évoluée que le chinois, car elle était arrivée à l'agglutination, tandis que la seconde est restée monosyllabique; mais là, le nombre l'a emporté. Quelques vieillards parlent encore le mandchou, concurrentement avec le chinois. Dans toutes les écoles, c'est le chinois qui est enseigné.

Il est cependant une coutume que les dames mandchoues n'ont pas voulu adopter : c'est celle qui consiste à déformer le pied de la femme dès sa plus tendre enfance. Elles ont même fini par faire renoncer à cette stupide coutume la plus grande partie des femmes chinoises.

Etant donné cette assimilation totale des Mandchous et des Chinois, nous renvoyons le lecteur au paragraphe consacré à l'ensemble de la population de la Chine.

**II. CORÉENS.** — Les Coréens paraissent issus du mélange de Toungouses, de Japonais et d'Indonésiens. C'est l'élément mongolique qui prédomine, mais il existe des hommes d'une taille élevée, à face longue et ovale, au nez saillant, qui se rencontrent surtout dans le sud de la péninsule. Les femmes, généralement chétives, avec leur teint jaunâtre et leurs petits yeux, ne réalisent pas le type de la beauté pour un Européen. On ne pourrait admirer chez elles que leur abondante chevelure, leurs épais sourcils et la petitesse de leurs pieds, qu'elles ont le bon esprit de ne pas déformer, quoique la Chine ait introduit toute sa civilisation en Corée.

Le costume coréen comporte, pour le sexe masculin, un large pantalon bouffant, serré au bas de la jambe, et soit une veste, soit une longue robe à larges manches serrée à la taille par une ceinture.

Sur les cheveux relevés en chignon et maintenus par une bandelette en fibres de bambou très fines, l'homme du peuple pose un grand chapeau, fait également de fibres de bambou, mais dans lequel il ne peut entrer la tête; il le fixe au moyen d'un ruban qu'il attache sous le menton. La femme fait usage d'une robe par-dessus laquelle elle met souvent une veste courte, à manches étroites. Tandis que les hommes des basses classes ne peuvent employer que des cotonnades ou des étoffes de laine pour leurs vêtements, les femmes de toutes les classes partagent avec les nobles le privilège d'employer des étoffes de soie. Elles se font une coiffure assez gracieuse en divisant leurs cheveux en deux grandes nattes qu'elles enroulent autour de la tête et qu'elles fixent avec des épingles en or ou en argent émaillé. S'il pleut, les deux sexes ont recours à d'immenses cônes en papier huilé pour protéger la coiffure.

Les riches Coréens, comme les Chinois, ont des demeures avec toits recourbés, couverts de tuiles vernissées. Celles du peuple ont le toit

en paille et comprennent plusieurs corps : l'un est l'habitation de la famille, subdivisée en compartiments par des cloisons en papier; d'autres sont affectés aux provisions et aux animaux; la cuisine occupe le bâtiment du fond. Bien que les Coréens soient peu industriels et tirent de la Chine la plus grande partie de leurs objets manufacturés, on trouve dans toutes les maisons une variété de vases en bronze fabriqués dans le pays et dont certains sont de très grande dimension. Les laques, les beaux bronzes ornés, les porcelaines et une foule de bibelots qu'on rencontre dans les riches demeures sont d'importation chinoise.

✽ Les Coréens sont essentiellement agriculteurs. Ils cultivent le riz qui, fortement assaisonné de piment, constitue leur nourriture habituelle, avec les choux. Ils récoltent des navets, qu'ils consomment après leur avoir fait subir une certaine fermentation, et du colza, dont ils tirent de l'huile pour la cuisine et l'éclairage. Ils font la chasse aux animaux à fourrure, dont ils exportent les peaux, mais non au gibier à plumes, quoiqu'il soit très abondant.

La monogamie est la règle en Corée et la femme ne compte guère dans la société : c'est un instrument de travail ou de plaisir. Elle est tenue séparée des hommes; elle ne sort que rarement et encore doit-elle cacher son visage sous un voile. Les voyageurs nous disent, cependant, que les maris sont confiants autant que gais, honnêtes et travailleurs.

Lorsque les Japonais ont établi leur domination sur la Corée (en 1895), des classes existaient dans la société; ils les ont abolies. Les clans persistent et on en compte un nombre considérable. Les membres de chaque clan sont apparentés par filiation paternelle; ils portent tous le même nom et ne peuvent se marier entre eux. L'esprit d'association est très développé dans ce pays.

L'instruction est fort répandue; dans les plus pauvres cabanes on rencontre des livres. L'illettré est méprisé de tous. La langue coréenne est classée dans la famille ouralo-altaïque et se rapproche des idiomes parlés par les Toungouses du Sud. L'écriture diffère de la chinoise et paraît avoir été tirée du sanscrit par des moines bouddhistes, à moins qu'elle n'ait été inventée par eux.

Les Coréens n'ont pas de religion officielle : le bouddhisme, qui a été introduit chez eux à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, n'a guère poussé de racines et semble même périr. La plupart mêlent quelques bribes de la doctrine de Confucius à des pratiques animistes, par



RICHES CORÉENS EN COSTUME DE CÉRÉMONIE. — CL. AULAGNON.

exemple, des sacrifices aux esprits des forêts, des montagnes et des eaux.

Quant à la civilisation coréenne, elle a été empruntée en entier à la Chine au V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle et, depuis cette époque, elle n'a guère progressé.

III. CHINOIS. — A eux seuls, les Chinois forment plus du tiers, peut-être la moitié de la population de l'Asie. On en trouve partout des groupes isolés, non seulement sur le continent asiatique, mais en Malaisie, dans les îles de l'océan Pacifique, en Afrique et dans les deux Amériques. Aux États-Unis, ils arrivaient en nombre si considérable que le gouvernement s'est vu dans l'obligation de prendre des mesures pour enrayer cette invasion.

Les Chinois, quarante siècles avant notre ère, étaient déjà assez civilisés pour écrire leur histoire ou du moins pour enregistrer des légendes ayant trait à des événements qui se seraient passés il y a 130 000 ans. En réalité, la chronologie exacte des faits relatés dans les livres chinois ne nous reporte guère au delà du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Toutefois, nous savons par le *Chou-king* (« Le livre des Annales ») que la patrie première des Chinois a été le nord de la province actuelle de Kan-sou, qu'à une date fixée approximativement à 2 000 ans avant l'ère chrétienne, des colons agriculteurs se portèrent dans la vallée fertile du Hoang-ho ou fleuve Jaune et que peu à peu ils se répandirent dans les autres vallées. Mais ces vallées étaient habitées par des populations barbares que les nouveaux venus durent vaincre et refouler dans les montagnes, où vivent encore leurs descendants. Il a fallu des siècles pour accomplir ces conquêtes.

La nation qui s'était ainsi lentement constituée fut à son tour attaquée par des populations turques, toungouses, mongoles, mandchoues, qui, comme nous l'avons vu, envahirent successivement le nord du pays. Des mélanges s'opérèrent qui eurent pour résultat de modifier plus ou moins le type primitif. A l'heure actuelle, les Chinois du Nord diffèrent de ceux du Sud, et c'est peut-être ceux du Centre qui ont le mieux gardé le type primitif. Par rapport à ceux du Sud, les Chinois du Nord ont une taille un peu plus grande, une peau moins brune, une face plus allongée. Néanmoins, on retrouve chez tous un ensemble de caractères qui ne permettent pas de les isoler de la grande famille des races mongoliques dont nous avons résumé précédemment les traits essentiels.

Malgré l'importance numérique des Chinois et le rôle qu'ils jouent dans le monde, nous ne saurions entrer à leur sujet dans des détails que ne comporte pas un ouvrage comme celui-ci.

Nous nous bornerons à résumer ce qui les caractérise le mieux.



CÉRÉMONIE NUPTIALE A SÉOUL (Corée). — CL. UNDERWOOD.

❁ Le costume varie selon la condition sociale de l'individu. L'homme du peuple est souvent vêtu simplement d'un pantalon étroit et court et d'une veste en laine ou en cotonnade. Les individus de classe moyenne y ajoutent une chemise, des bas cousus en coton, des jambières fréquemment en soierie de couleur et, par-dessus, une ample robe de soie à larges et longues manches, serrée par une ceinture et boutonnée sur l'épaule gauche. Habituellement, cette première robe est recouverte par une seconde ou par une veste. Les gens riches et les mandarins portent de somptueux vêtements de soie magnifiquement brodés. Dans le Nord, le drap et les fourrures remplacent presque toujours la soie et les broderies. Les chaussures sont des sandales, des souliers en feutre ou des bottes de soie, toutes ces chaussures ayant d'épaisses semelles de feutre. Quant à la coiffure nationale, c'est la calotte, que certains hommes remplacent par des chapeaux de formes variées. La célèbre queue de cheveux du Chinois, allongée par des fils de soie noire nattés, commence à disparaître.

Les robes des femmes sont échancrées au cou, croisées sur la poitrine et ornées d'élégantes broderies de soie. Leur chevelure, relevée en chignon, est retenue par de grandes épingles. Parfois les élégantes font usage d'un diadème en métal soutenant des fleurs ou des papillons en plumes. Elles portent des anneaux aux oreilles et des petits souliers richement brodés.

Nous avons fait allusion plus haut à la déformation du pied de la Chinoise; voici en quoi elle consiste. Vers l'âge de deux à quatre ans, les orteils de la fillette sont ramenés sous la plante du pied et entourés, de même que le métatarse, de bandelettes pour les empêcher de se développer. A l'âge adulte, l'extrémité du membre inférieur se trouve réduite à un moignon de 10 à 12 centimètres de longueur. Toutes les femmes n'ont pas le pied déformé. Celles du peuple, notamment les femmes qui cultivent la terre, et les dames mandchoues n'ont jamais eu recours à cette pratique, qui tombe de plus en plus en désuétude.

Les maisons chinoises, avec leurs murs ajourés et leurs toits en tuiles vernissées relevés aux angles, sont d'un joli effet. Nous ne parlons pas, bien entendu, des demeures des pauvres gens, qui consistent en mauvaises cabanes, ni des bateaux-maisons sur lesquels certains pêcheurs passent leur existence avec leurs familles. Souvent la demeure d'un Chinois aisé comprend plusieurs bâtiments, avec une cour au milieu de laquelle se trouve un grand vase. Les pièces sont tendues d'étoffe ou de papier; l'une d'elles contient les tablettes des ancêtres et les images des dieux lares. Partout de beaux meubles sculptés, des vases en porcelaine ou en bronze, des brûle-parfums, des chandeliers en cuivre ou en argent, des statuetstes, des tableaux, de fines nattes garnissent ces habitations.

Le peuple chinois est laborieux et tient l'agriculture en grand



FEMMES D'UN MANDARIN CHINOIS VÊTUES A L'ANCIENNE MODE.



VASE RITUEL EN BRONZE DE L'ÉPOQUE TSIN (200 avant J.-C.).

honneur. Il fait peu d'élevage, mais il soigne ses champs avec amour et il possède d'ailleurs des instruments agricoles perfectionnés qui n'ont guère à envier aux nôtres. La culture maraîchère a pour lui un attrait particulier. Dans les grands centres, les pauvres exercent volontiers les professions de tailleurs, de cordonniers, de chapeliers et de blanchisseurs. Lorsqu'il a réuni un petit pécule, le Chinois se livre au commerce et même au change.

L'abondance des produits alimentaires qu'il tire du sol lui permet de varier son alimentation; le fond de sa nourriture est néanmoins le riz, la viande de porc et le poisson. Les fleuves ne se dépeuplent pas comme les nôtres, car le pêcheur est prévoyant, et son exemple devrait bien être suivi chez nous. Lorsqu'il a pris une femelle pleine d'œufs, il la fait pondre dans un endroit propice où un mâle viendra féconder ces œufs. Et s'il s'empare ensuite d'un mâle: il s'en sert pour faire la fécondation artificielle. Avec cet esprit d'association qui est une des caractéristiques des Chinois, on voit des ouvriers faire de bons repas sans qu'il leur en coûte beaucoup. Des maçons, par exemple, se réunissent pour déjeuner; « chacun apporte une soucoupe, qui de légumes, qui de poisson, qui de haricots fermentés simulant du fromage, et, en définitive, ils font un meilleur repas que celui de nos ouvriers. » Dans les restaurants en renom, on trouve une grande variété de plats. Un mets très apprécié et spécial, c'est le nid d'hirondelle servi en potage avec des œufs de pigeon. Nous aurions certainement de la peine à nous habituer aux plats assaisonnés avec de la saumure de poisson ou bien aux œufs qui ont été couvés, mais on affirme qu'on rencontre en Chine des cuisiniers capables de donner satisfaction à nos plus fins gourmets.

Parmi les multiples industries des Chinois, nous n'en citerons que trois: l'industrie de la soie, l'industrie du meuble laqué ou incrusté et l'industrie de la porcelaine. Elles sont trop connues pour qu'il soit utile d'insister. Nous nous bornerons à signaler l'importance des fabriques de porcelaine de King-te-Tchin, qui occupent un million d'ouvriers et où cinq cents fours sont constamment en activité.

On trouve, en Chine, non seulement de bons agriculteurs et d'habiles ouvriers, mais aussi des artistes. Il est vrai que l'art ne s'est pas développé comme il aurait dû le faire, et cela parce qu'il est soumis à la censure routinière du ministre des rites. L'artiste ne doit pas sortir du cadre étroit dans lequel se renfermaient ses ancêtres. Si les dessins, les peintures, les statuetstes en bois, en pierre, en terre cuite, en ivoire ou en bronze laissent souvent à désirer sous le rapport des proportions et de la perspective, quand il s'agit de représentations graphiques, on ne saurait refuser aux artistes chinois le sens du décor. Au surplus, les critiques qu'on adresse aux artistes de la Chine ne sont pas toujours fondées et beaucoup de nos lecteurs ont certainement eu l'occasion de voir des fleurs, des oiseaux d'une saisissante exactitude au point de vue du dessin et de la pose.

Malgré le nombre d'instruments de musique qu'ils connaissent, les Chinois, à vrai dire, sont plus arriérés sous le rapport musical. Quant au théâtre, qu'ils aiment beaucoup, il se présente sous un



ACTEURS CHINOIS.

aspect assez particulier. D'abord, à de rares exceptions près, les rôles féminins sont tenus par de jeunes garçons. En second lieu, en dehors des troupes permanentes de comédiens qui existent dans quelques grandes villes, ce sont des troupes ambulantes qu'on rencontre surtout. Elles se rendent de village en village, voire de maison en maison, pour jouer les pièces de leur répertoire (scènes mythiques, drames historiques ou farces grossières, parfois obscènes). Suivant le rôle qu'ils ont à remplir, les acteurs se barbouillent la figure de noir, de blanc ou de rouge.

Avant la construction des lignes de chemins de fer, encore bien insuffisantes aujourd'hui pour desservir un aussi vaste pays, les moyens de communication laissaient fort à désirer. Les fleuves, les canaux étaient très fréquentés, mais on y voyageait lentement. Sauf dans le Nord, les routes étaient rares et impraticables souvent pour les lourds chariots traînés d'ordinaire par des buffles, à cause des ponts en dos d'âne qu'il fallait franchir. Les seules ressources qui restaient au voyageur étaient le chameau, l'âne, parfois le cheval, la brouette et la chaise à porteurs. Le plus curieux de ces moyens de locomotion est sans contredit la brouette. Montée sur une roue très haute, elle est munie d'un banc de chaque côté. Sur l'un s'assied le voyageur et sur l'autre on met les bagages. Si la charge est lourde, un homme tire par devant pendant que celui qui tient les brancards pousse la machine. Si le vent est favorable, on plante au milieu un mât avec une voile.

✽ La polygamie existe en Chine, mais elle n'est guère pratiquée que par les riches. La femme est entièrement soumise à l'homme, qui achète souvent la fillette dès qu'elle vient au monde. Lorsqu'elle a atteint l'âge de la puberté, les fiancés se revêtent de leurs plus beaux habits, et le mariage a lieu. Après avoir été unis symboliquement par le prêtre bouddhiste, qui fait tenir à chaque époux l'extrémité de deux rubans noués ensemble, la fête commence; elle s'accompagne de festins, de musique et de processions. Les mœurs sont assez relâchées et le nombre des prostituées est grand dans l'Empire du Milieu; cependant la femme mariée est généralement fidèle et dévouée à son époux. D'ailleurs, si celui-ci n'est pas satisfait de son épouse, il divorce, ce qui est extrêmement facile.

✽ Jusqu'à la révolution de 1911, le gouvernement de la Chine était une monarchie absolue. L'empereur, qui

habitait un immense palais, avait cependant auprès de lui un conseil privé et un cabinet composé de sept ministres. Tous les postes étaient en principe attribués au savoir et au mérite, mais en réalité le favoritisme régnait du haut en bas de l'échelle sociale. Tout fonctionnaire nommé par l'empereur (magistrat, gouverneur, officier, préfet, etc.) avait le titre de *kwan*, que nous avons traduit par *mandarin*. Le mandarinat comprenait neuf grades, distingués chacun par le bouton vissé sur le chapeau et par les pectoraux brodés, cousus sur la robe. Les civils passaient avant les militaires. Tous les fonctionnaires étaient rétribués par l'État d'une façon dérisoire et ils trouvaient néanmoins le moyen de s'enrichir, la concussion régnant à tous les degrés de la hiérarchie.

L'instruction est très répandue en Chine et il n'existe pour ainsi dire pas de paysan qui ne sache lire et écrire. L'enseignement supérieur se donne dans les collèges de médecine, les bureaux astronomiques, les académies et diverses écoles. Nul ne peut devenir fonctionnaire s'il n'a obtenu un grade universitaire. Ce développement de l'instruction est d'autant plus surprenant que l'écriture chinoise ne comporte pas moins de trente à quarante mille signes différents; il est vrai que les lettrés n'en connaissent guère que les quatre ou cinq mille employés couramment et que, pour les autres, ils sont obligés d'avoir recours à des dictionnaires.

Les Chinois sont au fond fort tolérants en matière de religion, quoique l'opinion contraire soit très répandue chez nous. Ils en professent trois différentes : le *confucianisme*, qui est plutôt un corps de doctrine philosophique qu'une religion; le *taoïsme*, qui n'est autre que la doctrine de Confucius réformée, et le *bouddhisme*, qui est une religion importée de l'Inde. Ce qu'il y a de curieux, c'est la coexistence des trois croyances chez le même individu.

Le Chinois aime les enfants, respecte les vieillards et pousse l'attachement à son sol au dernier point. La plupart des soulèvements qui se sont produits contre les étrangers n'ont eu d'autre but que de conserver intact le patrimoine des ancêtres. A côté de ses qualités, il a de grands défauts : la vénalité, qui a pour conséquence de faire attribuer, contre paiement, des postes importants à des hommes qui n'en sont pas dignes; la paresse chez les gens riches, qui passent leur temps à boire du thé et à fumer soit du tabac, soit de l'opium, depuis que les Anglais ont introduit cette drogue en Chine; l'amour effréné du jeu, qui pousse certains artisans et des cultivateurs laborieux à risquer tout leur avoir et à jouer leurs femmes et leurs enfants lorsqu'il ne leur reste pas d'autres biens.

✽ Les Chinois se sont établis dans toute la moitié occidentale de l'île de Formose, qui était occupée antérieurement par une population à demi sauvage qu'ils ont refoulée dans les montagnes de l'intérieur. Ces vieux habitants, que les envahisseurs ont désignés sous le nom de *Sek-houan* ou *Tchin-ouan* (incultes), appartiennent à la grande race indonésienne, dont il sera question plus loin.



UNE RUE D'UN FAUBOURG DE PÉKIN.



FEMME DE FORMOSE. — CL. FORBIN.

(apprivoisés), se livrent à l'agriculture et servent d'intermédiaires entre les commerçants du continent et leurs frères de la partie orientale. Des croisements nombreux se sont naturellement opérés, mais le type indonésien se retrouve chez la plupart des métis.



CRANES-TROPHÉES A FORMOSE. — CL. FORBIN.

IV. JAPONAIS. — Les Japonais forment une population mixte, où trois éléments au moins se sont mélangés. Dans le Nord, on constate l'influence des Aïnous chez un nombre d'individus assez limité. Un type fin se rencontre surtout dans les classes supérieures de la société. Il est caractérisé par une taille élancée, une tête et une face allongées, des yeux horizontaux, bien fendus, un nez fin, droit ou convexe, et des pommettes peu saillantes. Toutefois, on a noté que, dans ces classes élevées, les caractères mongoliques, notamment l'obliquité des yeux et la bride de la paupière supérieure, se rencontrent fréquemment chez les femmes. Le troisième type, plus grossier, franchement mongolique, est infiniment plus commun que les autres; c'est celui que présente la masse du peuple.

Ces différences s'expliquent de la façon suivante. Jadis le nord du Japon était occupé par les Aïnous, que les Mongols ont refoulés dans le sud de l'île Sakhaline et dans les Kouriles méridionales. Il n'a dû en rester qu'un petit nombre au nord de Yéso. Quant aux Mongols, ils sont évidemment venus du continent où leurs frères occupent encore le littoral. Il est vraisemblable que l'élément qui a relevé le type d'un certain nombre de Japonais est arrivé le dernier et qu'il venait soit de l'Indonésie, soit de la Polynésie. De cet amalgame est résulté le peuple japonais actuel, peuple actif, intelligent, laborieux et courageux, qui marche à grands pas dans la voie du progrès. Déjà, on rencontre beaucoup de sujets qui se sont pour ainsi dire européanisés, qui ont adopté nos costumes et qui ont puisé en Europe des connaissances scientifiques et industrielles qu'ils ont immédiatement appliquées dans leur pays.

L'ingénieur japonais n'a plus besoin d'avoir recours à l'étranger pour fabriquer ses locomotives et ses grands navires. Toutefois, il persiste dans le peuple bien des coutumes qui ne se modifieront que peu à peu.

§ L'immense majorité des Japonais a conservé l'usage des grandes robes serrées à la taille, en coton pour les pauvres, en soie pour les riches. Dans la saison chaude, beaucoup de paysans s'en tiennent à un morceau d'étoffe qui leur couvre le ventre et les cuisses et à un chapeau de papier conique. Certains, comme les coureurs et les traîneurs de pousse-pousse, se tatouent le torse et les bras. Tous portent des sandales qu'ils ôtent pour pénétrer dans les maisons, afin de ne pas salir leurs demeures. C'est par mesure de propreté et d'hygiène que les indigènes font usage de mouchoirs en papier souple et solide à la fois qu'ils brûlent aussitôt rentrés à la maison.

Les maisons, comme on l'a dit justement, se composent essentiellement d'un plancher et de poteaux supportant un toit. Les intervalles entre les poteaux sont comblés tantôt avec de la brique, tantôt avec des panneaux mobiles. Les poteaux restent toujours apparents et l'habitant met un certain amour-propre à les entretenir bien propres et bien brillants. L'intérieur de la maison est divisé en compartiments par des châssis recouverts de papier.

Le mobilier est toujours sobre. Le plancher est couvert de nattes et, sur ces nattes, on étend un matelas le soir. Des armoires et des malles qui se superposent remplacent tous nos meubles. Des coussins servent de sièges chez les riches. Un brasero, des vases en porcelaine ou en bronze, une machine à calculer, les ustensiles de toilette et un petit autel portatif se trouvent dans chaque habitation, ainsi que des paravents pour se préserver des courants d'air. Enfin, une veilleuse à carreaux de papier brûle toute la nuit.

Les boutiques, adossées à la maison des commerçants, sont complètement ouvertes sur la rue, de sorte que le client peut voir toute la marchandise sans entrer.

Les Japonais se livrent à l'agriculture, à la pêche, à l'industrie, au commerce et, un certain nombre, à l'art et aux sciences. Le fond de leur alimentation consiste en riz et en poisson salé. Ils cultivent toutes les branches de l'industrie, et pour celles qu'ils ont empruntées aux Chinois, telles que la soierie, la porcelaine, le laquage, ils ont vite surpassé leurs voisins. Il en est de même de l'art. N'obéissant pas à de vieilles traditions, les artistes témoignent d'un goût, d'un souci de rendre la nature, qui leur inspirent de véritables chefs-d'œuvre. Ils poussent le sens de l'ornementation jusqu'à décorer d'un motif artistique les objets les plus usuels.



JAPONAISE DE TYPE ÉLEVÉ. — CL. UNDERWOOD.



PAYSANNE JAPONAISE ET SON ENFANT. — CL. UNDERWOOD.



LE GRAND BOUDDHA DE KAMAKOURA (Japon). — CL. LAROUSSE.



MARCHAND DE PORCELAINES A TOKIO. — CL. UNDERWOOD.

L'instruction est très répandue et l'éducation des enfants est des plus soignées. Ce qui nous semble le plus surprenant, c'est que les prostituées elles-mêmes participent à cette instruction et à cette éducation. Dans les maisons spéciales, on leur apprend la géographie, l'histoire, la musique et les belles manières. Aussi les personnages ne sont-ils pas honteux d'aller causer avec elles ni même de prendre une épouse dans leurs rangs.

✽ La polygamie est interdite, mais il existe un concubinage à demi légal. L'épouse, quoique sous la domination du mari, est toujours traitée avec beaucoup de ménagements. Dans la haute société, les femmes sont très considérées et possèdent généralement une solide instruction. Le goût des sports a pénétré au Japon et l'on y rencontre des dames qui sont d'une force remarquable à l'escrime. Cela ne les empêche nullement d'être de bonnes mères de famille et de fidèles épouses. Il n'est guère de pays où les enfants soient plus choyés et, en même temps, éduqués avec plus de soin par leurs mères.

La société est basée sur la famille et sur le régime des classes. A la tête se trouve un empereur qui était naguère à la fois chef spirituel et chef temporel. Le gouvernement est devenu constitutionnel avec un parlement, et tend de plus en plus à s'identifier avec les gouvernements européens. Personne n'ignore avec quelle distinction il est représenté à la Société des Nations. L'égalité politique des citoyens est en voie de réalisation et déjà le service militaire est obligatoire pour tous. A ce propos, nous signalerons une singulière méprise qui se produit assez souvent et qui tient à la persistance d'une vieille coutume. Lorsqu'un enfant vient à décéder, il est d'usage, dans certaines provinces, de donner son nom à un enfant de sexe différent. Aussi arrive-t-il qu'une fille, portant le nom d'un frère décédé, soit convoquée pour le service militaire.

D'un caractère gai, les Japonais aiment les fêtes et les divertissements. La lutte et la gymnastique sont particulièrement en vogue. Il existe des lutteurs professionnels, entièrement tatoués, qui semblent des hercules et qui sont plutôt des obèses. On connaît la passion de ce peuple pour l'horticulture. Des jardiniers émérites sont arrivés à faire pousser dans des pots minuscules des arbres fruitiers et des cèdres qui, malgré leur nanisme, ne souffrent nullement. Tous les Japonais aiment les fleurs et ils ont créé, en leur honneur, des fêtes qui se célèbrent chaque mois.

La vieille religion des ancêtres, le *shintoïsme*, et le bouddhisme comptent un grand nombre d'adeptes.

V. INDOCHINOIS. — L'Indochine est un pays où se sont donné rendez-vous des représentants des trois grands groupes



PARADE DEVANT UN THÉÂTRE POPULAIRE. — CL. UNDERWOOD.

de l'Humanité. Nous avons vu (p. 58) que des Négrilles y ont vécu et y sont encore représentés par de petits groupes dans la presqu'île de Malacca, et qu'un type assez voisin des Nègres actuels de la Mélanésie a laissé ses traces dans les vieilles cavernes du Tonkin. Des émigrants partis de l'Inde ou de Java, mais tous originaires de l'Inde, ont élevé de merveilleux monuments, dont les ruines imposantes subsistent encore en Cochinchine, au Cambodge et en quelques points de l'Annam. De ces émigrants — Tiams et Khmers — nous dirons quelques mots plus loin. Avant l'arrivée des Annamites, des tribus indonésiennes ont occupé une partie de l'Indochine et leurs descendants vivent encore, d'une vie précaire, dans les montagnes où ils ont été refoulés.



POUSSE-POUSSE JAPONAIS. — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

Ce sont les descendants purs ou métissés des Indonésiens qu'on désigne sous le nom de Moïs en Annam, de Penongs au Cambodge, et de Khâs au Laos. Vinrent enfin les Annamites et les Thaïs qui, déjà métissés, ne restèrent pas sans se croiser avec les populations qui les avaient précédés. Les Malais sont également intervenus dans ce chaos ethnique.

### a) Annamites.

Les Annamites, originaires vraisemblablement des confins du Tibet, eurent à lutter pendant douze siècles contre les Tiams. Ce ne fut qu'en 1650 qu'ils réussirent à établir solidement leur domination sur l'Indochine orientale. Ils eurent également à lutter contre la Chine, qui conserva sur eux une sorte de tutelle. C'est toute la civilisation chinoise qui se retrouve en pays annamite, autrement dit dans le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine.

On ne saurait assurément considérer les Annamites comme formant de nos jours une race homogène, mais, malgré la variété de type qu'on observe dans cette population, on peut dire que, dans son ensemble, elle offre des caractères mongoliques très nets, plus accusés même que chez la plupart des Chinois. Aux caractères que nous avons énumérés précédemment (p. 206), nous ajouterons l'écartement du gros orteil, qui leur permet de saisir l'étrier et de ramer avec le pied, et le mauvais état des dents, qui sont noires et cariées par suite de l'habitude qu'ils ont de mâcher constamment des feuilles de bétel, mélangées à de la noix d'arec et une forte quantité de chaux.

Le costume est tellement semblable pour les deux sexes qu'on a souvent de la peine à distinguer d'une femme, un homme à figure glabre, les longs cheveux enroulés en chignon et entourés d'un turban noir. Ce vêtement comprend un large pantalon noué à la ceinture et une grande tunique noire un peu plus longue pour la femme que pour l'homme. La passion des bijoux est la même chez les deux sexes. L'or, l'argent, l'ambre, le jais entrent dans la composition des colliers, des bracelets et des bagues. Les femmes portent aux oreilles de petits champignons en or ou en ambre. Le comble de l'élégance est d'avoir, planté dans les cheveux, un petit cornet en écaille contenant une provision de cigarettes pour la journée.

Les jours de fête, les bijoux augmentent de nombre et les vêtements de coton sont remplacés par des vêtements de soie. En outre, au lieu de marcher les pieds nus, hommes et femmes mettent des babouches de feutre légèrement relevées du bout. Le costume d'apparat des grands mandarins est merveilleux et ressemble à celui des mandarins chinois. Ce qui leur est spécial, c'est leur haute calotte cylindrique ornée d'or, d'argent, de pierres précieuses et pourvue latéralement d'ailes tendues sur des fils de fer.

Sauf les riches, qui ont des maisons en brique couvertes en tuile, les Annamites habitent des paillotes assez vastes. Les demeures des gens aisés comprennent toujours une vaste pièce



FEMMES ANNAMITES AVEC LE GRAND CHAPEAU DE SOLEIL.  
COLL. M. H. N.

à l'entrée contenant une grande table basse sur laquelle les visiteurs sont invités à s'asseoir, et une pièce plus petite qui est la chambre à coucher. Le mobilier et les décors des habitations sont les mêmes qu'en Chine.

L'Annamite est cultivateur et éleveur. Les fleuves et les rivières étant très poissonneux, le poisson entre pour une large part dans son alimentation, dont le riz forme la base. Le riz est mangé à l'aide de deux petites baguettes qui servent à projeter les grains dans la bouche. Il est fait une grande consommation de thé dans toute l'Indochine, mais les Annamites le prennent en dehors des repas. Ils ont également une véritable passion pour l'eau-de-vie de riz, le tabac et l'opium. L'alcool et l'opium sont les deux grands fléaux de nos possessions indochinoises.

Toutes les industries chinoises, à part la fabrication de la porcelaine, sont exercées par les Annamites. Ils ont appris en outre des Français des métiers qu'ils ignoraient auparavant. Mais ils ne montrent pas d'aptitudes remarquables pour le commerce, qu'ils laissent aux Chinois, très nombreux parmi eux.

☞ L'instruction est très répandue, comme en Chine. Avant notre occupation, il existait des écoles fréquentées par des enfants auxquels on apprenait à écrire en caractères chinois. Des imprimeries, sortaient des livres qui n'étaient pas composés au moyen de caractères mobiles, mais de planches gravées sur un bois très dur, chacune de ces planches correspondant à une page du livre. On publiait des almanachs avec des recueils de sentences, des recettes de médecine, des contes, des notions d'astrologie, de chiromancie, etc. Les contes sont à peu près tous très grivois, sinon pornographiques. Aujourd'hui, dans nos écoles, les enfants apprennent notre langue, notre écriture et se montrent en général avides de s'instruire. Beaucoup viennent en France compléter leurs études et conquérir des grades universitaires. A Hanoï, des typographes indigènes impriment de beaux livres aussi soignés que ceux qui sortent des presses européennes.



REPAS DE FEMMES ANNAMITES EMPLOYÉES AUX TRAVAUX AGRICOLES.

COLL. M. H. N.

PÊCHEURS INDOCHINOIS. — CL. G<sup>e</sup> G<sup>e</sup> DE L'INDOCHINE.

Nous renvoyons pour les arts annamites à ce que nous avons dit des arts chinois, auxquels ils sont entièrement comparables. Au théâtre, les rôles féminins sont toujours tenus par des hommes. Une représentation dure habituellement plusieurs jours et plusieurs nuits et n'est interrompue que pour les repas. Si un personnage de marque arrive au cours du spectacle, la séance est suspendue, les acteurs se prosternent devant lui et on met un tambour à sa portée pour lui permettre de marquer sa satisfaction en frappant quelques coups de baguette.

Indépendamment du théâtre, les Annamites prisent beaucoup les courses nautiques, les courses de piétons, de chevaux et de chars attelés de buffles. Chaque année, les courses nautiques qui ont lieu à Saïgon attirent une foule considérable.

Parmi les divertissements figure le volant, que les joueurs se renvoient avec le talon ou la plante du pied. Il leur est interdit de se servir de la main, mais ils peuvent le renvoyer avec le coude. Le cerf-volant à musique, qui, grâce à des rubans fortement tendus, émet des sons dès qu'il s'élève en l'air, est un amusement très goûté des adultes aussi bien que des enfants.

Malheureusement, l'Annamite est aussi passionné que le Chinois pour les jeux de hasard et il risquera jusqu'à sa dernière sapèque au jeu des trente-six bêtes, véritable loterie que l'Administration française s'est vainement efforcée de supprimer.

✽ Bien que la polygamie existât naguère en droit, elle a disparu à peu près totalement, même dans les hautes sphères, depuis notre occupation du pays. Toutefois, des Annamites prennent encore plusieurs épouses quand la première femme ne leur a pas donné de postérité mâle. Le mari n'achète pas sa femme. Lorsque deux jeunes gens ont décidé de s'unir, ils mâchent ensemble le bétel et chargent un tiers, sorte d'agent matrimonial, des accords avec les familles. Généralement la jeune fille n'apporte pas de dot; le mari fait un cadeau au beau-père et fournit à la communauté la terre et les buffles. La cérémonie du mariage, fort simple d'ailleurs, se passe en présence des notabilités, des parents et des amis invités pour la circonstance.

La femme est chargée du ménage et de beaucoup de travaux, notamment des travaux des champs, mais elle jouit néanmoins d'une assez grande liberté. Quand elle est sur le point d'accoucher, on l'entoure de soins. Il existait une singulière coutume qui consistait à attribuer un an d'âge au nouveau-né le jour de sa naissance et un an de plus à chaque renouvellement d'année, de sorte que celui qui naissait le dernier jour de l'année avait deux ans le lendemain.

Les parents aiment beaucoup leurs enfants. Il arrivait parfois, mais rarement, qu'une mère, se trouvant dans l'impossibilité de les élever, les louât pour un nombre déterminé d'années. Ceux qui se chargeaient de les nourrir se dédommageaient en les faisant travailler dès qu'ils pouvaient en tirer le moindre service.

Le mari pouvait répudier sa femme pour différents motifs;

c'était même pour lui une obligation et, s'il ne la remplissait pas, on lui infligeait des coups de bâton. Si la femme était stérile, ou adultère, jalouse, calomniatrice, voleuse, infirme, ou bien si elle manquait de respect aux parents de son époux, le mari était tenu de la renvoyer à ses parents. Dans le cas où ceux-ci fussent décédés depuis le mariage, il était obligé de la garder.

Ces coutumes disparaissent rapidement du Tonkin et de la Cochinchine et se modifient sensiblement en Annam depuis que ce pays est sous le protectorat de la France. Ce qui persiste — et on ne saurait trop s'en féliciter —, c'est le respect des enfants pour les parents et de toute la population pour les vieillards.

Les grands travaux exécutés par l'Administration coloniale permettent déjà de parcourir commodément une partie de ce riche pays. Les routes, les chemins de fer mettent en contact les indigènes avec les Européens et il est à souhaiter que les uns et les autres en bénéficient.

Si l'Annamite a des défauts, il a de grandes qualités. Des hommes aussi qualifiés que Pavie, Harmand, Morice, estimaient que cette population intelligente, douée d'une grande facilité pour apprendre, attachée à son sol, douce et hospitalière au fond, était de celles sur lesquelles on pouvait établir le plus facilement une domination intelligente.

On a accusé les Annamites de fanatisme religieux; c'est une erreur. Si des massacres de chrétiens ont eu lieu autrefois, ils ont été motivés par des causes qui n'ont rien à voir avec la religion. Les indigènes professent le bouddhisme, auquel ils mêlent le culte des génies. Leurs nombreuses pagodes renferment des statues parfois colossales, telle la statue en bronze du grand Bouddha, à Hanoï, qui mesure 8 mètres de circonférence à la base et dont le poids est évalué à 4 000 kilogrammes.

### b) Laotiens.

Les Laotiens occupent, à l'intérieur de la péninsule indochinoise, une région comprise entre la Chine, le Tonkin, l'Annam, le Cambodge, la Birmanie et le Siam. Politiquement, ils dépendent les uns de la France, les autres du Siam. Anciennement, ce pays a été habité par des populations indonésiennes qu'on désigne sous le nom de Khâs (sauvages), encore représentées par un bon nombre de peuplades. C'est une appellation que ne méritent pas beaucoup d'entre elles, car on en rencontre, dans les montagnes du



BONZES QUÊTEURS ANNAMITES. — COLL. M. H. N.



LES TRAVAUX DE L'ADMINISTRATION COLONIALE EN INDOCHINE : route et voie ferrée dans la baie de Tourane (Annam). — CL. G' G' DE L'INDOCHINE.

nord du Laos, où elles se sont réfugiées, qui se livrent à l'agriculture, tissent de solides étoffes et travaillent les métaux précieux.

Le fond de la population laotienne est constitué aujourd'hui par les Thaïs, venus du Nord. Mais ces Thaïs se sont mélangés avec des Chinois, des Annamites, des Tiams, des Khmers et avec les Cambodgiens, les Birmans et les Siamois actuels, qui sont eux-mêmes plus ou moins métissés. Il n'est peut-être pas, dans toute l'Indochine, une population aussi mélangée que celle des Laotiens. C'est ce qui explique que les explorateurs ne soient pas d'accord sur les caractères qu'il faille leur attribuer. Cependant, la petitesse de la taille, la peau jaunâtre chez les personnes qui ne s'exposent pas trop à l'air, brune chez les autres, les cheveux noirs, gros et raides, les yeux légèrement bridés, le nez plutôt court qu'épaté, les pommettes moins saillantes que chez les Annamites, mais fortes néanmoins, le crâne court, etc., sont des caractères qui s'observent chez la majorité des Laotiens et

qui autorisent à les considérer comme des Mongols métissés.

Ils ont la physionomie douce et enjouée. Tous les auteurs s'accordent à les dépeindre comme des êtres tranquilles, hospitaliers, bons, francs et honnêtes. Ils ont un tempérament indolent et passif et sont très enclins au plaisir.

Les hommes sont vêtus d'un langouti et d'une courte veste, et se drapent souvent dans une ample pièce d'étoffe rayée. La veste des personnages est en indienne ou en soie et elle est brodée d'or ou d'argent. Les femmes se vêtent d'un pagne formant une courte jupe et d'une écharpe blanche, jaune et surtout rose, qu'elles portent en sautoir ou bien passée sous les bras, avec les bouts rejetés en avant par-dessus les épaules. A ces écharpes, elles ont l'habitude de suspendre leurs clefs, leur cure-dent ou de menus objets. Parfois, elles font usage d'un corsage collant, en coton ou en soie. Dans leurs cheveux ramenés en chignon, elles plantent des fleurs d'orchidées ou une grosse épingle en or. Des bracelets, des chaînettes en or ou en argent, des ornements d'oreilles en métaux précieux que les riches rehaussent de diamants et de rubis, complètent leurs parures. Les hommes ont également l'habitude de se perforer le lobule de l'oreille et, dans l'ouverture agrandie peu à peu, ils introduisent des fleurs ou des cigarettes. Les deux sexes vont pieds nus.

Les Laotiens ont été divisés en « ventres blancs » et en « ventres noirs », non pas parce qu'ils ont la peau de couleur différente, mais parce que les seconds ont le ventre et les cuisses tatoués depuis le nombril jusqu'au dessous du mollet.

Les maisons du peuple sont en bambou, celles des riches en bois de teck, avec toit à double pente; les unes et les autres sont élevées sur pilotis. Seules, les bonzeries ont les parois en brique et le toit en tuiles bariolées. De loin, les villages paraissent coquets, mais ils sont d'une malpropreté qui désillusionne ceux qui y pénètrent. Et cependant, sous les vérandas que forme l'avancée des toits, on voit des pots d'orchidées ou de plantes odorantes.

Le mobilier est assez copieux, mais il ne comprend ni lit, ni assiettes, ni cuillers, ni fourchettes. Les habitants couchent sur un matelas de coton étendu sur une natte et remplacent les assiettes par de petites corbeilles ou des feuilles de bananier. Les doigts tiennent lieu de cuillers et de fourchettes.

Sauf dans le Nord, où ils font peu de culture, les Laotiens — ou plutôt les Laotiennes, car les hommes les regardent générale-



MAISONS LAOTIENNES. — CL. D' LÉFÈVRE.



JEUNE FILLE LAOTIENNE.

ment travailler — se livrent à l'agriculture. Beaucoup s'adonnent à la pêche, d'autres à l'élevage. La base de l'alimentation consiste en riz, en poisson, en œufs conservés dans de la saumure et en viande de buffle ou de porc. Les indigènes ne dédaignent pas non plus les serpents, les lézards, les rats et les chauves-souris. En dehors des repas, tous les Laotiens, sans distinction d'âge ni de sexe, fument le tabac et mâchent le bétel. Les trois quarts de la population fument aussi l'opium.

Parmi les animaux domestiques, il en est un qui rend de grands services : c'est le buffle; il sert de monture et traîne les charrettes. Il est en même temps animal de boucherie, et la femelle fournit son lait.

Au Laos, il n'existe pas un village sans son métier à tisser, et les plus grandes dames savent s'en servir. L'homme travaille le bois avec une remarquable habileté. Les forgerons, les orfèvres se rencontrent partout. Des armuriers sont capables de faire, non seulement des sabres, mais des fusils. Les indigènes préfèrent néanmoins acheter leurs armes aux étrangers, avec lesquels ils font volontiers du commerce.

✽ Le peuple et les petits mandarins sont monogames; les grands mandarins prennent plusieurs épouses. Malgré les travaux qui lui incombent, la femme jouit d'une assez grande liberté et c'est elle qui dirige la maison. Avant le mariage, les jeunes filles font à peu près ce qu'elles veulent, et le soir elles vont se promener par bandes, au clair de lune, suivies par les jeunes gens qui leur font la cour. Lorsque l'une d'elles autorise un jeune homme à allumer sa cigarette à la sienne, elle prend l'engagement de devenir sa femme. Il ne reste plus qu'à régler la dot, ce dont on charge un tiers, et à procéder au mariage. S'il s'agit d'un personnage, la cérémonie s'accompagne de chants, de musique, de danses, et elle se termine par un grand festin au cours duquel il est fait une telle consommation d'eau-de-vie de riz que la plupart des assistants ne peuvent plus rentrer chez eux pour cause d'ivresse.

A sa naissance, l'enfant est lavé, habillé, et la femme la plus âgée de la famille s'empresse de le porter au sommet de l'échelle qui donne accès à la maison; on se livre alors à de curieuses pratiques pour savoir si le nouveau-né est enfant du père ou d'un génie. Pour le mettre à l'abri des méfaits des esprits, on a recours aux moyens les plus bizarres. On l'appellera, par exemple, *Ri-mou* ou *Ri-han* (fiente de porc ou d'oie), avec la conviction qu'aucun génie ne voudra s'emparer d'un enfant portant un nom aussi vilain. A l'adolescence, on change ce nom contre un autre guère plus poétique, comme crapaud, rat, lapin.

Les filles ne reçoivent aucune instruction. Les garçons apprennent à lire et à écrire sur des feuilles de pandanus enduites de vernis.

La société est organisée hiérarchiquement. Au-dessous du roi, viennent les princes, les mandarins de différentes classes, les juges, les fonctionnaires de tous ordres et les hommes libres; naguère, existaient des esclaves de deux catégories : les esclaves pour dettes et les prisonniers de guerre.

Sauf dans le Sud, où la défense était confiée à des avocats, la justice était très expéditive au Laos. Dès qu'on amenait un accusé au juge, celui-ci le condamnait presque toujours. Aussitôt qu'il avait rendu sa sentence, il l'exécutait lui-même, s'il s'agissait de la peine capitale. Les choses se passent sans le moindre appareil dans les tribunaux laotiens. Le juge, *muong-sen*, s'assied sur une natte en face de l'accusé, allume sa cigarette à la sienne en même temps qu'il le condamne à cinquante coups de rotin ou à des mois de prison, en faisant des plaisanteries.

Tout individu ayant une autorité quelconque, qu'il soit bonze, mandarin ou autre, est traité avec le plus grand respect. L'inférieur se prosterne devant le supérieur et met les mains au-dessus de sa tête en prononçant des formules de politesse. Le mandarin ne sort jamais sans être suivi de serviteurs plus ou moins nombreux. Deux lui sont indispensables : le porteur du crachoir dans lequel le personnage expectore en mâchant le bétel, et le porteur de la boîte dans laquelle se trouve le bétel qui lui permettra de remplacer sa chique.

Bock raconte que même les fonctionnaires du plus haut grade ne comprennent pas le sens de notre poignée de main et il ajoute : « Quand je voulais saluer un fonctionnaire laotien quelconque, j'avais pris l'habitude de faire un « hum ! hum ! » rappelant vaguement le grognement d'un cochon qui se vautre dans la vase. Pour prouver que votre salutation est bien reçue, on vous invite, dès qu'elle est faite, à vous asseoir. »

Les Laotiens aiment beaucoup les fêtes qui, outre les festins auxquels elles donnent lieu, s'accompagnent toujours de chants, de musique et de danses. Les instruments musicaux comprennent le tambour, les cymbales, une flûte à sept trous, une énorme flûte de Pan, baptisée « orgue laotien » par les Européens, la guitare, le *kainen*, instrument circulaire supportant douze gongs au milieu duquel se place l'exécutant, et le *canat*, sorte de balafon emprunté aux Siamois.

Nous avons dit que la religion du Laos est le bouddhisme, mêlé



DANSEURS LAOTIENS (province de Vientiane).

d'une foule de croyances superstitieuses. La croyance aux esprits, aux génies bons et mauvais, aux démons et aux sorciers, est générale. A toutes ces divinités, on fait de nombreux sacrifices et, aux sorciers, de continuelles offrandes; en particulier, dans le but d'éloigner les esprits, les Laotiens placent sur une perche plantée au bord du chemin des petits fétiches en bambou.

Les gens du peuple sont enterrés sans cérémonie dans la forêt. On jette à l'eau les cadavres de ceux qui meurent subitement et de ceux dont la mort est attribuée à une maladie contagieuse, la croyance générale étant que toute personne morte par accident est la victime d'un esprit méchant. Les personnages sont incinérés à feu nu sur un bûcher qu'on entretient pendant douze à quinze heures.

### c) Cambodgiens ou Khmers. — Tiams.

Le Cambodge est habité en grande partie par une population métisse dans laquelle le sang mongolique est loin de prédominer. Les Khmers, en effet, qui constituent le fond de cette population, n'étaient nullement des Mongols à leur arrivée dans le pays et, si nous les décrivons à cette place, c'est, d'une part, en raison de leur habitat dans la péninsule indochinoise et, d'autre part, parce que leurs caractères ethniques primitifs se sont modifiés par suite du croisement.

En 1885, le Dr Maurel évaluait approximativement l'importance numérique de chacun des peuples représentés au Cambodge de la façon suivante :

Khmers . . . . .	700 000
Annamites . . . . .	200 000
Chinois . . . . .	200 000
Tiams . . . . .	25 000
Penongs . . . . .	10 000
Malais . . . . .	10 000
Siamois . . . . .	5 000
Laotiens . . . . .	5 000
Tagals, Hindous . . . . .	10 000
Métis portugais, Européens . . . . .	
TOTAL . . . . .	1 155 000

Nous ne reviendrons pas sur les Annamites, ni sur les Chinois qui détiennent presque tout le commerce du Cambodge. Nous ferons simplement remarquer, à propos de ces derniers, que sous cette dénomination de « Chinois » on comprend une quantité très notable de métis. Le vrai Chinois qui arrive au Cambodge n'amène pas sa femme avec lui; il épouse une femme khmère qu'il laisse avec ses enfants lorsque, après fortune faite, il regagne son pays, non sans avoir assuré leur existence. Les enfants épousent à leur tour des Khmers et leurs descendants se disent toujours Chinois à cause des avantages que leur vaut cette nationalité.

Nous avons déjà parlé des Laotiens et il sera question plus loin des Malais, des Siamois et des Penongs. Nous ne nous occuperons ici que des Khmers ou Cambodgiens proprement dits et des Tiams, leurs parents, qui ont passé par les mêmes vicissitudes. Il est incontestable que ni les Khmers ni les Tiams ne sont autochtones de l'Indochine. D'aucuns les font venir des îles de l'archipel Malais, notamment de Java, d'autres directement de l'Inde. Ce que démontrent les monuments et les inscriptions, c'est qu'à une époque ancienne, leurs ancêtres sont arrivés à Java et en Indochine, où ils ont importé une civilisation purement hindoue. Qu'ils se soient établis en premier lieu dans l'archipel Malais et n'aient gagné que postérieurement l'Indochine ou que le contraire se soit produit, c'est une question qui n'est pas encore résolue.

✽ Les Tiams, qui sont désignés, suivant les auteurs, sous les noms de Tjams, Kiams, Tsiams, Ciamps, Tchams, Thams ou Chams, sont arrivés les premiers dans la péninsule indochinoise. La date de leur arrivée paraît remonter à plusieurs siècles avant notre ère. Aymonier a déchiffré des inscriptions en sanscrit datées du commencement de l'ère *çaka*, qui débuta en l'an 78 de l'ère chrétienne. Peu à peu, les nouveaux venus constituèrent un puissant empire qui englobait la Cochinchine, l'Annam, une partie du Tonkin, du Cambodge et du Siam; c'était le royaume de Ciampa qui, à l'époque

où les Européens entrèrent pour la première fois en contact avec l'Extrême-Orient, mesurait 200 milles de long et un peu moins de large. Au xv<sup>e</sup> siècle, les vieux auteurs parlent encore des riches cités, des 200 enfants et des 14 000 éléphants du roi du Ciampa. Attaqué à la fois par les Khmers à l'Ouest et par les Annamites au Nord, le puissant royaume s'effondra, en 1471, sous les coups de ceux-ci. Les Annamites s'acharnèrent sur les monuments tiams, mais les tours qui ont résisté à la barbarie des vainqueurs et à l'envahissement de la végétation sont des plus intéressantes. Les tours tiams sont construites en granit et en briques rouges. Les blocs de pierre, souvent énormes, sont couverts de sculptures et d'inscriptions qui forment elles-mêmes de jolis motifs décoratifs. Sur les plus anciennes de ces tours, qui ont jusqu'à huit étages superposés, chacun d'eux en retrait sur le sous-jacent, les sculptures représentent des danseuses les bras en l'air et les jambes écartées, ou bien des divinités brahmaniques (Brahma, Vichnou, Garouda). Les vieilles inscriptions sont en sanscrit. Sur les tours plus récentes, les inscriptions sont en langue tiamme et les personnages bouddhiques remplacent les divinités brahmaniques. Or le bouddhisme n'a été introduit dans la religion qu'après l'ère *çaka*, c'est-à-dire que cette deuxième catégorie de tours est postérieure à l'an 78.

L'introduction du bouddhisme est due très vraisemblablement à des envahisseurs qui, en se croisant avec les Tiams, en ont modifié le type originel. Ces envahisseurs étaient sans doute de race mongolique, à en juger par la nature des cheveux, la rareté de la barbe, le raccourcissement du crâne, la saillie assez prononcée des pommettes et la bride oculaire qu'on observe chez certains Tiams. Toutefois, les caractères hindous ont persisté, plus ou moins accusés, chez une grande partie de la population.

Après leur défaite, la moitié environ des Tiams est restée en Cochinchine et dans le sud de l'Annam (60 000 à peu près); l'autre moitié s'est réfugiée au Siam et surtout au Cambodge. Ils vivent maintenant principalement dans les forêts, où leurs habitations sont groupées en petits villages qui contrastent par leur propreté avec les villages annamites. Ils se livrent à l'agriculture, élèvent des buffles et ont une véritable passion pour la chasse.

✽ Les Khmers, bien que de même origine que les Tiams, en étaient devenus les rivaux, comme il a été dit plus haut. En architecture, ils avaient dépassé leurs voisins. A la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, Khoubilāi-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, envoya au roi du Cambodge un ambassadeur qui, à son retour, publia un récit enthousiaste de ce qu'il avait vu; ce récit a été traduit par Abel de Rémusat. Il contient notamment la description d'une splendide capitale (Angkor-Thom) qui, pour une cause inconnue, ne devait pas tarder à tomber en ruines. Ces ruines ont été retrouvées en 1570 par un voyageur espagnol, Cristoval de Jaque. On ne s'en souvenait plus quand, au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, elles furent redécouvertes par l'abbé Sylvestre, puis décrites pour la première fois, en 1861, par Mouhot. Aux ruines de la ville royale s'ajoutaient



FEMMES CAMBODGIENNES PILANT LE RIZ. — COLL. M. H. N.

celles de la ville sainte (Angkor-Vat), dont la splendeur du temple fait l'émerveillement de tous les visiteurs. Une galerie de ce temple mesure 700 mètres de long; elle est entièrement revêtue de bas-reliefs et d'inscriptions. D'autres sont remplies de statues de divinités. Comme à Angkor-Thom, une magnifique chaussée conduisait au temple, dont l'ensemble affectait la forme d'un quadrilatère avec cours intérieures. Des escaliers monumentaux donnaient accès à des terrasses superposées, d'où s'élevaient de nouveaux étages en retrait. Dans les angles, des portiques magnifiques étaient surmontés de frontons, ciselés comme tout le reste.

Ces beaux monuments rappellent les plus remarquables de l'Inde, dont ils ne se différencient que sur un point : tandis que les artistes hindous se sont complu à représenter des sujets érotiques et des scènes licencieuses, ceux du Cambodge avaient horreur des nudités complètes. Les inscriptions sont les unes en sanscrit, les autres en pali, autrement dit en langue religieuse comme dans l'Inde. Enfin, les bas-reliefs de la longue galerie du temple d'Angkor-Vat ne sont que la traduction du poème le plus populaire de l'Inde, le *Râmâyana*. Toutes les phases de l'épopée hindoue se trouvent reproduites dans le monument le plus vénéré du royaume khmer. Si, à ces preuves, on ajoute celles qu'il est permis de tirer des caractères physiques des Cambodgiens qui ont le moins subi l'action des populations environnantes, il semble impossible de mettre en doute l'origine hindoue du peuple khmer.

Parmi les races qui se sont mêlées aux civilisateurs du Cambodge nous citerons, en premier lieu, les Chinois établis depuis longtemps dans le pays et qui, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, pouvaient déjà mettre en ligne, sur un seul point, 3 000 hommes contre la troupe de Blas Ruiz. Ces Chinois dominaient déjà les indigènes des rives du Mékong. Les Siamois ont été constamment en lutte avec les Cambodgiens, les remplaçant par des hommes de leur race dans les contrées qu'ils dévastaient. Les Annamites se sont infiltrés lentement dans le pays, créant des villages jusqu'au cœur du royaume avec l'assentiment du souverain cambodgien. Les Malais ont également joué un rôle et introduit des mots de leur langue dans le langage indigène. Les Européens ne sont pas restés à l'écart des croisements. Pavia a rencontré, aux portes de Pnom-Penh, un gros village de Cambodgiens descendant en partie de Portugais, fixés dans le pays il y a plusieurs siècles. En serré par les Siamois et les Annamites, le royaume du Cambodge allait sombrer, quand le roi Norodom obtint le protectorat de la France.

Depuis l'invasion des Khmers, tous les peuples qui se sont rencontrés sur le sol cambodgien se sont croisés de mille manières. Il serait sans doute difficile de trouver beaucoup d'individus ayant conservé la pureté de sang de leurs aïeux. Toutefois, on a signalé au D<sup>r</sup> Maurel quelques hommes que leurs voisins regardent comme des « vieux Khmers », et ce savant a constaté qu'ils se rapprochent

des Hindous dans une certaine mesure. Mais, dans le reste de la population, il est rare de rencontrer des sujets n'offrant aucun des caractères mongoliques, tels que raccourcissement du crâne, saillie des pommettes, obliquité plus ou moins marquée des yeux, brièveté du nez avec dilatation des narines.

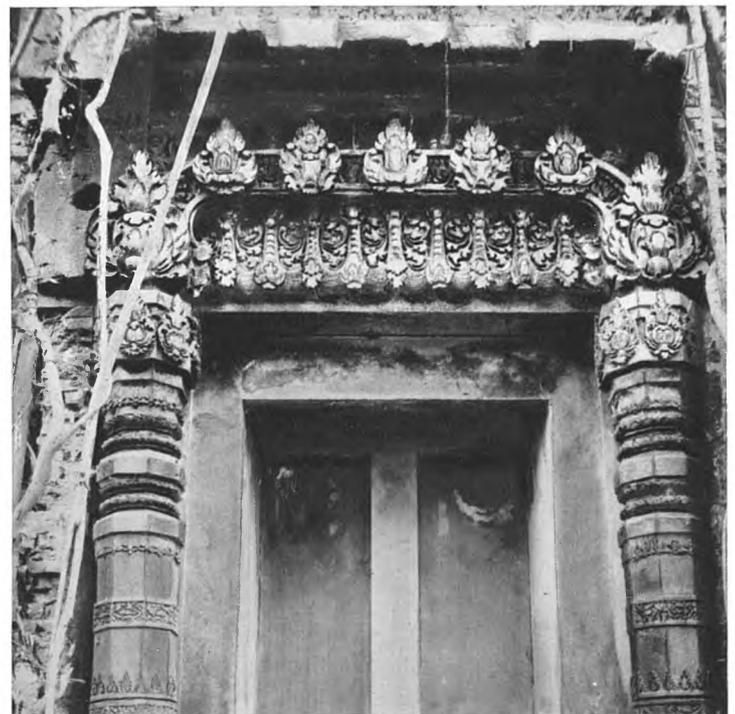
L'homme porte une courte veste et un langouti en étoffes souvent fort belles, fabriquées dans le pays. Il n'est pas rare de voir des paysans avec le torse nu. En revanche, les riches mettent des ceintures de soie, et les mandarins, une petite veste mordorée et une ceinture en or. Les femmes portent le langouti et une longue robe serrée à la taille et ouverte sur la poitrine. Elles ont souvent les bras nus et s'enveloppent le torse d'une étoffe de soie flottante. Dans le lobule de l'oreille, elles s'introduisent des cylindres d'ivoire ou de bois de la grosseur d'un bouchon; quelques-unes se contentent de simples boucles en or ayant la forme d'un S.

Le Khmer est avant tout l'homme de la forêt; il lui répugne de vivre dans les villes. Les maisons, construites sur pilotis, sont éparpillées dans la forêt ou dans la rizière. L'indigène est bûcheron, agriculteur, chasseur.

Sur le bord des cours d'eau et des grands lacs, où le poisson abonde, on rencontre des villages de pêcheurs. Dans les villes, il en est qui exercent avec habileté les métiers de bijoutiers, de graveurs, mais ils éprouvent tous une profonde répugnance à devenir domestiques ou traîneurs de pousse-pousse. Aymonier, qui les connaît si bien, s'élève contre l'accusation de paresse qui leur a été adressée. « Lents, patients, durs à la fatigue, les paysans ne méritent guère la réputation de paresse invétérée que leur ont faite presque tous les voyageurs européens, se copiant les uns les autres. »



PRINCESSE CAMBODGIENNE.

LA DANSE DES BAYADÈRES : bas-relief du temple d'Angkor-Vat.  
COLL. M. H. N.DÉTAIL DE SCULPTURE TIAM D'UNE DES TOURS DE PRËI KUK  
A KOMPONG THOM (Cambodge).



MUSICIENS CAMBODGIENS. — COLL. M. H. N.

✱ En théorie, la polygamie existe au Cambodge; en fait, les riches seuls la pratiquent. Le mariage s'accomplit sans grandes formalités; il suffit du consentement des parents, et la cérémonie a lieu en présence de personnes recommandables invitées pour la circonstance. Quoique subordonnée au mari et ne mangeant pas avec lui en présence d'étrangers, la femme est l'âme et la joie du foyer. Le genre d'existence des Cambodgiens a développé chez eux la vie de famille. La femme mène une vie chaste et elle est l'objet des plus grands égards dans la société. Sa situation dans la famille vaut celle de la femme de n'importe quel pays. L'adultère, d'ailleurs rare, est puni de peines symboliques (attelage à la charrie, obligation de laper l'eau de cuisson du riz à la manière des chiens) ou de peines ignominieuses, telles que promenade en grand cortège, au son du tam-tam, des coupables, qui sont tenus de publier leur crime. Le divorce est libre quand l'un ou l'autre des époux peut invoquer un motif valable.

Les enfants sont choyés et on leur apprend de bonne heure le respect dû aux aînés. Si un ménage est stérile, ce qui est exceptionnel, il adopte un enfant, qui jouit des mêmes droits que s'il était légitime.

Avant notre protectorat, le roi était un souverain absolu. Il nommait à tous les emplois et choisissait lui-même son successeur. Il déployait un grand faste et avait à sa cour une foule de courtisans, ses musiciens et ses danseuses. Le Cambodgien a le sens de la musique beaucoup plus développé que les autres Indochinois. Des corps d'instrumentistes sont capables d'interpréter nos meilleurs morceaux et de charmer nos oreilles d'Européens.

Le Cambodgien aime son indépendance, mais ruiné, isolé, il est devenu timide. Cependant il s'est soulevé à plusieurs reprises parce que ceux qui ont la charge de le protéger ne l'ont pas compris et ont employé des procédés qui ont heurté ses sentiments. Il a le sentiment inné de la pudeur et, quand on fait défiler devant lui un film quel que peu pornographique, il est froissé. Sobre, il l'est et il ne comprend pas qu'on s'efforce de développer dans son pays le commerce de l'alcool et de l'opium. C'est un émotif, un enthousiaste qui a conservé le souvenir du merveilleux de sa grande histoire dont on l'a nourri dès l'enfance. Il est en même temps un être de foi, qui respecte ses bonzes bouddhistes parce qu'ils mènent une vie chaste, humble et recueillie. Sauf s'il est trop pauvre, il leur confie ses fils, qui font un stage dans les ordres, où on leur inculque l'esprit de discipline et de sages préceptes.

Les voyageurs qui n'ont fait que passer, les résidents qui n'ont pas appris la langue des Cambodgiens, les ont mal jugés. Un fonctionnaire, qui a fait toute sa carrière dans le pays, aimait à répéter : « Avec des Cambodgiens, je veux construire des pyramides ! » Des hommes de cœur, comme Pavie, Aymonier, le

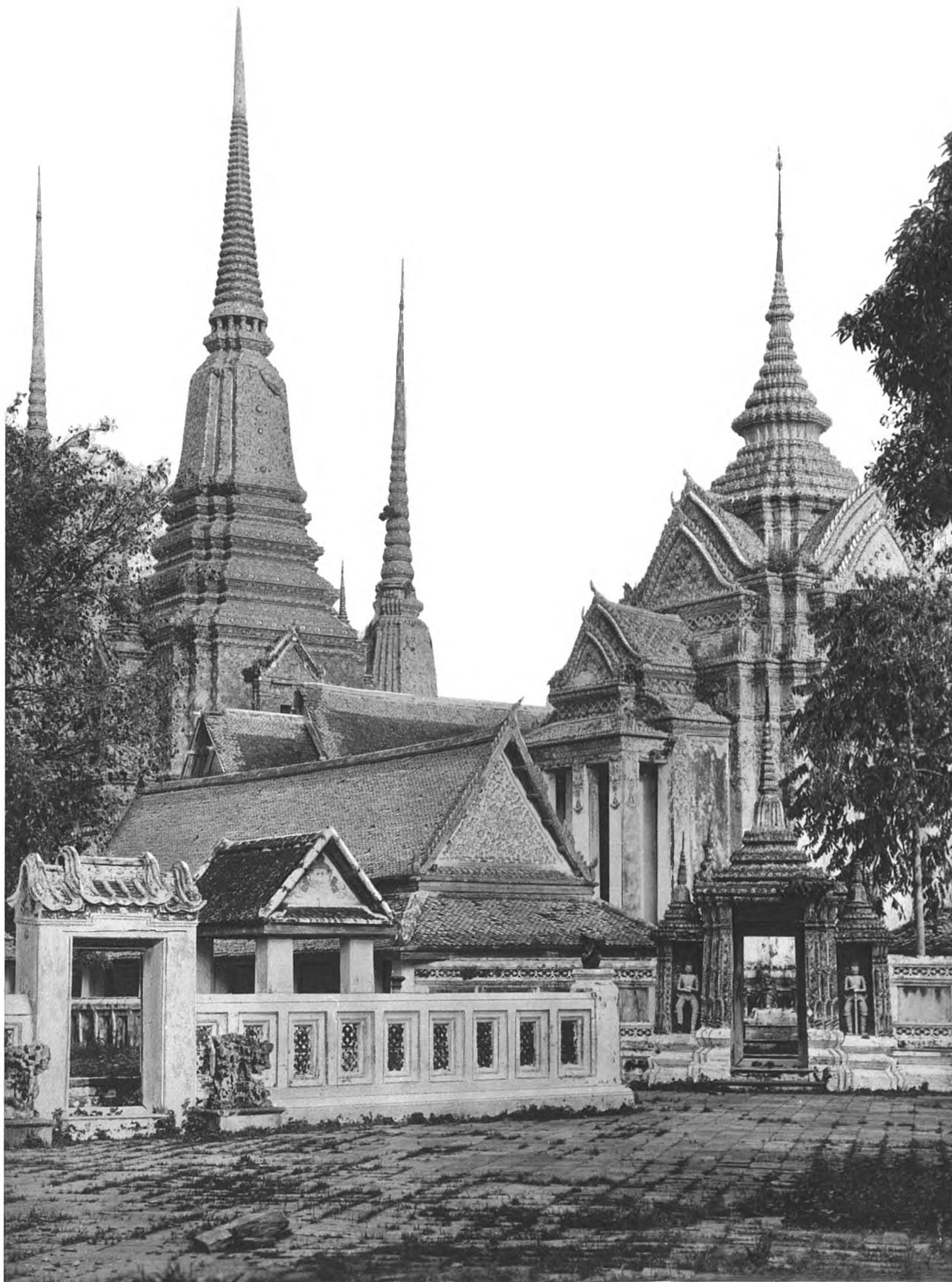
D<sup>r</sup> Pannetier, qui, non seulement ont appris à fond le cambodgien, mais ont capté la confiance des Khmers et ont pénétré dans leur intimité, ne tarissent pas d'éloges sur leur compte. De tels hommes, on peut beaucoup attendre, mais il faut d'abord bien les connaître et ne pas leur appliquer un traitement qui convient à un autre peuple et qui ne saurait aboutir qu'à des résultats déplorable si on l'appliquait aux Cambodgiens.

#### d) Siamois ou Thaïs.

Les Siamois, vraisemblablement originaires de la vallée du haut fleuve Bleu, ont été refoulés, vers le commencement de notre ère, dans la direction du Sud, par les Chinois, qui s'établirent dans cette vallée. Le nom de Thaïs, que leur appliquent beaucoup de leurs voisins, proviendrait, selon M<sup>re</sup> Pallegoix, qui a vécu longtemps parmi eux, de la couleur d'un brun rougeâtre de leur peau, « Taisayan » signifiant « homme couleur d'ocre ». Il y a là sans doute une erreur d'étymologie, car il existe des Thaïs qui n'ont nullement cette teinte et dont l'épithète qu'on accole à ce nom générique est tirée de la couleur de leur costume. On trouve, par exemple, des *Thaïs-Cao* (Thaïs blancs), des *Thaïs-Dam* (Thaïs noirs), des *Thaïs-Den* (Thaïs rouges). En réalité, le nom Thaï s'applique à tout un groupe ethnique aujourd'hui disséminé à l'ouest du Tonkin



TYPES D'UNE TRIBU NOMADE DU SIAM SEPTENTRIONAL. — CL. WIDE WORLD.



PAGODES SIAMOISES A BANGKOK. — CL. LAMBERT.



LISSOU DU SIAM SEPTENTRIONAL  
JOUANT DE LA GUITARE CHINOISE. — CL. WIDE WORLD.



FEMME KHA DU SIAM SEPTENTRIONAL  
FUMANT LA PIPE. — CL. WIDE WORLD.

et de la Chine, dans la haute Birmanie, dans le Laos, dans le Siam.

Au Siam, la population est fort mélangée. Sur les 6 millions d'habitants, on ne compte que 2 millions de Siamois. Le reste comprend des Chinois (1 200 000), des Malais (1 000 000), des Laotiens (1 000 000), des Cambodgiens annexés au Siam en 1835 (500 000), et des Khâs, des Shans, des Mônes originaires du Pégou, etc. Le croisement d'éléments aussi divers a donné naissance à une quantité notable de métis. Toutefois, la population siamoise, envisagée dans son ensemble, offre des caractères mongoliques assez accusés, ce qui n'a rien de surprenant, puisque la plupart des étrangers qui se sont mêlés aux Thaïs présentent ces mêmes caractères. Tous les Siamois aiment à avoir les dents noires et, pour obtenir une belle teinte, ils les frottent avec une matière colorante et mâchent constamment du bétel.

Les deux sexes s'enroulent à la taille une pièce d'étoffe qui forme une sorte de jupe et portent en sautoir une écharpe en soie pour les filles et les femmes, en coton blanc pour les hommes. Tous se parent de nombreux bijoux d'or et d'argent : colliers, bracelets, bagues, chaînettes, pendeloques, anneaux de chevilles, boucles d'oreilles, etc.

Les gens du peuple habitent des maisons en bambou recouvertes de feuilles de palmier, généralement construites sur des pilotis assez bas. Un bon nombre de familles vivent dans des maisons édifiées sur des radeaux. Dans les villes, on trouve de jolies maisons en planches couvertes en tuiles. Les constructions les plus remarquables sont les pagodes en forme de pyramides, avec des toits superposés, de plus en plus petits au fur et à mesure qu'ils s'élèvent, et qui se terminent par une flèche. Certaines d'entre elles sont des monuments imposants par leurs dimensions et la richesse des colonnades qui les entourent. A l'intérieur, les murs sont peints de haut en bas de scènes représentant l'histoire de Bouddha ou bien l'épopée brahmaniste du Râmâyana. C'est que, tout en étant bouddhistes, les Siamois ont conservé beaucoup de croyances brahmanistes. On voit même, dans leurs temples, à côté d'objets sacrés d'une richesse incomparable, tels que bouddhas en or et en jade, vases de tous genres, crachoirs rituels qui souvent sont des œuvres d'art, des statues n'ayant aucun caractère religieux.

Les demeures des particuliers sont moins richement meublées. Les paysans n'ont guère que des nattes, une estrade en planches sur laquelle ils couchent, quelques bancs, quelques corbeilles, quelques vases en cuivre, une cruche en terre pour l'eau et de grossières porcelaines. En revanche, les riches tirent de la Chine de luxueux mobiliers et des soieries précieuses.

Les Siamois forment une population douce, adonnée surtout à l'agriculture. A part les personnages qui mangent de la viande et qui apprécient beaucoup les œufs salés, les tortues, les vers à soie, les grenouilles, les rats, les serpents, les gens du peuple se

nourrissent presque exclusivement de riz, de légumes et de fruits. Les mets sont généralement accompagnés de sauces fortement épicées. Comme chez les Cambodgiens, on mange avec les doigts. Le temps du repas est sacré et on ne dérangerait pas un serviteur pendant qu'il absorbe ses aliments.

Dans les villes, on trouve des artisans habiles, notamment des bijoutiers, des verriers, des sculpteurs, des graveurs, des fondeurs. Le commerce est presque entièrement entre les mains des Chinois, qui ont même fondé des monts-de-piété. Les usines où l'on décortique le riz appartiennent presque toutes. Les herboristeries, où se débitent les médicaments les plus extraordinaires, sont généralement tenues par des Siamois. A Bangkok, le long des nombreux canaux qui ont fait donner à cette ville le nom de « Venise de l'Orient », des boutiques s'alignent, où l'on peut acheter tous les produits indigènes et une foule d'objets européens. Elles sont très fréquentées, de même que les marchés en plein

air qui constituent le lieu de réunion par excellence.

✿ La polygamie existe au Siam; le roi a un véritable harem et certains grands mandarins ont une quarantaine de femmes. La première est toutefois regardée comme la véritable épouse, à moins qu'elle ne soit stérile ou même si elle ne met au monde que des filles. Le mariage ne se célèbre que si les deux fiancés sont d'accord. Il y a préalablement une sorte de fête des fiançailles qui, en certaines localités, consiste en une promenade en barques dont une est chargée des cadeaux que le jeune homme fait à la famille de la jeune fille. Il est assez rare que le mariage s'accompagne d'une cérémonie religieuse. Le divorce se fait à l'amiable, et, lorsqu'il se produit, le père et la mère se partagent les enfants.

✿ Les Siamois ne sont pas un peuple arriéré; ils comptent parmi eux des lettrés, des savants, des médecins et des chirurgiens dont



HABITATIONS SIAMOISES AU BORD D'UNE RIVIERE.

quelques-uns ont fait des études en Europe. La musique est aussi cultivée que dans le Cambodge; chaque village possède son orchestre. Très gais, très amis des fêtes, ils se passionnent pour tous les genres de courses : courses de chevaux, d'éléphants, de chiens, courses de pousse-pousse, voire courses de coqs, de poules ou de tortues. Dans les fêtes, comme dans la vie quotidienne, il est rare qu'on voie des individus s'enivrer avec l'eau-de-vie de riz. Le Siamois est sobre et sa boisson la plus appréciée est le thé parfumé au jasmin.

La vie monastique est en grand honneur. Les bonzes sont très respectés parce qu'ils sont chastes et fidèles à leurs vœux. Ils vivent d'aumônes, mais ils ne manquent de rien, car les dames riches se font gloire de leur fournir des aliments, des gâteaux et les robes jaunes dont tous sont vêtus.

Lorsqu'un personnage d'importance vient à décéder, on incinère son cadavre. S'il s'agit d'un souverain, la crémation s'accompagne d'un grand cérémonial. Le cadavre, desséché, est hissé dans un cercueil précieux au sommet d'un bûcher de bois odoriférant, et, pendant la cérémonie, on jette au public des pièces de monnaie renfermées dans des oranges.

Souvent, au lieu d'incinération, le cadavre est jeté en pâture aux vautours, aux corbeaux et aux chiens, et parfois cette macabre opération se fait en public. Un homme, qu'on peut qualifier de croque-mort, ouvre le ventre du défunt, en retire les intestins et les jette aux animaux, puis il découpe le cadavre en morceaux et tous les carnassiers se précipitent pour le dévorer.

Dans le nord du Siam, vers la frontière chinoise qu'elles débordent, vivent des tribus, les unes nomades, les autres sédentaires. Parmi les sédentaires, se classent les Lissous, qui se livrent à l'agriculture et ne sauraient être assimilés aux peuplades sauvages que les Siamois désignent sous le nom de Khâs.

### e) Birmans.

Les Birmans, auxquels se rattachent les Pégouans, sont de taille un peu supérieure à la moyenne, mais presque tous ont néanmoins le type mongolique bien caractérisé. A maints points de vue, ils ressemblent aux Siamois. Le vêtement, par exemple, est à peu près le même dans les deux groupes; la jupe de la femme est habituellement plus longue et traîne jusqu'à terre, car il est indécent pour le beau sexe de montrer la plante des pieds. En revanche, cette jupe est ouverte par devant, de sorte que lorsque la femme marche, on lui voit les cuisses, ce qui n'a rien d'impudique. A cette partie du costume s'ajoute parfois un corsage de mousseline blanche. Quant à la jupe, elle est presque toujours en soie.

Les fonctionnaires et les nobles ont de longues robes de velours ou de satin brodées de fleurs et certains d'entre eux y ajoutent plusieurs collerettes étagées l'une au-dessus de l'autre. Les ambassadeurs portaient de singuliers chapeaux ornés de fleurs et sur-



PRINCESSES BIRMANES. — COLL. M. H. N.

montés d'une pointe en forme de paratonnerre, et des chaussures, tandis que les hommes du peuple entourent simplement d'un mouchoir ou d'un bandeau de toile leurs cheveux réunis en chignon au sommet de la tête et vont pieds nus.

Comme au Siam, l'amour de la parure est porté à un haut point et les bijoux sont sensiblement les mêmes. Cependant les personnes de condition s'introduisent dans le lobule de l'oreille de volumineux tubes ou des cornets en or mesurant jusqu'à 6 centimètres de diamètre. Tout le monde se noircit les dents en Birmanie et les dames en grande toilette se teignent en rouge la paume des mains et les ongles.

A côté de personnes si richement parées, on rencontre des hommes vêtus d'une simple ceinture dont les bouts sont ramenés entre les jambes, mais qui ont le ventre et les cuisses tatoués de fleurs ou de figures d'animaux.

Les maisons et les pagodes sont identiques à celles du Siam. Les indigènes sont également agriculteurs et vivent surtout des produits du sol. Ils possèdent bien des animaux domestiques, mais, par scrupule religieux, ils ne les sacrifient pas, leur religion leur interdisant de tuer des animaux; toutefois ils n'étendent pas cette interdiction aux animaux sauvages et ils chassent ceux que nous considérons comme du gibier et même les serpents et les lézards, qui sont surtout mangés par les gens pauvres.

L'industrie est très développée en Birmanie. On y trouve des fabricants de soieries et de cotonnades, des potiers, des fondeurs, des armuriers, des bijoutiers, des sculpteurs, etc. Le pays contient des gisements de presque tous les métaux; l'or et l'argent y sont abondants, ainsi que les pierres précieuses (rubis, grenats, saphirs, etc.). Il n'est donc pas étonnant qu'on voie des sabres à poignée d'or, dont le fourreau est décoré d'or et de quelques-unes de ces pierres.

Il se fait en Birmanie un commerce assez important. Les articles d'exportation consistent principalement en ivoire, en ambre et en pierres précieuses. Les moyens de locomotion étaient jadis primitifs. Le palanquin ne servait qu'exceptionnellement, mais la batellerie était nombreuse. Le véhicule courant est le grand chariot couvert traîné par six bœufs, qui peut transporter une famille avec ses bagages.

✻ La femme est très libre. L'épouse n'est pas achetée par le mari. Lorsque deux jeunes gens ont décidé de s'unir, la mère du jeune homme va faire la demande aux parents de la fille. Quand la question de la dot est réglée, le futur envoi à sa fiancée des vêtements et des bijoux en rapport avec sa fortune. La cérémonie du mariage est des plus simples: un acte est dressé, les fiancés mangent, dans le même plat, un repas préparé par leurs parents, le mari offre une tasse de thé à sa femme, qui lui en offre une à son tour, et tout est terminé. La monogamie est la règle, mais le mari peut prendre des concubines qui servent la femme légitime et deviennent sa propriété si l'époux vient à décéder. On a vu autrefois des hommes vendre leurs femmes avec leur consentement quand le ménage était dans la misère. Les femmes qui se sacrifiaient ainsi étaient regardées comme ayant accompli un acte méritoire. Les autorités anglaises ont interdit ce genre de trafic.

La société est divisée en classes qui ne s'allient pas entre elles. A la tête du gouvernement était placé un souverain entouré de ministres et de princes de la famille impériale. Un conseil privé assistait le monarque. Il existait des fonctionnaires de tous rangs



PORTEURS ET ENFANTS BIRMANES DANS UNE RUE DE RANGOON.  
CL. UNDERWOOD.

pour diriger les affaires de chaque département. Le pouvoir était héréditaire.

L'armée était parfaitement organisée et comprenait de la cavalerie et de l'infanterie. A ces forces s'ajoutaient les navires de guerre. Le commandant en chef de l'armée possédait des insignes qui n'avaient pas une allure bien martiale : ils consistaient en une sorte de mitre ornée d'or et de pierreries, et en un éventail muni d'un très long manche.

Depuis qu'elle a annexé la Birmanie à son empire des Indes, l'Angleterre a modifié cette organisation politique. Le « commissaire en chef » relève du vice-roi des Indes.

La justice était implacable en Birmanie. Un voleur était marqué sur les joues avec de la poudre à laquelle on mettait le feu et on lui tatouait le mot « voleur » sur la poitrine. S'il récidivait, on l'am-

putait d'un bras. La troisième fois, il était condamné à la décapitation, que pratiquait, avec un coutelas, un autre condamné, auquel on faisait grâce de la vie. Parfois un condamné à mort était crucifié sur le bord d'une rivière, où il devenait la proie des alligators, ou bien on lui versait du plomb fondu dans la gorge.

Tout ce qui a été dit plus haut des édifices religieux et du clergé du Siam peut s'appliquer textuellement à la Birmanie. Pour les funérailles, les choses se passaient à peu près de la même façon, avec cette différence que les cadavres n'étaient pas donnés en pâture aux animaux. Sauf les pauvres, dont les corps étaient jetés à l'eau, les défunts étaient incinérés. Dans le cortège qui accompagnait le défunt au bûcher, figuraient des femmes, louées pour la circonstance, qui marchaient devant la bière en chantant un hymne funèbre. Les parents et les amis suivaient derrière le corps.

## B) MONGOLOÏDES, INDONÉSIENS ET DRAVIDIENS

### CHAPITRE XVIII

#### MONGOLOÏDES

Les populations que nous venons de passer en revue sont loin de présenter un type homogène. Nous pouvons même dire que la plupart d'entre elles offrent les caractères mongoliques tellement atténués par suite de croisements avec des éléments ethniques étrangers qu'elles mériteraient d'être qualifiées de « mongoloïdes » plutôt que de « mongoles ». C'est ce qui a eu lieu au sud du Tibet, au Cambodge, où l'élément étranger semble prédominant, en Birmanie et au Siam. Il en est de même dans le Boutan et le Népal. Beaucoup de tribus du nord de l'Inde qui vivent au pied de l'Himalaya, depuis l'Assam jusqu'au Cachemire, ont reçu également une proportion plus ou moins notable de sang mongolique.

Nous laissons de côté ces populations et réservons l'épithète « mongoloïde » à une race qui est représentée, sur le continent asiatique, par un groupe important dans la presqu'île de Malacca et qui a joué un rôle notable dans le sud de l'Indochine. C'est surtout dans l'archipel Indien, c'est-à-dire en Malaisie, que cette race — la race malaise — est répandue de nos jours. Nous la décrirons à cette place, au lieu de la classer parmi les Océaniens, parce que la région qu'elle occupe n'est en somme qu'un prolongement de l'Asie. L'Insulinde occidentale, qui comprend Sumatra, Java, Bornéo et les Philippines, par ses plaines basses, inclinées vers l'Asie, par sa géologie, par son climat, ses pluies tropicales, ses forêts vierges et sa faune, rappelle le continent voisin. Lors-

qu'on se dirige vers l'Est, le climat devient plus sec dans les petites îles de la Sonde, les Célèbes et les Moluques, en même temps qu'apparaissent progressivement les végétaux et les animaux de la Mélanésie. Au point de vue ethnique, il en est de même : les Malais de l'Insulinde occidentale sont les mêmes que ceux de la presqu'île de Malacca, tandis qu'au delà le type papou a fait son apparition. Sur les confins, les deux éléments se sont mélangés et on ne saurait en être surpris : c'est ce qui se produit partout quand deux races, si différentes qu'elles soient l'une de l'autre, se trouvent en contact. Dans la direction de l'Est, les Malais ont essaimé dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée et même au delà. Dans la direction de l'Ouest, ils ont atteint Madagascar, comme nous l'avons vu plus haut (p. 184). Il serait donc bien extraordinaire que la race eût conservé partout sa pureté primitive.

Dans la Malaisie occidentale, où les Malais ont, de nos jours, leurs principaux centres, vivait une population qui compte encore des représentants dans les archipels : ce sont les Indonésiens, parents et, vraisemblablement, descendants directs d'une vieille race dont les restes, découverts dans les cavernes du Tonkin, étaient associés à des instruments en pierre d'une facture extrêmement primitive. La même industrie grossière a été rencontrée à Java, dans des couches anciennes de terrain, ce qui permet de supposer que, là aussi, ont vécu jadis des Indonésiens encore peu évolués au point de vue industriel, et qu'ils ont pu mêler leur sang à celui des populations venues plus tard. Ce qui rend cette hypothèse probable, c'est qu'ils n'ont pas été anéantis par les Malais, mais simplement refoulés à l'intérieur des terres par les nouveaux venus. Parmi leurs descendants, nous citerons les



LES ANCIENNES CIVILISATIONS EN MALAISIE : ruines d'un temple à Prambanan (Java).

Dayaks de Bornéo, les Battaks de Sumatra, certains Alfourous des Célèbes et des Moluques.

Aux Philippines, les Malais rencontrèrent des Nègres de petite taille, les Négritos, qu'ils refoulèrent également dans les montagnes de l'intérieur pour s'établir à leur place sur le littoral.

Nous connaissons des prédécesseurs encore plus anciens des Malais, leurs restes ont été découverts à Java dans des conditions de gisement qui ne laissent guère de doute sur leur très haute antiquité. Ces vieux indigènes de Java présentaient un type qui n'est pas sans analogie avec nos races fossiles d'Europe.

Enfin, il est arrivé des Hindous à Java et ils y ont élevé de beaux monuments, aujourd'hui en ruines, qui rappellent ceux construits jadis en Cochinchine par les Tiams et au Cambodge par les Khmers.

Il n'est donc nullement extraordinaire qu'après avoir été en contact avec des éléments ethniques aussi variés, les Malais ne présentent pas une homogénéité parfaite. Quelle que soit leur origine et si complexes qu'aient pu être les mélanges, il se dégage néanmoins de leur examen un type assez nettement caractérisé, et ce type n'est évidemment pas celui des Mongols véritables que nous avons décrits, mais il s'en rapproche par un nombre suffisant de caractères pour qu'on puisse le qualifier de mongoloïde.

**I. MALAIS.** — Les Malais se rencontrent dans tout le sud de la péninsule indochinoise, où ils sont mêlés aux populations locales; dans la presqu'île de Malacca, dans les îles Nicobar et dans toute la Malaisie. Dans cette dernière région, ils sont surtout nombreux à Sumatra, à Java, à Madoura, à Bali, à Lombok, à Soumbawa, à Soumba, c'est-à-dire dans les îles de la Sonde. Dans les autres archipels, ils occupent les régions littorales.

Nous ne reviendrons pas sur les Malais émigrés à Madagascar, où ils sont parvenus à fonder un puissant royaume sur le plateau de l'Émyrne (V. p. 184), et nous passerons sous silence les colonies malaises du sud de l'Indochine qui présentent les mêmes caractéristiques que nous allons rencontrer dans les îles de la Sonde.

Il nous faut dire quelques mots des Nicobariens qui, eux, se différencient un peu de leurs congénères à certains points de vue.

### a) Nicobariens.

Dans les îles Nicobar, les Malais se sont trouvés en contact avec des Négritos, mais, bien que quelques croisements se soient opérés, ils ont conservé, pour la plupart, les caractères physiques de la race. Ils paraissent, cependant, avoir subi parfois l'influence



MALAIS DE SUMATRA. — CL. RAP.

d'un élément ethnique autre que l'élément négrito, car certains individus ont de petits yeux légèrement obliques et, chez d'autres, les yeux, quoique parfaitement horizontaux, sont peu ouverts.

Le costume des hommes, qui se compose d'une simple bande d'étoffe entourant les hanches et dont les bouts pendent en arrière, a donné lieu à une amusante méprise de la part d'un marin suédois. Il a pris ces bouts de ceinture pour un appendice caudal et il a raconté que les Nicobariens étaient des hommes à queue; plusieurs auteurs ont ajouté foi à ces racontars.

Les habitations, élevées sur pilotis, diffèrent de celles de la Malaisie par leur forme; elles sont rondes, au lieu d'être quadrangulaires, et le toit est supporté par une série de poteaux espacés, plantés en cercle à une petite distance des parois de la case. Un de ces poteaux porte de profondes entailles et sert d'échelle pour atteindre une sorte de balcon placé à hauteur d'homme sur lequel prend jour l'entrée de l'habitation.

Ce qui distingue surtout les Malais des Nicobar de ceux de l'archipel Indien, c'est leur manière de vivre et c'est également leur industrie dans le marasme. Ils ne font pas d'agriculture et se contentent, comme aliments végétaux, des plantes et des fruits comestibles qui poussent à l'état sauvage et qui sont d'ailleurs aussi variés qu'abondants dans le pays. Leurs principales ressources alimentaires leur sont fournies par la pêche. Ils y joignent le gibier de toute sorte qu'ils peuvent capturer. On les a accusés d'être — ou, du moins, d'avoir été — cannibales. Les Danois, qui, dès 1756, avaient fondé des établissements dans ces îles déclarent formellement qu'ils n'ont jamais eu connaissance d'un seul cas d'anthropophagie.

En dehors de leurs belles pirogues à balancier, fortement relevées à l'avant, les Nicobariens ne fabriquent guère eux-mêmes les objets dont ils ont besoin. Qu'il s'agisse d'étoffes, d'objets en métal, d'ustensiles de ménage ou de bijoux, ils se les procurent par voie d'échanges.

Les Malais des îles Nicobar sont des hommes calmes, doux, qui ne sortent de leur placidité que si leurs femmes oublient la fidélité qu'elles doivent à leurs époux, ce qui est, assure-t-on, un cas extrêmement rare.

### b) Sumatrais, Javanais, Madourais, Balinais.

Ces diverses populations, qui forment le groupe le plus important des Malais actuels, peuvent être englobées dans une même description. Pour donner une idée de leur importance numérique, il nous suffira de citer un chiffre emprunté à J. C. van Eerde : Java et la petite île de Madoura, qui en fait partie géographique-



FAMILLE MALAISE DE LA PRESQU'ÎLE DE MALACCA.

ment, « ont une population de 35 millions d'habitants, soit de 266 par kilomètre carré ». La population a doublé au cours des cinquante dernières années. En dehors de quelques légères différences dans les caractères physiques, tous les vrais Malais mènent le même genre de vie et ont les mêmes mœurs.

A l'intérieur des îles, vivent des peuplades qui occupaient le sol avant la venue des Malais, telles que les Battaks, les Alas et les Gadjos de l'intérieur de l'Atchin, à Sumatra, les Badoujis et les Tenggerais à Java. Ces diverses tribus représentent le type indonésien auquel nous avons fait allusion et sur lequel nous reviendrons dans le paragraphe suivant. Au centre de Sumatra, on rencontre encore quelques débris des petits Nègres (Négritos), qui ont dû former, à une époque reculée, une nappe continue depuis les Philippines jusqu'à l'Inde (V. p. 52).

Quelle est l'origine des Malais? c'est une question qui n'est pas résolue et dont nous n'essaierons pas de trouver la solution. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est, comme il a été dit précédemment, que des Hindous sont arrivés dans les îles de la Sonde au moins jusqu'à Bali, où leur influence sur le type des habitants s'est plus fait sentir qu'à Sumatra, à Java et à Madoura. Toutefois, dans toutes ces îles, on trouve des individus, en nombre considérable, présentant un ensemble de caractères qui ne rappelle nullement celui des populations de l'Hindoustan. Ce sont ces individus que nous devons considérer comme offrant le véritable type malais.

De même que les Mongols, les Malais sont d'une taille sensiblement inférieure à celle des Européens; 507 hommes de la région de Menangkabo, considérés comme les plus purs, n'atteignaient, en moyenne, que 1<sup>m</sup>,57. Dans la presqu'île de Malacca, la plus forte moyenne ne dépasse pas 1<sup>m</sup>,586. En revanche, chez les Javanais, les moyennes ont varié entre 1<sup>m</sup>,62 et 1<sup>m</sup>,63, suivant les séries observées. La peau est d'un ton qui oscille entre le jaune et le brun clair, toujours plus ou moins mêlé d'olivâtre. Les cheveux sont invariablement noirs, gros et raides. Le système pileux est peu développé et la barbe très rare chez l'homme. Par tous ces caractères, les Malais rappellent le type mongolique. Ils s'en rapprochent aussi par le raccourcissement du crâne d'avant en arrière : la région occipitale tombe verticalement. Dans la face, on observe une atténuation des caractères mongoliques. Elle est un peu aplatie, avec des pommettes assez saillantes; le nez est moyen, peu proéminent, mais droit et bien conformé; les lèvres sont charnues, sans exagération et bien dessinées; le menton est rond et nullement fuyant. Il est rare de rencontrer les yeux obliques, bridés des Mongols; ils sont généralement un peu petits, mais parfaitement horizontaux. Nous ajouterons que la face ne présente aucun prognathisme.

Le costume malais était jadis réglementé par la loi, et certaines

étoffes étaient réservées aux princes des familles royales. Il n'en est plus de même à l'heure actuelle : on voit des Malais vêtus à l'europpéenne, tandis que, dans les basses classes, des individus se contentent d'un simple pagne. Toutefois, on peut dire que, d'une façon générale, le costume malais se compose, pour l'homme, d'une pièce d'étoffe enroulée à la taille de façon à former une sorte de jupe, et d'une courte veste. L'homme se couvre la tête d'un foulard. La femme s'enveloppe d'une pièce d'étoffe qui s'attache au niveau des aisselles et retombe jusqu'aux pieds. Elle y ajoute souvent une espèce de châle qu'elle jette sur ses épaules, les bras restant constamment nus. Comme dans les basses classes masculines, le costume féminin se simplifie parfois et se réduit à une jupe courte laissant tout le torse à découvert.

Les Malais considèrent comme un signe de beauté d'avoir les dents bien noires, et, pour obtenir une belle teinte, ils ont recours au bétel.

D'un caractère fier, belliqueux, les indigènes montraient autrefois peu de goût pour l'agriculture, mais, sous l'influence des Hollandais, ils sont devenus de bons cultivateurs. Le sol et le climat des Indes néerlandaises s'y prêtent admirablement. Le riz, le café, la canne à sucre constituent de véritables richesses pour le pays et personne n'ignore que nous sommes tributaires des Pays-Bas pour la plus grosse partie du quinquina dont nous avons tant besoin pour nos colonies. Il se fait, en effet, une telle consommation de quinine dans certaines de nos possessions d'outre-mer que, pour nous affranchir, autant que possible, du lourd tribut que nous payons annuellement aux colons néerlandais, nous essayons la culture des quinquinas dans notre Indochine. Jusqu'ici, l'usine modèle pour la préparation de la quinine et des autres alcaloïdes qu'on tire de ces précieux arbres se trouve à Bandoung, au centre de Java.

Tout en s'adonnant plus volontiers qu'autrefois à l'agriculture, les Malais n'ont renoncé ni à la pêche, ni à l'industrie, ni au commerce. Si le riz forme la base de leur alimentation, le poisson salé et séché y entre également pour une part assez importante. Les œufs, les hachis de viande sont aussi des mets d'un usage courant. Humboldt avait observé jadis une singulière coutume alimentaire à Java, qui n'était d'ailleurs en usage que chez certaines femmes atteintes de boulimie pendant la grossesse, et chez d'autres, offrant un peu trop d'embonpoint, qui voulaient s'embellir en mangeant ce bizarre aliment. Il s'agissait d'une terre argileuse, qui, après avoir été expurgée de tout corps étranger, était aplatie en minces lamelles, puis roulée en cornets, ou bien façonnée en forme de fruits, d'animaux, de personnages humains, et soumise ensuite à la torréfaction sur une plaque de tôle. On vend toujours ces friandises sur les marchés de Java. Cette coutume de manger cer-



MAISON MALAISE DE SUMATRA A PAROIS NATTÉES. — CL. RAP.



FAMILLE MALAISE DE BALI. — CL. RAP.

taines terres (*géophagie*) n'est pas spéciale aux Malais : on la retrouve au Sénégal, à la Côte de l'Or, au Caucase, en Perse, dans les Guyanes, chez les Indiens de Colombie, etc. Les Blancs fixés dans l'Amérique du Sud s'y adonnent également et leurs femmes prétendent que l'ingestion de la terre leur donne un teint frais. On a signalé des cas de ce genre en Europe même, notamment en Espagne, où l'argile qui sert à la fabrication des alcarazas est appréciée comme terre comestible.

Les Malais sont très industrieux. Ils travaillent avec la même habileté le bois, la pierre et le métal. Ils construisent de curieuses maisons à murs nattés et de belles pirogues; ils fabriquent des meubles, des vases en cuivre, qui dénotent souvent un sens artistique très développé. Leurs bijoux en or et en argent ne sont pas moins remarquables. Ils tannent le cuir, tissent de fines étoffes qu'ils teignent avec un art consommé. Les « batiks » de Java sont teintes avec un goût si parfait qu'elles sont grandement admirées et qu'on en fait des copies qui, sans égaler les originaux, jouissent néanmoins d'une grande vogue chez nous. Leur sentiment artistique se révèle dans la sculpture, la gravure, le dessin, la peinture et la musique. La poignée de leur arme nationale, le *kris*, est souvent sculptée avec un soin particulier. Le kris est un poignard à longue et étroite lame damasquinée, dont le manche est légèrement oblique par rapport à l'axe de l'arme, et qui se porte dans un fourreau en forme de hache.

Ce n'est pas seulement dans le décor de petits objets que s'exerce le talent des sculpteurs malais; ils s'attaquent avec le même bonheur à de grandes œuvres. Dans la sculpture, comme dans le dessin et la peinture, on rencontre des Malais qui méritent d'être qualifiés de grands artistes.

Nous avons dit que les Malais sont également bien doués pour le commerce, et il ne pouvait en être autrement. La richesse de leur pays en productions minérales et végétales a attiré de tout temps chez eux les négociants étrangers. On a des raisons de croire que, dès le début de notre ère, des commerçants hindous y sont venus trafiquer. Depuis des siècles, les Malais fournissent des produits aux Chinois et aux Européens. En 1594, les Hollandais installèrent leurs premières factoreries à Java, mais l'occupation néerlandaise, qui peu à peu s'est étendue sur un domaine de 1 915 464 kilomètres carrés, n'a pas tué le commerce indigène, loin de là. À un moment donné (en 1832), le gouvernement hollandais a bien essayé de se réserver le droit d'achat de toutes les denrées coloniales à un prix fixé par lui, mais, en présence des résultats néfastes qu'a donné ce système, il y a renoncé et a proclamé la complète liberté de la culture et de la vente, sauf cependant en ce qui concerne le café.

Les Malais avaient fondé de grands États qui ont longtemps lutté pour leur indépendance. Un royaume beaucoup plus petit, celui d'Atchin, dans le nord de Sumatra, a résisté victorieusement jusqu'à une époque toute récente, et c'est par la persuasion qu'on l'a amené à se rallier aux Pays-Bas. Les Hollandais ont eu d'ailleurs la louable idée de confier le gouvernement local à des rajahs indigènes surveillés par des résidents européens, sauf en quelques territoires qu'ils administrent directement. Les lois nationales ont été maintenues pour les indigènes, les pénalités seules ont été modifiées. L'esclavage a été aboli et les castes ont été supprimées, sauf à Bali. Mais les Malais reconnaissent toujours des classes telles que les princes des familles royales, les nobles, et ont pour leurs supérieurs un grand respect. D'ailleurs, les individus de condition moins élevée sont pleins d'égards les uns pour les autres et leur respect s'étend aussi bien aux femmes qu'aux hommes.

✽ Bien que musulmans en grande partie, les Malais pratiquent presque tous la monogamie. La femme est toujours prise par le mari dans un autre clan que le sien. Les liens de famille sont très étroits et l'époux, très jaloux, ne pardonnerait pas à l'épouse qui se serait rendue coupable d'adultère. Sur ce point, la loi indigène était très sévère : le crime d'adultère était puni de mort. Le cas se présentait rarement, et le divorce, tout en étant autorisé par la loi, n'était guère plus fréquent.

Les enfants sont très choyés par les parents, qui ont pour eux de délicates attentions et leur tolèrent tous les caprices. À la naissance on donne au nouveau-né un nom de fleur ou de fruit et, s'il s'agit d'un garçon, le père abandonne son propre nom et ne s'appelle plus que « père d'un tel ». On n'embrasse jamais les enfants en Malaisie. D'ailleurs le baiser y est inconnu. Lorsqu'un jeune homme veut donner une preuve de tendresse à sa fiancée, il la sent, il la respire, comme on respire le parfum d'une fleur. L'homme qui manquerait de respect à une femme ou à une jeune fille serait déshonoré aux yeux de tous.

La politesse est poussée à tel point par les Malais qu'ils se sentent blessés par la brusquerie de l'Européen. « Ils n'ont jamais entendu une dure vérité, un ordre sévère, et, en les entendant pour la première fois, il leur est pour ainsi dire impossible de conserver une attitude amicale; car tous ceux qui possèdent, ne fût-ce qu'une connaissance élémentaire du caractère indigène, connaissent sa susceptibilité sur le point de fausse honte. »

C'est faute d'avoir étudié la mentalité des indigènes, que les auteurs ont dépeint leur caractère de façons si diverses. Les descriptions qu'ils en ont données peuvent se résumer à peu près de la manière suivante, dit J. C. van Eerde : « Le Malais se distingue par une réserve extrême, par sa méfiance, par sa servilité envers ses supérieurs, son arrogance envers les inférieurs, son enjouement, son honnêteté, son insouciance, sa répugnance au travail, son esprit belliqueux, son caractère passionné, sa soif de vengeance, sa cruauté, son amour des enfants, ses manières cérémonieuses et dignes, son hospitalité, son calme, sa faible tendance



INDUSTRIE DES CHAPEAUX DE BAMBOU A JAVA : le tressage. — CL. FORBIN.

au crime. Les descriptions montrent cependant souvent des traits différents de cette image générale. Ainsi on prétend des Javanais qu'ils sont rarement irascibles; des Atchinois, qu'ils ont le mépris de l'étranger; des Madourais, qu'ils sont rudes, indépendants de nature, laborieux et qu'ils gesticulent en parlant; des Malais de Minangkabau, qu'ils sont entêtés; des Makassars, qu'ils supportent avec endurance fatigues et privations; des Balinais, qu'ils sont vifs d'esprit, francs à en être grossiers, mais, par contre, très travailleurs; des Amboinains, qu'ils sont intelligents, attachés à leur liberté et courageux, etc... De pareilles énumérations, que nous disent-elles d'autre, sinon que nous avons affaire ici à des impressions entièrement indépendantes d'une analyse psychique convenable? »

Pour se rendre un compte exact du caractère malais, il y aurait lieu également de faire entrer en ligne les différents éléments ethniques qui se coudoient en Malaisie et de ne pas étendre à tous ce qui peut être spécial à l'un d'eux. Un exemple suffira pour le faire comprendre. Dans différentes îles de l'archipel Indien, existe la coutume de se livrer à la chasse à l'homme pour se procurer des têtes humaines qui sont conservées comme trophées. Attribuer cette coutume aux Malais est, à notre sens, une erreur flagrante; elle est propre aux Indonésiens. Si on la rencontre dans l'île Nias, à l'ouest de Sumatra, il ne faut pas oublier que les Niassais sont apparentés aux Battaks de l'intérieur de l'île et que, au point de vue anthropologique, les Battaks sont des Indonésiens.

Les Malais, malgré leur extrême politesse, sont animés d'un esprit satirique très accusé qui s'exerce volontiers à l'égard des Européens. Qu'un fonctionnaire ait commis une lourde bêtise, il est assuré d'être caricaturé le soir au village et tourné en ridicule de mille façons. Le Malais aime d'ailleurs beaucoup les divertissements; ceux qu'il préfère sont les combats d'animaux et les danses des bayadères.

Les combats d'animaux sont des plus variés. On fait lutter entre eux des grillons, des cailles, des coqs, des porcs, des taureaux; on met aux prises des buffles et des tigres. Les combats de taureaux n'ont rien à voir avec ceux d'Espagne. On introduit deux taureaux dans l'arène et, lorsqu'ils sont bien excités, on lâche une vache, dont les deux mâles se disputent la possession.

Ce sont surtout les personnages qui s'offrent le spectacle des combats de buffles contre des tigres. Les deux animaux sont intro-



ACTEURS JAVANAIS. — CL. RAP.

duits dans une solide cage en bambou. Généralement le buffle attaque le premier, mais le tigre lui saute à la gorge. Si, après un premier engagement, l'un des animaux ne paraît plus disposé à continuer le combat, on l'excite en le piquant, en lui versant sur la peau de l'eau bouillante ou une décoction de piment, en brûlant de la paille, etc. Le plus souvent, le spectacle dure environ une demi-heure.

Le soir, lorsque la nuit tombe, on entend dans les villages une musique bruyante : c'est le signal de la danse. La population se rend sur la place publique où, sous une tente éclairée par de nombreuses lanternes, sont réunies quelques danseuses, accompagnées de musiciens. A demi nues et la tête parée de fleurs, elles commencent à danser en chantant. Tout leur corps s'agit; la tête, le tronc, les bras, les mains, les jambes, les yeux se mettent en mouvement. Elles s'animent de plus en plus, surtout quand les hommes veulent les imiter, mais ceux-ci ne résistent pas longtemps à un exercice aussi violent et ils reprennent vite leur rang parmi les spectateurs.

En dehors de ces danses de villages, il y a les danses des bayadères, qui sont toutes des courtisanes. A Java, les grands personnages ont leurs troupes de bayadères et de musiciens pour accompagner les danseuses. Les bras, les jambes et le haut du torse nus, ces artistes sont vêtues de riches étoffes et coiffées habituellement de casques bizarres en papier doré. Celles de Bali préfèrent se parer la tête de fleurs. Toutes les parties de leur corps à découvert, y compris le visage, sont badigeonnées de safran. Les exercices auxquels elles se livrent ne sont pas des danses à proprement parler, car leurs jambes ne remuent pas. Elles impriment de lents mouvements à leur torse, à leur tête, à leurs bras et à leurs mains. Dès leur jeune âge, on les a exercées à renverser leurs doigts sur la face dorsale de la main à un point qui surprend l'Européen.

Nous avons dit que les bayadères sont toutes des courtisanes. Nous devons ajouter que la Malaise qui se respecte ne danse jamais, même en particulier.

Ainsi que le lecteur a pu en juger, les Malais sont loin d'être des arriérés. Leur civilisation diffère, sans doute, assez fortement de la nôtre, mais elle n'en est pas moins remarquable. Ce ne sont pas non plus des illettrés : ils possèdent leur écriture, pour laquelle ils emploient l'alphabet arabe qu'ils ont modifié au moyen de signes diacritiques. Ils ont une littérature, non seulement orale, mais écrite. La langue malaise proprement dite est la moins compliquée, sous le rapport grammatical, de tous les dialectes parlés dans l'archipel Indien; c'est la langue officielle des musulmans de tout cet archipel.

La plupart des Malais ont embrassé l'islamisme. L'hindouisme compte encore un certain nombre de sectateurs.

\* Bien que nous ayons eu en vue les habitants des principales îles de la Sonde, ce qui précède peut s'appliquer, à de légères variantes près, aux Malais établis sur les côtes de différentes îles de l'Indonésie. Nous ne croyons pas nécessaire d'entrer dans des détails au sujet d'un groupe, assez important cependant, puisqu'il est représenté par environ 4 millions d'individus aux Philippines : c'est le groupe que de Quatrefages qualifie de *Proto-Malais* et dans lequel rentrent les Tagals, les Bicolos et les Bisayas.



MALAISE DES PHILIPPINES. — CL. KEYSTONE.



TEMPLE A BALI : vue du bâtiment principal dans la deuxième cour. — CL. RAP.



CABANES POUR LES AMES dans la cour d'une maison d'habitation à Bali. — CL. RAP.

Ces Malais, d'après Montano, ont reçu une assez forte proportion de sang chinois et, en outre, ils se sont en partie croisés avec des Négritos et des Européens. Par suite, on ne saurait rencontrer chez eux un type uniforme. Ils ont conservé une partie des coutumes des Sondaïens, mais ils ont été sérieusement influencés par les Blancs. Beaucoup ont adopté le costume européen, sans se décider néanmoins à faire usage de chemises ni de chaussures. Comme les Sumatrais, les Javanais et leurs voisins, ils aiment à avoir les dents noires et, dans ce but, ils en liment l'émail et mâchent constamment du bétel. Comme eux aussi, ils respectent la femme qui, chez les Tagals et les Bicolos, exerce un grand ascendant sur son mari; c'est elle qui dirige le ménage, règle les transactions et prend toutes les décisions importantes.

Ces Proto-Malais ont l'intelligence très vive et apprennent avec facilité : un dixième environ de cette population sait lire et écrire l'espagnol ou l'anglais; plusieurs ont reçu en Europe une instruction supérieure. Ils sont fort bien doués pour la musique et beaucoup de villages ont leur orchestre.

Les Tagals, les Bicolos et les Bisayas sont presque tous chrétiens, ce qui ne les empêche pas de croire aux fantômes, aux sorciers et aux mauvais génies. Chez les Bicolos, la crainte des mauvais génies a engendré des coutumes bizarres; nous n'en citerons qu'une. Lorsqu'une femme est en couches, le mari monte sur le toit de l'habitation et décrit de grands moulinets en l'air afin de pourfendre le mauvais génie qui, en semblable circonstance, tente de s'emparer de la mère et de l'enfant.

Assurément nous ne retrouvons pas chez ces peuples la remarquable civilisation de Sumatra, de Java et de Bali, mais nous avons cru néanmoins devoir les mentionner. L'adoption par eux d'une foule d'usages européens qui sont venus se greffer sur leurs anciennes coutumes leur enlève une bonne part de l'intérêt ethnique qu'ils auraient présenté s'ils étaient restés purs.

## INDONÉSIENS

Puisque, à l'exemple des naturalistes, nous avons rattaché à l'Asie les archipels de la Malaisie, nous ne saurions quitter cette région sans parler des Indonésiens. Nous le pouvons d'autant moins que quelques anthropologistes essaient de supprimer tout simplement ce groupe intéressant en le confondant avec les Malais. Assurément, des mélanges s'opèrent à l'heure actuelle entre les deux races, qui ont été longtemps en lutte; les différences s'atténuent, mais il n'en reste pas moins établi qu'elles ne sont pas de même origine et que chacune d'elles a sa mentalité particulière et son type propre.

Si nous faisons abstraction des découvertes faites à Java, nous constatons qu'avant les Malais deux races distinctes ont occupé les archipels de la Malaisie. L'une, celle des *Négritos*, que nous connaissons par les quelques débris éparpillés dans différentes îles, paraît la plus ancienne. Elle est, en effet, cantonnée aujourd'hui à l'intérieur des terres où elle a été refoulée par de nouveaux venus qui se sont installés dans les régions littorales; ces nouveaux venus ont été baptisés, par Hamy, Logan et Junghuhn, du nom d'Indonésiens. Des Malais sont arrivés plus tard et, à leur tour,



FEMME IGOROTE DE LUÇON.

ont exercé une poussée sur les Indonésiens et, par contre-coup, sur les Négritos, afin de s'établir sur le littoral, à proximité de leurs embarcations. Ces trois zones ethniques s'observent nettement en différentes îles de l'archipel Indien, notamment aux Philippines.

Lorsqu'il n'existait pas — ou qu'il n'existait plus — de Négritos dans les îles qu'atteignaient les Malais, ce furent les Indonésiens qui se retirèrent dans les montagnes et les forêts du centre où vivent encore leurs descendants.

Partout, des relations pacifiques entre Indonésiens et Malais ont succédé à la période d'hostilités. Les premiers, moins avancés, ont fait des emprunts aux seconds. Il en est résulté ce rapprochement des coutumes qui a fait croire à une identité de race.

Les principaux représentants actuels des Indonésiens en Malaisie sont les Battaks de Sumatra, les Badoujis et les Tenggerais de Java, les Dayaks de Bornéo, les Toradjas et divers Alfourous des Célèbes et de quelques îles des Moluques, les Kayagans, les Ilogontes, les Ilocanes, les Zambales, les Pangasinans de Luçon, aujourd'hui chrétiens et civilisés, et les Igorotes de la même île, restés animistes et chasseurs de têtes, comme les Dayaks, dont il va être question. Les Boughis et les Makassars des Célèbes semblent également rentrer dans ce groupe.

Les Indonésiens se rapprochent des Malais par leur taille un peu au-dessous de la moyenne, par leurs cheveux noirs et lisses, et, jusqu'à un certain point, par la couleur de leur peau, bien que la teinte légèrement olivâtre, si fréquente chez les Malais, ne se rencontre pas chez les Indonésiens purs. Mais les deux groupes se différencient nettement l'un de l'autre par la forme du crâne et par les traits de la face, aussi bien que par les mœurs.

Le crâne, brachycéphale, avec chute verticale de la région occipitale chez les vrais Malais, est franchement dolichocéphale chez les Indonésiens. Leur face est plus ovale, les yeux sont plus ouverts, toujours horizontaux, leur nez est moins court et plus saillant, le menton plus prononcé et habituellement plus large.

Pour rapprocher les Indonésiens des Malais, les auteurs qui ont émis cette opinion se sont appuyés sur le type des populations de Bornéo englobées sous le nom de Dayaks. Or, parmi ces populations, celles qui offrent certaines ressemblances avec les Malais (Kenyas, Kayans, Dayaks maritimes ou Ibans) ont trouvé l'île occupée par l'élément indonésien, dont elles ne présentaient pas les caractères. C'est ce que reconnaît l'un des partisans de l'identité des deux groupes (Deniker), quand il écrit que les nombreuses tribus, désignées « à tort sous le nom collectif de Dayaks », peuvent se classer de la façon suivante : « 1° le fond de la population primitive devait se composer des Kalamantan, Indonésiens dolichocéphales; 2° ce fond a été entamé par les envahisseurs Kenya, qui se mêlèrent aux aborigènes ou les repoussèrent dans les montagnes; puis, 3° par les Kayans sous-brachycéphales. Ces deux



INDIGÈNE DES PHILIPPINES FABRIQUANT DES POTERIES.



INDONÉSIEEN TATOÛÉ DES PHILIPPINES.

l'île. Comme à Bornéo, c'est dans les montagnes du centre qu'il est encore possible de retrouver le véritable type indonésien, et ce type est celui dont nous venons d'esquisser à grands traits les caractères physiques.

### a) Dayaks.

Si les Dayaks du centre de Bornéo ont mieux conservé le type primitif de leur race, ils ont fait des emprunts aux nouveaux venus à divers points de vue. Leur costume habituel ne comprend guère qu'une bande d'étoffe enroulée autour de la taille et ramenée entre les jambes; néanmoins il existe partout, jusque dans les districts les plus éloignés de la mer, des chefs, *sultans* et *rajahs*, qui ne sont pas toujours des indigènes et qui se vêtent de luxueux costumes. Les provinces possédées par les Hollandais sont habitées par des Malais, des Chinois, des Hindous et des Arabes, et les Dayaks en contact avec ces étrangers adoptent parfois leurs costumes. Les indigènes indépendants s'enroulent autour de la tête une bande d'étoffe en manière de turban; lorsqu'ils partent en guerre, ils plantent de longues plumes dans leur coiffure et attachent des crinières jusqu'à la poignée de leurs sabres.

Les parures habituelles consistent en tatouages, souvent assez artistiques, et en nombreux bijoux de verroterie, de laiton ou d'or, qui sont aussi recherchés par les hommes que par les femmes. Ces bijoux sont presque toujours volumineux; ils se portent aux oreilles, au cou, au poignet, au-dessus du coude et au niveau du biceps.

Les Dayaks sont loin d'être des primitifs. Ils se construisent de grandes maisons rectangulaires, élevées sur pilotis, de dimensions suffisantes pour loger une demi-douzaine de familles. Ces maisons sont groupées en villages protégés par des retranchements. Au centre de chaque agglomération se trouve une case plus grande que les autres; elle sert de lieu de réunion et de logement pour les étrangers.

L'agriculture est pratiquée par tous les indigènes de l'intérieur. Ils travaillent le sol à la houe. Au lieu du riz, ils cultivent le millet, auquel ils joignent la canne à sucre et divers légumes. Ils élèvent des buffles et des porcs. Sur la côte, les Dayaks se livrent à la pêche, et ces pêcheurs sont d'excellents marins. Le gibier est abondant à Bornéo et la chasse fournit de notables ressources à la population. Pour se procurer de la viande, l'insulaire préfère abattre un buffle sauvage que tuer un de ses animaux domestiques.

Ce n'est donc pas la disette d'aliments qui poussait les Dayaks à manger de la chair humaine. Il est à remarquer que l'anthropophagie, qui semble disparaître à Bornéo, est, dit-on, encore en usage chez les Battaks de Sumatra et a été répandue chez la plupart des peuplades indonésiennes, sinon chez toutes. Ces cannibales se livraient à une véritable chasse à l'homme, coupaient les têtes

invasions eurent lieu par les grands fleuves du Sud et du Sud-Est. Une autre invasion venue, elle, du Sud-Ouest et du Nord par la vallée du Capenas et par les rivières du Saravak fut, 4<sup>o</sup> celle des Dayaks maritimes ou Ibans, proto-malais brachycéphales venus du Sud-Ouest... »

A Sumatra, des faits du même genre se sont produits pour les Battaks. Refoulés dans les montagnes de l'intérieur par des peuplades de type mixte, ils ont subi, en outre, beaucoup plus que les Dayaks de Bornéo l'influence des Malais qui les entourent et des Européens installés dans

de leurs victimes qu'ils emportaient comme trophées. Naguère, les Dayaks faisaient la guerre à leurs voisins dans le seul but de se procurer des cadavres pour les manger et des crânes pour orner leurs maisons. Tout homme qui avait une belle collection de crânes humains était regardé comme un brave guerrier et d'autant plus considéré que le nombre des têtes était plus élevé. A vrai dire, toutes ces têtes ne sont pas des trophées de guerre. Dans certaines tribus, un jeune homme ne trouverait pas à se marier s'il n'avait à offrir à sa fiancée une tête coupée de sa main. Le plus souvent, il n'a pas eu l'occasion d'abattre un ennemi dans un combat et, pour ne pas renoncer à épouser celle qu'il a choisie, il s'embusque et tue le premier venu. Des hommes, qui possèdent déjà une série de crânes, imitent assez fréquemment l'amoureux. Parfois le crâne, une fois dépouillé de ses parties molles, est décoré de motifs gravés et sculptés qui forment un ensemble tout à fait artistique, ce qui lui donne une très grande valeur aux yeux des Dayaks.

On rencontre des chasseurs de têtes, non seulement chez les Dayaks de Bornéo, mais à Sumatra, chez les Battaks, à l'île Nias, aux Célèbes, chez les Alfourous du Nord et les Toradjas du Centre, à Céram, à Timor, aux Philippines, chez les Igorotes, etc. Nous noterons que cette coutume, qui va de pair avec le cannibalisme, n'a pas été signalée chez les Malais, mais uniquement dans les îles où les Indonésiens ont joué un rôle important.

Il ne suffit pas à un jeune homme d'avoir offert à sa fiancée une tête coupée de sa main pour l'épouser, il faut encore qu'il parvienne à enlever la jeune fille. Après le rapt, une indemnité est payée aux parents de la fille avant que le mariage ne soit conclu. Le rapt ne s'accomplit jamais sans le consentement de la future, qui est libre de choisir le mari qui lui plaît. Généralement, le Dayak ne prend qu'une femme, qui, après son mariage, est assurée d'être bien traitée. On prétend même qu'elle jouit d'une grosse influence dans les affaires publiques. Le mari est néanmoins le chef de la famille et la filiation s'établit dans la lignée paternelle. Contrairement à ce qui se passe chez beaucoup de peuplades indonésiennes, où l'exogamie est la règle, à Bornéo, les unions se font au sein de la tribu.

✿ Les Dayaks sont industriels. Ils fabriquent eux-mêmes tous les objets dont ils ont besoin. Ils exploitent des mines et certains sont renommés pour la préparation de l'acier. Ils façonnent leurs poignards, leurs pointes de lance, qui sont leurs armes offensives; leurs grands boucliers en bois, qu'ils décorent de sculptures et de touffes de cheveux humains; leurs embarcations, leurs bijoux, etc. Il y a même chez eux surabondance de produits du sol et de certains objets manufacturés, ce qui leur permet de faire du commerce,



FEMMES DAYAKS. — COLL. M. H. N.



GUERRIER DAYAK. — COLL. M. H. N.

spécialement avec les Chinois, à qui ils vendent aussi du poisson séché, des moules et autres produits de la mer.

En somme, malgré leurs vieilles coutumes de manger de la chair humaine et de couper des têtes pour en conserver les crânes comme trophées, les Dayaks ne sont pas les sauvages qu'on se représente généralement. Intelligents, doués de franchise, de probité, et hospitaliers, il n'est pas douteux qu'ils ne se civilisent complètement, dans un avenir prochain, au contact des Blancs. Le sentiment de l'art est très développé chez les Dayaks; il se manifeste non seulement par les décors gravés et sculptés que nous avons mentionnés, mais aussi par leur goût très marqué pour la musique. Dans chaque village existe un certain nombre d'instru-

ments qui sont conservés dans la maison commune.

Au point de vue religieux, les uns sont musulmans, les autres ont gardé leurs croyances animistes et rendent un culte à leurs idoles de bois. Chez tous, on retrouve le culte des ancêtres. Les féticheurs sont en même temps devins et médecins, mais se déclarent impuissants contre certaines maladies. Naguère, les cadavres des défunts étaient déposés sur des plates-formes, à l'air libre, jusqu'à ce que la putréfaction eût accompli son œuvre, puis les os étaient recueillis et inhumés. A la mort d'un chef, ses esclaves étaient sacrifiés. Ces coutumes disparaissent dans toutes les provinces occupées par les Hollandais et les Anglais.

## b) Battaks.

Les Battaks constituent la population de beaucoup la plus importante de celles qui vivent à l'intérieur de Sumatra. Il semble qu'il faille y rattacher nombre de tribus, telles que les Alas et les Gadjos, de l'intérieur de l'Atchin, les Redjangs, les Passoumas, les Lampongs et diverses peuplades des îles Nias et Engano. Toutes ces peuplades, comme les Battaks eux-mêmes, ont plus ou moins subi l'influence des Malais, qui s'est exercée sur le type physique et sur les mœurs. Nous avons déjà dit que les Battaks avaient subi cette influence beaucoup plus que les Dayaks de l'intérieur de Bornéo; néanmoins, on retrouve facilement, chez eux, les caractères des Indonésiens en général, en même temps que des coutumes particulières à ce groupe. Ils sont renommés, par exemple, comme anthropophages et chasseurs de têtes.

A l'heure actuelle, quelques Battaks se contentent d'un pagne, mais la plupart portent un costume qui n'est pas sans ressemblance avec celui des Malais. Il comprend le *sarong*, jupe flottante composée d'une pièce d'étoffe enroulée à la taille et qui descend jusque sur les pieds, et d'une autre pièce d'étoffe portée en sautoir. Assez souvent cette deuxième pièce est remplacée par la courte veste malaise. Habituellement, l'homme se fait une sorte de calotte avec un foulard, exactement comme le Malais. Mais sous cette coiffure les cheveux sont taillés de maintes façons, chacun cherchant à se faire une tête originale, ne ressemblant pas aux autres. Tel individu aura rasé la moitié de sa tête, tel autre les trois quarts; un troisième n'aura conservé qu'une petite plaque de cheveux, d'ailleurs coupés courts, au-dessus de l'oreille, et, de l'autre côté, une mince et longue mèche tombant sur les épaules. Le costume de la femme est le même que celui de la Malaise.

On pourrait considérer comme faisant partie du costume masculin la grande lame dont le Battak ne se sépare guère et le petit

couteau qu'il porte constamment à la ceinture et qui lui sert notamment à graver sur du bambou ses caractères d'écriture.

Les deux sexes aiment à se parer. Le bijou le plus commun est le bracelet d'argent, dont l'homme fait usage aussi bien que la femme. Mais ce qu'ils aiment peut-être plus que les bijoux, c'est avoir de belles dents, et les belles dents sont celles qui sont bien noires. Pour obtenir la teinte désirée, ils enlèvent à la lime l'émail des incisives et des canines, puis les frottent avec des bâtonnets d'un bois qui, en même temps qu'ils les noircit,

leur donne une apparence laquée. La teinte est ensuite entretenue en mâchant du bétel. Il ne suffit pas aux Battaks d'avoir des dents du plus beau noir, il leur faut les avoir courtes. Pour cela ils se servent aussi de la lime et ils réduisent les incisives et les canines à environ la moitié de leur longueur. Ils ne s'en tiennent encore pas là, dit Brau de Saint-Pol-Lias. « La grande mode, la suprême élégance chez les Battaks consiste à porter à la bouche un ornement de cuivre...; c'est une tringlette de cuivre parfaitement ajustée qui borde les incisives et les canines et se relève en crochet de chaque côté pour pénétrer dans la petite molaire, où chaque bout est solidement fixé. »

Les Battaks sont intelligents, avides d'apprendre et bien doués pour certains métiers. Ils fabriquent leurs armes, leurs canots, leurs bijoux et leurs étoffes. Ils se construisent des maisons rectangulaires sur pilotis dont le toit a une forme particulière; la ligne de faite décrit une courbe à concavité supérieure, dont les deux extrémités sont fortement relevées de façon à former, au-dessus de chaque pignon, une haute pointe. Sur ces pointes, on plante des cornes de buffle qui sont considérées comme de puissants talismans, capables de préserver la maison et ses habitants contre les mauvais génies. Au centre de chaque village se trouve la maison commune.

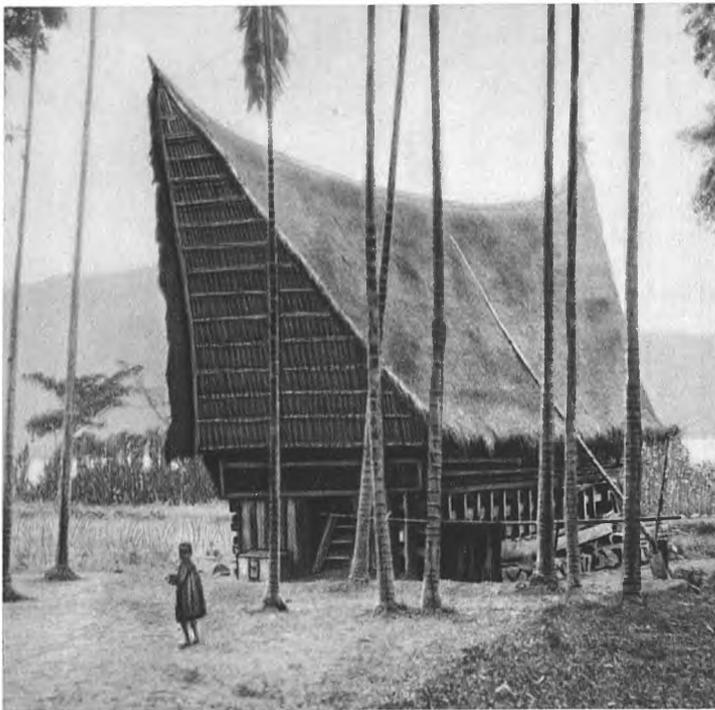
Ce peuple est agriculteur et possède de belles rizières. Il élève des buffles, des cochons et de la volaille. Le riz forme la base de sa



CHEF BATTAK. — COLL. M. H. N.



DÉCORATION DE PROUE D'UN CANOT BATTAK. — COLL. M. H. N.



MAISON D'UN RAJAH A SUMATRA. — CL. RAP.

nourriture. Nous avons dit qu'il était cannibale et comptait des chasseurs de têtes renommés. Peut-être l'anthropophagie a-t-elle complètement disparu à l'heure actuelle, mais il n'y a pas de longues années qu'on a constaté des cas de cannibalisme chez les Battaks. Jadis, la loi condamnait à être mangés : 1<sup>o</sup> les prisonniers de guerre; 2<sup>o</sup> ceux qui attaquaient traîtreusement une personne, une habitation ou une maison; 3<sup>o</sup> les personnes d'une même tribu qui se mariaient ensemble, l'exogamie étant prescrite par le code; 4<sup>o</sup> ceux qui commettaient un vol pendant la nuit; 5<sup>o</sup> ceux qui se rendaient coupables d'adultère. Dans ce dernier cas, la famille de la femme

assistait à l'exécution du condamné ainsi que le mari offensé, qui choisissait le morceau à sa convenance. Le chef prenait la tête, qu'il emportait pour en faire un trophée. Des individus remplissaient des petits bambous du sang de la victime et l'absorbaient sur-le-champ. Les femmes étaient exclues des festins de chair humaine. Rienzi raconte qu'autrefois les Battaks mangeaient leurs propres parents lorsqu'ils étaient arrivés à un âge qui ne leur permettait plus de travailler.

✱ Ces cannibales ont pourtant une organisation sociale et des qualités. Le mariage se pratique comme chez les Dayaks et le mari est tenu de verser une indemnité aux parents de la femme, indemnité qui varie suivant les circonstances. En 1885, pour 400 francs environ de notre monnaie, un homme pouvait se procurer une femme attrayante, accomplie sous tous les rapports. Ce n'est pas un achat aux yeux des Battaks. Pour eux, la fille a contracté une dette envers les parents qui l'ont élevée et l'indemnité que leur verse le fiancé éteint symboliquement cette dette. Dans le ménage, la femme n'est nullement considérée comme une esclave. D'ailleurs, le mariage n'a pas eu lieu sans son consentement et c'est elle-même qui a choisi son époux. Celui-ci est bien le chef de la famille, mais l'épouse a des droits qu'il est tenu de respecter.

La société est organisée d'une façon assez démocratique. Chaque village, chaque tribu a son chef, mais ce chef est assisté d'un conseil de vieillards qui veille à l'application des lois et dont l'avis l'emporte sur celui du chef lui-même, fût-il rajah. Le chef représente en somme le pouvoir exécutif, les vieillards jouant, en quelque sorte, le rôle de législateurs et de juges.

Les auteurs hollandais ne sont pas toujours d'accord sur la mentalité des populations des Indes néerlandaises. Cela tient en grande partie, comme le remarque judicieusement van Eerde, à ce qu'on a trop tenu compte des agissements et de la conduite politique envers le gouvernement hollandais « de quelques individus indigènes se trouvant au premier plan, » pour émettre une opinion sur un peuple tout entier. En ce qui concerne les Battaks, on s'accorde cependant à leur reconnaître une grande probité, une grande bonne foi et une horreur profonde du mensonge.

Ils ne sont pas les êtres ignorants, barbares, tels qu'on a coutume de se représenter des « sauvages anthropophages ». Ils ont un code de lois, des légendes, des traditions historiques. Leur



PLACE D'UN VILLAGE (île Nias). — Les bancs de pierre servent à l'assemblée du conseil des vieillards et aux écoliers. — CL. RAP.



INDONÉSIENS CONTINENTAUX : MOÏS DU TONKIN.

langue est soumise à des règles grammaticales bien définies. Ils ont le sens du décor très développé. Mais ce qui est peut-être le plus remarquable, c'est qu'ils possèdent une écriture alphabétique qui leur est spéciale. Ils portent toujours avec eux des morceaux de bambou sur lesquels ils inscrivent des notes en gravant leurs lettres à l'aide de leur petit couteau. Bien plus, ils ont de véritables livres, écrits à l'encre sur de longues bandes végétales qu'ils plient en accordéon, chaque livre ne comportant d'ailleurs qu'une seule de ces bandes.

Au point de vue religieux, certains Battaks sont musulmans ou bouddhistes en apparence. En réalité, ils croient tous à la métempsycose et sont restés fidèles au culte des ancêtres.

Un des auteurs hollandais (Joustra) qui a le mieux étudié le caractère et les dispositions de ce peuple a conclu de son étude que, bien dirigés, les Battaks seront susceptibles d'accomplir de sérieux progrès dans l'ordre économique.

### c) Indonésiens continentaux.

Nous avons signalé les découvertes, faites en Indochine, de crânes très anciens qui offrent tous les caractères de la race indonésienne. Ils ont été rencontrés dans les cavernes du massif de Bac-Son (Tonkin) et proviennent des couches les plus profondes de ces cavernes.

A l'heure actuelle, il existe encore des représentants de cette race disséminés principalement dans les montagnes de la péninsule où, comme leurs frères de la Malaisie, ils ont été refoulés par des envahisseurs. L'ensemble de ces peuplades est qualifié de Moïs par les Annamites, de Penongs par les Cambodgiens et de Khâs par les Laotiens, appellations qui signifient toutes « sauvages ». Ces peuplades sont divisées en nombreuses tribus dont les principales sont, en Annam : les Lovés, les Bahnars, les Sedangs, les Reungaos, les Hallangs, les Bolovens, les Gna-Hœuns, les Kasengs, les Alaks, les Braos, les Jaraïs ou Djaraïs, toutes à l'ouest de la chaîne centrale annamite, notamment sur les plateaux d'Attopeu et de Boloven; les Stiengs, dans la haute Cochinchine; les Roongs, les Radés, les Gnongs, les Onchos, les Muongs, les Braos, les Tiomas, dans le Cambodge et le Laos; les Kouïs, au nord-est du Cambodge jusqu'aux confins du Yun-nan. A cette longue liste il convient d'ajouter les Méos ou Miao-tsé des montagnes du Yun-nan, du Se-tchouen et du haut Tonkin, beaucoup plus nombreux encore dans le haut Laos et en Chine, où ils seraient subdivisés, dit-on, en soixante-dix tribus.

Parmi ces Moïs, il en est un bon nombre qui ont subi, plus ou moins fortement, l'influence de leurs voisins civilisés. Ainsi, les Kouïs, qui sont de très habiles forgerons, oublient peu à peu la langue de leurs pères qu'ils remplacent par le cambodgien. A

l'heure actuelle, il existe une quantité appréciable de métis dans ces peuplades, mais on retrouve le type indonésien bien accusé chez la plupart des individus. Parfois, la teinte de la peau devient très foncée, les cheveux se frisent quelque peu et la face se projette légèrement en avant. Comme la taille reste sensiblement au-dessous de la moyenne, on est en droit de supposer qu'à une époque ancienne, des croisements se sont opérés entre les Indonésiens et les Négritos. A l'heure actuelle, ce sont les Cambodgiens, les Annamites, les Thaïs et les Chinois qui interviennent le plus fréquemment dans le métissage.

Les Moïs mènent une vie précaire dans les montagnes où ils se sont réfugiés. Ils vont presque nus. Les hommes se contentent d'une bande d'étoffe enroulée à la taille, dont les bouts sont ramenés entre les jambes. Les femmes se font une courte jupe en enroulant à la ceinture une petite pièce d'étoffe qui leur retombe jusqu'aux genoux. Les deux sexes ne dédaignent pas les parures, qui consistent le plus souvent en colliers de coquillages, de verroterie, qu'ils se procurent par échanges, ou de laiton. On voit même des individus portant une parure volumineuse, formée d'un long



STIENGs DE LA HAUTE COCHINCHINE. — Cl. G' G' DE L'INDOCHINE.

KHAS DU LAOS DEVANT LEUR HABITATION. — CL. G<sup>e</sup> G<sup>e</sup> DE L'INDOCHINE.

fil de métal enroulé en spirale qui leur recouvre l'avant-bras et une grande partie de la jambe. Ils se percent largement le lobule de l'oreille pour y introduire des cylindres de bois ou d'os; quelques femmes y suspendent de lourds anneaux d'étain.

Leurs cases, en bambou ou en torchis, sont construites sur de hautes plates-formes à l'abri desquelles se réfugient les buffles pendant la nuit. Pour accéder à l'habitation, l'indigène se sert d'une échelle ou d'un tronc d'arbre muni de profondes encoches. Les cases sont élevées dans des clairières, au milieu des forêts.

Les Moïs se livrent à la chasse, à l'élevage de quelques buffles et à l'agriculture. Leurs procédés agricoles sont des plus primitifs : avec une hachette, ils abattent les arbres, puis mettent le feu aux broussailles et déposent leurs semences dans des trous qu'ils creusent au milieu des cendres à l'aide d'un bâton pointu. Quelques-uns, cependant, font usage de la houe. Ils cultivent ainsi le riz, le tabac, quelques légumes et quelques plantes textiles ou tinctoriales. Si les récoltes sont mauvaises, ils mangent des végétaux sauvages, des racines, des chauves-souris, des lézards, des larves de scarabées, de grosses chenilles, etc. Le riz, qu'ils égrenent à la main sur la tige, ils le cuisent dans des bambous. Certaines

KHAS DU LAOS BUVANT DE L'EAU-DE-VIE DE RIZ à l'aide de tubes de bambou. — CL. G<sup>e</sup> G<sup>e</sup> DE L'INDOCHINE.

tribus, néanmoins, font de la poterie dont elles se servent pour la cuisson des aliments. Les plus industrieuses fabriquent de la vannerie, des nattes, des étoffes, des filets, des hachettes, des cou-telas, des pointes de lance et de flèche qui constituent leurs armes ordinaires. Ils empoisonnent leurs flèches pour les rendre plus meurtrières. Au point de vue de l'art, les Moïs sont absolument dans l'enfance. Ils possèdent cependant deux instruments de musique. L'un est un cerf-volant surmonté d'un arc de bambou qui vibre lorsque l'appareil s'élève en l'air. L'autre, qui n'est pas sans analogie avec le balafon des Nègres d'Afrique, se compose de planchettes sonores suspendues à la façon d'un trapèze, sur lesquelles on frappe à l'aide d'un bâtonnet.

Les Moïs sont généralement monogames, quoique leurs coutumes n'interdisent pas la polygamie. Ils n'ont pas de chefs élus; c'est celui qui est le plus riche, le plus habile, qui exerce un certain ascendant sur les autres. Leurs idées religieuses sont fort mal connues; ils semblent croire à une autre vie, mais on ne rencontre chez eux ni prêtres ni idoles.

#### d) Mans et Méos ou Miao-tsé.

Deux populations indochinoises, l'une assez fortement métissée, l'autre beaucoup plus pure, se rattachent aux Indonésiens; la première est celle des Mans, la seconde celle des Méos ou Miao-tsé : elles méritent quelques lignes de description.

Les Mans vivent dans les montagnes situées dans le haut Laos, le haut Tonkin et le sud-ouest du Yun-nan. Ils forment un groupe nombreux qui paraît bien d'origine indonésienne, quoiqu'ils aient reçu une forte infusion de sang des Mongols du Sud et des Thaïs. Au Tonkin seul, on en compte environ 60 000, mais ils sont dix fois plus nombreux au Laos et en Chine. Ils se divisent en : Man-Coc (Mans à cornes), qui habitent la région la plus élevée et ont le mieux conservé leurs mœurs anciennes; en Man-Thien (Mans à sapèques); en Man-Lan-tien (Mans à teinture d'indigo), Man-Quan-tram (Mans aux pantalons blancs), Man-Cao-Lan (Mans aux pantalons courts). Ces trois dernières tribus, tout en ayant conservé une partie de leurs anciennes coutumes, ont adopté la langue thaï. Les noms que portent les diverses fractions des Mans sont tirés des détails de leur costume ou de leurs parures.

Toutes les populations mans se considèrent comme descendant de l'union d'un chien, *Pan-hou*, avec une princesse; et c'est parce qu'ils regardent le chien comme leur ancêtre qu'ils n'en mangent pas la chair.

Étant donné la diversité des éléments ethniques qui se sont mélangés à l'élément indonésien pour donner naissance aux Mans actuels, il n'est pas surprenant qu'ils présentent une assez grande diversité de types. Envisagés dans leur ensemble, ils sont de petite taille (1<sup>m</sup>,60 en moyenne), d'un ton jaune brunâtre, avec un crâne sous-dolichocéphale, une face un peu large, sans que leurs pommettes soient aussi saillantes que chez les Mongols; leurs yeux sont horizontaux et le bas de leur face est un peu prognathe.

Les Mans ont profité de leur contact avec les peuples plus civilisés. Ils tissent de solides étoffes, que les femmes brodent ou décorent d'applications de diverses couleurs, pour en faire leurs vêtements. Les hommes portent un costume plus simple, parfois copié sur celui des Chinois. Leurs habitations sont construites, les unes sur le sol, les autres sur pilotis, et groupées par deux ou trois. Les Mans sont agriculteurs et cultivent le riz, qui constitue la base de leur alimentation. Ils savent travailler les métaux et les pierres précieuses et fabriquent de beaux bijoux. Ils distillent de l'eau-de-vie de riz, subliment le camphre, etc. Beaucoup d'entre eux savent lire l'écriture chinoise. Ils ont également emprunté aux Chinois certaines croyances religieuses qu'ils ont mêlées à leurs vieilles croyances



JEUNES FILLES MAN-LAN-TIEN. — CL. WIDE WORLD.

animistes. Leurs prêtres ne sortent pas de monastères, comme dans les pays bouddhistes qui les entourent : ils sont élus par le peuple, qui les choisit parmi les plus sages et les plus lettrés.

Les Méos ou Miao-tsé occupent les sommets des montagnes du Yun-nan, du Se-tchouen et du Kouéi-tchéou. Pressés par les Chinois, ils émigrèrent en partie dans le haut Tonkin où actuellement ils forment les sept centièmes de la population ; mais, comme les Mans, ils sont beaucoup plus nombreux dans le haut Laos et en Chine. Dans ce dernier pays, ils continuent cependant à être poursuivis à outrance, et c'est pour ce motif que ceux qui n'ont pas abandonné le territoire chinois se sont réfugiés sur les hauts sommets d'accès difficile. Malgré tout, il paraît que le nombre des tribus méos vivant encore en Chine n'est pas inférieur à soixante-dix. Ces rudes montagnards sont d'un ton jaune pâle, voire complètement blanc, ce qui les distingue de prime abord des races qui les entourent.

On conçoit que, traqués comme ils l'ont été, obligés de se contenter de régions où le sol est ingrat, ils ne se livrent pas sur une grande échelle à l'agriculture. Toutefois, à force de travail, ils arrivent à récolter du maïs, du sarrasin et du riz. Ils sont excellents chasseurs et élèvent des animaux domestiques. En certains endroits, d'où ils peuvent surveiller les alentours, ils construisent leurs villages, composés de maisons en bois ou en pisé, couvertes en paille, et fortifient leurs agglomé-



COIFFURE DE FEMME MAN DU TONKIN.  
CL. G' G' DE L'INDOCHINE.

rations. Dès qu'ils se sentent en sûreté, ils se livrent à l'industrie. La plus remarquable de celles qu'ils exercent est le tissage. Ils fabriquent de très belles étoffes en coton, en laine et en soie, qui sont fort appréciées des marchands.

Avec ces étoffes, les Méos confectionnent leurs costumes, qui comportent des robes, des vestes bleues à col marin blanc ou blanches à col marin bleu, robes et vestes ornées de broderies dont la couleur varie suivant les tribus. C'est en tenant compte de ces différences de couleurs qu'on divise, au Tonkin, les Méos en Méos blancs, rouges ou noirs, mais, au point de vue des caractères, ces diverses tribus se ressemblent entièrement. Les deux sexes portent un large turban formé de ficelles tressées avec des cheveux humains. Certaines femmes se mettent sur la tête une planchette, au-dessus de laquelle elles disposent leur chevelure.

La femme est libre de choisir son mari. On a signalé, chez les Méos, l'existence de la couvade : dès que la femme peut se tenir debout après l'accouchement, l'époux prend sa place dans le lit et reçoit les félicitations des parents et des amis.

Dans la tribu, ce sont les vieillards qui jouissent d'une certaine autorité. Ils s'occupent des intérêts de la communauté et tranchent les différends entre individus. Si leur sentence n'est pas acceptée par les adversaires, ceux-ci ont recours à la force pour vider leur querelle. On a prétendu que lorsque l'un d'eux succombait, le vainqueur mangeait sa chair, comme



GRUPE DE MÉOS BLANCS DU TONKIN. — CL. G' G' DE L'INDOCHINE.

la tribu avait coutume de le faire des ennemis qui tombaient dans les combats. C'est là une accusation fort gratuite, lancée sans doute par des gens intéressés à noircir les Miao-tsé, car aucun cas d'anthropophagie n'a été constaté chez eux. N'a-t-on pas prétendu également qu'ils vendaient leurs femmes aux Chinois, quand il s'agit d'un fait dont l'explication est bien différente. Malgré l'énergie dont ils ont fait preuve pour défendre leur indépendance, quelques petits groupes ont accepté la domination de ceux qui les poursuivaient sans trêve, et on a vu des femmes méos épouser des Chinois de leur propre gré sans avoir été l'objet d'un marché. Les hommes de ces tribus dissidentes ont eux-mêmes épousé parfois des femmes chinoises. Actuellement encore, certains Méos, en petit nombre, se rallient à la Chine, et on en cite qui sont devenus mandarins.

Le bouddhisme compte peu d'adeptes parmi les Méos. La plupart sont restés animistes et fidèles au culte des ancêtres.

## DRAVIDIENS

Sous le nom de Dravidiens, on comprend une foule de populations de l'Inde qui présentent des caractères nigritiques plus ou moins accusés ; leur nombre s'élève à 63 millions environ. Ils descendent, selon toute vraisemblance, de Négritos de même race que ceux de l'Extrême-Orient (V. p. 50), dont on retrouve tous les caractères chez diverses populations de l'Hindoustan qui ont été refoulées dans les montagnes par des envahisseurs arrivés plus tard. Les Naikers du versant occidental du massif des Nilgherries offrent fréquemment des traits qui pourraient les faire prendre pour des Aétas des Philippines. Chez leurs voisins, les Punniers et les Sholajas, qui, pour la plupart, ont reçu du sang étranger, on rencontre néanmoins des individus qui sont de purs Négritos. La majorité des Dravidiens présente des caractères qui dénotent, d'une façon indéniable, des croisements soit avec des Mongols, soit avec des populations blanches, dites aryennes, tout en ayant conservé des traces souvent très accusées de leur origine nigritique.

Les Dravidiens se divisent en deux groupes : les Kolaris ou Moundas, dans les régions montagneuses du Bengale et des provinces du Nord-Ouest, et les Dravidiens proprement dits, disséminés dans une grande partie de l'Inde.

### a) Kolaris.

D'après leurs traditions, les Kolaris seraient venus du Nord-Est. Ils comptent aujourd'hui environ 3 200 000 individus, dont les Santals ou Sonthals forment plus de la moitié (1 800 000). Mais ces Santals sont assez imprégnés de sang étranger, tout en ayant conservé dans leurs traits (petite taille, cheveux frisés, nez large, etc.) des caractères essentiellement négritiques. En revanche, les Juangs ou Patouas, les Kharias qui se tatouent le front, les Moundaris ou Hora-Nous, les Hôs ou Lourka-Kols, les Bhumis, de taille encore plus petite, avec un crâne plus allongé, des cheveux souvent crépus, un nez plus large et un prognathisme assez prononcé de la région maxillaire, sont de très proches parents des véritables Négritos. Bien que d'une taille un peu plus élevée, on doit ranger dans le même groupe les Kols, les Kourkous, les Gadabas, les Savaras ou Saoras, etc.

Toutes ces populations font un peu de culture en brûlant les forêts et en déposant leurs semences dans des trous creusés avec un bâton pointu, mais ils vivent surtout du produit de la chasse et de la cueillette. Ils ont, comme animaux domestiques, des chiens, des poules et des porcs, qui vivent comme ils peuvent. Lorsque les broussailles repoussent, ces peuplades abandonnent leurs cabanes, faites de légers clayonnages avec un toit en feuilles, et vont recommencer ailleurs. Elles vont presque nues et ont peu d'objets de parure.

Les Bhils de l'Inde centrale et les Badagas qu'on rattache aux Kolaris sont plus mélangés que les tribus précédentes, quoique le fond de la population soit encore nigritique. Ils devaient parler autrefois, comme les autres Kolaris, un dialecte de la langue mounda, mais, actuellement, ils se servent d'un jargon comprenant des mots empruntés à plusieurs des cent six langues en usage dans l'Inde. Assez turbulents, les Bhils ont, comme arme offensive, un arc à corde de bambou et, comme arme défensive, un bouclier rond de cuir orné de cabochons de métal. Ils portent leurs flèches dans un large carquois plat auquel sont suspendus des grelots et des clochettes. Les femmes sont réputées pour leur adresse à lancer des pierres avec la fronde. Elles ne dédaignent pas la parure



TAMOULS, DRAVIDIENS DE CEYLAN.

et portent notamment aux oreilles un large disque de métal découpé. Un certain nombre de Bhils quittent leurs montagnes pour les villes, où ils exercent quelques petits métiers.

### b) Dravidiens proprement dits.

Les Dravidiens proprement dits peuvent se subdiviser géographiquement en deux groupes : ceux du Nord, qui vivent dans l'Inde centrale, et ceux de l'Inde méridionale.

Les principales populations dravidiennes du Nord sont les Malés ou Malers, les Oraons, les Gonds, les Khonds et les Korwas, soit environ 4 200 000 individus. A eux seuls, les Gonds entrent pour 3 millions dans le total.

Au point de vue des caractères physiques et du genre de vie, on peut appliquer aux Dravidiens du Nord ce que nous avons dit des Kolaris. Toutefois les Gonds avaient fondé un puissant empire qui fut florissant jusqu'au moment de l'invasion des Mahrattes, en 1674. Refoulés peu à peu jusque sur le sommet des montagnes, ils en sont revenus aux procédés de culture primitifs signalés chez les Kolaris. Un certain nombre d'entre eux étaient restés dans la plaine et ont été absorbés par les vainqueurs, qui les ont relégués dans les derniers rangs des castes les plus méprisées.

Avant leur exode dans les montagnes, les Gonds avaient reçu du sang mongolique qui se révèle par le raccourcissement de leur crâne, leurs cheveux souvent droits, et leur barbe rare. Ils sont d'une couleur foncée ; ils ont le nez large, les lèvres épaisses, la bouche grande et un certain degré de prognathisme.

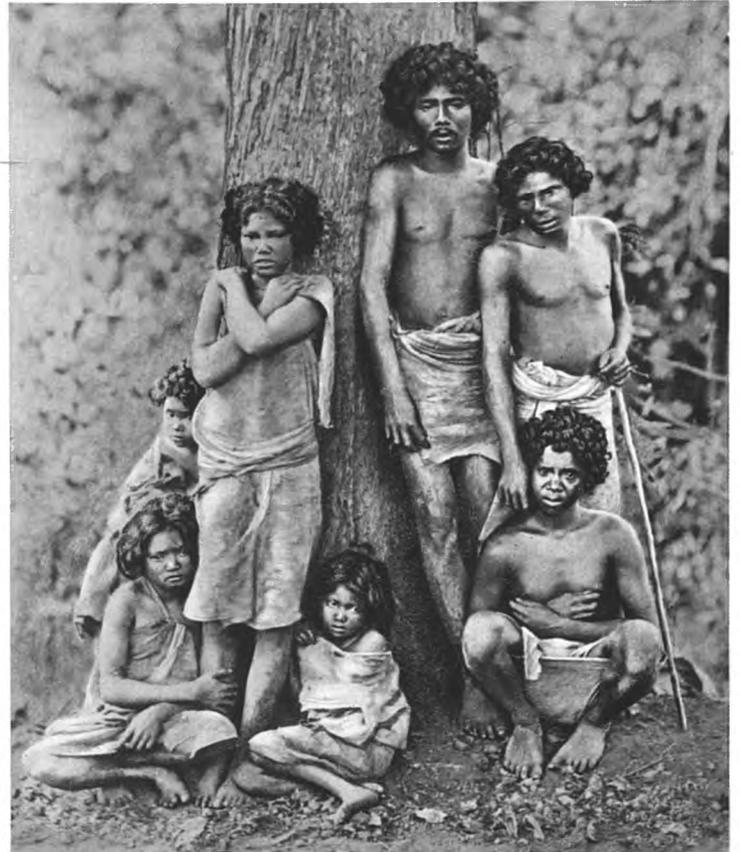
Les Khonds, qui vivent dans les montagnes entre le Godaveri et le Mahanadi, ne doivent pas être confondus avec les Gonds, leurs voisins de l'Ouest. Quoique bien moins nombreux que ceux-ci (500 000 au lieu de 3 millions), ils méritent d'être signalés, à cause de la sanglante coutume qui les a fait connaître : nous voulons parler des sacrifices humains qu'ils offraient encore à leur dieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les victimes, appelées *meriahs*, étaient des jeunes filles ou des jeunes garçons achetés dans des tribus voisines qui, elles-mêmes, les volaient pour les leur vendre. Ces enfants étaient traités avec beaucoup d'égards jusqu'au jour où devait avoir lieu la sinistre cérémonie. Le moment venu, on emmenait la victime dans la forêt où l'on prétendait qu'habitait la divinité, et le prêtre l'abattait avec sa hache. Le corps était mis en pièces, chacun des assistants devant en emporter un morceau pour l'offrir, dans son village, au

dieu sanguinaire. Un petit trou avait été creusé dans un champ choisi à cet effet. Le chef du village à qui le morceau de chair humaine avait été remis s'approchait à reculons et déposait, avec les deux mains placées derrière le dos, l'offrande sacrée dans le trou, qu'il couvrait de terre sans regarder.

✽ Les Dravidiens du Sud comprennent des peuples noirs semi-civilisés qui, avec les petites tribus vivant à côté d'eux, forment un total d'environ 56 millions d'individus. En tête, viennent les Telougous ou Telingatelougous de la côte de Coromandel (20 millions), puis les Tamouls ou Tamils (15 millions), les Kanaras (10 millions), sur le plateau de Mysore, les Malayalams de la côte de Malabar (10 millions), les Toulous (535 000) et les Cholagas ou Sholajas. Tous ces peuples parlent des dialectes de la même famille linguistique, possèdent une écriture spéciale et sont brahmanistes. De taille plus élevée que la plupart des autres Dravidiens, ils se rapprochent sensiblement de la moyenne. Chez eux, le crâne est modérément allongé (mésocéphale) ou dolichocéphale. Ils se distinguent des Dravidiens franchement négroïdes par leur nez moins large et plus saillant. Il est évident qu'ils ont subi assez fortement l'influence des Hindous proprement dits. C'est ce que prouvent également leur civilisation et leur industrie relativement avancées. Ils se livrent à l'agriculture et emploient la charrue là où le sol le permet; ils fabriquent des bijoux (anneaux d'oreilles, de nez, de poignets et de bras, bagues, ornements pour la chevelure, etc.). Certains font même des lampes, des cloches, des vases de sacrifices en bronze. Ils connaissent le tissage et la teinture du coton. Tous sont laborieux : les Tamouls, par exemple, fournissent à l'Inde la plupart des domestiques et envoient des travailleurs en Indochine, en Malaisie, en Afrique et jusqu'aux Antilles,

A côté de ces Dravidiens semi-civilisés et même parfois civilisés, qui se rattachent au groupe indo-mélanésien surtout au point de vue linguistique, on rencontre dans le Sud des peuplades à demi sauvages qui vivent surtout de la cueillette des produits forestiers. Ce sont des Négroïdes d'une taille moindre parfois que celle des Négritos les mieux caractérisés de l'Extrême-Orient. A ce point de vue, nous citerons les Paniyans des monts Palni, au nord-est de Travancore, dont la moyenne ne dépasserait pas 1<sup>m</sup>,25. Chez ce peuple, le divorce est tellement facile qu'il n'est pas rare de voir un homme ayant eu successivement cinq femmes épouser une femme qui a eu six ou sept maris. Les Kouroumbas et les Iroulas, habitants tout à fait incultes des jungles, ont la peau très foncée, le crâne franchement dolichocéphale et le nez très large. Les Chenchous (Madras central), les Yanadis de l'île



CHOLAGAS, DRAVIDIENS DE LA FRONTIÈRE DE MYSORE. — COLL. M. H. N.

Sriharicota, sont petits, fort noirs avec des cheveux très frisés.

Sur le plateau des Nilgherries, où l'on rencontre aussi des Négritos assez caractérisés, vivent les Budagas, agriculteurs; les Kotas, artisans, et les Todas, pasteurs. Les Budagas, malgré leur peau claire, et les Kotas se rapprochent comme type des autres Dravidiens, dont ils parlent la langue; mais il n'en est pas de même des Todas, dont il sera question plus loin.

## C) BLANCS

En dehors d'un petit groupe qui vit dans les îles situées au nord du Japon, tous les Blancs d'Asie se trouvent cantonnés dans le Sud et le Sud-Ouest, depuis l'Hindoustan inclusivement jusqu'à la mer Rouge et à la Méditerranée, et de l'Himalaya, la mer Caspienne et la mer Noire à l'océan Indien.

### CHAPITRE XIX

## AÏNOUS ET TODAS

I. AÏNOUS. — Le petit groupe du Nord-Est ne comprend qu'une population, celle des Aïnous, et non Aïnos, comme on a l'habitude de les appeler en Europe, les deux mots ayant une signification fort différente. Le premier signifie « les hommes », le second est le nom japonais qui désigne le produit légendaire du croisement de l'homme et du chien. Appliquer le nom « Aïno » à un Aïnou serait lui faire une grosse offense, puisque ce serait le qualifier de fils de chien.

D'après les historiens japonais, ce peuple occupait l'île Nippon tout entière au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, il en occupait encore toute la partie septentrionale. On ne saurait donc s'étonner de rencontrer le type aïnou dans la nation japonaise, non seulement à Yéso, où les Aïnous habitent, de nos jours, le nord et l'est de l'île, mais aussi dans la région septentrionale de Nippon. Ils vivent également dans le sud de l'île Sakhaline et dans les trois îles méridionales des Kouriles.

Les Aïnous ne sont pas restés à l'abri de tout croisement et, par suite, ne présentent pas une parfaite homogénéité de caractères. La coloration de la peau va, par exemple, de la teinte claire des Européens aux tons olivâtre et brunâtre. Les auteurs sont assez embarrassés pour leur assigner une place dans la classification, mais tous s'accordent pour les isoler des Mongols. De Quatrefages estime que les plus clairs de peau représentent le type le plus pur et il les classe dans sa branche allophyle des races blanches, branche qui comprend les populations qu'on ne sait trop où placer. Ce qui frappe les voyageurs et ceux qui peuvent examiner une importante collection de portraits, c'est la ressemblance de la plupart d'entre eux avec les Russes. Leurs principaux caractères sont les suivants : petite taille, forte musculature, cheveux noirs, droits ou légèrement ondulés, très abondants, de même que la barbe chez l'homme, et le système pileux extraordinairement développé sur tout le corps. Le crâne est dolichocéphale (allongé), les arcades sourcilières sont proéminentes, le nez est court, assez étroit, un peu relevé du bout, les yeux sont foncés et horizontaux, les pommettes un peu fortes, sans faire, cependant, la saillie en avant qu'on observe chez les Mongols.

Le costume des hommes et des femmes se compose d'une sorte de robe en étoffe grossière, à larges manches, serrée à la taille par une ceinture. Les personnes du beau sexe qui peuvent se procurer de l'étoffe bleue s'empressent d'en coudre des bandes au bas de leur robe. Elles laissent tomber leurs cheveux sur le dos et se couvrent la tête d'un mouchoir. Certaines d'entre elles portent de gros anneaux aux oreilles.



TYPE D'AÏNOU.

Ce que les femmes affectionnent avant tout, ce sont les tatouages bleus. Elles s'en ornent le dos de la main et souvent l'avant-bras jusqu'au coude. Le plus singulier de ces tatouages est celui qui simule une moustache à la lèvre supérieure; une bande bleue au-dessous de la lèvre inférieure complète l'encadrement de la bouche.

Les habitations se composent simplement de perches réunies au sommet, dont les interstices sont obstrués avec des branchages et des herbes. Dans une sorte d'antichambre sont logés les chiens et les instruments de pêche. Les Aïnous sont de grands pêcheurs qui ne craignent pas de s'aventurer au large dans des canots creusés dans un simple tronc d'arbre, munis de plats-bords fixés avec des cordes pour en assurer l'équilibre. Ils sont d'intrépides chasseurs d'ours, de cerfs et de daims, qu'ils attaquent avec des flèches empoisonnées. Ils font peu de culture, le poisson et le gibier leur fournissant une nourriture suffisante.

Les Aïnous sont polygames et traitent bien leurs femmes, qui ne sont pas surchargées de besogne. Dans certaines tribus, ce sont même les hommes qui confectionnent les vêtements. Ces indigènes sont doux, pacifiques, hospitaliers, et leurs chefs n'ont guère qu'à diriger les cérémonies, notamment la fête de l'ours.

Cet animal est l'objet d'une grande vénération et, néanmoins, tous les ans on en sacrifie un dont on s'est emparé tout jeune. Une femme est chargée de le soigner et de lui donner une nourriture choisie. On prétend même que de petits ours sont parfois élevés au sein par leur nourrice. Quand l'animal est grand, on prépare la fête, qui s'accompagne d'un cérémonial assez compliqué. Avant de le sacrifier, les hommes lui rendent hommage comme à une divinité, pendant que la nourrice de l'ours pleure à chaudes larmes. Après qu'il a été mis à mort, on le pare et on lui offre encore des gâteaux et du millet. Finalement, on le dépèce et chacun reçoit sa part de la chair. Pendant toute la fête, la population se livre à de copieuses libations.

La religion est un pur animisme. Les Aïnous croient à des esprits, les uns bons, mais la plupart mauvais. Aux uns et aux autres, ils rendent un culte. Ils ne laissent pas les morts à l'abandon : le cadavre d'un défunt est vêtu de ses plus beaux habits et enterré. S'il s'agit d'un chef, l'enterrement n'a lieu qu'après plusieurs mois. On retire d'abord les intestins du mort et ses femmes et ses filles sont chargées de laver chaque jour le cadavre avec un liquide préservateur. Si le corps est bien conservé, on les félicite; sinon, certains auteurs disent qu'on les met à mort.

II. TODAS. — Dans l'Inde, sur un plateau des Nilgherries situé à plus de 2 000 mètres d'altitude, vit un petit peuple fort peu important au point de vue numérique, mais très intéressant par ses caractères physiques. Comme les Aïnous, de Quatrefages le

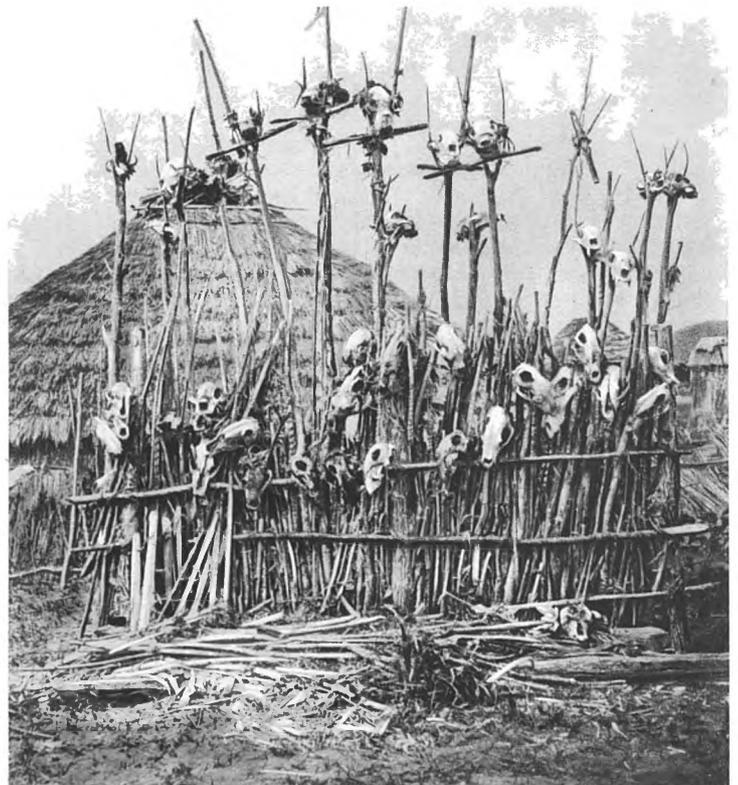
classe dans son groupe allophyle; nous n'hésitons pas à le ranger parmi les Blancs : c'est le peuple des Todas.

De taille élevée (1<sup>m</sup>,70 en moyenne), ces hommes peuvent rivaliser avec les Aïnous sous le rapport de l'abondance de la barbe et du système pileux de tout le corps. Les femmes elles-mêmes ont le dos couvert de poils. Leurs cheveux sont noirs, assez fins, lisses ou à peine ondulés. Ils ont le teint clair et les yeux bruns. Leur crâne est très dolichocéphale et les traits de leur visage sont d'une telle régularité que, suivant l'expression d'A. de Quatrefages, plus d'un de ces hommes seraient recherchés comme modèles par nos artistes. Le nez, assez fort, est droit et saillant. La bouche est bien dessinée et, seul, le menton apparaît un peu lourd. Drapés dans une vaste pièce d'étoffe, qui, chez l'homme, descend jusqu'au mollet et, chez la femme, jusqu'aux pieds, ces montagnards ont vraiment grande allure.

Les Todas, essentiellement pasteurs, se préoccupent davantage de la santé de leurs buffles que de celle de leur propre personne. Ils habitent de petites maisons carrées qui mesurent à peine 2<sup>m</sup>,50 de côté, et dont les parois sont faites de planches calfeutrées avec de l'argile et de la bouse de vache. Dans ces réduits de 25 à 27 mètres carrés, vit habituellement une famille de cinq ou six personnes. Et, cependant, la population a une apparence remarquable de vigueur. Malgré l'abondance du gibier, les Todas ne se livrent pas à la chasse. Ils n'ont d'ailleurs aucune arme, ni lance, ni sabre, ni arc. Foncièrement pacifiques, d'un caractère très doux et très hospitalier, ils exercent néanmoins sur leurs voisins un véritable ascendant qu'ils ne doivent qu'à leur caractère droit et à leur fermeté morale. Les Kotas et les Budagas les reconnaissent comme propriétaires du sol et leur paient une dîme en grains. Les Todas eux-mêmes ne font aucune culture. En dehors des grains fournis par leurs tenanciers, ils ne consomment habituellement que du laitage, des racines et des fruits sauvages. Si un cerf, forcé par des chiens sauvages, vient s'abattre près d'eux, ils se nourrissent de sa chair, mais il leur répugne de tuer un animal de leurs troupeaux. Une fois par an seulement ils sacrifient, suivant certains rites, un jeune veau qui fait les frais d'un festin dont les femmes sont exclues.

Les Todas sont divisés en cinq castes, dont l'une a une sorte de caractère sacerdotal : c'est la caste des laitiers. Tout ce qui touche aux bestiaux et au lait a un caractère sacré. Le *pâlâl* ou gardien du troupeau, le *palkarpâl* ou laitier, doivent, non seulement appartenir à la caste, mais se soumettre à des cérémonies et à un noviciat avant d'être admis à remplir leurs fonctions.

Tous les individus sont égaux. La terre, les pâturages, le lait sont la propriété de la communauté et répartis suivant les besoins



CRANES D'OURS SACRIFIÉS PAR LES AÏNOU.

de chacun. L'homme n'a en propre que ses objets mobiliers et ses bestiaux. La femme ne possède rien; ce sont ses parents mâles qui ont le devoir de l'entretenir. La question des héritages est réglée par le droit coutumier, d'ailleurs très sage. Si quelqu'un déroge aux coutumes, à propos d'un héritage ou de toute autre question, il est jugé par le conseil des vieillards.

⌘ La femme est, elle aussi, commune à plusieurs hommes, car la polyandrie est la règle chez les Todas. Elle a d'ailleurs le droit de choisir son premier mari et même de n'arrêter son choix qu'après une journée d'épreuve. Pour cela, on enferme les deux

ne s'explique guère l'origine, pourrait faire croire que les Todas n'ont aucune affection pour leurs enfants, ce qui est contraire à la vérité. Ils soignent leur progéniture et sont remplis d'égards envers les enfants mâles et les filles que les usages n'obligent pas à sacrifier. Pour ne pas avoir le temps de les aimer, on leur ôte la vie dès la naissance en les empêchant de respirer. Il est juste d'ajouter que l'infanticide des filles a sensiblement diminué et a peut-être pris fin à l'heure actuelle. La disproportion numérique entre les sexes disparaissant, beaucoup de femmes n'ont plus qu'un seul époux. La polyandrie n'avait pas pour conséquence de placer la femme dans une situation marquée d'infériorité. Elle occupait



AÏNOUS DEVANT LEUR CASE. — CL. UNDERWOOD.

fiancés, qui souvent n'ont que dix à douze ans, dans une case où ils doivent rester un jour et une nuit, nourris par la mère de la jeune fille qui leur passe des aliments. Lorsqu'ils en sortent, la fiancée doit se prononcer. Si elle est satisfaite, le mariage est définitif sans plus de cérémonie; sinon, le jeune homme évincé se retire tout penaud.

Dès que le mariage est conclu, la femme devient légalement l'épouse de plusieurs hommes, frères ou proches parents du premier mari. Chacun d'eux jouit des mêmes droits que lui et il est reconnu comme époux légitime lorsqu'il a versé une partie de la dot, *keikuli*, aux parents de la femme. Toutefois les divers maris doivent obtenir le consentement des premiers mariés, ce qui, paraît-il, ne se refuse jamais.

La polyandrie est motivée par la disproportion qui existe entre le nombre des hommes et celui des femmes, disproportion qui tient à l'infanticide des filles. La première qui vient au monde est toujours conservée, la seconde quelquefois, mais, à partir de la troisième, toutes sont sacrifiées. Cette coutume barbare, dont on

dans la famille, dit de Quatrefages, une place que lui envieraient les femmes de bien d'autres populations. Elle jouissait d'une grande liberté et exerçait une influence très réelle.

Ce peuple bon, d'une nature essentiellement affectueuse, malgré sa barbare coutume, reporte une partie de son affection sur ses animaux. Dans chaque troupeau, il y a même une bufflesse, que les auteurs anglais qualifient de *bufflesse-dieu*, et qui est respectée à l'égal d'une divinité. Lorsqu'elle meurt, c'est une de ses descendantes qui lui succède après une cérémonie de consécration. Quand, aux funérailles d'un défunt, dont le corps est incinéré, on abat quelques buffles, comme le veut la coutume, dès qu'un animal est tué, les femmes et les enfants l'entourent, le caressent et le couvrent de baisers, pendant que les hommes se livrent à des lamentations.

Les Todas rendent un culte au soleil et à la lune. Ils croient à cinq divinités bienfaisantes, à de mauvais génies, aux revenants, à la sorcellerie et à un autre monde dans lequel ils retrouveront leurs buffles et mèneront la même vie qu'ici-bas. Leurs sanc-

tuaires sont des laiteries plus grandes que les autres, dans lesquelles sont conservés les fétiches et les reliques des ancêtres. Dans ces temples, les pères présentent leurs enfants mâles quelques jours après leur naissance, accompagnés par les mères. Ils découvrent les nouveau-nés, leur font toucher la terre du front, prononcent une formule sacrée et leur donnent un nom.

## HINDOUS

Dans le langage courant, on appelle Hindous tous les habitants de l'Inde, c'est-à-dire les 315 132 537 individus qu'a accusés le recensement de 1911. Or, ces individus parlent, nous l'avons déjà dit, cent six langues différentes et ils se subdivisent en un nombre au moins aussi considérable de tribus ou de peuples. Nous y avons rencontré de véritables Négritos, des populations nigritiques plus ou moins métissées de Mongols et même de Blancs (Kolariens et Dravidiens). Nous venons de voir que les Todas sont restés à peu près purs et se rattachent incontestablement aux races blanches, mais se différencient des autres Blancs de l'Inde par leurs mœurs et leur genre de vie.

Dans l'extrême nord de l'Hindoustan, on rencontre un certain nombre de populations qui, par leurs caractères physiques, font partie de la branche aryenne du tronc blanc, mais qui se distinguent des Hindous proprement dits à divers points de vue, notamment par les croyances religieuses; nous nous bornerons à en citer quelques-unes.

Les Tchitralis ou Hôs, dont le nombre n'est pas inférieur à 150 000 ou 200 000, vivent sur les confins du Kafiristan et de l'Inde et sur les pentes méridionales de l'Hindou-Kouch. Ce sont des hommes d'une taille un peu supérieure à la moyenne, avec une tête dolichocéphale, des traits réguliers, un nez fin et saillant. Les uns sont agriculteurs, les autres vivent de rapine. Les musulmans les qualifient de *Kafirs* (infidèles) parce qu'ils ne professent ni l'islamisme ni le brahmanisme.

Les Chinas du Cachemire et du Baltistan, qui forment aussi le fond de la population du Dardistan, offrent sensiblement les mêmes caractères que les Tchitralis. Leur peau est assez foncée et ils ont les cheveux noirs, souvent ondulés. Ils sont pasteurs ou agriculteurs; un bon nombre occupent cependant des fonctions ad-



PARSIS. — COLL. M. H. N.

ministratives. Quoique musulmans, ils s'abstiennent comme les véritables Hindous de manger de la viande de bœuf. Ils sont polygames et ne se marient qu'entre eux.

Les Sikhs ou Seyks n'étaient à l'origine qu'une communauté philosophico-religieuse, qui a fini par devenir une nation puissante; ce sont les Sikhs qui fondèrent l'ancien royaume de Lahore.

Très belliqueux, ils opposèrent une résistance acharnée aux Anglais, mais, battus en 1846, ils devinrent de fidèles alliés de leurs vainqueurs. Ils sont de grande taille, très dolichocéphales, avec un teint basané et des cheveux noirs. Ils auraient des traits réguliers si leurs pommettes n'étaient un peu trop saillantes. L'homme porte un pantalon bleu, un manteau et un turban. Les chefs ornent leurs turbans de chaînettes d'or et font usage de riches bracelets. Les Sikhs sont les meilleurs agriculteurs de l'Inde. Leur religion est un mélange d'hindouisme et d'islamisme.

Les Siapochs, Tachgalis ou Mamogis vivent dans les plaines au sud de l'Hindou-Kouch, où ils ont été repoussés par les Afghans. Ils ont la peau blanche et, parfois, les cheveux châtain. Ils vivent généralement dans des cavernes ou dans des grottes qu'ils creusent sur les flancs des montagnes. Surtout pasteurs, ils mènent une vie encore assez primitive et leur industrie est très rudimentaire. Les ponts qu'ils jettent au-dessus des torrents et des cours d'eau, par exemple, consistent en simples poutres reliées par des cordes en poil de chèvre; leurs embarcations sont des radeaux avec des outres remplies d'air; leurs armes consistent uniquement en poignards et en arcs, et cependant, grâce à leur bravoure, ils ont réussi à repousser les attaques de nombreux ennemis. Les Siapochs sont fétichistes et polygames; leurs femmes sont traitées sur un pied d'égalité parfaite.

En dehors des Européens, nous pourrions citer dans l'Inde divers éléments ethniques venus du dehors, tels, par exemple, que les Parsis originaires de la Perse, qui forment à l'heure actuelle une communauté d'environ 90 000 individus dans la Présidence de Bombay. A la suite de persécutions de la part des musulmans, ils quittèrent leur pays d'origine pour conserver leurs croyances religieuses (la doctrine de Zoroastre ou *religion du feu*, dont nous dirons quelques mots à propos des Persans). Leur communauté de l'Inde est formée surtout de riches marchands et de riches banquiers; elle comprend aussi des hommes de lettres. Les femmes reçoivent une instruction particulièrement soignée, et c'est une femme parsi qui fut la première des femmes de l'Inde reçue docteur en médecine.

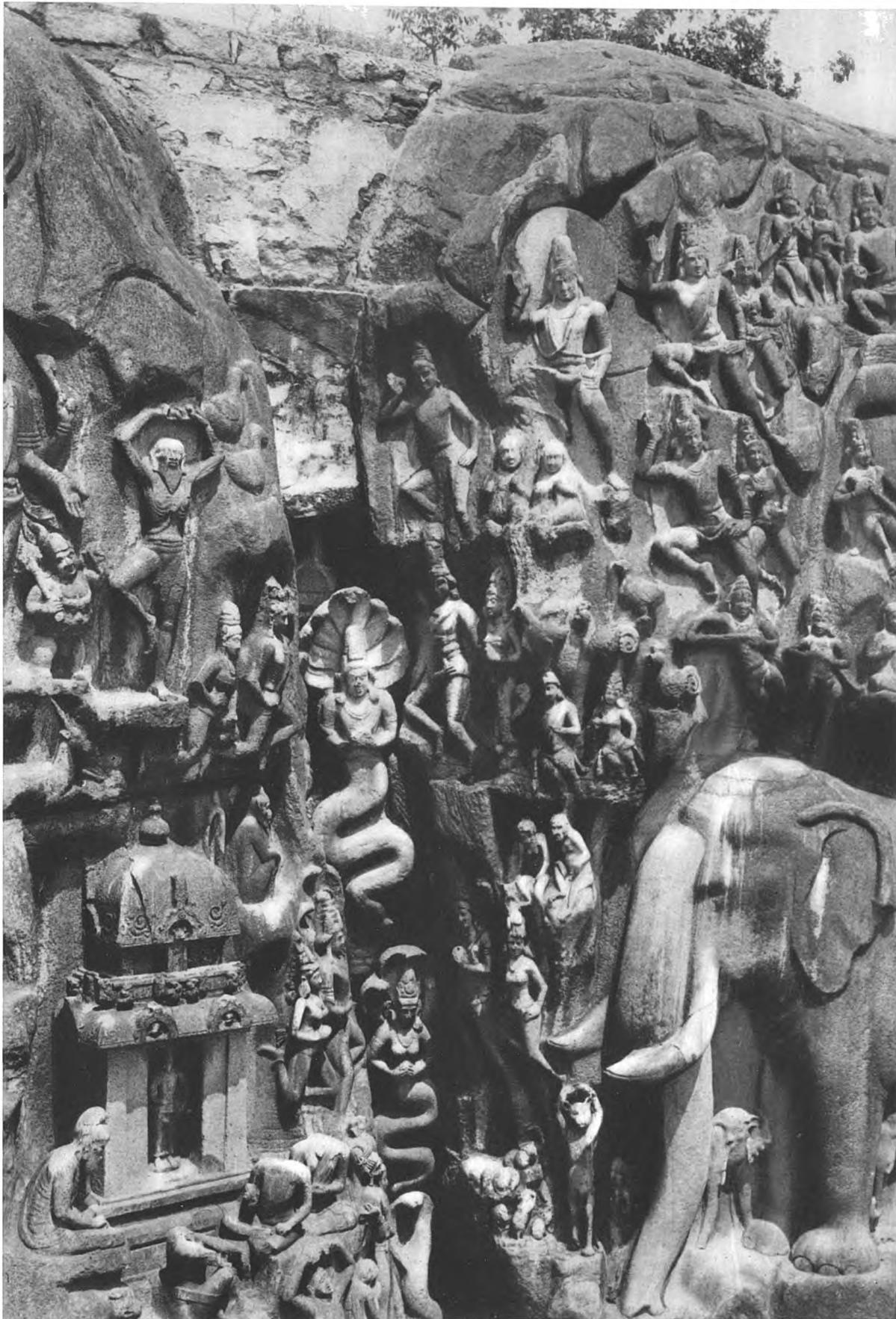
Les Parsis ne font pas de prosélytisme, mais leur communauté est absolument fermée aux étrangers; ils ne se marient qu'entre eux. Ils se sont lancés dans la politique et plusieurs ont fait partie du Parlement anglais.

### a) Hindous proprement dits.

Les Hindous proprement dits sont des hommes de taille moyenne ou, le plus souvent même, au-dessous de la moyenne (1<sup>m</sup>,635). Leur constitution est peu robuste. Ils ont la tête allongée, très fortement dolichocéphale, le front saillant, les traits de la face très réguliers, sans saillie notable des pommettes, avec un nez droit, légèrement aquilin, de grands yeux protégés par de longs cils, une bouche petite, des lèvres fines, un menton arrondi. C'est un type qui se rapproche beaucoup de celui des Européens, principalement des Européens du Sud. Et cependant la coloration de la peau est souvent foncée, presque noire dans les castes inférieures. Dans la classe supérieure, moins exposée aux ardeurs du soleil,



SIKH. — COLL. M. H. N.



PERSONNAGES SCULPTÉS DANS LA ROCHE A MAVALIPOURAM (Indes). Art indien du VII<sup>e</sup> siècle.  
CL. GOLOUBEFF.



LA FÊTE DU NOUVEL AN HINDOU A CALCUTTA : chanteur religieux s'accompagnant de bizarres instruments de musique — CL. WIDE WORLD.



RÉJOISSANCES PUBLIQUES A CEYLAN : la danse des Diabes. — CL. WIDE WORLD.



RICHE HINDOUE DE CEYLAN.

le teint est clair. Les cheveux sont noirs, sauf chez quelques Brahmanes qui les ont presque blonds.

Les Hindous sont divisés en castes bien tranchées et chacune d'elles a son costume spécial. Au bas de l'échelle sociale, chez les *parias*, individus hors caste, on voit des hommes qui ne portent qu'un simple langouti. Ceux des classes élevées se vêtent d'une longue pièce d'étoffe enroulée à la ceinture, qui vient se rattacher entre les jambes, de manière à former une sorte de draperie ne dépassant pas les genoux. A cette partie du costume, qui s'appelle le *dhouti* et qui se compose habituel-

lement d'un tissu à bandes rouges, s'ajoute une longue tunique de calicot serrée à la taille. Le costume féminin comprend un étroit caleçon, une jaquette à manches courtes et une pièce d'étoffe dans laquelle se drapent la femme. Il ne diffère guère d'une caste à l'autre que par la couleur et par la richesse des broderies dont est agrémentée la pièce d'étoffe des femmes riches. Les Hindoues raffolent des bijoux. Il n'est pas une femme, si pauvre soit-elle, qui n'aime à porter un anneau d'or dans le nez. Aux bras, aux doigts, aux jambes, aux orteils, aux oreilles, on leur voit des bijoux en or, en argent, en cuivre ou en verroterie, selon leur condition.

✽ Dès une époque reculée, les Hindous ont compté parmi eux des architectes remarquables. Certains des édifices qu'ils ont construits sont encore debout et constituent des temples, des palais gigantesques aux pierres sculptées, découpées, avec des milliers de colonnes, des statues, des bas-reliefs, des toits aussi ouvragés que le reste des édifices. Les portes sont également des merveilles de sculpture. Certains tombeaux, par leurs dimensions et leur travail, semblent de véritables palais. La tradition des anciens architectes s'est conservée et, à chaque pas, on rencontre dans l'Inde de merveilleux monuments. Les gens riches ont de somptueuses demeures meublées avec un grand luxe et ornées d'œuvres d'art.

Les principales castes de l'Inde sont : la caste des *Brahmanes* (prêtres); celle des *Radjpouts*, caste noble qui a remplacé celle des *Kchatryas* (guerriers); celle des *Banians* (commerçants et agriculteurs), et celle des *Soudras* ou *Chuders* (artisans de divers métiers). Chaque caste a son genre de vie et ses pratiques religieuses. Tout individu doit exercer la profession de la caste à laquelle il appartient. Les unions ne peuvent se faire qu'entre personnes de la même caste.

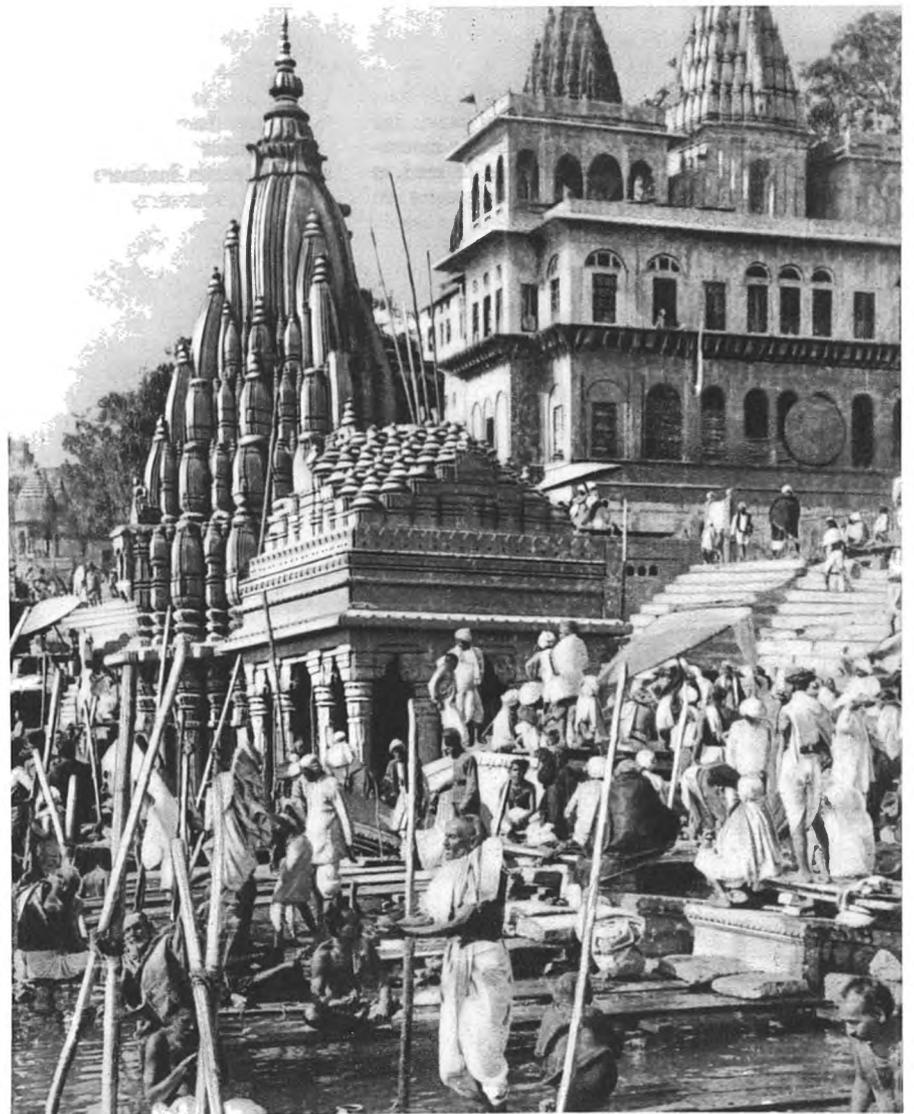
La religion interdit à tout Hindou de manger de la viande de bœuf; aussi les Européens qui en consomment sont-ils regardés comme des *parias*, relégués au dernier échelon social. Les indigènes sont très sobres et le fond de leur nourriture est le riz.

A la tête de chaque principauté se trouve un prince qui porte le titre de *rajah*. Le faste qu'il déploie est légendaire et les nobles qui forment sa cour imitent son exemple. L'or, les pierreries

scintillent sur leurs costumes. Souvent, le siège du souverain est en or massif et ceux des hauts fonctionnaires (ministres, gouverneurs, grands prêtres) sont en argent. Les éléphants qui portent les hauts personnages sont couverts de housses brodées rehaussées d'or et de diamants. Au luxe indigène, les castes élevées ont ajouté tout le luxe européen et, dans les villes, l'automobile remplace de jour en jour la voiture trainée par des zébus et le palanquin.

Les Hindous sont intelligents, doux et très hospitaliers. Les ouvriers qui, de père en fils, exercent la même profession acquièrent une habileté remarquable. Les bijoutiers, les orfèvres, les sculpteurs, les ciseleurs, font de véritables chefs-d'œuvre. Les parias, à qui incombent les travaux les plus vils, besognent avec la même ardeur que s'ils pouvaient espérer s'élever, par leur labeur, à une classe moins infime que celle à laquelle ils sont rivos pour toute leur existence. Les ouvriers trouvent un aide précieux dans l'éléphant. On sait que cet animal a été dressé à une foule de travaux. Il abat lui-même par exemple les arbres de la forêt et les transporte à la scierie.

✽ La femme hindoue n'a pas une situation très enviable. Dans les classes riches, elle restait enfermée dans son appartement sans avoir même la ressource de se distraire par la lecture, car elle était maintenue dans la plus complète ignorance. Les courtisanes, seules, savaient lire et écrire. Cette situation se modifie à l'heure actuelle, mais bien lentement, et la condition de la femme reste toujours subalterne. Naguère, à la mort de son époux, elle devait se jeter vivante sur le bûcher où l'on incinérât le corps du défunt. Les Anglais ont interdit cette coutume barbare, mais la veuve continue à être dépouillée de ses vêtements habituels pour en revêtir de plus grossiers; on lui rase la chevelure, on la condamne aux plus rudes travaux du ménage, il lui est défendu de porter des vêtements de soie et des bijoux d'or ou d'argent, et elle n'a



LES BAINS SACRÉS DANS LE GANGE, A BÉNARÈS. — CL. KEYSTONE.

pas le droit de se remarier. C'est la loi religieuse qui exige tout cela et, comme la loi civile, elle est impitoyable. Les Hindous avaient imaginé des châtiments terribles. Le condamné à mort qui devait être décapité par le sabre était relativement favorisé. Celui qui devait être châtié plus durement était attaché à une patte de derrière d'un éléphant qu'on lançait au trot, et si au bout de la course il n'était pas mort, on lui faisait écraser la tête par l'animal.

Les Hindous aiment beaucoup les spectacles. Au théâtre, où l'on ne représente que des pièces religieuses, la loi interdit aux femmes de paraître sur la scène, et les rôles féminins sont tenus par de jeunes garçons. Les bayadères sont les seules à jouir d'une liberté absolue. Elles peuvent pénétrer aussi bien à la cour des princes que dans les demeures des particuliers.

Ces danseuses, vêtues de riches étoffes et couvertes de bijoux, se rendent chez les Hindous fortunés accompagnées de leurs musiciens et, moyennant une honnête rétribution, exécutent des danses variées, les unes langoureuses, les autres lascives. L'une des plus curieuses est la danse des œufs. La jeune fille porte horizontalement sur sa tête un cercle d'osier d'où pendent des fils terminés par un nœud coulant. Elle s'avance avec une corbeille d'œufs et se met à tourner avec une rapidité vertigineuse. « Saisissant alors un œuf, dit Rousselet, elle l'introduit dans l'un des nœuds coulants et, d'un mouvement sec, elle le lance de manière à serrer le nœud. Par l'effet de la force centrifuge que produit la rapidité du mouvement circulaire de la danseuse, le fil retenant l'œuf se tend, et celui-ci vient se placer en ligne droite sur le prolongement du rayon correspondant de la circonférence. Les uns après les autres, les œufs sont lancés dans les nœuds coulants et viennent bientôt former une auréole horizontale autour de la tête de la danseuse. » La bayadère les enlève ensuite sans ralentir le mouvement.

Les combats d'éléphants, ceux de rhinocéros, les luttes, les exercices des jongleurs, des avaleurs de sabres sont très en vogue dans l'Inde. Les charmeurs de serpents qui, avec leur flûte, font exécuter des tours aux reptiles les plus venimeux, sont tou-



PÊCHEUR HINDOU DE DAMAN ET SA FEMME. — COLL. M. H. N.

jours l'objet d'une grande curiosité ; il est vrai que lorsqu'ils capturent un de ces reptiles dangereux, ils ont soin de lui arracher les crochets qui distillent le poison. Ces charmeurs jouent le rôle principal dans une fête qui a un caractère religieux : la fête des serpents. Les fidèles apportent des pots de lait à quelques centaines de charmeurs ayant chacun une vingtaine de serpents dans une corbeille. Les pots sont placés au milieu des reptiles qui, très friands de lait, s'empressent d'y plonger la tête. Lorsque les charmeurs les retirent pour faire place à d'autres, ils se mettent en fureur, mais un air de flûte approprié les calme rapidement. Cette fête a pour but de rendre les serpents favorables au peuple.

Les *fakirs* jouissent d'une haute considération dans l'Inde ; ce sont des ascètes mendiants de toutes les sectes (musulmans, çivaïtes, vichnouïtes, etc.), qui cherchent à acquérir la sainteté par la prière, la contemplation et les mortifications. Sans famille, sans asile, n'ayant pour vêtement qu'une loque autour des reins, ils vivent de la charité publique.

Pour s'attirer la compassion, ils se livrent à des exercices d'où le charlatanisme n'est pas toujours exclu. L'un se fait attacher le bras levé à une barre jusqu'à ce que le membre s'ankylose. Un autre se suspend par les pieds, la tête en bas, pendant des heures. Un troisième s'enfoncé de longs poignards dans le corps. Le peuple s'agenouille sur leur passage et baise respectueusement leurs haillons.

Le nombre des musulmans est peu considérable dans l'Inde, mais les sectes hindoues sont variées (djainistes, çivaïstes, vichnouïstes, brahmanistes, c'est-à-dire sectateurs du djainisme, variante du vichnouïsme ou adorateurs de Brahma, de Vichnou, de Çiva). Les djainistes sont environ un million, presque tous banquiers ou négociants. Les autres sectes adorent Brahma, première personne de la trinité hindoue ; Vichnou, seconde personne, ou Çiva, troisième personne de cette même trinité. Toutes les sectes admettent l'immortalité de l'âme, qui transmigre d'un corps dans un autre jusqu'à ce qu'elle ait atteint la « félicité éternelle » ; elle conserve alors son indépendance, sans se fondre dans un « tout suprême », comme chez les bouddhistes.

Les divinités hindoues sont représentées de façons fort diverses et chacune porte une foule de noms différents. Vichnou, par exemple, a mille noms, et l'acte le plus méritoire que puisse accomplir un de ses sectateurs est de les réciter tous dans leur ordre et sans en omettre un seul.

Sauf les Parsis, qui déposaient leurs morts dans de hautes tours ouvertes à leur partie supérieure (tours de silence), où les corbeaux venaient les dévorer, tous les Hindous avaient recours à l'incinération. La cérémonie n'avait rien de triste, puisque le décès ne fait, d'après leurs croyances, que changer l'âme de corps. Pendant que le bûcher flambait, les enfants jouaient, les assistants dansaient autour du corps, soufflaient en riant dans des trompettes ou s'entretenaient tranquillement entre eux de leurs affaires, en fumant. Les restes calcinés étaient entassés dans un coin ou jetés à la mer si l'opération avait lieu sur le littoral.



ENCLOS POUR LE DRESSAGE DES ÉLÉPHANTS AUX INDES. — CL. FORBIN.



L'INCINÉRATION DES MORTS A BÉNARÈS. — CL. DEKOBRA.

### b) Cinghalais.

En dehors des Veddahs, dont nous avons déjà parlé (p. 57), la population indigène de l'île de Ceylan ressemble tellement aux Hindous que nous ne croyons pas utile de nous y arrêter. Les Cinghalais sont peut-être plus robustes que les Hindous; c'est à peu près la seule différence qu'il soit possible de signaler sous le rapport des caractères physiques. D'une nature gaie, ils sont aimables et hospitaliers envers les étrangers. Ils ont les mêmes castes et sensiblement les mêmes coutumes que leurs frères de l'Inde. Ils aiment les danses de leurs bayadères, qui sont parfois de bonnes musiciennes. Le luxe que déploient leurs riches voisins n'est pas recherché par eux, et cependant la culture du caféier leur procure des bénéfices qui ne sont pas négligeables. La plupart des Cinghalais qui vivent sur le littoral se livrent au commerce.

On note quelques différences dans le costume. Les hommes s'enveloppent les jambes dans une pièce d'étoffe de couleur formant un étroit fourreau qui a l'air d'un pantalon sans couture. Ils portent, en outre, une petite veste blanche à laquelle ils adjoignent un gilet les jours de fête. Les femmes ont à peu près le même vêtement, avec cette différence que la partie qui couvre les jambes est moins serrée, plus ample, et que la veste est remplacée soit par un corsage très court, soit par une autre étoffe flottante qui se noue sur une épaule et laisse les bras à découvert. Tandis que les femmes portent les cheveux courts ou flottants, les hommes laissent croître leurs cheveux dont ils se font un gros chignon qu'ils maintiennent avec un large peigne en écaille. Généralement, le



MUSICIENNE CINGHALAISE.

beau sexe, tout en aimant les bijoux, n'en fait pas le même abus que dans l'Inde; pourtant, il est rare qu'une femme n'ait pas au moins de lourds pendants d'oreilles.

### c) Tsiganes.

Les Tsiganes sont considérés comme d'origine hindoue et, en effet, ceux qui ne paraissent pas métissés rappellent les populations de l'Hindoustan par leurs caractères physiques. Ils s'y rattachent également au point de vue linguistique, bien que les divers jargons qu'ils parlent aient fait des emprunts à beaucoup d'autres langues. Répandus en Europe, en Asie et même en Amérique (au Brésil), ils se sont trouvés en contact avec des races parlant des langues fort différentes les unes des autres, et leur idiome originel devait fatalement s'en ressentir.

Il est assez difficile de connaître le nombre des Tsiganes, qui sont essentiellement nomades, sauf en Roumanie, où ils comptent 200 000 représentants, à peu près sédentaires, et dans quelques points de l'Espagne, à Grenade, par exemple, où ils sont à demeure fixe. On estime leur total à un million environ. Suivant les contrées, ils portent des noms différents. On les appelle Bandjars ou Nats dans l'Inde, Loulis, Kara-Loulis ou Mazangs en Perse et dans le Turkestan russe, Tchinganés en Syrie. En Europe, ils deviennent Tsyganés en Russie, Ziegeuner en Allemagne, Zingaris en Italie, Tsiganes, Bohémiens ou Romanichels en France, Gitanos en Espagne, Gypsies en Angleterre. Dans l'Afrique du Nord, ce sont les Phagaris ou Nouris de l'Égypte, les Amers ou Bend-Ades de l'Algérie, etc.

Les Tsiganes purs sont de teint foncé, grands et très dolichocéphales. En Roumanie, ils sont bronzés, comme dans la plupart des pays où on en rencontre, de taille moyenne avec un crâne généralement allongé. Ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, une face ovale parfois un peu prognathe, un nez moyen à dos aigu et une bouche petite.

Ils voyagent par groupes comprenant seulement quelques familles, campent sous la tente, qu'ils plantent pour quelques jours seulement, avant de recommencer à errer. Pendant leurs arrêts, ils exercent quelques métiers, principalement ceux de forgerons, chaudronniers, maquignons, boisseliers. Le métier de maquignon leur est des plus profitables, car ils ont volé la plupart des chevaux qu'ils vendent. Leurs femmes sont diseuses de bonne aventure, chanteuses, danseuses. Elles vendent aussi quelques corbeilles dont l'osier est glané le long des chemins. Hommes et femmes sont la terreur des gens de nos campagnes à cause des larcins qu'ils ne cessent de commettre.

En Turquie, au contraire, où les uns sont sédentaires et les autres semi-nomades, on les dit parfaitement honnêtes, propres et assez laborieux. En Roumanie, ils sont considérés comme des maraudeurs et des gens de mauvaise foi. Beaucoup se louent comme ouvriers agricoles; ils sont constamment endettés et ils comptent toujours sur le travail de l'année à venir. En général, ils meurent indigents.

Les nomades, si réduit que soit le nombre de ceux voyageant ensemble, ont toujours un chef, qui se reconnaît à ses gros boutons de métal et au fouet qu'il porte en bandoulière et dont il se sert souvent, dit-on, pour maintenir l'ordre dans sa caravane. C'est lui qui conclut tous les marchés avec les étrangers.

On prétend que les Bohémiens ne se marient qu'entre eux. Cela peut être vrai sans qu'on puisse en conclure que le type primitif se soit conservé à l'abri de tout mélange. Les femmes tsiganes ne paraissent pas d'une vertu farouche et, si elles ne consentent pas à contracter des unions à vie avec des hommes n'appartenant pas à leur tribu, il semble



TSIGANE. — COLL. M. H. N.

qu'elles ne répugnent pas trop à en contracter de tout à fait passagères, non par amour, mais par cupidité. Et si brèves qu'aient été ces relations, il peut en résulter des suites qui, mieux que toute autre explication, rendent compte de la présence d'individus d'un type assez différent de celui de la race.

Ce ne sont pas leurs croyances religieuses qui tiennent les Tsiganes à l'écart des autres races. Ils semblent, en effet, n'appartenir à aucune religion. En Roumanie, ils se disent chrétiens; en Turquie, ils se disent musulmans.

## IRANIENS

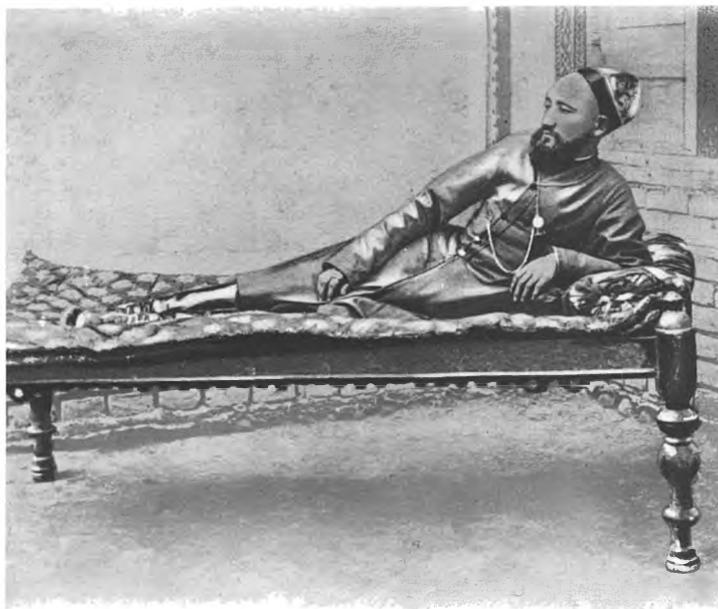
Les Iraniens comprennent un groupe de populations qui occupent non seulement la Perse ou Iran, mais tout le vaste plateau qui s'étend depuis le golfe Persique à l'Ouest jusqu'aux monts situés entre l'Inde, le Bélouchistan et l'Afghanistan à l'Est, et depuis la mer Caspienne et les steppes des Turcomans au Nord, jusqu'au golfe d'Oman au Sud. Les principales populations qui rentrent dans ce groupe sont : les Tadjiks, les Persans, les Afghans, les Arméniens et les Kurdes. Au point de vue linguistique, toutes ces populations parlent des langues de la famille indo-européenne.

### a) Tadjiks et Persans.

Les Tadjiks, dont le nombre s'élève à 2 500 000, vivent en Perse, dans l'Afghanistan occidental, dans le nord-ouest du Bélouchistan, dans le Turkestan et même dans le Pamir. Ils présentent deux types bien distincts : celui de l'Est et celui de l'Ouest. Les premiers sont des hommes de 1<sup>m</sup>,69 en moyenne, à peau blanche, à cheveux lisses ou ondulés dont la couleur varie du noir au châtain, la première teinte étant de beaucoup la plus fréquente. Leur face offre des traits réguliers, un nez fort, souvent aquilin, des lèvres fines, un menton rond. Bien que les pommettes ne soient pas saillantes, l'ensemble du visage est arrondi, ce qui les distingue de ceux de l'Ouest, dont ils se séparent également par la brièveté de leur tête, qui est brachycéphale.

Ces Tadjiks de l'Est vivent dans les montagnes, où ils font un peu d'agriculture et surtout de l'élevage. Certains descendent dans les villes où ils exercent les métiers de charbonniers et de porteurs d'eau.

Les Tadjiks de l'Ouest sont de plus grande taille (1<sup>m</sup>,75) et, au lieu d'avoir le crâne court et la face ronde, ils ont la tête longue et la face d'un bel ovale. Leur peau est blanche, mais se hâle facilement dans les pays chauds. Ils ont le système pileux très développé, la poitrine et les bras étant souvent couverts de poils. La



SARTE SUR UN LIT DE REPOS. — COLL. M. H. N.

barbe et les cheveux sont toujours noirs, les yeux toujours très foncés. La face montre, au-dessous d'un large front, des sourcils bien fournis, des yeux horizontaux, largement ouverts, un nez droit, saillant sans exagération, rarement recourbé, une bouche un peu large, entourée de lèvres fines, d'un beau dessin, et un menton fort bien modelé. Le Tadjik est un individu robuste, fortement charpenté, très résistant à la fatigue.

✿ Il est impossible de séparer les Persans des Tadjiks. Certes, des mélanges se sont produits chez les uns et les autres, mais, quand on examine le véritable type persan, on lui retrouve tous les caractères que nous venons d'attribuer aux Tadjiks de l'Ouest, à cette différence près que le Persan est moins massif, plus élancé habituellement. Les femmes de la Perse étaient réputées pour leur beauté dès la plus haute antiquité.

La société est divisée en classes, qui ne sont pas fermées comme les castes de l'Inde. Ainsi la noblesse n'est pas héréditaire. Le *schah* ennoblit qui bon lui semble et retire son titre quand il le juge utile. La première classe, celle des *Mirzas*, fournit à peu près tous les fonctionnaires du gouvernement; c'est dans cette classe que se recrutent les hommes exerçant les professions libérales et littéraires. Au-dessous vient la classe des négociants, des industriels, des manufacturiers, des banquiers, des commissionnaires, des courtiers. La classe du peuple comprend les ouvriers de toutes catégories, les agriculteurs, les domestiques et autres serviteurs. Chaque ouvrier peut librement choisir sa profession; il a même le droit d'en exercer plusieurs à la fois. On trouve dans cette catégorie des hommes habiles, doués d'un remarquable goût artistique. Les cultivateurs, avec des instruments qui sont loin d'être perfectionnés, obtiennent de bons résultats grâce à leur ingéniosité. Ils pratiquent l'irrigation sur une grande échelle en entourant chaque carré de terre d'une rigole dans laquelle circule l'eau.

Dans la société, la femme occupe une situation subalterne. L'homme peut épouser une femme, l'acheter ou la louer. Il y a même des mariages réguliers, c'est-à-dire bénis par le *mollah* (prêtre), qui sont contractés pour une durée de vingt-cinq jours. Il est vrai qu'en raison de la facilité du divorce, le mariage est souvent de courte durée. Il n'est pas rare de voir une jeune femme de vingt-quatre ans en être à son troisième ou quatrième mari. Les séparations seraient encore plus fréquentes si l'époux n'était obligé de verser à sa femme, achetée ou non, le douaire qu'il a dû lui constituer avant le mariage.

Les Persans étant presque tous musulmans schiites, chaque homme peut prendre légalement quatre épouses et y joindre un nombre illimité de concubines. En réalité, il n'y a que les riches qui aient un harem gardé par des eunuques. Actuellement, la monogamie devient fréquente, même dans les classes élevées. Nous n'avons pas besoin de rappeler que la musulmane ne doit sortir que la face soigneusement voilée, mais, en Perse, cette règle n'est pas appliquée aux femmes des basses classes. Pour les autres, la coutume est observée et l'homme qui épouse une femme ne peut voir le visage de celle à laquelle il s'unit qu'après la célébration



MARCHAND DE POTERIE SARTE DE KOKAN, province de Ferghana (Turkestan).



PERSANS, MARCHANDS DE TURQUOISES.

du mariage. Le roi Nasr-ed-Din-Chah avait environ trois cents femmes dans son sérail. Il est vrai que dans ce nombre étaient comprises la mère du roi, qui exerçait une grande influence dans les affaires politiques, et toutes les femmes attachées à sa personne, les femmes et les filles des deux prédécesseurs du souverain et leurs servantes, les épouses légitimes du roi, avec leur nombreuse cour féminine, et les concubines royales. Parmi ces dernières, il y en avait qui n'avaient été admises dans l'*endéroun* (harem) que pour faire honneur à leur famille et qui ne connaissaient même pas le schah.

L'instruction est libre et indépendante de l'État. Les écoles primaires sont très nombreuses, mais, en dehors de celles dirigées par des communautés chrétiennes, on n'y apprend que le Coran et l'écriture. L'enseignement supérieur donné dans les *medreseh* (collèges) ne comprend que la théologie, la philosophie, l'astronomie et l'algèbre. Toutefois, un collège royal a été fondé par le gouvernement avec un corps enseignant composé surtout de Français. La science est donc encore peu développée en Perse, mais la littérature y est brillante; elle comporte l'histoire, la philosophie, des poèmes héroïques, des odes, des fables, etc. L'art est beaucoup plus florissant, spécialement l'architecture, la sculpture et la peinture. Le pays contient des ruines d'édifices d'un haut intérêt, remontant jusqu'à la période assyrienne et qui n'avaient jamais été explorées. La France a obtenu le monopole des fouilles sur toute l'étendue du territoire, et la « Délégation française » est parvenue à de très beaux résultats.

Les Persans aiment beaucoup la musique, mais comme la loi coranique interdit la musique instrumentale aux musulmans, ils font venir des musiciens de l'étranger.

Au point de vue religieux, l'immense majorité de la population est mahométane, mais les Persans sont musulmans schiites, c'est-à-dire que, contrairement aux orthodoxes, ils voient en Ali le successeur de Mahomet, ce qui les fait considérer comme des hérétiques. On compte en Perse 400 000 chrétiens, 100 000 juifs et 7 000 à 8 000 Guèbres. Ceux-ci sont

restés attachés au *mazdéisme*, religion du feu fondée par Zoroastre dans les temps protohistoriques. Quelques-uns seulement de leurs temples, construits sur des collines à proximité de sources de naphte, ont échappé à la destruction. Dans les murs de ces temples, des canaux amenaient le gaz qui s'échappait par des ouvertures pratiquées à cet effet et qui, enflammé, enveloppait de feu tout l'édifice. La nuit venue, ce spectacle devait produire une profonde impression sur des pèlerins venus de loin, qui pouvaient se figurer que le Dieu-Lumière enveloppait de sa divinité le temple que ses serviteurs lui avaient consacré.

✽ Un certain nombre de populations se rattachent aux Tadjiks et aux Persans proprement dits. Les uns vivent en Perse, comme les Hadjimis qu'on rencontre entre Téhéran et Ispahan. D'autres vivent en dehors du territoire persan, tels les Sartes, habitants sédentaires des villes du Turkestan russe, et les Aderbeidjanis, qui habitent, au nombre de près de 2 millions, le Caucase, où ils ont été établis par les Persans eux-mêmes au XVII<sup>e</sup> siècle. Ils se sont plus ou moins croisés avec les Turcs, dont ils parlent la langue. Nous ne reviendrons pas sur les Parsis, dont il a été question à propos des peuples de l'Inde.

### b) Afghans.

Les Afghans ne constituent pas à eux seuls la population de l'Afghanistan; ils n'en forment qu'environ la moitié. L'autre moitié se compose de Tadjiks (près d'un million), dont nous venons de parler, et de Kysilbachs, descendants de Persans émigrés, les uns et les autres de souche iranienne; d'Ouzbeks et d'Hazarch, de race turco-tatare; d'Hindous, financiers et commerçants établis dans les villes, et de Djats, appartenant aux castes inférieures de l'Inde; de Kafirs, rudes montagnards de l'Hindou-Kouch et de l'Indus; enfin d'Arabes, disséminés de tous les côtés. Nous ne nous occuperons ici que des Afghans proprement dits, qui parlent un idiome iranien, le *pachtou*, et présentent les traits essentiels du groupe iranien.

Les Afghans proprement dits se divisent en Douranis (à l'Ouest et au Sud) et en Berdouranis ou Ghilzaïs (dans l'Est). Les premiers sont les plus purs, les seconds sont mélangés d'Hindous. Pour leurs caractères physiques, il nous suffira de renvoyer le lecteur à la description que nous avons faite de ceux des Tadjiks et des Persans.

Ces hommes, solides comme les Tadjiks, forment la population agricole de l'Afghanistan. Ils s'adonnent également à l'élevage du bétail et à la chasse. Il en est qui se livrent au commerce et partent avec des marchandises qu'ils troquent contre les produits des pays qu'ils visitent. Il n'est pas rare de voir de véritables caravanes parcourir de grandes distances en pratiquant le long de leur route ce commerce d'échanges dont ils retirent de beaux bénéfices.



MOSQUÉE ET MEDRESEH A NAMAGAN, province de Ferghana.



TYPE AFGHAN DU TURKESTAN.

Les Afghans se différencient nettement de leurs voisins, Bokhares ou Kirghizes, par leur air digne, vaillant, par leur franchise et par leur politesse. On a l'impression qu'ils ont conscience de leurs droits et de leur valeur. Ces agriculteurs, ces pasteurs, ces petits commerçants, qui auraient besoin de calme et de tranquillité, savent, en effet, déployer une grande bravoure quand il s'agit de sauvegarder l'indépendance de leur patrie.

Il ne faudrait pas se figurer l'Afghanistan comme un pays

barbare, sans organisation, incapable de se défendre. Dans le Nord-Est, quelques tribus montagnardes ne reconnaissent aucune autorité; mais, à part ces exceptions, le reste du pays a une organisation politique féodale. A la tête du gouvernement se trouve l'*émir*, récemment désigné par le peuple, assisté d'un conseil de ministres. Le chef de l'État dispose d'une armée régulière, organisée à l'instar des armées européennes, avec sa réserve. En cas de danger, la population est mobilisée en masse et les hommes qui, d'après Bonvalot, « sont, en Asie, les premiers par le courage et par leur aptitude aux choses de la guerre », répondent généralement à l'appel. Toutefois, les diverses tribus ayant des gouvernements qui leur sont propres et possédant des armées indépendantes de celles du souverain, les révoltes sont toujours à craindre.

Les mœurs européennes pénètrent dans le pays et sont naturellement adoptées surtout par la haute société. Il existe actuellement un certain nombre d'instituteurs français en Afghanistan et une mission composée de savants de notre pays a été autorisée tout récemment à y pratiquer des fouilles archéologiques.

Musulmans pour la plupart, mais sans fanatisme, sans intolérance, les Afghans ont les mêmes coutumes matrimoniales que les autres peuples mahométans. La polygamie existe chez eux; la femme est achetée et elle est maintenue dans une situation subalterne. Ils sont restés très superstitieux et croient aux mauvais esprits. Quand un malade a le délire, c'est qu'un *djinn* a pris possession de son corps et, pour chasser le mauvais génie, on exorcise le patient. Pour cela, des hommes le maintiennent, un autre psalmodie des versets du Coran, puis adresse des menaces au malin génie et frappe le malheureux de coups de fouet, censément adressés au démon pour le faire sortir du corps dont il a pris possession.

### c) Arméniens ou Haïs.

Bien qu'ils parlent une langue différant assez sensiblement des autres langues iraniennes et que, au point de vue des caractères

physiques, ils forment une population peu homogène, les Arméniens sont généralement classés dans la famille iranienne. On ne les trouve en masse compacte qu'autour du lac Van et du mont Ararat et, à l'état de dissémination, en Turquie, en Perse, en Russie, dans différentes contrées de l'Asie, du sud-est de l'Europe, de l'Afrique et même de l'Amérique. Le chiffre total de ce peuple s'élève à 5 millions d'individus. Les Haïs se sont métissés avec des Sémites, des Turcs, des Kurdes, des Mongols et, cependant, la plupart présentent les caractères suivants qui semblent correspondre au type originel : taille un peu au-dessus de la moyenne, peau blanche, cheveux noirs, barbe fournie chez l'homme, yeux noirs, crâne brachycéphale (court), parfois raccourci par une déformation artificielle, visage ovale, avec nez droit, souvent aquilin, bouche un peu large, lèvres assez fines et bien dessinées.

Les Arméniens sont peu industriels. Ils fabriquent toutefois des tapis estimés, ainsi que quelques étoffes et des armes assez renommées. On rencontre parmi eux un certain nombre d'agriculteurs et, dans leur colonie d'Astrakan, des pêcheurs qui font un commerce assez important de poisson séché. Mais la vocation de l'Arménien est surtout la banque et le commerce. On le représente volontiers comme fourbe et rapace. E. Chantre nous dit qu'il est intelligent, laborieux, économe, patriote, charitable, hospitalier, apte aux arts, à la poésie et aux sciences. S'il semble un peu dissimulé, cela tient sans doute aux persécutions dont sa race a été la victime. On n'a pas oublié les massacres d'Arméniens qui ont eu lieu en 1895 et 1896.

Avant le morcellement de l'État arménien et son partage entre la Turquie, la Perse et la Russie, il existait une vieille noblesse dont les descendants sont actuellement aussi pauvres que les plus modestes paysans. Les événements politiques, pas plus que les persécutions, n'ont fait renoncer les Arméniens au christianisme, qu'ils professent depuis le v<sup>e</sup> siècle. Quelques-uns ont embrassé le protestantisme, les autres sont catholiques, partagés, néanmoins, en deux groupes : les « grégoriens », restés fidèles aux vieux rites (ce sont les plus nombreux), et les « unis », relevant du Saint-Siège, tout en conservant leurs rites particuliers. Le chef suprême de l'Église grégorienne est le *catholicos* et, au-dessous de lui, vient le patriarche.

Quoique catholiques, les Arméniens tiennent les femmes dans une complète dépendance. Les filles sont mariées sans dot, mais comme les garçons doivent gagner leur vie dès l'âge de quatorze ans, les jeunes ménages se tirent facilement d'affaire. La femme est maintenue dans l'ignorance et son rôle consiste à servir son mari et à élever les enfants. Les mariages sont généralement très féconds et il n'est pas rare de voir une femme d'une trentaine d'années avec une dizaine d'enfants. Le *catholicos*, le patriarche et les évêques doivent observer le célibat, mais les prêtres peuvent se marier.



RICHE ARMÉNIENNE DE TIFLIS.



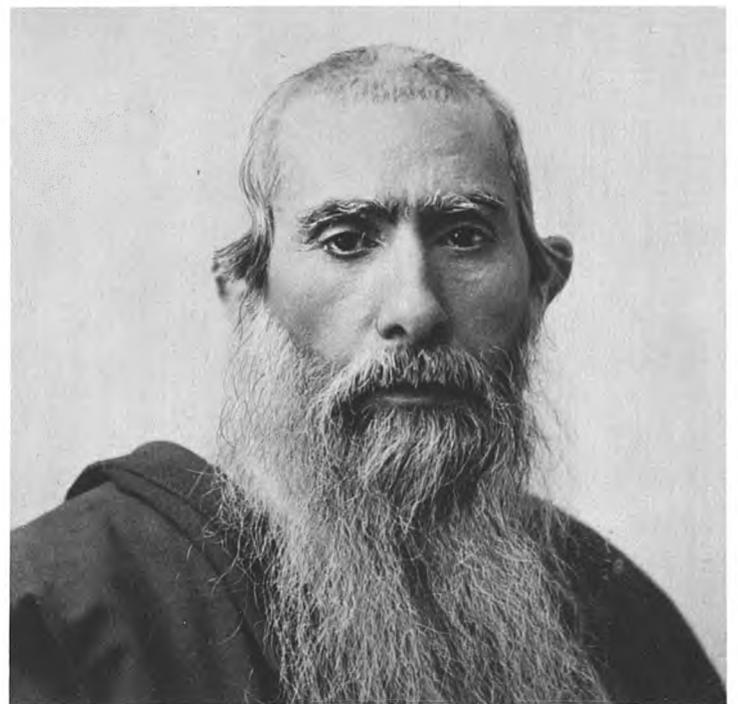
MARCHAND ARMÉNIEN DE TIFLIS.

## SÉMITES

A l'heure actuelle, les Sémites sont représentés en Asie par trois populations, qui sont : les Juifs, Hébreux ou Israélites, les Syriens et les Arabes. Les Juifs et les Arabes, aujourd'hui répandus sur une très vaste surface, y ont eu leur berceau. Les Assyriens, les Babyloniens, qui étaient aussi des Sémites, y ont joué un grand rôle autrefois. Des événements politiques ont fait disparaître ces deux peuples en tant que nations et les individus qui ont survécu aux révolutions se sont mélangés, soit à des populations de même type, soit à des races différentes.

Le sort des Hébreux n'a pas été sans analogie avec celui des Assyriens et des Babyloniens. Après la chute du royaume de Juda, qui avait eu son moment de splendeur, les Juifs se sont dispersés de tous côtés. De nos jours, on en rencontre sur le globe presque entier. Ils se sont donc trouvés en contact avec les populations les plus diverses. On répète volontiers que leur fanatisme religieux les a empêchés de se mésumer, qu'ils ne se marient qu'entre eux et que, par suite, ils ont conservé dans toute sa pureté leur type originel. Il y a là de l'exagération. Ne constatons-nous pas, à l'heure actuelle, comme l'a fait remarquer fort justement de Quatrefages, que, « grâce à l'affaiblissement des préjugés dogmatiques, le sang israélite pénètre parfois jusque dans les rangs des aristocraties aryennes » ? Si le croisement est plus fréquent aujourd'hui qu'autrefois, il est incontestable qu'il s'est opéré également dans le passé. A Paris, on a découvert un cimetière juif du XI<sup>e</sup> siècle et les crânes qui en ont été extraits n'ont donné qu'une proportion de 20 pour 100 à peine de têtes offrant le type sémitique très nettement caractérisé. En Orient, les Juifs se sont trouvés mélangés à des populations de leur race, dont ils ne différaient que sous le rapport des croyances religieuses; il est donc bien difficile de se rendre compte, par l'étude des restes osseux — d'ailleurs extrêmement rares — datant d'une époque ancienne, qui y ont été découverts, des traces des croisements qui ont pu s'opérer, dans cette région, entre Juifs et autres Sémites.

Du fait de la dispersion des Israélites sur presque toute la terre, il résulte qu'ils ont été soumis à des conditions de milieu très variées qui ont forcément exercé leur action sur les individus. Il est assez difficile de déterminer la part qui revient au milieu et celle qui résulte du croisement dans la diversité de coloration de la peau, des cheveux et des yeux qu'on observe chez les Juifs. En Algérie, par exemple, ils ont souvent la peau jaunâtre ou un



TYPE JUIF.

KURDE DE PALOU (Arménie).  
COLL. P. REY.DAME KURDE DE KHARPOUT.  
COLL. P. REY.

Le respect des enfants pour les parents est poussé aussi loin que possible. Un enfant ne s'assied jamais en présence de son père. Lorsqu'un jeune homme est arrivé à l'âge du mariage, ce n'est pas lui qui choisit la femme qu'il épousera, ce sont ses parents qui la lui désignent, et il s'incline toujours devant leur choix.

## d) Kurdes ou Kourdes.

Les Kurdes n'habitent pas seulement le Kurdistan, c'est-à-dire le pays situé entre la rive gauche du Tigre et le plateau d'Iran, aujourd'hui partagé entre la Perse et la Turquie; on en trouve aussi des îlots isolés depuis les steppes des Turcomans, au nord de la Perse, jusqu'au nord-ouest du lac Touzgol, au centre de l'Asie Mineure. On estime à 1 500 000 le nombre de ceux qui sont dispersés dans les villes du Caucase, du sud-ouest de l'Asie, du sud de la Russie et même en Galicie et en Transylvanie.

Après avoir été pendant un siècle sujets de la Perse, ils se révoltèrent au XVII<sup>e</sup> siècle et se soumièrent en majorité à la Turquie. Ils ont adopté le costume turc, avec pantalon extrêmement bouffant, et introduit dans leur langue, qui est une langue iranienne, proche parente du persan, un bon nombre d'éléments turcs et arabes.

Malgré ces influences étrangères, leurs caractères physiques sont restés nettement iraniens. La grande majorité ressemble aux Persans de l'Ouest : Hadjimis. Certaines tribus des montagnes rappellent singulièrement, par leurs traits et leur robusticité, les Tadjiks occidentaux. Khanikoff, qui les a spécialement étudiés, déclare que les vieillards sont remarquablement beaux et que presque tous ont des têtes de « patriarches ». Mais ces patriarches ont peut-être été, dans leur jeunesse, de redoutables brigands, car la plupart des Kurdes considèrent le vol à main armée comme un acte fort honorable.

Les Kurdes ne constituent pas une nation à proprement parler. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus dont chacune a son chef particulier. Les uns sont sédentaires et agriculteurs; les autres font de l'élevage de chevaux et de bestiaux et vivent sous la tente, mais leur occupation favorite est le pillage et le vol à main armée. Ces détresseurs de voyageurs, ces voleurs de bestiaux sont cependant hospitaliers. Dès qu'un hôte est accueilli dans la maison d'un sédentaire ou sous la tente d'un nomade, il devient sacré pour tous les gens du village ou du campement.

Les Kurdes sont aujourd'hui musulmans, mais on retrouve dans leurs croyances des traces de religions très diverses et beaucoup de superstitions.

peu bistrée et presque tous ont les cheveux et les yeux noirs. En Europe, ceux du Nord ont la peau blanche et 70 pour 100 seulement ont les cheveux et les yeux noirs; les autres possèdent des cheveux blonds et des yeux bleus. Dans le midi de l'Europe, la proportion des Juifs brun. s'élève à 75 pour 100. A Cochin, sur la côte de Malabar, on rencontre des Juifs dont la peau est aussi foncée que celle des Hindous de basse classe, mais il semble qu'il s'agisse d'indigènes convertis à la religion judaïque ou de métis.

Les Arabes offrent, eux aussi, une variété de types qu'on est souvent en droit d'attribuer à des croisements. Beaucoup de ceux qui vivent dans l'Afrique du Nord, où les premiers sont arrivés au VII<sup>e</sup> siècle, mais qui n'y sont venus en grand nombre qu'au XI<sup>e</sup> siècle, se sont croisés avec les indigènes de race berbère. Ardents propagateurs de l'islamisme, ils ont pénétré, les armes à la main, non seulement dans une grande partie de l'Afrique, mais dans la moitié environ de l'Asie, faisant partout de nombreux prosélytes. Une fois la barrière religieuse abolie entre les convertisseurs et les convertis, de nombreux croisements se sont opérés.

En Arabie, où les Arabes formaient dans le passé une nation unique, une scission se produisit de bonne heure : le groupe du Nord comprit les Ismaélites, et celui du Sud, les Jectanides ou Yéméniens. En l'an 525, l'Yémen fut envahi par les Abyssins, qui en furent chassés vingt ans plus tard, avec l'aide des Persans, non sans y avoir laissé des traces de leur sang. Les Persans, qui substituèrent leur domination à celle des Africains, mêlèrent aussi leur sang à celui des Arabes. Des religions diverses s'implantèrent en Arabie : le christianisme, importé par les Grecs et les Abyssins; le sabéisme, apporté par les Perses; le judaïsme, introduit par les Juifs, et enfin l'islamisme, à partir du VII<sup>e</sup> siècle. Ce furent les Bédouins, c'est-à-dire les Arabes nomades des déserts d'Arabie, de Syrie et de l'Afrique septentrionale, qui subirent le moins les



JUIVE DE SAMARCANDE EN COSTUME DE CÉRÉMONIE.

influences étrangères et c'est chez eux qu'il faut aller rechercher le type original de la race.

Quant aux Syriens, ils ont également connu bien des vicissitudes dans le passé. A l'avènement de l'islamisme, des Arabes se répandirent dans toute la Syrie pour y propager la doctrine de Mahomet et ils y rencontrèrent déjà un grand nombre de frères de race. Mais, en dehors des Sémites musulmans, on trouve en Syrie des Juifs, des Turcs, des Grecs, chrétiens orthodoxes, d'autres chrétiens de différentes sectes (catholiques, maronites), des Druses, qui vont à la mosquée avec les Turcs, à l'église avec les chrétiens et qui, au fond, ont des croyances particulières, sans posséder de temples où célébrer leur culte. Au milieu de ce mélange, c'est le type arabe qui prédomine.

Est-ce à dire qu'il soit impossible de dégager le véritable type sémitique de tous les mélanges auxquels nous venons de faire allusion? assurément non. Ce type se reconnaît sans peine chez la très grande majorité des Juifs, Arabes ou Syriens; il est caractérisé par sa taille moyenne, sa peau à peine légèrement bistrée

ou blanche, ses cheveux noirs, frisés et abondants. L'homme a la barbe bien fournie et les yeux foncés. Le crâne est franchement dolichocéphale et bien développé dans le sens vertical. Le front monte droit, mais il est peu élevé. La face est haute et d'un ovale régulier, avec des yeux en forme d'amande, surmontés de sourcils épais, bien dessinés, mais avec des paupières gonflées; le nez est assez fortement déprimé et étroit à la racine, saillant, un peu gros du bout et aquilin, souvent très fortement busqué. Les lèvres sont charnues et le menton est arrondi, légèrement proéminent.

Qu'ils soient juifs ou musulmans, les Sémites sont animés d'un extrême fanatisme religieux.

### a) Hébreux, Juifs ou Israélites.

Sur les 11 millions au moins de Juifs qui vivent de nos jours, on n'en compte que 250 000 en Asie, dispersés par petits groupes dans toutes les contrées. Même en Palestine, qui fut jadis un État juif, leur nombre ne dépasse guère 75 000. La moitié habite la Russie et la Roumanie; un tiers, l'Allemagne et l'Autriche, et le sixième restant, dans les diverses parties du monde, jusqu'en Australie. On estime qu'ils forment les treize centièmes de la population totale des États-Unis. Dans le Caucase, ils ont le crâne court (brachycéphale). Ceux de Bosnie, qui sont venus d'Espagne, d'où leur nom de Spaniols, sont de petite taille et ont le crâne intermédiaire entre la dolichocéphalie et la brachycéphalie. Les caractères faciaux persistent chez tous d'une façon remarquable.

Les Juifs ont l'habitude d'adopter le costume des populations au milieu desquelles ils vivent. Au Maroc, où ils étaient naguère



ARABE BÉDOUIN DE SYRIE.



JEUNE BÉDOUINE DE TRIPOLI. — COLL. DELIUS.



JUIF RUSSE DE KHERSON.

considérés comme des êtres immondes, on les obligeait à porter des vêtements sombres et des burnous noirs. On les parquait dans un quartier spécial, le *mellah*, dès le coucher du soleil; on leur interdisait de monter à cheval, cet animal étant trop noble pour eux. On leur faisait subir toutes sortes d'affronts. S'ils passaient devant une mosquée ou une chapelle, *zaouïa*, s'ils croisaient un chérif ou un marabout (prêtre musulman), ils devaient ôter leurs chaussures. S'ils étaient attaqués par un Musulman, il leur était interdit de se défendre sous peine de mort. Lors de notre premier voyage au Maroc, nous avons vu un vieux Juif que des enfants s'amusaient à tirer par la barbe et qui n'osait écartier ses persécuteurs dans la crainte de les blesser. Un jeune Israélite, que nous avions pris comme guide, fut assailli sans motif par un grand Noir musulman qui l'aurait étranglé si nous n'étions intervenu à temps. Et cependant, le Maroc avait besoin des Juifs, qui lui étaient d'une si grande utilité au point de vue industriel.

Ceux-ci endurent tous les affronts pour amasser de l'argent. Dans le Maroc, où ils étaient 300 000 en 1877, leurs affaires prospéraient malgré les avanies et les traitements ignobles qu'on leur faisait subir, comme on le faisait d'ailleurs en Europe au moyen âge et comme on le fait encore en divers pays. Un samedi, dans le mellah de Tanger, nous avons été fort surpris de rencontrer dans les ruelles de ce quartier, ruelles infectes, remplies d'immondices, des femmes juives vêtues de riches étoffes brodées d'or, parées de bijoux d'or et d'argent, de diamants, de pierres précieuses de toutes sortes. C'était, il

est vrai, le jour du sabbat, que tous les Juifs du monde observent scrupuleusement. Notre étonnement s'explique par le fait que nous venions de mettre pour la première fois le pied sur la terre marocaine et que nous ne pouvions nous figurer, connaissant les traitements auxquels ils étaient soumis, qu'ils pussent posséder de semblables richesses.

Tous les métiers leur sont bons pour s'enrichir. Si, au Maroc, ils exercent toutes sortes d'industries, là, comme partout, ils préfèrent travailler les métaux et les pierres précieuses. Chez nous et en Hollande, la plupart des lapidaires sont des Juifs. Ils ne se confinent pas dans cette industrie et ils s'adonnent volontiers à tous les commerces et à la banque, professions pour lesquelles ils possèdent de merveilleuses aptitudes. Au Maroc, comme partout, ils pratiquent l'usure sur une grande échelle.

En Europe et aux États-Unis, la vie extérieure des Juifs est celle de tout le monde. Ils ne se distinguent que par leur malpropreté quand ils sont pauvres, leur cupidité légendaire, leur rigoureuse observance du sabbat, l'abstinence de certaines viandes qui leur est prescrite par leur religion et leurs cérémonies à la synagogue. Obséquieux tant qu'il est dans une condition modeste, le Juif devient facilement hautain lorsqu'il est arrivé. On a dit que sa morale pouvait se résumer en quelques mots : pour lui, la terre entière appartient au peuple de Dieu et ce que les infidèles possèdent, il a le droit de leur reprendre par la ruse. Il ne faut pas tomber dans l'exagération et dénier aux Juifs toute utilité dans nos sociétés et tout sentiment humain. Le portrait que nous venons d'en tracer s'applique à la race considérée dans son ensemble, mais la règle souffre des exceptions. En Hollande, une partie du commerce et les banques seraient dans le marasme sans les Juifs qui, il est vrai, y trouvent leur intérêt. Chez nous, il serait facile de citer des Juifs qui font preuve d'une grande générosité envers les pauvres.

Nous avons fait allusion au fanatisme religieux des Israélites. Ce fanatisme atteint à un tel point dans certains pays qu'on a vu des Juifs briser le verre dans lequel avait bu un chrétien ou bien le purifier, de même que tous les objets qu'il avait touchés, au moyen de formules spéciales.

### b) Syriens.

La population de la Syrie est, avons-nous dit, extrêmement mélangée. Toutefois, le type qui prédomine est le type sémitique, ce qui n'a pas lieu de surprendre puisqu'il résulte du croisement



JUIFS DE PALESTINE DEVANT LE MUR DES LAMENTATIONS, A JÉRUSALEM. — CL. FRECHON.

d'Arabes avec les Juifs et les descendants des Phéniciens. A ce que nous avons écrit plus haut, nous n'ajouterons que quelques lignes.

Les Syriens aborigènes sont généralement chrétiens, mais ces chrétiens sont très divisés : les uns sont unis à l'Église romaine, ce sont les moins nombreux; la plus grande partie se rattache aux rites grec, arménien et syriaque, mais l'entente entre ces différentes sectes existe si peu que chacune a pour chef un patriarche spécial.

Les Musulmans laissent fortement prise à la critique au point de vue de la moralité. Les Juifs, plus unis, se soutiennent mutuellement et ont profité de la situation pour accaparer presque toutes les affaires intéressantes. Bien que les Kufars (c'est le nom qu'on donne aux campagnards) ne soient pas des agriculteurs émérites, le pays produit les céréales nécessaires à la population, et des fruits, du tabac, des peaux, du coton, etc., en quantité suffisante pour alimenter un commerce assez important d'exportation. Quant à l'industrie, elle est peu florissante. Les filatures de coton, jadis prospères, sont aujourd'hui dans le marasme; il en est de même des industries de la laine et de la soie.

Les Syriens sont intelligents. La France a une grande tâche à remplir en Syrie, mais cette tâche est difficile. Nous fondons des écoles, qui sont bien fréquentées; une École de Médecine existe à Beyrouth avec des professeurs français, et il faut espérer que l'instruction, en se répandant, finira par avoir raison des dissentiments qui règnent entre les races et les sectes de ce malheureux pays et par mettre un terme aux luttes entre Druses et Maronites.

### c) Arabes.

Sans être aussi dispersés que les Juifs, les Arabes ne sont pas restés cantonnés dans l'Yémen. Nous avons rappelé leurs grandes migrations dans l'Afrique du Nord et les unions qu'ils contractèrent avec les vieilles populations berbères après les avoir converties à l'islamisme. Mais ce ne furent pas seulement des tribus de race blanche qui infusèrent de leur sang aux émigrants venus d'Asie; les Nègres ont aussi contribué, dans une certaine mesure, à modifier le type originel des Arabes migrants. Arrivés avec des caravanes dans le Nord-Africain, souvent comme esclaves, les Noirs s'y implantèrent à leur tour. Mais ce qui a le plus aidé au mélange du sang nègre avec le sang arabe, ce furent les expéditions des Musulmans jusqu'au cœur de l'Afrique. Dans tout le continent noir, les Arabes vont prêcher la doctrine de Mahomet. On en trouve aujourd'hui de l'Égypte au Maroc, de l'Abyssinie au

golfe de Guinée et du golfe d'Aden à la Cafrerie. A Zanzibar, il existe des Arabes qui ont conservé le type ancestral assez nettement caractérisé, mais dont la peau est très foncée, presque noire.

En Asie même, les Arabes n'ont pas échappé complètement au métissage, ainsi que nous l'avons indiqué, et on ne saurait s'étonner, par suite, de la diversité des types qu'on rencontre parmi eux. Mais malgré les modifications que les croisements ont pu apporter aux caractères physiques, la mentalité et le genre de vie sont restés partout identiques au fond. La description des Arabes d'Afrique peut s'appliquer presque textuellement à ceux d'Asie, et inversement. Dans une contrée comme dans l'autre, ils se divisent en deux grandes catégories : les nomades ou Bédouins et les sédentaires. Les premiers, moins métissés que les seconds, continuent à mener la vie patriarcale de leurs ancêtres et donnent une meilleure idée de la race.

Le costume de l'Arabe comprend un pantalon maintenu à la taille par un cordon, une chemise portée par-dessus le pantalon, une sorte de robe à larges manches et une couverture de laine dans laquelle il se drape et s'encapuchonne la tête. En Afrique, la couverture est généralement remplacée par le burnous à capuchon, blanc ou de couleur voyante. Les personnages font usage de burnous blancs, souvent ornés de riches broderies d'or. La coiffure se compose d'une calotte rouge, entourée d'un large turban blanc. Aux pieds, les hommes portent des sandales ou des babouches.

Le costume féminin ne diffère pas beaucoup du costume masculin. La pièce d'étoffe dans laquelle la femme se drape, *haïk*, est très longue, et sa robe est serrée à la taille par une large ceinture. Dans les villes de l'Afrique du Nord, les femmes portent un ample pantalon de soie et un petit corsage rejoignant à peine le pantalon. Quand elles sortent, elles s'enveloppent du *haïk* et se voilent la figure, comme le prescrit le Coran. Toutefois, dans beaucoup de tribus de l'Arabie et chez les Bédouins, la femme n'est pas astreinte à se voiler le visage.

Les dames des villes se couvrent de bijoux et passent beaucoup de temps à leur toilette. Avec le *koheul*, elles se noircissent le bord des paupières; en mâchant le *souak* (écorce de noyer), elles se rougissent les lèvres; avec le *henné*, broyé avec du jus de citron, elles se colorent les mains et les pieds.

Chez les *Ouled-Nail* d'Algérie, confédération de tribus disséminées entre le Tell et le Sahara, la femme, avant son mariage, est particulièrement parée de bijoux et de pièces d'argent et d'or.

La tente paraît avoir été l'habitation primitive des Arabes. Elle est encore celle de tous les nomades. Ces nomades ou Bédouins ne représentent guère que le quart de la population de l'Arabie.



BÉDOUINS D'ALGÉRIE JOUANT AU DIAR (jeu des maisons). — CL. BOURGAIN.



TENTE EN POIL DE CHAMEAU DES NOMADES.



MAISON A TERRASSE DES SÉDENTAIRES (région de Biskra). — CL. TIMES.



UN COIN DU VIEUX FÈS : le *fondouk* et la fontaine Néjarine. — Cl. RÉSIDENCE G<sup>re</sup>.

En Afrique, sur les confins du désert, ils forment la grande majorité. Les tentes sont faites d'un tissu imperméable en poil de chameau et en laine tendu sur des pieux. Groupées sur le même point en nombre qui varie de quatre ou cinq à plusieurs centaines, elles constituent un *douar* (campement ou village). A l'intérieur, on ne trouve habituellement comme mobilier que des tapis, des coussins, quelques coffres, quelques récipients pour les liquides et un fourneau en métal. Pendant l'hiver, le campement ne change pas de place, mais, dès le printemps, tentes et mobilier sont chargés sur des chameaux et des ânes et le douar se transporte à l'endroit où il trouvera de l'herbe pour ses troupeaux, car tous les Bédouins sont pasteurs.

En Arabie et dans l'Afrique du Nord, les sédentaires se construisent des maisons à terrasses, parfois en pisé, groupées sans ordre et laissant entre elles des ruelles étroites et fort sales. Chaque groupement constitue un *ksour*. Les riches ont des maisons confortables dont les pièces s'ouvrent sur une cour intérieure. Extérieurement, les habitations des riches ne sont pas plus ornées que celles des pauvres, mais intérieurement elles sont revêtues jusqu'à hauteur d'homme de carreaux peints et vernissés que surmonte une corniche en bois sculpté formant étagère. Au-dessus de la corniche s'étale une large fresque couverte d'inscriptions et d'arabesques. Le plafond est encore plus richement décoré et peint de tons harmonieux. Suivant une image très juste de Paul Arène, « les habitations arabes, à l'intérieur, bien entendu, sont combinées pour être vues de couché ». Qu'il s'agisse d'un simple ksour ou d'une ville arabe, chaque agglomération est entourée d'un mur d'enceinte flanqué de tours. Dans ce mur sont percées des portes surmontées d'un arc en fer à cheval.

Au milieu d'une ville arabe, s'élèvent une quantité d'édifices couronnés par des dômes ou des minarets; ils comprennent la *kasbah*, des *koubbas* et des mosquées. Kairouan, en Tunisie, ne renferme pas moins de soixante-quinze mosquées. La kasbah est la citadelle dans laquelle se trouve le palais du gouverneur, l'arsenal et une prison. Parfois les prisonniers sont enchaînés, mais souvent ils sont simplement enfermés dans des sortes de caves pourvues d'étroites ouvertures au niveau du sol et, à travers ces ouvertures, les prisonniers sollicitent la charité des passants, principalement quelque pitance. La koubba n'est qu'un tombeau en forme de dôme élevé en l'honneur d'un saint personnage; les koubbas foisonnent dans l'Afrique du Nord, surtout dans le Maroc. Il n'est pas rare de voir, à côté, une *zaouïa*, chapelle ou monastère, édifiée par les admirateurs du défunt, qui se constituent en confréries pour honorer le saint et faire des pèlerinages à son tombeau.



OULED-NAÏL D'ALGÉRIE. — CL. FRECHON.

Les mosquées sont remarquables par leurs dimensions gigantesques, par la nudité de leurs murs extérieurs et par la profusion du décor à l'intérieur. La mosquée d'Er-Riad, au centre de l'Arabie, peut contenir au moins 4 000 fidèles; celle de Kairouan, en Tunisie, avec son enceinte de remparts, semble, à elle seule, constituer une véritable ville au cœur de la cité. A l'intérieur de cette mosquée, c'est un enchevêtrement, une collection de petits plafonds, de coupes, de lustres en bois colorié portant une infinité de



KASBAH DE OUARZAZAT (Maroc). — CL. RÉSIDENCE G<sup>1</sup>.



CARAVANE D'UN CAÏD ALGÉRIEN EN MARCHÉ DANS LE SAHARA. — CL. NEURDEIN

petits lampions de verre. La chaire, en bois, est finement ciselée de motifs extrêmement variés. Lorsqu'on examine d'un peu près les colonnes, on s'aperçoit vite qu'elles proviennent de ruines romaines, de même que le dallage de la cour, qui est entièrement fait de frises, de rosaces, de caissons de plafonds de l'époque romaine. Il existe même deux inscriptions latines scellées dans un mur : l'une la tête en bas, l'autre portant une dédicace à Merva. Malgré ce mélange architectural, les constructeurs de la mosquée ont su donner à l'édifice ce cachet particulier qui caractérise les monuments arabes.

Les Arabes sédentaires se livrent à l'agriculture et au commerce. Dans les villes, ils possèdent des boutiques où ils vendent les objets les plus divers. Il en est qui organisent des caravanes pour aller trafiquer au loin. Ils se montrent aussi habiles négociants et aussi âpres au gain que les Juifs eux-mêmes. Quoique ne labourant la terre qu'avec une charrue des plus primitives tirée par des chameaux, des ânes, voire par des femmes, les cultivateurs récoltent de l'orge et du blé, dont la farine sert à faire le *couscous* qui, pour les Arabes africains, remplace le pain et le riz.

Les Bédouins sont tous pasteurs et mènent une existence patriarcale, vivant surtout du lait de leurs troupeaux et de fruits. Le père est le maître absolu. Dans toute la société arabe, aussi bien chez les plus riches commerçants des villes que chez les plus pauvres nomades, la femme est considérée comme un être inférieur. L'homme voyage à cheval, mais cet animal est trop noble pour l'épouse, qui doit se contenter de l'âne ou du chameau. C'est le Coran, le livre saint des Mahométans, qui proclame cette infériorité de la femme. Il y est dit que Dieu lui-même l'a placée au-dessous de l'homme et qu'elle doit, par conséquent, être son esclave. A elle incombent des travaux souvent pénibles et la préparation des repas du mari. C'est elle qui divise en petits grains la pâte de farine de blé et qui les cuit à la vapeur pour faire le *couscous*, le mets national des Arabes de l'Afrique du Nord, qu'on mange, fortement épicé, avec la viande de mouton bouillie ou rôtie. Mais les femmes ne s'assoient pas à la table de leurs maris ou de leurs frères, pas plus qu'elles ne prennent part à leurs divertissements. La loi coranique permet toujours à l'homme de prendre quatre femmes légitimes, mais en Arabie l'usage de cloîtrer les épouses et les concubines dans le harem tend de plus en plus à disparaître.

Dans le monde arabe, dès que plusieurs familles sont réunies, soit par des liens de parenté, soit par une communauté d'intérêts, une tribu est constituée. Les notables forment un conseil qui choisit un ou plusieurs *cheikhs*, suivant l'importance du groupement. Ce titre de cheikh est un terme de respect qui ne s'applique pas seulement au chef de tribu, mais aux professeurs, aux savants, aux religieux et à toute personne qui, soit par son âge, soit par sa conduite, est jugée vénérable. Le cheikh ne rend pas la justice : c'est le *cadi*, pris généralement parmi les cheikhs. Les gouverneurs des villes et des provinces prennent le titre de *caïds* et représentent le gouvernement.

Le vol n'est pas considéré comme un acte très répréhensible ; il est même honorable s'il est commis au préjudice d'un chrétien et surtout d'un juif. Le viol, les avortements, les infanticides sont de petits délits. Les peines habituelles consistent dans la bastonnade et l'emprisonnement. Le Coran prescrit d'appliquer la peine du talion, et on cite à ce propos le curieux cas d'une vieille femme de Mogador qui, ayant été renversée par le cheval d'un Anglais, eut deux dents cassées dans sa chute. Elle alla trouver le caïd qui essaya vainement de la calmer. De son côté, l'Anglais refusa de se laisser casser deux dents et le caïd finit par interdire à la vieille l'accès de la kasbah. Celle-ci, furieuse, jura qu'elle aurait satisfaction. Elle fit à pied 100 kilomètres pour se rendre à l'audience du sultan. Pour éviter des complications avec l'Angleterre, on lui fit des offres séduisantes. Le sultan écrivit deux fois au consul anglais de Mogador, lui demandant comme une faveur de décider son compatriote à l'opération. Après bien de la résistance et en échange de privilèges qui lui furent octroyés, il se laissa casser deux dents en présence de la vieille, qui les recueillit avec une joie féroce.

Le Coran est à la fois le code civil et le code religieux des musulmans. Il prescrit aux croyants de faire cinq fois par jour des ablutions et cinq fois également de prier en se tournant vers La Mecque et en se prosternant de façon à ce que le front touche le sol. Dans le désert d'Arabie et sur les confins du Sahara, les ablutions étant rendues impossibles par le manque d'eau, les Arabes en font le simulacre en appuyant la main étendue sur le sable. Tout mahométan doit s'efforcer de faire une fois dans sa vie le pèlerinage de La Mecque, et lorsqu'il a accompli le voyage, il prend le titre de *el hadj* (le pèlerin). Mahomet a promis à ses fidèles qu'ils trouveront

dans le paradis des vierges divinement belles, s'ils ont accompli pendant leur vie tous leurs devoirs religieux.

Il n'existe pas, en réalité, de caste sacerdotale chez les Arabes; tout individu suffisamment instruit peut être choisi comme *iman* par sa tribu ou son quartier, c'est-à-dire être chargé de diriger les prières à la mosquée. D'autre part, le Coran est un livre saint qui est interprété de diverses manières par les croyants. Il en est résulté de nombreuses sectes et confréries dont chacune a un *marabout* à sa tête. Ces saints personnages, en passe de devenir prophètes, exercent une influence considérable dans le nord de l'Afrique. L'une des confréries les plus curieuses du Maroc est celle des *Aïssaouas*. Ils prétendent qu'à la prière d'Aïssa, leur fondateur, Allah (Dieu) les a gratifiés d'une immunité complète. Ils avalent des scorpions vivants, des clous, des fragments de verre; ils s'enfoncent de longues aiguilles dans les chairs et des poinçons dans les paupières jusqu'à ce que l'œil sorte de l'orbite, etc. Ces habiles prestidigitateurs en imposent, naturellement, à la foule ignorante.

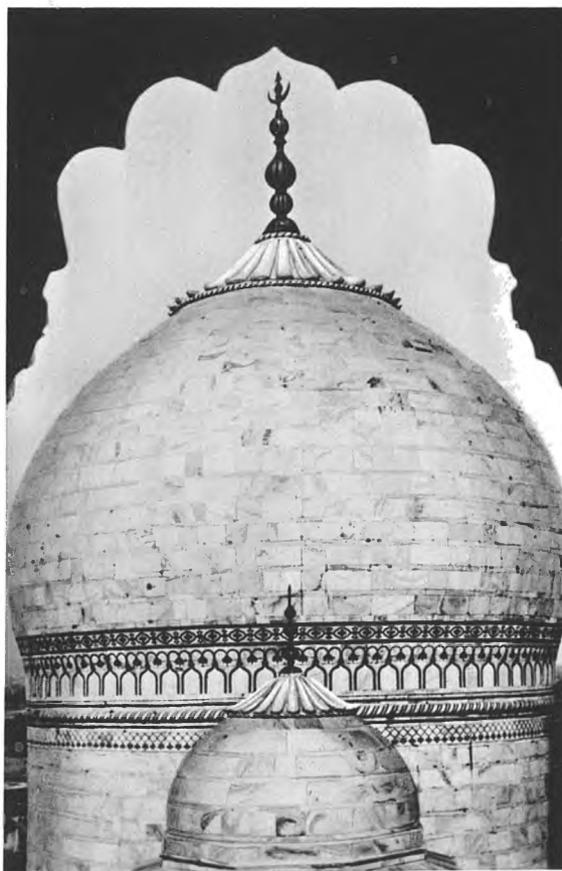
L'instruction est, en effet, peu répandue chez les Arabes. Dans les écoles de villages, on apprend aux enfants à réciter des versets du Coran, à lire et à écrire. Les hommes entièrement illettrés sont en nombre considérable. Et cependant, au XII<sup>e</sup> siècle, les Arabes surpassaient de beaucoup les Européens au point de vue des connaissances. Ils avaient des universités où l'on enseignait la littérature, la philosophie, les sciences, les arts. L'industrie était relativement avancée : ils fabriquaient du papier de chiffons, ils distillaient de l'alcool et différents produits; ils élevaient les remarquables monuments qu'on admire encore aujourd'hui. Ils ne craignaient pas d'emprunter leurs procédés aux vieilles nations civilisées de l'Orient : aux Égyptiens et aux Babyloniens, pour la culture; aux Syriens et aux Perses, pour l'industrie; aux Grecs, pour les arts. De leurs universités sont sortis des hommes tels que Avicenne et Averrhoës, à la fois philosophes, physiciens, mathématiciens, médecins, dont la

réputation s'étendait au loin. L'indolence, le fatalisme de la race ont repris le dessus. Mahomet n'avait-il pas enseigné à ses adeptes que rien n'arrive que par la volonté divine et que c'est se mettre en révolte contre Dieu que d'essayer de s'opposer à un événement quelconque?

L'Arabe a des qualités, notamment son caractère hospitalier qui lui fait offrir à l'étranger l'hospitalité la plus large. En somme, le grand obstacle à une cordiale entente entre les Européens et les mahométans, c'est l'islamisme. Il faut espérer que le jour viendra où, vaincus par nos bons sentiments à leur égard, les Arabes comprendront que les peuples qui ont d'autres croyances que les leurs ne doivent pas être considérés comme des ennemis.



FÊTE DES AÏSSAOUAS A MEKNÈS (Maroc). — CL. FLANDRIN.



DÔME DE MOSQUÉE MUSULMANE AUX INDES.  
CL. WIDE WORLD.



INDIEN DE L'AMÉRIQUE DU NORD : UN CHIPPEWAY. — CL. WIDE WORLD.



UN CAMPMENT INDIEN AU PIED DES MONTAGNES ROCHEUSES DU CANADA. — CL. MISSION PAUL COZE.

## LES RACES D'AMÉRIQUE

**L**ORSQUE Christophe Colomb aborda en Amérique, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, le Nouveau Monde avait déjà reçu la visite des Européens. Les Scandinaves connaissaient sûrement le Groenland, où ils avaient fondé des établissements, de même que sur la côte orientale du continent. Il est vraisemblable que des navigateurs partis d'Asie avaient, de leur côté, traversé le Pacifique soit volontairement, soit accidentellement. Dans l'extrême Nord, le passage était relativement facile grâce à la chaîne des îles Aléoutiennes, et il y a tout lieu de croire que c'est par cette voie que sont arrivées les populations à caractères mongoliques qu'on rencontre sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Ce qui paraît indéniable, c'est que les Jaunes n'ont pas été les premiers habitants du Nouveau Monde. Il est démontré, à l'heure actuelle, que l'Homme a vécu, dans cette partie du globe, à une époque où la faune différait de celle qu'on y trouve de nos jours. Son existence est prouvée par la découverte d'instruments en pierre très grossiers qui gisaient, dans des couches de terrain non remaniées, à côté d'ossements de Mastodonte, par exemple. Le Mastodonte, dont on connaît plusieurs espèces fossiles de l'Amérique du Nord et du Mexique, est, en Europe, un mammifère caractéristique de l'époque tertiaire. Dans la république Argentine, on a rencontré des traces — parfois équivoques, il est vrai — d'êtres humains associés à des restes d'animaux bien plus étranges que le Mastodonte et qu'on a regardés comme plus anciens que celui-ci. Il faudrait donc conclure de ces découvertes que l'apparition de l'Homme remonte à une époque plus reculée dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien. Cette conclusion serait cependant des plus discutables, sinon totalement erronée. Les paléontologistes ont, en effet, démontré que le Mastodonte a vécu, de l'autre côté de l'Atlantique, à une période qui correspond au Quaternaire européen. D'autre part, parmi les mammifères étranges de la république Argentine qu'on faisait remonter à des temps fort reculés, on citait volontiers le *Glossotherium* ou *Néomyodon*, curieux Édenté dont les pattes se terminaient par d'énormes

griffes et dont la peau, couverte de poils, était remplie d'osselets. Or, Otto Nordenskjöld a découvert dans une grotte des ossements tout frais et un grand morceau de peau pourvue de poils et remplie d'osselets de cet animal qu'on supposait éteint depuis de longs siècles.

Quels étaient les caractères des premiers habitants de l'Amérique? c'est ce qu'il est encore impossible de préciser. Nous avons déjà décrit deux populations du Nouveau Monde (les Esquimaux et les Fuégiens) qui sont restées jusqu'à nos jours à un état de civilisation très arriéré, et nous aurons à mentionner de nombreuses tribus qui continuent à mener une existence des plus primitives, mais il serait bien téméraire d'affirmer qu'on puisse retrouver chez elles le type des Hommes fossiles américains.

C'est au nord des Antilles, dans une petite île de l'archipel Bahama, que Christophe Colomb accosta dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Pas plus au cours de cette première expédition que de celles qui l'ont suivie, il ne pénétra à l'intérieur; il s'est borné à reconnaître les Antilles, le littoral de l'Amérique Centrale et la partie de la côte située au nord de l'Orénoque. Il s'est donc trouvé en contact avec des Indiens moins primitifs à coup sûr que les tribus auxquelles nous venons de faire allusion, sans soupçonner qu'il existait à l'intérieur du continent des peuples arrivés à un haut degré de civilisation.

Malgré les efforts des *conquistadores* espagnols pour anéantir tout ce qui pouvait rappeler le brillant passé des races qu'ils ont subjuguées après des luttes acharnées, il est possible de se faire une idée exacte des grandes civilisations de l'Amérique précolombienne. Les récits des vieux chroniqueurs renferment des renseignements parfois discutables, il est vrai, mais que les innombrables découvertes faites de nos jours par les chercheurs permettent de contrôler.

De ces civilisations anciennes, disparues il y a quatre siècles seulement, nous aurons à nous occuper lorsque nous décrirons les populations des régions où elles florissaient naguère. Les deux plus notables sont celles qui se sont épanouies au Mexique et au Pérou.



INDIENS PÊCHEURS DE PERLES DU GOLFE DE PARIA (Venezuela). — Gravure extraite de *America pars quarta* (Théodore de Bry, 1564).

Depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Amérique a été envahie par les Blancs, les Nègres, les Jaunes, et la population indigène a déchu dans des proportions énormes. A l'heure actuelle le nombre total des habitants de toutes races peut être évalué approximativement à 140 millions. Dans ce chiffre, les Blancs et leurs métis comptent pour 120 millions environ; les descendants des Nègres importés comme esclaves, pour 10 millions environ, et les Indiens pour 10 millions également. Quant aux Jaunes (Chinois et Japonais), ils ne sont guère représentés par plus de 220 000 individus, dont la majeure partie vit aux États-Unis.

Dans ce dernier pays, où, en 1910, le recensement de la population accusait 91 970 000 individus, les Anglais (en y comprenant les Écossais et les Irlandais) étaient près de 80 millions. Les sujets de langue allemande venaient ensuite (8 800 000), puis, parmi les Blancs, les Scandinaves, les Italiens, les Juifs, les Slaves, les Grecs, les Levantins. Les Français étaient relativement peu nombreux.

Au Mexique, l'élément blanc qui prédomine de beaucoup est l'élément espagnol. Il en est de même dans les républiques de l'Amérique du Sud, sauf au Brésil où les Portugais tiennent la tête. Dans la république Argentine, le nombre des émigrants italiens a augmenté notablement depuis le commencement de ce siècle. Ce n'est qu'au Canada, occupé par Jacques Cartier au XVI<sup>e</sup> siècle et devenu colonie de la France au début du XVII<sup>e</sup>, que le sang français coule en abondance. Malgré le traité de Paris qui, en 1763, le fit passer sous la domination anglaise, les descendants des vieux colons (1 500 000 sur une population de 4 730 000) ont conservé le caractère et la langue de leurs ancêtres. Ils forment actuellement une race active, robuste, prolifique, qui se livre à l'agriculture, à l'élevage dans la zone des pâturages, et à la chasse dans la zone forestière. Les trappeurs canadiens sont réputés pour leur vigueur, leur courage et leur endurance.

Dans cette partie, consacrée à l'Amérique, nous laisserons de côté les races exotiques qui s'y sont donné rendez-vous et ne nous occuperons que des races indigènes ou considérées comme telles.

## CHAPITRE XX

### RACES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Bien que, au point de vue géographique, on sépare, sous la dénomination d'Amérique Centrale, la région rétrécie du Nouveau Monde qui s'étend à l'ouest du golfe du Mexique et de la mer des Antilles, nous réunirons une partie de cette région à l'Amérique

du Nord et le reste à l'Amérique du Sud. La limite que nous adoptons passe approximativement par la frontière septentrionale de Costa-Rica. Ce qui justifie cette démarcation, c'est qu'on ne saurait isoler des populations du Mexique la plupart de celles du Yucatan, du Guatemala, du Salvador et même d'une partie du Honduras et du Nicaragua, tandis que, linguistiquement et ethnographiquement, celles qui vivent au sud de la ligne que nous proposons se rattachent aux races de l'Amérique méridionale.

On qualifie généralement de Peaux-Rouges les Indiens qu'on rencontre sur le territoire des États-Unis et de la plus grande partie du Canada; c'est une appellation tout à fait impropre. La couleur de la peau n'est pas rouge, mais d'une teinte simplement cuivrée chez les nombreuses tribus qu'on fait rentrer dans ce groupe. Le teint le plus commun est même quelque peu jaunâtre. Ce qui a sans doute induit en erreur les premiers voyageurs, c'est que les Indiens qu'ils avaient entrevus étaient badigeonnés en partie d'ocre rouge.

Les populations de l'Amérique du Nord — abstraction faite des Esquimaux sur lesquels nous ne reviendrons pas (V. p. 73) — peuvent être divisées en plusieurs groupes : celles du versant arctique, celles du versant atlantique, celles du versant pacifique et les Indiens du Mexique. Partout — principalement sur le territoire des États-Unis — leur nombre diminue d'une façon rapide et on peut prévoir leur extinction totale dans un avenir relativement assez rapproché.

Ainsi, les Paunies, qui étaient au nombre de 10 000 à 12 000 individus au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'étaient plus que 1 440 en 1876 et 649 en 1906. Le dernier représentant de la tribu des Micmacs est mort en 1928. La confédération des Iroquois, qui se composait de six nations (Mohawks, Oneidas, Onondagas, Senecas, Cayugas et Tuscaroras) comprenait encore 43 000 individus environ en 1905. Leur nombre a diminué avec une telle rapidité qu'en 1923, leur grand chef est venu prendre part à la conférence internationale pour la protection des indigènes, afin de plaider, devant la Société des Nations, la cause de ses congénères. Son ambition était bien modeste. Il demandait simplement que la charte solennelle qui octroyait l'autonomie aux six nations ne fût pas foulée aux pieds et que sa race pût « s'éteindre en paix dans son pays ».

La diminution progressive du nombre des Indiens de l'Amé-



INDIENS EUROPÉANISÉS DE L'ÉTAT DE WASHINGTON. — CL. FORBIN.



ÉQUIPAGE INDIEN DANS LA PRAIRIE CANADIENNE : Indienne partant en voyage avec son *travois* et son cheval de remonte. — CL. FORBIN.

rique du Nord tient à plusieurs causes, qui sont presque toutes dues à l'arrivée des Européens. Les Blancs, en s'installant dans le Nouveau Monde, ont complètement modifié le genre de vie des populations indigènes et leur ont importé des maladies qu'elles ignoraient. Les Peaux-Rouges des prairies tiraient à peu près toutes leurs ressources alimentaires de la chasse; ils avaient besoin de vastes territoires, qui leur ont été retirés peu à peu. La plupart ont été transportés dans des *réserves*, qui constituent le territoire indien et où ils ne trouvent pas l'espace qui leur était nécessaire. De chasseurs, ils ont dû se transformer brusquement en agriculteurs et en éleveurs. Le président Lincoln avait garanti aux Indiens la possession des terres qu'ils occupaient, mais, après sa mort, ses promesses ont été oubliées. Les Pueblos, notamment, en ont été dépossédés par des moyens que les tribunaux sont forcés de juger légaux. Une campagne de presse en faveur des Indiens a été entreprise par des hommes de cœur; elle a donné peu de résultats.

Les Blancs ne se sont pas contentés d'imposer aux Peaux-Rouges un genre de vie dont ils devaient grandement souffrir; ils les ont habitués aux liqueurs fortes, et la disparition des Micmacs est due surtout aux ravages de l'alcoolisme. Pour copier les Européens, certains de ces malheureux s'affublaient de vieilles défroques que les plus pauvres de nos compatriotes n'auraient pas ramassées dans les boîtes à ordures, et toutes leurs maigres ressources passaient entre les mains des trafiquants d'alcool.

Les Indiens de l'Ouest, qui se livraient à l'agriculture, n'auraient pas subi un choc aussi violent si les engagements pris envers eux avaient été tenus. Quant à ceux des régions septentrionales, où la rigueur du climat ne permet pas de tirer du sol des ressources alimentaires suffisantes, ils continuent la vie de chasseurs qu'ont menée leurs ancêtres. Ils chassent les animaux à fourrure dont ils vont troquer les dépouilles dans les factoreries des négociants européens.

Dans l'Ouest, comme dans les territoires occupés jadis par les Peaux-Rouges proprement dits, on rencontre, surtout dans les villes, des Indiens qui se sont complètement européenisés. Ils se vêtent comme nous, ils savent lire et écrire, ils ont embrassé le christianisme et sont devenus citoyens américains, mais ils ne peuvent guère contribuer à relever la race de sa déchéance. Généralement, en effet, ils n'éprouvent aucun scrupule à se croiser avec les envahisseurs de leur pays. Nous verrons qu'au Mexique, d'après les documents officiels, les métis forment presque la moitié de la population.

Après ces généralités, nous allons passer en revue les principales tribus indiennes, en indiquant pour chacune d'elles ses caractères essentiels. Nous aurons naturellement en vue les Indiens tels qu'ils étaient avant d'avoir subi l'influence des Européens.

I. INDIENS DU VERSANT ARCTIQUE : les *Athabascques* ou *Athabascans*. — Les Indiens classés dans ce groupe forment une famille linguistique plutôt qu'une famille anthropologique. Leur patrie semble être l'ouest et le nord-ouest du Canada, où l'on rencontre encore les Kontchiniens ou Loucheux, qui s'appellent eux-mêmes Tinnés ou Déné-Dindjès. Ils vivent sur le bas Mackenzie et leurs tribus sont disséminées autour des lacs des Esclaves, du Grand-Ours et Athabasca. On en trouve même quelques-uns le long de la frontière septentrionale des États-Unis, depuis les montagnes Rocheuses jusqu'au voisinage de la baie d'Hudson. Cette dispersion s'explique par le genre de vie qu'ils mènent : tirant leurs ressources de la chasse, ils sont obligés de s'éparpiller sur de grandes surfaces.

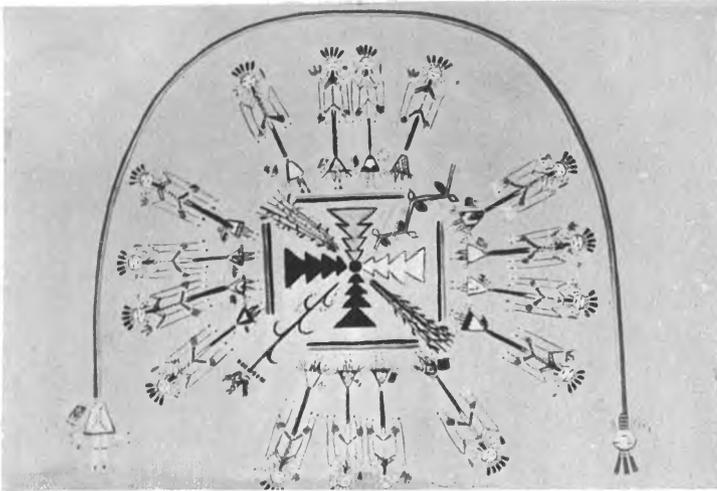
Il en est de même des Chépayans, Tchépayans, Chippeyans, Chipewyans ou Chipiouans (chaque voyageur écrivant le nom à sa façon), dont le territoire s'étend le long de la rivière Athabasca, autour du lac du même nom et du lac des Esclaves.

La population athabascane la plus importante est celle des Chipeways ou Ojibeways qui vit dans les mêmes régions et qui comprend de nombreuses tribus portant les noms de *Lièvres*, *Castors*, *Côtes de chien*, etc.

Toutes ces peuplades sont d'une taille moyenne (1<sup>m</sup>,66 chez les hommes). Leurs traits sont réguliers et leur teint est plus clair que celui des Peaux-Rouges proprement dits. Ils ont la tête modérément allongée (mésocéphale) et, comme tous les Indiens d'Amérique, ils possèdent une chevelure noire, lisse et abondante. Lorsqu'on rencontre des cheveux châtain chez un Athabascque, on peut être sûr qu'on se trouve en présence d'un métis, les croisements avec les Anglais n'étant pas très rares dans les parties méridionales des territoires où vivent les Indiens dont nous nous occupons en ce moment. L'abbé Petitot, qui a vécu longtemps dans le voisinage des grands lacs canadiens, a vu les Dénés pétrir le crâne de tout jeunes enfants, non pas pour le déformer, dit-il, mais pour l'arrondir. Il déclare que les Athabascques en général ont la face fortement projetée en avant, ce qu'on n'observe pas chez les Peaux-Rouges.

Tous ces Indiens étaient autrefois constamment en guerre les uns contre les autres, mais ils sont devenus doux et pacifiques depuis qu'ils ont été catéchisés.

Pour atteindre le gibier, les chasseurs sont souvent obligés de parcourir de grandes distances. L'été, lorsque les glaces ont fondu et que les rivières qui traversent les immenses forêts de l'Ouest canadien ont repris leur cours, ils se servent de légers canots en écorce de bouleau. L'hiver, ils emploient les *skis* ou raquettes à neige. Les animaux à fourrure constituent leur gibier favori, parce que les peaux leur fournissent un article d'échange très apprécié



PEINTURES RITUELLES SUR SABLE DES SORCIERS NAVAJOS.  
CL. ROSE V. S. BERRY.

des Européens. Malgré la rigueur du climat, il pousse une végétation assez luxuriante pendant les courtes semaines d'été. Parmi les plantes sauvages qu'utilisent les Dénés, figure le lis marta-gan, dont ils mangent les oignons, qu'ils appellent *télé-nnié*, c'est-à-dire pain de grue.

Les Athabasques sont polygames et traitent leurs femmes avec douceur. Ils ont un rudiment d'organisation sociale, chaque clan obéissant à un chef.

Si l'on tient compte des caractères linguistiques, on est porté à croire que les Athabasques ont accompli autrefois des migrations d'une certaine importance qui les ont conduits à l'ouest des montagnes Rocheuses. Les Houpas, par exemple, qui, en 1905, étaient réduits au nombre de 412, vivent dans l'Orégon et le nord de la Californie. Au point de vue des caractères physiques, ils diffèrent très peu des Loucheux et des Chippeways; mais, au lieu de continuer à vivre de la chasse, ils sont devenus de bons fermiers et de bons éleveurs. Ils ont conservé cependant les vêtements en peau de daim et n'ont point oublié certaines danses des chasseurs du Nord.

✽ Les Apaches et les Navajos, rattachés également par les auteurs aux Athabasques, ont gagné des régions encore plus méridionales : ils vivent dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona, l'Utah et le Colorado. A eux seuls, les Apaches sont bien supérieurs en nombre à toutes les tribus du Nord réunies, celles-ci ne comptant, en 1906, que 8 500 individus, tandis que les premiers atteignaient le chiffre de 31 500. Les Navajos arrivaient au chiffre de 15 000 environ.

Les Apaches et les Navajos se ressemblent par les caractères physiques. D'une taille au-dessus de la moyenne (1<sup>m</sup>,69), ils comptent même parmi eux des hommes qui atteignent 1<sup>m</sup>,80. Leur teint est jaunâtre, parfois de couleur café au lait. Ils ont une chevelure lisse, abondante, d'un noir de jais, et une barbe rare. Leur tête est très courte (brachycéphale) et leur visage est un peu large au niveau des pommettes, mais leurs yeux sont horizontaux et leur nez est saillant, droit ou aquilin. Après avoir lutté vaillamment contre les Européens, ils ont fini par accepter les « réserves » que leur a assignées le gouvernement des États-Unis. Les Navajos y font un peu d'agriculture et y exercent divers petits métiers. Quant aux Apaches, tout en étant devenus agriculteurs, ils ont conservé l'humeur farouche et belliqueuse de leurs ancêtres et se livrent volontiers à la chasse et au pillage. Leur nom ayant été popularisé par les romans de Gustave Aimard et de Gabriel Ferry, nous croyons utile de les dépeindre tels qu'ils étaient en réalité.

✽ Les Apaches sont divisés en deux groupes, séparés par les montagnes Rocheuses. A l'Est vivent les Mezcaderos et les Jicarillos; à l'Ouest, les Coyoteros et les Chiricahuas. Les uns et les autres ont les mêmes mœurs et le même caractère.

Excellents cavaliers, comme tous les Peaux-Rouges des prairies, ils sont cependant d'assez mauvais éleveurs; ils préfèrent voler à leurs voisins les chevaux, les mulets et le bétail dont ils ont besoin. Ils ne combattent pas à cheval; ils aiment mieux s'em-busquer dans les montagnes et tirer de leurs cachettes. Naguère, ils ne possédaient comme armes que l'arc, une longue lance ter-

minée par une pointe de fer, et une massue couverte de cuir; aujourd'hui, ils ont tous des carabines qu'ils se procurent en échange de fourrures ou de pépites d'or.

Le costume des Apaches était jadis entièrement fait de cuir décoré de peintures et de franges. Aujourd'hui, les cotonnades et le drap remplacent le cuir. Toutefois, ces Indiens ont conservé les hauts mocassins de leurs ancêtres, et beaucoup portent encore le *tshag*, qui est un casque de cuir orné de plumes. A la guerre, ils avaient l'habitude de combattre presque entièrement nus, leur tenue se composant d'une large ceinture à laquelle ils suspendaient la cartouchière en avant, les vêtements et les provisions de bouche en arrière. Les mocassins et le casque de cuir complétaient le costume de guerre. Quelques dessins bleus sur le front et quelques raies bleues sur les joues, constituaient, avec des colliers de perles et de graines rouges, la parure habituelle des Apaches.

Chaque tribu avait son chef qui, le plus souvent, était un guerrier ayant fait preuve d'un grand courage. Son prestige durait tant qu'il réussissait dans les combats; son autorité était très limitée. La polygamie existait dans toutes les tribus; les femmes, chargées des travaux les plus pénibles, devaient obéissance absolue et fidélité à leurs époux. Naguère, on voyait chez ces Indiens des femmes privées de nez; c'étaient des épouses infidèles auxquelles les maris avaient infligé ce châtement.

Les Apaches sont des hommes agiles, vigoureux, qui ont lutté vaillamment pour conserver leur indépendance. Leur ruse est devenue proverbiale (on dit, aux États-Unis, « rusé comme un Apache »). S'ils se montrent cruels en certaines circonstances, s'ils se livrent volontiers au pillage, ils sont parfois affables et gais. Ils aiment le jeu de cartes et la danse. Comme les autres Peaux-Rouges, ils se préparaient à leurs expéditions guerrières par des danses qui avaient pour résultat de les exciter à tel point qu'il eût été très dangereux pour un étranger d'y assister, même s'ils n'avaient aucun motif de le considérer comme un ennemi. En revanche, le Dr Ten Kate a pu être témoin de la « danse de la paix », qui a produit sur lui une profonde impression. Des hommes masqués, la tête ornée de bizarres coiffures en bois peint, le corps badigeonné, se livrèrent à leurs exercices autour d'un grand feu. Leurs instruments de musique consistaient en une peau de vache très dure, sur laquelle ils frappaient avec de longs bâtons, et en petits tambours de cuir. Les danseurs couraient, sautaient, imitant les mouvements du taureau ou du cheval qui se cabre, s'arrêtant pour croiser les épées et parfois poussant des cris déchirants.



FEMMES APACHES PORTANT LEUR ENFANT. — CL. KEYSTONE.

ASPECT D'UNE ANCIENNE CITÉ INDIENNE DE *Cliff-dwellers* DANS LA MESA VERDE (Colorado).

rants. A la fin, tous formèrent un grand cercle et, toujours en sautant autour du feu, ils entonnèrent un chant monotone.

Les Apaches croient en un être suprême qu'ils appellent *Yas-tasitan-ne*, qui a créé le monde et qui est le chef du ciel; mais ils ne lui rendent aucun culte. Leurs prières, leurs offrandes s'adressent au « mauvais Esprit », parce que c'est lui qui distribue à son gré le bonheur et le malheur aux humains par l'intermédiaire des sorciers. Ceux-ci exercent une grande influence sur le peuple.

II. INDIENS DU VERSANT ATLANTIQUE. — Ces Indiens sont ceux qu'on désigne communément sous le nom de Peaux-Rouges. Ils sont divisés en un si grand nombre de tribus que nous ne saurions songer à entrer dans des détails au sujet de chacune d'elles. Nous nous bornerons à décrire les caractères généraux qui s'appliquent à l'ensemble de ces Peaux-Rouges et à signaler ensuite les particularités les plus frappantes de quelques grands groupes que nous prendrons comme exemples.

De Quatrefages et Deniker divisent les Indiens du versant atlantique en quatre familles; mais, tandis que le premier se base principalement sur les caractères physiques, le second ne tient compte que des caractères linguistiques. Du moment où ces deux auteurs aboutissent à la même classification par des voies différentes, il est vraisemblable qu'elle est conforme à la réalité.

Du passé des Peaux-Rouges, nous ne savons que peu de chose. Néanmoins, les recherches poursuivies avec méthode dans les *mounds* ont projeté un peu de lumière sur cette question. Les *mounds* sont des tertres artificiels gigantesques mesurant parfois 1 000 mètres de diamètre. Les uns sont ronds, d'autres coniques ou en forme d'animaux. On n'est pas fixé exactement sur leur destination, mais il semble qu'elle ne fut pas toujours la même : ils paraissent avoir été des forteresses, des observatoires, des lieux consacrés au culte ou des tumulus recouvrant des sépultures. Les fouilles qu'on y a pratiquées ont livré des armes et des outils en pierre taillée ou polie et des objets en cuivre. On les attribuait à une population très ancienne, disparue à l'arrivée des Peaux-Rouges et complètement éteinte, qu'on avait nommée *Mound-builders* (constructeurs de *mounds*). Ces tertres se rencontrent depuis les grands lacs du Canada jusqu'au golfe du Mexique, et des montagnes Rocheuses à l'Atlantique. Autour des tumulus, on a découvert des restes de canaux d'irrigation et des vestiges

de travaux agricoles. Leurs constructeurs étaient donc des agriculteurs ayant déjà atteint un certain degré de civilisation.

Rien n'autorise à faire remonter loin dans le passé les *mound-builders*. A l'époque de Christophe Colomb, les tribus agricoles existaient encore dans les contrées qu'ils occupaient, ainsi qu'en témoignent les récits des voyageurs, les traditions des Indiens et l'existence, dans certains *mounds*, d'objets de provenance européenne (épées en fer, par exemple). Les constructeurs de ces monuments funéraires ou *stratégiques* n'étaient autres que les ancêtres directs des Peaux-Rouges actuels. L'invasion du pays par les Européens et l'introduction du cheval, que les Indiens ne connaissaient pas auparavant, ont tellement troublé leur existence que ceux qui ont échappé à l'extermination ont complètement modifié leur genre de vie : d'agriculteurs, ils sont devenus chasseurs ou pasteurs et nomades.

A l'ouest des montagnes Rocheuses, on ne rencontre plus de *mounds*. On y trouve, en revanche, de curieuses habitations qui prouvent que leurs habitants se sont préoccupés de chercher des refuges où ils pouvaient se défendre contre leurs ennemis. Ce sont des grottes creusées artificiellement dans les rochers formant les parois escarpées de profondes gorges, *canons*, ou bien des constructions en pierre situées, comme les grottes, à une assez grande hauteur. Aux peuples qui ont construit ces habitations, les Anglais ont donné le nom de *Cliff-dwellers* (habitants des falaises); ils comptent de nos jours des descendants parmi les tribus des hauts plateaux du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, tels que les Zunis et les Moquis. Des deux côtés de la frontière septentrionale du Mexique, existent des ruines d'immenses maisons à plusieurs étages, construites en pierre ou en briques séchées au soleil, qui abritaient chacune tout un clan d'Indiens. On montait d'un étage à l'autre au moyen d'échelles. Les conquérants espagnols ont nommé *pueblos* ces phalanstères. Il en existe encore de similaires qui sont habités par les Zunis.

✿ Les quatre familles admises par de Quatrefages et Deniker sur le versant atlantique de l'Amérique du Nord sont les suivantes :

1<sup>o</sup> La *famille pennsylvanienne* (Algonquins de Deniker), répandue dans l'est du Canada et le nord-est des États-Unis, entre le Mississippi et le 36<sup>e</sup> degré de latitude N. environ. Elle comprenait, en 1905, 95 600 individus;



GRUPE D'INDIENS SIOUX DU DACOTA DU SUD. Les hommes, au second plan, sont coiffés du *tshag*. — CL. WIDE WORLD.

2° La *famille canadienne* (Iroquois de Deniker), autour des lacs Érié et Ontario et sur le bas fleuve Saint-Laurent. Elle était représentée en 1905 par 43 000 sujets, dont 9 000 au Canada;

3° La *famille mississippienne* (Muskoghis de Deniker), qui vivait entre le bas Mississipi, l'Atlantique, la rivière Tennessee et le golfe du Mexique. Les Natchez du Missouri, aujourd'hui éteints, et les Séminoles de la Floride appartenaient au même groupe, qui comporte à peine 25 000 individus, certaines tribus étant réduites à vingt, dix ou même trois personnes au commencement de ce siècle;

4° La *famille missourienne* (Sioux ou Dacotas de Deniker), qui occupait autrefois toute la région qui s'étend à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes Rocheuses, et du Dakota au Nord jusqu'à l'Arkansas au Sud. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le nombre des Indiens de cette famille s'élevait à 32 000, dont 2 000 au Canada.

Dans la même région, habitaient des peuplades qui ont été obligées d'émigrer en divers sens et qui sont aujourd'hui réduites à un nombre infime d'individus. Les linguistes les séparent des Sioux, parce qu'ils parlent un dialecte différent. Ce sont les Pawnis ou Panis (649 en 1906), les Aricaras (380 en 1904), les Vitchitas (310 en 1904), les Caddos (535 en 1904). Pour ne pas revenir sur ces peuplades, nous dirons qu'elles se construisent des huttes coniques en paille ou des habitations circulaires à demi souterraines recouvertes de branchages, de terre et de gazon. Anciennement, elles se livraient à l'agriculture et possédaient une organisation sociale assez remarquable. Chaque tribu était gouvernée par des chefs héréditaires assistés d'un conseil composé de représentants des villages. La famille était basée sur le matriarcat. A l'heure actuelle, ces Indiens, dont la plupart ont été transférés dans l'Oklahoma, sont considérés comme citoyens américains; leurs enfants vont à l'école et ne parlent qu'anglais.

Les Indiens des quatre familles du versant atlantique sont loin d'appartenir à une race pure; des croisements se sont opérés avec les Blancs, mais, avant l'arrivée des Européens, divers groupes n'étaient déjà plus homogènes. Si l'on élimine les sujets notoirement métissés, on reconnaît sans peine qu'il existe divers types chez les Peaux-Rouges. Ainsi la taille dépasse, en général, la moyenne des races humaines dans toutes les tribus. Les Chérokis, qui se classent parmi les plus petits des Indiens du versant atlantique, dépassent cette moyenne de 3 centimètres; les Cheyennes et les Crows atteignent 1<sup>m</sup>,75 et il n'est pas rare de rencontrer

chez les Sioux des hommes qui mesurent 1<sup>m</sup>,80 et même davantage.

Comme nous l'avons déjà dit, la peau est souvent de couleur café au lait clair; dans certaines tribus, elle est cuivrée, tirant légèrement sur le rouge; dans d'autres, elle est presque blanche. Les cheveux sont toujours noirs, lisses et abondants, et les yeux toujours foncés et horizontaux. Le regard est d'une acuité qui est devenue proverbiale.

La forme du crâne est aussi variable que la taille. Les Hurons de la famille canadienne (ou iroquoise) sont franchement dolichocéphales, c'est-à-dire que la largeur de leur tête ne représente pas plus des trois quarts de la longueur. Les Cheyennes, au contraire, de la famille pensylvanienne ou algonquienne, ont la tête beaucoup plus courte, sans que, dans la plupart des cas, on puisse attribuer ce raccourcissement à des manipulations de la tête des jeunes enfants ou à des déformations obtenues en comprimant le crâne entre des planchettes, ainsi que nous en verrons des exemples chez les Chinouks du versant Pacifique.

La face est ovale, avec des pommettes un peu fortes, principalement chez les Sioux, qui ont des traits moins réguliers et une physionomie moins agréable que les autres. Mais chez l'ensemble des Peaux-Rouges, le nez est droit, saillant, fréquemment aquilin, d'une largeur modérée, et les lèvres sont bien dessinées et pas plus volumineuses que celles des Européens. Le menton ne présente rien de particulier. Beaucoup d'Indiens vêtus à l'européenne ressemblent singulièrement à nos compatriotes, avec un teint quelque peu hâlé. Si, au premier abord, ils paraissent différer notablement de nous, c'est surtout à leur costume qu'ils le doivent.

Le costume d'un Peau-Rouge se compose en général d'une sorte de chemise en peau de cervidé, qui a subi au préalable une préparation pour la transformer en un cuir souple, ou d'une tunique en cuir décorée de dessins de diverses couleurs et de franges. Des jambières en peau, avec franges en dehors, et des mocassins, également en cuir, complètent le costume. D'étranges coiffures en plumes parfois plantées simplement dans la chevelure, des colliers formés de rondelles de coquilles, de griffes d'animaux et de verroterie, des bracelets en verroterie et en graines, constituent, avec la peinture du corps et du visage, la parure habituelle de ces Indiens.

L'habitation de ceux des prairies, qui, en raison de leur vie de chasseurs, sont appelés à de fréquents déplacements, est une tente



CHEF INDIEN DU CANADA COIFFÉ D'UNE TÊTE DE BISON. — CL. WIDE WORLD.

conique (*wigwam*) en cuir, couverte de dessins et tendue sur des perches qui se rejoignent au sommet en laissant seulement entre elles une ouverture pour le passage de la fumée.

D'humeur belliqueuse, les Peaux-Rouges sont divisés en nombreuses tribus qui obéissent à des chefs, parfois héréditaires, mais, le plus souvent, choisis parmi les plus braves. Ces chefs portent des noms bizarres, tels que l'*Oiseau noir*, l'*Aigle tacheté*, la *Fumée jaune*, la *Côte résonnante*, le *Nuage du tonnerre*. Les guerriers sont soumis à une éducation des plus rudes pour développer leur courage; nous en citerons un exemple chez les Dacotas. Cette éducation a pour résultat de les rendre farouches dans les combats. Il est rare qu'ils ne scalpent pas les ennemis terrassés.

En temps de paix, ces farouches guerriers offrent pourtant l'hospitalité la plus large à l'étranger qui se présente en ami et qui a fumé avec eux le calumet de paix. Toutefois, le Blanc est toujours accueilli avec quelque méfiance; il est, à leurs yeux, l'opresseur qui leur a ravi leurs territoires de chasse. De même que chez les Apaches, il était souvent dangereux pour lui d'assister à des cérémonies indiennes, comme les danses en l'honneur de la lune et du soleil, les danses de guerre et même les danses de paix. On cite des cas d'Européens qui ont été massacrés et scalpés par des danseurs que les cérémonies dont il s'agit avaient surexcités et qui les avaient accueillis d'abord pacifiquement.

La polygamie existait dans toutes les tribus et les femmes jouissaient d'une assez grande liberté.

Les Peaux-Rouges sont des hommes à l'intelligence vive, qui possèdent des connaissances en astronomie et savent, par la pictographie, c'est-à-dire au moyen d'une écriture symbolique figurant des scènes, exprimer des idées et même correspondre entre eux. Ils considèrent la lune et le soleil comme des divinités. Ils croient au Grand Esprit qui a créé le monde et à une foule de génies. Les sorciers, qui exercent une grande influence sur le peuple, sont à la fois ministres du culte et médecins.

Cette description s'applique surtout aux Indiens des prairies et elle subit des variantes suivant les tribus. Celles du Nord se livrent à la chasse aux animaux à fourrures; celles de l'Ouest sont en partie composées d'agriculteurs devenus sédentaires. Il nous semble inutile de répéter que nous avons en vue les Indiens de naguère et que leurs mœurs se sont sensiblement modifiées depuis qu'ils ont été cantonnés dans les « réserves » du territoire indien. Il nous reste à donner quelques détails complémentaires sur chacune des familles indiennes du versant atlantique.

### a) Famille pensylvanienne (Algonquins).

Les Algonquins, qui, en 1905, étaient encore 95 600, comprennent de nombreuses tribus vivant dans l'est du Canada et le nord-est des États-Unis, entre le Mississippi et le 36° degré de latitude N. environ. C'est une région à climat tempéré, où le gros gibier herbivore (bisons, cervidés) abonde dans les prairies et où poussent, à l'état sauvage, le riz, le tabac et autres végétaux que les Indiens récoltent sans avoir la peine de les cultiver. Sur les 95 600 Algonquins, 43 700 occupaient le Canada. La tribu la plus importante, celle des Chippeways (31 000 individus), comptait même des représentants assez loin dans le Nord, entre le lac Athabasca et le lac des Esclaves; nous les avons mentionnés à propos des Indiens du versant arctique.

Les principales tribus de la famille pensylvanienne sont les Abénakis, dans le bas Canada, les Lénapes, Lénis-Lénapes ou Delawares (2 000 en 1912), en Pensylvanie et dans les États de New-York et de New-Jersey, les Ojibeways ou Chippeways qui, hors du Canada, sont répandus dans l'Ioway, le Wisconsin et le Michigan, les Ottavas (4 700 en 1906) dans le Michigan et le Canada, les Cheyennes, les Pieds-Noirs, les Mandans, les Arrapaoes. Les Mohicans n'étaient plus que 121 en 1890; nous avons



JEUNE FEMME CHEYENNE. — CL. FORBIN.

dit que les Micmacs de l'Acadie et de Terre-Neuve se sont éteints.

Nous n'avons que bien peu de chose à ajouter à ce que nous avons exposé dans nos généralités sur les Indiens du versant atlantique. Ils ont été parmi ceux qui se sont le plus vaillamment battus contre les immigrants européens; la plupart sont aujourd'hui de paisibles citoyens américains. Ils étaient attachés à leurs anciennes coutumes, à leur costume national, à leurs parures. Indépendamment de la peinture corporelle, des coiffures brillantes, des colliers, des bracelets que nous avons cités, beaucoup d'Algonquins portaient des ornements dans le nez et les oreilles. Pour ces hommes fiers, indépendants autant que courageux, les grandes chevauchées dans les prairies à la poursuite de quelque bison ou de quelque cerf, les ruses qu'ils employaient afin de prendre dans leurs pièges un ours ou un autre carnassier, convenaient à merveille à leur tempérament hardi. Lorsqu'ils n'avaient pas à employer leur activité débordante, ils ne songeaient qu'au jeu ou aux distractions. L'industrie était le moindre

de leurs soucis; aussi, sous ce rapport, en étaient-ils restés à un état très primitif. Ils ignoraient le tissage et se contentaient de préparer grossièrement les peaux qui leur servaient à confectionner leurs vêtements et leurs tentes, de fabriquer des lances, des arcs et des casse-tête. Jusqu'à une époque récente, ils n'employaient guère que des instruments de pierre et c'est également de la pierre qu'ils tiraient les pointes dont ils munissaient les lances et les flèches qu'ils utilisaient pour la chasse ou la guerre



CHEF INDIEN PIED-NOIR EN GRAND COSTUME. — CL. WIDE WORLD

Nous avons dit que leurs chefs étaient parfois héréditaires et souvent élus. Le brave qui avait été jugé digne de conduire une opération guerrière ne jouissait que d'une autorité très limitée en temps de paix; dans les circonstances difficiles, les vieillards devaient être consultés. Si le chef élu démérait, il était remplacé par un autre. Dans aucune tribu il n'existait de juge; chacun se faisait justice et de la manière qu'il l'entendait.

### b) Famille canadienne (Iroquois).

Le territoire des Iroquois était enclavé en partie (autour des lacs Érié et Ontario et sur le bas Saint-Laurent) dans celui des Algonquins. Il comprenait, en outre, la haute vallée du Tennessee, aux États-Unis.

En 1905, la population iroquoise, singulièrement réduite, comptait environ 43 000 individus, dont 9 000 au Canada. Nous avons vu qu'à la suite de la reprise progressive des territoires qui leur avaient été attribués par une charte du gouvernement des États-Unis, le nombre de ces Indiens a diminué dans d'énormes proportions, et qu'en présence de cette situation lamentable, leur grand chef s'est décidé à venir en Europe solliciter l'intervention de la Société des Nations.

La famille canadienne comprend les Chérokis ou Tchérokis du bassin de l'Ohio (16 000 en 1904, en comprenant dans le total 3 000 métis environ), les Hurons ou Wyandots (832 en 1904) entre les lacs Érié et Ontario, et les Iroquois proprement dits, confédération des six nations suivantes : Mohawks, Onéidas, Onondagas, Sénécas, Cayugas et Tuscaroras. Ce dernier groupe, cantonné primitivement dans la Virginie, s'est joint tardivement aux cinq autres pour lutter contre les empiétements des Européens.

La confédération des « six nations » était essentiellement démocratique. Les chefs étaient élus, mais, ce qui est remarquable, c'est qu'ils étaient nommés par les mères de famille. La femme avait une situation prépondérante dans la société : le régime familial était le matriarcat, la descendance suivant la ligne maternelle.

De tous les Peaux-Rouges, ce sont les Iroquois qui ont le plus facilement accepté la civilisation des Blancs. Presque tous ceux qui vivent encore ont remplacé le costume indigène par le costume européen. Beaucoup ont embrassé le christianisme, mais il en reste encore qui sont demeurés fidèles aux croyances animistes. Il n'y a jamais de querelles religieuses entre les chrétiens et les autres. Doués d'une vive intelligence, tous ces Indiens apprennent avec facilité. Il en est qui, entrés dans l'armée, sont arrivés aux grades d'officiers supérieurs. On ne saurait donc être surpris que les Iroquois se fondent de plus en plus dans la population blanche et que les métissages deviennent chaque jour plus nombreux.



VIEUX GUERRIER IROQUOIS EN COSTUME INDIGÈNE. — CL. FORBIN.

### c) Famille mississippienne (Muskokis).

Les Muskokis, plus connus sous les noms de Creeks ou Criks, formaient le groupe le moins nombreux des Indiens du versant atlantique. En 1905, ils ne comptaient que 25 000 individus. Jadis, ils vivaient entre le bas Mississippi, l'Atlantique, la rivière Tennessee et le golfe du Mexique. Peu à peu, leurs tribus s'éteignent : tel est le cas des Yamassis, des Apalaches, qui, dès 1886, n'étaient plus représentés que par trois femmes; des Tunikas et des Chitimachas du bas Mississippi, des Natchez qui, tout en vivant sur le Missouri, appartenaient à la même famille. Actuellement, les seules tribus qui n'aient pas disparu sont les Choc-taws ou Chaktas, les Creeks ou Criks, les Sikassaws ou Chikassaws et les Séminoles, qui occupaient autrefois la presque île de Floride, d'où ils ont été transférés dans le territoire indien, à l'exception de 275 qui, en 1905, étaient restés dans leur ancienne patrie.



INDIENNES DU LAC ONTARIO NAVIGUANT A LA PAGAIE. — CL. FORBIN.



GROUPE DE SÉMINOLES. — CL. WIDE WORLD.

Les Creeks n'habitaient pas autrefois la contrée où nous les avons signalés; ils n'y sont arrivés que vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, venant probablement de l'Amérique Centrale. D'humeur belliqueuse, ils se sont emparés d'abord de la Floride et d'une grande partie de la Géorgie. Au point de vue des caractères physiques, ils sont loin de présenter un type homogène. Généralement de petite taille, ils ont la peau, les uns d'un brun jaunâtre, les autres aussi blanche que les Européens. Anciennement, ils avaient la coutume de se déformer le crâne en le comprimant, chez les jeunes enfants, d'avant en arrière. Leur physionomie n'a rien d'attrayant; leurs yeux sont petits, parfois bridés, et leur nez est tantôt droit, tantôt retroussé. On trouve, dans ce groupe, des individus à face osseuse, allongée, avec un nez très saillant et aquilin.

Les anciens Muskokis ne se tatouaient pas, mais ils se peignaient le corps et le visage; les uns se vêtaient de peaux, les autres de tissus spéciaux qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils avaient atteint un degré assez avancé de civilisation. Ils étaient agriculteurs et, dans la région à climat subtropical dans laquelle ils se sont établis, ils cultivèrent la canne à sucre, le maïs et le tabac. Ils ne connaissaient pas l'emploi des métaux, sauf de l'or, mais ils possédaient une écriture hiéroglyphique.

A part les Choctaws, qui ont conservé quelques-unes de leurs vieilles coutumes, les Indiens du groupe muskoki se sont adaptés à la civilisation des Blancs. Presque tous sont vêtus à l'européenne et ont embrassé le christianisme. Ils ont appris à lire et à écrire et ils publient des journaux dans leur langue.

#### d) Famille missourienne (Sioux ou Dacotas).

Au moment de la découverte de l'Amérique, les Sioux ou Dacotas occupaient tout le pays compris entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses, depuis le Saskatchewan au Nord jusqu'à l'Arkansas au Sud. On suppose qu'ils étaient originaires de l'Est et qu'ils avaient été refoulés par les Algonquins dans la région où on les a rencontrés. Au commencement de ce siècle, on évaluait leur nombre à 32 000, dont 2 000 au Canada. Il semble que les Tutelos de la Virginie, aujourd'hui à peu près éteints, comme les Biloxis de la Louisiane et les Winnebagos actuellement cantonnés dans la « réserve » des Omahas, au Nébraska (où on en comptait 2 333 en 1910), appartiennent au même groupe.

✱ Les principales tribus de cette famille sont les Sioux pro-

prement dits ou Dacotas, dans le haut bassin du Missouri; les Assiniboins, dans le sud-ouest du Canada; les Meunitaris ou Gros-Ventres, sur la rivière Yellowstone; les Omahas, dans le Nebraska; les Osages, sur les bords de l'Arkansas; les Hidatsas du Dakota, les Crows du Montana, les Ponkas, les Konzas, les Ioways, les Quapaws, les Mandans, les Minnecoujous, les Pieds-Noirs, les Sans-Arc, les Deux-Chaudrons, etc.

Les Sioux sont très mélangés. Ils ont une petite taille, tandis que les autres tribus dépassent la moyenne et que chez les Omahas on rencontre des hommes qui mesurent plus de 1<sup>m</sup>,80. Dans la coloration de la peau, on observe les mêmes mélanges: elle est généralement d'un brun plus ou moins foncé, parfois cuivrée ou rougeâtre, parfois à peu près blanche. Les Sioux proprement dits ont une constitution moins robuste que les autres, qui sont souvent de véritables athlètes. Les Omahas se distinguent par leur embonpoint, qui ne les empêche pas d'être fort agiles. Ce que les Dacotas présentent de commun, c'est la tendance à l'allongement du crâne qui, souvent, est franchement dolichocéphale.

Les femmes, chargées de tous les gros travaux, négligent un peu leur mise, mais les hommes, auxquels la chasse au bison — qui est leur occupation habituelle — laisse des loisirs, soignent leur costume. Leur vêtement comprend d'ordinaire une culotte de cuir teint en brun rougeâtre, dont les deux jambes ne sont pas cousues ensemble. En dehors, ces fourreaux sont ornés non seulement de franges de cuir, comme chez la plupart des Peaux-Rouges, mais de piquants de porc-épic, de plumes, de verroterie. Les chaussures en peau de cerf ou de bison peuvent être décorées de la même façon. Généralement les Sioux font usage d'une espèce de tunique en peau de bison ornée de dessins de diverses couleurs, ou bien ils s'enveloppent dans une peau entière. Certaines de ces peaux, qui ont servi à de grands chefs, portent sur toute leur hauteur des figures d'êtres humains, d'animaux, de plantes, groupées de façon à retracer tous les hauts faits du personnage à qui a appartenu le vêtement.

Les hommes se tatouent, se peignent le corps, se teignent les ongles. Ils se parent de plumes, de perles de verre, de piquants de porc-épic; ils portent des colliers en dents d'animaux, en petites rondelles de coquilles de diverses couleurs, etc. Le costume indigène fait place de plus en plus au costume européen. La tente, *wigwam*, autrefois en peau de bison, est remplacée par la tente en toile que les Indiens décorent de grossiers dessins.

Les Indiens de la famille missourienne étaient essentiellement

chasseurs et nomades. Braves et belliqueux, ils étaient constamment en guerre les uns contre les autres. Ils avaient l'habitude de scalper leurs ennemis tués dans les combats et d'emporter le scalpe comme trophée. Aujourd'hui, beaucoup de tribus se livrent à l'agriculture, leurs territoires réduits par les empiétements continus des Blancs ne leur permettant plus de se livrer aux grandes chasses d'autrefois. Tel est le cas des Omahas, auxquels le gouvernement des États-Unis fournit des instruments agricoles. Ils cultivent le blé, la pomme de terre, les melons, et élèvent des chevaux. On trouve des fusils entre toutes les mains, ce qui n'empêche pas les tribus les plus civilisées de faire usage de la lance, de l'arc, du casse-tête de leurs ancêtres. Elles y ajoutent des poignards et des haches qu'elles se procurent par échanges.

Parmi les haches, il en est une fort curieuse; elle sert à la fois d'arme et de pipe. Le manche, qui est décoré avec soin, est percé dans toute sa longueur: c'est le tuyau par lequel on aspire la fumée; le fourneau est placé sur le talon de la hache. Le calumet de paix, qu'on fait fumer au visiteur qui se présente en ami, est resté partout en usage.

La polygamie se pratique toujours chez les Dacotas. Le mariage ne s'accompagne d'aucune cérémonie, le fiancé se bornant à échanger des chevaux avec son futur beau-père. Les femmes jouissent d'une grande liberté, dont elles abusent fréquemment.

Les Sioux, même ceux qui s'adonnent à l'agriculture et sont devenus sédentaires, n'ont pas abdiqué leur esprit belliqueux; ils obéissent toujours à des chefs qui, en cas de conflit, dirigeront les opérations guerrières. Pour préparer les jeunes gens à des combats éventuels, on les soumet parfois à une préparation cruelle, dont le but est de mettre leur courage à l'épreuve. Des Européens ont pu assister jadis à une de ces cérémonies préparatoires. Elle avait lieu à l'occasion d'une fête en l'honneur de la lune et du soleil. Au milieu d'une grande enceinte circulaire était planté un arbre dépouillé de presque toutes ses branches et de son écorce jusqu'à une certaine hauteur. Aux branches qui avaient été conservées au sommet, étaient suspendus des paquets d'herbes.

La cérémonie débuta par la « danse de la lune » qu'exécutèrent, au son du tambour, des danseurs, le torse nu et peint, parés de plumes et tenant des sifflets à la main. La danse se prolongea sans incident jusqu'à l'aube, accompagnée d'invocations aux divi-

nités. Au lever du soleil, on fit sortir d'une tente, dressée à une centaine de mètres, huit jeunes Sioux qui pendant quarante-huit heures y avaient été soumis à une température fort élevée et privés de nourriture. Ils s'élançèrent dans l'enceinte et commencèrent par prendre dans les mains des charbons ardents. A un moment donné, un Indien s'avança vers eux et, avec un couteau, découpa prestement et souleva la peau de la poitrine des futurs guerriers. Dans les vastes boutonnières ainsi pratiquées, on introduisit des lanières de cuir de 6 à 7 mètres de long, dont l'autre extrémité fut attachée à « l'arbre médecine ». Il s'agissait, pour les néophytes, de se dégager en tirant sur les lanières. Dès le début, l'un d'eux tomba évanoui et mourut peu après. Au bout d'une heure, deux s'étaient dégagés et avaient été emmenés par leurs amis aux applaudissements de la foule.

Cette scène, qui a été racontée par un témoin oculaire, se passait en 1882. Il est improbable qu'elle puisse se renouveler de nos jours.

Comme les autres Peaux-Rouges, les Sioux croient au Grand Esprit et à une foule de génies et possèdent des sorciers qui sont à la fois médecins et ministres du culte.

III. INDIENS DU VERSANT PACIFIQUE. — Les Indiens du versant pacifique, qui parlent une multitude d'idiomes différents, se divisent en trois groupes au point de vue ethnographique: 1<sup>o</sup> ceux du Nord-Ouest, depuis l'Alaska jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbia approximativement (famille orégonienne de Quatrefages; Indiens du Nord-Ouest de Deniker); 2<sup>o</sup> les Indiens de Californie (famille californienne de Quatrefages; Indiens de l'Orégon et de Californie de Deniker); 3<sup>o</sup> les Indiens Pueblos, répandus dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona et les régions voisines de l'Utah, de la Californie et du Mexique.

#### a) Indiens du Nord-Ouest.

Jusqu'aux environs de la grande île Vancouver, la côte de l'Alaska et de la Colombie britannique est extrêmement déchiquetée et, en face, existent d'innombrables îles rocheuses. Dans cette région vit une population assez fortement imprégnée de sang mongolique. A l'intérieur des terres, on rencontre beaucoup d'individus offrant ces mêmes caractères mongoliques très accentués.



CHEFS INDIENS FUMANT LE CALUMET DE PAIX. Celui que tient le personnage de droite peut servir d'arme ou de pipe. — Cl. Rol.

Les principales tribus de ce groupe sont les Koloche ou Tlinkits, les Haïdahs ou Skittaguettes des îles de la Reine-Charlotte, et les Tshimé-siens ou Tsimks, comprenant les Noutkas de Vancouver et les Kwakiutls, sur la côte voisine. Ces peuplades sont loin de présenter un type uniforme. A côté d'individus de petite taille, à peau jaune foncé tirant sur le bronze, à cheveux noirs, gros et raides, à barbe rare, avec une face large à fortes pommettes, qui ne se distinguent guère des vrais Mongols que par leur nez droit et saillant, on trouve des sujets rappelant au contraire les traits des Blancs; ils en possèdent le teint quand on les a débarrassés de la couche de crasse dont ils sont habituellement couverts.

Avant l'arrivée des Européens, ils portaient des vêtements en peau ou en écorce; maintenant, ils font usage de costumes tissés avec la laine de l'argali, mouton sauvage assez abondant dans la contrée. Ils ne dédaignent pas les parures, la plus singulière consiste en un disque en os (botoque) d'environ 5 centimètres de diamètre que les femmes portent dans la lèvre inférieure. Le tatouage est répandu dans toute la région. Ils habitent des maisons-phalanstères en bois, construites avec des madriers équarris, qui ont la forme de pyramides quadrangulaires. Auprès de ces demeures, se dressent des colonnes sculptées, parfois en bois, mais le plus souvent en schiste. Les sculptures représentent des êtres anthropomorphes grimaçants, des mammifères, des oiseaux, c'est-à-dire les emblèmes totémiques des tribus.

Sur le littoral, les Indiens tirent presque toutes leurs ressources de la pêche et se servent, à cet effet, de pirogues, creusées au feu dans des troncs d'arbres, qui peuvent porter une cinquantaine de personnes, ou bien d'embarcations légères composées d'une charpente en bois sur laquelle sont tendues des peaux de phoque.

Dans l'intérieur des terres, la pêche est fructueuse sur les cours d'eau, et la chasse est encore pratiquée sur une plus vaste échelle. A l'heure actuelle, les chasseurs sont munis de fusils, mais ils se



FEMME HAÏDAH CONFECTIONNANT DE LA VANNERIE.  
CL. FORBIN.

servent également de la lance et d'un arc composé de bois et d'os. Les Koloche, tout en utilisant la pierre pour fabriquer leurs instruments divers, employaient néanmoins le cuivre de longue date. Ils ne savaient pas extraire ce métal du minerai; ils se procuraient la matière première par échange. Leurs femmes font de la poterie et préparent les aliments, qui sont toujours soumis à la cuisson avant d'être absorbés.

Les Indiens du Nord-Ouest sont d'humeur pacifique et n'ont guère recours aux armes que pour se défendre. Ils sont intelligents et possèdent des dispositions artistiques assez remarquables. Leurs armes en métal, des objets en bois ou en cuir sont décorés de dessins gravés représentant des arabesques, des mammifères, des oiseaux et des poissons. Ils sculptent non seulement les poteaux totémiques que nous citons tout à l'heure, mais des objets usuels et surtout les masques grotesques dont leurs prêtres-sorciers se couvrent le visage dans les cérémonies religieuses, lesquelles consistent ordinairement en danses sacrées. Ces masques sont, en outre, peints et décorés de plumes. Les devins ne se contentent pas de se masquer le visage: ils s'affublent de peaux de bêtes et d'oripeaux divers pour en imposer au peuple.

Comme les Peaux-Rouges, les Indiens du Nord-Ouest croient à un être supérieur et à une foule de génies. Après la mort, ils pensent que l'esprit va dans un premier ciel, où il passe dans un autre corps. Ce n'est qu'après cinq incarnations qu'il atteint la perfection et gagne le ciel définitif ou bien le soleil, la lune, l'aurore boréale.

Un deuxième groupe de population du versant nord-ouest de l'Amérique vit en partie dans l'île de Vancouver, en partie entre cette île et la Californie. Ce sont les Saliches ou Selichs, les Chahaptes ou Nez-Perçés, qui doivent leur nom à l'habitude qu'ils ont de s'introduire des ornements dans le nez, et les Chinouks ou Têtes-Plates, ainsi nommés parce qu'ils se déforment le crâne dès le jeune âge en le comprimant entre deux planchettes placées, l'une sur le front, l'autre sur l'occiput, et reliées par des liens assez serrés. Les Européens appliquent le même nom aux Saliches qui pratiquent une déformation analogue. Disons tout de suite que cette déformation n'a aucune influence sur l'intelligence, le cerveau, gêné dans son développement d'avant en arrière, se développant dans le sens transversal. Un avocat très distingué de New-York était un Chinouk dont la tête avait été singulièrement déformée dans son enfance.

Les Indiens dont il s'agit ne diffèrent guère que par cette déformation de ceux qui habitent au nord de Vancouver. Ils vivent de la chasse et de la pêche. Ils sont gais, doux et pacifiques, principalement les Chinouks. Ils accueillent l'étranger en lui offrant le calumet de paix. Ils se vêtent de peaux ou d'étoffes que les femmes sont assez habiles à tisser. Ces femmes, qui sont chargées de tous les travaux pénibles, se parent, non seulement de la botoque insérée dans la lèvre inférieure, mais de bijoux dans les oreilles.

Tout ce que nous venons de dire des tribus plus septentrionales sous le rapport des coutumes, du sentiment artistique, des masques de danse, des devins et des croyances s'applique à la famille orégonienne. Quelques détails ethnographiques, d'une minime importance, permettent seuls d'en faire un petit groupe à part. Si les maisons communes existent, elles ne sont pas accompagnées de piliers totémiques; l'arc est fait d'une seule pièce de bois au lieu d'être en bois et en os; le tatouage n'est pas en usage, et les parures en verroterie (perles bleues et blanches) sont peut-être plus répandues.

## b) Famille californienne.

A partir de l'Orégon, le pays comprend une succession de vallées isolées où abondent les plantes fibreuses, les fruits et le poisson tant dans les fleuves que sur le littoral. Grâce à cet isolement des

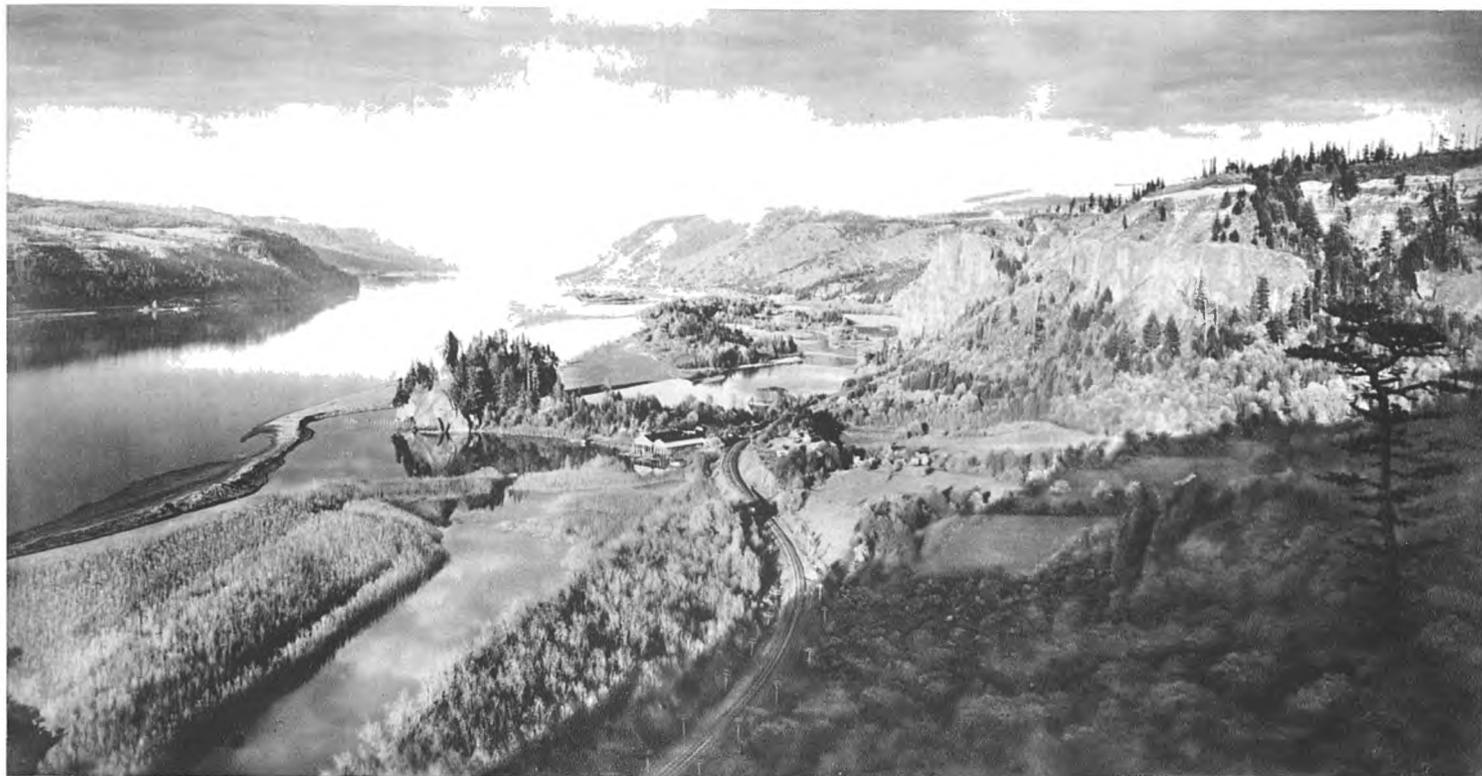


FIGURES SCULPTÉES D'UN MAT TOTÉMIQUE A ALBERT BAY (Colombie britannique). — CL. FORBIN.



DRACHER IMP.

CAMPMENT INDIEN DE LA TRIBU DES NEZ-PERCÉS (montagnes Rocheuses de l'Idaho, États-Unis). Cl. FONAIN.



UN PAYSAGE DE CHASSE ET DE PÊCHE DU VERSANT PACIFIQUE : la rivière Columbia près de Portland (Orégon). — CL. R. I. GIFFORD.

vallées, où l'homme trouve tout ce qui est nécessaire à son existence, il s'est formé de petits groupes ethniques ayant peu de rapports les uns avec les autres et parlant des idiomes différents. On cite certaines de ces langues qui ne sont plus parlées que par une dizaine d'individus. Ces petits groupes, qui méritent à peine d'être signalés, formaient autrefois, il est vrai, des populations parfois très importantes. Sous la pression des Européens, les Indiens de Californie disparaissent rapidement. Les Maidus, Pujunas ou Pouyounas de la rive gauche du Sacramento, par exemple, comptaient, vers 1840, de 5 000 à 6 000 individus; balayés par le flot des chercheurs d'or, il en restait à peine 500 en 1905. Voici quelques autres chiffres relevés en 1905 : les Pomos ou Kulanapans, qui ont été les derniers à subir la domination des moines franciscains au XIX<sup>e</sup> siècle, étaient réduits à 800 environ; les Mariposas ou Yo-Kuts n'étaient plus représentés que par 145 individus; les Salinas, près du pic Santa-Lucia, par 40; les Tchoumaches ou Chumashes, autour de la mission de Santa-Barbara, par 40 individus à peine; enfin, les Percués de la presqu'île californienne avaient totalement disparu.

Les Indiens de Californie encore vivants sont à peu près tous civilisés. En dehors de celles que nous venons d'énumérer, les principales tribus sont : dans le Nord-Ouest, les Karoks, les Wishosks et les Yuroks, mêlés avec les Athabasques; dans le Nord-Est, les Klamaths, les Modocs, les Chastans et les Kalapouians. Au centre, on trouve les Yaquis (100 à peine) et les Mayos, qui sont employés comme agriculteurs, maçons, mineurs ou domestiques; les Copenhans, de la rive droite du Sacramento; les Costanos, au sud de San Francisco; les Opatos, bons ouvriers et excellents soldats.

Les Yumas de la presqu'île californienne et de l'Arizona (bas Colorado) comprennent un certain nombre de tribus (Yumas proprement dits, Mohaves, Maricopas, Seris, Cochimis). Les Seris, qui comptent également des représentants au Mexique, en face de la presqu'île, ont lutté vaillamment pour leur indépendance. On les accuse d'être pillards et cruels. Ils vivent surtout de la chasse.

Nous ne saurions songer à passer en revue toutes les tribus que nous venons d'énumérer; nous nous bornerons à en donner une description qui puisse s'appliquer à l'ensemble de ces populations et à ajouter quelques détails au sujet du groupe yuma.

Au point de vue des caractères physiques, ces Indiens diffèrent sensiblement les uns des autres, notamment par la forme et les proportions de la tête, tantôt courte, tantôt allongée. Toutefois, la plupart sont caractérisés par leur petite taille (1<sup>m</sup>,62 à 1<sup>m</sup>,64 en moyenne), leur peau foncée, leurs pommettes saillantes, leur nez

plutôt aplati — ce qui les distingue des Peaux-Rouges proprement dits — et par leur bouche mal dessinée, entourée de lèvres assez épaisses. Il semble qu'ils aient du sang des Jaunes et du sang des Nègres.

Les Yumas ont conservé en grande partie le costume de leurs ancêtres, mais les autres ont, sous ce rapport, subi l'influence européenne. Le pantalon des hommes est en drap ou en peau de daim. Ils portent habituellement une ceinture, souvent en soie, et une veste en cotonnade ou en drap, sur laquelle ils jettent une couverture de laine, le *sarapé*. Des souliers en peau de daim et un chapeau à larges bords complètent le costume. Les femmes font aussi usage d'étoffes fabriquées pour confectionner leur robe, par-dessus laquelle elles portent une écharpe en coton ou en soie. À l'intérieur des terres, on rencontre fréquemment de pauvres Indiens, vivant de la chasse et de végétaux sauvages, qui sont à peine couverts de haillons.

Les indigènes tirent leurs ressources alimentaires principalement des produits de la pêche lorsqu'ils habitent le littoral du Pacifique, et surtout de la chasse s'ils vivent à l'intérieur. Il est à noter que ceux de la presqu'île californienne ne savaient même pas construire de canots.

Les Californiens à peu près civilisés ont gardé une véritable passion pour la chasse, laissant à leurs femmes les travaux des champs. Ils chassent à cheval le bison, au moyen du lasso, que les femmes lancent aussi habilement que les hommes. L'industrie est naturellement fort peu développée chez ces populations. Leurs charrettes, couvertes en cuir, sont montées sur des roues basses, d'une seule pièce. Les plus arriérés excellent dans la confection de corbeilles en jonc qui servent à transporter les bagages et aux femmes à porter les enfants. Ceux qui n'ont pas embrassé le christianisme ont les mêmes croyances que les autres Indiens de l'Amérique du Nord et sont exploités par leurs nombreux devins.

Les Yumas (1<sup>m</sup>,70) et les Mohaves (1<sup>m</sup>,74) sont les plus grands des Indiens de Californie. Ils ont la tête courte et la peau, d'un brun rougeâtre, plus claire que les autres Indiens de la région. Leur costume se réduit à une bande d'étoffe enroulée autour de la taille, dont les bouts sont ramenés en avant en passant entre les jambes; parfois ils se contentent d'une cordelette. Les deux sexes ont recours au tatouage, et les hommes achèvent de se parer en se peignant des dessins sur le corps et en plantant des plumes dans leur chevelure.

Chasseurs et guerriers, les Yumas qui ne possèdent pas de fusils se servent de lances, de massues et de flèches munies de pointes en pierre; mais la plupart ont actuellement des armes à feu.

Les chefs sont polygames; les autres se contentent en général

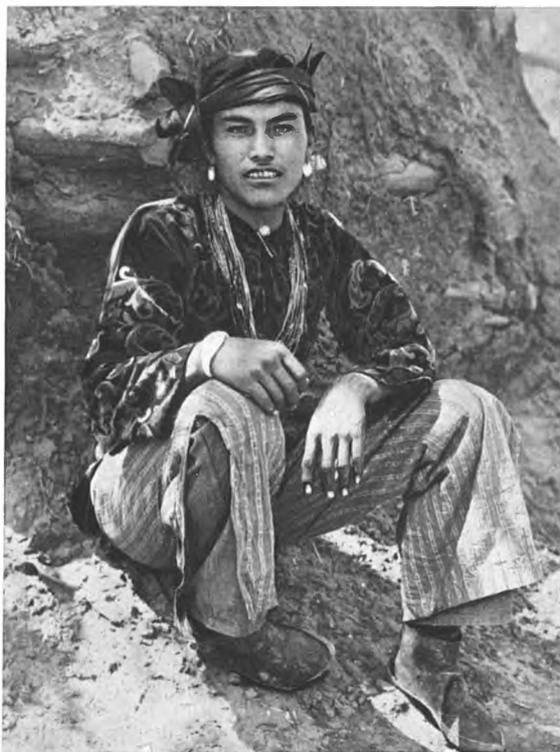
d'une seule épouse. Le jeune homme qui a fait choix d'une femme commence par offrir des cadeaux aux parents. Il peut cohabiter avec eux à partir de ce moment, à la condition d'apporter chaque jour des vivres. Au bout de deux semaines environ, le devin enlève à la fille ses parures, qu'il remplace par une couronne de plumes renversées, et la remet à son mari.

La femme peut retourner chez ses parents si elle est maltraitée. Dans le cas où elle commet des infidélités, elle est sévèrement châtiée, de même que son complice. C'est à elle qu'incombent à peu près tous les travaux, les hommes se contentant, en dehors de la chasse, de danser, de jouer, de fumer ou de dormir. Pour rendre les enfants peu sensibles à la douleur, on les flagelle avec des verges ou des orties.

Les Yumas avaient la coutume de brûler leurs morts et de détruire tout ce qui avait appartenu aux défunts. Ils paraissent avoir la conception d'un être supérieur et d'une autre vie où ils posséderont tout ce qui est nécessaire à leurs besoins. Ils croient sûrement à une foule de mauvais génies, croyance qu'exploitent les sorciers-médecins, qui s'attribuent le pouvoir non seulement de guérir les maladies, mais encore d'empêcher les méchants esprits de nuire aux vivants. Le corps orné de peintures particulières, ces sorciers se livrent à des exorcismes destinés à chasser les démons.

### c) Famille puebléenne (Pueblos).

Nous avons déjà dit (p. 287) ce qu'on entend par *pueblos* et par *cliff-dwellers*. Les habitants des phalanstères élevés sur les hauts plateaux chauds et arides de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et des régions avoisinantes de l'Utah, de la Californie et du Mexique (*pueblos*), paraissent avoir appartenu au même groupe que les



INDIEN MOKI. — CL. FORBIN.

habitants des cavernes creusées dans les flancs escarpés des profondes gorges qu'on désigne sous le nom de canons.

A l'heure actuelle, l'ensemble des Indiens Pueblos comprend à peine 20 000 individus. Ils se divisent en Moquis, Chochones, Qweres ou Keras, Tanos et Zunis. Les Chochones qui, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, occupaient à eux seuls tout le *Grand Bassin*, entre les montagnes Rocheuses et la Sierra-Nevada, ne dépassent guère le nombre de 15 000, divisés eux-mêmes en douze tribus, dont les plus importantes sont celles des Chochones ou Shoshones proprement dits qui vivent sur le cours supérieur de la Columbia et dans les Black-Hills, des Comanches du Texas et du Nouveau-Mexique, des Utes qui, en 1872, ont vendu au gouvernement fédéral une partie du territoire qu'ils occupaient dans le Nouveau-Mexique, le Colorado, l'Utah et le Nevada et n'ont conservé qu'une réserve de 45 000 kilomètres carrés dans le sud-ouest du Colorado.

Malgré le nom de Pueblos qu'on donne à tous les Indiens de cette famille, les Moquis sont à peu près les seuls à vivre dans des villages fortifiés. Les Zunis sont cantonnés dans une réserve au nord du 35<sup>e</sup> parallèle. Les Comanches vivent sous la tente con-

que dont le cuir de bison a été remplacé par de la toile achetée aux Anglo-Américains.

Les Indiens Pueblos présentent deux types différents. L'un est caractérisé par une taille au-dessous de la moyenne (Zunis : 1<sup>m</sup>,62; Moquis : 1<sup>m</sup>,63) et un crâne court. L'autre a une taille légèrement supérieure à la moyenne (Utes : 1<sup>m</sup>,66; Comanches : 1<sup>m</sup>,68) et un crâne sensiblement plus allongé. Mais, à part ces différences, l'ensemble du groupe présente certains caractères communs : peau couleur de café au lait, cheveux noirs et lisses, visage régulier avec nez saillant, droit ou aquilin.



VILLAGE PUEBLO DES HAUTS PLATEAUX DU NOUVEAU-MEXIQUE. — CL. FORBIN.

Le costume tend de plus en plus à s'europaniser. Les Comanches, par exemple, ont remplacé la chemise en peau de chevreuil ornée de franges en cuir par la chemise en toile. Ils ont conservé le pantalon de cuir, les jambières garnies de franges et de perles et les mocassins.

Le caractère de cette tribu est resté belliqueux et cruel. Les Chochones, autrefois francs et sociables, sont devenus perfides, farouches et sanguinaires depuis qu'ils ont été traqués par les colons et les chercheurs d'or. Les trappeurs les qualifient de *serpents*. Tous les Pueblos continuent à vivre de la chasse, de la pêche, de végétaux et de fruits sauvages. C'est à peine si les Utes font un peu de culture. L'élevage du cheval est pratiqué par diverses tribus sur une échelle, d'ailleurs, assez restreinte. Les Comanches sont des cavaliers hors ligne qui combattaient à cheval. Leurs armes offensives étaient la lance et l'arc; leurs flèches, munies de pointes en silex, étaient portées dans un carquois en peau de puma. Un bouclier rond en cuir très dur était leur arme défensive. Aujourd'hui, ils possèdent des fusils et on trouverait difficilement chez eux des flèches à pointe de silex.

Les jeunes filles ont des mœurs très libres, mais une fois mariées elles doivent fidélité à leurs époux. En cas d'adultère, la femme comanche est sévèrement châtiée. Ten Kate dit que si le mari soupçonne sa conjointe d'avoir manqué à son devoir, « il la force de prêter serment qu'elle est innocente. Elle se fait avec un couteau une incision sur la main ou sur le bras, en se mouillant les lèvres du sang qui coule. Cela fait, elle déclare qu'elle est innocente en invoquant « le Père » (l'Être suprême) et tout ce qui lui est sacré. Il est fort rare qu'une femme ne dise pas la vérité à cette occasion, parce qu'elle craint que « le Père » ne la punisse d'une maladie affreuse ou d'une mort terrible ».

La polygamie existe et, comme le mariage a lieu par consentement mutuel, l'épouse n'est pas considérée comme une bête de somme ou une esclave. Elle joue aux cartes avec les hommes et fume le calumet. Elle voyage à cheval et monte à califourchon emportant souvent avec elle ses enfants dans leurs berceaux. Les chefs étant élus par leurs tribus, on a vu, chez les Comanches, des femmes choisies pour commander. Dans les combats, elles se sont montrées aussi braves et cruelles que les hommes. A l'époque de l'accouchement, la femme est considérée comme impure et elle doit enfanter dans un abri temporaire, à une certaine distance du campement. Les Chochones ont l'habitude de déformer la tête des enfants, à la façon des Chinouks (V. p. 294).

Les Indiens Pueblos ne sauraient être considérés comme des primitifs. Ils savent distinguer les espèces minérales, végétales et animales des contrées qu'ils habitent et leur donnent des noms. Ils connaissent un certain nombre d'étoiles et savent compter jusqu'à mille. Les Zunis avaient atteint un certain degré de civilisation qu'on a voulu comparer à celui des Aztèques, dont il sera question plus loin, ce qui est certainement exagéré. Les femmes moquis fabriquent des poteries remarquables. Les Utes sont incontestablement les meilleurs artistes de tous les Indiens que nous avons passés en revue jusqu'ici. Certaines peintures, représentant des batailles ou commémorant quelque événe-



FEMME ET ENFANTS UTES. — CL. FORBIN.

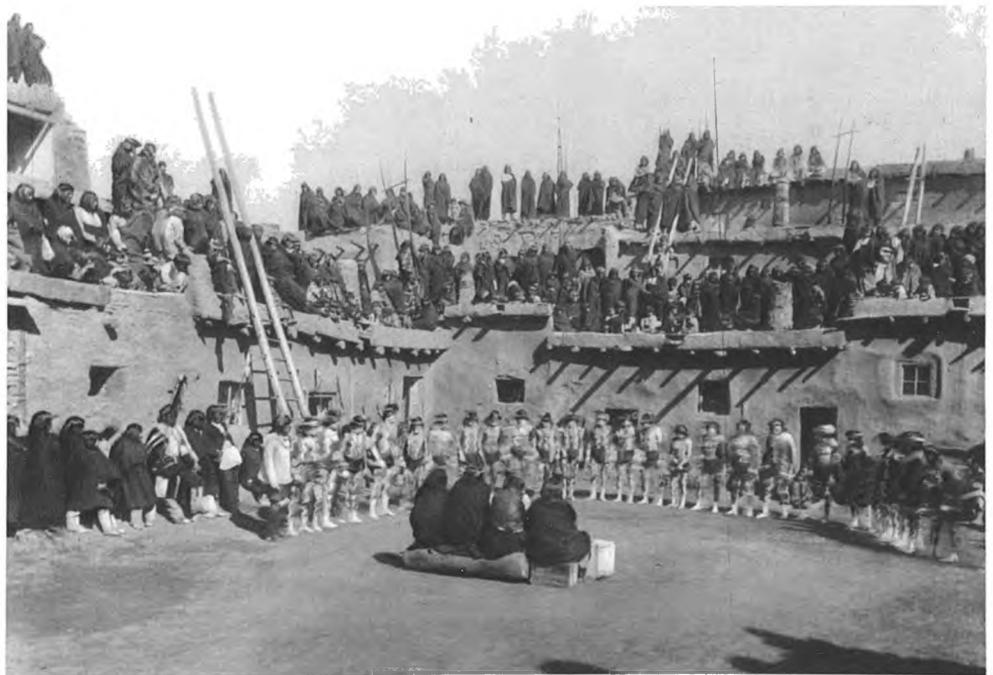
ment mémorable, dénotent un réel sentiment de l'art. On assure que les Comanches ont inventé un langage mimé qui leur permet de converser durant des heures sans articuler un son.

Les Pueblos ont des croyances analogues à celles des autres Peaux-Rouges. Ils admettent l'existence d'un Être suprême et de génies; ils rendent un culte au soleil et croient que l'esprit survit à la mort.

#### IV. INDIENS DU MEXIQUE.

— Le Mexique a été sûrement habité dès l'époque quaternaire; mais, comme nous l'avons dit, nous ne sommes nullement renseignés sur les caractères de ses vieux habitants. Ce que nous savons, c'est que, longtemps avant l'arrivée des Européens, des peuples de cette région avaient atteint un haut degré de civilisation. La plus ancienne de ces civilisations serait, d'après les traditions, l'œuvre du peuple maya; la plus récente est due aux Aztèques, qui sont arrivés dans l'Anahuac, c'est-à-dire dans la vallée de Mexico, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère : ils n'y fondèrent la ville qui devait en devenir la capitale qu'en 1325. Le pays n'était pas désert lorsque les Aztèques ou Nahuas en devinrent les maîtres : il

était déjà occupé par de nombreuses populations plus ou moins civilisées. C'étaient les Olmèques et les Otomites, puis les Toltèques, qui arrivèrent au VI<sup>e</sup> siècle, chassés eux-mêmes par les Chichimèques, suivis par les Alcolhuas et plus tard par les Tlaxcaltèques. Ces peuples venus du Nord présentaient déjà une civilisation remarquable, mais qu'on ne pouvait comparer à celle des Aztèques. Nous en retrouvons aujourd'hui les descendants très métissés. Au Mexique, en effet, le nombre des métis est évalué officiellement à près de la moitié de la population totale de la République, et, dans la région de l'Amérique Centrale dont les indigènes se rattachent aux Indiens du Mexique proprement dit, la presque totalité de la population se compose de métis issus du croisement des Européens avec les vieilles races locales. Les trois types, blanc, jaune et nègre, se sont mêlés de telle façon que les Mexicains ont des noms pour désigner quinze



PRÉPARATIFS D'UNE DANSE RITUELLE DANS UN PUEBLO DU NOUVEAU-MEXIQUE

catégories de métis. Il ne nous paraît pas sans intérêt d'en donner la liste qui permettra au lecteur de se faire une idée de la complexité des croisements.

PÈRE	MÈRE	ENFANT
Espagnol. . . . .	Indienne. . . . .	Mestizo.
Espagnol. . . . .	Mestiza. . . . .	Castizo.
Espagnol. . . . .	Castiza. . . . .	Espanula.
Espagnol. . . . .	Nègresse. . . . .	Mulato.
Espagnol. . . . .	Mulâtresse. . . . .	Morisco.
Espagnol. . . . .	Morisca. . . . .	Albino.
Espagnol. . . . .	Albina. . . . .	Tornatra.
Indien. . . . .	Nègresse. . . . .	Lobo.
Lobo. . . . .	Nègresse. . . . .	Chino.
Chino. . . . .	Indienne. . . . .	Cambujo.
Cambujo. . . . .	Indienne. . . . .	Tente-en-el-aire.
Tente-en-el-aire. . . . .	Mulâtresse. . . . .	Albarasado.
Albarasado. . . . .	Indienne. . . . .	Barsino.
Barsino. . . . .	Indienne. . . . .	Campa-mulato.
Indien. . . . .	Mestiza. . . . .	Coyote.

Nous laisserons de côté tous ces métis, la multiplicité des types indigènes étant déjà telle que nous serons obligés de nous en tenir à leur énumération et à ne donner des détails que sur les principaux. En dehors des populations plus ou moins apparentées aux auteurs des civilisations maya et aztèque, il nous faudra dire quelques mots des peuplades qui vivent dans le nord-ouest du Mexique et dans la sierra de Nayarit.

### a) Groupe maya.

Les Mayas sont, sans aucun doute, le peuple le plus anciennement civilisé des contrées mexicaines. D'après les traditions, ils seraient venus d'un pays qu'il est d'ailleurs impossible de préciser; on suppose que leur arrivée remonte au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Conduits par un chef à la fois souverain, prêtre, médecin et prophète, les émigrants fondèrent d'abord la ville d'Iztamal, dans le Yucatan. Peu à peu ils se répandirent dans toute la presqu'île et, sous la conduite d'un autre chef, du nom de Votan, ils civilisèrent la province de Chiapas. A l'apogée de leur puissance, ils occupaient les États de Tabasco et de Chiapas, le Guatemala, le Yucatan et la plus grande partie du Salvador et du Honduras. Leur pays fut envahi par les Tolteques, venus du Nord, et eux-mêmes civilisés, avec lesquels ils se croisèrent. Chassés plus tard de leurs villages par les Espagnols, ils se réfugièrent en partie dans les forêts. A l'heure actuelle, ils forment encore le fond de la population du Yucatan, du Guatemala et des régions environnantes du Salvador et du Honduras, où ceux des villes se sont mélangés aux Européens. De la brillante civilisation d'autrefois, il ne reste que les ruines magnifiques des monuments qui couvraient le pays.

Les Mayas ont été de grands constructeurs et dans leurs villes s'élevaient de superbes palais, décorés à profusion de sculptures



SCULPTURE PRÉCOLOMBIENNE : *Teoyamici*, DIEU OU DÉESSE DE LA GUERRE ET DE LA MORT. — MUSÉE DE MEXICO.

représentant des figures géométriques, des plantes, des fleurs, des personnages (divinités, guerriers, vaincus agenouillés, etc.). Cette ornementation, qui semble souvent capricieuse, fantastique, n'en forme pas moins un ensemble des plus imposants. Certains de ces édifices avaient une destination religieuse, tel le « Palais des nonnes » à Uxmal; d'autres étaient affectés aux souverains et aux grands fonctionnaires. En maintes cités s'élevaient également de hautes pyramides comme nous allons en retrouver dans la vallée de Mexico. Malgré des ressemblances incontestables entre l'architecture maya et l'architecture aztèque, la première l'emporte sur la seconde à divers points de vue.

Parmi les monuments anciens du Yucatan, nous ne saurions nous dispenser de citer les énormes monolithes, taillés en forme de prisme quadrangulaire, qui mesurent jusqu'à 28 pieds de haut sur 4 pieds de large et 4 pieds de profondeur. Les faces latérales sont entièrement recouvertes de signes hiéroglyphiques (*katuns*), qu'on arrive difficilement à déchiffrer.

Les Mayas n'ont pas compté que de remarquables architectes, dont les imposantes ruines d'Iztamal, d'Uxmal, de Palenque, d'Ocotingo, de Chichen-Itza, de Lorillard-City attestent l'habileté, et des sculpteurs de talent : ils possédaient des artisans de tous les corps de métiers (tisserands, potiers, teinturiers, joailliers, etc.). L'agriculture n'était nullement délaissée.

Votan n'a pas été seulement un excellent chef, cumulant l'autorité civile et l'autorité religieuse, il a été également un grand législateur. Dans la société qu'il a organisée, la caste sacerdotale était nombreuse et jouait un rôle important dans les cérémonies. La religion des Mayas n'avait pas le caractère sanguinaire qu'a eu plus tard celle des Aztèques : à aucune de leurs divinités ils n'offraient des sacrifices humains.

En somme, le peuple maya était un peuple doux, intelligent, susceptible néanmoins de déployer une grande bravoure s'il était obligé de combattre. Indépendamment de l'écriture hiéroglyphique dont nous venons de parler, il possédait des connaissances en arithmétique et en astronomie. Il avait inventé un calendrier qu'adoptèrent, avec de légères modifications, tous les peuples du Mexique. Ce calendrier comportait un siècle de 52 années, chaque année comprenant 18 mois de 20 jours. Les Mayas avaient noté que leur année ne concordait pas avec l'année solaire et, pour rétablir la concordance, ils ajoutèrent, au dernier mois, cinq jours qu'ils qualifièrent d'inutiles et qu'ils consacrèrent à des fêtes. Ils remarquèrent, en outre, que la concordance n'était pas encore parfaite et ils résolurent le problème en faisant une nouvelle addi-



ART ZAPOTÈQUE : FAÇADE D'UN TEMPLE-PALAIS DU YUCATAN.



JEUNES FILLES ZAPOTÈQUES DE TEHUANTEPEC. — COLL. M. H. N.

tion de 13 jours à la fin de chaque siècle de 52 années; ils obtinrent ainsi le même résultat que nous obtenons par l'adjonction d'un jour aux années bissextiles.

Les Mayas sont des individus de petite taille, trapus, à peau hâlée, à cheveux noirs et lisses. Ils ont les pommettes un peu saillantes et le nez proéminent, souvent convexe. Leurs ancêtres se tatouaient le buste ou plutôt s'imprimaient des dessins au moyen de cachets en terre cuite. Autour des hanches, les hommes portaient une sorte de ceinture, et les femmes, une espèce de fichu. Ils avaient, en outre, la coutume de se percer la cloison du nez pour y introduire un ornement et de se tailler les dents en pointe. Beaucoup mangeaient de la terre glaise, habitude qui se rencontre chez de nombreuses populations d'Asie et d'Amérique.

✽ Cette description sommaire s'applique aux Mayas proprement dits du Yucatan. Mais la race a essaimé dans diverses directions et on en retrouve sous des noms divers dans les États de Tabasco, de Chiapas, d'Oaxaca et de Guerrero, dans la direction du Nord. D'autres ont gagné le Guatemala, le Honduras et le Nicaragua. Voici la liste des principales populations actuelles se rattachant aux Mayas. Dans les États de Tabasco et de Chiapas, vivent les Chontals ou Tsendales, qui parlent un dialecte spécial. Les Zoques et les Mixes des États de Chiapas et d'Oaxaca sont des êtres fort superstitieux qui, au milieu du siècle dernier, étaient encore anthropophages. Les Zapotèques d'Oaxaca et de Guerrero constituent la population la plus importante du sud du Mexique; leur nombre atteint 260 000 environ. Leurs voisins, les Mixtèques, sont réduits aujourd'hui à quelques milliers d'individus.

Les Mixtèques et les Zapotèques présentent le type maya bien prononcé. Ces deux peuples — le second surtout — ont eu un brillant passé. Mille ans avant l'arrivée des Espagnols, ils occupaient la région comprise entre Tehuantepec et Acapulco, région montagneuse et fertile où ils prospérèrent pendant une longue période. Ils avaient atteint au xv<sup>e</sup> siècle un remarquable degré de civilisation, principalement les Zapotèques, qui avaient développé considérablement leur industrie. Ils possédaient non seulement des ouvriers habiles en tous les métiers, mais de véritables artistes. Les objets sculptés dans la pierre et la céramique, dont tous les grands musées possèdent de nombreux spécimens, dénotent un sentiment artistique très développé. Des vases ornés de personnages en relief, des torchères décorées de la même façon appellent tout particulièrement l'attention. L'ouvrier, après avoir soigneusement modelé l'argile, achevait son œuvre par le procédé du *pastillage*, c'est-à-dire en appliquant, avant la cuisson, un supplément de décor comprenant parfois un grand nombre de petites pièces.

Les Zapotèques étaient braves et tenaient à conserver leur indépendance. Néanmoins, vers 1475, leur pays fut réuni à l'em-

pire aztèque par Axayacatl, souverain de cet empire. Ils continuèrent malgré tout à jouer un rôle important et luttèrent vaillamment contre les Espagnols. Juarez, qui défendit plus tard l'indépendance du Mexique contre Maximilien, était Zapotèque. Ces Indiens sont actuellement chrétiens et beaucoup parlent l'espagnol.

Ce n'est pas seulement dans la direction du Nord-Ouest que se sont dirigés les Mayas. Les Mopans du Guatemala septentrional, les Pokomams, les Chortis, les Quichés ou Koïtchés de la même contrée sont d'origine maya. Les Quichés sont les seuls Indiens possédant une littérature écrite indigène. Les Lencas et les Xicaques ou Sihahves du Honduras appartiennent à la même race.

Dans le Nicaragua, de nombreuses peuplades se rattachent aux Mayas. Nous citerons les Guatusos ou Huatusos, refoulés dans les forêts par les Espagnols, les Matagalpes, les Moscos ou Mosquitos des environs de la lagune Blewfield (6 000 environ), qui sont presque aussi noirs que les Nègres, tout en offrant les traits caractéristiques du groupe. Les Mosquitos, relativement civilisés, ont adopté l'alphabet latin, introduit par les missionnaires, pour écrire dans leur langue maternelle.

A ces fractions des Mayas — qui, sans pouvoir se comparer à leurs ancêtres de la belle période au point de vue de la civilisation, ne sont pas, en réalité, des dégénérés — il faut ajouter des tribus incultes du Nicaragua qui ont la peau, non pas presque noire comme les Mosquitos, mais plus foncée que les Indiens en général. Ce sont les Oulouas ou Voulvas de la côte de Mosquitie, les Micas et les Siquias du rio Mico, les Subironas du rio Coco, etc.

## b) Groupe aztèque.

Les Aztèques ou Nahuas ont été les véritables fondateurs de la brillante civilisation qui florissait dans le Mexique proprement dit à l'époque de la conquête. Toutefois, c'est seulement vers le milieu du vii<sup>e</sup> siècle de notre ère — comme nous l'avons déjà dit — que les premières tribus de ce peuple arrivèrent dans les régions dont ils allaient devenir les maîtres.

On s'accorde à faire venir les Aztèques du Nord, sans qu'il soit possible de préciser leur point de départ. Ils trouvèrent le pays déjà habité. Les habitants primitifs auraient été des géants, si l'on s'en rapportait aux légendes, qui ont vraisemblablement pour origine la découverte d'ossements de grands mammifères fossiles dont l'homme a été le contemporain. Les Olmèques, dont nous ne connaissons que le nom, auraient détruit les géants.

Les Tarasques, différents des Nahuas à maints points de vue, mais s'en rapprochant par leur civilisation, figurent parmi les premiers colonisateurs de l'Anahuac, qui devint plus tard le Mexique. Les Toltèques vinrent ensuite et s'avancèrent peu à peu



INDIENS DU GUATÉMALA, EN COSTUME DE GALA, EXÉCUTANT LA DANSE DU CERF. — CL. FORBIN.

IDOLE AZTÈQUE : *Tenanci*, LA DÉESSE MÈRE. — CL. CHARNAY. COLL. M. H. N.

vers le Sud. Très civilisés, vivant sous un gouvernement monarchique, ils fondèrent la ville de Tollan, la plus ancienne cité de la vallée de Mexico. Grands constructeurs, habiles ouvriers, ils introduisirent dans l'Anahuac la culture du maïs, du coton, du piment et d'autres plantes utiles. Un de leurs grands chefs, Quetzalcoatl, le *serpent emplumé*, qui fut divinisé après sa disparition, fit une excursion au Yucatan et en rapporta le calendrier maya dont nous avons parlé (p. 298) et que les Toltèques d'abord, puis les Aztèques perfectionnèrent. Les Toltèques, qui avaient fondé de nombreuses villes, émigrèrent dans le Yucatan et le Guatemala à la suite d'une période de grande sécheresse.

Certains districts de l'Anahuac étaient restés occupés par les Olmèques, les Xicalanques et les Otomis ou Otomites. Ces derniers étaient des hommes rudes, habitant des cavernes et vivant de chasse. Les Aztèques finirent par les dominer et les Espagnols durent les combattre plus d'un siècle avant de les dompter. Ils n'ont pas été anéantis, car on en compte encore 600 000 environ entre Mexico et San Luis Potosi.

Aux Toltèques succédèrent les Chichimèques, venus aussi du Nord; moins civilisés que leurs prédécesseurs, ils se vêtirent de peaux et ne faisaient pas de culture. Vinrent ensuite les Acolhuas, très avancés en civilisation, qui furent bien accueillis par leurs devanciers, dont ils adoucirent les mœurs. Renforcés sans cesse par de nouvelles tribus de leur famille (Xochimilcos, Chalquès, Tépanèques, Colhuas, Tlahuicos), les Acolhuas étaient devenus, au bout d'un siècle, les maîtres du pays.

C'est alors qu'apparurent les Tlaxcaltèques, hommes belliqueux, qui, après avoir longtemps obéi à un roi, se constituèrent en république aristocratique. Ils devaient, plus tard, être les implacables ennemis des Aztèques, et c'est par haine de leurs voisins qu'ils fournirent à Cortez les soldats dont il avait besoin pour vaincre Moctésuma II. Le conquérant victorieux

oublia les services qu'ils lui avaient rendus et leur fit partager la servitude qu'il imposa aux Aztèques.

Les premières tribus nahuas ou aztèques n'avaient pas fondé d'établissements stables. Après bien des détours et des marches parfois rétrogrades, de nouveaux émigrants furent accueillis par les Chichimèques au début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais la guerre ne tarda pas à éclater et les arrivants se réfugièrent chez les Colhuas qui, au bout de quelques années, les réduisirent à un véritable esclavage. Appelés à venir en aide à leurs maîtres dans leurs luttes contre leurs voisins, ils se comportèrent bravement, mais ils effrayèrent leurs dominateurs par leur cruauté. Au lieu de faire des prisonniers, ils coupaient les oreilles des vaincus et se livraient, en outre, à des sacrifices humains.

Chassés encore une fois, ils se mirent de nouveau en marche et atteignirent le lac Texcoco en 1325. L'un des émigrants vit, dans une île, un aigle, perché sur un cactus, tenant dans son bec une couleuvre, ce qui répondait à une de leurs traditions religieuses; ils résolurent de se fixer en cet endroit. Ils y fondèrent aussitôt une ville qu'ils appelèrent d'abord Ténochtitlan : *Pierre et cactus*, le cactus ayant poussé dans une fente de rocher; plus tard, ils la nommèrent Mexico. L'aigle tenant une couleuvre dans son bec et posé sur un cactus est devenu le blason de la nation mexicaine.

Les Aztèques avaient apporté l'image d'*Huitzilipochtli*, leur dieu de la guerre; ils s'empressèrent de lui élever un temple, qui était une simple cabane de boue et de roseaux. Au moment où ils allaient lui sacrifier un animal pris vivant, un de leurs chefs amena un Colhua qu'il avait rencontré; ils livrèrent le représentant de la nation qui les avait opprimés au grand prêtre, qui lui arracha le cœur pour l'offrir à la divinité. Ce fut le premier sacrifice humain en l'honneur d'un dieu des nouveaux venus; pendant trois siècles, il devait être suivi de milliers d'autres.

Cantonnés à l'origine dans de petites îles où la terre leur manquait pour faire de la culture, ils traversèrent une longue période de misère. Ils se mirent en devoir de réunir les îles entre elles, apportèrent de la terre sur les parties comblées, construisirent des îles flottantes, *chinampas*, pour cultiver du maïs, du piment et des fleurs. Peu à peu, ils agrandirent leur territoire aux dépens de leurs voisins, auxquels ils livraient de fréquents combats. Ils bâtirent des temples, des palais somptueux, élevèrent de hautes pyramides et construisirent des villes entières.

Nous ne saurions songer à décrire avec quelques détails la civilisation aztèque arrivée à son apogée, c'est-à-dire à l'époque de la conquête; pour en donner une idée exacte, un volume suffirait à peine et nous ne pouvons y consacrer que quelques lignes.

Le grand temple était toute une ville, entourée d'un mur sculpté de serpents enlacés. Avec les temples annexés, le temple principal couvrait un espace immense. Dans une cour intérieure se dressait une pyramide revêtue de briques, qui comprenait cinq étages en



SCULPTURES TOLTÈQUES DU TEMPLE DE QUETZALCOATL A TEOTIHUACAN (Mexique).



GRANDE PYRAMIDE TOLTÈQUE DE TEOTIHUACAN : « demeure des dieux », PRÈS DE MEXICO.

retrait les uns sur les autres; elle était surmontée d'une plate-forme sur laquelle cinq cents personnes trouvaient aisément place. On accédait à cette plate-forme par un escalier de cent trente marches mesurant chacune un pied de hauteur. Soixante-dix-huit édifices importants étaient construits à l'intérieur de l'enceinte. D'après les vieux auteurs, le nombre des temples de Mexico n'était pas inférieur à 2 000. C'est que les divinités qu'adoraient les Aztèques étaient légion : Lucien Biart en énumère 220. Partout s'élevaient des statues; en huit ans, les moines franciscains détruisirent plus de 20 000 idoles. A ces idoles, on offrait des plantes, des fleurs, des animaux et surtout des victimes humaines. On estime à 20 000 au minimum le nombre des êtres humains sacrifiés annuellement aux dieux. Les têtes en étaient conservées dans des ossuaires de deux sortes : dans les uns, *Cuauxicalli*, les crânes étaient simplement amoncelés; dans d'autres, *Tzompalli*, ils étaient disposés avec symétrie. Le grand Tzompalli était une vaste pyramide tronquée de 154 pieds de largeur à la base, couronnée par une plate-forme sur laquelle des crânes étaient enfilés dans des barres de bois transversales que supportaient de grands poteaux. Andrés de Tapia dit en avoir compté 136 000 et s'être arrêté à ce chiffre.

Chez les Aztèques, la caste religieuse était extrêmement nombreuse, hiérarchisée et très puissante. Le grand prêtre sacrifiait l'empereur et jouissait d'importantes prérogatives. C'étaient les prêtres qui sacrifiaient les victimes et en arrachaient les cœurs tout palpitants. Il existait des ordres religieux de moines et de nonnes.

La société civile était parfaitement organisée. Le souverain était élu par un collège composé des principaux nobles. L'empereur était assisté de conseillers; il avait ses ambassadeurs, ses courriers, son armée, commandée par des chefs de différents grades. La noblesse se divisait en une multitude de classes dont chacune portait un costume indiquant son rang. Certains de ces feudataires possédaient 100 000 vassaux. Il existait des médecins, des juges, des tribunaux, des écoles publiques, des séminaires. Le peuple comprenait des agriculteurs, qui faisaient aussi de l'élevage, des tailleurs de pierres, des joailliers, des potiers, des tisserands, etc. Les denrées faisaient l'objet d'un commerce actif dans les marchés qui se tenaient dans les villes, dont l'accès était facilité par des routes bien entretenues.

Les architectes aztèques ont été d'éminents constructeurs et les sculpteurs, comme les orfèvres, de véritables artistes. Le palais de Moctézuma était d'une splendeur inouïe. Il comportait une multitude de salles, dont certaines pouvaient contenir, dit-on, 2 000 ou 3 000 personnes. Les murs en étaient recouverts de plaques de jaspe, de marbre ou de peintures. Ceux de l'oratoire du souverain étaient revêtus de plaques d'or semées de pierres précieuses. Les femmes de l'empereur, au nombre de mille,

étaient logées dans des édifices indépendants du palais, de même que les ministres et les conseillers.

Le théâtre, la danse, la musique, les jeux étaient les délassements habituels des Aztèques. Ils avaient parmi eux des poètes, des orateurs, des artistes en mosaïques de plumes. Leur écriture était purement hiéroglyphique et les signes en étaient peints sur des papiers, dont le plus estimé était fabriqué avec les fibres des feuilles d'agave.

Les sacrifices humains étaient le seul point noir de cette belle civilisation qui pouvait rivaliser avec celle des peuples européens.

Les descendants des Aztèques sont de taille moyenne, trapus, avec des membres bien proportionnés et des extrémités petites. Leur peau est terne, cuivrée, leurs cheveux sont noirs, épais et rudes, et la barbe est peu fournie. Ils ont la tête dolichocéphale, le front étroit, le nez camard, la bouche grande avec des lèvres charnues et des dents blanches et saines. Braves et patients, mais peu expansifs — ce qui s'explique par la situation que leur ont faite les conquérants —, ils n'ont pas régressé au point de vue intellectuel, malgré l'ignorance dans laquelle ils ont été tenus systématiquement.

Depuis un demi-siècle, ils se réveillent de leur apathie apparente et ils envahissent la plupart des postes importants de leur pays, aussi bien dans l'armée que dans les carrières civiles.

### c) Groupe sonorien.

Dans le Sonora, une partie du Chihuahua et de la sierra du Nayarit, vivent quelques populations qui s'éloignent des autres nations mexicaines. Ce sont les Pimas et les Papaos de la vallée du rio Gila, leurs voisins, les Yaquis et les Mayos, les Opatas et les Tarahoumars du Sonora et du Chihuahua, les Huichols et les Coras de la sierra de Nayarit.

Les Pimas et les Papaos sont des hommes de taille élevée (1<sup>m</sup>,71 en moyenne), sveltes et agiles, à peau bistrée, à crâne un peu allongé, avec le visage à pommettes un peu saillantes et un nez proéminent. Ils se livrent à l'agriculture, mais la terre de la contrée qu'ils habitent est si peu fertile qu'ils sont obligés de faire des prodiges pour en tirer les aliments nécessaires à leur existence. Malgré ces conditions difficiles, les Pimas, qui sont 4 000 seulement divisés en deux groupes, font du tissage et se montrent assez habiles vanniers et potiers.

Les Yaquis et les Mayos ont le même type que les Pimas et habitent, comme eux, une région stérile traversée par les fleuves dont ils portent les noms. C'est sans doute à l'aridité de leur sol qu'ils doivent en partie de ne pas avoir été spoliés de leur territoire. Le gouvernement a établi nominalement son autorité sur leur pays, mais chaque fois qu'il a voulu s'en emparer d'une façon effective, les Yaquis, jaloux de leur indépendance, se sont soulevés,



PEINTURES FACIALES SYMBOLIQUES DES HUICHOLS représentant, à gauche : le feu; à droite : le soleil.

Les Opatas, dont le nombre s'élève à 6 000 ou 8 000, présentent, très accusé, le type des Peaux-Rouges. Ils sont petits, trapus, ont les pommettes saillantes, un grand nez aquilin, etc. Ils sont sédentaires, se livrent à l'agriculture et vivent groupés par villages.

Comme les Opatas, les Tarahoumares qui, en 1895, formaient une population de 35 000 individus, ont conservé leur type, leur costume et leur langue, sauf ceux qui se sont fixés dans les villes. Le type est celui des Peaux-Rouges du versant pacifique. Le costume se réduit à une courte jupe pour les femmes et à un pagne pour les hommes. Ils vivent à une assez grande altitude, soit dans des grottes qu'ils creusent dans le flanc des montagnes, soit dans des cases en pierres sèches. Ils se livrent à l'agriculture et, si l'année est pluvieuse, ils font des récoltes satisfaisantes de maïs, de haricots et de tabac, mais souvent la pluie fait complètement défaut et c'est alors la famine. Ils élèvent quelques bœufs, quelques chèvres et quelques moutons. Avec le maïs, ils font une sorte de bière, dont ils abusent bien souvent.

Il existe chez les Tarahoumares une espèce de communisme. Les terres sont réparties entre les familles qui les cultivent et qui déposent leurs récoltes dans un magasin public, où chacune vient puiser selon ses besoins. Le mariage s'accomplit sans qu'un mot soit prononcé. Le père du garçon offre un verre de bière à la jeune fille, et le père de celle-ci agit de même envers le garçon. Toutefois, avant que l'union devienne pour ainsi dire légale, la jeune fille a dû faire un noviciat dans la demeure de son fiancé.

D'humeur pacifique, mais toujours prêts à se défendre, ces Indiens sont au fond peu hospitaliers. La plupart ont embrassé le christianisme; c'est à peine si on rencontre 3 000 païens parmi eux.

Les Huichols et les Coras de la sierra de Nayarit, qui vivent dans le voisinage les uns des autres, semblent avoir beaucoup de liens de parenté. Ils ne constituent pas d'ailleurs des populations homogènes sous le rapport des caractères physiques. Dans chacune d'elles, on distingue aisément deux types. Le premier est caractérisé par sa taille élevée, son aspect élancé, ses membres grêles, ses extrémités fines et son nez busqué. Le deuxième est de taille moyenne, sinon petite; il est trapu avec des extrémités massives, une face large et aplatie, un nez droit et épaté. Les cheveux, noirs et lisses dans les deux types, sont portés flottants ou nattés et relevés en une sorte de chignon. Ils habitent des maisons en pierres sèches ou en pierres cimentées avec de l'argile.

Les deux populations se livrent à l'agriculture. Les procédés qu'elles emploient sont assez primitifs. Les brous-

sailles sont d'abord arrachées, puis brûlées, et la terre est ensuite à peine remuée pour y introduire les semences. Les plantes que cultivent les Huichols et les Coras sont le blé, les fèves et les pois. Quoiqu'on ait introduit chez eux du gros bétail et des moutons, c'est surtout au moyen de la chasse qu'ils se procurent de la viande; leur gibier favori est le daim. Avec le suc de l'agave, ils préparent une boisson alcoolique dont ils font souvent une consommation exagérée.

Ces Indiens ont été catéchisés et sont chrétiens de nom, mais ils ont conservé certaines croyances de leurs ancêtres et, même dans les cérémonies catholiques, ils se livrent aux danses qu'exécutaient leurs aïeux en l'honneur de leurs divinités. Chez les Coras, il existe une confrérie de danseurs qui, masqués, prennent part aux fêtes chrétiennes se célébrant au début de la saison des pluies.

Le soleil, des roches, des plantes, des animaux, sont l'objet d'un culte. Le nombre des divinités qu'honorent les Huichols s'élève à une cinquantaine; les grottes leur sont consacrées. Parmi les plantes ayant une sorte de caractère sacré, figure une petite cactacée, qu'ils appellent « peyotl » et qu'ils vont cueillir chaque année, en accomplissant certains rites, dans une région déterminée. Le voyage dure plusieurs semaines, et les Huichols rapportent une provision de la précieuse plante, dont ils vendent une partie aux Coras. Les fruits du peyotl sont aphrodisiaques et stimulants. Ils produisent même une sorte d'ivresse, accompagnée d'hallucinations, assez comparable à celle que détermine le chanvre indien.

## CHAPITRE XXI

### RACES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Nous avons déjà dit qu'aux races de l'Amérique du Sud se rattache une partie des populations de l'Amérique Centrale. Il doit en être de même pour les populations des Antilles, abstraction faite, bien entendu, de celles d'origine exotique, comme les Noirs d'Haïti.

Nous ne reviendrons pas sur les Fuégiens, dont nous avons donné une brève description dans le chapitre consacré aux Primitifs actuels. L'Amérique méridionale renferme un bon nombre de peuplades sur lesquelles nous ne possédons que des renseignements tellement sommaires que nous nous bornerons à les mentionner en passant. Dans l'état présent de nos connaissances, ce serait un leurre de tenter un classement méthodique des races sud-américaines. Deniker a cependant essayé de résoudre le problème en se basant sur la linguistique — caractère tout à fait insuffisant à notre sens. Or, dès les premières pages, il s'est heurté



HUICHOLS EN COSTUME DE FÊTE AU RETOUR DE LA RÉCOLTE DU PEYOTL. — CL. FORBIN.

à des difficultés qu'il lui a été impossible de surmonter. Après avoir établi deux familles linguistiques, dans lesquelles il a fait rentrer vingt peuples ou tribus divers, il lui en est resté douze, qu'il a réunis sous la rubrique : « Tribus non classées, » et il n'en était qu'au début. Nous nous contenterons donc de suivre un ordre géographique, en faisant observer de nouveau que nous n'y attribuons aucunement le sens d'une classification naturelle.

Lorsque nous aurons énuméré les quelques peuplades de l'Amérique Centrale que nous n'avons pas pu rattacher aux races de l'Amérique du Nord, il nous restera un grand nombre de populations, parfois de peu d'importance, à passer en revue. En dehors de la région centrale, nous n'établirons cependant que cinq divisions, qui sont : le *groupe andin* ; le *groupe vénézuélien* (dans lequel nous faisons rentrer les Antilles) et *guyanais* ; le *groupe brésilien* ; le *groupe bolivien-paraguayen* ; le *groupe pampéen*.

**I. GROUPE CENTRAL.** — Dans l'Amérique Centrale, nous nous sommes arrêtés à la frontière septentrionale du Costa-Rica. Cette République est habitée, en dehors des Guatusos, déjà mentionnés, par un certain nombre de tribus qui appartiennent au groupe *talamanca* : ce sont les Ramas, les Orotimans, les Poas, les Guetares. Les *Talamancas* sont surtout chasseurs ou pêcheurs. La plupart d'entre eux continuent à s'orner de couronnes de plumes et de colliers de dents et de verroterie. Leurs habitations sont des cabanes couvertes d'un toit de chaume qui descend jusqu'à terre. Comme les populations de l'Amazone, ils font usage de javelots et de sarbacanes. Pour traverser les torrents, ils construisent des ponts de lianes. Le nombre de ceux qui ont embrassé le christianisme est très restreint; les autres croient à une foule de divinités qui ne sont pas les mêmes pour les chasseurs des montagnes que pour les pêcheurs du littoral.

Dans le département de Panama vivent des représentants de trois petits groupes : les Guaymis, les Chimilas et les Changuinas. Il est vraisemblable qu'à l'heure actuelle certaines tribus ont cessé d'exister. En effet, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la tribu muoi du groupe guaymi était réduite à trois ou quatre individus, mais la population des autres tribus du même groupe s'élevait à 4 000 personnes environ.

Les Indiens de Panama sont de petite taille, trapus et ont la face un peu aplatie. Les Guaymis aiment les fêtes, qui s'accompagnent de danses, de jeux et de libations. L'un de ces jeux, qu'ils appellent *balza*, consiste à lancer une massue dans les jambes du partenaire. Lorsqu'une tribu a décidé d'organiser une fête, elle y convie les autres tribus en leur faisant parvenir par un messager une liane pourvue d'autant de nœuds ou d'encoches qu'il y a de jours à compter jusqu'à la fête.

Dans le Chiriqui, qu'habitent de nos jours les Guaymis, on a rencontré des vestiges d'une ancienne civilisation dont les indigènes actuels n'ont conservé aucun souvenir. De vieilles tombes ont livré de fort belles poteries décorées avec un goût remarquable.

On a signalé, dans le Darien méridional, trois peuplades de petite taille, trapues, à peau d'un jaune clair, brachycéphales et à face très large : ce sont les Chocos, les Sambus, les Cunas, qu'on appelle aussi Tulas ou Dariens. Chez ces derniers, la taille tombe à 1<sup>m</sup>,50 en moyenne. On prétend qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus avec des yeux gris et des cheveux châtain ou même roussâtres, ce qui est tout à fait exceptionnel chez les Indiens d'Amérique.

**II. GROUPE ANDIN.** — Lorsqu'on quitte l'Amérique Centrale et qu'on pénètre dans l'Amérique du Sud, on rencontre une longue chaîne de hautes montagnes qui court du Nord au Sud et coupe en deux toute la partie méridionale du Nouveau Monde. Ces montagnes — les Cordillères des Andes — se divisent, dans le Nord, en trois branches (orientale, centrale et occidentale) et, plus loin, en deux branches encore (Cordillère orientale et Cordillère occidentale), qui laissent entre elles des couloirs situés à une grande altitude, parfois entrecoupés de chaînons transversaux. Il semble que, dans le passé, les hauts plateaux dont il s'agit, en partie habités à notre époque, aient servi parfois de voies de communication entre les deux Amériques. Le point culminant des Andes atteint 7 696 mètres et, en maints endroits, la chaîne des montagnes s'élève à près de 4 000 mètres; à cette altitude, elle est toujours couverte de neige et, par suite, inhabitable : *Sierra Nevada de los Andes*. Sans être absolument infranchissable, la barrière formée par les Cordillères divise donc l'Amérique du Sud en deux zones, l'une occidentale s'étendant jusqu'au Pacifique, l'autre orientale, infiniment plus vaste, qui s'étend jusqu'à l'Atlantique. Dans notre groupe andin, nous faisons entrer toutes les populations du versant pacifique, y compris celles qui vivent dans les Andes elles-mêmes. Nous allons les passer en revue en nous dirigeant du Nord vers le Sud.

### a) Indiens de la Colombie.

Les tribus indiennes de la Colombie sont encore fort nombreuses, quoique beaucoup se soient éteintes et que, souvent, nous ne connaissions d'elles plus autre chose que le nom. Certaines d'entre elles se sont croisées si fréquemment avec les Blancs qu'elles ne comptent plus guère aujourd'hui que des métis. D'autres, tout en ayant mieux conservé le type ancestral, ont adopté les mœurs et le costume des Européens. Pour en retrouver les caractères les plus purs, ce n'est pas sur le littoral du Pacifique qu'il faut aller, mais sur le versant oriental de la Cordillère de l'Est, où un grand nombre d'Indiens ont émigré pour échapper aux mauvais traitements que leur a fait subir souvent l'élément civilisé, qui « les a détruits, dit le P. Fabo, comme une bande de sangliers est détruite par des chiens affamés ». Ce qui est incontestable, c'est qu'en Colombie, comme dans tout le Nouveau Monde, le nombre des Indiens diminue malheureusement avec une incroyable rapidité.



UN ASPECT DE LA CORDILLÈRE DES ANDES ENTRE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE ET LE CHILI.

Sur la côte, on rencontre les Cayapas et les Colorados qui, de même que les Pastos du Sud, comptent des représentants en Équateur. Les Paez, les Coconucos, les Paniquitas, au nord-est des Cayapas, sont réduits à quelques familles.

Les Chibchas ou Muiscas du plateau de Bogota, dont la civilisation était presque aussi brillante que celle des Aztèques, ont été hispanisés par les conquérants et, seuls, ceux qui se sont réfugiés sur le versant oriental de la Cordillère n'ont pas été absorbés par les Européens, mais ils ne peuvent plus donner une idée de la civilisation de leurs ancêtres. Ceux-ci n'ont pas laissé de grands monuments comme ceux qui ont été construits par les Mayas, les Tolèques et les Aztèques; ils étaient de bons agriculteurs, habiles industriels et non moins habiles commerçants. Les orfèvres fabriquaient une foule de bijoux en or, en *tumbaga*, c'est-à-dire en alliage de cuivre et d'or natif argentifère, et en argent. Ils connaissaient également la dorure sur cuivre et travaillaient le cuivre pur.

Parmi les objets sortis des mains des orfèvres, nous mentionnerons des grelots, des clochettes, des grains de colliers, des épingles, des bâtonnets en or et des anneaux qui servaient d'ornements de nez et d'oreilles, des plaques pectorales, des vases, des figurines d'animaux et des personnages humains. A Antioquia, qui paraît avoir été un lieu sacré, on a découvert un véritable trésor renfermant un grand nombre d'objets de cette nature.

Dans la Sierra Nevada de Santa-Marta, tout à fait au nord de la Colombie, vivent encore 3 000 Indiens Aruacs ou Arahucos, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Coggabas. Mais c'est à l'Est qu'on rencontre le plus grand nombre de tribus indiennes présentant un type à peu près identique et menant la même existence. Les principales sont les Andaquis, les Mocoas, les Achaguas, les Salivas, les Piapocos, les Guahivos, les Amoruas, les Yaruros, les Tunebos, les Tamudes, les Mellas ou Cuibas, les Pedrazas. La petite description qui suit peut s'appliquer, à quelques détails près, à tous les Indiens actuels de Colombie qui ont échappé à l'influence des Européens.

Ce sont des hommes de petite taille (1<sup>m</sup>,50 en moyenne), à teint cuivré tirant fortement sur le brun, avec des cheveux noirs et gros. Ils ont le front étroit et la face large, peu prognathe, mais avec des pommettes saillantes. Leur nez, aux narines largement



JEUNES INDIENNES DE LA COLOMBIE. — CL. FORBIN.

ouvertes, est un peu aquilin, quoiqu'il soit légèrement aplati à son extrémité. A noter leurs formes harmonieuses et leurs extrémités relativement petites. Grâce aux mouvements d'adduction et d'abduction de leur gros orteil, ils peuvent saisir de menus objets avec le pied.

La partie essentielle de leur costume comprend une bande d'étoffe passée entre les jambes. Comme ils ne savent pas tisser, ils achètent cette étoffe aux Blancs, de même que le poncho qu'ils ajoutent au pagné lorsqu'ils sortent. Ils portent sur le dos un petit sac qui renferme toutes sortes de choses.

Hommes et femmes font usage de parures. Les femmes et les enfants ont recours aux colliers en dents d'animaux, en coquilles, en perles de verre, en os et en becs d'oiseaux; les deux sexes se perforent le lobule de l'oreille pour y introduire un bâtonnet de 3 ou 4 centimètres de long. Les hommes placent un autre bâtonnet à travers la cloison du nez.

Les Indiens de Colombie sont, en général, des êtres paisibles qui cultivent le maïs, le manioc, l'igname,

et le bananier dans les contrées qui s'y prêtent. Ils se livrent à la chasse et à la pêche. Leur arme est l'arc; mais ils emploient également des pièges ingénieux pour s'emparer des animaux. Ceux qui ont été en rapport avec les Blancs élèvent des porcs, des poules et des canards; les autres se contentent de l'élevage de certains oiseaux, tels que les hocco, les toucans, les pénélopes. Les escargots, les crabes d'eau douce, les scarabées, les larves entrent également dans leur alimentation. Avec le maïs, les femmes préparent une boisson; elles mâchent les grains, les crachent dans un récipient et ajoutent de l'eau. La salive du beau sexe joue, dans l'opération, le rôle de ferment. Dans certaines tribus, le jus de la canne à sucre fermenté fournit une boisson alcoolique très appréciée.

Sans être bien industriels, les Indiens se construisent des maisons assez solides, de forme circulaire et évasées en haut; le toit est fait de paille ou de feuilles de palmier, suivant les lieux. Trois pierres posées au centre constituent le foyer. Si une maison abrite plusieurs familles, ce qui est assez fréquent, chacune d'elles a son foyer dans la partie qui lui est affectée. Le mobilier comprend une claie placée horizontalement à une certaine hauteur et formant une sorte de soupenne qui fait office à la fois de grenier et de lit. Des jarres de terre, des filets, des sacs, des corbeilles, des

bancs, composés simplement d'un tronc d'arbre posé sur deux fourches, des cages à oiseaux se trouvent dans toutes les demeures. Si les Indiens ne doivent séjourner que pendant un temps limité dans un endroit, ils se contentent de construire des abris faits de branches ou de bambous recourbés en cerceaux qu'ils recouvrent de feuilles. Les cases sont généralement très propres, et même lorsqu'une famille possède des porcs qui ont leur emplacement à l'intérieur de la maison, les demeures sont bien entretenues.

Les Tunebos, qui sont subdivisés en nombreuses petites tribus, mâchent des feuilles de coca et prennent une poudre alcaline qu'ils conservent dans un bec de toucan. Ils versent un peu de cette poudre dans un plat en bois et chacun à son tour en aspire une petite quantité au moyen d'un os d'oiseau qui joue le rôle d'un chalumeau. Pour se procurer du feu, leur seul procédé consiste à faire tourner rapidement entre les mains un morceau de bois dont la pointe s'appuie sur un autre morceau de bois sec.

On trouve, chez cette peuplade, des



INDIENNE DE LA COLOMBIE ET SON ENFANT DEVANT LEUR HABITATION. — CL. FORBIN



GRUPE D'INDIENS COLORADOS DE L'ÉQUATEUR. — CL. D<sup>r</sup> RIVET. COLL. M. H. N.

toupies faites d'un fruit traversé par une tige de bois; elles rendent un son en tournant. Il ne s'agit pas, cependant, d'un instrument de musique. Les seuls instruments que connaissent les Tunebos consistent dans une guitare cylindrique en bois excavé, sur laquelle sont tendues des cordes, et en une sorte d'ocarina qui n'est qu'un simple fruit percé de plusieurs trous. D'autres tribus possèdent des tambours. Il semble que les toupies dont nous parlons servent à tirer des présages.

Les Indiens de Colombie sont monogames. Les filles se marient très jeunes et ne peuvent être unies aux garçons sans leur consentement et celui de leur père. Souvent, le jeune homme est obligé d'attendre longtemps, car il doit préalablement être en mesure d'offrir un cadeau suffisant à son futur beau-père et à sa fiancée. Les femmes doivent obéissance à leurs maris et ne peuvent rien faire sans leur autorisation. Elles ne sont pas maltraitées, néanmoins, et on assure que leurs mœurs sont loin d'être mauvaises.

On est très mal renseigné sur les croyances religieuses des indigènes, ou plutôt on n'en connaît à peu près rien. A certains indices, il est permis de supposer qu'ils rendent un culte discret au soleil et à la lune. La danse est un exercice auquel ils se livrent avec ardeur, mais il paraît qu'elle a toujours un caractère sacré. Généralement, elle consiste en mouvements plus ou moins rapides, dont le rythme rappelle les mouvements de tel ou tel animal.

Naguère, beaucoup de tribus abandonnaient leurs morts aux vautours. Depuis que l'Administration les oblige à les inhumer, il en est qui ont trouvé un moyen bien simple de se conformer aux prescriptions officielles : ils font écrouler sur le cadavre une petite case élevée à la hâte, dans laquelle ils ont transporté le défunt.

### b) Indiens de l'Équateur.

Comme en Colombie, il a existé autrefois en Équateur des populations qui avaient atteint un degré de civilisation assez remarquable. Tel était le cas des Esmeraldas, qui occupaient la côte du Pacifique depuis l'embouchure du fleuve Esmeralda, ou fleuve des Émeraudes, jusqu'au cap Pasado. On peut se demander, toutefois, si cette civilisation était le fait des Indiens eux-mêmes ou s'ils ne la devaient pas pour une bonne part aux Incas du Pérou qui avaient certainement conquis le royaume de Quito et même

établi leur domination un peu au nord de la frontière actuelle de l'Équateur et de la Colombie. Partout, sauf sur le versant atlantique de la République actuelle, les Incas avaient construit des routes et élevé des monuments.

Au moment de la conquête espagnole, un bon nombre de tribus du haut plateau et de la région côtière existaient encore et les chroniqueurs ont recueilli sur elles des renseignements que nous ne pouvons résumer malgré l'intérêt qu'ils présentent. Aujourd'hui, toutes se sont éteintes. Les derniers Esmeraldas ont disparu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur le haut plateau vivaient six populations importantes, subdivisées en tribus multiples. Sur la côte, les historiens citent cinq grands groupes, dont l'un, celui des Mantas, comprenait vingt-quatre tribus. Dans l'île Puna, un sixième groupe se composait d'hommes de la mer par excellence. A l'exception des Barbacoas, que les auteurs dépeignent comme de véritables barbares, et des Mantas, sur lesquels l'action péruvienne s'était peu exercée, toutes les autres populations avaient plus ou moins subi l'influence incasique. Il n'en a pas été de même dans les régions orientales de l'Équateur. Un empereur péruvien tenta de soumettre les tribus amazoniennes, mais il dut battre en retraite précipitamment.

Dans les contrées soumises aux Incas, des croisements ne s'opérèrent pas seulement entre les vainqueurs et les vaincus. Lorsqu'ils se trouvaient en présence de tribus rebelles, les Péruviens les déportaient au loin et des mélanges s'opéraient, d'une part entre les tribus depuis longtemps pacifiées qui venaient remplacer les déportés et les Indiens au contact desquels ceux-ci se trouvaient placés, d'autre part entre les exilés et leurs nouveaux voisins. Néanmoins, le type des indigènes équatoriens ne différait guère de celui des Indiens de Colombie dont nous venons de parler. Il a persisté jusqu'à nos jours chez les descendants des vieux habitants du pays qui, tout en acceptant le christianisme et en entrant en contact régulier avec l'élément européen, ne se sont guère mélangés avec les Espagnols. Ils ont conservé l'esprit d'indépendance de leurs pères, et s'ils prennent part avec enthousiasme aux cérémonies de la religion que leur ont importée les conquérants, c'est que le clergé catholique a tenu compte de leur état d'esprit pour en régler les détails. Rien de plus bizarre que les processions chrétiennes en Équateur. Elles se déroulent le soir

à la lumière de cierges, de chandelles de suif, de bougies que portent à la main les Blancs, les Indiens et les métis (*cholos*). En tête du cortège s'avance l'« Alma Santa » représentée par un individu vêtu de blanc et emprisonné jusqu'à la taille dans un « turbante ». Cet accessoire se compose d'un immense cône de jonc, soutenu par des cerceaux de bois, qui mesure jusqu'à 12 mètres de hauteur. L'immense carcasse est recouverte de toile blanche ornée de rubans bleus, rouges et jaunes enroulés en spirale. Pour maintenir l'édifice en équilibre, des hommes le soutiennent à l'aide de longues perches. Des Indiens, étrangement costumés, dansent au son du tambour. Toute la population doit participer à la fête, sous peine d'amende, voire de prison. Les débiteurs de boisson ont à fournir chacun un Indien costumé pour figurer dans le cortège; les employés civils, quatre chevaux caparaçonnés avec leurs ornements, etc.

Les Indiens du versant oriental des Andes équatoriennes sont restés beaucoup plus indépendants. Ils se divisent en douze groupes principaux, dont certains sont subdivisés en un nombre considérable de tribus. Ces groupes comprennent : les Cofanes, les Quijos, généralement désignés sous le nom d'Indiens du Napo, les Zaparos, les Jibaros, les Cahuapanas, les Tukânos ou Betoyas, un des groupes les plus importants; le groupe des Yameos, Pebas et Yaguas, qui vivent sur la rive gauche de l'Amazone; les Ardas, les Tikunas, les Guaranis, les Uïtotos et les Panos. Beaucoup de ces Indiens doivent être classés dans le groupe amazonien plutôt que dans le groupe andin. Toutefois, nous décrirons brièvement ici les Jibaros qui, tout en n'habitant pas le versant du Pacifique, vivent dans les Andes, comme un bon nombre des Indiens de Colombie que nous avons signalés.

Les Jibaros, Jivaros ou Jeberos occupent surtout les vallées interandines du sud-est de l'Équateur, depuis Ambato jusqu'à Lojà. Au premier abord, ils paraissent plus grands que les autres Indiens de la région, ce qui tient sans doute à leur allure fière, même arrogante, car en réalité ils sont d'une taille au-dessous de la moyenne. Leur teint est d'un brun clair, leur chevelure d'un noir de jais. Ils ont le crâne relativement court, le front droit, la face large, les arcades sourcilières peu prononcées, les yeux grands et horizontaux, le nez droit, mais un peu large et peu saillant. Bien musclés, ils donnent une impression de force et de souplesse. Hommes et femmes se perforent le lobule des oreilles pour y introduire des tubes de bambou. Le beau sexe se perce aussi la lèvre inférieure pour y introduire un petit bâtonnet, un pompon de plumes, voire des aiguilles. Les Jibaros aiment à se peindre, en rouge ou en noir bleuâtre, des dessins sur la figure, la poitrine, les bras et les jambes.

Le costume journalier est très simple; il comprend une pièce d'étoffe de coton qu'ils tissent et teignent eux-mêmes et qu'ils enroulent à la taille. Les femmes en ramènent une des extrémités sous le bras gauche, puis sur l'épaule droite, où elles la fixent à l'autre extrémité à l'aide d'une grosse épingle. Les jours de fête, les Jibaros ajoutent à ce costume des couronnes, des colliers de graines rouges et blanches ou de canines de singe, des pendants d'oreilles, faits de brillants élytres d'insectes, qu'on suspend au bâtonnet qui traverse le lobule, des pendeloques en plumes, en coquilles, etc.

Ces Indiens élèvent quelques porcs, font un peu de culture, mais vivent principalement de la chasse et de la pêche. Courageux, avides d'indépendance, ils ont lutté avec une énergie qui leur a valu une réputation de férocité. Ils sont cependant accueillants pour les étrangers qui se présentent avec des intentions pacifiques. A la guerre, ils avaient l'habitude de décapiter leurs ennemis vaincus pour en dépouiller ensuite la tête, dont ils faisaient les curieux trophées désignés sous le nom de *chanchas* ou *tsantsas*. Voici comment ils procédaient :

Après avoir pratiqué de longues ouvertures verticales sur les parties latérales du cou, ils extrayaient soigneuse-

ment tous les os du crâne et de la face en conservant les téguments de la tête entière (nez, bouche, menton compris) et la longue chevelure des guerriers tués. Cette dépouille, une fois soumise à une sorte de tannage sommaire en l'immergeant dans une décoction de certaines plantes, était réduite à un volume qui n'atteint pas la grosseur du poing, au moyen de pierres chauffées qu'on introduisait à l'intérieur. Les lèvres étaient cousues par des cordelettes qui formaient une frange aussi longue que la chevelure elle-même. Dans un trou ouvert au sommet de la *tsantsa*, passait une cordelette qui servait à la suspendre. Parfois la pièce était ornée de dépouilles d'oiseaux aux brillantes couleurs. Les guerriers attachaient ces trophées à leur propre chevelure lorsqu'ils paraient en guerre, afin de montrer à leurs ennemis qu'ils avaient été braves. Des *tsantsas* se voient dans tous les grands musées du monde.

Les Jibaros sont polygames. La jeune fille n'est jamais consultée sur le choix de son mari. Il suffit à celui-ci de la demander à son père, et si le jeune homme est particulièrement adroit, s'il a apporté à son futur beau-père une bonne provision de viande fumée provenant de gibier tué par lui, il n'est pas rare que le père de la fiancée lui donne non pas une, mais deux ou trois de ses filles. Il n'existe chez ce peuple aucune organisation sociale, aucun gouvernementement à proprement parler. Le chef d'une tribu est celui qui, par son courage, son adresse, son intelligence s'impose aux autres membres du groupement. Son autorité repose sur un accord tacite. Il ne porte pas d'insignes et sa dignité ne se transmet pas à ses descendants.

Les missionnaires ont beaucoup de peine à faire des prosélytes chez les Jibaros, qui, en grande majorité, restent fidèles à leurs anciennes croyances.

### c) Indiens du Pérou<sup>(1)</sup>

Lorsque, en 1532, le conquérant espagnol Pizarre débarqua au Pérou, il fut ébloui par la splendeur de la civilisation qu'il eut devant les yeux. Cette civilisation, qui ne le cédait en rien à celle du Mexique, dont elle n'avait pas le côté sanguinaire, ne remontait pas cependant à de longs siècles. Ce fut, en effet, en 1021 que Manco-Capac fonda à Cuzco la première monarchie péruvienne. A partir de ce moment le pays progressa d'une façon merveilleuse pour atteindre, à l'arrivée des Européens, la magnificence qui les émerveilla. Pizarre avait attaqué par surprise, à Cajamarca, le dernier souverain péruvien, l'Inca Atahualpa; il s'en empara et le fit exécuter. La richesse du Pérou fut la cause de luttes entre les conquérants; en 1548, Pedro de la Gasca, envoyé du roi d'Espagne, y mit fin. Une vice-royauté fut créée, et les Indiens furent contraints de travailler dans les mines. Malgré des soulèvements réitérés et vains, ils restèrent complètement asservis jusqu'au jour où Belgrano, vainqueur à Maypu (1824), et Bolivar avec Sucre, vainqueurs à Ayacucho (1824), proclamèrent enfin l'indépendance du pays.

Le pays n'était pas néanmoins plongé complètement dans la barbarie lorsque Manco-Capac s'en proclama le monarque. Sur les hauts plateaux, dans le voisinage du lac Titicaca, vivait un peuple — les Aymaras — qui avait bâti d'importantes cités avec des palais, des temples, des tombeaux de dimensions colossales, mais ces constructions n'avaient ni l'élégance ni le décor architectural des monuments du Mexique. Leurs auteurs avaient en vue d'élever des édifices à l'abri des injures du temps, et, pour ce faire, employaient d'énormes matériaux, ajustés avec soin et reliés les uns aux autres par des crampons de métal logés dans des rainures creusées dans les blocs de pierre. En dehors de



TÊTE-TROPHÉE PRÉPARÉE PAR LES INDIENS DE L'ÉQUATEUR.

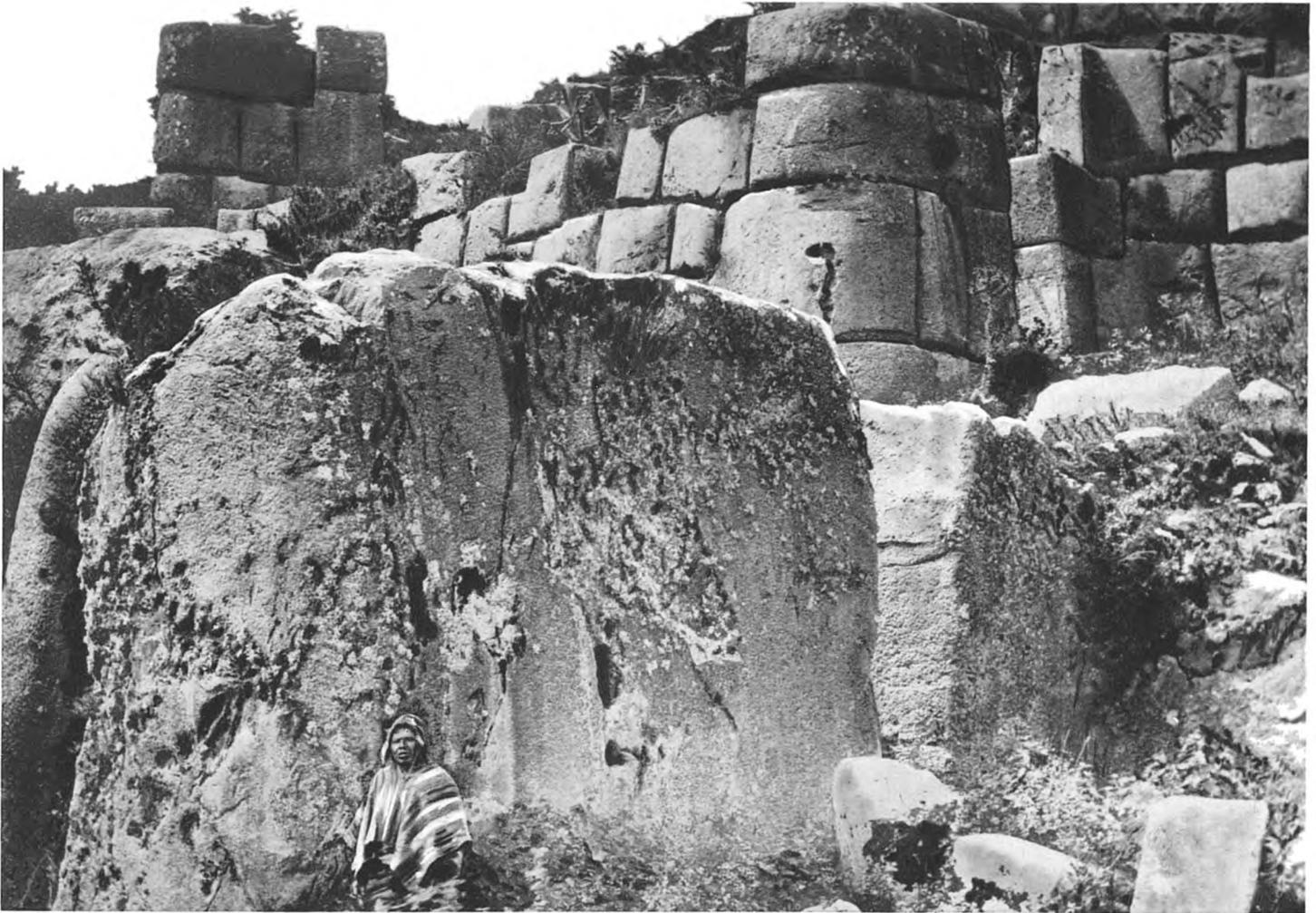
(1) Bien que séparés aujourd'hui politiquement, la Bolivie (qu'on appelait naguère le Haut-Pérou) et le Pérou se confondent presque entièrement au point de vue ethnique. Tout ce que nous allons dire des Indiens péruviens s'applique donc à peu près textuellement à ceux de la Bolivie.

leurs architectes, les Aymaras comptaient parmi eux d'habiles artisans, notamment des potiers, des tisserands, des métallurgistes, etc. Ils avaient la coutume de se déformer le crâne en l'enserrant, dès la plus tendre jeunesse, dans des bandelettes qui prenaient leur point d'appui sur le front et sur l'occiput, ce qui avait pour résultat d'allonger la boîte crânienne et en même temps de l'obliger à se développer en hauteur dans sa partie postérieure. Les Aymaras comptent encore, sur les hauts plateaux de la Bolivie, environ 600 000 individus, dont les deux tiers sont de race pure.

Sur le plateau interandin vivait une autre population non moins importante ni moins civilisée, le peuple quichua. Comme les Aymaras, les Quichuas avaient des architectes qui construisaient des palais et des temples que souvent des artistes ornaient de

nation civilisée, la nation *chimu*, qui a construit de beaux palais dont il existe des ruines imposantes à Trujillo.

Dans les contrées qui devaient former l'empire des Incas, il n'existait pas que des peuples déjà civilisés. Des tribus très primitives étaient disséminées dans la Cordillère et sur la côte. Le rêve des Incas a été de réunir sous leur sceptre tous ces peuples et toutes ces tribus. Les Alcovisas de la région de Cuzco furent les premiers soumis. Les Aymaras ne tardèrent pas à subir le même sort. Le cinquième empereur et ses successeurs engagèrent la lutte contre les Quichuas, car si une de leurs tribus, celle des Incas, fournissait les monarques, les autres n'avaient pas accepté le nouvel état de choses. Ils furent vaincus à leur tour, mais leur langue fut adoptée et se répandit même au delà des limites de l'empire arrivé à son apogée, limites qui, comme nous l'avons dit,



ASSISES CYCLOPÉENNES D'UN ANCIEN PALAIS INCA EN BOLIVIE.

sculptures, mais ils n'élevaient pas, pour leurs morts, ces tombeaux gigantesques que nous avons signalés chez les premiers.

A la mort d'un Quichua, on lui repliait les jambes dans l'attitude d'un homme assis et l'on plaçait dans la tombe le corps momifié dans cette position.

Ces tombes consistaient, soit en monuments en pierres sèches, soit en galeries souterraines souvent à plusieurs étages. On plaçait à côté du mort les objets dont il avait coutume de se servir durant sa vie, ainsi que des vases contenant des aliments et de la boisson.

Intelligents et industriels, ils possédaient des artisans aussi habiles que leurs rivaux. Ils connaissaient l'année solaire et le calendrier. Ils rendaient un culte au soleil et considéraient leurs princes comme les fils de cette divinité, au-dessus de laquelle ils plaçaient cependant un dieu suprême, *Pachacamac*. La nation quichua était partagée en six tribus et c'est de l'une d'elles qu'est sorti Manco-Capac. A l'heure actuelle, les descendants des anciens Quichuas sont tombés dans une misère complète. Ils ont embrassé le christianisme et se livrent surtout à l'agriculture et à l'élevage. Ils vivent dans des huttes et s'abrutissent avec de l'alcool.

Outre les Aymaras et les Quichuas, vivait sur la côte une autre

s'étendaient, dans la direction du Nord, jusqu'au delà de Quito, et, dans la direction du Sud, jusqu'à Tucuman et au Chili.

Il nous est impossible de nous étendre sur la belle civilisation incasique; nous essaierons simplement d'en donner un aperçu. L'empereur inca était un monarque absolu, à la fois souverain temporel et souverain religieux. Il était entouré d'une noblesse instruite, choisie par lui. Il nommait les gouverneurs de ses provinces et les commandants de ses armées. Toutes les terres lui appartenaient et il les distribuait entre les familles selon leurs besoins.

Quoique les artisans fussent nombreux et habiles dans leurs métiers (les professions étaient héréditaires), c'était l'agriculture qui était surtout en honneur. Les versants des montagnes étaient cultivés comme les vallées et les terres retenues par des murs, de sorte que les champs s'étagaient en gradins. Partout, des canaux d'irrigation amenaient l'eau nécessaire aux plantes. On élevait des lamas qui étaient, comme ils le sont encore, des bêtes de somme. Le souverain, dans ses déplacements, était porté sur une civière dorée.

Parmi les artisans les plus remarquables, il faut citer les céramistes, les métallurgistes, les tisserands et d'autres qui étaient



POTERIE PÉRUVIENNE.

de véritables artistes, tels que les orfèvres, les brodeurs, les ouvriers en plumes, etc. L'art du potier était porté à un haut point. Les vases étaient tantôt simples, tantôt doubles; dans ce cas, ils communiquaient parfois entre eux par une ouverture que le liquide traversait en produisant un son musical. Parmi le grand nombre de vases qui sont parvenus jusqu'à nous, beaucoup, de formes gracieuses, sont munis d'une anse creuse qui aboutit à un goulot unique. Il en est qui sont décorés de peintures monochromes ou polychromes. D'autres figurent des personnages dont les traits sont parfois rendus avec un art surprenant. D'autres encore sont ornés de fruits, d'animaux, d'êtres humains, modelés en demi-bosse dans la pâte avant la cuisson. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer les variétés de céramiques, dont il existe des milliers de spécimens dans tous les musées du monde.

Les métallurgistes travaillaient surtout l'or, l'argent et le cuivre. Ils ignoraient le moyen d'extraire le fer du minerai, mais ils fabriquaient avec les autres métaux les objets les plus divers : vases, ustensiles domestiques et de toilette (épingles à cheveux, longues épingles pour maintenir les vêtements [toupous], pinces à épiler, rasoirs, etc.) et même des bijoux.

Les femmes filaient et les tisserands fabriquaient des tissus qu'ils teignaient de diverses couleurs, s'harmonisant parfois agréablement. Une fois teints, les tissus passaient souvent aux mains des brodeurs. Les vêtements du peuple étaient faits en étoffes grossières tissées avec le poil des lamas. Ceux de l'Inca étaient d'étoffes très fines que, seules, les « vierges du soleil » avaient le droit de tisser. C'est parmi ces vierges que le souverain prenait ses concubines.

L'empire était sillonné de routes, sur le bord desquelles s'élevaient des fortins échelonnés de distance en distance, principalement dans les pays nouvellement conquis. Les courriers du souverain parcouraient constamment ces routes pour porter aux gouverneurs, aux commandants d'armées, aux fonctionnaires de tous grades les ordres du maître et pour apporter à celui-ci des renseignements sur tout ce qui se passait dans le territoire péruvien. A cet effet, on remettait aux courriers des *quipus* qui consistaient en brins de laine de diverses couleurs portant chacun des nœuds en nombre variable. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sorte d'écriture conventionnelle que seuls les initiés pouvaient comprendre.

Inutile d'ajouter que les architectes construisaient des temples magnifiques pour les dieux et des palais somptueux pour les souverains. Généralement les maisons du peuple étaient extrêmement rustiques et ne contenaient que les meubles absolument indispensables.



MOMIE PÉRUVIENNE. — MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DU TROCADÉRO.

Les anciens Péruviens étaient monogames. La femme était respectée et d'autant plus honorée qu'elle mettait plus d'enfants au monde. La douceur de caractère des indigènes se manifestait en toutes circonstances. Lorsque, par exemple, une population se soumettait à l'empire, elle était bien traitée et ses idoles étaient portées dans le temple du Soleil.

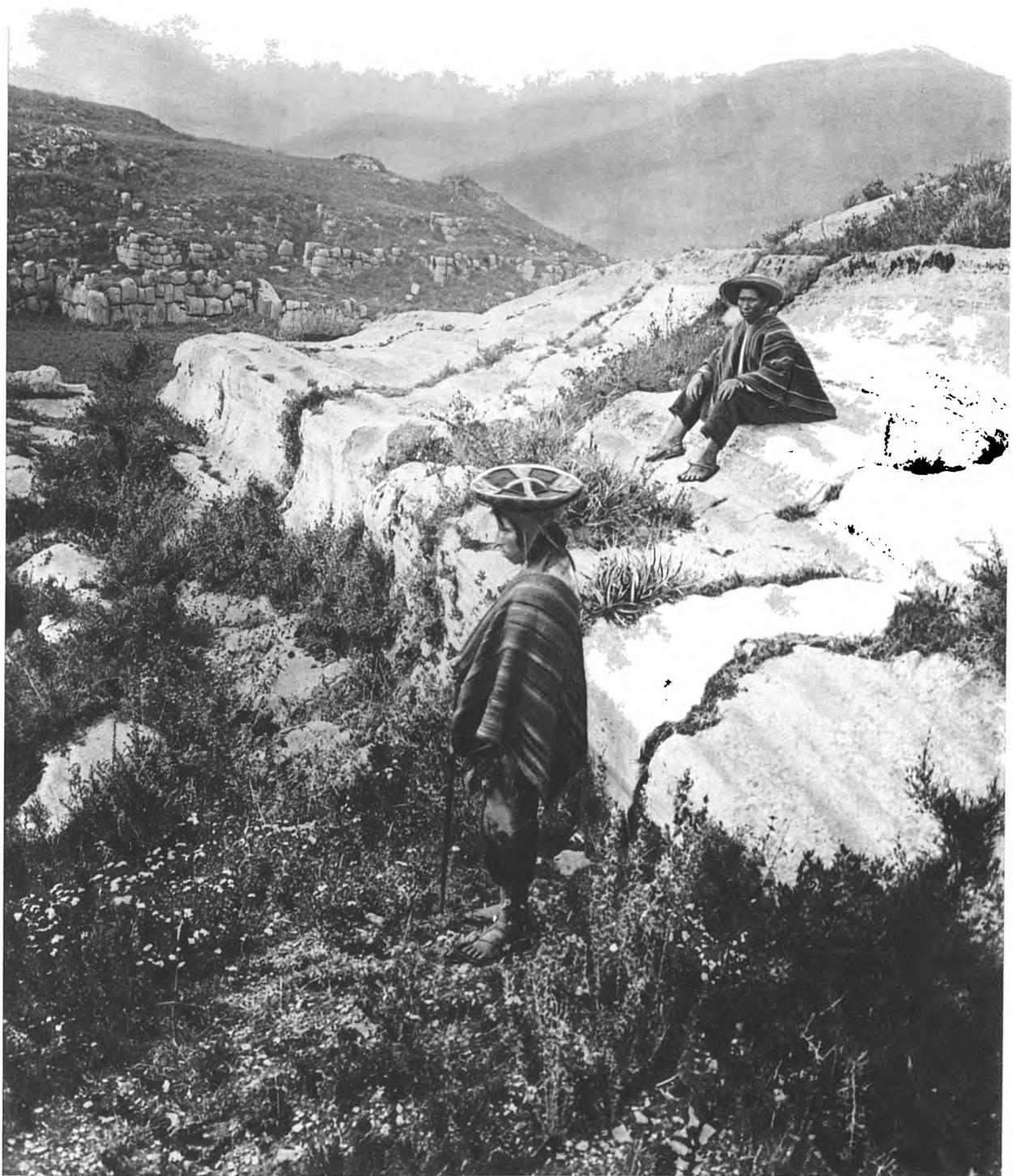
A l'heure actuelle, la population du Pérou, qui s'élève à 4 560 000 habitants, est extrêmement mélangée. Elle comprend des Blancs (principalement des Espagnols et des Italiens), des Nègres, dont le nombre diminue rapidement depuis que la traite et l'esclavage ont été abolis; des Chinois, des Indiens (Aymaras, Quichuas, Changos, Huancas, Lamanas, Yungas ou Chinchas) et un très grand nombre de métis de Blancs et d'Indiens qu'on désigne sous le nom de Cholos. Il est à noter qu'il existe encore pas mal de mulâtres, mais qu'on ne rencontre pas de métis de Chinois, car ni les Nègresses ni les Indiennes ne veulent s'unir à eux.



STATUE AYMARA, EN GRÈS ROUGE, DE TIAHUANACO (Bolivie).

Dans les villes, les Européens, les Indiens et les métis se confondent. Ils se vêtent de la même façon, se livrent souvent aux mêmes occupations et pratiquent la même religion. Avec l'espagnol, on entend parler le quichua, qui est une des langues les plus répandues de l'Amérique méridionale. Comme au Mexique, les races indigènes se sont relevées et des Indiens purs ou métissés de Blancs occupent parfois des postes très importants.

L'Indien du Pérou est de petite taille, l'homme atteignant à peine 1<sup>m</sup>,60 en moyenne; il est trapu et très fort. Il a la peau d'un brun olivâtre, les cheveux très noirs et les yeux toujours foncés. Sa poitrine est large, sa tête massive et dolichocéphale, avec un front fuyant, ce qui tient, dans beaucoup de cas, à la coutume qu'avaient et ont encore les indigènes de se déformer le crâne par différents procédés. Nous avons signalé celui qu'employaient les Aymaras et qui a pour résultat d'allonger la tête en pain de sucre; d'autres l'aplatissent en la comprimant d'avant en arrière, mais de toute façon la déformation détermine une fuite du front plus ou moins accentuée. Dans la face, qui est large et ovale, les sourcils sont arqués et peu fournis, les yeux horizontaux, les pommettes peu proéminentes. Le nez, dé-



RUINES DE PALAIS INCA A CUZCO (Pérou). — CL. FORBIN.



INDIENNES DU PÉROU. — CL. FORBIN.

primé à sa racine, se relève fortement; il devient très saillant et aquilin, avec des narines un peu larges.

Le caractère et le genre de vie de la population rurale ne se sont guère modifiés depuis l'époque précolombienne. Dans la Cordillère et sur les hauts plateaux, le paysan se livre surtout à l'agri-

culture et fait un peu d'élevage. Sur le littoral, des peuplades d'humeur douce se livrent à la pêche. L'introduction de l'alcool par les Européens a eu sur les indigènes les fâcheuses conséquences qu'on observe partout et que nous avons signalées chez les Quichuas actuels. Elle a été sans doute une des causes qui ont empêché les Indiens de progresser comme ils auraient dû le faire au contact des Blancs.

#### d) Indiens du Chili.

Les Indiens du Chili constituent le groupe araucan ou auka, qui compte actuellement environ 40 000 individus. Les Araucans se donnent à eux-mêmes le nom de Mapou-tche. A une époque relativement récente, certaines de leurs tribus ont émigré sur le versant oriental des Cordillères et se sont en partie fixées dans une région remplie de forêts, de pommiers sauvages, d'où leur est venu le nom de Manzaneros, qui leur a été appliqué. Parmi eux, il s'en est trouvé qui se sont avancés dans la direction de l'Est jusqu'aux environs de Buenos-Aires, d'où ils ont été refoulés pour la plupart vers le Sud, où ils se sont fortement métissés.

Le type araucan ne diffère pas sensiblement de celui des Indiens du Pérou, si ce n'est par le raccourcissement de la tête et la saillie plus prononcée des pommettes. Dans le Nord, les Araucans ont d'ailleurs subi l'influence péruvienne comme ils ont subi celle des Européens sur le littoral. Au point de vue du genre de vie, on peut les diviser en deux catégories : ceux qui se livrent à l'agriculture et sont sédentaires, et les nomades qui vivent de l'élevage et de la chasse. Les agriculteurs travaillent la terre à la houe et construisent des canaux d'irrigation. Les femmes filent la laine et la tissent au moyen de métiers assez perfectionnés. Les hommes, qui sont toujours animés d'un esprit belliqueux, travaillent les métaux et s'occupent de leurs armes. Les chasseurs se servent de *bolas* comme les *Gauchos* de la république Argentine et les Patagons.

Le costume comprend d'abord une pièce d'étoffe qui, pour les hommes, s'enroule à la taille et tombe au-dessous des genoux, et qui, pour les femmes, remonte plus haut et descend plus bas. Les hommes y ajoutent un poncho de laine que les femmes remplacent par une seconde pièce d'étoffe. Des couvertures en peau, habituellement teintées, sont également employées pour se préserver du froid.

Les Araucans étaient polygames, mais aujourd'hui ils se contentent généralement d'une seule épouse. La femme est bien



STÈLES FUNÉRAIRES D'UN CIMETIÈRE ARAUCAN DU CHILI MÉRIDIONAL. — CL. FORBIN.

traitée; naguère les prisonnières qu'ils faisaient dans les combats devenaient leurs concubines. Comme autrefois, ils sont divisés en hordes gouvernées par des chefs héréditaires. Ils enterrent leurs morts dans la position assise, et jadis les guerriers étaient inhumés avec leurs armes. S'il s'agissait d'un chef, son cheval était abattu sur sa tombe et la viande en était consommée par les assistants. On est très peu renseigné sur les idées religieuses de ces Indiens; on sait seulement qu'ils croient à un méchant génie appelé « Pilgan » et qu'ils ont recours à des sorciers-médecins pour se mettre à l'abri des maléfices de l'esprit malin.

**III. GROUPE VÉNÉZUÉLIEN - GUYANAIS.** — L'immense territoire de l'Amérique du Sud qui s'étend des Andes à l'Atlantique et de la mer des Antilles à la Terre de Feu est habité par une multitude de tribus dont, souvent, on connaît à peine les noms. Les classer méthodiquement, en se basant, soit sur les caractères physiques, soit sur les caractères ethnographiques ou linguistiques, est encore aujourd'hui chose impossible. Ce qu'on en sait prouve qu'elles s'enchevêtrent d'une façon à peu près inextricable. C'est pourquoi, au lieu de chercher à démêler un écheveau aussi emmêlé, — ce qui serait aussi fastidieux qu'aride, — nous nous bornerons à diviser ce vaste pays en zones. Nous essaierons de donner un aperçu sommaire des populations qu'on y rencontre, quoiqu'on ne les connaisse généralement que d'une façon très imparfaite. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les zones que nous adoptons n'ont pas de limites tranchées et que, dans la plupart des cas, les populations que nous y rencontrerons en débordent parfois très notablement les frontières.

Dans notre groupe vénézuélien-guyanais, nous faisons rentrer les Antilles, parce que ces archipels étaient occupés autrefois par les Caraïbes ou Caribes qui, de nos jours, sont principalement représentés au Venezuela et dans les Guyanes. Cette race se retrouve disséminée dans l'ouest et le sud du Brésil et dans les vallées orientales de la Colombie. Les Caraïbes n'ont pas disparu totalement des Antilles, car, s'ils ont été presque supplantés par les Européens, si, en outre, les Anglais en ont déporté dans le Honduras, il en reste à la Dominique, à la Trinité, à Sainte-Lucie et à Saint-Vincent. Dans cette dernière île, il existait, avant l'importation des premiers Nègres, une tribu noire, qu'on a qualifiée de Caraïbe, mais qui, selon toute vraisemblance, descendait d'Africains entraînés autrefois par les courants.

Au Venezuela, on rencontre des tribus qui parlent caraïbe et qui présentent les caractères qu'il est permis d'assigner au groupe : ce sont les Aroubas ou Orubas dans l'île de ce nom, les Marikitaires, les Motilones, les Indiens de l'Aguesai. Mais les groupes



INDIENNE DE L'ORÉNOQUE ET SES ENFANTS. — CL. J. BOYER.

les plus importants vivent dans les Guyanes anglaise (Makouchis), hollandaise (Kalinás), française (Roucouyennes et Galibis) et brésilienne (Apotos et Wayats).

Les Caraïbes sont de petite taille, les hommes mesurant de 1<sup>m</sup>,58 à 1<sup>m</sup>,60 en moyenne, et les femmes 1<sup>m</sup>,45 seulement. Ils ont la peau d'un brun rougeâtre ou couleur brique; ceux des Antilles avaient la peau plus claire. Leurs cheveux sont noirs et droits. Ils ont le crâne relativement court, la face généralement ronde, avec des yeux petits, un nez droit, mais un peu court, des lèvres fines et un menton peu développé. Dans les Antilles, ils se déformaient la tête en aplissant fortement le front. Ils ont l'habitude de se peindre le corps avec le roucou, qui remplace à peu près le vêtement. Les enfants vont, en effet, complètement nus et les adultes se contentent généralement d'un simple pagne. Nous ne parlons pas, naturellement, de ceux qui sont en relations suivies avec les Européens et qui peuvent se procurer des étoffes.

En dehors de la peinture corporelle, les Galibis aiment à se parer de colliers en dents d'animaux ou en petits bâtonnets. Les femmes portent des espèces de jarretières faites d'une simple bande très serrée l'une au-dessus, l'autre au-dessous du genou. Elles y ajoutent volontiers une bande semblable de coton au-dessus du coude, et une longue épingle qu'elles introduisent dans une ouverture pratiquée dans la lèvre inférieure. Pour les fêtes, les deux sexes se parent de plumes sur la tête, à la ceinture, aux poignets et aux mollets. Le goût des bijoux européens se répand de jour en jour chez les Caraïbes.

L'habitation est des plus simples. Elle consiste habituellement en un toit de feuillage posé sur quatre pieux verticaux. Ce toit descend presque jusqu'à terre et forme, sur les parties latérales, des parois à peu près complètes, mais les deux extrémités de l'abri sont largement ouvertes. A l'intérieur de ces demeures, des hamacs, des bancs et quelques étagères constituent l'ameublement. On y trouve aussi des paniers pour prendre le poisson, des vases en terre, des armes (massues, arcs et flèches et, dans certaines tribus, la sarbacane), enfin la râpe à manioc et la curieuse presse pour exprimer le jus de la pulpe. Cette presse est constituée par un long cylindre tressé qu'on attache par une extrémité à une branche d'arbre et auquel on suspend, à l'autre bout, une lourde pierre qui, en exerçant une traction continue sur l'appareil, comprime la pulpe et en fait sortir la partie liquide.

Jadis, les Caraïbes des Antilles étaient anthropophages. Ils se nourrissent de farine de manioc, de gibier et de poisson. Pour la pêche, ils creusent dans des troncs d'arbres des embarcations légères.



JEUNE INDIENNE DU VENEZUELA UTILISANT UN MÉTIER A TISSER PRIMITIF. CL. WIDE WORLD.



GALIBIS DE LA GUYANE FRANÇAISE.

✽ En dehors des tribus caraïbes, il existe, dans le Venezuela et les Guyanes, des Indiens qui parlent des idiomes différents, tels que l'arawak et d'autres langues qu'on ne connaît guère jusqu'ici. Dans ces catégories rentrent les Goajires de la presqu'île du même nom, au nord du Venezuela, les Maïpourés, les Banivas, les Otomacs, les Guamos, les Churoyas, les Guahibos, les Guaraounos, les Guayqueris ou Guaycurus, les Piaroas. Quelle que soit leur langue, ces diverses tribus ne se distinguent des Caraïbes que par un petit nombre de traits. Ainsi, les Arawaks ou Maïpourés sont un peu plus petits et plus brachycéphales. On signale également parmi eux des individus à cheveux ondulés ou frisés, ce qui peut tenir à du métissage. Autrefois, il a existé dans les Antilles (à Porto-Rico, à Haïti, à la Jamaïque, à Cuba) des tribus sur lesquelles on est mal renseigné. On a séparé tous ces Indiens des Caraïbes — auxquels ils ressemblaient cependant par la coutume de se déformer le crâne et de se peindre le corps — parce qu'ils étaient constamment en guerre avec eux. La déformation crânienne est encore souvent pratiquée par les Piaroas. Les Otomacs sont monogames et géophages. Les Churoyas et les Guahibos n'ont pas de demeures fixes; ils errent constamment entre la Meta, l'Orénoque et la Vichada. Les Goajires, dont les femmes sont réputées pour la perfection de leurs formes, se livrent au commerce du bois, du sel, des cuirs et des peaux. Ils vendent du poisson et de la viande sèche. Quant aux Guaraounos du delta de l'Orénoque, qui sont parmi les plus vigoureux des Indiens du Venezuela, ils se construisent, non pas de simples abris comme ceux que nous avons mentionnés, mais de véritables cabanes en bois, posées, tantôt sur le sol, tantôt sur une plate-forme.

IV. GROUPE BRÉSILIEN ou AMAZONIEN. — L'Amazonie, dont le cours ne mesure pas moins de 5 800 kilomètres de long, est le plus grand fleuve de l'Amérique du Sud et le plus important du monde par la masse d'eau qui coule dans son lit. On lui connaît plus de deux cents affluents, dont certains dépassent en longueur les plus grands fleuves d'Europe. Il ne saurait être surprenant que, dans l'immense territoire baigné par ce fleuve et ses affluents, territoire dont la majeure partie est située au sud et tout le long de l'Équateur, on rencontre une flore et une faune extrêmement abondantes et variées. Par la chasse et la pêche, la population indigène, d'ailleurs très clairsemée, trouve facilement à se procurer les ressources alimentaires qui lui sont nécessaires, sans avoir besoin de s'intéresser à l'agriculture. Le Brésil ne compte en tout que 14 millions d'habitants environ, soit une densité de 1,7 par kilomètre carré. Dans ce chiffre sont compris les Blancs, les Indiens, les Nègres importés d'Afrique et les métis à tous les degrés.

On n'a pas rencontré, dans la région amazonienne, de traces d'une grande civilisation, comme celles que nous avons signalées au Mexique. Quelques découvertes faites dans l'île de Marajo,



INDIENS DU PUTUMAYO (Amazonie moyenne). — CL. C. MARCEL.

qui fait partie de l'archipel occupant l'estuaire de l'Amazonie, démontrent qu'il a vécu en ce point une population sensiblement plus évoluée que les Indiens actuels de l'intérieur. Beaucoup de ceux-ci en sont encore à l'âge de la pierre et du bois. Dans l'est du Brésil, depuis le rio Tocantins jusqu'au bassin du rio Madeira, le pays est surtout constitué par des plateaux, formés de roches friables, enclavés dans des chaînes de montagnes boisées. Cette contrée offre moins de ressources que la région amazonienne proprement dite; aussi les peuplades qui l'habitent sont-elles plus incultes, plus misérables que les Amazoniens. Par suite de la rareté des roches dures, elles sont dans la nécessité de remplacer par des instruments en bois beaucoup d'instruments que d'autres tribus fabriquent avec la pierre.

Un bon nombre de populations que nous avons signalées au Venezuela et dans les Guyanes comptent des représentants au Brésil. D'autre part, des tribus au moins aussi nombreuses, qui vivent dans le bassin de l'Amazonie, ne sont pas cantonnées exclusivement dans les limites de la République brésilienne. Nous ne saurions songer à décrire ces innombrables tribus ni même à en donner une nomenclature détaillée; nous nous bornerons à donner un aperçu des principales peuplades.

Parmi ces groupes, il en est un qui joue encore un rôle important dans l'Amérique du Sud : c'est le groupe toupis ou guarani. Les Toupis-Guaranis étaient naguère extrêmement nombreux dans les provinces de Sao-Paulo, Parana et Rio Grande do Sul; ils n'y sont plus représentés que par un nombre assez restreint de familles. En revanche, nous les retrouvons au Paraguay et jusque dans le nord de la République Argentine, où ils occupent encore une place importante. Partis vraisemblablement de ces contrées méridionales, beaucoup de Guaranis ont émigré dans la direction du Nord : les uns ont gagné la côte, qu'ils ont suivie jusqu'à l'embouchure du Para; d'autres sont allés s'établir plus loin, dans la Guyane française, où les Émerillons et les Ovampis en sont les représentants; d'autres enfin ont atteint le sud de la province de Goyaz et le nord-est de celle de Mato-Grosso. On les rencontre beaucoup plus à l'Ouest, en partie au delà du territoire brésilien : ce sont les Omaguas ou Campevas, les Yurimaguas et les Cocamas à demi civilisés du haut Amazonie, entre l'embouchure du Putumayo et celle du Huallaga. Dans le centre du Brésil, les

Mondouroucou, les Yurunas, les Auetos appartiennent à la même famille.

Les Guaranis présentent à peu près les mêmes caractères physiques que les Caraïbes, bien que certaines tribus soient d'une taille un peu plus élevée. Ils ont le teint jaunâtre, tirant parfois un peu sur le rouge, parfois un peu sur le brun. Leurs cheveux sont noirs, gros et raides. Leur tête est ronde, avec un front plutôt bombé que fuyant. La face est large, arrondie, sans saillie prononcée des pommettes, avec un nez court, étroit, à narines peu ouvertes. Leurs lèvres sont minces et le menton est rond et court. On dit que beaucoup ont les yeux légèrement obliques.

Le costume est peu compliqué chez la plupart des Guaranis; souvent, il se réduit à une simple ceinture d'écorce, de graines ou de coquillages. D'autres fois, il consiste en un pagne formé par une bande enroulée à la taille, dont les bouts, ramenés entre les jambes, retombent en avant. Moins simple est le vêtement des demi-civilisés. Ceux-ci s'enroulent à la ceinture une longue pièce d'étoffe qui leur fait une sorte de jupe et ils en réservent une longueur suffisante pour en rejeter l'extrémité sur une de leurs épaules. Pas plus que les autres, ces demi-civilisés ne peuvent s'astreindre à porter des chaussures.

Si le costume est sommaire, la parure est copieuse. Certains Indiens se peignent le corps comme les Caraïbes, mais ils sont relativement rares. La plupart ont recours aux ongles et aux dents des mammifères, au brillant plumage des oiseaux, aux élytres colorés des coléoptères, notamment des buprestes, aux coquilles des mollusques, aux graines, spécialement à celles de couleur rouge, noire ou blanche, pour s'en faire des colliers, des ceintures, des bracelets, des jarretières, des ornements de chevilles, etc. Une des parures fréquemment en usage les jours de fête consiste en une longue enfilade de graines ou d'élytres qui se porte en écharpe. L'ornement de tête le plus commun est fait d'une couronne dans laquelle on plante des plumes. Quelques Guaranis s'introduisent dans la lèvre inférieure une sorte d'épingle en résine durcie qui peut atteindre 25 centimètres de longueur; mais c'est chez les Botocudos que nous allons trouver l'ornement labial le plus remarquable. Sur le haut Amazone, le P. Tastevin a vu des Indiens porter, suspendu au nez, un croissant en coquille qui, chez le chef, mesurait 110 millimètres entre les deux pointes. Les femmes ne font pas usage de cet ornement, mais, les jours de fête, elles se suspendent aux oreilles de grands disques en coquilles ou bien de petits plumets en plumes d'ara aux couleurs brillantes.



INDIEN DU HAUT AMAZONE AVEC PEINTURES FACIALES.  
CL. C' MARCEL.

Les habitations consistent généralement en cabanes dont les parois peu élevées sont faites de bambous ou de troncs d'arbres; le toit, en feuilles de palmier, en est fortement incliné. A l'intérieur, se trouvent des bancs, souvent des nattes et des poteries, car la plupart de ces Indiens savent fabriquer de la poterie, des hamacs et quelquefois des pagnes tissés par les indigènes eux-mêmes, s'il s'agit de tribus qui ne soient pas complètement arriérées. Ceux qui ne connaissent pas la céramique remplacent les vases en terre par des corbeilles tressées, rendues imperméables par l'application d'une couche de résine ou de cire. Il n'est pas une tribu, vivant à proximité d'un cours d'eau, qui ne sache creuser un canot dans un tronc d'arbre, et cependant les hommes ne disposent, dans bien des cas, que d'outils en pierre pour exécuter ce travail. Un instrument pour travailler de petits objets en bois consiste en une dent d'agouti montée sur un fémur de singe ou sur un manche en bois.

Les Guaranis sont pour la plupart d'humeur assez douce; il existe pourtant encore quelques tribus cannibales au Brésil. C'est au moyen de la chasse et de la pêche qu'ils pourvoient à leurs

besoins, l'agriculture ne jouant chez eux qu'un rôle tout à fait secondaire. Leur arme habituelle est l'arc, avec lequel ils lancent des flèches parfois barbelées, parfois munies d'une pointe en os, très rarement d'une pointe en pierre. Pour maintenir la pointe sur la hampe, on emploie de la résine. La sarbacane est en usage dans tout le haut Amazone. L'arc ne sert pas seulement à chasser le gibier à poil ou à plume, mais aussi pour s'emparer du gros poisson. Il est vrai que les Indiens de l'Amazone connaissent d'autres procédés de pêche : les filets, les barrages et des paniers qui sont de véritables nasses. De grosses massues en bois sont les armes de guerre.

Les Guaranis ne sont pas dénués de courage et ils l'ont prouvé en maintes circonstances. Subdivisés en centaines de tribus, il eût été difficile qu'ils vécussent toujours en bonne intelligence. Néanmoins, ils ne se battent pas souvent entre eux. On ne peut pas dire qu'ils aiment les Blancs, dont ils ont eu — et ont encore fréquemment — à se plaindre, mais ceux qui ont été en contact avec les civilisés se rendent bien compte qu'ils sont trop faibles pour pouvoir lutter; aussi n'est-il pas question de soulèvements, dont ils seraient les victimes. S'ils ont à se venger d'un Européen, ils emploieront la ruse. Crevaux, qui devait plus tard être massacré et mangé par les Tobas du Chaco austral, a raconté le traitement que les Guaranis du haut Puru avaient fait subir à un Portugais accusé d'avoir enlevé une femme de leur tribu pour l'épouser. Ils assassinèrent d'abord l'homme et la femme, puis « la tête du Portugais, dépouillée incomplètement des parties molles, a été placée dans un filet; sa face et celle de l'Indienne, momifiées par un procédé que ces sauvages connaissent, sont devenues de hideux trophées; enfin, les dents des victimes, groupées par petits paquets, ont fourni les pendants d'un collier qui figure avec les autres pièces dans le musée de Rio de Janeiro ».

Les Guaranis sauvages n'aiment pas, en effet, les alliances avec les Blancs; nous verrons dans un instant qu'il n'en est pas de même des demi-civilisés. Les pères de famille surveillent d'ailleurs avec soin leurs filles tant qu'ils n'ont pas consenti à leur mariage. Lorsqu'un jeune homme a fourni des preuves d'habileté à la chasse et de courage, il peut demander la main d'une jeune fille et elle ne lui est pas refusée, si jeune que soit la future, à la condition que le père ait reçu des présents. Le P. Tastevin a vu des fillettes de huit ans qui étaient déjà ma-



INDIENNES HUITOTOS TATOUÉES (Amazone moyen). — CL. C' MARCEL.



MULATRESSE DE LA RÉGION DE PARA (Brésil). — CL. C. MARCEL.

riées. Quoique l'autorité du mari ne soit jamais méconnue, la femme n'est pas maltraitée. Lorsqu'elle vieillit, l'époux en prend une deuxième moins âgée, mais la première est conservée et entourée d'égards. Il est de règle que les deux conjoints appartiennent à la même tribu, mais lorsque des prisonnières ont été faites à la guerre, elles sont admises dans les ménages comme concubines. Les maris sont très jaloux de leurs femmes, et celles qui commettent des infidélités conjugales s'exposent à être punies de mort.

D'Orbigny déclare qu'il est très rare qu'une querelle surgisse entre les femmes d'un même homme. Elles s'acquittent ensemble des travaux intérieurs et, chez les demi-civilisés qui font un peu de culture, ce sont elles qui sont chargées des travaux des champs et de la préparation des boissons fermentées. Chez les Chiriguanos, les hommes sont constamment en visite les uns chez les autres et, à tout visiteur, il est d'usage d'offrir de ces boissons.

Les enfants sont toujours l'objet d'une grande sollicitude de la part des parents. Les garçons apprennent de leur père le maniement des armes et les filles reçoivent leur éducation de leur mère.

Il n'existe pas, chez les Guaranis, de grands groupements politiques. Chaque petite tribu a son chef, dont les pouvoirs sont d'ailleurs très limités. Si des différends surgissent avec d'autres tribus, le chef convoque un conseil qui décide s'il y a lieu ou non d'entreprendre une expédition guerrière et, dans l'affirmative, désigne celui qui la dirigera et qui n'est pas forcément le chef de la tribu. Les guerriers se parent pour le combat et se peignent la figure pour se donner un air redoutable.

Les Indiens de l'Amazone, surtout sur le haut fleuve, sont d'une ignorance dont rien n'approche. Ils ne se rendent aucun compte du temps écoulé depuis un événement dont ils auraient dû garder le souvenir. A ce point de vue, les demi-civilisés ont accompli quelques progrès, mais leur contact avec les Blancs est loin d'avoir toujours eu d'heureux résultats. Il faut reconnaître que les exemples qu'ils ont eus sous les yeux ont souvent été peu édifiants. Un savant brésilien nous déclarait, il y a quelques années, dans une communication faite à un congrès national, que les Portugais s'allient « légitimement ou non » aux sauvages filles du pays; que beaucoup de colons sont polygames et que, de nos jours encore, il existe des propriétaires et des planteurs possédant des harems où se coudoient Nègresses et Indiennes. Comment s'étonner après cela du grand nombre de métis qu'on rencontre au Brésil?

Au XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque les premiers Portugais vinrent s'installer au Brésil, ils ne s'aventurèrent pas à l'intérieur du pays, mais ils prirent contact avec les Indiens des contrées voisines du littoral.

Des unions se contractèrent entre Blancs et indigènes, et de ces mariages naquirent des métis qu'on désigne sous le nom de *Curibocas*. Les croisements de cette nature devinrent si nombreux que dans certaines contrées, notamment dans la province de São-Paulo, les métis forment aujourd'hui la presque totalité de la population. Le résultat du métissage fut des plus heureux, puisque les Paulistas sont considérés comme les hommes les plus intelligents, les plus énergiques de tout le Brésil, et que la beauté de leurs femmes est devenue proverbiale. Un certain nombre de métis de São-Paulo sont issus d'un croisement entre Blancs et Curibocas, c'est-à-dire qu'ils possèdent trois quarts de sang blanc et un quart de sang indien.

En 1531, la canne à sucre fut introduite dans la région brésilienne et le besoin de main-d'œuvre se fit sentir; bientôt commença l'importation de Nègres africains. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le trafic des esclaves noirs prit une extension considérable. Malgré leur situation inférieure, ces esclaves trouvèrent à s'unir à des Indiennes, et de ce croisement résulta une autre catégorie de métis, les *Cafusos*, dont les cheveux, durs et crépus, forment un gros ballon hérissé sur la tête. Des mariages, « légitimes ou non », entre Blancs et Nègresses donnèrent naissance à des mulâtres. Toutes les catégories de métis se mêlèrent entre elles, et à l'heure actuelle le nombre des « sang mêlé » a atteint des proportions énormes, dans les régions côtières tout au moins. Quand le sang blanc prédomine chez un individu, il se qualifie de créole, comme aux Antilles.

✱ Les linguistes admettent, en dehors de la famille toupi-guaranie, deux autres familles indiennes dans la région amazonienne : l'une parle la langue *arouak*, l'autre un idiome *pano*. De nombreuses tribus parlant la première de ces langues comptent des représentants à la fois au Venezuela, dans les Guyanes et au Brésil; nous les avons déjà mentionnées et nous croyons inutile d'y revenir. Dans la région amazonienne, il nous serait facile d'en énumérer beaucoup d'autres : les Yumanas, les Passés, de la rive gauche de l'Amazone; les Maraouas, les Ticounas, les Ipourinas, les Paumaris du bas Purus, habiles navigateurs ne faisant usage que de canots en écorce, etc. D'autres peuplades se rattachent par la langue aux Panos du nord-est du Pérou : tels sont, entre autres, les Karipounas, les Araunos, les Takanos, les Toromonas, les Guakanahuas du bassin de la Madeira. A en juger par la langue, il semble donc que des peuplades, parties de contrées différentes, soient arrivées dans la région amazonienne où elles se sont mêlées d'une façon presque inextricable. Parmi elles, il en est quelques-unes qui sont encore cannibales, qui vivent dans des huttes en forme de canots renversés et qui dorment dans des hamacs en écorce. Toutefois, comme le peu que nous en connaissons à l'heure actuelle tend à faire supposer qu'au fond elles ne diffèrent pas sensiblement des Guaranis, ni par les caractères physiques, ni par le genre de vie, nous croyons bon, pour éviter des répétitions inutiles, de ne pas nous étendre davantage sur leur compte.



GRANDE CASE DES INDIENS DE L'AMAZONE. — CL. ÉTABL<sup>e</sup> GAUMONT.

Il est, cependant, un petit groupe que nous ne saurions passer sous silence : ce sont les Botocudos, les Kayapos et les Caingans, qui, au milieu de leurs forêts, se sont conservés à peu près intacts. Nous nous en tiendrons d'ailleurs à la première de ces peuplades, qui est incontestablement la mieux connue. Les touristes qui se rendent au Brésil ne manquent guère d'aller visiter ces Indiens; ceux-ci les accueillent volontiers pour les profits qu'ils en tirent.

Les Botocudos, qu'on appelle aussi Aymoros, se donnent à eux-mêmes le nom de Bourous. Ils vivent dans la province de Minas Geraes, entre le rio Doce et le rio Pardo. Ils sont de petite taille et dolichocéphales, ce qui les distingue des autres Amazoniens. Leur peau est d'un brun plus ou moins clair; leurs cheveux, gros et noirs, ne blanchissent pas dans la vieillesse. Ils s'épilent soigneusement la barbe, les sourcils et toutes les villosités du corps. Ils ont le cou très court, les épaules larges, le torse massif, les membres inférieurs grêles et les extrémités petites. Dans la face, on note des yeux petits, noirs, un peu relevés à l'angle externe, un nez droit, court, à narines modérément dilatées, une lèvre supérieure fine.

Les demi-civilisés sont seuls à s'entourer la taille d'une bande d'étoffe; les autres vont complètement nus. En revanche, ils ne dédaignent pas la parure. Quelques-uns se tatouent et beaucoup portent sur le front de petites cicatrices linéaires qui, paraît-il, ne sont pas faites dans le but de s'embellir; il s'agirait de simples traces de scarifications effectuées avec un fragment de quartz ou de bambou, dans un but thérapeutique. Tous se peignent le corps avec des suc végétaux, et les femmes emploient les mêmes teintures pour se tracer des rameaux sur le front, les joues et la poitrine. Les guerriers font usage d'une étroite couronne en écorce. L'ornement le plus apprécié des deux sexes est la *botoque*, disque de bois très léger qu'on porte dans la lèvre inférieure et dans le lobule de l'oreille. Dès le jeune âge, des trous, qu'on dilate progressivement, sont pratiqués dans la lèvre et le lobule de l'oreille et on arrive à obtenir des ouvertures suffisantes pour y introduire des rondelles de 6 centimètres de diamètre.

A part quelques-uns, les Botocudos vivent de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Ils se résignent très difficilement à la vie sédentaire; aussi se contentent-ils de huttes en branchages pour s'abriter. Ils campent par petits groupes à l'orée des bois. Le Dr Ph. Rey dit qu'autour des campements, et dans un rayon très étendu, il règne une odeur qui n'est pas due à la malpropreté, mais à l'exhalaison cutanée très particulière des indigènes.

Les Botocudos mangent leurs aliments grillés sur des charbons. Un de leurs mets les plus appréciés, qui est plutôt une gourmandise, car, pour les gros mangeurs qu'ils sont, un tel mets compterait peu : c'est une larve qu'ils trouvent dans les tiges de bambou. Pour se procurer du feu, ils ne connaissent qu'un procédé, qui consiste à faire tourner rapidement entre les mains un morceau de bois dur sur un morceau de bois sec. Il est certain que ces Indiens ont été autrefois anthropophages.

L'industrie des Botocudos est extrêmement rudimentaire. En dehors de leurs armes (arcs, massues), ils ne fabriquent guère que des filets en fibres tressées, dans lesquels les femmes portent les provisions, et quelques corbeilles. Des bambous et des calbasses leur servent de récipients pour l'eau.

La polygamie est la règle. La femme est chargée de tous les travaux, mais elle n'est pas maltraitée. Elle prend part aux fêtes, qui s'accompagnent toujours de danses et qui se renouvellent chaque fois qu'il se produit un événement de quelque importance (chasse fructueuse, mort d'un chef, arrivée d'un étranger dont on escompte les largesses). Ces danses consistent à tourner sur place, les hommes et les femmes se tenant par les épaules, et à imprimer au corps des mouvements variés.

Les Botocudos se classent parmi les Amazoniens les plus ignorants. Ils ne connaissent que deux mots pour exprimer les nombres : le premier signifie « un » et l'autre « beaucoup ». Comme la plupart des Indiens de la région, ils ne possèdent qu'un seul instrument de musique, la flûte en roseau. Ils croient à une autre vie et à deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre mauvais.

V. GROUPE PARAGUAYEN. — Nous avons dit précédemment que les régions que nous admettons n'ont pas de limites précises. C'est le cas, tout particulièrement, de la région du Paraguay. Enclavée entre la Bolivie, le Brésil et le nord de la république Argentine, elle participe, au point de vue ethnique, de chacun des pays qui l'entourent. Telle population que nous avons signalée au Brésil compte de ses membres dans le Paraguay; telle autre que nous rencontrons dans ce dernier pays est représentée dans l'Argentine. Par suite, pour éviter des répétitions fastidieuses, nous serons très brefs au sujet des Indiens du groupe dont nous allons maintenant nous occuper.

Les principales populations indiennes du Paraguay sont les Cainguas ou Caynas, les Guanans, les Mbayas, les Canendeyus, les Enimas, qui appartiennent à la famille des Lenguas, dont diverses



BOTOCUDOS EN ARMES DEVANT LEUR CASE.



INDIENS DU CHACO PARAGUAYEN. — COLL. M. H. N.

tribus vivent dans l'Argentine; les Guadjanas, les Guayakis. Sur ces différentes peuplades, nous ne possédons que des renseignements très sommaires.

Les Caïnguas constituent un groupe important disséminé dans le Brésil, le Paraguay et la république Argentine (province des Missions). Dans le Paraguay seul, on estime que leur nombre atteint 20 000 individus environ, répartis en différentes peuplades, vivant les uns à l'est, les autres à l'ouest de la Cordillère qui court du Nord au Sud. Ceux de l'Est sont divisés en deux sous-groupes par la Cordillère de Maracayo, perpendiculaire à la précédente. Quoique dispersés par petits groupes, ils obéissent tous à un seul cacique ou chef. Ils sont de petite taille (1<sup>m</sup>,60 en moyenne chez les hommes; 1<sup>m</sup>,45 chez les femmes) et ont le crâne court. Leur teint est bronzé et leurs cheveux ne présentent pas toujours les caractères que nous sommes habitués à rencontrer chez les Indiens de l'Amérique du Sud : dans la plupart des cas, il est vrai, ils sont noirs et lisses, mais certains individus les ont ondulés; la chevelure rousse s'observe fréquemment chez les enfants.

Les Caïnguas sont agriculteurs et assez industriels. Ils connaissent le tissage et fabriquent de la poterie. Ils ont des flèches tantôt barbelées, tantôt à pointe obtuse, celles-ci destinées à la chasse aux oiseaux. Ils ont inventé une sorte d'arc qui remplace la fronde pour lancer des pierres; ils appellent cet arc *bodoké*. Intelligents, ils montrent des dispositions non seulement pour la danse, mais également pour la musique et le dessin. Ils vont à peu près nus, tout en aimant à se parer. Leur parure favorite est un long bâtonnet, la *tembetta*, qu'ils portent dans la lèvre inférieure. Comme les autres Indiens, ils ne savent se procurer du feu qu'en frottant vivement un morceau de bois dur sur un morceau de bois bien sec.

Entre le rio Parana et la chaîne centrale des montagnes du Paraguay, au sud des sources du rio Acaray-Guazù, dans le voisinage de la fraction la plus méridionale des Caïnguas, vivent les Guayakis, qui en sont à l'âge de pierre véritable. Ils ne connaissent ni le tissage ni la fabrication de la poterie. Leurs vases sont des paniers tressés qu'ils rendent imperméables en les enduisant d'une couche de cire. Ce sont de grands chasseurs qui ne craignent pas, avec leur arc énorme et leurs grosses massues en pierre, d'attaquer le jaguar. La peau de cet animal leur sert à confectionner un bonnet qui leur donne un air grotesque.

Ils habitent des cases en branchages qui ont parfois 25 mètres de longueur. Leurs instruments pour travailler le bois consistent

en haches de pierre polies et en mâchoires d'agouti emmanchées généralement dans des fémurs de singe.

Le type des Guayakis n'a rien de beau. De petite taille (un homme qu'on a pu mesurer n'atteignait que 1<sup>m</sup>,52, et un squelette de femme correspondait à une stature de 1<sup>m</sup>,42), ils ont la tête courte et marchent les jambes fortement écartées.

La question linguistique est des plus compliquées au Paraguay. Les spécialistes rattachent aux Guaranis les deux populations dont nous venons de décrire brièvement les caractères, de même que les « Guaranis apprivoisés » par les jésuites dans les commanderies. Ces Indiens « apprivoisés » se sont croisés avec les Espagnols et en ont adopté le genre de vie. Mais les Enimas et d'autres tribus voisines, comme les Guanas, appartiendraient à une autre famille linguistique encore mal définie. Il en serait ainsi des Samucos ou Chamacocos du haut Paraguay, des Guaycourous — dont les Caduvés, aujourd'hui réduits à une centaine à peine d'individus non métissés, seraient les derniers représentants d'un peuple autrefois nombreux (le peuple mbaya ou Guaycourous proprement dits) — et des Guatos des régions marécageuses du Paraguay. Mais si ces tribus parlent des idiomes très différents les uns des autres, elles se ressemblent néanmoins d'une manière frappante au point de vue des caractères physiques, du genre de vie et des mœurs. Les variantes qu'elles offrent, et qui sont généralement minimes, dépendent avant tout des conditions du milieu dans lequel elles vivent. Ainsi les Guatos, dont le nombre n'excède pas actuellement une centaine, sont d'excellents canotiers, parce que leur région marécageuse est sillonnée de cours d'eau. Comme pour un grand nombre d'Indiens du Brésil, du Venezuela et des Guyanes, la pêche constitue pour eux une véritable chasse : ils s'emparent du poisson avec leur grand arc et leurs flèches à pointes d'os. De même que beaucoup de ces Indiens, ils se construisent des abris en forme de toit à double pente. Leurs caractères physiques sont ceux que nous avons décrits à maintes reprises : petite taille, peau brune, cheveux noirs et lisses, crâne court, face large, arrondie, nez court, droit, d'une largeur modérée, menton peu prononcé, etc.

VI. GROUPE ARGENTIN ou PAMPÉEN. — Dans le nord et dans l'ouest de la république Argentine et dans l'Uruguay, qu'on ne saurait isoler de cette république au point de vue ethnique, on rencontre une foule de tribus qui ont les plus grandes affinités avec celles que nous avons signalées dans les pays voisins. Quel-

ques-unes, cependant, méritent une courte description. Dans la pampa proprement dite et en Patagonie, nous allons, en effet, trouver des types nouveaux. Nous ne nous occuperons plus des Fuegiens, auxquels nous avons consacré une brève étude dans la partie où nous traitons des Primitifs actuels (p. 77).

Avant d'aborder l'examen des Indiens modernes de la contrée qu'il nous reste à passer en revue, il ne nous semble pas hors de propos de parler des découvertes relatives à l'Homme fossile, qui ont été faites dans la république Argentine.

Il est incontestable que la région pampéenne a été habitée à une époque fort ancienne par des êtres humains qui, comme nos vieux ancêtres, fabriquaient avec de la pierre les grossiers instruments et les armes dont ils se servaient. On a même trouvé quelques débris osseux, notamment des crânes d'hommes ayant vécu dans les mêmes temps que des animaux à formes étranges, tellement différents de nos animaux de l'époque quaternaire qu'on a voulu faire remonter leur existence à des temps extrêmement reculés. Parmi les mammifères les plus singuliers qu'a connus l'Homme fossile de la pampa argentine, on citait le *Glossotherium*; or, nous avons vu (p. 283) qu'Otto Nordenskjöld avait recueilli dans une grotte des restes tout frais d'un de ces bizarres édentés qui, par conséquent, était mort depuis peu de temps. Il faut donc être très prudent quand il s'agit de paléontologie américaine et ne pas chercher à établir un synchronisme entre des gisements du Nouveau-Monde et des gisements d'Europe qui, au premier abord, offrent des similitudes. Les géologues et les paléontologistes ont même établi que des couches considérées comme tertiaires au delà de l'Atlantique sont sûrement contemporaines de nos terrains quaternaires.

Ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas découvert jusqu'ici en Amérique de restes humains présentant des caractères aussi grossiers, aussi sémésiques que ceux de notre race de Néanderthal. Les crânes réellement fossiles de la république Argentine peuvent se comparer, par leur morphologie, à ceux de races qui vivent actuellement à la surface du globe.

Tel n'est pas l'avis d'un savant paléontologiste argentin, Florentino Ameghino. Il a soutenu qu'avant ces hommes, si voisins des races actuelles, il avait vécu, dans la pampa, des êtres humains infiniment inférieurs à tous ceux que nous connaissons aujourd'hui, soit vivants, soit à l'état fossile, et il en a tracé un portrait complet. Hâtons-nous d'ajouter que, de la plupart de ces ancêtres qu'il a dépeints avec tant de précision, on n'a pas trouvé jusqu'ici la plus petite trace, comme il l'avoue lui-même. Cela ne l'a pas empêché de décrire toutes les phases qu'a traversées l'Humanité avant d'atteindre sa forme définitive. Lorsque ses hypothèses reposent sur quelque trouvaille, elles ne résistent pas au moindre examen; il nous suffira d'en citer un exemple.

A Monte-Hermoso, on a recueilli, dans des conditions qui laissent fortement prise à la critique, un fémur et une première vertèbre cervicale. La vertèbre a des caractères franchement humains et paraît provenir d'une femme qui, d'après les dimensions de l'os, pouvait mesurer approximativement 1<sup>m</sup>,45. Le fémur provient, lui, d'un grand canidé. L'extrémité supérieure a disparu, mais Ameghino assigne à cet os, en le complétant, une longueur de 19 centimètres. Or le fémur d'un homme de taille moyenne atteint 45 centimètres. En attribuant les deux débris à un même individu, le savant n'a pas hésité à nous tracer le portrait du quatrième ancêtre de l'Humanité, le *Tetraprothomo*, être de très petite taille avec un crâne énorme.

Ce seul exemple permet de juger la valeur des théories d'Ameghino, théories qui, naturellement, ont été rejetées par la presque unanimité des anthropologistes. Nous n'en aurions pas parlé si elles n'avaient pas provoqué, à un moment, un véritable engouement chez les disciples du paléontologiste argentin, à qui l'on doit, d'ailleurs, des travaux tout à fait remarquables, et s'il ne se trouvait encore — même en Europe — des hommes de science qui les considèrent comme très plausibles, sinon comme entièrement justifiées.

On peut se demander si les Indiens actuels de l'Argentine sont les descendants des hommes auxquels ont appartenu les crânes incontestablement fossiles auxquels nous venons de faire allusion. A cette question, il serait téméraire de répondre dans un sens ou dans l'autre. D'une part, les quelques débris humains recueillis dans de vieilles assises de la pampa sont insuffisants pour qu'on puisse se rendre un compte exact de la constitution somatique des vieilles populations qui l'ont habitée et, d'autre part, nous sommes encore bien peu renseignés sur les caractères physiques de la grande majorité des populations indiennes si variées vivant de nos jours dans l'Amérique du Sud.

Les Indiens dont nous allons maintenant nous occuper ont été précédés, dans le nord du territoire argentin, par une population, depuis peu disparue, qui avait atteint un degré de civilisation bien supérieur à celui des Indiens actuels. Les derniers représentants de cette population, les Quilmes, ont été déportés, en 1670, par les Espagnols dans les environs de Buenos-Aires. La civilisation dont il s'agit (civilisation calchaquie) s'étendait sur les provinces de Salta, Chaco, Tucuman, Catamarca, Ríeja et au delà.

Les Calchaquis ou Diaguites ne présentaient pas un type homogène. Chez les uns, la taille était inférieure à la moyenne, tandis que chez quelques autres, très rares en réalité, elle dépassait 1<sup>m</sup>,75. Le crâne est généralement brachycéphale, mais il faut tenir compte que 60 pour 100 de ceux qui ont été étudiés ont subi une déformation artificielle qui a eu pour résultat de raccourcir la tête. Parmi ceux qui n'ont pas subi cette déformation, la majorité a néanmoins la tête peu développée d'avant en arrière relativement à sa largeur. De notables variantes s'observent dans la face, tantôt longue, tantôt large, tantôt intermédiaire, de même que dans les proportions du nez, qui est parfois long et étroit, parfois large et plutôt court. Mêmes différences encore dans le bassin. Il faut donc en conclure que le peuple calchaqui se composait de plusieurs éléments ethniques, dont le plus important devait se rapprocher des Indiens qui vivent dans les régions circonvoisines.

D'où venaient ces divers éléments ethniques? C'est ce qu'il est difficile sinon impossible de préciser. Au point de vue anatomique, on a cru être autorisé à établir un certain rapprochement entre les Diaguites et les Esquimaux. Leur civilisation a été comparée, par les uns, à celle du Pérou et de la Bolivie; par les autres, aux civilisations de l'Amérique Centrale et du Mexique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tout en ayant fait des emprunts aux Péruviens, les Calchaquis avaient une civilisation qui leur était propre.

Leurs architectes ont construit des villes fortifiées renfermant des édifices dont les murs étaient faits de gros blocs de pierre si bien ajustés qu'il n'était pas besoin de ciment pour les maintenir ou combler les interstices. Ce qui frappe, c'est que, de monuments ainsi bâtis, il n'en est pas resté un seul intact. Généralement, les murs n'ont pas plus d'un mètre de haut et beaucoup ne paraissent pas avoir été élevés à une plus grande hauteur. On se demande s'ils n'étaient pas destinés à supporter des constructions en bois.

Dans les ruines, on rencontre de nombreux spécimens de l'industrie diaguite. Les objets en pierre y sont largement représentés. En premier lieu, il convient de signaler les haches polies, en roche granitique ou en quartzite, avec une gorge creusée sur une face seulement. Ces haches pouvaient être des instruments de charpentier et servir d'armes à l'occasion. Les pointes de flèche en roche siliceuse sont communes dans toute la région. Des espèces de mortiers ou de bassins en pierre sont souvent ornés de figures en relief, fort bien exécutées, représentant des lézards, des grenouilles, des crapauds. Quelques fusaioles ont été recueillies, ainsi qu'un nombre considérable de perles en turquoise ou en roche verte. Des artistes travaillaient fort bien la pierre, car, en dehors des animaux qui décoraient les bassins que nous venons de citer, on a découvert une quantité de petites statuettes humaines ou de figurines d'animaux parfaitement reconnaissables. On est très intrigué par la présence d'animaux représentés sans tête et qui ne semblent nullement avoir été brisés. Les masques en pierre, relativement fréquents au Pérou, sont extrêmement rares dans la région diaguite.

La céramique est fort variée. Elle comprend de la poterie de ménage telle que fusaioles, écuelles parfois poussées dans de la vannerie, plats, tasses, gobelets, aryballes, grandes jarres, coupes souvent de forme élégante, quoique l'usage du tour ait été ignoré des Calchaquis. A cette liste, il faudrait ajouter beaucoup d'autres objets (petites lampes en terre cuite, pipes, etc.) pour donner une idée de la diversité de la céramique diaguite; mais il est une catégorie de grands vases qu'on ne saurait passer sous silence : ce sont les urnes funéraires, qui paraissent avoir été exclusivement réservées aux sépultures d'enfants. Certains vases étaient pourvus d'un pied ou d'anses; la plupart étaient recouverts d'un engobe d'ocre rouge ou jaune, de chaux ou de plombagine. Beaucoup étaient ornés de dessins le plus souvent noirs, mais quelquefois rouges, jaunes, violets, bruns ou blancs. Le décor pouvait aussi consister en traits gravés ou en motifs modelés dans l'argile. Mais les potiers ne faisaient pas que de la céramique usuelle, ils modelaient des statuettes humaines, des têtes d'animaux. Assurément, ils n'ont pas produit des chefs-d'œuvre comparables à ceux sortis des mains des artistes péruviens, mais ils ne possédaient pas moins une remarquable habileté technique.



POINTE DE FLÈCHE EN SILEX  
TAILLÉ TRAVERSANT UN STERNUM  
DE PATAGON. — COLL. M. H. N.

La même habileté se retrouve chez les artisans qui travaillaient le bois, l'os ou les métaux (cuivre, or ou argent). Les objets en bois se sont mal conservés; on a recueilli toutefois des fuseaux, des outils en forme de couteau, des cuillers, des vases, dont un des plus beaux est une timbale laquée en trois couleurs. Quelques figurines humaines, des tablettes sculptées prouvent que les ouvriers ne dédaignaient pas le bois, pas plus qu'ils ne dédaignaient l'os. Les pointes de flèche en os sont fort nombreuses; on connaît des épingles décorées de figures humaines et d'autres grandes épingles, *topos* ou *toupos*, également en os, décorées de têtes d'animaux.

Dans le travail des métaux, les Diaguites se sont distingués. Les métallurgistes employaient surtout le cuivre, presque toujours allié à une petite quantité d'étain. L'or et l'argent étaient réservés pour les objets de parure (aigrettes, bandeaux en or, diadèmes de chefs en argent). Du cuivre, qu'on fondait et coulait dans des

moules, on tirait des haches de divers modèles, des herminettes, des tranchets, des poinçons, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des cloches, des casse-tête, des sceptres, etc. La plupart des objets de parure ou de toilette étaient également en cuivre; nous citerons : les pinces à épiler, les *topos* (grandes épingles pour fixer les vêtements), les plaques pectorales et frontales, les bagues, les bracelets, etc. Les Indiens achevaient de se parer avec des plumes dont ils s'ornaient la tête.

Parmi les plantes que cultivaient les Calchaquis, figurait le coton, qu'ils filaient et tissaient, comme ils filaient et tissaient la laine. Avec leurs tissus, parfois très fins, ils confectionnaient l'espèce de chemise ou de tunique qui était leur principal vêtement. Ils faisaient aussi usage du poncho, toujours en laine, et portaient des sandales de cuir.

Ce peuple intelligent, industriel, artiste, avait donc atteint un degré de civilisation qui le plaçait bien au-dessus des tribus indiennes vivant actuellement dans la région. Il a fallu l'arrivée des Européens en Amérique pour détruire cette remarquable civilisation, comme ont été détruites celles, plus brillantes encore, du Pérou et du Mexique. Mais, braves autant qu'intelligents, les Diaguites ont lutté cent vingt ans contre les Espagnols avant de se soumettre.

✂ Parmi les populations modernes du nord de la république Argentine, il en est une au moins qui est restée cannibale jusqu'à nos jours : c'est la peuplade des Tobas. Ces Indiens vivent actuellement dans la « Gobernacion » du Chaco et comptent quelques petites tribus à l'Est, dans le Paraguay. Avec les Maticos, ils sont actuellement les seuls représentants des Guaycourous dans le nord de l'Argentine, ceux du Sud ayant été refoulés par les Araucans, avec lesquels ils se sont mélangés. De ce mélange sont issus les Puelches, dont nous parlerons dans un instant.

Les Tobas diffèrent par la taille des Indiens que nous avons jusqu'ici rencontrés dans presque toute l'Amérique du Sud. Ils sont, en effet, de grande stature, bien faits et de constitution robuste. Ils connaissent le tissage et se vêtent de longs manteaux de laine. Animés d'un esprit turbulent et belliqueux, ils entrent facilement en lutte contre leurs voisins dans l'espoir de se procurer quelque butin. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient en hostilité ouverte avec une tribu pour lui ravir ce qu'elle possède, car ce sont d'incorrigibles pillards qui ont souvent recours à la ruse pour aboutir à leurs fins. Leurs armes consistaient en matraques et en arcs avec lesquels ils lançaient des flèches munies d'une pointe en bambou, faisant des blessures fort dangereuses. Ils se procurent maintenant des fusils qui remplacent de plus en plus les anciennes armes. Chez les Tobas, le mariage ne s'accomplit pas sans formalités : le fiancé est soumis à différentes épreuves, dont la plus singulière consiste à l'obliger à chanter pendant plusieurs jours.

C'est chez les Tobas que le grand explorateur Jules Crevaux a trouvé la mort. Assassiné par surprise, il a été mangé par ces anthropophages, comme l'a reconnu l'un d'eux qui avait sans doute pris part au macabre festin et entre les mains duquel on a retrouvé un certain nombre d'objets ayant appartenu à l'infortuné voyageur.

Un bon nombre de tribus des provinces septentrionales de la république Argentine ont été exterminées ou tout au moins détruites en grande partie. Nous en citerons quelques-unes seulement. Les Querandis étaient un peuple demi-nomade, faisant un peu d'agriculture, par des procédés tout à fait primitifs, mais tirant surtout sa nourriture de la chasse et de la pêche. Ces Indiens vivaient sous des tentes en peau et connaissaient la poterie. Leurs armes consistaient en flèches à pointe de silex. Lorsqu'ils assiégeaient un village ennemi, ils cherchaient à l'incendier en attachant aux flèches qu'ils lançaient un paquet de paille enflammée. Les Allentiaks, les Milcayacs ou Huarpes ont aujourd'hui disparu.

Il en est de même des Charruas et de leurs congénères, les Minuanes et les Yaros. Ils vivaient autrefois en nomades dans l'Uruguay, puis ils émigrèrent dans les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes. Pendant des siècles ils ont lutté vaillamment contre les Espagnols, n'ayant pour combattre que la lance, l'arc avec flèches à pointe de bambou, de pierre ou d'os, et les *bolos*, c'est-à-dire l'espèce de lasso composé de plusieurs courroies, lesquelles se terminent par des pierres fixées à l'engin au moyen d'une gorge. En 1832, il ne restait que quatre de ces Indiens qu'on amena à Paris, où ils furent exhibés comme curiosités.

Avec leur teint olivâtre obscur, parfois presque noir, les Charruas étaient les plus foncés de tous les Indiens d'Amérique. Ils se distinguaient aussi par leur grande taille (1<sup>m</sup>,68 en moyenne), leur corps massif, leur crâne volumineux et leur face large, aux pommettes saillantes. Ils avaient le nez étroit à la racine et large à l'extrémité, les yeux petits, légèrement bridés, et les lèvres épaisses. Beaucoup portaient, dans la lèvre inférieure, un bâtonnet en guise d'ornement. Les femmes se tatouaient la figure à l'âge de la puberté. Vivant presque exclusivement de la chasse, ils se déplaçaient fréquemment pour aller planter leurs tentes en peau dans un endroit plus giboyeux. Guerriers farouches, ils se montraient durs à l'égard de leurs femmes, qui leur servaient de bêtes de somme lorsque les chevaux qu'ils élevaient en petite quantité venaient à leur manquer. Durs, ils l'étaient pour eux-mêmes. Si l'un des leurs venait à mourir, ils l'enterraient avec ses armes et ses vête-



FEMME ARAUCAN DE PATAGONIE (à gauche) ET FUÉGIENS. — COLL. M. H. N.

ments de peau et immolaient son cheval sur la tombe. En signe de deuil, ils s'amputaient une phalange, se faisaient des plaies sur tout le corps et s'astreignaient à de longs jeûnes.

Les Puelches étaient les véritables Indiens de la pampa, qu'ils peuplaient avec les Araucans. Ceux-ci, partis sans doute du Chili, où nous avons trouvé leurs frères (p. 311), et s'étant en grande partie croisés avec des Indiens guaycourous, comme nous l'avons dit, avaient donné naissance aux Puelches. Ces derniers, en raison de leur habitat, ont été appelés Pamos ou Pampéens par les Européens. Les croisements auxquels ils devaient leur origine expliquent la diversité des types qu'on rencontrait chez eux. L'envahissement, de jour en jour plus considérable, par les Blancs, des immenses plaines sans horizon qui constituent la pampa, les obligea à reculer vers le Sud. De 1879 à 1881, le général Roca leur fit une guerre d'extermination et les survivants émigrèrent en masse au delà du rio Negro, où ils se mêlèrent avec les Patagons. Avant leur refoulement dans le Sud, on estime que leur nombre ne dépassait pas 30 000. Il est vrai que l'immense pampa est d'une fertilité extrêmement réduite et ne pourrait nourrir une population dense. Actuellement, on peut dire qu'il n'existe plus de Pampéens, les quelques familles puelches réfugiées entre le rio Colorado et le rio Negro s'étant non seulement croisées avec les Patagons, mais ayant adopté à peu près entièrement le genre de vie de ceux-ci. Ils errent constamment, transportant avec eux leurs tentes de peaux et tirant toutes leurs ressources de la chasse.

✽ La population de l'Amérique du Sud, sur le versant atlantique, qu'il nous reste à étudier, est celle des Patagons ou Tehuelches, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Tsoneks ou Tchoneks, mot signifiant « hommes ». En 1897, il n'en restait que quelques centaines. Par suite de leur mélange avec les Puelches d'une part, et avec les Fuégiens (V. p. 77) d'autre part, leur type s'est fatalement modifié. On leur attribuait une taille gigantesque et on les considérait comme les hommes les plus grands de la terre, ce qui est une erreur. Certains Polynésiens, principalement les insulaires des îles Marquises, les surpassent en effet au point de vue de la stature. Ce qui avait trompé les premiers navigateurs, c'est qu'ils ne les avaient aperçus que de loin, grimpés sur des rochers et enveloppés de longues tuniques en peaux de guanaco leur donnant l'apparence de véritables géants. On rencontre, il est vrai, quelques hommes qui mesurent 1<sup>m</sup>,92, mais la moyenne de la taille chez les individus de sexe masculin n'est que 1<sup>m</sup>,72 ou 1<sup>m</sup>,73, ce qui est déjà un chiffre fort élevé. Pour obtenir cette moyenne, on a éliminé les sujets qui présentaient des traces incontestables de métissage, soit avec les Puelches, soit avec les

Araucans, car, ces deux populations étant d'une stature moins grande, le résultat en eût été faussé. Nos propres recherches sur les anciens Patagons, dont nous avons pu étudier les restes, nous ont montré que leur taille ne dépassait pas celle de leurs descendants. Pour ceux du rio Negro, nous avons, en effet, obtenu une moyenne de 1<sup>m</sup>,73 pour les hommes et 1<sup>m</sup>,61 pour les femmes, et cette moyenne s'abaisse légèrement dans le Chubut (1<sup>m</sup>,69 pour les hommes, 1<sup>m</sup>,59 pour les femmes).

Les Patagons ont la peau d'un brun rougeâtre assez clair, les cheveux noirs, lisses et abondants, et les yeux foncés. Leur crâne est remarquablement développé en longueur et en hauteur. Ils ont la face large, avec des pommettes saillantes, un nez assez fin, déprimé à la racine, et des lèvres épaisses. Ils vivent sous des tentes en peaux de guanaco, peaux qui, comme nous venons de le dire, leur servent aussi à confectionner les sortes de chemises ou de tuniques dont ils se vêtent. Leur occupation habituelle est la chasse.

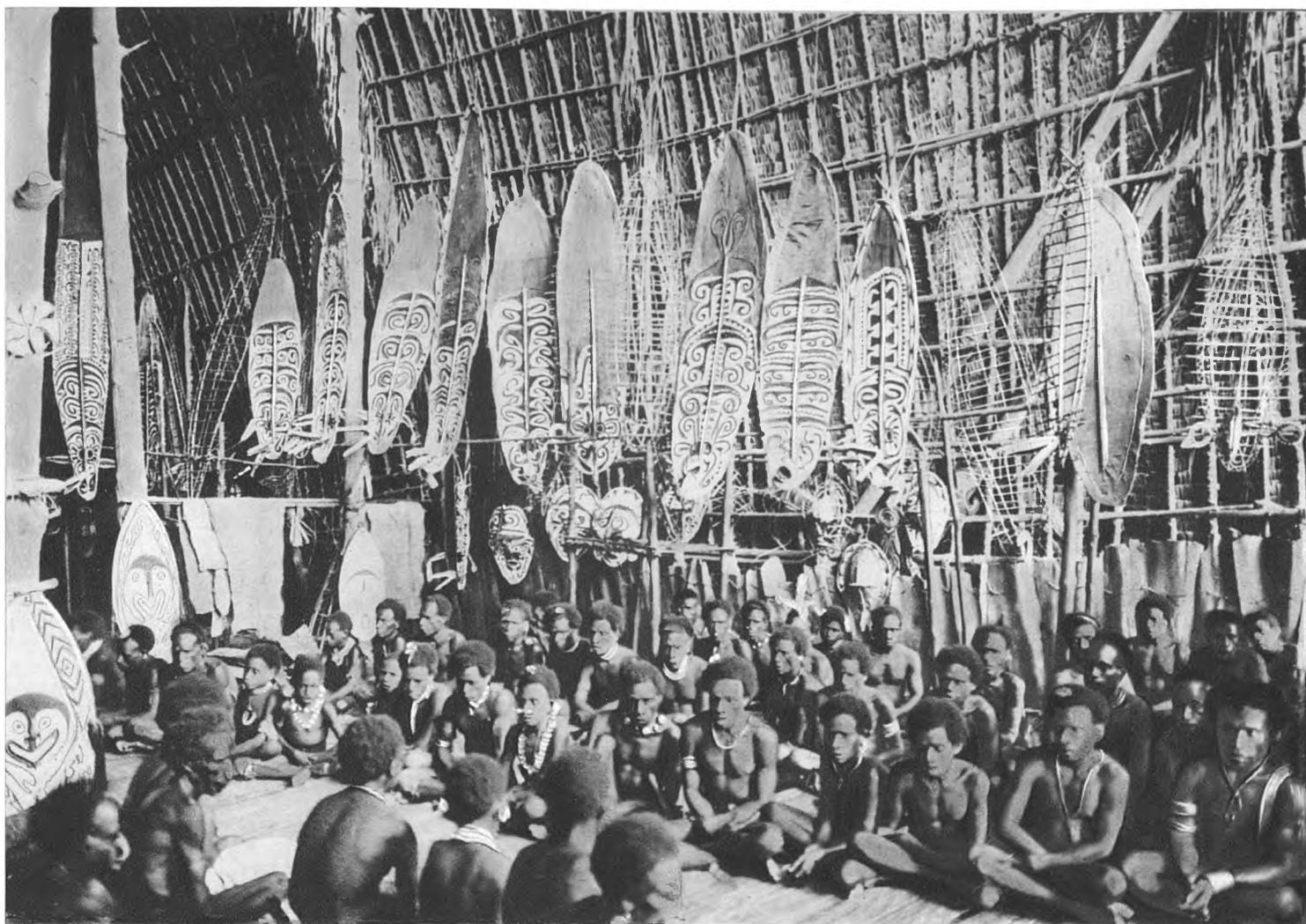
Naguère, leur arme était l'arc, avec lequel ils lançaient des flèches à pointe d'os ou de pierre; actuellement, pour le gros gibier, ils emploient volontiers le lasso et les bolas, dont ils se servent à cheval. Sur le littoral, ils tirent profit des produits de la mer, qui ne rentrent d'ailleurs que pour une faible part dans leur alimentation. En maints endroits, le guanaco, l'autruche, les vaches et même les chevaux sauvages abondent, et, avec leur habileté à lancer les bolas ou *boleadoras*, les Patagons font de véritables massacres de ces animaux.

Les Tehuelches ont un caractère plus franc, plus gai que les Araucans. Ils aiment les fêtes, qui s'accompagnent toujours de danses et, hélas ! de grandes beuveries d'eau-de-vie de canne à sucre que les Indiens se procurent avec trop de facilité. Pour les danses, leur seul instrument de musique est la *râli*, qui se compose d'un plat creux en bois sur lequel est tendue une peau; les danseurs se peignent le corps et tous les autres membres du campement revêtent leurs plus beaux habits, semblables d'ailleurs à leur vêtement habituel, avec cette seule différence que les peaux sont ornées de dessins peints.

Les Patagons croient à des êtres supérieurs et à une autre vie. Ils adressent des prières à leur dieu, et, à côté de leurs morts, qui sont inhumés enveloppés dans une peau de cheval, ils déposent une foule d'objets dont les défunts pourront se servir dans l'au-delà. La tombe est surmontée d'un monticule de pierres et, une fois l'ensevelissement terminé, on s'empresse d'immoler un cheval sur la sépulture. C'est, disent les Indiens, afin que, le jour où il ressuscitera, le trépassé trouve une monture toute prête pour s'enfoncer dans la Cordillère, où ils situent leur paradis.



IDOLE AZTÈQUE SYMBOLISANT LA LUNE. — MUSÉE DE MEXICO.



GUERRIERS PAPOUS DE LA NOUVELLE-GUINÉE réunis en assemblée dans la grande case du conseil ornée de boucliers et de masques. — CL. FORBIN.

## LES RACES D'OcéANIE

DANS le chapitre consacré aux Primitifs actuels, nous avons déjà décrit les Négritos (V. p. 50), les Australiens (V. p. 68) et les Tasmaniens (V. p. 65). D'autre part, lorsque nous avons passé en revue les races de l'Asie, nous avons rencontré des Malais (V. p. 245) et des Indonésiens (V. p. 251), et nous avons été amenés à nous occuper des représentants de ces deux groupes qui vivent en Malaisie, où ils forment le fond de la population. Il ne nous reste donc à examiner en Océanie que les Mélanésiens qui ne se rattachent ni aux Australiens ni aux Tasmaniens, c'est-à-dire les Papous, les Polynésiens et les Micronésiens, ceux-ci, pour beaucoup d'anthropologistes, faisant partie de la famille polynésienne.

### CHAPITRE XXII

### MÉLANÉSIENS

Les Nègres qui peuplent les îles de l'Amirauté, la Nouvelle-Bretagne, les Salomon, Santa-Cruz, les îles Banks, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Guinée, les îles de la Loyauté (ou Loyalty), la Nouvelle-Calédonie et l'archipel Viti (ou des Fidji) présentent un air de famille qui les distingue nettement des Nègres africains. On a voulu faire un groupe à part de certaines tribus de la Nouvelle-Guinée qui se séparent des autres par quelques caractères, tels que l'allongement de la face et la convexité de leur nez; mais le

type habituel se rencontre avec plus de fréquence dans la grande île. Quelques anthropologistes considèrent l'îlot aberrant comme le prototype des Papous et l'isolent complètement des autres Nègres océaniques.

Le nom de Papou ou Papoua dérive du mot malais « papawa » qui signifie crépu. On sait que les Malais sont de grands navigateurs qui, longtemps avant les Européens, ont atteint les archipels de la Mélanésie. Habituels à voir des individus à cheveux lisses chez leurs congénères et chez les Indonésiens, avec lesquels ils étaient constamment en contact, ils furent frappés de rencontrer des populations aux cheveux crépus. C'est là, en effet, un caractère général chez les Mélanésiens et il ne peut manquer d'attirer l'attention de navigateurs venant de l'Ouest ou de l'Est.

Les Papous présentent tout un ensemble de caractères qui ne permettent pas de les confondre avec les Nègres d'Afrique. La couleur de la peau n'est pas franchement noire, elle tire sur le chocolat. Les cheveux, quoique crépus, ne s'enroulent pas en courts grains à la sortie du cuir chevelu; ils s'allongent et forment un volumineux ballon. Chez certains, qui semblent, à divers égards, avoir reçu du sang polynésien, la chevelure s'ébouriffe à tel point que Dampier a qualifié ces individus de *Papouas à tête de vaudrouille*. On a dit qu'à la Nouvelle-Guinée, dans les tribus à face allongée et à long nez convexe, les enfants avaient fréquemment les cheveux roux à la pointe et noirs à la racine, mais nous savons que, dans cette île et dans les archipels voisins, beaucoup d'insulaires qui ont les cheveux noirs, comme tous les Nègres, transforment cette couleur naturelle en une teinte rouge, jaune

ou même blanche. Ils se servent, à cet effet, de coraux calcinés, broyés avec de l'eau de mer, et ajoutent à cette bouillie les cendres de divers végétaux. Contrairement aux Noirs africains, les Mélanésiens ont une barbe très fournie.

Les Papous ont une taille qui dépasse la moyenne. Ils offrent presque toujours des proportions harmonieuses et un beau développement musculaire. Leur crâne est à la fois long, étroit et généralement d'une hauteur qui surpasse la largeur. La face est relativement peu prognathe, large au niveau des pommettes, avec des arcades sourcilières proéminentes, des yeux parfaitement horizontaux, un nez déprimé à la racine, modérément large aux narines, mais droit et nullement épaté comme on le voit chez les Noirs africains. Les lèvres sont loin d'atteindre le volume qu'elles atteignent chez beaucoup d'Africains, et le menton, habituellement petit, fuit rarement d'une façon notable.

✽ Tous les Mélanésiens cultivent surtout l'igname et le taro; leurs cultures sont bien soignées et des canaux d'irrigation amènent, au besoin, l'eau nécessaire aux plantes. La chasse et la pêche ne sont pratiquées qu'à l'occasion. Ils n'ont qu'un animal domestique : le porc.

À l'arrivée des Européens, ils en étaient encore à l'âge de la pierre, ce qui ne les empêchait pas de travailler admirablement le bois. Certaines grandes lances sont sculptées avec goût. Des roches dures, telles que la serpentine, ils tiraient de fort belles haches qu'ils polissaient avec grand soin. La coquille, les os, voire les ossements humains étaient et sont encore utilisés pour fabriquer des armes et des outils. Toutefois, les armes préférées sont les massues sculptées de différentes manières, les arcs et les lances, celles-ci n'étant guère en usage qu'à la guerre, sauf en Nouvelle-Calédonie où l'arc est peu employé et ne constitue guère qu'un jouet d'enfant. Les pointes des flèches sont presque toujours en os et souvent en os humains; elles sont barbelées et parfois empoisonnées. En Mélanésie, les indigènes estiment qu'une plaie produite par un os humain est infiniment plus dangereuse que toute autre blessure.

Nous avons dit que les Papous travaillent fort bien le bois. Ils construisent des canots à balancier, c'est-à-dire reliés fortement à un tronc d'arbre placé à une faible distance de l'embarcation elle-même, dans le but d'en assurer la stabilité. Ils emploient également des pirogues doubles reliées l'une à l'autre par des traverses. Malgré les garanties que leur offrent de telles embarcations, ils ne s'éloignent pas très loin des côtes.

La poterie est inconnue dans certaines îles; elle est généralement remplacée par des récipients en bois ou en bambou.

Le costume est des plus sommaires; aux îles Salomon et en Nouvelle-Bretagne, il n'existait même pas, les deux sexes allant complètement nus. Ailleurs, il



PAPOU DE LA NOUVELLE-GUINÉE AVEC CHEVELURE CRÉPUE VOLUMINEUSE. — CL. PASTEUR. COLL. M. H. N.

ne consiste qu'en petits cache-pu-deur. Ce qu'on peut dire de celui des hommes de la Nouvelle-Calédonie, c'est qu'il est plus impudique que la nudité complète. On prétend que les Mélanésiennes n'en sont ni moins chastes ni moins vertueuses. Le tatouage est rare et, quand il se rencontre, il consiste toujours en cicatrices.

Le type habituel des habitations est la maison rectangulaire élevée sur pilotis. Ce n'est qu'à la Nouvelle-Calédonie qu'on rencontre des huttes circulaires à toit conique. Partout, il existe des maisons communes.

✽ Aux îles Salomon, aux Nouvelles-Hébrides, en Nouvelle-Calédonie, en Nouvelle-Bretagne, l'anthropophagie était en usage il y a quelques années encore et il serait téméraire d'affirmer qu'elle ait complètement disparu. Il n'y a pas longtemps, on a eu la preuve que, à l'abri des regards des Blancs, des insulaires s'étaient offert des festins de chair humaine. Il est vraisemblable que le cannibalisme a régné dans tous les archipels. On a attribué cette coutume à la pénurie d'aliments carnés, le gibier étant rare dans la Mélanésie. L'explication n'est peut-être pas très exacte, car on a vu des Mélanésiens troquer, contre vingt cochons, le cadavre d'un insulaire

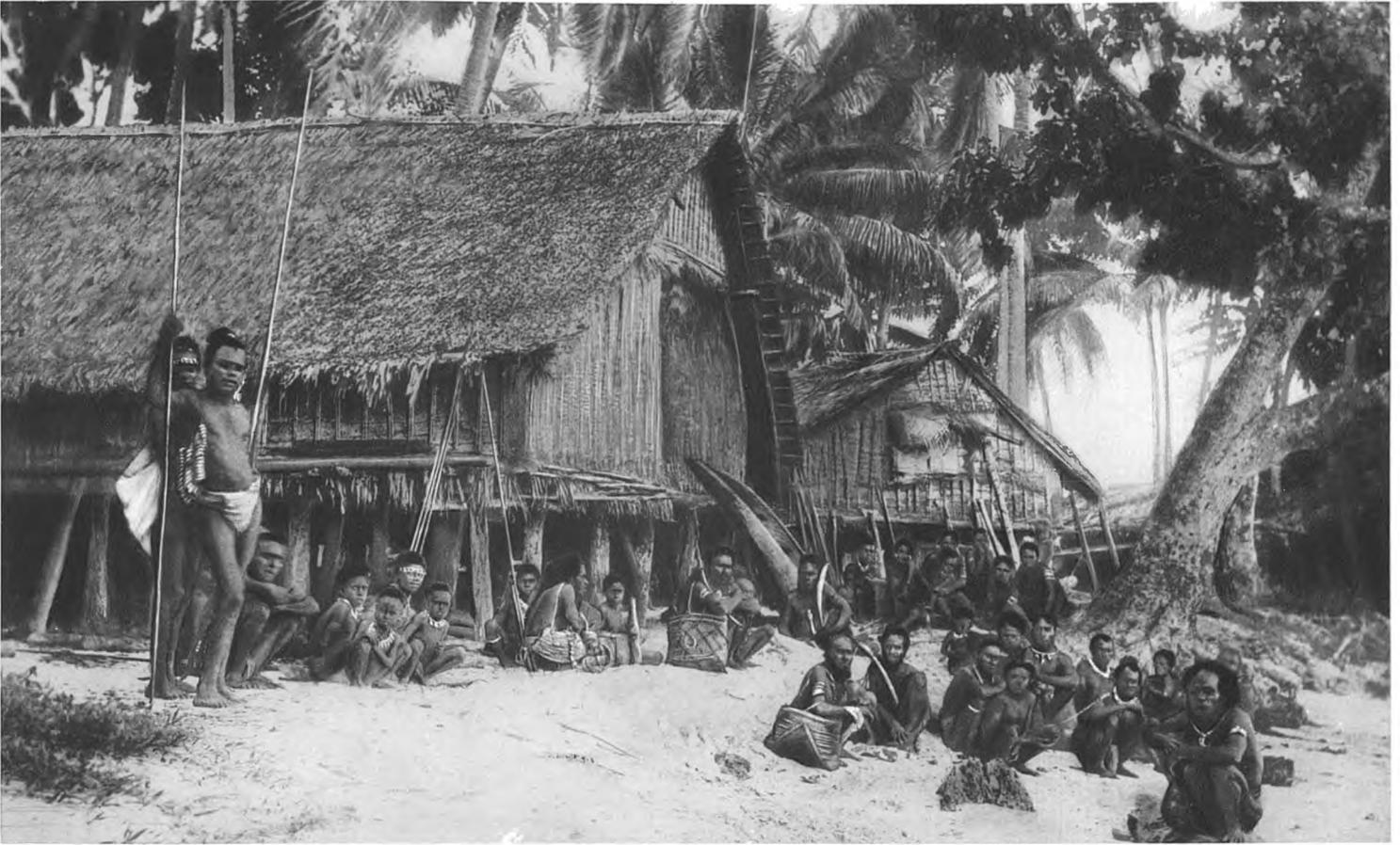
tué, pour s'en repaître. Or, les vingt porcs représentaient certainement une plus grande quantité de viande que le corps du malheureux.

L'usage de la *kava* — cette boisson enivrante préparée avec la racine d'un poivrier, dont les Polynésiens font une consommation immodérée — est à peu près ignoré des Papous. En revanche, tous, sauf les Néo-Calédoniens, mâchent le bétel.

✽ On pourrait croire au premier abord qu'il n'existe, chez beaucoup de Mélanésiens, ni organisation familiale ni organisation



FEMMES ET ENFANTS PAPOUS DEVANT LEURS PIROGUES A BALANCIER. — CL. FORBIN.



CASES RECTANGULAIRES, ÉLEVÉES SUR PILOTIS, D'UN VILLAGE PAPOU DE LA NOUVELLE-GUINÉE. — CL. FORBIN.

sociale, et il n'en est rien. Les indigènes d'une même île sont habituellement divisés en clans qui ne sont pas des partis rivaux, mais plutôt des alliés. Hommes et femmes d'un même clan ne peuvent s'unir entre eux; ils doivent contracter mariage dans un autre groupe. En principe, les hommes d'un clan sont de droit les maris de toutes les femmes du groupe dans lequel ils doivent prendre leurs épouses et réciproquement; ce serait une véritable promiscuité des sexes. Dans la pratique, les choses se passent différemment. Lors des fêtes de l'*initiation*, qui ont lieu à l'époque où les jeunes gens atteignent l'âge de la puberté, les chefs ou le conseil des vieillards distribuent aux garçons les filles disponibles de l'autre clan. Dans les îles de Banks, qui font partie de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, et dans d'autres archipels, les unions avec des individus appartenant à la race polynésienne ne sont pas très rares, à en juger par le nombre de métis qu'on y rencontre.

Comme en Polynésie, le *tabou* existe chez les Mélanésiens. On sait qu'il s'agit d'interdictions des plus variées; tantôt la prohibition porte sur certains aliments, tantôt sur tel ou tel animal qui devient sacré, ou bien sur certains noms qu'il est défendu de dire, par exemple le nom d'une personne décédée, etc. C'est le chef qui prononce le tabou. L'interdiction peut être définitive ou temporaire; mais, tandis qu'en Polynésie celui qui la violerait s'exposerait, selon la croyance, à la vengeance des êtres supérieurs, en Mélanésie elle ne revêt pas ce caractère.

I. NÉO - GUINÉENS. — La Nouvelle-Guinée, qu'on appelait autrefois Papouasie ou Terre des Papous, n'est encore qu'imparfaitement connue au point de vue anthropologique. Pendant longtemps on n'en avait exploré que les côtes, mais, dès 1910, une expédition anglaise avait pénétré à l'intérieur et en avait rapporté des renseignements fort intéressants sur une population montagnarde, celle des Mafoulous. Depuis que la partie allemande a été mise sous mandat et que les Anglais en ont été chargés, une nouvelle expédition officielle a visité, à bord du yacht *Franklin*, certains villages de la région et y a recueilli des documents positifs sur les indigènes. Néanmoins, nous sommes loin de posséder des documents suffisants pour décrire les caractères de tous les habitants de cette grande île.

Ce qui apparaît de plus en plus avec évidence, c'est que les Néo-Guinéens comprennent des types divers. Des Négritos, dont

l'existence avait été signalée sur plusieurs points, ont été refoulés à l'intérieur. Ils se sont parfois mélangés avec les Papous qui les entouraient, et les métis issus de ces unions dénotent leur origine mixte par leur petite taille et par certains caractères céphaliques. Les Karons, qui constituent une des rares peuplades de la Nouvelle-Guinée qui soient restées anthropophages, semblent bien être issus d'un croisement de cette nature.

Les Malais ont abordé, il y a longtemps déjà, la Terre des Papous et un certain nombre y sont restés. Eux aussi ont contracté des unions avec les insulaires et leur ont infusé de leur sang. Il en a été de même des Polynésiens, dont l'influence n'a cependant pas été très notable.

En éliminant ces éléments étrangers, on reste en présence d'une population dont on ne saurait évaluer le nombre, mais qui ne paraît pas être inférieure à un million; elle se divise en un très grand nombre de tribus. Parmi ces tribus, nous citerons, dans la Nouvelle-Guinée hollandaise, les Mafores, les Varopens ou Vandamènes, les Amberbakis, les Talandjans, les Onimes, qui vivent près du littoral, et les Anfaks, dans l'intérieur. Dans la Nouvelle-Guinée anglaise, on rencontre les Kiwaïs, les Daoudais, les Orokolos, les Motous-Motous ou Taripis, les Kerepounous, les Arawis, les Loyapoulous, les Aromas, tous à proximité des côtes, les Koitapous, les Kupeles, les Mafoulous à l'intérieur. A l'extrémité sud-est de la presqu'île, vivent les Massims. Les Samarais des îles d'Entrecasteaux et de la Louisiade se rattachent intimement aux Néo-Guinéens.

Nous avons vu qu'il existe, parmi ces Néo-Guinéens, une population qui se distingue des autres par sa face plus longue, son nez plus saillant, souvent aquilin, dont la pointe se recourbe fortement et qu'on l'a considérée comme le prototype des Papous. Ce qui ne semble pas contestable, c'est que la masse des insulaires offre les caractères que nous avons énumérés plus haut et qu'on retrouve chez les Mélanésiens en général. Bien qu'on ait prétendu que la taille soit plus petite dans la Nouvelle-Guinée, on est en droit de se demander si, dans la moyenne qu'on cite (1<sup>m</sup>,64), on n'a pas compris des Négritos ou des métis soit de Négritos, soit de Malais. Ce qui fait songer à cette confusion, c'est que la stature moyenne de soixante-douze Papous de la Nouvelle-Guinée anglaise s'est élevée à 1<sup>m</sup>,674.

Miklucho-Maclay dit que la démarche des Néo-Guinéens est

très particulière. Les hommes marchent, prétend-il, en mettant le pied droit en avant et en traînant le pied gauche sans le soulever de terre. Quant aux femmes, on leur apprend dès le jeune âge à faire balancer leurs fesses d'un côté et de l'autre en présence des hommes seulement, car, lorsqu'elles ne se sentent pas observées, elles marchent comme tout le monde. Il s'agirait, pour les deux sexes, d'une sorte de coquetterie qui n'aurait rien de surprenant chez ces insulaires. En effet, bien que leur costume soit très rudimentaire, ils aiment à se parer.

Dans ce pays qui, au Nord, arrive à un degré de l'équateur et s'étend, au Sud, jusqu'au 10<sup>e</sup> degré environ de latitude, le vêtement peut être très simplifié; aussi les hommes vont-ils à peu près nus. Une petite ceinture très étroite, avec une bande qui passe entre les jambes, leur suffit. Cette ceinture, faite d'une bandelette de feuille de pandanus ou d'écorce battue (tapa), est souvent remplacée par une simple cordelette. Celui des femmes n'est guère plus compliqué. A la ceinture, elles suspendent un petit tablier fait d'herbes sèches. Ce tablier est fréquemment remplacé par un pagne en fibres végétales, parfois décoré avec un véritable goût, qui est attaché au-dessous de la taille et descend jusqu'aux genoux. Il n'enveloppe pas complètement la cuisse droite, de sorte qu'en marchant ou en dansant, la femme laisse voir la jambe tout entière.

A ces costumes rudimentaires, viennent s'ajouter des parures multiples. Le lobe de l'oreille est perforé pour y suspendre des ornements divers, souvent des fleurs. La cloison du nez l'est également et l'ouverture est parfois si grande qu'on a vu un Papou très fier d'avoir pu y introduire une cartouche de carabine Spencer. C'est surtout les jours de fête que la coquetterie se donne libre cours. Les ceintures s'agrémentent alors de dessins peints en rouge. Les bracelets tressés que portent d'ordinaire les hommes sont décorés de la même façon ou bien recouverts de coquilles, de cheveux, de plumes, etc. Des queues de kangourou sont attachées à la ceinture. Des colliers en coquilles ou en dents, des coiffures en poils ou en plumes, d'une hauteur parfois monumentale, des peintures qui couvrent tout le corps, quelquefois des tatouages viennent compléter la parure, qui comporte encore nombre d'autres éléments. Pour donner une idée du soin qu'apportent les Néo-Guinéens à leur toilette, il nous suffira de décrire la parure d'une femme mafoula qui s'est préparée pour la danse. Ses cheveux sont divisés



COUPE A NOURRITURE EN BOIS SCULPTÉ. — COLL. DU D<sup>r</sup> STEPHEN CHAUVET.

en toutes petites mèches; dans chaque mèche sont enfilés de minuscules disques de coquille, et à l'extrémité est attachée une canine de chien. Souvent, l'élégante porte sur le front un diadème ou un coquillage. De sa chevelure, pendent de longs boudins en plumes qui descendent jusqu'aux genoux et des feuillages qui encadrent la figure. Des queues d'animaux, maintenues au pavillon des oreilles, retombent de chaque côté des seins. A cette parure, il faut ajouter un ou deux colliers en canines de chien, auxquels sont fixés de longs pendentifs en rondelles de coquilles arrivant jusqu'au creux épigastrique, des bracelets au-dessus des coudes et aux poignets, une ceinture faite de nombreuses cordelettes à la taille; une autre ceinture, placée au niveau des hanches, soutient le tablier de danse. Enfin des jarretières et des anneaux de chevilles en fibres tressées complètent la parure, qui s'étend du sommet de la tête jusqu'aux pieds.

Les habitations, ordinairement sur pilotis, sont construites aussi bien sur la terre ferme que sur la mer à une distance plus ou moins grande du rivage, auquel elles sont reliées par une passerelle. Cette disposition a pour but de permettre aux habitants de se mettre à l'abri d'une surprise. Il leur suffit de détruire la passerelle à la première alerte. Il est vrai que les assaillants auraient la ressource d'employer les embarcations dont nous parlerons dans un instant. Les relations entre les tribus sont loin d'être toujours pacifiques; aussi les habitations terrestres sont-elles groupées en villages entourés d'une forte palissade et d'un fossé.

Les maisons ne sont pas toutes construites sur le même type, ni toujours élevées sur pilotis. Si elles ont généralement des parois en bois et un toit à double pente, il en est qui ne sont que de simples paillotes. Il est bien rare qu'il n'y ait pas, dans chaque village, une case spéciale destinée à la cérémonie de l'initiation des jeunes gens des deux sexes arrivés à l'âge de la puberté. Dans le sud de la Nouvelle-Guinée et chez les Mafoulous, les habitations sont particulièrement soignées et les matériaux qui en constituent la charpente sont très solidement ajustés.

✽ Les Néo-Guinéens ne sauraient être regardés comme des primitifs. Quelques tribus, rares il est vrai, savent travailler l'argent et le cuivre pour en fabriquer des bijoux, et même forger le fer. A cet effet, ils emploient un soufflet formé de deux cylindres de bambou recouverts d'une peau lâche sur laquelle ils pressent alternativement pour chasser l'air dans le foyer. Les instruments dont se servent les forgerons ne consistent qu'en une pince de bois vert (simple branche fendue à un bout) pour saisir le fer chaud, et deux pierres dures dont l'une remplit le rôle de marteau et l'autre d'enclume.

Si le travail des métaux, qui est sûrement d'importation étrangère, n'est connu que d'un nombre restreint d'individus, différentes industries sont exercées par tous les Néo-Guinéens. En premier lieu, se place le travail du bois, dans lequel ils se montrent très habiles. Leurs canots à balancier affectent des formes élégantes, sont décorés de jolis dessins gravés, et presque toujours ornés à la proue de sujets sculptés et peints, représentant des animaux et principalement des oiseaux. En dehors de ces canots, ils fabriquent de grandes pirogues doubles qu'ils dirigent à la voile, laquelle est faite d'une grande natte. Leurs armes consistent en arcs, en lances généralement simples et en massues sculptées. Les flèches ont la pointe en os ou en silex. Ils sont de merveilleux tireurs, et on prétend qu'ils manquent rarement un oiseau au vol. Comme arme défensive, ils possèdent le bouclier, tantôt d'une seule pièce, tantôt fait de plusieurs longues lames reliées entre elles, qui les protège de la tête aux pieds. Avec le bois, ils fabriquent



NÉO-GUINÉENNES PORTANT LE PAGNE EN FIBRES VÉGÉTALES. — CL. RAP.



JEUNE FEMME NÉO-GUINÉENNE PORTANT LES ATTRIBUTS DU VEUVAGE. — CL. FORBIN.



CASE DU CONSEIL DES CHEFS EN NOUVELLE-GUINÉE. — CL. WIDE WORLD.



TÊTE D'IDOLE EN BOIS SCULPTÉ, DE LA NOUVELLE-GUINÉE. — COLL. RATTON.

également des ustensiles domestiques (plats, cuillers, récipients divers).

Les femmes, dont la condition est assez dure, sont chargées d'abattre les arbres, de confectionner les nattes, de tresser des chapeaux, de faire des boîtes qu'elles incrustent de nacre, des corbeilles tressées de différentes couleurs et des sacs en peau qui se ferment au moyen de cordons passant dans une coulisse. C'est à elles aussi qu'incombe la fabrication de la tapa et de la poterie.

Les Néo-Guinéens font de la culture par des procédés élémentaires. Ils commencent par défricher

cher le sol en mettant le feu aux herbes et aux broussailles, puis ils remuent la terre. Voici comment s'y prennent les Kerepounous. Une demi-douzaine d'hommes armés chacun de deux longs bâtons pointus (un dans la main gauche et l'autre dans la main droite) s'alignent sur un seul rang et enfoncent ensemble leurs bâtons dans le sol. Ils s'en servent à la façon d'un levier : en appuyant sur l'extrémité supérieure, ils soulèvent la terre qu'ils rejettent en avant. Ils creusent ainsi un sillon qui recevra la semence. Les plantes qu'ils cultivent de préférence sont le sagou, le maïs et le tabac. Ils se livrent aussi à la pêche et à la chasse. Pour prendre le poisson dans les étangs, ils emploient des substances vénéneuses. Ceux qui vont pêcher en pleine mer ont souvent à parcourir un chemin difficile pour se rendre à la côte. Dans beaucoup d'endroits, il existe une ceinture de palétuviers, large parfois de plusieurs milles, qui poussent dans les terrains d'alluvion et qui constituent une barrière presque infranchissable. Les troncs et les branches forment en haut un véritable dôme. En bas, les racines s'enchevêtrent et, pour s'y frayer un passage, il faudrait avoir recours à la hache, et encore ce passage ne serait-il pas praticable, car les racines plongent dans une boue semi-liquide qui ne supporterait pas le poids d'un homme. C'est le chemin du haut, c'est-à-dire le sommet des arbres, qu'empruntent les Papous. Les Européens ont été étonnés de voir avec quelle agilité ils sautent de branche en branche. L'exercice est moins difficile qu'il ne le paraît, puisque des files de marins anglais, avec leurs mousquets en bandoulière, ont réussi sans peine à suivre le même chemin.

Les Néo-Guinéens ont une organisation sociale. Chaque village a son chef, et chaque tribu possède un chef supérieur. Toutefois c'est le conseil des vieillards qui tranche les questions et rend les sentences. Les peines infligées aux délinquants sont sévères et vont jusqu'à la peine de mort, mais on assure que les crimes et les délits sont fort rares. Un Hollandais prête de nombreuses qualités aux indigènes : respect des vieillards, amour des enfants, fidélité conjugale, respect de la propriété d'autrui. Cependant, dans certaines tribus, le vol des enfants était monnaie courante. On les enlevait pour

les vendre, comme on vendait les prisonniers aux Malais qui venaient s'approvisionner d'esclaves dans l'île.

Les Papous de la Nouvelle-Guinée ont une véritable passion pour le dessin, la peinture et la sculpture. Nous avons déjà cité les motifs sculptés dont ils ornent la proue de leurs pirogues, et les gravures, souvent fort belles, dont ils décorent leurs canots. Des statues en bois se rencontrent partout. Tantôt ce sont de petits sujets, peints ou non, tantôt des personnages d'assez grandes dimensions, presque toujours colorisés. Beaucoup de ces statues sont des idoles, d'autres ne semblent avoir aucun caractère religieux. Nous ne saurions nous dispenser de signaler parmi les sculptures les *korwars*, singulières petites statues en bois ajouré, figurant un personnage, généralement assis, auquel manque la tête, qui est remplacée par une grande plate-forme destinée à recevoir un crâne humain. La statue représente un homme décédé (habituellement un chef) et le crâne est celui du défunt lui-même. Le fils du mort conserve précieusement cette relique, qui est détruite lorsqu'il vient lui-même à décéder.

Ce qui peut donner la meilleure idée du sens artistique des Néo-Guinéens, ce sont les dessins, peints ou gravés, qu'on observe sur des massues, des spatules, des planchettes, etc. Les motifs ornementaux choisis par les graveurs et les peintres sont très variés, mais produisent presque toujours un décor que, sans trop d'exagération, on peut qualifier d'artistique.

Il existe, à la Nouvelle-Guinée, des sociétés secrètes dont la plus florissante est celle des *Douk-Douk*. Elles comprennent généralement un confidant du chef et des jeunes gens qui y sont admis après des épreuves et le paiement d'une somme assez élevée en produits divers, naturellement, car la monnaie n'est pas connue dans le pays. Les Douk-Douk sont à la fois sorciers, guérisseurs et justiciers. Lorsqu'un indigène est dénoncé comme étant l'auteur d'un crime, un des membres de la société, vêtu d'une façon bizarre et masqué, est délégué pour le punir. Il parcourt le village en hurlant, et tous ceux qui ignorent son secret fuient à son approche. Personne n'oserait lui résister, car celui qui porterait la main sur un Douk-Douk périrait infailliblement à brève échéance. Des institutions semblables se rencontrent chez tous les Mélanésiens.

✽ Pour éviter de constantes répétitions, nous passerons sous silence les Papous de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne ou archipel Bismarck qui comprend, outre la Nouvelle-Bretagne proprement dite, la Nouvelle-Irlande, le Nouveau-Hanovre, les îles de l'Amirauté : ces îles étant pour ainsi dire des satellites de la Nouvelle-Guinée. On n'y a pas signalé, que nous sachions, l'existence de Papous à nez long et crochu, mais pour tout le reste, on peut leur appliquer ce que nous avons dit des Mélanésiens en général et des mœurs des Néo-Guinéens en particulier.



FIGURE DE PROUE D'UNE PIROGUE PAPOUE. — CL. WIDE WORLD.

II. SALOMONIENS. — L'archipel des Salomon a une superficie qu'on peut évaluer approximativement à neuf fois celle de la Corse; sa population est d'environ 200 000 habitants. La fertilité du sol est très grande, et, en dehors de ressources que la flore sauvage pourrait fournir aux indigènes, elle leur permet de cultiver le taro, l'igname, la patate, la banane, l'ananas, la canne à sucre qui entrent dans leur alimentation quotidienne. Parmi les animaux qui vivent en liberté, nous citerons l'opossum, le babiroussa ou cochon sauvage, dont les canines supérieures, fortement recourbées, atteignent une très grande longueur, des crocodiles, des lézards, des serpents, etc. En fait d'animaux domestiques, les Salomoniens ne possèdent que le porc, le chien et la poule. Comme ils sont surtout végétariens, ils trouvent aisément à pourvoir à leur alimentation. Leurs animaux domestiques, le babiroussa et l'opossum auxquels ils donnent la chasse, et le poisson dont ils s'emparent au moyen de filets, de l'arc ou de la lance, suffi-

raient amplement à leur fournir les aliments carnés dont ils ont besoin. Ils y ajoutent volontiers, cependant, la chair humaine, car ils ont été de tout temps de grands anthropophages et ils ont conservé jusqu'à nos jours leurs instincts de cannibales. Les prisonniers qu'ils faisaient dans les fréquents combats qu'ils se livraient entre eux étaient réduits en esclavage. Ils étaient assez bien traités, nourris abondamment, mais à tout instant, à l'occasion de la construction d'une case ou d'une cérémonie quelconque, ils étaient sacrifiés et mangés. Les quelques Blancs qui avaient cherché à s'établir dans les îles étaient exposés au même sort. En 1845, sept prêtres maristes essayèrent de catéchiser les insulaires : l'évêque Epalle fut massacré dans l'île Isabel et trois missionnaires furent tués et mangés à San Cristoval. Depuis, les mœurs n'ont guère changé, et il est toujours dangereux pour un Européen de s'aventurer à l'intérieur des terres.

On peut appliquer aux Salomoniens tout ce que nous avons dit des Mélanésiens en général. Ce sont des hommes de taille au-dessous de la moyenne qui, sans être taillés en athlètes, sont trapus, vigoureux et ne comptent que bien peu de chétifs ou de difformes parmi eux. On rencontre parfois des individus à face allongée, qui n'ont pas le long nez fortement aquilin que nous avons signalé chez quelques Néo-Guinéens, et on observe assez fréquemment sur le littoral des sujets avec des cheveux presque lisses. Cette modification de la chevelure, de même que l'éclaircissement du teint qui s'y ajoute, sont dus à des croisements avec les Polynésiens et les Malais établis près de la mer. A l'intérieur, le type a conservé sa pureté d'autrefois.

Le costume n'est pas plus compliqué qu'à la Nouvelle-Guinée. Pour l'homme, il se borne à une ceinture en lianes ou en écorce battue décorée souvent de motifs peints. A San Cristoval, les femmes vont habituellement entièrement nues. « Néanmoins, dit



PAPOU DES ÎLES SALOMON PARÉ DE COQUILLAGES ET DE PENDANTS D'OREILLES VOLUMINEUX. — CL. RAP.

le Dr Hagen, la coquetterie ne perd pas ses droits; il est de bon ton de se piquer dans le nez une dent de chien recourbée ou de se pendre aux narines des boucles en écaille de tortue; les oreilles sont souvent percées d'ouvertures assez grandes pour permettre à l'indigène d'y cacher sa pipe, son bâton de tabac et ses allumettes. » C'est par échange avec les Blancs qui viennent acheter le coprah qu'ils se procurent les allumettes et différents objets. La moitié des indigènes se tatouent et la plupart portent des bracelets en écorce et des colliers en dents de chien ou en rondelles de coquille. Ces dents et ces coquilles constituent la seule monnaie dont les Salomoniens se servent entre eux.

Il paraît que, dans l'île Isabel, beaucoup d'insulaires construisent leurs habitations dans des arbres. En général, les cases — qui ne sont pas élevées sur pilotis — sont faites de poteaux, reliés entre eux par des lianes, supportant un toit en paille à double pente et laissant une ouverture à chaque extrémité. Les pignons en sont souvent surmontés de bois sculptés, ajourés, au sommet desquels figure habituellement une statue humaine. Dans chaque village existe une maison commune, qui, sur le littoral et sur le bord des cours d'eau, sert d'abri aux pirogues. Dans ce cas, elle est élevée à 3 ou 4 mètres au-dessus du sol et repose sur des colonnes peintes ou sculptées. Il n'est guère d'indigènes qui ne placent devant leurs cases des idoles en bois posées sur des socles formés d'un simple tronc d'arbre. C'est devant la maison commune que les hommes s'assemblent pour discourir, palabrer ou s'entretenir de choses différentes.

A l'intérieur des habitations, on ne trouve guère que quelques ustensiles de cuisine, des plats et de grands récipients en bois, de forme ovale, munis d'une anse plate à chaque bout, près du bord. Ces grands vases sont généralement incrustés de nacre, de même que les pirogues, qui peuvent porter quarante à cinquante personnes. A côté des ustensiles domestiques, on rencontre les armes, qui consistent en lances, en arcs et en casse-tête. Ceux-ci, en bois très dur, présentent des formes extrêmement variées et sont toujours sculptés avec le plus grand soin. Il en est de même des lames qui, du côté de la pointe, portent sur une certaine longueur deux rangées de barbelures et, au-dessous, des têtes humaines ou d'autres motifs d'ornementation. Et cependant, pour travailler le bois, les Salomoniens n'ont que des instruments en pierre, souvent même assez grossiers.

Parmi les objets artistement décorés de gravures, il faut citer les étuis à bétel, ou plutôt à chaux, destinés à contenir la chaux qu'ils mélangent à la noix et aux feuilles de bétel qu'ils mâchent constamment. Le mélange s'opère dans la bouche même de l'individu. Lorsqu'un indigène — homme ou femme — veut s'offrir une chique de bétel, il mord un morceau de noix d'arec, puis il introduit des feuilles de piper bétel et, à l'aide d'une petite spatule en bois, la chaux qui est le complément indispensable des deux produits végétaux. On sait que l'usage répété du bétel a pour résultat de colorer les dents en noir et les lèvres en rouge violacé.



CÉRÉMONIE FUNÈBRE CHEZ LES PAPOU : le défunt est veillé par ses proches qui ont le visage blanchi en signe de deuil. — CL. RAP.

☼ Chaque tribu est soumise à l'autorité d'un chef, qui ne reçoit aucun honneur spécial, mais c'est lui qui prononce le tabou sur un endroit, un aliment, un objet quelconque. Au-dessous de lui, il existe un autre chef qui possède une grande influence : c'est le chef de guerre. Tandis que la dignité de chef de tribu peut être héréditaire, il n'en est pas de même pour le second : il doit son rang à son caractère belliqueux, à sa force physique et à son courage.

En troisième lieu, vient le sorcier. En même temps que chef religieux, il prédit l'avenir, il guérit les maladies, il produit à son gré la pluie ou le beau temps, et, dans les cas de vol ou d'assassinat, c'est lui le grand justicier. Inutile de dire que souvent ses sentences sont influencées par les cadeaux qui lui sont offerts. La confiance des indigènes dans leur sorcier et leur crédulité sont si grandes qu'aucun échec du guérisseur, aucune erreur du devin dans ses prédictions, ne sauraient porter atteinte à son prestige.

La famille est constituée d'une façon normale, bien que le mariage ne s'accompagne d'aucune cérémonie. La femme s'achète et se paie en dents de chien et de roussette, ou en perles de coquillages, qui sont, comme nous l'avons vu, les monnaies du pays. Un cadeau d'une dizaine de porcs décide toujours le père à céder sa fille. La polygamie n'est pas interdite mais, à part quelques chefs qui possèdent quarante ou cinquante femmes, le Salomonien se contente d'une seule épouse. Les chefs ont le privilège de choisir dans la tribu telle femme qui leur plaît sans qu'ils soient tenus de payer une somme quelconque au père de la fille.

Comme chez tous les Mélanésiens, la femme a les travaux pénibles à sa charge; elle semble, pourtant, être un peu mieux considérée que dans d'autres archipels. Elle jouit d'une certaine liberté, n'est pas reléguée dans un coin du village et, avec ses enfants, partage la vie de son conjoint.

La femme se fane très vite aux îles Salomon. La population de l'archipel diminuant avec rapidité, on pourrait supposer que les épouses sont peu fécondes ou qu'elles cessent de l'être encore jeunes, puisque les signes de la vieillesse se manifestent de bonne heure chez elles. Il est certain que la plupart des familles n'ont qu'un ou deux enfants, mais il faut attribuer la dépopulation à d'autres causes, notamment à la fréquence de l'avortement et de l'infanticide. En outre, dans l'île de Guadalcanar, par exemple, il n'est pas rare que le père vende son enfant. On ne saurait nier que ces causes, jointes aux ravages que la syphilis et l'alcoolisme exercent dans l'archipel depuis que les Blancs vont y chercher des denrées de différentes natures, jouent dans la dépopulation un plus grand rôle que l'infécondité raciale des femmes. Nous avons dit que la race présentait un aspect de robusticité qui a frappé tous les voyageurs et qui ne faisait guère présager la diminution rapide des insulaires. Mais l'indigène était naguère très sobre; il ne faisait même pas usage de la kava, cette boisson fermentée que les Polynésiens ont introduite en divers points de la Mélanésie. Il s'est laissé tenter par les funestes boissons alcooliques qui constituent pour les Blancs un article d'échange des plus avantageux.

L'abbé Verguet attribuait la vente des enfants, moins à l'appât des richesses qu'à quelques idées superstitieuses, et il affirmait, à l'appui de son opinion, que les parents ne se séparaient qu'en pleurant des enfants qu'ils avaient vendus. Ceux qui ont échappé à la vente ou à l'infanticide sont entourés de soins, aussi bien par les pères que par les mères. Celles-ci gardent les filles auprès d'elles, tandis que les garçons, parés de colliers et de bracelets, et armés d'une petite lance, accompagnent leurs papas dès qu'ils peuvent accomplir quelque marche. Les enfants malades et les vieillards sont l'objet de la plus grande sollicitude.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur les conceptions religieuses des Salomoniens, ce qu'on peut en dire, c'est qu'on ne les connaît guère. Les anciens auteurs, qui n'avaient fait, pour ainsi dire, qu'entrevoir les insulaires, ont dit qu'ils rendaient un culte aux serpents, aux crapauds et à d'autres animaux. On sait qu'ils ont foi en une foule d'amulettes et ils paraissent croire à des esprits malfaisants. Ils admettent, dit-on, la survivance d'une partie de l'individu après la

mort. Son âme deviendrait elle-même un esprit d'autant plus méchant que le défunt aurait été meilleur pendant sa vie. C'est là une conception tellement étrange qu'on se demande si, vraiment, ceux qui l'ont rapportée ont bien compris les renseignements qu'ils ont obtenus des indigènes.

La croyance à une autre vie paraît mieux démontrée par les soins dont on entoure les morts. Les défunts, après avoir reçu la visite de leurs parents et de leurs amis, qui, par leurs lamentations, manifestent leur peine, étaient naguère laissés à l'air libre jusqu'à ce que la décomposition eût achevé son œuvre. S'il s'agissait d'un chef, le cadavre était déposé dans un de ces immenses plats en bois incrustés de nacre dont nous avons parlé. Mais, dans un cas comme dans l'autre, quand les parties molles avaient complètement disparu, les ossements étaient soigneusement recueillis et transportés dans des enceintes spéciales. Les têtes des chefs, séparées du tronc, avaient leur case particulière dont les indigènes n'approchaient qu'avec respect et dans laquelle il était interdit aux femmes de pénétrer. Ces coutumes funéraires tendent à disparaître.

☼ Les Papous de Vanikoro (archipel Santa-Cruz) ne nous arrêteront pas. On sait que c'est là qu'échoua La Pérouse en 1788 et que fut massacré ce grand navigateur et tous les membres de son expédition. Les indigènes, dont le nombre ne dépasse pas 1 500 à l'heure actuelle, présentent tous les caractères des Salomoniens, dont ils avaient naguère les mœurs. Aujourd'hui possession anglaise, l'île de Vanikoro, en raison de sa faible superficie (165 kilomètres carrés), a pu être entièrement visitée et ses habitants ont subi beaucoup plus l'influence des Européens que la plupart des autres Mélanésiens.

III. NÉO - HÉBRIDAIS. — Les Néo-Hébridais sont des hommes de petite taille qui se classent parmi les plus dolichocéphales de tous les Mélanésiens. Dans quelques îles de l'archipel (Tanna et Aoba), on rencontre, toutefois, des hommes de grande taille, qui doivent vraisemblablement l'élévation de leur stature au sang polynésien, car leur peau est plus claire et leurs cheveux sont plus longs et moins crépus que chez les individus qu'on doit regarder comme représentant le type pur. En somme, la population de l'archipel est actuellement très mélangée et c'est ce qui frappe tous les voyageurs, mais l'élément mélanésien, dont nous avons décrit les caractères essentiels, en constitue le fond.

Dans l'île de Mallicolo, les indigènes modifient artificiellement la forme de leur tête. Au moyen de bandes assez serrées appliquées sur le crâne des jeunes enfants, ils l'obligent à se développer en hauteur et en largeur et à acquérir, en fin de compte, une forme qu'on a comparée assez justement à celle d'un pain de sucre.

Le vêtement est sommaire dans tout l'archipel; partout, comme



GRUPE DE NÉO-HÉBRIDAIS. — CL. ED. SUPER FILM.

chez les Papous que nous avons déjà passés en revue, il se réduit à peu près à la ceinture, faite, soit d'une liane, soit d'une bande de fibres de pandanus tressées. Dans ce dernier cas, surtout s'il s'agit d'une ceinture de femme, un peu plus large que celle de l'homme, la pièce est décorée de losanges ou de carrés peints d'une couleur rouge. Dans le nord de l'île Espiritu-Santo, les hommes avaient l'habitude de porter, par-dessus la bande de fibres de pandanus, un filet de perles. En maints endroits, les femmes garnissent leur ceinture d'une frange.

Il serait fastidieux de répéter ce que nous avons dit de la parure des Papous, qui comprend, aux Nouvelles-Hébrides comme ailleurs, des colliers, des brassards et des bracelets, des jarrettières, des ornements de nez et d'oreilles. Seule, la matière employée présente des variantes. Les Néo-Hébridais se servent, pour confectionner leurs bracelets, de l'écaille de tortue, qu'ils ramollissent en la faisant bouillir; de dents de babiroussa, de fibres de pandanus nattées et de la base de grands cônes. Au lobule de l'oreille, ils suspendent des paquets de plumes, des croissants en coquille, des rondelles de coquille ou d'os, ou bien une étroite lanière d'écaille de tortue enroulée en spirale, dont tous les tours doivent passer dans l'ouverture du lobule. L'ornement de nez est tantôt un bâtonnet introduit dans la sous-cloison, tantôt un coquillage aux vives couleurs. Parfois la chevelure est ornée de plumes enfoncées dans une coquille de solarium; mais, le plus souvent, c'est un peigne en bambou, dont le dos est guilloché, qui est planté dans les cheveux. Le tatouage par piqûre tombe en désuétude; la peinture corporelle et surtout la peinture de la face persistent dans certaines tribus pour les jours de fête. A Mallicolo, il est d'usage de briser les deux incisives médianes du maxillaire supérieur aux fillettes.

✽ Les habitations, faites de pieux et de bambous reliés par des lianes ou des cordes en fibres végétales, ont toujours une forme rectangulaire. Le toit, qui descend presque jusqu'à terre, est surtout intéressant. Il se compose de feuilles de palmier fixées sur des roseaux, de manière à former des sortes de grandes tuiles qui se posent à la façon de nos propres tuiles en terre cuite. Les demeures des grands chefs sont entourées de murs en pierres sèches fort bien ajustées. Le mobilier est toujours assez succinct, mais il est à noter qu'avec les corbeilles tressées et les vases en

bois habituellement rencontrés, il comprend des vases en argile.

Les habitations sont groupées en villages qui parfois ne comptent qu'une dizaine de familles et rarement une centaine. Au milieu de chaque village, se trouve toujours la grande case commune qui sert de lieu de réunion pour les hommes et de dortoir pour les jeunes gens. C'est là aussi que sont hospitalisés les étrangers. Le groupement de plusieurs villages constitue la tribu. Les chefs qui sont à la tête des groupements doivent passer par différents grades, dont les plus bas sont faciles à conquérir; mais, pour devenir grand chef, il faut avoir immolé cent, voire mille victimes. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, de victimes humaines, mais de babiroussas, ces porcs sauvages à défenses recourbées qui sont souvent sacrifiés à l'occasion des fêtes.

Les Néo-Hébridais sont agriculteurs, chasseurs et pêcheurs. Ils cultivent l'igname, le taro, la patate, le bananier et des arbres fruitiers, tels que l'arbre à pain, le cocotier, etc. On se figure généralement que l'arbre à pain, le cocotier et d'autres arbres dont les fruits entrent dans l'alimentation des indigènes poussent au hasard, sans soins; ce n'est pas tout à fait exact. Les végétaux utiles, qui croissent spontanément, sont cultivés dans des vergers, autour des villages. Quant aux autres plantations, elles sont fort bien soignées et, si on ne trouve pas les canaux d'irrigation que nous allons rencontrer à la Nouvelle-Calédonie, on est frappé de l'absence de mauvaises herbes autour des végétaux cultivés et des précautions que prennent les agriculteurs pour éviter la rupture des tiges de l'igname. A cet effet, on plante, autour de chaque pied, de longs roseaux qui s'écartent en haut, de manière à former une sorte de corbeille évasée, à l'intérieur de laquelle sont attachées les tiges. Les tubercules du taro et de la patate, les fruits de l'igname et du bananier, sont mangés cuits. Autrefois, on les faisait bouillir dans les vases en terre dont nous avons parlé; maintenant, ils sont grillés sur des charbons ou cuits dans le fameux « four polynésien » actuellement répandu dans de nombreuses îles mélanésiennes.

La construction de ce four ne demande pas beaucoup de travail. On creuse un trou dans le sol, on en garnit le fond et les parois de pierres et on y allume un grand feu, puis on en enlève les cendres. Les mets — viandes, tubercules ou fruits — y sont alors introduits, enveloppés dans de larges feuilles et on recouvre le tout de pierres chauffées fortement, comme celles qui revêtent l'intérieur.



NÉO-HÉBRIDAI COSTUMÉS ET PARÉS. Remarquer leur petite stature comparée à celle d'un Européen. — CL. WIDE WORLD.



PAPOUS DES NOUVELLES-HÉBRIDES A BORD DE LEURS PIROGUES.  
CL. ED. SUPER FILM.

Aux aliments que leur fournissent les végétaux, les insulaires ajoutent le gibier et le poisson. Le gibier ne consiste qu'en cochons sauvages et en oiseaux que les chasseurs tirent à l'arc. La chasse n'apporte, il est vrai, qu'un faible appoint à l'alimentation. Mais il n'en est pas de même de la pêche. Dans tous les cours d'eau, comme sur le littoral, les pêcheurs cherchent à s'emparer du poisson à la main. Ils connaissent la pêche à la ligne, mais ils ne l'emploient guère. Ils préfèrent empoisonner l'eau ou bien pêcher aux flambeaux, en attirant le poisson au moyen de torches. Quand ils aperçoivent une grosse pièce près de la surface, ils se servent de l'arc.

Sur le bord de la mer, les indigènes consomment beaucoup de mollusques. A certaines époques de l'année, des myriades de petits vers viennent grouiller à la surface de l'eau salée, et les Néo-Hébridais profitent de cette prébende, dont ils sont très friands et qu'ils recueillent avec n'importe quel récipient. Ils tirent également parti des œufs de tortue et de ceux d'un oiseau qui, au lieu de les couvrir, les enterre au milieu de débris végétaux où la chaleur de la fermentation les fait éclore. Ils récoltent encore certaines algues comestibles appelées vulgairement mousses de mer.

Comme animaux domestiques, on rencontre, dans tout l'archipel, des chiens, des porcs et des poules. Les habitants ont donc leur nourriture assurée en tout temps. Mais leur plus grand régal est la chair humaine. Le Dr Hagen cite le cas de trois indigènes, faisant partie de l'équipage de la goélette française *Idaho*, qui débarquèrent à l'île Aura pour rendre visite à un ami. Trois jours après, la goélette dut partir sans que les hommes fussent revenus. Ils avaient été tués et mangés. Deux d'entre eux, qui n'avaient pas été tués sur le coup, furent ligotés et emportés dans un village où ils furent troqués contre vingt cochons. Un Français, aussitôt prévenu de l'affaire, se rendit dans le village qui avait acheté les deux malheureux à demi morts et il ne put qu'assister au festin des cannibales et à la curée des porcs et des chiens dévorant les entrailles. Des faits de ce genre se sont sû-

rement renouvelés, mais les indigènes se cachent des Européens pour éviter les châtiments. Autrefois, ils dévoraient tous les prisonniers de guerre, les condamnés à mort et, souvent, leurs congénères qui s'aventuraient dans une île autre que la leur.

Avant l'arrivée des Européens, les seules boissons étaient l'eau naturelle et le lait de coco dans les endroits où il n'existe pas de sources. Il est à noter que, malgré la température tropicale qui règne dans les îles, les habitants boivent très peu. La kava, cette fameuse boisson enivrante que nous avons signalée dans des archipels mélanésiens et dont nous indiquerons le mode de préparation lorsque nous nous occuperons de la Polynésie, d'où elle est venue, est encore ignorée dans beaucoup d'îles des Nouvelles-Hébrides.

Les armes des indigènes, que le fusil supplante, consistent en massues de bois dur, sculptées et de formes très variées, en arcs et en sagaies. Les flèches sont de quatre types : la flèche simple à hampe de roseau et à pointe de bois; la flèche pour le poisson, à plusieurs pointes; la flèche dont la pointe est remplacée par une petite masse de bois dur, employée pour la chasse aux oiseaux; enfin la flèche à pointe en os humain qui servait principalement à la guerre et qui était empoisonnée. Une sagaie mérite d'être mentionnée. La hampe, en bois résistant, mais flexible néanmoins, porte au sommet trois longues pointes divergentes, effilées, en os humains, et au-dessous, sur une longueur d'environ 30 centimètres, d'autres pointes beaucoup plus courtes. C'était une arme de guerre.

Pour travailler le bois, les Néo-Hébridais n'avaient d'autres outils que des instruments en pierre ou en tridacne géant, coquille de très grandes dimensions, connue vulgairement sous le nom de bënëtier, dont le test, très épais et très compact, permet d'en tirer des haches d'une résistance assez notable. Aujourd'hui, les haches, les sabres d'abatis et les outils en fer remplacent les instruments de travail en pierre et en coquille. Pour creuser leurs pirogues dans des troncs d'arbres, les insulaires n'employaient pas seulement les outils que nous venons de citer, ils avaient aussi recours au feu. Les haches, les herminettes intervenaient pour enlever les parties déjà carbonisées. Les grandes pirogues doubles, pouvant porter cinquante hommes, sont totalement délaissées; on ne fabrique plus que les canots à balancier que nous avons signalés aux îles Salomon.

✿ Les Néo-Hébridais sont polygames, mais il n'y a guère que les riches qui puissent s'offrir plusieurs épouses. En effet, pour se marier, l'homme doit payer aux parents de la fille dix ou douze cochons, la beauté de la future n'ayant rien à faire dans le prix d'achat. Souvent des fillettes de huit ans sont mariées en perspective à des hommes parfois âgés, mais si l'union ne lui convient pas,



NÉO-HÉBRIDAI PARANT LEURS TAM-TAMS A TÊTES D'IDOLES POUR UNE CÉRÉMONIE RITUELLE.  
CL. ED. SUPER FILM.

la fiancée trouve le moyen d'échapper à son futur. En règle générale, l'homme doit prendre sa femme dans une tribu autre que la sienne. Tous les enfants sont de la tribu de la femme. Si celle-ci meurt, elle est remplacée par une de ses sœurs; si le mari décède, elle devient la propriété du frère de son époux.

On a dit et répété que la Néo-Hébridaise était une vraie bête de somme, durement traitée par son maître. M<sup>re</sup> Douceré, vicaire apostolique des Nouvelles-Hébrides, proteste contre cette assertion. « Il n'est pas vrai, écrit-il, que la femme soit brutalisée, ni même, comme l'on dit couramment, que les gros travaux lui incombent. » On a prétendu que les mères tuaient souvent leurs enfants, ce qui n'est pas démontré, mais on en a vu vendre leurs enfants à des étrangers pour une somme de 2 fr. 50.

Les indigènes aiment les fêtes, qui s'accompagnent toujours de chants, de danses et de festins. Les danses s'exécutent au son des tam-tams, qui sont de grands troncs d'arbres, évidés à l'intérieur, sauf la partie supérieure qui est sculptée en forme de tête humaine avec d'énormes yeux ronds. Une fente longitudinale est pratiquée dans la partie évidée. Les deux lèvres de la fente ne sont pas de la même épaisseur, de sorte que le son diffère suivant le côté sur lequel on frappe. Ces singuliers instruments de musique sont plantés verticalement, parfois au nombre d'une dizaine, sur les places où l'on se réunit, et comme ils ne donnent pas tous la même note, on peut en tirer une gamme assez étendue. Le son des tam-tams s'entend à de grandes distances quand ils sont battus par des bras vigoureux.

Les Néo-Hébridais croient à une foule d'esprits malfaisants et à un être supérieur aux autres esprits qui, lui, est bon, sage et puissant. Leur culte, consistant en sacrifices d'animaux, s'adresse uniquement aux mânes des défunts. Les restes des morts ne sont jamais laissés à l'abandon, mais inhumés. Des sacrifices ont lieu au moment de l'inhumation et, plus tard, lorsqu'on retire le crâne pour le conserver. Dans l'île Espiritu-Santo, si le décédé est un personnage important, on sacrifie une de ses femmes pour qu'elle lui tienne compagnie dans le monde des esprits. A Mallicolo, après l'exhumation du crâne, qui a lieu quand la tête est complètement décharnée, on refait une face en argile qu'on peint au moyen d'ocre. Dans le sud de cette île, il existe une curieuse coutume, qui ne s'applique qu'aux chefs. Lorsque le moment est venu d'exhumer la tête, on fabrique un mannequin de la grandeur d'un homme sur lequel on place le crâne du mort qu'on recouvre entièrement d'argile, en modelant la face comme nous venons de le dire. Le tronc et les membres sont faits de feuilles de bananier enroulées sur des bâtons et recouvertes d'argile, comme la tête elle-même. Le tout est enduit d'une couche de peinture, simulant

parfois les bariolages dont le défunt avait coutume de s'orner les jours de fête. A l'extrémité des bras, les mains sont remplacées par des mâchoires de babiroussa, ou bien par une de ces mandibules d'un côté et par une conque marine de l'autre. Enfin, si le chef a perdu des enfants, on plante sur les épaules du mannequin des bâtons ornements de divers motifs en argile, parmi lesquels de petites têtes dont le nombre est égal à celui des petits défunts. Les mannequins funéraires, une fois achevés, sont transportés dans la case des chefs.

Des statues en bois se rencontrent fréquemment aux Nouvelles-Hébrides; les plus singulières sont en énormes racines de fougère arborescente. Ce sont des idoles que les Blancs appellent des diables.

Dans les lignes qui précèdent, nous avons essayé de donner un aperçu général des Papous de l'archipel. Il existe, toutefois, des variantes assez nombreuses que nous ne saurions passer en revue. Les linguistes ont établi de multiples divisions parmi les indigènes. Il existe, nous disent-ils, nombre de langues qui ne sont parlées que par quelques centaines d'individus. Il s'agit évidemment de dialectes plutôt que de langues à proprement parler, si, comme l'affirment les spécialistes, tous les idiomes néo-hébridais appartiennent à la famille malayo-polynésienne.

#### IV. NÉO-CALÉDONIENS ET PAPOUS DES LOYALTY.

— Il existe tant de ressemblance, à tous les points de vue, entre les indigènes de la Nouvelle-Calédonie et ceux des îles Loyauté ou Loyalty, qu'on peut les englober dans la même description. Leur nombre s'élevait à 41 000 en 1891; quatre ans plus tard, il était tombé à 33 000, dont 12 000 aux Loyalty. Ces chiffres, sensiblement inférieurs à celui que Vieillard et Deplanche ont donné en 1860, ont encore diminué depuis.

On entend, à tout instant, appeler « Canaques » les indigènes des deux archipels. Ce mot, qui signifie « hommes », n'a aucun sens ethnique et s'applique tout aussi bien (ce qu'on fait d'ailleurs) aux habitants de la Nouvelle-Zélande, de Taïti, des Marquises, etc., qui sont des Polynésiens, qu'aux indigènes des îles mélanésiennes.

Les Néo-Calédoniens offrent le type que nous avons assigné aux Mélanésiens en général. Nous ajouterons simplement que, sans être de haute stature, ils se classent parmi les Papous les plus grands. La moyenne de la taille, calculée sur plusieurs centaines de sujets, a atteint 1<sup>m</sup>,664 dans une première série d'hommes, et 1<sup>m</sup>,674 dans une seconde série. L'influence polynésienne se dénote chez certains individus par l'adoucissement des traits de la face, par la teinte moins foncée de la peau et par une légère modification de la chevelure, à la fois plus longue et un peu moins crépue. En revanche, on trouve dans l'île des Pins un type fort bestial, avec un crâne très élevé, dont la partie sagittale forme, d'avant en arrière, une sorte de bourrelet médian. La face est remarquablement massive et les arcades sourcilières sont volumineuses et proéminentes.

Les enfants des deux sexes vont complètement nus. Arrivés à un certain âge, les garçons portent un étroit pagne en écorce battue (tapa) qui, après avoir fait le tour de la taille, passe entre les jambes et entoure les parties génitales de la façon la plus indécente. Quant aux jeunes filles, elles ont droit, à partir de leur nubilité, à un petit carré de tapa, à peine large comme la main, qu'elles suspendent à une cordelette faisant l'office de ceinture. Les femmes mariées portent une ceinture d'écorce battue, dont la largeur peut varier de 10 à 50 centimètres, ou bien un pagne à franges qui n'est guère plus long. Pour se garantir du froid ou de la pluie, les deux sexes se jettent sur les épaules une petite natte carrée ou triangulaire.

Hommes et femmes font usage des mêmes parures que les Néo-Hébridais (V. p. 329), avec cette différence que les bracelets sont souvent en poils de roussette tressés et que les colliers sont réservés aux femmes. Dans la large ouverture pratiquée dans le lobule de l'oreille, les hommes portent leur pipe, leur tabac, etc., tandis que les femmes y introduisent des ornements en coquille ou des fleurs.

Les Néo-Calédoniens ont un soin particulier de leur chevelure. Ils la peignent souvent avec les peignes en bambou à dos guilloché, qu'ils piquent dans leurs cheveux, ou bien ils l'étirent pour lui donner cette forme de gros ballon que nous avons signalée chez d'autres Papous. Malgré ces soins, la chevelure est habitée par de nombreux parasites, ce dont l'indigène n'a pas l'air de souffrir beaucoup, quoiqu'on le voie se gratter à tout instant. La vermine paraît, d'ailleurs, être pour lui une friandise, car, lorsqu'il veut faire plaisir à un ami, il met sa tête sur ses genoux et l'ami se livre à la chasse des petites bêtes qu'il s'empresse de croquer. Afin de pouvoir, à tout moment, satisfaire sa gourmandise, le Néo-



NÉO-CALÉDONIENNES DEVANT LEUR HABITATION. Celle figurant à gauche porte une hache-ostensoir.



CASE DE CHEF EN NOUVELLE-CALÉDONIE.

Calédonien a imaginé un procédé ingénieux. Avec des lamelles de roseau, il fabrique une carcasse en forme de calotte qu'il garnit de cheveux, et il pose cette perruque sur sa tête. Quand il juge que le gibier est assez nombreux dans le piège, il retire la perruque artificielle, la met sur ses genoux, se livre à la chasse, et dévore la vermine au fur et à mesure qu'il s'en empare.

En fait de coiffure, les indigènes se contentent habituellement d'une étroite bande de tapa, dont ils s'entourent la tête. Autrefois, les chefs de guerre portaient une sorte de casque qui n'était autre qu'une volumineuse coquille maintenue par des cordelettes en poils de roussette attachées sous le menton. Naguère, on voyait encore des vieux coiffés d'un haut cylindre en écorce dans lequel ils emprisonnaient leurs cheveux dont les extrémités s'épanouissaient au-dessus de l'ouverture supérieure.

✽ Vivant de la chasse, de la pêche et surtout des produits du sol, les Néo-Calédoniens sont sédentaires. Ils se construisent des habitations carrées et, surtout, circulaires, dont les parois très basses supportent un toit très élevé couvert en paille ou en écorce de niaouli. Celles des chefs sont toujours rondes et des cuisines, de même forme, sont situées à côté. Les parois des cases sont faites en pieux et en roseaux; elles ne sont percées que d'une seule ouverture, tellement basse qu'on est obligé de ramper pour pénétrer à l'intérieur de la demeure. De chaque côté de la porte, se trouve un poteau parfois sculpté, parfois peint en rouge, blanc et noir. Au sommet des maisons de chefs, est plantée une longue perche dans laquelle sont enfilées de grosses coquilles d'achatine.

Les cases sont groupées en villages et ne laissent entre elles que des passages fort étroits. Chaque village a son chef. Plusieurs villages, appartenant à une même tribu, ont à leur tête un chef suprême, un chef de guerre et des sorciers. Les prisonniers de guerre étaient réduits en esclavage et, naguère, on les sacrifiait généralement à l'occasion des fêtes pour les manger. Les Néo-



NÉO-CALÉDONIEN AVEC PEINTURE MASQUANT LA MOITIÉ INFÉRIÈRE DU VISAGE.

Calédoniens avaient, en effet, un goût très prononcé pour la chair humaine. On prétend que l'anthropophagie n'a pas complètement disparu, mais que les indigènes se livrent à leurs festins de cannibales seulement lorsqu'ils ont la certitude d'être à l'abri des regards des Blancs.

Comme gibier, ils chassent le cochon sauvage (babiroussa) et la roussette, grande chauve-souris qu'ils mangent sans la vider et dont ils utilisent les poils pour faire des cordelettes. Quand leurs chiens ont forcé le babiroussa, ils l'assomment à coups de massue.

Pour la pêche, ils se servent de filets ou de lignes munies d'hameçons en serpentine, en écaille ou en coquille. Dans les cours d'eau, ils ont volontiers recours aux barrages. Souvent aussi, ils chassent le gros poisson à l'arc ou à la sagaie.

À la Nouvelle-Calédonie, les indigènes cultivent le taro, l'igname, la patate, la canne à sucre, le bananier, le cocotier. Quoiqu'ils ne se servent, d'habitude, que de bâtons à pointe durcie au feu pour remuer la terre, ils arrivent à récolter des taros pesant jusqu'à 5 kilogrammes et des ignames atteignant parfois 12 et

15 kilogrammes. C'est qu'ils prennent grand soin de leurs plantations. Des canaux, qui entourent des terre-pleins, amènent l'eau nécessaire. Dans les canaux, ils plantent les taros et, sur les terre-pleins, les ignames.

La boisson ordinaire était l'eau pure, la kava étant réservée pour les fêtes. Aujourd'hui, ils ont un goût très prononcé pour les alcools plus ou moins frelatés que leur vendent les Européens.

Les Néo-Calédoniens sont assez industriels et artistes. Bien qu'ignorant naguère l'usage des métaux, ils tiraient de la pierre des haches, des herminettes et divers outils. Un insigne de chef, désigné par les Blancs sous le nom de « hache-ostensoir », mérite une mention spéciale. C'est un grand disque plat de serpentine que, malgré la dureté de la roche, ils arrivaient à polir parfaitement et à percer de trous pour l'emmanchure. Ainsi préparée, la pièce était introduite dans une fente pratiquée dans une branche de

banian. L'arbre continuant à pousser, le bois pénétrait dans les trous, le disque se trouvait fortement serré, et il ne restait plus qu'à couper la branche, à façonner le manche et à le recouvrir de cordelettes en poils de roussette pour avoir un insigne magnifique que les amateurs paient aujourd'hui un prix très élevé.

D'humeur turbulente, fréquemment en guerre les uns contre les autres, les indigènes devaient soigner particulièrement leurs armes. Leurs sagaies sont parfois munies d'une pointe en os ou pourvues de denticules sur une certaine longueur. La hampe en est guillochée, ornée de masques humains sculptés dans le bois. Leurs massues en bois dur, terminées en champignon, en boule surmontée d'une pointe aiguë, en bec d'oiseau, etc., constituent des armes terribles. L'arc est un peu dédaigné, mais ils connaissent la fronde, avec laquelle ils lancent des pierres olivaires qu'ils portent dans un petit filet suspendu à la ceinture.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une arme, nous ne saurions nous dispenser de dire deux mots du masque de guerre. La face est un morceau de bois abominablement sculpté, avec un nez tantôt démesurément long et crochu, tantôt large et aplati,



GROUPE DE NÉO-CALÉDONIENS AU PIED DE LEURS IDOLES.

et une bouche grimaçante, à grandes dents écartées. La tête est couverte d'une perruque à longs cheveux. Une grande barbe, qui mesure jusqu'à 60 centimètres de longueur, souvent faite d'algues teintes en noir, pend au menton. Ajoutez à cela un sac en filet garni de plumes noires qui recouvre une partie du thorax, et vous aurez le masque de guerre calédonien dans toute sa hideur.

Les indigènes font des grattoirs en os. Des coquilles, ils tirent des herminettes, des couteaux. Leurs râpes à cocos et à ignames consistent en planchettes garnies de fragments de test de mollusques. Avec le bambou, ils font des récipients à eau, des couteaux, de longues aiguilles pour coudre les toits. Ils connaissent le drill et fabriquent des plats et des mortiers en bois, des canots à balancier, des pirogues doubles, avec voiles triangulaires en feuilles de pandanus ou en jonc. Les femmes fabriquent la poterie; elles la cuisent en mettant le feu au hangar qu'elles ont construit pour sécher les vases. Ce sont elles qui font les nattes et les corbeilles qu'on rencontre dans toutes les cases, qui tressent les chapeaux de paille et les cordelettes en poils de roussette dont il est fait un si grand usage.

✽ Comme dans toutes les sociétés mélanésiennes, la polygamie existe à la Nouvelle-Calédonie et la femme est sous la dépendance absolue du mari. Souvent, les fillettes sont fiancées — ou plutôt vendues — dès leur naissance. Jusqu'au mariage, elles jouissent d'une assez grande liberté, mais le jour où elles sont livrées à l'époux elles lui doivent obéissance et fidélité. En cas d'adultère, le mari a le droit de les tuer; généralement, il se contente d'une amende. Quand la femme est enceinte, elle relève son prestige aux yeux des hommes.

La naissance d'une fille n'est jamais accueillie avec joie; il n'est pas rare que dans ce cas l'enfant soit tué ou abandonné. Il en résulte une pénurie de filles qui oblige parfois les jeunes gens à aller chercher leurs femmes aux Loyalty, où l'infanticide féminin n'est pas aussi répandu. Si, au contraire, le nouveau-né est du sexe masculin, la naissance est fêtée par des chants, des danses et des ripailles.

La naissance d'un garçon n'est pas le seul motif qui donne lieu à des fêtes. A l'avènement et à la mort d'un chef, à la fin d'une guerre, à la récolte des ignames et dans une foule d'autres circonstances, on chante, on danse, on simule des combats, on mange et on boit copieusement le kava. Certaines de ces fêtes se déroulent avec un certain cérémonial, au milieu d'un décor qui ne manque pas de caractère. On en cite qui ont demandé plusieurs années de préparation. Il en est une qui revient périodiquement, à l'époque des ignames. Le *pilou-pilou* (c'est ainsi qu'on appelle cette fête, ainsi d'ailleurs que toutes les autres) a lieu dans un village temporaire que l'on crée à cette occasion. Lorsque tout est prêt, le maître du pilou envoie des messagers dans chaque village de la tribu pour convier les habitants à la fête. Chacun apporte sa provision d'ignames, qui sont comptées et mises en tas. Après prélèvement de la part des divinités, elles sont réparties également entre les assistants. Après cinq jours de préparatifs, commence la partie animée, qui dure également cinq jours ou plutôt cinq nuits, car les principaux épisodes se déroulent principalement à la lueur des torches, après le coucher du soleil. Les femmes mariées, du clan maternel, armées de casse-tête qu'elles brandissent, vont au-devant de celles du clan paternel pour leur ravir leurs parures. Des batailles s'engagent, les femmes se disputent leurs époux. Tout cela n'est, en réalité, qu'un simple simulacre. Les hommes, complètement nus, traversent un espace sans le moindre abri où ils servent de cibles aux frondeurs, dont ils doivent éviter avec adresse les pierres que ceux-ci leur lancent. Les danseurs se livrent avec frénésie à leurs exercices et, s'ils faiblissent, un orateur (l'animateur) les stimule. Ce n'est que lorsque, au point du jour, tout le monde est épuisé que les participants à la fête se reposent pour recommencer le soir. Le pilou produit une telle excitation sur les indigènes qu'il serait dangereux pour un Européen de s'approcher de l'endroit où a lieu la fête.



MASQUE DE GUERRE NÉO-CALÉDONIEN.  
COLL. MORIS.

✽ Les Papous de la Nouvelle-Calédonie et des Loyalty ne sont pas dénués de tout sentiment artistique. Nous avons parlé des poteaux sculptés ou peints de leurs cases, des sculptures de leurs casse-tête et des hampes de leurs sagaies, des masques de guerre. On rencontre de grandes idoles en bois, assez remarquables, bien que les proportions des personnages ne soient guère respectées; des cercueils d'enfants de chefs, soigneusement sculptés; des tam-tams décorés de sculptures représentant des têtes, des pieds, des oiseaux, des casse-tête, des navires.

Les gravures abondent sur des bambous ou des roseaux. Elles représentent des oiseaux, des bateaux, des personnages, qui sont assez fréquemment des guerriers, dessins dont il est à peu près impossible de comprendre la signification. Souvent, toute une scène se déroule sur un bambou. Il ne s'agit nullement d'une écriture hiéroglyphique, comme on l'a prétendu, mais vraisemblablement de figurations, analogues à celles des codex peints du Mexique, destinées à rappeler de grands événements. Un employé des postes a découvert, sur des rochers, de nombreux signes gravés, généralement assez compliqués, dont les naturels actuels ignorent absolument la signification.

Outre les tam-tams, les indigènes de la Nouvelle-Calédonie et des Loyalty connaissent la conque, faite de la coquille du grand triton, la flûte simple et la flûte de Pan. On ne peut pas dire cependant qu'ils soient des musiciens émérites, mais ils ne se contentent pas, comme beaucoup de primitifs, de faire du bruit pour rythmer leurs danses.

Leurs croyances religieuses semblent à peu près les mêmes que celles des Néo-Hébridais.

Ils admettent l'existence d'esprits bons ou mauvais, mais ce sont les âmes des morts qui deviennent dieux ou demi-dieux et gouvernent toute la nature. Ainsi s'explique l'importance qu'ils attachent à tout ce qui concerne les reliques des défunts, dont les crânes sont précieusement conservés dans des cimetières après avoir été exhumés de leur tombe au bout d'une année. Selon leurs croyances, l'esprit des morts émerge souvent dans le corps d'un animal, notamment du requin, ou bien dans une pierre, dans un astre, dans le vent, dans la foudre, etc., de sorte que les diverses manifestations culturelles qu'on a notées en Nouvelle-Calédonie paraissent se rattacher indirectement au culte des morts, qui constitue le fond de la religion. Toutefois on



LA DANSE DU PILOU-PILOU.

ne saurait être très affirmatif à ce sujet, car il est difficile d'obtenir des renseignements des indigènes actuels, chez lesquels la signification de maintes pratiques religieuses, qu'ils tiennent de leurs ancêtres, s'est, en grande partie, obliérée.

V. VITIENS ou FIDJIENS. — Les îles Viti ou Fidji, au nombre de deux cents environ, couvrent une surface de 20 000 kilomètres carrés. La population indigène présente les caractères très accusés des Mélanésiens (V. p. 321) ; mais, depuis longtemps, des Polynésiens venus des îles Tonga et Samoa sont arrivés dans l'archipel et, malgré l'aversion que les deux races semblaient avoir l'une pour l'autre, des croisements se sont opérés.

En 1875, les Anglais annexèrent les Fidji à leurs possessions, et l'élément blanc entra alors en scène. Les femmes vitiennes, loin d'éprouver de l'aversion pour les Européens, ne firent aucune difficulté pour s'unir à eux ; il en résulta une nouvelle catégorie de métis qui est devenue de plus en plus nombreuse. Les métis sont remarquables par leur force physique et par leur intelligence. Tandis que le nombre des indigènes ayant conservé la pureté de leur sang diminue avec rapidité, la population métisse s'accroît de jour en jour. L'influence anglaise s'est fait profondément sentir également sur le genre de vie et les mœurs des Fidjiens. Naguère, ils s'identifiaient entièrement aux Néo-Hébridais et aux Salomoniens, mais, actuellement, leurs mœurs se modifient. Il y a un demi-siècle leur costume, leurs parures, leurs aliments, leurs armes, leur industrie étaient, au fond, comparables à ceux des autres Mélanésiens. Leur coiffure habituelle était une sorte de turban fait avec l'écorce battue du mûrier à papier. A Tanna, ils avaient — et ont encore — l'habitude de diviser leurs cheveux en une telle quantité de petites nattes qu'on pourrait en compter deux cents sur une tête. Les chefs étaient plus honorés que dans les autres archipels ; ils avaient comme insigne une massue admirablement sculptée. S'ils faisaient une chute, tous les assistants se laissaient choir. Ils considéraient comme indigne d'eux de prendre part aux chants et aux danses. Quand l'un venait à mourir, on immolait, non pas une de ses femmes, mais toutes celles qu'il possédait.

Un auteur anglais, qui a séjourné deux ans aux îles Viti, publiait, en 1875, c'est-à-dire l'année même de l'annexion, un ouvrage dans lequel il déclarait que les indigènes avaient une peur terrible des Salomoniens et des Néo-Hébridais anthropophages, ce qui laissait supposer qu'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes le cannibalisme. Or, aux Fidji, les festins de chair humaine étaient peut-être plus fréquents qu'ailleurs et s'entouraient d'un certain cérémonial. A Viti-Levu, on sacrifiait les victimes auprès d'un arbre dont le tronc avait été creusé pour recevoir une sorte d'autel en pierre. Dans les branches de l'arbre, on suspendait certaines parties des malheureux qu'on mutilait avant de les tuer ou de les cuire. Un four spécial servait à la cuisson. De Quatrefages, qui a puisé ses renseignements à bonne source, nous dit qu'à côté de l'arbre, se trouvaient « les pierres contre lesquelles on fracassait le crâne des condamnés en les balançant par les bras et les jambes. L'une d'elles a été, assure-t-on, polie par les chocs innombrables qu'elle a ainsi subis. Thakumbau, l'ancien chef de Mbau et de Viti-Levu, le roi actuel de toutes les îles, dont tous les voyageurs vantent l'aspect imposant et les hautes qualités, avait l'habitude de briser contre ces pierres la tête des enfants qu'il tenait par le talon. Les chefs siégeaient gravement sur des espèces de trônes de pierre pendant ces sanglants sacrifices. La chair humaine était d'ailleurs sévèrement défendue aux hommes des classes inférieures et aux femmes de toutes les conditions. Elle ne se mangeait pas avec les doigts, comme les autres mets, mais avec une espèce de fourchette en bois dur. Ces instruments se transmettaient religieusement de père en fils. Chacun d'eux avait son nom particulier, assez souvent obscène ».

Les Fidjiens croyaient, comme les autres Mélanésiens, à de nombreuses divinités, auxquelles ils faisaient des offrandes. Cer-

taines de leurs danses avaient un caractère religieux ; les danseurs des deux sexes devaient être complètement nus pour y prendre part. Aujourd'hui, les indigènes ont conservé leur sentiment religieux, mais la plupart l'ont reporté sur le christianisme. Thakumbau a donné l'exemple.

## CHAPITRE XXIII

# POLYNÉSIENS ET MICRONÉSIENS

## A) POLYNÉSIENS

Les Polynésiens occupent la multitude d'îles éparses dans l'océan Pacifique entre 112° et 180° de longitude O. et entre 7° et 28° de latitude S. Deux archipels situés en dehors de cette zone, les îles Hawaï ou Sandwich, sous le tropique du Cancer, et la Nouvelle-Zélande (34° à 47° de latitude S. et 163° à 176° de longitude E.) font également partie du domaine polynésien. Ces îles n'ont pas été peuplées à une époque très reculée. D'après des savants, ce serait deux ou trois siècles au plus avant notre ère que les premiers Polynésiens sont arrivés dans les archipels où ils se sont fixés. De là, la race a essaimé au Nord, à l'Est et au Sud. Les derniers émigrants ont atteint la Nouvelle-Zélande il y a environ cinq siècles.

D'où sont parties les premières migrations ? C'est un problème qui a provoqué de nombreuses recherches sans qu'on soit arrivé à en trouver une solution à l'abri de toute critique. Ce qui est inadmissible, c'est qu'elles soient venues de l'Est, c'est-à-dire de l'Amérique, comme quelques auteurs l'avaient pensé. Des considérations tirées de la topographie, des légendes, de la linguistique et même des caractères physiques s'y opposent. C'est dans la direction de l'Ouest, vraisemblablement en Indonésie, qu'il faut placer leur point de départ. On a objecté que les vents et les courants étaient un obstacle à une migration dans ce sens, mais il ne faut pas oublier que les moussons, qui surviennent à des époques à peu près régulières, soufflent en sens inverse des vents alizés. Pour assurer leur retour, les peuples primitifs profitent volontiers des brises passagères pour entreprendre un voyage, comptant sur les vents et les courants réguliers pour regagner aisément leur point de départ. Ensuite, il est bien évident que les migrations devaient s'accomplir avec beaucoup plus de facilité à travers les grandes îles assez rapprochées du Pacifique occidental qu'à travers



NÉO-ZÉLANDAIS, ARMÉS DE MASSUES, MIMANT UNE DANSE GUERRIÈRE devant une case maori à parois sculptées. — CL. FORBIN.

les îles très petites et très éloignées du Pacifique oriental. Les langues parlées en Polynésie viennent à l'appui de cette hypothèse; elles sont apparentées au malais, et il en est de même de différents idiomes de l'Indonésie où les Malais ont joué un si grand rôle. Enfin, les Polynésiens ont plus de ressemblance, au point de vue des caractères physiques, avec les Indonésiens qu'avec les populations de l'Amérique ou de l'Asie sud-orientale. La taille est plus élevée, il est vrai, en Polynésie, mais cet accroissement de la taille peut s'expliquer par les conditions de milieu plus favorables qu'ont rencontrées les émigrants.

Quels qu'aient été leur point de départ et les croisements qui avaient pu s'opérer, les Polynésiens formaient, à l'arrivée des Européens, une race bien caractérisée au fond, malgré les quelques variantes que présentent certains groupes. On pourrait s'attendre, en raison de la diversité des climats et des conditions d'existence qu'offre la multitude d'îles dans lesquelles ils sont dispersés, à rencontrer une multiplicité de types, et il n'en est rien. Depuis les îles Hawaï jusqu'à la Nouvelle-Zélande et de l'île de Pâques à la Mélanésie et à la Micronésie, c'est la même race qui occupe ce vaste territoire. Cette homogénéité tient aux migrations incessantes qui ont eu lieu d'île en île, tous les Polynésiens ayant entretenu entre eux d'actives relations commerciales. Ces mélanges constants d'individus appartenant en somme à une race unique ont annihilé l'effet qu'aurait pu produire l'isolement dans un archipel d'une fraction de la population.

Toutefois, des croisements se sont opérés sur différents points avec des races totalement différentes. Aux Samoa, à Tonga, par exemple, l'élément mélanésien a fait sentir son influence sur une partie, restreinte d'ailleurs, des insulaires. Mais ce sont les Blancs surtout qui ont contribué dans une large mesure au métissage. En raison de leurs mœurs polygames et extraordinairement licencieuses, les Polynésiennes n'ont nullement hésité à se croiser avec les Européens, et ceux-ci, trouvant des femmes belles, lascives, pour lesquelles la fidélité conjugale ne comptait pour ainsi dire point, n'ont pas éprouvé le moindre scrupule à répondre à leurs avances. Aussi, dans tous les archipels où les Blancs sont nombreux, le type pur des indigènes se raréfie-t-il de plus en plus. La race polynésienne est menacée de disparition dans un avenir assez rapproché.

D'autres causes que le métissage contribuent largement à la diminution rapide de la population ancienne; en première ligne, viennent les maladies épidémiques ou contagieuses qu'ont importées les Blancs et d'autres immigrants, notamment la syphilis et la tuberculose. Les statistiques qu'on publie sont effrayantes. En 1823, on comptait 142 000 indigènes aux îles Sandwich; en 1860, ils n'étaient plus que 67 000. Le 12 août 1898, ces îles ont été annexées aux États-Unis, et à partir de ce moment elles ont été envahies par les étrangers. Le recensement de 1905 accusait une population de 152 000 habitants. Dans ce chiffre, les Japonais étaient représentés par 61 000 sujets et les Chinois par 26 000. Quant aux véritables Hawaïens, ils n'étaient plus que 37 000, soit 24 pour 100 de la population totale.

\* Les Polynésiens constituent une belle race, grande, robuste, bien proportionnée. La taille moyenne, calculée sur 414 hommes de divers archipels, s'élève à 1<sup>m</sup>,73. Si on laisse de côté la Nouvelle-Zélande qui était habitée, avant l'arrivée des immigrants qui nous intéressent en ce moment, par une population avec laquelle ils se sont croisés, la moyenne de la taille ne varie que dans des limites assez restreintes (de 1<sup>m</sup>,71 à Samoa à 1<sup>m</sup>,743 aux Marquises). La peau est d'un blanc jaunâtre, un peu cuivrée, parfois légèrement brune. Les cheveux sont noirs, lisses et abondants et les yeux foncés, largement ouverts et horizontaux. Les oreilles, bien dessinées et bien ourlées, sont de grandeur moyenne. La tête est presque toujours modérément allongée, avec un front large, nullement fuyant, et des arcades sourcilières un peu fortes. La face, d'un ovale



PAYSAGE POLYNÉSIEN A TAHAA, ÎLE DE L'ARCHIPEL DES TAÏTI.

régulier, se montre un peu large au niveau des pommettes. Le nez, très déprimé à la racine, se relève rapidement et fait une saillie assez prononcée; il est droit et parfois légèrement aquilin; au niveau des narines, il est toujours un peu large, mais jamais aplati. La bouche est entourée de lèvres quelque peu charnues et d'un beau dessin. Quant au menton, il est invariablement fort et large.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, lors de l'arrivée des premiers Européens, les Polynésiens ignoraient complètement l'usage des métaux. Avec leurs outils en pierre et en coquille, ils n'en travaillaient pas moins avec habileté le bois, qu'ils sculptaient merveilleusement. Les proues ajourées de certaines pirogues, les manches de haches de cérémonies, les sculptures des casse-tête et des pagaies, donnent une haute idée de leur sens artistique.

Le costume était très léger, dans ces îles où le climat n'exige aucun vêtement chaud. Il se composait de *tapa*, imprimée ou non, ou de feuillages pour le peuple. Les chefs hawaïens portaient des tuniques ornées de plumes. Nous avons rencontré la *tapa* en Mélanésie où, vraisemblablement, elle a été importée, et il n'est sans doute pas hors de propos de donner quelques explications sur son mode de fabrication.

La matière première de la *tapa* est la seconde écorce du mûrier à papier. Après avoir été macérée dans l'eau, les femmes la battent sur un cylindre de bois dur à l'aide d'un maillet en forme de prisme quadrangulaire, dont chaque face est pourvue de sillons longitudinaux de largeur inégale. On commence par la face qui porte les plus larges cannelures et on termine par celle qui porte les plus fines. On obtient ainsi une sorte de feutre mince, d'une grande souplesse. Souvent l'étoffe est décorée de dessins peints qui, parfois, sont imprimés à l'aide de feuilles trempées dans une teinture.

Le tatouage était répandu dans toute la Polynésie. Aux îles Hawaï, les guerriers seuls y avaient recours. A la Nouvelle-Zélande et aux Marquises, de véritables artistes pratiquaient l'opération. Ils se servaient d'un peigne en bambou à dents très fines qu'ils faisaient pénétrer dans la peau en frappant dessus avec un court bâton.

Les habitations étaient — et sont encore — des maisons carrées couvertes d'un haut toit en paille ou en feuilles de palmier. Dans chaque village existait une maison commune en bois. Le mobilier était assez abondant (nattes, corbeilles, mortiers et plats en bois, etc.). Sauf à Tonga et à l'île de Pâques, il ne comprenait aucune poterie.

Les Polynésiens n'avaient, comme animaux domestiques, que le chien, le cochon et peut-être la poule, mais partout ils se livraient à la pêche et employaient, pour s'emparer du poisson, des nasses, des hameçons en os ou en nacre. La plus grande partie de leurs aliments leur étaient fournis par les végétaux. Dans les îles basses, d'origine corallienne, ils vivaient des fruits du cocotier et de l'arbre à pain; dans les îles hautes, de nature volcanique, ils cultivaient



PÊCHEURS DES ÎLES SAMOA DANS LEUR PIROGUE. — CL. RAP.

l'igname, le taro, la patate, etc. En différentes îles, à Tahiti et à la Nouvelle-Zélande notamment, il existe des ruines d'importants canaux d'irrigation. La boisson nationale était la *kava*, que les femmes préparaient de la façon suivante. Elles mâchaient la racine d'un poivrier, *Piper methysticum*, jusqu'à ce qu'elle fût réduite en pulpe, la crachaient en cet état dans un très grand vase oblong en bois affecté spécialement à cet usage et y ajoutaient de l'eau. Quand la fermentation était achevée, on avait une boisson âpre et piquante qui, à dose un peu élevée, déterminait l'ivresse. Cette boisson est très appréciée des insulaires actuels.

✽ Les Polynésiens étaient de grands navigateurs. Leur humeur guerrière les entraînait souvent en des expéditions motivées par des démêlés avec d'autres indigènes. Ils fabriquaient les canots à balancier et les pirogues doubles que nous avons déjà rencontrés en Mélanésie, mais leurs pirogues étaient tout à fait remarquables. Elles étaient reliées l'une à l'autre par un large pont sur lequel pouvaient se tenir de nombreuses personnes (des guerriers, lorsqu'il s'agissait de quelque expédition belliqueuse). La navigation se faisait à la voile, qui était une grande natte triangulaire. Les marins se guidaient sur les étoiles; quelques-uns avaient même des cartes géographiques rudimentaires. Ils voyageaient par groupes, comprenant chacun une douzaine d'embarcations. Les prisonniers que les guerriers pouvaient faire dans les combats étaient réduits en esclavage et assez souvent mangés, surtout à la Nouvelle-Zélande et aux Marquises.

✽ L'organisation était presque partout aristocratique; il existait deux classes sociales au moins, sans compter les esclaves : l'aristocratie et le peuple. Le chef était tabou; celui qui, même involontairement, touchait sa personne sacrée pouvait être condamné à mort. La femme était entièrement libre jusqu'à son mariage et se livrait impunément à la débauche. Une fois en possession de mari, tout changeait : elle, aussi, devenait tabou, en principe du moins, car lorsque des Européens arrivaient dans un archipel, les maris envoyaient leurs épouses au-devant d'eux. Lorsque La Pérouse relâcha à Samoa, toutes les femmes furent à la disposition de l'équipage. Elles se rendaient à bord, la tête parée de fleurs, et « les vieillards servaient de prêtres et d'autel au culte de Vénus, pendant que des matrones célébraient par des chants ces noces brutales et concluaient ces marchés impudiques ». Des scènes du même genre

se sont passées à Taïti et ailleurs. N'a-t-on pas vu la reine de Taïti donner l'exemple, fière d'avoir pu séduire le commandant d'une expédition française, dont elle a donné le nom à un enfant venu au monde neuf mois après?

La soif du plaisir éclatait en maintes circonstances. La danse, qui était un des divertissements favoris des indigènes, revêtait les allures les plus licencieuses, même dans les cérémonies d'un caractère religieux.

Aujourd'hui, de grands changements se sont opérés. La plupart des Polynésiens sont actuellement chrétiens, surtout protestants, et beaucoup ont adopté nos costumes européens. Aux Samoa, aux Sandwich, à la Nouvelle-Zélande, ils ont des institutions parlementaires, et ceux qui font partie de ces parlements se montrent à la hauteur de leur tâche. Bien que dans les lignes qui précèdent nous ayons parlé au passé, il ne faudrait pas croire que tout ce que nous avons exposé n'existe plus et que le caractère de l'indigène se soit entièrement transformé. La paix lui étant assurée, il est devenu moins entreprenant, plus paresseux qu'autrefois, mais il aime autant le plaisir et il est peut-être plus enclin à la débauche qu'auparavant. Il avait la *kava* pour s'enivrer; il dispose aujourd'hui de l'alcool, qui est venu, non remplacer la boisson nationale, mais s'y ajouter. Bien que les nations civilisées aient des représentants dans tous les archipels, ces fonctionnaires ne peuvent pas être partout, et il est probable — nous dirons même qu'on a la preuve — que dans des coins retirés, loin des regards des Européens, les insulaires conservent les mêmes goûts que leurs pères et les satisfont par les mêmes moyens.

Cet exposé un peu long s'applique à l'ensemble des Polynésiens et nous dispense donc de nous étendre sur les principaux groupes d'insulaires; il nous suffira de signaler les particularités qu'ils peuvent offrir.

#### I. SAMOANS ET TONGANS.

— Les Samoans, actuellement au nombre de 38000, et les Tongans, au nombre de 20000, se ressemblent tellement à maints points de vue, qu'on pourrait presque les confondre dans une même description. Nous noterons cependant que les métis — qui sont compris dans les chiffres ci-dessus — sont relativement plus nombreux aux Samoa qu'à Tonga. Ces métis, issus presque tous du croisement des Papous et des Polynésiens, ont d'ailleurs les mêmes mœurs que la population polynésienne. Ici encore nous envisagerons les indigènes tels qu'ils étaient avant d'avoir subi l'influence européenne.



JEUNE FEMME DES ÎLES SAMOA. — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.



FEMMES DES ÎLES TONGA COSTUMÉES A L'EUROPÉENNE. — CL. RAP.

Aux Samoa, le tatouage était moins répandu qu'à la Nouvelle-Zélande et aux Marquises. Les hommes se contentaient de se dessiner une sorte de caleçon et les femmes de s'orner de figures les cuisses et le dos des mains. Les deux sexes portaient les cheveux courts et souvent les décoloraient au moyen de la chaux; la chevelure acquérait alors un ton rougeâtre.

Les chefs se vêtaient habituellement d'un simple pagne comme leurs sujets, mais, pour les fêtes, ils se paraient magnifiquement. Ce qu'ils affectionnaient par-dessus tout, c'étaient les belles collettertes en dents, en bâtonnets d'os ou de bois qui s'étaient sur leur poitrine nue, et les coiffures. Qu'on se figure une sorte de casque, formant en avant un diadème orné de verroteries, de rondelles de coquilles, dans lequel est plantée une belle aigrette de plumes blanches, le tout surmonté d'un immense panache qui retombe de chaque côté de la tête, et on se fera une idée de l'aspect imposant que devait avoir un chef solidement bâti, paré de cette façon.

Les Samoans se classaient parmi les meilleurs agriculteurs de la Polynésie. Autour de chacun de leurs villages se trouvaient de véritables vergers. Ils excellaient également dans le travail du bois et taillaient dans un seul bloc de grands récipients à trois pieds qu'ils incrustaient souvent de nacre. Ils ont aujourd'hui leur parlement. Tous sont convertis au christianisme.

✿ Les Tongans ou habitants de l'archipel des Amis sont entrés de bonne heure dans la voie de la civilisation. Il y a plus de soixante ans, leur roi, habillé à l'européenne, avait l'air d'un parfait gentleman. La reine portait avec aisance le costume des dames anglaises. Néanmoins, beaucoup de sujets de ce chef d'un gouvernement constitutionnel se tatouaient encore du nombril jusqu'aux genoux. Autrefois, les femmes portaient les cheveux courts, tandis que les hommes les laissaient croître.

La société était divisée en quatre classes : les nobles, *éguis*, parmi lesquels étaient choisis les chefs; les conseillers des chefs, *mataboulés*; les membres de la famille des chefs, *mouas*; enfin le peuple. Les conseillers des chefs avaient dans leurs attributions la construction des pirogues et la fabrication des objets de parure. Les Tongans ne faisaient pas de poteries; ils achetaient aux Fidjiens celles dont ils avaient besoin.

Les Tongans étaient doux, respectueux de l'autorité, des vieillards et des femmes. Ils accueillaient les étrangers et partageaient leurs repas avec eux. Ils ne leur demandaient pas de se conformer à leurs usages ni d'honorer leurs divinités, qui étaient au nombre de plus de trois cents, tant bonnes que mauvaises. Une vingtaine de ces dieux avaient des temples. On leur offrait les prémices des récoltes et on leur demandait leur assistance dans cette vie seulement, bien que la croyance à la survivance de l'âme fût générale. Du moment où l'on rendait un culte aux êtres supérieurs, il y avait forcément des ministres de ce culte. La caste sacerdotale était même nombreuse et puissante. Celui qui était à la tête de cette caste avait le pas sur le grand chef civil, qui devait s'asseoir par terre pour le laisser passer.

Bien que la religion des Tongans ne fût pas sanguinaire, on n'hésitait pas cependant, lorsqu'un chef était malade, à sacrifier des enfants pour obtenir sa guérison.

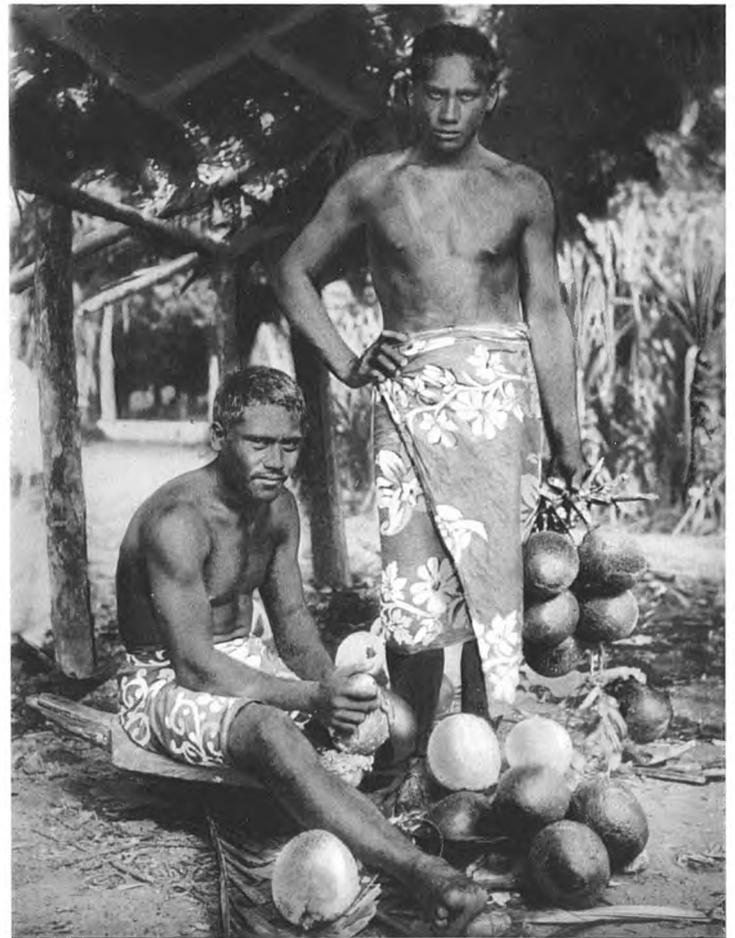
Comme tous les Polynésiens, ces insulaires aimaient les fêtes, qui s'accompagnaient de chants, de danses et de musique.

Aujourd'hui la population de l'archipel est chrétienne et, depuis un demi-siècle, on n'a pas observé de sacrifices d'enfants.

II. TAÏTIENS. — Aux îles de la Société ou archipel de Taïti, se rattachent les îles Toubouaï, dont les habitants se confondent presque entièrement avec les Taïtiens par l'ensemble de leurs caractères. Nous pouvons aussi y réunir les 5 000 indigènes des Pomotou ou Touamotou et les 500 habitants des îles Gambier, qui ont la même taille, les mêmes caractères céphaliques et, d'une façon générale, le même genre de vie. D'ailleurs à tous ces insulaires s'applique la description que nous avons donnée du type polynésien.

Les Taïtiens des deux sexes ont une grande réputation de beauté, et cependant, sous ce rapport, les femmes ne sauraient rivaliser avec celles des îles Marquises. Les jeunes gens et les jeunes filles allaient complètement nus, mais les hommes portaient un court tablier en tapa et les femmes s'enveloppaient d'une pièce de même étoffe qui laissait à découvert le torse et les bras. Comme parure, ils portaient des feuillages, des fleurs, des plumes dans le lobule de l'oreille, et des couronnes de feuillages et de fleurs sur la tête. Le tatouage était tellement en vogue que les hommes s'en couvraient tout le corps.

Les indigènes des îles de la Société ne travaillaient pas seulement le bois avec une grande habileté, mais aussi la pierre. Leurs pilons polis, de types variés, leurs haches emmanchées solidement au moyen de cordelettes en fibres de coco, sont des pièces tout à



TAÏTIENS VÊTUS DU PAGNE, PRÉPARANT, POUR LEUR REPAS, LES FRUITS DE L'ARBRE A PAIN. — CL. RAP.



FEMMES DE TAÏTI.

fait remarquables. Agriculteurs et pêcheurs, ils récoltaient presque sans soin des taros, des ignames, des bananes, des cocos, des fruits de l'arbre à pain, etc. Parmi leurs engins de pêche, il convient de citer leurs hameçons de nacre, formés de deux parties polies avec la peau du chien de mer. L'anthropophagie était connue, mais elle ne semble pas avoir été pratiquée sur la même échelle que dans d'autres îles. Les chefs se réservaient l'œil des victimes.

Abondamment pourvus de tout ce qui était nécessaire à leur existence, les Taïtiens se livraient sans retenue à tous les plaisirs. La licence des femmes était telle que les navigateurs avaient appelé Taïti l'île de Cythère. Il existait une institution, celle des *Aréois*, dont le but était la satisfaction sans frein ni mesure des besoins amoureux. C'est peut-être pour ne pas être gênés dans leur frénésie sexuelle que les femmes pratiquaient si souvent l'infanticide. La pudeur était étrangère aussi bien aux filles qu'aux femmes mariées. Dès que des étrangers abordaient dans l'archipel, des unions éphémères avaient lieu et le fait s'est prolongé après l'annexion des îles à la France, ce qui explique le nombre considérable de métis de toutes catégories qu'on rencontre dans l'archipel de la Société, où Blancs et Jaunes se sont donné rendez-vous. Parmi les étrangers, les Chinois figurent pour une large part. Il faut reconnaître qu'aux Pomotou, les mœurs étaient moins dissolues et que la race y a conservé, avec plus de pureté, les caractères ancestraux.

La population vivait sous un régime monarchique et la société était divisée en classes. La première comprenait l'aristocratie, *arii*; la seconde, les propriétaires; la troisième, la plèbe. Le pouvoir était héréditaire, mais des rivalités surgissaient parfois entre les familles qui le détenaient et d'autres familles qui voulaient s'en emparer. C'est ainsi que la famille Pomaré est arrivée à régner au début du XIX<sup>e</sup> siècle et a conservé le trône jusqu'au jour où la royauté a été abolie (20 juin 1880). Dans certains groupes d'îles, existait une coutume bizarre : à la naissance de son premier enfant, le roi était obligé d'abdiquer en sa faveur. Le souverain avait autrefois comme insigne une hache en pierre soigneusement polie, montée sur un manche volumineux à quatre faces, sculpté d'une façon surprenante. L'intérieur était excavé dans toute sa longueur et les quatre côtés en étaient ajourés de manière à présenter un décor des plus remarquables.

Les indigènes des îles de la Société croyaient à un très grand

nombre d'esprits, presque tous méchants. L'esprit des morts tourmentait constamment les vivants, qui en avaient une peur terrible. Ils étaient convaincus qu'ils revenaient pour leur nuire. Pour se préserver de leurs maléfices, on leur faisait des offrandes, qui consistaient parfois en victimes humaines. Des constructions en grosses pierres sèches, *morais*, étaient consacrées au culte des morts.

✻ Taïti et les autres archipels sont complètement européanisés. Les habitants ont adopté nos costumes, nos mœurs et le christianisme, mais ils n'ont pas renoncé entièrement à leurs vieilles croyances, et si les femmes ne se montrent plus aussi impudiques que jadis, elles ont conservé leur tempérament ardent. Parmi les hommes, il en est qui sont devenus fonctionnaires français, mais on peut dire que, d'une façon générale, ils sont aussi paresseux, sinon plus, qu'autrefois et qu'ils sont toujours enclins à la débauche : ils se cachent pour s'y livrer, voilà tout. Au lieu de s'enivrer avec la kava, ils boivent de l'alcool; l'alcoolisme est actuellement un des fléaux qui contribuent le plus à la dépopulation de la Polynésie.

III. MARQUÉSANS. — Les Marquésans ou Marquisiens constituaient autrefois la plus belle population de la Polynésie. De taille plus élevée que les autres, d'un teint un peu plus clair, ils avaient, en outre, des traits d'une grande régularité. Les femmes jouissaient d'une réputation justifiée de beauté. Les indigènes actuels dégénèrent depuis l'arrivée des étrangers, qui leur ont importé non seulement l'alcool, mais de nombreuses maladies (lèpre, syphilis, tuberculose, variole, influenza, etc.) inconnues auparavant. La dépopulation s'accroît rapidement; en 1804, on estimait à 50 000 le nombre des Marquésans; en 1842, ils étaient 20 000; lors du recensement de 1926, leur nombre était descendu à 2 094. On rencontre peu de métis parmi eux, ce qui tient à ce que les étrangers sont rares dans l'archipel. Actuellement, en dehors d'une dizaine de Pères missionnaires, on n'y compte qu'une trentaine de Blancs et à peu près le double de Chinois.

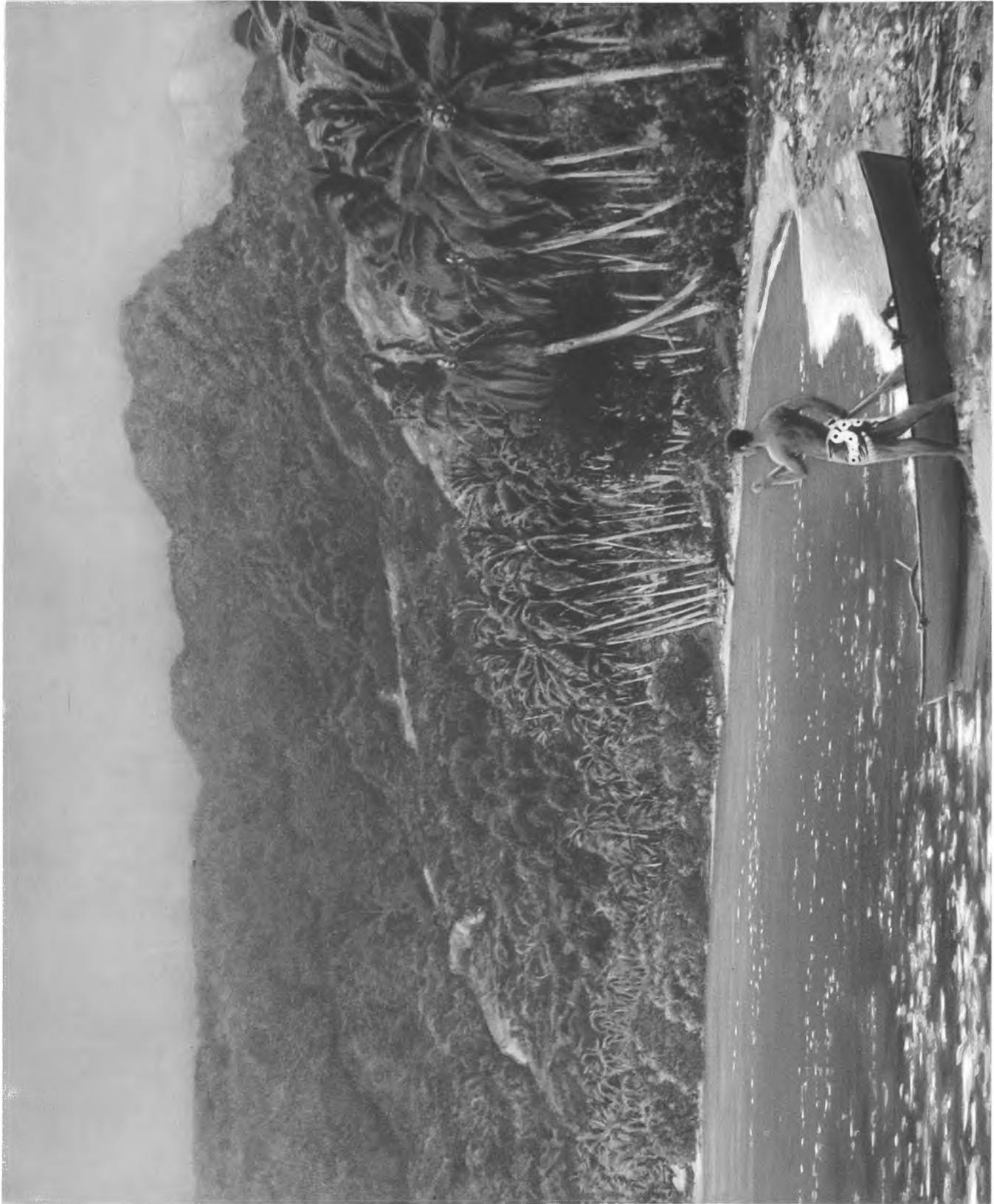
La population était divisée en tribus dont chacune avait à sa tête un chef qui remplissait des fonctions multiples : il préparait les fêtes, répartissait les produits du sol entre les membres de son groupe, veillait à la construction des silos où l'on conservait les fruits de l'arbre à pain pour la nourriture de la tribu entre deux récoltes ou en cas de disette, dirigeait les travaux publics, etc. S'il s'agissait de questions d'intérêt général, telles que constructions de pirogues, de temples, de places publiques, d'ambassades, de déclaration de guerre, de conclusion de la paix, il prenait l'avis d'un conseil composé d'un grand prêtre, du chef des guerriers et de personnages choisis parmi les plus sages et les plus influents de la tribu.

L'hospitalité était pratiquée de la façon la plus large. Pendant son séjour, l'étranger était tabou et sa personne devenait sacrée. L'adoption des enfants était très répandue aux Marquises : la famille qui avait des descendants en cédait à celle qui n'en avait pas; cette coutume a persisté jusqu'à nos jours.

Dès qu'ils savaient marcher, les bambins allaient partout où il leur plaisait. Ils étaient en général fort doux, faisaient peu de bruit et ne se battaient jamais. Lorsque le garçon avait appris la généalogie de sa famille, les légendes qui contenaient les hauts faits de ses ancêtres, les chants qui expliquaient en détail la construction des édifices et des pirogues, les ruses de la guerre et de la politique, il était circoncis. S'il était arrivé à la nubilité, il prenait rang parmi les *kiaois* et courait la brousse jusque vers la dix-huitième année, époque à laquelle il pouvait se faire tatouer, puis se marier. Lorsqu'une fille présentait les premiers symptômes de la puberté, on lui perçait les oreilles, on la tatouait, et elle avait toute liberté pour courir avec les *kiaois* jusqu'à son mariage.

Cette institution des *kiaois* avait de grandes analogies avec celle des *aréois* de Taïti. Elle en différait en ce que tout individu, de l'un ou l'autre sexe, en était exclu lorsqu'il contractait mariage.

Toutes les libertés, toutes les licences sexuelles étaient permises aux jeunes gens qui en faisaient partie. Voici ce que le Dr Louis Rollin nous en dit : « Oints d'huile de coco mélangée de safran, toujours parfumés et ornés de couronnes et de plantes odoriférantes, ils vagabondaient comme des diables jaunes et ne pensaient qu'au jeu. Leur rôle public était de composer des chants et danses pour amuser la galerie. Ils étaient naturellement de toutes les fêtes où ils débataient leur répertoire, surtout grivois. Ils passaient leurs nuits dans les futaies par petits groupes joyeux. Un de leurs jeux favoris était, pour une fille, de se cacher dans la brousse et de se faire rechercher par une douzaine de garçons. Une mère était, paraît-il, d'autant plus considérée que sa fille



DRAEGER IMP.

PAGAYEUR POLYNÉSIEEN DANS LA BAIE DE TĒAUPO (côte ouest de Tahiti). Cl. L. GAUTHIER.



FÉTICHE EN PIERRE SCULPTÉE  
DES ÎLES MARQUISES. — COLL. OCHSÉ.

entraînait dans son sillage un plus grand nombre de flirts. Les filles de cette époque étaient habituées à rechercher l'attention des hommes; voilà pourquoi leurs bandes joyeuses assaillaient les navires et se livraient si facilement aux matelots. »

Le Dr Tautain, qui a été administrateur des Marquises, raconte que des scènes, encore plus immorales, avaient lieu, pour toutes les femmes sans exception, le jour où, contractant mariage, elles allaient être retirées du domaine public. A la fin de la cérémonie, elles devaient traiter en époux tous les hommes qui y avaient pris part.

Le mariage mettait-il un terme à la débauche? assurément non. Les unions se contractaient d'ailleurs sans grandes formalités. Lorsque deux jeunes gens se convenaient, il y avait arrangement avec les parents, échanges de cadeaux, festins et rien de plus. Le mari pouvait avoir plusieurs épouses en titre, mais il était plus fréquent de voir une femme avec plusieurs maris. Si elle n'en avait qu'un seul, celui-ci l'autorisait facilement à se donner à un autre, s'il y trouvait avantage. Elle pouvait avoir autant d'amants qu'il lui convenait. Si l'époux ne tirait pas profit de la conduite de sa femme, il la corrigeait sévèrement.

Les Marquésans avaient des spécialistes dans toutes les professions et souvent le même métier se transmettait de père en fils. C'est ce qui explique la perfection de beaucoup de leurs objets. Les ouvrages en bois (pirogues, vases ornés de gravures ou de sculptures, sceptres sculptés et gravés, échasses, etc.) surpassent en beauté ceux de la plupart des autres archipels. Les artistes ne travaillaient pas seulement le bois: ils sculptaient la pierre et en tiraient de grandes idoles, *tikis*, qui, elles, laissent très fortement à désirer au point de vue de l'art. Certains *tikis* représentent un dieu et une déesse adossés. Beaucoup de ces idoles ont été cachées pour échapper à la destruction par les missionnaires et on en retrouve de temps à autre quelques spécimens.

Les os humains et les dents de morse servaient à faire de lourds ornements d'oreille. Des couronnes en végétaux, en plumes, en coquilles formaient des parures de tête qui ne manquaient pas d'une certaine grâce. Une de ces couronnes, qui a appartenu au roi de Fatu-Hiva, se compose de 700 à 800 dents de marsouin trouées et fixées sur des tresses de fibres de coco; au-dessous des dents, se trouve une rangée de verroteries apportées par les premiers navigateurs européens.

Mais ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable dans la parure, c'était le tatouage; il couvrait souvent tout le corps, depuis la

racine des cheveux jusqu'aux pieds. L'opération demandait des années pour son achèvement. Les tatoueurs étaient de véritables artistes qui, au moyen de la pyrogravure, fixaient sur des bambous les modèles qu'ils exécutaient ensuite sur les individus.

Les chefs des guerriers portaient sur la tête un haut panache de plumes de coq fixées sur un bandeau de fibres de coco tressées. Il fallait 400 plumes pour faire cette riche coiffure qui a excité l'admiration de tous les anciens navigateurs. Or, chaque coq ne fournissait que ses deux plus longues plumes caudales. On comprend que ces panaches étaient considérés comme des biens de famille d'une grande valeur.

✿ Nous ne nous étendrons pas davantage sur les anciens Marquésans. Nous ne saurions cependant nous dispenser de mentionner de curieuses planches qu'ils ont couvertes de signes pyrogravés. Ces signes n'ont pu jusqu'ici être interprétés.

Comme dans les autres archipels, la population actuelle adopte nos costumes et nos usages, sans renoncer cependant à certaines de ses anciennes croyances religieuses; on en retrouve aisément les traces sous le vernis du christianisme qui les masque imparfaitement. Les indigènes n'immolent plus à leurs dieux les victimes humaines qu'ils s'empressaient de dévorer, mais ils croient toujours aux esprits méchants, qui viennent les tourmenter durant toute leur existence, et aux revenants, qui leur inspirent une frayeur continuelle. Pour se mettre à l'abri de leurs maléfica, pour se guérir des maladies, beaucoup ont encore plus de confiance en la puissance de leurs sorciers et en la vertu magique des remèdes des matrones que dans le pouvoir des missionnaires chrétiens ou dans la science du médecin européen.

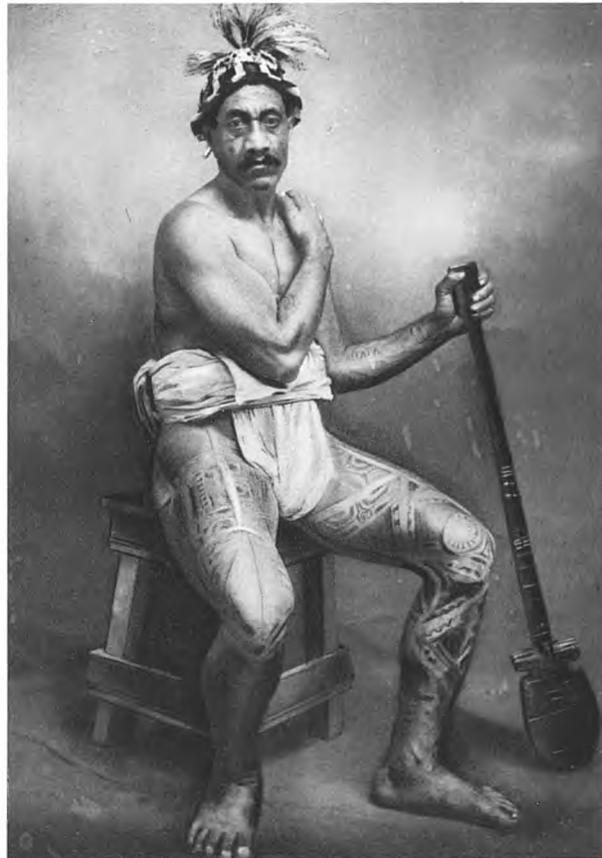
IV. INSULAIRES DE L'ÎLE DE PAQUES. — Les insulaires de l'île de Pâques, la plus orientale de la Polynésie, ne méritent qu'une très courte mention. La population totale de cette terre volcanique atteint à peine le chiffre de 250 habitants. Ils diffèrent des autres Polynésiens par leur petite taille, leur peau sensiblement plus brune, leur tête très allongée à front fuyant. Leur alimentation est essentiellement végétale. Les hommes sont d'une sobriété remarquable; ils refusent non seulement l'eau-de-vie, mais le vin. Ils sont presque tous vêtus à l'européenne, bien que parfois le costume se réduise à une veste et à un pagne dont l'un des bouts est ramené entre les cuisses. En 1877, un vieillard seul portait sur tout le corps un tatouage assez compliqué. En revanche, la plupart des femmes ont, sur la face, divers dessins tatoués en bleu.

Si réduite que soit la population, elle possède une reine à sa tête. Une sorte de chef, muni d'un bâton de commandement, est chargé de maintenir l'ordre dans ce petit peuple qui vit dans de misérables cabanes en bois, sans fenêtres, avec une entrée ne mesurant que 60 à 80 centimètres de hauteur.

Ce qui fait l'intérêt de l'île de Pâques, ce sont les statues colossales taillées dans le roc par ses habitants d'autrefois. Il en est dont le front mesure 2 mètres de hauteur, le nez 3<sup>m</sup>,40 de long, dont la distance du nez aux lèvres est de 0<sup>m</sup>,75 et la longueur du menton de 2 mètres.

Outre ces statues, on a rencontré dans l'île de curieuses tablettes de petites dimensions, couvertes d'une grande quantité de signes gravés, qui constituent un essai d'écriture idéographique; on les désigne sous le nom de « bois parlants » ou « tablettes parlantes ». Un ou deux indigènes seulement déchiffrent tant bien que mal ces signes mnémotechniques qui sont rangés en lignes dirigées alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme les sillons tracés par une charrue.

V. HAWAÏENS. — Nous avons donné plus haut (p. 337) la statis-



CHEF MARQUÉSAN AVEC TATOUAGES DES MEMBRES INFÉRIEURS.  
CL. GAUTHIER.



FEMMES HAWAÏENNES.

tique de la population des îles Hawai ou Sandwich, qui fait ressortir un excédent énorme des éléments étrangers sur l'élément indigène. Il en est résulté, non seulement une grande fréquence du métissage, mais aussi de profondes modifications dans le genre de vie et les mœurs de la population autochtone. Jusqu'en 1898, les Hawaïens avaient une organisation sociale monarchique et aristocratique; la domination des États-Unis y mit fin. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le souverain indigène groupait toutes les îles de l'archipel sous son autorité. La terre lui appartenait et il la distribuait à titre onéreux à ses principaux guerriers; ceux-ci la divisaient à leur tour entre les chefs secondaires, qui la répartissaient entre d'autres tenanciers. Tous devaient payer au grand chef une redevance, dont les tenanciers supportaient principalement le poids. Actuellement, la propriété individuelle existe comme en Europe.

Les caractères physiques des Hawaïens sont ceux des autres Polynésiens; nous ne croyons pas utile d'y revenir. Quant à ceux des métis, ils varient à l'infini, mais d'une façon générale on y retrouve certains traits des races jaunes, ce qui se conçoit sans peine, puisque les Japonais et les Chinois sont au nombre de 87 000. La plupart de ces étrangers n'amènent pas leurs femmes avec eux. De 1900 à 1905, il est arrivé 7 394 Coréens aux Sandwich, avec 777 femmes seulement.

Les mœurs hawaïennes étaient aussi dissolues que celles de n'importe quel autre archipel. Les femmes, aussi licencieuses que les Samoanes et les Taitiennes, étaient réputées pour leurs danses érotiques. Les sports nautiques étaient fort en vogue parmi les hommes. Les deux sexes aimaient également à se parer et à se distraire. Parmi les objets de parure, en dehors des colliers et des bracelets en coquilles ou en dents de chien, nous citerons ceux en cheveux humains, composés de nombreuses petites cordelettes auxquelles était suspendu (s'il s'agissait d'un collier) un gros crochet en ivoire. Les ornements en plumes étaient très appréciés, et les ouvriers qui se livraient à ce travail étaient parfois de véritables artistes. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède une pièce de ce genre tout à fait remarquable : c'est un casque de grand chef qui affecte entièrement la forme d'un casque grec. Il est totalement recouvert de petites plumes rouges, fixées sur une calotte en fibres de coco, et le haut cimier qui le surmonte d'avant en arrière est fait d'une quantité innombrable de petites plumes jaunes provenant d'un oiseau qui, dit-on, n'en possède que deux de cette nature à la queue.

Agriculteurs, chasseurs et pêcheurs, les indigènes ne faisaient

guère usage de l'arc. Pour s'emparer du poisson, des crustacés et des poulpes, ils se servaient — et se servent encore — d'engins divers, notamment de paniers et de nasses. L'hameçon à poulpe est des plus curieux : il se composait d'une pierre assez pesante, qu'ils remplacent souvent à l'heure actuelle par une masse de plomb dont la forme affecte celle d'un œuf coupé en deux suivant son grand axe. Sur la surface plane est fixée une grosse coquille de cyprée qui, en avant, porte un ou deux grands crochets, aujourd'hui en fer, sur lesquels on met l'appât. Descendu au fond de l'eau au moyen d'une longue ligne, l'appareil repose, en équilibre instable, sur sa face convexe et le mouvement du liquide le fait osciller, ce qui donne l'illusion d'un animal vivant. Le poulpe se précipite sur la proie qui lui est offerte et se fait prendre.

✽ Les Hawaïens avaient une industrie assez développée. Comme les autres Polynésiens, ils fabriquaient leur étoffe (tapa) avec la seconde écorce du mûrier à papier. Ils travaillaient habilement le bois, dont ils tiraient leurs embarcations, leurs masques, leurs lances, etc. La pierre leur fournissait la matière première d'une foule d'instruments (haches, herminettes, mortiers, pilons, broyeurs, lampes, etc.). Ils sculptaient les roches les plus dures et taillaient des idoles dans des blocs de lave. Parfois ces idoles comprenaient deux personnages accolés, que nous avons déjà

rencontrés aux îles Marquises. Des roches volcaniques leur servaient également à fabriquer leurs lampes.

Avec les courges, ils faisaient des bouteilles — qu'ils décoraient au moyen de la gravure — et de petits tambours. Leurs grands tambours, utilisés dans les cérémonies religieuses, étaient en bois incrusté de nacre à la base. Des vanneries de tous modèles, de grands éventails en feuilles de palmier, se trouvaient dans toutes les cases.

Jouan dit que des traditions hawaïennes se rapportent à « un Paradis dans lequel un arbre à pain et un pommier-rose, *taboués*, jouent un rôle dans la disgrâce et la mort du premier homme et de la première femme. Une légende : le *Moo-péto*, « lézard rampant », et l'*Iliho*, peut-être le même animal rusé, intervenait dans ces calamités. D'autres légendes hawaïennes font encore allusion à la chute de l'homme ». Ces légendes ont tant d'analogie avec les récits bibliques qu'on s'est fatalement demandé si elles n'avaient pas été introduites par les premiers navigateurs européens qui auraient tenté de convertir les indigènes. Ce qui est certain, c'est que ceux-ci avaient un panthéon très nombreux.

Aujourd'hui, les Hawaïens deviennent citoyens américains. Ils renoncent à leurs anciennes croyances pour embrasser le christianisme et surtout le bouddhisme.

VI. NÉO-ZÉLANDAIS. — Comme tous les Polynésiens, les Néo-Zélandais ou Maoris disparaissent assez rapidement : il en reste à peine une trentaine de mille. Leurs voisins, les Morioris des îles Chatham, sont moins de vingt à l'heure actuelle. Ils ne paraissent pas aussi mélangés que les Maoris et se rapprochent des Marquésans par leurs caractères physiques. A la Nouvelle-Zélande, on rencontre deux types : le polynésien, tel que nous l'avons décrit, et un second type qui semble métissé de mélanésien. Bien que les Maoris aient peu de tendance à se croiser avec les Blancs, il paraît avéré qu'ils n'ont pas éprouvé autrefois de répugnance à se métisser avec des Noirs. Certaines têtes momifiées suivant les procédés néo-zélandais portent le tatouage maori et offrent en même temps un prognathisme et des cheveux tellement frisés qu'on pourrait les qualifier de crépus. Des crânes provenant de vieilles sépultures de la Nouvelle-Zélande présentent également un mélange de caractères polynésiens et mélanésiens. Purs ou métissés, tous avaient d'ailleurs le même genre de vie et les mêmes mœurs.

✽ Le costume habituel des Maoris était une sorte de pèlerine

en fibres de *Phormium tenax*, qui croît abondamment dans le pays. Ils ne dédaignaient pas la parure, mais comme à Taïti et surtout aux Marquises, la plus appréciée était le tatouage. Tout le monde n'y avait pas les mêmes droits : les femmes ne pouvaient se faire tatouer que le tronc et les membres, tandis que les hommes avaient la faculté d'y ajouter des ornements de ce genre sur la figure entière. On avait prétendu que la quantité de tatouages sur la face était en rapport avec le rang qu'occupait l'individu, ou plutôt avec les actions d'éclat qu'il aurait accomplies à la guerre; c'est une erreur. Chaque homme libre pouvait se faire tatouer aussi copieusement qu'il le désirait, à la condition d'être assez courageux pour supporter la répétition de cette opération douloureuse et d'être en mesure de rétribuer le tatoueur. Cette dernière condition empêchait naturellement les hommes du peuple de s'offrir une parure qui, à la fin, devenait dispendieuse.

Le tatoueur commençait par tracer le dessin sur la peau avec du charbon, puis, muni d'un instrument composé d'un os d'albatros fixé à angle droit dans un petit manche de bois, sur lequel il frappait avec un maillet, il pratiquait une série d'entailles. Dans les plaies, il faisait pénétrer une matière colorante noire. A chaque séance, il n'opérait que sur une petite surface et il fallait plusieurs années pour obtenir un tatouage complet.

Les habitations ne consistaient qu'en huttes formées de pieux et de branchages, dans lesquelles on ne pouvait se tenir debout. Seules, celles des chefs atteignaient environ 2 mètres de hauteur, et, dans ce cas, les poteaux qui soutenaient le toit étaient souvent sculptés. Les parois, laissant des interstices entre les branches, étaient recouvertes de nattes à l'intérieur.

Les Maoris cultivaient les mêmes plantes que les autres Polynésiens, mais ils faisaient également entrer dans leur alimentation des racines de fougère. Ils mangeaient beaucoup de poisson et de mollusques, le cochon, le chien, le rat, etc. Ils chassaient un énorme oiseau coureur, le *Dinornis*, qui atteignait jusqu'à 3<sup>m</sup>,50 de hauteur et qui a disparu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce géant du monde des oiseaux pouvait, d'un coup de patte, briser la jambe d'un chasseur. Ses œufs, qui avaient une capacité de 8 à 10 litres, étaient avidement recherchés par les indigènes et c'est apparemment ce qui a contribué, dans une bonne mesure, à l'extinction de l'espèce. A ces aliments, il faut ajouter la chair humaine, car les Maoris étaient de grands cannibales. Ces hommes d'humeur belliqueuse, fréquemment en guerre les uns contre les autres, mangeaient tous les ennemis qui restaient sur le champ de bataille. Ils commençaient par leur couper la tête, ils en extrayaient le cerveau, puis assuraient la conservation des parties molles en les exposant aux vapeurs qui se dégagent de la décoction de certaines plantes. Ainsi préparées et desséchées, ces têtes constituaient de précieux trophées. Les prisonniers valides étaient gardés comme esclaves et employés aux travaux des



BOÎTE À FARD, EN BOIS SCULPTÉ, DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE (XVII<sup>e</sup> siècle). — COLL. STEPHEN CHAUVET.

champs et à la pêche sous la conduite des femmes.

✿ La licence des mœurs était poussée à son extrême limite. La jeune fille était totalement libre de ses actes et elle usait largement de cette liberté. Lorsqu'un jeune homme l'avait demandée en mariage et que ses parents y avaient consenti, sa conduite changeait totalement. Bien que la polygamie fût une chose normale, les épouses s'attachaient tellement à leurs maris qu'elles étaient susceptibles des plus grands sacrifices pour leur prouver leur dévouement. Les enfants étaient gâtés et, de leur côté, ils entouraient de respect leurs parents. L'infanticide était rare. Cependant, lorsqu'une famille comptait déjà beaucoup de filles et qu'il en naissait une nouvelle, la mère l'étouffait dès qu'elle venait au monde.

La réunion de plusieurs familles constituait une tribu qui choisissait un chef. Il arrivait assez fréquemment que différentes tribus se confédéraient pour lutter contre un ennemi commun; mais, dans ce cas, les chefs de chaque tribu se réunissaient avec les sorciers (devins et ministres du culte en même temps)

pour désigner un chef supérieur auquel tous les autres devaient obéissance.

Le panthéon des Néo-Zélandais comprenait quatre divinités supérieures et d'innombrables divinités inférieures; toutes étaient également redoutées. Pour se préserver de leurs malédictions, les hommes portaient sur la poitrine des amulettes en serpentine, en jadéite ou en fragment de crâne humain, qui figuraient des êtres ayant de vagues ressemblances avec l'homme. Ces *tikis* (divinités) avaient, aux yeux des indigènes, les mêmes vertus que les scapulaires ou les médailles de sainteté pour les catholiques. Les *tikis* en os humains étaient regardés comme les talismans les plus puissants.

Les idoles des Maoris étaient habituellement des bâtons entourés artistiquement de cordelettes en *Phormium tenax*, et surmontés



VIEUX CHEF MAORI EN ANCIEN COSTUME ET AVEC TATOUAGE FACIAL. — CL. FORBIN.



FEMME MAORI, VÊTUE DE LA PÈLERINE EN FIBRES DE *Phormium tenax*.

d'une petite tête humaine sculptée. Le dieu de la mer était une sorte de Janus à double face avec des yeux en nacre. Dans les cérémonies rituelles, on plantait ces idoles dans le sol de la place sacrée que possédait chaque village et le prêtre récitait des incantations pour engager le dieu à venir se loger dans l'idole qui lui était destinée. Lorsque le prêtre déclarait que le dieu y avait consenti, on lui adressait des requêtes.

Les morts ne connaissaient jamais l'abandon. Lorsqu'une personne décédait, on lui liait les membres le long du corps et on transportait le cadavre dans une enceinte qui était tabouée (interdite). S'il s'agissait d'un homme du peuple, la sépulture n'était indiquée que par un tas de pierres. Les tombes des chefs se marquaient par des croix, des pieux sculptés ou des statuettes sculptées et peintes à l'ocre rouge. On n'ensevelissait généralement les grands chefs qu'au moment où le temps les avait réduits à l'état de squelette. On déposait d'abord le cadavre dans un sarcophage en bois sculpté, peint en rouge, et orné de plumes et de nacre; puis, au bout d'une année environ, on recueillait soigneusement les ossements, qu'on transportait dans la tombe définitive. Le Musée du Trocadéro possède le spécimen le plus grand et le plus beau des sarcophages de cette nature qui aient été découverts. Autrefois, à la mort d'un chef, on sacrifiait des esclaves. On assure que des femmes se sont données volontairement la mort pour suivre dans l'au-delà leurs époux, même s'il s'agissait de simples hommes du peuple.

Aujourd'hui, tout a bien changé à la Nouvelle-Zélande. Les Maoris portent les mêmes costumes que nous. Leurs maisons, leurs meubles sont ceux d'Europe. Ils ont un parlement, sont citoyens et élisent leurs représentants. Il serait difficile de rencontrer des indigènes répondant, au point de vue du genre de vie et des mœurs, à la description que nous venons de faire de leurs ancêtres.

## B) MICRONÉSIENS

Les innombrables petites îles et flots de la Micronésie, parmi lesquels il en est qui ne sont pas habités, s'étendent au nord de l'équateur, jusque dans le voisinage du tropique du Cancer, à l'exception des îles Gilbert, qui sont à cheval sur l'équateur même. Tous les archipels jouissent donc d'un climat à peu près identique. En outre, partout le sol est de même nature : ce sont des îles madréporiques, souvent des *atolls*, c'est-à-dire des anneaux coralliens plus ou moins continus autour d'une lagune intérieure. Par suite, les habitants, soumis aux mêmes conditions d'existence, devraient offrir un type homogène s'ils avaient une origine commune.

Les cinq archipels principaux sont les Palaos ou Pelew, les Mariannes ou îles des Larrons, les Carolines, les îles Marshall et les îles Gilbert. La population totale, indigène ou métisse, est d'environ 100 000 habitants. Les îles Gilbert, malgré leur sol peu productif, sont les plus peuplées (35 000 à 40 000 habitants), puis viennent les Carolines avec une trentaine de mille habitants, chacun des autres archipels n'en comptant que de 12 000 à 15 000.

On a dit — et on répète — que les Micronésiens sont simplement des Polynésiens offrant tous les caractères de ceux que nous avons passés en revue : grande taille, teint un peu cuivré, chevelure noire, lisse et abondante, yeux noirs, horizontaux, tête modérément allongée, face ovale avec menton large et puissant, etc. En réalité, ce type se rencontre en Micronésie, mais il ne constitue pas celui qui domine dans les archipels. Des mensurations pratiquées sur des individus vivants et sur des crânes, il résulterait qu'ils sont d'une taille sensiblement inférieure (1<sup>m</sup>,65 en moyenne), que leur tête est plus allongée, que leur système pileux est plus développé et que la couleur de leur peau, loin d'être uniforme, tire parfois davantage, tantôt sur le jaune, tantôt sur le brun.

Au point de vue du genre de vie et des mœurs, on constate, il est vrai, d'assez nombreuses ressemblances avec les Polynésiens. Ce sont d'intrépides marins qui

n'hésitent pas à affronter la haute mer dans des canots à balancier creusés dans des troncs d'arbres et surtout dans des pirogues doubles pourvues de voiles carrées (au lieu d'être triangulaires). Ils travaillent habilement le bois. Ils se livrent à l'agriculture et à la pêche. Ils cultivent les mêmes plantes qu'en Polynésie, auxquelles les Mariannais en ont ajouté d'autres qui ont été importées par les Espagnols, notamment le coton, le cacaoyer, la canne à sucre, le riz, le maïs.

Mais, dans aucune île de la Micronésie, on n'a signalé de cas d'anthropophagie, tandis que le cannibalisme était très répandu en Polynésie comme en Mélanésie.

En somme, il semble que les archipels micronésiens ont été peuplés par des Polynésiens, mais qu'ils furent submergés par des éléments ethniques venus de différents points du globe. Aux Mariannes, on ne rencontre plus le type ancien à peu près pur que dans l'île de Rota. Partout la population indigène a diminué dans des proportions effrayantes et a été remplacée par des métis.

I. INSULAIRES DES PALAOS. — Les habitants des Palaos ont subi l'influence des Papous et, dans une certaine mesure, des Malais plus ou moins métissés déjà venus des Philippines. On rencontre chez eux des individus offrant un faciès indonésien très pur et d'autres dont le teint, beaucoup plus foncé, les cheveux très frisés, sinon crépus, la face prognathe, le nez large, les lèvres très épaisses, ne laissent aucun doute sur l'intervention d'un élément papou. D'autres encore, avec leur face courte, leurs pommettes saillantes, leurs yeux petits, quoique horizontaux, font penser qu'ils ont reçu du sang jaune.

Ces indigènes, en dépit du métissage, mènent le même genre de vie et ont les mêmes mœurs. De tous les Micronésiens, les insulaires des Palaos sont peut-être ceux qui ont le moins été influencés par la civilisation. Ils sont indolents et tirent leurs ressources plutôt de la chasse et de la pêche que de l'agriculture. Les hommes allaient naguère presque complètement nus; les femmes portaient deux petites franges, l'une par devant, l'autre par derrière. Les deux sexes se plantaient de longs peignes en bambou dans les cheveux et se frottaient le corps d'huile. Ils se perforaient la cloison du nez et le lobule de l'oreille pour y introduire des ornements. Le tatouage était d'un usage très répandu. Indépendamment des pendants d'oreilles et des ornements de nez, les indigènes portaient des bracelets en écaille de tortue ou en os, ces derniers étant réservés aux chefs, de même que les ceintures en coralline.

Leur industrie était relativement variée. De l'écaille de tortue, ils tiraient non seulement des bracelets, mais des coupes, des plats, des cuillers et des hameçons. Pour la pêche, ils employaient non seulement des hameçons, mais des filets en fibres de coco. Les femmes faisaient des nattes, des corbeilles, de la poterie. Avec

la coquille, les insulaires fabriquaient leurs couteaux, leurs haches et leurs herminettes. Pour emmancher les haches, ils se servaient d'un bambou qu'ils recourbaient fortement à l'extrémité, de façon à ce que la concavité de la courbe s'adaptât à leur épaule. Avec ces instruments primitifs, ils abattaient des arbres, creusaient des canots et de grands vases en bois qu'ils incrustaient de nacre. Comme armes, ils avaient la lance, la sagaie, la fronde, une sorte d'épée en bois avec incrustations de nacre, qui devait être réservée aux chefs, et des poignards terminés par un aiguillon de raie.

On dépeint ces insulaires comme des êtres féroces, sans organisation sociale. Ils étaient sûrement belliqueux et la guerre éclatait souvent entre les tribus. En 1783, lorsque le navire *Antelope*, de la Compagnie des Indes, fit naufrage dans les îles Palaos, l'équipage fut accueilli avec courtoisie et traité de la façon la plus humaine. Les îles étaient gouvernées par un roi qui avait au-dessous de lui des chefs de tous grades. La façon dont les marins anglais avaient été traités décida même l'un d'eux à rester parmi les insulaires. Depuis, les habitants des Palaos ont appris à se servir du fer tout en conservant en grande partie leurs anciennes coutumes.



MICRONÉSIEN EN COSTUME DE DANSE.  
COLL. M. H. N.

II. MARIANNAIS ou CHAMORROS. — Les Mariannais ou Chamorros se sont trouvés placés dans de meilleures conditions que les indigènes des Palaos. Leurs îles sont couvertes d'une végétation exubérante et ils cultivaient avec succès le cocotier, le bananier, le figuier, l'arbre à pain, le pandanus. Nous avons dit que les Espagnols, établis de bonne heure dans l'archipel, séduits sans doute par la fertilité du sol, y ont introduit d'autres plantes utiles. Néanmoins, dans aucun des archipels polynésiens, la disparition de la race indigène n'a marché avec autant de rapidité. En moins de cinquante ans, elle avait presque disparu. Cela tient aux guerres que les Blancs leur déclarèrent et aux maladies épidémiques que ceux-ci y apportèrent. Avec leurs lances et leurs frondes, ils se défendirent courageusement; mais les envahisseurs, avec leurs armes à feu, en firent de véritables hécatombes.

Épouvanté de cette décroissance, le gouvernement espagnol introduisit aux Mariannes un certain nombre de Tagals des Philippines et d'Indiens du Mexique, qui épousèrent des femmes indigènes. Au bout de six ans, on comptait déjà 1 097 métis et il n'y avait plus que 1 111 Chamorros de race pure. Lors de la guerre de l'indépendance du Mexique, pour réprimer des révoltes possibles dans la colonie, le gouvernement amena de nouveau des troupes et des colons des Philippines; le métissage s'accrut dans de notables proportions. A l'heure actuelle, nous l'avons dit, ce n'est plus que dans l'île de Rota qu'on peut découvrir quelques indigènes ayant conservé leurs caractères ancestraux; la population presque entière est métissée.

Quel a été le résultat de ces multiples croisements? Nous ne saurions mieux faire, pour répondre à cette question, que citer l'opinion de Marche, l'un des voyageurs qui ont le plus étudié les Mariannais modernes. « On peut dire que les métis mariannais ont hérité de tous les défauts des races diverses qui ont contribué à les former. Ils sont intelligents, mais n'ont pas le moindre sens moral, ni le moindre goût pour le travail. Habitant de mauvaises cases, dont un banc compose souvent tout le mobilier, ils iraient certainement tout nus si l'autorité ne les forçait à se vêtir. Ils se nourrissent de fruits qui ne donnent que la peine de les ramasser. S'ils se résolvent à faire quelque travail, c'est pour s'acheter

un vêtement ou pour fournir leur petite contribution aux fêtes et aux festins en commun dans lesquels se complait leur oisiveté.

« Orgueilleux et paresseux, amis du plaisir comme toutes les populations océaniques, ingrats et voleurs, tels sont les Mariannais, au dire des auteurs qui en ont parlé. Si l'on me demande mon avis, après deux ans de séjour parmi eux, je n'oserai dire que ces jugements, qui paraissent bien sévères, soient précisément injustes. »

Les Chamorros d'autrefois allaient nus, comme leurs voisins, ou bien ne faisaient usage que de pagnes rudimentaires qui couvraient à peine les hanches; mais ils soignaient leurs plantations et étaient adroits. Leur industrie était celle des Polynésiens et des autres Micronésiens (travail du bois, de l'écaille, de la coquille; tressage des fibres de coco, vannerie, etc.).

✿ La société était divisée en classes, comprenant les nobles, les notables et le peuple. Les filles étaient aussi lascives et débauchées que les Samoanés, les Taïtiennes, les Marquisiennes, et pouvaient même avoir des relations avec leurs propres frères. Une fois mariées, leur conduite changeait, et elles devenaient les maîtresses dans le ménage. Si l'époux ne leur donnait pas satisfaction, elles le quittaient et pouvaient en prendre un autre.

Entre eux, les vieux indigènes se conformaient à des règles traditionnelles de politesse. Lorsqu'ils voyaient passer une personne devant leur case, ils lui offraient le bétel. En s'abordant, ils se flairaient le nez. Cracher en présence de quelqu'un était une grande impolitesse; lui passer la main sur le creux de l'estomac était au contraire un témoignage d'affection.

Les Mariannais avaient le respect des morts. Sur les tombes, ils déposaient des coquillages, des fleurs, des branchages et, s'il s'agissait d'un guerrier ou d'un pêcheur renommé, on ne manquait pas d'y placer ses armes ou ses rames. Les mères portaient le deuil de leurs enfants. La croyance aux mauvais génies et aux revenants était universelle, et les sorciers mettaient à profit la crédulité de la foule. Ils s'attribuaient tous les pouvoirs: ils étaient les maîtres de la pluie et du beau temps, ils procuraient des récoltes et des pêches abondantes et guérissaient les malades. Ils



MICRONÉSIENS DANS LEURS CANOTS A BALANCIER. — CL. WIDE WORLD.



JEUNE FILLE DES ÎLES GILBERT. — COLL. M. H. N.

niers, les arbres à pain. Un savant japonais, Akira Matsumura, qui faisait partie d'une mission envoyée, en 1915, dans ces îles, en a étudié tout spécialement la population. Ses recherches ont confirmé entièrement les réserves que nous avons formulées plus haut sur la parenté des Micronésiens en général, et spécialement des indigènes des îles Marshall, Carolines et Mariannes avec les Polynésiens.

Les habitants des îles Marshall et les Carolins ont tant de points de contact qu'on peut les englober dans une même description, ainsi que les insulaires de l'archipel Gilbert. Un certain nombre d'entre eux ont adopté un costume plus ou moins européen, mais le vêtement indigène comportait, pour les femmes, une sorte de jupe très courte, faite d'un gros paquet de feuilles de cocotier fixé à la taille. Parfois, la jupe n'était pas complète, les feuilles laissant chaque hanche à découvert. Certains hommes se contentaient d'un simple petit pagne en écorce d'hibiscus ou d'une ceinture à laquelle était suspendu un cache-pudeur de même nature que la jupe des femmes, mais d'un volume infiniment plus réduit. Cependant, des chefs des îles Marshall portaient le costume féminin en remplaçant le paquet de feuilles antérieur par une natte.

Les parures sont également à peu près les mêmes pour les deux sexes. Les femmes et les jeunes filles en âge de contracter mariage et beaucoup d'hommes aiment à se parer de colliers de coquilles, de dents de mammifères (chien ou porc), de plumes ou bien de peignes gravés ou ornés de plumes, de bracelets, d'ornements d'oreilles. Matsumura a reproduit la photographie d'un homme qui portait, suspendu à chacune de ses oreilles, un pendentif composé de rondelles de noix de coco, d'autres rondelles, plus grandes, en coquilles, et de dents de chien ou de porc. Celui de son oreille gauche pesait 230 grammes. Chez ceux qui ont le lobule de l'oreille perforé, les objets de parure qu'on y introduit finissent

ne semblent pas avoir été les ministres d'un culte religieux, comme en Polynésie, car on n'a pas rencontré de traces de culte chez les Chamorro.

Aujourd'hui, les Mariannais sont catholiques.

III. CAROLINS. — INSULAIRES DES MARSHALL ET DES GILBERT. — Les Carolins habitent des îles généralement plates et basses, où pous-

sent en abondance les fougères arborescentes, les palmiers, les bananiers, les arbres à pain.

par dilater l'ouverture à tel point qu'elle atteint parfois 130 millimètres de longueur.

Les Carolins et les indigènes des îles Marshall et Gilbert font de l'agriculture, mais, comme ils vivent presque tous au bord de la mer, ils sont devenus de très habiles pêcheurs. Ils se servent de filets en fibres de noix de coco, de paniers et d'hameçons. Les pirogues des Carolins sont les plus belles de la Micronésie et même de la Polynésie. Ce sont ces insulaires aussi qui tissent les plus belles étoffes; ils possèdent un petit métier et savent se servir de la navette. Leur industrie est la même que celle des habitants des Palaos et des Mariannes.

Animés d'un esprit belliqueux, les Micronésiens ont cherché naturellement à parer les coups de leurs adversaires. Ce sont encore les Carolins qui y ont le mieux réussi. Ils ont imaginé un costume de guerre qui comprend un pantalon en ficelle de fibres de coco et une cuirasse. Celle-ci, extrêmement épaisse et solide, est faite de cordelettes plus fines et est munie par derrière d'un pare-nuque qui dépasse le sommet de la tête. Elle est décorée, de distance en distance, de petits losanges en cheveux humains. Il paraît difficile qu'une sagaie lancée avec force ou un épieu garni d'une pointe en os puisse traverser une semblable armure.

✽ La polygamie est admise dans les trois archipels, mais elle est rarement pratiquée. Pour se marier, le jeune homme fait simplement des cadeaux à la fille, qui s'empresse de les porter à son père. Si celui-ci les accepte, le fiancé peut immédiatement coucher avec celle qui l'a agréé comme épouse. Le divorce se pratique d'ailleurs avec la même facilité. En cas de séparation, les enfants appartiennent au mari. Aux Marshall, chaque famille, sauf celle des chefs, ne pouvait élever plus de trois enfants. S'il en naissait d'autres, la mère devait les enterrer vivants.

Le mari avait quelques droits sur son épouse; il pouvait par exemple la céder à un ami. Mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est le rôle que jouait la femme dans les sociétés micronésiennes. Nous avons déjà vu qu'elle commandait dans la famille; aux îles Marshall, elle prenait part avec les hommes à toutes les délibérations importantes et, dans les guerres, elle combattait à leurs côtés. C'était elle également qui servait de médiatrice entre les adversaires pour les décider à conclure la paix. Néanmoins elle n'héritait pas de ses parents ni de son époux, les héritages se transmettant en ligne masculine.

Les Carolins, les indigènes des îles Marshall et Gilbert avaient des conceptions religieuses assez analogues à celles des autres Micronésiens. Ils croyaient à la survivance de l'esprit et à une foule de divinités. Mais, contrairement à leurs congénères, ils admettaient que parmi ces divinités il s'en trouvait de bonnes, qui récompensaient ou punissaient après la mort. Aucun culte n'était rendu aux dieux ni aux génies, ce qui n'empêchait pas qu'on cherchât à se rendre les bonnes divinités favorables et à se préserver des maléfices des méchants génies au moyen de talismans très variés qu'on gardait dans les maisons.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le genre de vie et les mœurs des habitants des trois archipels dont nous venons de parler se sont profondément modifiés depuis leur contact avec les Européens et les Japonais, et que les changements n'ont pas toujours été à l'avantage des indigènes actuels. Beaucoup d'entre eux ont contracté des habitudes de paresse et d'intempérance qui ne pourront qu'accélérer la disparition de la race micronésienne.



GUERRIER POLYNÉSIE (îles Loyalty).



LES RACES D'EUROPE. UNE COMPÉTITION SPORTIVE : MATCH DE RUGBY FRANCE-ANGLETERRE. — CL. WIDE WORLD.

## LES RACES D'EUROPE

EN Europe, les races ont commencé à se mélanger dès les temps préhistoriques. Les premières migrations qui ont amené des éléments étrangers dans cette partie du monde remontent peut-être à la période quaternaire, mais il est certain qu'à l'époque de la pierre polie, des envahisseurs sont arrivés en nombre important dans l'Europe occidentale, tout au moins. Les nouveaux venus n'appartenaient pas tous au même type. Les uns étaient grands et avaient le crâne dolichocéphale (allongé); les autres étaient de plus petite taille et leur tête était brachycéphale (courte). Ils ne trouvèrent pas le pays désert : des descendants de notre vieille race de Cro-Magnon (V. p. 28) l'occupaient et défendirent vaillamment leur territoire contre les envahisseurs. En raison de leur nombre et de leurs armes plus perfectionnées, ceux-ci sortirent victorieux de la lutte. La paix conclue, des croisements s'opérèrent entre les adversaires, ainsi que le prouve l'étude des ossements découverts dans certaines sépultures néolithiques.

Aussi loin que l'histoire nous fasse remonter dans le passé, nous voyons des invasions, surtout belliqueuses, opérer des mélanges incessants. Est-il besoin de rappeler la fondation de Marseille par les Phocéens, l'établissement de nombreuses colonies grecques sur les rives de la Méditerranée, les invasions des Cimbres et des Teutons, qui commencèrent cent treize ans avant notre ère; les conquêtes des Romains, qui étendirent leur domination, non seulement sur l'Espagne et la Gaule, mais au delà des frontières de l'Europe? Au III<sup>e</sup> siècle, les hordes germaniques (Francs, Burgondes et Vandales) franchirent le Rhin. Au V<sup>e</sup> siècle, les Alemans s'installent entre le Rhin et la Gaule, les Bourguignons dans la vallée du Rhône, les Suèves et les Vandales pénètrent en Espagne. En 412, les Wisigoths s'emparent de la Gaule méridionale, puis passent en Espagne. Au V<sup>e</sup> siècle également, les Huns, mongoloïdes venus d'Asie, traversent toute l'Europe sous la conduite d'Attila et viennent assiéger Paris. Au VIII<sup>e</sup> siècle, les Arabes (Sarrasins), venant du Sud, arrivent en Espagne, y fondent un empire et

franchissent les Pyrénées pour se rendre maîtres de la Gaule.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer les événements de ce genre qui ont contribué au mélange des races en Europe. Nous ne saurions cependant passer sous silence la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV (17 octobre 1685), qui entraîna l'exode à l'étranger de plus de 100 000 protestants français. Les exilés se réfugièrent principalement en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où ils contribuèrent, dans une large mesure, à la prospérité des pays qui les avaient accueillis.

De nos jours, les grandes facilités de communication amènent quotidiennement en Europe une foule d'étrangers venus de tous les points du globe; un bon nombre ne retournent plus dans leurs pays. Comment s'étonner après cela de la complexité ethnique qu'on observe chez tous les peuples européens? Pour les décrire avec méthode, les savants ont essayé de les classer en tenant compte soit de la couleur des cheveux, soit de la taille, soit de la forme du crâne ou de la langue. Qu'une classification soit basée sur l'un quelconque de ces caractères, voire sur plusieurs d'entre eux, elle aboutit toujours à faire rentrer dans un même groupe des populations fort dissemblables.

Toutefois la linguistique permet d'établir deux grandes divisions, dont chacune comprend un groupe de peuples, assurément fort peu homogène, mais très différent de l'autre groupe. Dans la première division rentrent les populations parlant des *langues aryennes*; dans la seconde, des populations qui parlent des langues tout à fait distinctes, dites *anaryennes*. Dans la deuxième catégorie, dont nous nous occuperons d'abord, se placent des races que nous avons déjà rencontrées en Asie et que nous ne décrirons pas à nouveau : ce sont les Turcs (V. p. 224), les Tsiganes (V. p. 269), les Arméniens (V. p. 272), les Juifs (V. p. 274), les Samoyèdes (V. p. 207) et les Ostiaks (V. p. 208). Les autres races rentrant dans la même catégorie sont : au Nord, les Lapons, les Finnois, les Ougriens et les Vogouls; au Sud, les Basques; à l'Est, les Caucasiens.

## CHAPITRE XXIV

## PEUPLES DITS ANARYENS

I. LAPONS. — Les Lapons, qui se donnent eux-mêmes le nom de Samis, occupent la partie la plus septentrionale de la Suède et de la Norvège, ainsi que le nord de la Finlande et la presqu'île de Kola, dans le nord de la Russie (Lapons russes ou Loparis, dont il ne reste que 1 800 individus non métissés). Ils paraissent avoir été répandus jadis plus au sud de leur habitat actuel. En lutte avec les Finnois et les Slaves du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle et toujours vaincus, ils se sont retirés progressivement vers le Nord, la plupart dans la région scandinave, où leur nombre s'élève à 12 000 environ. En Russie, ils se sont convertis à la religion orthodoxe dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et, à partir de ce moment, des croisements se sont opérés entre eux et les Slaves, ce qui explique la légère élévation de la taille, la fréquence des blonds et un peu moins de brièveté du crâne chez les Loparis. Les Lapons scandinaves ont embrassé la religion luthérienne beaucoup plus tard et se sont moins métissés. C'est donc chez eux qu'il faut rechercher le type de la race.

Les Lapons sont les plus petits de tous les Européens : la taille moyenne des hommes n'atteint que 1<sup>m</sup>,53 et celle des femmes 1<sup>m</sup>,42. Ils ont la peau olivâtre, paraissant brune chez un grand nombre à cause de la crasse et de la fumée qui la recouvrent. Leurs cheveux sont châtain, parfois roux, de même que la barbe qui est toujours courte. Leur tronc est relativement plus développé que les membres. Ils ont le crâne arrondi, la face large et plate, avec des pommettes saillantes, de grands yeux d'un gris clair, un nez concave, court, large aux narines, et un petit menton, généralement proéminent.

En raison de la rigueur du climat, les Lapons portent des vêtements chauds, en peau de renne pendant l'hiver, en laine durant l'été. L'homme fait usage d'un étroit pantalon, qui entre dans les



LAPON DE NORVÈGE. — COLL. DU PRINCE R. BONAPARTE. M. H. N.

chaussures en peau de renne qu'emploient les deux sexes. Une longue tunique qui, chez la femme, descend jusqu'aux pieds, des gants en fourrure et un bonnet complètent le costume. La forme et la couleur du bonnet varient suivant la région et la condition des individus. Dans le Sud, les hommes portent un bonnet bleu et les femmes, un bonnet rouge. Les pêcheurs se coiffent d'une sorte de toque et les pasteurs d'un bonnet carré. Si les bijoux sont rares, toute coquetterie n'est pas bannie de l'habillement. La tunique est ornée de morceaux d'étoffe jaune et rouge qui encadrent les emmanchures, forment des sortes d'épaulettes et garnissent la moitié du dos.

Sous le rapport du genre de vie, les Lapons se divisent en deux catégories : les nomades ou demi-sédentaires et les sédentaires. Les premiers vivent sous des tentes coniques, formées de perches réunies au sommet et recouvertes de toile. Ils se livrent à la chasse et à l'élevage du renne. Les moins fortunés possèdent rarement moins de 200 de ces animaux et souvent les riches ont des troupeaux de plus de 1 000 rennes, qui leur servent de bêtes de trait, en même temps qu'ils leur fournissent le lait, la viande et les peaux, dont ils ont besoin. Le lait est consommé frais, additionné d'eau à cause de son épaisseur, ou bien caillé et mélangé à une purée d'oseille sauvage. Quand la viande n'est pas mangée fraîche, elle est séchée à l'air et conservée pour les jours de disette. L'alimentation des nomades comprend aussi une sorte de bouillie faite de graisse et de farine achetée aux Russes et aux Suédois. Ceux qui ne peuvent pas se procurer de la farine de céréales la remplacent en hiver par la seconde écorce du pin, qu'ils concassent finement dans un mortier de bois au moyen d'un pilon dont la base est munie de deux tranchants.

Les plus riches n'aiment guère sacrifier les bêtes de leurs troupeaux ; ils préfèrent donner la chasse au renne sauvage, qui devient rare ; à l'écureuil, au coq de bruyère, au lagopède et, occasionnellement, à l'ours et au glouton. Suivant le gibier, ils emploient de vieux fusils, des trappes ou des lacets. Ils emmènent avec eux leurs chiens, qui leur rendent de précieux services non seulement à la chasse, mais pour la garde de leurs rennes domestiques ; aussi soignent-ils ces fidèles compagnons, avec lesquels, dit-on, ils partagent plus volontiers leurs repas qu'avec leurs familles. Très friands des œufs de lagopèdes, ils ont imaginé un procédé bien simple pour s'en procurer : auprès d'une nappe d'eau, ils placent dans les arbres des boîtes dans lesquelles les oiseaux vont pondre.

Les nomades sont les Lapons scandinaves. Ceux de la Russie et de la Finlande qui vivent sur le littoral sont sédentaires. Chaque famille possède généralement deux maisons : l'une en bois, couverte en écorce, qu'elle habite pendant l'hiver, et l'autre, en troncs de sapin, comme les *isbas* des paysans russes, construite près de la mer ; celle-ci sert d'abri à la famille lorsque, au printemps, elle va se livrer à la pêche au saumon.

L'industrie des Lapons n'est pas très florissante. Ils se procurent par voie d'échanges une partie des choses qui leur sont nécessaires. Néanmoins, ils travaillent le bois avec habileté et en tirent leurs canots, leurs longues raquettes pour cheminer sur la neige, leurs mortiers et leurs pilons, des plats, des cuillers, dont certaines sont curieusement sculptées. Dans un seul morceau de bois, un ouvrier a façonné, sur une de ces cuillers, un anneau mobile à l'extrémité du manche et trois billes logées dans une ouverture rectangulaire d'où elles ne peuvent sortir. Les Lapons fabriquent aussi des filets pour la pêche, des récipients en écorce, des instruments en os, notamment des raclours pour préparer les peaux. Il en est même qui savent tisser et se servent, à cet effet, d'une navette en os. Pour se procurer ce qu'ils ne fabriquent pas eux-mêmes, ils se rendent dans des foires avec toute leur famille. Ils emportent de la viande sèche, du poisson fumé et des fourrures qu'ils échangent contre des haches, des couteaux, des aiguilles, des étoffes, du tabac et de l'eau-de-vie. Jamais un Lapon ne se laisse duper : il connaît fort bien la valeur de ce qu'il offre et de ce qu'on lui propose en échange ; et si sa marchandise vaut plus que celle qu'il désire, il se fait payer la différence en espèces.

L'eau-de-vie joue un rôle important dans l'existence des Lapons. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il lui faut obtenir le consentement du père de la jeune fille et, pour cela, le meilleur moyen consiste à offrir à celui-ci des bouteilles d'eau-de-vie. On prétend que souvent le consentement se fait longtemps attendre quand le futur semble féru d'amour pour la belle, le père escomptant que les cadeaux de bouteilles se prolongeront. L'accord intervenu, les fiancés se rendent chez le pasteur ou le prêtre orthodoxe qui tient les registres de l'état civil et célèbre le mariage. L'époux doit servir ensuite son beau-père pendant une période plus ou moins longue avant de pouvoir emmener sa femme chez lui.

L'épouse lapone est fidèle à son mari et bonne mère de famille. Sa condition est assez douce : elle doit se livrer à certains travaux (faire les filets, préparer les peaux, sécher le poisson, traire les rennes), mais les grosses besognes lui sont épargnées. Le mari se charge même des soins de la cuisine. Lorsqu'elle accouche, elle reprend immédiatement ses occupations en portant sur son dos l'enfant et le berceau. Celui-ci est creusé dans un gros morceau de bois et se termine en pointe à une extrémité. L'intérieur en est garni de mousse. Quand la mère n'a pas de marche à faire, elle plante le berceau dans la neige ou le suspend à une branche d'arbre. Il n'est pas surprenant que la mortalité infantile soit considérable, et comme, d'autre part, la fécondité des Lapons est faible, on comprend que la population ne progresse pas.

Les Lapons sont simples, honnêtes et hospitaliers. On les accuse d'être méfiants, paresseux, ivrognes et ignorants. On les a dépeints comme un peuple grave et silencieux. Certaines de ces affirmations ne sont pas justifiées et d'autres trouvent facilement leur explication. Leur méfiance tient à ce qu'ils ont souvent été dupés par leurs voisins. S'ils sont indolents, c'est qu'ils n'ont guère de besoins et que, dès qu'ils ont le nécessaire, ils sont tout à fait heureux s'ils peuvent y ajouter une pipe, un peu de tabac et de l'eau-de-vie, car il est incontestable qu'ils éprouvent une véritable passion pour cette funeste liqueur. S'ils paraissent peu expansifs au premier abord, ils changent complètement lorsqu'on a capté leur confiance. Charles Rabot dit qu'on ne vit jamais gens plus gais et plus enjoués que les six Lapons qui l'ont accompagné dans ses explorations, et il ajoute : « Rien ne les rebutait : ils barboyaient dans l'eau pendant des heures, ramaient toute une journée, jamais ils ne se plaignaient. En marche, tous parlaient avec anima-



FEMME LAPONE ET SON ENFANT. — CL. FORBIN.

tion, s'interpellaient, chantaient; aux haltes, ils se mettaient à jouer aux cartes, immédiatement après avoir mangé.»

S'ils sont ignorants, c'est qu'on ne s'est guère préoccupé de les instruire. En Scandinavie, ils sont surtout en rapport avec les pasteurs qui, pour la plupart, ne parlent pas leur langue. Habituellement, les sermons sont traduits par les sacristains qui, de ce fait, sont considérés par ces gens simples comme des personnages importants. Ils ont cependant le désir d'apprendre, mais leur mémoire n'est guère développée. Lorsqu'ils arrivent dans la ville où le pasteur tient le registre de l'état civil, ils s'enquièreent auprès de lui de leur âge, détail qu'ils ne tarderont pas à oublier. En Finlande, ils ont été un peu plus favorisés : on leur a appris à lire et à écrire, et un Lapon est même devenu maître d'école ambulante. Des ouvrages religieux ont été traduits à leur intention dans leur langue. Il est vrai que ces traductions ne s'adressent qu'à certains d'entre eux, car les dialectes sont fort nombreux en Laponie. Malgré tout, il existe, chez ce peuple, indé-

pendamment des récits mythiques et des poèmes héroïques où sont célébrés les exploits des sorciers et des héros tueurs de monstres, une littérature populaire, comprenant le chant du renne, le chant de l'ours, le chant d'amour, etc.

Bien que christianisés, les Lapons ont conservé une foule de pratiques fétichistes et une grande confiance dans les pronostics que les sorciers tirent de leurs tambours magiques. L. de Buch raconte que, naguère, ils considéraient l'hostie comme un talisman qui les mettait à l'abri des maléfices des mauvais esprits. Lorsque, dit-il, ils allaient communier, ils emportaient un linge à l'église et y rejetaient le pain de la cène, qu'ils emportaient soigneusement enveloppé. Arrivés chez eux, ils le divisaient en une infinité de



PÊCHEURS LAPONS DANS LEUR BARQUE CHARGÉE A L'ARRIÈRE DE DÉPOUILLES DE RENNES. — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

petits morceaux qu'ils faisaient avaler à leurs rennes, avec la conviction que tous les animaux auxquels ils avaient pu en donner étaient désormais préservés de tout danger. Pour traiter les maladies, ils ont recourus à maints procédés bizarres, toujours inspirés par les idées superstitieuses d'autrefois. Sur les tombes, ils déposaient — et déposent encore — divers objets dont le défunt peut avoir besoin dans l'autre monde.

II. FINNOIS. — Lorsqu'on se base sur la linguistique, on constate que le groupe finnois, dans son ensemble, est répandu sur une vaste surface, qui s'étend jusqu'à la Hongrie. Dans ce pays, les quarante-huit centièmes de la population parlent une langue finnoise. Abstraction faite de ceux de la Hongrie, les Finnois se rencontrent principalement en Finlande, où ils se divisent en deux groupes : 1<sup>o</sup> les Tavastlandais (Tavastes, Savolaks et Kvènes ou Kvanes), qui comptent aussi des représentants dans le nord de la Suède; 2<sup>o</sup> les Karéliens du sud-est de la Finlande, du gouvernement d'Olonetsk, du nord-ouest de la province d'Arkhangel et, à l'état de dissémination, on en trouve dans diverses autres provinces de la Russie.

Au groupe finlandais se rattachent les Esthoniens (Esthes et Lives) de l'Esthonie, de la Livonie et des îles voisines. Les Courres ou Koures de la Courlande, disparus au XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient les frères des Esthoniens. Au point de vue du genre de vie et des mœurs, Tavastlandais, Karéliens et Esthoniens tendent à s'identifier aux autres Européens. On peut même dire que, dans les villes, l'identification est complète. En tout cas, les trois groupes peuvent être englobés dans une même description. Les Ougriens et les Vogouls méritent d'être décrits à part.

### a) Finlandais.

Les traditions des Finnois, transmises de génération en génération par le moyen de chants et de poèmes, nous reportent à une époque très reculée, qui semble remonter au delà de notre ère. Les découvertes archéologiques faites dans le pays ont effectivement démontré que la Finlande était habitée longtemps avant que les métaux n'y fussent connus. Or, si l'on en juge d'après les traditions, les mœurs des anciens Finnois n'auraient guère subi de modifications au cours des siècles. Toutefois, le type physique de la population n'est pas resté parfaitement homogène. Les invasions des Suédois, des Russes, des Allemands, dont le nombre dépasse 12 000 à l'heure actuelle, ont exercé une certaine influence sur les caractères primitifs du peuple finlandais. Les Esthoniens ont subi un peu plus les influences étrangères que les Finlandais, mais, malgré tout, on constate bien des traits communs aux trois groupes que nous avons énumérés ci-dessus.

Chez les trois, la taille est plutôt petite. En Esthonie et en Karélie, elle mesure en moyenne 1<sup>m</sup>,64 chez les hommes et 1<sup>m</sup>,56 chez les femmes; elle s'abaisse, chez les Tavastlandais, à 1<sup>m</sup>,61 chez l'homme et 1<sup>m</sup>,53 chez la femme. Les Karéliens et les Esthoniens

sont moins massifs, plus élancés et ont la peau un peu plus brune que les Tavastlandais, qui l'ont blanche, parfois légèrement grisâtre, jamais aussi claire que les Suédois ou les Anglais. Dans les trois groupes, les cheveux sont blonds, rarement châains, et les yeux gris, plus ou moins teintés de bleu. Chez l'homme, la barbe n'est relativement fournie qu'au menton.

La tête offre quelques différences dans le crâne et dans la face. Le crâne est modérément allongé (mésaticéphale) chez les

Esthoniens, un peu plus court (sous-brachycéphale) chez les Karéliens, franchement brachycéphale chez les Tavastlandais. Tous ont la face un peu large pour sa hauteur, sans saillie prononcée des pommettes, de sorte que le visage conserve une forme ovale régulière. Le nez est petit et droit chez les Esthoniens, petit et obtus, avec tendance à se relever à l'extrémité, chez les Tavastlandais; long, droit et pointu chez les Karéliens. Enfin, la bouche est toujours assez largement fendue. La physionomie des Tavastlandais est morose et n'inspire pas la sympathie; il en est tout autrement de celle des Karéliens, qui séduit par son aspect franc et vif. Chez ceux-ci on rencontre des femmes réellement belles, tandis qu'on ne saurait en dire autant des Tavastlandaises.

Les différences s'accusent nettement dans le caractère. Les Esthoniens sont dissimulés, moqueurs, vindicatifs et paresseux. Lorsqu'ils sont excités par la boisson, ce qui leur arrive fréquemment, ils deviennent violents et rien ne les arrête dans l'accomplissement de leurs desseins, surtout s'il s'agit de se venger de quelqu'un. Les Tavastlandais sont mélancoliques, taciturnes, sans enthousiasme ni initiative. Vindicatifs comme les Esthoniens, ils dissimulent leur rancune jusqu'à ce qu'ils trouvent une occasion

favorable de la satisfaire. Ils montrent la même patience pour supporter les privations et une grande ténacité dans le travail. Honnêtes, hospitaliers, ils témoignent leur gratitude à ceux qui leur ont rendu service, non par des paroles, mais par des actes. Avec leur tempérament lent et lourd, on ne saurait être surpris qu'ils ne possèdent ni le sentiment de la poésie, ni celui de la musique. Les Karéliens, au contraire, ont l'esprit vif, gai et expansif, tout en conservant un certain sérieux. Hommes d'initiative, ils manquent de persévérance et de ténacité. Ils séduisent par leur accueil empressé et amical.

Les Finlandais et les Esthoniens se livrent à l'agriculture et à l'élevage. La pêche leur fournit une bonne part de leur nourriture. Dans les villes, ils mènent la même existence que les autres citoyens européens et habitent des maisons dont la plupart ressemblent à celles de nos villes, tout en tenant compte des nécessités que leur impose le climat. Les paysans de l'Esthonie vivent, entassés, avec les poules, les brebis et les cochons, dans des huttes enfumées qui n'ont ni fenêtres ni cheminées. Dans le Tavastland et jusqu'en Karélie, on rencontre encore la *kota*, simple hutte conique en bois, en branchages et en mousses, que le



PÊCHEUR FINLANDAIS. — Cl. Rap.



PAYSANS FINLANDAIS FAISANT LA SIESTE. — Cl. Rap.



ESTHONIEN JOUEUR DE CORNEMUSE. — Cl. Rap.



ESTHONIENNE EN COSTUME NATIONAL.

porte tend à remplacer partout. C'est une maison en bois, avec porte et petites fenêtres, couverte d'un toit à double pente. Tandis que la *kota* n'a que trois pierres pour foyer et une ouverture au sommet du cône pour le passage de la fumée, le *porte* contient un poêle et une cheminée.

Les Finnois aiment beaucoup l'étuve. Au centre d'une chambre affectée à cet usage est construit un four en pierres sèches dans lequel on allume un grand feu. Lorsque les pierres sont surchauffées, on les asperge d'eau et c'est dans ce milieu, rempli de vapeur et de fumée, que se pressent hommes, femmes et enfants tout nus, qu'ils s'inondent d'eau froide et se fouettent avec des brindilles pour produire la réaction. Souvent on y conduit les femmes en couches et c'est là que naissent beaucoup d'enfants.

On ne saurait s'attendre à trouver, chez des populations aussi arriérées, une industrie développée. La plus remarquable est celle qui emploie l'écorce de bouleau et qui est à peu près la même dans toutes les régions septentrionales de l'ancien continent. Les Finnois tirent de cette écorce des récipients de toutes sortes (corbeilles, seaux, valises, boîtes), des tamis, des gaines de couteaux et jusqu'à des chaussures. Les femmes tissent les grossières étoffes de laine et de coton dont sont faits les vêtements, d'ailleurs peu compliqués. En été, les Esthoniens des deux sexes portent, par-dessus leur chemise en grosse toile, une espèce de tunique noire, absolument semblable pour l'homme et pour la femme, et une culotte. L'hiver, ils en portent deux, l'une sur l'autre, et une pelisse en peau de mouton ou en fourrure d'une autre bête. Le costume des Finlandais est également le même pour les deux sexes; il ne diffère guère de celui des Esthoniens. Toutefois, sous la casaque, ils ont l'habitude de porter un gilet ouvert sur le côté ou par derrière. Parfois le drap ou la toile sont remplacés par du cuir.

Les femmes ne dédaignent pas la parure. Les Esthoniennes font usage de colliers en pièces de monnaie, auxquelles elles suspendent de multiples pendoques en métal. Elles s'ornent la tête de bijoux semblables. Les Finlandaises brodent leurs vêtements et leurs ceintures; elles se couvrent la tête d'un long voile qui retombe en arrière, et la poitrine de verroteries, de monnaies et de coraux. De grosses boucles sont

suspendues aux lobules de leurs oreilles. Le luxe pénètre dans les milieux riches; dans des maisons en bois habitées par des fermiers dans l'aisance, il n'est pas rare de trouver un certain confort. Mais tout ce qui n'est pas nécessaire à l'existence est acheté à l'étranger, par exemple les soieries dont les dames font leurs vêtements et les bijoux dont elles se parent.

Autrefois le mariage était exogamique : le mari devait prendre sa femme dans une autre tribu que la sienne. L'épouse était sous l'entière sujétion de son époux. Il n'en est plus de même aujourd'hui, ce qui n'empêche pas les Finnoises d'être laborieuses et bonnes mères de famille. Le mariage s'accomplit suivant les rites luthériens, les Esthoniens et les Finlandais ayant embrassé le protestantisme vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Ils ont con-

servé néanmoins bien des superstitions de leurs pères. Ils croient notamment à la magie et à des génies, auxquels il n'est pas rare qu'ils fassent des offrandes.

Si les Tavastlandais ne possèdent guère le sentiment artistique, les autres Finnois sont doués d'instincts poétiques et tous aiment le chant et la musique. L'instrument préféré des Esthoniens est la cornemuse; celui des Finnois de Finlande est la *kantele*, qui consiste en une caisse sonore, sur laquelle sont tendues des cordes en nombre variable qu'on fait vibrer soit avec les doigts, soit avec un archet. Il existe un nombre considérable de bardes qui récitent les poésies des anciens et en composent de nouvelles. Ces poésies se chantent, qu'il s'agisse de celles qui se sont transmises oralement de génération en génération, ou bien de celles que les poètes improvisent journellement. On assiste fréquemment à de véritables tournois entre bardes, et la lutte dure parfois une nuit entière; elle ne s'arrête que lorsque l'un d'eux est à bout d'érudition.

## b) Ougriens.

Les Ougriens, Ougres ou Iougriens sont des Finnois orientaux disséminés à l'est du 40<sup>e</sup> degré du méridien de Paris, en partie



VIEILLE MAISON DE PRIÈRE KARÉLIENNE.

dans le nord-est de la Russie, en partie dans le bassin moyen du Volga. Le groupe entier comprend 2 054 000 individus, ainsi répartis : 1<sup>o</sup> les Zyrianes (153 000), noyés au milieu de la population russe, dans la partie orientale des provinces d'Arkhangel et de Vologda ; 2<sup>o</sup> les Votiaks (421 000) ; 3<sup>o</sup> les Permiaks (105 000), deux populations dispersées en îlots plus ou moins considérables parmi les Russes, entre la Vetloug et la Kama, affluents du Volga ; 4<sup>o</sup> les Tchérimisses (375 000), sur la rive gauche du haut Volga, dans la province de Kazan et dans les provinces de Vologda et d'Oufa ; 5<sup>o</sup> les Mordvines ou Mordvas (1 million au moins), divisés en nombreux îlots sur les deux rives du Volga moyen. Les Ougriens sont en grande partie mélangés avec les Russes, voire russifiés au point de vue de la langue, de la religion et des mœurs. Ils ont donc perdu la plupart de leurs caractères ethnographiques et ne présentent plus le même intérêt qu'autrefois. Smirnov a prétendu que les anciens Finnois orientaux étaient anthropophages et, en 1896, il croyait même que la coutume de manger de la chair humaine, dans certaines circonstances, persistait chez ces tribus. Il faut reconnaître que les arguments qu'il a invoqués en faveur de sa thèse ont laissé sceptiques à peu près tous les savants.

La russification complète de diverses populations ougriennes va nous permettre de passer très rapidement sur leurs caractères.

✧ Les Zyrianes sont du nombre de ces populations. Comme tous les Ougriens, ils sont d'une taille au-dessous de la moyenne. Ils ont les cheveux blonds, les yeux bleus ou gris clair, le nez droit, parfois aquilin. Leur tête est courte et large.

Au XI<sup>e</sup> siècle, ils adoraient le soleil, le feu, l'eau et les arbres. Vers le milieu de ce siècle, ils ont embrassé le christianisme et ont commencé à adopter les mœurs et le genre de vie des Russes. Ce sont aujourd'hui les plus habiles commerçants de toute la région.

✧ Les Votiaks et leurs voisins les Permiaks présentent sensiblement les caractères physiques des Zyrianes, mais on rencontre chez eux des individus à cheveux roux. Ils ne sont pas restés à l'abri des mélanges, car, à côté des blonds et des roux, on observe des sujets, en petit nombre, dont la chevelure est noire et la peau brune. La grande majorité de la population a la poitrine étroite, les bras longs, les jambes courtes, les mains larges et les pieds plats.

Actifs, laborieux, très vindicatifs, les Votiaks et les Permiaks se livrent à l'agriculture et sont, par conséquent, sédentaires. Les cours d'eau étant poissonneux et la contrée recelant du gibier en abondance, ils se procurent, au moyen de la chasse et de la pêche, un supplément de nourriture qui les met à l'abri de la famine. Ils ont, comme les paysans russes, un goût très prononcé pour l'eau-

de-vie, et l'ivrognerie est aussi répandue chez les femmes que chez les hommes.

Vivant au milieu des Grands-Russiens, ils en ont adopté en grande partie le costume. La seule particularité qui mérite d'être signalée dans le costume féminin réside dans la coiffure. Elle consiste en une sorte de cylindre en écorce soutenu à l'intérieur par des bâtonnets. Le dessus est couvert par une plaque d'écorce relevée en avant et recourbée en bas sur la nuque. Tout le tour est garni de drap bleu et le fond de drap rouge. Un grand mouchoir carré, brodé de différentes couleurs, dont le bord est orné de franges, est cousu autour du fond du chapeau, de façon à ce que l'un des coins retombe dans le dos, un autre en avant et les deux derniers sur les épaules. Le cylindre lui-même est décoré de pièces de monnaie et de plaquettes d'étain.

Il n'existe pas, chez les Votiaks et les Permiaks, de bardes composant des chants et des poèmes, comme chez les Finnois de l'Ouest. Ils sont cependant d'humeur gaie et aiment à chanter. C'est au moyen des chants anciens qu'ils se transmettent les traditions de génération en génération. Convertis depuis longtemps à la religion orthodoxe, ils avaient encore, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des magiciens qui se livraient aux pratiques chamanistes.

✧ Les Tchérimisses sont aussi de petite taille ; la moyenne de 1 210 hommes n'a pas dépassé 1<sup>m</sup>,63 et celle des femmes 1<sup>m</sup>,53. La population n'est pas, d'ailleurs, parfaitement homogène, car si la peau est généralement blanche, elle est parfois un peu bronzée ; les cheveux, le plus souvent blonds, peuvent être châtain clair, châtain foncé ou même bruns ; les yeux, bleus ou gris chez la plupart des individus, sont parfois bruns, voire sombres ; le crâne, modérément allongé en moyenne, donne des indices dolichocéphales et brachycéphales dans une proportion à peu près égale. La face est habituellement assez large, avec des yeux petits, peu ouverts, quelquefois obliques, un nez court et bas, mais, dans certains cas, long et proéminent.

Les hommes ont adopté le costume des paysans russes, mais les femmes ont conservé celui de leurs aïeules. Il consiste en un caleçon porté sous la chemise et en une robe brodée de rouge et de bleu, serrée à la taille par une ceinture. Les jambes sont entourées de bandes, et la tête est couverte tantôt d'un haut bonnet, tantôt d'un bérêt. Dans un cas comme dans l'autre, la coiffure est ornée de pièces de monnaie, de coquilles marines (*cypræa moneta*), de perles rouges, etc. S'il s'agit du bérêt, une sorte de longue bride, formée de deux ou trois rangs des mêmes éléments qui entrent dans le décor de la coiffe, part de l'un des côtés, s'étale sur la poitrine et remonte à l'autre côté du bérêt. La parure est complétée par des chaînettes suspendues aux lobules des oreilles et passant au-dessous du menton. Les voyageurs vantent leur propreté, qui contraste avec la saleté de la plupart des Finnois.

Les Tchérimisses sont bons cultivateurs et bons éleveurs. Ils se nourrissent des céréales qu'ils récoltent en abondance, de viande de cheval, de mouton, d'ours et de toutes sortes d'animaux. La viande de porc est la seule qu'ils ne mangent pas. Ils adoptent de plus en plus les coutumes des Russes, dont ils ont embrassé la religion, sans renoncer à leurs anciennes divinités. Ce qu'ils ont conservé de plus curieux, ce sont leurs coutumes matrimoniales.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il va trouver le père de la jeune fille et discute avec lui la somme qu'il devra verser (le prix variait naguère entre 150 et 400 francs). Au jour fixé, il se rend au domicile de la fiancée, remet au père la somme convenue, donne un bal et fait des cadeaux aux assistants. Le lendemain, il va chercher celle qui doit être sa femme. Elle feint de résister. Il l'emmène dans sa demeure et offre à ses amis un repas suivi d'un bal, pendant que, dans une maison voisine, on habille et pare la mariée. Lorsqu'elle est prête, le marié la conduit par la main dans sa propre



GRUPE DE ZYRIANES. — CL. RAP.



CÉRÉMONIE NUPTIALE CHEZ LES TCHÉRÉMISSES, SOUS L'ANCIEN RÉGIME RUSSE.

demeure, elle s'agenouille, le pope récite la prière rituelle, puis l'épouse offre à boire à tous les invités et retourne dans la maison où elle a été habillée. A la nuit, les parents la ramènent chez le mari, la forcent à se coucher et enferment les deux conjoints. Tout n'est pas encore terminé. Le lendemain, le parrain se présente avec un fouet à la main et, si tout s'est passé normalement, la jeune épouse lui offre un verre de bière. Dans le cas contraire, il lui adresse des menaces et revient le jour suivant. Lorsque la femme continue à se montrer récalcitrante, les coups de fouet la mettent à la raison.

Les Tchérémisses connaissent trois instruments de musique : la cornemuse, une espèce de cithare pourvue d'une vingtaine de cordes et le tambour. Toutes leurs fêtes s'accompagnent de chants, de danses et de festins.

✽ Les Mordvines ou Mordvas ressemblent aux Tchérémisses par les caractères physiques, le costume et, en grande partie, par le genre de vie et les mœurs. Les femmes ajoutent à leur robe un petit tablier de cuir brodé de différentes couleurs et orné de franges, de plaquettes de métal, de coraux, de verroteries et même de clochettes. Ce tablier, qui est suspendu à la ceinture, ne se porte pas par devant, mais par derrière. Les personnes du beau sexe raffolent des bijoux. En dehors de ceux dont font usage les Tchérémisses, elles se parent, les jours de fête, de chaînettes, de pendeloques en cuivre, de colliers, de bracelets en métal et de pendentifs à l'extrémité de leurs cheveux nattés. Les femmes mariées portent un haut bonnet conique d'où pend, en arrière, une longue bande ornée de chaînettes, de grelots, de petits disques de métal ou de coquilles. La jeune fille se pare d'un diadème assez gracieux auquel sont fixées de multiples chaînettes semblables à celles qui ornent le bérêt des Tchérémisses.

Les Mordvines se nourrissent principalement de pain de céréales, de lait, de fromage et de beurre. Bien que possédant des animaux



MUSICIENNE VOGOUL. — CL. RAP.

domestiques, ils tirent leurs aliments carnés de la chasse, surtout pendant l'hiver. Avant qu'ils ne se fussent convertis au christianisme (leur conversion date de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle), ils sacrifiaient à leurs divinités des chevaux et des bœufs.

Le mariage est célébré à l'église. Après la cérémonie, l'épouse se lamente et, parfois, s'égratigne le visage, quand ses gémissements ne sont pas un simple simulacre de la peine qu'elle éprouve d'être privée de sa liberté. Le lendemain, un proche parent apporte aux mariés trois objets symboliques : un pain, qui signifie que la nourriture ne doit pas leur manquer; une pièce de monnaie, qui doit leur assurer l'argent dont ils auront besoin dans l'existence; une agrafe, qui leur rappellera qu'ils sont unis l'un à l'autre.

### c) Vogouls ou Manz.

Les Vogouls ou Manz vivent des deux côtés de l'Oural. Ceux de l'Ouest habitent la province de Perm. Des auteurs considèrent les Vogouls comme une fraction des Ostiaks; d'autres les rattachent aux Finnois, en raison de leur langue qui rentre dans la famille ougrienne, c'est-à-dire dans la famille finnoise orientale. En réalité, ils se différencient sensiblement, par leurs caractères physiques, des Ostiaks de la Sibérie que nous avons décrits (V. p. 208), et ils s'écartent aussi, au point de vue des mêmes caractères, des Finnois proprement dits. Ce n'est guère que par la langue qu'ils offrent des liens de parenté avec les Finnois orientaux ou Ougriens, car leur genre de vie est totalement différent. En effet, les Votiaks, les Permiaks, les Tchérémisses, les Mordvines sont essentiellement agriculteurs; tous font de l'élevage. La chasse ne leur fournit qu'un appoint qui, assurément, n'est pas négligeable dans certaines circonstances, par exemple lorsque les récoltes sont mauvaises. Les Vogouls, à l'exception de quelques riches qui possèdent un nombre fort réduit de vaches, n'ont ni chevaux, ni autres animaux domestiques, sauf le chien, d'ailleurs très peu commun chez ce peuple. L'agriculture est inexistante. C'est uniquement de la chasse et des végétaux sauvages que les Vogouls tirent leurs ressources alimentaires.

Nous venons de dire qu'ils se différencient des Finnois orientaux par les caractères physiques. Leur taille reste au-dessous de la moyenne, leur peau est claire, mais au lieu que les cheveux blonds prédominent chez eux, ce sont les cheveux noirs qu'on rencontre chez la grande majorité des individus. En outre, ils ont le crâne et la face arrondis, le nez large quoique assez saillant, des yeux ronds, nullement bridés.

Entourés de tous côtés par les Russes, ils adoptent leurs vêtements et leurs coutumes. Ils ont oublié les procédés qu'employaient leurs ancêtres pour préparer les peaux dont ils se servaient pour se vêtir et se procurent toutes les étoffes qui leur sont nécessaires au moyen d'échanges. Leur industrie se borne presque uniquement à la fabrication des arcs, qu'ils emploient à la chasse concurremment avec les fusils que leur vendent leurs voisins, et au travail du bois et de l'écorce. Avec le bois, ils font des plats, des gobelets, des berceaux. L'écorce est employée pour fabriquer des récipients divers et des canots qui se composent de grandes plaques d'écorce de bouleau cousues avec des tendons. Canots et récipients sont rendus imperméables au moyen d'un enduit de résine.

Chrétiens de nom, les Vogouls sont restés fétichistes au fond. Ils continuent à rendre clandestinement un culte aux idoles de leurs aïeux.

Dans la courte description qui précède du genre de vie et des mœurs des Vogouls, nous avons eu en vue l'état de ce peuple il y a peu d'années encore, mais cette situation se modifie assez rapidement et bientôt les Manz se seront entièrement fondus dans la population russe. Quelques années avant la chute de l'empire des tsars, la fusion était presque complète dans certains villages. Les habitants parlaient le russe, étaient chrétiens orthodoxes et s'habillaient tous à la russe. Mais sur les cartes ethnographiques et sur



JEUNES FEMMES TCHÉRÉMISSÉS, EN HABITS DE FÊTE (fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

les registres administratifs, ils figuraient comme Vogouls, ce qui était réellement l'expression de la vérité puisqu'ils descendaient d'aïeux de ce groupe. Bien que russifiés et ayant abandonné leur vie de chasseurs nomades, ces villageois tenaient eux-mêmes beaucoup à être considérés comme Vogouls, car ils en tiraient profit. En effet, ils payaient l'impôt en fourrures et cet impôt était inférieur à celui qu'ils auraient dû payer en argent. Maintenant, cet avantage disparaît pour ceux qui ont renoncé à la vie errante et à la chasse. Pour acquitter l'impôt comme par le passé, ils sont obligés d'acheter les fourrures qui leur servaient de monnaie et le prix en a augmenté dans des proportions considérables. Il est vraisemblable que d'ici peu ils deviendront Russes, comme leurs voisins, que les croisements se multiplieront et que les Vogouls d'Europe seront à rayer des cartes ethnographiques.

Des phénomènes du même genre se sont produits pour les Zyrianes qui, nous l'avons dit, ont abandonné le genre de vie de leurs ancêtres et sont devenus les plus habiles commerçants de leur région. Une évolution semblable a été signalée chez les Permiaks, les Tchérémisses et les Mordvines. Dans un village peuplé d'immigrants permiens, en l'espace de vingt ans, les habitants ont oublié leur langue, leurs coutumes, leurs mœurs; ils s'habillent et vivent comme les paysans russes. En 1895, deux vieilles femmes seulement se souvenaient de leur langue maternelle. Si elles ont disparu, comme il est probable, leurs petits-enfants ne doivent plus conserver qu'un vague souvenir de leur origine permiennne. La prochaine génération aura même perdu ce confus souvenir, et ces Permiaks seront regardés par tous comme des Russes. Remarquons en passant que ce qui a eu lieu dans le village permien dont il s'agit confirme entièrement notre opinion sur la fugacité du caractère basé sur la linguistique.

III. BASQUES. — Les Basques (Vascos ou Vascongados des Espagnols), qui se désignent eux-mêmes sous le nom d'Euskaldunak, forment, sur les deux versants des Pyrénées occidentales, une enclave ethnique des plus intéressantes. Quelle est l'origine de cette curieuse population qui compte actuellement en Espagne 600 000 représentants environ, répartis dans les provinces de Guipuzcoa, de Biscaye, d'Alava et de Navarre, et à peu près 200 000 en France, dans le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule?



FAUCHEUR BASQUE.

A quelle souche se rattache la langue euskarienne dont les linguistes ne sont pas encore parvenus à établir nettement les affinités? Ce sont là des problèmes qui ont suscité beaucoup de recherches et soulevé bien des discussions sans que la solution en ait été trouvée.

Les opinions les plus diverses — et parfois les plus extraordinaires — ont été émises au sujet de l'origine des Basques. Pour les uns, ils descendraient des Antédiluviens (?), des légendaires Atlantes ou des constructeurs de la tour de Babel. Pour d'autres, ils devraient leur origine aux Phéniciens ou aux Ibères. Les anthropologistes ont comparé leurs caractères physiques à ceux des Chamites de l'Afrique, des Finnois, des Mongols et des races préhistoriques de Cro-Magnon et de Mugem, sans arriver à se mettre d'accord. C'est que la race basque est loin d'être restée à l'abri des mélanges et qu'il est bien difficile de déterminer quel en a été le type originel. Un savant espagnol, T. de Aranzadi, Basque lui-même, qui a publié un très intéressant travail sur le peuple euskarien, a mis en lumière ces mélanges et il a tiré de ses recherches la conclusion suivante : « Le peuple basque actuel peut être considéré comme le produit du

croisement entre un peuple ibère ou apparenté aux Berbères et un peuple boréal qui a quelque chose du Finnois et du Lapon. A une époque postérieure serait intervenu un élément kimrique ou germanique. » Il s'agit évidemment d'une simple hypothèse, mais ce qui n'est guère contestable, c'est que, sur un certain nombre de crânes provenant de Saint-Jean-de-Luz et d'un petit village basque du Guipuzcoa, on note des caractères de la race de Cro-Magnon et, à côté, on rencontre d'autres crânes d'un type différent. Les premiers sont franchement dolichocéphales, avec forte prééminence en arrière de la région occipitale, tandis que les seconds sont brachycéphales. Chez les Basques français, c'est le deuxième type qui semble prédominer.

Des nombreuses statistiques portant sur la taille des Basques espagnols, il ressort que 57 pour 100 des hommes restent au-dessous de la moyenne, tandis que 43 pour 100 la dépassent. Quel que soit le caractère qu'on envisage, on voit toujours apparaître les mêmes mélanges, bien que les Basques se flattent généralement d'appartenir à une race pure. Le teint, souvent clair, les cheveux habituellement châains et implantés en pointe au milieu du front, varient également dans des limites assez étendues. Toutefois



LA DANSE AU PAYS BASQUE. — DANSEURS SOULEHINS : ce groupe de cinq personnages costumés comprend, de gauche à droite, le *cherrero*, le *gatusain*, le *banderasain*, la *cantinera* et le *zanalzain*. A droite, le musicien joue d'un instrument à cordes, la *zoina*, et d'un flageolet, le *tchirula*.



ATTELAGES DE BŒUFS AU PAYS BASQUE.

on peut dire que, considérés dans leur ensemble, les Basques sont petits, trapus, avec des épaules larges, une ceinture étroite, des extrémités plutôt grandes que petites et un crâne volumineux. Leurs oreilles sont détachées de la tête; leurs yeux, au regard franc et vif, sont d'une couleur verdâtre et séparés l'un de l'autre par un large espace; leur nez, long et saillant, a les narines légèrement relevées; la lèvre supérieure est beaucoup plus mince que l'inférieure; enfin, la face, assez large au niveau des pommettes, se rétrécit dans la région maxillaire, où elle se projette légèrement en avant, et se termine par un menton pointu.

Quel que soit son type, le Basque est d'une agilité surprenante qu'il doit surtout à son habitat dans les montagnes et aux exercices physiques auxquels il se livre avec passion. Il n'est pas de village qui ne possède son mur pour le jeu de paume, et il est presque superflu de signaler la souplesse que déploie le montagnard lorsqu'il lance sa pelote.

Le costume qu'il porte lui laisse, d'ailleurs, toute la liberté de ses mouvements. Il se compose d'un pantalon maintenu par une large ceinture de laine rouge, dont les bouts retombent gracieusement sur le côté, d'un gilet ouvert, d'une veste courte et serrée, généralement de couleur brune, d'une cravate négligemment nouée autour du col rabattu d'une chemise blanche, d'un béret sombre et d'espadrilles attachées par des rubans de couleur. Le costume féminin est surtout remarquable par la coiffure : un foulard bleu foncé, blanc ou rayé, attaché sur le sommet de la tête, retombe derrière les épaules et recouvre une opulente chevelure qui flotte habituellement dans le dos.

Vif, audacieux, le Basque est en même temps assez irascible; il est fréquent de voir une partie de pelote se terminer par des rixes. Le paysan qui se livre à l'agriculture lorsqu'il habite un pays où le sol s'y prête, le berger qui garde son troupeau dans la montagne ne possèdent nullement le calme habituel de nos campagnards; ils aiment la lutte et, on serait tenté de dire, le danger. On ne saurait s'étonner, par suite, qu'ils soient de bons et hardis marins et qu'on trouve tant de contrebandiers parmi eux. Braves jusqu'à la témérité, ils ont été les premiers à se livrer aux grandes pêches de la morue et de la baleine, et ils ont été de redoutables corsaires. L'armée espagnole ne compte guère de meilleurs soldats que les Basques. Ils ont un profond amour pour leur pays, et lorsque certains d'entre eux vont exercer les métiers de carriers, de maçons, de charpentiers en dehors de leurs montagnes, leur plus vif désir est d'amasser un petit pécule pour y revenir rapidement.

Un des traits les plus typiques du caractère basque c'est l'esprit d'indépendance dont est animée toute la population. Les Basques espagnols, comme ceux de France, se sont toujours pliés difficilement aux lois de la nation à laquelle ils appartiennent. Ils ont conservé jalousement leur langue, si différente de toutes celles de l'Europe, leurs vieux usages, leurs vieilles danses, et ont lutté pour la conservation de leurs privilèges. Ce n'était pas aux codes français ou espagnols qu'ils faisaient appel pour trancher leurs différends, mais à leurs *fueros*, c'est-à-dire aux assemblées qui se tenaient en plein air au milieu des grands arbres. Depuis qu'ils ont

perdu leurs *fueros* et les privilèges dont ils jouissaient, ils n'ont pas accepté franchement les lois qui s'appliquent à tous les citoyens. Ils ont maintenu, par exemple, le droit d'aïnesse, quel que soit le sexe du premier-né.

Cet attachement au passé se manifeste dans tous les domaines; c'est ainsi que, pour la culture, ils emploient encore les mêmes procédés et le même matériel que leurs aïeux; que pour transporter leurs denrées, ils se servent toujours du vieux chariot à essieu de bois et à roues massives, également en bois, et qu'ils font traîner ce chariot par des bœufs. On a aussi cité chez eux la persistance de la *couvade*. On sait en quoi consiste cette bizarre coutume. Lorsqu'une femme accouche, c'est le mari qui prend sa place dans le lit et reçoit les félicitations et les soins qui devraient s'adresser à la mère. Nous ignorons si, autrefois, la couvade a été générale en pays basque, mais on peut affirmer qu'elle est maintenant tout à fait exceptionnelle, et c'est à peine si, depuis un bon nombre d'années, on a pu en observer quelques cas sur le versant méridional des Pyrénées.

Le Basque, a-t-on dit, naît poète. Sa poésie est toute spontanée. Au milieu d'un repas, un convive se lève, le bruit cesse et l'orateur improvise des strophes. Son chant grave est écouté avec recueillement. Il possède également un certain sentiment musical, bien que ses instruments ne soient pas très variés : ils comprennent le flageolet à cinq trous, la flûte de Pan, le tambourin et le tambour de basque.

Il est catholique. Pourtant, les lutins, les sorciers, les revenants, les loups-garous viennent encore parfois hanter ses rêves.

IV. CAUCASIENS. — On considérait naguère les Caucasiens comme le prototype des races blanches qui, pour cette raison, étaient appelées « caucasiques ». On ne connaissait alors que quelques peuples du Caucase, principalement les Géorgiens que Blumenbach regardait comme possédant un crâne pouvant être pris pour le type le plus parfait. Nous savons maintenant qu'une cinquantaine de peuplades vivent dans l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne et qu'elles présentent entre elles des différences fort notables. Elles peuvent se diviser en cinq groupes



JEUNES FEMMES GÉORGIENNES DU CAUCASE.

comprenant ensemble 2 500 000 individus environ. Nous ne saurions songer à passer successivement en revue toutes ces peuplades, dont beaucoup sont encore très imparfaitement connues, ni même à en donner la liste complète. Nous nous bornerons à énumérer les cinq grands groupes, classés d'après leur importance numérique; ce sont : 1<sup>o</sup> le groupe Khartwel ou Géorgien; 2<sup>o</sup> le groupe Tcherkesse ou Adighé; 3<sup>o</sup> le groupe Lesghi ou Lesghien; 4<sup>o</sup> le groupe Tchetchène; 5<sup>o</sup> le groupe Ossète.

D'un groupe à l'autre, on note d'appréciables différences et on peut même dire que dans aucun groupe on n'observe des caractères homogènes. La classification ci-dessus est donc quelque peu arbitraire, mais comme elle est admise par des savants qualifiés qui ont étudié les populations du Caucase, nous l'acceptons, les documents précis sur ces populations étant encore trop clairsemés pour en proposer une plus rationnelle.

La grande diversité de types qu'on rencontre chez les Caucasiens s'explique sans peine. Le pays est habité depuis de longs siècles; il a été conquis par des peuples fort différents. Si l'on s'en rapporte aux chroniques des Géorgiens, leurs ancêtres seraient établis dans l'isthme depuis une époque extrêmement reculée. Quatorze siècles avant notre ère, le Caucase était sous la domination de l'Assyrie. Un de leurs chefs réussit à en chasser le conquérant assyrien Nemrod. C'est alors que fut fondé le premier royaume géorgien, qui s'appela karthévélien, du nom du souverain Karthlos qui occupa le pouvoir à l'origine. Ce terme a subsisté jusqu'à nos jours.

A la suite de dissensions intestines, le pays se divisa en nombreuses principautés dont aucune n'était en état de lutter contre un ennemi puissant; aussi les Scythes l'envahirent-ils au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, sans rencontrer une sérieuse résistance. Durant toutes les grandes guerres de l'antiquité, le Caucase fut alternati-



GOURIEN, OFFICIER DE LA GARDE,  
SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

vement conquis par les peuples les plus divers et finit par tomber sous la domination grecque. Plus tard vinrent les disciples de Mahomet, puis les Turcs qui furent chassés par des rois indigènes. Les Caucasiens ne devaient pas jouir longtemps de la liberté qu'ils avaient recouvrée. Ils virent arriver Gengis-Khan avec ses Mongols, qui leur imposa sa suzeraineté. Ce furent ensuite les Persans, puis de nouveau les Turcs. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les rois de Géorgie demandèrent l'appui des Russes, mais ceux-ci ne se contentèrent pas d'être devenus les maîtres effectifs de ce royaume; ils voulurent conquérir le Caucase tout entier. C'est ce qu'entreprit Pierre le Grand, dont les successeurs suivirent les traces.

Ces occupations successives devaient avoir un profond retentissement sur les caractères des indigènes. Les vainqueurs s'établissaient en nombre plus ou moins grand dans le pays et s'unissaient aux femmes, dont la beauté les séduisait. Il n'est guère de peuplades qui échappèrent au métissage; il semble même qu'il n'en existe aucune. Les Karthévéliens en subirent les effets plus, peut-être, que les autres, parce que les attaques ont souvent été dirigées spécialement contre eux. On estime généralement que les Imères sont ceux qui ont le mieux conservé la pureté du type originel.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur quelques-unes des populations actuelles du Caucase, en choisissant naturellement celles sur lesquelles nous sommes le mieux renseignés.

### a) Géorgiens ou Karthévéliens.

Les Géorgiens ou Karthévéliens, qu'on désigne aussi sous les noms de Khartvels et de Grouzines ou Grousiens, forment, nous venons d'en voir la raison, un des groupes les plus hétérogènes. Les Gouriens et les Lazes, qui appartiennent à ce groupe, se classent parmi les plus beaux Caucasiens, bien qu'ils soient de



GROUPE DE PAYSANS IMÈRES DU CAUCASE.

petite stature et trapus. En revanche, les Svanes ou Svanètes, qui ont été refoulés dans la partie la moins salubre de la province de Koutaïs, sont des êtres dégénérés. On estime que les goitreux et les crétins représentent un tiers de la population.

D'une façon générale, on peut considérer les Caucasiens comme des hommes de taille au-dessus de la moyenne, avec des cheveux noirs, des yeux foncés, une face ovale, très régulière, un nez fin et saillant et des lèvres bien dessinées, plutôt fines que charnues. Le crâne est le plus souvent brachycéphale. Mais à côté de ce type, il en existe un second, de petite taille, presque toujours brachycéphale, mais avec la face plus large, les traits moins réguliers et le nez moins fin. La plupart des individus de ce deuxième type ont les cheveux noirs et les yeux foncés. Cependant, dans un type comme dans l'autre, on trouve une proportion, parfois assez notable, de personnes avec des cheveux blonds et des yeux d'un gris clair.

Dans le groupe géorgien, les deux types se rencontrent et il existe des types mixtes, dont, quelquefois, les caractères sont combinés d'une étrange façon. La plupart des Géorgiens occidentaux (Grouzines) sont de petite taille et brachycéphales; ils ont la face plutôt arrondie et le nez un peu large. Les Mingréliens et les Imères mesurent en moyenne 1<sup>m</sup>,68 et ont le crâne et la face allongés, le nez mince et saillant, les lèvres parfois pincées et le menton étroit. Dans les deux types, on rencontre des individus avec des cheveux châtain clair ou blonds, moins nombreux cependant que chez les Lesghiens. On a signalé aussi la fréquence assez grande d'yeux avec l'iris jaune, jaune clair ou verdâtre. Notons enfin que les Khevsoures sont beaucoup plus mélangés que les autres Karthvéliens, qu'ils sont plutôt laids et qu'on trouve rarement chez eux ces femmes d'une beauté idéale qui les a fait rechercher pour les harems de l'Orient. La réputation de ces femmes était telle qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, le shah de Perse, alors suzerain de la Géorgie, avait imposé aux rois de ce pays l'obligation de lui fournir chaque année un tribut de belles filles. Les femmes mariées étant considérées comme indignes d'entrer dans le harem d'un monarque, les pères qui avaient de jolies fillettes et qui craignaient qu'elles ne leur fussent enlevées les mariaient parfois dès l'âge de douze ans. D'autres, en revanche, n'hésitaient pas à les vendre si on leur en offrait un prix alléchant. La réquisition des filles pour le service des sultans n'existe plus, mais une coutume assez singulière persiste : c'est celle qui consiste à marier deux jeunes gens sans qu'ils se soient connus. Il n'est pas rare que deux enfants soient fiancés dès leur naissance, mais le futur ne doit pas voir celle qui sera sa femme avant le jour du mariage.

Les Géorgiens sont des hommes fiers, braves, belliqueux qui, comme beaucoup d'autres Caucasiens, sont toujours armés. Le costume est en harmonie avec leur caractère. Riches ou pauvres portent un pantalon très étroit, qui entre dans leurs bottes. Une longue tunique, descendant jusqu'aux genoux, est serrée à la taille par une ceinture. Comme coiffure, ils font usage d'un petit bonnet en astrakan. Les armes font partie intégrante du costume. Sur la poitrine, l'homme a sa cartouchière qui, pour les gens aisés, est en argent. Un sabre, un poignard, des pistolets ne le quittent jamais. A quelques variantes près, c'est le costume et l'armement qu'on rencontre chez tous les peuples du Caucase.

Le costume féminin ne manque pas de grâce dans sa simplicité. Il se compose d'une jupe aux couleurs vives, d'une courte jaquette qui s'ouvre sur un gilet brodé, et d'une voile en gaze blanche qui retombe dans le dos. Le voile est fixé à la coiffure qui consiste, soit en un diadème, soit en une petite calotte de velours brodé, souvent garnie de passementeries en or. La plupart des femmes n'attendent leur chevelure et encadrent leur visage de deux

de ces tresses. Leurs bijoux sont à peu près tous en argent.

Le costume guerrier des Géorgiens s'explique par le fait qu'en dehors des attaques auxquelles ils étaient exposés de la part des étrangers, ils se trouvaient souvent en lutte avec leurs voisins, et aussi parce que le pillage était naguère très en honneur dans le Caucase. Non seulement on s'emparait du bien d'autrui, mais on s'efforçait de faire des prisonniers qu'on vendait comme esclaves. Enfin, la vendetta était monnaie courante et, comme elle se perpétuait de génération en génération, il fallait toujours être prêt à la riposte. Les mœurs se sont adoucies, mais on ne saurait dire que le caractère du Géorgien se soit complètement transformé.

Les Karthvéliens, et tous les Caucasiens, sont agriculteurs dans les plaines et pasteurs dans les montagnes, dont le pays est sillonné en tous sens. On récolte, en Géorgie, une grande quantité de vin que l'on conservait dans des outres ou dans d'énormes jarres en terre mesurant jusqu'à 3 mètres de hauteur. Il a toujours été fait une consommation excessive de cet excellent vin et l'ivrognerie est fort répandue dans toute la région. Parmi les autres défauts de ces peuples, E. Chantre cite la paresse intellectuelle, l'amour du luxe, la prodigalité et, chez beaucoup, la malpropreté. Sous ce dernier rapport, les Khevsoures surpassent tous les autres; ils se lavent rarement et ne se baignent jamais, quoiqu'ils vivent dans des huttes ou des tours enfumées, dépourvues de cheminées.

A côté de leurs défauts, les Géorgiens ont des qualités, notamment la générosité et l'hospitalité. Les plus pauvres accueillent cordialement l'étranger, auquel ils semblent heureux d'offrir le gîte et le couvert. Ils ont un caractère toujours gai; aux champs comme aux jours de fête, ils chantent et souvent ils interrompent leurs travaux pour se livrer à des danses savantes, admirables d'expression.

Lorsqu'un enfant vient au monde chez les Karthvéliens, on le soumet à de singulières pratiques. On commence par lui entourer la tête d'ouate, on le coiffe d'un bonnet et on serre le tout avec une bande pour lui façonner le crâne, afin que, plus tard, le *papak* (la coiffure des hommes) s'y adapte bien. Il est ensuite sanglé dans un berceau, d'où on ne le sort guère. Pour ne pas avoir à le nettoyer, la mère lui adapte un long tuyau de bois, par lequel les excréments s'écoulent au dehors.

Tout en étant chrétiens orthodoxes, les Géorgiens n'ont pas renoncé entièrement à leurs anciennes superstitions. Ils estiment que les maladies contagieuses sont envoyées par un génie et qu'on ne doit pas essayer d'arracher le malade à la mort. On le transporte dans la chambre la plus sombre, qu'on décore le mieux possible, et les parents, les amis, parés comme pour une fête, se rangent autour du lit. On a vu des femmes se découvrir la poitrine pour embrasser des varioleux. Il n'est pas surprenant que les maladies contagieuses aient fait de si grands ravages dans le Caucase.

Tout ce que nous venons de dire des Géorgiens s'applique en grande partie aux autres Karthvéliens, voire à l'ensemble des Caucasiens. Par suite, nous allons pouvoir passer rapidement sur les autres groupes.

Les Mingréliens, dont nous avons déjà énuméré les principaux caractères, ressemblent tellement aux Géorgiens proprement dits par le genre de vie, le costume et les mœurs, qu'il nous paraît inutile d'y revenir. Ils sont cependant plus arriérés que leurs voisins.

✱ Les Khevsoures sont peut-être les plus belliqueux du Caucase. Ils sont, en tout cas, les seuls à conserver encore la cotte de mailles, le brassard et une sorte de casque en métal. Un certain nombre vit dans de grandes tours fortifiées, dont seul l'étage supérieur est occupé. Craignant toujours la vendetta, ils se rendent dans leurs champs avec leurs armes et leur bouclier.

Le mariage, qui doit être précédé de l'enlèvement de la fiancée, s'ac-



KHEVSORE PORTANT L'ATTIRAIL GUERRIER DES DÉBUTS DU MOYEN AGE, COMPLÉTÉ PAR LE FUSIL A PIERRE.



HABITATIONS SURÉLEVÉES DU CAUCASE OCCIDENTAL. — CL. TRAMPUS.

compagne d'une cérémonie symbolique : le prêtre, après avoir mis dans la main de chaque époux une petite bougie de cire, coud leurs vêtements ensemble. La femme retourne ensuite chez ses parents et ce n'est qu'au bout de huit jours qu'elle va cohabiter avec son mari. Le divorce est fréquent : si les époux ne se conviennent pas, ils se séparent et ils peuvent contracter de nouveaux mariages. Certains Khevsoures arrivent ainsi à prendre successivement une dizaine de femmes.

La religion est un mélange de christianisme, de judaïsme, d'islamisme et de paganisme, et, comme ils célèbrent les fêtes de chaque rite, il en résulte que plus de la moitié des jours de l'année sont fériés pour eux. Ils rendent une sorte de culte aux arbres de certains bois sacrés auxquels personne ne peut toucher sans s'exposer à la peine de mort; l'accès de ces bois est interdit aux femmes qui, d'ailleurs, pendant toute leur existence, sont assez durement traitées.

Nous n'ajouterons que quelques mots à ce que nous avons dit des Lazes et des Gouriens, dont nous avons signalé la beauté. Les Gouriens n'ont aucune industrie. Leurs femmes s'habillent à l'europpéenne. Les Lazes, au contraire, fabriquent de la batterie de cuisine en laiton, dont ils font un commerce d'une certaine importance. Leurs femmes ne se contentent pas d'être belles : elles sont excellentes ménagères et d'une propreté qui contraste avec la malpropreté habituelle des autres Caucasiens.

### b) Tcherkesses ou Adighés.

Les Tcherkesses ou Adighés sont, en réalité, les véritables Circassiens. Peuple brave, dont l'histoire remonte au moins au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Tcherkesses, qui sont actuellement au nombre de 220 000 environ, mais qui étaient plus nombreux autrefois, ont conservé leur indépendance jusqu'en 1858. Vaincus à cette époque par les Russes, après avoir lutté héroïquement, beaucoup ont émigré en pays musulman. Une tribu tout entière — celle des Oubykh — a quitté le

Caucase. Avant le jour où ils durent déposer les armes, les Tcherkesses possédaient encore de nombreux vestiges de leur puissante organisation féodale d'autrefois, qui comprenait des princes, des nobles, des affranchis, des serfs et des esclaves. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les nobles formaient encore presque le tiers de la population. Néanmoins les princes ne s'occupaient guère que de chasse et d'exercices militaires et dédaignaient complètement l'administration. Déjà, chacun vivait presque à sa guise, à la condition de respecter trois prescriptions fondamentales de leurs coutumes séculaires : pratique de l'hospitalité, respect des vieillards et droit de vengeance. Dans aucune contrée du Caucase, la vendetta n'a été considérée avec autant de respect qu'en Circassie. Comme en Corse, la vengeance ne se bornait pas au châtement (toujours la mise à mort) du coupable, elle s'étendait aux familles entières des deux ennemis et se perpétuait de génération en génération.

Si les nobles ne jouissaient plus des privilèges, ils avaient conservé précieusement, jusqu'à la révolution russe de 1917, une vieille coutume que leur avaient léguée leurs ancêtres. Ils remettaient leurs enfants mâles à des précepteurs, qui leur apprenaient l'équitation et le maniement des armes et les habitaient à supporter les plus dures fatigues. C'est ainsi qu'ils faisaient de leurs fils des guerriers pleins de bravoure et d'audace. L'éducation des filles était confiée aux femmes de riches gentilshommes. Les Adighés des classes supérieures veillaient avec le plus grand soin à conserver la pureté de leur sang : la conduite des filles et des femmes mariées était étroitement surveillée.

C'est sans doute à ces précautions que les Tcherkesses doivent leur homogénéité relative. On trouve bien parmi eux, avec assez de fréquence, des individus de petite taille, avec des cheveux blonds et des yeux gris, mais les croisements qui ont introduit du sang étranger en Circassie ont dû s'opérer principalement dans les basses classes.

Le Tcherkesse typique a, en moyenne, une taille de 1<sup>m</sup>,68, un crâne court, des cheveux noirs ou châtain foncé et une physiologie qui rappelle ce qu'il y a de mieux dans le type juif : front élevé, yeux foncés, regard perçant, nez long, étroit, généralement aquilin. La bouche est habituellement limitée par des lèvres plus fines, mieux dessinées. Chez l'homme, qui, selon E. Chantre, est plus beau que la femme, la barbe est bien fournie et de la même



GROUPE D'ADIGHÉS RÉUNIS DANS LA maison du peuple D'UN VILLAGE DU CAUCASE. — CL. RAP.

couleur que les cheveux. Bien faits, d'allure souple et gracieuse, les Circassiens ont un port noble et plein de dignité. Ils aiment les riches vêtements, les belles armes et les chevaux; ils sont mauvais marcheurs, mais excellents cavaliers. Leur costume est d'ailleurs le même que celui des Géorgiens, dont il ne diffère que par la qualité des étoffes. Leurs armes sont également semblables, à part la légère différence que présentent la poignée du sabre (*chacheka*), qui est en argent niellé et n'a pas de garde, et l'étui du pistolet, qui est en cuir rouge, merveilleusement brodé d'or et de soie par les femmes.

Ce qui surprend le voyageur, c'est le peu de confort des habitations, où souvent manque le nécessaire, et l'excessive sobriété des Tcherkesses. Ils se nourrissent de pain d'orge, d'une espèce de fromage blanc, d'œufs et de volaille; en été, ils y ajoutent de la viande de mouton et, en hiver, de la viande de bœuf. Leur boisson habituelle est le lait aigre; les boissons alcooliques sont à peu près inconnues.

Bons, honnêtes, hospitaliers, ils accueillent les étrangers sans méfiance. Ils ont une grande facilité de parole et sont pleins d'égards pour les femmes.

Les jeunes filles jouissent d'une assez grande liberté, mais les garçons ne doivent pas leur adresser la parole. Lorsqu'un jeune homme a choisi sa fiancée, il lui fait sa déclaration en tirant des coups de feu; si la jeune fille donne son consentement, elle le fait savoir en exécutant une danse. Lorsque le jour du mariage est arrivé, la fiancée revêt ses plus beaux atours, le fiancé arrive à cheval, met pied à terre, enlève la jeune fille, la met en croupe et part au galop avec elle. Le mariage qui ne s'accompagnerait pas du rapt de la fiancée serait mal vu dans les classes élevées de la société.

Les Circassiennes étaient encore plus recherchées que les Géorgiennes pour les harems. Jusqu'au milieu du dernier siècle, il existait même un marché où les Turcs venaient en échanger contre des marchandises.

Comme les Khevsoures, les Tcherkesses mélangent dans leur religion le christianisme, l'islamisme et le paganisme. Comme eux, ils ont des bois sacrés, parmi lesquels il en est qui sont réservés aux femmes désirant avoir un enfant mâle. Après avoir accompli certains rites (ablutions, prières, confection d'une sorte de ber-



BEAUTÉ CIRCASSIENNE MODERNE DE TIFLIS.  
CL. WIDE WORLD.

ceau dans lequel elles déposent une poupée), elles se retirent avec la conviction que leur vœu sera exaucé.

Les Kabardiens donnent le ton à l'élégance dans le Caucase. Leur costume ne diffère guère, cependant, de celui des Géorgiens, mais il est de coupe plus soignée. Celui des femmes, qui est souvent en soie pour la robe et l'ample pantalon qu'elles portent, est surtout remarquable par son corsage sans manches, orné de rangées de boutons, parfois de brandebourgs, et dont les basques sont brodées d'or, d'argent, de soie. La coiffure est d'une richesse inouïe. Elle se compose d'un cylindre, un peu rétréci en haut, couvert d'étoffe et surmonté d'une pointe en métal gravée. Des galons d'or et d'argent, des chaînettes, des boules, des cordons, des franges des mêmes métaux précieux, décorent cette curieuse coiffure, à laquelle est fixé un grand voile blanc brodé de fleurs. Une ceinture de cuir, bordée d'un galon d'argent et ornée de boutons et d'une grosse agrafe également en argent, des souliers sans semelles ou bien des pantoufles terminées en pointe, dont les semelles sont cousues avec des fils d'or ou d'argent, complètent le costume que porte habituellement une femme riche.

Le mari est très jaloux de son épouse. S'il constate qu'elle lui est infidèle, il peut la répudier, lui raser la tête, lui fendre les oreilles. Naguère, il avait le droit de la vendre ou de la tuer.

Les Kabardiens sont à peu près tous musulmans.

### c) Tchetchènes et Lesghis.

Les Tchetchènes et les Lesghis ou Lesghiens ne peuvent guère être séparés. Les uns et les autres sont aujourd'hui très mélangés. Ainsi, les Koubatchis sont de taille peu élevée (1<sup>m</sup>,64 en moyenne) et très brachycéphales, tandis que leurs voisins, les Kaitags, encore plus brachycéphales, ont une stature qui dépasse la moyenne (1<sup>m</sup>,68). Les Lesghis proprement dits ou Kourines, qui forment le groupe le plus important (158 000 individus), offrent un singulier mélange de caractères. Ils ont le nez droit ou convexe des Sémites, la face large, les pommettes saillantes, les angles de la mâchoire inférieure déjetés en dehors comme les Mongols, et fréquemment les yeux gris clair ou verdâtres et les cheveux blonds des races blanches du nord de l'Europe.

Beaucoup de tribus du Daghestan sont encore mal connues. On peut dire cependant qu'elles ne diffèrent des Caucasiens en général que par quelques particularités peu importantes. A l'exception des Oudis qui sont convertis au christianisme, toutes les autres peuplades sont musulmanes. Les Darghas ou Hirkanes du Nord-Est sont les seuls à pratiquer l'endogamie. C'est une peuplade disséminée dans de petits villages bâtis sur le flanc des montagnes, où toutes les maisons sont soudées les unes aux autres.

Parmi les populations du groupe tchetchène-lesghi, il en est qui sont en pleine décadence. Les Oudis sont réduits à 7 000 individus environ, les Tsakhours et les Didos à 8 000, les Avars n'occupent pas plus de 1 000 maisons, et les Ingouches n'étaient plus, à la fin de 1928, que 1 666, répartis en petits hameaux, dont quelques-uns ne comprennent que deux ou trois maisons.

Ces Ingouches sont arrivés de la Transcaucasie il y a plus de mille ans. Ils ont fondé leur premier village auprès d'un sanctuaire dont les ruines, couvertes de bas-reliefs, de figures humaines, dénotent un monument important de pur style byzantin.



PAYSANNES ADIGHÉS DANS LEUR HUTTE. — CL. RAP.

## CHAPITRE XXV

## PEUPLES DITS ARYENS

Les roches qui avaient servi à sa construction n'existent pas dans le pays, mais on les trouve en Géorgie. D'autre part, les inscriptions étant en vieux géorgien : on en a conclu qu'il avait été élevé par les Karthvéliens. Quoi qu'il en soit, les Ingouches se sont trouvés sous la domination des Géorgiens jusque vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. A cette époque, ils sont entrés dans l'orbite du khatat de Crimée et de la Turquie dont ils ont fortement subi les influences. Isolés dans des montagnes où le sol ne se prête pas à la culture, ils y ont mené une vie patriarcale; mais, mauvais éleveurs, ils sont restés les plus pauvres et les plus ignorants des montagnards. Ils devaient demander à la chasse une partie de leurs ressources alimentaires. Certains se rendaient dans des tribus plus favorisées où ils se louaient comme mercenaires. Animés du même esprit belliqueux que les autres habitants du Caucase, ils n'hésitaient pas à s'engager dans les armées mameloukes, auxquelles ils ont fourni des contingents s'élevant jusqu'à 16 000 guerriers. En 1917, lors de la révolution russe, ils étaient encore 11 932; c'est alors qu'ils ont émigré vers les plaines, ne laissant dans la montagne que le nombre infime de représentants que nous avons cité.

Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle qu'ont joué les Avares en Europe. Établis à l'origine dans les steppes de la mer Caspienne, ils firent leur apparition dans l'Ouest vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle. En route, une fraction était restée dans le Caucase. Après leur défaite par Charlemagne, leurs débris furent dispersés en Carinthie, en Hongrie et en Pannonie. Quelques-uns allèrent rejoindre leurs frères dans le Caucase. La tribu ainsi constituée professait l'islamisme; elle nomma un chef tributaire de la Russie. Elle fait aujourd'hui partie de l'Union des Républiques socialistes soviétiques.

## d) Ossètes.

Pour en finir avec les Caucasiens, il nous reste à dire quelques mots des Ossètes ou Esses, qui se donnent à eux-mêmes le nom d'Irous. Issus probablement d'anciens Iraniens, ils parlent encore un idiome dérivé des langues de l'Iran. Actuellement, ils vivent dans le sud de la province de Terek et au nord de celle de Tiflis, sur les deux versants et presque au milieu de la chaîne caucasique. Ils sont divisés en quatre tribus : les Tagaoures, les Digoriens, les Kourtatines et les Alaghirs. Le peuple entier ne compte que 120 000 individus environ.

Les Ossètes sont des hommes vigoureux, bien constitués, dont la taille atteint 1<sup>m</sup>,68 en moyenne. Leur tête est un peu courte et tous leurs caractères dénotent des mélanges. Ainsi, on rencontre chez eux environ 53 pour 100 de sujets ayant des cheveux noirs ou châtain foncé et des yeux d'un brun obscur; les autres ont les cheveux blonds et les yeux clairs. Dans aucune autre population du Caucase on ne trouve une proportion aussi élevée de blonds.

Ce n'est pas seulement la coloration de la peau et de l'iris qui indique un métissage. Il n'est pas rare de rencontrer chez les Ossètes des individus avec des yeux bridés et des pommettes saillantes. En somme, considéré dans son ensemble, ce peuple est loin d'être aussi beau que les autres Caucasiens.

Par le costume, le genre de vie, les mœurs et le caractère, ils s'identifient au contraire avec leurs voisins. Ils sont vêtus d'un étroit pantalon, d'une longue tunique serrée à la taille, qui descend au-dessous des genoux, et coiffés d'un bonnet d'astrakan. Batailleurs et brigands déterminés, ils sont toujours armés de fusils, de sabres et de poignards. Agriculteurs et éleveurs, ils pourraient aisément pourvoir à leurs besoins, mais ils aiment le pillage et ils sont partout redoutés. La religion chrétienne qu'ils ont embrassée pour la plupart n'a pas modifié de façon sensible leur caractère.

Nous avons rappelé les mélanges de races qui se sont produits en Europe depuis les temps anciens jusqu'à nos jours (V. p. 347), mélanges auxquels n'a échappé aucun coin de cette partie du vieux monde. Toutefois, lorsqu'on élimine les populations que nous venons de passer en revue et qu'on jette un coup d'œil sur celles qu'il nous reste à examiner, on s'aperçoit vite qu'au milieu du chaos ethnique européen quelques grands types se dégagent. Dans le nord-ouest de l'Europe, l'élément qui prédomine est remarquable par sa peau claire, ses cheveux blonds, sa grande taille et son crâne allongé d'avant en arrière (dolichocéphale). Dans le Nord-Est, on rencontre un autre élément à peau claire et à cheveux blonds, comme le précédent, mais qui s'en distingue par sa petite taille et son crâne court (brachycéphale). Des îlots de ce second type se trouvent dispersés à travers toute l'Europe moyenne, jusqu'aux îles Britanniques inclusivement.

Si nous nous transportons dans le Sud, nous nous trouvons en présence de populations entièrement différentes. Leur peau n'a plus la transparence qu'elle offre dans le Nord et les cheveux sont noirs. Ici, encore, nous trouvons des groupes de grande taille et des groupes de petite taille, chacun d'eux comprenant des dolichocéphales et des brachycéphales. On est amené ainsi à admettre six races principales auxquelles on peut rattacher des races secondaires. Voici la liste de ces races, leurs caractéristiques et leur répartition, selon Deniker :

1<sup>o</sup> *Race blonde, dolichocéphale*, de très grande taille, appelée par l'auteur *race nordique* parce qu'elle est presque exclusivement représentée dans le nord de l'Europe. La taille est très élevée (1<sup>m</sup>,73 en moyenne); les cheveux sont blonds, parfois cendrés, parfois roussâtres, fins et souvent ondulés; les yeux sont clairs, généralement bleus; la peau est d'un blanc rosé. La tête est toujours allongée de même que la face. Le visage est ovale, régulier, avec un nez droit et saillant et des lèvres plutôt fines, bien dessinées.

Ce type, pur ou légèrement atténué, se rencontre en Suède, en Norvège (sauf sur la côte occidentale), en Danemark, dans les îles Féroé, au nord de l'Écosse, dans l'est et le nord de l'Angleterre, au sud de l'Irlande, en Hollande, dans la Frise, le Schleswig-Holstein, l'Oldenbourg, le Mecklembourg, sur quelques points de la Finlande et dans les provinces baltiques de la Russie.

Tous les anthropologistes admettent l'existence de cette race, à laquelle ils ont donné des noms divers. Pour Broca, c'est la *race kymrique*; pour les Allemands, la *race germanique* ou *race des Reihengräber*; pour Lapouge, c'est l'*Homo europeus*.

A cette race, Deniker en rattache une secondaire, qu'il appelle *race sub-nordique*. Comme la précédente, elle est blonde et de grande taille, mais elle s'en distingue par son crâne moins allongé et surtout par sa face anguleuse, à nez retroussé;

2<sup>o</sup> *Race blonde, sous-brachycéphale*, de petite taille, ou *race orientale*, représentée principalement dans l'est de l'Europe. La taille n'atteint en moyenne que 1<sup>m</sup>,63 ou 1<sup>m</sup>,64 chez l'homme, les cheveux sont droits, d'un blond cendré ou couleur filasse; les yeux sont bleus ou gris, la peau est claire. Le crâne, modérément court (sous-brachycéphale), est accompagné d'une face carrée, avec un nez souvent retroussé.

Ce type est représenté par les Blancs-Russiens, les Poliechtchoukiks des marais de Pinsk et certains Lithuaniens. On le retrouve fréquemment, à l'état de mélange, chez les



CHASSEUR MONTAGNARD DE LA CHAÎNE CAUCASIENNE. — CL. RAP.

Vélikorousses ou Grands-Russiens du nord et du centre de la Russie, en Finlande et en Prusse-Orientale.

On rencontre souvent, parmi les Polonais et les Kabouches, et parfois en Saxe et en Sibirie, des individus de très petite taille, blonds, avec une tête moyenne, dont on a fait une sous-race de la précédente et à laquelle on a donné le nom de *race vistulienne* ;

3<sup>o</sup> *Race brune, dolichocéphale*, de petite taille, ou *race ibéro-insulaire*. La taille est très petite (1<sup>m</sup>,61 ou 1<sup>m</sup>,62 en moyenne); les cheveux sont noirs, parfois bouclés; les yeux sont très foncés, la peau est basanée. Le crâne est très allongé, le nez droit ou retroussé. Cette race, appelée aussi *Homo meridionalis*, est surtout répandue dans la péninsule Ibérique et dans les îles de la Méditerranée occidentale. En France, on la trouve, avec des caractères un peu atténués, dans le Périgord, l'Angoumois et le Limousin, et, en Italie, au sud de Rome;

4<sup>o</sup> *Race brune très brachycéphale*, de petite taille, dénommée aussi *race occidentale* ou *race cévenole*. La taille est un peu inférieure à la moyenne (1<sup>m</sup>,63 ou 1<sup>m</sup>,64); les cheveux sont châtain foncé ou noirs et les yeux d'un brun clair ou foncé; la peau n'est pas basanée. Le crâne est très arrondi (très brachycéphale) et la face est également ronde; le corps est trapu, fortement charpenté.

C'est dans les Cévennes, sur le Plateau central et dans les Alpes occidentales que le type est le mieux caractérisé. Il est répandu, mais quelque peu atténué, sur une large étendue de l'Europe. En France, on le trouve en Bretagne (sauf le Morbihan), dans le Poitou et le Quercy. En Italie, il est représenté dans la moyenne vallée du Pô, en Ombrie et dans une partie de la Toscane. Il en existe des représentants en Transylvanie et au centre de la Hongrie. C'est surtout dans les métis qu'on retrouve ses traces sur une foule de points de l'Europe, depuis le bassin moyen de la Loire jusqu'à celui du Dniepr; nous citerons le Piémont, la Suisse centrale et orientale, la Carinthie, la Moravie, la Galicie, la Podolie.

A cet important groupe, les anthropologistes ont appliqué des noms divers : *race celtique*, *race rhétienne*, *race ligure*, *race celto-ligure*, *race celto-slave*, ou bien encore *Homo alpinus* ;

5<sup>o</sup> *Race brune, mésocéphale*, de grande taille, appelée aussi *race littorale* ou *race atlanto-méditerranéenne*. La moyenne de la taille atteint 1<sup>m</sup>,66. Les yeux et les cheveux sont très foncés. Le crâne est modérément allongé, de même que la face, qui présente des traits très réguliers et souvent très beaux.

Cette race, qualifiée de littorale parce qu'on ne la rencontre pas à plus de 250 kilomètres de la mer, est répandue sur le pourtour de la Méditerranée, depuis Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Tibre, et, du côté de l'Atlantique, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, sur le pourtour du golfe de Gascogne et dans la basse vallée de la Loire.

A cette race, on rattache une race secondaire, appelée *race nord-occidentale*, grande dolichocéphale à cheveux châtain, qui se trouve surtout dans le nord-ouest de l'Irlande, le pays de Galles et l'est de la Belgique;

6<sup>o</sup> *Race brune, brachycéphale* de grande taille ou *race adriatique* ou *dimarique*. La taille atteint en moyenne 1<sup>m</sup>,68 ou même 1<sup>m</sup>,72, suivant les régions. Les cheveux sont bruns ou noirs et ondulés; les yeux sont foncés et surmontés de sourcils droits; la peau est légèrement bronzée. Le crâne est extrêmement raccourci, tandis que la face est au contraire allongée, avec un nez fin, droit ou aquilin.

Les représentants les plus purs de cette race se rencontrent sur le pourtour de l'Adriatique du Nord, surtout en Albanie, en Bosnie, en Herzégovine, en Dalmatie et en Croatie. On en trouve également en Romagne, en Vénétie, parmi les Slovènes, les Ladins du Tyrol, les Romanches de la Suisse, et dans les pays qui s'étendent de Lyon à Liège, d'abord entre la Loire et la Saône, puis sur le plateau de Langres, dans les hautes vallées de la Saône et de la Moselle et dans les Ardennes. On en retrouve des traces, en partie masquées par des croisements, dans la basse vallée du Pô, le nord-ouest de la Bohême, la Suisse romande, l'Alsace, le moyen bassin de la Loire, parmi les Polonais et les Ruthènes des Carpathes, les Petits-Russiens, les Albanais du sud, les habitants de la Serbie et une partie des Grecs de l'Ouest.

A la race adriatique, Deniker a rattaché une race secondaire, un peu moins grande (taille moyenne : 1<sup>m</sup>,66) et moins brachycéphale, qu'il a dénommée *sub-adriatique*. Mais, outre cette diminution de la taille et de la brachycéphalie, elle serait encore caractérisée par des cheveux et des yeux sensiblement moins foncés. Ce type se rencontre dans le Perche, la Champagne, l'Alsace, la Lorraine, les Vosges, la Franche-Comté, la Vénétie, une partie de la Lombardie, le Tyrol, la Bavière, le sud-est de la Bohême et même dans le Luxembourg, la Hollande et la Roumanie.

Cet essai de classification est intéressant, car il donne une idée de la diversité des éléments ethniques qui sont intervenus dans la formation des peuples actuels de l'Europe. Toutefois, il aura besoin d'être revisé sur un certain nombre de points, l'auteur, malgré son érudition, ne possédant que des documents insuffisants pour dresser une carte définitive de la répartition de ces divers éléments. Beaucoup de statistiques dont nous disposons aujourd'hui sont encore sujettes à caution. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Dans la race ibéro-insulaire de très petite taille, aucune distinction n'était faite entre les montagnards de l'intérieur de la péninsule Ibérique et les habitants du littoral. Or, il est démontré que les êtres organisés subissent les influences de l'habitat insulaire et de l'altitude. Le fait est manifeste pour les végétaux, dont la taille d'une même espèce va en diminuant au fur et à mesure qu'on s'élève dans les montagnes. En France, la même règle s'applique à l'homme. La race brune, dite « cévenole », de petite taille, est localisée « dans les Cévennes, sur le Plateau central et aussi dans les Alpes occidentales ». La race brune, de grande taille, ou « race littorale », ne se rencontre « nulle part à plus de 200 ou 250 kilomètres de la mer ». Il y avait donc lieu de distinguer, dans la péninsule Ibérique, les habitants du littoral des montagnards, et les enquêtes, actuellement poursuivies, n'étaient pas au point et ne le sont pas encore. Toutefois, Mendez Corrêa a montré que la taille des Portugais, peuple principalement littoral, était sensiblement supérieure à celle qui lui était attribuée. D'autre part, des recherches effectuées en Espagne ont déjà établi qu'une « forte partie du littoral de la Méditerranée espagnole » — c'est-à-dire de la région la moins montagneuse — est occupée par une population d'une taille « bien plus élevée » que celle des populations de l'intérieur.

Nous n'insisterons pas sur la nécessité qui s'impose de n'accepter qu'avec réserve la classification proposée lorsqu'on veut l'appliquer à l'étude des peuples européens. Nous noterons simplement que les races secondaires qui y figurent semblent bien n'être que le résultat de croisements plus ou moins compliqués.

La linguistique peut-elle servir de meilleur guide? Assurément non. Tous les peuples dont il nous reste à dire quelques mots parlent des langues indo-européennes — ce qui, soit dit en passant, ne signifie pas qu'ils soient venus de l'Inde —, mais ces langues, aujourd'hui très nettement diversifiées, se divisent en groupes qui souvent n'ont aucun caractère ethnique. A qui viendra l'idée de confondre « un Norvégien, grand et blond, marin hardi, dont le pavillon flotte dans tous les ports du monde, et le montagnard du Tyrol septentrional, brun et petit, agriculteur sédentaire, dont l'horizon est borné par les cimes de ses montagnes? » Et cependant tous les deux sont réunis dans le groupe linguistique « germanique ».

Nous avons déjà décrit différents peuples asiatiques, qui comptent des représentants en Europe, et nous nous sommes un peu étendus sur les Lapons, les Finnois, les Ougriens, les Vogouls, les Basques et les Caucasiens, parce que ces peuples se différencient complètement des autres Européens au point de vue linguistique et que la plupart — qui s'en distinguent également au point de vue ethnographique — sont peu connus du public. Il n'en est pas de même de ceux dont nous allons nous occuper maintenant et qui, sous le rapport du genre de vie et des mœurs, tendent de plus en plus à s'unifier, ce qui va nous permettre d'en faire une description très sommaire.

En tenant compte, dans la mesure du possible, de leurs caractères physiques, ethnographiques, linguistiques et de leurs divisions politiques, on peut les classer en quatre grandes familles : les familles *latine*, *germanique*, *slave* et *hellénique*. Quelques populations se rattachent à la fois à plusieurs de ces familles (Belges, Suisses, Bulgares, etc.), de sorte que leur classement reste un peu arbitraire. D'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, il n'existe en Europe aucun peuple homogène au point de vue ethnique.

I. LATINS. — La famille latine comprend les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais et les Roumains. Une partie des Belges et des Suisses (de la Suisse romande et de la Suisse italienne) s'y rattache également.

### a) Français.

La nation française se compose d'un grand nombre d'éléments divers. Les races quaternaires et celles de l'époque néolithique y ont laissé leurs traces. Les Celtes, bruns, de petite taille, trapus, ont conservé leurs caractères essentiels sur le Plateau central,

BEAUTÉS EUROPÉENNES



LA FRANÇAISE.



L'AUTRICHIENNE.



LA ROUMAINE.



LA GRECQUE.

CL. G.-L. MANUEL FRÈRES ET WIDE WORLD.



L'EUROPE AU TRAVAIL : UN COIN DU PORT D'ANVERS. — CL. OAMI STONE.

en Savoie, dans les Alpes occidentales; en Bretagne, ils se sont croisés avec d'autres éléments. Une foule de tribus germaniques — Suèves, Burgondes, Goths, Francs, etc. —, des Normands venus de la Scandinavie, des Ibères, dans le Sud, des Romains qui s'étendirent sur toute la Gaule, et d'autres encore, ont contribué, dans une mesure plus ou moins large, à la formation de la nation. Partout des croisements se sont opérés, et ils se multiplient de nos jours. Toutefois la fusion n'est pas complète. Dans le Nord et dans l'Est, on retrouve la grande race à cheveux blonds ou châtain clair et aux yeux peu foncés, industrielle, résistante à la fatigue, remarquable par son sang-froid. Sur le Plateau central — en Auvergne, dans le Limousin, etc. —, en Savoie et aussi, venons-nous de le dire, en Bretagne, on rencontre la petite race brune, très brachycéphale, persévérante jusqu'à l'entêtement, ne reculant ni devant les métiers les plus humbles ni devant les dangers de la mer (en Bretagne) pour amasser un pécule. Dans le Midi, c'est la race brune, de taille plus élevée, à crâne plus allongé, qui prédomine; elle est vive, exubérante et un peu portée à la vantardise. Aucune de ces races n'est restée complètement isolée et chacune d'elles a apporté sa contribution au tempérament français, ce qui explique son caractère qui semble parfois contradictoire.

Envisagé d'une façon générale, le Français a l'esprit vif, enthousiaste, indépendant, quelque peu frondeur des Méridionaux et, comme eux, il a un goût prononcé pour les arts. En science, il approfondit les questions comme les Germains, sans se laisser hypnotiser, cependant, par des détails futiles; il aime à synthétiser et il voit rapidement les conclusions qui découlent de ses observations. Son industrie résume, pour ainsi dire, tout ce qui se fait ailleurs. Ce n'est pas qu'il manque du génie inventif, car beaucoup de grandes découvertes lui sont dues, mais, souvent, il les laisse exploiter en dehors de son pays, car la ténacité lui fait un peu défaut. Lorsqu'il fait des emprunts à l'étranger, ses artisans impriment presque toujours aux produits qui sortent de leurs mains un certain cachet artistique que n'ont pas ceux des modèles dont ils se sont inspirés. Qu'il s'agisse de meubles, d'articles de Paris, de modes, quelquefois de simples outils, on reconnaît tout de suite le bon goût des ouvriers qui les ont fabriqués. Il n'est pas exagéré de dire que la France donne le ton à l'élégance. En art, en littérature, comme en science, elle n'a rien à envier aux autres nations. Les étrangers affluent dans nos grandes écoles et nos Universités. On a dit que le Français n'avait pas l'esprit entreprenant, qu'il n'aimait pas à s'expatrier. Ce jugement n'est pas entièrement faux, quoique l'état de certaines de nos colonies démontre qu'il est quelque peu exagéré. La raison en est, d'ailleurs, bien simple. Grâce à la fertilité du sol et à l'intelligent labeur du paysan, l'agriculture est des plus florissantes. Les vins de France sont appréciés dans le monde entier. L'élevage donne partout de bons résultats. Les mines, notamment celles de charbon, exploitées par des ouvriers patients, durs à la fatigue, fournissent un rendement très satisfaisant. Le pays pourrait presque se suffire à lui-même, n'avoir à demander qu'un petit nombre de



ARLÉSIENNE EN NÉGLIGÉ DU MATIN.

avec dévouement leurs soins aux malades.

S'ensuit-il que le Français et la Française n'aient pas de défauts? Assurément non. Mais nous ne pensons pas qu'à ce point de vue, ils surpassent les autres nations. L'accusation de légèreté, qu'on entend parfois formuler par des étrangers, ne saurait en tout cas s'appliquer qu'à des exceptions et nullement à l'ensemble du peuple.

### b) Italiens.

Les Italiens n'ont pas été, plus que les autres Européens, à l'abri des mélanges. Si, comme tout le fait supposer, ceux du Sud doivent leur origine à des Pélasges, il est démontré que des Étrusques, des Ligures, des Vénètes, des Ibères, des Gaulois, sont venus se mêler aux premiers occupants du pays. Suivant les régions, on rencontre des types très différents, tant sous le rapport des traits que du caractère. Dans la campagne romaine et souvent dans les environs de Naples, l'Italien est de taille moyenne, sa



BRETONNE DE LANDIVISIAU (Finistère).



BRETON DE PONTIVY (Morbihan). — CL. HAMONIC



JEUNE PAYSAN DE LA CAMPAGNE ROMAINE.



JEUNE FILLE SIENNOISE. — CL. LOMBARDI.

peau est hâlée, son crâne est court, avec un beau front droit. Sa face, d'un ovale très régulier, montre un nez droit ou légèrement aquilin, très déprimé à la racine, des lèvres fines, bien dessinées et un menton assez proéminent. Dans le sud du continent, en Sicile et à Naples, on rencontre fréquemment des individus dont le type rappelle celui des Grecs, avec un nez qui prolonge presque sans dépression la ligne du front. Dans le Nord, au contraire, c'est le Germain qui a fait sentir son influence.

D'une façon générale, les Italiens sont vifs, intelligents, très expansifs, gais et gouailleurs. L'Italie ne connaît pas l'opulence. Cela tient en partie à la surpopulation qui, tout en comptant beaucoup de bons travailleurs, n'arrive pas à faire produire à un sol, souvent ingrat, ce qui serait nécessaire à son existence. De là vient l'exode de tant d'Italiens qui se rendaient — et qui se rendent encore, malgré les entraves apportées à l'émigration — dans des pays plus favorisés.

Malgré les conditions particulièrement difficiles qu'a connues l'Italie moyenne, l'habitant n'a pas cessé d'être artiste. La patrie des peintres et des sculpteurs qui ont contribué à la renommée mondiale de l'art italien a été la Toscane. Dans cette région privilégiée et dans une grande partie des contrées du Nord, la misère n'a jamais sévi comme dans le Sud. Aussi les Italiens de cette région se font-ils remarquer par leur politesse, leurs mœurs paisibles et par leur affabilité envers les étrangers. L'instruction y est plus répandue qu'ailleurs.

Dans les provinces méridionales, au contraire, et dans les hautes vallées abruptes des Abruzzes, la population est loin d'être avenante et instruite. Le Napolitain n'a pas un grand goût pour le travail, mais il est sobre, comme tous les Italiens, et se contente de peu.

Il n'est guère de nations où la musique soit autant en vogue qu'en Italie. Le paysan des Abruzzes, avec sa cornemuse ou son flageolet; le Napolitain, avec son violon, sont capables, dès leur enfance, d'exécuter les morceaux les plus difficiles.

### c) Espagnols et Portugais.

Les Espagnols et les Portugais ont tant de ressemblances au point de vue du type et du caractère que tout ce qu'on peut dire des uns s'applique aux autres : mêmes caractères physiques, même tempérament vif, passionné, exubérant, même fierté, même esprit d'indépendance qui règne jusque dans l'armée, où il se traduit par des *pronunciamientos*. A peine peut-on noter un esprit plus pratique, plus commerçant chez les Portugais.

Les origines de ces deux peuples sont d'ailleurs identiques. Aux races préhistoriques, sont venues se mêler des Ibères, des Celtibères, des Lusitaniens, des Latins, des Goths, des Vandales et des Maures ou Arabo-Berbères qui, pendant leur occupation, ont élevé ces magnifiques monuments de Grenade, Séville, Cor-

doue, etc., et ont laissé de leur sang dans les populations actuelles du Sud. Toutefois, pas plus dans la péninsule Ibérique que dans les autres contrées de l'Europe, le mélange des races n'a abouti à la formation d'une population homogène. Nous avons déjà signalé la différence, au point de vue de la taille, qui existe entre les habitants du littoral et les montagnards, différence qu'on pourrait attribuer à l'influence du milieu. Mais les nombreux traits qui séparent les Castillans des Catalans, des Andalous, des Galiciens, ou bien les habitants de l'Estrémadure de ceux de Tras-os-Montes, ne peuvent s'expliquer que par la prépondérance locale de tel ou tel des éléments ethniques qui sont entrés dans la formation des deux nations.

Le type castillan est considéré comme le véritable type espagnol; il se rencontre fréquemment aussi en Portugal. Il est caractérisé par une taille moyenne, une peau légèrement brune, des cheveux et des yeux noirs qui, chez la femme, sont abrités par de longs et épais cils. Le visage ovale présente un nez droit et saillant et des lèvres un peu charnues. Les mains et les pieds sont remarquables par leur finesse.

La femme renonce malheureusement à la mantille ou au foulard de tête, au grand châle, aux broderies, qui ajoutaient à ses attraits. Cependant, ce gracieux costume s'est mieux conservé en Andalousie, de même que le costume masculin, qui comporte, dans cette province, une culotte courte, une petite veste et un chapeau à glands.

Mince, mais bien musclé et agile, l'homme est un très bon marin. Nous ne rappellerons pas le rôle qu'ont joué les marines espagnole et portugaise dans les grands voyages de découvertes qui ont eu lieu depuis le xv<sup>e</sup> siècle. Sauf en Catalogne, qui est la contrée industrielle et commerçante, le travailleur éprouve une certaine répugnance pour toute besogne uniforme et quotidienne. En revanche, il ne ressent jamais de lassitude pour les plaisirs bruyants. Il aime la danse et la musique. Partout on trouve la guitare et la



ESPAGNOLES EN COSTUME RÉGIONAL; de gauche à droite : Catalogne, Salamanque, Valence, Andalousie, Galice. — CL. R. RITTER.

mandoline, dont le simple paysan joue souvent avec maestria. Il a une véritable passion pour les combats de coqs et les courses de taureaux et il s'enthousiasme pour un toréador adroit, qu'il applaudit avec autant de frénésie qu'il siffle celui qui a manqué un beau coup. La même passion s'observe dans les relations amoureuses, aussi bien chez l'homme que chez la femme. Celle-ci s'attache à son mari ou à son amant et elle est capable des plus grands sacrifices pour leur prouver son dévouement. Elle professe un égal amour pour ses enfants; elle se charge de leur éducation et de leur instruction. La femme espagnole est, en général, entourée d'un profond respect et est l'objet de toutes les prévenances.

Les étrangers sont souvent étonnés des formules de politesse en usage dans le pays et des offres généreuses qui leur sont faites et qui dépassent le sens qu'on est tenté de leur attribuer. Cela n'empêche pas l'Espagnol comme le Portugais d'avoir un cœur bon et droit et une âme généreuse. Parmi leurs qualités, on ne saurait oublier leur grande frugalité. La littérature, la poésie et les beaux-arts ont toujours été florissants et, aujourd'hui encore, les Espagnols sont à ce point de vue sur le même pied que les autres nations d'Europe; depuis quelques années, la science n'est plus aussi dédaignée qu'autrefois, et il serait facile de citer, par exemple, des naturalistes et des biologistes qui sont de remarquables savants.



ALCADE D'UN VILLAGE ESPAGNOL. — CL. J. LAURENT.

#### d) Roumains.

Les Roumains résultent de la fusion des Daces et des Mésiens avec les colons romains amenés par Trajan au début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle, des Slaves vinrent se mêler à la population roumaine. A la suite de la dernière guerre, la Roumanie s'est accrue de la Transylvanie. Il faut rattacher au même groupe les Zingares de l'Épire et de la Macédoine, les Romani de l'Albanie, des colonies de l'est de la Hongrie, de la Thessalie, de la Thrace, de la Grèce et de l'Istrie.

Les Roumains sont d'une taille moyenne. Ils ont la peau légèrement brune, les cheveux noirs ou châtain, mais jamais blonds, et les yeux foncés. Leur crâne est arrondi, avec un front bien développé. Ils ont les yeux largement ouverts, le nez droit ou parfois légèrement aquilin, les lèvres un peu charnues et bien modelées, les extrémités petites.

Doux et intelligents, pleins d'entrain, francs et doués d'une imagination vive, les Roumains ne sont pas batailleurs, comme leurs voisins, les Hongrois et les Bulgares. Ce qui

leur manque, c'est la persévérance; ils deviennent vite apathiques, voire timides. Avec un tel caractère, il n'est pas surprenant qu'ils soient pour la plupart pâtres ou cultivateurs. On rencontre cependant parmi eux des industriels et de bons artisans qui travaillent les métaux, tissent des étoffes ou font de la bijouterie. Ils ne



PAYSANNES ROUMAINES FILANT LA LAINE A LA VEILLÉE. — CL. WIDE WORLD.

sont pas dénués de sentiment artistique; ils ont même beaucoup de goût pour la musique et l'ornementation. Leurs vêtements sont ornés de broderies rouges et bleues, leurs ustensiles domestiques en bois sont parfois peints des mêmes couleurs, généralement un peu vives. Presque tous les petits architectes de la Serbie et de la Turquie d'Europe étaient Roumains, avant les nouvelles divisions territoriales.

Les paysans et les ouvriers se nourrissent principalement de légumes, mais ils font une grande consommation d'eau-de-vie de grains.

Les sciences sont peut-être moins cultivées en Roumanie que la littérature et la poésie. Nombreux sont les poètes qui ont acquis une renommée dans leur pays. Jadis leurs œuvres se ressentaient de l'influence néo-grecque. Aujourd'hui, ils subissent plutôt l'influence française.

### e) Belges.

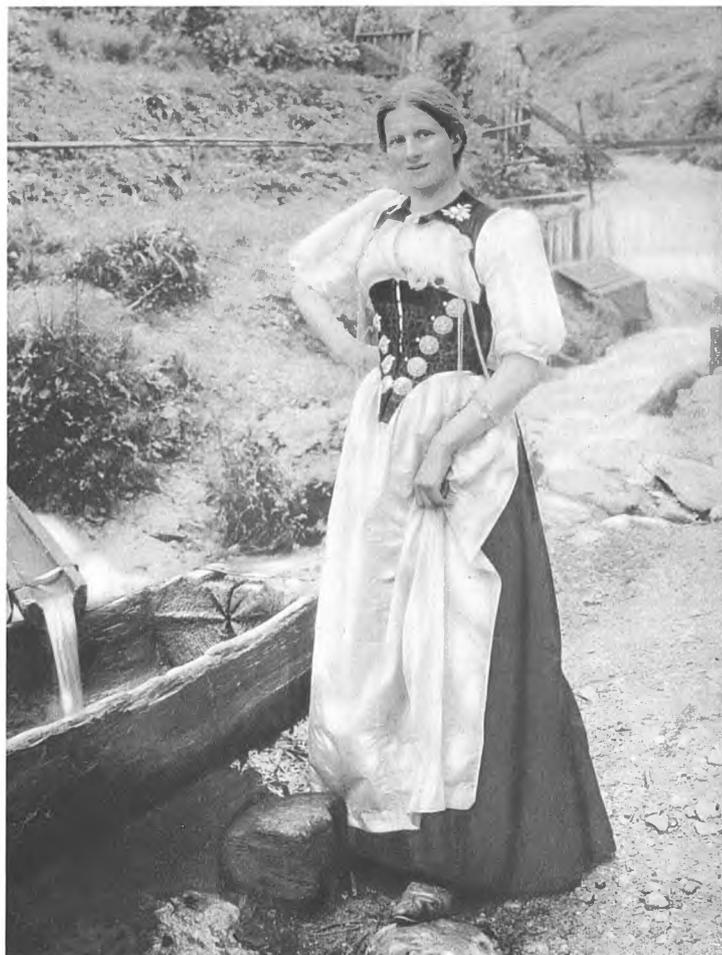
Les Belges ont des origines fort complexes. Au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, lorsque Jules César entreprit la conquête de la Gaule, la Belgique était occupée par vingt-quatre peuplades, toutes germaniques et entièrement indépendantes les unes des autres. Jusqu'en 450, elle fit partie de l'empire romain. Vers l'an 240, les Francs avaient cependant réussi à franchir le Rhin et leurs invasions devinrent de plus en plus fréquentes. Quand la domination romaine prit fin, ils avaient conquis tout le pays. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de la Belgique. Il nous suffira d'ajouter qu'elle est passée successivement sous la domination des ducs de Bourgogne, de la maison d'Autriche, des Pays-Bas espagnols, qu'elle fut annexée à la France en 1795, puis à la Hollande à la chute de Napoléon et qu'elle ne devint indépendante qu'en 1830.

La population se divise actuellement en deux groupes : les Flamands, qui parlent un idiome germanique, et les Wallons, de langue française. Malgré les discussions perpétuelles entre les deux groupes, notamment au point de vue de l'enseignement, les uns et les autres sont animés du même patriotisme, et, dès qu'une menace apparaît, il n'y a plus de Flamands ni de Wallons, il n'y a que des Belges.

L'agriculture et l'industrie sont très développées en Belgique, l'instruction également. Dès le 16<sup>ème</sup> siècle, ce petit pays a produit des savants remarquables. La sculpture a prêté son concours à l'architecture pour la décoration de magnifiques monuments. La musique a toujours été en grand honneur en Belgique, mais c'est la peinture qui constitue surtout sa grande gloire artistique.

### f) Suisses.

Les Suisses, depuis le début des temps historiques, se divisent, au point de vue du type et de la langue, en trois groupes, qui



SUISSESE DE BERNE EN COSTUME RÉGIONAL.

correspondent à des divisions géographiques. A l'Ouest, se trouve l'élément celtique de petite taille, brun, à tête courte, tout à fait analogue aux Savoyards et aux Auvergnats; ce groupe parle le français. A l'Est, c'est l'élément germanique, de taille plus élevée, de ton généralement plus clair; la tête est également brachycéphale; il parle l'allemand. Au Sud, on rencontre le type latin du Nord qui, lui aussi, a la tête courte, et dont la langue est l'italien. Chacun de ces types a ses caractères propres, mais le milieu les a rapprochés à certains points de vue. Partout, par exemple, on voit des hommes robustes et bien découplés. Cette robusticité, qui s'accompagne d'une grande agilité, ils la doivent en partie à la topographie accidentée et au climat de leur pays en même temps qu'aux exercices sportifs auxquels ils se livrent avec ardeur.

Leur diversité d'origine est sans doute la cause de leur esprit individualiste et des luttes politiques et religieuses qui, à maintes reprises, ont atteint un rare degré d'acuité. Malgré ces dissensions et la diversité des types suisses, on retrouve chez eux un bon nombre de caractères moraux qui leur sont communs. A quelque race qu'il appartienne, le Suisse a l'amour de la patrie et de l'indépendance, le courage, l'esprit militaire, la fidélité à la parole donnée. Il est sérieux, franc et hospitalier et il a conservé une grande simplicité de mœurs.

L'agriculture est en honneur dans les plaines; à l'époque des moissons et des vendanges, on organise des fêtes champêtres très pittoresques qui attirent de nombreux curieux. La Suisse nourrit d'innombrables troupeaux de vaches. On réunit toutes celles d'un même village que quelques pâtres sont chargés de garder. Avant de partir pour le pâturage, on suspend au cou de chaque bête une grosse cloche qu'on attache à un collier de cuir brodé



LAITIÈRE FLAMANDE AVEC SON ATTELAGE DE CHIENS.



PAYSANS SUISSES DE L'APPENZEL CONDUISANT LEUR TROUPEAU AU PATURAGE. — CL. WEHRLI.

de diverses couleurs. Le pâtre peut ainsi savoir où se trouve une vache qui s'est écartée du troupeau. S'il veut réunir ses bêtes, soit pour les traire, soit pour les changer de pâturage, il joue, dans son cor en bois de sapin (cor des Alpes), un air particulier, le *ranz des vaches*.

L'industrie laitière a pris un grand développement dans toute la Suisse. Dès que le lait est recueilli, il est transporté dans de vastes chaudières, où il est transformé immédiatement en fromage. Mais d'autres industries sont également prospères, notamment l'horlogerie, le tissage des toiles, des mouchoirs, des rubans, des draps, des velours, la fabrication des bas et des gants. Aussi le pays respire-t-il l'aisance. Les moindres maisons sont d'une propreté séduisante.

L'instruction élémentaire est plus répandue que dans la plupart des autres contrées d'Europe. La littérature et la science comptent de nombreux adeptes.

II. GERMAINS. — La famille germanique se divise en trois groupes distincts : le *groupe scandinave*, le *groupe allemand* et le *groupe anglo-saxon*, chacun d'eux comprenant des éléments plus ou moins hétérogènes. Dans le groupe scandinave, rentrent les Suédois, les Norvégiens et les Danois. A ces derniers, se rattachent les Islandais et les habitants des îles Féroë. Le groupe allemand comprend les Hollandais, les Allemands du Nord (Mecklembourgeois, Poméraniens, Hanovriens, Brandebourgeois, Prussiens, Westphaliens, Saxons, etc.), les Allemands du Sud (Wurtembergeois, Bavarois, Autrichiens, Hongrois). Le groupe anglo-saxon est constitué par les Anglais, les Écossais, les Hébridais. Nous y rattacherons les Irlandais, quoique la population de l'Irlande comprenne autant de Celtes se rapprochant des Bretons, des Auvergnats et des Savoyards, que d'Anglo-Saxons.

### a) Scandinaves.

La Scandinavie a été habitée dès le début de l'époque géologique actuelle. Il semble qu'au fur et à mesure de l'émigration du renne vers le Nord — lorsque la température devenait plus clémente dans les contrées situées au Sud —, de la disparition sur les sols de la Hollande, du Danemark et de la presque île scandinave, des grands glaciers de l'époque quaternaire, l'homme ait suivi le renne dans son exode. Hamy a retrouvé chez les Dalécarliens actuels du centre de la Suède des caractères bien nets de notre vieille race de Cro-Magnon.

A ces habitants primitifs sont venus se mêler des envahisseurs germaniques qui submergèrent bientôt les petites peuplades qu'ils rencontrèrent. Ce furent les Gotars et les Svears, d'où sont issus

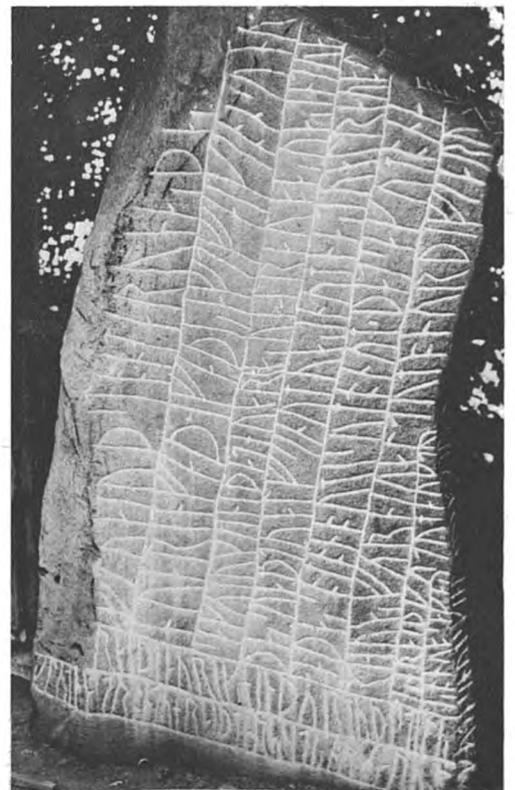
les Suédois et une partie des Norvégiens, les Cimbres, les Saxons, les Angles, les Jutes, les Goths qui vinrent peupler le Danemark et essaimèrent dans la direction du Nord et même de l'Ouest, où nous retrouverons leurs traces dans les îles Britanniques. Les Finnois arrivèrent les derniers; en Suède, on ne constate guère leur présence qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le mélange des races ne s'est pas fait d'une manière uniforme dans toute la Scandinavie. Dans la population actuelle, la taille varie entre 1<sup>m</sup>,65 en moyenne, chez les Danois, et 1<sup>m</sup>,727 chez les Norvégiens, les Suédois venant se placer entre les deux autres groupes à ce point de vue (taille moyenne : 1<sup>m</sup>,70). En outre, tandis que les Norvégiens ont la tête courte, les Suédois ont le crâne allongé. Mais tous les Scandinaves — à part les Islandais qui sont de taille moyenne et peu robustes — sont remarquables par leur vigoureuse constitution. Tous ont la peau très blanche, les yeux généralement bleus ou gris clair, et les cheveux blonds, parfois roux. La proportion des individus à cheveux bruns ne dépasse guère 3,5 pour 100.

Entourés par la mer, les Scandinaves sont devenus de hardis navigateurs. Après avoir peuplé l'Islande et les îles Féroë, ils ont gagné, au X<sup>e</sup> siècle, le Groenland et ont fondé d'importantes colonies sur la côte nord-est de l'Amérique. De ces colonies, il ne reste plus de traces actuellement, sauf au Groenland.

Intelligents, hospitaliers, d'une urbanité parfaite, les Scandinaves continentaux ont le caractère vif et spirituel. L'instruction est très répandue chez eux et il est rare qu'un simple paysan ne possède pas des notions de géographie et d'histoire. Les Suédois les plus instruits aiment à se qualifier de « Français du Nord » et, par la tournure de leur esprit, par leur goût pour les sciences,

notamment par leurs aptitudes pour les sciences naturelles, ils ne nous sont pas inférieurs. En littérature, en philosophie, en art (peinture, architecture, musique), les Scandinaves sont également bien doués. On sait que différents rois de Suède ont aimé à appeler à leur cour des savants et des philosophes notoires de l'étranger, savants qui n'ont pas été sans contribuer à l'essor intellectuel de la nation. Dès le III<sup>e</sup> siècle, les Scandinaves consignaient par écrit les événements notables de leur histoire au moyen d'une écriture alphabétique comprenant vingt-quatre lettres à

PIERRE RUNIQUE DE L'OSTERGOTLAND (Suède).  
CL. A. DUBREUIL.

l'origine et seize caractères seulement plus tard (écriture runique). Les *runes* étaient tracées sur des tablettes de frêne ou sur de l'écorce de bouleau. En outre, le souvenir des grands faits historiques se transmettait oralement par des chants ou des poèmes relatant des événements authentiques. Un grand nombre de ces anciens récits ont été recueillis, surtout en Islande, du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle; ces recueils portent le nom de *sagas*.

Les Scandinaves actuels s'adonnent à la pêche, à l'agriculture et à l'élevage. Malgré leur situation géographique, ils ont peu de commerce par mer; c'est à peine si un douzième de la population s'y intéresse. L'industrie est peu développée et n'emploie que le quart des ouvriers, en y comprenant les mineurs. Tout le reste des habitants s'adonne à l'agriculture qui, cependant, est peu florissante. Les céréales ne suffisent pas à l'alimentation des populations, qui sont obligées d'en importer de l'étranger. L'ivrognerie était très fréquente, chez la femme comme chez l'homme, en Suède et en Norvège. Elle est maintenant beaucoup plus rare. En Danemark, le peuple, laborieux, jouit d'un certain bien-être, qu'il doit en partie à l'élevage. Ce pays exporte chaque année, en Angleterre et en Allemagne, une quantité importante de fromages, d'œufs, de graisse, de lard, de viande de porc.

En Suède, l'organisation de la famille est toute patriarcale. En Norvège, les mariages sont assez précoces et les femmes sont de bonnes ménagères. Elles ont peu de relations sociales, les hommes se réunissant entre eux. Pour se dédommager, les femmes en font autant de leur côté. Les Danoises ont le goût du luxe et de la parure; on voit de simples paysannes qui ne quittent pas leurs bracelets pour se livrer à leurs occupations journalières.

Les Islandais ont mieux conservé les coutumes d'autrefois. Issus en grande partie des colons danois, ils parlent un dialecte qui est la vieille langue nordique à peine modifiée. Leurs maisons



JEUNE FEMME ISLANDAISE DE REYKJAVIK.

sont des amas de blocs de pierres irrégulières, entremêlés de terre; le toit en est couvert de tourbe sur laquelle poussent des renoncules et autres plantes qui, à l'époque de la floraison, donnent à ces demeures un aspect presque gai. A l'intérieur, un long couloir, très bas, aboutit à la chambre de l'hôte. Une deuxième pièce est affectée à toute la famille. La cuisine n'a pas de cheminée: la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans la toiture. Le mobilier est sommaire; en dehors du lit, d'une table et de vieux coffres, on n'y trouve guère que des sièges en vertèbres de baleine.

Ces pauvres gens sont cependant très hospitaliers, comme le démontre la chambre réservée à l'étranger dans chaque maison. Ils ne sont dénués ni d'intelligence, ni de probité. Leur régime alimentaire comprend en premier lieu les produits qu'ils tirent de la mer, car tout Islandais se livre à la pêche. C'est ainsi qu'ils remplacent le pain par de la morue simplement séchée au soleil et roulée en cylindre, et que certaines parties du corps de la baleine ne sont nullement dédaignées par eux. Ils y ajoutent des œufs d'œider, de la viande de mouton salée et des saucissons qu'ils entrent pendant quelques mois et qui sont très faisandés lorsqu'on les consomme. Mais le plat national est le fromage blanc, dont chaque individu absorbe une quantité prodigieuse à la fin de son repas. Le lait est la boisson

ordinaire. De temps en temps, le pêcheur boit un verre d'eau-de-vie dans laquelle il a fait macérer du cumin.

Une vieille coutume funéraire a persisté en Islande. Lorsque le mort est descendu dans sa tombe, on élève un tumulus au-dessus de la sépulture.

Les habitants des îles Féroë, de même origine que les Islandais, leur ressemblent à maints égards. Mais en contact plus fréquent avec les Européens du continent et des îles Britanniques, ils ont modifié davantage leur manière de vivre, et leur langue est un mélange de la vieille langue nordique parlée en Islande, du danois moderne et de l'anglais. Un mouvement se dessine en faveur d'une langue et d'une littérature qui ne pourront être que la stabilisation de ce qui existe actuellement.

## b) Allemands du Nord.

Les Allemands du Nord comprennent les peuples que nous avons énumérés plus haut et les Hollandais ou Néerlandais qui, malgré des différences sensibles dans les mœurs et le caractère, s'y rattachent par la langue, le bas allemand (*plattdeutsch, niederdeutsch*), et par certains caractères physiques. Ils ont la peau d'un blanc mat, les cheveux généralement blonds, les yeux clairs (gris ou bleus) et une constitution robuste, quoique moins massive que les Allemands proprement dits. Ceux-ci, en outre, sont de taille plus élevée.

Les Hollandais aiment passionnément leur patrie, mais ils n'en sont pas moins accueillants pour les étrangers. Divisés en protestants et catholiques, ils



SUÉDOISES DE DALÉCARLIE DEVANT LEUR MAISON D'HABITATION. — CL. G. HEURLIN.

sont extrêmement tolérants en matière de religion. Pour en donner une idée, il suffit de dire que seize sectes religieuses ont leurs temples à Amsterdam (protestants de toutes les confessions, baptistes, armée du salut, catholiques, juifs, etc.). Les juifs y jouissent de la même considération que les chrétiens; ce sont eux qui détiennent une grande partie de la banque, le commerce des pierres précieuses et d'autres commerces. De tout temps, la Hollande a été le refuge de ceux qui étaient en butte, dans leur pays, aux persécutions civiles ou religieuses. Un nombre considérable de protestants français y ont trouvé asile lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Pays-Bas possédaient une puissante marine et de riches colonies qui alimentaient leur commerce. Comme d'autres nations, ils ont perdu une partie de ces colonies, mais ils en ont conservé une très florissante dans les Indes néerlandaises, où ils ont adopté pour principe de gagner les insulaires par la douceur et la justice, au lieu de les réduire par la force. C'est que le Hollandais est, par nature, franc, loyal, bon et compatissant, en même temps que persévérant et laborieux.

La Hollande, avec ses plaines basses, sillonnées de canaux, possède de gros pâturages qui permettent de nourrir de nombreuses vaches, dont le lait est une source de richesse pour le pays. L'industrie laitière n'est pas la seule qui mérite d'être signalée; les tissages de Leyde et d'Utrecht, les céramiques de Delft imitant les porcelaines de Chine et du Japon, qui ont joui d'une grande renommée au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont la fabrication a été reprise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la taille des diamants, la culture des tulipes et des jacinthes, célèbres dans le monde entier, sont des industries florissantes dans les Pays-Bas. L'agriculture ne dispose pas de terrains suffisants pour alimenter en grains toute la population. Aussi se fait-il un important commerce d'importation du blé. On importe également du riz, du café, du thé, du tabac, des épices.

Ce qui frappe en Hollande, c'est l'extrême propreté des habitations, même des plus modestes, et les soins apportés à l'entretien des jardinets qui souvent entourent les demeures. C'est que l'habitant aime son intérieur, la vie de famille, ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi les divertissements. Il n'en est pas de plus grand pour lui que le patinage sur les canaux lorsque le froid les a gelés. Toutes les classes de la société s'y adonnent.

Le sentiment artistique est extrêmement développé chez les Hollandais. Les plus humbles visitent les Musées d'art où sont exposées les nombreuses œuvres des grands peintres qui ont illustré leur pays.

⚡ Les Allemands du Nord, autres que les Hollandais, se distinguent de ceux-ci par leur taille plus élevée, par leurs formes massives et, plus encore, par leur sentimentalité. Ils sont loin, d'ailleurs, de constituer un groupe uniforme. Les véritables Allemands du Nord sont les Mecklembourgeois, les Poméraniens, les Brandebourgeois, les Silésiens qui sont des Germains plus ou moins mêlés de Slaves et de Finnois. Godron a dit d'eux qu'ils « ne sont ni des Allemands ni des Slaves; ils sont Prussiens ». Quoi qu'il en soit, on note, non seule-



PÊCHEUR HOLLANDAIS DE VOLENDAM.

ment chez ceux que vise l'auteur, mais chez tous les peuples de l'Allemagne du Nord, y compris les Saxons et la plupart de ceux qui faisaient naguère partie du royaume de Prusse, un bon nombre de caractères communs. Tous sont énergiques, actifs, tenaces, et travaillent avec ardeur pour atteindre leur idéal, qui consiste à satisfaire leur sensualité. Cette sensualité, suivant une expression fort juste qui a été employée pour la qualifier, est moins sexuelle que digestive. Ce que l'Allemand du Nord recherche, c'est le positif. Dans son amour du bien-être, il veut quelque chose de solide et de durable. L'art, l'élégance ne jouent dans son existence qu'un rôle très effacé. Le simple paysan aura bien parfois un parterre devant sa maison, mais ce qu'il n'oubliera pas, c'est le verger.

L'Allemand du Nord a un esprit trop positif pour cultiver les arts et la poésie. Les deux grands poètes de l'Allemagne, Goethe et Schiller, sont nés dans l'Allemagne du Sud, le premier dans la Hesse-Nassau, le second dans le Wurtemberg. C'est d'Italie qu'a été importé l'art byzantin. Le grand peintre et graveur Albert Dürer est originaire de Nuremberg. L'école d'Augsbourg, fortement influencée par l'Italie, devint le centre des études picturales, puis, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce fut Munich qui s'affirma la capitale de la peinture. Les deux maîtres de

la sculpture, Adam Krafft et Peter Visser, sont l'un et l'autre de Nuremberg.

L'Allemagne a produit toute une phalange de grands musiciens, plutôt compositeurs qu'éminents virtuoses. Presque tous sont de l'Allemagne du Sud. Bach est né à Eisenach, dans la Saxe-Weimar, Gluck en Bavière, Mozart à Salzbourg, Beethoven à Bonn; Schulz, il est vrai, est originaire du Hanovre, mais c'est après cinq ans de voyage en Angleterre, en France et en Italie que son talent s'est révélé. Il en a été de même pour Mendelssohn, né à Hambourg. Meyerbeer est né à Berlin, mais c'est à Darmstadt qu'il devint vraiment musicien, à l'école de l'abbé Vogel; encore ne connut-il le succès qu'après un séjour en Italie où, frappé du succès de Rossini, il modifia complètement sa méthode. Quant à Wagner, né à Leipzig, ce ne fut qu'après son séjour en Suisse et à Paris, où *Tannhäuser* fut sifflé à l'Opéra, qu'il se rendit à Munich, où il



HABITATIONS SUR PILOTIS DES PÊCHEURS HOLLANDAIS DE L'ÎLE DE MARKEN (Zuyderzée). — CL. DELIUS.

écrivit la plus grande partie de l'œuvre qui l'a fait connaître dans le monde entier.

L'Allemand du Nord s'adonne de préférence à l'industrie et il faut reconnaître qu'il y a parfaitement réussi. Grâce à la richesse minière de son pays, ses industries métallurgiques tiennent la seconde place immédiatement après les Anglais. Pour les industries chimiques, il occupe le premier rang. D'autres, aujourd'hui florissantes en Prusse, ont été introduites par des Français après la révocation de l'édit de Nantes. Les descendants des protestants émigrés, qui ont eu à surmonter beaucoup de difficultés, ont acquis le caractère dur et chauvin de ceux qui avaient accueilli leurs ancêtres.

Le caractère du Prussien tient en partie aux luttes qu'il est obligé de soutenir sur une terre ingrate et sous un ciel rigoureux, en partie à ses origines. Issu de Finnois, de Slaves et de Germains, il a hérité des qualités et des défauts de chacune de ces races. Le Finnois lui a légué sa patience, son obstination, sa rancune qui le pousse à employer tous les moyens pour se venger d'une offense, vraie ou supposée. Au Slave, arrivé en barbare, il a emprunté sa



ALLEMANDE DE LA VALLÉE DE LA GUTACH (Forêt-Noire), EN COSTUME POPULAIRE.

manière de combattre;

en Amérique, mais on en trouve dans toutes les parties du monde.

le barbare s'embusquait, se tapissait derrière une pierre, rampait dans l'herbe, se terrait dans un trou et attendait l'ennemi des journées entières pour lui lancer à l'improviste son javelot qu'il avait rendu plus meurtrier en l'empoisonnant. Du Germain, l'Allemand a hérité son penchant pour la lutte et son désir d'imposer sa domination.

Il y a certes d'éminents savants en Allemagne et il serait injuste de ne pas reconnaître leur mérite. Avec leur patience, ils étudient minutieusement les détails les plus infimes, ce qui les empêche parfois de voir les données importantes d'un problème. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est d'ignorer — ou plutôt de feindre d'ignorer — les travaux qui se font à l'étranger. Il semble qu'ils s'imposent comme règle de les citer le moins possible, surtout s'il s'agit de travaux publiés en France. Souvent il leur arrive, quand ils les citent, de tout détruire pour avoir le plaisir d'édifier à leur tour.

La race allemande est très prolifique et, chaque année, le nombre des émigrants atteint un chiffre notable. Beaucoup de ces émigrants se rendent de préférence

### c) Allemands du Sud.

Les Allemands du Sud (Wurtembergeois, Bavaois, Autrichiens, Hongrois) diffèrent considérablement de ceux du Nord. L'élément celtique a joué un rôle important dans cette région et une foule de races s'y sont donné rendez-vous. Les Romains colonisèrent une partie du Wurtemberg, qui était alors occupé par les Suèves. Ceux-ci, qui furent les ancêtres des Souabes, revinrent sous le nom d'Alamans et chassèrent les Romains, mais ils furent à leur tour soumis par les Francs. Dans les derniers temps de l'empire carolingien, le Wurtemberg est devenu le duché de Souabe, qui devint plus tard un royaume. En 1866, son roi s'est déclaré contre la Prusse, mais, quatre ans après, le pays entra dans le nouvel empire allemand.

La Bavière était occupée par un peuple celtique — les Boïens — lorsque les Romains en firent la conquête. Au IV<sup>e</sup> siècle, elle fut envahie par des hordes germaniques, et des mélanges s'opérèrent entre les trois races, fort différentes les unes des autres, cependant, par leurs caractères ethniques.

Avant la nouvelle division des territoires européens qui fut la conséquence de la Grande Guerre, l'Autriche et la Hongrie formaient une véritable mosaïque de peuples, qui, d'ailleurs, n'étaient pas fusionnés. On y trouvait des Allemands, disséminés un peu partout, mais principalement dans l'ouest et le nord-ouest de l'Autriche; des Slaves (Ruthènes, Polonais, Serbes, Tchèques, Slovaques, Slovènes, Croates), des Roumains, des Magyars, des Italiens, sans compter les Arméniens et les Bulgares en Hongrie. En Autriche, l'élément allemand était moins nombreux que l'élément slave. Il en était de même en Hongrie, où les Allemands indigènes n'étaient représentés que par 2 millions d'individus, tandis que les Roumains étaient 2 500 000; les Slaves, près de 5 millions, et les Magyars, 7 millions. Il était donc exagéré de qualifier d'Allemands du Sud les quatre peuples méridionaux qui appartenaient à tant de types divers et qui n'étaient reliés aux véritables Allemands que par un lien politique. L'allemand était la langue officielle, mais chaque groupe avait la sienne.



LA PLACE DU MARCHÉ A NUREMBERG (Bavière). — CL. M. HERMANN.

Au point de vue des caractères physiques, les Allemands du Sud se différencient nettement des Allemands du Nord. Les Wurtembergeois et les Bavaois, de grande taille, aux larges épaules, fortement musclés, à peau blanche, à cheveux blonds et à yeux bleus ou gris, se rencontrent surtout dans le Nord, mais dans le Sud, de même qu'en Hongrie, c'est le type à cheveux et yeux bruns, de petite taille ou de stature moyenne, au visage large et au crâne arrondi, qu'on croise à chaque pas. En Autriche, il n'est pas rare de rencontrer des hommes rentrant tout à fait dans le type atlantico-méditerranéen de Deniker, c'est-à-dire présentant une taille un peu supérieure à la moyenne, des yeux et des cheveux très foncés, un crâne modérément dolichocéphale et une face plutôt étroite que large. Les individus de ce type sont généralement d'humeur enjouée, vifs, spirituels, et rappellent encore, sous ce rapport, la race qui vit sur le littoral de la Méditerranée. D'ailleurs, les autres Autrichiens n'ont pas la mentalité lourde des Allemands du Nord, et même, chez les Wurtembergeois et les Bavaois, on note plus de douceur, plus de vivacité d'esprit que chez les Prussiens. Nous avons vu plus haut que la plupart des grands poètes et des grands artistes qu'a produits l'Allemagne sont originaires du Sud.



ALLEMANDS DU SCHAUMBURG-LIPPE PORTANT, A UNE FÊTE TRADITIONALISTE, LES ANCIENNES PARURES NUPTIALES DES PAYSANS DE BUECKEBOURG. — CL. WIDE WORLD.

plaines du Sud, ils sont agriculteurs et font d'abondantes récoltes de céréales.

#### d) Anglo-Saxons.

Les Anglo-Saxons doivent leur origine à deux peuplades germaniques, les Angles et les Saxons, auxquelles vinrent s'ajouter des Jutes, autres Germains déjà établis en Danemark.

A leur arrivée dans les îles Britanniques, vers le milieu du 5<sup>e</sup> siècle de notre ère, les Anglo-Saxons y trouvèrent des Celtes qui continuèrent à occuper certaines contrées où l'on retrouve leurs descendants (nord-ouest de l'Écosse, pays de Galles, ouest de l'Irlande, île de Man). Ce fut surtout dans l'Angleterre que les Anglo-Saxons arrivèrent rapidement à dominer le pays. En Écosse,



UN MARIAGE EN COSTUME POPULAIRE HONGROIS A BUDAPEST. — CL. WIDE WORLD.



LES SPORTS EN GRANDE-BRETAGNE : UNE ÉQUIPE ÉCOSSAISE DE RUGBY. — CL. WIDE WORLD.

c'est un autre élément germanique, également originaire du Nord-Est, qui s'y est établi; les Pictes furent les premiers, et ensuite vinrent les Scythes. Dans cette partie de la Grande-Bretagne, les Scandinaves ont joué un rôle beaucoup plus important qu'en Angleterre. En Irlande, les Celtes n'ont pas été absorbés par les envahisseurs anglo-saxons. Les deux races y sont encore représentées par parties égales.

De cette diversité d'origines, on conçoit qu'il résulte des différences entre les trois peuples qui se partagent les îles Britanniques, bien qu'on ait l'habitude de les englober dans un même groupe.

Les Anglais mesurent en moyenne 1<sup>m</sup>,71. Ils ont la peau généralement claire, les cheveux châtons, les yeux peu foncés, assez souvent bleus. Leur crâne ne ressemble nullement à la tête carrée des Allemands; il est allongé et bien développé en hauteur. Ce qui frappe dans la face, c'est la puissance des maxillaires, en rapport avec la grande consommation de viande qui se fait en Angleterre. Fortement charpenté, l'Anglais a de larges épaules, des bras très musclés, mais ses membres inférieurs ne présentent pas le même développement que ses membres supérieurs, ce qui ne l'empêche pas d'être très agile. Sa démarche est raide et sa physionomie froide. Quant à la femme, elle possède la même ossature

que l'homme, et ses extrémités s'en ressentent : elles ne présentent pas la finesse de celles des femmes latines. Son corps n'a pas non plus la rondeur qui est appréciée dans d'autres pays, ni la grâce, l'harmonie des mouvements. La tête est souvent belle, lorsqu'elle n'est pas défigurée par une exagération des maxillaires et du volume des incisives.

Les deux sexes se livrent avec ardeur aux sports, surtout à ceux qui développent la force, la souplesse, l'agilité. Si l'Anglaise n'a pas la grâce féminine, qui se traduit même par le vêtement, elle ne manque pas d'aptitudes pour la littérature et les sciences. Quant à l'homme, il a l'esprit essentiellement positif. Son plaisir, il le trouve dans les affaires industrielles, financières et commerciales, et aussi dans les voyages qui, le plus souvent, sont motivés par l'intérêt. Toute son activité étant absorbée par l'industrie, le commerce et la spéculation, les arts ne l'intéressent que médiocrement. Son flegme imperturbable, devenu presque proverbial, sa physionomie toujours impassible dans les circonstances les plus graves, lui assurent une réelle supériorité lorsqu'il traite une affaire. Cette impassibilité, la jeune fille la possède même en amour. En principe, elle ne conçoit pas de passion violente; elle doit d'abord étudier et chercher à connaître à fond l'homme qui sera son époux.

La race anglaise est très prolifique et, l'espace lui manquant, elle s'est agrandie outre-mer. L'Amérique du Nord est devenue en partie anglaise. En Afrique elle cherche à établir sa suprématie dans toute la zone orientale. Dans l'Inde, elle exerce sa domination sur un immense domaine. L'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, une partie de la Nouvelle-Guinée, etc., sont des colonies anglaises. On ne saurait refuser à l'Anglais d'être colonisateur et de savoir tirer parti de ses possessions lointaines. Pour aboutir plus rapidement, il préfère la manière forte à la persuasion.

On entend vanter à tout moment la richesse de l'Angleterre, et il est vrai qu'il existe de grandes fortunes de l'autre côté de la Manche, mais ces fortunes sont, pour la plupart, entre les mains de l'aristocratie. Pour qu'elles ne s'éparpillent pas, le droit de primogéniture permet au fils aîné d'hériter des domaines de son père. Le pouvoir législatif est en quelque sorte l'apanage de l'aristocratie, puisque le fils aîné hérite non seulement des domaines, mais aussi des privilèges de son père et qu'il lui succède à la



ANCIENS COSTUMES DU PAYS DE GALLES.



L'ANGLETERRE TRADITIONALISTE : les juges en perruque se rendant au Guildhall pour l'élection du lord-maire de Londres. — CL. WIDE WORLD.



L'ALLEMAGNE STUDIEUSE : la salle de travail à la Bibliothèque de l'Université de Berlin. — CL. WIDE WORLD.

Chambre des lords. La Chambre des communes est élue, mais sa nomination appartient surtout aux tenanciers des grands propriétaires. A la longue, cet état de choses, auquel s'ajoutait un très grand paupérisme, provoqua à plusieurs reprises une réaction dans le peuple. Mais cette réaction ne saurait affaiblir l'Angleterre, car l'Anglais possède un patriotisme à toute épreuve. S'il est persévérant lorsqu'il s'agit de ses propres affaires, il est tenace quand il s'agit de celles de son pays, comme il est devenu tenace en matière de religion, depuis qu'il a créé le protestantisme anglican.

✽ Les Écossais et les Hébridaïes ont une même origine et des caractères semblables. La taille des Écossais est supérieure à celle de tous les autres Britanniques. Dans le Sud-Ouest elle atteint en moyenne 1<sup>m</sup>,78 et, chez les agriculteurs de Galloway, elle s'élève à 1<sup>m</sup>,79. Comme les Anglais, dont ils ont à peu près les coutumes, ils consomment beaucoup de viande, mais un grand nombre d'habitants se livrant à la pêche, le poisson entre pour une large part dans l'alimentation.

Le milieu a exercé son influence sur les Écossais. L'industrie est bien moins florissante que chez leurs voisins, l'agriculture n'est pas très développée, tandis que l'élevage des bestiaux se pratique sur une grande échelle.

Le caractère des Écossais diffère de celui des Anglais. Ils ont hérité de leurs ancêtres scandinaves l'amour de la poésie et de la musique. On voit des pâtres improviser des chants souvent pleins d'originalité et de mélodie, quoique toujours très simples. L'instrument national est la cornemuse. Les divertissements favoris sont la danse et le jeu de paume.

Le paysan écossais se contente souvent d'une maison en pierres sèches couverte d'un toit en chaume et d'un mobilier peu confortable. Il moud encore son grain, en beaucoup de villages, avec une meule à main. Parmi les coutumes anciennes qui ont persisté jusqu'à nos jours, il en est qui méritent d'être mentionnées.

Le costume national écossais n'a pas disparu; on voit même des personnages s'en revêtir dans certaines circonstances. Il se compose d'une courte veste, d'une culotte bouffante qui n'arrive qu'aux

genoux, de bas à gros revers, laissant d'habitude le genou à découvert. Les *highlanders* (montagnards) font encore usage de la petite jupe à carreaux, à peine aussi longue que la culotte.

Les clans persistent encore en Écosse. Il existe une telle animosité entre différents clans que non seulement un jeune homme et une jeune fille appartenant à des clans rivaux ne contractent pas d'union, mais que, dans le monde, les relations entre les membres de deux fractions ennemies sont toujours empreintes d'une grande froideur.

Lorsqu'un décès se produit dans un village, le bedeau se munit d'une cloche et parcourt toutes les rues pour annoncer la nouvelle d'une voix sourde, faire connaître l'heure de l'enterrement et convier la population à y assister. Chez les montagnards, qui comptent parmi les joueurs de cornemuse les plus réputés, il n'est pas rare de voir le cortège précédé de cornemuseurs qui exécutent des airs funèbres.

Presque tous les Écossais et les Hébridaïes sont presbytériens. Ils n'ont pas d'évêques, la direction de l'église étant entre les mains des pasteurs. Les membres des réunions qui se tiennent pour discuter les questions intéressant l'ensemble des adhérents à cette doctrine religieuse sont élus, aussi bien parmi les laïques que parmi les pasteurs, et tous siègent sur un pied de complète égalité.

✽ Les Irlandais, avons-nous dit, se divisent, à peu près par parties égales, en Anglo-Saxons et en Celtes. Les premiers ont les caractères physiques et moraux de leurs frères de la Grande-Bretagne; les seconds appartiennent au type brun lorsqu'ils sont restés purs, et jouissent d'un naturel gai, expansif qui contraste avec celui des Anglais. Cependant l'opulence ne règne guère en Irlande. Il existe bien un grand nombre de terrains fertiles et cultivés, et de riches prairies où paissent de nombreux troupeaux; mais ils appartiennent aux *landlords*, grands propriétaires fonciers.

Le travailleur irlandais se contente de peu. Il habite généralement des cabanes en pierres sèches ou en argile, couvertes en chaume. Il vit de pain grossier, de pommes de terre, de laitage



LA FOULE ANGLAISE ASSISTANT A UNE MANIFESTATION PUBLIQUE DANS LES RUES DE LONDRES. — CL. KEYSTONE.

et d'un peu de poisson lorsqu'il peut s'en procurer. S'il arrive à se vêtir, à alimenter sa famille et à acheter un peu de tabac pour lui et sa femme, il s'estime heureux. Le dimanche, les deux sexes se réunissent dans l'après-midi pour danser au son de la cornemuse.

Au point de vue religieux, les Irlandais se divisent en deux catégories : ceux d'origine anglo-saxonne ont embrassé le protestantisme, tandis que les Celtes sont catholiques. Les uns et les autres ont le même attachement pour leur religion.

III. SLAVES. — Les Slaves qui, d'après le recensement de 1915, comptent plus de 105 millions d'individus, ne forment pas un groupe homogène. Au point de vue corporel, ils présentent une grande variété de caractères. Chercher à déterminer le type slave est une chimère. Et même, l'on se trouve en face de grosses difficultés quand on veut définir le type d'un peuple particulier. Cela tient à la diversité des éléments ethniques qui se sont mélangés dans les différents pays échelonnés de l'Adriatique à la mer Baltique, où se sont répandus les descendants des Vindes, des Sorbes et des Polabes.

Au point de vue linguistique, les Slaves se divisent en trois groupes, les langues aujourd'hui parlées dans chacun de ces groupes dérivant d'une souche commune; ces trois groupes sont : 1° le groupe oriental; 2° le groupe occidental; 3° le groupe méridional. Nous ne saurions songer à passer en revue les multiples populations qui rentrent dans ces trois divisions. Nous nous bornerons à esquisser à grands traits les caractères généraux de certaines d'entre elles.

#### a) Slaves orientaux.

Les Slaves orientaux comprennent les Grands-Russiens ou Viélikorousses, les Petits-Russiens ou Malorousses, appelés aussi Ukrainiens ou Ruthènes, et les Blancs-Russiens ou Biélorousses. Il faut encore y ajouter les Cosaques, sur les deux rives du Dniepr moyen et du Don supérieur.

Bien qu'ils ne soient pas les plus nombreux, les Grands-Russiens occupent la majeure partie de la Russie d'Europe. Ils s'étendent du nord de la province de Kharkov jusqu'au nord du lac Ladoga. Quant à leur limite occidentale, elle suit une ligne très sinueuse qui part approximativement de la Pripet pour aboutir au golfe de Finlande, dans le nord de l'Esthonie. Nous avons vu que les régions septentrionales et orientales de la Russie d'Europe sont occupées par des populations ougriennes ou turco-tatares. Les Petits-Russiens vivent au sud des Grands-Russiens, jusqu'à la mer d'Azov et à la mer Noire, et depuis le Don jusqu'à la Pologne. Les Blancs-Russiens sont cantonnés à l'ouest de la Russie, entre les Petits-Russiens au Sud, les Grands-Russiens à l'Est et au Nord, la Pologne et la Lettonie à l'Ouest.

Il ne faudrait pas croire que les Petits-Russiens soient ainsi désignés à cause de leur stature plus réduite. La taille calculée d'après les chiffres obtenus sur 1 771 948 conscrits de toutes les parties de la Russie a donné comme moyenne 1<sup>m</sup>,64. C'est exactement la moyenne qu'ont fournie 1 355 conscrits ruthènes. Dans deux autres groupes, l'un de 200 Ukrainiens de Kiev, l'autre de 220 Ruthènes de la Bukovine, la stature moyenne s'est élevée à 1<sup>m</sup>,67. Il semble donc que les Petits-Russiens de la Bukovine et de Kiev dépassent, au contraire, la taille des Russes en général.

Le type qu'on rencontre d'habitude en Russie a la peau claire, les yeux gris, le crâne court et arrondi, la face large, le nez court et souvent un peu relevé du bout. La couleur des cheveux varie; le ton qui semble le plus fréquent est châtain, mais le nombre des blonds est appréciable surtout dans le centre du pays où s'étaient établies quelques colonies finnoises. En revanche, dans la Petite-Russie, les cheveux, les yeux et la peau sont plus foncés et le



JEUNE UKRAINIENNE PARÉE POUR LA FÊTE DU PRINTEMPS  
(fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

crâne est un peu plus brachycéphale que dans les autres régions. Tous les Russes ont le cou raccourci, les épaules et la poitrine très larges. Le système pileux est abondant, et la barbe, que les paysans laissent pousser entièrement, est bien fournie.

On considère le Grand-Russien comme le véritable type russe. C'est son idiome qui est la langue officielle et littéraire de toute la Russie. Aussi est-ce à lui que s'appliquent surtout les quelques lignes qui suivent. Nous aurons en vue le paysan à la veille de la Grande Guerre.

Le campagnard, dont on cherche à élever le niveau intellectuel, continue, sous le régime des soviets, à vivre à peu près comme par le passé. Il n'est plus le serf travaillant pour de grands propriétaires fonciers, mais ses récoltes sont réquisitionnées. Il continue à se couvrir l'hiver de peaux de mouton, dont il se fait une longue tunique serrée à la taille par une ceinture, et à se vêtir, en été, de grossières étoffes dont est faite sa blouse. La coiffure est presque partout, pour l'homme, la calotte entourée d'une bande de fourrure et, pour la femme, le foulard.

L'habitation varie quelque peu suivant les provinces. Tantôt elle est en argile, tantôt en grosses poutres non équarries entassées régulièrement les unes sur les autres et dont les interstices sont soigneusement calfeutrés. Ce deuxième type — l'*isba* — est de

beaucoup le plus répandu en Russie.

Malgré la quantité de bestiaux qu'on élève dans la plus grande partie du territoire, le *moujik* (le paysan) mange peu de viande. Il



JEUNE FEMME RUSSE MODERNE TRAVAILLANT A LA MOISSON. — CL. RAP.



GROUPE DE CAVALIERS COSAQUES DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE. — CL. WIDE WORLD.

se nourrit presque partout de pain de seigle noir, de choux aigres, de champignons, de concombres salés, d'oignons et autres légumes crus, de melons d'eau, de poisson salé et fumé et de laitage. Il a malheureusement une passion effrénée pour la *vodka*, affreuse eau-de-vie de grain.

Le Russe est intelligent. De simples et médiocres cultivateurs deviennent rapidement ouvriers. Ils ont l'esprit d'imitation poussé à un haut degré, mais ils travaillent à la légère. Ils donnent aux objets une certaine élégance, mais ils ne se préoccupent ni du fini, ni de la solidité. Toutefois, sous la direction de spécialistes qualifiés, ils arrivent sans trop de peine à faire de bon travail. Et comme il existait dans les grandes villes des écoles spéciales, d'où sortaient des artistes, des savants, des ingénieurs de toutes sortes, l'industrie était très florissante en Russie. On y rencontrait toutes les industries qu'on trouve chez nous. Les cuirs étaient fort appréciés dans tous les pays, de même que les câbles de chanvre qui sortaient des usines russes. La métallurgie, les chantiers de construction de navires n'étaient pas dans le marasme. L'agriculture permettait d'exporter d'importantes quantités de céréales. De grandes foires, où il se faisait un commerce très actif, attiraient de nombreux étrangers.

Le Russe n'a pas dégénéré. Plus instruit, il peut produire mieux et davantage. Mais il est nécessaire qu'il trouve dans l'effort un intérêt personnel en même temps que l'espoir d'amasser un certain pécule. C'est la mentalité qu'on observe dans toutes les races. D'autre part, pour attirer les étrangers susceptibles d'imprimer un nouvel essor au commerce, il est indispensable de leur donner la certitude d'être bien accueillis. Il n'est pas douteux que le peuple ait conservé l'esprit hospitalier qui était considéré comme une vertu nationale. Dès qu'un hôte se présentait, on lui offrait le pain et le sel et, à partir de ce moment, il devenait sacré.

Jusqu'au commencement du  $xx^e$  siècle, il existait une singulière coutume. La femme russe remettait à son mari, le jour du mariage, un fouet qu'elle avait fabriqué elle-même pour qu'il pût s'en servir si elle manquait à ses devoirs.

✽ Les Cosaques constituent, parmi les Slaves orientaux, un groupe social de guerriers-agriculteurs, dont la formation remonte au  $xv^e$  siècle. A cette époque et dans les années qui suivirent, des aventuriers et des serfs évadés de Moscovie et de Pologne se réfugièrent dans les steppes de la Russie méridionale où, tout en guerroyant contre les Turcs et les Tatars et en vivant de rapines, ils se constituèrent en collectivité. Vers le milieu du  $xvii^e$  siècle, ils fondèrent un état démocratique et essaimèrent dans différentes directions, jusqu'en Sibérie, non sans se mélanger avec des Turcs et des Mongols. La majeure partie resta cependant sur les rives du Dniepr moyen et du Don supérieur. Ils constituent une caste spéciale, qui a ses lois particulières. Ils se livrent à l'agriculture et fournissent à l'armée russe des soldats réputés pour leur bravoure. En comprenant ceux d'Asie, on estime que leur nombre s'élève à près de 4 millions.

Les Lithuaniens pourraient être compris aussi bien parmi les Germains que parmi les Slaves. Ils résultent, en effet, du mélange de ces deux races, avec, en outre, un peu de sang finnois.

## b) Slaves occidentaux.

Les Slaves occidentaux comprennent les Polonais, les Vendes qui se donnent le nom de « Serbes de Saxe », les Tchèques et les Slovaques.

Les Polonais peuvent être subdivisés en Kouyanes au centre, Kachouves à l'Ouest, Mazoures, Podliachanes ou Poliechtchoukis à l'Est, ces derniers fortement mélangés de Petits-Russiens. Malgré l'unité de leur langue et le très fort sentiment de leur unité nationale, les Polonais offrent cependant des différences appréciables. Les Kouyanes sont blonds, de très petite taille, et ont le crâne intermédiaire entre la dolichocéphalie et la brachycéphalie. Les Kachouves sont également blonds, mais leur taille s'élève quelque peu, tout en restant inférieure à la moyenne. Les Mazoures sont fortement germanisés. Quant à ceux du Sud, ils se distinguent nettement des autres par leur grande taille, leurs cheveux foncés et leur crâne très court. La moyenne de la taille des Pod-

liachanes, calculée sur 167 477 conscrits, ne dépasse pas  $1^m,624$ .

Les Polonais ont un caractère guerrier et chevaleresque, sociable et hospitalier. On leur reproche d'être entêtés et méfiants. Si on qualifie d'entêtement leur rare attachement à leur pays, à leurs traditions et à leur culte, ils méritent à coup sûr l'épithète dont on les a gratifiés. Méfiants, ils avaient le droit de l'être. Entourés de voisins qui convoitaient leur pays, ils se tenaient sur leurs gardes.

La Pologne est agricole et industrielle. Les grandes usines s'élèvent surtout dans le Sud-Ouest. Sauf les Mazoures qui sont devenus protestants, le peuple est resté fidèle à sa foi catholique. De tout temps le Polonais a été grand amateur de chants et de danses. Ce goût se manifeste d'une façon qui diffère selon les groupes. On peut dire que chaque division a sa danse particulière : chez les Kouyanes, c'est une danse grave, la « polonaise » ; chez les Mazoures, une danse passionnée, la « mazourka ». On sait d'ailleurs que la Pologne a donné le jour à des musiciens célèbres.



LITHUANIENNES DE KOVNO EN COSTUME NATIONAL. — CL. RAP.



FEMMES DES CLASSES MOYENNES (région de Nijnii-Novgorod), EN COSTUME D'APPARAT (fin du XIX<sup>e</sup> siècle).



PAYSANS GRANDS-RUSSIENS, EN HABITS DE FÊTE, PRENANT LE THÉ AUTOUR DU SAMOVAR (fin du XIX<sup>e</sup> siècle).



UNE FAMILLE POLONAISE.

✧ Les Vendes, Lougitchanes ou Sorabes sont les descendants des anciens Polabes qui, dès les premiers siècles de notre ère, occupaient le bassin de l'Elbe et s'étendaient jusque dans le Schlesvig et le bassin de l'Oder. Ils forment actuellement un petit îlot constamment battu par les flots de la mer teutonne. Dès le x<sup>e</sup> siècle, ils ont commencé à être germanisés, et la grande majorité a adopté la religion luthérienne. Leur langue s'est également modifiée, mais ils n'en ont pas moins conservé des caractères qui les classent dans la famille slave.

✧ Les Tchèques ou Bohémiens paraissent originaires de la Moravie. Au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, ils repoussèrent les Gaulois, les Thraces et, plus tard, les Germains et s'établirent dans le territoire qu'ils occupent encore. Au ix<sup>e</sup> siècle prit naissance la nation tchèque, mais, au xiii<sup>e</sup> siècle, des colons allemands y furent amenés et commencèrent à germaniser le pays. Leur nombre eut beau s'accroître, ils ne réussirent jamais à s'assimiler les habitants, qui ont conservé en grande majorité leur type ancien, caractérisé notamment par ses cheveux foncés et ses yeux bruns, et par sa bonhomie, sa finesse, sa placidité, qui n'exclut pas cependant une certaine activité, et aussi par ses instincts artistiques. Au point de vue des caractères physiques, ce sont les Hodas des montagnes du Sud-Ouest qui ont le mieux gardé les traits de leurs ancêtres.

Les Tchèques sont essentiellement agriculteurs ou industriels. Toutes les industries sont florissantes en Bohême; celle du verre est particulièrement renommée.

Il est superflu d'ajouter que les Tchèques ou Bohémiens n'ont rien à voir avec les tribus tsiganes appartenant à une race vagabonde qu'en France on désigne vulgairement sous le nom de bohémienne. Les Tchèques sont des Slaves, parlant une langue facilement accessible aux autres Slaves.

✧ Les Slovaques habitent particulièrement les régions septentrionales de l'ancien royaume de Hongrie. Ils ont de grandes affinités avec les Tchèques au point de vue du type, des mœurs et de la langue qui, de tous les idiomes slaves, se rapproche le plus du tchèque. Les Hongrois ont vainement essayé de magyariser les Slovaques, qui ont soutenu une lutte continue pour la défense de leur

langue et de leur nationalité. Moins homogènes que leurs voisins de Bohême, ils n'en étaient pas moins les proches parents, quoiqu'ils en eussent été séparés politiquement jusqu'à la constitution de l'État tchécoslovaque.

### c) Slaves du Sud ou Yougo-Slaves.

Les Slaves du Sud comprennent les Serbo-Croates et les Slovènes. Si, à l'exemple de beaucoup d'auteurs, on y ajoute les Bulgares, qui forment une population très mélangée, non comprise dans la Yougoslavie actuelle, on arrive, pour les Slaves du Sud, à un total de 20 millions environ.

Les Bulgares résultent du mélange de Slaves, venus des Karpathes vers le vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, avec des Thraces déjà modifiés par des croisements avec des Goths. À ce premier mélange vinrent s'ajouter des Turcs nomades du sud de la Russie, tels que les Avares et les Boulyres, puis d'autres

peuplades turques (Ogouz et Koumanis) et enfin des Turcs Osmanlis. Il existe encore quelques types ethniques spéciaux : les Pomaks musulmans; les Gagaouz, à Varna et dans la Dobroudja méridionale; les Khrtsois, dans le Nord-Est; les Chofis, à Sofia, Koustanzil et Radmir, et des Macédoniens. On ne saurait donc s'étonner de la diversité de types qu'on observe en Bulgarie. Les deux plus fréquents ont reçu, l'un, une forte proportion de sang mongolique; l'autre, une quantité prépondérante de sang slave.

La taille moyenne atteint 1<sup>m</sup>,665 (moyenne de 5 024 observations). Les autres caractères sont extrêmement variables : il en est qui ont le teint, les cheveux et les yeux clairs, d'autres ont la peau un peu hâlée, les cheveux et les yeux foncés. Tantôt le crâne est large, la face courte avec des pommettes saillantes; tantôt le crâne est allongé et le visage ovale.

Au point de vue de la mentalité, les Bulgares se divisent en deux catégories. La première comprend des gens irascibles, peu sociables, qui ont hérité du caractère batailleur des premiers occupants du pays. La seconde se compose d'hommes pacifiques, d'une intelligence assez peu développée, qui sont excellents agriculteurs lorsqu'ils sont guidés; livrés à eux-mêmes, ils sont incapables de diriger une exploitation agricole tant soit peu importante. La lin-



LA FÊTE DE LA JEUNESSE EN SLOVAQUIE.



JEUNES FEMMES BULGARES EN COSTUME NATIONAL.

guistique est à peu près le seul caractère qui rapproche les Bulgares. Les peuplades mongoliques ont oublié leur langue primitive et parlent actuellement le slave.

✽ Les Serbo-Croates occupent la Serbie, la Croatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie et le Monténégro. Ce sont des hommes de grande taille (1<sup>m</sup>,71 en moyenne), très robustes, énergiques, doux et vaillants à la fois. Leurs mœurs sont des plus hospitalières, et le moindre paysan accueille cordialement l'étranger. Dans de pauvres villages perdus au milieu des montagnes entre la Bosnie et la Serbie, nous avons vu de simples paysans dresser des arcs de verdure pour accueillir les membres d'une conférence internationale. A l'arrivée des congressistes, des jeunes filles, rangées de chaque côté du chemin, la tête ornée d'une couronne de coquilles marines, *Cypraea moneta*, entonnèrent un chant fort mélodieux. De pauvres pâtres qui, comme vêtement, portent une chemise de grosse toile, un pantalon et une veste en peau et n'ont d'autres ressources que leurs troupeaux, s'empressent d'offrir un bol de lait à l'étranger qui s'égare dans leurs montagnes.

Si, en Serbie, au Monténégro, en Bosnie, etc., le paysan bâtit lui-même sa maison, s'il fabrique sa charrue, son chariot, le joug de ses bœufs et ses propres chaussures; si la femme file la laine, le chanvre et le lin, tisse les étoffes et les teint, il ne faudrait pas en conclure que le pays soit dans la misère. Toutes les vallées sont cultivées et l'élevage du bétail est pratiqué sur une grande échelle, mais le Yougo-Slave est intelligent et, ordinairement, chaque famille sait pourvoir à ses besoins. Les richesses minérales sont considérables, mais la longue domination des Turcs sur une partie de la Yougoslavie y avait détruit toutes les industries.

✽ Chez la plupart des Slaves du Sud, la femme, sans être maltraitée, est sous la sujétion du mari. Au Monténégro, il existe encore, dit-on, une vieille coutume fort curieuse à l'occasion du mariage. Au cours de la cérémonie, on ferme la bouche de la mariée par un morceau de sucre, ce qui signifie qu'elle doit parler peu et ne prononcer que de douces paroles. Pendant la première année, elle est presque considérée comme une étrangère : on l'appelle « la fiancée ». Il est rare qu'en présence de son mari, elle adresse la parole à des étrangers. Lorsqu'elle a élevé plusieurs enfants, elle jouit en revanche de considération dans la famille.

En Serbie, le jour du solstice d'été, les pâtres font le tour de leurs étables et de leurs enclos en portant à la main une torche d'écorce de bouleau. Quand une longue sécheresse compromet les moissons, les femmes déshabillent complètement une jeune fille et la couvrent, des pieds à la tête, d'herbes, de feuillages et de fleurs. Lorsqu'elle est transformée en une masse de verdure, elle se rend de maison en maison, accompagnée d'autres jeunes filles qui implorent la pluie en chantant. Les ménagères versent des vases d'eau sur celle qu'elles ont vêtue de feuillage.

✽ Les Slovènes, dont le nombre est évalué à 1 300 000 environ, habitent la Carniole, la Carinthie, la Styrie méridionale et débordent en Italie, dans l'Istrie et la province d'Udine. En Styrie, les

Romains avaient établi leur domination, et le pays fut ensuite occupé par les Ostrogoths, les Avars et les Vendes. Au x<sup>e</sup> siècle, il fut envahi par les Bulgares et les Hongrois. Peu à peu, les Allemands s'infiltrèrent dans les pays slovènes. En Carinthie, ils étaient 40 000 au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, mais les Slaves atteignaient le chiffre de 457 000.

Sous le rapport des caractères physiques, les Slovènes ne se distinguent guère des Serbo-Croates que par leur taille un peu moins élevée (1<sup>m</sup>,668 en moyenne au lieu de 1<sup>m</sup>,71) et par une assez forte proportion d'individus du type brun. De même que les autres Yougo-Slaves, ils se livrent principalement à l'agriculture et à l'élevage. En Styrie, c'est l'élevage qui constitue leur principale ressource. Toutefois, dans la Yougoslavie du nord-ouest, l'industrie métallurgique joue un certain rôle dans le domaine économique.

IV. HELLÈNES. — Le groupe hellène comprend les Grecs et les Albanais. Les uns et les autres sont loin de présenter actuellement un type homogène, ce qui n'a pas lieu de surprendre, étant donné les mélanges qui se sont opérés dès l'antiquité.

Les Grecs ou Hellènes descendent en effet des vieux Pélasges, sur le compte desquels on ne possède que de vagues renseignements. Aux Pélasges sont venus se mêler des Phéniciens, des Romains, des Avars, qui, pendant plus de deux siècles, ont été les maîtres du Péloponèse, puis des Serbes et des Bulgares.

La Grèce continentale, agrandie aux dépens de la Turquie d'Europe, confine aujourd'hui à la Bulgarie et à la Yougoslavie au Nord, et à l'Albanie au Nord-Ouest. Elle possède presque toutes les îles de la mer Égée, la Crète et les îles de la mer Ionienne qui longent ses côtes. Des colonies grecques existent dans la Russie méridionale, en Turquie, dans le sud-est de l'Italie (Terre d'Otrante). Quant à l'Albanie, elle a également des colonies dans



YOUGOSLAVES DE DALMATIE EN COSTUME DES ENVIRONS DE RAGUSE.

le sud de l'Italie (Basilicate, Calabre et Sicile) et en Corse (Corse). Grecs et Albanais se mélangent quotidiennement.

Les Grecs, avons-nous dit, ne présentent pas un type homogène. Les uns et les autres appartiennent aux races brunes, mais ceux de l'Ouest semblent se rattacher à la race dinarique, de grande taille et brachycéphale, tandis que ceux de l'Est sont plus petits et ont assez souvent le crâne allongé. Les Albanais sont regardés comme les représentants les plus purs de la race adriatique ou dinarique, bien que, dans le Sud, la taille paraisse s'abaisser assez sensiblement. En somme, les différences ethniques que l'on constate aussi bien en Grèce qu'en Albanie n'ont pas encore été suffisamment étudiées. On rencontre, comme partout, des physionomies diverses, des individus de haute stature et des individus petits, mais il est difficile d'établir un classement de ces individus.

Toutefois, au milieu de ces variantes, il est un type plus fréquent que les autres et qui frappe au premier abord; il est caractérisé de la façon suivante : taille au-dessus de la moyenne (1<sup>m</sup>,67 en Grèce; 1<sup>m</sup>,68 en Albanie), peau un peu hâlée, cheveux souvent noirs. Le crâne est court, avec front haut et proéminent. La face, régulièrement ovale, montre des yeux largement ouverts, surmontés de sourcils bien arqués, un nez droit, à peine déprimé à la racine, continuant la ligne du front, des lèvres minces et un menton saillant et arrondi. Ce type se rencontre aussi bien en Albanie qu'en Grèce, mais l'Albanais est habituellement plus vigoureux, avec de larges épaules et une poitrine plus développée, ce qui contribue à lui donner une apparence de rudesse. En Grèce, il existe également, dans la Béotie, un type massif, à démarche lourde, mais les Athéniens sont souples, avec un air intrépide, et les Spartiates ont conservé l'allure fière et forte de leurs ancêtres.

Le Grec a l'esprit vif, souple et l'intelligence très ouverte, mais il a un caractère artificieux qui le porte fatalement vers le commerce. Son rêve c'est de posséder une boutique où il pourra déployer ses dons pour le négoce. Il débute souvent d'une façon modeste et parvient à amasser une fortune. Celui qui écrit ces lignes a connu, lorsqu'il était étudiant, un Grec qui, rappelé dans son pays, s'est empressé d'acheter toute une cargaison de lunettes, dont il espérait tirer un profit appréciable en les revendant au détail; il est devenu ministre.

Amis des lettres et du beau langage, les Grecs possèdent généralement une facilité d'élocution qui, dans les affaires, leur est d'un grand secours pour séduire le client. En revanche, ils n'ont guère d'aptitude pour l'agriculture, qui est peu florissante dans le pays. Il en est de même de l'industrie. Les professions agricoles et industrielles ne répondent pas au besoin qu'éprouve le Grec de discourir et de paraître brillant.

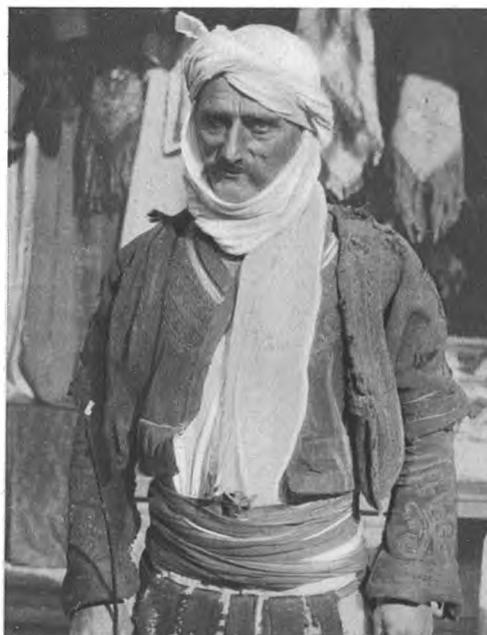
✻ L'Albanais s'adonne peu au commerce. Intelligent et intrigant, il exerce n'importe quel métier pour se procurer du bien-être. En Grèce, il se tient à l'écart des villageois, mais dans les villes, il se dit Grec. Ce qui le séduit, ce sont les professions d'usu-



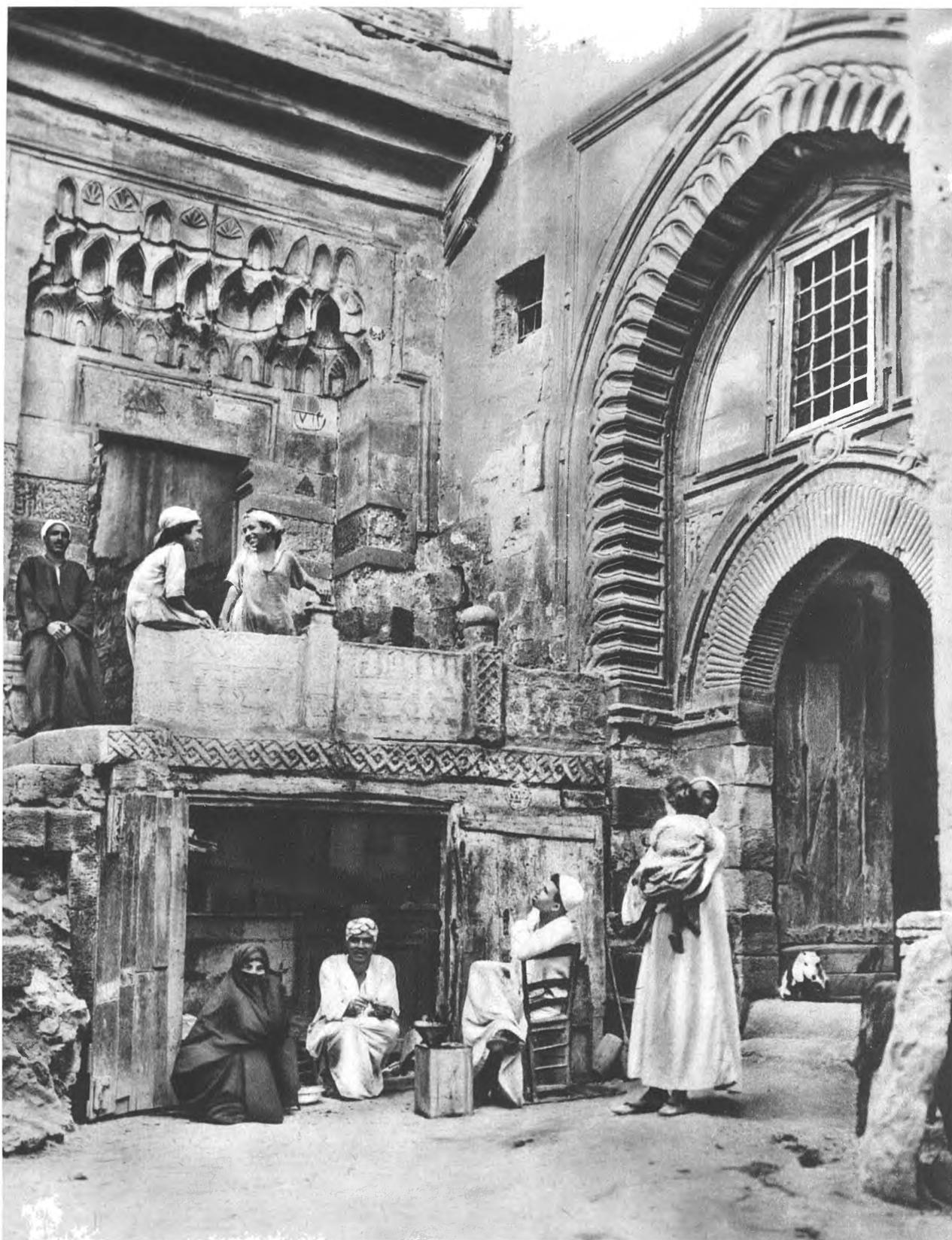
JEUNES FEMMES GRECQUES MODERNES portant l'ancien costume des paysans de Corfou (à gauche) et d'Épire. — CL. WIDE WORLD.

rier, d'agent de police, de caissier. Comme il ne manque pas de souplesse, il arrive, s'il a un peu d'instruction, à occuper des postes importants, non seulement en Albanie, mais en Grèce, en Turquie et même en Roumanie.

Les Albanais du Nord sont braves, belliqueux et bons soldats. Hommes, femmes et enfants portent des pistolets à la ceinture. Il en est qui se livrent à l'agriculture, d'autres sont pasteurs.



PETIT ARTISAN ALBANAIS DE TIRANA. — CL. DELIUS.



FAMILLE ÉGYPTIENNE DANS LE QUARTIER MUSULMAN DU VIEUX-CAIRE. — CL. LEHNERT ET LANDROCK.

# CONCLUSION

**A**L'HEURE actuelle, les preuves de la haute antiquité de l'Humanité sont si nombreuses que les savants les plus réfractaires ont dû se rendre à l'évidence. Dans nos contrées, l'Homme a été le contemporain de l'Éléphant antique, du Rhinocéros de Merck, de l'Hippopotame et d'autres Mammifères qui vivaient en Europe à l'époque encore chaude qui a caractérisé le début du Quaternaire. Lorsque G. de Mortillet estimait à 230 000 ou 240 000 ans le laps de temps qui s'est écoulé depuis le moment où l'Homme a fait son apparition à la surface de la terre, peu nombreux ont été les spécialistes qui se sont ralliés à son opinion; il n'en est plus de même aujourd'hui. Certes, il est impossible d'évaluer avec quelque précision ce laps de temps, et les savants qui ont cherché la solution du problème sont arrivés à des résultats extrêmement éloignés les uns des autres. Néanmoins, il semble démontré aujourd'hui que le chiffre de 100 000 ans puisse être considéré comme un minimum qui a été, selon toute vraisemblance, largement dépassé.

Sans aucun doute, l'Homme primitif a été un véritable sauvage, auquel les grottes naturelles, parfois même de simples abris formés par des saillies rocheuses, servaient d'habitation. Entouré d'animaux redoutables, il n'avait, pour leur donner la chasse, que des cailloux à peine dégrossis par l'enlèvement de quelques éclats. Le gibier terrestre et le gibier d'eau formaient, avec les fruits, les racines de plantes sauvages, la base de son alimentation.

Des découvertes relativement récentes et déjà nombreuses nous ont fait connaître les caractères physiques de nos vieux ancêtres.

Plus nous remontons dans le passé et plus nous nous trouvons en présence d'un type bestial, offrant diverses particularités qui ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans l'Humanité actuelle, mais existent normalement chez les grands Singes anthropomorphes. On en a conclu, non sans raison, que des liens de parenté unissaient les Anthropoïdes et l'Homme primitif. Néanmoins, les différences entre ces deux catégories de Primates sont trop accusées pour qu'il soit possible d'admettre une filiation directe de l'une à l'autre; c'est fort loin dans le passé qu'il faudrait placer l'ancêtre commun. Frappé à la fois des ressemblances et des différences auxquelles nous faisons allusion, un naturaliste allemand, Hæckel, estimait qu'il avait existé, entre l'Homme et les grands Singes, un être intermédiaire auquel il donna le nom de *Pithécantrophe* (Singe-Homme). Cette hypothèse audacieuse fut accueillie par des risées; cependant, les restes du Pithécantrophe ont été découverts dans l'île

de Java et, tout récemment, on a rencontré, en Chine, des ossements d'êtres intermédiaires entre les Anthropoïdes et l'Homme du Quaternaire inférieur.

Tout en admettant une parenté entre l'Humanité primitive et les Singes anthropomorphes, certains anthropologistes prétendent que nous ne sommes pas les descendants des êtres humains qui ont vécu pendant la première moitié de la période quaternaire. La vieille race aurait disparu sans laisser de traces et aurait été remplacée par une Humanité nouvelle (*Homo sapiens*). Nous avons exposé (pp. 45-46) les raisons qui nous empêchent de nous rallier à cette opinion.

D'autres savants estiment que toutes les races actuelles descendent d'un type primitif unique, qui, suivant les contrées où il a essaimé, s'est diversifié à l'infini sous l'action du milieu, dont l'influence s'exerce sur l'être humain comme sur tous les êtres organisés et vivants. L'Humanité aurait donc été cantonnée, à l'origine, dans une contrée limitée. Les partisans de l'Ologénèse, tout en admettant un type unique au début, pensent que ce type est apparu d'emblée sur tous les points de la terre habitables. Enfin, une autre théorie a été émise : les races fondamentales auraient existé dès l'origine et le milieu serait intervenu plus tard pour donner naissance aux races secondaires. On conçoit facilement combien il est difficile de se prononcer pour l'une ou l'autre de ces théories.

Qu'il y ait eu, à l'origine, un ou plusieurs types, il est difficile

de supposer que les innombrables variétés que nous avons passées en revue aient existé dès le début de l'Humanité. Suivant les conditions dans lesquelles ils ont vécu, les différents groupes humains ont acquis des caractères nouveaux qui, peu à peu, sont devenus fixes et se sont transmis à leurs descendants en vertu de la loi d'hérédité, tant que le milieu est resté à peu près invariable. Or, nous avons vu que, pendant la durée de l'époque quaternaire, la faune, la flore, les conditions climatiques ont subi de profonds changements sur place.

De nos jours, sauf au voisinage des pôles, la terre entière est occupée par l'Homme qui, selon la latitude et la longitude de la région qu'il habite, est soumis à l'action de milieux bien différents. Les populations placées dans les conditions les plus favorables ont évolué à tous les points de vue, tandis que d'autres sont encore singulièrement arriérées. Nous avons décrit un certain nombre de peuplades qui n'avaient pas franchi l'âge de la



JEUNES FILLES MÉTISSÉS DU GROUPE NILOTIQUE (Afrique orientale). — CL. RAP.

Pierre il y a très peu d'années et qui, maintenant, ajoutent à leur primitif outillage l'appoint que leur fournissent les civilisés.

Est-ce dire que ces Primitifs soient dénués d'intelligence ? assurément non. Les petits Négrilles des grandes forêts de l'Afrique équatoriale, élevés à la façon des enfants blancs, se sont montrés, à l'école, supérieurs à la plupart de ceux-ci. Les Négrilles de la Sangha et les Négritos des Philippines, lorsqu'ils ont cessé d'être traqués et refoulés à l'intérieur de forêts difficilement pénétrables, ont fait preuve de sentiments élevés.

Beaucoup de personnes se représentent les Nègres en général comme des êtres bornés, vantards, cruels, incapables de progresser s'ils sont livrés à eux-mêmes; ce n'est pas absolument exact. Ceux d'Afrique, dont les ancêtres ont connu l'âge de pierre, travaillent habilement les métaux et peut-être ont-ils employé le fer avant nos propres ancêtres. Ils élèvent des animaux domestiques et cultivent des plantes utiles dans les régions fertiles. On trouve, chez certaines populations noires, des hommes bien doués pour la sculpture, la gravure, la musique. Ils ont, certes, des défauts et des coutumes bien différentes des nôtres. En Afrique et dans certains archipels de la Mélanésie, il existait naguère — et il existe sans doute encore — des tribus cannibales et des hommes qui se montrent cruels en maintes circonstances, mais cette cruauté s'explique dans bien des cas. Les Blancs s'emparent peu à peu de leurs territoires et ils se défendent par tous les moyens. Pour rallier les Noirs qui, en Afrique, avaient fondé de grands empires, il faut leur appliquer les règles dont se sont toujours inspirés deux éminents coloniaux, Faidherbe au Sénégal et Auguste Pavie en Indochine, pour ne citer que deux disparus : se montrer ferme à l'occasion, et toujours juste et humain. On est étonné alors de tout



ESQUIMAU DE LA BAIE D'HUDSON.

ce qu'on peut tirer de ces « attardés », pour employer une expression très juste de Delafosse. Humainement traités, les Ouolofs du Sénégal, par exemple, ont donné à Faidherbe maintes preuves de leur dévouement et de leurs aptitudes à apprendre : beaucoup savent lire et écrire; ils sont devenus de bons maraîchers et ils exercent habilement une foule de métiers manuels.

Les Mongols et leurs multiples variétés nous offrent un exemple frappant de l'influence du milieu. Ceux qui vivent dans les régions boréales, où l'inclémence du climat ne permet guère de songer à cultiver le sol, tirent presque toutes leurs ressources de la chasse et de la pêche. Ils élèvent néanmoins quelques animaux domestiques, notamment le Renne, et on comprend que leur intelligence se soit portée sur ce qui pouvait assurer leur existence matérielle. C'est dans cette région qu'on rencontre le type mongolique le plus accusé.

Dans l'Asie moyenne, Gengis-Khan et Tamerlan brassèrent toutes les populations, mélangeant maintes variétés de Mongols qui détruisaient tout sur leur passage. Attila ne disait-il pas que l'herbe ne pousserait plus sur le sol que les pieds de son cheval auraient foulé ? Ces conditions pré-

caires de l'existence n'étaient pas faites pour encourager les tribus à fonder de grands établissements durables. Elles adoptèrent la vie pastorale et nomade.

En Chine, au Japon, en Indochine, au Cambodge, à Java, etc., de grandes civilisations s'épanouissaient au contraire. La civilisation chinoise, due aux Mongols, a débuté à une époque bien lointaine; quant à celles du Sud, elles se sont développées surtout grâce aux populations blanches venues de l'Inde. Des mélanges de sang s'opèrent, comme il arrive toujours lorsque deux races se trouvent en contact pendant une assez longue période.



RICHE FEMME TATARE DE KASAN (Russie d'Europe).



JEUNE FILLE JUIVE DE TRIPOLITAINE. — CL. CAV. LUCA COMERIO.

En Asie Mineure, les grandes civilisations anciennes sont surtout l'œuvre des Blancs. Les Turcs d'autrefois étaient bien des Mongols, mais l'apport de sang étranger a modifié profondément les caractères des Osmanlis ou Turcs modernes.

L'Amérique renferme un mélange de races assez difficile à débrouiller. Indépendamment des Européens, qui y ont fondé de grandes nations et qui, au Mexique et au Pérou notamment, se sont substitués aux auteurs des remarquables civilisations indigènes antérieures à Colomb, on rencontre encore des représentants des nombreuses races d'autrefois. Parmi ces races, il en est qui, jusqu'à ces derniers temps, sont restées très arriérées. Tels sont les Esquimaux de l'Extrême-Nord, les Fuégiens de l'Extrême-Sud et une foule de peuplades de l'Amérique Centrale et de l'intérieur de l'Amérique du Sud. Au fur et à mesure que s'avancent les Européens, les coutumes indigènes se modifient. Les croisements entre les vieux habitants et les nouveaux venus deviennent chaque jour plus fréquents.

Sur la côte nord-ouest vivent des tribus à caractères mongoliques venues vraisemblablement d'Asie. Les fameux Peaux-Rouges, dont la coloration de peau ne correspond guère au qualificatif qui leur a été appliqué, sont en voie d'extinction; leurs derniers descendants se livrent en partie à l'agriculture dans les « réserves » que leur ont assignées les Yankees. Les Patagons de la pointe méridionale du Nouveau Monde, dont on avait exagéré la taille, s'éteignent aussi peu à peu.

En présence d'un tel amalgame, il n'est plus permis de parler de « race américaine ». Ce n'est pas « une race », mais des races multiples qui vivent de l'autre côté de l'Atlantique.

En Océanie, nous avons rencontré des Nègres très caractérisés, différents de ceux d'Afrique; des Malais qu'on rattache aux Mongols, malgré les caractères spéciaux qu'ils présentent, et une fort belle race répandue dans toute la Polynésie, race aussi remarquable par sa grande stature et par sa robusticité que par la beauté de ses traits et par sa sensualité. En dépit de leur force, les Polynésiens sont également en train de disparaître, par suite de la faible natalité qui est la conséquence de leurs excès sexuels et des maladies que leur ont importées les Européens.

Nous laissons de côté les Blancs, sur lesquels nous avons passé très rapidement parce qu'ils sont trop connus, surtout ceux qui peuplent l'Europe. A l'heure actuelle, on les trouve dans toutes les parties du monde, exposés à l'action de milieux fort différents,



FEMME D'UN CHEF NOIR DU NYASSALAND (Afrique sud-orientale).  
CL. WIDE WORLD.

qui influent plus ou moins sur leurs caractères physiques et sur leur genre de vie.

En résumé, tous les stades par lesquels est passée l'Humanité depuis ses origines se retrouvent de nos jours à la surface du globe. Toutefois, les populations modernes les plus arriérées n'ont pas été sans accomplir quelques progrès. C'est ce qui apparaîtra, nous l'espérons, au lecteur qui aura parcouru le présent ouvrage. La loi du progrès n'est pas une simple conception de l'esprit : elle repose sur des observations qui portent sur le passé et sur le présent et fait bien augurer de l'avenir.



FEMME MÉO DU TONKIN. — CL. G' G' DE L'INDOCHINE.



JEUNES FEMMES DE L'INDE ORIENTALE, RÉGION DES COLLINES. — CL. KEYSTONE.

BIBLIOTECA  
INSTIT. PEDAG. C-TA

32443

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## A

Ababdèh, 194.  
 Abbeys, 166.  
 Abénakis, 290.  
 Abidjis, 166.  
 Abourés, 166.  
 Abou-Roufs, 194.  
 Abyssins, Amharas, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 274.  
 Achaguas, 304.  
 Achantis, 80, 162, 165, 169.  
 Acolhuas, 300.  
 Aderbeidjanis, 271.  
 Adighés : voir Tcherkesses.  
 Adjas, 162.  
 Adoumas, 115, 117.  
 Adriatique, dinarique (race), 362.  
 Aëtas, 52, 53, 260.  
 Afars : voir Danakils.  
 Afemas, 166.  
 Afghans, 48, 264, 270, 271, 272.  
 Afouli : voir Peuls.  
 Afourous, Bafourous, 116, 118.  
 Agaous, 198.  
 Agnis, 166, 169, 170.  
 Ahaggars, 191.  
 Ainous, 230, 261, 262.  
 Aïssaouas, 281.  
 Akkas, 50, 58, 61, 62, 134.  
 Akoas, 58.  
 Alaghirs, 361.  
 Alakaloufs, 77, 78.  
 Alaks, 255.  
 Alamans, 372.  
 Alas, 246, 253.  
 Albanais, 362, 382, 383.  
 Alcovisas, 307.  
 Alemans, 347.  
 Alfourous, 245, 251, 252.  
 Algonquins, 287, 290, 291, 292.  
 Aliéilis, 224.  
 Alladiens, 166.  
 Allemands, 89, 350.  
 Allemands du Nord, 369, 370, 371, 372.  
 Allemands du Sud, 369, 372.  
 Allentiaks, 319.  
 Amakosas, 84, 85.  
 Amalécites, 191.  
 Amapondas, 84.  
 Amatembous, 84.  
 Amatongas, 89.  
 Amberbakis, 323.  
 Amboinais, 248.  
 Ambou, 116.  
 Américaines (races), 48, 49, 52.  
 Amers, Bend-Ades, 269.  
 Amharas : voir Abyssins.  
 Amoruas, 304.  
 Anaouls, 213.  
 Andamanais, Mincopies, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57.  
 Andaquis, 304.  
 Anfaks, 323.  
 Anglais, 53, 54, 65, 68, 71, 82, 84, 88, 89, 369, 374, 376.  
 Angles, 369, 373.  
 Anglos : voir Anlos.  
 Anglo-Saxons, 4, 369, 373, 374, 376.

Angolais, Nègres de l'Angola, 80, 81, 109, 110, 111, 112, 113, 114.  
 Anlos, 162.  
 Annamites, 1, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 255.  
 Antaisakas, 104.  
 Antandroy, 104.  
 Antankaranas, Antankars, 104, 106, 108.  
 Antankars : voir Antankaranas.  
 Antanosy, 105.  
 Aouellimidens, 191.  
 Apaches, 286, 288, 290.  
 Apalaches, 291.  
 Apolloniens, Zemmas, 166.  
 Apotos, 312.  
 Arabes, 48, 52, 53, 80, 83, 84, 85, 89, 90, 100, 103, 104, 140, 143, 145, 146, 147, 152, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 197, 198, 202, 252, 271, 273, 274, 276, 279, 280, 281, 347.  
 Arabo-Berbères : voir Maures.  
 Arahuacos : voir Aruacs.  
 Araucans, Auca, Mapoutche, 311, 319, 320.  
 Araunos, 315.  
 Arawaks : voir Maïpourés.  
 Arawis, 323.  
 Ardas, 306.  
 Aricaras, 287.  
 Armas, 152.  
 Arméniens, Hais, 193, 205, 270, 272, 347, 372.  
 Aromas, 323.  
 Aroubas, Orubas, 312.  
 Arrapaoes, 290.  
 Ar'Rérf Anhets, 191.  
 Aruacs, Arahuacos, Coggabas, 304.  
 Aruntas, 66.  
 Aryens, 205.  
 Assiniboins, 292.  
 Assiniens, 165.  
 Assyriens, 205, 273.  
 Atas : voir Ates.  
 Atchinois, 248.  
 Ates, Atas, 53.  
 Athabascans : voir Athabasques.  
 Athabasques, Athabascans, 285, 286, 295.  
 Atlantes, 355.  
 Atlanto-méditerranéenne (race) : voir Littorale (race).  
 Attacotes, 36.  
 Attiés, 166.  
 Auca : voir Araucan.  
 Auetos, 314.  
 Australiens, 27, 42, 46, 47, 49, 65, 66, 67, 68, 71, 79, 321.  
 Autrichiens, 369, 372, 373.  
 Auvergnats, 369.  
 Avares, 360, 361, 381, 382.  
 Aymarais, 306, 307, 308.  
 Aymocos : voir Botocudos.  
 Azandés : voir Niams-Niams.  
 Azdjers, 191.  
 Aztèques, Nahuas, 297, 298, 299, 300, 301, 304.

## B

Babalias, 143.  
 Babas, 126.  
 Babengas : voir Babingas.  
 Babingas, Babengas, 58, 61.  
 Babinjis, 114.  
 Babonkos, 58.  
 Baboundas, 121, 123.  
 Babourous, 58, 61.  
 Babyloniens, 186, 273, 281.  
 Bachilelés, 117.  
 Bachkirs, 215.  
 Badagas, 260.  
 Badoujis, 246, 251.  
 Bafilatché : voir Peuls.  
 Bafonts, 160.  
 Bafourous : voir Afourous.  
 Bagas, 172, 173, 174, 175.  
 Bagas-Forés, 174.  
 Bagayas, 58, 61, 62.  
 Bagnounks, 178, 179.  
 Bagongos, 117.  
 Baguirmiens, 143, 161, 160.  
 Bahnars, 255.  
 Bajas, 126.  
 Bakalais, 114, 115, 117.  
 Bakalaks, 84.  
 Bakkas, 126.  
 Bakkés-Bakkés : voir Mimos.  
 Bakokos, 160.  
 Bakomés, 166.  
 Bakonés, 171.  
 Bakotas, 160.  
 Bakouangas, 114.  
 Bakouankosh, 114.  
 Bakoundous, 160.  
 Balakas, 84.  
 Balantes, 178, 179.  
 Balias, 58.  
 Balinais, 245, 248.  
 Balois, 116.  
 Balolo, 115.  
 Balondas, 108.  
 Baluba, 114.  
 Bamânas, Miniankas, 151.  
 Bambalas, 118, 121.  
 Bambaras, Banmanas, 80, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 157, 172, 175.  
 Bamouks, 160.  
 Banda-Banda, 126.  
 Bandas, 126, 127, 144.  
 Bandjars, Nats, 269.  
 Bandra-Lokh, 50.  
 Bangalas, 113, 117.  
 Bangomos, 115.  
 Bangongos, 118.  
 Bangoués, 115.  
 Banguillis, 116.  
 Ba-Ngunu, 84.  
 Ba-Niungués, 84, 87.  
 Banivas, 313.  
 Banjangs, 160.  
 Bankoutous, 121.  
 Banmanas : voir Bambaras.  
 Banokos, 115.  
 Banolas (homme de), 22.  
 Banyais, 89, 93, 96, 97, 98, 99.  
 Banziris, 127, 128.  
 Baoulés, 166, 170.  
 Bapendés, 123.  
 Barabras, 193, 197, 198.  
 Baras, 104, 105, 106, 107.  
 Barbacoas, 305.  
 Barbaires, 186.

Baribas, 154, 159, 160, 162, 165.  
 Baris, 137.  
 Barmas, 143.  
 Barotsés, 83, 86, 89.  
 Basokos, 115.  
 Basongos, 118.  
 Basongués, 114.  
 Basques, Vascons, Vascongados, Euskaldunak, 347, 355, 356.  
 Bassaris, 172, 174, 175.  
 Bassas, 171.  
 Bassoutos, 84, 85, 86, 87, 88.  
 Bastards, 80, 81.  
 Batékés, 114, 117.  
 Batétéla, 117.  
 Batokas, 89.  
 Batongas, 89.  
 Batouas, 58, 61, 62.  
 Batoumbas, 114.  
 Battaks, 245, 246, 248, 251, 252, 253, 254, 255.  
 Bavares, 369, 372, 373.  
 Bayanzis, 121.  
 Bayas, 126.  
 Bayottes, 178.  
 Bayoumbas, 114.  
 Bedjas, Bicharis, 194.  
 Bédouins, 274, 276, 279, 280.  
 Bélandas, 137, 138.  
 Belges, 362, 368.  
 Bend-Ades : voir Amers.  
 Bengalis, 58.  
 Bengas, 115.  
 Beni-Amers, 194.  
 Benins, 80, 161, 162.  
 Berbères, 34, 186, 187, 190, 191, 192, 197, 355.  
 Berdouranis, Ghilzais, 271.  
 Bérifon : voir Birifo.  
 Berthas, 131, 132.  
 Besoundous, 114.  
 Betanimènes, 105, 107.  
 Betchouanas, 64, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89.  
 Betempas, 114.  
 Bétés, 166, 171.  
 Betoyas : voir Tukanos.  
 Betsileos, 105, 107, 108, 184.  
 Betsimisarakas, 103, 104, 105, 108.  
 Bhils, 260.  
 Bhûihers, 58.  
 Bhumis, 260.  
 Bicharis : voir Bedjas.  
 Bicolis, 52, 248, 251.  
 Bidigris, 126.  
 Bielorusses : voir Blancs-Russiens.  
 Biloxis, 292.  
 Bimba : voir Gourmantchés.  
 Binouas, 56.  
 Biribris, 171.  
 Birifo, Bérifon, 154, 157.  
 Birmans, 236, 243.  
 Bisayas, 52, 248, 251.  
 Blancs d'Afrique, 183, 186.  
 Blancs-Russiens, Bielorusses, 361, 377.  
 Bobandis, 160.  
 Bobanguis, 116.  
 Bobos, 80, 154, 157.  
 Bobos-Dioulas : voir Sias.  
 Bods : voir Tibétains.  
 Boers, 81, 84.  
 Bohémiens : voir Tchèques.

Bohémiens : voir Tsiganes.  
 Boïens, 372.  
 Bokhars : voir Kirghizes.  
 Bolovens, 255.  
 Bongos, Obongos, 58, 126, 131, 132, 133, 134, 136.  
 Bonkys, 161.  
 Bonnas, 166.  
 Bornouans, 81, 145, 161.  
 Boschimans, Bosjesmans, Bushmen, Khuai, 3, 31, 32, 48, 58, 63, 64, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 90, 110, 115, 183.  
 Bosjesmans : voir Boschimans.  
 Botocudos, Aymocos, Bourous, 314, 316.  
 Bouakaras, 143.  
 Bouchongos, 117, 118, 122, 123.  
 Boudjagos, 172, 174.  
 Boudsumas, 144, 145, 146.  
 Boughis, 251.  
 Bougouri : voir Pougouli.  
 Boulalas, 145.  
 Boulous, 115, 116.  
 Boulyres, 381.  
 Bouras, Frafras, 157.  
 Bourguignons, 347.  
 Bouriates, 206, 207, 211, 216.  
 Bourous : voir Botocudos.  
 Bou-Senoun : voir Kodoïs.  
 Boussansés, 154, 157.  
 Boutanis, 221.  
 Bouyalas, 160.  
 Bozos, 148, 149.  
 Brahouis, 58.  
 Braknas, 192.  
 Brandebourgeois, 369, 371.  
 Braos, 255.  
 Bretons, 36, 369.  
 Broken-Hill (homme de), Rhodésia (homme de la), 23, 24, 44, 46, 84.  
 Budagas, 261, 262.  
 Bulgares, 367, 372, 381, 382.  
 Burcondes, 347, 365.  
 Bushmen : voir Boschimans.

## C

Caddos, 287.  
 Caduvés, 317.  
 Cafres, 30, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 94, 96, 109, 112.  
 Cahuapanas, 306.  
 Caingans, 316.  
 Cainguas, Caynas, 316, 317.  
 Calabaraï, 161.  
 Calchaquis, Diaguites, 318, 319.  
 Cambodgiens, Khmers, 5, 233, 236, 237, 238, 239, 240, 242, 245, 255.  
 Campevas : voir Omaguas.  
 Canendeyus, 316.  
 Caraïbes, Caribes, 312, 313, 314.  
 Caribes : voir Caraïbes.  
 Carolins, 346.  
 Carthaginois, 187.  
 Caucasiens, 347, 356, 357, 358, 359.  
 Cavallis, 171.

- Cayapas, 304.  
Caynas : voir Cainguas.  
Cayugas, 284, 291.  
Celtes, 362, 369, 373, 374, 376, 377.  
Celtibères, 366.  
Cévenole (race) : voir Occidentale (race).  
Chaambas, 192.  
Chaambas Mouadhis, 192.  
Chahaptes, Nez-Percés, 294.  
Chaktas : voir Choctaws.  
Chaldéens, 205.  
Chalquès, 300.  
Chamacocos : voir Samucos.  
Chamites, 355.  
Chamorros : voir Marianais.  
Champas, 221.  
Chams : voir Tiams.  
Chancelade, 19, 32, 33, 49.  
Changalla, 197.  
Changos, 308.  
Changuinas, 303.  
Chaouïas, 187, 190, 191.  
Charruas, 319.  
Chastans, 295.  
Cheliaghs, 213.  
Chellouhs : voir Chleuhs.  
Chenchous, 261.  
Chépayans, Tchépayans, Chippeyans, Chipewyans, Chipiouans, 285.  
Chérokis, Tchérokis, 288, 291.  
Cheyennes, 288, 290.  
Chibchas, Muisacas, 304.  
Chichimèques, 300.  
Chikassaws : voir Sikassaws.  
Chillouks, 81, 137, 138, 139, 140.  
Chimilas, 303.  
Chimu, 307.  
Chinas, 264.  
Chinchas : voir Yungas.  
Chinois, 7, 49, 50, 52, 53, 56, 57, 103, 205, 206, 215, 216, 219, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 234, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 252, 253, 255, 259, 260, 284.  
Chinouks, Têtes-Plates, 288, 294, 297.  
Chipewyans : voir Chépayans.  
Chipiouans : voir Chépayans.  
Chippeways, Ojibeways, 285, 286, 290.  
Chippeyans : voir Chépayans.  
Chiricahuas, 286.  
Chiriguanois, 315.  
Chirs, 137.  
Chitimachas, 291.  
Chleuhs, Chellouhs, 187, 191.  
Choans, 197, 200.  
Chochones, Shoshones, 296, 297.  
Chocos, 303.  
Choctaws, Chaktas, 291, 292.  
Chofis, 381.  
Cholagas, Sholajas, 260, 261.  
Chontals, Tsendales, 299.  
Chortis, 299.  
Choukourieh, 194.  
Choulis, 137.  
Chumashs : voir Tchoumachas.  
Churoyas, 313.  
Ciamps : voir Tiams.  
Cimbres, 347, 369.  
Cincallès : voir Wa-Berikimos.  
Cinghalais, 269.  
Circassiens, 359, 360.  
Cliff-dwellers, 287.  
Cocamas, 313.  
Coconucos, 304.  
Cofanes, 306.  
Coggabas : voir Aruacs.  
Colhuas, 300.  
Colorados, 304.  
Comanches, 296, 297.  
Congolais, Nègres du Congo, 80, 114, 115, 116, 117, 118, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131.  
Coniaguais, 172, 174, 175.  
Coorumbas, 58.  
Copehans, 293.  
Coptes, 193, 194.  
Coras, 301, 302.  
Coréens, 225, 226, 227.  
Cosaques, 377, 378.  
Costanos, 295.  
Cotchimis, 295.  
Coures, Koures, 350.  
Coyoteros, 286.  
Creeks : voir Muskokis.  
Criks : voir Muskokis.  
Croates, 372.  
Cro-Magnon (race de), 19, 20, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 38, 49, 74, 75, 187, 347, 355, 369.  
Crows, 288, 292.  
Cuibas : voir Mellas.  
Cunas, Tulas, Dariens, 303.
- D
- Daces, 367.  
Dacotas : voir Sioux.  
Dagaris, 154, 157.  
Dagbomas : voir Dagombas.  
Dagombas, Dagbomas, 157.  
Dahoméens : voir Fons.  
Dakotas : voir Sioux.  
Dalécarliens, 369.  
Damaras, Ovas-Héeros, Héeros, 80, 81, 83.  
Danakils, Afars, 197, 198, 201.  
Danois, 73, 369, 370.  
Dans, 166.  
Daoudais, 323.  
Darghas, Hirkanes, 360.  
Dariens : voir Cunas.  
Dayaks, 50, 245, 251, 252, 253, 254.  
Dayaks maritimes, Ibans, 251, 252.  
Déforos, 154.  
Delawares : voir Lenapes.  
Dendis, 152, 162.  
Dené-Dindjés : voir Konatchiniens.  
Derbetes, Durbetes, 219.  
Dés, 170.  
Deux-Chaudrons, 292.  
Diaguites : voir Calchaquis.  
Dialoukés, 148, 149, 172.  
Dian, Dian-né, 154.  
Dian-né : voir Dian.  
Didas, 166, 171.  
Didos, 360.  
Digoriens, 361.  
Dinarique (race) : voir Adriatique (race).  
Dinkas, Mondjans, 81, 137, 138, 139, 140.  
Diolas, Feloupes, Fellupes, 166, 175, 178, 179.  
Dioulas, 148, 149, 150, 151, 158, 178.  
Djalins, 194.  
Djarais : voir Jaraïs.  
Djats, 271.  
Djedjés : voir Fons.  
Djermas, 152, 153.  
Djingés, 129.  
Djours, 137, 138, 139, 140.  
Dogbos, 162.  
Dogoms, 154.  
Dompagos, 162.  
Douaïchs, 192.  
Doualas, 160.  
Douranis, 271.  
Dravidiens, 244, 260, 261, 264.  
Druses, 274, 276.  
Durbetes : voir Derbetes.
- E
- Ebriés, 166.  
Écossais, 369, 376.  
Egbas, 161.  
Égyptiens, 7, 50, 128, 143, 146, 186, 192, 193, 197, 281.  
Ehringsdorf (mâchoires d'), 20.  
Éleutes : voir Kalmouks.  
Émerillons, 313.  
Énimas, 316, 317.  
Ersars, 224.  
Esmeraldas, 305.  
Espagnols, 50, 52, 187, 362, 366, 367.  
Esquimaux, 33, 49, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 134, 205, 206, 213, 214, 283, 284, 318.  
Esses : voir Ossètes.  
Esthes, 350.  
Esthoniens, 350, 351.  
Éthiopiens, 48, 79, 90, 100, 143, 145, 183, 186, 193, 197, 202.  
Étrusques, 365.  
Euskaldunak : voir Basques.  
Euzbegs : voir Ouzbegs.
- F
- Fans, Pahouins, 114, 125, 160.  
Fantis, 165.  
Fellacha, 197.  
Fellahs, 193, 194, 197.  
Fellata : voir Peuls.  
Fellupes : voir Diolas.  
Feloupes : voir Diolas.  
Fidjiens : voir Vitiens.  
Fila : voir Peuls.  
Filata : voir Peuls.  
Finlandais, 350, 351.  
Finois, 207, 347, 348, 350, 351, 352, 354, 355, 369, 371, 372, 378.  
Flamands, 368.  
Folos, Foros, 151.  
Fons, Dahoméens, Gèges, 80, 159, 162, 163, 164, 165, 166.  
Foraouis : voir Fours.  
Foriens, 143.  
Formosans, 230.  
Foros : voir Folos.  
Foula : voir Peuls.  
Foulacoundas, 172.  
Foulani : voir Peuls.  
Foulanka : voir Peuls.  
Foulankés, 148, 149.  
Foulaoua : voir Peuls.  
Foulbés : voir Peuls.  
Foullâni : voir Peuls.  
Foullânia : voir Peuls.  
Foullâniyin : voir Peuls.  
Foundjés, 137, 138, 139, 140.  
Fours, Foraouis, 143.  
Foutankés, 179.  
Foutas, 172, 175.  
Frafra : voir Bouras.  
Français, 362, 365.  
Francs, 347, 365, 368, 372.  
Fuégiens, 49, 77, 78, 283, 302, 318, 320.
- G
- Gabonais, Mpongoués, 80, 114, 115, 116, 117, 118.  
Gadabas, 260.  
Gadjos, 246, 253.  
Gagaouz, 381.  
Gagous, 166, 170.  
Galibis, 312.  
Gallas, Oromos, 131, 197, 198, 201, 202.  
Galoas, 115, 116, 117.  
Gan, Gan-né, 154.  
Gan-né : voir Gan.  
Gaulois, 42, 365, 381.  
Gbanians, Gondjas, Ntas, 157.  
Gèges : voir Fons.  
Géorgiens, Karthévéliens, Khartvels, Grouzines, Grousiens, 225, 356, 357, 358, 360, 361.  
Germaines, 366, 369, 371, 372, 373, 378, 381.  
Ghiliaks, 207, 214, 215.  
Ghilzais : voir Berdouranis.  
Ghimirrhas, 198.  
Gibraltar (homme de), 22.  
Gilbert (Insulaires des), 346.  
Gitanos : voir Tsiganes.  
Gna-Hœuns, 255.  
Gnongs, 255.  
Goajires, 313.  
Goldes, 210.  
Golos, 131, 133.  
Gondjas : voir Gbanians.  
Gonds, 260.  
Gotars, 369.  
Goths, 365, 366, 369, 381.  
Gouins : voir Mbouins.  
Gounds, 58.  
Gouraghés, 197.  
Gouriens, 357, 359.  
Gourmantchés, Bimba, 154, 157, 162.  
Gourongs, 221.  
Gouros, 166, 170.  
Gourounsi, 154, 157.  
Grands Namaquas, 81.  
Grands-Russiens, Vélikorousses, 352, 361, 362, 377.  
Grebos, 171.  
Greco, Hellènes, 7, 186, 187, 225, 274, 281, 347, 362, 366, 382, 383.  
Grenelle (homme de), 33.  
Grimaldi (race de, Négroïdes de), 19, 20, 24, 27, 28, 29, 31, 32, 33.  
Griquas, 80, 81.  
Gros-Ventres : voir Meunitaris.  
Grousiens : voir Géorgiens.  
Grouzines : voir Géorgiens.  
Guadjanas, 317.  
Guahibos, 313.  
Guahivos, 304.  
Guakanahuas, 315.  
Guamos, 313.  
Guanas, 316, 317.  
Guanches, 34, 187.  
Guaranis : voir Toupis.  
Guaraounos, 313.  
Guatos, 317.  
Guatusos, Huatusos, 299, 303.  
Guayakis, 317.  
Guaycours, 317, 319, 320.  
Guaycurus : voir Guayqueris.  
Guayqueris, Guaycurus, 313.  
Guerajis, 202.  
Guetares, 303.  
Guinéens, 161.  
Gypsies : voir Tsiganes.
- H
- Habbés, Tombos, 81, 148, 153, 154, 157.  
Hachiyas, 202.  
Hadjimis, 271, 273.  
Haïdahs, Skittaguettes, 294.  
Haïs : voir Arméniens.  
Hallangs, 255.  
Hanovriens, 369.  
Haouiyas, 202.  
Haoussas, 80, 81, 144, 146, 147, 159, 160, 161, 165, 180.  
Hassanièh, 194, 200.  
Hawaïens, 337, 341, 342.  
Hazarch, 271.  
Hébreux : voir Juifs.  
Hébridais, 369, 376.  
Heidelber (race d'), 19, 20, 22, 45, 46.  
Hellènes : voir Grecs.  
Hérosos : voir Damaras.  
Hidatsas, 292.  
Hilloonas, 53.  
Hindous, 47, 48, 51, 52, 57, 103, 238, 239, 245, 246, 252, 261, 264, 267, 268, 269, 271, 274.  
Hirkanes : voir Darghas.  
Hodes, 381.  
Hollandais, Néerlandais, 64, 81, 369, 370, 371.  
Hongrois, Magyars, 367, 369, 372, 373, 381, 382.  
Hora-Nous : voir Moundari.  
Hôs, Lourka-Kols, 260.  
Hôs : voir Tchitralis.  
Hottentots, Khoi-Khoi, 5, 63, 80, 81, 82, 83.  
Houpas, 286.  
Hovas, Mérimas, 103, 104, 105, 106, 107, 183, 184, 185.  
Huancas, 308.  
Huarpes : voir Milcayacs.  
Huatusos : voir Guatusos.  
Huichols, 301, 302.  
Huns, 210, 347.  
Hurons, Wyandots, 288, 291.
- I
- Ibans : voir Dayaks maritimes.  
Ibères, 355, 365, 366.  
Ibero-insulaire (race), 362.  
Ibos, 161.  
Idzos, 161.  
Ifellân : voir Peuls.  
Ifoullân : voir Peuls.  
Igaras, 161.  
Igberas, 161.  
Igorotes, 52, 251, 252.  
Ijos : voir Idzos.  
Ikbas : voir Egbas.  
Illocanos, 251.  
Ilogontes, 251.  
Imères, 358.  
Imochars : voir Touareg.  
Imouchars : voir Touareg.  
Incas, 305, 307, 308.  
Indéniés, N'déniéfoués, 166.  
Indiens, 79.  
Indiens de Californie, 293.  
Indiens de l'Amérique du Nord, 47.  
Indiens de l'Amérique du Sud, 143.  
Indiens du Mexique, 297.  
Indiens du Napo, 306.  
Indiens du Nord-Ouest, 293.  
Indiens du versant Pacifique, 293.  
Indiens Pueblos, 293.  
Indochinois, 225, 233, 239.  
Indonésiens, 52, 226, 230, 234, 244, 248, 251, 252, 255, 256, 321, 337.

- Indonésiens continentaux, 255.  
 Ingouches, 360, 361.  
 Ingoussiés, 115.  
 Inhambanes, Nyambanes, 89.  
 Iougriens : voir Ougriens.  
 Ioways, 292.  
 Ipourinas, 315.  
 Iraniens, 270, 361.  
 Irlandais, 36, 73, 369, 376, 377.  
 Iroquois, 284, 287, 291.  
 Iroulas, 261.  
 Irous : voir Ossètes.  
 Isambos, 117.  
 Islandais, 73, 369, 370.  
 Ismaélites, 274.  
 Israélites : voir Juifs.  
 Italiens, 362, 365, 366, 372.
- J
- Jaga, 80.  
 Jakouns, 51, 56.  
 Jakris, 161.  
 Japonais, 103, 225, 226, 227, 230, 233, 284.  
 Jaraïs, Djarais, 255.  
 Jaunes, 47, 48, 49, 56.  
 Javanais, 245, 246, 248, 251.  
 Jeberos : voir Jibaros.  
 Jectanides, Yéméniens, 274.  
 Jibaros, Jivaros, Jeberos, 306.  
 Jicarillos, 286.  
 Jivaros : voir Jibaros.  
 Jouangs, 58.  
 Juangs ou Patouas, 260.  
 Juifs, Hébreux, Israélites, 99, 152, 186, 187, 191, 193, 205, 273, 274, 275, 276, 280, 347.  
 Jutes, 369, 373.
- K
- Kabardiens, 360.  
 Kabbas, 129.  
 Kaboutches, 362.  
 Kabyles, 187, 188, 190, 191, 192.  
 Kachouves, 378.  
 Kafirs, 271.  
 Kâgoros, 148, 149, 150.  
 Kaitags, 360.  
 Kakas, 126.  
 Kalamantan, 251.  
 Kalapouians, 295.  
 Kalinas, 312.  
 Kalmouks, Éleutes, 206, 216, 219, 220, 222, 224.  
 Kamtchadales, 207, 214.  
 Kanaras, 261.  
 Kanembous, 81, 144, 145, 146, 161.  
 Kanoris, Kanouris, 143, 144, 146, 147, 180.  
 Kanouris : voir Kanoris.  
 Karaboros, 151.  
 Kara-Kirghizes, 222.  
 Kara-Loulis : voir Loulis.  
 Kareliens, 350.  
 Karipounas, 315.  
 Karoks, 295.  
 Karons, 323.  
 Karthévéliens : voir Géorgiens.  
 Kasengs, 255.  
 Kayagans, 251.  
 Kayans, 251.  
 Kayapos, 316.  
 Keakas, 160.  
 Kélouis, 191.  
 Kenyas, 251.  
 Keras : voir Qweres.  
 Kerepounous, 323, 327.
- Kéribinas, 146.  
 Khababs, 196.  
 Khalkas : voir Mongols.  
 Kharias, 260.  
 Khartvels : voir Géorgiens.  
 Khâs, 234, 235, 240, 242, 243, 255.  
 Khassoukés, 148, 149.  
 Khevsoures, 358, 359, 360.  
 Khment, 197.  
 Khmers : voir Cambodgiens.  
 Khochotes, Khochoutes, 219.  
 Khochoutes : voir Khochotes.  
 Khoï-Khoï : voir Hottentots.  
 Khôles, 58.  
 Khonds, 260.  
 Khrtsois, 381.  
 Khuai : voir Boschimans.  
 Kiams : voir Tiams.  
 Kikouyou, 90.  
 Kimos, 103.  
 Kirghizes, Bokhares, 210, 222, 223, 272.  
 Kirghizes-Kasaks, 222.  
 Kissiens, 172, 173.  
 Kiwaïs, 323.  
 Klamaths, 295.  
 Knabouïs, 51, 56.  
 Kodoïs ou Bou-Senoun, 143.  
 Koitapous, 323.  
 Koïtchés : voir Quichés.  
 Kolariens, Moundas, 260.  
 Koloches, Tlinkits, 294.  
 Kols, 260.  
 Komonos, 151.  
 Kontchiniens, Loucheux, Tinnés, Dené-Dindjés, 285, 286.  
 Konzas, 292.  
 Koranas, Koras, Koraquas, 80, 81.  
 Koraquas : voir Koranas.  
 Koras : voir Koranas.  
 Koriaks, 206, 207, 213, 214.  
 Korwas, 260.  
 Kotas, 261, 262.  
 Koubatchis, 360.  
 Kouïs, 255.  
 Koulangos : voir Pakhallas.  
 Koumanes, 381.  
 Kourdes : voir Kurdes.  
 Koures : voir Coures.  
 Kourines : voir Lesghis.  
 Kouris, 145.  
 Kourkous, 260.  
 Kouroumbas, 261.  
 Kourtatines, 361.  
 Kouyanes, 378.  
 Krapina (homme de), 22, 24.  
 Krédis, 131.  
 Krépis, 162.  
 Kroumen : voir Krous.  
 Krous, Kroumen, 80, 166, 171.  
 Kubanapans : voir Pomos.  
 Kupeles, 323.  
 Kurdes, Kourdes, 270, 272, 273.  
 Kvanes : voir Kvènes.  
 Kvènes, Kvanes, 350.  
 Kwakuitis, 294.  
 Kysilbachs, 271.
- L
- Labo : voir Laobé.  
 La Chapelle - aux - Saints (homme de), 22, 23, 24, 44, 46.  
 Ladakis, 221.  
 La Ferrassie (homme de), 22, 24, 45, 46.  
 Lamanas, 308.  
 Lamoutes, 210.  
 Lampongs, 253.
- Lanas, 182.  
 La Naulette (mâchoire de), 22.  
 Landoumans, 172, 173, 174, 175.  
 Laobé, Labo, 181, 182.  
 Laotiens, 235, 236, 237, 238, 240, 242, 255.  
 Lapons, Samis, 347, 348, 349, 355.  
 Lapons russes, Loparis, 348.  
 La Quina (homme de), 22, 46.  
 Latins, 362.  
 Lazes, 357, 359.  
 Lébous, Leybous, 80, 175, 177, 178.  
 Lénapes, Leni-Lénapes, Delawares, 290.  
 Lencas, 299.  
 Lenguas, 316.  
 Léni-Lénapes : voir Lénapes.  
 Leptchas, Rongs, 221.  
 Lesghis : voir Lesghis.  
 Lesghis, Lesghiens, Kourines, 357, 358, 360.  
 Leybous : voir Lébous.  
 Lignes, 365.  
 Liloé : voir Nioniossé.  
 Limbous, 221.  
 Lissous, 243.  
 Lithuaniens, 361, 378.  
 Littorale, atlanto-méditerranéenne (race), 362.  
 Lives, 350.  
 Lobis, 153, 154, 158, 159, 166.  
 Lolos, 220.  
 Loparis : voir Lapons russes.  
 Louana, 109.  
 Loubas, 109.  
 Loucheux : voir Kontchiniens.  
 Lougitchanes : voir Vendes.  
 Louimbés, 109.  
 Loulis, Kara-Loulis, Manzangs, 269.  
 Loulouas, 109.  
 Loundas, 109, 113.  
 Lourka-Kols : voir Hôs.  
 Lovés, 255.  
 Loyapoulous, 323.  
 Lusitaniens, 366.
- M
- Mabas, 143.  
 Mabsitis, 84.  
 Macarangas, 90.  
 Macédoniens, 381.  
 Machonas, 84, 90.  
 Macondés, 90.  
 Macouas, 80, 90, 93, 99, 103, 105.  
 Madourais, 245, 248.  
 Mafores, 323.  
 Mafoulous, 323, 324.  
 Magangas, 90.  
 Maguangaras, 90.  
 Magyars : voir Hongrois.  
 Mahafaly, 104, 105, 106, 107.  
 Mahengués, 90.  
 Mahis, 162.  
 Mahous, 166.  
 Maidus, Pujunas, Pouyounas, 295.  
 Maïpoures, Arawaks, 313.  
 Makaris, 146.  
 Makassars, 248, 251.  
 Makérés, 122.  
 Makololos, 84, 86, 89.  
 Makouchis, 312.  
 Malais, 51, 52, 55, 56, 57, 65, 103, 104, 184, 234, 238, 239, 240, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 251, 252, 253, 321, 323, 327, 328, 337.  
 Malarnaud (mâchoire de), 22.  
 Malas, Mazé-Maleas, 58.  
 Malayalams, 261.  
 Malers : voir Malés.  
 Malés, Malers, 260.  
 Malgaches, 80, 86, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 136, 184, 185.  
 Malinkés : voir Mandingues.  
 Malomués, 90.  
 Malorousses : voir Petits-Russiens.  
 Mamanuas, 52, 53.  
 Mamboundas, 89.  
 Mamogis, 264.  
 Mampoursis, 157.  
 Man-Cao-Lan, 256.  
 Man-Coc, 256.  
 Mandans, 290, 292.  
 Mandchous, 206, 225, 226.  
 Mandés, 166.  
 Mandingues, Malinkés, 80, 140, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 157, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 179, 180.  
 Mandjaks, 172.  
 Mandjias, 126, 144, 160.  
 Manègres, 210.  
 Manganjas, 93.  
 Mangas, 146.  
 Mangbetous : voir Mombouttous.  
 Mangouses : voir Oltchas.  
 Manicas, 93.  
 Man-Lan-tien, 256.  
 Manobos, 53.  
 Manous : voir Dans.  
 Man-Quan-tram, 256.  
 Mans, 256-259.  
 Mantas, 305.  
 Mantatis, 80.  
 Man-Thien, 256.  
 Manthras, 51, 52, 55, 56, 57.  
 Manz : voir Vogouls.  
 Manzaneros, 311.  
 Maoris : voir Néo-Zélandais.  
 Mapou-tche : voir Araucans.  
 Maraouas, 315.  
 Mariannais, Chamorro, 344, 345, 346.  
 Maricopas, 295.  
 Marikitaires, 312.  
 Mariposas, Yo-Kuts, 295.  
 Markas : voir Sarakolés.  
 Marocains, 152.  
 Maronites, 276.  
 Marquésans, Marquisiens, 340, 341.  
 Marquisiens : voir Marquésans.  
 Marshall (insulaire des), 346.  
 Massaï, 90, 99, 100.  
 Massas, 131.  
 Massims, 323.  
 Matabélés, 83, 84, 85, 87.  
 Matacos, 319.  
 Matagalpes, 299.  
 Matambas, 90.  
 Matimbas, 58.  
 Matmatas, 187, 190.  
 Mauer (mâchoire de), 20, 21, 42, 43, 44, 45.  
 Maures, Arabo-Berbères, 175, 179, 180, 186, 187, 192, 366.  
 Mavias, 90.  
 Maya, 297, 298, 299, 304.  
 Mayos, 295, 301.  
 Mazangs : voir Loulis.  
 Mazé-Malés : voir Malas.  
 Mazoures, 378.  
 Mbala, 126.  
 M'batous, 166.  
 Mbayas, 316, 317.  
 M'biras, Mbirjias, 130.
- Mibrjias : voir M'biras.  
 Mbouins, Gouins, 151.  
 M'Boulous, 58.  
 M'Bwakas, 118.  
 Mecklembourgeois, 369, 371.  
 Mèdes, 205.  
 Medjeurtines, Medjourtines, 202.  
 Medjourtines : voir Medjeurtines.  
 Médos, 90.  
 Mélanésiens, 104, 105, 321, 322, 323, 327, 328, 329, 336.  
 Mellas, Cuibas, 304.  
 Méos, Miao-tsé, 255, 256, 259, 260.  
 Mérinas : voir Hovas.  
 Mésiens, 367.  
 Meunitaris, Gros-Ventres, 292.  
 Mezcaleros, 286.  
 M'Fangs, 62.  
 Miao-tsé : voir Méos.  
 Micmas, 299.  
 Micmacs, 284, 290.  
 Micronésiens, 321, 336, 344.  
 Milcayacs, Huarpes, 319.  
 Mimos, Bakké-Bakkés, 58.  
 Minas, 164.  
 Mincopies : voir Andamanais.  
 Mingréliens, 358.  
 Miniankas : voir Bamânas.  
 Minnecoujous, 292.  
 Minuanes, 319.  
 Mittous, 131, 132, 133.  
 Mixes, 299.  
 Mixtèques, 299.  
 M'Kamis, 58.  
 Mocoas, 304.  
 Mocoqs, 295.  
 Mohaves, 295.  
 Mohawks, 284, 291.  
 Mohicans, 290.  
 Mois, 234, 255, 256.  
 Mojaos : voir Yaos.  
 Mombouttous, Mangbetous, 62, 81, 131, 132, 133, 134, 135, 136.  
 Mondjans : voir Dinkas.  
 Mondous, 137.  
 Mômes, 240, 242.  
 Mongoliques (races), 48.  
 Mongoloïdes, 183, 244.  
 Mongols, 206, 208, 211, 215, 216, 219, 220, 222, 224, 225, 226, 230, 236, 237, 246, 256, 261, 272, 355, 357, 378.  
 Mongos, 115.  
 Mopans, 299.  
 Moquis, 287, 296, 297.  
 Mordvas : voir Mordvines.  
 Mordvines, Mordvas, 352, 354, 355.  
 Morioris, 342.  
 Moscos, Mosquitos, 299.  
 Mosquitos : voir Moscos.  
 Mossamédès, 110.  
 Mossis, 81, 107, 153, 154, 157, 180.  
 Mossoumbas, 109.  
 Motilonés, 312.  
 Motous-Motous, Taripis, 323.  
 Moundangs, 131.  
 Moundari, Hora-Nous, 260.  
 Moundas : voir Kolariens.  
 Mound-builders, 287.  
 Moundouroucou, 313.  
 Mourmis, 221.  
 Mousgous, 131.  
 Moustier (homme de), 22.  
 Mozambiques, 89, 94.  
 Mpongoués : voir Gabonais.  
 Muiscas : voir Chibchas.  
 Muoi, 303.  
 Muongs, 255.

Muskoghis, 287.  
Muskokis, Creeks, Criks,  
291, 292.  
Mzabites, 187, 191.

## N

Nagots, 161, 162, 164.  
Nahasu, 197.  
Nahuas : voir Aztèques.  
Naikers, 260.  
Nalous, 172, 173, 174, 175.  
Namakouas : voir Nama-  
quas.  
Nemales, 114.  
Namaquas, Namakouas, 80,  
81.  
Nanergués, 151.  
Nankanas, 154, 157.  
Nasamous, 49.  
Natchez, 287, 291.  
Nats : voir Bandjars.  
Navajos, 286.  
N'dénéfoués : voir Indeniés.  
Néanderthal (race de), 1, 19,  
21, 22, 23, 24, 27, 28, 29,  
33, 43, 44, 45, 46, 65, 115.  
Néerlandais : voir Hollan-  
dais.  
Nègres, 47, 48, 49, 50, 51,  
61, 62, 79, 80, 82, 83, 93,  
99.  
Nègres d'Afrique, 51, 71,  
79, 80, 82.  
Nègres de l'Angola : voir  
Angolais.  
Nègres de la Côte d'Ivoire,  
166.  
Nègres de la Côte de l'Or,  
165.  
Nègres de la Guinée, 166.  
Nègres de la Guinée fran-  
çaise, 172.  
Nègres de la Guinée portu-  
gaise, 172.  
Nègres de la Nigeria, 161.  
Nègres de Libéria, 170.  
Nègres de Madagascar, 100.  
Nègres de Sierra-Leone, 170.  
Nègres du Cameroun, 160.  
Nègres du Chari, 125.  
Nègres du Congo : voir  
Congolais.  
Nègres du Dahomey, 162.  
Nègres du Haut-Oubangui,  
125.  
Nègres du Loango, 125.  
Nègres du Soudan, 61.  
Nègres du Togo, 162.  
Négrilles, 48, 50, 58, 61, 62,  
63, 79, 80, 114, 115, 233.  
Négritos, 48, 50, 51, 52, 53,  
54, 55, 56, 57, 58, 79, 245,  
246, 251, 255, 260, 261,  
264, 321, 323.  
Néo-Calédoniens, 322, 332,  
334, 335.  
Néo-Guinéens, 323, 324,  
327, 328.  
Néo-Hébridais, 329, 330,  
331, 332, 335, 336.  
Néolithiques, 36, 37, 39, 40.  
Néo-Zélandais, Maoris, 342,  
343, 344.  
Neyaux, 166, 171.  
Nez-Perçés : voir Chahaptes.  
Ni a m s - Ni a m s, Sandés,  
Azandés, 81, 122, 126,  
127, 131, 132, 133, 134,  
135, 136.  
Niassais, 248.  
Nicobariens, 245.  
Nilotiques, 126, 131, 132,  
136, 137, 138, 139, 140,  
143, 197.  
Nioniosés, Lilsés, 154, 157.  
Nogais, 224.  
Niordque (race), 361.

Normands, 73, 365.  
Norvégiens, 73, 369.  
Noubas, 131, 132, 133, 134,  
135, 136, 137.  
Nouers, 81, 137, 140.  
Nounoumas, 154, 157.  
Nouris : voir Phagaris.  
Noutkas, 294.  
N'Sakkaras, 127.  
Ntas : voir Gbanians.  
Nubiens, 131, 197, 198, 200.  
Nyambanes : voir Inham-  
banes.

## O

Obambas, 117.  
Obongos : voir Bongos.  
Occidentale, Cévenole (race),  
362.  
Océaniennes (races), 48, 49.  
Oëta, 197.  
Ogouz, 381.  
Ogibeways : voir Chippe-  
ways.  
Okandé, 115.  
Okondas, 114, 160.  
Olennyiés, 210.  
Olmèques, 299, 300.  
Oltchas, Mangouses, 210.  
Omaguas, Campevas, 313.  
Omahas, 292, 293.  
Omoks, 213.  
Onas, 77, 78.  
Onchos, 255.  
Oneidas, 284, 291.  
Onimes, 323.  
Onondagas, 284, 291.  
Opatas, 301, 302.  
Opatos, 295.  
Oraons, 58, 260.  
Orientale (race), 361.  
Orotchos, 210.  
Orotchones, 210.  
Orotimans, 303.  
Orubas : voir Aroubas.  
Osages, 292.  
Osmanlis, Ottomans, 209,  
225, 381.  
Ossètes, Esses, Irous, 357,  
361.  
Ossyébas, 125.  
Ostiaks, 206, 207, 208, 209,  
210, 347, 354.  
Ostrogoths, 382.  
Otomacs, 313.  
Otomis, Otomites, 300.  
Otomites : voir Otomis.  
Ottavas, 290.  
Ottomans : voir Osmanlis.  
Ouadaiens, 145.  
Ouahas, 90.  
Ouakondés, 94.  
Ouambouttis, 58, 61.  
Ouandaras, 100, 146.  
Ouanymouziés, 80, 90, 93,  
94, 96, 98.  
Ouarsanguéllis, 202.  
Ouasagaras, 90.  
Ouazaramos, 90, 93, 96, 98,  
99, 104, 108.  
Oubykh, 359.  
Oudis, 360.  
Ougogos, 90.  
Ougres : voir Ougriens.  
Ougriens, Ougres, Iougriens,  
347, 350, 351, 352, 354.  
Ouhéhés, 90.  
Oukamis, 90.  
Oulad-Sliman, 143, 145.  
Ouled-Naïl, 276.  
Oulouas, Voulvas, 299.  
Ouolofs, 80, 148, 175, 176,  
177, 178, 179, 180, 181.  
Ourois, 90.  
Ousoukoumas, 90, 97.

Ouzbegs, Usbegs, Eusbegs,  
222, 223, 224, 271.  
Ovambos, 80, 81, 83.  
Ovampis, 313.  
Ovas-Hereros : voir Dama-  
ras.

## P

Paez, 304.  
Pahouins : voir Fans.  
Pai-pi-bris, 166.  
Pakhallas, Koulangos, 154,  
159, 165, 166.  
Palaoas (insulaire des), 344.  
Pampéens : voir Puelches.  
Pampos : voir Puelches.  
Pandas, 161.  
Pandés, 116.  
Pangasinans, 251.  
Paniquitas, 304.  
Panis : voir Pawnis.  
Paniyans, 261.  
Panos, 306, 315.  
Papaos, 301.  
Papels, 172.  
Papouas : voir Papous.  
Papous, Papouas, 51, 57, 65,  
104, 105, 321, 322, 323,  
327, 329.  
Pâques (insulaire de l'île  
de), 341.  
Parisiens, 51.  
Parsis, 264, 268, 271.  
Passés, 315.  
Passoumas, 253.  
Pastos, 304.  
Patagons, Tchuelches, Tso-  
neks, Tchoneks, 77, 311,  
320.  
Patouas : voir Juangs.  
Patris, 127.  
Paurmaris, 315.  
Paunies, 284.  
Pawnis, Panis, 287.  
Peaux-Rouges, 47, 284, 285,  
286, 287, 288, 290, 291,  
292, 293.  
Pebas, 306.  
Pedrazas, 304.  
Pégouans, 243.  
Pelasges, 365, 382.  
Penongs, 234, 238, 255.  
Pep-ouan, 230.  
Péricués, 295.  
Permiaks, 352, 354, 355.  
Persans, Perses, 48, 103,  
186, 205, 224, 264, 270,  
271, 273, 274, 281, 357.  
Perses : voir Persans.  
Petits-Blancs, 4.  
Petits-Namaquas, 81.  
Petits-Russiens, Malorous-  
ses, Ukrainiens, 362, 377,  
378.  
Peuls, Foulbés, Poulo, Foul-  
lânia, Foullâniyin, Foul-  
lâni, Ifoulân, Ifellân,  
Afouli, Fouliani, Foulaoua,  
Bafilatché, Fellata, Filata,  
Foula, Fila, Foulanka,  
Silmissé, Silmiga, 80,  
143, 145, 146, 147, 150,  
152, 153, 159, 161, 162,  
165, 172, 173, 174, 175,  
179, 180, 181, 182, 186.  
Phagaris, Nouris, 269.  
Phéniciens, 186, 205, 276,  
355, 382.  
Phocéens, 347.  
Piapocos, 304.  
Piaroas, 313.  
Pictes, 374.  
Pieds-Noirs, 290, 292.  
Pila-Pilas, 162.  
Pilt-down (homme de), 19,  
20.  
Pimas, 301.  
Pimbos, 90.

Pithécantrophe, 6, 44, 46.  
Poas, 303.  
Podliachanes, Polechtchou-  
kis, 361, 378.  
Pokomans, 299.  
Polabes, 377, 381.  
Polechtchoukis : voir Podli-  
achanes.  
Polonais, 362, 372, 378.  
Polynésiens, 103, 321, 322,  
323, 328, 329, 336, 337,  
338.  
Pomaks, 381.  
Poméranien, 369, 371.  
Pomos, Kulanapans, 295.  
Ponkas, 292.  
Portugais, 58, 362, 366, 367.  
Pougouli, Bougouri, 154.  
Poulo : voir Peuls.  
Pouyounas : voir Maidus.  
Proto-Malais, 248, 251.  
Prussiens, 369, 371, 372,  
373.  
Pueblos, 285, 296, 297.  
Puelches, Pampos, Pam-  
péens, 319, 320.  
Pujunas : voir Maidus.  
Punniers, 260.  
Pygmées, 49, 50, 58, 61, 62,  
63, 79.

## Q

Quapaws, 292.  
Querandis, 319.  
Quichés, Koitchés, 299.  
Quichua, 307, 308, 311.  
Quijos, 306.  
Quilmes, 318.  
Quioco, 109, 113.  
Qweres, Keras, 296.

## R

Radés, 255.  
Rahanouines, 202.  
Ramas, 303.  
Redjangs, 253.  
Reungaos, 255.  
Rhodésia (homme de la),  
24.  
Riffains, 187, 191.  
Romains, 7, 15, 186, 187,  
347, 365, 372, 382.  
Romani, 367.  
Romanichels : voir Tsiganes.  
Rongs : voir Leptchas.  
Roongs, 255.  
Roucouyennes, 312.  
Roumains, 362, 367, 368,  
372.  
Russes, 206, 208, 209, 210,  
211, 219, 220, 223, 224,  
261, 350, 352, 354, 357,  
377, 378.  
Ruthènes, 362, 372.

## S

Sabangas, 127.  
Sakaïes, 55, 56.  
Sakaïes blancs, 51.  
Sakaïes jaunes, 51.  
Sakaïes noirs, 51.  
Sakalaves, 103, 104, 105,  
106, 107, 108, 109.  
Saliches, Selichs, 294.  
Salinas, 295.  
Salivas, 304.  
Salomoniens, 327, 328, 329,  
336.  
Samarais, 323.  
Sambus, 303.  
Samhoros : voir Samos.  
Samis : voir Lapons.  
Samoans, 338, 339.  
Samos, Samhoros, 148.

Samoyèdes, 206, 207, 208,  
209, 347.  
Samucos, Chamacocos, 317.  
Sandés : voir Niams-Niams.  
Sangos, 127, 128.  
Sans-Arc, 292.  
Santals ou Sonthals, 58, 260.  
Saoras : voir Savaras.  
Sarakolés, Soninkés, Mar-  
kas, 148, 149, 150, 151,  
175.  
Saras, 126, 128, 129, 130,  
131, 143, 144.  
Sarrouos, 143.  
Sartes, 271.  
Savaras, Saoras, 260.  
Savolaks, 350.  
Savoyards, 369.  
Saxons, 369, 373.  
Scandinaves, 73, 369, 370,  
374.  
Scy mos, Simos, Simons,  
175.  
Scythes, 357, 374.  
Sedangs, 255.  
Sehrés, 131, 133.  
Sek - houan, Tchîn - ouan,  
229.  
Selichs : voir Saliches.  
Seminoles, 287, 291.  
Sémites, 99, 272, 273.  
Sémous, 151.  
Senecas, 284, 291.  
Sénoupos, 148, 151, 152,  
166.  
Serbes, 372.  
Serbo-Croates, 381, 382.  
Sérères, 80, 175, 176, 177,  
178.  
Seris, 295.  
Seryks, 224.  
Seyks : voir Sikhs.  
Shans, 240, 242.  
Sholojas : voir Cholagas.  
Shoshones : voir Chochones.  
Siamois, Thaïs, 234, 235,  
236, 237, 238, 239, 240,  
242, 243, 255, 256.  
Siapochs, 264.  
Sias, Bobos-Dioulas, 148.  
Siénérhés, 151.  
Sifans, 221.  
Sihahves : voir Xicaques.  
Sikassaws, Chikassaws, 291.  
Sikhs, Seyks, 264.  
Silésiens, 371.  
Silmiga : voir Peuls.  
Silmissé : voir Peuls.  
Simas, 161.  
Simons : voir Scy mos.  
Simos : voir Scy mos.  
Singhalais, 58.  
Sioux, Dacotas, 287, 288,  
290, 292, 293.  
Siquias, 299.  
Sissalals, 154, 157.  
Skittaguettes : voir Haïdahs.  
Slaves, 348, 367, 371, 372,  
373, 377, 378, 381, 382.  
Slaves du Sud, Yougo-  
Slaves, 381.  
Slaves occidentaux, 378.  
Slaves orientaux, 378.  
Slovaques, 372, 378, 381.  
Slovènes, 372, 381, 382.  
Solones-Daoures, 210.  
Somalis, 99, 131, 197, 198,  
201, 202, 203.  
Somonos, 150.  
Sondanais, 251.  
Songais : voir Sonrhais.  
Soninkés : voir Sarakolés.  
Sonrais : voir Sonrhais.  
Sonrhais, Sonrais, Songais,  
81, 140, 148, 152, 153.  
Sonthals : voir Santals.  
Sorabes : voir Vendes.  
Sorbes, 377.  
Sosos : voir Soussous.

- Souabes, 372.  
Souahilis, 80, 90.  
Soudanais, 131, 140, 161, 166.  
Soudanais centraux, 144.  
Soudanais occidentaux, 148.  
Soudanais orientaux, 143.  
Soumbas, 154, 160, 162.  
Soussous, Sosos, 172, 173, 174.  
Spaniols, 274.  
Spy (homme de), 22, 44, 46.  
Stiengs, 255.  
Subironas, 299.  
Sub-nordique (race), 361.  
Suédois, 350, 369.  
Suèves, 347, 365, 372.  
Suisses, 362, 368.  
Sumatrais, 245, 251.  
Susiens, 205.  
Svanes, Svanètes, 358.  
Svanètes, voir Svanes.  
Svears, 369.  
Syriens, 273, 274, 275, 276, 281.
- T
- Tachgalis, 264.  
Tadjiks, 270, 271, 273.  
Tagalocs, 52, 53.  
Tagals, 52, 238, 248, 251, 345.  
Tagaoures, 361.  
Tagbas, Tagouas, 151.  
Tagouas : voir Tagbas.  
Taïtiens, 339, 340.  
Takambas, 154.  
Takanos, 315.  
Talamanca, 303.  
Talandjans, 323.  
Tamils : voir Tamouls.  
Tamouls, Tamils, 261.  
Tamudes, 304.  
Tanalas, 105.  
Tangouts, 220.  
Tanos, 296.  
Tarahoumares, 301, 302.  
Tarantchis, 224.  
Tarasques, 299.  
Targui : voir Touareg.  
Taripis : voir Motous-Motous.  
Tartares : voir Tatars.  
Tasmaniens, 49, 68, 71, 72, 73, 79, 321.
- Tatars de Sibérie, Tartares, 206, 207, 208, 209, 378.  
Taubach (dents de), 20.  
Tavastes, 350.  
Tavastlandais, 350, 351.  
Tchadiens, 145.  
Tchagars, 216.  
Tchams : voir Tiams.  
Tchépayans : voir Chépayans.  
Tchèques, Bohémiens, 372, 378, 381.  
Tchéremisses, 352, 354, 355.  
Tcherkesses, Adighés, 357, 359, 360.  
Tchérokis : voir Chérokis.  
Tchetchènes, 357, 360.  
Tchinganés, 269.  
Tchin-ouan : voir Sek-houan.  
Tchitralis, Hôs, 264.  
Tchoneks : voir Patagons.  
Tchorosses : voir Zoongares.  
Tchouktchis, 206, 207, 213, 214.  
Tchoumaches, Chumashes, 295.  
Tchuelches : voir Patagons.  
Têdas : voir Toubous.  
Tékés, 224.  
Télingatelougous : voir Telougous.  
Telougous, Telingatelougous, 261.  
Tenggerais, 246, 251.  
Tépanèques, 300.  
Têtes-plates : voir Chinouks.  
Teutons, 347.  
Thais : voir Siamois.  
Thams : voir Tiams.  
Thraces, 381.  
Thug, 3.  
Tiams, Tjams, Kiams, Tsiams, Ciamps, Tchams, Thams, Chams, 233, 234, 236, 237, 238, 245.  
Tibétains, Bods, 208, 215, 220, 221.  
Ticunas, Tikunas, 306, 315.  
Tigréens, 197.  
Tikunas : voir Ticunas.  
Timaney : voir Timénés.  
Timénés, Timaney, 172.  
Tinnés : voir Kontchiniens.  
Tiomas, 255.  
Tjams : voir Tiams.  
Tlahuicos, 300.  
Tlaxcaltèques, 300.  
Tlinkits : voir Koloches.
- Tobas, 314, 319.  
Todas, 261, 262, 263, 264.  
Tofokés, 117, 121.  
Toltèques, 298, 299, 300, 304.  
Tomas, 172, 173.  
Tombos : voir Habbés.  
Tongans, 338, 339.  
Tons, 165.  
Toradjas, 251, 252.  
Torgotes, Torgoutes, 216, 219.  
Torgoutes : voir Torgotes.  
Toromonas, 315.  
Touareg, Targui, 147, 152, 161, 180, 186, 187, 191, 192, 194.  
Toubouris, 131.  
Toubous, Têdas, 143, 145, 147.  
Toucouteurs, 80, 148, 153, 175, 179, 180.  
Toulouse, 261.  
Toumets, 216.  
Toundjers, Toundjours, 143.  
Toundjours : voir Toundjers.  
Toungouses, 206, 207, 210, 211, 212, 213, 216, 226, 227.  
Toupi, Guarani, 306, 313, 314, 315, 317.  
Tourkas, 151.  
Trarzas, 151, 192.  
Tsakhours, 360.  
Tsendaies : voir Chontals.  
Tshimésiens, Tsimks, 294.  
Tsians : voir Tiams.  
Tsiganes, Tsyganes, Gitanos, Gypsies, Ziegeuner, Zingaris, 269, 270, 347, 381.  
Tsimks : voir Tshimésiens.  
Tsoneks : voir Patagons.  
Tsyganes : voir Tsiganes.  
Tukanos, Betoys, 306.  
Tulas : voir Cunas.  
Tunebos, 304, 305.  
Tunikas, 291.  
Turcomans, Turkmènes, 222, 223, 224, 225.  
Turcs, 187, 193, 209, 215, 216, 219, 222, 225, 271, 272, 274, 291, 292, 347, 357, 360, 373, 378, 381.  
Turkmènes : voir Turcomans.  
Tuscaroras, 284, 291.
- Tutelos, 292.  
Tziganes, 40.
- U
- Udaïs, 51, 56.  
Uitotos, 306.  
Ukrainiens : voir Petits-Russiens.  
Uobegs : voir Ouzbegs.  
Utes, 296, 297.
- V
- Vaïs, Veïs, 171, 172.  
Vandales, 187, 347, 366.  
Vandamènes : voir Varopens.  
Varopens, Vandamènes, 323.  
Vascongados : voir Basques.  
Vascos : voir Basques.  
Veddahs, 49, 50, 57, 58, 79, 269.  
Veïs : voir Vaïs.  
Vélikorousses : voir Grands-Russiens.  
Vendes, Lougitchanes, Sorabes, 378, 381, 382.  
Vénètes, 365.  
Vindes, 377.  
Vistulienne (race), 262.  
Vitचितas, 287.  
Vitiens, Fidjiens, 336.  
Vogoules : voir Vogouls.  
Vogouls, Vogoules, Manz, 206, 347, 350, 354, 355.  
Voltaïques, 153.  
Votiaks, 352, 354.  
Vouadoés, 94.  
Vouakambas, 94.  
Voulvas : voir Oulouas.
- W
- Wa-Berikimos, Cincallès, 58.  
Wallons, 368.  
Wayats, 312.  
Wazimbas, 103.  
Westphaliens, 369.  
Winnebagos, 292.  
Wishosks, 295.  
Wisigoths, 347.  
Wurtembergeois, 369, 372, 373.
- Wyandots : voir Hurons.
- X
- Xicalanques, 300.  
Xicaques, Sihahves, 299.  
Xochimilcos, 300.
- Y
- Yaghans, 77, 78.  
Yaguas, 306.  
Yakomas, 128.  
Yakoutes, 206, 207, 211, 212, 213.  
Yamassis, 291.  
Yameos, 306.  
Yanadis, 261.  
Yansis, 154, 157.  
Yaos, Mojaos, 90.  
Yakis, 295, 301.  
Yaros, 319.  
Yaruros, 304.  
Yassouas, 116.  
Yebous, 161.  
Yéméniens : voir Jectanides.  
Yo-Kuts : voir Mariposas.  
Yoroubas, 161.  
Youkaghirs, Youkagirs, 206, 207, 213.  
Youkaghirs : voir Youkaghirs.  
Yumanas, 315.  
Yumas, 295, 296.  
Yungas, Chinchas, 308.  
Yurimaguas, 313.  
Yurunas, 314.  
Yuroks, 295.
- Z
- Zaghauas, 143.  
Zambales, 251.  
Zaparos, 306.  
Zapotèques, 299.  
Zemmas : voir Apolloniens.  
Zenega, 192.  
Ziegeuner : voir Tsiganes.  
Zingares, 367.  
Zingaris : voir Tsiganes.  
Zoongares, Tchorosses, 219.  
Zoques, 299.  
Zoulous, 81, 83, 84, 85, 87, 88, 89.  
Zunis, 287, 296, 297.  
Zyrianes, 352, 355.



# TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	Pages V
--------------------	------------

## INTRODUCTION

L'HOMME ET LES MAMMIFÈRES .....	I
QUELQUES LOIS BIOLOGIQUES APPLICABLES A L'HOMME .....	3
DOCTRINES ANTHROPOLOGIQUES .....	5

## PREMIÈRE PARTIE

# LE PASSÉ DE L'HUMANITÉ

**Chapitre premier. — L'ANCIENNETÉ DE L'HOMME, 7.** — I. Historique, 7. — II. Notions succinctes de géologie, 8. — III. Preuves de l'existence de l'homme dès le début de l'époque actuelle, 10. — IV. L'homme fossile. Preuves de l'existence de l'homme pendant l'époque quaternaire, 14. — V. La question de l'homme tertiaire, 17.

**Chapitre II. — LES RACES HUMAINES FOSSILES, 18.** — **CLASSIFICATION DES TEMPS QUATERNAIRES, 18.** — I. Les hommes chelléens et acheuléens. La race d'Heidelberg, 20. — II. L'homme moustérien. La race de Néan-

derthal, 21. — III. La race de Grimaldi, 24. — IV. La race de Cro-Magnon, 28. — V. La race de Chancelade, 32.

**Chapitre III. — LES RACES HUMAINES PRÉHISTORIQUES, 33.** — I. Époque de transition, 33. — II. Époque néolithique ou de la pierre polie, 34. — III. Les âges des métaux, 40.

**Chapitre IV. — L'ORIGINE DE L'HOMME, 42.** — I. L'homme et les singes, 43. — II. Le pithécantrophe, 44. — III. L'« Homo Neanderthalensis » et l'« Homo Sapiens », 45. — IV. Conclusions, 46.

## DEUXIÈME PARTIE

# LES RACES HUMAINES ACTUELLES

**CLASSIFICATIONS ET STATISTIQUES .....** 47

**Chapitre V. — LES PRIMITIFS ACTUELS, 49.** — **A) Pygmées, 49.** — I. Pygmées d'Asie et d'Océanie. Négritos, 50. — a) Négritos des Philippines : Aëtas et Mamanuas, 52. — b) Négritos des îles Andaman : Andamanais ou Minco-

pies, 53. — c) Négritos de la presqu'île de Malacca, 55. — d) Veddahs, 57. — II. Pygmées d'Afrique, 58. — a) Négrilles, 58. — b) Boschimans, 63.

**B) Australiens, 65. — C) Tasmaniens, 68. — D) Esquimaux, 73. — E) Fuégiens, 77.**

# LES RACES D'AFRIQUE

## A) NÈGRES

**GÉNÉRALITÉS .....** 79

**Chapitre VI. — GROUPE MÉRIDIONAL, 81.** — I. Hottentots proprement dits et Namaquas, 81. — II. Cafres, 83.

**Chapitre VII. — GROUPE SUD-ORIENTAL, 89.** — I. Mozambiques, 89. — II. Massaïs, 99. — III. Nègres de Madagascar, 100.

**Chapitre VIII. — GROUPE CONGOLAIS, 109.** — I. Nègres de l'Angola, 109. — II. Nègres du Congo, 114. — III. Fans ou Pahouins, 125. — IV. Nègres du Haut-Oubangui et du Chari, 125. — a) Mandjias, 126. — b) Bandas, 126. — c) Saras, 128.

**Chapitre IX. — GROUPE NILOTIQUE, 131.** — I. Noubas, 131. — II. Nilotiques proprement dits, 136.

**Chapitre X. — GROUPE SOUDANAIS, 140.** — I. Soudanais orientaux, 143. — II. Soudanais centraux, 144. — a) Tchadiens et Kanembous, 145. — b) Kanoris, 146. — c) Haoussas, 147. — III. Soudanais occidentaux, 148. — a) Mandingues, 148. — b) Sénoufos, 151. — c) Sonraïs, Sonraïs ou Songaïs, 152.

**Chapitre XI. — GROUPE VOLTAÏQUE, 153.** — I. Tombos ou Habbés, 154. — II. Mossis, 154. — III. Gourounsis et Bobos, 157. — IV. Lobis, 158. — V. Koulangos ou Pakhallas. — Baribas, 159.

**Chapitre XII. — GROUPE GUINÉEN**, 160. — I. Nègres du Cameroun, 160. — II. Nègres de la Nigeria, 161. — Bénins, 161. — III. Nègres du Dahomey et du Togo, 162. — a) Fons, Djedjés ou Gèges, 162. — b) Nagots, 164. — IV. Nègres de la Côte de l'Or. Achantis, 165. — V. Nègres de la Côte d'Ivoire, 166. — a) Agnis proprement dits et Baoulés, 166. — b) Gouros et Gagous, 170. — VI. Nègres de Libéria et de Sierra-Leone, 170. — a) Krous ou Kroumen, 171. — b) Vais ou Veis, 171. — c) Timénés ou Timaney, 172. —

VII. Nègres de la Guinée française et de la Guinée portugaise, 172. — a) Foutas et Dialonkès, 172. — b) Soussous ou Sosos, 173. — c) Nalous, Bagas et Landoumans. — Bassaris et Coniaguais, 174.

**Chapitre XIII. — GROUPE SÉNÉGAMBIEN**, 175. — I. Ouolofs, Sérères et Lébous, 175. — II. Diolas ou Feloupes, Balantes et Bagnounks, 178. — III. Toucouleurs, 179. — IV. Peuls, 180.

## B) RACES DIVERSES

**Chapitre XIV. — LES MONGOLOÏDES, LES BLANCS D'AFRIQUE ET LES ÉTHIOPÉENS**, 183. — I. Les Mongoïdes : Hovas ou Mérimas, 183. — II. Les Blancs, 186. a) Berbères, 186. — b) Égyptiens, 192. — III. Les Éthio-

piens, 197. — a) Nubiens, 197. — b) Abyssins ou Amharas, 198. — c) Choans, 200. — d) Danakils ou Afars, 201. — e) Gallas ou Oromos, 201. — f) Somalis, 202.

## LES RACES D'ASIE

**GÉNÉRALITÉS**..... 205

### A) RACES JAUNES OU MONGOLIQUES

**Chapitre XV. — GROUPE SEPTENTRIONAL**, 206. — I. Samoyèdes, 207. — II. Ostiaks, 208. — III. Tatars, 209. — IV. Toungouses, 210. — V. Bouriates, 211. — VI. Yakoutes, 212. — VII. Youkaghirs, 213. — VIII. Tchouktchis et Koriaks, 213. — IX. Kamtchadales et Ghiliaks, 214.

a) Kirghizes, 222. — b) Ouzbeks, Usbeks ou Euzbeks, 223. — c) Turcomans, 224. — d) Osmanlis ou Ottomans, 225.

**Chapitre XVI. — GROUPE CENTRAL**, 215. — I. Mongols, 215. — a) Khalkhas ou Mongols proprement dits, 216. — b) Kalmouks, 219. — II. Tibétains, 220. — III. Turcs. —

**Chapitre XVII. — GROUPE ORIENTAL**, 225. — I. Mandchous, 226. — II. Coréens, 226. — III. Chinois, 227. — IV. Japonais, 230. — V. Indochinois, 233. — a) Annamites, 234. — b) Laotiens, 235. — c) Cambodgiens ou Khmers. Tiams, 238. — d) Siamois ou Thaïs, 240. — e) Birmans, 243.

### B) MONGOLOÏDES, INDONÉSIENS ET DRAVIDIENS

**Chapitre XVIII. — MONGOLOÏDES**, 244. — I. Malais, 245. — a) Nicobariens, 245. — b) Sumatrais, Javanais, Madourais, Balinais, 245. — **INDONÉSIENS**, 251. — a) Dayaks,

252. — b) Battaks, 253. — c) Indonésiens continentaux, 255. — d) Mans et Méos, 256. — **DRAVIDIENS**, 260. — a) Kolaris, 260. — b) Dravidiens proprement dits, 260.

### C) BLANCS

**Chapitre XIX. — AÏNOUS ET TODAS**, 261. — I. Aïnous, 261. — II. Todas, 262. — **HINDOUS**, 264. — a) Hindous proprement dits, 264. — b) Cinghalais, 269. — c) Tsiganes, 269. — **IRANIENS**, 270. — a) Tadjiks et Persans,

270. — b) Afghans, 271. — c) Arméniens ou Haïs, 272. — d) Kurdes ou Kourdes, 273. — **SÉMITES**, 273. — a) Hébreux, Juifs ou Israélites, 274. — b) Syriens, 275. — c) Arabes, 276.

## LES RACES D'AMÉRIQUE

**GÉNÉRALITÉS**..... 283

**Chapitre XX. — RACES DE L'AMÉRIQUE DU NORD**, 284. — I. Indiens du versant arctique, 285. — II. Indiens du versant atlantique, 286. — a) Famille Pensylvanienne (Algonquins), 290. — b) Famille Canadienne (Iroquois), 291. — c) Famille Mississippienne (Muskokis), 291. — d) Famille Missourienne (Sioux ou Dacotas), 292. — III. Indiens du versant pacifique, 293. — a) Indiens du Nord-Ouest, 293. — b) Famille Californienne, 294. — c) Famille Puebléenne (Pueblos), 296. — IV. Indiens du Mexique, 297. — a) Groupe

Maya, 298. — b) Groupe Aztèque, 299. — c) Groupe Sonorien, 301.

**Chapitre XXI. — RACES DE L'AMÉRIQUE DU SUD**, 302. — I. Groupe central, 303. — II. Groupe Andin, 303. — a) Indiens de la Colombie, 303. — b) Indiens de l'Équateur, 305. — c) Indiens du Pérou, 306. — d) Indiens du Chili, 311. — III. Groupe Vénézuélien - Guyanais, 312. — IV. Groupe Brésilien ou Amazonien, 313. — V. Groupe Paraguayen, 316. — VI. Groupe Argentin ou Pampéen, 317.

## LES RACES D'OCÉANIE

**Chapitre XXII. — MÉLANÉSIENS**, 321. — I. Néo-Guinéens, 323. — II. Salomonis, 327. — III. Néo-Hébridais, 329. — IV. Néo-Calédoniens et Papous des Loyalty, 332. — V. Vitiens ou Fidjiens, 336.

**Chapitre XXIII. — POLYNÉSIENS ET MICRONÉSIENS**, 336. — A) *Polynésiens*, 336. — I. Samoans et Ton-

gans, 338. — II. Taitiens, 339. — III. Marquésans, 340. — IV. Insulaires de l'île de Pâques, 341. — V. Hawaïens, 341. — VI. Néo-Zélandais, 342. — B) *Micronésiens*, 344. — I. Insulaires des Palaos, 344. — II. Mariannais ou Chamorros, 345. — III. Carolins. Insulaires des Marshall et des Gilbert, 346.

# LES RACES D'EUROPE

## Chapitre XXIV. — PEUPLES DITS ANARYENS, 348.

I. Lapons, 348. — II. Finnois, 350. — a) Finlandais, 350. — b) Ougriens, 351. — c) Vogouls, 354. — III. Basques, 355. — IV. Caucasiens, 356. — a) Géorgiens, 357. — b) Tcherkesses, 359. — c) Tchetchènes et Lesghis, 360. — d) Ossètes, 361.

## Chapitre XXV. — PEUPLES DITS ARYENS, 361. —

I. Latins, 362. — a) Français, 362. — b) Italiens, 365. — c) Espagnols et Portugais, 366. — d) Roumains, 367. — e) Belges, 368. — f) Suisses, 368. — II. Germains, 369. — a) Scandinaves, 369. — b) Allemands du Nord, 370. — c) Allemands du Sud, 372. — d) Anglo-Saxons, 373. — III. Slaves, 377. — a) Slaves orientaux, 377. — b) Slaves occidentaux, 378. — c) Slaves du Sud ou Yougo-Slaves, 381. — IV. Hellènes, 382.

Conclusion .....	385
Index alphabétique .....	389

## PLANCHES HORS TEXTE

Un emplacement de station lacustre : le lac du Bourget (Savoie), 11. — Types négroïdes (vieille femme et jeune homme) de la grotte des Enfants, à Grimaldi (Italie), 25. — Petit chef négrière et ses porteurs. — Négrilles de la forêt de l'Itouri (Congo belge) armés de l'arc, 59. — Parures de tête australiennes pour un « Corroberie » (fête dansante), 69. — Chasseur de l'Est africain à caractères nigritiques très atténués, 91. — Parures diverses utilisées chez les Massaïs et, en général, parmi les populations de la région du Tanganyika, 101. — Maisons peintes du village d'Eki-bondo (Congo belge). — Cases rectangulaires de la région sud du Congo, 119. — Façade décorée d'une maison de Kano (Soudan central), 141. — Danse rituelle chez les Habbés, 155. — Une rue de Bobo-Dioulasso (Haute-Volta), 156. — Nègres de la Côte d'Ivoire, 167. — Chez les Nègres de la Côte d'Ivoire : jeunes filles gourous parées pour une danse rituelle, 168. — Marché indigène à Fort-National (Haute-Kabylie), 189. — Une famille de Fellahs, 195. — Architecture religieuse d'Extrême-Asie : Porte d'un temple bouddhique à Nikko (Japon), 204. — Mosquée Gour-Emir à Samarkand, 217. — Mongols nomades des steppes de l'Asie centrale gardant leurs troupeaux. — Lamas tibétains avec leurs instruments de musique sacrée, 218. — Paysanne japonaise et son enfant, 231. — Le grand Bouddha de Kamakoura

(Japon), 232. — Pagodes siamoises à Bangkok, 241. — Temple à Bali : vue du bâtiment principal dans la deuxième cour. — Cabanes pour les âmes dans la cour d'une maison d'habitation à Bali, 249. — Jeunes filles Man-Lan-tien, 257. — Personnages sculptés dans la roche à Mavalipouram (Indes). Art indien du VII<sup>e</sup> siècle, 265. — La fête du nouvel an hindou à Calcutta. — Réjouissances publiques à Ceylan, 266. — Tente en poil de chameau des nomades. — Maison à terrasse des sédentaires (région de Biskra), 277. — Un coin du vieux Fès : le *fondouk* et la fontaine Néjarine, 278. — Indien de l'Amérique du Nord : un Chippeway, 282. — Chef indien du Canada, coiffé d'une tête de bison, 289. — Ruine de palais inca à Cuzco (Pérou), 309. — Jeune femme néo-guinéenne portant les attributs du veuvage, 325. — Case du conseil des chefs en Nouvelle-Guinée, 326. — Case de chef en Nouvelle-Calédonie, 333. — Cérémonie nuptiale chez les Tchérémisses, sous l'ancien régime russe, 353. — Beautés européennes : la Française, l'Autrichienne, la Roumaine, la Grecque, 363. — L'Europe au travail : un coin du port d'Anvers, 364. — Femmes des classes moyennes (région de Nijnii-Novgorod), en costume d'apparat (fin du XIX<sup>e</sup> siècle), 379. — Paysans Grands-Russiens en habits de fête, prenant le thé autour du samovar (fin du XIX<sup>e</sup> siècle), 380.

## PLANCHES HORS TEXTE EN COULEURS

BISON ARRÊTÉ (caverne d'Altamira, Espagne). — BISON FEMELLE RAMASSÉ (Caverne d'Altamira). — GRAND BISON (Caverne de Font-de-Gaume, vallée de la Vézère, Dordogne). — GRANDS RENNES AFFRONTÉS (Caverne de Font-de-Gaume). — SANGLIER AU GALOP (Caverne d'Altamira)..... 32

MUSICIEN HOVA JOUANT DE LA VAHLIA..... 184  
 FAMILLE SAMOYÈDE DES ENVIRONS D'ARKHANGEL..... 208  
 CAMPEMENT INDIEN DE LA TRIBU DES NEZ-PERCÉS (Montagnes Rocheuses de l'Idaho, États-Unis)..... 294  
 PAGAYEUR POLYNÉSIEEN DANS LA BAIE DE TEAUPU..... 340

